

**Histoire
générale de
France depuis
les temps les
plus reculés**

A. (Abel) Hugo

LIREGRATUITEMENT.COM

**Histoire générale de
France depuis les temps
les plus reculés jusqu'à
nos jours, illustrée et**

expliquée par les Monumens de toutes les Epoques

A. (Abel) Hugo

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes
par jour.

CHEZ H.-L. DELLOYE , ÉDITEUR DE LA FRANCE. PITTORESQUE

tLACB DB LA ÉOmSB , «• 13,

te ^ ^

WMMBai

IMPRIMERIE D'A. ÉVERAT el O^ Rue da Gadrao,p6.

Ce volume oontienl rhistohre de la Gaule franqae , c'est-à-dire rhistoire de la France sous les 'deux premières races. L'auteur n'a rien négligé pour remplir de son mieux la tiche difficile qu'il s'est imposée; on peut juger de ses recherches par la liste seule des auteurs qu'U a consultés.

Plusieurs fiadts importants que la plupart des anciens historiens ont mentionnés à peine et que les abrégiateurs modernes <m t entièrement passés sous silence, sont racontés avec détails dans la France Hislorlrique et Monumentale. D'autres événements, tels que les guerres des Francs en Italie et en Espagne , les aventures de Gondobald , les invasions des Sarasins , des Ya^cons , des Hongrois et des Morminds , la conquête de l'Aquitaine par Pépin , la lutte des derniers Mérovingiens contre les premiers Carlovingiens» le si^ et la défense de Paris, ont été écrits d'après les documents nouveaux que la science moderne a mis en lumière. L'auteur a puisé un grand nombre de faits intéressants dans les dissertations généralement si curieuses et si savantes que renferment les Mémoires de C Académie des Inscriptions^ et dans ces recueils précieux de pièces historiques que les savants des XYII* etXYIII* siècle ont réunis pour la plus grande commodité des auteurs modernes. Il a aussi trouvé un grand secours dans les histoires spédales publiées depuis quelques années. Parmi les auteurs dont les travaux lui ont été le plus utiles , il se platt à dter avec reconnaissance MM. Daru, Depping, Fauriel , Reinaud, Thierry et Guizot.

L'auteur a tâché de faire connaître les mœurs , les institutions civiles et politiques , les opinions et les préjugés , la littérature et les arts , le commerce et l'industrie des Gallo-Francis pendant les cinq siècles qui se sont écoulés depuis l'avènement de Clovis jusqu'à l'accession de Hugues Capet. il ajoute que les cent-dix planches jointes à ce volume et qui contiennent plus de trois cents sujets divers (histoire, mœurs, monuments^ statues, costumes, meubles, ustensiles, armes, etc.), montreront aux yeux ce qu'il ne lui a pas été possible de décrire à la pensée.

Encouragé dans ses travaux par le suffrage du public , fauteur de la France Historique et Monumentaire fera tous ses efforts pour continuer à le mériter^ * . ^ ^ • ,

BIBLIOGRAPHIE;

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES CITÉS DANS LE DEUXIEME VOLUME

GebGOIRB ue Tours, r- Histoire ecclésiastique des

Francs.

Frédéric. —Chronique (sur les derniers rois mérovingiens).

Vie du roi Dagobert Ier par le moine de Saint-Denis.

Vie de saint Léger.

Eginhard. — Vie de Charlemagne. — Annales (sur les ^ rois Fr^, Gbarlemagne et Louis-le-Débonnaire).

Vie de Charlemagne par le moine de Saint-Gall.

Thégan. — Vie de Louis-le-Débonnaire.

L'Astronome. — Vie de Louis-le-Débonnaire.

NiTHARD. — ^Histoire des dissensions des fils de Louis-le-Dâ)oni|aire.

Ermold-le-Noir.— Faits et Gestes de Louis-le-Dé-bonnaire.

Annales de Salni-Bertin.

Annales de Metz.

AmoN. — ^Poèmesurle siège de Paris par lefl(Nonnands.

Frodoard. — Chronique (sur les derniers rois carloviogiens).— Histoire de 1 Eglise de ReiniSi

Raoul GLABSR.^Chronique (sur les derniers rois carlovingiens et les premiers rois capéliensl.

RoRicow. Gestes des Franes.

AiMOiN.-^HistoIredes Francs.

Vie de saint Mesmin.

Robert Wacb.— Roman dn Ron.

DuDON DE St-Quentin.— Chronlqne de Nonnandie.

BsNoisT DE Saint-M AUR.— GbroniqQe des Dues de Nonnandie.

HiNCMAR.— De Ordln e Palatii.

Gassiodqrb. — Lettres diverses.

Julien de Tolède.— Histoire du Roi Wamlia, etc.

Herrad de Landsperg. — Hortns Ddiciamm.

Grandes Chroniques de Franee (dites de Saint-Denis).

Ordrrig Vital.— Histoire ecclésiastique des Normands.

ToRPiN.<^HisU>ire de Charleniagne et de Roland.

Anastase-le-Bibliothécaire.— De Relus Pinini et Caroli Magni in lotta Gestis.

Salvien.— De G\ibematlone IkL

BIBLIOGRAPHIE

EusÈBE et SocRATE.— Histoire ecclésijbtiqpe.

FortUNATUs Venamius. — P6ésies. — Blirades de SBdnt-HHahre.

P|iocopE,^De Bello.Gothico.

Robert Gaguin. — ^Ânnales Heruiri Gallicaram.

Beugmot.— Histoire de It Destriietioa da Pagonifllie en Oocideiit*

Perard. — ^Recueil de Pièces servant i TBistoire de Bourgogne.

Mêoioires de l'Académie des iascriptionas et belleslettres.

Mémoires de la sociélé royale des antiquaires.

Du GhjSsub. — Reeoel des historieits de France.

BÉNÉDICTINS (les). — Scriptoros rerum Francicarum.

Fkeubr. — Recnei! des historiens de Franee. . GuizoT. *— CoUection de mémoires relatiis à Thisloire de France. — Essais sur riiistoire de France. — Histoire de ia eltilisatkm en France.

VdNTFAUCOM. — Monutnants de la monarelde française.

• Màbillon. — Aeta Sairctoràni Ordfnid S. Beuedletl.

âAifoND. •*- QoncUia Aj^tiqua Gallias.

BarOxNius. — Aunaleâ Ecclésiastiques.

BoLLANDUs. — Acta SMctofum. — GaUSà CSifistiana.

P. Labbe. — Nova Bibliolbeca Manuscriplorum»

Fleury. — Histoire ecclésiastique.

BALC2E. — Capitutaria Regam Fraricormn.

. Lbbbii. — Gfiliectiion des meilleuies dissertàlions relatives à THistoire de France.

Martenne. — Thésaurus Novos Anecdotoram, etc. ^

ScHiEPFLUi. — Alsatja ilioalrata, Celticaí Bomana, Francica.

A. DE L ABORDE. — Monuments de la France, classés ohiouuloi

Adrien de Valois. —GestaFrancomm.

DoH. Vaissètþ. — Histoire générale du Langaedoc. HiNAULT.*-Histotre critique de l'étabUssemeat des Français dans la Gaule.

Lebœup. — Édaircfssemetits stir t^HiâtOltre dé Fråftce.

Mabl. — Obsenrationssur THIiiloire de France.

Daniel. —Histoire de France. — Histoire de la Ililice Française.

Mbzer AY. •— Histoire de Fraoe. .

VÉLYj Villaret et Garnier.— Histolrcdc France.

AugustinThierry.— Lettres sur rHísioiredeFrance. —Dix ans d'Études Historiques.

. Légendes. — Mœurs et coutumes des Français dans les premiers temps de fa monarchie.

Legrand o'Adssy. — Histoire de la vie prirée des Français.

A. Monteil. — Histoire des Français des divers état^ . Rbinadd. — Invasions deç Sarrazins en France ^ eie. Chenier. — Recherches Historiques sur les Maures, etc.

CoNDB. — Historia de la Deminacloti de les Aridies y de los Moros en EspaAa y en Portugal. G. H. Pertz. — Histoire des Maires dnPâdâts. 'Gaillard. — Histoire de Charlemagne.

P. Granib. — Histoire de Charlemagne* James. — History of Charlemagne.

Montesquieu. — Esprit des lois.

Gibbon. — Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain.

SiMONDE DE SisMONDi. — Histoire de la chute de l'empire romain. — Histoire des Français»

Mermbt. — Histoire de la ville de Yienne, de Tan 438 à l'an 1039.

Chateaubriand. — Etudes historiques.

MiLLiN. — Monuments antiques inédits. — Voyage à Dèphng. — Histoire des expéditions maritimes des dans le Midi de la France. . • ; : * ' ; ; ; Nbrmands.

A. Lenoir. — Musée des l'fQABipeci|^n(^..f- Jèêt«* * Papon. — Histoire de Provence. Us des Monuments de la France. LV: *..* • * * • • Fau-riel. — Histoire de la Gaule méridionale sous la Maffel — Galliae Antiqui-tidès: * * . ::*•; v* l domination des conquérants germains. De Cauhont. — Cours d'Antiquité^ MoiiqifiliiiJfes* Môkè. — Histoire des Francs, m* . _, - . • . DuBos. -^ Histoire critique de rétablissement de la mo-

narchie française dans les Gaules.

De Sade. — Histoire de la nation française. (Première française.

Grivaud de la Vincblle. — Recueil de MoiiQiriektt antiques découverts dans l'ancienne Gaule.

GoLBERY et Sgbwbigœuser. — Antiquités de l'Alsace.

D*Agincourt. — Histoire de l'Art par les monuments.

MÉRIMÉE. — Notes d'un voyage dans le Midi de la France. — Notes d'un Voyage dans l'Ouest de la France.

Taylor ET Nodier. — Voyages pittoresque dans l'ancienne France : Normandie. — Auvergne. — Franche-Comté. — Languedoc.

Jean Tbithès. — De l'origine française,

Du Haillan. — Description de l'histoire de France. — Histoire sommaire des rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XL

Du Tillet. — Recueil des rois de France,

F. DE Belleforest. — Annales. — Histoire générale de France.

J. B. Sebban* - l'Inventaire de l'histoire de France.

De Ste-Marthe (frères). — Histoire générale de la maison de France.

Scipion Du Pleix. — Mœurs des Français. — Histoire de France.

Pasquibb. - l'Essai sur la France.

Fauchet. — Antiquités Françaises.

Jéféme 9^eon, - l'Essai de l'histoire des rois et du royaume de France.

race.

CaP^eaoNNÉ^e — Histoire des Français.

MichelBT. — Histoire de France.

Félibien et Loiseau. — Histoire de Paris.

Dulaube. — Histoire de Paris.

Daru. — Histoire de Bretagne.

Loiseau. — Histoire de Bretagne.

DoM MoRicE. — Preuves de l'histoire de Bretagne.

Massé Isidore. — Vendée pittoresque.

Luc d'Achery. — Veterum aliquot scriptorum, qui in Gallisebibliothecis, maxime Benedictorum, latuerant, Spicilegium.

Verneilh de Puyrazeau. — Histoire d'Aquitaine.

CHI[^]LMBL. — Tablettes de la Touraine. — BSstoire de la Touraine.

Leblanc. — Traité historique des monnaies de Fjraiioe, etc.

Jean Ruault. — Preuves de l'histohre du royaume d'Yvelot. ,

Gallbt. — Dissertation sur le catalogue aeé andetis comtes de Cornaualles.

GuiLLON. — Pépin et Zacharie.

Maltebrun. — Géographiue de l'Europe.

Vertot. — Traité de la mouvance de Bretagne.

Fagbt de Baube. — Essais historiques sur le Béarn.

De Gaujal. — Essais liistoriques sur te Bouerguè.

CHAPITRE PREMIER

MPUEATtON «4VLoU» BT CALLO-BOHAIRB.

[A Gaole est occupée par nne population de trois raora dftnrse. — B«6e gaHo-romalap. — Race gprmaoique. *- Baeo icaDdinaTe. — Fositionné reUliTes des peuples qui occupent la f;aule.-Gaulo'i et Gallo-Romains.-Orsaniiation sociale. — Curie.— Le Défenseur. —L'ÉTéqoe. -Restauration de la Ciirie.^ExcM detcni iales. -Juste influence du clergé. — Monastères de Lérins et de Sa>nt- Victor. —Monuments rplicieui.— Travaux du clorgé. — Hérésies. — Pélagianisme.— Classes sociales.— La Noblesse.- Le

Peuple ^Populus et Plebs).— Les clients et les colons.— Us esclaves.— Condition des es- ^ t\V9t%. ^Krgastuln, ^ Améliorations du sort des esclaves par le; Christianisme. - NoUesse gallo- romaine. — Sa ricbi ssh. — Soi ^ luxe.— Villes, maisons de campagne. -Constructions. — Bains. — Vkcchampélre.— Festins.— DiTertissements.— Coiumunicalions.— Voyages. — Instructions. — Éeolfs : Grammaire ; Rbétoiiique; Jurisprutienoe; Pbi- losoptiie, etc.— langage.— Idiomi'S divers.— Représentations dramati- ques, etc.— Mœurs. — Comiptioo et vertus, j — Sodéie paleniie et Socié- té cbrétlenne.

La Gaule est occupée par une population de trots races diverses.'Race gallo-romaine.— Race germanique.— Race scandlnare.

Vers la fin du v^ siècle, et à Tépoque où Chlovis succéda à Childéric.- daos le commaadement d*uDe partie des Francs établis sur le territoire gaulois , la Gaule étaU occupée par trois races d'hommes d'origine difFé- rente, et formant chacune plusieurs peuples.

La première, celle qui constituait la population la plus nombreuse et en quelque sorte vériiab'e du pays , était la race gallo - romaine , formée de îa masse des populations indigènes, Galls, Kimris. Ibères ou Aquitains, aux- quels s'étaient successivement réunis des Grecs et des Italiens. — A Tex- cepiion des tribus de l'Armorique qui avaient ressaisi leur indépendance et repris leurs anciennes coutumes nationales , à Texception de quelques peuplades disséminées dans les parties les plus reculées des montagnes de T Arvemie qui n'avaient jamais abandonné les vieilles mœurs gau- loises, touie celte population, façonnée aux habitudes grecques ou ro* HisL <U France. — t. u.

maines , jouissait d'une civilisation très avancée. La deuxième race était la race germanique depuis long-temps fixée dans une partie de la Gaule, et qui, à la suite de récentes conquêtes et de nouvelles invasions, venait d'y former de grands établissements. La race germanique était divi- sée en deux peuples : les Burgundes et les Francs; elle comptait dans son sein des familles encore barbares, d'autres ^à demi civilisées, d'autres en- fin qui, sous le

MpP'SIP ^" ^^C% dl> 6^^' P**"" *^ bien-être et des raffinement'di^^
dé vivre , ne le cé-

daff nciL*âtfcu9^des fimilles gallo-romaines.— Ainsi qujôn/dbit le
supposer, la barbarie était l'attribut 4€Îr^cuple^ germain qui avaient le
plus récemment effectuV leur invasion et qui les derniers avaient

passé le Rhin.

La troisième race enfin était là race Scandinave, composée en grande
partie de ces peuples que les invasions successives avaient poussés
d^Onent sur rOccident ; les Alains et les Visigoths en formaient la masse
principale. On peut aussi y ajouter quelques colonies de Scythes, admis
autrefois comme mercenaires dans les armées romaines, et qui soils le
nom de Lèles avaient obtenu des établissements dans la Gaule.

La race Scandinave était celle qui manifestait le plus de répugnance à
abandonner sa barbarie ori* ginaire: toutefois les rois Visigoths et la
haute noblesse qui formait l'élite de leur nation , adoptaient avec empres-
sement et s appliquaient avec ardeur à faire adopter au peuple les habi-
tudes |olies de la civilisation gallo-romaine.

Positions relaUves des peuples qui occupent la Gaule.

Malgré les invasions, et nonobstant rétablissement de divers peuples
étrangers sur le territoire gaulois^ la population gallo-romaine était
encore

FRANCE Hl^TOî^l^UE ET MpiSUMENTALÊ.

répandue sur la totalité de la Gaule. Cêtlê]\$bpdlâ~ lion , soumise dans
certains lieux aux maîtres barbares q^e"^^ Ânquèûi Idl â>aft ^ûj^qjift ,
^îlsint enedr thtm-ti'aufres #iHt ^heft HPôoiainMiiil liétalent faits les
héritiers du pouvoir impérial , était librt tiif qitek|tte< |ietaiit-M*nlemflnr
, — Le territoire où se trouvait rassemblée la population (gauloise indé-
pendante étaix la péninsul^moricai^i^ |Un^ partie de la Gaule centrale
«okeja âei^jl.^_ Loire , ainsi que les pays arrosés par TÀisne et la Marne,
était habitée par la population gaUe-^» maine proprement dite.

Au nord de cette population, Q[^]l[^]i[^]}(Di(r|(territoire maritime situé entre Tembouchure de

de rScevoirdes renforts de la Germanie. Cette cause qui fera la puissance des Francs doit causer la ruine dp II[iirgunifts;TnrfejB[^]rîsq|wfiK-nertiîra[^] voir des alliâfc, ist [^]ui le Ifouv[^]roïit g[^]posds avec leurs forces seules aux attaques de leurs redoutables voisins , dont les forces poyrront être sans cesse renouvelées. Mais avant d'attaquer un peuple d'origine (;o(PiQUAfii dont ils sont d'ailleurs séparés par şşs moptaggi j[^]lus-ou moins praticables et d'une défense facile, les Francs préféreront attaquer les Visigoîhs qu'ils peuvent atteindre dans leurs riches possessions de l'Aquitaine, en franchissant [^]eugnrthlilij[^] Jeuve. [^]

Les Visigoths, doht les forces sont diminuées par

la Seine et celle du .S[^]ûdlRp'[^]fĒl[^]ĕ[^] [^] [^] [^]ilité [^]u'il[^] (ri[^]ivent: [^] s'étendre au-delà des

vallées baignées par la Meuse et par la Moselle , étaient établis les Francs, peuple d'origine germai et dont la confédéral ioQ s'étegdait encore au-delà du RDîn jusqu'aux sources du Mâyñ. Lep[^]ys btcpé pâi*)es Francs sur la riv'c droite iù Rhin est nommé 'par lés anciens gc[^]ogrâphes France ortentale /Vanèia Qr(en(alis; celui qu'ils habitaient sur fa rive gauche portail le nom dé France occidentale Prancia occidntatis,

A rorienî de là Gaule, au pied des Alpes et du ,Jurâ, un vâsle et fécond territoire, arrosé par te

Rhùjîe , ' là .Saànéj Tlsère, et leurs âfRuen![^] f.f[^]md[^]* ; m[^]ot[^] i il convient de jeter un coup d'œil siir l<[^] conie' royaume dès [^]urgundeSi-JiOt/if.JfMipfeai[^] u[^][^] [^]- r—.i[^]c:[^] [^]..[^]....i[^]y[^] » -i.[^] [^]t[^] [^]..[^]

germarnè,' que sèparafeat 2[^]*fcbW o[^]f[^]fl??S|ift-

ils étaient séparés des Francs paroles Vosges; li)'oMest, la chaîne, de montagnes od lqi Marne, la S[^]lne èl r Yonne prennent leur Source, leur for-

. inaitune frontière commune avec tesGallo-RoTnains SQUihis encore au fils d'ifigfdius; la Lôtre à foucst et la Duranceau midi, les sèparaieût des Visigoths. Tout le territoire compris entre les Pyrénées et la Loire, tout Te litloralde TOcéàn, depuis Temboucl)uré de ce fleuve jusqu'à Tembouchurede TAdour, tout Te littoral de la MédîVerranée, depnts les Pyrénées jusqu'au Var, appartenait ^ux Visigoths, dont les possessions S*éiendaient encore dani la péninsule Ijspanîque, qui, en grande partie, était devenue leur conquête, et qui ne devait pas tarder à leur appartenir toute entière.

Pê celle disposition des peuples de diverses races

' sur le territoire gaulois , on verra résulter :

Que la population gallo-romàlne, pressée entre des iiOiipIcij^rbarM , ph» actj& et plus (nii^nts , sera soumise par un de ces peuples, dont elle aug-

■ teif ntera les trusources et les forcée.

Ce peuple sera le peuple Franc .qai, par sa posi-

Pyrénées," oîi îls'n^6iil^"â~cbmbattre que des popuions amollies depuis long-temps par la civilisation et par la paix, défendront faiblement la partie du territoire ga«îéis <im léiir^est-échiïe^irt partage, et obéiront ^iqfij^ ge |)^ye^nt ^qguJier ^t; inexplicable^ quia toujours |)oussé la marphe des populaT tions et d«8 iavasiopa d'orient ^n oceideai, £t du îford au nridl.

Débarrusét de e«8 rivaux puiMant», le» Francs ne

tarderont i^asJi devenir les senls mâttes die la Gaule.

Avant de passi^r au récit de ces grand« événc-

stltu^ion sociale, le caractère , les croyances et les jm\içi de chacun de^ peuples de raçe4»fféreflie iqu i eomposalciH, è Tavéneiïienl de CWovtSi la populatim génér^l^ deJa G^ulé.'

Gaulois et GaUo-Roinaius.—Or^aniftaiiou sociale. — ^Cuiie.

■ On sait fort peu de choses sur Torganisation politique, àiTv^ siècle, des peuples gaulois qui, comme les Armoricaîns, avaient recouvré lepr indépendance ^ Ces peuples, dont te lerrîioire soumis d'a-

^ Il seiit>ie, 4*a)»rès «|ueli|ie§ hUtoneiM, et no^a^ntiieni d'âpre M. l^a^ri^U qpQ Tçn doU coti^pbQr «u pom^re cl^ peupleiide la (^aule qui, à celle é|MjqiîçrâVd:e4H recouvré Uur liidëpendancè, les moiilàgiâr-Js basqUesliàbTia^nl la chaîne des Pyrénées : ce sont ceux que les Romains dêiignaïetil par te npin àe Cdotaj^e»; U n'e^t pas même bksn certain qpD les.Caii- Ul>res aient, jaipais subi la doiuiatioii impériale. Au vi*' slivle de ijoVre ère ils éiaïenl encore païens; ce ne fut qu^au viii^siède que les niissônmitres chiiHiens etM'ent accès dans leurs valtéei.iQu ioUgrÇi dit M. Fauï i«l, quels étaient iciit dinix , .leurs cropnces et leur cuite; mais il y a appai*ence qu'ils professaient le polythéiHDie des populations ibérienpes de la Gante; Ànit oiFâ récemment trouvé dit ers ntonuments dans las Pyfttaées. »*rJl. Guillaûmeits Uuoiboldl. a fait connaA» , il y a peu d'apoées, un cbant basque que les érudiis du pays n* héhitent pas à regarder comme aussi ancien que le fait auquel il se rappsrt, tt qui est un éptf ode des guehreS des Cantâbres o«ntre les ftoiuaiii^ . Ec cliaitt montaQuxrd p&ioli éîrs an vrai . çt^M prmùif ; il f«t u vuvé eu i^^ par jti^neif de IbsrgueA^^avani bi^a^eii cbarj^éde vîbîlir les archives du pays; il était iflHil sur Oïie reuttte de vieux parcheilliin ioùi t'onfié des vtrS, «» oMislait«l^ Vs (tnMd «ombisde coupl«t«ilÇii| ttMtMaii^

LIVftË i; CHÀPITRft l.

^Stmi^miaiaÊm

hotû i un chef ulilque fiit ètlIuUe pai^tdgfé entré plusieurs eheFs indépendante les uns de« autres ef jouissant de réutorité smpéricarè dahs-iéurd petits

çooià fliw seize (t(en reMe stîleifteit ^aUnte , deui de ^ couplets ^laniiUi^ihle») ^ la copje dlbam^z e«l r^lée inédite Jusqu'en 1>T7, époque où M. dé Hiirtiboldt efi âyafit fait là découverte la pubtfâ <fer>s le Ml-

thriMt â'AdèUm{^, eti «lip^ pléaienC à m arttctrtiS^ la Uncoe bawtue;
Ce chani nove paraît assez curleqx et sm^i iji^iArt^t fiar m)u aniiquUé
pour que UOU.S crevions devoir en reproduire lé iei(e êl la traductton4f-
tiérafe)aUe par M. Faorfèl.

Voici im iS^te' publiée ixar ce ss^aât; â'«près fdccit de M. de Hum-
boldt , et qui explique à quelle occasioa ce chant s éié composé. ,. .^ , ^ * ,
,

Aagufite «yani fait la lifuerre atii CàrHafbrès et fes ayant taîM^us,
^evtx-'Ci » fqii\$ l« fxiimmHdeiD^nt dlkhin , leur chef, se retirèrent sur
uoe bauJe aïoQlaoM^e» où les Houiaiiivs les biaqtièrent , dans Tes^oir de
lés contraindre à se feqdre en leur ronpaôt (es ikytti. Geite espère àe blo-
rus dors , dit-on i ptasrieQrt MrtéfS, et'iejeivihM t^r uhe pâx É;16rJeM
p^ te» Cinlabres.

D'après les Jractit ions ^u pays, le fiénéral carHal>re tJctiio Serait aM,
après la patt , s*étabiir en Italie, où W aorslit fondé \9 ville d'C^o^ .Q^
tradfirois ne méri(#ni ceriàiDeaof t mï* ctine foi; mais il est {K)ur tant
«initier ^ coidiss l'obseP'Ve M. dc.Humbpllt^ gùe Ip nom ^'Urbino (tJr-
binum) sôit un mot baisqoe qtir sî^n^fi^ vtllt tfdtr deux eaux, et (jult f ait
ea Biscaye ttiie 1^» d*(liikiaa, iptH m dép^nàVehin^ lés iiautabr^ se
doiwèwt.iHl ««ure «bel «oufin^ Leqobidié Tels Kont^ vrais ou fais^, les
événenieiils ^Hxquçls lechajptguy iuiit fa't ifès vat^uéitietit et très obsru-
rémefft âlJuslofl.

lié preiriiêê dUB^lèt nlippafl^nt poirU ati Sdjâ; il ad tàppurta A
MAat^ieill«\hi^oiï«,)aiiqtie, ^Tuiie éf^aigf' rantomhiance aycç. celle
^m pieurtre Off^naçnpeu, Il y en^» selon cette tradition, ef) Biscaye, liû
cbef^ ttès t5ravè et fort aimé vmnmé lâlô, Ce ebef aySHlètè èblrgé
de^fSlrtf utiè expédition de oiierre en fiayS' étranger rnn certain Mata
pfegt^ de son absence pour- séduire sa femme Toia- Lelo, son e;i^pédi-
tiap terminée, étant revenu clië^luî, îps deUx amants se concerlèrent po-
tii^ le ioér Le eelmé fut découvert et ta du biniit : H !txi déd4^ Aane k'aa-
servbiée fin pcaple qpe Ita ileiix coupables seraient à jamais Idannis du
pays. Quant à l^elo , il fut ordoQU^ que , pour honorer sa mémoire et

perpétuer les regrets de sa mort, fous les cbajUi Dationau^ coipinaf)paraient par un couplet de lamentation sur lut. Si singulière que puisse paraître cette bifioji«4 ij. y a.nji poyer^e ^a^ue qui -«'y pappome et semble en stresler sinon la vérité du ttitÀni ta popularité. Bëtiéo Lêt'ùa/li'ëéi) V éternel Lêtdf m, éUrhel eohitnt Jjëlöl div-on de toute chose ti^ répétée. ^^ M. de HumboKIIt cite en outre le refrfiu (i'uue yieiHe chanson en l'honneur deiidle.

royaumes ou districta, avaient aarut doute eiDptimtft àut Catfttris t^ur» a!^ qu^lqq'Biie de cet eoti« stitutioni tfd lé pofavdir est confié à un auffistra^

liflo! il ieto; Uloi il Lelo Leioa! Zarae Il l^eloa f

il.

flomar«> aftiua^ Aleguin , eta Yizcaiac daroii (jausoa.

Octabiano MonduQo jaôna, Lecobidt

Vizcaiçoa.

Ichasotatic, t\^ leerm,

fO) Lélo I tel» (est) mort; (O) UIoI mon (est) Ulo^ (Ô) Lelo! Zar4 A tué Lelo f

Lès étraft^ers iit Rortie Veillent forcer la fiiiieaye, el La^isc^ye élève Le chant de guerre.

Oetarlen (est) Le Beiepiedr du moiidef Lecobidi (cel^i) pes Biscayens.

Dû côté de la mer, piîieatéde.làtfre/ *

Imitri denscfi ,.

Molspa.

Leorêlaîsc Berc;9ediraf Mendi tantaiàc Leusoâc.

Lecu ii'enèsh.

Worberac sendo (DaiJ)6ogoa. ,
Blldurric gaicbl ArmsMi^Alaas, Oràmala xtf t^xpa!.
Vjl!.
Soyac goporcac • îiadiritdî*, Narru billostâ.
^tffboa. ■
Bošt priçp l?gun gâbean t;Uf1dl Bâ^àHb
Guereco hafa
Il badaguijji) BosI atiîari'èfl Oaldaa* .

XI

Aecâftista

Ou fftiieWtata; Azc^ufn îp4ifitl - Lalboa.
Gueure lurrean.
Ta aen n*riaii fiicrob aîfi batea l^amod.
XUL ,
Eeinîîieyago...
(Le reste mânqUe).
XfV.
Tiber lecna Xlueidicè zabil iJchin tauiaio Gratidoja.
xy.
illlisiblel
Andi aricbac Gtiesto sindoas Bciigo rtataz rlardoa

(pofiavien) noua met y

•f^eAfletHes-arides^' -

(A uoiis) les Bois de la montagne^ ici cèvèriHHL.'

Kriiifti favAWMe / '

fieqs^éthnl pasléa , Chacun (de nous} fçfme ^ Ip couraf,e

Vu.'''

Petite (crt fioirè) f Ay étir , " " ■ AtrÂteaorordn apmria; Z (Mais) 6
no\f^ aix;lieau paini vous

(Êies> mal p(>MrViie; !

viir.

SidUrçsclilfaSsCîJ, 11» porieffit (ettV), l^erç^'rp^Jiafis.fléfepse -

(Seil) agiles.

JX

Çinq^ans durant , . !

Dejmirrt de nuit, aiutitatitotiMpBi^

Quand un de nous , . , EUX titent , '

jQtftintêSmt : '^

(8obt>dé|*wif : • :

• - ' ■ XI." '' * ' . î

tttéa^ einrfeem) qootbreu? cf .:

Nouap^tieuoïu^er . . -..

A hi nii nous ^aispos Amitié^ • " ' • * X1L '^•

Dans notre terre . '''

Bt^dSn»Hfai|M»fava

(H Y a) Hne «miière de |ier^ ..

Les fardeaux.

pavajilage [ctaii) impossible.^.

xnr.

La ville tfUTlhMI

(^)ftaraHlvliirf

iJcbin-.,-. - . . - . , »

(f>i) grand. " . . '

XV î,

Pc^ Çi`Wds cjiéppft , ^ ^ . La force fl*ii<e Ati nrriupè ^ perpétuel
Boinc (pivert).

N'y a-t-il pas dans e>eité vieille ehmvêoh Aégê\$U d^la'slm< ^plkité,
deiafaree cl ae la peéiie? •

FRAiNCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE.

étiectif ou héréditaire, assisté d'un conseil composé des notables et des prêtres.— Les Arnioricaîh.s étaient en grande partie devenus chrétiens; plusieurs évêques existaient dans leur péninsule. Toutefois on peut sup|K)ser que la religion druidique y comptait encore des partisans; car il est certain, d'après les Actes des Conciles, qu'au vi® sièrie, le dieu Terme (qui ressemble l>eaucoup à un menhir) avait des adorateurs dans les provinces centrales de la Gaule, où la population était beaucoup plus mélangée avec les races étrangères que la population armoricaine, et où te chri-siian'isme avak un éclat et une prépondérance dont on ne trouve aucune trace en Armorique.

Les mœurs des classes inférieures de la population armoricaine devaient être pareilles à celles des anciens Gaulois; mais les classes riches et

commerçantes, les chefs et les notables avaient une civilisation plus avancée. On a découvert en Bretagne, à diverses époques, des restes d'édifices et de thermes qui attestent des habitudes de luxe et de bien être empruntées aux mœurs gallo-romaines.

Quant aux autres provinces de la Gaule, la législation romaine y régissait encore au v^e siècle la majeure partie des cités; mais, à l'exception des administrations municipales, le mode de gouvernement établi par les empereurs était complètement désorganisé.

La législation se composait des lois diverses et des décisions impériales qui, à dater de 438, avaient été recueillies dans le Gode Théodosien. Ces lois et ces décisions servaient de règles à toute la population gallo-romaine, même à celle qui habitait les villes soumises aux Burgundes, aux Visigoths et aux Francs, chacun de ces peuples ayant ses lois et ses coutumes particulières propres seulement aux conquérants.

Le régime municipal, qui, dans les derniers temps de la domination impériale, avait été, par sa corruption même, une cause de misère et d'oppression, avait repris une nouvelle vigueur et s'était en quelque sorte régénéré depuis que cette domination était devenue purement nominale ou avait passé aux peuples barbares.

La Curie était, comme nous l'avons dit (r. I, 1. m, ch. ix), un corps municipal composé des plus riches citoyens d'une cité, jouissant, sous le titre de Décurions ou Curiales de divers privilèges, mais responsables solidairement envers le gouvernement impérial de toutes les recettes et de tous les impôts.

Des magistrats pris dans le sein de la Curie rendaient la justice, administraient les finances, affermaient les terres et percevaient les revenus de la cité. D'autres avaient la police de la voie publique, la surveillance des bains et de la construction des

édifices, en ce qui concernait la sûreté et la salubrité. C'étaient là les obligations de la Curie envers la cité. — Les magistrats de la Curie étaient chargés en outre de la levée et de la répartition de l'impôt,

tant en argent qu'en produits de la terre , blé, orge et vin; ils étaient aussi préposés à la garde et à la surveillance des dé|ôts de subsistances, d'habillements, d'armes, que l'État formait pour les besoins de l'armée, ainsi que du service des mansions ou étapes militaires sur les grandes routes de l'Em* pire. C'étaient là les obligations de la Curie envers le gouvernement.

On a vu (i. I , pages 320 et 321} comment la dignité curiale ou le décurionat , considéré d'abord comme un privilège et un honneur, devint successivement la plus triste et la plus pesante des servitudes : déjà à la fin du iv^ siècle, de malheureux décurions réduits au désespoir, abandonnaient leurs biens à l'État et s'enfuyaient dans les bois et dans les lieux déserts. On avait été réduit, afin de compléter le corps des décurions , à recourir à des expédients qui avilissaient la Curie. Ce qui avait été un honneur devint un châtement auquel furent condamnées plusieurs catégories de malheureux , livrés sans défense au mépris et à la tyrannie de la société. Ainsi la Curie comprenait de droit : les individus nés d'une femme libre et d'un esclave; les clercs jugés indignes des fonctions sacerdotales; des enfants mineurs ; des hommes flétris par les tribunaux : cela n'empêchait pas que, dans un grand nombre de villes , les décurions hors d'état de supporter les charges qui pesaient sur eux , ne recherchassent encore dans la fuite uii moyen dé s*en affranchir.

te Défenseur.^L'Évêque.

Vers Tan 365, dans le but de relever la Curie et de mettre un terme à une situation intolérable, on institua, sous le titre de defensor (défenseur), un officier chargé de protéger tout opprimé, le peuple et les contribuables contre les exactions de la Curie, et la Curie elle même contre les exigences arbitraires des officiers de l'Empire. Cet officier, qui prenait indifféremment le titre de défenseur de la cité, ou défenseur du peuple , devait être choisi hors de la Curie par la réunion générale des citoyens, des décurions et du clergé. Dans le v® siècle, cet office de défenseur , noble patronage , devint une attribution de Tépiscopat.

Déjà, par divers édits, les évêques avaient obtenu une grande part dans l'administration des affaires publiques. Constantin leur avait accordé en

certain cas l'autorité judiciaire. Ils obtinrent ensuite une sorte de suprématie sur les magistrats ordinaires. De nouveaux édits impériaux accrurent leurs privilèges.

LIVRE I, CHAPITRE I

Indépendamment de leur participation aux jugements des affaires civiles, ils furent chargés de surveiller et même de dénoncer les juges qui auraient mis de la négligence dans l'exercice de leurs fonctions. Ils eurent le droit de poursuivre certains actes réputés délits, les jeux de hasard, par exemple. On les appela au partage de l'autorité municipale en les faisant concourir à l'administration et à l'emploi des fonds de la cité, à la perception de l'impôt, à l'inspection des travaux et des édifices publics. Ils intervinrent d'abord dans la nomination des divers agents municipaux, et surtout des officiers qui, sous le titre de curateurs, étaient chargés de tout ce qui a rapport à l'achat et à l'administration des subsistances de la cité. Ils furent les dépositaires et les conservateurs des actes concernant ces nominations, enfin ils y présidèrent bientôt eux-mêmes. L'étendue de ces attributions fit comprendre que dans les villes épiscopales l'office de défenseur, que l'élection populaire confirmait presque toujours à l'évêque, était une fonction en quelque sorte inutile. Une loi siqprima cet office et accrut de ses droits et de ses privilèges les honneurs de l'évêque.

Restauration de la Curie.— Excès des Curiales.

Quand, par suite de la dislocation de l'Empire romain, la domination impériale cessa, comme nous l'avons dit, d'être réelle, pour devenir nominale, les Curies de la Gaule n'eurent plus à supporter les impôts destinés à entretenir les armées de l'Empire et de la cour des Empereurs; leur condition devint meilleure, et c'est sans doute à cette situation plus prospère que l'on dut de voir renaître dans la Gaule et même se multiplier les curies dont les membres, peu de temps auparavant, n'avaient d'autres ressources que de s'associer pour aller vivre de brigandages dans les forêts. La Curie était une institution protectrice quand, libre de toute

charge étrangère, elle se bornait à assurer la salubrité et l'ordre dans la ville, ainsi qu'une équitable perception des impôts et une régulière administration des revenus. Des curies s'établirent donc, non-seulement dans les petites villes, mais même jusque dans les villages. L'institution néanmoins faillit périr par un nouvel excès. Partout où il n'existait aucune autorité supérieure, capable d'arrêter leurs extorsions, les décurions, n'ayant plus à redouter la surveillance des officiers impériaux, devinrent de petits tyrans occupés à dévorer la substance des veuves et des orphelins, et se montrèrent de nouveau fiers de leur titre qui les rendait honorés et puissants.

' SALVâii. De Gîib. Dei, l.r.

Juste influence du clergé.— Monastères de Liérins et de Mati*

Victor.— Monuments religieux.

Il ne faut pas s'étonner de l'influence du clergé dans la société gallo-romaine. La masse de la population était alors attachée avec ardeur à la religion catholique qui formait dans la Gaule, depuis les invasions des Barbares, un lien aussi puissant que celui de la nationalité. Les conquérants suivaient des religions ennemies ; les Francs étaient sectateurs d'Odin ; les Burgundes et les Visigoths avaient adopté l'hérésie d'Arius.— Le clergé gaulois se recommanda au peuple par la guerre longue et persévérante qu'il fit à l'arianisme. Il défendait en effet la foi nationale. Les prêtres se montraient d'ailleurs dignes du respect de tous par la gravité de leurs paroles, la pureté de leurs mœurs et la charité de leurs actes. Les évêques surtout, qui n'étaient élevés à cette dignité que par une élection à laquelle les fidèles de toutes les conditions avaient droit de prendre part, étaient véritablement les représentants des intérêts populaires. La défense de ces intérêts faisait leur force et assurait leur pouvoir. Dépositaires des croyances, dispensateurs des espérances et des consolations, ils étaient les patrons politiques de ceux auxquels ils enseignaient les dogmes de la religion et prêchaient la foi. Leur autorité était ainsi doublement puissante et vénérée.

Dans les premiers temps, les évêques de la Gaule furent des étrangers, des Romains, des Italiens et des Grecs ; mais au v^e siècle les membres du corps sacerdotal étaient presque tous des Gallo-Romains. Les uns avaient quitté la vie monastique pour Tépiscopat ; les autres sortaient de familles qui depuis plusieurs siècles mêlées aux affaires politiques, étaient considérées comme les plus illustres du pays ; quelques-uns avaient même abandonné de hautes magistratures civiles ou d'importants offices impériaux pour se livrer aux fonctions ecclésiastiques. Ils administraient ainsi au nom du Christ les peuples qu'ils avaient gouvernés au nom de l'Empereur.

Au V^e siècle, il n'existait encore dans la Gaule que deux monastères. Tous les deux ont obtenu une grande renommée ; l'un, fondé par saint Honorât sur un îlot aride du golfe d'Antipolis (Antibes), est le monastère de Lérins ; l'autre, établi dans la cité même de Massalie (Marseille), par Cassien, pieux solitaire sorti des déserts de la Thébaïde, fut placé sous l'invocation de saint Victor, pape et martyr, et adopta les règles des monastères d'Orient. Dès leur origine, ces deux monastères devinrent des écoles célèbres de théologie et de philosophie, où se formèrent les ecclésiastiques les plus distingués de la Gaule par le talent et par le savoir. C'étaient quelque sorte des w/i/rem/^e chrétiennes.

FRANCE INSTONIOLE ET MONUMENTALE.

On y téotnptà & la fois jusqu'à cinq mille moines ou étudiants. — Les abbés et les savants professeurs réujoia d'^q ces cloHres devinrent pour la plupart d'iliustrs évêcjue?. Saint Hilaire (d'Arles), saint Eu- Àgr-, Faustus Vincent, Lupus, Salvio^e et un £P9ndnofnbre d'écrivains célèbres dans les annales de VJÉgiise, en sont sortis.

tiès évêques, choisis dans les hautes classes de la société, étaient généralement versés dans les lettres prof^e Si, comme les doctes enfants de Saint-Vie^e tñF et de Lérins, ils ne prenaient pas auK luttas ihéoiôgiques destinées à raffermir la foi chrétienne ébranlée par les hérésies une part très active, ils reAddient néanmoins des services réels à TËgliae. ils élaiejnt pour la plupart fort riches, et ilsconsa^e craieot l'^urs richesses à

soulager par des aumônes les misères publiques et privées , à réparer par des jarçes les désastres de la guerre, et ceux des intempéries des saisons. Amateurs éclairés des arts, ils faisaient bâtir de nouveaux oratoires, réparaient <) Ils décoraient les anciennes basiliques et dotaient les églises de revenus destinés à assurer le service divin,

Il n'existe plus aujourd'hui que de rares menus monuments de l'architecture religieuse au v^e et au vi^e siècles ; il a survécu, à quelques exceptions près , des débris mutilés par le temps et par les hommes. Les édifices les moins dénaturés par les restaurations postérieures à leur construction se trouvent à Arles, à Clermont, à Toulouse et dans quelques autres villes des provinces centrales et méridionales de la Gaule; on y remarque des formes architecturales lourdes, des ornements disgracieux, pauvres, et une exécution sculpturale grossière; néanmoins l'ensemble de ces monuments a un caractère de simplicité et de grandeur qui convient à des édifices religieux..

Il faut être d'un certain âge pour apprécier ces monuments.

Un historien moderne a rendu un hommage juste et mérité aux lumières et aux travaux du clergé gallo-romain. Nous en citerons quelques fragments.

La religion gauloise, dit Michèle! , ne s'honora pas moins par la science que par le zèle et la charité. La même ardeur avec laquelle elle versait son sang pour le christianisme, elle le porta dans les controverses religieuses. L'Orient et la Grèce , d'où le Christianisme était sorti , s'efforçaient de le ramener à eux, si je puis dire, et de le faire rentrer dans leur sein. D'un côté, les sectes gnostiques et manichéennes le rapprochaient du parsisme; elles réclamaient part dans le gouvernement du monde pour Ahriman ou Satan, et voulaient obliger le Christ à composer avec le principe du mal. De l'autre les Platoniciens faisaient du monde l'ou-

vrage d'un dieu inférieur, et les Ariens, leurs disciples, voyaient dans le Fils un être dépendant du Père. — Les Manichéens auraient fait du Christianisme une religion tonte orientale, une pure philosophie. Les Pères de l'Eglise gauloise les attaquaient également. Au m^e

siècle, éaiiit Irénée écrivit contre les gnostiques : De l'nnUé du gâu* çernementl du monde. Au tt® siècle, satec niM^ de Poitiers soutint , ponr ta coDSub^tshttlàliré, dô Fils et dq Père, une lutte héroïque, sauf hit Teijk tomme Âthariase^ et languit phisteurs ân?ioeb dans la Phrygie, tandis qa'Athanase se réfiglditlPTcv^ vesprèsde saint Maximin, évêque de cette ville, et natif amist de Poitiers. Saint Jérôme n'a [tei «ti^set d'éloges pour saint Hitaire : 11 trouve HA lui «la grâce hellénique et la hauteur du cothurne gan* lois.» Il rappelle oie Rhône de te langue latine. i> «L'Église chrétienne, dit-il encore, a grandi el crû k l'ombre de deux arbres, Sdint-Wiaïit et éiaïnt Cyprien (la Gaule et l'Afrique).

. a Jusque-là l'Église gaulois sait le mouvement de TÈglise universelle; elle s'y associé, hà question du manichéisme est celle de Dieu et dd monde ^. celle de l'arianisme est celle du Christ, de l'hommedieu. La polémique va descendre à Hiomme même, et c'est alors que la Gaule prendra la parole eivson nom. A l'époque même où elle vient 4e donnera Bome l'empereur auvergnat Avitus^ où i'Âuver* ^ne, sous les Ferréol et les Apollinaire, semble vouloir former une puissance indépendante entre les Goths déjà établis au midi, et le^ Francs qm vont venir du nord, à cette époque^ djs^je, la Gaule réclame aussi une existence indépendante dans la sphère de la pensée : elle prononce par là bouche de Pelage ce grand nom de la liberté hàmoine que l'Occident ne doit plus oublier.

«Pourquoi y a-t-il du mal au mpode^ VoiJ^ le point de départ de cette dispute. Le manichéisme oriental répond : le mal est un dieu, c'est-ià-dice un principe inconnu. C'est ne rien répondrai et donner son ignorance pour explication. Le Gbris^ tianisme répond : « Le mal est sorti de la liberté «humaine, non pas de l'homme en général, mais «de tel homme, d'Adam^ que Dieu punit tiansl'ht^amanite qui en est sortie. D

<i Cette solution ne satisfait qu'incomplètement les logiciens de l'école d'Alexandrie : le grand Origène en souffrit cruellement. On sait que ce martyr tolontaire, ne sachant comment échapper à la cor*ruption innée de la nature humaine , eut recours au fer et se mutila. 11 est plus facile de mutikr la chair que de mutiler la volonté. Ne pouvant se résigner à croire

qu'une faute d'lire dans ceux qui ne l'ont pas commise, ne voulant point accuser Dieu, craignant de le trouver auteur du mal, et de ren-

LIVRE 1, CHAPITRE 1

sa

trcr ahîS! dans l'it mamchéUtoe, il aime mif »x supposer que les âmeis avaient péché d'alis une existQAC(s 9ot^ieMrf}, eiqfi^ \^ bpmoies étaient des 9Qge\$ tpfpb^s.... Si chaque bpmf9f esi responsable pour lui-même, s'il est l'auteur de sa chute, il faut qia^jl le mi de son expiatiop, de sa réderopiion, qu'il reincMiie à nieu par la vertu, a Que Gbrist soit <Ldevepu Dieu, disait le disciple d'Origène, le roal^ a tî^ de Pelage, Taudacieux Théodore de Mopsieste, «jp ^\$ ipj eavie rioe en cela; ce qu'il est devenu, <4je piiî^ |£ devenir par la force de ma nature. »

«Çç^t^ doctrine, toute empreinte de rhéisme SS^Ç.^i^ J^9^fliÇ f^o^l^Q^» s'introduisit sans R^..4?Mi 9^^^? où elle fût née sans doute d'elle-même/ Le génie celtique, qui est celui de l'individualité, sympathise profondément avec le génie grec. L'Église de Lyon fut fondée par les Grecs, ainsi que celle d'Irlande. Le clergé d'Irlande et d'Écsp n'eut pas d'autre langue pendant longtemps. Jean le Scot ou l'Irlandais renouvela les d^rines alexandrines au temps de Charles-le-Chauve.

a L'homme qui p^clama au nom de l'Église celtique l'indépendance de la moralité humaine ne nous e^it connu que par le surnom grec de Pelagios (l'Aj moricain, c'est-à-dire l'homme des rivages de la n^er). On ne sait si c'était un laïque ou un moine. On avoue que sa vie était irréprochable. Son ennemi, saint Jérôme, représente ce champion de la liberté comme un géant; il lui attribue la taille, la force, les épaules de Milon le Grotouiate. Il parlait avec peine, et pourtant sa parole .éi«|it puissante. Obligé,

par l'invasion des Barbares, de se réfugier dans l'Orînt, il y enseigna ses doctrines, et fut attaqué par les anciens amis, saint Jérôme et saint

Augustin. Dans la réalité, Pelage, en niant le péché originel, rendait la rédemption inutile et supprimait le Christianisme. Saint Augustin avait passé sa vie jusque-là à soutenir la liberté contre le fatalisme manichéen, en employa le reste à combattre la liberté, à briser l'orgueilleuse au risque de l'anéantir....

a Ce n'était pas sans raison que le grand évêque tffHippone, le chef de l'Église chrétienne, luttait si violemment contre Pelage. Réduire le Christianisme à n'être qu'une philosophie, c'était le frapper de mort, et lui enlever l'avenir. Qu'eût servi le sec rationnalisme des Pélagiens, si l'approche de l'invasion germanique;^ Ce n'était pas cette fibre théorie de la liberté qu'il fallait prêter aux conquérants de l'Empire, mais la dépendance de Thorame et la toute-puissance de Dieu. Pour adoucir, pour dompter cette fougueuse barbarie, ce n'était pas trop de la toute-puissance religieuse et poétique du Christianisme. Le monde romain sentait d'instinct qu'il lui faudrait bientôt pour se réfugier l'an4)ie seigneuriale

rdfgioiLjQ'éliit mu eqM>ir H ton unique t»îlo^ hikt* que rEmpire, qui
s'était dit éternel, s'en aliaîâ 80i| tour avec tes nations vaincues.

«Aïasi le pélagianisme^ accueilli d'aboML wlec bveur, et même par le
paps de Roiea^ foi^bientAl vaii^ra par la grâce. Ea vain il fit des eotosi-
fiis , et prit en Provence la fbrme adouda dtt aföttii*ipé^ lagianisn^ey en-
ajeant d'acconleret ite fiûfc ebneoiï-» rir la liberté tuimaine et ia grâce di-
viae. Malgré ta sainteté jda breton Faustlis , évêque de I\m , atl*» gré [t
rqnom deaéyéqûes d'Atles et)a,fi^ïre ihi.oel illflstre mouaslêce de Lé-
rins^ qui dfmAe à TËgliae douze arche véi|uefi , doïiae éyéquts M pins
âe.eanf martyrs « |e mystietsma triompha^ A Vapprçc^ttdÉS Barbares,
les disputes eessëreat, ieséfiôtessêfer? mËrenl et se turent. C'était de foi ^
desittpgoiléi de patience, que le monde avait tesoiïi. a.

Orne» socUies.-U Noblesse— le PeMple (PopHlui.ftt Pl^j^ Lés çlièuté
 éi les eolôiii.— Lés eéclarés.

Si le clergé formait une otasse à part dans la s^{ci}été gsUo-Minaïne , ee n'était que p» son «riiit et par son inslruotion, car, par roriginede sei jneii* bres , il tenait k toutes les classes et prpetamejt tous les

hommes, depuis le maître jusqu'au réservé égaux devant Dieu et frères en Jésus-Christ,

La masse de la population présentait trois divisions principales : 1° les hommes libres (plébéiens); 2° les hommes placés sous une dépendance volontaire ou forcée, tels que les clients et les colons; 3° enfin ceux qui ne jouissaient d'aucune liberté.

La noblesse se subdivisait en deux classes : la noblesse impériale et la noblesse municipale. La première comprenait les descendants des anciens chefs gaulois et les familles qui, favorisées par le contact de l'Empereur, avaient fourni à l'Empire des consuls, des sénateurs, des préfets du prétoire, des chefs des milices, des tribuns militaires, etc. La seconde était composée des magistrats sortis de la classe des décurions, qui avaient joui des dignités et des honneurs des municipaux.

La population plébéienne libre se divisait aussi en deux classes. L'une, désignée par le nom de *populus* comprenait toute la population libre qui n'appartenait pas à la Curie. L'autre, désignée par le nom de *plebs* formait la population des cités, et se composait des hommes des autres classes que la misère, fruit de l'inconduite ou de malheurs immérités, avait fait descendre de leur position première.

Les clients étaient ces hommes libres, ces petits propriétaires qui, pour éviter une ruine imminente ou une oppression contre laquelle ils ne pouvaient se défendre, avaient placé leurs personnes et leurs propriétés sous le patronage de quelque notable.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

La loi qui les couvrait de sa protection et vis-à-vis duquel ils se trouvaient dans une sorte de dépendance individuelle. Les affranchis, attachés par le lien de la reconnaissance à leurs anciens maîtres, étaient naturellement compris dans cette catégorie. Les colons, qu'on nommait aussi tributaires, étaient de véritables Fermiers, tenus seulement de rendre au possesseur de la terre qu'ils cultivaient une portion déterminée des produits; mais ils étaient, eux et leurs enfants, héréditaires-

ment attachés au sol, et censés en faire partie; le propriétaire pouvait les vendre, mais avec le sol, et non à pari. Il n'avait pas le droit de les expulser de leur champ, ni d'augmenter la rente exigée d'eux et primitivement stipulée. Le colon, bien qu'attaché à la gl[^], n'était plburtant pas serf, car il travaillait pour son compte particulier* Il avait intérêt à tirer de la terre tout ce qu'elle pouvait donner; son sort, décidé par le contrat primitif entre le premier colon et le premier possesseur, ne dépendait plus des héritiers de celui-ci. En&n la loi le reconnaissait pour libre et le traitait comme tel; toutefois, ^Hiique libre, il pouvait être affranchi comme l'es^clave, etyCequi prouve l'infériorité de sa condition, cet affranchissement était réputé un bienfait ^

1 Une classe analogue à celle des colons gallo-romains existe encore dans les départemeots formés de l'ancienne proYince de Bretan^ie, oùsoQ existence remonte à l'époque qui nous occuper—Voici ce que nous lisons dans les Notions historiques sur te lUtortU des Côtes-du-Nord, par M. Habasque, juge à iSaint-Brieuc.

cU y a dans les campagnes quatre classes bien distinctes, savoir : celle des journaliers et ouThers» celle des convenanciers ou propriétaires fermiers et celle des propriétaires.— Il y a des conveoanciers qui demeurent sur leur tènement depuis des siècles; je ne serais même pas surpris que, dans la partie du départiement autrefois régie par Tusement de Rofaan, on ne trouTât telle famille qui habite le même lieu depuis les mi- (;rations des Bretons dans TArmorique; et pouriaut, d'après cet usement, la réversion du tènement s'opérait en faveur du propriétaire ou seigneur lorsque le convenancier mourait sans laisser d'héritier .direct.— Ce qui contribuait à la perpétuité des familles dans cet usement, c'est que, par un principe contraire en apparence à celui qui régissait la noblesse, mais qui, en dernière analyse, conduisait au même résultat, on ne morcelait pas la terre à la mort du père commun, ^t les droits superficiels passaient an entier au plus jeune des enfants mâles, que daas le pays on nommait le minou.

«Baudouin {Institutions convenancier es) donne pour raison que dans l'intérieur de la Bretagne, où les landes sont immenses, même aujourd'-

hui, les colons pères de famille, appelés de toutes parts pour recevoir de nouvelles investitures A domaine congéable, y envoyaient leurs aînés, ou les occultaient à la garde des troupeaux nombreux qu'ils nourrissaient dans les vastes pâtis du pays , de sorte que les garçons les plus jeunes recevaient ordinairement la terre païeruelle où ils étaient restés. Cet otart de succession parut également avantageux au seigneur : il fut donc érigé en r^le générale...

- Selon l'opmion la plus probable , cette tenure prit naissance dans le \^ et le vi^ siècles...

«Le pays n'était point peuplé, et les seigneurs donnèrent aux émigrants des terres à cultiver, à la condition qu'ils conserveraient la propriété du fonds, qu'on leur paierait une con-

Condition des esclaves. — £r^<u/uZa.— Amélioration du sort * des esclaves par le Christianisme.

Dans la société gallo-romaine, comme dans la société romaine , l'esclavage était la pire de toutes les conditions.

Quand les hommes commencèrent à adopter l'u^ sage de se faire servir par des esclaves , ils se mon-* trèrent d'abord humains avec eux. La loi considé-^ rait bien l'esclave comme une chose j si quelqu'un tuait l'esclave d'autrui, la seule peine encourue était d'en rembourser la valeur ; mais alors, dans ht maison du propriétaire, l'esclave était traité comme un des membres de la famille. Le propriétaire ne prenait pas encore le nom de maître (dominas); il s'appelait, même par rapport aux esclaves, père de famille {pater famUias); il était chez lui, comme à l'égard de ses enfants, magistrat souverain. «Gaton l'Ancien, dit Plutarque, mangeait avec ses esclaves ; il était néanmoins envers eux observateur des an* ciennes coutumes. Il jugeait l'esclave qui avait oom*^ mis un crime digne de mort , en présence de tous ses compagnons d'esclavage, et s'il était condamné, il le faisait mourir devant eux. » Le maître pouvait en effet, d'après la loi , traiter ses esclaves à sa fantaisie , il avait sur eux droit de vie et de mort.

Les Empereurs avaient successivement rendu de nombreux édits pour améliorer la condition des es* claves; mais la société des hommes libres avait pour' eux un mépris qui devait rendre la protection

tribu tion annuelle , et qu'ils pourraient à volonté congédier le colon convenancier, en lui remboursant les améliorations qu'il aurait faites *.

I L'effet de ces conventions fut tel ,.que des terrains en firiche, des landes, des sols que l'on ue croyait propres à aucune culture, devinrent fertiles, et produisirent des grains, du fourrage, des bois; et je n'hésite pas à ranger le domaine congéable au nombre des principales causts qui ont concouru à enrichir la Basse-Bretagne.

« Si l'on veut s'assurer encore mieux combien cette tenure est favorable à ragriculiure, surtout depuis qu'on l'a dégagée des obstacles qui l'entouraient, et qu'on a fait disparaître la corvée et les autres redevances et usages entachés de féodalité, que l'on parcoure les pays d*usement, on y verra des paysans plus aisés, des terres mieux cultivées, des bâtiments parfaitement entretenus, et à quoi le doit-on? à la certitude qu'a le colon, si on le congédie, d'être complètement remboursé, jusqu'au dernier jour de son bail , de ses soins, de ses dépenses et de ses améliorations, à la différence du fermier ordinaire, qui se garde de continuer jusqu'au dernier Jour des améliorations et une active cullure, dont il craint naturellement de ne pas profiter, et qui pourraient n'être utiles qu'à ses successeurs ; d'où natt un préjudice notable pour l'agriculiure, pour les particuliers et pour la chose publique.

« Un convenancier peut encore espérer que son travail et son économie le mettront en état, un peu plus têt, un peu plus tard, d'acquérir une propriété plus ou moins étendue , peut-être même le fonds de sa tenue, C'est ce que nous voyoDs chaque jour; et l'on ne saurait nier que depuis quarante ans un quart au moins des colons n'ait consolidé. •

* La faculté de provoquer le congément (ou de recouvrer son iadépendance agricole) a été étendue au colon par une loi de 1791.

LIVRE 1, CHAÎTREL

des lois peu efficace. La définition de l'esclave était non tant vilis quant naus (moins vit que nul). L'esclave qui n'était pas maître de sa personne, ne pouvait rien posséder , il n'acquerrait qu'au profit de son maître. Les conditions imposées pour la vente des esclaves, étaient les mêmes que celles pour la vente du bétail; ceux qui vendent des esclaves (ou des chevaux) doivent déclarer aux «acheteurs leurs défauts, leurs vices ou leurs mala- «dies, etc. » Le possesseur d'un esclave pouvait le condamner aux bêtes , le vendre aux gladiateurs , le forcer à des actions infâmes. Les esclaves malades étaient abandonnés ou assommés comme des animaux inutiles. Si un esclave tuait son maître, on faisait périr avec le coupable tous ses compagnons innocents.

Quand l'inégalité des fortunes eut concentré les propriétés entre les mains d'un petit nombre d'hommes , le nombre des esclaves s'accrut. Ceux que les riches et les nobles conservaient par luxe dans l'intérieur de leurs palais, jouissaient peut-être ainsi qu'il arrive aujourd'hui aux domestiques des grandes maisons, de toutes les commodités de la vie, et d'un bien être poussé jusqu'à la délicatesse; mais le sort des esclaves destinés aux travaux pénibles de l'agriculture n'en était que plus rigoureux.

Les travaux agricoles n'étaient d'ailleurs pas les seuls qui fussent confiés aux esclaves. Dans le but de tirer d'eux un plus grand produit , les maîtres appliquaient ces infortunés à l'exercice de différents métiers , d'arts industriels et même de beaux arts, usage qui accroissait la misère des citoyens pauvres, auxquels les moyens d'existence par le travail étaient ainsi enlevés.

Pour distinguer les esclaves des hommes libres , on leur faisait couper les cheveux d'un seul côté de la tête. Parfois aussi on leur imprimait une marque au front avec un fer rouge.

Les esclaves ne se mariaient point , et les naissances accidentelles que le rapprochement des deux sexes amenait parmi eux ne pouvaient suffire à en entretenir le nombre. Cette classe d'infortunés se renouvelait donc au

moyen de prisonniers de guerre achetés au loin, ou de citoyens jadis libres et qui, réduits à l'impossibilité de payer leurs dettes, étaient vendus par leurs créanciers. Les esclaves, ayant une telle origine, devaient être disposés à recouvrer leur liberté par la fuite. Pour les empêcher de fuir, on les faisait travailler enchaînés, et quand le travail des champs était fini, on les enfermait dans des espèces de prisons souterraines nommées *ergastula*, où l'air n'arrivait que par une étroite lucarne, et où ils dormaient, toujours enchaînés.

Les *ergastula* donnèrent lieu à des actions effroyables. Des vendeurs d'esclaves, misérables sans Hist. de France, — t. ii*

morale et sans pitié, faisaient aux hommes libres une chasse infâme ; cherchaient à les surprendre et les disaient traîner dans ces prisons d'où ils ne revenaient jamais à la lumière. Cicéron parle d'un jeune homme, fils d'une riche veuve, tombé ainsi entre les mains d'un sénateur, et qui avait été renfermé dans un *ergastulum*. Ce brigandage horrible était assez commun pour que les empereurs aient dû ordonner plusieurs fois de fouiller les *ergastula*. On aura une idée de ce qui pouvait se passer dans les provinces par le récit d'un événement arrivé sous le règne du grand Théodose, dans la capitale même de l'Empire.

« Il existait à Rome de grands édifices où se trouvaient les moulins et les fours qui servaient à moudre la farine et à cuire le pain distribué au peuple. Plusieurs cabarets s'élevaient auprès de ces maisons ; des femmes publiques attiraient les passants dans ces cabarets ; ils n'y étaient pas plutôt entrés qu'ils tombaient par des trappes dans des souterrains. Là ils demeuraient prisonniers le reste de leur vie, contraints à tourner la meule, sans que jamais — mais leurs parents pussent savoir ce qu'ils étaient devenus. Un soldat pris à ce piège, s'arma de son poignard, tua ses détenteurs et s'échappa. Théodose fit raser les édifices qui couvraient ces reppaires »

Tous les édits des empereurs prouvent combien il était commun de voir des maîtres durs et cruels. Néanmoins il se trouvait aussi de bons maîtres, qui avançaient à leurs esclaves un petit pécule, et se plaisaient à

les voir s'enrichir, en faisant fructifier ce capital, par l'agriculture, par la pratique des arts mécaniques, ou par le commerce. Ensuite ces maîtres rendaient la liberté soit gratuitement, soit pour un prix modéré à ceux que leur industrie avait mis en état de se racheter et de vivre indépendants.

Les nombreux monuments élevés, les uns par des esclaves et des affranchis reconnaissants à la mémoire de leurs maîtres et de leurs patrons, les autres, par des maîtres et des patrons aux esclaves et aux affranchis qu'ils affectionnaient, prouvent qu'il y eut dans l'antiquité beaucoup de propriétaires. Le nombre s'en accrut surtout à l'époque où les principes du christianisme dominèrent à la Gaule. L'influence du clergé ne fut pas assez grande, sans doute, pour faire abolir immédiatement l'esclavage et rendre aux infortunés, dont il proclamait l'égalité avec les autres hommes» leur li<-

1 SocRATB (continuateur de V Histoire ecclésiastique d'Eusèbe), 1. V. c. xvii.

* Gruter, dans son important ouvrage intitulé *Corpus inscriptionum*, a recueilli un grand nombre de monuments et d'inscriptions de ce genre, sous les titres de : *affranchissement* et *liberté* et *de : affectus servorum et libertorum erga patronos*, et de : *Affectus itoménorum et patronorum erga servos et libertos*.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

b^é originelle; mais, stimulés par ses exhortations, les chrétiens Fervents affranchissaient fréquemment leurs propres esclaves et en achetaient même d'autres pour les affranchir.

Noblesse (italo-romaine.— Sa richesse. — Son luxe.

811 est possible de déterminer quels étaient au 1^{er} siècle les éléments de la population gallo-romaine, il n'est pas aussi facile de faire connaître la condition morale des diverses classes qui la composaient.

Les hautes classes sont les seules sur la vie, les mœurs et les idées desquelles on ait quelques rares documents, disséminés principalement dans les écrits de Sidoine Apollinaire et de Sidoine

Malgré les dévastations commises par les Barbares, et malgré les pillages, suite des invasions, les nobles Gallo-Romains, possesseurs de vastes territoires, avaient conservé de grandes fortunes. Ils aimaient les arts, les édifices somptueux, les Têtements magnifiques. Un simple citoyen d'Arles, que le poète Sidoine ne signale pas comme un homme extraordinairement riche, ayant eu l'honneur d'offrir «un repas à Majorien, reçut l'Empereur et sa suite dans une salle de festin dont les murailles étaient décorées de tapisseries peintes d'Assyrie et de Perse; les lits des convives étaient couverts d'étoffes de pourpre; les tables surchargées de vases d'argent ciselés, et entourées de nombreux esclaves disposés pour tous les besoins du service.

Des simples particuliers enrichis par un commerce actif, bâtissaient des temples et des monuments dont le prix aurait absorbé les revenus de toute une ville. Le célèbre monument d'Église près de Trèves, haute et vaste tour carrée, de soixante-cinq pieds d'élévation et décorée de pilastres et de sculptures sur toutes ses faces, est le tombeau d'un négociant. Iréville Secundinus Securus. On remarquera sans doute que ce nom est romain : c'est qu'aux IV^e et V^e siècles, par une recherche vaniteuse, la plupart des nobles Gaulois, abandonnant leurs noms antiques, avaient adopté des surnoms latins ou grecs. Théoplastes, Pegasius, Fortunalis, Tonantius, etc., sont des noms qu'on voit figurer fréquemment dans les épitaphes et les inscriptions du temps.

Villas, maisons de campagne.— Constructions.— Bains.

«À l'exemple de leurs devanciers, dit M. Raulo», les nobles Gallo-Romains du VI^e siècle avaient continué de bâtir sur leurs terres de superbes villas, monuments non seulement de leur opulence, mais

* Voir 1. 1, p. 394

* En analysant les détails donnés par Sidoine Apollinaire sur les mœurs des Gallo-Romains. (Voir l'Hist. de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germaniques.)

de leur goût ou de leurs prétentions en architecture et dans le choix des sites agrestes. Il y a lieu de croire, à la description détaillée que Sidoine nous a donnée de plu-sieurs de ces villas, qu'elles étaient toutes plu^ ou moins remarquables par leur magnificence et leur grandeur, toutes situées dans des lieux pittoresques, et ce témoignage est confirmé par les ruines spacieuses de divers édifices romains qui passent pour avoir été des villas^. C'était au bord d'un beau âeuve, d'une jolie rivière ou d'un lac, près d'une cascade, au pied d'une colline riante plantée de vignes et d'olivirrs, ou d'un monticule cquronné de pins et de chênes , que Ton aimait ces sortes d'habitations ^...o

< Voïet fai d^effptfon qut* MMne ApotlMaîre s (bKe êàth une de ses lettres [Lettre à DomitiitSj I. ii, c 2.) de sa vitis d'jévitacum donlles auteur» du Foy âge pillere^que dans t'ancienne Praice (MM. Ch. Nodier, Ta^or et de Caîtfeux } croient <|u1l faut clierclier remptacienient sur l^s bords dii \éc d*Aïda . èo Auvergne.

La villa d*Ariucuin avait été bâtie par le célèbre Avitua, qui Fut empeur d'Occident et beau-père de relevant poète arverne. «Ce domaine, dit Sidoine, m^m plus cher que cetdi qui me vient de mnu père, parée qu'il me vient de ma femias. Dans le sein d'une douce tranquillité nous y vivons, les miens et moi, sous la proleciion divine...

tAu couctianrde notre batntation s'élève tine inontajple exrrSinenienl cwarpée; elle semble être la mère de plusieurs autres : cellfs-ei sont moins bauies et séparées par nue vaUde d'environ quatre arpents...

t La maison qui nous sert d'alité a deut fiçades, I^une au midi, l'autre au nord.-«Du rOié du sud-est seirmi vé un édMse eeiisacrè auk bains } M est appuyé contre le pied d'un rodizr entièrement couvert de bois. tiOrsi|u'on abat les arbres qui onibragf^ni le rocher, îlltrouleiii et dp8cen-deiitd*eux-inêmes, par des canaux atttliyses, jasqu'à la bourbe de la fournaise dd 11^ H\\ cbaitfftr Teau. La saUe des baîrn est carrée, mmi quq la salle des pariums, et Tune n'est séparée de l'autre que par le demi-cercle d'une grande cuve oi^ l'eau bouillante vient Ht rendre par des tubes tortuetft de ptomb flexible qui traversent les raîirs. Ge lieu tet éclairé d'un

jour vif, parce que Tabondance de lumière impose plus de retenue à la pudeur. Au près est une autre salle où les baigneurs trouvent des eaux plus fraîches et une atmosphère tempérée : elle est éussal bette que les piscines publiques. Le toit qui la couvre est terminé ai cône; des quatre angles s'élèvent des flèches revêtues de tuiles; celte salle est carrée, d'une étendue convenable et d'une exacte proportion , de sorte que le service des domestiques n'y cause aucun embarras : elle peut omieir auiam de Sfé*oës que le bord de la cuve reçoit de bair^neurs. L'archibecie a percé deux fenêtres à reitdioit oi^ commence la voûte, afin qu'on pAt voir le goM Stec leqnet le pllfond est construit.

« Ldes mors n'y r^iouisseot les yeui que de réclatanie Mailcbeur d'un ciment pdli. Là ne s'étalent point ces images honteuses destinées à faire briller la beauté indécente des nudités; là ne sont pas figurés ces histrions grotesques à lrirvesii.<iSé< menis et à grimaces ; IS od ne volt pas ces groupes de tit<teurs, dont les membres glissants se tordent et s'entretacen^, et dont leé mouvements trahi.«(sent quelquefois à dessein des formes indécentes. Que vous dirai-je enfin ? on n^ remarque rien qu'il soit mieux de ae pas voir, — (piquas vers «epeatant , qu'on n'est point fâché d'ayoir lus une fois sans être tenté de les relire une seconde, peuvent arrêter un instant , sans honte et sans danger , ceux qui entrent dans ce lieu.

•Que si vous me demaddet quelles pierres le décorent, voab y cherchiez inuilemeat ces iocrusiâtions variées dont Teffét résulte de l'opposition des marbres de Paros, de Caryste,

LIVRE 1, CHAPITRE

«Il fallait à nne villa gatlo*roinaire un pertiqD«i un vestibule au moioa , un saorariwn (appanemment un Iku de aelitude et «le retraite), on muaée

de ProooQèae, dePbrystt, da NviuMi» o« de Apane. Oa s'y ▼oit pas le sable rouler sur un Ui rocailleux â travers les rochers Fumants d'Ethiopie et les précipices que rouf^it la |K)urpre des coquillages. . Aucuns marbres éiraogfrs n'enrichissent iMMM denfure; mais nos oelliies sont propres et fnilrbes.

«Un rsservoir, ou, si vous aimez mieux parler grec, un bfiipii-staire , qui contient environ vingt mille muid» d'eau, est placé en dehori de notre 6a5/7t^(ie^ dont il est un accessoire ; c'est là que vont se rendre, par trois passage» voAièn et prailqués dans la muraille, les eaux dépouillées par la rh<ileur de tout ce qu'elles renfermaient dimpur. Au milieu de ce riéJter-voir sont des co'onnes, que les archt.ecies regardent oomrop supérieures à tout ce qui existe en œ genre. Six tyyaui Teaaut de l'extérietir ainèoiK dans ia piaoine des lorreni» d'eau un sommet de la mpniagoe; ces iuyaux «oui lerminé» par des têtes de lion exécutées avec tant d*drt, que le visiteur téméraire recule au premier asi^eot de la lierse de dents qu'elles mooU'aBit, de leur crinière qui ae bérisse el de la Aireur qui partit animer leurs regards.

«Du portique de la maison, soutenu non par de magnifiques colonnes, mais par de simples piliers arrondis, on déomivrc, au levaoc, an beau lac aux eaux tranquilles. Kous le vafl4bule s'ouvre use longue galerie couverte , qui n'est interrompue par aucun mur de traverse, espèce de crypte qui se rétrécit au txNii opposé au vestibule, et forme par sa fralcb^ur u» endroit très agréuMa. Cm là que la troupe babillarde des ootoqs et des nourriaas vient sa reposer sur des baocs de pieri e placés à leur usage, et c'est là que, lorsque les miens et moi nous nous sommes retirés pour nous abandonner au sommeil, ils répètent a l'eiivi leurs rustiques ebansons.

• De celle gâterie > 4Mi entre dans l'appar.iaioent d'biver , où souvent un feu animé remplit d'une suie brune la cheminée tortueuse...

< Dé rappariement d'biver on passe dnns une petite salle à asanger, d'bù l'on découvre preaqne touc le lac. Àu-desHis de ce bâtiment est une platc-fp' me à laquelle on monte du portique par un escalier large et com-

mode; on y peut Jouir en même temps des plaiaifa de la tabla et d'une vue déli-

«De là, les regards suivent les exercices des pêcheurs, soit que ceux-ci gonvprufut leurs barques sur les eaux , soit qu'ils f jettent leurs filets, que le liège soutient ft le surfSce, soit qu'Us disposent de dia'anceen diaiauce leurs lignes chargées dliame^ns, auxquels, pour allécher la truite avide, un autre poisson eut accroché en guise d'appât.— Rapiielez^: vous le viril adage : «C'est par le poisson que le poisson est amorcé et pris.»

« Noire repas fini , nous passons dans im appartement que sa fraî- cheur rend agréab'e l'été, parce qu'exposé au seul Aquilon , il a l'éclat du jour sans nouffrir 1rs feux do soleil — Auprès se trouve un autre petit bâiânent, où lea valets assoupis prennent plus aouveut place pour soira- neiller que pour donnir.

«On goûte ici nne sorte de volupté à entendre bruire au milieu du jour le cbant craquetant des cigales, et, à la tombée de la nuui, leaaqnet eonfua des grenouilles. U\$ soirées sont animées par la clameur des ciguës et des oies sauvages; les nuits, plus silencieuses, ont le chant des coqs, qui rap- pellent autour d'eux leur ftiraille, et le concert des corbeaux , qui sa-' Inem l'aurore d'un triple ori. Au point du jour , c'eat le roa* signol qui- sirfle sous les ombrages, ou l'hiroiidelle qui balbutie les gazouillements à l'abri de nos toits— Joignez-y la mélodie pastorale tfe la flûteà sept trous, sur laquelle les Tiiyres vigilanu de iioa noniagoes se livrent souvent des eowbafa noc* (urnes et poétiques au milieu de lf;nrs troupeaux mi^is- sants dans les pâturages, et le son des clochettes que portent les héliers et les taureaux. Ce muminre vwiède cbantset de voix

et des bibliothèques. U est ausai queatkm , dana la même villa , de l'ha- bîtalion d'hiver et de riabitation * d'éd. Â tout cela on doit ajouter les thermes; c*é*

prêtera à votre aommeU un charme pins doux et un repoa! plus profond.

«Descendu des portiques, si vous cherchez le lac ^ travers une aire de verdure, tout près, et ouvert à tous, est un joli bois. Deux immeimes tillenls, qui confident leurs braachea et portent une ombre commune au-tour de leiu* double racinei prêtent leur fraîche obscurilié au jeu de balle, auquel je m'exerce avec mon cher Ecdicius *, quand il honore ma dei-neum* de ses visites. €e plaisir dure faut que l'ambre, peu V peu resseiTée sous leurs rameaux , n'y reiMre pas loutrà^faU^ rep4 ussée par le soleil : alors, la paume abandonnée, noua nous délassons au jeu de dés.

«Il Hie rfKie à vous faire oon naître notre lac. Ce lac coulai vers orieftt;4|uand les vents souFleni H foni enfler ses eaux^ il V ent mouiller de ses tièdes débordements jusqu'au pied des maisons L'endroit vers lequel il prend sa source est enièrèment inaccessible. Lorsque Tonde est tranquille, de peiUei liarques sillonnent au loitrsa sur lace mobile; maisei le veoidUi midi s*y précipite en tnurbil on, alors il bondit, el l'eau, lan* cée avec fracas jusqu'à la hauteur de la cime des arbres qui le bordent , retombe en pluie roetiue.

«Le lac, selon les measures appelées nautignex, a dix -sept s'ades de long (douce cent trente - neuf toises). Une ri* fiere, dont les flots, brisés contre les rochers, blanchissent d'écume entre leui-s écnells, vient y aboutir; cette rivière noule encore au-delà du lac, soit qu'elle le traverse saau mêler ses eaux «vec les siennes, soit qu'en effet eUes se con^ Tondent ensemble. Forcée de s'échapper par de petits conduits souterrains, elle ne perd dans cette reiicontie que les poissons qui ont suivi son cours ; ceux-ci, entraînés dans une eau plus tranquille, y développent proniptement l'embonpoint de leurs chairs roses et de leurs ventres argemés...

- Le lac est à droite inégal, coupé, sinueux, couvert d'ombres et de bois ; à gauche, découvert, uni, revétn d'barbaa épaisses. La végétation qui ae mire à sa surface au sud-esi , eu y ploïigeant le long reflet de ses cimes , lui prèle une couleur verte aussi tranchée que s'il la devait aux sables de son liL U en est de même è l'orient , où il est également enveloppé d'ar« bres comme d't ne couronne* Il conserve au nord la ooulaur namrelle de Mes eaux.

« Au milieu du lac est une petite tle; là s'élève une pyramida au-dessus d'un amas de grès naturellement entassés. Cette ptramide, hêiie avec des bouts de rames enfncés entra lea pierres, est presque entièrement détruite par les courses na« vales que l'on a faites à l'entour : les baiehers viennent encore dans leurs jeux y faire de joyeux naufrages. Nos pères imitaient autrefois dans ce lieu les naumachies que la superrti» lion troyenne avait établie à Tiraptuù.

«Quoique je ne me sois point proposé de vous décrire la campagne, je veux ceper.dant vous en dire quelque chose: eUe est féconde en bois épars, émaillée dans ses prairies, optt« lente dans ses troupeaux , daus ses pêturagca ai d^ns ata bergeis...»

Ce tableau des mœurs agrestes au * siècle, cette vie champêtre d'un noble gallo romain, décrite avec élégance, qnof^ que avec un peu de prétention , nous ont paru mérite;* d'éura mis sous les yeux de nos lecteurs.

11 n'existe plus aucun vestige de la maison de Sidoine Apollinaire On a démoli, il y a quelques années, l'aqueducqu conduisait l*s eaux à ses bains; mais on voit encore dans l'église du village d*Aïdar un monument funéra re, composé d'un vase quadrangulaire en marbre blanc de deux pieds d^ longueur, placé contre le mur, au côté gauche du grand aute^ et dont l'inscription latine rappelle daps ses caractères altérés la fbrme de ceux du v« siècle. Voici ce qu'on lit sur cettç

* Le héros arveroe dont nous avens parlé, 1. 1, p. dTT-ata.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

SB

tait Tun des accessoires , ou pour mieux dire , des Gmpléments les plus esseoUels de toute villa , et Tun de ceux à la construction desquels on mettait le plus de recherche et de luxe. Sidoine décrit deux belles villas de construction nouvelle et dont les thermes n'étaient point encore bâtis. On s'y baignait pourtant, mais d'une manière un peu rustique, qui du reste n'atteste que mieux la puissance de cet usage chez les Romains.

«On creusait au bord d'une rivière, d'une fontaine, d'une eau quelconque, une fosse d'une certaine profondeur et d'une certaine capacité, sur laquelle on posait un panier d'osier en forme de doche, de la hauteur d'un homme, et sur ce panier on jetait en dehors une ample draperie qui l'enveloppait et le couvrait tout entier. On remplissait alors la fosse de cailloux chauffés à rouge, sur lesquels on répandait une quantité suffisante d'eau froide. Cette eau s'élevait aussitôt en vapeur, et celle-ci, retenue dans la cloche d'osier, en remplissait bien vite la capacité, aussi chaude, aussi épaisse que besoin était. Le baigneur se lançait dans cette vapeur, y passait quelques secondes ou quelques minutes, et n'en sortait que pour se plonger dans l'eau Froide de la rivière ou de la fontaine voisine ^...d

) Forteresses ^allo-romainDes.— Villas fortifiées. ■ • •

[Après l'établissement des Burgundes et des Visigoths sur le sol gaulois, une scission s'opéra dans la haute société gallo-romaine. Une partie des nobles gallo-romains accepta sur-le-champ les conséquences de la conquête, et, s'attachant aux intérêts des conquérants, obtint des emplois, des dignités et une certaine influence dans le gouvernement. D'autres nobles, riches et opulents, se refusant au contraire à ce qu'ils regardaient comme une trahison envers l'Empire, abandonnèrent leurs emplois et se retirèrent dans leurs terres parmi leurs colons et leurs clients encore nombreux. Là, ils se trouvèrent dans une condition assez analogue à celle des chefs de clans, leurs ancêtres, dont la turbulence n'avait pu être complètement réprimée que par la domination romaine, a Quelques-uns de ces nobles, dit M. Fauriel, qui avaient ou plus de terreur des Barbares ou plus de motifs de se défier d'eux, se retirèrent à l'écart, dans des retraites fortifiées qu'ils s'étaient construites sur les points

courte inscription : ffic sunf (Uto innnocenies, Sidoniuu.. Cette urne sépulcrale contenait, ou contient encore, les cendres de deux enfants, dont Tun, nommé Sidouius, pouvait être Je fis d'un affranchi du possesseur d'Avitacum; car alors les fils ne portaient pas le nom de leur père, et les affranchis se faisaient honneur de donner à leurs enfants celui de leur maître.

1 Sblon. Apolltn., Épifl.» h u » c. i%.

les plus sûrs de leurs domaines; car ce n'était pas assez pour les nobles gallo-romains des lv® et y^ siècles de ces délicieuses villas où se déployaient en liberté le luxe et l'élégance de la vie romaine, beaucoup d'entre eux possédaient sur les montagnes, dans des lieux sauvages et d'accès difficile, des demeures de sûreté, des espèces de châteaux, de véritables forteresses. Il y a même lieu de présumer que tout personnage un peu puissant en possédait plusieurs, afin de pouvoir au besoin se réfugier de l'une dans les autres. »

Sidoine Apollinaire, devenu évêque de Clermont, écrivant au noble Arverne Aper pour rengager à se rendre à la ville, afin d'assister à la cérémonie prochaine des Rogations^ lui demande: «Es- tu aux eaux thermales, ou bien visites-tu tes a forteresses de la montagne, un peu embarrassé «du choix entre celles si nombreuses que tu pos- «sèdes?»

Ces forteresses n'avaient pgs toutes été bâties au V® siècle, pour des circonstances exclusivement relatives à ce siècle. Quelques-unes remontaient à des temps beaucoup plus anciens, à ces temps où les chefs encore sauvages des peuplades gauloises, guerroyaient les îîns contre les autres sur tous les points du pays. Les invasions des barbares rendirent à ces vieilles forteresses celtiques un prix et une importance qu'elles avaient perdus depuis longtemps : on les restaura et on les multiplia.

«On voit encore dans la haute Provence les ruines d'un lieu célèbre, qui fut à coup sûr une retraite, une forteresse de ce genre.

«Ces ruines sont à trois ou quatre lieues au nord-est de Sisteron, près du village de Dromon, dans un vallon profond et des plus sauvages, de toutes parts enclos par des rochers à pic. Ce lieu se nomme aujourd'hui Théouls, corruption de son ancien nom grec Théopolis; mais il ne fut, selon les apparences, jamais assez considérable pour mériter le nom de ville. Le vallon, l'espèce d'entonnoir dans lequel on en voit les ruines, faisait partie des propriétés de Dardane, préfet du prétoire des Gaules à l'époque où les Visigoths pénétrèrent en Provence. Ce fut lui qui eut l'idée de faire de ce vallon une retraite fortifiée, un lieu de refuge pour sa fa-

mille et pour les populations du voisinage. Il fit tailler, dans la roche vive , une ouverture qu'on put aisément fermer par une porte , et dans l'enceinte ainsi close, * élever les édifices dont il reste encore quelques débris. Le travail était grand et hardi pour un simple particulier; Dardanus en voulut perpétuer le souvenir par une inscription célèbre qui se lit encore sur Tun des flancs du rocher taillé, et dont ce récit n'est que l'extrait < . »

1 Le passa(;e que nous venoas de citer est emprunté à VHU"

wj m

rr.r Friincr Arriu:>- dr-r fnini^

LIVRE I, CHAPITRE I

Ce n'éiaïtfpas seuiément dans les montagnes, dans des lieux écartés et d'accès difficile, sur. des pointes de rocher, que les nobles Gallo-Romains du 1^ siècle s'étaient bâti des retraites fortifiées. Ils flanquaient parfois aussi de citadelles les belle» vHlas bâties dans les sites les plus riants.— En décrivant rhabitation de Léontius, personnage 'qu'il nomme le premier des Aquitains, et dont Thabitation, nommée Burgus, était située au pied d'une haute colline au bord de la Dordogne, un peu audessus du confluent de cette rivière avec la Garonne, Sidoine Apollinaire dit qu'au bas du coteau, près de la rivière', était bâtie la villa proprement dite, avec ses vestibules, ses thermes, ses portiques , sa maison d'hiver et sa maison d'été , et quei sur le coteau s'élevait une forteresse, dont les hautes murailles et les tours aériennes étaient destiliées â servir à la fois de décoration et de protection. «Il n'existait point de machines capables d'en ébranler les remparts , ni bélier, ni tortue , ni tour roulante bâtie sur un rocher. Elle était Faite pour résister également â la sape et â la mine K »

Viechampêtre.— Festins.— Divertissements.

« La journée champêtre des nobles gallo-romains dans leurs villas se partageait entre le jeu, les bains, la lecture, le diner, Téquitation et le sou-

per. La paume et les dés étaient les jeux favoris : c'était le local qui y était particulièrement destiné que Ton nommait le vestibule, et il y en avait au moins un dans chaque villa. Le dîner, pour être sénatorial, c'est-à-dire pour convenir à des hommes de haut rang et de bon ton, devait être copieux, court et égayé, entre boire, de propos ingénieux et d'historiettes. Après dîner on dormait, et l'on se préparait au souper par une promenade à cheval.

«Tout repas un peu solennel, et auquel on voulait donner un air de fête, devait être embelli par les arts. On y improvisait des vers, on y chantait, on y entendait des chœurs de musiciens; mais le divertissement réputé le plus élégant et le mieux approprié à ces sortes d'occasions , c'était la saKaïion. Les Romains, comme on sait, donnaient ce

foire ée la Gaule méridionale sous les congruents germains, 1[^] M. Fauriel.-rL'antiquaire Millin, qui, après avoir visité Ifs ruines[deThéopoli8, a publié uoe copie de Tintcriptton de Dardanns , pente , contrairement à Topinion de M. Fauriel , que Théopolts a éié une ville très importante , « à en juger par sa utuation/par les soins qui avaient été pris pour la rendre accessible, par le nom qu'on lui avait imposé {TfiéO" polis, ^ ille de Dieu), et par Vimportance du personnage qui en était le magistrat. • ^ Cependant rinscription même ne donne à ThéopoliB d'aiiu« titre que celui de lieu, ^loco cui nomen Theopolis est. »

^ Bourg est une petite ville située sur la rive droite de la Dordogne, où Ton volt encore les ruines de l'ancien châlcau qui a donné son nom à la ville.

nom à un art qu'ils avaient pris des Grecs , à une danse imitative et pittoresque, dont Tobjet était de rendre, par les gestes , par les poses , par toutes les expressions combinées de la figure et de la personne, une action, une situation, un sentiment, une idée même. Les sujets de la saltation étaient presque tous tirés de l'ancienne mythologie, et variés comme elle, sérieux ou gracieux, voluptueux ou burlesques...»

La vie des dames gallo-*romatnes, retirées dans leurs villas, était beaucoup plus sévère et plus monotone que celle des hommes. Elles passaient

le temps, entourées de leurs femmes, rassemblées dans quelque salle écartée, filant à l'aide â*nne quenouille , et écoutant parfois la lecture de quel«* ques livres de piété, les seuls qui fussent admis dans leurs bibliothèques.

Communications.— Voyages.

Les voies romaines, ayant probablement cessé d'être entretenues, ne pouvaient, à Texception des routes principales, être parcourues en voiture. Il n'y avait plus , sur la plupart , ni auberges ni h Ateliers; Les hommes et les femmes voyageaient donc généralement à cheval ou en litière. Sidoine Apollinaire donné , dans une de ses lettres, les détails suivants sur un voyage qu'il fit aux environs de Lyon.

a Au moment où le messenger m'a remis votre lettre, en m'annonçant que, suir l'ordre du roi, vous étiez prêt à vous rendre à Tolosa, moi-même je parlais pour une campagne fort éloignée de cette ville. Prêt dès le jpfot du jour, mais retenu par la chaîne tenace des poursuivants, je n'ai rompu cette chaîne qu'avec peine et qu'à la faveur de votre dépêche , voulant m'occuper de votre demande an moins en voyage, au moins à cheval. — Mes serviteurs étaient partis dès l'aurore pour planterma tente à la distance de dix milles. Le lieu offrait beaucoup de commodités pour y déeharger un moment les bagages; c'était une colline bien ombragée, d'où coulait une fraîche fontaine; au-dessous était un champ d'herbe épaisse , et en face une rivière remplie de poissons, couverte d*oiseaux, et ayant en outre sur son bord une maison neuve, celle d'un ancien ami, dont les bon-tés n'ont point de terme, soit qu'on les accepte, soit qu'on les re^ fuse. Les miens m'ayant précédé en cet endroit, je m'y arrêtai pour m'occuper de vous, et pour renvoyer mon eselave en svant^ jusque vers la qwh irièœe heure du jour^ Le soleil », d^à baul, syâat par son ardeur croissante dissipé la rosée et l'tpmidité de la nuit, la soif et la chaleur allaient' nedoubtant; et, sous un ciel parfaitement serein, «ies nuages de poussière étaient Tunisie abri contre les

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

du joar. Après cela , le cbemin s'écendait à travers la teidure ondoyante d'ane vaste plaine ^pie tions déeovvrtoDS fout entière , un peu cbagriw du long espace au bout duquel nous voyions nadre souper, et qui nous menaçait non 4e fatigue, outis d'ennui...»

IpitruclioQ. — Ecoles: Grammaire; Rhétorique; ilurispru-
deiiee ; Philosophie.

ia Gsuie possédait, au v^e siècle, des écoles de gmomiaire et de rhéto-
rique , qui , quoique déchues de leur ancien lustre, étaient encore célèbres
dans T'caspire. Ce qu'on y enseignait sous le nom de grammaire, avait
pour objet principal de faire con* naître, par l'analyse et Tinterprétalion,
le sens litiérai et les beautés particulières des auteurs anciens, et particu-
lièrement des poètes. La rhétorique coji'sistait en exercices variés , dont le
but était de donner à la forme du discours , par d'habiles accessoires, •ne
împortanoe supérieure au fond. «Elle eosri- 9Qsit, dit Suéione , à em-
ployer à propos les figures CPOveottes, à dire une même çbose de plu-
sieurs manières différentjes, et toujours également bien ; i dmner aux
fables un air de vérM , et à la vérité des airs de fable; à louer et à blâmer
les grands hommes. I) Lieséooles célèbres existaient principalemrat dans
les viHes de la Gaule <!entraie et méridionale; à Glermont, à Lyon , à
Vienne, à Marseille, d Toulouse, et surtout à Bordeaux.

Arles était depuis long ^ temps célèbre par ses écoles de jiirisprudeice,
science dans laquelle les G^llo4tomaines avaient excellé. Ces écoles exis-
taient encore au vⁱⁱⁱ siècle. Sidoine Apollinaire cite comme de grands ju-
risconsultes et de savants professeurs de droit , Pétronus, né à Arles,
Léon et Marcellin , nés tous les deux à Narbonue. Une école estimée de
jurisprudence se trouvait aussi à Gahors.

Nous avons parlé des écoles de théologie et de philosophie chrétienne
des iq^naslères de l^os et de Saint - Victor. Plusieurs villes possédaient
des éeoiesde philosophie et de métaphysique profanes, où Ton enseignait
les doctrines de Platon. Sidoine parle avec éloge de Ctandíeo Mamert,
frère du saint évêque de Vienne. Ce Claudien est auteur d'un opusculé as-
sez curieux sur la spiritualité de Urne , intitulé : De Siaiu animœ.

Langage.— Idiomes divers.— Représentations dramatiques, etc.

La langue latine était la langue parlée des grandes villes et de la haute société, qui se piquait aussi de comprendre la langue grecque; cette langue était même indienne populaire à Arles et dans quelques villes d'origine phocéenne. Mais on voit par un passage de la vie de saint Martin , par Sulpice Sévère) que dans d'autres parties de la Gaule, les

habitants des campagnes avaient conservé l'usage de deux idiomes appartenants à la langue primitive des Gaulois, le celtique et le gaulois. La langue gaélique est encore celle d'une grande partie de la population de la Bretagne péninsulaire. Nous savons aussi que la langue euscara (basque) n'a pas cessé d'être parlée dans les cantons voisins des Pyrénées occidentales.

Néanmoins, le latin était bien certainement, au ^v^e siècle , la langue d'une grande partie de la population gallo-romaine ; on en trouve une preuve dans l'histoire avec laquelle la masse de la population recherchait les représentations dramatiques , qui , dans les villes devenues si pauvres pour payer les frais des jeux du cirque, avaient succédé aux luttes sanglantes des arènes.

Privé des combats des gladiateurs et des exercices des naumachies, le peuple se rassemblait fréquemment dans les théâtres à demi ruinés pour applaudir des farces , des bouffonneries dramatiques , toujours écrites en ce latin qui dans ses mois braves viennetetés , productions obscènes, paroles théâtrales, farces de courtisanes en langue scénique que les évêques et les écrivains ecclésiastiques du temps ne cessent de proscrire et d'anathématiser. Le clergé usait aussi de son autorité et de son éloquence pour empêcher le peuple de se rassembler, afin de répéter en chœur des chansons latines qui avaient survécu au paganisme, et qui sont qualifiées de chants d'amour diaboliques. Le concile d'Agde interdit même aux chrétiens la fréquentation des réunions et des fêtes où l'on chantait ces impudiques chansons.

Dans les riches et peuplées cités, les jeux du cirque , les combats de gladiateurs et les chasses des animaux, étaient plus rares au ^v^e siècle

qu'au siècle précédent ; mais ils continuaient à être le spectacle favori de la multitude. Salvien s'explique à ce sujet de manière à ne laisser aucun doute: «S'il «arrive, dit-il , et cela arrive souvent , que les jeux «publics et les fêtes de l'église aient lieu le même jour, quel est , je le demande, quel est le lieu où «se trouve la foule la plus grande , de la maison de* «Dieu ou de l'aropithéâtre?» Toutefois il est fait remarquer que les jeux du cirque donnés à Arles en 462, sont les derniers dont les écrivains contemporains aient, par une mention expresse , consacré le souvenir.

Mœurs. —Corruption et vertue. — Société païenne et chrétienne.

chrétienne.

La moralité de la population n'est pas moins difficile à préciser que sa manière de vivre. Sur ce point les témoignages des auteurs anciens sont contradictoires ou entachés d'exagération; il y avait

LIVRE 1, CHAPITRE I

*ÉI

sans doute dans les mœurs des Gallo - Romains du V^e siècle, beaucoup de mollesse, de vanité, et même de corruption; mais doit-on croire que cette corruption était telle que Salvien nous la dépeint dans le passage suivant ?

« Personne ne doute que la contrée occupée par les Aquitains et les Novempopulaniens ne soit comme la moelle de la Gaule entière, comme une mamelle d'inépuisable Fécondité, et non-seulement de fécondité, mais de ce que Ton préfère parfois à la fécondité même, de beauté, d'agrément et de délices. Toute cette contrée est en effet tellement entrecoupée de vignobles, fleurie de prés, parsemée de champs cultivés, plantée d'arbres à fruits, délicieusement ombragée de bosquets, arrosée de fontaines, sillonnée de rivières, chevelue de moissons, que ses possesseurs semblent avoir obtenu En partage une image du Paradis plutôt qu'une

portion de la Gaule. Que devait-il arriver de là? Certes, des hommes si parfaitement comblés des bienfaits de Dieu devaient en être d'autant plus dévoués à Dieu. Mais qu'est-il arrivé? quoi? sinon tout le contraire? Les Aquitains sont, parmi les Gaulois, les premiers en vices comme en richesses. La recherche des voluptés n'est nulle autre part si effrénée, la vie si impure, la conduite si relâchée.

«Nobles ou autres, les Aquitains sont tous à peu près les mêmes. Le ventre de tous ne forme, pour ainsi dire, qu'un seul et même gouffre, la vie de tous qu'une seule et même prostitution, ou quelque chose de pire encore. Oui, ce qui se passe dans les lieux de prostitution me paraît moins coupable. ,

«Les courtisanes qui habitent ces lieux ne sont pas mariées; elles ne profanent pas un lien qu'elles ignorent : elles outragent la pudeur, mais elles sont exemptes d'adultère. D'ailleurs les lieux de prostitution sont rares, et les créatures condamnées à y passer leur misérable vie ne sont pas nombreuses. Mais quel est, chez les Aquitains, la ville dont la portion la plus opulente ne soit pas un lieu de prostitution? Quel est, parmi eux, Thourme puissant qui ne se soit vautré dans la débauche? Qui d'entre eux a gardé la foi conjugale? Qui n'a pas ravalé son épouse à la condition de ses servantes, en s'en faisant, comme de celles-ci, un servile instrument de débauche? Qui n'a pas outragé la sainteté du mariage au point que celle-là fût, dans sa propre maison, la plus vile aux yeux de son mari, qui, à raison de sa dignité d'épouse, y devait être respectée?

«Et quelqu'un penserait-il que les choses ne sont point chez les Aquitains comme je dis, parce que l'on a vu parmi eux des mères de famille jouir de leurs droits et en possession du pouvoir et des

honneurs des matrones? Il est vrai que plusieurs femmes ont joui pleinement de leurs privilèges de maîtresses) mais presque aucune n'a maintenant intact son droit d'épouse; et il s'agit en ce moment pour nous, non pas de constater quelle est la puissance des femmes, mais combien les mœurs des hommes sont corrompues ^ »

Si l'on admet le témoignage de Salvien , on ne refusera pas sans doute d'ajouter foi également à celui de Sidoine Apollinaire qui, tra[^]nt ainsi ie portrait d'un noble Arverne de ses amis , le représente comme pratiquant toutes les vertus que la r«* ligion chrétienne cherchait alors à répandre dans la société.

a J'ai dernièrement visité Vectiua, personnage Ulustre , et j'ai pu observer minutieusement et à loisir ses actions journalières ; les ayant trouvées dignes d'être connues , je ne les ai point jugées ior dignes d'être rapportées. D'abord , et c'est là , à moa avis, le premier des éloges, la maison entière , semblable à son maître, en imite les vertus. On voit li dés esclaves laborieux , des colons soumis, des amif citadins dévoués et satisfaits du patron. La mèm[^] table suffit à Thôte et au client. A une grande hospitalité se joint une sobriété plus grande. Je n'insis- . terai pas sur ce que Vectius ne le cède à personne en ce qui tient à t'édocatiôn , à lâf (connaissance éf â Tûsage des chiens, des chevaux et des éperviers. D'une exquise propreté dans ses vêtements , il est recherché dans ses baudriers , âfiagnfflqae dans les harnais de ses chevaux Rien de eorruptear dans son indulgence , rien de dur dans sa sévérité , tempérée de manière à être mélancolique plutôt que sombre.

«Il lit fréquemment les saintes Écritures [^] surtout à ses repas, prenant ainsi à la fois la nourriture de Tânie et celle du corps. Il récilesouvent les psaumes ; plus souvent il les chante. G*est nn genre de vie tout nouveau ; c'est le moine accompli , non sous le manteau, non sous le froc, mais sous la tunique du guerrier. Il s'abstient de la chair des bêtes fauves, mais non de leur poursuite, de sorte que , religieux en secret et comme avec recherche, il se permet la chaise et s'en interdit les fruits. Il lui est resté de sa femme , qu'il a perdue , une fille unique , encore enfant , qu'il élève, pour la consolation de son veuvage, avec toute la tendresse d'un aïeul, tout le soin d'une mère , et toute la bonté d'un père. Dans son intérieur il ne prend jamais en parlant le ton grondeur; il ne reçoit point les conseils d'un air dédaigneux, et n'est point âpi[^] H- la recherche des firates. Il gouverne tout ce qui lui' est soumis moins par Tautorité que par la raison; on le dirait plutôt rintendant que le maître de sa maison. »

Il est probable que la société gallo-romaine se

' Salvian. De Gubernat. Dei \. vu, paraj;. 2.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

trouvait au v^e siècle partagée en deux classes: l'une , attachée encore aux préceptes faciles du paganisme, ou ayant une foi ébranlée par les folies des hérésiarques ^ Tautre, fermement chrétienne. La première cherchait dans la mollesse de la vie, dans 4es excès de la table, dans les entraînements de la volupté, dans les distractions violentes du cirque et du théâtre, à oublier ce qui se passait autour d'elle; on aurait dit qu'étourdie du bruit et de la chute de l'Empire , elle fermait les yeux pour ne pas être aveuglée par la poussière qui s'élevait de ses ruines. Effrayée de sa propre dissolution , cette classe pervertie devait croire intérieurement à la fin de la société. Le travail du renouvellement lui paraissait le signe de la prochaine destruction.

L'autre classe, adoptant les préceptes du christianisme!, avait des mœurs pures et austères. Elle croyait à l'égalité des races, à la fraternité des hommes , à la nécessité de l'amour et des bonnes œuvres, à la sainteté du mariage. Certaine de la rédemption obtenue par un divin sacrifice, elle attendait avec confiance la réédification de l'ordre social et la régénération de l'humanité.

La société païenne avait eu le passé : c'est à la société chrétienne qu'appartenait l'avenir.

CHAPITRE II

POPULATION CBRIIANlf] «JS.^IJBS FAANCS.

ApUtiide dei Germain et surtout des Francs à la civilisation.— Loi •aliquie.— Origine.— Prolo^e.— Terres saliques. — Exclusion des femmes.— Cette exelasioa est étendue à la couroune.- Organisation de la société

franque. —Le Roi. — Les Antrustions et les Leudes. —Modifications de rorganisation sociale.— De Tétat des personnet et de Tétat des terres. — Terres allodiales. — Terres bénéficiaires. —Terres tributaires. — Lois pénales : oompensations.— Solidarité des parents.— Renonciation à un héritage.— Donation.— Mariages. — MOrgane-ghiba , présent du malin. — Religion des Francs. —Culte d'Odin.—Traditious religieuses des Scandinafes.— Passion guerrière des Francs. — Les Bersekers. — Armes et costumes de guerre des Francs.— Longue cbevelure, signe de noblesse.— Habitaiions des Francs. — Résidences royales. — Mœurs , coutumes diverses , etc.

Aptitude des Germains et surtout des Francs à la civilisation.

«La race qui occupait les contrées de la Germanie passait, dit Moke, pour être la plus forte et la plus courageuse qu'eût créée la nature, et Ton

* « U est rare que la fausseté de Vesprit oe fasse pas gauchir la droiture du cœur, et qu'une erreur n'engendre pas un vice.

«Marc, disciple de Valentin, séduisait les femmes en prétendant leur donner le don de prophétie; il s'en faisait aimer; elles le suivaient partout. Ses disciples possédaient le même talisman , et des troupes de femmes s'attachaient à leurs pas dans les Gaules. Ils se nommaient par/iiftf; ils se [prétendaient arrivés à la vertu inébranlable. Selon eux, le dieu Sabaoth avait pour fils le diable , lequel avait eu d'Eve Caïn et Âbel.

• I..es Docites maudii<.^ient Tuniou des sexes, disant que le

expliquait sa constitution vitale plus robuste par la taille plus baute de ses guerriers, par leur poitrine plus large, par leurs bras plus musculeux. Mais la force physique, puissante sur le champ de bataille, n'a, du reste, qu'une faible influience sur la destinée d'un peuple, et c'est dans ses usages, ses institutions , l'organisation qu'il s'est faite et les opinions qui le régissent qu*il faut chercher le principe essentiel de son existence. Ausi, un examen plus attentif du monde germanique fit-il bientôt apercevoir que c'était là un peuple chez lequel régnaient plus fortement que «chez tout autre les idées primitives de l'ordre social , l'unité et la pureté de la

famille, Tadhérence des parentés, et ce sentiment de justice qui, combiné avec les passions du sauvage, produit la loi intermédiaire de l'honneur. Mais les Romains ne découvrirent qu'imparfaitement les causes de cet état si remarquable où leur apparaissait l'homme de la Germanie. L'ordre d'institutions qui était éblouissant ne les frappa que par sa rudesse extérieure, et il a fallu que cet ordre, en se développant, finit par embrasser presque toute l'Europe pour que les savants modernes pussent s'en faire une image moins confuse. «La liberté germanique est plus rude à combattre que les monarchies de l'Orient» disait Tacite ; mais il ne soupçonnait pas que les idées, les formes politiques et les usages nationaux de ces populations dans l'enfance renfermassent des germes assez vigoureux pour se déployer un jour sur les ruines du colosse romain....

«Le peuple franc appartenait à la même race que tous les conquérants barbares qui, pendant le cours du IV^e et du V^e siècle de notre ère, envahirent presque à la fois le midi et l'ouest de l'Europe; mais il était appelé à remplir une plus haute destinée que ses frères d'origine et ses compagnons de conquête. Eux, après avoir abattu l'antique colosse romain, disparurent parmi ses ruines; lui, resta, se maintint, et refit, avec les débris du passé, un nouvel édifice social qui se trouva assez solidement assis pour ne plus être renversé. Ce fut là son trait caractéristique, son œuvre distincte, son titre propre. Sa hache n'avait pas frappé plus fort que le sabre du Bourguignon ou la pique du Goth;

fruits défendus eurent le mariage, et les habits de peau la chair dont l'homme est vêtu.

« les carpiens priaient nus, comme une marque de liberté; ils avaient le jeûne en horreur ; ils festinaient, se baignaient, se parfumaient. Les propriétés et les femmes appartenaient à tous : quand ils recevaient des hôtes, le mari offrait sa compagne à l'étranger. Après le repas, ils éteignaient les lumières et se plongeaient dans les danses dont on calomniait les premiers chrétiens... »

(Cassiodore, Institutes, I, 10. « Les carpiens priaient nus, comme une marque de liberté; ils avaient le jeûne en horreur ; ils festinaient, se baignaient, se parfumaient. Les propriétés et les femmes appartenaient à tous : quand ils recevaient des hôtes, le mari offrait sa compagne à l'étranger. Après le repas, ils éteignaient les lumières et se plongeaient dans les danses dont on calomniait les premiers chrétiens... »)

LIVRE I, CHAPITRE II

ir

mais lui seul fut apte à une mission plus haute que celle de détruire et d'être détruit , à reconstituer la société et à recommencer la civilisation européenne ^j»

' En effet, la Gaule qui, à toutes les époques de son histoire antérieure à rétablissement des Francs, avait été divisée et morcelée entre des peuples de races diverses ou ennemies, qui, même après la conquête romaine, avait présenté une proie facile à tous les envahisseurs barbares, cesse , à dater du temps où les Francs sont venus la conquérir et la régénérer, de porter en elle ce germe de dissolution qui semblait devoir amener sa ruine. L'esprit de cohésion qui a formé et animé la confédération des Francs rapproche les parties divisées de la population Gauloise, les resserre, les rallie et finit par leur donner une nationalité commune.

I Dis que la Aision de la race frauque et la race gauloise est complète, la nation française est créée ; le sentiment de nationalité que le peuple nouveau a fait pénétrer dans le peuple ancien suffit à sa conservation. La nation peut vivre et durer au milieu de toutes les nations qui , autour d'elle, naissent , croissent et meurent. Elle peut résister aux dissensions intestines, aux discordes civiles, aux guerres lointaines, aux invasions étrangères : c'est à ce sentiment d'union national , qui lui vient de la race franque, qu'elle doit sa puissance au dehors et sa force au dedans; elle fonde l'empire de Charlemagne et ne se dissout pas dans son démembrement ; elle repousse l'Angleterre maîtresse de la majeure partie de son territoire, et recouvre son indépendance. Elle résiste à la fois aux luttes religieuses et aux luttes politiques. Le faisceau national suppose en outre, sans se rompre, tout le poids de la grande révolution ; en 1816, sans se délier, l'effort simultané de tous les peuples européens.

Loi salique.— Origine.— Protogée.

La loi qui régissait les Francs était la loi salique, d'abord particulière aux Francs Saliens établis en Toxandrie, dans la Gaule belge, et

qu'adoptèrent plus tard les autres tribus franques soumises à Chlodion et à Mérovée. Cette loi avait été préalablement rédigée vers le commencement du v^e siècle, à une époque où la tribu qui se l'imposa était encore païenne. Elle fut revue et coordonnée du temps de Chiovis et de ses successeurs immédiats, puis révisée et modifiée plus tard, sous le règne de Dagobert. Le texte, qui est parvenu jusqu'à nous, est la traduction latine faite par ordre de ce roi. Les réviseurs et traducteurs ont conservé l'ancien

* H. G. M^eB, HU^t (U^a Francs, cfa. l^e Hist, de France, — t. ii.

prologue de la loi franque, en y joignant une espèce de préface, distincte et facile & reconnaître.

Ce prologue, ainsi augmenté, renferme tout ce que les Francs savaient de Torigine et de l'histoire ancienne de leur loi. C'est encore le seul document qui nous fasse connaître quelque chose de positif à ce sujet. — Les premières lignes du prologue de la loi salique ont paru même à M. Augustin Thierry être la traduction littérale d'une ancienne chanson germanique; les voici :

«La nation des Francs, illustre, ayant Dieu V. pour fondateur, forte sous les armes, ferme dans « les traités de paix, profonde en conseil, noUe et a saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté «singulière, hardie, agile et rude au combat, «depuis peu convertie à la foi catholique, libre «d'hérésie, lorsqu'elle était encore sous une «croyance barbare, avec Tinspiration de Dieu, «recherchant la clef de la science, selon la na- «ture de ses qualités désirant la justice, gardant «la piété; la loi salique fut dictée par les chefo de «cette nation, qui en ce temps commandaient chez «elle.

«On choisit, entre plusieurs, quatre hommes, «savoir : le Gast de Wise, le Gast de Bode, le Gast «de Sale et le Gast de Winde S dans les lieux ap- «pelés canton de Wise, canton de Sale, canton de « Bode et canton de Winde. Ces hommes se réuni- «rent dans trois mais 2, discutèrent avec soin tou- «tes les causes de procès, traitèrent de chaconne en «particulier, et décrétèrent leur jugement en la «manière qui suit. Puis, lorsque, avec l'aide de «Dieu, Chiovis le Chevelu, le beau, l'illustre roi «des Francs eut

reçn le premier le baptême catho- «liqu%, tout ce qui dans ce pacte était jugé peu « convenable fut amendé avec clarté par les illns- «tres rois Chiovis, Childebart et Chlotaire,et ainsi « fut dressé le décret suivant.

«Vive le Christ, qui aime les Francs; qu'il garde « leur royaume et remplisse leurs cheft de la lu- «mière de sa gr4ce; quHl protège l'armée; qu'il «leur accorde des signes qui attestent leur foi, les «joies de la paix et la félicité ; que le Seigneur Christ «Jésus dirige dans les voies de la piété les règnes «de ceux qui gouvernent ; car cette nation est celle «qui, petite en nombre, mais brave et forte, se- «coua de sa tête le dur joug des Romains, et qui, «après avoir reconnu la sainteté du baptême, orna « somptueusement d'or et de pierres précieuses les «corps des saints martyrs, que les Romains avaient

. * Goit, dans les dialectes actuels de la langue germanique, signifie A^/^. Dans Tancienoe langue franque, ce litre désignait le cbef de tribu ou de canton.

* Conseils ou assemblées. Mûl, dans la langue teutonique, signifiait wni parole.

iÉ

FRANCE HISTÔRIOUE ET MONUMENTALE

jÊÊmmÊÊStf

d'TiHî , elle ne fut certainement ^tonnée que dant lea Gaules t. »

Nous avons reconnu que le teite de la loi sali* que, lel qu*ii est parvenu jusqu'à nous, est posié* rieur A IVntrée des Francs dans la Gaule , puisque les dernières modifications que celle loi a subies datent au moins du règne de Dagoberi. Quelquiff auteurs, M. Fauriel entre autres, pensent mémo que des suppressions et des additions de tous gen* res ont éié faites sous les autres rois mérovingiens et même sons Charlemagne, en 791; mais il est certain aussi , comme on Ta va par le pinitogne, que la loi Ait primitivement éiscutée et votée lors^ que les Francs ae trouvaient encore an-detâ du Rhin. Les cantons de Wise, de Sale, de Bode^ de Wtndt

étaient en Germanie. «On trouve encore , dit M. Augustin Thierry , dans la province d'Over* Yssel, aniiqque demeure des Saliens, an eanian nommé SaUmndy et un antre appelé Twemîé, peot^ être plus correctement T'W^ttis, ce qui répond an Winde de la loi salique, Le canton de l\$^\$^ ti-rait probablement son nom de aa situation oedden* laie, et cekd de Bode rappelle l'ancien nom de niedesiatavet.»

Terres nlikei.— Excipsion des femmes.— Cette eiclimion est

éieiidue à la couronne.

aL9 loia^lique» di^ M. de Pejrrqnne^^ excluait les femmes de l4 succe^^on des tfrfefs i^li^ues, d M excluait quVlle^. Of n'éiai^ pas Je ^n)it de priiuu- (féqilure; c'était celui de wasqiUoité «eulrpieoL

9^ Mais qi]*était-ce que tes tçrres saliques? On croit, el il y a grande apparence, qu'il faut eolendre par là les terres qui étaient écbiif» atix Francs par je partaj^e qu'on en fit iiprès la conqtiilp, celles qui, ayant cessé d*être aux Romaios ou aux Çaulois, étaient paainienani aux Saliens : /^pe*^ sатиennes.

a Les autres étaient aiiodiales, c'est-à-dire franchises. Les femmes en prenaient leur part.

«De ces terres-ci, il y en avait de plusieurs origines : crllcs qui étaient restées aux Giulois et aux Romains après le partage, toutes celles des Armoriques qui n'avaient pas été parlagres, celles enfin de ces quelques villes qui ne se soumirent qu'après les Armoriques, et par un traité.

«Parce que salique viendrait de sala, que sala n'aurait d'autre sens que maison, Montesquieu conclut que, dans Torigine, le seul avantage des héritiers, màlcs était de recueillir la maison avec son enceinte. Sa raison est, outi*e celle du nom, que chez les Germains, dti temps de Tacite, on changeait de champ chaque année, et quon y çultivail la terre sans la posséder.

* Lex saUca prologus. Apud Script, remm frsLdc., t tv. | * M. in Pt-yao-nasT, BUl, dê\$ Firann, 1. 1, ek. ni.

«brûlés par le feu, massacrés, mutilés par le fer, «ou fait déchirer par les bêtes >.»

La dénomination et le prologue de la loi salique, la loi salique elle-même, ont donné lieu à de nombreuses discussions parmi les savants. M. de Peyronnet, le plus moderne des auteurs qui s'en soient occupés, résout ainsi avec lucidité et brièveté toutes ces discussions : il adopte l'opinion que la loi salique est en grande partie l'œuvre de Clovis.

«Si, dit-il, la dénomination de la loi salique vient de Sahgast, l'un de ses auteurs, ou de saia, mot latin, ou de Satechim, nom barbare d'une bourgade bâtie sur les bords du Saône; ou de sel, emblème de sagesse ou de sialien, Saliat pede, nom qu'on avait donné, pour sa vieillesse, à cette race de Francs, la question est oiseuse.

«Montesquieu, qui trouve cette étymologie plus favorable au système qu'il s'était tenu sur la loi elle-même, rapporte, comme Aventin, Genet et Écuyer, cette dénomination à sala, terme latin auquel il donne la signification absolue de maison. Mais je doute de l'exactitude du système, j'ai mieux croire, avec Fœnemagne, Veriot et Pasquier, que le nom de la loi lui vient du peuple auquel elle était donnée.

Je t'ajoute que c'était l'usage parmi les Barbares, même un vénéral, au moins étendu. On avait la loi des Frisons, la loi des Bavarois, la loi des Lombards; et puisque la loi des Francs Ripuaires se nommait elle-même Ripuaire, je ne vois rien de plus naturel que d'avoir nommé l'ancienne loi des Francs Salica.

«Si cette loi fut portée par Clovis ou par Wigmund, autre question, mais plus importante, au peuple à l'époque, et pour mon dessein.

«Quand je l'attribue à Clovis, ce n'est point par la raison qu'a dite un commentateur de Montesquieu qu'elle est écrite en latin; car il pourrait être arrivé qu'on l'eût fait traduire depuis l'entrée des Francs dans les Gaules. Mais c'est plutôt parce qu'elle contient de nombreuses dispositions qui, toutes relatives aux Romains, prouvent évidemment l'antériorité

té de la conquête, et de plus é cause du décret de Childebert , oA il est dit clairement qu'elle Ait l'ouvrage de son père : Legis saiiçœ //- M ires, quam CMiodovams, rem Franeorum, siaéêM, ei poqieà unà eum Francis periraciayii : timoignage précieux, et qui ne marque pas seulement le temps de la loi, mais emiore en quelle façon se faisaient les lois de ce temps. Elle contient infiii'l'blement des dispositions déjft en usage avant le passage du Rhin; mais, telle qu'elle est aujuur-

LIVRE 1, CHAPtRE II

«Rn ee caïi, la loi salique aurait été rédtg^'e •fam que let Franc» lîiiMent sorlki ëe la Oemnanie, et MoiiiieM|oiea atmie ^ éA un autre lieu, qu'elle ne fui fhiie qu'a^rèk.

•Puia, al elle a été faite en Germanie, en né lui a àùrement pas donné une dénomination laline, et lea indnctiona iHfeé de celte dénomination n'ont plua Mit quoi a'appéyer.

«Puis enfin, la poriiion de là loi qui règle le partage d» ^trrt^ aaliqua est intitulé : Dâ\$ Aiieux. U f avah donc des aUmx?

«La loi n'ayant paa été faite en Germanie ^ elle fut rédigée ou par Waramond^ eommè qoelqoca* nna le prilfodrnt^ ou pdr Chldviil , comme je le croiâ* f)ana les riei caa , resplicatioo esn inadniisaiMe; car daoa leur établissement aur les iNirda du ÀHin: comme dana lea Oauleâ, les France posae^ daient la terre qu'tlè cultivaient, cl n'en cban* gèaienf plu».

. « La eovMm fut réfhitée cHose sàlique. il vint de là deux eFfeta de M» diffélwile nature; fou tKoHentv Tinniricible cscluaion des fgiakïaei\ Pau-Ire déséatreui, la diviaion dé TÊtat^ et a ctiaque mort de ràl de nouveau royaadmea. On comprit enâu lu nécemlédti ditiit de priidogéniture, mais à fbreé de lenpa et dé niulbeor8.i

ChSaaiMtiili Oa fa «aMI Mflqea-^li» m,*-\M Jtftfutliom

L'ordre social et la division des classes étaient les mêmes chez les Francs que chez les autres peuples d'origine germanique. On y reconnaissait :

1^{er} Une famille royale ou privilégiée parmi la noblesse, et dans laquelle le roi était ordinairement choisi; 2^e des nobles; 3^e des hommes libres; 4^e des affranchis; 6^e des esclaves.

. La loi salique ne parle du roi qu'à propos de ses attributions judiciaires. Le roi était électif^{er} mais généralement élu dans la même famille. Toutefois^{er} il faut reconnaître qu'à partir de Ghildéric l'usage commença à s'établir d'adopter pour roi le fils ou l'un des fils du roi décédé. Souvent le roi régnant faisait lui-même reconnaître le fils auquel il désirait laisser sa couronne (ce n'était pas toujours le premier-né), et, dans ce cas, la reconnaissance équivalait à réélection.

Dans l'organisation de la tribu franque^{er} le chef auquel on donnait un nom analogue à celui de roi (^{er}unig, en langage germanique) ne réunissait pas les pouvoirs divers qui nous semblent inhérents à la dignité royale. Il était bien magistrat suprême et chef de la justice, mais il n'avait pas toujours le commandement des troupes^{er} et la direction des opérations de la guerre. Cette division et ce com-

mandement était éfif parfois cédés à un autre chef, qui prenait le titre de fief-Mog, chef d'armée^{er}

• iU. Aiffntii TWtry, était «es Lettres par l'écriture 4^e France, a traité I» fiiNaiioii de U royaume chez les Francs^{er}.

'U titre de roi, dit-il, dont la «igttitaiioii aciucnclsl l'eltemeni fixe, l'eltemeni absolue, exi, d^{er} le-KCrt que l'Ot^{er}ltii doiindft. rtiMipreirtel éu^{er} 5 la lmt;Oé cOlnrte sut wann de# t'raii» et drs aiten» pelip'.e» ffermaiiqileft. Roi, daitii le dLlecie wMé par les contrapraats du i:ord de la Gaule, «e dt- 8«it konmgt mot qui KutisiKie tncoi-e iilact dans rldl«>tfe de» Pays Bas^{er}. Il n'est pas sans importance historique ék Ukt Ir ce C|ue si|sf sae inopreniem ee mm, s'il a plusieurs sens, et q«(11« en

est t'éiendue , uo i pas selon tes dicitonnaires actuels de la langue lidli uidaise , maix «Mon ia force de lancien tange.

« Ouf PC quttqops fragments de poékct frai iortale. Il tîfM fcate, dans rid otte n^H<«- rcidi Mt"«. plflileors ?rr'«on« et unliaiions des ÊcrtmreN aii ce mol eii souyesi employé. En rapprochait, dinucts iraducii.ins^ le mol koning du mol que l'écrivain gprminlrjoe a iouîù lui faire rendrp, lions (warrofts farilemeni déhiélef «lurUes idéei^ les Pt-ancft cax-ififttir» rattschaieiH au tilre doul ils decotairni leurs chefs. D*abord, & l'an des chapiresde VÊiangife ou il est quci^lion d'Hcrode, que le îexie lait I api^lle tex Judæohtin, les iradiîcfeors le nom* mem Juiionô koning; finie, éiîik d*atiireii et dreits, a» kiea du litre de komng. Ils hii domieBi celui de htfti-iog, clief d'année : ces deux qaalifirations sont accordées indittéreminenl à (lérode, que le lexe laiîii nomme toujours rfx. De tt pe<ft se emickirt la syndrtyidte prtmHite des d*ax ItuMa fraiiea konitfg ei kfri'Sng, ij-naÿmt précieiw^, puis^ie le tecoiîé de ces mois a uu sens d'une c larté inconiesiable. De plus, quand le lexie vu m à parler de ce ceuiiion célèbre par la naïveté de sa loi, U version franque rappelle>î de ce niènic litre de koning qu'elle avait donné k lterode : koning renferme donc plus de sens que n*en renferme le mot rex.

■ La pauvreté des déliris de li liiiérature oes Fratic» étàblK en Gaule n*ofrre pas it quoi multiplirf beaucoup les exemples pris exacicmeut dans le di<«lecte qui leur éiaîi propre; m.ils lé dialecie anglo-saxon, frère du kur, peut suppléer â cedéftmt Dans U bn^ue saxoime. koning, le koning dei Francs, et hereiogh . le herl-zog des Francs, sont aussi de* mots synonymies. Ryning (qui sWihngraphie ryning) est le (ître que le roi Alfred, dans ses écrits, donne à ta fois â César comte médiateur, S Bruius comme général, à Atitoine cmnme consul. Osi . chez lui, le tiirc connnun de (oui homme <tiif exerce, souM quelque forme que ce S(»îl , une autorité siipérrenne. tH nïots lalins hnperator, dux, consul , pnrfedns. Se rendent totu é^alemenf par cjrning. S\ du saxon nous passons mafRtenant an dialecte danois, nous l-e.roavofrs, arec one ^éfçkrt variation d'ortbograpbe, te même mot employé dans le même sens Oi chef de pirates, en tarrgtie danoise, s'appelaft , dd tn<rt konofig tt d*oriauiremoî qui signifie la mer,

sie-kànonng ; le co.iducienr d'une troupe de guerriers s'appelait herkoi-fong; te chef d'une peuplade efahlte à demeure fixe s'ap- ^\z\ frlke.\ko-tiong. sf nous Nmimioris pitrs hsrot ièrs lé nord, stfr Irit cotes de fa Raf ique et A^m fl.<latrde, \à langue decesonrré-s, pins brève que (ts nuiré^jl di«jfecres teutonfq^èfi , nous offrira le mot de kongr ou kyngr, lotyonr». employé dattx le S!;ns rague de koning et konong. Aujourd*btff même, en tangte suédoise, un cntnmandafif de péd^ est tflh pelé not'-konpÀUi Français, traduisant ne met IttféfafeRm, le retirait par ttÊx de roi ths ftieh, et etoiralf qu'il y a lft quelque peu d'em^thase pioétiqire : ceKi »e dit ponriâtîl sans Hgure. et doit être pris 5 la lettre. L'expresSiofii rt'eft poétiquifè que dans notre bnfÇne, i rtnttt âti tlei^ magnrrffqtie et aM-Mlf do mot fof, i|ui ne peut plds fêtt^ cMur dr kbftg.

• flirortoutaii p6 terajiiiâré.angagederbAfmrefa^l^iKNir des frmneire-la ètts liri^ntitiquaf, on pourriH dire c^t lé met rt>i, nUM spÉHtf (t tféettf, pour areie âppÉttéhn, In tî taiefit ûk a*est éiée m^fé laiigne ; i tmè âtfteHil stontîHi^iie et aMe^ lue, est incapable de rendre le sèoe f ttdéflf-timem lÉ^ M fÊk-

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

te

«Quant aux oobleK, dit M. Fauriel , la loi saliqu^ ne les nomme nulle part expressément comme Formant dans la peuplade une classe, une caste particulière; mais on ne laisse pas toutefois de reconnaître aisément, parmi les personnes dont elle s^occupe, de^ individus appartenant à un ordre particulier qui ne peut èlre clairement désig^né que par le nom de noblesse. Les personnages dont il s^agit sont ceux auxquels la loi donne le titre d'a/iirustions, »

Ce litre paraît signifier ceux qui sont dans la foi , dans Talliance du chef, ceux qui font partie de sa société intime (m truste, ex truste dondni). — On voit, dans une formule de Marcuifo, que les antmsiions royaux étaient des guerriers d'élite, dévoués volontairement au service particulier du roi, qui lui avaient juré fidélité, ettiui étaient devenus ainsi ^e^i fidèles , ses convives , ou , comme il fot dit plus tard , ses vassaux. Les antrus-

lions for«maient au roi une force propre, à Taidede laquelle il défendait sa personne, sa dignité, etquMl employait au besoin dans rintérêt général de la nation. Le terme de convives du roi, employé pour qualifier les antrusions, indique suffisamment la na-

den dire germanique. En effet, oe titre était scMceptible d'extension et de restriction : on dirait dans la langue des Saxons, et probablement aussi dans celle des Francs, obercjrning, under-cxntng, hàif-cyning, ce qui Too-drait dire rot en chef, sous-roi, demi-roi, si une pareille gradation pouTaii s*accommoder à la force actuelle du mot français. Mais , de même qu'il n*y a qu'un soleil au monde, de même, selon notre langue , il n'y a qu'un roi dans TÉtat, et son existence, unique de sa nature, ne connaît point de degrés.

c Cette idée moderne de la royauté, source de tous les pouvoirs Sociaux, placée dans une sphère à part, n'étant jamais déléguée, et se perpétuant sans le concours même indirect de la ▼olonlé publique , est une création lente du temps et des circonstances. Il a fallu que le moyen âge passât tout entier pour qu'elle naquît de la fUsioD de nneurs hétérogènes, de la réunion de souverainetés distinctes , de la formation d'un grand peuple ayant des souvenirs communs, un même nom et une même pairie. Si Ton veut assigner une époque fixe à l'établissement de la monarchie fk*ançaise, ce qui est fort difficile et peu nécessaire , car les classifications faussent l'histoire plutôt qu'elles ne rédalrent, il fsut reporter cette époque, non en 1 avant, mais en arrière de la grande féodalité. La royauté, regardée comme un droit personnel et non comme une fonction publique, le roi propriétaire par-dessus tous les propriétaires, le roi tenant de Dieu seul ces maximes fondamentales de notre ancienne monarchie, dérivent toutes de l'ordre de choses qui modelait la condition de chaque homme sur celle de son domaine, et sanctionnait l'asservissement de tous les domaines, hors un seul. Une preuve que la royauté française, au xiv^e siècle, se croyait fille de ce système de hiérarchie territoriale, c'est que l'article de succession aux biens ruraux, dans la vieille loi des Francs âeltens, ftit Invoquée alors comme une autorité capable de vider les querelles de succession. De là vint le préjugé vulgaire que la loi salique avait exclu à perpé-

tuité les femmes de l'exercice du pouvoir royal. La loi des Francs excluait[^] il est vrai, les femmes de la succession au domaine paternel; mais cette loi n'assimilait aucune magistrature à la propriété d'une terre : elle ne traitait en aucun article de la *Mcwinton* aux magistratures. >

Leurs relations avec le roi. Consacrés t son service personnel, à la défense de ses intérêts propres, ils recevaient de lui une solde, dont une large hospitalité formait la base. La loi *saKque* représente les *antrusUons* comme des personnages privilégiés à raison de leur dignité; elle les place A la tête de la société franque. *Nm-seukmeDt* ils appartiennent à l'ordre des nobles; mais encore ils en sont les plus distingués.

Le mot de leudes (*leutes*) ne se trouve pas dans la loi salique; mais il figure dans l'histoire à une époque teUe qn[^]on ne peut douter qu'il ne fût déjà en usage chez les tribus franques de la Gaule antérieurement à *Ghlovis*. Il avait à peu pris la même valeur que celui d'*antrustions*, et désignait de même des hommes de guerre qui, moyennant une solde, un salaire, s'étaient dévoués au service d'un chef et lui avaient juré fidélité.

Peut-être les *antrusUons* étaient-ils d'abord les leudes du roi , et les leudes les compagnons et les fidèles des chefs de second ordre.

: Tacite semble avoir connu l'existence des *antrustions* lorsqu'il parle des jeunes nobles germains qui s'attachent au prince, eC qui, formant un cortège nombreux et brillant , lui servent d'ornement pendant la paix et d'assurance pendant la guerre, qui font vœu de le suivre partout et de le défendre, qui rapportent à sa gloire leurs plus belles actions. Le prince combat pour la victoire, et ils combattent pour le prince..... Ils reçoivent de la libéralité du prince pour lequel ils combattent ou quelque cheval de bataille ou quelque arme sanglante et victorieuse. La table du prince est comme la solde des jeunes nobles ; elle n'est pas délicate , mais elle est abondamment couverte. La guerre et le pillage fournissent à la dépense ^
»

L'institution des leudes et des *antrustions* rappelle l'institution *Ats[^]sildunacs* , qui était en honneur chez les Gaulois de l'Aquitaine, et dont César nous a fait connaître les conditions ^.

Assemblées ; Juridictions. — Le Mal. — Le Grafionat ^ La

Centurie.

Les Francs traitaient toutes les affaires importantes dans des assemblées générales présidées par le roi, et désignées par la dénomination germanique de mais. On y délibérait de la paix, de la guerre, des intérêts généraux de la nation, des principales affaires judiciaires : la décision résultait du vote des hommes libres. Rien n'autorise à supposer que la volonté du roi eût une grande influence sur les résolutions.

^ TàsttMt Maurs des > Voir t. 1 , p. iâ4

i ch. xitt et xtv<

lU,»i.r bu- Akru

LIVRE I, CHAPITRE II

La loi salique reafirme des traces de deux autres juridictions subordonnées à celle du mât général de la nation. — L'une de ces juridictions est celle du gmfionat , ou comté; l'autre est celle de la centurie, du canton ou de la bourgade, comme on voudra le nommer, car tous ces noms peuvent lui convenir. La première était entre les mains d'un magistrat nommé gretf, grafion, gravion, comtes (cornes) ; la seconde était exercée par le tunghin, ou centenier (centenanus).-^la graf ou le comte, de même que le tunghin ou le centenier , étaient assistés dans Texercice de leurs attritMitions respectives par un nombre déterminé d'assesseurs, qui prenaient d'ordinaire le nom de railûnburgs, équivalant à celui de conseillers. Suivant M. de Savigny, les rathinburgs formaient une classe particulière d'hommes libres, et c'était à raison de leur rang, de leur condition dans la tribu qu'ils assistaient les magistrats dans Texercice de leurs fonctions. Suivant d'autres, c'était en vertu d'une délégation spéciale, d'une élection.

de l'organiMtion sociale. -^ De l'état des personnes et de l'état des terres.

Après la conquête et après rétablissement dans la Gaule, l'organisation sociale des Francs se modifia d'une façon remarquable ; l'importance de l'individu cessa pour faire place à l'importance de la terre. La propriété devint le signe distinctif de la puissance comme elle en fut l'assurance et l'aliment.

<K Chez tous les peuples modernes, dit M. Guizot ^ et à dater du démembrement de l'empire romain, l'état des personnes a été étroitement lié à l'état des terres. Un savant professeur allemand, M. Hullmann, a écrit un livre sur l'origine des diverses conditions sociales en Europe, pour prouver que l'ordre social moderne tout entier, politique et civil, a dérivé de cette circonstance que les peuples modernes ont été des peuples essentiellement agricoles, voués à la possession et à la culture de la terre. Trop exclusive, cette idée ne manque pourtant pas de vérité. Le régime féodal, qui a si longtemps dominé en Europe, qui domine encore en certains pays et a laissé partout des traces si profondes, a été précisément le résultat de cette intime combinaison de l'état des personnes avec l'état des terres, et de l'influence décisive qu'elle a exercée sur les institutions. Originellement, et dans les pre-

* M. Guizot.—iTitre sur l'état social et les institutions politiques en France sous les Mérovingiens et les Carolingiens.—f^oa\$ aTous emprunté à cet essai une grande partie de ce qui va suivre sur la division des propriétés territoriales, sur les droits et les obligations des possesseurs de fiefs.

mières temps qui ont suivi les conquêtes des Barbares, c'est l'état des personnes qui a déterminé l'état des propriétés territoriales; selon qu'un homme était plus ou moins libre, plus ou moins puissant, la terre qu'il occupait a pris tel ou tel caractère. L'état des terres est devenu ainsi le signe de l'état des personnes ; on s'est accoutumé à présumer la condition politique de chaque homme d'après la nature de ses rapports avec la terre où il vivait. Et comme les signes deviennent promptement des causes; l'état des personnes a été enfin, non-seulement indiqué, mais déterminé, entraîné par l'état des terres ; les conditions sociales se sont, pour ainsi dire, incorporées avec le sol ; les différences et les variations

successives de la propriété territoriale ont réglé presque seules le mode et les vicissitudes de toutes les existences, de tous les droits, de toutes les libertés. »

A la fin du v^e siècle , et peu de temps après la conquête, on reconnaissait déjà dans le territoire occupé par les Francs trois sortes de propriétés territoriales: les terres Modiales, les terres bénéficiaires , et les terres tributaires»

Terres allodiales.

Les terres allodiales, nommées aussi alodeson alleux, étaient celles qui avaient été prises, occupées ou reçues en partage par les Francs, au moment de la conquête. Ainsi que leur nom l'indique S elles avaient été distribuées par voie du sort. C'étaient des propriétés entièrement indépendantes, que le possesseur ne tenait de personne, à raison desquelles il ne devait rien à aucun propriétaire supérieur et dont il disposait en toute liberté; elles formaient la part du guerrier franc dans le grand butin de la conquête. — On ne tenait un alleu , disait-on plus tard , que de Dieu et de son épée. Hugues Gapet disait tenir ainsi la couronne de France.

Le nom d'alode ou d'alleu, qui désignait d'abord seulement les terres prises ou reçues en partajje au moment de la conquête, fut affecté ensuite à d'autres propriétés acquises par achat, par succession ou de toute autre manière ; ces nouveaux alleux étaient aussi indépendants que les alleux primitifs et possédés également en toute liberté, sans aucun lien de subordination envers un propriétaire supérieur.

M. Guizot pense que la terre salique n'était autre chose que l'alleu originaire, acquis lors de la conquête et devenu le principal établissement du chef de chaque famille franque. a La terre salique des

< Mod.^Lôos, lod sont des mots geribaniques <nit signl* ftsni sort. Lod est la racine dfs mots fraïKaia lot^ loterie, .

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Whw» SâlieM , e*M , dit-H , la tenn m^atîca des fMIcÀ Ripuflîres, terra sortie titulo adquisita <ëë ionrifiîie^oft , fiereditoê dfs Sftxoos , terru paêerna des fttf moles de Marculfe. »

' LIndépendancë fornîaii donc te Câineière disfiîic- Hf d(M terres âlMMes; ces titres étaient de leur MUife tflsîi^ès de tmlê char^fe Otf redevance. Le pHopriétaire d'un alleu ntait le droit de le donner, èè nîiéner/de te ti'ansmellre par teMaineni oo de nMIé aotrè Façmi. Il éfait Ini-même exempt des IMipMAët des charges pttbliqiies envers TBiat ou le feî, considéré comme chef de TÉia!; cependant bette exemption n'était pas absolue, car il devait le Mrvice militaire et coninhoait aux dons qu'on était en tL^ge de Faire an rot, soit ft répoque de 1^ tenue dèlt assemblées dites champè dé mars, soit Ibrèque le roi visitait la province. D*abfird volontaires ^ ces dons étaient peu à peu devenus Obli(a«fMres; mais Ils n'avaient pas encore le carécière d'un imp5t.~Une autre charge, qui ressemble plus à tme cotitriboiion publique, pesait sor les proprié* itttiiHi d'alleux comme sor les possesseurs de terres, bénéficiaires et tributaires; c'était rdMigatioh de fournir aux envoyés du roi et aux envoyés étrangers qui traversaient le pays, en se rendant vers \% roi, des vivres et des moyens de transport.

Tous les Francs, au moment de la conquête, n'avaient point pris pari à la distribution des terres; ils ne voulaient généralement que du butin, et la plupart d^entre eux emportaient ce butin sur les bords de la Meuse ou du Rhin , dans les premières habitatiooa d.' leurs pères, que pendant longtemps ils préférèrent à tout autre séjour. Quant aux guerriers qui voulaient s'établir dans le pays conquis, ta qui se partageaient ie territoire par la voie du tfort, il ne faut pas croire que le mode de partage fût tel qu'ils «e dispersassent pour aller chacun liabiter avec sa famille la terre isolée qui lui était échue. «Une telle dispersion, dit M. Guizot, eût été fort pt^rilleuse pour les conquérants, et de plus elle eût rompu toutes ces habitudes de vie commune, d'exercice, de jeux, de banquets continuels (|u'ils avaient contractées dans leurs courses, et qui font à ce premier degré de la civilisation Tunique divertissement de Thomme grossier et oisif. L« travail seul rend 1 isolement supportable, et les Francs ne travaillaient

pas. Il n'y eut que peu ou point de partages individuels. Chaque bande comprenait un certain nombre de chefs suivis chacun d'un certain nombre de compagnons; chaque chef reçut des terres pour lui et pour ses compagnons, qui ne cessèrent pas de vivre avec lui. «

Le nombre des Francs, directement et personnellement propriétaires d'alleux, fut donc d'abord assez limité. Deux causes puissantes dont nous au-

rons occasion de parler plus tard, les usurations de la force et les donations aux évêques» «a tendirent

encore à le restreindre.

Terres bénéficiaires.

Les terres bénéficiaires étaient celles «(que le roi ou tout autre chef distribuait à ses fidèles et à ses compagnons à titre de présents, soit comme récompense, soit comme récompense. Ces présents territoriaux, ils ne remplaçaient les dons de vêtements d'armes et de chevaux que les anciens seigneurs germaniques étaient dans l'usage de faire à leurs guerriers, avaient reçu le nom de bénéfices.

Les bénéfices furent d'abord révocables à la volonté du donateur; ils furent ensuite donnés pour un temps déterminé : plus tard on les concéda à vie; enfin ils devinrent héréditaires.

Les concessions de bénéfices sont l'origine de la féodalité.

La fidélité et la reconnaissance du bénéficiaire envers le donateur étaient les conditions morales et légales de la possession d'un bénéfice. Le bénéficiaire était tenu au service militaire, et obligeait même les services civils ou domestiques auprès de la personne ou dans la maison du donateur.

Autant le nombre des terres allodiales tendait à diminuer, autant celui des terres bénéficiaires tendait à s'accroître. — Les bénéfices furent pendant longtemps une sorte de monnaie avec laquelle les rois et les grands propriétaires récompensaient ou cherchaient à s'attacher des guerriers. La dilapidation des domaines royaux et la concession des terres désertes

et incultes, qui étaient censés appartenir au roi, augmenta aussi le nombre des bénéfices. Enfin, la lui qui permettait à un propriétaire libre de convenir sa propriété allodiale en une propriété bénéficiaire, par un hommage public fait au roi ou à un homme puissant dont il voulait s'assurer la protection, accrut beaucoup dans la suite le nombre des bénéfices. Cet acte, qu'on appelait la recommandation, n'était guère en usage au ^v^e siècle que chez les Visigoths.

Terres u^{ib}mairet.

Les terres tributaires étaient celles qui, à l'époque de la conquête, avaient été laissées aux anciens possesseurs, à charge par eux de payer à ceux des guerriers francs, en faveur desquels le sort en avait disposé, une redevance ou un tribut. «Quand les Francs prirent des terres, ce fut pour en vivre et non pour les cultiver; ils n'avaient pas, en fait de propriétés, des notions claires et complètes. La dépossession absolue ne devint point partout et fut la condition des anciens cultivateurs. Fournir aux besoins et aux goûts de leurs nouveaux

UVBE I, CHAPITRK tl

$$f'^* \ll aM$$

BMIree, ei)lfiUef 1^ \$qI av^ c^ta obligation, H au risque de s'eo voir »%i»%r, mail en CMoaeryaot umUffôk tacileiient quelque pari dam to prupriéli* à eeacl (iire qu ila la faisaiei valoir, tel fut «auvei leur sort.

>

Ua grande proprietaire aveva fatto oiafe, e qua lea lempa de viaipuce et de piila);^, trouva reque souvent plus d'avantage à réduire les petits proliferaire) et tirer voisins à immoderato fie tributaires Vll' i^ depQMil(^ ab^olMWi'l&t' - 1^ qombrg d^

terfea tribunrfrea a'necrui 9^s\.

Sufin il y eu(eo^^or^ uqe autre Ç4U\$« d'ac(:roiawum KOUr lea
piYV>ri^ de ce g^re, qui deviu-

a UMu^damoieot descoppefiÛQfia qu'ils f^anieqt, i titr« de bta^6cea,aux hpoiBea q^ila vouJaifiDi s'attacher comme vassaux , les rois et lea gr^lHTa

ptHKiétêrei» diatribqi^iieitf a^uv^nt 4»p\$ fiarU^ de Ifim i«rre» à de »iippies çQiQm, qui lea cpitiv^iwi

ei r vivent « ii ebage 4 m <^^M 9M d'autres ^rvitudes. Cette distribution se fit sous une multàude d^ f(iriiea et dP ççiodûi^s diverae». Ua cqj- çns A^ient tant^i 4^ bpqiaiea librea^ t^ot de yéri* t^bN ser£|, aQ«V«nt de aifqple F^foiera, sQqveo^ 4|||ssi d^ poaaesseora invei^is duo drqit bérédiiiiir^ à la culture des champs qq'i|8 fai^aient yaloir. De là cette variété des noms sous lesquels sont désigMéta, dans lea actes aneieos, les métairies eiploitées à des titres et selon des modes différents; mansus itu- jiomnicatm ^ ingenuilis, servUl^^ (ributiiUs, vesèius, absus. De là aussi, en partie du ohhus , le nombre et Tinfinité des redevances et daa- dioita, coonua plua lard aous le nom de féodaux, et dont la plupart avaient leur source dans les re-, lations primitives de la terre tributaire et de son poneiaeiir avec le propriéaire de qw il la tenait ^ 9

Lais pAiilM : esmpemai ioiii. — Mi4arité te fMfentt.— ReiMoeiaUod à un hériiaj«.->Doiialton.

Gentraîrement à ce qui se pratiquait ehét les anciens germains, qui pu- nissaient de mort les crimes at lea délita graves, et frappaient d'une aqiende en bétail les délits moindres , la loi salique , en usage chez les Francs, punissait Ipus les délits sans distinction , depuis Toffense la plus légère jusqu'au maiirtre, par des amendes pécuniaires gratuites depuis 3 jusqu'à 1800 sous d'or (solidl). C'est ce

ftt'pa appelle les compensaiPQ#«

« La loi salique, se demande à ee sujet M. Fauriel, est-elle, sur ce point pariicuUer, moins civile, plus bart>are que ne Tétaii 1 ancien Msage ger- manique? o*ast l'idée qui se présente d'abord , mais eetie idée

^ M. Giju«f . <-r VMai «ur l'éUt social, e(c, satti lis Ménn «Ingltiift il kt Carioviiojeiit.

pourrait n'être pas exacte. On pourrait, en l'admettant, se méprendre sur la peine et le motif de

loi barbare* Pauvres et avides comme les autres, comme le sont tous les barbares, les premiers en ont découvert les usages de la loi d'origine unificatrice avant les Romains, et ils ont été les premiers à la violer, la loi de l'humanité, celui qui tendait à les dépeupler de l'or si énergiquement convoité par eux, jusque-là l'un des plus puissants mobiles de leurs migrations et de leurs exploits. Accoutumés à braver la mort, ils la craignaient à peine, et pouvaient souvent y échapper par la fuite. Il n'était pas de même, à ce qu'il me semble, de la compensation pécuniaire dont la famille anti-quant était solidaire. Tels parents ont eu « l'absence de la substitution des compensations pécuniaires \ peine afflictive » et cela notifié amonèrerait plutôt le peag

qu'un pas rétrograde dans l'intelligence et la

bifurcadelaie civile.

La solidarité des parents avec le criminel était chose grave, et réécupérée de la loi antique qui tendait à assurer un « union à la mort, en prévoyant la peine à payer la peine pensant l'âge dans le cas où le meurtrier la trouvait trop pauvre pour payer lui-même, était accompagnée de cérémonies singulières »

1^{er} coupable devait se rendre à son bannissement accompagné de magistrats, de témoins de la part de ses parents, tant du côté paternel que du côté maternel. On ramassait dans la maison droite les quatre coins de la maison, un peu de terre de poussière. Cela fait, il venait sur le seuil de la porte; et, prenant avec sa main gauche une poignée de cette terre > il la jetait par-dessus l'épaule de son plus proche parent, puis il finissait la cérémonie en montant, à la tête d'un bâton, en chemise et chauve, sur la haie qui entourait la maison.

Les parents, par-dessus l'épaule desquels il jetait la poignée de terre, étaient tenus de payer, soit individuellement, soit collectivement, la

paàï* satiou due par lui. Toutefois s'ils n'avaient paa de qWH payer, le coupable éuit mis à mort.

La lui fournissait aussi aux parena le omyen de ae soustraire à Tobligation de payer pour les délits.

Le Franc qui voulait rompre avec ses parente, et leur devenir légalement étranger, se présentait de«vaot le iungidn, ou eentenier. Il prenait quatre bâtons d aulne ou de peuplier, les brisait sur sa tête et en jetait les morceaux à terre, déclarant qu'il entendait se retirer de toute communauté d'intiéet et d'affaires avec lela et tels parents qu'il nommait. Cette cérémonie était une renonciation à l'héritage de ses parents , renonciation qui dispensait de cimi»

FRANCE HISTORIQUE Et MONUMENTALE.

coair au paiement des compensations auxquelles ceux-ci pouvaient être condamnés.

La cérémonie par laquelle un homme en désignait un autre pour héritier ou donataire d'un bien n'est pas moins curieuse. Le donateur jetait dans le sein du donataire un rameau vert, ou un brin d'herbe, en nommant, en présence de témoin , le bien légué ou la chose donnée.

Taax des compensations : pour les hommes; pour les femmes.

Rapt, violence, etc.

«Le taux des compensations variait ; il était gradué, à raison de diverses circonstances: 1^ à raison de la nation du personnage lésé; 2^ de son grade et de son rang dans la nation ; 3^ du moment et du lieu où avait été commis le délit; 4^ enfin à raison de certaines considérations sur le plus ou moins de tort qui résultait, pour la tribu, de la même violence, selon le sexe du personnage qui l'avait subie.

«L'inégalité de compensation résultant de la diversité de nation est assez caractéristique dans la loi salique, en ce qu'elle donne la mesure de l'orgueil national des Francs. La tête d'un simple Franc, homme libre, était évaluée à 200 sols d'or, qui étaient censés le maximum de la valeur

légale d'une tête humaine : c'était juste le double du prix mis par la même loi à la vie du Romain libre. Le meurtre d'un Germain qui n'était pas de race Franque était payé ou compensé un quart de plus que celui d'un Romain , et un quart de moins que celui d'un Franc. Un Romain pouvait devenir l'égal de quelque Franc que ce fût; il pouvait devenir antrustion du roi; mais la compensation du meurtre de l'antrustion de race franque était de 600 sols d'or; celle de l'antrustion romain de moitié seulement, d'après le principe invariable qu'à rang égal un Franc valait le double d'un Romain.

«Cette compensation de 600 sols d'or pour le meurtre d'un antrustion était la plus haute de toutes pour un homme. La plus basse, celle de l'esclave, était de 15 sols d'or.

«Dans la loi d'un peuple comme les Francs, peuple guerrier de profession, la valeur d'un homme n'était pas invariable. Tout homme était censé valoir plus en guerre qu'en paix , et sa perte était considérée comme plus grande pour la tribu dans le premier cas que dans le second. La compensation de l'assassinat à la guerre était triple de celle du meurtre commis en temps de paix. »

Les compensations pour le meurtre des Femmes variaient de 200 sols d'or à 700. Cette dernière compensation, le maximum de toutes sans exception , était celle fixée pour le meurtre d'une femme enceinte. La femme ayant déjà été enceinte et en

position de le redevenir était compensée 600 sols d'or. Pour la petite-fille non nubile et pour la Femme ayant passé l'âge de concevoir, la compensation était la même, 200 sols d'or. C'était à raison de son plus ou moins d'aptitude à avoir des enfants et de ses chances plus ou moins prochaines d'en avoir que la Femme Franque avait été estimée par la loi salique...

«Le rapt et le viol figurent dans la loi salique comme des délits communs et qui entraînaient de fortes compensations. Il en coûtait 200 sols d'or pour avoir enlevé une femme à son mari , autant pour avoir arrêté en chemin et violé une fiancée que l'on conduisait à son époux : c'était ce

qu'il en eût coûté pour l'avoir tuée, elle ou son fiancé, Le tarif des offenses moindres faites à une femme esc assez curieux.

Pour une main ou un doigt serrés , 16 sols d'or; pour un bras, au-dessous du coude, 30; pour un bras , au-dessus du coude, 36; pour la mamdle,

40; etc.

Ces dispositions ne semblent-elles pas prouver le besoin qu'avaient les femmes d'être protégées contre la pétulance des Francs, plutôt que la disposition de ceux-ci à leur rendre une espèce de culte timide et respectueux * ?

' * La compensation portait le nom de werhgeld, qui, en laneage tudesque «ffuifie, suivant les un», valeur de l'homme, suivant les auu-es, garantie de l'homme. Le tableau sradué des compensations (pour les hommes) est curieux A étudier, en ce qu'il fait connaître les idées des peuples germaîas sur la valeur relative des individus ; le voici :

1800 sols d'or {solidi) pour le meurtre du Barthure libre, compagnon du roi {in truste regia) , attaqué et tué dans sa maison par une bande armée, chez les Francs Saliens.

960 S. 1» Le duc, chez les Bavafois; ^ l'évêque, diec les Allemands.

900 S. \^ L'évêque, chez les Francs Ripuaires; V le Romain in truste regia , atuqué et tié dans sa maison par une bande armée, chez les Francs Saliens.

640 S. Les parenu du duc, chez les Bavafois.

600 S. P Tout homme in truste regia, chez les Ripoafares ; 2<> le même, chez les Francs Saliens; 3" le comte, chez les Ripuaires; 4« le prêtre né libre, Chez les Ripuaires; 5<> le préu^, chez les Allemands; 6* le comte, chez les Francs Saliens; 7» le sagibaro (espèce déjuge) libre. ibid; ^ le préire, t^.; 9® l'homme libre attaqué et fué dans sa maison par une bande armée, ib.

500 S. Le diacre, chez les Ripuaires.

400 S. Le sous-diacre, chez les Ripuaires; le diacre, chez les Allemands; 3^ le même, chez les Francs Saliens.

300 S. 1^* Le Romain convive du roi, chez les Francs Saliens ; 2^ le jeune homme élevé au service du roi, et Taffrancbi du roi qui a été fait comte, chez les Ripuaires; 3* le prêtre, chez les Bavarois; 4* le sagibaro qui a été élevé à la cour du roi, chez les Francs Saliens; 5^ le Romain tué par une bande armée dans sa maison , ibid.

200 S. 1* Le clerc né libre, chez les Ripuaires; 2» le diacre, chez les Bavarois; 3« le Franc Ripuaire libre; 4« TAUemand de condition moyenne; 5» le Franc ou le Barbare vivant sous U loi salique ; 6<^ le Franc voyageant chez les

LIVRE I, CHAPITRE U

Màr'»fie\$. - ^MorgaM'gkîba, prêtent du matin.

* Dans certaines circonstances , le mariage était accompagné de cérémonies qui semblent destinées à rappeler Vépoque où les Femmes étaient les esclaves et la propriété des maris.

' Quand un homme voulait épouser une veuve, il devait Tacheter à Phéritier du mari, auquel elle était censée appartenir comme Faisant partie de rhéritage. Le (aux de Tachât était fixé par la loi à 3 sols et 1 denier : ce sont des sols d*or dont il est

question.

Gomme du temps des anciens jSermain, le nouvel époux devait assurer un douaire à son épouse. Ce douaire était donné après la première nuit des noces comme présent du lendemain. Il devait être offert au réveil de la mariée, et constituait le prix de sa virginité. Ce présent était d'ailleurs un lôt une somme d'argent ou quelque meuble précieux, tantôt

des attelages de bœufs ou de chevaux, du bétail, des maisons ou des terres. Quel que fût l'objet donné, il n'y avait qu'un seul mot pour désigner la donation : on l'appelait, selon les différents dialectes de

Hîpoairet; 7* l'homme libre, en général, chez les Allemands; 2* le même, chez les Bavares; 3* le Burgunde, l'Allemand, le Bavarois, le Frison et le Saxon, chez les Ripuaires; 4* l'homme libre, colon d'une Église, chez les Allemands.

15D S. 1 Vopiimas, ou le noble Burgunde, tué par l'homme qu'il avait attaqué; V Tintendani d'un domaine du roi, chez les Burgundes; 3* l'esclave bon ouvrier en or, ibid,

100 S. 1* L'homme de condition moyenne (mediocris homo), chez les Burgundes, tué par celui qu'il avait attaqué; 2* le Romain qui possède des biens propres, chez les Francs Saliens; 3* le Romain voyageant chez les Ripuaires; 4* l'homme au roi ou d'une Église, ibid; 6* le colon (lucus par deux capitulaires de Charlemagne) (art. 803 et 813); 6* l'intendant (actor) du domaine d'un autre que le roi, chez les Burgundes; 7* l'esclave ouvrier en argent, ibid/.

' 80 8. Les affranchis. en présence de l'Église ou par une charte formelle, chez les Burgundes.

76 8. L'homme de condition inférieure (minor persona) chez les Burgundes.

55 S. L'esclave Barbare employé au service personnel du maître ou II des messages, chez les Burgundes.

50 8. Le forgeron (esclave), chez les Burgundes.

45 S. 1* le serf d'Église et le serf du roi, chez les Allemands; 2* le Romain, chez les Francs Saliens.

40 S. 1* Le simple affranchi, chez les Bavares; 2* le pâtre qui garde quarante moutons, chez les Allemands; 3* le berger de quatre-vingts moutons, ibid; 4* le seigneur de l'homme qui a douze compagnons (wuh) dans

sa maison , ibid; 5' le maréchal qui soigne douze chevaux, ibiil; 6* le cui>inier qui a un aide (y'iM/or), ibid; 7" Torfêvre, itwi:S* ranuurifr, ibi^I; 9* le fonseron, iind; 10" le charron , chi-z les Burgundes.

36 S. 1* L*exc'avfi, chez les Ripuaires; 2* l'esclave devenu colon tributaire, f 61V/.

' 30 S. Le gardeur de cochons , chez les Burgundes.

20 8. L'esclave, chez les Bavares.

15 S. L*esclave, chez les Francs Maliens.

* Hisi, de France. — t. ii.

Iridiome germanique, morf^ⁿ-gabe ou morganeghiba, présent du matin.

Religion des Francs. ~ Culte d'Odin. — Traditions religieuses

des Scandinaves.

A leur entrée dans la Gaule, et du temps de <lhlovis , les Francs étaient encore païens. Us avaient la religion des peuples du nord et des Scandinaves; ils apportèrent avec eux, comme des idoles nationales, les images de Thor, d*Odin, de Frigga et de Freya. Us croyaient aux joies sen* suelles du Valballa, paradis des braves : ils étaient attachés à ces croyances de leurs aïeux, mais. Us ne montraient ni fanatisme ni intolérance. On ne voit pas que dans aucune occasion ils aient cherché à tourmenter les chrétiens ni à les gêner dans Texercice de leur culte. « Le baptême que reçac Ghlovis, en 496, dit M. Beugnot (dans son Histoire de la destruction du Paganisme), détermina sans doute la ruine du culte Scandinave dans la Gaule; mais ses conséquences ne devaient se faire sentir qu'insensiblement, car le chef des Francs n'avait ni le pouvoir ni l'intention de violenter les consciences, non pas de ses sujets , mais des Barbares qui combattaient sous ses ordres. Aussi, les superstitions importées de la Germanie continuèrent-elles à se répandre dans toutes les parties de la Gaule occupées par les Francs, et à y féconder les principes d'erreur qui y avaient été déposés entièrement. Nulle part en Europe on ne voyait plus que dans

cette contrée les croyances , les pratiques et les rites idolâtres en honneur; nulle part la population ne montrait moins de disposition à passer, dans un temps même éloigné, sous les bannières du christianisme. »

Pour des peuples dont les idées devaient être simples et restreintes dans un cercle assez borné, la mythologie des Scandinaves était fort compliquée : cette complication décèle une origine orientale. Comment cette religion étrangère avait -elle été adoptée par des peuples de race Germanique? Comment avait - elle obtenu la préférence sur le druidisme? c'est ce que nous ignorons complètement.

Voici d'ailleurs, et d'après le résumé fait de l'Edda, par M. de Chateaubriand , quelles étaient les croyances des adorateurs d'Odin.

Le géant Ymer fut tué par les trois fils de Bore, Odin, Vile et Ve. La chair de Ymer forma la terre, son sang la mer , son crâne le ciel. Le Soleil ne savait pas alors où était le jour, la Lune ignorait ses forces et les Étoiles , ne connaissaient point la place qu'elles devaient occuper.

« Un autre géant, appelé Norv, fut le père de la Nuit. La Nuit, mariée à un enfant de la famille des

FRANCE' HISTORIQUE ET MONUMENTALE.

MU

dieux , enfant le Jour. Le Jour et la Nuit furent placés dans le ciel sur deux chars conduits par deux chevaux. Hrim-fax (crinière gelée) conduit la Nuit : les gouttes de ses sueurs font la rosée. Skin-Fax (crinière lumineuse) mène le Jour. Sous chaque cheval se trouve une outre pleine d'air : c'est ce qui forme là fraîcheur du matin.

Un chemin ou un pont conduit de la terre au firmament; il est de trois couleurs et se nomme Tarc-en-ciel. Il sera rompu quand les mauvais génies, après avoir traversé le fleuve des enfers, passeront sur ce pont.

«La cité des dieux est placée sous le chêne Ygg- Drasin, qui ombrage le monde. Plusieurs villes existent dans le ciel.

Le dieu Thôr est fils aîné d'Odin : Tyr est la divinité des victoires. Heihdall, aux dents d'or, a été engendré par neuf vierges. Loke est l'artisan des tromperies. Le loup Feurîs est fils de Loke; enchaîné avec difficulté par les dieux, il sort de sa bouche une écume qui devient la source du fleuve Vam (les vices).

«Frigga est la principale des déesses guerrières, qui sont au nombre de douze; elles se nomment Walkiries. Gadur, Rosta et Skulda (l'avenir), la plus jeune des douze Fées, vont tous les jours à cheval choisir les morts.

Il y a donc le ciel où se trouve la grande salle, le Valhalla, où les braves sont reçus après leur vie. Cette salle a cinq cent quarante portes : par chacune de ces portes sortent quatre-vingts guerriers morts pour se battre contre le Loup. Ces vaillants squelettes s'amuse à se briser les os, et viennent ensuite dîner ensemble : ils boivent le lait de la chèvre Heidruna, qui broute les Feuilles de l'arbre Lœrada. Ce lait est de Thydromel ; on en remplit tous les jours une cruche assez large pour enivrer les héros décédés. Le monde finira par un embrasement. »

L'Edda renferme deux systèmes mythologiques distincts dans leur ensemble, mais qui, s'accordant en quelques points isolés, consacrent tous les deux le culte de trois divinités principales, Odin, le dieu suprême, Thor, le dieu du tonnerre, et Jotun, la terre. Le système dont M. de Chateaubriand a donné une idée est le plus nouveau ; c'est celui qui, à la suite d'une longue et pénible lutte, a fait oublier l'ancien. On ne suppose pas qu'il ait été apporté d'Asie en Germanie plus d'un siècle avant l'ère chrétienne, et il y a même des motifs de croire que son introduction y pourrait être postérieure à cette époque.

Le premier système de mythologie des races Scandinaves n'était qu'une ébauche de cosmogonie, qu'une allégorisation des forces les plus apparentes de la nature physique. Les dieux principaux étaient

le ciel (Odin), la terre (Jotun), l'eau (Ygg), l'air (Kari) le tonnerre (Thor), le Feu (Logi). Au-dessous de ces dieux principaux on comptait un certain nombre de divinités subalternes, expression de leurs attributs respectifs, et qui étaient censées composer leurs diverses familles. Ce sys-

tème avait été apporté dans la Germanie septentrionale par un peuple parti des bords de la mer Caspienne.

Le second système mythologique, que les savants du nord nomment le culte des ^{^^e^^} paraît avoir été la religion des Goths primitifs; ce fut du moins par l'intermédiaire de ces peuples qu'il se répandit dans la Germanie. Il offre une cosmogonie plus développée et plus compliquée que le précédent. Il comprend trente-deux divinités principales (dieux ou déesses), dont plusieurs sont une personnification des Forces morales ou intelligentes de l'humanité. Ainsi, on y trouve un dieu de réloquence et de la poésie {Braga\ une déesse de la concorde conjugale {Snotra\ une déesse de la justice («SJ^^/im). Le seul dieu malfaisant est celui de la ruse (Loke\ La déesse Freya coirespond à la lune (Phoebé) des Grecs et des Latins; mais le mythe qui la concerne exprime une idée tout-à-fait différente, Freya ressemble plus à Vénus qu'à Diane ; c'est la déesse de l'amour; elle est mariée à un dieu aveugle et dliumeur chagrine {Hodur\ espèce de Vulcain septentrional ; elle en a deux filles aussi belles et aussi gracieuses qu'elle. Les Grâces, compagnes de Vénus, sont au nombre de trois.

Ce qui semble prosver que l'introduction de la Aiythologie odinique était, au v^e siècle, encore UScente chez les peuples germaniques, c'est que Tacite, dans le livre célèbre qu'il a consacré aux mœurs des Germains n'en fait aucune meâtion» Il parle, au contraire, d'un dieu Tmsto, fils de la déesse Heriha (la terre), qui eut pour fils le dieu Mann, lequel, à son tour, engendra trois autres fils, Ingeifo, Istevo et Bermio, dont les trois principaux groupes de peuples germaniques tirâimt leur origine et leur nom d'Ingevons, dîsleVcms et d'Hermions. a Quelques-uns, dit-il, usant de là liberté qu'on a de mentir en des dioses si anciennes, attribuent à Mann d'autres enfants qui auraient donné la naissance et le nom aux peuples des Marses, des Gambrives, desSuèves et des Vandales.» Ce mythe géographique restreinte la Germanie n'a pas de rapport avec la cosmogonie des Scandinaves, à laquelle Tacite ne fait aucune allusion; ce qui prouve qu'elle n'existait pas de son temps; tandis qu'il parle avec détail du culte d'isis, introduit chez les Suèves, et de la déesse Hertha, ado-

rée chez les Longobards^ les Angles, les Varins et d'Étitrès peuples de leur voisinage. «Ils adorent, dit-il, la terre comme notre^ mère commune ; ils Tap*

LIVRE 1, CHAPITRE H

pelleot Ifer^ha. Ils croient qu'elle intervient dans les affaires des hommes, et qu'elle se promène quelqu'fois au milieu des nations. Dans une lie de TOPé^n es(un bois, et dans ce bois un char couvert dédié à la déesse. M prêtre seul a le droit d'y toucher; il connaît le moment où la déesse est présente 4ans ce sanctuaire; elle part traînée par des génisses, et il la suit avec tous les respects de la religiQi}. Ce sont alors des jours d'allégresse; c'est une fête pour tous le^ lieux qu'elle daigne visiter et hoQorer de sa prései^ce. Les guerres sont suspendues; on ne prend point les aripes; le fer est enferipé. Gp temp^ est le seul où ces Barbares coq- ^aissent , 1q seul où ils aillent la paix et le repos. Il 4mk*9 JMSqu'à ce que (a déesse, étant rassasiée du commerce des mortels, le n^ême prêtre la rende i iQn Icpaple. Alors le cbqr et les voiles qui le couvrent, et, si on les ep croit, la divinité elle-même, ipnt baignés dans un lac solitaire : des esclaves s'acquittent de cet office, et aussitôt après le lac to çqgloï}tit. De là une religieuse terreur et une faintç igiipf aoe sur cet objet mystériçiix qu'on ne peut voir sans périr.»

L'l|e d'Hertbsi porte encore aujourd'hui le pom de Terr^-Sainie; c'est l'Ile de Helg-Lanni située en face de remtM>ucbure de l'Elbe, non loin des côtes du Holsteio et du Danemark.

Tacite parle encore de Mercure, de Jupiter et de U^rs commue de divinités adorées par quelques peuples de la Qermanie; mais il ne désigne pas les noms que ces peuples leur donnaient; tandis que les écrivains latins des vii®, viii® et \x^ siècles disent que chez les peuples geripains Mercure se nQïJf^mdit Fuodeh et Jupiter Thunnaer. Ces deux pomi ont beaucoup de rapport avec ceux d'Odin et de Tbpr, ce qui serait, à notre avis, une preuve quQ rintroductioq du culte odioique en Germanie rmo-

qt f seuleiii^t ^ l'époque des grandes invasions des Barbares, aux m® et iv® siècles.

Passion guerrière des Francs.— Les Berserkers.

Gomme tous les sectateurs d'Odin, les Francs aimaient la guêrre avec passion. La guerre était à leurs yeux le moyen de devenir riches en ce monde, et, dans l'autre, convives des dieux. Les plus jeunes et les plus violent^ éprouvaiept quelquefois dans le combat des accès d'extase frénétique, pendant lesquels ils paraissaient insensibles à la douleur et doués d'une puissance de vie tout-ft-fait extraordinaire. Ils resuiient debout et combattaient encore , atteints de plusieurs blessures, dont la moindre eût suffi pour terrasser d'autres hommes. Les langues du nord avaient un terme spécial pour désigner ceux qui étaient sujets à cette espèce de furie héroïque.

a L'histoire et les*Sag;a^^ dit M. Depping,.nQU^ enseignent qu'il prepaît à ce\$ héros, de temps ^ autre, des accès de frénésie, provenant probablement de l'exaltation de leur courage, et peut-être aussi de l'usage de quelque boisson qui portait à la fureur. Dans ces accès, i|s écumaient , ils ne distinguaient plus rien autour d'eux; leur tête, comme saisie d'un vertige, ne dirigeait plus leurs actions ; leur glaiye frappait indistinctement amis et ennemis, les êtres vivants, les arbres et les pierres; ils détruisaiept leurs propres effets, et s'eutpuraieat quelquefois de victiipes de lepr férocité. La langue du pprd ^vait un t^rqie particulier pour design^ les c{ïampiQos svuets à çqs transports du cerveau ; c'est celiiv de berserHer. Ce mot revient ^i fréquemment dans (es Saga^, que Ton regarde l'état de frénésie qu'il désigne comipe étant devenu presque habituel aqx pirates qui passaient leur vie i croiser en mer et à se battre en duel. 11 est dit de Sivald, nommé par acclamation roi de Suède, qu« ses cinq fils étaient berserkers ; dans leur accès de rage, i|s avalaient des cbarbpfis ardents et se précipitaient dans le feu ^ » ■ (^

Armes et costume de guerre des Francs.

Nous avons déjà (t. I, p. 345) esquissé, d'après Sidoine Apollinaire, le portrait d'un chef des Francs et de sop cortège. Les guerries francs qui

passèrent les derniers de la Germanie dans la Gaule n avaient pour ta plupart ni la même élégance ni la même propreté.

«Ils relevaient et rattachaient sur le sommet du front leurs cheveux d'un blond roux, qui formaient une espèce d'aigrette, et retombaient par derrière en queue de cheval. Leur visage était entièrement rasé, à l'exception de deux longues moustaches qui leur tombaient de chaque côté de la bouche. Ils portaient des habits de toile serrés au corps et sur les membres, avec un large baudrier auquel pendait l'épée. Leur arme favorite était une hache à un ou deux tranchants, dont le fer était épais et acéré et le manche très court. Ils commençaient le combat en lançant de loin cette hache, soit au visage, soit contre le bouclier de l'ennemi : rarement ils manquaient d'atteindre l'endroit précis où ils voulaient frapper.

«Outre la hache,- qui, de leur nom, s'appelait

^ M. Dgppiif c, HUt des expéditions maritimes des Normands. — M. AuQ. Thierry a retrouvé « dans Sidoine Apollinaire, la description de cette folie héroïque chez les Francs ;

« loTicti perdant « aolmo que sopertunt Jam propè post animam

. —La folie qtfArioste a donnée & son héros n'était-elle pas celle I &t% berserkers?

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

fnmkiske, ils avaient une arme de trait qui leur HtÊk particnKère, et que, dans leur langue, ils ■ommaieiit hang ^, c'est-à-dire hameçon. C'était une pique de médiocre longueur et capable de servir également de près et de loin; la pointe, longue ei forte, était armée de plusieurs barbes ou crochets tranchants ou recourbés comme des hameçons. Le bois était recouvert de lames de ſFer dans presque toute sa longueur, de manière à ne pouvoir être brisé ni entamé à coups d'épée. Lorsque le hang s*était fiché au travers d'un bouclier, les crocs doat il était garni rendaient Tei traction impossible; il restait suspendu, balayant la terre par son eitréripité. Alors le Franc qui l'avait jeté s'éhnçait, et, posant un pied sur le javelot,

appuyait de tout le poids de son corps et forçait l'adversaire à baisser le bras et à se dégarnir ainsi la tête et la poitrine. Quelquefois le hang attaché au bout d'une corde servait, en guise de harpon, à amener tout ce qu'il atteignait. Pendant qu'un des Francs lançait le trait, son compagnon tenait la corde, puis tous deux joignaient leurs efforts soit pour désarmer leur ennemi, soit pour l'attirer lui-même par son vêtement ou son armure.

Les Francs conservèrent long - temps cette physionomie et cette manière de combattre. — Un demi-siècle après la conquête, lorsque le roi Théobert passa les Alpes et alla faire la guerre en Italie, la garde du roi avait seule des chevaux, et portait des lances du modèle romain : le reste des troupes était à pied, et leur armure paraissait misérable. Ils n'avaient ni cuirasses ni bottines garnies de fer : un petit nombre portait des casques ; les autres étaient nu-tête. Pour être moins incommodés de la chaleur, ils avaient quitté leur armure de toile grossière et gardaient seulement des culottes d'étoffe ou de cuir qui leur descendaient jusqu'au bas des jambes. Ils n'avaient ni arc, ni fronde, ni autres armes de trait, si ce n'est le hang et la fronde. C'est dans cet état qu'ils se mesurèrent contre les troupes de l'empereur Justinien.

La bravoure était naturelle aux guerriers francs ; l'exemple du courage leur était donné par leurs chefs, pour lesquels il aurait été honteux de se laisser surpasser par des inférieurs.

Les jeunes nobles attachés aux chefs francs considéraient la guerre comme la plus digne occupation de l'homme. On leur aurait persuadé plus malaisément de labourer la terre et d'attendre la récolte que de provoquer un ennemi et de s'exposer à des blessures. Il leur paraissait lâche et mou de con-

* Vangon, piquet dont la pointe était armée de deux crocs recourbés : il en fut souvent question dans les annales des auteurs. L'ancien nom avait la forme d'une tige de lis héraldique.

acquiescer par la sueur ce qui pouvait l'être par le sang 1.

Les combats étaient d'ailleurs, chez les Francs, un moyen d'arriver à la renommée et à la fortune. Le courage de la jeunesse était entretenu par des bardes, qui, à des hymnes en l'honneur des dieux, à des chants de guerre pour exciter les armées, mêlaient des chansons historiques destinées à célébrer les aventures, les exploits et les victoires des braves guerriers.

La nation se chargeait aussi d'offrir des récompenses au courage. Elle faisait distribuer à chacun de ceux que leurs exploits avaient élevés au rang de chef, du blé, des troupeaux ou des terres : récompenses honorables et fructueuses qui les aidaient à soutenir leur rang et à entretenir ce cortège nombreux d'hommes de guerre, témoignage public de puissance et de considération. '

On a vu que la masse des guerriers francs était mal armée : la principale armée défensive était un étroit et long bouclier. Comme chez les Spartiates, c'était chez les Francs un opprobre de jeter ce bouclier pour fuir. r
.....

Une coutume sacrée parmi les Francs était celle de ne point abandonner les blessés. Les Francs se faisaient aussi un point d'honneur, vainqueurs ou même vaincus, d'enlever leurs morts du champ de bataille.

L'élite des hommes libres, les nobles et les chefs combattaient seuls à cheval ; mais l'infanterie et la cavalerie étaient souvent entremêlées et manœuvraient de concert : l'infanterie faisait la principale force des armées. Les Francs aimaient à combattre leurs ennemis de près. Us faisaient peu usage d'armes de jet. Outre l'angon et la francisque, ils avaient de larges sabres pareils à ceux des Gaulois, et des piques au fer court et aigu, qu'ils nommaient *frammées*, d'énormes massues de bois nouveaux et des pieux acérés et durcis au feu.

Leur tactique militaire était simple. Leur infanterie la plus pesamment armée se formait en masse compacte dans un ordre cunéiforme ou triangulaire; la cavalerie se rangeait sur les ailes et dans les intervalles; en avant s'élançaient des fantassins d'élite choisis parmi les jeunes gens les plus alertes et les plus intrépides : ceux-ci engageaient le combat. Quand

leurs attaques successives, appuyées par quelques charges de cavalerie, avaient jeté le désordre dans les phalanges ennemies, l'infanterie franque, formée en coin, s'ébranlait, la pointe en avant, et son choc irrésistible brisait les lignes qui lui étaient opposées, dont la cavalerie achevait ensuite la défaite. •

* Tacite, Maurs des Germains, e. xiv. • * •

Architecture Religieuse du V^e au X^e siècle

LIVRE I, CHAPITRE II

Tous les guerriers francs avaient le droit d'assister aux assemblées publiques, où, comme chez les Gaulois, chacun se rendait armé; mais les jeunes gens ne pouvaient prendre les armes qu'après en avoir été jugés capables dans une assemblée même de guerriers. Le jeune homme recevait publiquement des mains de son père, de quelqu'un de ses parents, on, d'un des chefs, le bouclier et la framée : c'étaient là les premiers honneurs de la jeunesse. Le jeune homme avait jusque-là fait partie de la famille; il devenait dès lors un des membres de la nation.

Longue chevelure. Signe de noblesse. .

La chevelure longue était le signe ostensible de la noblesse chez les Francs. ^

«Couper les cheveux à un Mérovingien , dit M. de Chateaubriand , c'était tout simplement le déposer et le reléguer dans la classe populaire. — On dépouillait un roi franc de sa chevelure comme un empereur de son diadème; les Germains, dans leur simplicité, avaient attaché le .signe de la puissance à la couronne naturelle de l'homme^

«Il arriva que l'inégalité des rangs se glissa par cette coutume dans la nation : pour que les chefs fussent distingués des soldats, il fallut bien que ceux-ci se coupassent les cheveux : le simple Franc portait les cheveux courts par derrière et longs par devant. — ^^ Khlovis (Ghiovius) et ses

premiers compagnons, en revenant de la conquête du royaume des Visigoths, offrirent quelques chet^eux de leur tête aux évêques : ces Samsbn leur laissaient ce gage comme un signe de force et de protection. Un pécheur trouva le corps d'un jeune homme dans la Marne; il le reconnut pour être le corps de Khiovigh II, à la longue chevelure dont la tête était ornée ; et dont l'eau n'avait pas encore déroulé les tresses.' Les Bourguignons, à la bataille de Véséronce, reconnurent au même signe qu'un chef, franc, Khiodomir, avait été tué. «Ces chefs, dit «tAgathias, portent une chevelure longue; ils la «partagent sur le front et là laissent tomber sur «leurs épaules; ils la font friser; il l'entretiennent «avec de l'huile; elle n'est point sale comme celle «de quelques 'peuples, ni tressée en petites nattes «comme celle des Goths. Les simples Francs ont les «cheveux coupés en rond , et il ne leur est pas per- «mis de les laisser croître. - •

«On prêtait serment sur ses cheveux.

«A douze ans, on coupait pour la première fois la chevelure aux enfants de la classe commune; cela donnait lieu à une fête de famille appelée capitulatoria.

«Les clercs étaient tonsus comme serfs de Dieu: la tonsure a la même origine.

«On condamnait les conspirateurs à s'inciser mutuellement les cheveux.

-i «Les Visigoths paraissent avoir attaché. aux cheybus la même puissance que les Francs : un canon du concile de Tolède , de l'an 628 , déclare qu'oti ne; pourra prendre à roi celui qui se sera fait coii^ Iper les cheveux. » *

Habitations des Francs.— Rétideoces royales.

Les rois francs préféraient le séjour des champs à celui des villes ; ils tenaient ordinairement leur cour dans de vastes fermes voisines des rivières et des forêts, où ils se livraient à l'exercice de la chasse, leur délassement favori.

«L'habitation royale, dit M. A. Thierry dans sa description de la célèbre résidence de Braine (auprès de Soissons), n'avait rien de l'aspect militaire dès châteaux du moyen âge; c'était un vaste bâtiment entouré de portiques d'architecture romaine, quelquefois construit en bois poli avec soin, et orné de sculptures qui ne manquaient pas d'élégance.'

«Autour du principal corps de k^s se trouvaient disposés par ordre les logements desofBciers l'ei palais, soit Barbares, soit Romains d'origine, et des chefs de bande qui, selon la coutume germanique, s'étaient mis avec leurs guerriers dans la tryste du roi, c'est-à-dire sous un engagement spécial de vasselage et de fidélité. D'autres maisons de moindre apparence étaient occupées par un grand nombre de familles qui. exerçaient, hommes et femmes, toutes sortes de métiers, depuis Forfévrië et la fabrication des armes jusqu'à Titat de tisserand et de corroyeur, depuis la broderie en soie et en or jusqu'à la grossière préparation de la laine et du lin. La plupart de ces familles étaient gauloises, nées sur la portion du sol que le roi s'était adjugée comme part de conquête, ou transportées violemment de quelque ville voisine pour coloniser le domaine royal; mais si l'on en juge par la physionomie des noms propres, il y avait aussi parmi elles des Germains et d'autres Barbares; dont les pères étaient venus en Gaule comme ouvriers ou gens de service à la suite des bandes conquérantes. D'ailleurs, quelle que fût leur origine ou leur genre d'industrie, ces familles étaient placées au même rang et désignées par le même nom, par celui de litesen langue tudesque, et en langue latine par celui de fiscains, c'est-à-dire attachés au fisc. Des bâtiments d'exploitation agricole, des haras, des éiâbles, des bergeries et des granges, les mesures des cultivat«*urs et les cabanes des serfs du domaine complétaient le village royal, qui ressemblait parfailem^t, quoique sur

une plus grande échelle, aux villages de rancienne Germanie. Dans le site même de ces résidences, il y avait: quelque chose qui rappelait le souvenir des paysages d'outre-Rhin; la plupart d'entre elles se trouvaient sur la lisière et quelques-unes au centre des grandes forêts mutilées par la civilisation, ei dont nous admirons encore les restes.»

Ces résidences royales servaient de modèles aux habitations des notables et des principaux chefs francs, qui réunissaient aussi autour d'eux un cortège de guerriers dévoués et une troupe nombreuse de serviteurs et d'esclaves, aptes à tous les travaux de TagficuUure et à tous les genres de métiers.

«C'était dans une de ces résidences champêtres que le roi franc faisait garder, au fond d'un appartement secret, les grands coffres à triple serrure qui contenaient ses richesses en or monnayé, en vaées et en bijoux précieux ; c'était là aussi qu'il accomplissait les principaux actes de sa puissance royale. Il y convoquait en synode les évêques des villes gauloises, recevait les ambassadeurs des rois étrangers et présidait les grandes assemblées de la nation franque, suivies de ces festins traditionnels .parmi la race teutonique, où des sangliers et des daims entiers étaient servis tout embrochés, et pu des tonneaux défoncés occupaient les quatre coins de la salle. Tant qu'il n'était pas appelé au loin par la guerre contre les Saxons, les gretons ou les Goths, le chef royal des Francs employait son temps à se promener d'un domaine à l'autre. Il allait de Braine à Attigny, d'Auigny à Compiègne, de Compiègne à Verberie, consommant à tour de rôle, dans ses fermes royales, les provisions en nature qui s'y trouvaient rassemblées, et se livrant, avec ses vassaux de race franque, aux exercices de la chasse. &

Mœurs, coutumes diverses, etc.

Des deux peuples germains établis dans la Gaule, le peuple franc était le moins avancé dans la civilisation, celui où les arts et l'industrie n'avaient pris le moins de développement, celui, enfin, dont les mœurs étaient les plus rudement et les plus grossières. Les petites tribus franques qui antérieurement au V^e siècle habitaient la Gaule belge, et avaient adopté des usages analogues à ceux des Gallo - Romains, se trouvaient comme perdues au milieu des bandes nombreuses arrivant d'outre-Rhin. Ces bandes, sorties tout nouvellement des forêts germaniques, avaient le caractère ardent, impétueux ; habituées à une vie presque sauvage, elles considéraient toutes les jouissances de la civilisation comme des re-

cherches propres à amollir et à efféminer. Il est probable que, pour ne pas paraître avoir dégénéré

de leurs aïeux , les Francs nés dans la Gaule durent, en compagnie de ces nouveaux venus, reprendre quelque chose de leur rudesse primitive et de leur barbarie originelle.

tes Francs d'outre-Rhin, con[^]pie ceux de la G[^]ule, étaient vivement attachés à la Confédération qui formait leur lien national : l'histoire ne les a jamais représentés, comme les peuples gaulois du temps de César, jaloux et ennemis les uns des autres; on ne cite aucune de leurs tribus qui, afin d'en accabler une autre, sa rivale, ait fait cause commune avec des envahisseurs étrangers. Les Francs n'avaient[^] p[^] moins d'attachement pour les intérêts particuliers de leur tribu , que pour les intérêts généraux de la nation : réunis en conseil , ils prenaient facilement ombrage des actes qu'ils estimaient contraires à son intérêt ou à son honneur , et ils les puniraient rigoureusement. On pendait aux arbres des tirets les transfuges et les traîtres; on étouffait dans la fange des marécages les lâches et les hommes[^] infâmes par leurs mœurs.

On a vu que les délits particuliers et les crimes commis contre les individus étaient punis par des amendes et soumis à des compensations. 1) y avait certains cas où la compensation n'était pas admissible; c'était surtout dans les querelles où, l'offense n'étant point matérielle , on ne pouvait constater de quel côté était le droit ou le tort : alors , suivant l'ancien usage germanique , il était permis aux adversaires de vider leurs différends par les armes. On considérait le résultat du combat comme un jugement de Dieu, et le vaincu avait tort. On verra plus loin une loi barbare régulariser et généraliser cet usage.

Les Francs étaient hospitaliers ; ils considéraient l'arrivée d'un hôte comme une bonne fortune. ils cherchaient par des fêtes et par des festins \ lui rendre agréable le séjour dans leur maison. Ils lui indiquaient la route à son départ , l'accompagnaient même , et ne le quittaient qu'après lui avoir désigné quelque demeure où il devait trouver l'hospitalité.

Ainsi que tous les peuples germitins, ils attachaient un grand prix aux jouissances de la table ; ils mangeaient beaucoup et buys) i^t jusqu'à l'ivresse. Comme les guerriers ne quittaient jaipais leurs armes , les festins dégénéraient souvent en querelles sanglantes.— Le jeu était un de le- qin^ passetemps favoris; ils y mettaient une sorte de frénésie; quelques-uns, après avoir tout perdp, joifiaient même leur liberté; et, \$i la fortune coptinpaît à leur être contraire, ils se laissaient lier et vendre comme une pièce de bétail.

Les Francs étaient crédules et superstilleiï- Après même leur conversion au dirisiianisme , on les voit consulter les devins et les augures, et re*

LtVftE 1, CHAt»lTRE III

dl

êÊÊtm

mk

coarir aux sôrtîlège^. Lorsqu'ils étaient encore païetié , ils àyaten recours S là divttiatiôh pmr les affaires publiques , aus^i bien ([ut poiir lei éffeires domestiques. Les prêtres][>k'é8idatent qiïelquelbis ani éirémônies augurâtes ; floais leulr présence n'y était pas d'une absolue hécessité. Dané certaine cas, les f6t)ctfons de devins , d'interprètes des augures, étaient exercées : pour la i^oïille , pat* le père ou l'âiën!; pour la tribu , par le chef; pour la nation , par le roi.

CHAPIThe IIL

Oil^Mlife dc«Biii^iidPt.-GoaTerfieinemetadiDjiitot|^ioo.~Uttge adminiitratif de la langue latine.— Influence des Gallo-Romain. ^Ôode dei Bargmides. — Corotieniation». — Loi* lur le mariage. Brppriaé fqpðera.— Partages. - HospilalU^ . — Forêts. — Peinq du talion. — Amendes.— Duel judiciaire.— Dispositions relatives aux eictaTe» et aux anlmanx.

Caractère dea Bargnndet.

Lés qualités qui distinguaient spécialement les Burgundes et qui formaient le fond de leur caractère étaient la modération, la douceur et la bonhomie, à n paraît que cette bonhomie, qui est un des caractères actuels de la Germanie, se montra de bonne heure chez ce peuple. — Avant leur établissement à Touest dû Jura, presque tous les Burgundes étaient des gens de métier, ouvriers en charpente ou en menuiserie. Ils gagnaient leur vie à ce travail dans les intervalles de paix, et étaient ainsi étrangers à ce double orgueil du guerrier et du propriétaire oisif qui nourrissait l'insolence des autres conquérants barbares.

« Temporalisés sur les domaines des propriétaires féodaux, ayant reçu ou pris à titre d'hospitalité les deux tiers des terres et le tiers des esclaves, ce qui probablement équivalait à la moitié du tout, ils se firent scrupule de rien usurper au-delà. Us ne regardaient point le Romain comme leur colon, comme leur maître, selon l'expression germanique mais comme leur égal en droits dans l'assiette de ce qui lui restait. Ils éprouvaient même devant les riches sénateurs, leurs copropriétaires, une sorte d'embarras de parvenus. Cantonnés militairement dans une grande maison, pouvant y jouer le rôle de maîtres, ils faisaient ce qu'ils voyaient faire aux

* Zidif, féodal » l'acte, /acte dans les anciennes langues teutoniques, signifiaient petit et dernier. Les Germains donnaient ce nom aux gens de la classe inférieure, qui, chez eux, étaient colons ou fermiers attachés à la glebe: c'était selon toute probabilité, les restes d'anciens peuples vaincus. — Zidif si- l'acte encore petit en français moderne*

clients romains de leur noble hôte et se réjouissaient de grand matin pour aller le saluer par les noms de père ou d'oncle, titre de respect fort usité alors dans l'idiome des Germains. Ensuite, en nettoyant leurs armes ou en graissant leur longue chevelure ils chantaient à tue-tête des chansons nationales, et, avec une bonne humeur naïve, demandaient aux Romains comment ils trouvaient cela »

Peu de temps après leur entrée dans la Gaule, les Burgundes étaient devenus chrétiens et presque aussitôt hérétiques, car ils avaient embrassé l'arianisme. Toutefois, plus occupés d'intérêts matériels que de que-

relles religieuses, ils avaient peu d'ardeur pour leurs nouvelles croyances, et n'opposaient nulle intolérance envers les croyances des autres. Le roi Gondobald, loin de persécuter ses sujets catholiques, burgundes ou romains, permettait à ses propres enfants et aux officiers de son palais de pratiquer publiquement le culte auxquels ils étaient attachés. Son fils Sigismond fit preuve d'une égale mansuétude, et laissa les évêques orthodoxes des villes qui reconnaissaient sa domination prêcher la foi catholique et convertir sans obstacles la population burgundienne. — La politique n'était sans doute pas étrangère à cette conduite de princes dont les États avoisinaient ceux des Wisigoths, Ariens zélés et persécuteurs. — Le clergé catholique contribuait à assurer aux rois burgundes la fidélité des masses gallo-romaines; mais ces rois tardèrent trop à se convertir eux-mêmes; et, comme on le verra plus loin, ce clergé, qui les préférait aux Wisigoths, sectateurs d'Arius, les

* Lettres sur l'Histoire de France, c. vi, M. Augustin

Thierry appuie son opinion qu'il exprime sur le caractère des Burgundes par des vers de Sidoine Apollinaire, recueillis dans le Recueil des historiens de France, et qui ont été souvent cités. Voici ceux qui se rapportent le plus au sujet:

Laudantem tetrico non vetulam patris parentem,

Quod Burgundio canlat ceculentus; et

Infundeos addo oomam butyro. •«

Quem non vetulum pater ris parentem, Nutricibusque yvum, die nec orto.

Tôt taolique pctunt simul c^ ^ ^antes.

L'empressement que le Burgunde, aux chereux impréfini d'un l'heure rance, montre à voir. <«i(er avant le jour son hôte romain n'a pas été considéré par tous les historiens modernes comme un signe d'hommage et de respect. M. Michelet et M. Fauriel y voient plutôt un manque de savoir-vivre et un acte irrespectueux.

c Homme h(ureux ! tu ne vois plis avant le jotn* cette armée de géants qui viennent vous saluer comme leur grand-père ou leur père nourricier»
» — Traduction de M. Michelet.

f o fbrf une celui que n'envahissent pas brusquement dès it jour, sans plus de façon que l'on n'entre chez le vieux mari de la nourricede son père, tant et de tels ^éani».., ^^Tràdnction de M. Fauriel,

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

aife

abandonna pour se rattacher aux Francs , adeptes fervents de la foi catholique.

Gouvemement et administration.

Les Burgundes empruntèrent aux Romains les formes générales de leur gouvernement et de leur administration. — Après avoir remplacé par un roi,^ chef unique et presque absolu, l'autorité de divers^ cheft militaires auxquels ils obéissaient à époque de rinvasion, et qu'ils nommaient hén-dins, ils adoptèrent, pour la plupart des offices et des di-. gnités, des dénominations romaines. — Lécbmniân-. dément suprême des armées éiait confié à un chef qui avait le titre de patrice. L'administration des finances, la perception des impôts étaient sous ta surveillance d'un intendant du fisc, « Les Romains; dit M. Fauriel, n'étaient pas seulement admis à ces emplois éminents, il paraît que, dans Torigine, et à l'époque même où nous en sommes, ils les exerçaient à l'exclusion des Burgundes. Ce n'est qu'un peu plus tard, et par une sorte d'exception graduelle, que l'on en voit investir ces derniers. L'admission d'un officier portant le titre de spatharius est une autre imitation de l'organisation impériale, et la cour entière des rois burgundes, autant que Ton peut aujourd'hui s'en faire une idée, n'était qu'un mélange assez disparate d'offices germaniques et d'offices impériaux. On voit à celle de Sigismond des optimates^ des comtes, des conseil" iers, des domestiques, des maires {maiores domus), des chanceliers. Or tous ces offices, à l'exception peut-être de celui de maires, dont l'idée semble être germanique, et dont les attributions ne sont pas

positivement connues, sont des offices d'institution romaine. Ce sont des pompes romaines avidement adoptées dans les cours de tous les rois des conquérants germanus. b

Uiaoe admiûitralif de la laog;ue latioe. ^ Influence des

Gallo-Romains.

Par une singularité assez remarquable, tous les actes administratifs du gouvernement burgundien étaient écrits en latin. La correspondance du roi des Burgundes avec les gouvernements étrangers, celle même qu'il entretenait avec d'autres puissances germaniques étaient en latin. M. Fauriel pense que cet usage résultait <]es différences qui existaient entre les nombreux dialectes de la langue germanique, et de la pauvreté relative de ces divers dialectes, qui n'étaient encore ni assez riches, ni assez souples, ni assez fixes pour .^c prêter facilement et sûrement à l'expression journalière des intérêts de la conquête barbare et des ordres transmis par les conquérants

La nécessité où se trouvaient les Burgundes de faire usage de la langue latine contribua à leur faire rechercher les Gallo - Romains. C'était parmi les rhéteurs et les poètes célèbres du temps que les rois burgundes choisissaient leurs secrétaires ou leurs chanceliers : l'influence que la culture des lettres donnait ainsi à ceux qui s'y consacraient se répandait sur les écoles de grammaire et de rhétorique encore existantes un reste d'importance et d'éclat. La renommée littéraire était une des puissances de la société vaincue. Sidoine Apollinaire écrivait à un de ses amis : «Les dignités qui servent valent autrefois à distinguer les conditions élevées des conditions inférieures ayant disparu, il n'y aura désormais d'autres marques de noblesse que «de savoir les lettres ^»

Les Gallo-Romains ne furent pas long-temps seuls en possession de ce genre de pouvoir : les Burgundes tenaient aussi à obtenir les services de leur rot, et à prendre part à l'exposition ou à la défense de leurs intérêts nationaux. Ils apprirent d'abord le latin par nécessité ; puis ils cherchèrent à y exceller, autant par goût que par vanité : cette vanité était réellement de l'ambition.—Il ne paraît pas toutefois que leurs efforts aient

donné naissance à aucun travail littéraire assez remarquable pour avoir mérité de parvenir jusqu'à nous. Leur résultat le plus positif fut de faire à peu près tomber en oubli la langue burgundienne , à tel point qu'on en connaît à peine quelques mots aujourd'hui.

Les efforts des nobles Burgunds étaient d'ailleurs vus avec jalousie par les Gallo-Romains , qui comptaient, à l'aide de leurs habitudes littéraires, rester en possession de l'influence dont ils s'étaient d'abord emparée : aussi leurs poètes favoris cherchaient-ils à les tourner en ridicule. Sidoine, dans plusieurs de ses Épîtres, en plaisante avec ses amis , et rit avec eux des prétentions de ces Barbares qui , en sa présence, craignaient de faire un barbarisme 2.

Code des Burgunds.-;Compensations. — Lois sur le mariage

Le code des Burgunds offre un étrange amalgame de lois romaines et de lois germaniques adoucies et tempérées, dans l'intention évidente d'assimiler autant que possible les secondes aux premières. Ces lois admettent le système des compensations pécuniaires pour tous les délits; mais, comme on a pu l'apercevoir plus haut (page 24), ce système diffère en un point capital de celui des Francs. Le

* « Jatn remotis ^radibux di[n]ita(um per quassolebat ulUmo a quoque siiniuius quisque d:scerni solum erit posthac nobilitatis itidiciuin liuéras iiosse. » Sid. Apollin., EpL\l. nii, 2.

' ' « Te présente forinidat facere liiigu» wx Barbarus barba> rismum... » 2>inoN. Apoixin., EpU;t, y, 5.

LIVRE I, CHAPITRE III

âs

Burgunde et le Gallo-Romain libre sont égaux , ou, en d'autres termes, ont la même valeur individuelle devant la loi.

Quant aux esclaves, leur valeur est établie d'après la nature des services qu'ils peuvent rendre à leurs maîtres, et la compensation, en cas de meurtre, est graduée en conséquence; ainsi un laboureur est compensé par 30 sols d'or; un charpentier par 40; un forgeron par 60; tandis qu'un argentier, dont l'industrie et le talent sont présumés, sinon plus utiles, du moins plus difficiles à acquérir, est évalué à 100; un orfèvre à 160.

Les compensations établies pour le meurtre des personnes libres montrent que la société se composait de trois ordres ou classes ^ dont chacune n'est caractérisée que par des termes vagues et généralis. Il y a des opomates (des grands ou des nobles), des personnes de condition moyenne et d'autres de condition inférieure; mais la classification n'a pas lieu seulement entre les conquérants : des Gallo-Romains et des Burgundes se trouvent dans les trois classes.

Quelques-unes des lois burgundiennes relatives au mariage méritent d'être citées; les unes portent l'empreinte des anciens usages germaniques, les autres paraissent avoir été inspirées par un sentiment plus moral , par le désir de donner à l'union conjugale un caractère fixe et grave.

Ainsi un mari, après avoir quitté sa femme, n'est tenu , s'il veut revenir avec elle, qu'à lui payer une seconde fois le morgane-ghiba (don du matin), tandis que la femme qui a abandonné son mari doit être étouffée dans la boue, supplice infamant fort en usage parmi les Germains du temps de Tacite.

Ainsi la loi reconnaît à un mari le droit de répudiation; mais le mari ne peut exercer ce droit que pour cause d'adultère, de maléfice ou de violation des tombeaux. Si, hors de ces trois cas, il veut rompre son mariage, la loi l'oblige à abandonner sa maison et ses biens en toute propriété à la femme qu'il délaisse.

Propriété foncière.-PirUges.— Hotpiulité.-^Foré(t).

' L'examen des lois des Burgundes relatives à la propriété territoriale donne les résultats suivants : 1^ Beaucoup de terres étaient possédées en

commun par l'ancien propriétaire gallo-romain et par l'hôte burgunde à qui elles étaient échues pour une part

' V L'un des copropriétaires pouvait toujours requérir le partage absolu, la division définitive de la terre commune.

, 3^ Les Burgundes avaient peu de goût pour l'a- HUL de France. — t. u.

griculture et pour la propriété foncière; ils vendaient facilement les sorts on parts de terre qui leur étaient échus. C'était en quelque façon , se détacher de l'État et se tenir prêt à aller chercher fortune ailleurs. — Une loi fut rendue pour prévenir cet inconvénient; à tout Burgunde n'ayant qu'une propriété ou qu'un sort, il fut interdit de le ven-^ dre ; celui qui en avait deux pouvait en vendre un.

4^ La loi burgundienne donnait la préférence au Romain pour l'achat de la partie vendable des propriétés ou ^or/«. de Burgundes. C'était une occasion qu'elle offrait aux propriétaires dépossédés par la conquête de rentrer peu à peu dans l'intégrité de leurs anciennes possessions.

6® Enfin une de ces lois fait voir que le partage des terres entre les Burgundes et les Romains n'avait pas été une opération d'un seul jet, entreprise, poursuivie et close dans un délai déterminé, pour n'y plus revenir ensuite. Ce partage était , pour ainsi dire, resté ouvert entre tout Burgunde nouveau-venu et tout Romain n'ayant point reçu d'^^ de la nation conquérante. La loi dont il est question mit un terme à cet état précaire de la propriété romaine; elle ordonna la clôture des partages pour l'avenir, et déclara immuables les partages accomplis.

M. Fauriel a cru retrouver dans certains articles du code burgundien, relatifs à la propriété foncière, quelques réminiscences de cette époque reculée de la barbarie germanique, où la terre était cultivée en commun , et où ses fruits appartenaient à tous.

Tel est , par exemple , l'article qui permet à tout Burgunde n'ayant pas de forêt à lui , de couper dans la forêt des autres le bois dont il a besoin pour son usage, sans que le propriétaire ait le droit de l'en empêcher. Il y

avait cependant des arbres exceptés de cette espèce de communauté, c'étaient les arbres à fruits, ainsi que les pins et les sapins.

Enfin la loi burgundienne est la seule des lois barbares qui fasse un devoir positif de l'hospitalité. Elle en punit le refus comme un délit. Qui-conque avait refusé son toit on son foyer à quelqu'un qui l'avait demandé , était passible d'une amende.

Cette loi impartiale entre les vainqueurs et les vaincus interdisait aux premiers Tabus de la force ; elle offrait même à cet égard des précautions qu'on pourrait appeler délicates. Ainsi elle défendait aux Burgundes de s'immiscer, sous aucun prétexte, dans les procès entre les Romains. Un de ses articles mérite d'être cité textuellement; c'est celui relatif à l'hospitalité. Après avoir dit : a Quiconque âura dénié le couvert et le feu à un étranger en «voyage sera puni d'une amende de 3 sols^sle législateur ajoute : «Si un voyageur vient à la mai- «son d'un Burgunde pour y demander Tbo^pitalit^

FRANCE HISTORIQUE PT MONUMENTALE

«et \$i celui-ci, afin de se soustraire à ce devojr, ii)- «dique la maison d'un Romain, il paiera 3 sols «d'amende au fisc et 3 sols de dédoipa^age-mai)! «à celui dont il aura inontré la maison. 9

Peine du talion.— Ainendes.— Duel judiciaira.

Le principe (général du code burgundiep était la loi du talion. L'homme libre qui crevait un Qsil â un autre homme libre devait souffrir qu'on lui arrachât un œil, sauf à se racbeter en prouvait que la blessure était la suite d'un accident. Dans ce cas, l'œil d'un noble était esiimé 70 spls d'or, peluj d'un simple citoyen (bourfieois) \$0, ef. jCiçl(}i dufl colon cuhiyalcur (ma-nai)o 3\$.

Chaque genre de blessure était tarifé ; I^ blessure aq vjsage élaï^ ^vaj-Mée aM friple de cplle cachée sous les habits.

Cependant la loi tendait à prévepir les rixes. Celui qui en saisissait un autre par les chevets avec une seule main payait 3 sols. L'amende était

double s'il s'était servi des deux mains.

Celui qui tirait 1 épée sans permission payait une amende de 2 sols, même lorsqu'il l'avait blessé ni frappé personnellement; mais la loi dont nous allons rapporter le texte prouve que cet homme personnellement s'accordait assez facilement, et que la plupart des procès devaient se terminer à la poignée.

Cette loi a été rendue à Lyon, en 502, par le roi Gondobald, auteur du plus grand nombre des lois burgundiennes, qui, à cause de son nom, ont été appelées lois gombettes.

Akyrius TA suffisamment reconnu, dit Cyprien, dit Gondobald, que plusieurs de nos sujets se laissaient corrompre par l'avarice et emporter personnellement leur obstination jusqu'à offrir d'attester ce qu'ils ignorent, et même jusqu'à faire des serments contre leur conscience, sous ordonnance, pour empêcher le cours de tout abus, que, lorsqu'ils les Burgundes seront en procès, et que le défendeur aura juré qu'il ne doit point ce qu'on lui demande, ou qu'il n'a personnellement copié le délit pour lequel il est poursuivi, et que le demandeur offrira, d'un côté, de prouver, les armes à la main, la vérité de ce qu'il avance, tandis que le défendeur, d'un autre côté, acceptera le défi, il leur soit permis de se battre l'un contre l'autre, sous peine de la même chose concernant les témoins qui seront produits par l'une et par l'autre partie, étant juste que ceux qui se donnent pour savoir la vérité soient disposés à la soutenir avec la pointe de leur épée, et que tous ne craignent point de défendre dans le jugement de Dieu. Si le témoin du demandeur est convaincu, tous les témoins qui auront déposé la même chose que lui seront condamnés à la même chose.

Chaque peine pécuniaire de 300 sols d'or, payée sans délai. Toutefois, cas que le défendeur soit vaincu, il sera pris sur ses biens, à titre d'indemnité pour le demandeur, une somme neuf fois aussi forte que s'il eût tombé d'accord de la vérité. >

Il est à remarquer que cette loi, dans son origine, ne concernait que les Burgundes; car les Romains ne pouvaient être jugés que par les Romains; et si une cause intéressait à la fois un Burgunde et un Romain, le tribu-

nal devenait mixte, f p ÇA sens qu'il se con[^]pasait de juges [^]ps deu;[^] nations; mais, par la s[^]i.te, qo Qub)i<| les Ipi di* yersef qui avaient r4gî jes yaincps et le\$ vainqueurs, ef Qfi recQurju[^]y dans [^]ptps le[^] causes, [^]Jm[^]ff[^]Wt 4e pip[^].

PispotKioDS reUti?[^] ai[^]ic esclayes ef atyx j|nifpauf *

On trpuvp dans les lois des Burgundes de nombreuses précaulipns contre les esclaves et les serfé. Ces derniers étaient ajLtachés au sol ef formaient une partie du fonds. Les esclaves se vendaient comme une chose mobilière : les serEs ne pouvaient être vendus qu'avec la propriété.

Le serf et l'esclave ne pouvaient être coiffés de U même manière que l'homme libre; les cheveux de Pesclave étaient longs quand ceux de l'homme libre étaient courts, et vice versa. La mode suivie par les honimes libres déterminait la coupe des cheveux de Pesclave et du serf.

Celui qui favorisait la fuite d'un esclave-, en lui donnant du pain, ou en lui facilitant le passage d'une rivière, en payait le[^]prix s'il ne pouvait le représenter; on Ii[^]i coupait le poing s'il [^]vait recommandé par écrit l'esclave fugitif.

Si un esclave commettait un vol , il éfait puni de mort, et son maître payait la chose volée.

On ne pouvait contracter valablement ni avec des serfs ni avec des esclaves, à moins quils ne fussent employés par leurs maîtres à un trafic quelconque.

Les maîtres pouvaient affranchir leurs esclave; par un acte écrit en présence de cinq personnes, ou par ufie déclaration verbale eii présejDice 4,e sept témoins.

L'affranchi qMi se montrait \nff[^] rentrait sous la puissance de son maître.

l4 vol et le meurtre des suimaux ii[^]i[^] punis par des amendes.

Celui qui dériçb^it la clochette ^M^chée lau coif d'uncbeval, d*un bœuf ou de quelque a^re anir m^l domestiQ^M^f d/svait payer la valeur de l'animal.

Celui qi^p tu^ u^ cbicç payait 1 spl d'or a.^ rn^afre, tandis que celui qui le >olait était GQndaauié^

CHAPITRE IV

MprtATIÔIf SCÂNDUVAYÉ. — tfeS VISIGOTMs.

oH9tnè et caractère des VisiffoUu.-Leurt relations av»c les Gallo- Bomain.- Puissance de la royauté chez les Visigoths.—Admt- Di^tratioti. — &rand# dignitaires. — Orfieiers mltilàires, ëiTlIt et Jadiciaires.— liOis yisigotbiques. —Civiles- — Pénales. — Meurtre; rapt ; adultère. - Recommandation. -Clientelle.— Équité des Visisiffotlis. - tJJde hiral. — Ptt>prlété tbncière.— Pàrtai^.-A^iciilmre.~Tronpeaux.— Littératnre.~Cbants nationaux.— Intolérance des Vislgotbs ariens.— Elle favorise les projets des Francs.

Origine et caractère des Yisisotbs. — Leurs relations avec les Gallo-Romaini.

LWi^iië sÉsiëlqUe deş pèbplei dé ràcè staddinàve ht petit étfe ifiise tn doute. Là sëietlcë thtsdèrne a bônstaté h^s ràpt)brts de led^ langilè dvee les langues savantes dé lIndc, avec le léttti él fë Sanscrit. Lei siiijt)le's tt i|>norants auteurs dès Sagas ât risinndé et dé \û Norwt5{;e ont cbnservë dans leuri poCmés de vidlletr (ratlitibns qui corroborent le» prfeuvts qiie rhiitôilré et là phiMot^ië oiit tiréeé de Tahalogie de langa}}]. l\i racoiitient que leurs âticètres sdnt verliûs «dti Days A'jfsâ (l'Asie), ob s'élevait, atidèlâ du Tahats, leur ville primitive^ riommée j^sgahd (Id ville d'Asie) : c^était une gt*aiide cité de temples et ^e sact^ifiteii. Elle était gouVerbée |)àr doti^ prêtres Jti{^ iit)tielés Z)/ar (divltls) bu biûttnàr {st\Qn\è\iri).

—Lt chef des Scandinaves en importa les coutumes, tes loi!» et la taD|;ofe dans le nord de l'Europe ^»

Nous i{;norons complétcmeht quiels étalent les goAts, les moptirs, les u.sâf^s des Alaihs et des Scythes, qui éiaient Vebus des confins de l'Asie dt*esser dans Id Gaule leurs tentes de peau ou leurs cabane^ de johcs.

Les Visîgoihs bravaient oàs , sans doute, ta bonhomie et la doiiceiir des Burgundes; mais ils firent preiive de plus de pendiant pour la civilisation et de plus d'aptitude à Teiercice des différentes ibdustries, qui, nées de ses besoins, tiravàilleut à en augmenter les agréments. Les nobles visigoths, à Veiemple d6 leurs rois, se glorifiaient d'aimer les ar&, et cherchaient à imiter Turbanilé recherchée et la politèsisé élégante dés nobles gallo-romains.

Le gouvernement visi^^othique è^appùquail à faire

* SifÔÀAo Stuika»»!! , in ifcîns KHn'gla princ* — Édda

SACAiCtC.

oublier au peuple conquis le souvenir de Id conquête. On aurait presque dit que les vainqueurs étaient honteux de leur victoire. Ils respectaient les institutions créées par les lois romaines et favorisaient, dans certaines circonstances, les développements des libertés municipales. La curie existait avec les modifications que le code Théodosien y avait apportées. Les guerriers barbares, gagnés par l'amour du repos, cherchaient chaque jour à se rapprocher des indigènes, et tendaient à devenir pour eux de simples voisins et des amis. La fusion des deux races se serait probablement faite très promptement si une loi, rendtie par les empereurs romains eux-mêmes, n'eût interdit les mariages entre les Gallo-Romains et les Barbares. Ayant leur code particulier, et n'ayant pas voulu changer celui de leurs sujets, les Visigoths laissèrent subsister cette loi et respectèrent ses prohibitions ^

Pùl^nce àé la royauté chez les Visîtiolhs.

Les Visigoths accordaient à la royauté le pouvoir et l'indépendance que les peuples d'origine germanique. Leur roi n'était pas un simple chef militaire chargé de conduire au combat des guerriers libres de quitter leur général dès qu'ils ne trouvaient plus avantage à lui assez de gloire ou de butin. C'était un magistrat civil et politique, un législateur souverain, dont la principale fonction (l'odieux là soi-disant était d'administrer la justice et de naître (« n'est-ce pas : c'était enfin un véritable monarque jouissant d'une autorité absolue et sans contrôle.

Il ne faut pas croire toutefois que cette indépendance de la royauté ait toujours existé chez les Visigoths; elle était le résultat d'une extension et peut-être même d'une usurpation de pouvoir. Cette usurpation devait être nouvelle à l'époque qui nous occupe; car dans le siècle qui suivit rétablissement des Visigoths en Gaule et en Espagne, on voit éclater de nombreuses conspirations. Sur huit princes qui, durant le VI^e siècle, régnèrent chez les Visigoths, quatre périrent victimes de complots factieux. Ces troubles n'empêchèrent pas une lutte incessante et obstinée entre les rois, qui tendaient toujours à accroître leur autorité, et les nobles, qui faisaient valoir leur liberté et les privilèges dont ils jouissaient sans doute dans leur patrie ancienne, sur les bords du Tyrrhénien et du Pont-Euxin.

Cette rivalité de la noblesse et de la royauté

> Rendue en 370 par Vastin et Valentinien, cette loi fut conservée dans le code Théodosien, — Le roi gotha Receswinde vers 656 : calait trop l'empire pour que l'abolition de l'effet utile, et d'autre part cette abolition ne fut pas étonnante; -T- r- Vr T-^fr f 'in R- n nmfr « n'importe li'ijiMi, on exerce la permission préalable du comte de la cité.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

explique pourquoi les rois visigoths cherchaient à attirer à leur cour les nobles gallo-romains, façonnés depuis longtemps à une obéissance empreinte et silencieuse. La langue latine, qui servait à la transcription des lois et à l'expédition des ordres administratifs, justifiait d'ailleurs ce soin que le chef du gouvernement visigothique prenait de s'entourer de scribes et de fonctionnaires choisis dans la population indigène.

Administration. — Grands dignitaires. — Offices militaires,
civils et judiciaires. .

' Les officiers ou magistrats visigoths qui, institués par le roi, concou-
raient à l'exercice de l'autorité publique se divisaient en trois classes :

1° Les grands dignitaires attachés au service du souverain, en sa qualité
de chef d'État; 2° les chefs et officiers militaires; 3° les fonctionnaires
civils ou judiciaires.

Parmi les grands dignitaires, on remarque un comte des trésors (admini-
strateur des revenus royaux), un comte des spatbaires (chef de la garde
du roi), un comte des notaires (présidant à la rédaction des ordres du roi
) , un comte de Tébale (grand écuyer chargé de la garde des chevaux du
roi), un comte de la chambre (chef des chambellans), un comte du patri-
moine (intendant des biens de la couronne), un comte des scanciarum
(grand échanson).

Ces officiers n'étaient pas les seuls qui formassent la cour des visigoths; ils avaient sous eux un grand nombre de subordonnés auxquels
étaient confiés les détails secondaires des différents services royaux.

Les chefs de l'ordre militaire prenaient le titre de ducs. Les officiers
qu'ils avaient sous leurs ordres tiraient leur titre du nombre de soldats
qu'ils commandaient; c'étaient les millénaires, les quinquagentaires, les
centenaires et les decaniers.

Il existait en outre des officiers militaires qui avaient plus de rapport à
l'organisation qu'au commandement des troupes; c'étaient le vérificateur
des levées {exercitus compulsor\ espèce d'officier de recrutement, le
comte de l'armée {comes exercitus\ sorte d'intendant militaire, etc.

Le pouvoir civil et judiciaire était exercé par des comtes. Chaque ville
épiscopale avait un comte, dont la juridiction comprenait le diocèse, et
qui avait sous lui des délégués ou des adjoints, auxquels on donnait le
titre de vicaires, remplacé plus tard par celui de viguiers. Le comte d'un

diocèse était souvent désigné par le titre de juge {judex\ qui marquait la plus grave et la plus constante de ses fonctions.

Le but et la dénomination de ces divers offices

et de tous ceux qui s'y rattachaient étaient empruntés à la législation romaine et aux usages de l'Empire.

a Rien n'indique, dit M. Fauriel , qu'il y eût chez les Visigoths des assemblées équivalentes à ces assemblées nationales des peuplades germaniques, où chaque homme libre avait son avis et son vote sur les affaires de tous. Les assemblées dans lesquelles se décidaient, chez eux, les affaires publiques, se tenaient habituellement dans le palais du roi, qui les présidait. Les grands, les nobles, les officiers de la cour y assistaient, mais de manière à faire douter qu'ils y eussent une grande influence, »

Lois visigothiques. -* Civiles. — Pénales. — Meurtre ; rapt; adultère.

M. Fauriel, qui a fait une étude spéciale et approfondie des lois visigothiques, déclare que l'on ne peut dire dans quel ordre furent rédigées et coordonnées les lois du code visigothique qui portent le titre d'antiques^; ces lois sont nombreuses, très variées, et fournissent dans leur ensemble les bases d'un, code civil, d'un code pénal, d'un code de procédure et de police rurale.

. Ces lois, pour la plupart , sont une imitation expresse, quelquefois la simple transcription de lois romaines. En divers cas , néanmoins , ces dernières sont modifiées par des réminiscences plus ou moins vives des mœurs et des idées de l'ancienne barbarie. On en trouve même çà et là quelques-unes qui sont purement germaniques dans leur motif. D'autres enfin résultent du fait capital de la conquête , qu'elles tendent à limiter et à régler. En tout ce qui concerne les affranchissements , les donations , les testaments, la tutelle des mineurs, les successions, la loi gothique suit la loi romaine.

En ce qui tient aux délits et aux peines, il n'y a pas de vestige du système des compensations pécuniaires , en usage chez les peuples germains. Le meurtre est puni par la mort , les violences moins graves par des peines afflictives graduées.

Les idées barbares, au contraire, percent énergiquement dans la plupart des lois sur le rapt. Ces lois sont sévères, et autorisent toutes à supposer que le délit auquel elles s'appliquent exigeait une forte répression.

Le ravisseur d'une femme ou d'une fille est puni plus ou moins grièvement selon les cas. S'il n'a point abusé de sa prisonnière, il n'est puni que par la perte de la moitié de ses biens au profit de celle-ci; mais s'il a abusé d'elle, il est puni d'abord de deux cents coups de fouet ; après quoi il est livré

^ Ce sont celles rendues ou recueillies par Euric et par ses successeurs.

LIVRE I, CHAPITRE IV

comme esclave avec tout ce qu'il possède, à la femme outragée.

Une femme ne peut jamais épouser son ravisseur; si elle le fait , elle est punie de mort ainsi que le ravisseur.

Le meurtrier d'un homme coupable de rapt n'encourait aucun châtiement; enfin, le frère qui consentait à l'enlèvement de sa sœur était aussi sévèrement traité .que le ravisseur lui même.

Le viol était puni à peu près comme le rapt , et l'adultère encore plus rigoureusement.

Tous ceux qui étaient offensés par un adultère, pouvaient intervenir dans sa punition. Le fiancé ou l'époux avait le droit de tuer les deux coupables ; le père , le frère , le frère de la femme, pouvaient retenir l'adultère comme esclave , s'ils l'avaient surpris chez eux.

RecommandatioD. — C Ueutelle.

«Chez les Visigoths, un homme puissant, un homme riche, pouvait, par des dons, s'attacher un homme libre en qualité de serviteur ou de compagnon d'armes. Ces dons étaient pour l'ordinaire des armes et des terres. Se consacrer, se dévouer ainsi au service de quelqu'un s'appelait se commander, se recommander à lui. C'est exactement , et sous la même dénomination générale, le contrat du vassal et du seigneur féodal au moyen âge. Seulement, dans la langue du rédacteur romain de la loi visigothe , le seigneur s'appelle patron , patronus, et le vassal buccellarius, terme employé pour désigner un homme au service, aux gages d'un autre.

«Tout homme libre qui s'est recommandé à un patron ou seigneur, a la faculté, quand Il lui plait, de se recommander à un autre, en restituant au premier tout ce qu'il en a reçu, armes ou terres. Le fils d'un vassal mort est libre de continuer ou non le service de son père auprès du patron de celui-ci. La fille d'un vassal mort au service d'un patron reste sous la tutelle de ce patron et hérite de tout ce que celui-ci avait donné au défunt. Il est tenu de la marier à un homme de son rang; mais si, malgré lui, elle épouse un homme d'un rang inférieur, elle perd ce que son père tenait du patron.

« Le fils d'un patron décédé est obligé de tenir les engagements de son père envers un vassal.

« Le cas d'infidélité du vassal envers le patron est spécifié dans une loi, mais d'une manière obscure ou douteuse, et sans, aucune indication précise d'une peine pour ce genre de délit. Il paraît que dans cette espèce de transaction, la loi avait voulu consacrer au vassal sa pleine liberté, et ne

laisser au patron d'autre droit que la reprise de ses dons...»

Équité des Yisigoths.

a Entre les dispositions générales des anciennes • lois visigothiques qui font honneur à l'équité de leurs auteurs, il y en a deux qui méritent d'être particulièrement remarquées. Par l'une, il est établi, comme principe fondamental de tout l'ordre judiciaire, tant civil que pénal, que le juge ne

peut jamais statuer que sur les cas déterminés par la loi. Tout cas nouveau doit être soumis au roi pour être résolu d'une manière générale et devenir loi pour tous les cas semblables. j

« L'autre disposition dédde que celui qui , ayant un procès par-devant le juge régulier, le recoiAmande à un personnage puissant, à un homme en état de lepatroniser , a parla même perdu sa cause , si juste qu'elle puisse être d'ailleurs. » '

Code rural — Propriété foncière. — Partage.-*-Afifriculture.

Troupeaux.

a liCS lois visigothiques relatives à la propriété foncière et à la police rurale offrent des vestiges eu- ' rienx du partage primitif des terres entre les conquérants et les Gallo - Romains. On y voit les propriétés rurales particulières, désignées par le nom de sorts (sors, sortes), qui, dans le partage , fut employé pour marquer la part du conquérant nouveau venu dans les terres de l'ancien propriétaire.

«Le terme de consorts (consortes) y marque collectivement les propriétaires fonciers visigoths, ceux qui avaient reçu des sorts'; on y nomme hôtes (hospites) ceux de la propriété desquels les sorts avaient été détachés.

«Une loi curieuse relative à ce partage primitif, fait voir qu'il avait donné lieu à de longs débats entre ceux qui y avaient gagné et ceux qui y avaient perdu. Elle montre que les conquérants , souvent mécontents d'un premier sort, en demandaient un autre , ou tout au moins un nouveau partage de la même terre. C'était le prolongement indéfini des violences du premier jour de la conquête ; la loi dtée y met un terme , en décidant que tout partage une fois effectué ne sera plus refait... ' a Encore un trait des lois rurales des Y isigoths qui paratt être une restriction-hospitalière assez remarquable du droit de propriété foncière , et qui , par cette raison, n'a pu être emprunté des lois romaines. Les voyageurs, les passants, avaient la faculté d entrer dans tes pâturages non clos , d'y faire pattre leurs bêtes de somme, d'y couper de la ramée pour leurs bœufs, d'y allu-

mer du feu pour se chauffer ou faire cuire leurs aliments. Ils pouvaient au besoin prolonger cette halte deux jours entiers

Si

FRANCE HISTOIRE ET MONUMENTALE.

411 résulte aussi de ces mêmes lois tinales qu'en acquérant des terres dans le midi de la Gaule, les Visigoths y avaient conservé le genre et le mode de culture qu'ils y avaient trouvé établis, et qu'ils avaient par conséquent acquis > jusqu'à un certain point, le genre et le degré d'industrie qu'exigeait cette culture. Il y est question de celles de la vigne, de l'olivier, du figuier, des arbres à fruit, des arbres résineux. Enfin une multitude de règlements prouvent encore que l'éducation des troupeaux formait une branche importante de l'agriculture chez

les Visigoths. »

Littérature.— :Chants nationaux.

Les Visigoths; comme les Burgundes, s'attachèrent à l'étude de la langue Idiihë. L'histoire littéraire a gardé le souvenir de plusieurs écrivains de race gothique qui florirent dans le V^e et VI^e siècles; tels sont Arianus, Heldebold, Marcellin désigné sous le nom d'Attiabst Philosphes, et Rodericus, auteur d'une histoire générale, qui malheureusement a été perdue, et qui contient de curieux détails sur les événements de son temps, surtout sur les expéditions d'Attila dans la Gaule. L'évêque Jornandès, qui, dans le VI^e siècle, a écrit l'histoire des Goths, était Goth de nation.

Les Visigoths possédaient aussi dans leur langue d'anciennes poésies et des chants épiques destinés à célébrer les aventures et les exploits de leurs ancêtres. Plusieurs de ces chants avaient été composés lors de la bataille des Champs Catalauniques et chantés, en présence de l'armée d'Attila, aux obsèques du roi Théodoric II.

Ilatoirance des Visigoths ariens.— Elle favorise les projets des

Le clergé arien jouissait d'un grand crédit à la cour des rois visigoths. Plein de foi dans sa croyance,

^ On cite quelques mots visigôtbx qui se sont conservés dans le ^ i ^tois de nos promtceft niérâionafek/ét qilkl peuvent avoir servi de rabineu ft quelqntsi iHbts Fhinttftl; ttels sont ahma, esprit, âme ; atets, facile, aisé; maurfUMjéiH monte; avoir du siuci; trigwa^ trêve, alliance; greUan, crier, pleurer; etc.

Le roi Euric obéissait avec empressement aux insii* gâtions de ses évêques, et persécutait les catholiques, «tî eh veut plus, disait Sidoine Apollinaire, à nos lois chrétiehhès qu'aux murailles de nos villes. Sa haine pour la foi catholique est telle qu'on est embarrassé de dire s'il est le chef de sa nation ou le chef de sa secte. »— A l'exemple de leur roi, les comtes visigoths gouvernés de diocèses étaient intolérants et persécuteurs. Us traitaient les catholiques ct)mmes les Turcs ont long - temps traité les chrétiens grecs, et même pire, tle n'avaient pas osé chasser le ^ évêques de leur siège; ils les laissaient mourir à leur poste; mais, itie Fois mort, ils ne perhètaient pas qu'ori les rethplaçt. tls s^ôppôsaient aussi à ce qu'on Réparât les édifices consacrés dii culte catholique : les églises des campagnes étaient, pour la plupart, dégradées et hulinées. a Elles n'offrent, dit Sidoine, que des repaires sans portes et sans toits, encombrées de ronces à Ventrée, et fréquentées seulement par les troupeaux qui viennent y brouter rhèirbé croissant entré les [ièrrés du pâirvis. »

Le clergé visigoth n'était pas satisfait de la solitude et de rabândoii des temples chrétiens, il aurait voulu voir les églises ariennes remplies de édètes, et il Hé héglicheait rien poui* y attirer les populations. t^rsqii'Euric s'empara, en 461f), de Bourges, métropole de t'Aquaine, la ville n'était peuplée que de catholiques : six ans après, l'évêque de Clermont y ayant été appelé, afin de présider à Sélection d'un évêq'ue, y trouva déjà forihé un parti d'ariens assez nombreux et assez puissant pour présenter lid candidat et pour chercher à lui jlaire obtenir la dignité épiscopale.

Cette lutte de l'hérésie arienne contre le catholicisme excita, chez les catholiques, la haine du gouvernement et de la nation des Visigoths, et

cette haine favorisa puissamment les conquêtes de Charlois dans le pays entre la Garonne et la Loire. En s'avancant dans l'Aquitaine, les francs purent se présenter comme venant rendre à des populations subjuguées, à des chrétiens persécutés la liberté civile et religieuse. Ce n'étaient pas des conquérants, mais des alliés, des coreligionnaires et à des libérateurs : leur triomphe fut assuré.

GAULE FRANQUE

CHAPITRE PREMIER

CMuns wùmàxmam m la «omuiciii FKAHQim.

ATènement de Cbloris.— Gaerre contre les Galk>-Romains.~]Éfiite et mort de Sya^rius.— Le vase de Soissons. — Établissement dei gtÈÈ6li dina la^aie.-btaeri^' oonle llf<în, roT deè Tfauringe». -^ Mariage de CbloTft ^lec (Chlotilde. — i;tJerre contre les Aleman». — Bataille de Tolbiac. — Vœa de Kloris. —Conversion et baptême de Chloyis.— Progrès de la puissance da clerRé. 7- ChloTls et saint Rèmi.-^Soumissfon <ips Xmiôrlcains.^ Aérations de Ghiovis et de niéo4orifD, roi des Ottrogolbs. — (^f^erre coi^tf^ f^ Bfirfl[i]ffdes.— Guerre contre les Goibs.— CbloTis tue Alaric. — Cblovis patrice et \$ois«l.r-Paris capî|alb do 'royaume de ChloTis.-^iierre d4 Pro- Hhw. r- Cblovis fait périr foo^ ses pareiif^.— M,ort dp Qfipyi^'r Jngement sur le h>od4teur de la monarcnie f^'anquè. '

Ghiovis avait quinze ans lorsqu'à la mort de son père Ghildéric il fut élevé siir le pavois, à Tourbay, chef -lieu de la tribu des Francs Saltens. Cette tribu n'était pas la seule qui fût établie dans la Gaule. D'autres chefs francs, issus comme Ghiovis de la race de Mérowig, s'y étaient créés aussi de petits États. Sigebert commandait les Francs de Cologne, Ragnachaire ceux de Cambrai et Gfaararie (Cararic) ceux de Téroouane. Une troupe de Francs y postée au. Mans, sous les ordres de Ronomer, frère de Ragnachaire, formait, entre la Seine et la Loire, Tavant-garde de la nation franque.

Les cinq premières années du règne de Cléovis 8^e s'écoulèrent sans événements remarquables; mais enfin Tenfant devint homme, et dès lors il commença sa carrière de conquérant.

Il visita les tribus franques qui habitaient encore au-delà du Rhin, et après les avoir ralliés à ses projets et attirés sous son commandement, il repassa le fleuve avec une armée plus forte par le choix que par le nombre des guerriers. Son but était d'envahir de nouveau cette partie de la Gaule romaine.—pagnachake et Zpagbert s'unirent à Chipvia : Cléovis promit de faire partir une lutte à cheval pour l'empire de la nation tout entière des Francs.

Cléovis combattit les Gallo-Romains. — Défaite et mort de Sava-

rius (an 486).

La Gaule romaine avait alors pour roi Syagrius, fils du célèbre Mérovée; Alaric, fils de Euric ré-

gnait sur les Visigoths; le vieux Gontrich, 4^e empereur germanique, yerrait les Burgondes avec le roi de Rome; et le patrice romain. Les Gaulois de Rome avaient un chef dont le nom est inconnu.

Géovis, avec ses alliés, s'avança par Timmense forêt à Ardenne jusqu'aux plaines catalaniques, et marcha ensuite sur Soissons où les Romains s'étaient fortifiés. Arrivé devant cette cité, il envoya un de ses leudes porter le défi du combat à Syagrius en lui laissant le choix du champ de bataille. Syagrius accepta le défi, et sortit de la ville avec les troupes romaines à cheval en bataille en face de l'armée des Francs.

L'action s'engagea bientôt; mais, au moment où elle allait devenir générale, Géovis s'aperçut que le chef des Francs de Térouane hésitait et semblait attendre les premiers succès pour prendre la parole. Craignant quelque trahison, et voulant la prévenir, il se mit lui-même à la tête des Francs de sa tribu, et, poussant son cri de guerre, il s'élança, armé seulement de la redoutable francisque, à la tête des troupes de Syagrius. Le choc fut tel que les masses gallo-romaines, enfoncées et rompues, prirent la

fuite. Syagrius fut-il éprouvé ^ resté presque seul, abandonna le champ de bataille. Ghararic ^ entraîné par l'élan de Ghiovis, chargea les fuyards et les empêcha de se rallier; mais ce tardif dévouement ne fit point oublier à Ghiovis la perfide indécision qu'il avait montrée au commencement du combat.

La prise de Soissons, celle de la plupart des /cités qui reconnaissaient encore les lois de Syagrius furent les résultats de cette bataille. Ghiovis étendit ses conquêtes jusqu'à la Loire.— Les historiens contemporains ne nous ont pas fait connaître s'il eut à lutter contre le dévouement des populations à la cause romaine. Il est probable que sur plusieurs points il rencontra de assez vives résistances; car sa marche fut marquée par des violences et des pillages, qui n'auraient eu ni excuse ni prétexte, si les populations se fussent montrées disposées à la SÔU* mission.

Syagrius réfugié à la cour d'Aiaric, roi des Wisigoths, avait sans doute conservé des partisans dangereux dans les provinces que Ghlovis yepàl

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

dé conquérir, car le roi des Francs jugea que sa victoire ne serait complète et sa domination assurée qu'autant qu'il aurait le vaincu en son pouvoir. Ghlovis envoya des ambassadeurs sommer Alaric de lui livrer Syagrius, lui déclarant qu'en cas de refus il lui ferait immédiatement la guerre. Alaric trahit son hôte, craignant de s'attirer la colère des Francs, dit Grégoire de Tours; car la crainte est ordinaire aux Goths. Il livra aux députés Syagrius chargé de fers. » Ghlovis fit d'abord garder son captif dans un lieu sûr; mais bientôt, étant devenu maître de tout ce qui avait appartenu au roi gallo-romain, il le fit égorger secrètement.

Le vase de Soissons.

^ « Dans ce temps, dit Grégoire de Tours, l'armée de Ghlovis pillait un grand nombre d'églises, parce que ce prince était encore plongé dans le culte idolâtre.

«Des soldats avaient enlevé d'une église un vase d'une grandeur et d'une beauté étonnante , ainsi que le reste des ornements du saint ministère. L'évêque de cette église envoya vers Ghlovis des messagers pour lui demander que, s'il ne pouvait obtenir de recouvrer les autres vases, on lui rendit au moins celui-là.

«Le roi, ayant entendu ces paroles, dit au messenger : «Suis-moi jusqu'à Soissons, parce que c'est «là qu'on partagera tout le butin, et lorsque le sort «m'aura donné ce vase, je ferai ce que demande «le pontife ^D

^ «Étant arrivé à Soissons, on mit au milieu de la place tout le butin, et le roi dit :«Je vous prie, «mes braves, de vouloir bien m'accorder, outre ma «part, ce vase que voici,» en montrant le vase réclamé par l'évêque. Les plus sages répondirent aux paroles du roi :« Glorieux roi, tout ce que nous «voyons est à toi; nous-mêmes nous sommes soumis à ton pouvoir. Fais-donc ce qui te plaît , car « personne ne peut résister à ta puissance. »

« Lorsqu'ils eurent ainsi parlé , un guerrier présomptueux, jaloux et emporté, éleva sa francisque et en frappa le vase, s'écriant : «Tu ne recevras de «tout ceci que ce que te donnera vraiment le sort. » A ces mots, tous restèrent stupéfaits.

«Le roi cacha le ressentiment de cet outrage sous un air de patience. Il rendit le vase au messenger de l'évêque, gardant lui-même au fond du cœur une secrète colère.

^ «Un an s'étant écoulé, Ghlovis ordonna à tous

* Qilovis , daDft le récit de Grégoire de Toars, donne à ce pontife le titre de papa.— On voit par Frodoard (MUi. de l'église de Reitns) que le va»e était d'argent, d'un précieux travail, qu'il appartenait à l'église de Reim«, et que ce fut l'évêque Rémi qui le réclama à Cblovis.

ses guerriers de venir à l'assemblée du Ghamp de Mars S revêtus de leurs armes, pour lui faire voir si elles étaient brillantes et en bon état. Tandis qu'il examinait tous les soldats, en passant devant eux, il arriva auprès de celui qui avait frappé le vase, et lui dit : «Personne n'a des armes aussi mal tenues «que les tiennes; car ni ta lance, ni ton épée, ni «

ta hache ne sont en bon état , » et lui arrachant sa hache il la jeta à terre. Le soldat s'étant baissé pour la ^*amas\$er, le roi, levant sa francisque, la lui abattit sur la tête , en lui disant : « Voilà ce que tu «as fait au vase à Soissons. d Gette action inspira pour lui une grande crainte...»

Établissement des Francs dans la Gaule (487) Guerre contre

fiislñ, roi desThuringes (490).

Les premières années qui suivirent la conquête furent employées à consolider l'établissement des conquérants sur le territoire conquis, au partage des terres et du butin, ainsi qu'à la révision des lois franques. — Ges lois, bonnes pour les tribus qui habitaient seules dans la Germanie, ne pouvaient suffire dans la Gaule, où des relations d'un ordre particulier devaient s'établir entre la population subjuguée et la population victorieuse. G'est à cette époque que plusieurs historiens ont placé la publication de la loi salique, revue et adaptée aux nouveaux besoins du peuple franc.

Tandis que Ghlovis était ainsi occupé dans l'intérieur de la Gaule, le premier mari de sa mère, le roi des Thuringes, Bisin, jugeant l'occasion favorable pour satisfaire la vieille inimitié qu'il portait aux sujets du fils de Ghildéric, attaqua les tribus qui habitaient encore la rive droite du Rhin, et commit sur leur territoire d'horribles cruautés. Ghlovis accourut, et porta à son tour la guerre dans le pays des Thuringes, qu'il n'abandonna qu'après l'avoir entièrement dévasté. — Bisin dut s'estimer heureux d'obtenir la paix en payant tribut. Les guerriers francs revinrent dans la Gaule chargés d'un riche butin.

Mariage de Cblovis avec Cblotiide (491).

Nous avons raconté comment Gondobald, roi des Burgundes^, victorieux de son frère Ghilpéric, l'avait fait tuer , ainsi que sa femme et ses enfants, n'exceptant du massacre de toute la fomille que deux jeunes filles. L'une, Ghrona, fut forcée de prendre le voile et de se consacrer à Dieu :

^ <11 ordonna (dit Frodoard), selon la coutume, à son armée de se ranger en bataille dans une vaste plaine pour passer la revue des armes,

revue solennelle, qui, du nom de Mars , s'appelait assemblée du Champ de Mars,

■ Tome 1, 1. lu, ch. xvi, p. 377.

LIVRE il, CHAPITRE I

la plus petite, doDt les grAees enfontines excièrent la piiié de wa oncle, se nommaU Gbioilde; elle devini la femme de Ghioyis.— Ce mariage, que les traditions nationales des Francs ont entouré de circonstances romanesques , est fort simplement raconté par Grégoire de Tours.

«Gblovis, dit-il, envoyant souvent des députés en Burgundie, ceux-ci virent la jeune Chlotilde : témoins de sa beauté, de^sa sagesse, et ayant appris qu'elle était de sang royal , ils dirent ces choses au roi des Francs. Gbiovis envoya aussitôt des députés à Gondobald pour lui demander sa nièce en mariage. Le roi des Burgundes n'osa pas la lui r«éuser, et la remit entre les mains des députés francs, qui, recevant la jeune fille, se h&tèrent de l'amener à leur roi. Ghlovis^transportéde joie à sa vue , en fit sa femme ^

Les traditions que Frédégaire, Aimoin,Roricon et les auteurs des Grandes Chroniques de France ont recueillies présentent des détails plus étendus. Nous ignorons pour quelle raison plusieurs historiens modernes ont écarté ces détails comme fabuleux.

Voici ce que Frédégaire et Aimoin racontent. Nous aimons à croire que les traditions avec lesquelles ils ont complété les récits du saint évêque de Tours sont aussi pleins de vérité que de poésie et d'intérêt.

Chlotilde avait gardé le souvenir du massacre de sa famille. Elle grandissait dans le palais de son oncle; mais, quoique observée avec le plus grand soin, elle ne vivait pas tellement cachée à tous les yeux que sa merveilleuse beauté ne pût être remarquée et ne fit du bruit au dehors. Chlo-

tilde était chrétienne et catholique; sa beauté, surpassée par sa sagesse et par son esprit , n'était que la moindre de ses qualités.

Cblovis en devint épris sur le portrait que lui en firent ses ambassadeurs. Il résolut de Tépouser; mais, craignant que le roi Gondobald ne fit des difficultés, secrètement fondées sur l'espèce de droit qu'une union avec la fille de son prédécesseur pouvait donner éventuellement sur la royauté des Burgundes, il résolut, avant de ftiire aucune demande, de s'assurer du consentement de la jeune princesse.

Profilant du moment où Gondobald était allé en Italie visiter Tbéodoric, Gbiovis envoya en Burgundie un noble gallo- romain nommé Aurélien ; c'était un bumme prudent et résolu qui s'était dévoué au roi des Francs et avait pris rang parmi ses antrustions.

Aurélien partit seul, à pied, vêtu en mendiant, la besace sur le dos, mais ayant en sa po.'isession l'anneau de Gbiovis , pour en faire usage quand le

* GBteaiaa »■ Toors, i/isL des Francs, li?. ii.

Hist. de France, — t. u.

moment en serait venu. Ce déguisement était nécessaire afin de parvenir jusqu'à Chlotilde sans éveiller aucun soupçon.

Chlotilde habitait alors Genève. Aurélien se plaça, parmi les pauvres, à la porte de l'église où , suivant son usage, chaque dimanche la princesse distribuait ses aumônes. Chlotilde lui mil dans la main une pièce d'or. Aurélien, se penchant comme pour la remercier, lui dit à voix basse : «J'aurais de «grandes choses à l'annoncer, si lu me permettais «de te les dire secrètement.» Chlotilde étonnée se retira dans le palais sans rien répondre.

Mais bientôt le faux mendiant y fut introduit par une servante de la princesse. — Arrivé devant Chlotilde, Aurélien lui dit: «Le roi des Francs, «Gbiovis, m'envoie à toi, et, si c'est la volonté de «Dieu, il se propose de

t'élever jusqu'à lui en te « prenant pour épouse. Pour que tu n'en doutes pas, «voici son anneau.»

Étonnée et joyeuse, la princesse accepta l'anneau, et dit à Aurélien : « Reçois ces cent sous d'or, prends «cet anneau qui est le mien; retourne auprès de «celui qui t'envoie, et dis-lui (fue s'il veut m'épou- «ser il envoie tout de suite des députés pour me de- « mander à mon oncle et m'emmenner aussitôt que «celui-ci l'aura permis; car mon oncle attend son «conseiller Aridius, qui, s'il revient de Gonslanli- «nople, où il est allé, pourra bien empêcher que «ce mariage ne s'accomplisse. »

Ghiovis se hâta de suivre ce conseil. Aurélien revint à la cour de Gondobald avec le titre d'ambassadeur du roi des Francs, et demanda pour son roi la main de Chlotilde.

Le roi des Burgundes ne savait quelle réponse faire. Aridius, son fidèle conseiller, était encore absent. L'ambassadeur gallo-romain insistait, et donnait à entendre que le roi des Francs pourrait venir, avec ses guerriers, demander raison d'un refus. «Mais, dit Gondobald, ma nièce est chrétienne «et Ghiovis est païen; si j'acquiesçais à ses vœux, «elle-même les repousserait.— Non, repartit Auré- «lien; car elle les a agréés.» Et il montra l'anneau que Chlotilde lui avait remis.

Gondobald, stupéfait d'apprendre que sa nièce avait été assez audacieuse pour écouter, sans son aveu, les propositions de Ghiovis, se voyant, en cas de refus, menacé d'une guerre prochaine et sûre, préféra courir la chance d'une guerre éloigi/ée et douteuse : il céda à la peur, et accorda Chlotilde pour femme au roi des Francs.

Aurélien hâta le départ. Chlotilde prit congé de son oncle et monta dans sa bastarne < , emportant une dot considérable.

' La baiUrne étaii une sorte de voiture couverte traînée par de8 bœufs, et priQdpalenient couMcrée à Tusa^e des femmes.

Elle Toya^Mk lentement, se dirigeant^ avec eortége, vers la frantière de Champagne , oft Ghlo^ vis Taltendait, quand tout à coop elle apprit qu*A* ridiia était de retour auprès de son oncle. Aussitôt, jugeant iè péril qui la menaçait, elle sortit de sa baalame, demanda un ebeval à Aurélien et s'élança rapidement sur la route de Villariac (Villers), eité occupée par les Francs. ^

L'événement prouva que sa prévoyance n'avait peint été inutile. -*• Oondobald, en revoyant Ari-^ dius, lui dit: «Sais-tu ce qui s'est passé en ton «absence? J^i fait amitié avec le roi des Francs, et a je hii ai donné ma nièce en mariage. »

Aridius s'écria : a Amitié! non, non, ceci n^est a point une amitié; c'est le commencement d'une «discorde perpétuelle. O roi! tu aurais dû te soti- « venir que tu as hit périr par le glaive ton firère «Ghilpéric, le père de Ghiotilde; que tu as fait «noyer sa mère une pierre au cou, et jeter dans a un puits les cadavres décapités de ses deux frè- «res. Si Oilovis est le plus fort, il vengera Pinjûre «de ses proches. Envoie sur-le-champ à la pour- «suite de Ghiotilde, afin qu'on te la ramène. Il te « sera plus aisé de supporter les plaintes d'une fille «méconstrate de voir son iharisge empêché que «d'être, loi et les tiens, sans cesse aux prises avec «les Francs.»

Gondobald, frappé de ces paroles, envoya aussitôt des hommes armés chargés de ramener Ghiotilde et la dot qu'elle emportait avec elle ; mais il était trop tard pour Fatteindre. La jeune princesse avait chevauché rapidement; elle approchait du lieu où elle allait rencontrer son époux.

Frédégair rapporte qu'elle ne voulut pas quitter la Burgtndie sans manifester énergiquement les sentiments qui animaient son cœur d'orpheline. Avant de passer la frontière, elle appela ses conduètehrs, et les pria de hii donner une grande joie en dévastant et pillant le pays. — Gette prière était un ordre agréable pour les Francs : ils se mirent â l'œuvre. Ghiotilde, en les voyant faire, s'écria, transportée d'une joie peu chrétienne : «Je te rends «grâce, 6 Dieu tout^puissant! de ce moment de « vengeance, que tu me laisses prendre de la mort de 8 mes frères et de mes parents, n

Le cortège nuptial arriva à Villariac. Ghiovis, ravi de la beauté de sa fiancée, t'épousa aussitôt.

Lon de son mariage, Ghiovis avait déjà un fils, nommé Théodoric, «né d'une concubine[^]», mais qui n'en était pas moins considéré comme fils légitime; car, à la mort de son père, il obtint la plus belle part de ses États et régna sur l'Austrasie.

Depuis son union avec le roi des Francs, Chlo-

» Gaâc. m Taws, JiUt des Francs, l n.

tilde ne cessait pas de chercher à attirer son mari à la religion catholique. Ses disceurs et ses exhe[^]tâ<> tiens n'étaient poifit sans fruit; tñals le roi, infMMe aux croyances religieuses de ses sujets, craignait de s'aliéner jçeni-ci en abandonnant la religion H ses ancêtres.

Gependânt Ghiotilde devint enceinte et mit au monde un fils. Profitant de la jolè que cette naîM sancè causait à si>n époux, elle obtint que Venfant fût baptisé. Ge premier-né fht appelé Ingoroer; malheureusement il mourut après avoir reçu le ba[^] tème. Ghiovis, aigri de cette perte, fit à GhhHilde de vih reproches. «Si l'enfiint, dit [^] il, avait été «consacré au nom de mes dieux, il vivrait encore; «mais, comme il a été baptisé au nom de ton dieu, «il n'a pas pu vivre.»

La reine eut un second fils, et obtint encore tjull serait baptisé < : on lui donna le nom de Chiodomir. Peu de temps après, cet enfant tomba ma<> ladé. Chlovis, inquiet et irrité, disait avec arnef[^] tume : «Il rie peut lui arriver autre chose que ce qnl «est arrivé à son frère, il mourra parce qu'il a été «baptisé.» Ghiotilde était désespérée comme mère et comme chrétienne, mais Dieu accorda la santé de l'enfant à ses prières.

Ges inquiétudes domestiques et la mort de son premier-né rendaient Chlovis de moins en moins docile aux exhortations de Ghiotilde, et lui faisaient reculer de jour en jour ses promesses de cōversiofi à la foi chrétienne.

Guerre cotitre lei AleiBati*.-Batâni€ as Mbia« (IM)

éB ChlovisL

Le succès que les Francs, les Visigoths et les Burgundes avaient obtenu dans leurs tentatives contre l'empire romain, les établissements qu'ils avaient formés dans la Gaule, excitaient l'envie des peuples de la Germanie, où fermement toujours le désir d'aller chercher au midi le climat plus éoué et des terres plus fertiles. — Les Suèves et les Allemands firent une confédération dans le but de paraître devant eux pour venir prendre leur part des conquêtes des Francs. — Ils se dirigèrent vers

* La facilité avec laquelle Chlovis parut avoir cédé au baptême de son second fils après la mort du premier a prouvé plusieurs biographies (au prêtre Hénoc « l'abbé M. Ma, entre autres ») une preuve qu'en se mariant avec Clotilde, il était convenu que les enfants qui naîtraient de ce mariage seraient baptisés et élevés dans la religion catholique.

• Y a-t-il apparence, dit l'abbé Dubos, que Clotaire aîné attaché au culte des dieux de ses pères que Grégoire de Tours le dépeint, eût permis, en premier lieu, que l'on baptisât Ingomer. et qu'il eût souffert que son fils eût été baptisé ensuite Clotaire, quand il était persuadé que le baptême avait été donné à Ingomer, si ce roi n'eût point, en faisant ce mariage, contracté une obligation expresse de permettre que les enfants qui en naîtraient fussent tous élevés dans la religion chrétienne ? »

LIVRE II /CHAPITRE I

Clotaire traverserait le fleuve et rencontreraient le chef des Francs Ripuaires. Sigebert, allié de l'empereur; demandait du secours aux Francs Saliens. Clotaire se hâta d'accourir.

Le combat eut lieu à Tolbiac. Sigebert engagea l'action en attaquant les Allemands avec ses leudes. Clotaire appuya vigoureusement son allié; mais, après une lutte longue et opiniâtre « marquée par des succès divers, le roi de Cologne fut blessé et tomba dans la mêlée; son fils ne parvint qu'après de longs efforts à le retirer du milieu des combattants. Sa blessure et sa

retraite consternèrent les Francs Ripuaires, qui commencèrent à reculer : bientôt le découragement s'étendit jusqu'aux Francs Sallens. Les Alemans, au contraire, animés par ce premier succès, redoublèrent d'efforts pour dédier la victoire.

Chlovis, environné de toutes parts, voyait ses plus braves guerriers tomber autour de lui, et le reste de son armée prendre la fuite. Aurélien, ce teude gallo-romain qui lui avait montré tant de dévouement dans la négociation de son mariage avec Chtoltilde, s'approcha et lui dit : « O roi ! te fleras-tu toujours de tes dieux ? » Chlovis alors éleva les mains vers le ciel, et s'écria : « Jésus-Christ, toi que Chtoltilde affirme être le fils du Dieu vivant ; toi ! « qui donnes du secours à ceux qui sont en péril et la victoire à ceux qui t'appellent, je t'invoque, et si tu m'accordes d'être victorieux de mes ennemis, si tu me fais ainsi reconnaître cette puissance à dont le peuple consacré à ton nom dit avoir reçu « tant de preuves, je croirai en toi et me ferai baptiser ; car j'ai invoqué mes dieux et je les ai trouvés sourds et impuissants. Viens donc à mon aide, (ô Christ ! je me voue à toi. » Et disant ces paroles, il se précipita de nouveau au milieu des ennemis. Cet élan audacieux et énergique, l'invocation solennelle qui l'avait précédé, et dont les Francs avaient été témoins, ranimèrent le courage des soldats de Chlovis. Imitant l'exemple de leur roi, ils s'élancèrent avec une ardeur nouvelle sur les Alemans. Ceux-ci, étonnés d'avoir à se défendre au moment où ils se croyaient vainqueurs, hésitèrent et n'opposèrent qu'une faible résistance. Bientôt ils reculèrent à leur tour. En voulant les rallier, leur roi fut tué : dès lors leur déroute fut complète. Chlovis poursuivit les Fuyards jusqu'au Rhin. Là ceux-ci lui envoyèrent des députés qui lui dirent : « Nous te supplions de ne pas faire périr notre peuple, car nous sommes à toi. » Chlovis ordonna de cesser le carnage, et reçut ainsi la soumission des

I 40 « *riml l'opieb, h ysl'im Nsm a* » *sad-MSti de Colooiiew t Qmà^vmM M T* « *fms, Histoire des Francs, I. n.*

Suivis et des Alemans ; puis il leur imposa un tri^{*} but et les renvoya dans leur pays natal ^ entre le Danube, le Rhin et le Mein.

Sigebert rentra dans Cologne. «Chlovis vainqueur revint en paix dans son royaume, oA il raconta à Chlotilde comment il avait obtenu la victoire en invoquant le nom du Christ. %

Goffversionii et baptême de Chlovis.

Voici comment Grégoire de Tours raconte la conversion de Chlovis :

«Alors la reine manda en secret saint Rémi, évêque de Reims, le priant de Faire pénétrer dans le cœur du roi la parole du salut.

«Le pontife ayant Ait venir Chlovis, commença à l'engager secrètement à croire au vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et à abandonner ses idoles, qui n'étaient d'aucun secours ni pour elles-mêmes ni pour les autres.

•Chlovis lui dit : «Très saint père, je t'écouterai très volontiers; mais il reste une chose, c'est que les « Francs qui m'obéissent ne veulent pas abandonner leurs dieux; j'irai à eux et je leur parlerai d'a- «près tes paroles. 1»

«Le roi rassembla donc ses sujets; mais, avant qu'il eût parlé, et par l'intervention de la puissance de Dieu , tout le peuple s'écria unanimement : t Pieux roi, nous rejetons les dieux païens, et nous «sommes prêts à obéir au dieu immortel que pré-» «che saint Rémi. » On apporta cette nouvelle à l'évêque, qui, transporté d'une grande joie, ordonna de préparer les fonts sacrés, n

Frodoard ajoute au %m\At félicité de l'évêque de Tours quelques choses constancées, empruntées sans doute aux traditions populaires répandues et constamment servées par le clergé de l'Eglise deT^cims.

«Le jour de la passion de Notre-Seigneur, c'est-à-dire la veille du jour où ils devaient être baptisés, après avoir chanté nocturnes, l'évêque Remi alla trouver le roi Chlovis dès le matin dans sa chambre à coucher, afin que, le prenant dégage de tous les soins du siècle, il pût lui communiquer plus librement les mystères de la parole sainte. Les gens de la chambre

du roi le reçurent avec grand respect, et le roi lui-même accourut au-devant de lui.

« Ensuite ils passèrent ensemble dans un oratoire consacré au bienheureux saint Pierre, prince des apôtres, et attendant à l'appartement du roi.

« Lorsque Tévèque , le roi et la reine furent pris place sur les sièges qu'on leur avait préparés, et quand on eut admis quelques clercs, ainsi que phi-

* Frodoard met toujours Vévèque à l'aise le roi.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE.

« Le roi et la reine, le vénérable évêque commença se saluer.

« Le Seigneur, pour fortifier et confirmer la foi de son fidèle serviteur, daigna lui apparaître. « Une lumière si brillante qu'elle effaçait le soleil, et du milieu de cette lumière sortit une voix qui disait: « La paix soit avec vous; « Mais moi, ne craignez point, et demeurez en mon amour. » Après ces paroles, la lumière disparut, mais il resta dans la chapelle une odeur d'une suavité ineffable, afin qu'il fût évident à tous que l'auteur de toute lumière, de toute paix et de toute piété était descendu en ce lieu.

« Le visage du saint prélat avait aussi été illuminé de cette merveilleuse lumière. Prosternés à ses pieds, le roi et la reine demandaient avec grande crainte d'entendre de lui des paroles de consolation, prêts à accomplir tout ce que leur saint protecteur leur commanderait, et en même temps ils étaient charmés de ce qu'ils avaient entendu, et éclairés de l'intérieur, quoique effrayés, de l'éclat extérieur de la lumière qui leur était apparue.

« Le saint évêque, inspiré de la sagesse divine, les instruisit des ordinaires effets des visions célestes; comment, à leur apparition, elles effrayaient le cœur des mortels, mais bientôt le remplissent d'une douce

consolation; comment aussi les Pères qui en avaient été visités avaient toujours à l'abord été frappés de terreur, mais ensuite pénétrés des douceurs d'une sainte joie par les merveilles de la grâce.

«Resplendissant â l'extérieur, comme Tancien législateur Moïse, par l'éclat de son visage, mais plus encore à l'intérieur par l'état de la lumière divine, le bienheureux prélat, transporté d'un esprit prophétique, leur prédit ce qui devait arriver à eux et à leur postérité. «Vos descendants, leur dit-il, reculeront les limites du royaume, élèveront l'Église de Jésus-Christ, succéderont à l'Empire romain et à sa domination et triompheront des nations étrangères, pourvu toutefois que, ne dégenérant pas de la vertu, ils ne s'écartent jamais des voies de salut; pourvu qu'ils ne s'engagent pas dans la route du péché et ne se laissent pas tomber dans les pièges de ces vices mortels qui renversent les empires et transportent la domination d'une nation à l'autre.»

Nous empruntons encore à Frodoard le récit du baptême de Ghlovis.

«Gepem!Jsint on prépare le chemin depuis le pa-

lais du roi jusqu'au baptistère; on suspend des voiles, des tapis précieux; on tend les maisons de chaque côté des rues; on pare l'église; on couvre le baptistère de baume et de toutes sortes de parfums. Comblé des grâces du Seigneur, le peuple croit déjà respirer les délices du paradis.

« Le cortège part du palais; le clergé ouvre la marche avec les saints Évangiles, les croix et les bannières, chantant des hymnes et des cantiques spirituels; vient ensuite l'évêque conduisant le roi par la main; enfin la reine suit avec le peuple.

«Chemin fautant on dit que le roi demanda à l'évêque si c'était là le royaume de Dieu qu'il lui avait promis : < Non , répondit le prélat , mais c'est l'entrée de la route qui y conduit. »

«Quand ils furent parvenus au baptistère, le prêtre qui portait le saint chrême, arrêté par la foule, ne put arriver jusqu'aux saints fonts; en sorte qu'à la bénédiction des fonts , le chrême manqua par un exprès dessein du Seigneur.

«Alors le saint pontife lève les yeux vers le ciel, et prie en silence et avec larmes. Aussitôt une colombe blanche comme la neige descend , portant dans son bec une ampoule pleine de chrême envoyé du ciel. Une odeur délicieuse s'en exhale, qui enivre le assistants d'un plaisir bien au-dessus de tout ce qu'ils avaient senti jusque-là.

«Le saint évêque prend Tampoule, asperge de chrême l'eau baptismale, et incontinent la colombe disparaît.

«Transporté de joie à la vue d'un si grand miracle de la grâce, le roi renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres , et demande avec instance le baptême. Au moment où il s'incline sur la fontaine de vie: «Baisse la tête avec humilité, Sicambre, «s'écrie l'éloquent pontife; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré. »

«Après avoir confessé le symbole de la foi orthodoxe, le roi est plongé trois fois dans les eaux du baptême, et ensuite, au nom de la sainte et indivisible Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, le bienheureux le reçoit et le consacre par l'onction divine.

«Alboflède et Lantéchilde, sœurs du roi, reçois vent le baptême, et en même temps trois mille hommes de l'armée des Francs, outre un grand nombre de femmes et d'enfants ^j>

' Frodoard écrivait, dans le x^e siècle, d'après les traditions qui avaient cours de son temps. Grégoire de Tours, qui vivait dans le vi^e siècle, soixante ans après Chlovis, ne parle ni de Tampoule apportée par une colombe, ni du saint chrême.— Son récit du baptême de Chlovis est, il est vrai, beaucoup plus bref que celui de Frodoard.

«On couvre, dit-il, de tapisseries peintes les portiques intérieurs de l'église, on les orne de voiles blancs ; on dispose les fonts baptismaux; on répand des parfums; les cierges brûlent

M-i^j-iu^ Je^Mr é& fAU<t,,m

(hrnju<^ Jf /n ffiiratuulip .

LIVRE 11, CHAPITRE I

Progrès de la poitaBce du clergé.

t Loin de porter atteinte à la puissance du clergé, dit M. Guizot , rétablissement des Francs dans les Gaules ne servit qu'à Taccrottre. On a beaucoup parlé des avantages que lui valut la conversion dea conquérants. Je ne conteste point, tant s'en faut, l'ascendant qa'acqnît rapidement la religion chrétienne sur Tesprit des Barbares. Elle s'adressait ft des instincts moraux que n^étouffent point les m«urs les plus brutales; elle réveillait des idées et des sentiments qui peuvent parattre nouveaux à l'homme, mais ne lui sont jamais étrangers; elle agitait et résolvait des questions qui préoccupent l'imagination confuse et mobile du sauvage comme la pensée du philosophe, que l'homme porte en lui-même y et qui le poursuivent dans tous les de<grés de la civilisation comme dans toutes les conditions de la société. Peu importe que les dogmes du christianisme ne fussent pas , pour les nouveaux convertis, le sujet de longues méditations, que ses préceptes ne réformassent que bien peu la férocité de leurs habitudes et la violence de leurs penchants. On leur prêchait une foi, une loi qui étonnait et remuait toute leur nature morale, qui bravait la force matérielle et parlait avec autorité à des vainqueurs. Ce fut là certainement, au milieu même de ces populations grossières, la première source et le plus ferme appui du pouvoir de TÊglise. Mais des causes d'une autre sorte contribuèrent aussi à ses progrès « et sa grandeur prit racine ailleurs que dans des croyances. Si le clergé avait besoin des conquérants, les conquérants, à leur tour, avaient grand besoin du clergé. Tout était dissous, détruit dans l'Empire; tout tombait, disparaissait, fuyait devant la désastres de l'invasion et les désordres de rétablissement. Point de magistrats qui se crussent responsables du sort du peuple et chargés de parler ou d'agir en son nom ; point de peuple même qui se présentât comme un corps vivant et constitué, capable sinon de résister, du moins de faire reconnaître et admettre son existence. Les vainqueurs parcouraient le pays, chassant devant eux des individus épars, et ne trouvant presque en aucun lieu avec qui traiter, s'entendre,

leot de clarté; tout le peuple est embaumé d'une odeur divine, et Dieu fait descendre sur les assistants une si grande grâce qu'ils se croient transportés au milieu des parfums du paradis. Le roi prie le pontife de le bspUser le premier. Le nouTeau Goniitantiii s'avance vert le baptistère, pour s'y faire guérir de la Tieille lèpre qui le souillait, et laver dans une eau nouvelle les taches hideuses de sa vie panée. Comme il s'avançait vers le haptême, le saint de Dieu lui dit de sa bouche éloquente : cSicambre, abaisse humblement ton «oott; adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré.» Saint Bemi était un évêque d'une grande science , et livré surtout à l'étude de la rhétorique... »

contracter enfin quelque apparence de société. U fallait pourtant que la société commentât, qu'il s'établît quelques rapports entre les deiix populations; car Tune, en devenant propriétaire, renon- 4^it à la vie errante, et Fautre ne pouvait être exterminée. Ce fut là Tœuvre du clergé. Seul, il formait une corporation bien liée, active, se sentant des forces, se croyant des droits, se promettant un avenir, capable de traiter, soit pour elle-même, soit pour autrui; seul, il pouvait représenter et défendre, jusqu'à un certain point, la société romaine, parce que seul il avait conservé des intérêts généraux et des institutions. Les évêques, les supérieurs de monastères conversaient et correspondaient avec les rois barbares; ils entraient dans les assemblées des leudes, et en même temps la population romaine se groupait autour d'eux dans les cités. Par les bénéfices, les legs, les donations de tout genre, ils acquéraient des biens immenses, prenaient place dans Faristocratie des conquérants, et en même temps ils retenaient, dans leurs terres, Tusage des lois romaines, et les immunités qu'elles obtenaient tournaient au profit des cultivateurs romains. Ils formaient ainsi la seule classe du peuple ancien qui eût crédit auprès dà peuple nouveau , la seule portion de Faristocratie nouvelle qui fût étroitement liée au peuple ancien ; ils devinrent le lien des deux peuples, et leur pfiissance fut une nécessité sociale pour les vainqueurs comme pour les vaincus.

«Aussi fut-elle acceptée dès les premiers moments et ne cessa-t-elle de croître. (Tétait aux évêques que s'adressaient les provinces, les cités, toute

la population romaine peur traiter avec les Barbares; ils passaient leur vie à correspondre, à négocier, à voyager, seuls actifs et capables de se faire entendre dans les intérêts soit de l'Église soit du pays. C'était à eux aussi que recouraient les Barbares pour rédiger leurs propres lois, conduire les affaires importantes, donner enfin à leur domination quelque ombre de régularité. Une bande de guerriers errants venait-elle assiéger une Ville ou dévaster une contrée « tantôt Tévê[^]fue paraissait seul sur les remparts, revêtu de ses ornements pontificaux, et après avoir étonné les Barbares par son tranquille courage, il traitait avec eux de leur retraite; tantôt il faisait construire dans son diocèse une espèce de fort où se réfugiaient les habitants des campagnes quand on pouvait craindre que l'assaut des églises même ne fût pas respecté. Une querelle s'élevait - elle entre le roi et ses leudes, les évêques servaient de médiateurs. De jour en jour leur activité s'ouvrait quelque carrière nouvelle, et leur pouvoir recevait quelque nouvelle sanction. Des progrès si étendus et si rapides ne

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

sont point l'œuvre de la seule ambition des hommes qui en profitent, ni de la simple volonté de ceux qui les acceptent : il y faut reconnaître la force de la nécessité. »

GbloTis et saint Remi.

L'évêque Rémi, qui baptisa Ghiovis, et que l'Église a placé au nombre des saints, était un prêtre d'une haute vertu et d'une piété profonde. Sa vie pure et austère, son éloquence vive et pénétrante, sa charité active et inépuisable, l'avaient, dès sa jeunesse, rendu cher aux habitants de Reims. Il était âgé à peine de vingt-deux ans, quand la voix publique le désigna pour successeur de l'archevêque de Reims, dont la mort plongeait l'Église de Reims dans le deuil. « Il fut ravi plutôt qu'élevé à la dignité épiscopale. Un immense concours de peuple, de tout sexe, de toute condition et de tout âge, le proclama d'une seule voix vraiment digne de Dieu et d'être commis à la garde des fidèles. Il fut élu à cette extrémité de ne pouvoir échapper par la fuite ni détourner le peuple désolé. Le saint jeune homme se rép[^]andit en excuses sur la faiblesse de son âge, et;

rappela à haute voix que la règle ecclésiastique défendait d'élever une indigne inexpérience à une pareille dignité. Toutes ces excuses furent vaines. Le peuple obstiné suivit ses acclamations; entraînée par le vœu populaire, rassemblée des évêques de la province le proclama sans hésiter, et le consacra évêque de Reims. »

Rémi justifia un choix qui pouvait paraître téméraire. «Libéral en aumônes, dit Frodoard, assidu en vigilance, attentif en oraisons, prodigue de connaissances, parfait en charité, merveilleux en doctrine, toujours saint dans sa conversation, aimable par son visage annonçait la pureté de son âme, et le calme de ses discours peignait la bonté de son cœur. Aussi fidèle à remplir par des œuvres les devoirs du salut qu'à les enseigner par la prédication, son air vénérable et sa démarche imposante commandaient le respect : inspirant la crainte par sa sévérité, et par sa bonté, il savait tempérer la rigueur de la censure par la douceur de la bienveillance. Si l'austérité de son front semblait menacer, on se sentait attiré par la sérénité de son cœur. Pour les chrétiens fidèles, c'était saint Pierre et son extérieur imposant; pour les pécheurs, c'était saint Paul et son âme tendre. Ainsi, par un double bienfait de la grâce, qui reproduisait en lui la piété de l'un et l'autre, on le vit pendant toute sa vie méconnaître le repos, fuir les

^ Raptus potius quam virtus^ dit Hincmar datu fuit de saint Rémi.

douceurs, chercher le travail, souffrir patiemment l'humiliation, s'éloigner des honneurs, pauvre de richesses et riche de bonnes œuvres, sévère et intraitable contre le vice, mais humble et modeste devant la vertu ^ »

Les contemporains de Rémi lui attribuaient le pouvoir d'opérer des miracles. Le saint évêque, par son activité et sa présence d'esprit, était parvenu à faire éteindre un incendie qui menaçait de consumer une partie de la ville de Reims. Voici de quelles circonstances merveilleuses la reconnaissance populaire entoura cet événement si simple en lui-même. Nous copions le récit animé et pittoresque de Frodoard ^.

a L'ennemi du genre humain , qui ne cesse jamais de faire éclater sa haine et sa malice, mit un jour le feu à la ville de Reims et excita un horrible incendie. Déjà un tiers de la ville avait été réduit en cendres , et la flamme victorieuse allait dévorer le reste. Aussitôt saint Rémi en est instruit; Il a recours à la prière, son ordinaire appui, et, se prosternant dans l'église du bienheureux martyr saint Nicaise, il implore le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

«Puis tout à coup se relevant et jetant les yeux vers le ciel : «Mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-il «avec gémissment, prêtez l'oreille à ma prière.» Alors d'un pas précipité il descend les degrés de l'église, et en courant ses pieds s'impriment sur la pierre comme sur une terre molle; leurs traces saintes attestent encore aujourd'hui la vérité du miracle.

«Il court, s'oppose aux flammes, étend la main

* Fromage, fût de l'Église de Reims, 1. 1, c. xi4

' L'homme Frodoard ou Flodoard , car les manuscrits varient sur son nom , était né à Épernay, et vivait au commencement du XI^e siècle. Il fut abbé et évêque (de Noyon).— Les contemporains appelaient le sage, M^{on}seigneur Raoul, dans son Histoire de l'Église de Reims, toutes les choses précédentes.

• Personne aujourd'hui, dit M. Guizot, n'est tenu de s'occuper au sérieux de tels récits; mais si l'histoire comme la vérité historique leur manque , ils conservent un intérêt moral et poétique qui n'est pas de moindre valeur. Les philosophes du siècle de Périclès pouvaient sourire aux tentatives de Xanthippe contre Socrate et de Xanthippe contre le Xanthippe. Ces hommes venaient de la mythologie des Grecs n'en tenaient pas la place dans l'histoire de leur civilisation.

« liés miracles que Frodoard attribue aux premiers archevêques de Reims ne sont pas racontés avec le détail «Frodoard; cependant ils ont aussi excité l'enthousiasme populaire ; ils ont aussi été admis et transmis de bouche en bouche avec une foi fervente , et le tableau de saint Remi chassant les démons, de rue en rue, incendié par le feu de Hei-

raa, n>8t dépourvu ni d'énergie ni d'éclat. Plusieurs autres narrations de même sorte sont gradeuses et nettes; on y trouve, ce qui ne se rencontre point ailleurs, des émotions vives, des sentiments élevés ou tendres, la manifestation enfin de la nature morale de l'homme, qui, à cette époque, était partout étouffée et abrutée, si ce n'est au sein des familles et dans ses rapports avec la religion. *

LIVRE II, CHAPITRE I

Il faut te le dire, Maître le signe de la croix en invoquant le nom de Jésus-Christ. Aussitôt l'incendie s'arrête, sa fureur retombe sur elle-même, et la flamme semble fuir devant l'homme de Dieu.

« Saint Rémi la poursuit, et, se plaçant entre le Feu et ce qui est resté intact, opposant toujours le signe mystérieux, il pousse devant lui cet immense tourbillon de flammes, et, soutenu de la protection de Dieu, le jette hors de la ville par une porte qui se trouve ouverte, ferme la porte, avec injonction de ne jamais l'ouvrir, en appelant malédiction et vengeance sur quiconque violerait cette défense. Quelques années après, un habitant, nommé Fercinet qui demeurait près de cette porte, fit une ouverture à la maçonnerie dont elle avait été bouchée, pour jeter par là les immondices de sa maison; mais son audace fut bientôt cruellement punie, et la main de Dieu le frappa d'une manière si terrible, que lui, sa famille, et jusqu'aux bêtes, tout périt dans sa maison. »

Saint Rémi n'était seulement pas un des plus vertueux évêques de la Gaule, c'était aussi un des plus instruits. Ses écrits dogmatiques faisaient autorité, et ses sermons étaient considérés comme des modèles d'éloquence. Nous en trouvons la preuve dans une lettre du célèbre Sidoine Apollinaire qui nous paraît mériter d'être citée textuellement. Elle finit connaître, avec l'emphase habituelle de l'écrivain, quelles étaient les qualités que les hommes littéraires du VI^e siècle prisent surtout dans l'éloquence religieuse.

Cette lettre porte pour suscription : « Sidoine au seigneur pape Renû, salut :

. « Quelq' » Bn de notre pays ayant eu occasion d'aller d'Auvergne en Belgique^ et s'étant arrêté i Reims, a trouvé moyen, je ne sais si c'est par argent on pw service, avec ou sans ta permissioB, de se procurer auprès de ton secrétaire ou de ton bibliothécaire un manuscrit fort volumineux de tes serflMMSs. Je relonr ici , tout glorieux d'avoir rapporté tant de volumes, H est venu nous en faire un présent.

«Tous ccx qui étudient et moi» après les avoir lus avec fruit, nous avons pris à tâche d'en apprendre la plus grande partie par cœur et de les copier tous. Tout le monde a été d'accord qu'aujourd'hui il n'y » que bien peu de personnes capables d'é* crire aids.

a Ea effet , on trouverait difficilement quelqu'un qui renaît tant d'habileté dans la disposition des motifs, le choix de l'expression et l'arrangement des mots. Ajoutez à cela l'heureux à propos des exemples, Tantorité des témoignages, la propriété des épithètes, l'urbanité des figures, la force des arguments, le poids des pensées, la rapide facilité

dn style, la rigueur foudroyante des conclusions* La phrase est forte et ferme, tous ^ membreii bien liés par des conjonctions élégantes, toujours coulante, polie et bien arrondie; jamais de ces alliances malheureuses qui offensent la langue du lecteur, ni de ces mots rocailleux qu'elle est obligée de balbutier en les roulant avec peine sous la voûte du palais; elle glisse et court jusqu'à la fin avec une douce aisance; c'est comme lorsque le doigt effleure avec l'ongle un cristal ou une cornaline sans rencontrer ni aspérité ni fente qui l'arrête. Que te dirai-je enfin? je ne connais point d'orateur vivant que ton habileté ne puisse surpasser sans peine et laisser bien loin derrière toi. Aussi je soupçonne presque (seigneur évêque, je t'en demande pardon) que tu es un peu fier de ta riche et ineffable éloquence. Mais, quel que soit l'éclat de tes talents d'écrivain , comme de tes vertus, nous te prions de ne pas nous dédaigner; car, si nous ne savons pas bien écrire , nous savons louer ce qui est bien écrit. Gesse donc aussi désormais de décliner des jugements dont tu n'as à craindre ni critiques mor-

dantes ni reproches sévères. Autrement» si tu refuses de féconder notre stérilité par tes éloquentes entretiens, nous serons aux aguets de tous les marchés de voleurs, et nous subornerons et apostérons d'adroits fripons, dont la main subtile ravagera ton portefeuille. Et alors, te voyant dépouillé, peut-être seras-tu sensiti>leaja larcem, si ta ne l'es pas aujourd'hui à nos prières et au plaisir d'être utile. 9

On comprend facilement toute l'influence qu'un évêque comme Remi devait obtenir sur un roi comme Ghiovis.

«Le roi et les puissants de la nation des Francs donnèrent à saint Rémi un grand nombre de possessions en diverses provinces, dont il dota l'Église de Reims et quelques autres Églises de France. Ghiovis (après sa conversion) avait établi sa demeure à Soissons. Ce prince trouvait un grand plaisir dans la compagnie et les entretiens de saint Rémi; mais, comme le saint homme n'avait dans le voisinage de la ville d'autre habitation qu'un petit bien qui avait été autrefois donné à saint Ni» caise, le roi offrit à saint Rémi de lui donner tout le terrain qu'il pourrait parcourir pendant que lui-même ferait sa méridienne, cédant en cela à la prière de la reine et à la demande des habitants, qui se plaignaient d'être surchargés d'exactions et de contributions, et qui pour cette raison aimaient mieux payer à l'Église de Reims qu'au roi.

« Le pieux saint Remi se mit donc en chemin, et Ton voit encore aujourd'hui les traces de son passage et les limites qu'il marqua. — Ghemhl faisant, il arriva qu'il fut repoussé par un meunier

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

mal

qui ne voulut pas que son moulin fût renfermé dans l'enceinte de son domaine. «Mou ami, lui dit avec «douceur l'homme de Dieu, ne t'en fais pas mauvais «que nous possédions ensemble ce moulin. » Celui-ci ayant refusé de nouveau, aussitôt la roue du moulin se mit à tourner à rebours; lors le meunier de courir et de s'écrier : a Viens, serviteur de « Dieu , et possédons ensemble ce moulin. — Non , « répondit le saint, il ne sera ni à

toi ni à moi. » Et en effet la terre s'enfonça aussitôt, et un tel abîme • s'ouvrit à Tendroit que jamais depuis il n'a été possible d'y établir un moulin.

(iDe même encore, passant auprès d'un petit bois, et ceux à qui il appartenait Tempêchant de le comprendre dans son domaine: «Eh bien, dit-il, aque jamais feuille ne vole ni branche ne tombe « de ce bois dans mon enclos. » Ce qui a été en effet observé , par la volonté de Dieu , tant que le bois a duré, quoiqu'il fût tout - à- fait joignant et contigu.

a De là, continuant son chemin, il arriva à Gbavignon, qu'il voulut aussi enclorre; mais les habitants l'en empêchèrent. Tantôt repoussé et tantôt revenant, mais toujours gai et paisible, il marchait toujours, traçant les limites telles qu'elles existent encore à présent (au x^e siècle). A la fin, se voyant repoussé tout-à-fait, on rapporte qu'il leur dit: « Travaillez toujours , et demeurez pauvres et souffrants. » Ce qui s'accomplit encore aujourd'hui par la vertu et la puissance de sa parole.

« Quand le roi Ghlovis se fut levé après sa méridienne, il donna à saint Rémi, par rescrit de son autorité royale, tout le terrain qu'il avait enclos en marchant, et de ces biens, les meilleurs sont Luilly et Cocy , dont l'Église de Reims jouit encore paisiblement ^»

Le baptême de Ghlovis valut à saint Remi^ le surnom ^Apôtre des Francs, La faveur que ce pieux évêque obtint auprès du roi, le zèle et le succès avec lesquels il défendit en toute circonstance des intérêts du clergé catholique, donnèrent lieu à des traditions populaires , oA il est représenté empêchant par ses exhortations et punissant par des miracles les usurpations tentées sur les biens ecclésiastiques. Durant sa vie et après sa mort, saint Rémi fut considéré comme le patron vigilant et jaloux des Églises, tant contre l'avarice des laïques gallo-romains que contre la cupidité des conquérants francs et germains ^.

^Faodoàao, Histoire de l'Église de Reims, 1. i, €. xiv.

' Moût dterons eooore quelquet-nnes de ces traditions recueiUies par Frodoard, dan» un but facile à concevoir; elles Utùi oonualire les opinions et peignent les nNBurs de ces temps reculés.

«Saint Rémi s'en allait sur le dt^cUn de Vâ^e. U Saint-Es-

La conversion du roi des Francs Maliens causa à l'Église catholique une joie d'autant plus vive, qu'à cette époque la religion chrétienne était peu

prit lui ayant révélé qu'une grande famine devait suivre labondance qui régnait alors, il fit faire, avec le grain des villages du diocèse, des meules et des monceaux de blé pour soulager le peuple quand viendrait la dtseue. Beaucoup de ces meules avaient éié élevées dans le village de Cemay. Or les babitams de ce village étaient rebelles et séditieux. Un jour qu'ils étaient ivres, ils commencèrent à dire entre eux: «Que veutdoic «faire de tout ce blé ce yieaxjubilmreP» (C'est ainsi qu'ils appelaient saint Rémi, k cause de son grand âge). «Vou- «drait-il en faire une ville?» Et ils disaient cela parce que les meules étaient rangées autour du village comme les tourelles le long des murs d'une cité. Enfin, poussés par le démon, et s^excilant les uns les autres, ils y mireiit le feu. Le saint évêque , qui se trouvait alors dans un village nommé Bazancourt , ayant appris cet incendie, monta aussitôt à cbeval, et accourut à Cernay pour réprimer et punir une telle audace. Arrivé là, et trouvant le blé qui brûlait, il se mit à se clianfêr devant le feu , disant : « Le feu est bon, s'il n'excède et n'est < pas trop puissant. Cependant , que tous ceux qm l'ont allumé «et que la race qui naîtra d'eux soient punis, les hommes « frappés d'hernies et les femmes d'enflure à la gorge. » Ce qui a été accompli en effet jusqu'au temps de Gharlemagne, qui extermina du village de Cernay toutt cette race maudite, parce qu'ils avaient tué le vidame de l'Église de Reims. 1^ sage empereur fit mettre à mort les auteurs du crime et dispersa les autres qui avaient été coupables d'assenUment dans les diverses provinces, les condamnant à un exil éternel, et repeuplant Cernay avec des habitants pris dans les autres villages du diocèse. Ainsi toute cette race, hommes et femmes, fut punie, selon la sentence portée par le uint évêque, et c'est avec raison que l'homme de Dieu frappa de sa vengeance non-seulement les coupables, mais encore leur postérité, parce qu'il prévoyait que cette postérité serait rebelle et séditieuse...

« Le roi Pépin, père de Charlemagne, voulut s'emparer d'Anisy, village du diocèse de Laon, et le réunir à la couronne, comme il avait fait de plusieurs autres, et à ce sujet il vint à Anisy. Mais pendant qu'il dormait, saint Rémi lui apparut, et lui dit : « Que fais-tu ici? Pourquoi es-tu entré dans ce village «qui m'a été donné par un homme plus dévot que toi » et que «j'ai ensuite donné à l'Église de Notre-Dame, mère de Dieu? • Puis il le fouetta si rudement que les marques en demeurèrent long-temps après sur son corps.— Quand saint Rémi eut disparu, Pépin se leva , saisi d'une forte fièvre, il sortit en toute hâte du village, et assez long -temps ensuite il souffrit de cette fièvre. Depuis ce temps jusqu'à nos jours , aucun roi n'a osé prendre demeure en ce lieu , ainsi qu'à Luilly et à Coccy, si ce n'est Louis-le-Germanique, qui se logea à Luilly quand Il vint envahir le royaume de son frère. Mais le lendemain , obligé de fuir honteusement devant le frère qu il était venu attaquer, il s'échappa à grand-peine. .

« Quand les trois frères, Lothaire, Louis et Charles, se partagèrent le royaume des Francs après la mort de leur père, Charles distribua à ses soldats les domaines de l'évêché de Reims, occupé alors par le prêtre Foulques, et, entre autres , il donna le domaine de Luilly à un nommé Ricuin. Comme U femme de ce Ricuin, nommée Berihe, dormait dans un appartement à Luilly, saint Rémi lui apparut en songe et lui dit : « Ce lieu n'est pas à toi pour y reposer. U faut d'autres mérites «et d'autres qualités pour posséder ce domaine et reposer en «cette chambre. Lève-toi au plus vite et sors d'ici.» Beribe, croyant avoir fait une vaine vision, n'en tint compte. Lors le saint du Seigneur lui apparut une seconde fois, disant :«Pour- «quoi n'es-tu pas partie, comme je te l'ai ordonné? Prends «garde que je ne te retrouve encore ici. » Comme la première fois, Bertbe n'en tint encore compte, et le saint évêque apparut une troisième fois et lui dit : « Ne t'ai-je pas déjà ordonné

LIVRE II, CHAPITRE L

favorisée par les souverains. En Orient, la foi de l'empereur Anastase était suspectée d'hérésie; en Occident, Théodoric, roi des Ostrogoths, Alaric, roi des Visigoths, Gondobald, roi des Burgondes, professaient l'arianisme. Le roi des Vandales d'Afrique était arien, ainsi que ses sujets. En les rois des Francs de Cologne, de Cambrai, de Tournai, adoraient encore Odin, Thor, Freya et les autres divinités Scandinaves.— Clovis converti devenait le champion assuré de l'Église orthodoxe, le défenseur obligé du catholicisme.— Hincmar, voulant peindre l'effet que la nouvelle de son baptême

«une première et une seconde fois de quitter cette maison? « Puisque tu n'as pas voulu faire l'œuvre de tes jambes pour aller d'ici, tu en sortiras portée par d'autres. » En même temps il la frappa d'une verge qu'il tenait à la main, et aussitôt elle enfla par tout le corps, raconta son mari et à quelques autres où elle avait été; et peu de jours ensuite, après avoir beaucoup souffert, elle mourut...

«De nos jours (Frodoard est mort en 966), un colon d'un village du diocèse de Reims nommé Foulain-de-Ploie, situé près de Rosay, village du fisc royal, ne pouvait faire tranquillement ni moisson ni fenaison, ni jouir aucunement de son bien, à cause des incursions des gens du fisc. Après avoir bien des fois demandé justice aux officiers royaux sans pouvoir l'obtenir, il s'avisait enfin d'une résolution salutaire. Il fit cuire du pain, des viandes, et prenant ensuite une quantité proportionnée de petite bière, chargeant le tout dans des vases, sur une charrette vulgairement nommée banne, il s'achemina, avec son attelage, un cierge à la main, vers l'église de Saint-Remi à Reims. Là, il distribua son pain, ses viandes et sa bière aux marguilliers, déposa son cierge devant le tombeau du saint et invoqua son secours contre ses oppresseurs. Ramassant ensuite de la poussière sur le pavé de l'église, et la liant dans un drap il la place dans sa banne: puis jetant dessus un linceul, comme sur un corps mort, il reprend la route de sa maison. Chemin faisant, tous ceux qui le rencontraient lui demandaient ce qu'il menait en son char, et il répondait qu'il

emmenait saint Rémi, et tous s'émerveillaient de ses paroles et de ses actions, le prenant pour fou et insensé. Arrivé en son pré, il y trouve les pâtres de Rosay faisant paître grand nombre de bestiaux de toute espèce. Lors, invoquant saint Rémi» il le supplie de lui porter secours, et aussitôt il voit s'attaquer et se heurter, à coups de cornes ou à coups de pieds, bo-
rafs contre bœufs, boucs contre boucs, moutons contre moutons, porcs contre porcs, et aussi pâtres contre pâtres à coups de poioff et de bâton. Puis il Voit s'élever un grand tourbillon, el les pAtres, en poussant des cris, les bestiaux en mugissant, s'enfuient en toute hâte vers Rosay, comme poussés et excités par des coups de fbuet ou d'aiguillon. Les pay-
sans du fisc, frappa de tei*reur, crurent que leur dernière heure était ve-
nue, et, saisis de repentir, de ce jour ils cessèrent de tourmenter le pauvre de saint Rémi. Mais, comme ce pieux colon demeurait en un lieu maréca-
geux sur le bord de la rivière et souffrait beaucoup des serpents en son habitation, il prit la poussière qu'il avait recueillie dans l'église et appor-
tée avec lui el la sema dans son manoir, et depuis jamais serpents n'y ont reparu. C'est aussi chose certaine qu'on ne trouve aucun reptile ni cou-
leuvre dans les parvis ou cimetières continus à réalise du bienheureux saint Rémi, et que, si on en apporte de quelque autre lieu, Us n'y peuvent du tout diuer ni

vivre. »

Ces traditions, soigneusement conservées et fréquemment répétées, ne servaient pas seulement à défendre les biens de l'Eglise, elles protégeaient aussi les pauvres cultivateurs, qui, MMimîs à la suzeraineté ecclésiastique, trouvaient en échange de leur servitude la paix et la tranquillité.

ffisi. de France.— T. lu

produisit chez les chrétiens, s'écrie : « Dans ce jonr, a une grande joie se répandit sur la terre parmi les «hommes pieux, et dans le ciel parmi les anges 9^^\nx&.j» Et factum est gaudlum magnum in illd die angelis sanctis in cœlo et hominibus de* \?otis in terra.

Un des premiers actes du nouveau pape Anastase II, fut d'adresser à Ghlovis une lettre de félicitation où il lui dit : « Tu croîtras en bonnes œu-

(tvres, afin de combler notre joie; tu seras notre «orgueil et notre couronne; T'Église, pour laquelle «tu deviendras un soutien ferme comme une co- «lonne de fer, se glorifiera de tes succès, car Dieu « te protégera dans tes entreprises et te rendra vie- « torieux de tes ennemis. »

Les ennemis deChlovis étaient aussi les ennemis de r'Église; c'étaient les Burgundes et les Visigoths, peuples ariens, les Thurioges et les Aiemans, peuples païens. Avitus, évêque de Vienne et sujet de Gondobald , nliésitait pas à écrire au roi converti : «Ta conversion à notre foi est une con- « quête pour nous... Nous nousc'jouissons de tes suc- « ces , nous applaudissons à tes combats... Chacune «de tes victoires est pour nous un triomphe.»

Avec de pareils sentiments, le clergé gallo-romain ne pouvait être pour Ghlovis qu'un auxiliaire ardent et dévoué : il le fut en effet.

CoQcUe d'Orléans.

Ghlovis montra en toute occasion une grande déférence pour les évêques qui gouvernaient de son temps T'Église des Gaules. 11 respectait en eux une autorité toute - puissante sur les populations gallo-romaines , et il rendait hommage à leur caractère personnel. — Assis sur un trône nouvellement établi , il avait compris qu'il ne pouvait faire mieux que d'attacher à ses intérêts ces personnages illustres par leur mérite et par leur sainteté. « Quand «nous recherchons, écrivait-il, Tamitiédés servi- « tcurs de Dieu , dont les prières attirent sur nous «la bénédiction du ciel, nous sommes persuadés «que nous travaillons à la fois à notre salut et à « noire prospérité temporelle >. »L'iaibbé Dubos pense qu'en effet Ghlovis dut moins le succès de ses entreprises à son courage, à sa fermeté et à son activité qu'à sa conversion au christianisme et à Tappui qu'il trouva dans le clergé.

Dans Tannée même où il mourut (en 51 1), Ghlovis convoqua en un concile national , à Orléans, les évêques des Gaules. JNous en parlerons tout de suite , afin de ne pas scinder ce qui a rapport au

* Ces paroles sont extraites d'une charte donnée par Ghlovis en faveur de l'abbaye du Moustier-Saiut-Jean, et qui se trouve dans un Recueil de pièces servant à V Histoire de Bourgogne, pubUé par Pérard en 1600. ^^

FRANCE Sjf^QWOUJS^ey, »té^ ^lJMF.NTALE.

lASÉi^^te

'■» ifffcMiii— i

c" ^clergé. L^bt^é D^bo^, dans son. Aï^toir^ critique

>^'4e\la M^narohi^ française, i«k jadiçieusemçnt

'.;«bserver qat Grégoire de tours ne dit rien de ce

^* tiOnciei dont il n'est cependaiit. pas possible 4e

^ -meCtreen doute la réanton, e^jr les actes en sQOt

arrivés jusqu'à nous^ Il en tire la .conséqu^nice.

^^^Hçlesijeocetidii pieux bistprjep n'est pas.uqe r|i-

- ' ' ^m de; nier la vérité d'aucun .fait prfiyé daa^ {es-

T^etTi^siid^;) et dont d*autp;ç^ auteurs .auraient

parlé,

. En envoyant à Gbipyis le recueil.def eaçons ou^ rl|;le<uent\$ délilt^és et arpèfés au concile d'Qr«* léans, les évoques. lui jadressèrent un<; leUre.dojut voici la suscription et la substance :. .

«Tous les évêques auxquels le roî Chlovis. a «ordopné de s'assembler dans Orléans, i Gbip* «vis, leur seigneur^ et. le fils de,V6gUsecatholique:

«VQtre zMç pour la. religion^ déjà si conqu^et. «1)1)1 vopa fa|t,^oM-baiter. avec ardeur d'en voir jpLeu- «rir le.culle, vousi ayant engagé d'enjoindre aux, «évâques de ^'assembler, nous nqus trouvons, de «notre côté, dans robligaliou de vous envoyer les «canons que nous avons rédi-

gés, après. avoir, en « exécution de vos ordres, discuté tous les points fi sur lesquels vous sou/iaitiez que nous statuas^ usions. Si vous approuvez nos décrets, ils re- ^cevront une nouvelle force par le jugement «favorable qu'en aura porté un roi si digne de gou- «vrner.»

Trente - deux évêques , parmi lesquels se irourent valent les métropolitains de Bordeaux, de Bourges, de Tours, de Rouen et d'Elusa^, assistèrent au concile. Il est impossible de connaître par l'examen de leurs diocèses respectifs quelle était Téiendue des Étals de Glilovis; car tous les évêques dont les sièges se trouvaient compris dans le territoire du . roi des Francs ne se rendirent point à Orléans. Saint Rémi , évêque métropolitain de Reims , ne s'y présenta pas; et plusieurs évêques appartenant à la Bretagne armoricaine, ceux de Nantes, de Rennes et de Vannes s'y réunirent aux évêques gallo-romains. (Nous verrons bientôt que la Bretagne, contre Topinion commune, n'a point été conquise par Chlovis.) Les évêques de Rennes et de Nantes, prirent part au concile d'Orléans comme suffragants de Tarchevêque de Tours. L'évêque de Vannes s'y trouva, soit parce qu'il ne s'était pas encore détaché de l'Église des Gaules, soit parce que sa ville épiscopaic étant alors occupée par les Frisons alliés des Francs, il ne crut pas pouvoir se dispenser

* Ce» actes «c trouvent dans le tome 1«^ des Conciles des CmiteSj par le Père Sirmond.

» Eaiisc. Le siège de cet archevêché a été transféré à ÀMch.

d'ob4ir lUix y#ni«HSP»jM«l|M8lié liu l«lifQ^4«<ie à

d'un «^qiiJQ h wto^tvfi'cfmiKàAm (a^ratoa-. ' iivs(incj^4«a::dr>(9M
^ii'f«^opaii.têja/ mftli mu Ja, sqpipi^rîQiïi >
|B^qN^Q^|teiiip«tei«gi<é«i««^^

d^Êtât9.o&to<;om^*iMi^ijtJteii./' -•^' "4'^v

! Nom Grj9}^1UE|^dOjS>M^;iUl^Ctl«|(|^

qqçjqws^iis àm faWW d« c9ifil9^diMihwGes . oa^pn^p«t uoe.
ij^nmdfi) jôimcaic^;* îÊlk^m»»wt qi|el4t«it atoi^l'i^m

p[^]Hie4f»i&Mlm]’i«[^]piPUR. v[^]-q«€ .le roi [^]Fvtoo[^] JiHSWl «vtpae Jq[^]/CaUjo- R[^]ii[^] SHi[^]nt M*. [^]\t fOjpà|n> et piMMtii[^]ieot les évêques catholiques en possession des droits, des dislittctions et des’ préréd[^]tlves dom caix-rci jouissaiept en vertu des lois impériaes. V

Les trois|)remie<*si:axibnstâoni relatifs [^] dpoi[^]d’a- •sile<r- Lo premier établit qqe % lorsqve dea boaiicides, des adultères ou des vofeurs ont cherché unft refuge[^] 4Ans lef églises ou 4an\$ la maison d’unévêque, il est défendu d[^]’le\$.ea tirier.par force et deles livrer. On ne peut même les remettre entre les nfoins de quelque personne que ce soit sans que , prléa- lablement elle n’ait promis h l’Église, en juraA;,sur lea saints Évangiles , que les coapadi)les ne seront punis ni de mort ni de mutilation de membres, ni d’aucune autre peine affiictive. La remise, descoupables ne peut Être foite avant que la partie ad- . verse n’ait transigé avec eux. L’ex-communication est la peine portée contre ceux qui violeraient un serment fait à ce si\iet à l’Église* — Dusie:€as où l’adversaire du coupable, refusant une transaction jugée équitable par l’évêque., le coupable intimidé prendrait la fuite et disparaîtrait, aiu:uoe action ne pourra être intentée contre les clercs de TËglise à raison de celte évasion. »

Le second canon traite des ravisseurs. « Tout homme coupable de rapt qui se sera réfugié dans les asiles de l’Église, y amenant la femme qu’il a ravie [^] sera tenu, si [^]Ue a été enlevée contre son gré , de la mettre immédiatement en liberté; L*évêque, après avoir pris les sûretés convenables pour empêcher que le ravisseur ne soit puni de mort ni d’aucune autre peine afBictive, le livrera à cehii qui aura été lésé par le rapt, afin qu*il soit son esclave. Si la femme a été enlevée de son plein gré, elle ne sera rendue à son père qu’après que celui-ci lui aura pardonné. Si le ravisseur n’est pas d’un état égal à celui du père, il sera tenu de lui donner un dé- dommagement. »

IjC troisième canon concerne les esclaves. « L’es* clave qui aura cher- ché un refuge dans les asiles de

[^] Dom I[^]bineau disiincpue les évêques de Bretagne en évoques armo- ricains qui recouuaissaieit le mclropoliiain de Taur.Sy et en évêques bre-

tons qui ne le reconnaissaient fias. Aucun de ceux-ci, selon lui, n*assisU
au concile d*Orléass.

.^ ,; r/Wi^>M, .ô,tî4ïirrKB.îf..

SI

ce maître aura juré de lui pardoûner^Si If; m^t(r^

«i l'fi^j^ve;^ apjTJtejivQÎîfootcncta ieiser^ent;^^ m^À
4re>j^fa\$e.^i6suiyi;ç, i;i force, {iparra é^çjem-]
pl«yéQipottr1e;îîitp4e,r%iise.» ; '

l# qqatrièriie omop stipule qa'auciiii Individu kilqi)ç Die-^potirm en-
trer dans les ordres sans une aotori^Upa ,du roi , oii,saBsJe coiisenie-
ment du PtÇ^ Hpi ^ep^ésellte faàtoifté royale. Le but de celte défense e»r
d*eïïy>êcher tes Francs, soldats de xmiwiDceet déPcnëeurs naturels du
pouvoir royal , d'entrer dans le * clergé. En effet, ks immunités, tes
frivf)é(\$es dont; jouissaSctot alors les ecclésiaciïiqaés étaient si nombreux
que le prince élait réputé ' perdre en quelque sorte le sujet qui recevait les
ordres sacrés.

Le cinquième canon palpait 1^ Tabbé Dubos prou- Ter que Gblovis
n'avait point été idgrat envers le eler^ des services que les eccl^iastiqués
lui avaient recklaa, 'et 4u*U avait employé, pour faire reconnaître son au-
torité dans la partie des Gaulés qui liif était ^hrse, d'abtries moyens que
la force et In ^rtt)fenee. Gc canôti parle de redevances, de fonds de terre
octroyés par le roi aux Églises et exemptés de toutes charges publiques;
mais, afin ^e^s biends ne soient pas détournés de leur destination primi-
tive, il ordonne qu'on prenne sur leurs revenus, préalablement à toute
autre dépcftsci de quoi'entrcnênr \it ré|)arér IcTs tïëbples du Seigneur,
pourvoir i la isubsistancé des ecclésiastiques qui les desservent et â la
nourriture des pauvre».—Les évêques rîégt|^entâ éiir ce polrft-là, seront
â*abord sévèl^ement kdilionéslés; si leur négligence continue, on lès
excommuniera.

Le sixième canon dit i « Si qoetqo'un ose intenter ttti prdcès contre un
évftque ou contre une Église^ Il ne sera pas séparé de là communion des

Çdèles, ; pourvu qu'il s'abstienne, durant le procès, de dire des injures et de scftiet *dei tîrtomnîèè. »

Les canons du concile d'Ôrtéâbs sont au nombre de irente-mn. Quelques-uns de ces canons reproduisent les dlspostfdÉs de pM^Ietirs canofis dd tdnette d'Agâ'e, convoqué eh 506 jiat- Alàrt'c, Wi àès Tîsîgotbs ^ Ils établissent la suprématie des évêques ; «r lés BbbéSf ils ôrdimnAii qob rmit^s fes ÉglM

célébrer pendant trois jours les Rogations. Pendant ces trois jours, les esclaves seront exemptés de travail. Ils limitent la durée du carême à quatre jours; ils abstiennent de viande; ils observent le droit de porter le diaconat du laïc à l'esclave qu'il confiait par un tel, et de l'affranchir ainsi à l'esclave son maître, à charge de le payer au maître une indemnité double de la valeur de l'esclave ordonné. Cette obligation avait une portée; car il existait des maîtres qui n'auraient pas voulu donner certains esclaves pour un prix que valait au marché un esclave du même âge et ayant les mêmes talents; le leur, soit parce que celui-ci avait été employé par eux dans des affaires secrètes, soit par d'autres motifs. **

Le treizième (ianon défend aux femmes, dont les maris s'étaient séparés pour' prendre les ordres sacrés, de contracter un second mariage du vivant de leur premier ihari.

Le dix-huitième canon défend au frère d'épouser la veuve de son frère, et au mari d'épouser la sœur* de la femme dont il est Veuf.

Le trentième enfin, renouvelé d'un canon du concile d'Agde, défend, sous peine d'excommunication, de s'appliquer à cette espèce de divination que l'on appelait le sort des saints, et qui consistait à ouvrir au hasard quelques livres de l'Écriture sainte, et à prendre pour présages de l'avenir les premières paroles que Ton rencontrait & l'ouverture du livre. Cette superstition, condamnée un siècle auparavant par saint Augustin, n'avait pas cessé d'être en usage. Chlovis lui-même y eut recours dans sa guerre contre Alaric.

Soumission des Armoricaïns (^7).

« Ve condle d' Agde, qifi eat lieu en ^506 » peut « voîlr inspiré ft ichtovis la pensée de tenir un concile k Orléans ; car le fremier 9*av«it réuni que. des év£qieà.des prOTiifces soumises aul VisiGOibs ou aux Bprgund^ Oq5 coftpta riogt-quajre évêques gaulois et dix dépMs d*évoques ^enis. Saint Gésaire.y présida; les Pères (c'est le nom qu^ondoïutt aot fiiembres d*Qn ooncite) se mlreni d'abord à genoux eft. prièrent pour la loDBoe vie du roi; eniuite> s'étant assis, ilâ omuneDcèrent leurs déiibénitkMS, qui U*aÛiçcot .twripclpstemcttt de la discipline de l'Église , et se résumèrent en qoaranteirbvit canops.

Quelques-uns de ces peuples barbares qui, sous le nom de Lètes (Loeti\ avaient obtenu des établissemcnls dans la Gaule, vivaient sur le tefritoire compris entre Tournay , la mer et remi)duchure dit Rhin. Ixur territoire, qui avait fait partie du littoral de rOcéan, nommé par les Romains Traçtus Jrmoricamis, était depuis long - tjçmps ûidépndant de l'autorité impériale. Quoique d'origine germanique, ils portaient eux-mêmes Je nom d'^r* moriques où Jrmoricains, ce qui jes a fait comj^ fpndre par plusieurs historiens avec les nabitans de |a péninsule armoricaïne.

Quand Syagrius fut vaincu, ces Armoricaïns, qui diepuis long-temps avaient embrassé la religioii chrétienne, refusèrent de reconnaître Tauto-rité de Chlovis, ne voulant pas être gouvernés par un rof païen. Çhîovis,çnlraln(5p\$r le désir d'étendre sef I conquêtes aii midi, remit à un autre temps le soiii

FRANGE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

CW

de les soumettre. Ces peuples indépendants n'étaient pas des ennemis; ils observaient à l'égard des Francs une stricte neutralhé.

• Après le baptême reçu à Reims » le grand obstacle de la religion cessa d'exister. Chlovis, trouvant que les possessions des Armoricaïns gênaient les communications entre ses provinces gauloises et le territoire qu'il pos-

sédait encore au-delà du Rhin, leur envoya des députés. Ceux-ci leur représentèrent, en leur rappelant leur commune origine avec les Francs, que la puissance romaine étant détruite et remplacée par celle de Chlovis, devenu chrétien, ils ne devaient plus avoir aucun motif de refuser d'obéir à son autorité. Les Armoricains y consentirent et reconnurent le roi des Francs pour leur roi. Cette conquête, faite sans combat, fut un des premiers avantages que Chlovis tira de sa conversion.

Quelques îles maritimes, autrefois occupées par les Romains, et qui avaient conservé leurs garnisons, composées de troupes impériales, imitèrent l'exemple des peuples armoricains et reconnurent l'autorité de Chlovis. Les officiers et les soldats, en gardant leurs terres, leurs lois et leurs coutumes, conservèrent aussi leurs costumes de guerre, leurs étendards et leur mode de combattre. Néanmoins ils furent admis dans la grande confédération qui composait alors la nation des Francs.

La soumission volontaire des peuples armoricains a fait supposer la conquête de la Bretagne par Chlovis; cette conquête dont les historiens contemporains ne parlent pas, mais qu'un passage assez obscur de Grégoire de Tours semble confirmer, a donné lieu à de longues dissertations. La question a été traitée à fond par plusieurs savants, et notamment par M. Daru (dans son Histoire de Bretagne). Nous ne pouvons qu'adopter les conclusions de cet historien, qui a positivement reconnu que la conquête n'avait point eu lieu.

Depuis Conan Mériadec, dont nous avons parlé (tome P', page 350), la péninsule armoricaine, à laquelle nous donnerons désormais le nom de Bretagne gauloise, avait eu successivement plusieurs rois.

Salomon, petit-fils de Conan, renouvela avec Valentinien le traité d'alliance qui avait assuré au royaume de Bretagne la reconnaissance de l'Empire. Ce prince, bon et humain, abolit la coutume de foire vendre à l'encan, au profit du fisc, les enfants des contribuables qui se trouvaient hors d'é-

* «Depuis la mort de Chlovis, les Bretons furent toujours dans la dépendance de» Français, et ne portèrent plus que le titre de comite au lieu

de celui de roi. » ^Nam aemper Sritanni j^ub Francorum potestate, post obitum Clodot^ei fnerunt, et comités, non reęes, appellati smt, (Grec. Tni«fr., 1. ur.)

lat d'acquitter les impôts. 11 fât tué (en 434} dans une sédition.

Il eut pour successeur GrilloD, son fils aîné, auquel on reproche de n^avoir obtenu la couronne que par un crime. Contrairement à la politique de Salomon, qui s'était montré allié Adèle des Romains, Grallon se toama vers les Barbares et fit alliance avec un prince franc du non de Mérovée. Il eut à soutenir plusieurs gterres contre les Galle- Romains. On lui attribue la prise de Tours en 446. C'est une de ses filles, Ahès, célèbre par la dissolution de ses mcrars, qui fit bâtir le cbftteau de Ker-Ahès, aujourd'hui la ville de Carhaix.

Une tradition populaire rapporte an règne de Grollon l'anéantissement de la dté capitale des Go* risopites; Ys était le nom de cette, ville située non loin de Quimper, dans la baie de Douamenez. La mer, après avoir probablement miné le sol sur lequel elle était bâtie, Tengloutit dans une tempête. Les marins bretons prétendent encore, à la marée basse, en apercevoir les ruines au fond de l'Océan ^

Audren , successesseur de Grallon (en 446), vé-

eut en paix avec les Romains, auxquels il servit

1 II paraît que le continent sallo-breton Ait , dans les v^ et V.® siècles de l*ère cbrélienne, le théâtre de quelque grande rérolution physique, car la tradition rapporte qu'une ville, HerbadUla, a été aussi engloutie dans le lac de Grandlieu, situé à cinq ou six Ueues au sud de Nantes. M. Massé hodore, dans son ottvra(^ sur la Fendée poétique et pittoresque, sans nier la possibilité de rengloulissement d'une ville dans le* lac de Gnndlieu , croit que l'Herbadilla qui éprouva ce désastre existait aux Herbiers, où le nom de la Tille engloutie s'est niéine conservé. 11 donne pour preuve les résultats de feuilles faites il y a peu d'années. « En creusant, dit-il, dans une prairie vaste, profondeet marécageuse, située entre la ville actuelle des Herbiers et le faubourg appelé le PeUt-Bourg, prairie qui, dans le XYii^

siècle, était encore un lac, on a découvert un grand nombre de tombeaux , de pierres taillées en forme d'auges et une maison à deux étages dont le faite se trouva à quatre pieds au-dessous du niveau du sol. Chaque chambre était carrée, remplie d'une boue fine et noire comme celle qui se forme par le dépôt des eaux. Chaque étage était carrelé de petits carreaux octogones d'une couleur très rouge. Dans l'étage qui devait être le rez-de-chaussée , on trouva un atelier complet de forgeron , des fourneaux , des tenailles et d'autres ustensiles. Ainsi on ne peut douter qu'il n'y ait eu dans remplacement des Herbiers un effroyable engloutissement. » Ce désastre eut lieu, s'il faut en croire la légende, avec les mêmes circonstances que Sodome, et arriva de Tan 554 à l'an 680. Voici ce qu'on lit dans les jettes de saint Martin de Yverloo. {Preuves de l'Histoire de Bretagne, de D. Maurice, t. 1.) — « Saint Martin de Yverloo, vicaire de saint Félix , évêque de Nantes, étant allé porter la parole de Dieu dans les environs de cette capitale, s'arrêta dans une ville nommée alors Herbadilla, dont les habitants étaient fort corrompus. Ils l'écoutèrent avec dérision. En punition de ce crime, un orage s'entr'ouvrit; des eaux brûlantes en sortirent qui engloutirent la cité coupable. De tous ses habitants, deux seulement furent sauvés, un homme et une femme qui avaient donné l'hospitalité à saint Martin , et encore celle-ci s'étant retournée, malgré la défense du miracle, pour voir et le désastre, fut étranglée* »

554-680. #

LIVRE II, CHAPITRE I

d'auxiliaire dans la guerre contre les Bretons; ce fut sous son règne qu'une colonie de Bretons insulaires, fuyant les Bretons qui ravageaient leur terre, vinrent chercher un refuge dans la péninsule armoricaine. Andren y fonda la ville qui, de nos jours, s'appelle encore Ghâtel-Audren.

Son fils, Éredi, que les historiens latins nomment Riethimins/ fut son successeur (en 464). Il s'allia avec l'empereur Anthémios pour faire la guerre aux Visigoths. Mais il éprouva, en 473, près de Bonis-Déols, une dé-

route complète. — Sa mort, qui suivit de près sa défaite, interrompit la transmission régulière de la couronne dans la dynastie des rois Bretons.

Le successeur d'Értech (vers 478) est un roi nommé Eusébius, dont on ignore la famille, et dont le nom est étranger à la Bretagne : c'était peut-être un général gallo-romain que les Bretons s'étaient donné pour chef, afin de résister aux Visigoths. Il n'est pas certain qu'il ait régné sur toute la Bretagne. Quelques auteurs le qualifient seulement de roi de Vannes (Fenestens rex).

En 490, Budic, second fils d'Audren, rappelé, par les sujets de son père, de la Bretagne insulaire, où il s'était réfugié, fut proclamé roi. Ses États comprenaient tout le territoire qui a la forme depuis l'ancien duché de Bretagne. La population se divisait en trois classes : les Armoricains, ou les indigènes proprement dits, les Lètes gallo-romains et les Bretons insulaires, qui, depuis les invasions de Gotian Mériadec, s'étaient multipliés par des émigrations successives.

Budic eut à combattre les Alains et les Alemans, établis sur les Frontières de la Bretagne du côté de la Mayenne. Il délivra Nantes, assiégée par des Barbares que l'on croit être les Francs dépendants de Clotaire, chef de race mérovingienne établi au Mans. Budic eut à soutenir contre eux une guerre qui dura sept années. Une nation venue de la Frise et qui s'était alliée aux Francs attaqua avec quelque succès la Frontière orientale de la Bretagne; elle y pénétra vers l'an 609 (époque de la mort de Budic), et resta maintint pendant quinze ans, au bout desquels Hoel I^{er}, fils de Budic, étant revenu de l'île de Bretagne, où il avait trouvé un refuge, attaqua les Frisons et les expulsa du territoire qu'ils avaient conquis. — Ce fut durant l'occupation de Vannes par les Frisons que l'évêque de cette ville assista au concile d'Orléans.

Quant à ce que nous venons de rapporter n'indique que Clotaire ait jamais conquis la Bretagne. Les guerres que les Bretons armoricains ont souffert

* Dirigez aujourd'hui les cinq départements : Loire - Inférieure, Ille - et Vilaine, la Sarthe - du - Nord, Finistère et Morbihan.

tenues contre les Francs, les traités qu'ils ont faits avec ces peuples ne concernent que les sujets de Clotaire, et n'ont rien de commun avec les Francs de Clotaire.

Relations de Clotaire et de Théodoric, roi des Ostrogoths.

À l'époque où Clotaire, vainqueur de Syagrius, s'occupait à affermir sa domination dans les provinces gallo-romaines, un chef des Goths orientaux, ou Ostrogoths, Théodoric, qui a reçu de ses contemporains le surnom de grand, vint à conclure à Constantinople avec l'empereur Zénon un traité par lequel il s'engageait à passer avec son peuple en Italie, à la conquérir sur les Gépides, et à la gouverner au nom de l'empereur d'Orient.

Quatre années suffirent à cette conquête (489 à 493). Odoacre, vaincu dans trois grandes batailles, se réfugia à Ravenne, où il fut assiégé et pris. Théodoric lui avait promis la vie sauve, et parut d'abord le traiter avec générosité; mais, craignant un retour de fortune, il le convia à un festin et le fit assassiner.

Débarassé de ce rival, le chef des Ostrogoths prit le titre de roi et régna paisiblement, dit un historien, une tâche plus difficile et plus glorieuse que de conquérir l'Italie, celle d'y restaurer les lois et la civilisation romaine. — Prudent et politique autant que brave, Théodoric cherchait à affermir son trône en ménageant ses sujets et en se conciliant leur affection. Il travaillait aussi à se créer chez les princes voisins des appuis et des alliés. Dans ce but, il maria sa sœur au roi des Vandales et sa nièce au roi des Thuringes. Il épousa lui-même une princesse franque, Audelfrède, sœur de Clotaire. Il avait deux filles nées d'un premier mariage; il donna l'une à Sigismond, fils de Gondobald, roi des Burgondes, et l'autre à Alaric, roi des Visigoths. Les Burgondes et les Visigoths, pendant sa guerre contre les Gépides, lui avaient porté d'utiles secours.

Théodoric ne tarda pas à s'inquiéter des victoires et des progrès de la puissance de Clotaire, que sa conversion récente au christianisme désignait comme un chef futur et un protecteur naturel de tous les catholiques d'Italie, de Bourgogne et d'Aquitaine, sur lesquels pesait la domina-

tion des rois ariens. Il savait que l'empereur Anastase, successeur de Zenon, était mécontent ce que lui-même avait pris le titre de roi sads son aveu. Il n'ignorait pas que les Grecs prétendaient que les Goths nV vaient eu la permission de conquérir ritatie qu'afln de la replacer sous Tautorité impériale. Il était prévenu qu'on préparait à la cour de Gonstantinopie une ambassade solennelle pour le roi des Francs; il

FRANCE HISr-p^ftliQl^jSi^ tH^tJB^f NTALE.

les-firecs^ détruire T^ço^Mre ^iLjOvvûtffcoilér— Uj

reux qui devait incessamment se iraasforpji^ .eo ennemi.

Aprts ia> défoite des Alvffiaits 'à T^lbiao , et dfeosi le but de se concilier Taffection de ce peuple guerrier, Tbéodorie, pnifitantd^i la parelité nouvelle.

leur ,ifHiMeUo,^u^if»pfii^ ^f^i^jifrii/féç^u^j^l^j^j^qt

•"TU*^ '•♦♦ 't .M ; ♦ l ; /'5f;fi «iti ,Uf^ «ïïf ♦♦fit" , ' «iil'i 't»*! .

jc(44prjs di.(^ré^i^a'ffiv)%ÔiMJ^I^«'i;ii;ia^ titiit des victoire
4u'i9ii}ObkH(i<|^Ji|jceq^«Q|^,^

il fiMiseilJii|Ht «A Vmdefi/^ m^\\àm,]fl^Jlri^ 4ft

qoi yunis9iitàChloTO,âoiiC'H venakâ^éifoinepla!^
àî^^Wiftiîàs^*^atfilm,yfmwi^y^^

sœur, avait intbreédé'ea leur farcor cl «ffert tm: coaseeiît wioiûvm^
elf4)ff)O|H A C^tfégîîîîîe.^e.^i isite ù leurs cbefi». ^ Iburaire
deS'aeeoui^^OftQdrfl eOfiuiiraÂiHM^ - .

Une négociation phis importante lui offrit lkH>* ^ camn d'intervenir dans les aflvires delà Gâtite et. d'afccroUre ses relations avec 4e 'rot* des; Frones.' Théodoric apprit que Ghiovis et Âlaric avaient de mutuels sujets d'inimitié. Cette goerre ne pouvait ' qu'être Fatale à la nation des Gotiia, en diminuant sesforces au moment oft aneîiîitte avec lesempe- ' reurs gre(^ pouvait rendre leur rémiion tout-âhfîiit nécessaire. Théodoric s'in-

terposa donc entre Alaric et Chlovis, et, dans le but de prévenir une rupture périlleuse, déclara qu'il serait Tadversaire de. celui des deux rois qui le premier commencerait la goerre.

Sa médiation réussit. — Alaric et Ghiovis eurent une entrevue dans une petite tle située au milieu de la Loire, pr(;s d'Amboise, et qu'on nomme aujoor- <l'hui Vile de Saint-Jean. « Là, dit Grégoire de Tours, les deux rois conversèrent^ mangèrem et burent ensemble, et après s'ètne promis amitié^ ib se séparèrent pacifiquement. » ùi suite prouvera que de part et d'autre il nY «vaît ni frtfncMse ni bonne-foi K

Le rm des Fraats consentait k ajovrner ses desseins <XMilire les Visigottis, imîs il n^ nnonçait pas.

Guerre contre les Bur^jundes (498-000).

Ghiovis avait phisieurs Sujets ^'nhnMé c<mire Gondobatd. Les relations de Toncle *ét Ohlotitde avec Théodoric rendaient le ^i dM Bu f^iHvdes ha voisin dangereux et puissant. Le f*oi 4^ Francs n^attendait qu'une occasioti fhvotrAMe pour lui ftiire la guerre.--Gette occasiofl se i^résema enM.

Gondobald avait im frère mitiiHC Godégésile, qui, conmie foi, Mirelbiè e«pii9sô de «es Etats^, avait cherché tm reftige tu Italv». Ce prince passa quelcfae temps polir moit; «j^ la resiauMtion de son frère atkié, il nepàimt €€ BtH*gyndi«L t^ondobald lui rendit me pifrtte 4» ÉtaLa qu*Il avàit repris M«œafiè sur Otrildérie fit Êondoiiiar ; mais il parait que GodégésHe ne Ait pas saisiMt

* L'àQwfe <où eat lien cette entrevue n'est çu rigouKUement déiermi-
née. Suivant la plupart des auteurs, la conféereace de Chlovis et d'Alarlc tix
pottérfeiare à Is aasnt eoaare kt Bu^a^iDiei;

kAm temps manfU (ot fiOO}<|e ii^4es Friiiiics«e mit-en Âarcdb
;avc^«son^^aiÂ^«ioti^e<6oA^^ Gclui-ci, ignorant rintrigue^e«Qtl&
Mre^ fitidineA Godégésile*: ^ \kn à «NfniaeeoiH»^ -<mr les francs
«marcheat contre o^ba. pMr'^emparér de Mift a pays. UnisspnSiMtos-
reoDtf e^eate^iion«Ooeaiio, «de peur que sdparAs nans n'épreuvôiiis

te.ii»èlBç «sort<pie lea<uiti«s.tMiipMs.aCiod%iisitetoi^pQftdit : < J'irai
<à kmseou^ aMe mov lumte. »

a Les trois armées, ^est-à<*dire «eUe de Ôhlovîs d'un côté et celles ëe
€otidebald et de Gûâif^êt^ de raulre^s^étaât mises "en marche avec tout
leur appareil de guerre, «rrivèrent «tuprès du foit nommé Dijon. Là, ea-
élanC veoas Hux raaifts «prêft la rivière d'Ouche, Gedégésile se «joignit à
Ghlovîa, et leurs armées réuQies^aillèreat en pièces -cfMe dje Gondobald.
Gelui-ci, voyant ilaperfidie de son frèiPe, qu'il n'avait pas sdupfonfléè,
tourna le doa et prit la fuite. Ayant parcotmi les bords du -Rhôtt et ks ma-
rais qui i'avoaioieati il entra dtkos la vilie d'Avignon.

«Goditgéaite «yatt donc remporté te vit^tolrc, après savoir promis à
Ghlovîs iptélques parâes de ses Étais-, se retira «a paiE, et emra cairio-
dipM ^ans Vienne, conme s'il était d^ fitfsaeaseiir de •tout le royaume^

« Gbiovis , ayant eseore •angioenté s6s Utctê^ «è mit à la poursuite de
Goûdobiriê |Kmr r-ornacter d' Avî^oB €t le faire périr»

«Gondobatd, saisi d'époo vante, craignît i|t^«iie mort soudaine ne vint
lefi^pper.4 avait «vae Isfi un homme célèbre, nommé «Aridfiaa^ ceavage-
lifi A sage ^. L'ayant fait venir, â tui dit t «De loua oèléi «je suis entouré
d'embûches^ «t je njS aaia ee*qiie «je dois iaire > ces Barbares viennent
sur nous po«r «BOUS tuer et ravager ensuite «être pa^s.»

o^Aridkia loi répondit : «U tML% pour aepas p^ «rir, que tu apaises la
férocité de eet hMime^ Si Hi «te veux JNeB| je feindrai de te Mr et 4e
paMf de «son €6lé; et, lorsque je me serai réfapi^vem Mi, «je ferai en
sorte qu'il ne détruise ni loi ni œtis «contrée. Il faudra seulement lui ac-
corder ce qu'il

« Andîus ait ce oooieiUer de Goodohaia fiù «vttit voilto l'oppoeer au
mariage de ChloUlde avec Ghiovis.

.H.:i::v:it/j/Éi^R|çH}îbfeiWli«^ii'''''-^'

' VHéteAtidtfi^ "|jàr•1fi6o"ctûsél^■; 'j|i^à^â"<|é 'ijjiuè lâj "i^ferrc !;
cette pierre fiît reaversde au moyeiî.ides le- " VdtA'ctti* Ai*"Sëiï|nei#

dhrtefiie 1%|re •ijHâspértr ta ' vîcrè, tes troues de Gondôbald,entcèrent dans la ' tftelT«ê.»*b6h(*Aaltfïrt*dhr«fc flihl'%^ tu ville,' et .surprirtnl par derrière les..spldats,qui ■' iifth^«'»>"" ■'.. ■' •" '„"".. " ' "" ■ . - . ' ' jlàñcaicntdes flèches.dn Uaut des,rco>pa«s. . •' ' H^¥â'6^ iMrt8/Knffid-]prttt<A6(éJBtfîbîet" ; ' ■ «Falèant sonner leurs trompçlt<:8<au njjieujdie la , •■ tm^»: méirA^ 'ttt^frf r« Chlo\i^, 'Il lui' Iviftc, eeUî.qûi élaicâfèqti^s/cmpar.èrcnUeséor-

• VhVvïiW^JVëlW^iWfl; to'nT*rtmWtéi^lrf»*;t^ '--- -""- -■ -= -' -■ ^->--- ^--=

*'tt+*if J« ^rtéis'tee'Mtrrer ferf'ta pirissdocif/'âbariaoB-

tl

tjglkè jH«r fft yteit stai^iibiv tn rk^ en- tM nt^ • i^émîWaf fa*«cre *t ««te pout^ tW^ tes ' *fcfccs- «-sétirs:* Ghl#t«1'iyyant ftccuèB»{1ë èSrtfe^éc tai;

8lril^/ jtiétè dirt» %» î^^cîwenCs et'<Wat'*hrt ce

qw'è»iil»ceii8éit^' • ' " ^ ' ^"";-'- "■ *"" " * * ' • ' ^

aChlovîs pestait campé aycc*(Km artti^fè «biis les

tt^BrtiMloir;'ô'tw{*i)af(fiie accuéHir' les petfts ton- <iMil>d|e<m^>fiuibli(we, qâo^De tUtAies pas besoin «(te nMiayto, Je telcsAmMrai aveiiiiineeiinrcf JBdé^ €liié,«(4ls*pourvonl*^6 iililès'àloi et'li ce pays... êt^enBefmeoùstmèf tm airiîiîée<réMie etimmobtle ctoirtM|uiÊ< loa «nnenri' xeM à Tabridané'bà lien aif«s feftPTa désotM les tanpafpaes, tifravagies « tes prés,' ru coupes les y'igtm , tu abats les olitiers ,

t(?s et les ouvrirent aux a^sié^je^nt^ du.dQhoçi^qul. .se précipi- tèrent dans les rues. Godé(;f^iie s^ réfugia àans réglise, où il fut tué avec Tévêq^ue Arien, ^es francs qui étaient auprès de lui se retrjèrent tous. dans une tour.,Gondobald.dcfei}dit qu'oui leur . fit aucun mal, et. les ayant fait prisonniers, le>«ear voya en exil â Toulouse auprès du roi. Ala- ric^.,

«Gondobald fit ensuite périr les sénateurs et les Bar[]^ndc;s du parti de Godégésile^ Ilremjt sayi&sa domination toute la Bur£[i^ndie... v

Vainqueur de son frère^ et seul maître de la JBur- {pindif, Gpndobald cru t. J^occasion favorable pour refuser à ChloVis le paiement du tribut. auquel il s*élaît engagé.

GhlQvis avait en cette circonstancc.unâiûet l^glr tîme de guerre; mais avant de la déclarer, il craignit que Théodoric, qui la première fois n'avait pas été à portée d'intervenir comme médiateur en. faveur d'un royaume dont son gendre Sigiamond

tu décrofls tovtles productions du pays, | était le principal héritier, ne paralysât son entre-

«te la ne peux ce^ndsmi lui ftiine ailcutima!. Ena vine^bii plulfef des dépotés, ^ imposé-loi un tri- «but annuel. De cette manière la contrée^ra déli-' < net , el ta> vetten» le maître de Gondebsld, qui te cpmn/oiij.trili-Qt 8i€mdDlnildrefcsç le* tribut,

«Le foi.(aftor«i'a(yM>t«€Ottté ce émSeilj -ordonné à *sua6' partie 4e> ses guevriers de^retouriiier'chez' esKi 11 cDvafaiiiiievdpotaliott à Gendobald et lui pMsemit^'Iol pajwvfactemeat \t tribut qn'it lui 'iatposait;«Goiidobakl> s'y soumit,* paya «or-le^ champ la somoM» demandée,' et promit -d'en ftiire aofaot' cl)aqu6«iinée. <

« Glifovis retoitf aa dsM «es Étsts. GendobaM , af a«t reprisrdesfbree», fit marcher one 'armée tron»» tre Godégésile, et l'assiéoea daneVienne. Dès que les- vrrea ^mmaic^rent â manquer au bas peuple, God^dsile,' efai^fAsm que la' disette ne détendit ji]sq«*d livir llt^taasser de^la ville tous les pauvres^

a Parmi ceuxqui ftfmit tfinsî renvoyés, se trouvait u« togyricr à qai'é-caic oenfM le sois deé« aqitedacs. IrHtéil'avoiP été expuMavcc Ifé «ulres^, cet ouvrier alla* troover Candobald , et' lui tndi4«apar quel endrenc H poarrah envahtrla tiNe. S'êtsai rois h la lé te dcsi tuMpes, il^ fit entrer dahs un aqnediKT, cites fMfthaient préCfMées'd^an^grawd'iYisn-

fi' bi^ d^hommes armés de leviers de fer« Il y avait dans rafioeduewa
sopirail boaché par me grosse

prise par l'offre d'une médiation inopportune. Il eut recours à une ruse
politique assez singulière. Il envoya des ambassadeurs à Théodoric pour
lui dire que son dessein était, arrêté, qu'il avait à se venger die <ïondo-
bald, à protéger les anciens amis de GodégtSsTle son allié et les catho-
liques persécutés. «Jeveux, dît-il, faire la guerre aux Burgundes; si

< ftetaquedves «niques de Vienne existent encore. Ils ont (t^nmUnHs
fafW^^et .aliBiontsiii.au9om4 balles «ontaines pilWiqyeSid^ia \iik.,On
ep«cpiiif»i« ciii«if 1« rivetsauche de la Gère ; ils sont constriiKs en
pit^rrcs du pays taillées en petits carrés et (rom à quatre pouces jnxta-po-
sées, et revédies à riaMMsarw jUMpiVbte)lMiaf)ajM4eaT>ût8», 'd'im' ci-
ment rongeaîre de quelques lignes d'épaisasMr.'Oevi^ iiosrralclt de même
matière, de trois pouces de diainèu*e, lieuties ifiurs de culée atee le pla-
fond. En (^énéraHe ciment est dans un tel état deiitmawiaiiSDrfu'it afcy-
téaanteni vides ni ftwores. Les r«gOfiUp^réiJ^à cel»]]
d9itit|porl»Gr^oi«'deTour», ftsrinës avec de {y*osses pierres, se (rou-
veiH de distance eu distance. --La tradition delà prise de la ville par'des
troupes introduites iu'inoyerkdei aqaeducsifest perpéuée jusqu'à nos-
jonrs chez le%faiMani»4e Vitiw<w€9tteMitt!<odBclMMipeot avoir eo
lieu, ^oit par le grand aqueduc, qui a aix.pieds de largeur cl six pieds de
liauteur sous clef de voûte,soit par deux auires àqaedueslarge^de irôis
pieds; et dont l*un a quatre pieds six t»QUQai ei l'«iiremiq«inidi deiaa-
tesrj '

I * ^«Fravcsrnfénséft ^i» Vleoue «vtc4»4déoé>ile éfaient au nombre
de quatre à cinq mille. Aimoiïi prétend qu is forent investis dans la tour
où ils s'étaient renfermés ; que GoadoMd fit énYln)ARer cette tour de ma-
tières combusiïhles , et quitikii^iireiit-toui dan»lts flammes.* Mais Ai-
mom vivait dans le xi^ siècle, et nous ne pensons pas que son témoignage
puisse être mis en balance avec celui de Grégoire de Touw» auteur
presque contemporain.

oThéodoric protège Gondobald Je le combattrai; «s'il se déclare mon allié, nous paHagerons le ter- «riloire conquis.» Cette proposition décida Tbéodoric. Elle lui offrait la perspective d'un établissement au-delà des Alpes. Il comptait d'ailleurs, en prenant part à la guerre, être à portée de profiter des événements , et au besoin de se rendre arbitre entre le vainqueur et le vaincu.

Un traité fut conclu. On convint que les alliés entreraient en même temps en campagne afin d'attaquer simultanément et de deux côtés les Surgundes. Il fut stipulé que si les Francs pénétraient les premiers dans la Bnrgundie, les Ostrogoths leur paieraient en indemnité une certaine somme d'argent, et que les Francs seraient tenus à un paiement pareil si ceux-ci commençaient la guerre les premiers. Ce paiement effectué, et quel que fût le peuple qui aurait combattu seul, le partage du pays conquis devait avoir lieu entre les alliés ^

Chlovis avait prévu ce qui arriva : Théodoric lui laissa tout le poids de la guerre. Mais le roi des Francs tenait moins à la coopération des Ostrogoths qu'à leur neutralité. Ses propres guerriers suffisaient à son entreprise.

Tandis que Tfaéodoric se disposait avec lenteur à passer les Alpes, Chlovis franchissait rapidement la frontière des États de Gondobald et attaquait les Burgundes.

«A la nouvelle des mouvements de son allié, Théodoric ordonna à ses généraux de se mettre en marche; mais, dit Procope, il leur recommanda de ne s'avancer qu'à petites journées jusqu'à ce qu'ils fussent informés du résultat de l'attaque des Francs; dans ce cas, ils avaient, pour régler leur conduite, de secrètes instructions : c'était, s'ils apprenaient que les Francs eussent défait les Burgundes , d'accourir à marches forcées au lieu du confbat ; mais, au contraire, si les Burgundes étaient victorieux, de s'arrêter immédiatement et d'attendre de nouveaux ordres. »

Les généraux de Théodoric étaient encore en marche lorsque les Francs livrèrent seuls bataille aux Burgundes. — Le combat fut long et opiniâtre (on ignore le lieu où il fi)t livré); un grand nombre de combat-

tants succombèrent de part et d'autre; mais, après des chances diverses, les Francs mirent les Burgundes en fuite et les poursuivirent jusqu'à l'extrémité de la Burgundie, où les débris de l'armée vaincue se jetèrent dans des places fortes. Les vainqueurs occupèrent tout le reste du pays.

Les Ostrogoths, apprenant la victoire des Francs, se hâtèrent de les venir joindre. Les Francs leur

* Paocopb , De BelL Goth , lib. i , cap. su.

reprochèrent la lenteur de leur marche, t Votre pea «de diligence, dirent-ils , a été caose que nou a avons nous seuls en à combattre toutes les forces «de l'ennemi commun. » Les Ostrogoths s'excusèrent sur le msuvstt temps, sur les cbemlus dlifBciles et offrirent de payer le dédommagement ooa« venu dans le traité. Les Francs aoceplèr«iat l'offlire, et, après avoir reçu l'argent, mirent les Ostro* goths en possession de la moitié du territoire codquis/ « Théodoric, lyoute Procope, fit connaître toute sa prudence dans cette entreprise, puisque, moyennant une somme d'argent modique, et sans exposer la vie de ses siûets, il obtint une portioiï considérable des États de son ennemL» Le territoire livré ainsi aux jpstrogoths; comprit la cité et la province de Marseille.

Chlovis se laissa fléchir de nouveau par Oonéth bald et lui accorda la paix. La victoire qu'il venait d'obtenir lui permettait de faire sans danger preuve de générosité. La modération était d'ailleurs un moyen de s'attacher le roi des Burgundes et de s'en faire un rempart contre Théodoric, dans le cas où celui-ci voudrait mettre obstacle aux nouvelles entreprises qu'il méditait. La politique réglait sa conduite. En donnant à Théodoric une partie des États de Gondobald sans en rien prendre pour lui-même, il faisait naître un sujet permanent de guerre entre le roi des Burgundes et le roi des Ostrogoths.

L'influence du clergé catholique ne fot pas sans doute étrangère à cette générosité de Chlovis envers Gondobald. Les catholiques avaient l'espoir fondé de ramener le roi des Burgundes à leur religion. Plusieurs mois avant la bataille de Dijon, à la sollicitation de l'évêque Rémi, et en présence de Gondobald, avait eu lieu à Lyon une conférence des évêques or-

thodoxes, réunis dans le but d'aviser aux moyens de faire cesser la division de l'Église universelle en y ramenant les ariens. La guerre faite par Chlovis interrompit cette conférence, dans laquelle Gondobald montra peu de dispositions à se convertir. Mais après le siège d'Avignon, éclairé par Tadversité, ce roi comprit que ce ne serait qu'à l'aide de ses sujets gallo-romains qu'il recouvrerait ses États, et il manifesta des intentions plus favorables au catholicisme. ArJ^us, son fidèle conseiller, était eatholique. ^

Un jour, Avitus, évêque de Vienne, pour qiù|Ses confrères avaient une grande déférence, quoSi'il ne fût ni le plus âgé ni le plus ancien dans l'épiscopat, se trouvant à Sabiniacum, près de Lyon, où Gondobald était avec sa cour, dit au roi. «Tuas «ici près de toi tes docteurs les plus habiles; si tu a veux nous permettre de discuter avec eux, nous «les convaincrons en ta présence, par le témoi-

LIVRE II, CHAPITRE I

Sï

«Ijoage de V Écriture sainte, que les ariens sont «dansTeireur.» •

Gondobald venait d'apprendre que Chlovis ayant foit alliance avec Théodoric se disposait à Tattaqaer de nouveau; il répondit à Tévêque : «Si votre reli- «gionest la véritable, pourquoi vos évêques ne «désarment-ils pas le roi des Francs, qui m'a dé- «claré la guerre, et qui, pour me perdre, s'est allié «avec mes ennemis? Une religion véritable peuta elle permettre la convoitise du bien d'autrijii et Cl la soif du sang des peuples? Que Chlovis prouve a rexcellence de sa religion par ses œuvres, d

Avilus «avait Pair et l'éloquence » d'un ange; il répondit humblement : «Nous ignorons, ô roi! par «quels conseils ou par quels motife le roi des Francs «fait ce que tu dis; mais X Écriture nous apprend «que l'abandon de la loi de Dieu cause souvent la «mine des États. Reviens à cette loi avec ton peu- «pie, et Dieu ramènera la païi dans tes États.» *

C'était dire au roi : «Fais-toi catholique, et ta « paii sera faite avec le roi des Francs. » On suppose que saint Rémi , qui avait été le promoteur de la première conférence de Lyon , avait mandé à l'évêque Avitus que, A Gondobald prenait enfin la résolution de se convertir , il amènerait le roi Chlovis, son prosélyte, à faire îa paix. La conférence proposée eut lieu; mais Gondobald ne sut passe décider à temps : il aurait voulu que les évêques eussent préalablement terminé tous ses différends avec Chlovis. Il parut souvent prêt à abjurer son hérésie; mais il ne l'abjura point.

L'actif roi des Francs le surprit au milieu de ses hésitations, et le vainquit une seconde' fôis. La guerre terminée, les évêques intervinrent, et l'on a vu quelle fut la conduite de Chlovis.

Gondobald reconnaissant écouta avec plus de docilité les exhortations d'A'vitus. Il proposa même dé se convertir secrètement, alléguant qu'il convenait à ses intérêts de garder des ménagements avec son peuple; mais Avitus exigeant une abjuration publique , traitait les égards que le roi des Burgun* des voulait avoir pour les hommes de sa nation de manque de respect envers Dieu, et de faiblesse indigne d'an roi. «Tu dois, lui disait-il, foire la loi «aux Burgundes, et non pas la recevoir d'eux.» Gondobald ne savait que répondre aux arguments de l'évêque; mais il ne cédaît pas et demandait des délais. De délai en délai, il mourut (en 61(Ç avant d'avoir abjuré l'arianisme. Toutefois il n'empèeha pas ses enfants de faire cette abjuration, .et il autorisa même son fils Sigismond à fonder à Aganne, en Chablais, un monastère en l'honneur de saint Maurice, chef de la fameuse légion thébéenne ^

^ Les actes de la conférence tenue à Lyon entre les catholiqucs et les ariens, et en préienoe du roi GondobaU, se

HisU de France.— t. n.

Les évêques qui s'étaient interposés en faveur de Gondobald lui ménagèrent l'amitié de Chlovis, jusqu'alors son ennemi, et dont il devint l'allié fidèle.— Les Burgundes s'uniernt aux Francs dans la guerre contre les Visigoths.

Guerre contre les Visigoths.— Ghloyis tue Alaric (507).

La grande entreprise méditée par le roi des Francs était la destruction de la puissance visigothique dans la Gaule. Depuis l'entrevue d'Amboise, de nouveaux motifs d'inimitié s'étaient élevés entre Chlovis et Alaric. En recevant comme otages et en gardant captifs à Toulouse les guerriers francs faits prisonniers à Vienne par Gondobald, le roi des Visigoths avait commis un acte suffisamment hostile envers le roi des Francs pour que Théodoric ne pût pas en droit de rappeler les conditions de sa médiation. Le soin de défendre ses nouvelles possessions contre les Burgundes devait d'ailleurs empêcher le roi des Ostrogoths de mettre obstacle aux conquêtes que le roi des Francs voudrait tenter dans les provinces occupées par les Visigoths.

Chlovis temporisa quelques années ; mais l'impatience des catholiques le força à précipiter l'exécution de son dessein.

Alaric n'ignorait pas les mauvaises dispositions de ses sujets gallo-romains; il savait que le clergé orthodoxe faisait des vœux contre lui et était disposé à favoriser les attaques de son ennemi. Le souvenir de la persécution qu'Euric avait dirigée contre les chrétiens vivait encore dans tous les cœurs. Alaric voulut prouver aux évêques qu'il n'avait pas les sentiments d'intolérance qui animaient son père, et, dans ce but, il leur permit de se réunir en concile à Agde, afin de s'occuper des intérêts généraux de l'Église, et de faire des règlements qui pussent être communs à leurs diocèses respectifs. Malgré les prières officielles qui ouvrirent et fermèrent les séances de cette assemblée, l'opinion des représentants du clergé catholique ne devint pas plus favorable au roi des Visigoths : cette réunion ne servit même qu'à entretenir la haine contre les ariens^

' Alaric fut informé de quelques intrigues hostiles à son gouvernement. Il ne fut pas fâché d'avoir une occasion de prouver que sa résolution d'être tolérant envers les catholiques ne lui avait point ôté la fermeté nécessaire pour agir rigoureusement contre ceux qui complotaient la ruine de son autorité.

trouvent dans le recueil du savant dom Luc d'Achéry, intitulé : *Feierum aliquot scriptorum*, qui in Gailiof bër bliothecis, maxime *Benedictorwn*, laiuerant, *Spidlegium*,

êB

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Déjà dix anpées auparavant, en 496, il avait déposé de son siège et exilé eri Espagne Tévèque (le Tours Volusien, que celte persécution avait fait considérer par les catholiques comme un qiarlyr. Vêrus, successeur de Volusiep, pe fut paf arrêté par le souvenir de celte punition. La circonscription de la métropole dç Tours embrassait plusieurs diocèses soumis aux Francs; il profila de ses relations spint|]e|]es pour entretenir des intelligences politises avec. Chloyis; mais il fut immédiatement arrêté par ordre d'Alaric et dépprté en Espagne, où on ignore ce qu'il devint.

Quiutianus, évêqiie de Rodez, était un des partisaps les plug prononcés des Franet(. Des C^llo- Jiomalns dévoués aux Yisigot^s jui reprochèrent ses secrètes opinions et ses desseins présumés: «Ton vœu, lui Qirent-ils, e\$st que ladomination a des Francs s'éteqde sur ce pays.» Les Yisigoths qi)i habitaient Iji yille, connaissant ces prppos, ré-' solurent de (uer Quiutianus avant qu'il n'eOt mis ses desseins i exécution. Prévenu à temp# ^e ce danger, celui-ci se relira eq Auvergne, où il fut accueilli par Tévèque Eufrasips^ dont le prédécesseur avai^ été lui-même obligé de s*exi|er de Pijon, dans la crainte d'être mis à iport par les Burgundes, qui lui Reprochaient aussjson attachenieqt 9UX Francs, ^qfr^sius fit présent à Quiutianus de maison, de champs et de vignes, et le garda avec lui, en disant : «Les revenus de relise d'Auvergne «sont suffisants pour faire subsister deux évêques, «pourvu que la charité tant recoi^mand^e par T^- o pâtre saint Paul ne leur manque point. »

L'évêque de Lyop ayant eu avis de Texil forcé de Quintianus, }lui abandonna aussi les revenu^ de quelques propriétés que son \$gUse possédait en Auvergne.

tie tous |e\$ partisans dç Ghjovis, Galactorit^s, évêque de Béarp, est celui qui eut la pire destinée. Non content ^e prêcher |es catholiques de son diocèse en faveur des francs, il leur avait fait prendre les armes, afin d'être en mesure, lorsque Chloyis commencerait la guerre , de marcher î sa rencontré et de se joindre à lui. Mais, soit fatalité, soit imprudence, cette prise d'armes eut lieu trop tôt; Galaclorius, surpris par les Visigoths avant ijl'^voir pu passer la Garonne , fut tué dans le combat.

Toutes ces nouvelles, qui arrivèrent successivement à Chlôvis, lui firent comprendre qi^'il y aurait péril pour ses intérêts s'il lardait plus Ipng-te-gaps à attaquer les Visigoths'. ^ fuile de Quintianus le

* Aimoin, et, d*après lui, les auteurs des Grandes Chro^ niques de France, ont recueilli des traditions populaires sur quelques-unes des causes qui décidèrent Cb ovis à attaquer Alarfçfel té^ causes pâraitroitit èans douté singulières et puériles; trais elles servent â fadre cû'ni.atire Pesprit du temps.— Nous indiquons 'dans riotre récit le knoiiif réel de la guerre eo-

décida surtout à agir immédiatement. Il fit un 9ppel à ses guerriers, et leur donna repdejç-yppa ^ Paris, afin de leur faire part 4e mom projet.

QuaQ4 jls furent réunis, jl |eMr 4it :«(4I Wem que nous aMqns fairfs aux yisigpt^s est qp^ Biieire f sainte. Je vois avec douleur ces ariens posséder a une des pips belles parties de la Gaule. M^rchops

treprife contre les y isigolbs. Ce ^ui suit cit lextoeIleiiMnt extrait des Grandes Chroniques, tradpiies du latin en français dans le un* siècle.

«Le fort roy ChlOTls avait envoie an roy Âlêrîc un sien message, qui avait nom Paterne, pour traiter de pais •(d'antres choses , pour le profit des deux parties : si lui a^oit mandé que il lui féist assavoir en quel lieu il voudrait que lis assemblissent et que le roy AlaHc touchast I la barbe do ^nn roi Qilovîs, pour que il ftist son fils adoptif, leloii la coutume des anciens ro^rs.

< Quand le message fbt là venu et i| eut sa besoi^pe proposée, le rôl Alaric respondit que il ne fiaudrbft mie k son seigneur de parlement \ Pa-

terne lui dêmaDda s'il viendroât à peu de geni ou à plenié; il rcspondit que il iroit ^ peii et privéement. Après il lui demanda s'ils iroient arma ou désarmés; il respôdit qu'ils seroient tous désarmés et que les leurs fiissent aussi sans armes.

« Arrières retourna le message, au roy contf la Vi>lppt4 d*Alaric et comment ils s'esloient aocofdés i venir au parlement. Le roy vint en Aquitaine ; mais avant qu'il venist au lien où le pariéttent devôit estre, il envoiâ arrières Paterne, ledit message, pour savoir 4^ quel usage les Gouiaps u«)iéa^cc jcomment ils s'apareilloient à venir contre lui. ' « Lai vint le message : comme il parioit au roi Alaric, il mn- Ut et aperçut ^ue H portolt en sa main une verge de fi^ en Heu de liasibn, en telle quantité comme le oonore^ppui d'un buis : telle en portoit tous cens qui avec lui estoient Paterne prît Alaric par la main et lui diss : • o roy, que t'a m^es-fait * mes sire et les François, que les clddes ainsi dééeVoir paih loa ■ malice et par u trahiiq. • Le roy lui rcspondit que i cs ne pensott-il pas et que nul ma| n'i entendoit. Patenie dit qiic si faisoit, pacoles i eut et tençoqs : en la fin, s'accordèrent a ce que la querelle fust déterminée par le roy Tbierrl (Tbéoàénc) d'ytalie.

«Les deux roys envolèrent leur message au jugemfat. Quand le roy Tbierrl eut la causé dé l'ûné partie et de l'autre connene, ildist, par droit jugement, que lie message au roy de Prancœmonterolt sur un clievai blanc, une lance tcmUsH en sa main devant les portes du palafs d'Alaric le roy , sur laquelle le roy Alaric et les Gotieis geteroient tant de deniers d*argent que là JMinte en seroiï toute couverte, et que le roy Ghlovis auroiC tous oes deniers...

«Les messages retournèrent; ils rapportèrent Je jugeoMit du roy Tbierrl, que tous les f rançois loèrent. U pc plut pas aiïx (xotiëns, car ils diïtrent que ils ne porroient p^ finer dé si grant somme de deniers.

< Ils ne se tindrent pas tellement qu'ils ne SHsseni vUenie an message dn foy Çblovis; car tandis qu'il aloit, une nuit, dormir e ii un solier de maison, ils arrachièrent rentablement qui e^tbli dêvadt son lit. Lui , qui pas iie le savoit, se leva par unit por fafrb sa nécessité *: Il cbaî parmi la

frainte (ta firactnre dn pla nc|ief) si rudement, que 11 eut un bras brisié, et fM si froissié en l'autre partie du corps, que à pou qu'il n'en morut.

«Au roy Cblovis retourna au mieux et au plus to»t que il putr left nouvel es raconta ainsi comme elles Chtoient atenat^ et puis se complaignit des griefs que les Çoiens lui avQic|it faits. U roy, qui pas n^ voulut (^ue la venjauce de ceste injure fust proloisgtée, car nioùlt étoît'courruuclé et dolent de (a bon te que ou âvoic fait a son message , aiÂtÉible soti osi {mm armée]... »

* picitqiM M de colto^ nçQ d^lpmm. (Amçqi;.

LIVÂÉ 11; CHAPltRE 1.

tavéc riide de Dieu, et, adirés les avoir vaincus, «réduisons le paya sôus notre domination; et déii- «vrons dé léu^ joiig les catholiques nos frères. «Ces paroles obtinrent rapprobatibt de tous tè^ tî'rancs.

Avant de Quitter Pai*is, tlhlovis bi-dôhnà d'y bâtir une église dédiée aux apAtres saint t'ierre et éaint Palil, afin d'obtenir leur protection, tl voulût recevoir de nôuveai ta bénédiction de Tévèque . ReiTit, qui avait répandu sur lui Feau sainte du baptême. Le pieux évêque fae laissa le roi S'éloigner qu'après lui avoir adre^ une lettre, dont (Juclqueè passages peignent avec naïveté les motiPiâ de Tintérêt que le clergé prenait ad succès de là nouvelle guerre. «Tu dois, lui écrivait-il, te dotiner des «conseillèi*s (Odi songebt & accroître ta renommée; c< tes actions doivéiit être chastes et lidniêtes; tii cr dois hoûorer lè^ jirètres et recourir Fréquemment ttâ leur avis; ta borioé intelligenhce àvee eût reùdrâ crptds solide toii gôuvértement. »

L'évêque lui conseilla sans doute àtissi de èe i'êitdre fhvôrablè iHÛtit Màrtiii de Tours, apdtre des Gaules; tar «le h>i ebvoja dés députés à la basilique dd Saint, ledr disant : « Allez , et vous thiuvete2 «peat-èthe dâiis le teitiple quelque présage de Id (c victoire. » Après leur avoir donné des présents pour orner le lieu saint, Il ajouta: «Seigneur, si vous «êtes mouî aide, et si vous avez résolu de livrer en « mes mains cette nation incrédule et toujours eh- «nemie de votre nohi, daignez me hite voir votre

«faveur à l'entrée de la basilique de salht Martin, « afin que je sache si vous daignez être fovorable à « votre serviteur. »

«Les envoyés s'étant hâtés arrivèrent à la basilique. Au moment où ils entraient, le premier chantre entonna tout à coup cette antienne : Set-neur, vous m'avez revêtu de force pour lu guerre; txnu avez abattu sous mot ceux qui i Vlevaient contre moi; vous avez fait tourner te dos à mes ennemis et vous avez exterminé ceux qui me halssment. Ayant entendu ce psauume et rendu grâce A Dieu , les envoyés de Ghiovis pt€* sentèrent tes dons au saint (:otifesseur, et siHèrent pleins de joie annoncer au roi ce présage ^ »

L'armée des Francs s^ mit en marché, passa la l^ire anl environs de Tours et se di^igeà vers Poitiers. Elle s'avavançait rapidement. Ghiovis ayant donné l'ordre de respecter le territoire consacré à saint Martin, et défendu, sous peine de la vie, d'y prend^e autre chose que de l'herbe et de l'eau.

Un soldat enleva néanmoins avec violence quelques bottes de fêlo appartenàùC i on pauvre homme, disant, comme pour s'excuser:. «Le roi « noua a pènnû de prendre de l'heriDe. Qu'est-ce

9B TouAS , mst ecclés. des Francs ^ 1. u.

«que du K)in, siritin dé l'herbe coupée, fabéê et liée «eh bottes?» Cetfe plaisanterie eut un fatal résultat. Le paysan porta plàinlé. Ghidvis irrité frappa le soldat desonépée, et dit :« Gomment espérer «la victoire, si houè offensons saint Martin?» Gètlè punition sanglante etnpèctia les troupes dé rien prendre dans le pays.

Gependant Alaric, infôrnié des préparatifs de Ghiovis, était arrivé avec son armée dans le centre de l'Aquitaiiie. Ses troupes ^e composaient de Viéigothset deGalIb-Romains, parmi lesquels on remarquait uii détachement considérable d'Arvernes, commandés par le comte Apollinaire, fils dti célèbre Sidoine , niort évêque de Cflermoht.

Ghiovis avait pour auxiliaires iiii corps de Burgundes et ude troupe de Francs Aipùaires côiimandés par Ghiodoric, fils de Sigebert, roi de

Gologne.

L'armée des France arriva sur les bords de la Vienne. Cette rivière était grossie par les pluies. Ghiovis ne savait comment la traverser ; « mais, dit Grégoire de Tours, le roi avant, pendant la nuit, pria le Seigneur de lui indiquer le gué, le lendemain matin, par l'ordre de Dieu, une grande eau extraordinaire entra dans la rivière aux yeux de tous, et la traversa sans perdre pied »

L'armée, suivant les traces de la bled, franchit la Vienne.— Ghiovis entra sur le territoire de Poitiers et campa aux environs de cette ville. La tente du roi était placée sur une élévation. « Le soir, dit encore Grégoire de Tours, le roi vit de loin un feu qui s'élevait au-dessus de la basilique de Saint-Hilaire, et qui paraissait darder des rayons de son côté, comme pour l'encourager dans son entreprise contre ces infidèles ariens auxquels le saint confesseur avait lui-même livré tant de combats dont il était sorti victorieux. » — Cette lumière miraculeuse n'était sans doute qu'un signal fait par les catholiques de Poitiers aux Francs, qui devaient être leurs libérateurs. .

Ghiovis renouvela en faveur du territoire de l'Eglise de saint Hilaire de Poitiers les ordres sévères qu'il avait donnés pour faire respecter le territoire de la basilique de Saint-Martin.— Grégoire de Tours raconte qu'un soldat, ayant levé l'épée contre saint Maxence, abbé d'un monastère du diocèse de Poitiers, eut le bras paralysé, et ne dut sa guérison qu'à la clémence du saint qui, par le signe de la croix, et avec de l'huile béni, lui rendit l'usage de son bras.

Alaric avait le projet de ne combattre qu'après

. * Ce gué a long-temps porté le nom de Pons de la Biche. Nous croyons même qu'il le conserve encore.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

L'arrivée d'un corps de troupes auxiliaires envoyé par son beau-père Théodoric. Il restait immobile dans son camp et refusait le combat. Les

Francs se répandirent dans le pays, ravageant les terres appartenant aux Visigoths. Les soldats d'Alaric, témoins de ces dévastations, s'adressèrent à leur roi. « Devons-nous, lui dirent-ils, laisser ainsi vaguer nos terres et celles de nos amis? Qu'est-il besoin d'attendre des alliés si lents à venir? Sommes-nous moins nombreux ou moins courageux que les Francs? Avons-nous oublié que nos ancêtres sont ces Goths qui trois fois prirent Rome et triomphèrent des Romains, d

Alaric, ébranlé par leurs clameurs, se décida à quitter ses retranchements; mais en acceptant le combat, il voulut du moins choisir un champ de bataille plus favorable, et où les renforts qu'il attendait pussent le rejoindre. Il s'éloigna de Poitiers, et repassa le Glain, faisant une marche rétrograde dans le but de prendre position derrière la Charente. Ce mouvement ne s'opéra pas avec un tel secret que les catholiques de Poitiers n'en fussent instruits; et ce fut sans doute pour en donner avis à Clovis qu'ils allumèrent sur la tour de leur église le feu dont nous avons parlé.

Clovis se mit à la poursuite des Visigoths, qui se retiraient, et marcha avec une telle rapidité qu'il les atteignit à trois lieues en arrière de Poitiers, dans la plaine de Vouglans (aujourd'hui Vivonne), près du confluent du Clain et de la Vienne.

Il était neuf heures du matin : l'action s'engagea aussitôt. Les Visigoths ne montrèrent point le courage que semblait promettre leur impatience de la veille. Après avoir opposé une faible résistance, ils prirent la fuite, selon leur coutume. Les Arvernes commandés par Apollinaire ne démentirent point leur antique renommée; ils combattirent avec une valeur opiniâtre, et ce fut sur eux principalement que portèrent les pertes de la journée. Quelques auteurs disent même que leur chef et plusieurs guerriers de familles sénatoriales restèrent parmi les morts, « dont le nombre fut si considérable que le terrain de la colline où ils avaient combattu fut visiblement exhaussé par la foule des cadavres qui y restèrent gisants \ »

* Giic. ra Touxs, Hist. des Francs, 1. n.

* Multitudo occisorum cadaverum tantajacuit in loco, ut collis Ule vius sit ob hoc se erexisse in altum. (Foatu- RAT., lib. n. De Murac. HiUir.U.)

Soirant un mémoire publié par rabbé^e Lebœtif , la colline que Fortunatus a voulu désigner serait celle de la Motte de Garre, à une petite lieue de Vivonne. Près de cette colline, dans la paroisse de Champaeufné -Saint- Hilaire, se trouve, à côté d'une éminence qui porte le nom de tertre du roi un champ qu'on nomme le champ d'Alaric. A peu de distance , et sur une hauteur, on y voyait encore', dans le xviii^e siècle,

Alaric essaya vainement de rallier ses troupes; il se lança dans la mêlée et y rencontra Chlovis. Les deux rois se provoquèrent : Chlovis fut vainqueur dans ce combat singulier. D'un coup de francisque il renversa Alaric de cheval et le tua. Dans ce moment il courut lui-même un grand danger : deux cavaliers visigoths, voulant sauver ou venger leur roi, Fattaquèrent simultanément par derrière, et le frappèrent de leurs lances; mais la bonté de sa cuirasse et la légèreté de son cheval le préservèrent de la mort.

Après la défaite d'Alaric, Chlovis divisa son armée en deux corps. — Avec l'un il se dirigea vers Bordeaux, Faisant la conquête de tout le pays compris entre la Loire et la Garonne. Les Gallo-Romains l'accueillirent partout comme un libérateur. Les Visigoths essayèrent de défendre le passage de la Dordogne; ils y furent vaincus comme sur les bords de la Vienne. Chlovis vainqueur entra à Bordeaux et y passa l'hiver.

L'autre corps, sous le commandement de Théodoric, fils aîné du roi des Francs, fut chargé de conquérir la partie orientale de l'Aquitaine. Après avoir reçu la soumission de tous les peuples qui habitaient le territoire connu depuis sous les noms d'Auvergne, d'Albigeois et de Rouergue, Théodoric entra sur le territoire des Burgundes et y prit ses quartiers d'hiver , afin d'être en mesure de Continuer au printemps suivant, avec Gondobald son allié la guerre contre les Visigoths.

Guerre de Provence (508).

Alaric avait régné vingt-deux ans. A sa mort, il laissait deux fils : l'aîné, Gésalic, né d'une concubine, avait déjà l'âge d'homme; le plus jeune, Amalaric, fils de Theudiscle, fille de Théodoric, était âgé de huit ans seule-

ment. Gésalic et Amalaric s'étaient trouvés à la bataille de Voclade, et tous les deux s'étaient enfuis, chacun de son côté, avec

une croix, nommée la croix de l'homme, au pied de laquelle était un tombeau ride, découvert, et à moitié enfoncé dans la terre, que le « habi-Unts du pays prétendaient être le tombeau d' Alaric, Ce tombeau touchait au bois des Défunts y appartenant à réalise Saint- Hilaire de Poitiers, et ainsi nommé i cause de la bataille qu'on disait y avoir été donnée autrefois. L'abbé Dnbos, dans son Histoire critique de la Monarchie française, n'adopte pas l'opinion que le comte Apollinaire ait été tué à labauille de Voclade. 11 s'appuie, pour établir le contraire, sur le silence de Grégoire de Tours , qui ne dit point que le général des Arvernes se soit trouvé au nombre des morts. Il paraît même croire que, sorti vivant de la sanglante bataille où périt Alaric, le fils de Sidoine embrassa l'état ecclésiastique. Grégoire de Tours parle en effet d'un certain Apollinaire qui, quatre ans après la mort de Chlovis » fut nommé par Théodoric évêque d'Auvergne, au pr^udice de Véitt du peuple, le vénérable Quintianus, cet évêque que les Visigoths avaient force de fuir de Rodez à cause de son attachement pour (hlovis.

^.^.^ «il^ ^ K >

T,<m6fau Jf C/uini.w/

Monuments des Kois MerovinQiens

LIVRE 11, CHAPITRE

es

une troupe de serviteurs dévoués. Amalaric avait | été conduit en Espagne. Gésalic s'était arrêté à Narbonne, où les Visigoths de la Gaule l'avaient choisi pour chef et proclamé roi. Mais il ne se montra pas digne de la couronne qui lui était décernée au préjudice de son frère : il n'opposa aucune résistance sérieuse aux troupes de Gbiovis. Retiré ^ dansMar-

bonnCy il quitta celte ville dès qu'il put craindre d'être obligé de s'y défendre , et se réfugia à Barcelonne, d'où il se sauva encore lorsque, comme on le verra bientôt, Théodoric, roi d'Italie, lui eut enlevé le sceptre des Visigoths. Après avoir erré quelque temps en Afrique, où il s'était rendu dans l'espoir d'obtenir quelque secours des Vandales, il revint secrètement en Aquitaine, et il y demeura cdché pendant une année. Au bout de ce temps, il rentra en Espagne, se mit à la tête d'une bande de mécontents, attaqua les troupes de Théodoric, fut battu et fait prisonnier. Envoyé captif dans une forteresse de la Provence, il y mourut oublié et sans laisser de regrets.

Au printemps de l'an 508, Théodoric, fils de Chlovis, et Gondobald, roi des Burgundes, ayant réuni leurs forces, descendirent ensemble la vallée du Rhône et s'emparèrent d'Orange, de Garpentras, de Vaison, d'Apt, d'Aix et des autres villes que les Visigoths possédaient dans le voisinage de la Durance. Ils se portèrent ensuite sur Arles, et assiégèrent cette ville, dont la prise devait entraîner la soumission de la Provence.

Arles renfermait, comme toutes les autres cités de la Gaule méridionale, une population catholique qui' abhorrait les ariens et était disposée à favoriser les entreprises des Francs. Saint Gésaire, évêque métropolitain, passait dans le Midi pour le chef du parti orthodoxe, et avait été plusieurs fois persécuté & cause de ses opinions présumées. Mais les bonnes dispositions des catholiques gallo-romains pour les Francs se trouvaient balancées par le dévouement aux Visigoths d'un parti non moins nombreux et non moins actif ; c'étaient les Juifs , qui, dans une ville, centre d'un grand commerce, formaient une classe riche , privilégiée et puissante. Les Francs rencontrèrent donc, pendant le siège d'Arles, des obstacles inattendus. Saint Gésaire, com* promis par l'évasion nocturne d'un clerc ^ son parent, qui se rendit de la ville dans le camp des assaillants, faillit périr dans une émeute, et fut emprisonné par ordre du gouverneur visigoth, afin de servir d'otage et de garantie contre toute tentative hostile des catholiques gallo-romains.

Cependant le roi dltaïie, ayant appris la bataiHe deVoclade, la mort de son gendre, la fuite de son petit -fils et l'usurpation de Gésalic, s'était dé-

cidé à intervenir dans les affaires des Visigoths

et à envoyer en Gaule une armée composée de guerriers d'élite.

Gette armée eut pour chef Ibhas, le plus brave et le plus habile des généraux de Théodoric. Elle franchit les Alpes maritimes, et arriva près d'Arles au moment où cette ville, après avoir épuisé tous les moyens de résistance, allait tomber au pouvoir des Francs.

Une grande bataille fut livrée par les Ostrogoths aux Francs et aux Burgundes réunis : les Ostrogoths furent vainqueurs. La perte des alliés fut considérable. S'il faut en croire Jornandès, il y eut de leur côté plus de 30,000 hommes tués.

Les Burgundes et les Francs se retirèrent derrière \k Durance. Ibhas envoya à leur poursuite une partie de son armée. Lui-même, avec le corps principal, passa le Rhône à Arles, afin d'aller secourir une autre grande cité de la monarchie visigothique, Garcassonne, qui se trouvait aussi sur le point d'être prise par Tes Francs.

En effet, Ghiovis, après avoir hiverné à Bordeaux, s'était décidé à remonter la Garonne, et était entré sans obstacle à Toulouse, où il avait trouvé et pris une partie des trésors d'Alaric. De là , poursuivant sa route , dans le but d'achever la conquête des provinces voisines des Pyrénées, il était arrivé sous les murs de Garcassonne.

Gette ville, située au sommet d'une colline escarpée, que baignent les eaux de l'Aude, était entourée de murailles bâties par les Romains, et passait pour imprenable. G'était dans ses murs que, suivant l'opinion commune, les rois visigoths avaient déposé le riche trésor qu'Alaric et Ataulfe avaient tiré du pillage de Rome. On y voyait réunis les objets précieux enlevés |>ar les Romains dans toutes les parties du monde, et notamment les vases, les chandeliers et les encensoirs magnifiques dont Titus avait dépouillé le temple de Salomon à Jérusalem. L'espoir de s'emparer de tant de merveilles encouragea Ghiovis à mettre le siège devant Garcassonne; mais la garnison de cette cité était nombreuse et déterminée à se défendre : le siège se prolongea. Le roi des Francs, espérant la réduire par

la famine, restait campé autour de la ville, lorsqu'il apprit que les Ostrogoths envoyés par le roi d'Italie pour recueillir et défendre la succession d'Alaric s'avançaient vers Narbonne, après avoir vaincu Tes Francs et les Burgundes. Il ne jugea pas à propos de courir la chance d'une nouvelle bataille, et, satisfait du résultat de la campagne, il abandonna le siège de Garcassonne.

Repasht la Garonne et la Dordogne, il revint sur Angoulême, la seule des villes de l'Aquitaine qui tint encore pour les Visigoths. Par un étrange hasard, ou, comme dit Grégoire de Tours, par une

FRANCE HISTORIQUE Et MONUMENTALE.

faveur divine, les Ibarilleâ à cette place Forte s'écroulèrent d'elles-mêmes au moment où les Francs se disjoinsaient à tes assaillies liAngonième, Ghiovis revint à t'ouï*s, et là, il bffrit à la basilique de Saint-Martin de nombreux t>résents K

ibhas, satisfait de l'éloignement de Chlavis, à Vait pas trouvé nécessaire de poursuivre les Francs dans leur retraite. L'anéantissement du parti de Gésaie était, 3 ses ; eux, Tentrepris là plus sûr- , gente. Il entra donc en Catalogne, et après avoir vaincu Tusurpateur, il rétablit sur le trône le fils légitime d'Alaric.

Théodoric d'Italie, en sa qualité d'aïeul et de tuteur du jeune prince, se chargea du gouvernement de la monarchie visigothique, en attendant que le refait eût l'âge de régner. De toutes leurs possessions dans le Caule, les Visigoths n'avaient conservé que la province maritime nommée alors Septimanie, parce qu'elle contenait sept cités principales : Narbonne, Garcassonne, Mimes, Élné, Loève, Agde et Béziers. Ils avaient perdu Toulouse, leur capitale. Néanmoins Théodoric, ayant à donner un nouveau siège au gouvernement de son petit-fils, ne jugea pas à propos de le transférer en Espagne, et l'établit à Narbonne, sans doute à cause de la facilité des communications entre cette ville et l'Italie, où lui-même faisait sa résidence.

Lé roi des Ostrogoths, maître, par la cession que lui avait faite Ghiovis, lors de la guerre contre Gondobald, d'une partie de l'ancienne Province romaine, entre le Rhône, la Durancée et les Alpes, se considérait aussi comme légitime possesseur, par droit de conquête, des territoires d'Aix et d'Arles, dont la victoire d'Alaric avait chassé les Francs et les Burgondes. Au lieu de rendre ces villes à son petit-fils, il les réunit au royaume d'Italie, et, dans l'espoir de mieux s'assurer l'affection de leurs habitants, long-temps sujets de l'Empire, il s'empressa

* L'auteur des Gestes des Francs dit, à l'occasion de ces offrandes faites à l'apôtre des Gaules > un trait plaisant. Ghiovis n'était pas aussi superstitieux que certains historiens se sont plu à le représenter.

Le roi avait donné à saint Martin un cheval de pierre, probablement celui dont la force et l'agilité lui avaient sauvé la vie à la bataille de Vouclade. Désirant le racheter, il envoya cent sols d'or aux palefreniers de l'abbaye qui avaient soin de ce cheval, et les pria de le rendre à ses serviteurs, qui le lui ramèneraient; mais ces palefreniers, trouvant sans doute que la somme n'était pas suffisante, firent usage de quelques-unes des recettes à l'aide desquelles tant de bergers ont eu la réputation d'être sorciers, et lorsqu'on chercha à emmener le cheval, il ne voulut jamais franchir la porte de l'écurie. Chlovis devina la ruse; il fit remettre aux palefreniers cent autres sols d'or, et aussitôt le cheval suivit ceux qui étaient venus le racheter. Le roi fit en souriant : > Saint « Martin est vraiment d'un bon secours, mais il est parfois un peu cher, i— Tune cum laeti Ua rex ait : Fere beatus Martinus bonus est in auxilio, sed carus in negotio. (Gesta Fkang., " xvii.;

d'y rétablir dans toute leur pureté les formes de l'administration romaine, il rendit à Arles la place de cité capitale des Gaules, et y envoya un vicarius, qui fut subordonné au préfet du prétoire de Rome, la préfecture de la Gaule n'existant plus. Il établit d'impôts la nouvelle province, et décida que les garnisons ostrogothiques y feraient servir au lieu de vivre envoyés d'Italie. Marseille attira surtout son attention. Cette grande cité, démembrée de son ancienne fortune, était tombée dans une commune aux autres villes gallo-romaines. Théodoric lui restitua ses privi-

lèges, et, par d'utiles i'èfbrmès dans le régime ìnunicipal, tenta de lut rendre sd splendeur et sa prospérité.

La victoire de Voclade avait livré à Gblòvte les deux Â(t"ttâînes comprises entré la Lcitre et ti Garonne. Après la prise dé Bordeaux ; ce priùte àvaft conquis toute la basse Novempopiùiaïile, et ne i'était arrêté cji'au pi^ des Pyrénées.

On be suppose t)as (fùe là Conquête ûïï àibètfé dans ces divers pays d'autres chaigements ^litlques que des chahgeinents d'hommes. Lèâ Gâllo- Romàîné conservèrent, presque tous, tés èm|)lôî^ et les fonctions qu'ils avaient obtenus du gòùvehiement d'Alàric; mais des officiers de race ft'âtiquie remplacèrent lès officiers visigoths (lartbilt bû ceux-ci étaient les agents où lès représtdtâilts âk gouvernement central.

Les écrivains gòths prétendent que si léé ftiUcÉ épargnèrent les bietis des grandes âbbàlyés et teut de quelques églises protégées par le iitiïii dti iSAat auquel elles étaient consacrée^, ils ne montrèrent pas envers la population itidigènè la faiodératidtl que celle-ci était èïi droit d'attendre H Causé dé sa haine contre l'àriàisme, de èûH attachéineilt âd catholicisme. Cassiodbre, dans sa Chtôfitifùe, ^èibble dire que la Gaule fut ^lor^ boulèvetsée t>àr lès pillages et les violence^ de^ Fradcs, et que là ^èrrè de Chlovis contre Âîaric b'avait été qd'dhé èipéïiU tion entreprise pour faire des esclaves et écqiïéMr Au butin; mais cet hlstortèïi, séctétdire et iblnièti^ de Théodoric, roi dltàlie, est justement éuèpeddé partialité pôdr les Gotbs.

La lutte entre les francs et lés Vi^igbtbii aura jusqu'en 510; ce fiit une gderre d'èscàribôïiches plutôt qu'une guerre sérieuse. H ne parait psis iitlè les Visigoths eussent conservé Tèspèrdùce fle tèprendre les provinces que tihioviè leur avait edfévées. La paix, signée en 510, cotiséerst d'alti-fetlts toutes les cobquètes dn roi dés Pralics.

Ghiovis patries ou consul (^o). — Paris capitale du royaGIne

de Ghiovis.

Des ambassadeurs de l'empereur Anàstase attendaient Chlovis à Tours. La cour de G(mstàmifid|)te

LIVRE II, CHAPITRE I

n'9TaiC pa\$ renoncé à Tespoir de rétablir son aotorité sur la 6«(i|e et sur rilalie. Paps le but de rappel(^r i ISL mémoire des peuples de ces contrées que TEmPire morcelé par les invjisions p'avuît pas toute fois eucore cessé d'exîster, elle donnait volontiers W rois di^ Barbares les titres de consul, de pairice, de maître des milices, croyant peut-être ainsi les rattacher t TEmPire. Ceui-ci acceptaient, comme un honneur et sans y attacher aucune idée de dépendance, ces titres quf leur assuraient la soumission plus facile des populations gallo-romaines.—Quelques auteurs ont pensé que Gbiovis était d^i revêtu du titre de matire des miUcea, qu'avait eu Syagrius.— Le titre nouveau que lui apportaient les envoyés de TEmPereur était celui de Patrice ou de cansuL II y a de Tincertitude à cet ^rd. — Plusieurs savants prétendent que Gbiovis ne Alt pas nommé consul, mais qu'il fut seulement revêtu des honneurs consulaires, distinction fréquemment accordée par les empereurs d'Orient. «Le vrai consulat, disent-ils, toujours inscrit dans les fastes, servait à désigner Tannée; or le nom de Gbiovis ne s'y trouve pas inscrit. »

L'Église intervint dans la cérémonie où le roi des Francs Ait investi solennellement du titre que l'Empereur lui confierait. «Gbiovis, ayant reçu les lettres impériales, se revêtit, dans la basilique de Saint-Martin , de la tunique de pourpre et de la eblamyde; il se mit un diadème sur la tête; puis, monunt ^ cheval, il se rendit de la basilique jusqu'! l'église de ia ville, jetant de sa propre main ' des pièces dVw et d'argent au peuple qui se pressait sur son passage. Depuis ce jour, il fut appelé consul ou agostei.»

Boissons avait été jusqu'alors la capitale du royaume de Gbiovis; mais depuis les conquêtes qui venaient d'être fiiites sur les Visigoths, cette ville ne pouvait plus conserver sa suprématie. Les États du roi des Francs com-

prenaient un vaste territoire situé entre les Pyrénées et le Vésèr. Il fallait pour siège du gouvernement un point plus central. Gbiovius se décida à transporter sa résidence à Paris, où plusieurs empereurs avaient tiabilé, et que décoraient probablement encore des édifices publics et des palais élevés du temps de Gonstance, de Gonslantin et de Julien. Il y établit le tribunal et le pré(oirçoù il rendait la justice, comme roi, aux Francs, comme consul aux Romains. Paris fut depuis lors considéré comme la capitale de la monarchie f^?fl"Ç» et c'est pour cette raison que nos anciens bi# (Qriens q'om donné le nom de roi de France qu'à celui des princes mérovingiens qui était en posses-

«ion de cette ville ^ On voit même que cinquante aqs après la mort de Ghiovius, l'importance de la cité parisienne était si bien comprise, que les fils de Gbiotaire, ne pouvant se la partager en se partageant le royaume, stipulèrent qu'elle leur appartiendrait en commun, et qu'aucun d'eux ne pourrait y entrer sans le consentement des autres. Ghaciin de ces princes avait dans les États qui lui étaient échus en partage sa capitale particulière ; mais Paris restait la capitale de la nation.

Cailovis foit périr tous ses parents (610-511).

Heureux dans toutes ses entreprises , victorieux de tous ses ennemis , Ghiovius ne voyait pas sans peine que les diverses tribus franques qui avaient formé des établissements en deçà du Rhin et de la Seine fussent encore soumises à d'autres chefs qu'au vainqueur des Romains, des Burgundes et des Visigoths.—Les États indépendants que plusieurs cheËs de sa race s'étaient créés dans la Gaule, Sigebert à Cologne, Ghararic à térouane, Ragnacaife à Gambray, Renomer au Mans, lui semblaient enlevés au vaste royaume dont il était le fondateur. Ges petits rois, alliés douteux et rivaux toujours disposés à profiler d'un accident de la fortune, lui portaient ombrage; il résolut de s'en débarrasser et de rester le seul chef, le roi unique de la nation des Francs.— Voici, d'après le témoignage de Grégoire de Tours, comment il y réussit.

Sigebert, roi de Gologne, était le plus puissant et le plusTiche de tous : ce fût contre lui que l'ambitieux Gbiovius d'abord dirigea ses intrigues.

a Pendant son séjour à Paris il envoya secrètement à Gologne un messager chargé de dire au fils de Sigebert :

a Voilà que ton père est âgé; il boite de son «cpied malade ^\ s'il venait à mourir, son royaume «t'appartiendrait de droit, ainsi que mon amitié.»

«Séduit par l'ambition, Ghiodéric forma le projet de tuer son père.

«Sigebert étant sorti de la ville de Gologne, et ayant passé le Rhin pour se promener dans la forêt de Buconia, s'endormit à midi dans sa tente : son fils envoya contre lui des assassins, et le fit tuer, dans l'espoir qu'il posséderait son royaume. Mais, par le jugement de Dieu , il tomba dans la fosse qu'il avait méchamment creusée pour son père.

«Il envoya au roi Ghiovis des messagers pour lui annoncer la mort de son père et lui dire : «Mon

\ • Bien que en France U y ait eu plusieurs roys en divm siècles et en dî-Terses parties du royaume, nous ne meious au noHi))re des loys de (Yance, fors unt seulement ceus qui on| eiité au siège de Paris roys. • Grandes Chroniques de France^ Uv.u, Cl.

* Sigebert avait été , oonune on â'a vu , U bauiUs ds

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

«père est mort, et j'ai en mon pouvoir ses trésors «et son royaume. Envoie -moi quelques-uns des «tiens, et je leur remettrai volontiers ceux de ces «trésors qui te plairont. i>Ghlovis lui répondit : «Je a rends grâce à ta bonne volonté, et je te prie de «montrer Beulement tes trésors à mes envoyés, «après quoi tu les posséderas tous.»

«Ghlodéric montra donc aux envoyés de Ghiovis les trésors de son père. Pendant qu'ils les examinaient, le prince dit : «Voici le coffre où mon père «avait coutume d'amasser ses pièces d'or.» Us lui dirent : «Plonge ta main jusqu'au fond, et vois s'il «y en a encore. A Ghlodéric l'ayant fait, et s'étant complètement baissé , un des envoyés leva sa fran-

cisque et lui brisa le crâne. Ainsi cet indigne fils subit la mort dont il avait frappé son père.

«Ghiovis, apprenant que Sigebèrt et son fils étaient morts, vint à Gologne, et ayant convoqué le peuple, il lui dit '«Écoutez ce qui est arrivé. Pendant que je naviguais sur l'Escaut, «Ghlodéric, fils de mon parent, tourmentait son «père en lui disant que je voulais le tuer. Gomme «Sigebèrt fuyait à travers la forêt de Buconia, « Ghlodéric a envoyé contre lui des meurtriers qui «Font mis à mort; lui-même a été assassiné, je ne «sais par qui, au moment où il ouvrait les trésors «de son père. Je ne suis nullement complice de ces « choses. Je ne puis répandre le sang de mes parents, car cela est défendu; mais, puisque ces «choses sont arrivées , je vous donne un conseil; «s'il vous est agréable, acceptez-le: ayez recours «à moi; mettez-vous sous ma protection.»

«Geux du peuple répondirent à ces paroles par des applaudissements de main et de bouche, et, ayant élevé sur un bouclier, ils le créèrent leur roi.— Ghiovis reçut donc le royaume et les trésors de Sigebèrt et les ajouta à sa domination ^ »

* Malgré le silence de Grégoire de Tours , il paraît que la prise de possession du royaume de Sigebèrt ne se fit pas sans quelques résistances. Les États du roi des Francs Ripuaires s'éleadaient dans la vallée de la Meuse. «A Verdun, les habitants indignés résolurent (dit la Chronique de Flauigny) de faire tous leurs efforts pour se défendre jl*obéir à Ghiovis, qui fut obligé de nieiti e le siège devant cette ville. >

La Fie de saint Mesmin, écrite dans le vi^e siècle, renferme sur ce siège les détails suivants :

«Il se trouve toujours des gens inquiets et remuants qui, lorsqu'un pays change de maître, tâchent, par toutes sortes de voies , de perpétuer les troubles, soit en empêchant l'autorité du nouveau souverain de s'établir, soit en tâchant de l'ébranler lorsqu'elle commence à s'affermir. Ghiovis trouva plusieurs hommes de ce caractère dans les pays qu'il soumit à son pouvoir. Entre autres, les citoyens de Verdun furent accusés de vouloir non-seulement résister à ce prince, mais encore allumer une guerre

contre lui. Le roi des Francs, voyant qu'il serait dangereux de laisser le mal s'enraciner, mit une armée sur pied, investit Verdun, commença les tranchées, ordonna qu'on aplanit le terrain oCi U voulait établir ses machines de guerre , et fit toutes les dispositions nécessaires pour

Enhardi par le succès de sa ruse, Ghiovis, dit rhistorien des Francs, marcha ensuite contre le roi Ghararic, (!ontre lequel il avait un ancien grief toujours présent à son souvenir. «Dans la guerre contre Syagrius, Ghiovis avait appelé Ghararic à son aide; mais celui-ci, s'étant tenu éloigné et sans prendre aucun parti, avait attendu Tissue du combat pour faire alliance avec celui qui avait remporté la victoire. Ghiovis avait été' contraint alors de cacher son indignation ; mais l'occasion se présentant enfin de se venger, il s^avança contre Ghararic, et, ayant entouré de pièges, le fit prisonnier avec son fils. Puis il les fit tondre tous deux, enjoignant que Ghararic fût ordonné prêtre et son fils diacre.

«Gomme Ghararic s'affligeait de son abaissement et pleurait, on rapporte que son fils lui dit: aGes a branches ont été coupées d'un arbre vert et vi- « vant; il ne se séchera point et en poussera rapi- « dément de nouvelles. Plaise à Dieu que celui qui a a fait ces choses ne tarde pas à mourir ! »

«Ges paroles furent rapportées à Ghiovis, qui, pensant que Ghararic et son fils le menaçaient de laisser croître leur chevelure, de ressaisir Tauto-rité et de le tuer, ordonna qu'on leur tranchât la tête. Après leur mort, il s'empara de leur royaume, de leurs trésors et de leurs sujets... »

Ragnacaire, roi des Francs établis à Gambnd, était encore païen : ce fut le troisième des cbeft de la race royale contre lequel Ghiovis signala son astuce et son ambition. Grégoire de Tours cherche à excuser le roi chrétien par le tableau de la conduite dissolue du chef barbare.

«Ragnacaire, dit-il, était si effréné dans ses débauches qu'à peine épargnait-il ses proches parents eux-mêmes. Il avait un conseiller nommé Farron qui se souillait de semblables dérèglements. Lors-

réduire la ville. Il plaça des postes devant chaque pñNrie pour empêcher que personne ne pût échapper à sa yengeanoë. Le grand saint Firmin , évêque de Verdun , venait de mourir. Les assiégés, voyant la brèche que les béliers avaient faite à leurs murailles, perdirent tout espoir de résister; et, n'axant plus d' évêque qui intercédât pour eux, ils choisirent Euspicios, un saint prêtre, pour être leur médiateur auprès du roi des Francs. —Euspicius se présenta devant Ch'Qvis, qui Pécoutaavec bienveillance et lui répondit avec bonté. La capitulation fut conclue, et Ton ouvrit les portes de la ville aux assiégeants, qñi furent reçus avec toutes les démonstrations de soumission qu'ils pouvaient attendre. Deux jours après, Chlovis, ayant dessein de mener son armée à queiqu'autre expédition de même nature, dit à saint Euspicius qu'il voulait le voir élire évêque de la ville sauvée par son intercession. .Le serviteur de Dieu refusa Tépiscopat avec une fermeté inébranlable. Chlovis lui dit : «buivez-moi donc, et m'accompagnez jusqu'à «Orléans.» Euspicius suivit Ghiovis... > Ce prince fonda, en considération de ce saint personnage, l'abbaye de Mid, dont saint Mesmin (Maxi-Uiin), neveu d'Euspicus, fut le supérieur après son oncle. La charte de Chlovis , donnée lors de U fondation de l'abbaye de Mki, a été conservée et publiée.

LIVRE II, CHAPITRE I

nanB

qu'on apportait au roi quelques mets ou quelque don, ou quelqu'objet que ce soit , il avait coutume de dire que c'était pour lui et son Farron, ce qui excitait chez les Francs une indignation extrême.

«Il arriva que Ghlovis ayant fait faire des brace* lels de faux or (car c'était seulement du cuivre doré), les donna aux leudes de Ragnacbaire, pour les exciter contre lui. Il s'avança ensuite vers Cambrai avec son armée.

aRagnachaire avait des espions en campagne pour reconnaître ce qui se passait. 11 leur demanda, quand ils Furent de retour, d'où venait cette armée et quelle était sa force. Ils lui répondirent : « C'est « un secours très considérable pour toi et ton Far- « ron. » Mais Chlovis étant arrivé lui fit la guerre.

«Ragnachaire, voyant son armée débite, se préparait à Fuir, lorsqu'il fut arrêté par les soldats et amené avec son Frère Rîchaire, les mains liées derrière le dos, en présence de Chlovis.

«Chlovis lui dit: «Pourquoi as-tu fait honte à «notre famille en te laissant enchaîner? !l valait •unieux mourir.» Et ayant levé sa hache, il lui en fendit la tête.

S'étant ensuite tourné vers Richaire, il lui dit : « Si tu avais porté du secours à ton frère, il n'aurait « pas été enchaîné. » Et il le frappa de même avec sa hache.

' «Après leur mort , ceux qui les avaient trahis reconnurent que l'or qu'ils avaient reçu de ChloVis était faux. L'ayant dit au roi, on rapporte qu'il leur répondit : «Celui qui volontairement livre son mat- « tre à la mort ne mérite pas d'autre salaire. »

Les Francs de Cambrai firent comme ceux de Cologne et de Têrouane, ils se soumirent à Chlovis.

Après avoir raconté ce double assassinat, le pieux évêque de Tours ^oute : « Ces rois étaient les parents de Chlovis. Rénomer (autre frère de Ragnachaire) fut tué, par Tordre dv roi, dans la ville du Mans. Chlovis recueillit leurs royaumes et tous leurs trésors. Ayant tué de même beaucoup d'autres rois, et ses plus proches parents, dans la crainte qu'ils ne lui enlevassent l'empire, il étendit son pouvoir dans toute la Gaule. — On rapporte cependant qu'ayant un jour assemblé ses sujets, il parla ainsi de ses parents qu'il avait lui-même fait périr :« Malheur à moi, qui suis resté comme un « voyageur parmi des étrangers , n'ayant pas de « parents qui puissent me secourir si vient l'adver- «.Mté!»Mais c'était la ruse, et non. pas le repentir qui lui dictait ces paroles; il ne s'affligeait pas de la mort de

ses proches, il parlait ainsi pour découvrir si existait encore quelque chef issu de sa race, afin de le faire tuer. »

Hist de France. — t. ii.

Mort de Ghlovis (511). — Jug^ements sur le fondateur de U

monarchie francpie. •

Cinq'ans après la victoire de Vooclade, et peu de temps après s'être ainsi débarrassé des autres rois de race mérovingienne, Chlovis mourut. Il était alors Agé de quarante-cinq ans, et son règne en avait dur^e trente. 11 fut enterré d^{ans} la basilique des saints apôtres (saint Pierre et saint Paul), que lui et sa femme avaient fait bâtir <.

Ce prince laissa quatre fils et une fille. L'ainé de ses fils était ce Théodoric né d'une concubine, et qui avait été chargé de la guerre de Provence. Les trois autres enfants de Chlotilde se nommaient Chlodimir, Childeburt et Chlotaire. La fille de Chlovis et de Chlotilde portait le même nom que sa mère.

Ghlovis a été diversement, jugé; cependant les historiens ont, la plupart^e reconnu un homme supérieur dans le fondateur de la monarchie franque. Nous filerons seulement à son sujet Topihion de deux écrivains dont les méditations et Ips travaux ont eu une direction bien différente, et dont les jugements acquièrent, par leur rapprochement même, une plus grande autorité.

« Dans les temps barbares comme dans les temps civilisés, dit M. Guizot, c'est par l'activité, par cette activité infatigable, née du besoin d'étendre en tout sens son existence, son nom et son empire, que se fait reconnaître un homme supérieur. La supériorité est une force vivante et expansive, qui porte en elle-même le principe et le but de son action, regarde, sans s'en rendre compte, le monde ouvert devant elle comme son domaine, et travaille à s'y répandre, à s'en saisir, souvent sans autre nécessité, sans autre dessein que de se satisfaire en se déployant. Elle agit, pour ainsi dire, comme une puissance prédestinée qui marche, s'étend,

conquiert, subjugué, pour assouvir sa nature et remplir une mission
Qu'elle ne connaît pas.

«Tel, à coup sûr, était Chlovis. On a prétendu étudier sa politique et peindre son caractère; on lui a prêté les combinaisons, les vues, les sentiments, tantôt d'un savant et cruel despote, tantôt d'un conquérant à vasles desseins, quelquefois

* Cette basilique devint, par la suite, Pabbaye de Sainte- Genevière. Elle fut consacrée à la patronne de Paris, dont elle renfermait la châsse. Elle avait été ruinée sous la seconde race et restaurée vers la fin du xii^e siècle. On l'a démolie en 1807. Elle était contigue à l'église Saint -Étienne-du-Mont. C'est sur son emplacement qu'a été ouverte la me Chlovis. — On remarquait sur la façade de l'église Sainte-Geneviève un anneau de fer soutenu par une grosse pierre sculptée représentant une tête d'animal. Cet anneau avait soulevé de grandes discussions parmi les savants du siècle dernier. L'abbé Lebeuf pense qu'il indiquait le droit d'asile attaché à l'église, et que ceux qui y passaient le bras se trouvaient immédiatement à l'abri de toutes poursuites.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE.

rvr

d'un profond législateur. D'autres se sont élevés contre ses vices, ses crimes, lui ont refusé tout mérite, toute gloire et n'ont voulu voir en lui qu'un heureux et odieux Barbare. Les uns ont inventé un homme, les autres ont méconnu des faits. Le caractère individuel de Chlovis nous est inconnu : la politique prévoyante et régulière qu'on lui attribue était impossible dans sa nation et de son temps. Tout ce qu'on peut dire, et ce que les faits ne permettent pas de nier, c'est qu'il était, au milieu des Barbares, un Barbare doué de facultés supérieures et de cette insatiable activité qui les accompagne; un de ces hommes que rien ne satisfait ni ne lasse, qui ne trouvent dans le repos que l'impatience et la fatigue; nés pour le mouvement, parce qu'ils portent en eux-mêmes la force qui remue toutes choses, et incapables de s'arrêter devant un crime, un obstacle ou un danger. Tel fut le principe des guerres continuelles de Chlovis. Ce ne fut

point une nécessité extérieure, le déplacement de sa tribu, ou telle autre cause, mais l'impulsion de sa propre nature, le besoin d'agir et de dominer, qui le poussa en tous sens dans les Gaules, et fit du chef de quelques milliers de guerriers le fondateur de la prédominance des Francs sur les peuples voisins, s

«Chlovis était heureux , car il vainquit , dit M. de Peyronnet; il était habile, car il fonda; il était éclairé, cûv il plia les vainqueurs à la religion des vaincus; il était sage, car il accoutuma les vaincus à la domination des vainqueurs; il était prévoyant, car* il donna des lois qui durèrent ; il était politique, car il se concilia Anastase et déconcerta plusieurs fois les desseins de Théodoric. Il fût donc grand et puissant; mais il était ambitieux, cruel, implacable : il fut grand de la grandeur qu'exige peut-être l'établissement des empires.

«Fut-il si grand en effet? On a contesté. D'ingénieux esprits se sont écriés : C'était un Barbare entre des Barbares. Non, non, le petit-fils du prince que le patrice Âétius avait adopté n'avait pas de si incultes et grossières mœurs. L'enfant d'une race de rois établis depuis tant de générations sur le rivage du Rhin n'avait pas été retenu dans l'ignorance des choses dont la science était familière aux peuples du bord opposé. Le successeur de trois rois qui pénétrèrent tant de ibis et Si avant dans les Gaules, avait recueilli après eux quelques notions des arts qui s'y cultivaient. Ces chefs, possesseurs déjà anciens d'une terre, ancienne colonie de Rome, admis si souvent dans l'alliance, dans l'armée, dans la familiarité même des empereurs, n'avaientils pris de cette vie toute romaine aucune habitude de sa politesse et de ses usages?

. aChtovis ne créa point les temps; il en profita.

11 ne suscita ni la décadence de l'Empire, tA la faiblesse des Gauleé, ni Timprévoyancé de S^agHas, ni la présomption d'Alafic, ni l'aversion des chrétiens pour ce prince , ardent et rigoureux sectateur d'Arius. Mais, dans ces accidents indépendants de sa puissance, il sut reconnaître et saisir d'heureuses et infaillibles occasions de conquêtes, de domination, de grandeur. Les Gaulés Tatlendaient: il te comprit et n'y faillit point. Il fit ce

qu'avec son peuple et son siècle il pouvait tenter et achever de plus vaste. Il n'y a point d'autre grandeur pour les chefs de peuple, ni d'autre génie.»

CttAPITRË IL Ul tff FAMffe M cAtdtis.-HrHfidiKmtc ASi to'A«lfftAiit.

WftMOau MM D'êAbiANS.

Succemion de Chlovis.— Partase de «es États.— Théodoric roid*Aastrasie. --Guerre aTec les Ostrogotbs.— Défaite des Danois.—Gtierre et eooqaète de la^Thurioge.— SisisoioDDd roi des Borsondes.— Concile d'Êpaoae. — Assassinat de Sigeric, fils de Sic^ismoQd.— Coaqaée de la Borgundie.— Massacre de aigismood et de la fiimllle. -Mort de Chlodomir.— Massacre des fils de Cbiodooùr.

(De l'an 511 à l'an 533.)

Succettlon de Chlovis.-^Part^e de let États.

Après la mort de Chlovis, ses Etats furèiit partagés entre ses quatre fils.

Théodoric , l'ahié , qui était alors âgé d'ehviron vingt-huit ans, et qui, fils d'uue Franque non ccin • verlie âhla ibi catholique, est considéré pzt les chroniqueurs latins comme illégitime, eut cependant la plus grande part.— Il semble même ijue son lot ait été égal à celui de sçs trois frères réunis, et que les fils de Ghlolilde n'aient été admis qu'an partage dés cohquêtes de Chlovis dans la Gaule. — Théodoric eut en effet, et à lui seul, la totalité du territoire appartenant aux Francs à l'époque où Chlovis comença la guerre contre Syagrius; il eut de plus les États de Sigebert (roi des Francs Ripuahres). Son royaiime, dont Metz fut la capitale, comprenait tous les pays situés sur les bords de la Meuse, de la Moselle, du Rhin et du Mein, lé diocèse de Reims sur la Marne, et celui de Troyes sur la Seine. Théodoric obtint, en outre, les provinces que, du temps de son père, il avait conquises sur teé Visigdlhs, l'Auvergne, le Rouèrgue, l'Albigeois, le G évaudan et le Quercy. Par la situation de ses États , qui enclavaient ceux de ses frères, il en était comme le protecteur contre les Burgundes, les Thuringes et les saxons.

Chlodomir, l'aîné des fils de Chlotilde, âgé de seize à dix-sept ans, eut pour lot un royaume dont Orléans fut la capitale et qui comprenait l'Orléa-

UVa^{II}, CHAPITRE II.

liais. 1^{er} Maina, TAIyou, la Touraine et une partie du Berry; il eut, en outre, une partie du territoire inféodé par Ghloyis sur les Visigoths; probablement la PjQvempopulaDê,

.Qh)ldPt>ert, le second des fils de Gblotilde, était âgé de treize à quatorze ans; son royaume, dont Paris fut la capitale, comprenait les territoires de Paris, de Melun et de Chartres, avec tout le littoral depuis Tembouchure de la Somme jusqu'à la baie du port Saint-Michel, sur la frontière avec la Prata gauloise. Dans l'Aquitaine, Childebert fut les territoires de Poitiers, de Saintes, d'Angoulême et de Bordeaux, avec les côtes depuis l'île de Noirmoutiers jusqu'au bassin d'Arcachon.

Suffit le dernier des fils de Gblotilde, Chlotaire, eut de douze à quinze ans, fut roi de Soissons. — Son royaume comprenait le territoire conquis sur Syagrius, et le littoral occupé par ces Armoriques qui, après le baptême de Clovis, s'étaient soumis au Roi de France — Chlotaire eut de plus, au centre (la région aquitaine) le Périgord, le Mousin et une partie du Berry.

Ca fut de ce partage que l'usage s'établit d'appeler du nom de l'Asie les provinces orientales situées entre le Rhin et la Meuse, et du nom de l'Occident les provinces occidentales situées entre la Meuse, la Loire et l'Océan. — Théodoric fut roi d'Austrasie, et ses frères rois en Neustrie.

S'il est difficile de se rendre compte des causes de l'inégalité des partages entre les enfants de Clovis, il ne faut pas moins d'apprécier le motif qui fit morceler le territoire conquis, de telle façon qu'aucun des lots situés sur la rive droite de la Loire ne se trouvait appartenir au royaume auquel il appartenait.

Le partage des États de Gblovvia a inspiré à un historien moderne, sur Tordre de succession adopté dans la monarchie franque , des observations qui nous paraissent dignes d'être reproduites et méditées.

«Théodoric succéda, et fut même l'héritier le plus favorisé et le plus puissant. On croit cependant qu'il était bâtard. Mais que signifiait ce mot parmi des Barbares? Y avait-il chez eux de si indispensables formalités pour les mariages? Sait-on même si elles avaient été négligées? Ghiovîa n'avait-il point eu de femme avant Gblotilde? Est-il vraisemblable qu'un roi ait vécu libre jusqu'à l'âge de vingt-six ans? Ghlovîs épousa Gblotilde quand Théodoric était déjà né; mais il n'était pas encore devenu chrétien, et chassait les peuples de race germanique, chose qui n'a pas été assez remarquée, c'était la priviège des rois d'avoir plusieurs femmes.

^ C'est ce qui fait désigner par les historiens comme le successeur de Chlovis au trône de France.

«Sans doute que la mère de Théodoric n'était pas chrétienne, et il se peut que cette circonstance ait contribué à accréditer, depuis la conversion des Francs, l'opinion de l'illégitimité de son fils. Il était illégitime en effet selon la loi des chrétiens; mais l'était-il selon la loi ancienne, et qui réglait sa naissance ?

a Peut-être la mère de Théodoric n'était-elle qu'une concubine? Mais ce mot n'avait pas alors la signification qu'il a aujourd'hui. Il ne désignait point une union passagère et honteuse, mais licite et durable. Les lois romaines la reconnaissaient. Les canons de l'Église ne la condamnaient pas. A Rome, les enfants nés de ces unions ne succédaient pas au père, mais ils étaient légitimes. Chez les Francs , ils étaient légitimes , et succédaient même au père lorsque celui-ci l'ordonnait.

a Il ne faudrait pas d'ailleurs s'étonner qu'on n'eût pas encore chez les Francs des idées bien exactes et bien rigoureuses sur ce qui fait les naissances légitimes, ni sur leur prééminence, ni sur l'exclusion de celles qui ne le sont pas. De nos jours même, et parmi nous, vieux chrétiens, les fils illégitimes de nos rois ont eu rang de prince , et de ces naissances réprouvées il est né des rois.

a La couronne était héréditaire, et, comme elle était héréditaire, la transmission en était réglée par la loi des successions. Réciproquement, la transmission de la couronne étant réglée par la loi des successions, c'est la preuve qu'elle était héréditaire. Ces deux choses si considérables sont cause et preuve l'une de l'autre.

a Si la royauté eût été possédée à un autre titre que les propriétés civiles, la loi civile ne lui eût pas été appliquée : on n'aurait pas partagé. Si la loi civile ne se fût pas appliquée à la royauté, Clovis, qui fit des lois politiques, n'aurait pas omis la plus nécessaire. Si la royauté eût été considérée comme un bien d'une autre nature, Charlot, qui fit des lois pour toutes sortes de biens, n'aurait pas négligé le plus important. La différence que l'on y faisait n'allait qu'à le faire juger plus considérable, et n'allait pas à faire douter que ce fût un

bien.

al fallait même que le principe héréditaire eût de bien fortes racines, et que par les idées du temps nulle distinction ne fût possible entre les autres propriétés saliques et la royauté; car le danger du partage était trop certain et trop grand pour qu'on doive croire que Charlot, prince si habile, ne l'eût pas prévu, s'il en eût eu le pouvoir.

«Il fallait aussi que ce principe fût devenu un droit bien puissant et bien respecté; car sans cela, et si la couronne eût été élective, les Francs,

FRANCE HISTORIQUE ET MODERNE

qu'affaiblissaient et désolaient ces partages, y eussent aisément obvié par élection : ils auraient choisi un roi, et non quatre.

«On reproduit encore quelquefois, de notre temps, l'ancienne erreur si bien réfutée de Hotman et de du Haillan.--On répète que la monarchie de la première race était élective; mais en affirmant on prend peu de soin de le prouver, et encore moins de réfuter les preuves contraires. Quelle réponse, par exemple, a-t-on essayée contre les témoignages d'Agathias, du pape Grégoire, d'Admon, de Foulques? Ecoutez le premier : «Les «fils

des rois francs recevaient la couronne des « mains de leur père. » Et le second : « Dans la terre des Francs, c'est la naissance qui fait les rois. » Et le troisième : « Ghiovis succéda par droit d'hérédité à son père. »⁹ Et le dernier : « Tes aïeux, dit-il « au roi Charles, ont transmis l'héritage de leur trône à leur postérité. — Rappelle en ta pensée, » dit-il encore à Arnoul, comment Tordremont de succession a toujours été sévèrement observé... C'est « la coutume des Francs d'avoir des rois héréditaires... Empêche que des rois étrangers au sang royal ne prévalent contre ceux à qui leur naissance donne la couronne. »

« Mais quel témoignage qui puisse se comparer à celui des faits ? C'est à eux qu'il faut résoudre cette question ; c'est à leur durée, à leurs fréquents retours, à leur ressemblance.

« Tantôt le père roi prescrit le partage ; tantôt ce sont les héritiers qui le font ; tantôt, le partage réglé, on tire au sort ces lots de royaume : le hasard, assigne les rois ; mais le sang, autre hasard, les a faits.

« Quelquefois, convoitant un royaume échu à des rois enfants, les héritiers prochains qu'ils excluent, ne les supplantent, tout faibles qu'ils sont, qu'en les égorgeant. C'est la mort qui les appelle et qui les élit ; ils succèdent en effet, mais parce qu'ils héritent.

« Vous rencontrez un roi privé d'enfants, qui adopte pour fils son neveu, et qui, lui mettant sa lance en la main, lui dit : « Ceci est le témoignage que je t'ai transmis mon royaume ; va donc, et soumets à ta domination toutes mes villes ; elles sont à toi... Seul rejeton de ma race, c'est à toi de me succéder. »

« Vous rencontrez deux rois qui traitent solennellement de la transmission future de leur royaume ; qui se désignent réciproquement pour successeurs éventuels et pour héritiers ; qui subordonnent toutefois cette institution à la condition que le roi mort n'aurait pas de fils ; qui stipulent que celui d'entre eux qui hériterait posséderait celle nouvelle couronne d'un droit perpétuel, et la lègue-

rait à ses descendants; qui font enfin toutes ces choses non point de l'autorité, non pas même du consentement des grands et des évoques , mais à leur prière et par leur médiation.

«D'autres rois viennent, qui, vivant encore et régnant, constituent dans leur royaume un second royaume à leur fils , et , de leur pleine autorité , le lui délèguent et Ten investissent.

«En d'autres temps, les leudes conspirent. Où tend leur ambition? A la royauté sans doute : ils ne l'oseraient. Ils oseront surprendre et tuer le roi ; mais le devenir, aucun n'y prétend. Les fils du roi mort monteront au trône. La régence est le seul prix que se propose la rébellion...

« Les fils des rois naissent rois. Ils en avaient le titre et le rang. Comment cela, si leur droit, toujours incertain, était dépendant de l'avenir et d'une élection ? A eux seuls entre les Francs était souferte la chevelure flottante, infaillible et nécessaire marque du caractère royal. Les filles mêmes, quoique inhabites au trône , étaient nommées reines , tant était grande l'autorité du sang de Ghiovis.

«Sans doute il y a eu des rois déposés et des rois bannis. Les trois cent trente-uo ans die cette race ne se sont pas écoulés sans révoltes et sans catastrophes; mais le droit ne change point parce qu'on le viole, et la loi des peuples se prouve même par ses transgressions. Les quatre usurpations que la troisième race a souffertes n'empêchent point qu'elle n'ait eu la couronne à titre héréditaire et perpétuel. liCs faits uniformes et habituels montrent la règle; les faits rares et singuliers, l'exception...

«Par quel prodige, si les rois eussent été électif, ne se serait-il conservé aucun monamentde de ces importantes délibérations? Par quel prodige, tant de rois enfants? Par quel prodige , toujours les enfants des rois?

«Dans la première race, la couronne fol héréditaire, mais par droit de majtculinité seulement, et avec partage. Dans la seconde, elle fut encore héréditaire, du même droit de masculinité, mais avec élection. Dans la troisième enfin , elle devint héréditaire sans élection ni partage , mais avec droit de masculinité et de primogéniture. L'élection tendait, dans la

seconde race, à réduire les inconvénients du partage : la primogéniture , dans la troisième , à Les prévenir. >

Ttaéodoric roi d'Austrasie.— Guerre avec les OslooooUM.—Oé-

f aile des Danois (511-515).'

Les premières années du règne des fils de Chlotiide s'écoulèrent paisiblement. Cette tendre mère veillait sans doute à ce que l'administratiott des États de ses enfants fût conforme à l'intérêt des jeunes rois et au] ^ besoins dç leurs sujets.

Mâifiée coru-uite ir,r Enii.

•nt/iran ,;i7ixi,i/^ .,u,e ûroi ^r ^.,

LIVRE 11, CHAPITRE II

Théodoric, dont les États se trouvaient placés comme une barrière entre les peuples étrangers et les peuples soumis à l'autorité de ses frères , eut d'atwrd à combattre des ennemis; mais il était puissant, brave et aguerri.

Dans l'année qui suivit la mort de Ghlovis , le roi des Ostrogoths, pensant que l'occasion était favorable, essaya de reprendre quelques-unes des provinces que les Visigoths avaient été contraints d'abandonner aux Francs. Il surprit plusieurs cités, et notamment Rodez, dont Tévêque, Quintianus, fut obligé de s'exiler une seconde fois. Théodoric prit les armes : les Ostrogoths furent repoussés. Quelques-unes des villes reprises restèrent cependant en leur possession.

Tandis que le roi d'Austrasie défendait contre cette agression les provinces méridionales de son royaume, une bande de pirates Scandinaves (Danois et Saxons) mettait en péril les provinces septentrionales. Phinibert, fils de Ragnacaire, roi de Gambray tué par Ghlovis , avait cherché un refuge chez un roi du nord, que Grégoire de Tours nomme Cochiiaïcus, et que les historiens danois ont prouvé être Guithlac ou Godieik, roi tribu-

taire de Fionie. La défense d'un chef franc persécuté parut à Guithlac un excellent prétexte d'attaque et de pillage. 11 rassembla une flotte, pénétra dans la Meuse et débarqua dans le pays des Francs Altuariens, qu'il pillait et dévasta. Chargé de butin, il revenait vers sa flotte, et avait commencé à se rembarquer, lorsqu'il fut arrêté par Théodebert, fils de Théodoric, qui, malgré sa grande jeunesse, avait été chargé, sous la surveillance de lieutenants expérimentés, de l'expédition contre les Danois. Tattaqua, le vainquit, lui reprit son butin et délivra tous les captifs. Cette déroute pénétra les pirates danois d'une terreur telle, que pendant plus de deux siècles ils ne se hasardèrent pas à insulter de nouveau les cèdes du territoire occupé par les Francs.

Guerre et conquête de la Thuringe (521 -531).

Victorieux dans ces deux guerres défensives, le roi d'Anstrasie entreprit quelques années après une guerre offensive.

Biliin, roi de Thuringe, était mort. Trois frères, ses fils sans doute, s'étaient partagé son royaume; ils se nommaient Berthaire, Baderic et Hermanfried : ce dernier avait épousé Amalberge, nièce de Théodoric l'Italien.

La princesse gothe était hautaine et ambitieuse. Elle excita son mari, qui attaqua Berthaire, le vainquit et le tua; mais Baderic, qu'Hermanfried espérait sans doute accabler, prit les armes et se tint à ses gardes. Toute hostilité fut donc suspendue. Amalberge ne renonça pas si facilement que son

mari à ses projets ambitieux. Un jour, Hermanfried, appelé dans la salle du banquet, trouva seulement la moitié de la table couverte de mets; il s'en étonna. La reine lui dit : « A qui suffit une moitié de royaume, une moitié de repas doit suffire. » Animé par cette raillerie, Hermanfried n'hésita plus, il appela Théodoric à son aide, et convint de partager les États de son frère avec le roi d'Austrasie. Baderic, assailli par deux armées, fut vaincu et tué. Hermanfried, sous divers prétextes, éluda l'exécution du traité, et resta seul maître de la Thuringe. La crainte d'être entraîné à

une guerre avec le roi des Ostrogoths, oncle d'Âmalbergè, décida sans doute le roi d'Austrasie à différer sa vengeance.

Plusieurs années s'écoulèrent. La puissance des Ostrogoths, ébranlée en Italie, cessa d'être menaçante. Le roi d'Austrasie jugea le moment opportun pour punir le roi de Thuringe de sa trahison. Il fit alliance avec son plus jeune frère, Ghlotaire, roi de Soissons, et, ayant ainsi doublé ses forces ^ il marcha contre Hermanfried.

Avant d'attaquer les Thuringes, il voulut, pour exciter l'ardeur de ses soldats, leur rappeler les violences que ce peuple ennemi avait , du temps de Mérovée et de Ghlovis , commises contre le peuple .franc. «Rappelez-vous, leur dit- il, que les Thuringes ont attaqué nos ancêtres à l'improviste, et d qu'afin d'obtenir la paix, ceux-ci leur ayant donné «des otages, ces otages ont été mis à mort avec «une horrible cruauté; qu'ensuite, revenant attaquer les Francs, qui , sur la foi du traité, étaient «restés sans défense, les Thuringes ont pillé les c villes, dévasté les campagnes, massacré les populations. Ils ont suspendu les enfants aux arbres « par le nerf de la cuisse. Leur rage s'est assouvie «sur deux cents jeunes filles,qui sont mortes, lesunes «écartelées par des chevaux sauvages excités à «coups d'aiguillon; les autres écrasées au milieu des a chemins par des chariots pesamment chargés. Les «restes de ce» malheureuses victimes ont été laissés «dans les champs pour servir de pâture aux chiens «et aux oiseaux de proie. Ce sont là des sujets de «haine et de guerre. La trahison d'Hermanfried à « mon égard mérite aussi d'être punie. Marchons ; «nous avons pour nous la justice et le droit, nous «aurons aussi l'aide de Dieu. »

Pendant les Thuringes , confiants dans leurs embûches plus encore que dans leur courage, attendaient les Francs de pied ferme. Ils étaient rangés en bataille dans une vaste plaine au bord de l'Unstrut. Hermanfried avait fait creuser dans cette plaine, et sur le front de son armée, des fosses profondes qui avaient été recouvertes avec du gazon épais , de façon à ce qu'on ne pût en soupçonner l'existence. Les Francs, emportés par leur élan,

y tombèrent au moment où ils se croyaient sur le point d'atteindre renemi. Cet événement causa d'abord parmi eux quelque désordre; mais bientôt, indignés de cette ruse, et ayant reconnu les intervalles qui séparaient les fuyards, ils arrivèrent jusqu'aux Thuringiens, qui, étonnés de leur tour, prirent la fuite. On les poursuivit jusqu'au bord de l'Unstrut, et là, dit Grégoire de Tours, il y eut un tel massacre des ennemis, que le lit du fleuve fut rempli par les cadavres amoncelés, qui servirent de pont aux Francs pour passer sur l'autre bord, où Hermanfried s'était enfui un des premiers.

Cette bataille livra la Thuringe aux vainqueurs.

La fille de Berthaire, Radegonde, se trouva, avec son frère, au nombre des captifs. Le roi de Soissons, touché de sa beauté, la prit pour femme; mais ayant, dans la suite, fait mettre à mort le frère de son épouse, Radegonde indignée se retira à Poitiers, où elle fit bâtir un monastère qui devint célèbre. Ses vertus et sa piété sont fait honorer par l'Église du nom de sainte, Elle est la patronne de la cité qui lui a servi d'asile.

Les historiens ne disent pas si les deux rois francs se partagèrent le territoire conquis, ni de quelle façon Théodoric paya le secours que son frère lui avait prêté dans la guerre contre Hermanfried. Le partage du butin fit sans doute naître des discussions entre les deux rois; car Grégoire de Tours rapporte que Théodoric voulut tuer Clotaire. Celui-ci aperçut dans la maison où il était invité à une conférence avec son frère des hommes armés, qu'une tapisserie trop courte ne cachait qu'imparfaitement. Il entra, mais après avoir pris ses armes, et accompagné d'une suite nombreuse de guerriers. Ce hasard et cette prudence lui sauvèrent la vie.

Sigismond roi des Burgondes (516).— Concile d'Épône (517).

Gondobald mourut en 616, cinq ans après Cléovis. Son successeur fut Sigismond, qui, comme nous l'avons dit, s'était converti à la foi catholique, et qui, dans la première année de son règne, donna une preuve de la ferveur de sa foi en convoquant à un concile, à Épône, tous les évêques de ses États.

< L'existence d'Hermanfried eût un effet de ce que Théodoric possédait paisiblement la Thuringe. Une trahison délivra le roi d'Austrasie de ce compétiteur. Voici ce que Grégoire de Tours raconte : « Théodoric, étant revenu chez lui, engagea Hermanfried à venir le trouver, en lui donnant une foi qu'il ne craignait aucun danger, et il enrichit de présents très honorables; mais un jour qu'ils causaient ensemble sur les murs de la ville de Tolbiac, Hermanfried, poussé par je ne sais qui, tomba du haut du mur et rendit l'âme. Finalement par lui il fut jeté en bas; mais plusieurs assistèrent qu'on reconnut clairement que cette trahison venait de Théodoric.

■ Aujourd'hui Albon, bourg à six lieues au midi de Vienne.

Par les noms de ceux qui assistèrent à ce concile, présidé par saint Avitus, évêque de Vienne, on peut connaître quelle était, à cette époque, l'étendue du royaume de Bourgogne. — Ce royaume comprenait les évêchés établis dans les villes suivantes; Lyon, Vienne, Gâtions, Yaison, Valence, Sisteron, Grenoble, Besançon, Langres, Autun, Orléans (aujourd'hui Martigny en Valais), Giébrun, Dareniasia (aujourd'hui Moustier en Tarentaise), Genève, Vindisch (transféré depuis à Constance), Die, Garpen-tras, Gap, Orange, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Gavaillon, Viviers, Apt, Nîmes et Avignon.

Les canons de ce concile nous ont été conservés; ils renferment des dispositions dignes de remarque: que, Le mariage n'était pas encore prohibé à l'entrée dans les ordres sacrés; mais il existait déjà une tendance à considérer le célibat comme une des vertus du sacerdoce. « Il fut défendu, à l'empereur d'ordonner prêtre celui qui s'était marié une fois » ou qui avait épousé une veuve. — Défense fut faite aussi aux évêques, aux prêtres, aux diacres et aux clercs de visiter des femmes ou des veuves indécemment. On régla en outre qu'aucun prêtre jeune ne serait admis auprès d'une religieuse, et même qu'il ne fût son parent.

Les amusements profanes furent interdits aux ecclésiastiques. Les évêques, les prêtres, les moines ne durent plus à l'avenir avoir des chiens ou des oiseaux pour la chasse.

Plusieurs canons sont rédigés dans le but d'ordonner aux esclaves une protection qui leur était refusée par la loi civile; mais, en changeant à rendre l'esclavage moins insupportable, le concile prenait des mesures propres à perpétuer la servitude des individus attachés à la glorieuse. Il défendait aux abbés de donner la liberté aux serfs des monastères, « attendu qu'il serait injuste; tandis que les moines travailleraient à la terre, que les serfs restassent dans l'oisiveté. »

Certaines dispositions manifestent la haine que les chrétiens portaient alors aux juifs : « n défend aux laïques de manger avec des juifs, ni même chez un clerc qui aurait fréquenté des juifs. »

Enfin le concile impose aux personnages de distinction le devoir de se présenter devant l'évêque, aux fêtes de Pâques et de Noël, afin d'en recevoir sa bénédiction.

La conversion de Sigismond avait porté un coup fatal à l'arianisme. Les Burgundes adoptaient facilement la religion de leur roi. Les églises, dont les ariens s'étaient emparés, avaient été rendues aux catholiques. Il paraît même que, dans son zèle, le roi avait fait donner à Théodoric des églises à bâtir, et

LIVRE 11, CHAPITRE II

ti

que le nombre des églises chrétiennes se trouvait plus que suffisant pour la population, car les Pères du concile d'Épône défendent qu'on se serve des églises bâties par les hérétiques, « attendu qu'elles ne peuvent jamais perdre leur pureté. » — Favorisés par les dons pieux du roi, les monastères se multipliaient de toutes parts ; ils étaient en si grand nombre autour de Vienne, qu'au dire de saint Avitus, ils environnaient la ville comme un rempart

En montant sur le trône, Sigismond avait envoyé une ambassade à l'empereur Anastase, pour le prier de reporter sur lui l'amitié qu'il avait témoignée à Gondobald, son père; mais le roi d'Italie, alors brouillé avec l'Empereur, s'était opposé à ce que les députés burgundes remplissent leur mission, et les avait forcés à rebrousser chemin.

Anastase apprit par une voie indirecte la démarche tentée par Sigismond. Sa politique était d'entretenir toujours des relations avec les Barbares établis dans la Gaule. Il se hâta d'adresser au nouveau roi des Burgundes, avec une lettre de félicitations sur son avènement, le titre de patrice. La réponse de Sigismond à l'Empereur fut singulièrement respectueuse. « Je m'estime plus heureux, » écrit-il, « de vous obéir que de commander à ma nation. Nos ancêtres ont toujours eu le cœur royal, et ils ont été plus honorés des titres que leur ont accordés les empereurs que du pouvoir héréditaire que leurs pères leur ont laissé. » Cette lettre semblait prouver que le prestige attaché au nom romain n'était pas encore détruit, et que les Burgundes se considéraient toujours comme les hôtes de l'Empire.

Or, comme avec une piété sincère, un zèle actif et une grande générosité, le roi Sigismond fut devenu le favori des évêques et l'objet de la affection des catholiques.

À la mort de Sigeric, fils de Sigismond.

Chlotaire nourrissait toujours dans son cœur le projet de venger la mort de ses parents; mais il semblait qu'elle dût renoncer à le mettre jamais à exécution; car, protégé par l'Église, Sigismond avait encore pour défenseurs et pour appuis le roi des Ostrogoths d'Italie, son beau-père, et le roi des Francs d'Austrasie, devenu son gendre.

Un effroyable événement lui ôta, avec l'amour de ses sujets, la protection des rois ses alliés naturels, et fournit à la fille de Chilpéric l'occasion de satisfaire son désir de vengeance.

Sigismond avait perdu sa femme ostrogothe, fille de Théodoric d'Italie, dont il avait deux enfants, un fils nommé Sigeric et une fille mariée à

Théodoric d'Austrasie. Après la mort de sa femme.

il vécut d'abord en concubinage avec une servante de la reine, belle et jeune fille burgunde nommée Frédégaire. Ensuite, soit pour mettre sa conscience en repos, soit pour assurer un rang plus honorable aux enfants de sa concubine, il l'épousa.

«La nouvelle reine, dit Grégoire de Tours, selon l'ordinaire des belles-mères , commença à prendre son beau-fils très fort en haine, et à élever des querelles avec lui. Il arriva qu'un jour de cérémonie le jeune homme, reconnaissant sur elle des vêtements de sa mère, lui dit avec colère: «Tu n'es « pas digne de porter sur tes épaules ces habits que « l'on sait avoir appartenu à ma mère, ta maîtresse. » Elle alors, transportée de fureur, excita son mari par des paroles trompeuses, en lui disant: «Ce «méchant aspire à posséder ton royaume, et quand «il t'aura tué, il compte l'étendre jusqu'à l'Italie, « afin de posséder à la fois le royaume de son aïeul «Théodoric, en Italie, et celui-ci. Il sait bien que «tant que tu vivras il ne pourra accomplir ce des- «sein, et que si tu ne tombes, il ne saurait s'é- « lever.»

«Poussé par ce discours et d'autres du même genre, et prenant conseil de sa cruelle épouse, Sigismond devint un cruel parricide; car voyant l'après-midi son filé appesanti par le vin, il l'engagea à s'endormir, et pendant son sommeil ou lui passa derrière le cou un mouchoir lié au-dessous du menton, deux domestiques le tirèrent à eux , chacun de son côté, et ils l'étranglèrent.

« Aussitôt que celd fut fait , le père , déjà touché de repentir, se jeta sur le cadavre inanimé de son fils , et commença à pleurer amèrement. Sur quoi , à ce qu'on a rapporté, un vieillard lui dit : «Pleure «désormais sur toi, qui, par de méchants conseils, «es devenu un très barbare parricide; car pour « celui-ci , que tu as fait périr innocent , il n'a pas «besoin qu'on le pleure.» — Cependant Sigismond s'étant rendu à Saint-Maurice (Agaune) y demeura Un grand nombre de jours dans le jeûne et les larmes à prier pour obtenu* son pardon; il y fonda un chaut perpétuel et retourna à Sion, la vengeance divine le poursuivant pas à pas.»

Conquête de la Bttr^tindie. ^ Masiacre de Siginnond et de sa famille.—
Mort de Chlodomir (521-534;.

Avertie de cette tragique aventure, la veuve de Cblovis fut prompte à saisir Toccasion. Elle accourut auprès de ses enfants, et parla ainsi à Chlodomir et à ses autres fils : « Faites que je n'aie pas â me « r e pentir y mes très chers enfants , de vous avoir I nourris avec tendresse; soyez, je vous prie, indi- «gnés démon injure, el mettez fhabilité de vos tf soins à venger la mort de mon père et de ma «mère. 9

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

«Eux, ayant entendu ces paroles, marchèrent vers la Burgundie,et se dirigèrent contre Sigismond et son frère Goridemar. Vaincu par leur armée, Gondemar réussit à s'écjhapper; mais Sigismond, cherchant à se réfugier dans le monastère de Saint-Maurice, fut pris, avec sa femme et ses fils, par Ghiodomir, qui, les ayant conduit dans la ville d'Orléans , les y retint prisonniers.

«Xes rois s'étant éloignés, Gondemar reprit courage, rassembla les Burgundes et recouvra son royaume. Ghiodomir, se disposant à marcher de nouveau contre lui, résolut de faire mourir Sigismond. Le bienheureux Avitus, abbé de Saint-Mesmin, prêtre renommé de ce temps, lui dit: «Si, «dans la crainte de Dieu, tu veux suivre de meil- « leurs conseils, ne souffre pas qu'on tue ces gens- «là. Dieu sera avec toi, et là où tu vas tu obtiendras ttia victoire; mais, si tu les fais mourir, tu périras «de même, livré entre les mains de tes ennemis, «et il en sera fait de ta femme et de tes fils comme «tu feras de la femme et des enfants de Sigis- « mond. »

«Le roi Ghiodomir, méprisant cet avis, lui répondit: «Je regarde comme la conduite d'unin- « sensé, quand on marche contre des ennemis, d'en «laisser d'autres chez soi. Gar ainsi, ayant l'un à «dos, les autres en tête, je me précipiterais entre «deux armées. La victoire sera plus complète et « plus aisée à obtenir si je sépare l'un de l'autre. Le «premier mort, je pourrai beaucoup plus aisément «me défaire du second. 9 Et aussitôt il fit mourir Sigismond avec sa femme et ses fils, en ordonnant qu'on

les jetât dans un puits près de Goulmiers, ' bourg du territoire d'Orléans ^ , et marcha contre laBurgiindie, appelant à son aide le roi Théodoric.

«Théodoric, neè'inquiétant pas de venger l'injure de son beau-père, promit d'y aller. Il joignit son frère près de Véséronce^, lieu situé dans le territoire de la cité de Vienne, et tous les deux réunis livrèrent bataille à Gondemar.

«Gondemar ayant pris la' fuite avec son armée, Ghiodomir le poursuivit, et comme il se trouvait déjà assez éloigné des siens, les Burgundes, imitant le signal qui lui était ordinaire, l'appelèrent, en lui disant : «Viens, viens par ici, nous sommes «les tiens.» 11 les crut, alla à eux, et tomba ainsi au milieu de ses ennemis, qui lui coupèrent la tête,

* Près deCoulmiers se irouvait en effet un puii nommé, dam quelques ancienues cbàrles, puits de Saint- Sigismond, ou, par oonu-action , </« i'amf-i'tmo/Kf.— Sigismond fut placé au nombre des sainis martyrs, d'après un usage touchant de ces temps barbares, qui honorait du titre de martyrs tous les innocents massacrés sans raison.

' Suirant d'autres auteurs, à Voiron en Oaupliné.

la fixèrent au bout d'une pique et relevèrent en l'air. Ge que voyant les Francs, et reconnaissant que Ghiodomir avait été tué, ils recueillirent leurs forces, mirent en fuite Gondemar, écrasèrent les .Burgundes et s'emparèrent de leur pays *.»

Toutefois les Francs victorieux ne conservèrent pas leurs conquêtes, les leudes de Ghiodomir parce qt'ils étaient privés de leur chef, les guerriers de Théodoric parce que leur roi avait d'autres desseins. Gondemar , que le massacre de la famille de Sigismond avait laissé le seul de la race royale des Burgundes, prit possession des États de son frère. Les rois Ghildebert et Ghlotaire le laissèrent jouir paisiblement de l'autorité. Théodoric , qui voyait sans doute dans la mort funeste de Ghiodomir une juste punition de sa barbarie envers Sigismond, et qui eut d'ailleurs à apaiser en Auvergne une sérieuse révolte, n'inquiéta pas davantage le nouveau roi^des Burgundes.

La chute de Gondemar ne fut cependant retardée que de quelques années. Après s'être débarrassés, comme nous le dirons bientôt, des fils de Ghiodomir, qui, avec Théritage de leur père, auraient pu réclamer une part dans la Burgundie, Ghildebert et Ghlotaire reprirent, vers 632, leur projet de conquête et attaquèrent Gondemar. La fortune leur fut d'abord favorable; ils assiégèrent et prirent Autun ; mais, vaincus à leur tour, ils se virent forcés, après cette première campagne, d'évacuer le territoire qu'ils avaient conquis.

Sur ces entrefaites, Théodoric étant mort, et son fils Théodebert ayant consenti à s'unir à ses oncles, ceux-ci envahirent de nouveau, en 634, le royaume de Gondemar, et réussirent cette fois à vaincre complètement et à faire prisonnier le roi des Burgundes.

Gondemar disparut sans qu'on sache quelle fut sa destinée. Certains auteurs disent qu'il fut mis à mort par ordre des vainqueurs; d'autres qu'il finit ses jours dans une prison; quelques-uns qu'il parvint à se sauver en Afrique.

Ghildebert, Ghlotaire et Théodebert se partagèrent le territoire conquis. — Le premier royaume des Burgundes, dont Gondemar fut le sixième et dernier roi, avait duré cent vingt ans.

Massacre des fils de Ghiodomir (633).

Ghiodomir laissait veuve une jeune et belle reine, Gontheuque, que Ghlotaire épousa. Il laissait aussi trois enfants en bas âge, Théodebald, Gontbaire et Ghloald, que leur grand-mère Ghiotilde prit sous sa protection et en sa tutelle.

Plusieurs années s'écoulèrent : on ignore com-

' Gn^ec. DR To11KS, Hht. des Francs, 1. m. *

LIVRE II, CHAPITRÉ II

ment, durant ce temps, Ait goaverné le royaume d'Orléans. Il y a lieu de croire cependant que la régence en était confiée à la reine Ghlotilde: car r^égoire de Tours cite deux évêques qui, nommés par elle, gouvernèrent trois ans Téglise de Tours.

Ghlotilde habitait Paris, où elle^élevait ses petits-fils avec toute la tendresse d'une aïeule. Uaffection qu'elle leur portait fut cause de leur mort.

Ghildebert en conçut de Fenvie. Il n'avait jamais songé que ces enfants dussent prétendre à L'héritage de leur père. «Il envoya secrètement vers son frère le roi Ghlotaire, et lui fit dire : «Notre mère garde «avec elle les fils de notre frère, et veut leur don- «ner le royaume; il faut que tu viennes prompt* « ment à Paris, et que, réunis tous deux en conseil, a nous déterminions ce que nous devons faire de ces a enfants, savoir si on leur coupera les cheveux, «comme au reste du peuple, ou si, les ayant tués, « nous partagerons également entre nous le royaume « de notre frère. »

«Fort réjoui de ces paroles^ Ghlotaire vint à Paris. Ghildebert avait fait répandre parmi le peuple le bruit que les deux rois étaient d'accord pour élever les enfants au trône. Son frère et lui envoyèrent donc au nom de tous deux à la reine, qui demeurait dans la même ville, et lui dirent : «Envoie-nous les « enfants , que nous les élevions au ti^ne. »

«Elle, remplie de joie, et ne sachant pas leur artifice, après avoir fait boire et manger les enfants, les envoya, en disant : «Je croirai n'avoir « pas perdu mon fils si je les vois succéder à son «royaume.»

« Les enfants étant allés, furent pris aussitôt et séparés de leurs serviteurs et de leurs gouverneurs; on enferma à part , d'un côté les serviteurs et de l'autre les enfants.

«Alors les deux rois envoyèrent à la reine Arcadius (sénateur auvergnat, leude du roi de Paris), portant des ciseaux et une épée nue. Quand Arcadius fut arrivé près de la reine, il les lui montra, disant : «Tes fils, nos seigneurs, ô très glorieuse «reine! attendent que tu leur fasses savoir ta

vo* « lonté sur la manière dont il fout traiter ces en- «fants; décide de leur sort. Veux-tu qu'ils vivent les «cheveux coupés, ou qu'ils soient égorgés?»

«Gonsternée à ce message, et en même temps émue 4*une grande colère en voyant cette épée nue et ces ciseaux, Ghlotilde, emportée par son indignation, et ne sachant, dans son désespoir, ce qu'elle disait, s'écria imprudemment :« J'aime mieux les o voir morts que tondus et dégradés, p

«Arcadius, s'inquiétant peu de sa douleur, et ne cherchant pas à pénétrer ce qu'elle penserait ensuite plus réellement , revint en hâte près de ceux Hist de France, — t. il

qui l'avaient envoyé et leur transmit la réponse de Ghlotilde...

« Aussitôt Ghlotaire, prenant par le bras Tatné des enfants, le jeta à terre, et, lui enfonçant son couteau dans l'aisselle , le tua cruellement! Aux cris de son frère, le second se prosterna aux pieds de Ghildebert, et, saisissant ses genoux , lui dit en pleurant : «Sauve-moi, mon très bon père; ne me laisse pas «mourir comme mon frère.» Ghildebert, ébranlé par la pitié, et le visage couvert de larmes, dit : «Je t'en prie, accorde la vie à celui-ci, je te don- «nerai, pour le racheter, ce que tu voudras. » Mais Ghlotaire, accablant Ghildebert d'injures : « Re- «pousse cet enfant loin de toi , s'écria-t-il , ou tu «mourras à sa place; c'est toi qui m'as entraîné à «faire tout ceci, et voilà que tu recules!» Ghildebert, à ces paroles, repoussa l'enfant et le jeta à Ghlotaire, qui le recevant lui enfonça son couteau dans le côté, et le tua, comme il avait fait de son frère. Ils tuèrent ensuite les serviteurs et les gouverneurs; et, après qu'ils furent morts, Ghlotaire, montant à cheval, s'en alla sans se troubler aucunement du meurtre de ses neveux, et se rendit, avec Ghildebert, dans les faubourgs.

« La reine Ghlotilde ayant fait poser ces petits corps sur un brancard, les conduisit, avec beaucoup de chants pieux et une immense douleur, à l'église de Saint -Pierre, où on les enterra tous les deux de la même manière. L'un avait dix ans et l'autre sept.

« Les assassins ne purent prendre le troisième, Ghlotald ; sauvé par le secours de braves guerriers, et dédaignant un royaume terrestre, il se consacra à Dieu, et, s'étant coupé les cheveux de sa propre main, il fut fait clerc, persista dans les bonnes œuvres et mourut prêtre ^.

«Les deux rois partagèrent ensuite entre eux le royaume de Ghlodimir ^.»

La mort cruelle de ses petits-fils rendit la résidence de Paris insupportable à Ghlotilde; elle revint à Tours, où elle s'était déjà retirée après la mort de Ghiovis. «Là, s'établissant dans la basilique de Saint-Martin, elle y vécut jusqu'à la fin de ses jours, pleine de vertus et de bontés... Elle se fit honorer de tous. On la vit , toujours assidue à l'aumône, passer les nuits dans les veilles, et demeurer pure, par sa chasteté et sa fidélité à toutes les choses honnêtes. Elle pourvut les domaines des Églises, les monastères et les lieux saints de ce qui leur était nécessaire, distribuant ses largesses avec générosité , en sorte que dans le temps on ne la

f SaiDt Qodoald, ou saint Uoud, «Tait ton oratoire à deux lieues de Paris, sur la colline où s'élève aujourd'hui le château royal qui porte son nom.

■ Giftc. VB TouBS, Hist. des Francs, I. m.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

On n'aurait pas comme une reine , mais comme une servante spéciale du Seigneur, dévouée à son assidu service. Ni la royauté de ses fils, ni l'ambition du site, ni le pouvoir ne l'entraînèrent à sa ruine; mais son humilité la conduisit à la gloire ^ »

CHAPITRE m

C'est moi BB PABIS.-^TBÉOBnEBT BOL B^AVfTBASIB.

Analaric et Olotilde.— Expédition contre les Wisigoths. — Révolte à l'Auvergne. — Réconciliation de Gibiadebert et de l'illéodome. — Tenture de l'Altale, délimitée par l'a. — Révolle «Meitee par Munderic — Moric de Théodoric. — Avènement de Théodibert. — Dentberie et sa fille. — Acquisition de la Yorenne.—Geste de Justinien.— Guerres d'Italie. — Frenier et deuxième expéditions des Francs. -Guerre de Childebert et de Théodebert contre Clovis. -Expédition en Espagne.- - Siège de Saragosse.—Troisième expédition des Francs en Italie.—Mort de Théodebert.

(De Paris à l'an 648.)

Amalaric et Gihilde.— Expédition contre les Wisigoths (631).

Le célèbre Théodoric d'Italie, roi des Ostrogoths, était mort deux ans après Chlodomer. Cet homme, qui avait eu l'ambition de fonder un royaume, n'eut point d'enfant mâle. A sa mort, il ne lui restait même de ses filles que deux petits-fils, Athalaric, né d'Amalasouthe, qui fut roi d'Italie, et Amalaric, né de Théodécuse, qui reprit le sceptre des Visigoths.

Le fils d'Alaric avait besoin d'appuis. Il en chercha auprès des fils de Chlovis, et demanda en mariage leur sœur Chlotilde. Malgré la différence de religion, Gihildebert et Gihotaire consentirent à la lui donner.

Cette union eut de tristes résultats. Digne fille de sa mère, la jeune princesse était fervente catholique. Ses sujets visigoths, dans leur zèle pour l'arianisme, l'accablèrent de mépris et d'outrages. Amalaric lui-même, qui avait eu dessein de la faire renoncer à sa croyance, permit ou ordonna que, lorsqu'elle se rendrait à l'église, on jetât des ordures sur ses vêtements. Bientôt aux menaces succédèrent les violences : il s'oublia jusqu'à frapper sa femme. Chlotilde désespérée, trouvant un ennemi dans l'époux qui devait être son protecteur, se décida à recourir à ses frères, et leur envoya un serviteur fidèle, pour les avertir de sa triste position. Elle ne remit à son messager d'autres paroles que de la mission qu'elle lui confiait qu'un empereur tût de son sang.

L'envoyé de Chlotilde réussit à franchir la frontière et arriva à Paris. Ghislaire était alors occupé avec Théodoric de sa guerre contre les Thurioges.

L * Giuto. M lovas, ifist t^s Prana, l m.

Ghildebert n'hésita pas à marcher, avec si» seules forces, contre la Septimanie, afin de venger sur les Visigoths l'injure faite à sa sœur.

Cet élan fraternel avait quelque chose d'honorable ; mais l'ambition faillit faire oublier au roi de Paris le dessein légitime qu'il s'était proposé» Au moment où Ghildebert se disposait à traverser l'Auvergne, appartenant alors à son frère Théodoric, on répandit le bruit que le roi d'Austrasie venait d'être tué dans la Thuringe. L'Auvergne renfermait un grand nombre d'hommes qui voyaient sans doute avec peine que leur pays fût traité par les Francs Austrasiens comme un territoire conquis, et qui, en se donnant aux Francs Neustriens, espéraient obtenir une condition plus égale à celle des conquérants. L'occasion leur parut favorable. Un sénateur auvergnat, cet Arcadius dont nous avons cité le nom à l'occasion de l'assassinat des fils de Chlodomer, se présenta devant le roi de Paris, et l'engagea à profiter de la marche de son armée pour recevoir en passant la soumission de la riche province qui voulait se donner à lui.

Ghildebert accepta, et fit occuper Clermont, dont Arcadius lui ouvrit les portes; mais la nouvelle de la victoire des Francs sur les Thuringes arriva presque aussitôt. Alors, craignant le retour de Théodoric, et mécontent de s'être laissé entraîner par une imprudente ambition, il abandonna les Auvergnats à leur malheureuse destinée et reprit son expédition contre les Visigoths.

Cette expédition eut d'ailleurs une suite fâcheuse. Les Francs pénétrèrent dans la Septimanie, où, à la suite d'une grande bataille, ils s'emparèrent de Narbonne et délivrèrent Clotaire. La plupart des Visigoths vaincus s'échappèrent à la faveur des vaisseaux mouillés dans le port, et qui les transportèrent en Espagne. Amalaric était sur le point de s'embarquer, lorsque, se rappelant qu'il avait laissé dans son trésor un coffre rempli de pierres précieuses; il revint sur ses pas avec quelques soldats, afin

de l'emporter. Lorsque ensuite il voulut regagner le port, il trouva la re-
traite coupée. Cherchant alors à se réfugier dans l'église chrétienne, il fut
poursuivi par un Franc, qui, au moment où il allait en franchir le seuil ,
le frappa de sa lance et le tua ^

SU faut eu croire (quelques auteurs\ les h*ahcs

* G*est par erreur qu'un auteur du xvn^e siècle, Pasquier, prétend que
Ghildebert lui-même tua Amalric. Pasquier a été trompé par la légende de
la médaille qui fut , dit-on, frappée à l'occasion de cette campagne :
Cæso Amalrici tiprû fignatis jermanis. Plusieurs autres auteurs disent
même qu'Amalric réussit à quitter Marbonne, et ne périt qu'au combat de
Bareil-ODBe, victime d'un complot à la tête duquel était Théodoric
Théodoric lui avait donné pour tuteur, et qui fut assassiné.

LIVRE 11. CHAPITRE 11

traversèrent le « Pyrénées et l'avant (incréant j«« l'abbaye de Barrolo-BM.-T. G. ble-
tilde ee jouit pas longtemps de sa dévotion (elle mourut en revenant
en Neustrie, et fut enterrée à Paris dans l'église des Saints- Apôtres, au-
près de son père»

Ghildebert s'empara de tous les trésors du roi des Visigoths, dont une
grande partie fut donnée par loi aux évêques. Grégoire de Tours raconte
qu'il rapporta de cette expédition soixante calices, quarante patènes et vingt
coffres destinés à renfermer les Évangiles, le tout en or pur et orné de
pierres précieuses. «Le roi, dit-il, ne souffrit pas» que ces objets fussent
brisés (comme c'était sans doute l'usage, afin qu'ils fussent plus facile-
ment partagés entre les guerriers francs qui avaient fait la campagne);
mais il les distribua aux basiliques des saints et les consacra au service di-
vin, b

Révolte et l'assassinat (531-53^e).

Théodoric victorieux n'était pas homme à oublier la révolte de l'Au-
vergne. 11 avait d'ailleurs à occuper ses soldats, mécontents de ce qu'il
avait refusé de les conduire en Bourgogne, et Ghildebert et Gondebaud se
disposaient à porter la guerre une seconde fois. Les langes et les guerriers

aostrasiens, aHécbés par l'appât du butin, menaçaient Théodoric de le quitter pour snivre ses frères. Il leur dit alors: a Ne songez plus aux Bur- gundes; «suivez-moi en Auvergne. Là, vous prendrez de a l'or et de l'ar- gent autant que vous en pourrez dé- «sirer; là, tous trouverez en abon- dance des vé- «tements, des esclaves et des troupeaux. Partons.» D una- nimes acclamations accueillirent ces paroles.

L'armée franque parcourut l'Auvergne, dévastant et ruinant le pays. Arcadius, l'instigateur de la révolte, s'était réfugié à Bourges, dans le royaume de Ghildebert. Les autres révoHés se retirèrent dans quelques châteaux forts dont les Austrasiens firent obligés de faire le si^ge.

Les habitants des campagnes, espérant sauver une partie de ce qu'ils possédaient, avaient déposé leur argent et leurs meubles dans les en- ceintes ou cloîtres qui entouraient alors les égtises, et qui participaient à l'inviolabilité attachée au saint lieu. Les églises eHes- mêmes, remplies d'objets précieux, servaient de retraite aux femmes et aux enfants. Les soldats de Théodoric ne respectèrent pas ces asiles sacrés ; ils brisèrent les portes, enlevèrent les serrures, pillèrent tout ce qui y était renfermé, tuèrent ou ftrent prisonniers ceux qui s'y étaient réfugiés. — Souvent le partage du butin donna Keu à des quereUes sanglantes. — Grégoire de Tours rapporte que les soldats qui avaient pénétré dans la basilique de SaÎAt-JuUea (â Brioude) furent saisis d'un esprit de vertige et s'entre- tuèrent. — Le bon

évêque voft dans cet événement un miracle de saint Julien.

Les châteaux qui opposèrent aux Francs la plus grande résistance furent ceux de Volorre < et de Méroliac 3.— Yolorre fut pris par trahison, et toua^ ceux qui le défendaient furent Riassacrés.-r-Le cbà** teau de Méroliac était un des plus forts de la Haute- Auvergne. Situé sur une col- tine haute et large , il avait, au lieu de murailles, une ceinture de rochers â pic de cent pieds de hauteur, et formant une enceinte si vaste que des jar- dins, des prés ^t des » champs cultivés y étaient renfermés. On y trouvait un étang d'eau bonne à boire, et des sources asaes abondantes pour don- ner naissance à un ruisseau qui s'éfoulait par une des portes. Fiers de leur

nombre et de l'inpugnabililé de leur retraite, les assiégés s'inquiétaient peu des attaques des Francs, contre lesquels ils faisaient même de fréquentes sorties. Dans une de ces escarmouches, s'écant avancés trop loin, cinquante d'entre eux furent pris. Théodoric fit conduire au pied du rempart ces prisonniers à demi nus et les mains liées derrière le dos. Par son ordre, des soldats se tenaient au^ près d'eux Vépée à la main, criant à ceux qui étalent dans la place que s'ils ne se rendaient pas à l'instant mène, leurs compagnons allaient être mis à mort. Les défenseurs de Méroliac s'émurent de ce spectacle; ils se résignèrent à la soumission, Igayèrent quatre onces d'or pour la rançon de cha« eun des captifs et onvrirent au roi les portes de leur château.

L'Auvergne soumise, Théodoric en partit pour retourner en Ausirasia , où une autre révolte avait éclaté, -r- Il laissa pour commander et garder le pays Sigewald, son parent, guerrier redouté, mais homme d'un caractère dur et d'une avarice cupide. Sigewald, par ses rapines et par ses violences, ranimait la révolte au lieu de l'éteindre. Théodoric se vit forcé de le faire mourir, afin de calmer, par ce juste châtiment, la^population qui allait se sonlever. de nouveau. — Giwald, fils de Sigewald, devait périr avec son père; mais il prit la fuite, et l'amitié de Tbéodebert, fils du roi, le préserva de la mort.

KécoDcmaifoii de Cbildebert et de Théodoric. — Aventure

d*AUai6 délivré par LSon.

A son retour d'Espagne, Ghildebert se réconcilia avec Théodoric. Les deux rois se promirent de vivre en bons frères à Tavenir^ et de ne rien entreprendre au préjudice l'un de l'autre.— Pour garantie de leur foi , ils se donnèrent mutuellement des

* Ou tiavolâtre^ près de Tbiers.

* Caitel-Merliac, près de Mauriac.

ye

des otages. — A cette époque de barbarie, la paix comme la guerre était ainsi pour les populations une cause d'infortune et d'oppression : la guerre aggravait la misère du pauvre, et la paix, par suite de la coutume de donner des otages, faisait peser sur les citoyens riches, innocents de toutes les querelles des princes, les conséquences des tra^s bison royales. La paix était promptement violée, le parjure suivait de près le serment, et alors les otages étaient massacrés, ou au moins réduits en esclavage. — Ce fut ce qui arriva en cette occasion.

Un seul fait, raconté par un historien du vi^e siècle, suffira pour faire connaître le genre d'angoisses et de douleurs dont un grand nombre de nobles familles, que leur manière de vivre et leurs fonctions sociales semblaient devoir rendre étrangères aux luttes incessantes et meurtrières des conquérants, étaient néanmoins accablées. Cette histoire offre d'ailleurs un curieux tableau de mœurs.

' « Parmi les otages de Childebert et de Théodoric il se trouvait beaucoup de fils de sénateurs. De nouvelles discordes s'étant élevées entre les rois Francs, ces otages furent consacrés aux travaux publics, et ceux qui les avaient en garde en firent leurs serviteurs. Quelques-uns réussirent à s'échapper par la fuite; mais d'autres demeurèrent en esclavage. Parmi ceux-ci, Attale, neveu de Grégoire, évêque de Langres, avait été employé au service public et destiné à garder les chevaux : il servait un Barbare habitant le territoire de Trêves. Grégoire envoya à la recherche de son neveu, et lorsqu'on eut découvert où était ce jeune homme, il fit offrir des présents au Barbare; mais celui-ci les refusa, en disant : « Puisque ce jeune homme est de bonne «race, il me faut dix livres d'or pour sa rançon, d

a Les messagers de Tévêque revinrent attristés du refus. Alors Léon, on esclave nègre attaché au service de la cuisine, dit à l'évêque : « Si tu veux le te permettre, peut-être pourrai-je tirer ton neveu de sa captivité. » Grégoire accepta avec joie cette proposition.

a Léon se rendit au lieu où Attale était gardé captif. Il voulut d'abord enlever secrètement le jeune homme; mais il ne put y réussir. Alors, s'adressant à un homme du pays, il lui dit : « Viens avec moi, te vends-moi

à ce Barbare, et le prix de ma vente «sera pour toi. Tout ce que je veux, c'est d'être aplus à portée de faire ce que j'ai résolu. » Cet arrangement conclu, l'homme alla avec lui, et s'en retourna après l'avoir vendu douze pièces d'or.

a Le maître ayant demandé à Léon ce qu'il savait faire, il répondit : «Je suis très habile à préparer «tout ce qui doit se manger à la table d'un mattre, 'CCI je ne crains pas qu'on trouve un autre homme <'qui soit ëjïal h moi en celte menée. Quand lu

<c voudrais donner un festin au roi, je suis en état de «composer des mets royaux, et personne ne les «saurait mieux foire que moi.» Le mattre lui dît : «Voilà le jour du soleil qui approche (car c'est «ainsi que les Barbaires ont coutume d'appeler le «jour du Seigneur 1); ce jour -là, mes voisins et «mes parents sont invités à ma maison; je te prie «de me faire un repas qui excite leur admiration, «et duquel ils disent: «Nops n'aurions pas mieux «attendu dans la maison du roi.» Léon répondit : « Ordonne qu'on réunisse une grande quantité de «volailles, et je ferai ce que tu me commandes. »

«On prépara ce qu'avait demandé Léon. I^ jour du Seigneur vint à luire, et^il fit un grand repas plein de choses délicieuses. Tous mangèrent , tous louèrent le festin. Les parents ensuite s'en allèrent; le mattre remercia son serviteur, et celui-ci eut au< torité sur tout ce que possédait son maître. Il avait grand soin de lui plaire, et distribuait à tous ceux qui étaient avec lui leur nourriture et les viandes préparées.

Au bout d'un an, son maître ayant en lui une entière confiance, Léon se rendit dans la prairie située proche de la maison où Attale était à garder les chevaux, et là, se couchant à terre loin de lui , et le dos tourné de son côté, afin qu'on ne s'aperçût pas qu'ils parlaient ensemble, il dit au jeune homme : « Il est temps que nous songions à retour- « ner dans notre patrie ; je t'avertis donc , lorsque « cette nuit tu auras ramené les chevaux dans Ten- «clos, de ne pas te laisser aller au sommeil, mais, «dès que je t'appellerai, de venir, et nous nous « mettrons en marche. »

« Le Barbare avait invité ce soir-là à un festin un grand nombre de ses parents, parmi lesquels était l'époux de sa fille. Au milieu de la nuit, après que les convives eurent quitté la table et se furent retirés pour se livrer au repos, Léon porta un breuvage au gendre de son maître, qui, tenant la coupe, et sur le point de boire, lui dit : «Eh bien, «digne serviteur de mon beaU-père, quand l'envie «de prendre ses chevaux et de t'en retourner dans «ton pays te viendra-t-elle?» Il parlait ainsi par plaisanterie et pour s'amuser. Léon, en riant de son côté, lui répondit avec vérité :« Cette nuit, s'il plaît «à Dieu. » Et l'autre reprit : «Bien; il faut alors que «mes serviteurs aient soin de faire bonne garde, «afin que tu ne m'emportes rien.» Et ils se quittèrent en riant.

«Tous étant endormis et les chevaux sellés, Léon appela Attale et lui demanda s'il avait des armes. Attale répondit : « Je n'ai qu'une petite lance. /> Léon entra dans la demeure de son maître , et lui

* \^% Anglais nomment encore le dimanche le jour du soleil ^sunday)'

■^igs^^^

4 s #JWa :^ ^

LIVRE II, CHAPITRE III

prit son bouclier, et sa framée. Celui-ci demanda qui était là et ce qu'on voulait. Léon répondit : «Cest Léon, ton serviteur, et je presse Attale «de se lever en diligence et de conduire lesche- «vaux au pâturage; car il est endormi comme un « ivrogne. » Le maître lui dit : «Fais ce qui te plaira. » Et en disant cela il s'endormit.

Léon ressortit, remit les armes au jeune homme, et, ayant pris chacun des vêtements propres à les déguiser, ils montèrent à cheval et partirent. Arrivés à la Meuse, ils trouvèrent des hommes qui les arrêtaient et leur enlevèrent leurs chevaux ainsi que leurs vêtements. Ayant réussi à s'échapper, ils passèrent la rivière sur des planches, et, favorisés par

Tobscurité de la nuit, ils entrèrent dans la forêt, où ils se cachèrent. Depuis trois jours qu'ils marchaient, ils n'avaient goûté aucune nourriture; ils trouvèrent un arbre couvert de prunes sauvages et ils en mangèrent. S'étant un peu soutenus par ce moyen, ils continuèrent leur route. Deux cavaliers arrivèrent en courant : c'étaient le Barbare et un de ses amis qui poursuivaient les deux fugitifs. Ceux-ci se cachèrent sous un buisson de ronces , et échappèrent ainsi aux regards de leurs persécuteurs.

«Enfin cette même nuit ils arrivèrent à Reims, et, y étant entrés, ils trouvèrent un homme auquel ils demandèrent la maison du prêtre Paulelle. Cet homme la leur indiqua; et, comme ils traversaient la place, on sonna matines; car c'était le jour du Seigneur. Ils frappèrent à la porte du prêtre et entrèrent. Léon lui fit connaître le nom de son maître. Alors le prêtre lui dit : «Ma vision s'est vérifiée; car «j'ai vu cette nuit deux colombes qui sont venues « en volant se poser sur ma main ; l'une des deux «était blanche et l'autre noire. » Ils dirent au prêtre : «Il faut que Dieu nous pardonne; malgré la «solemnité du jour, nous vous prions de nous donner quelque nourriture, car voilà la quatrième «fois que le soleil se lève depuis que nous n'avons «goûté ni pain ni rien de cuit. » Paulelle, ayant caché les deux jeunes gens, leur donna du pain trempé dans du vin et alla à matines. A l'église il rencontra le Barbare , qui cherchait ses esclaves, mais qui , trompé par lui , s'en retourna. — Ce prêtre était depuis long-temps lié d'amitié avec l'évêque Grégoire. Les jeunes gens, ayant repris leurs forces en mangeant, demeurèrent deux jours dans sa maison , puis s'en allèrent. — Ils arrivèrent chez l'évêque. Le pontife , réjoui en les voyant , pleura sur le cou de son neveu Attale. Il délivra Léon et toute sa race du joug de la servitude, lui donna des terres en propre , dans lesquelles ce fidèle serviteur vécut libre le reste de ses jours avec sa femme et ses enfants »

'Gmcmmt »■ Tovus, Hist. des Freuia, liv. m.

'Kéfolte suscitée par Munderic (632).— Mort de Théodoric (534).

Les principaux chefs des Francs Austrasiens n'avaient pas pu voir sans jalousie les accroissements de pouvoir et d'honneurs de la famille de Clovis. Ils pensaient sans doute que les bénéfices et les privilèges de la conquête devaient être également partagés entre tous ceux qui l'avaient faite, et, voyant Théodoric, devenu roi des Gallo-Romains, ajouter encore de nouvelles provinces aux États qu'il avait reçus de son père, ils vinrent à penser qu'ils avaient également le droit de se créer des souverainetés indépendantes. Un d'entre eux, Munderic, qui se prétendait parent du roi, et que sa haute naissance remplissait d'orgueil, résolut non de détrôner Théodoric, mais de se faire roi des pays qui voudraient bien le reconnaître pour tel.

Le discours que l'historien des Francs lui prête en cette occasion est remarquable en ce qu'il reproduit naïvement le mécontentement des nobles Francs qui étaient restés fidèles aux mœurs germaniques, et qui voyaient avec peine leur roi se créer une puissance politique, distincte du pouvoir judiciaire que lui attribuaient les anciennes coutumes.

Munderic se dit à lui-même, et dit sans doute à ses conseillers : « A quel titre Théodoric est-il roi? « La royauté doit m'appartenir comme à lui; j'irai, « j'assemblerai mon peuple et lui ferai prêter ser- « ment, afin que Théodoric sache que je suis roi « et son égal. » Et étant sorti en public, il commença à séduire le peuple en disant : « Je suis prince; sui- « vez-moi , et vous vous en trouverez bien. » La multitude du peuple des campagnes le suivit donc; en sorte que, par un effet de l'inconstance humaine, il en réunit un grand nombre, qui lui prêtèrent serment de fidélité et l'honorèrent comme roi.

Théodoric, étant informé de ce qui se passait, eut recours à la ruse. Il écrivit à Munderic : « Viens à moi , et s'il t'est dû quelques portions des terres « de notre royaume, elles te seront données. » Son but était de le faire tuer.— Munderic devina le piège et refusa l'invitation. Il répondit aux envoyés de Théodoric : « Retournez, et dites à votre roi que je suis « roi aussi bien que lui. »— Alors Théodoric irrité fit marcher une armée contre Munderic. Celui-ci n'é-

* Fonoeroagne suppose que Munderic , était fils naturel de Cblovis. {Mémoires de l'Académie des inscriptions, t xu.) — L'abbé Dubos croit que ce chef des France était le fils d'un des rois que Chlovis avait fait périr. (Histoire critique de la Monarchie française, 1. v, c vui.) — 11 est ccis tain que les paroles placées par Grégoire de Tours dans la bouche de Munderic donnent à penser qu'il était de race royale, et que, d'après les usages des Francs, il avait droit, comme tous les fils de rois, à un royaume indépendant , fraction de l'héritage ptlcmel.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

taot fi^ ei^ ém de ae défco4re eo raise can^pagoie, se réfugia , avec tout ce qu'il possédait et tous ceux qu'il avait sédu^ts^ dai^ le ctiâteau de.Victoriac^, dont il s'empressa de relever et d'au{;[menter lesfortificatioQS.

A peine établi dans sa Forteresse , Munderrc y, fut assiégé. Attaqué vigoureusement^ il se défendit avec opiniâtreté. « Tenons ferme, disait -il aux «siens; combattons iusqu'à la mort, et nous ne se^ <(rous|M)int subjugués par nos ennemis^ » Le siège durait depuis huit jours; les soldats de Théodoric» voyant leurs efforts inutiles j se monlraieat irrésolus et embarrassés. lofornxé de leur pea de succès , Ttiéodoric eut recours à son moyen habituel , la trahison; il appela un de ses affidés nommé Arégisîle, et lui dit : «Ty vois que cç traître de Muode- «ric triomphe dapsisa révolte; rends-ted auprès de «lui, et fais-iui tous les serments qu'il exigera «pom? rengager à te croire et à te suivre. Puis, dès «qu'il sera dehors, tue-le sans pitié, et que sa mé- «moirç soit effacée de notre royaume. »

Arégisiile partit donc, et se fit introduire auprès de Mi:^ÿj6ric. U Lui démontra le péril sans remède de sa siituatiou , l'assura du pardon de Théodoric, lui jura même sur les saints Éi^angiles qjujc lui, IVtHoderic, sa famille et (ous les siens, ne seraient jamais rechçf elles et p'avaient rien à craia* dre. U ré^s^t ainsi, d ratlirec hejçs de la forteresse , et à L'amener ea présence d'hjpnun^s armés, qui, à un sig^oal çon,venjgi, devaient, l'assaillir et le massacrer. Kjlunderic s'aperçut de la trahison, ma^ trop tard ; il s'écria : «Je vois qufç tu as donné à tes gens « le signal de ma n)yort;

mm ioo, parjui*e sera puoL d Et d'un çonp de lance dans le dos il le l^ransperça. Arégisile tomba et mourut. Ensuite Muuderic^ i la tête des «ij^ns, tira l épée et fit un gra^d carnage de ses. ennemis i et, jusqu'à ce qu'il rendUTESprit, il continua à tuer tous ceux qu'il p&t atteindre.. Lojrs(|ji'il fut D^ort, on confisqua ses biens 3. 9

Peu de leœpa après cette révolte apaise, vers â34 , Thé^d^ic wouriM. Suivant lia politique de son père ^ ce roi bAOora les évêqnes ^ fit des dons aux églises. U, s'occuij^ aussi de figodifiei; la Ij^islajtion de ses peu^s et de la mettre en rapport avec les nouvelles moeuiNi et la. religipa noM.veUe. U fit recueillir les lois des Alemans, des Bavarois et des

' Selon Valort et dom Bouqoer, Victorîaç est Vitry-le- Français; ce(|ui semble probable. Cependant nn des plus anciens abrégiateurs de Gréjjoirç de Tours » Aiipofn, dît que ce château était siliyî près de Brive (Brîoude, en \u\etQnt\ dans ht vallée du Haut - Allier. CeKe alléi^ation d^Aimoin tendrait à indiquer quelque Maison entre la rérolte de TAuvergne et celle de Munderic.

- Gré€. de Tours, //Lit. des France, K m.

Francs, ea retrancha twC ce qui fevofissit W |iftganisne, et lesprMhul-gua de nouveau. Temefût Théodorie, dont le règne fiit nargué jpap des viotoires et par des côaquêtes, n'ayak guère de Ghlovisque ses défaiMs. U était brav^, miis fanrtie el émel, fana pillé daos ses veageaMes , sans Ipyaolé dans ses serments.

! ATénaroant d« Théodebct -^ Deiitterîe et sa fille (^a^^).

La conquête de la SepthiiaiHe par GUMebert et la minorité d'Atlialarte avaient paru au roi itànH trasie des circonstances Favorables pour essayer de reprendre les places dont les Ostrogoths s'étaieai mis en possession vingt ans auparavaat Ua aa avant de i^ourir , il avait envoyé dans le Ra«trg«e son fils Théodebert avec une armée. GoAtbier, im des fils de Chlotaîre, devait être fauiitiaire do ils de Théodoric; mais l^ deux jeuaes pridces, «a commençant ta campagne , s'étaient pris de querelle, et Gon-thier avait laissé sou cousio pmmamwt seul la guerre.

Théodebert était brave et audacieux. Il reprit Rodez, et s'empara successivement de la cité de Béziers et du château de EMob. Le château de Gabrières était au pouvoir d'une dame gaillarde nommée Deutberie, remarquable par son esprit et par sa beauté, qui s'abandonna à son neveu le prince « en même temps qu'elle sa forteresse. Deutberie était mariée ; Théodebert était lui-même fiancé à Wargande, fille de Waccou, roi des Lombarde ; mais ce double obstacle ne l'empêcha pas de paraître d'abord pour concubine et ensuite pour épouser la belle Gallo-Romaine.

De Gabrières, Théodebert se dirigea vers AHes , dont il fit le siège, et dont les habitants n'évitèrent d'être pillés qu'en payant une forte somme d'argent » et en donnant des otages. Une armée d'Oalan gautha, qui accourut au secours de la fille, arriva trop tard pour la sauver.

Théodebert aurait sans doute poussé plus ses conquêtes, s'il n'eût reçu devant Arleay en temps que la nouvelle de la mort de son frère Fris que ses oncles semblaient vouloir profiter de son éloignement pour le priver de son héritage, il se hâta, de revenir en Austrasie et il ainsi attortir leurs desseins.

Gildebert et Chlotaire songèrent d'abord à l'attaquer ; mais l'attitude ferme et la fidélité de Jénobert des leudes du jeune roi les en empêchèrent de rien entreprendre.

Gildebert même, voyant qu'il ne pouvait (Mère avec succès l'entreprendre son neveu, l'envoya ambassade, pour l'engager à venir le trouver, en lui disant : « Je n'ai pas d'enfant , je désire en avoir un -

LIVRE 11» CHAPITRE II

SBB

sa

car il le fit. » Théodebert « et le frère de cette infatigable Sa jeune Mère et sa bonne amie firent une telle impression sur le roi de Parthe, que celui-

ci loi aocDhia Une véritable amitié et le combla de présents. La magnificence ^eChildebert Alt telle , en eette ocearien , qu'au dire de G<régoire de Tours eNe eicila TèdiiiiratiOn de tout le monde. « L'xmde fit préfiit au neteu de trois paires de chaciine des ctatees utiles, tant artii^ que vêtements et bijoux qui ton viennent aui rois. Il en a^it dé même pour les ehevaux et les eoiliers.»

Affermi sur son trône, Théodebert se fit chérir de ses sujets par de grandes qualités et par de royales vertUSi II était libéral et magnifique; il Faisait fendlre M justice avec sévérité , respectait les prêtres, et, plein de compassion et de bonté, répandait ses bienfaits sur les hommes de toutes tes conditions. Giwald, ce fils de SigeWald, 4Ui lors de la mon de son père n'avait dû la vie i}u'à Tamitié du jeUâé prince, et qui s'était réftigié en Italie, devint en Âustrasie lorsqu'il apprit ravéoement de son a<i au ti^e. Théodebert TacCueillit a\TC affection ^ lui rendit les biehs de son père qui avaient été cimB^ttés, et, comme dédommagement de ses malheurs, lui fit don de la troisième partie des présents qu'il avait reçus du roi Ghildebert.— Dans le teème temps, il remettait atli Églises et ^ut habitants de r Auvergne, sur le^uels la guerre avait attiré tant de calamités, tous les tributs dont ils étalent encore redevables a sott fisc.

Peu de temps après son arrivée à Metz, théodebert y avait flit venir Deulhcrie, qu'il épousa solennellement, et qui fut reconnue pour reine. Déutherie ne tarda pas à lui donner un fils, qui fût nommé Théodebald. Le roi lui montrait toujours le plus viFamour; mais la fière Gatlo-ftomaine avait auprès d'elle une fille née de Sa première utlloti, et dont la beauté, se développant avec l'âge, lui inspira des inquiétudes. La jalousie et Tambilion étouffèrent Tamour maternel. Deutherie corrompt celui dés esclaves du palais qui conduisait te chariot de sa fille, et ((U], par son ordre, y attela des bœufs indomptés , un jour t[u'étant à Verdun la jeune ftUe avail voulu se promener sur le bord de la Meuse. Les bteuft fiirieot entraînèrent le chariot dans le fieUve, où il fut englouti. L'esclave, mis a la qneatioB^ fit connaître par quel ordre il avait agi. -^ Théodebert indigné répudia Deutherie, et épousa eiifin Wisigarde. Cette seconde épouse véom

peu de temps. Après sa mort , le roi eut une Mtre femme, mais 11 ne voulut jamais reprendre Deutherie.

Celle femme, qui s'était montrée successivement épouse ttifidète et mère barbare, acheva ses jours misérablement dans l'abandon et dans l'exil.

ÂequbtUon dé la t^rovtente (536}.-<}élsioii de J^usilniètt (M).

Un des premiers actes de Théodebert , après s'être réconcilié avec ses oncles, Rit de prekidi« piirt, comme nous l'avons dit, A la guerre Coiitre tkihdifr^ mar. La conquête de la Burguridié fttt suivie de l'acquisition de la Provence, pbur làk|uelie les THnti n'eurent point à combattre, et qui leur ftit cédée volontairement par Vitigès, roi dés Ostrdglbltts.

Depuis quelques années d'importahts événèmekits s'étaient succédé eh Italie. L'empet^ur Justinien, poursuivant les projets d'Anastasé, voulait recouvrer cette belle partie dé l'Empire et en exputèer les Ostrogoths, dont les dissensions civiles semblaient avoir annihilé les forces. Dans ce but, et afin d>enlèver à ses ennemis l'appui de tehriblès alliéa, il avait envoyé aux fils deChlovis une ambassade ' solennelle et de riches préseilts. Ses ambassadeurs étaient Chargés de leur i;|ppré\$ehtek^ toUs les àVad-tâges d'une alliance avec les Grecs. La HiiUé des Ostrogoths devait affermir la puissance des Frahcs et assurer le triomphé du christiadisthè sUr Tarianisme.— Les trois rois accédèrèht àudéslî^ de l'Elupereur, et un ti*aité fut conclu.

Justlbien ordonila aussitôt au trélèbre fielisaii^, qui achevait de vaincre tes Vandales d'Àfrittue^ de passer en Sicile. Un autre de ses géhé-fâiix, Mbildus, fut chargé de conduire, par là balmalie, bbe armée datis la haute Italie.

Après la mort d'Athalaric, théodat, neVëu de Théodôriç, était devenu l'époux d'Âmatâsohthë, et, afin de s'emparer du trône, avait fait étouffer là reine dans un bain. Ce prince se sentait capable de défèndre Fttalie soit contre les tirées soit contré tés Francs, mais non contre ces deux peuples réunis. Les^ plus redoutables à ses yeux étaient les conquérants de la

Gaule, il acheta leur neutralité en s'obligeant à leur payer un tribut considérable : il leur envoya même, et à compte, cinquante mille pièces d'or.

Cette mesure sage et politique causa sa perte. L'orgueil des Ostrogoths s'en offensa; Théodat fut tué, et à sa place on proclama Vitigès[^] habile soldat, que de grands exploits avaient tiré de l'Ascuriié.

Vitigès n'était pas moins prudent que brave. Il comprit toute l'importance de s'assurer, comme Théodat, l'alliance des Francs. Outre cent vingt mille sous d'or, payés à titre de subsides, il offrit de leur abandonner[^] ce que lui-même n'aurait pas[^] probablement défendu, la Provence et toutes les places que les Ostrogottis possédaient encore dans la Gaule.

Retenus par leur traité avec Justinien, les fiers francs hésitèrent d'abord; mais bientôt rintéressés

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

La prise de Rome portait un coup fatal à la puissance des Ostrogoths. Vitigès réunit cent cinquante mille soldats, et marcha pour reprendre cette grande cité, dont le siège dura une année, et qui résista à tous ses efforts.

Tandis que le roi des Ostrogoths était ainsi retenu sur les bords du Tibre, la population de Milan prit les armes et se déclara en faveur des Grecs. Ce fut un nouveau siège[^] à entreprendre. Les Ostrogoths, aidés par dix mille Burgundes, que les rois francs avaient envoyés en Italie, reprirent la ville, la brûlèrent et en massacrèrent les habitants.

Une victoire était nécessaire pour détruire l'effet de ce désastre, qui glaçait d'épouvante les partisans de l'Empire, et les empêchait de se prononcer contre les Barbares. Bélisaire conçut le projet de se rendre maître de Ravenne, capitale des Ostrogoths. Pour arriver à cette cité, il fallait d'abord s'emparer d'Osme et de Fiesole. Les Grecs mirent le siège devant ces deux forteresses.

En ce moment une pensée digne de la politique astucieuse qui avait inspiré son père et son aïeul préoccupait le jeune roi d'Austrasie. La

guerre avait affaibli également les Grecs et les Ostrogoths. Théodebert pensa que l'occasion était opportune pour élever sur leurs ruines la domination des Francs. Il franchit les Alpes avec cent mille soldats, et apparut tout à coup dans la plaine de Pavie. L'arrivée d'une armée aussi formidable inquiéta, d'abord à un égal degré les Ostrogoths et les Grecs; mais bientôt des deux côtés, songeant aux traités qui existaient, on se rassura, et on vint à penser que Théodebert, pour remplir sa promesse, amenait le secours convenu.

Le roi d'Austrasie, profitant de ce moment d'incertitude, s'empara d'un pont sur le Pô, attaqua et défit un des corps de l'armée de Vitigès qui était campée sur l'autre rive. L'armée grecque, établie dans la même plaine, et à une petite distance, saluait déjà de ses acclamations les Francs victorieux, lorsqu'elle fut elle-même attaquée et forcée de prendre la fuite. « Le roi franc, dit un historien,

dit Les Barbares eux-mêmes les eussent rebutées, parce qu'ils auraient douté de la bonté de semblables espèces. A plus forte raison les Romains qui habitaient avec eux auraient-ils reflué de recevoir cette monnaie. Comment venir à bout de la répugnance que les uns et les autres auraient eue à les prendre pour bonnes? Les remèdes propres à la vaincre n'étaient guère connus à nos premiers Francs, peu instruits dans cette partie du gouvernement civil qu'on appelle la police des marchés. Ainsi les premiers rois francs, élevés dans une sorte de vénération pour le nom romain, auront mieux aimé tolérer que les monnaies des villes où ils étaient les maîtres, et dont les officiers étaient probablement romains, continuassent à frapper au coin des empereurs les espèces d'or qu'ils méprisaient que de se jeter dans un embarras dont ils n'étaient pas de sortir à leur honneur. »

remporta, et ils acceptèrent. Ils se partagèrent aussitôt le pays. Gildibert eut Arles avec son territoire, Giotaire eut Marseille, et Théodebert le reste de la Provence. Le roi d'Austrasie obtint, en outre, les Alpes rhétiques.

Yitigès demandait aux Francs de le secourir contre les Grecs; mais les trois rois répondirent que leurs engagements avec Justinien ne leur permettaient pas de se déclarer hautement contre l'Empereur et d'envoyer un corps composé de Francs notoreb joindre l'armée des Ostrogoths; ils promirent seulement de Faire passer en Italie un puissant secours composé de soldats des nations que les Francs avaient subjuguées ^

Le traité des Francs avec les Ostrogoths eut lieu vers la fin de 536 ou au commencement de 637. Quelques années après, Justinien consentit lui-même à la cession de la Provepce et la confirma. Cette confirmation consacrait l'abandon de toute espèce de souveraineté qu'à un titre quelconque l'Empire aurait pu prétendre encore sur la Gaule. La cession de Justinien avait une telle importance, qu'elle fut célébrée dans Arles par des jeux à la troyenne, sorte de spectacles où, au lieu des acteurs à gages qui paraissaient ordinairement dans les fêtes publiques, figuraient sur la scène et dans le cirque de jeunes nobles et de jeunes citoyens des familles les plus illustres. Procope dit que c'est à dater de cette époque que les rois francs firent frapper à leur coin de la monnaie d'or. En effet , on ne connaît aucune pièce d'or des rois de la première race, antérieure à Ghildebert et à Théodebert ^.

Guerres d'Italie. — Première et deuxième expéditions des

Francs (637-539).

' La guerre entre les Grecs et les Ostrogoths commença.—Dans la première année, la fortune se montra favorable aux troupes impériales et funeste aux partisans de l'Empire.

Bélisaire passa de la Sicile en Italie, réimporta plusieurs victoires, prit Naples, Gumes et Rome.

* Procopb, Guerre des Goths, 1. ni.

* Leblanc , Traité historique des monnaies de France, p. 14>21.— L'abbé Dubos fait à ce sujet Tobsevation suivante : • Les rois francs ayaient sans doute laissé les monétaires des Tilles où leur autorité était reconnue en liberté de fabriquer les espèces d'or au coin de l'Empereur régnant, qui

était toujours réputé seigneur suprême du territoire où ils s'étaient établis. Voilà pourquoi toutes les médailles d'or qu'on trouva en grand nombre dans le cercueil de Childéric, lorsqu'il fut découvert à Tournay au milieu du ^{xviii}^e siècle, sont des monnaies frappées au coin des empereurs romains. Si Ghildéric eût fait fabriquer des pièces d'or à son nom et à son effigie, on aurait plutôt enterré avec lui de ces espèces-là que des monnaies sur lesquelles il n'y avait rien qui pût servir à perpétuer sa mémoire. — Pourquoi les rois barbares s'abstenaient-ils de faire battre de la monnaie d'or à leur coin ? Procope nous le

LIVRE II, CHAPITRE II

« eut ainsi la gloire, s'il y en a où manque la fidélité, de vaincre en un seul jour et au même lieu les deux puissantes nations, »

Les Francs se répandirent dans la Cisalpine et la dévastèrent. De là ils passèrent dans l'Ugrie, qui fut aussi ravagée : la ville de Gènes fut prise d'assaut et pillée. L'Italie semblait alors ouverte à Théodebert; mais la famine, suite des dévastations commises dans les campagnes, et les maladies, effets du climat, attaquèrent successivement son armée. — Le roi d'Austrasie crut devoir se hâter de revenir dans la Gaule; il repassa les Alpes, laissant seulement quelques troupes pour garder les places fortes de la Cisalpine et les défilés des montagnes.

La retraite des Francs, inattendue comme leur arrivée, rendit aux Ostrogoths et aux Grecs toute leur énergie. La guerre se continua avec vigueur. Osme et Fiesole furent prises par les Grecs. Vitigès se jeta dans Ravenne pour défendre lui-même sa capitale; il y fut bientôt réduit, par la famine, aux plus tristes extrémités.

Théodebert comprit quelle faute il avait commise en interrompant si brusquement son expédition. Son intérêt n'était pas de laisser accabler les Ostrogoths par les Grecs; il envoya des ambassadeurs à Vitigès lui dire qu'une armée nouvelle allait descendre en Italie, et qu'au besoin cinq

cent mille soldats accourraient pour le soutenir contre les Grecs; il ne demandait d'autre récompense de ses secours que la cession de certaines portions du territoire reconquis sur Tennemi commun.

Vitigès allait accéder à ces amditions, Ionique le général grec, ayant quelque soupçon des négociations entamées, lui envoya son intendant, homme habile à parler et à tromper. Gelui^i représenta au roi des Ostrogoths que c'était folie de fonder quelque espoir sur la puissance et la bonne foi des Francs. Leur récente conduite prouvait ce qu'on devait attendre d'eux. Il lui proposa , s'il était décidé à s'assurer la possession tranquille d'une partie de son royaume par la cession du reste, de s'adresser à Béiisaire, avec lequel il pouvait traiter plus sûrement et finir la guerre tout d'un coup.

Vitigès repoussa donc les propositions de Théodebert, et refusa son alliance. Théodebert irrité rappela ses troupes, qui étaient déjà en marche. — Dès que Béiisaire fut certain que les Francs ne secoareraieot pas les Ostrogoths, il changea de langage, pressa le siège de Ravenne, où la famine faisait chaque jour de nouveaux progrès, et força enfin Vitig^ à livrer sa capitale et à descendre du trône, lui accordant pour tonte faveur la vie sauve et une retraite obscure dans les environs de Gonstantinople.

Hht de France. — t. h.

Le général victorieux , croyant l'Italie définitivement reconquise, partit ensuite pour aller sur la frontière de Perse défendre l'Empire contre Ghosroès; mais, comme nous le dirons bientôt, à peine arrivé en Orijsnt , il dut se hâter de revenir en Italie.

Guerre de Childebert et de Théodebert contre Chlotidre (530).

Nous avons vu que Childebert et ChloUire s'étaient d'abord ligués contre Théodebert. Childebert avait ensuite accordé son amitié à son neveu , et se proposait de lui léguer son royaume. Ghlotaire, qui avait sept fils, et qui, le dernier né des enfants de Ghiovis, possédait des Etats moins étendus que ceux de ses frères, voyait ce dessein avec jalousie : Théodebert était à ses yeux le plus fatal ennemi de toute sa famille.

Une guerre entre les trois rois éclata. Quel en fut le prétexte, on l'ignore. Childebart et son iieve« s'unirent pour accabler Ghiotaire. Celui-ci obtint d'abord des succès sur le roi de Paris, dans les États duquel il pénétra jusqu'aux bords de la Seine; mais les troupes du roi d'Austrasie étant arrivées, la fortune changea, et le roi de Soissons fut bientôt bloqué lui-même, sans espérance de pouvoir s'échapper, ayant la mer d'un côté, la Seine de l'autre et de^ vant lui les deux armées de ses ennemis. Dans cette position critique, il se réfugia avec ses soldats dans une forêt près de Lillebonne, où il se fit un rempart avec de grands abattis d'arbres. Sa position semblait si désespérée, que sa délivrance, presque miraculeuse, parut dans le temps un effet des prières de la reine Chlotilde. «Cette sainte reine, qui, depuis la mort de ses petits-fils, vivait retirée à Tours, ayant] appris, dit l'historien des Francs, que Childebart et Théodebert avaient mis sur pied une armée et marchaient contre Chlotaire,se rendit au tombeau du bienheureux Martin, s'y prosterna en oraison , et passa toute la nuit à prier pour qu'il empêchât cette guerre civile entre ses fils. Childebart et Théodebert tenaient alors Chlotaire' entouré dans la forêt, et pensaient le tuer le jour suivant; mais le matin arrivé, une tempête s'éleva dans le lieu où ils étaient rassemblés, emporta leurs tentes» mit en désordre et bouleversa tout dans le camp. A la foudre et au bruit du tonnerre se mêlaient des pierres qui tombaient sur les soldats. Childebart et Théodebert s'étaient eux-mêmes précipités contre la terre couverte de grêle, et étaient grièvement blessés par la chute des pierres. Il ne leur restait pour s'en défendre que leur bouclier; et ce qu'ils craignaient le plus , c'était d'être réduits en cendres par le feu du ciel... Prosternés la face contre terre, ils exprimaient leur repentir, et demandaient pardon à Dieu d'aroir entrepris la gnerre

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE.

Qu'ouïre leur propre «ang. il ne tomba pas une seule goutte de pluie dans le camp de Chlotaire; on n'entendit pas le moindre bruit de tonnerre, et il ne s'y fit pas sentir la moindre haleine de vent. — Sachant cela, Childebart et Théodebert envoyèrent des messagers à Chlotaire, et lui demandèrent

de vivre en paix et en concorde, et ayant obtenu, ils s'en retournèrent chez eux. »

Expédition en Espagne. -> Siège de Saragotte (542-543).

La réconciliation des deux frères et du neveu fut suivie d'un traité d'alliance. Les trois rois résolurent que Théodebert irait porter la guerre au-delà des Alpes, et que Childebert et Clotaire réuniraient leurs forces pour franchir les Pyrénées et empêcher les Goths d'Espagne de porter secours aux Goths d'Italie.

Les Francs pénétrèrent successivement dans la Biscaye, dans l'Aragon et dans la Catalogne. Ils prirent Pampelune et mirent le siège devant Saragosse. -^ Les habitants de cette ville, réduits à l'extrémité, placèrent toute leur espérance dans la protection céleste, et, après s'être préparés par un long jeûne, commencèrent une procession solennelle sur les murailles de leur ville.— Les prêtres, portant la tunique du bienheureux martyr Vincent, chantaient en chantant des psaumes. Les femmes les suivaient en pleurant, enveloppées de manteaux noirs, les cheveux épars, et couvertes de cendres, (comme si elles eussent assisté aux funérailles de leurs maris. Ceux-ci avaient revêtu le costume des suppliants et des pénitents.

Les Francs, voyant les assiégés tourner sans cesse autour de leur cité, prirent cette pieuse procession . pour une cérémonie de maléfices, et se croyant menacés de périls surnaturels, levèrent le siège afin

de revenir dans la Gaule ^

[L* Suivant les Grandes Chroniques de France, et d'après Aimeric, la tunique de saint Viutn, donnée à Childebert l'emporta à Saragosse, fut l'occasion de la fondation de la chapelle de saint Germain-dehors-Près A l'Église.-^Voilà ce que raconte le» Grandes Chroniques :

«Les rois (Childebert et Clotaire) tentent d'assiéger la ville (Saragosse), (pour ce que l'on dit) ne voulurent les portes de la ville • A l'issue y eut un mandement par lequel » moult se détournèrent ceux-ci d'attacher; mais » à la fin, l'issue

le a iuipasuala Tîrem le grand siège eulour la cité, et ils eurent coiiuu la
lorce et hi ligueur <les Frauçob, ib u'turent plus ulent de combaure ; «ifii
UMuriiertiii leur ttperauoa en la miserioorde de îtolre 8ei|^eur»

« Ooii et eau bénite prirent, et firent proccirioo tout en- 'tottr les B.urs
de la ciie, en cLaniant respous et litanies, tes toytqiilai virât, cnidereM
preuiiértment qu'ils le fissent . pouf aiiCVBce soiccrkb ou pour luctm eL-
duMlcmet liii vilain piirtkt du pais^siiui deikaudèreut de queUe rcliflii» '
ce us de laiets esioieut et pourquoi ils alloient ainsi parmi la "fflle. Le pa-
han respoudlt que ils estotent cresiens, et que ils «IWettalDiiiirkMiliMe-
Mviev^osU lesMC6Vfûl.tya^

Leur retraite rendit le ooarageaai Viaîgolhs, qui se rallièrent , les atta-
quèrent au passade des montagne et leur firent éprouver de grandes
per;tes. Touiefoto, Tarmée ennemie s'étant hasardée à poursuivre Cbilde-
beri et Cblotaire jusque daas la Septimanie, rarmie franque fit votte-Face,
et livra près du cap de Cette une grande bautUe oA lea VisîgothSi acculés
k la mer, furent compléicflacot vaincus.

Après ce désastre, nae trêve oMveatte pour quelques années inlerrom-
pit les lioaillités.

Troisième eipédition des Francs en Italie (542-517].

Bélisaire avait abattu le rùi ^ mais aeo pas la nation des Ostrogoths.
Ceui-ci s'étaient reltvés plas redomabka, et» après avoir essayé de deox
roia mai secondés par la ftirtinne,Udebald et llrorîc, avaient troavé dans
Totîla an chef et un vengendr.

Totila défit les généraui grcctf lieulettania de BéUsaire, reprît les pro-
vinces conquises et s'cnn para même de Rome, dont il renversa les mn-
raillea et dispersa les babitants.^*4rier de ses vicuiîrcs , il crot ponvoir
prétendre à une princesse, de sang royal, et demanda en mariage une Mie
des rois Francs. Ceox*ci rejetèrent cette demande en disant avec orgueil :
« Un roi seul peut*être Tépoui de nos «fiUes; sans Rome, Tltalie n'est pas
on royaome. «Totila, qui n*a pas pu garder Home, n'est pas roi.» Après
cette réponse, TOstrogoth superbe, voulant prouver à son tour que c'était

le dédain et non rimpuissance qui lui avait fait rejeter la possession de Rome, releva les murs de cette ville et ta re* peupla*

• dirent les roys, S rétesqaeds Weni, sllaiaisqas I vtaaê «seuremeui perler k nous.»

« Le preud homme alla à l'êvesque, et loi dit ces paroles... (juant l'êvesque venu fu devant tes roys, le roy Childebert Taraisouna, et lui dit:«Pource que vous estes cresiens eC «cfeei ea oelui qai est vrai IMeo, uous a?ous rtnhi qat asns « vous esparfpierouSf si vous voulez faire ce que nous vous re-

• querroos.* Lors tourna sa parole à Tévesque, et lui dist :«O < toi, êvesque qui es en cette cité au lieu de prélat, si ta nous «veux haliler les reitquesda boa marlyr saine Viaesac,qo8 •ea eeoà cité respseudii par sainte conversation de vis, ei fti «courouné par uirture, fci comme Germaiu, êvesque de Paris, «nostre cité, uous a plusieurs fois conié, et la parevérité de

• plusieurs le lémoiffije, nous osieront lo siése devosirecié « ft vous UHSserOBS vivro eu païi. »— L'êvesqiie, saae plu» aieiH dre, leur aporta i'étolle et la cotte de saut Viuceut.

« Les roys les reçm'eni en £;raut devociou : lors levèrent le siège, selon ce qu'ib leur ai oient promis. Mais moitll mauvaise ment ils tindrai leurs couveuanes; la proviMOS ptkcni ft gasièreDi, ei puis s'en retonrLerenl en France.

« Le roy Childebert fit fonder une abeie au dehors des murs de Paris, k la disp«osition et à la deviM de saul Germain, en rhoanear du bcaoii oerps saiai Vlacem (qui ata est apHé Sa iBl«Germrâ*4is-Prés> Mn ceu« éalise aui Tèwle et la «lie du glorieui marijr, et mouit grant partie des joiaux que II avoit devant apporté de 1 houlette (Tolède}, comme calices d'or, textes d'évansiie et croix d'oeuvre merveHieDa;... >

LIVRE I. U CHAPITRE III

Donat ces négociações, les Franks ne parurent pour la troisième fois en Italie.— Une armée, commandée par Baoulx, général du roi d'Austrasie, occupa la Ligurie et l'Umbrie la Cisalpine.— Totila n'obtint pas la paix de Justinien qui tenait de renvoyer en Italie le fameux Bélisaire. Il se contenta de l'acte de Théodebert, et fit avec le roi d'Austrasie un traité par lequel il promit d'abandonner aux Francs le territoire où ils se trouvaient alors, et d'y joindre, quand les Grecs auraient été expulsés d'Italie, de nouvelles et riches provinces. Théodebert suspendit la guerre. Il lui semblait certain que, quel que fût le résultat de la lutte engagée entre les Grecs et les Goths, les Francs conserveraient désormais au-delà des Alpes rétablissement qui était l'objet de son ambition.

Mort de Théodebert (548).

Les succès ne faisaient qu'accroître l'ambition de Théodebert. Afin d'accélérer le moment où l'exécution du traité avec Totila le rendrait maître d'une partie de l'Italie, le roi d'Austrasie voulut forcer les Grecs à abandonner les bords du Tibre en portant la guerre sur les rives du Danube. Déjà il avait rallié à ses desseins les Lombards et les Gépides, irrités de ce que Justinien, pour quelques escarmouches sans conséquence, avait pris les surnoms de Longobardique et de Gépétique. Déjà l'armée austrasienne se réunissait sur les frontières de la Pannonie, lorsqu'un événement inattendu sauva l'empire grec.

Théodebert, suivant l'usage des rois francs, se délassait des fatigues de la guerre par de grandes chasses. Un jour, entraîné par son ardeur, il s'attacha à la poursuite d'un ours énorme et furieux, qui atteignit et qu'il abattit à ses pieds d'un coup d'épieu. L'animal indompté, en se débattant contre la mort, rompit un arbre, dont une branche tomba sur le roi et le blessa. Cette blessure eut des suites graves; Théodebert languit pendant quelques jours, et mourut malgré tous les soins des médecins.

Ce prince est, de tous les rois de la race de Ghéovis, celui dont le caractère, quoique empreint encore de la rudesse germanique, présente le plus

dMnslincis héroïques et de pensées créatrices. — Dès que la cession de Juslinien eut consacré ses droits à la possession des provinces gallo-romaines qui, dans les beaux temps de l'Empire, avaient brillé par la culture des lettres et des arts, il songea à y rallumer le flambeau de la civilisation antique, à y faire prospérer de nouveau les arts et les lettres, les sciences et l'industrie. — Ses efforts ne furent pas sans résultats. — Les hommes distingués du temps lui en surent gré. Aurélien, évêque d'Arles, s'écrie,

dans une lettre qu'il t'adresse : « Gouvsge, 6 loi « restaurateur de la féconde antiquité, inventeur de nouvelles coutumes, Théodebert, roi généreux et libéral, avait d'ailleurs appelé à sa cour tous les Gallo-Romains qu'ils leurs études littéraires leur capacité politique semblaient placer à la tête de la population indigène. Les tendes francs les nobles allemands et bavarois commandaient ces armées. Ses conseillers, ses secrétaires, et même ses ministres, étaient des Gallo - Romains. Parmi ceux qu'il employa le plus fréquemment, on remarque Asteriolus et Secundinus, tous les deux illustres par leurs familles et par leurs talents. Secundinus fut principalement chargé des négociations avec l'empereur de Constantinople. Un autre Gallo-Romain, Parthénien, jouissait de toute la confiance du roi d'Austrasie, et eut l'administration supérieure de ses finances. Cet homme lui proposa un système régulier d'impôts sur les terres des leudes francs comme sur celles de ses sujets gallo-romains. Le roi, qui avait besoin d'argent pour soutenir la guerre contre les Grecs, adopta cette proposition hardie, et chargea Parthénien lui-même de la mettre à exécution. L'impôt fut établi malgré l'indignation qu'il souleva parmi les Austrasiens; mais le ministre gallo-romain paya cher son conseil. Devenu l'objet de l'exécration générale, il fut massacré par le peuple, immédiatement après la mort de Théodebert » »

* Voici en quels termes Grégoire de Tours raconte la mort de ce ministre de Théodebert :

« Le Francs avaient une grande haine contre Parthénien, à cause des tributs qu'il leur avait imposés. Aussitôt que le roi eut cessé de vivre, ils le poursuivirent et le poursuivirent. Parthénien, se voyant en péril, s'enfuit de la ville (Metz), suppliant deux évêques de le ramener à Trèves, et de répri-

mer, par leurs exhortations, la sédition d'un peuple furieux. — Ils paiaient donc ensemble. Une nuit, durant le voyage, et pendant que Parthénien était dans son lit, tout à coup en donnant il commença à crier à haute voix, disant : Hélas ! hélas ! secouez-moi, vous qui êtes ici ; Venez Soutenez d'un homme qui se périr. » A ces cris, ceux qui étaient dans la chambre, s'éveillèrent, et Payant éveillé lui-même, lui demandèrent ce que c'était, et il répondit : « Ausanius, mon ami, et Papianilla, ma femme, que j'ai tués autrefois, m'appelaient en Jugement, moi disant : « Viens répandre ; car nous t'attendons devant Cène » * En effet, pressé par la jalousie, il avait, quelques années. auparavant, tué injustement sa femme et son ami. — Les évêques étant arrivés à la ville (Trêves), où le peuple se souleva comme à Metz, résolurent, leurs exhortations ayant été sans effet, de garder Parthénien dans l'église. Ils le cachèrent dans un coffre • et étendirent sur lui des vêtements à l'usage des prêtres. Le peuple entra dans l'église, chercha dans tous les coins, H. n'ayant rien trouvé, se retirait honteux, lorsqu'un des pharisiens rivaux connus un sonpère, lui dit : • Voici un coffre dans lequel se cache un ennemi. • Les gardiens dirent qu'il n'y avait dans ce coffre rien d'important ecclésiastique • qu'ils ; mais cet homme demanda les clefs, en disant : « Si vous ne le ouvrez pas sur-le-champ nous le brûlerons » Le coffre, ayant donc été ouvert, et les linges écartés, cet furieux fut trouvé Parthénien et l'en tirèrent, s'applaudissant de sa découverte, et disant : « Il nous a livré notre ennemi entre nos

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

A cette époque [en 648], mourut à l'âge la reine Gbriette, veuve de Chlovis dont les vertus excitent la vénération de tous. On transporta son corps à Paris; elle fut enterrée, avec son époux, dans la même église des Saints-Apôtres, où sa fille Gbriette était enterrée, et où elle-même avait fait déposer les corps de ses enfants de Gbriette, ses petits-fils, si piteusement massacrés.

CHAPITRE IV

nâtaviA» MPI D* AusTftâJii. ^ cnoTâiM aoi bb toisswn

BT D'AVSTRASIB.

ATéoeBieot deThéodebald. — Noutelfet expédmoos des Francs ca ItiHe.-Cbate de,l« mooarchie des Oatrogoth».— Monde Thtfodebald.— Chlolâire a*empare de la &uooeuipQ de Théodebald.— Guertrtê ooaire les Saxotts. -^ Les femineB < t les enfans de Chlotaire. — iDiçoodc et Artfgoode.— Première révolte de Cbrarane.— Caiitin et Caloo. — Mort de Childf bert, roi de Parie. — Les rois bretons. -^Hoel IL — Canaa — Jtfdual et Ultra^otbe. -

(De ran 548 à Van 558)

AyénemenC de Théodebald (648).

Le successeur de Théodebert fut Théodebald , ce fiIsquHl avait eu de Deatherie. Ce jeune prince, à peine âgé de quatorze ans, était atteint de cruelles infirmités et paralysé d'utie partie du corps. Il sut choimr ou il trouva pour conseillers et pour défenseurs des amis dévoués de son père; car, malfré ane santé allérée par les souffrances, il ne se montra dépourvu ni de volonté ni d'énergie. Il était d'ailleurs doué d'une grande perspicacité et d'une vivacité d'esprit remarquable. En voici un çiemple:

Un homme chargé de recevoir des impôts en avait rendu au fisc un compte qiie le jeune roi ne croyait pas fidèle. Cet homme eut Timprudence de se mettre dans une position tellement fftcheuse, qu'une grâce royale pouvait seule lui garaniir la liberté ou la vie : il s'adressa â Théodebald. Celui-ci loi répondit par cet apologue ingénieux : « Un serpent trouva une bouteille de vin,' et y étant entré par le goulot, but avidement ce qui était dedans; de< sorte qu'enflé par le vin il ne pouvait plus sortir par où il était entré. Le maître du vin étant arrivé tandis qu'il cherchait. à sortir, lui dit, voyant son

> mains. » Alors ils lui coupèrent les poignets, lui crachèrent au visage, et, lui ayant lié les bras derrière le dos, ils le lapidèrent contre une colonne. ~ Parténien avait été très vorace, et, pour pouvoir plus promptement recouvrer à manger, il pria de Falgès, qui le faisait dévorer très vite. Il laissait éclapper en public le bémol de ses entrailles sans aucun respect pour ceux qui étaient présents. — Sa riez se termina de cette manière. • .

* L'Église de Tours place au 3 juin 645 la mort de la reine Gélode. ^Voyez les Tablettes chronologiques de VHist. de Lombardie, par Clément.

embarras : « Rends ce que tu as pris, et ensuite tu pourras sortir librement. » B

Justinien, que les préparatifs de Théodebert avaient jeté dans l'inquiétude, recouvra la tranquillité lorsqu'il sut à quel héritier l'Austrasie avait laissé sa couronne. Un enfant impotent et contrefait ne pouvait être un ennemi bien redoutable. L'Empereur, se flatta d'obtenir de Théodebald ce qu'il n'eût jamais osé demander à Théodebert, dont l'audace et l'orgueil égalaient l'ambition. Il fit offrir au nouveau roi d'Austrasie de conclure la paix, à condition que les Francs livreraient aux Grecs les places de la Ligurie et se joindraient à eux pour achever d'occuper les Goths. Théodebald repoussa avec fierté ces propositions déshonorantes. Toutefois, sentant le besoin d'affermir son trône, et redoutant de fournir à son oncle Gélode une occasion d'attaquer ses États tandis que ses forces seraient employées à une guerre lointaine, il accepta une suspension d'hostilités; mais il conserva toutes ses positions au pied des Alpes et dans la haute Italie.

Nouvelles expéditions des Francs en Italie.— Chute de la monarchie des Ostrogoths.— Mort de Théodebald (551-555).

Les guerriers francs s'établirent sur les limites du territoire qu'ils occupaient dans la Cisalpine, et, campés derrière l'Adige, virent défiler devant eux l'armée des Grecs commandée par Narsès, que des intrigues de cour venaient de donner pour successeur à Germain, général grec, successeur

luimême de Bélisaire. Cette armée allait combattre l'armée des Goths réunie par Totila dans les plaines de la Romagne. Une bataille sanglante fut livrée près de Brixelle. Totila fut tué et son armée taillée en pièces.

Les Goths échappés au carnage se réunirent dans Pavie, où ils élurent pour roi le vaillant Telas, le plus brave des lieutenants de Totila.

Après sa victoire, Narsès avait repris Rome et reconquis une partie de l'Italie.— Vérone renfermait une garnison ostrogothe; il voulut s'emparer de cette ville; mais au moment où il allait commencer le siège, Hamming, le général des Francs campés sur l'Adige, le somma de se retirer, prétendant que Vérone, en raison de sa position sur le fleuve, devait lui appartenir, et le menaçant, dans le cas où il ne renoncerait pas à son entreprise, de lui déclarer la guerre immédiatement.

Cet incident éveilla les espérances de Telas. Le nouveau roi des Goths se hâta d'envoyer une ambassade à Théodebald, pour lui faire part de la situation critique où il se trouvait, lui rappeler la politique que Théodebert avait constamment suivie.

LIVRE II, CHAPITRE IV

viens, et réclamer de lui un secours qui empêchât les Ostrogoths d'être accablés par les Grecs.

Le roi d'Auslasie fut malheureusement long temps à délibérer. Avant qu'il eût pris une décision, Narsès avait fait de nouveaux efforts et livré aux Goths une nouvelle bataille. Cette bataille terrible dura trois jours. On combattit des deux parts avec un égal courage. Teias, traversé par une flèche, fut tué le premier jour. Sa mort ne fit qu'exciter la fureur de ses soldats, ils combattaient déjà pour défendre leur domination, ils eurent à combattre pour venger leur général. L'acharnement devint tel le second jour que les cavaliers laissèrent leurs chevaux afin d'approcher l'ennemi de plus près. A la fin de la troisième journée, la victoire étant encore indécise, les Goths, quoique toujours animés du même courage, mais épuisés

sés de fatigue et voyant leur petit nombre, firent proposer à Narsès non pas de se rendre, mais de s'éloigner. Narsès y consentit, leur demandant seulement d'abandonner l'Italie et de promettre qu'ils ne prendraient plus les armes contre l'Empire. Ces conditions ne furent pas acceptées par tous. Un millier d'hommes désespérés sortit du camp, sous les ordres d'un chef nommé Indulphe^e et, l'épée à la main, traversant l'armée des Grecs, s'ouvrit jusqu'à Pavie une route glorieuse.

Ainsi devait tomber l'empire fondé par Théodoric; car les Goths en petit nombre, échappa à la dernière bataille, ou renfermés dans quelques citadelles assiégées par les Grecs, ne pouvaient espérer de reconquérir l'Italie. Cependant, Indulphe ne désespéra pas dit sort de sa nation: il se hâta de reprendre auprès de Théodebald des négociations entamées par Teias, et, surmontant enfin les hésitations du roi d'Austrasie, il en obtint la promesse d'un secours.

Bientôt soixante-trois mille soldats franchirent les Alpes sous le commandement de Leuthaire et de Bucellin, ducs des Alemans tributaires du roi d'Austrasie. Cette puissante armée semblait plutôt destinée à conquérir l'Italie pour les Francs qu'à en chasser les Grecs pour la rendre aux Goths.

En apprenant l'arrivée et ces nouveaux ennemis, Narsès laissa un de ses lieutenants continuer le siège de Cumes, place forte défendue vaillamment par Aligerne, -frère de Teias; et, divisant ses troupes en deux corps, se disposa à marcher à la rencontre des Francs.

Le corps d'armée que Narsès commandait en personne prit la route de la Toscane, où la nécessité de faire le siège de Lucques, forteresse dont quelques officiers francs encourageaient la garnison, arrêta sa marche pendant quelques mots.

L'autre corps d'armée^e commandé par Fulcaris,

un des plus braves lieutenants de Narsès, avait ordre de s'avancer jusque dans la vallée du Pô.

Bucellin, avec ses troupes, était déjà arrivé à Parme, dont les Goths lui avaient ouvert les portes. Ce général, brave, mais prudent et plein d'expérience, laissa l'impétueux Fulcaris fatiguer ses soldats par des escarmouches multipliées. Il fut attaqué plusieurs fois sans vouloir accepter la bataille. Sa prudence était taxée de lâcheté, et excitait chez les Grecs une témérité présomptueuse.

Un jour Fulcaris s'étant avancé sans obstacles jusqu'à une petite distance de Parme, crut qu'il avait mis en défaut la vigilance de Bucellin, et qu'il lui serait facile de surprendre la ville. Il continua donc à marcher en avant avec confiance, laissant derrière lui, sans les faire explorer, les ruines d'un amphithéâtre qu'entourait un petit bois. Bucellin, prévoyant l'imprudence du général grec, avait caché dans ces ruines un détachement composé d'hommes d'élite. Il se tenait lui-même avec son armée sous les armes, prêt à combattre l'ennemi quand l'instant en serait arrivé.

■ A un signal donné, et tandis qu'une forte colonne, sortie des murs de Parme, attaquait de front les troupes de Fulcaris, le détachement placé en embuscade les assaillit par derrière ; dans le même temps, une division de l'armée franque, faisant un détour, se portait sur le camp des Grecs, qui fut pris et pillé. Fulcaris et les siens combattirent long-temps avec un grand courage ; mais enfin le nombre l'emporta, et les Francs furent vainqueurs. Les Grecs se dispersèrent, et ceux qui ne cherchèrent pas leur salut dans la fuite furent en grande partie massacrés. Un des officiers de Fulcaris, au moment de quitter le champ de bataille, voulut persuader à son général de l'imiter. « Moi, fuir, répondit Fulcaris, je ne le puis pas. Je dois rendre compte de mon armée à Narsès, et ce n'est qu'ici que je veux le rendre : je mourrai en combat- » tant. O En effet, adossé à un tombeau antique voisin de la route, il tint long-temps par son courage la foule des assaillants, et abattit à grands coups d'épée tous ceux qui se hasardaient à rapprocher. Enfin, couvert de blessures et accablé de lassitude, les heures commençaient à lui manquer, lorsqu'un guerrier austrasien se fit jour jusqu'à lui, et d'un coup de francisque lui fendit la tête ^

> Les expéditions des Français en Italie ont été sans doute, comme leurs invasions en Espagne, des entreprises épiques destinées à célébrer

les grands événements de la guerre et les exploits des soldats. Ces chants, conservés par les traditions, furent des matériaux précieux pour nos premiers historiens ; aussi trouve-t-on dans les vieilles chroniques de nombreux fragments où le caractère traditionnel et poétique est facile à reconnaître, mais qui, ayant passé de bouche en bouche, n'offrent plus qu'un récit où la vérité se trouve mêlée à

twmamBB

La mort du général grec et la victoire des Francs ranima le courage de l'Ostrogoth, Les habitants des villes chassèrent leurs garnisons impériales et reprirent les armes. Les débris de l'armée de Frédéric, ralliés avec peine, et poursuivis par les vainqueurs, reculèrent jusqu'à Faenza*

En ce moment, Narsès soutint par sa fermeté le courage de son armée; il continua le siège de Lucques, dont il réussit à s'emparer. Malgré ce succès, sa position n'en était pas moins critique. -- Les Francs se répandaient dans toute l'Italie. Ils étaient même sur le point de délivrer Cumes ; mais tout à coup Aligeme, ayant appris qu'Indulge s'était mis à la tête de la nation des Ostrogoths, et désespérant ainsi de recueillir l'héritage de son frère Teias,

des Aibles propres à exciter les passions populaires et fit flatter l'esprit national.

Tels sont, et le passage des Grandes Chroniques de France relatif au siège de Saragosse (cité plus haut), et le fragment suivant, emprunté également à l'Ainun des Grandes Chroniques.

Le vieux chroniqueur raconte une grande bataille livrée sous les murs de Rome [Mir les Francs de Bucellin aux Grecs de Bélisaire. bataille dans laquelle Bélisaire est tué et les Grecs sont vaincus. 11 nous semble qu'en substituant aux noms de Romains et de Bélisaire les noms de Grecs et de Fulcarts, on retrouve, sauf quelques droonances d'invention, les détails de la bataille dont nous venons d'esquisser les principaux traits.

« Quant il sut que Bucellenne et Mes François étaient en Italie, H se hâta moult de venir à Rome; en la dite entra, reçu fut à grand honneur

d*bomnies st de femmes, son offrande fist k l'aotel Saint-Pierre par la main de Vigile , le pape, une croix d'or offri de cent livres pesant ornée de riches pierres précieuses. En cette croix avoit ftiit escrire et enUiller les victoires que il avoit eues contre ses ennemis; puis retourna a bataille contre les François.

« 11 les eut en despit, quant il vit que ils estoient si peu de gens ; déçu fu pour le petit nombre ; car il ne culda pas que ils eussent si grant vertu comme ils avbient. Hardiement assembla a eiia, et œvx-ci le reçurent aussi par moult grande hardiesse ; mais nul sage homme, tant soit sûr, ne doit ses ennemis despriser, mais douter; et pour ce que il les eut en tel despit, ne voulut-il prendre que une partie de ses gens.

< Les Romains (les Grecs) se combatoient pour leurs vies et fJbnr leur paie garantir; les François pour acquérir louange et gloire. Et pour ce que ils attendoient plus glorieuse victoire s'ils peussent surmonter les Romains vainqueurs de tout le monde, Jurèrent-ils an commencement de la bataille que ils mourraient en la bataille avant que ils fuissent.

« Fermement et longuement se combattirent les uns les autres; assez dura la bataille avant que nulle des parties féist nul mauvais semblant. A la fin, quand lea Romains virent que leurs vies estoient en péril, et ils aperçurent que leurs ennemis estoient si aigres de combattre, ils commencièrent à se retirer de l'estour petit à petit, les uns après les autres.

« En telle manière laissièrent Bélisaire (Fulcaris) tout seul eoire ses ennemis, moult se deffendit noblement, tant comme il put durer ; mais les-François l'environnèrent de toutes parte. Alors Al éteint el occis le noble, le loial, le poisaant prince, qui tant de victoires avoit eues et tant de faru roya avoit pris et maiés; surmonté fu et vaiaeu, et perdi la vie el la gloire de son nom par un petit de gent et par un capitaine non d'empereur ni de rof , mais aussi comme d'un prince de France. ■ — J diêCû non dioam imperatoris oui régis, ventm te^ irarehœ Fnmcorum vietus, (Aimoin.)

se présenta à Narsès et lui rendit la place qiiHI défendait héroïquement depoia une année.— Maître de Çumes, Narsis marcha lui-même contre les Francs. Il rencontra Bucellin campé près de Rimini. Là, par une

fuite simulée, il sut adroitement décider les Francs à quitter une excellente position qu'ils occupaient, et à descendre dans la plaine.- Alors les Grecs, faisant volte-face, vainquirent facilement leurs ennemis, qui marchaient en désordre, di^ perses comme, des troupes sûres de la victoire.^x-Get échec et la nouvelle de la défection d* Aligeme dé^ cidèrent Bucellin i revenir avec son armée passer Thiver dans la haute Italie.

Au printemps suivant, Tarmée franque, se divisant en deux corps, continua son invasion. BaceiMn suivit le littoral de la Méditerranée jusqu'au détroit de Messine. Lenthaire loqgea TAdriaiique Josqui Otrante : là les deux chefs se séparèrent Leulhaire déclara à Bucellin qu'il était résolu à revenir sur les bords do P6, pour mettre à Tabri le riche buthi qu'il avait^fait. Bucellin, auquel Théodebald avait donné le commandement supérieur de l'armée, ne s'opposa point à ce départ; il exigea seulement que Leuthaire lui laissât la majeure partie de ses troupes. Il avait d'ambitieux projets; il s'était concilié l'affection des chefs goths, et il avait IVspérance d'obtenir d'eux, s'il éuit vainqueur de Narsès, la couronne royale des Ostrogoths.

En revenant vers la haute Italie, Leuthaire fiit attaqué par les Grecs aux envfaims de Pesaro. Tandis qu'il repoussait les aassaillants, de nombreux prisonniers qu'il traînait à sa suite saisirent des armes, massacrèrent la garde laissée dans son camp et lui enlevèrent tout le butin qu'il avait fait.— Victorieux, mais dépouillé, Leuthaire arriva sur les bords du Pô; mais à peine y était*il étabK que la peste se déclara parmi ses troupes. Le fléau y fit en peu de temps de tels ravages, qu'il extermina l'armée presque tout entière. Leuthaire, atteint luimême par la maladie, mourut on des premiers.

En apprenant la mort de Leuthaire et le désastre de l'armée franque, Narsès prit la résolution d'aller attaquer Bucellin. Celui-ci avait établi son camp près de Capoue, dans im lien protégé par on affluent du Vulturne, et il était décidé à ne combattre que lorsque l'occasion lui semblerait favorable. Sa position, d'ailleurs forte et parfaitement retranchée, était entourée d'un forâe profond et dinne triple enceinte de palissades; un pont, dé-

fende par une tour en bois, lui donnait la facilité de Aire passer ses troupes d'une rive sur l'autre.

En attendant les renforts qui étaient en marche pour le joindre, le général austrasien envoya plusieurs détachements battre la campagne, afin de ramasser des vivres en quantité suffisante pour

LIVRE II, CHAPITRE IV

BBBBHMH

mmsat

n'èlre pat obligé d'abandonner aa position faute de • provisions.— Cette précaution eut un funeste résultat -^ Un convoi qui rentrait au camp fut attaqué par lea Grecs : Tescorte se dispersa. Les hommes qui conduisaient les chariots chargés de gerbes de blé a'enfttrent vers le pont dans Tespoir de mettre la rivière entre eut et leurs assaillants. Les Grecs les suivirent de si près que les défenseurs de la tour se virent forcés d'en fermer les portes à la bête. Profitant de la confusion inséparable d'un tel moment, ils mirent le fed aux chariots qui étaient restés en dehors; la flamme , excitée par le vent, gagna la tour et la consum4. Les Francs, crai^ guant que le pont n'eût un sort pareil ^ se retirèrent anr l'autre rive; mais les Grecs réussirent à empêdier l'ineendie de détruire le pont, dont ils s'cBparfarent.

Manquant de vivres, et privé d'une^commonica* non aussi haportante, Bocellin, qui jusqu'alors avait refusé le combat, se décida à aller lui-même attaquer Narsès. Il venait d'apprendre qu'un corps d'Hérulcs, anxiliairs de l'année grecque, était en pleine révolte*

Nanès sortit de son camp pow recevoir la bataille. L*armée ansirasienne s'avança rangée sur nne seule ligne, au centre de laquelle une troupe de guerriers d'élite s'était formée en coin , présentant la pointe d rennehl« L'infinterie grecque, disposée en phalange, et précédée d'une

ligue de fantassins légèrement armés, formait le centre de l'armée de Marsès. La cavalerie, dont une partie s'était embusquée dans des bois qui flanquaient Tar^ mée^ était rangée sur les ailes.

Les frondeurs et les archers engagèrent l'action. Bientôt le centre des Francs s'ébranla, et la pointe du redoutable triangle ayant brisé la ligne avancée de l'ennemi, vint donner contre la phalange qui formait le corps de bataille. Attaqués avec fureur, les Grecs furent promptement dispersés. Les Francs, s'avancant toujours, arrivèrent jusqu'au camp, qui fut aussitôt mis au pillage. Cependant les deux ailes de l'armée franque n'avaient point obtenu le même succès que le centre, dont la marche précipitée les laissait à découvert. Marsès les fit charger par sa cavalerie, qui les mit en déroute.

Dans le même temps, les soldats francs, dispersés dans le camp ennemi, et ne songeant qu'à butiner, éprouvaient un revers d'autant plus terrible qu'ils se croyaient plus sûrs de la victoire.

Les Hérules s'étaient séparés des Grecs avant la bataille; mais voyant le péril de leurs anciens alliés, ils eurent pitié de les abandonner dans un moment aussi critique, et revinrent en arrière pour charger les Francs. Ceux-ci, occupés à piller, n'étaient pas en disposition de se défendre. Étonnée

de cette attaque imprévue, ils essayèrent de retrograder pour se réunir aux troupes des deux ailes dont ils ignoraient la défaite. En reculant ainsi poursuivis par les Hérules, ils furent, attaqués si multanément à droite et à gauche par la cavalerie grecque victorieuse. Cette triple attaque n'abattit point leur courage, et ils se défendirent sans lâcher pied. Bucelin périt dans la mêlée; le carnage fut affreux; cinq hommes seulement échappèrent à la mort ou à la captivité, s'il faut en croire les historiens grecs; mais on sait que l'exagération est naturelle aux écrivains orientaux*

La bataille de Capoue décida la ruine des Goths, et jeta aux Francs toute espérance de s'établir en Italie. Hamming, ce général qui avait autrefois emporté Marsès de s'emparer de Vérone, réunit quelques

troupes tirées des villes où elles tenaient garnison , et malgré leur petit nombre , tenta un effort désespéré. La fortune lui fut contraire ; il succomba et mourut sur le champ de bataille. Un autre général , Goth de nation , ayant rassemblé quelques milliers de soldats n'eut pas une destinée plus heureuse : il fut tué par les Grecs dans une entrevue où il avait essayé lui-même d'assassiner Marsès.

Au moment où, par un revers inattendu, l'Italie qui était presque conquise se trouvait ainsi enlevée aux Francs , Théodebald achevait sa pénible carrière. Quoique paralysé de la moitié du corps, il avait épousé Vairade, fille de Wacon, roi des Lombards, et sœur de Wisigarde qui avait été l'épouse de son père ; mais il ne laissa point d'enfants.

Les historiens du temps prétendent que sa mort fut annoncée par de funestes présages. « En ce temps, dit Grégoire de Tours, nous vîmes le sureau porter des raisins , sans aucune accoutance avec la vigne; et les fleurs de cet arbre, qui , comme on sait , produisent une fleur noire , donnèrent une pulpe transparente propre à la vendange ; on vit entrer dans l'orbite de la lune une étoile qui s'avançait à sa rencontre. Je crois que ces signes annonçaient la mort du roi Théodebald : celui-ci , en effet , devenu très infirme, ne pouvait remuer de la ceinture en bas ; il mourut peu de temps après , la septième année de son règne. 9

Chlotar s'empara de la suocessU» de Théodebald (SSS). Guerres contre les Saxons (566-668)

Chlotar , roi de Soissons, dont les États étaient plus voisins du royaume d'Austrasie que ceux de Childebert , et qui , père d'un grand nombre d'enfants , songeait incessamment à accroître son royaume , s'empara de la succession de Théodebald. Le peuple et les leudes austrasiens, gagnés par ses présents et par ses promesses, l'acceptèrent pour roi, et la veuve de Théodebald, désirant sans doute

FRANCE HISTORIQUE ET MONARCHIALE

ne point déchoir du rang de reine , consentit à le prendre pour époux : ainsi avait fait, trente ans auparavant, la reine Brunehaut, veuve de

Ghlodoniir. ' Ghlôtaire ne garda ^as long-temps comme épouse la reine Valtrade; sitôt qu'il se vit. affermi sur le trône, il prétexta le lien de parenté qui Tunissait à son neveu , et paraissant céder aux exhortations des évêques , il la répudia < et la donna en mariage à Garibatd, un des ducs ses tributaires. .

Les peuples soumis au roi d' Austrasie reconnurent sans difficulté l'autorité du roi de Soissons. Les Saxons seuls pensèrent que le changement de règne était une- occasion favorable pour s'affranchir du tribut qu'ils payaient annuellement aux Austrasiens. Ils firent alliance avec les Thuringes, commencèrent la guerre, et obtinrent d'abord quelques succès. Ghlôtaire passa le Rhin avec une armée, et leur fit éprouver une sanglante défaite. Les Saxons déposèrent les armes, et offrirent une soumission que le nouveau roi s'empressa d'accepter. Les Thuringes , ayant voulu continuer seuls la lutte, subirent le châtiment de leur rébellion, et eurent tout leur territoire dévasté.

Après cette double victoire , Ghlôtaire revint à Metz , mais il y était à peine de retour qu'il apprit que les Saxons s'étaient révoltés de nouveau. Il fit aussitôt un nouvel appel à ses leudes, ne se doutant pas que la guerre qu'il [projetait fournirait aux guerriers austrasiens l'occasion de montrer combien, malgré cinquante ans de rapports avec les Gallo-Romains , ils étaient encore pénétrés de ces idées germaniques qui encourageaient l'indiscipline du soldat , et faisaient considérer comme un ^droit son indépendance envers le général.

<i Lorsque le roi Ghlôtaire avec son armée fut arrivé sur les frontières de la Saxe, les Saxons, dit Grégoire de Tours, lui envoyèrent des députés pour lui dire : a Nous ne te méprisons pas, et ne « refusons pas de te payer ce que nous avons coutume de payer à tes frères et à tes neveux ; nous a te donnerons même davantage si tu le demandes; mais nous te prions de demeurer en paix « avec nous; n'en viens pas aux mains avec notre « peuple.»

«Ghlotaire ^ ayant entendu ces paroles dit aux siens : « Ces hommes parlent bien , ne marchons « pas sur eux, de peur de pécher contre Dieu.»

Mais les leudes austrasiens lui répondirent: «Nous sa* « vous que ce sont des menteurs et qu'ils n'ont ja- « mais accompli leur promesse ; marchons sur eux. »

« Alors les Saxons revinrent de nouveau , offrant la moitié de ce qu'ils possédaient et demandant la p;ix. Le roi Ghlôtaire dit aux siens : «Désistez- 4[Vous, je vous prie, de l'envie d attaquer ces «hommes, afin que nous n attirions pas sur nous

«la colère de Dieu.» Mais ils n'y voulurent pas consentir.

« Les Saxons revinrent encore , offrant leurs vêtements, leurs troupeaux et tout ce qu'ils possédaient, et disant : «Prenez tout cela et aussi la moitié de «nos terres', pourvu seulement que nos femmes et «nos petits-enfants demeurent libres et qu'il n'y «ait pas de guerre entre nous. » Mais les Francs ne voulurent point encore consentir à cela. »

«Le roi Ghlôtaire leur dit:. «Renoncez, je vous «prie , renoncez à votre projet , car le droit n'est « pas de notre côté ; ne vous obstinez pas à un com- «bat où vous serez vaincus ; si vous voulez y aHer « de votre propre volonté , je ne vous suivrai pas. •

«Alors irrités de colère contre le roi Gblofaire , les leudes se jetèrent sur lui , déchirèrent sa tente ^ l'accablèrent d'injures furieuses, > et l'entratiaient par force , voulurent le tuer , s'il ne consentait pas à aller avec eux. Ghlôtaire voyant cela, marcha avec eux malgré lui.

«Les Austrasiens combattirent donc les Saxons ; mais ils furent vaincus , et leurs ennemis firent parmi eux un grand carnage. Il périt tant de gens dans l'une et l'autre armée , qu'on ne peut ni l'estimer , ni le compter avec exactitude. Ghlôtaire, consterné, demanda la paix , disant aux Saxons que ce n'était pas par sa volonté qu'il avait marché contre eux ; et la paix étant faite , il retourna chez lui. »

Les femmes et les enfants deCblouîre.—logODde et Ar^goode.

Ghlôtaire , prince ardent et de mœurs diasolnes , eut six femmes qui portèrent le titre de reines.

La première , nommée Ingonde, le rendit père de six enfants, cinq fils et une fille ; les deux fils aînés, Gonthier et Ghilderic , moururent jeunes et avant leur père ; les trois autres , Gharibert , Gonthran et Sigebert, étaient destinés à porter la couronne. La fille, nommée Ghlodosvrinthe, fut mariée à Alboin , roi des Lombards.

De sa seconde épouse , Arégonde , Ghlôtaire eut une fille qui mourut sans être mariée , et un fils , nommé Ghilpéric , qui fut roi, comme ses trois autres frères.

Gontheuque , veuve de Ghiodomir , Radégonde, fille de Berthaire , roi des Thuringes, et Waldrade, veuve de Théodebald, furent au nombre des épouses de Ghlôtaire , mais elles ne lui donnèrent pas d'enfants.

Il eut de Gonsmde , dont il était veuf lorsqu'il épousa la veuve de son neveu, deux filles, Blîcbilde et Chlodesinde, et un fils, nommé Ghramne, qui se révolta contre lui et mit deux fois son trône en péril. L'insulte de Ghramne, dont nous parlerons

LIVRE II, CHAPITRE IV

■eaHBMBBaa

]:)ieQtôt, est un épisode intéressant du règne de Ghlotaire.

Outre ses fils légitimes , Chlotaire eut de plusieurs concubines des enfants qu'il ne voulut pas reconnaître. Un d'eux , nommé Gondobald Ballomer, après une vie agitée et malheureuse, fut, comme on le verra plus tard, proclamé roi à Brive (sur la Corrèze), et assassiné peu de temps après, par ceux-là mêmes qui l'avaient élevé sur le pavois.

Le mariage de Chlotaire avec Arégonde offre une preuve du privilège que s'étaient arrogé les rois francs d'avoir à la fois plusieurs épouses.-- Il fallait que cet usage fût ancien et consacré pour que le christianisme n'ait pas réussi à le détruire , et pour qu'un des fils de Ghlotilde ait pu , sans attirer contre lui les malédictions des évêques, être à la fois l'écclésiastique et

bigame; car Arégonde était la sœur tllngonde. — ^Voici d'ailleurs comment Grégoire de Tours raconte ce mariage.

« Chlotaire était déjà marié à Ingonde, et Taimait d'unique amour; il reçut d'elle une prière en ces termes : « Mon seigneur a fait de sa servante ce qui «lui a plu, et il m'a appelée à son lit. Maintenant, « pour compléter le bienfait, que mon seigneur roi a écoute ce que lui demande sa servante. Je le prie «de daigner procurer un mari puissant et riche à «ma sœur, sa servante.» A ces paroles, le roi, qui était trop adonné à la luxure, s'enflamma d'amour pour Arégonde, alla à la maison de campagne où elle habitait, et la prit en mariage.

Ensuite il retourna vers Ingonde , et lui dit : «J'ai songé â t'accorder la grâce que ta douceur «m'a demandée, et, cherchant un homme riche et «sage, que je puisse unir à ta sœur, je n'ai rien «trouvé de mieux que moi-même. Ainsi sache que «je Tai prise pour femme, ce qui, j'espère, ne te «déplaira pas. » — Ingonde lui répondit: «Que ce « qui paraît bon â mon seigneur soit ainsi fait; seu- «lemeot, que ta servante vive toujours avec ta fa- «veur royale.»

Chlotaire garda ainsi les deux sœurs.

Les évêques qui laissèrent le roi de Soissons épouser la sceur de sa femme encore vivante ne craignaient pourtant pas de s'opposer au roi lorsque ses volontés étaient contraires à l'intérêt des Églises. L'historien des Francs rapporte que Chlotaire , ayant ordonné que les Églises de son royaume paieraient au fisc le tiers de leurs revenus, tous les évêques, excepté Injuriosus, évêque de Tours, y consentirent, bien que ce fût contre leur gré; mais Injuriosus indigné refusa d'acquiescer aux ordres du roi, en lui disant : «Si tu veux ravir les biens c de Dieu, Dieu te ravira promptement ton royaume. «Il n'est pas juste que tu remplisses tes greniers de « la récolte des pauvres , toi qui dévrais nourrir les HUL dé France. — t. u.

«pauvres de tes propres grains. » Et menaçant Chlotaire de la vengeance de saint Martin , il se retira sans même lui dire adieu. Alors le roi, troublé et effrayé, fit courir après lui avec des présents, condamna ce qu'il avait fait lui-même et lui demanda pardon.

Première révolte de Chramne.*^Cautin et Caton (556-558).

Chramne, le dernier né des fils de Chlotaire, se distinguait par de brillantes qualités. Bien fait de sa personne, il joignait à une âme ambitieuse un caractère énergique et entreprenant, un esprit souple et rusé. Ayant reçu de son père le gouvernement de l'Auvergne, il fixa sa résidence à Clermont, et il y eut bientôt une espèce de cour, composée principalement des officiers gallo-romains, qifi, sous divers titres, remplissaient auprès de lui des fonctions civiles et militaires. Sa vanité et sa jeunesse le rendaient accessible aux mauvais conseils. Il se laissa facilement entraîner à des actes propres à le faire maudire par le peuple. Grégoire de Tours, qui lui donne le titre de roi, dit qu'il était entouré « par des hommes de bas lieu, jeunes et sans mœurs. Ces vauriens avaient seuls sa confiance, et l'excitaient à des violences toul-à-fait contraires à la raison; car il faisait enlever des filles de sénateurs, qu'on lui amenait dans son palais sous les yeux mêmes de leur père. »

Les amis et commensaux de Chramne étaient des Aquitains ennemis de la domination des Francs, et qui, ayant eu pour la plupart leurs parents ou leurs frères compromis dans la conspiration tramée vingt-cinq ans auparavant contre Théodoric, conservaient encore de criminelles espérances. Le seul des conseillers du jeune prince qui n'approuvât pas ces funestes projets était un homme sage nommé Ascovinde, Auvergnat de nation; il cherchait, mais avec peu de succès, à le détourner de mal faire. Celui des courtisans dont l'influence paraissait la plus active et la plus fatale était un Poitevin nommé Léon. Au lieu d'engager Chramne à mettre un frein à ses passions, cet homme l'encourageait dans tous ses desseins. — Ce Léon, que Grégoire de Tours représente comme cruel et débauché, faisait d'ailleurs parade de son opposition au pouvoir ecclésiastique, répétant à qui voulait l'entendre « que saint Martin de Tours et saint Martial de Limoges, ces deux grands confesseurs de Dieu, étaient gens de peu chose, et n'avaient laissé au Fils rien qui eût quelque valeur, j »

La ville de Clermont et l'Auvergne étaient divisées en deux partis : l'un dévoué aux intérêts aquitaniques; l'autre à ceux du roi des Francs. Le I

prétexte de cette division était une rivalité relative I à Tévéché de Clermont. Un certain archidiaacre gau-

od

FRANCE ttISÎOftlQUE Et MONUMENTALE.

MM

tois nommé Gàutin avait été nommé évèque par le m Théodebald, sans le concoars du clergé et da peuple, dont le choix s'était porté sur on autre prêtre nommé Gaton , né aussi dans le pays. Gautin occupait le siège épiscopal de T Auvergne, lorsque Ghramne arriva dans la province. CTétait un hamme ignorant, avare et crueL Galon est représenté, au contraire, comme un ecclésiastique de JDnœurs austères , mais rempli d'orgueil et d'ambition; il semblait chercher avant tout, dans Taccomplissement des devoirs de son état, le droit il'fttre orgueilleui et dur envers les autres prêtres ^

* D'après (arégobre de Tours, Gautio ne semble pas avoir eu les premiers toru. Le récit que cet écrivain, daaoa son Histoire ecclésiastique des Francs, fait de cette querelle relieuse, est aocompagDé de détails curieux sur les usages du .iri* sjédty et Dons parait expliquer mieux qu'une longue dissertation les relations des ^véques avec le roi et avec leurs ool-légues daus Tépiscopat, les brid^ues auxquelles cette haute dignité ecclésiastique donnaient lieu, les moyens que les prêtres ambiUeux employaient pour y parvenir, et enfin les droits du peuple à rélectioo, et du roi à la confirmation des évoques. — Voici quelques extraits du récit de Grégoire de Tours.

«Saint Gai, successeur de saint Quintianus à Tévéché de CaermOnt, étant mort, ftat transporté dans l'église. Aussitôt le l^rétire Gaton reçut les compliments des clerks sur son élévation à répiscopat; et, comme s'il eût déjà été évêque, il s'empara de tous les biens de TÉglise, changea les admiiiislration, 'Si régla toutes cbos^ de sa propre autorité. > . Les évêquee qui étaient venus pour ensevelir saint Gai, après la cérémonie, dirent au prêtre Gaton: «Mous voyons «que la plus grande partie du peuple t'a

choisi; viens, cou- ^oene-toi avec nous , nous te bénirons et te consacrerons pour .tl'épiaoopat. La roi est oufant; si on t'impute quelque tort, .«nous prendrons ta défense; nous traieroos avec les grands « du roi Théodebald pour qu'on ne te fasse aucuue injure... »

Mais Gatton, enflé d'une vaine gloire, leur dit : < Vous avez -«ta par la renommée que, dès mon jeune âge, j'ai toigours «vécu religieusement, jeûnant, me plaisant aux aumônes, me «livrant à des veilles continuelles, et passant bien souvent.les «nuits à chanter les louanges du Seigneiir. Le Seigneur, mon «Dieu, que j'ai servie! assidûment, ne souffrira pas que ror- «dination r^Uère me manque. J'ai acquis, selon riustitntion «canonique, les divers ordres de cléricature; j'ai été lecieur « pendant dix ans ; j'ai servi cinq ans comme sous-diacre, et «je «ois prèttv depuis vingt ans. Ôue me reste-t-il donc à faire, «anm â recevoir répisopat, récompense de fidèles et bons «services ? Retournes dans vos cités, et oocupez-vous dé ee «qui vous touche; quant à moi • j'acquerrai la dignité épisco- « pale selon les r^les canoniques. >

liesévêques se retirèrent, détestant le vain orgueil de cet

Élu donc évêque avec le consentement des clercs, Gatton, avant d'avoir été ordonné, exerça toute l'autorité, et meuaça de diverses manières l'archidiacre Gautin, lui disant :« Je te «chasserai, je t'hnmilierai, je te ferai souffrir aille morts.» •--Gelui-ci lui répondit : «Mon pieux seigneur, je désire obte- «nir ta faveur, et si j'y parviens, je te rendi*ai un service. Sans «faUgoe de ta part , sans fraude de la mienne , j'irai trouver le «roi, et j'obtiendrai pour toi l'épisopat, ne demandant que . « tes bonnes ^âces pour récompense, • Alais Gatton , soupçonnant qu'il voulait le tromper, repousa avec dédain saproposiUon.

▲ ton GkintiD,M voyau abaisié etenbutteàlaeshimBie, leigniime nudadie, et, sortant de la ville pendant la suie, alla trouver le roi Ihéodebald, À qui il annoo^ la mort de saint GaL

Ghramme, cédant aux conseils de .ses commen* saux, s'était prononcé pour Tévêque élu par lé pays contre Tévêque nommé par te roi. Il avait'-

pris rengagement, dans le cas où son i^{ère} viendrait ft mourir, de chasser Gautin de son siège pour y pla[^]

«Sur cette nouvelle, le roi et eenx qui étatem i anprtsde lui convoquèrent 4 Metz les évoques : l'archid^{ta}i[^]re Gantin foc ordonné évêque d'Auvergne. 11 était déjà évêque quand arri* Tèreut les clerks messagers du prêtre Gaton. Le roi les mit aa pouvoir de Gautin, ainsi que tous les biens derËgUsSr» '

On désigna les évêques et les servlKiMrs qui iloivaient as* oompagner Gautin, et il prit le chemin de l'Auver^e. Il fut reçu avec plaisir par les clerks et les citoyens, et de>int leur évétpw. Mais bientôt s'élevèrent de grands débats enu[^] Inîet le préure Galon; car jamais on ne pot décider oeiiiiH:ra éftt soumis & son évêque. Il se fit une scission parmi les derks : les uns obéissaient à Tévêque Gautin, les autres au prêtre Gaton, et ce fnt pour tous la source de grands dommages...

«Gonthaire, évêque de Tours, étant mort, le frtise Gattia fut , à ee qu'on croit, par les su|;gestions dv l'évêque Cwtin, demandé pour gouverner cette Eglise ; en sorte que les clerks (de Tours) s'étant réunis partirent en grand appareil pour l'Auwgne, avec Leubaste, abbé et chapelala de foratoire du Martyr.»

Lorsqu'ils eurent fait connaître à Gaton la w[^]lonté du roi, Gaton leur demanda quelques jours pour répoudre ; mais eux, désirant s'en receurner , lui dirent : « Apprends- nous ta vo-

< lonté , afin que nous sachions ce que nous dryoïis liire» ou .«bien nous nous en retournons chez nous; car nous ne som- «mes pas venus k toi de noire volonté, mais par Tordre

< du roi. •

' Mais lui, amoureux d'une vaine gloire, aisenitaii la Swle des pauvres, et leur ordonna de s'écrier en ces mots ; « Pour - «quoi nous abandonnes-tu , bon père» nous tes enfants , que « lu as nourris jusqu'à présent ? Qui nous donnem à boire et i « manger , si tu t'en vas ? Mous l'en prions , ne nous (piitte pas, « toi qni avais coutume de nous sustenter. »

Alors, se tournant vers le clergé de Tours, Gatón dit : «Vous voyez, mes très chers frères, combien je suis aimé de «cette muliitude de pauvres; je ne puis les (fiitter peur aller « avec vous. » — Les clercs , ayant re^ut sa «épouse j reionni^ lièrent à Tours... » ^

Gatón s'était exhaussé sur lecothurue de la vanité, el ne croyait pas que personne pat le surpasser en sainteté. Quel-, quefois il faisait venir pour de l'arfjpent des ^enmea dans l'église et leur ordonnait de crier comme si elles eussent été emportées par la vivacité de leur conviction , le reconnaissant pour un grand saint et très cher à Dieu , et déclarant févéqae Gauuii coupable de toutes sortes de crimes, et indigue du sacerdoce...*

U paraît qu'après la réconciliation de Ghramne avec son père le prêtre ambitieux , n'espérant plus obtenu: le siège de Clerraoni , se repentit d'avoir refusé révêché qu'on lui prepeaait ; mais U était trop tard.

- Les gens de Tours, apprenant que le roi (Ghlotaire) était revenu du massacre fait par les Saxons, se réuurent en fa* veur du prêtre Eiiphro-nios, et présentèrent an ro4 rncte de sa Bominatioa pour qu'il rapprouvât.*»Le roi répondit '* « J'arais « ordonné qu'on instituât le prêtre Gatón ; pourquoi a-t-on mé- « prisé mes orures?>Geux de Toivs répondirent : «ISous avons «été le chercher, mais il n'a pas voulu venir. • — Comme Ils disaient cela, taum. arriva tout ft coup pour prier le Ni de renvoyer Gautin et de le nommer évêque d'Auvergne; mais le roi s'étant moqué de sa demande, il demanda alors qu'on le nommât au siège de Tours, qu'il avait méprisé —Le roi lui dit: «J'avais d'4bord ardonae que Ui fanes, sacN évoque «par les gens de Tours; aiais,ft ce que j'a^prends^ tu «ara «celle Église en mépris; ainsi tu n'en obtiendras pas le gou* « verneL »- Et de cette sorte, Gatón s^ n alla conltis... •

UVRB H, CHAPITRE IV.

csr CatOD. Ea atteodant, il persécutait de tout aon pouvoir radveriaïre de \$od protégé.

; Ghiolaïre voyait avec déplaisir cette conduite de 400 fila; ipaîa IWee-tion qu'il lui portait renpèbak de lui en témoigner bien viveoaent aou

mécontentement. Toutefois, es^rant mettre fin à des intrigues qui s'étaient
devenir coupables, il fit proposer à GatoB Tévéobède Toura, alors
vacant Le ;vkax prêtre n'avait pas renoncé à ses prétentions .anr le aiége
de Giermont ; il refusa. ' Ghtotaie» wutontalors faire parvenir à son fils
des représentations sur sa conduite», en chargea iFirmib, comte de Gleimont,
qui, fidèle à ses de- "Voilà enverrai l'autorité royale^ s'était lui-même
proposé^Ké^pour Gautin. Chramne, irrité et poussé par lieso-
meillera, destitua outrageusement Firmin de son office de comte; et
comme celui-ci, craignant même sa vie, s'était réfugié dans l'église, il
l'en fit arracher violemment. Firmin toutefois s'échappa pendant le sommeil
de ses gardes, et réussit à gagner la basilique de Saint-Julien à Brioude,
où il trouva un asile plus sûr. Chramne se vengea de sa fuite en
confisquant ses biens.

Guotaire, justement irrité, ordonna à son fils de venir le rejoindre à Metz.
Il se disposait alors à faire sa seconde et malheureuse campagne contre
les Saxons. Le jeune prince quitta l'Auvergne, mais en ne faisant pas
pour obéir à son père. Cédant aux instigations de Léon, il se rendit à Poitiers,
où tous les mécontents de l'Aquitaine ne tardèrent pas à se réunir autour
de lui. Là, ses projets, que jusque alors il ne s'était pas bien avoués à
lui-même, commencèrent à prendre un caractère plus prononcé. Il résolut
de profiter du moment où son père était engagé dans une guerre difficile
pour renoncer à toute soumission envers lui, et se faire proclamer roi
de l'Auvergne, du Poitou, du Limousin et de toutes les autres provinces
de l'ancienne Aquitaine, qui, après avoir fait partie des États de Théodoric
et de Guodimir, se trouvaient alors confondues sous le sceptre de
Ghlotaire. Les Aquitains, voyant avec joie leur patrie devenir indépendante,
se montraient disposés à accepter, malgré son origine franque, le jeune
prince pour souverain.

Un des premiers soins du fils rebelle fut de mettre son oncle Gildébert
dans la confidence de ses projets d'usurpation. Gildébert conservait une
vive irritation de ce que son frère s'était emparé des États de Théodebald.
Il encouragea son neveu, et lui promit de puissants secours. Chramne
n'hésita plus et proclama sa révolte.

Ghlotaire, dont les armes n'avaient point été heureuses en Saxe, et qui combattait sur le Rhin pour préserver ses États de l'invasion, chargea

deux autres de ses fils, Gharibert et Contran, de s'opposer aux projets ambitieux de Ghraume, et d'obliger le fils de rentrer (dans le devoir) Ceux-ci, ayant réuni à la hâte tous les leudes francs et burgundis qui n'avaient pas suivi leur père en Saxe, passèrent la Loire avec une armée et entrèrent en Auvergne.

De son côté, Ghramne, après avoir épousé à Poitiers la fille du duc Williacaire, et s'être assuré l'appui de ce grand leude de Ghlotaire, avait parcouru l'Aquitaine et rassemblé une armée

Les trois frères se rencontrèrent non loin de Limoges, au pied du massif de montagnes dont s'échappent les sources de la Greuse, de la Vienne et de la Vézère, et que l'on nommait alors la Montagne Noire. Avant de livrer bataille, et dans l'espoir d'éviter le combat, Gharibert et Gontran envoyèrent sommer Ghramne de déposer les armes et de restituer ce qu'il avait enlevé des États paternels. Ghramne rendit d'une manière ambiguë, sans refuser de reconnaître l'autorité de son père. « Je ne puis, dit-il, rendre les pays dont j'ai pris possession; mais je désire les garder en ma puissance, espérant que mon père ne tardera pas à me donner son consentement pour les conserver. » Peu satisfaits de cette réponse, ses frères se disposèrent au combat.

Au moment où les deux armées s'ébranlaient pour s'attaquer, une tempête violente, accompagnée de tonnerres et d'éclairs, éclata et les força de rentrer dans leurs camps.

Ghramne fit adroitement répandre la nouvelle que Ghlotaire avait été tué en combattant contre les Saxons. Ses frères consternés se hâtèrent de reprendre la route de la Bourgogne. Ghramne, enchanté du succès de sa ruse, les suivit et passa la Loire : il assiégea et prit Ghâlons; puis se dirigea vers le nord, impatient de rejoindre Ghidebert, qui, de son côté, ayant aussi reçu la fausse nouvelle de la mort de Ghlotaire, était entré dans la Champagne, et, dévastant tout par le pillage et l'incendie, s'était avancé jusqu'à Reims.

La révolte de Ghar Gun et ses premiers succeurs excitaient dans la Gaule une vive inquiétude. Ghar Gun cherchait avec anxiété à deviner quelle aurait l'issue de cette entreprise. Une preuve de la curiosité générale et de l'agitation des esprits, est ce qui se passa à Dijon, lorsque l'armée aquitaine parut devant cette place. C'était un dimanche, et le fils de Ghar Gun avait manifesté l'intention d'entendre la messe et de recevoir la communion des

* Cet événement, couronné de succès et verdoyant de prospérité sépare les départements de la Haute-Vienne, de la Creuse et de la Corrèze, et ferment ce qu'on nomme aujourd'hui le plateau de Millery.

rita

main de Théodique Théodique. Les prêtres, ne résistant point à la tentation d'avoir quelque augure de la future destinée du fils rebelle, en cherchèrent dans les livres sacrés, et eurent recours à une cérémonie superstitieuse déjà plusieurs fois proscrite par les conciles. Ils posèrent sur l'autel trois livres, les Évangiles, les Actes des apôtres et les Évangiles, priant Dieu de faire connaître, par les premières phrases qui devaient être lues à l'ouverture des livres, si Ghar Gun réussirait et pouvait espérer de régner. — Les passages du livre des Prophètes et du livre des Apôtres furent contraires; le passage du livre des Évangiles commençait par cette terrible déclaration : « Quiconque entend mes paroles et ne les pratique point, est semblable à l'insensé qui a bâti sa maison sur le sable; la pluie tombe, les fleuves débordent, les vents soufflent et battent la maison de tous côtés; elle tombe, et grande est sa ruine. » On se garda bien de faire connaître à Ghar Gun cette prophétie menaçante. On le reçut dans la basilique, Théodique lui donna la communion; puis le jeune roi partit pour aller trouver Ghar Gun ; mais après son départ on ferma les portes et on ne permit pas à ses troupes d'entrer. Dijon était alors une place forte capable de résister à toutes les attaques. La description qu'en fait Grégoire de Tours est curieuse, et fait connaître quels étaient, au VIII^e siècle, les moyens de défense et les ressources des lieux fortifiés.

a Dijon est, dit-il, un château bâti de murs très solides, au milieu d'une plaine riante, dont les terres sont fertiles et si fécondes qu'en même temps que la charrue sillonne les champs, on y jette la semence* et qu'il en sort de très riches moissons. Au midi est la rivière d'Ouche, abondante en pois^ sons; il vient du nord une autre petite rivière qui entre par une porte, passe sous un pont, ressort par une autre porte, et entoure les remparts de son onde paisible. Elle fiait, devant la porte, tourner plusieurs moulins avec une singulière rapidité. Dijon a quatre portes situées vers les quatre points du monde. Elle est ornée de trente-trois tours. Ses murs sont, jusqu'à la hauteur de vingt pieds , construits en pierres carrées, et ensuite en pierres plus petites. Ils ont trente pieds de hauteur totale et quinze pieds d'épaisseur. J'ignore pourquoi ce lieu n'a pas le nom de ville. Il a dans son territoire des sources abondantes ; du côté de l'occident sont des montagnes très fertiles, couvertes de vignes qui fournissent aux habitants un si noble Falerne, qu'ils dédaignent le vin de Gbâlons. Les anciens disent que ce château fut bâti par l'empereur Aurélien.)>

Chramne suivit Childebert à Paris. Il y renouvela le serment qu'il avait déjà fait de ne jamais se réconcilier avec son père. De Paris , il revint dans

TAquitaine, où le duc Austrapius avait tenté de relever le parti du roi Ghlotaire. Le jeune rebelle avait des forces trop considérables pour ne pas l'emporter sur ce fidèle serviteur de son père. Austrapius fut vaincu et forcé d'aller chercher un asile à Tours, dans la basilique de Saint^Martin.

Ghranne resta pendant près de deux années paisible possesseur des États dont il s'était emparé. Mais le retour du roi Ghlotaire, suivi de la mort du roi Ghildebert, mit un terme à sa prospérité. Privé de toute protection par cette mort, et hors d'état de résister à toutes les forces de la monarchie franque, dont Ghlotaire devenait le seul chef, il n'avait plus d'autre recours que d'implorer l'indulgence paternelle. Ghlotaire aimait son fib, malgré la rébellion dont celui-ci s'était rendu coopable. Il consentit à lui pardonner, et l'accueillit, ainsi que sa femme, avec une bonté qui aurait dû avoir pour effet d'empêcher le retour de toute criminelle pensée.

Mort de Childebert, roi de Paris {658}.

Ghildebert était âgé de soixante ans environ l'année qu'il mourut. 11 Ajt enterré à Paris dans l'église de Saint-Vincent qu'il avait fait bâtir. Cette église porte aujourd'hui le nom de Saint-Germain-des-Prés.

Ce prince laissa de sa femme Ultrogotbe deux filles qui ne furent point mariées et que Clotaire, en s'emparant du royaume, envoya en exil avec leur mère.

On a dit à tort que cette exclusion des filles de Ghildebert de la succession paternelle, est le premier exemple du privilège accordé aux mâles (même en ligne collatérale) et, en exécution de la loi salique, de succéder seuls au trône. — ^Lors de la mort de Ghiovis, ses filles n'avaient prétendu à aucune part dans l'héritage paternel; les filles de Théodebert, exclues également de tout partage, n'élevèrent aucune réclamation; et enfin à la mort de Théodebald, sa fille reconnut sans discussion le droit de son grand-oncle Clotaire à se saisir de la royauté. L'exclusion des filles dans les successions royales, et l'hérédité de la couronne attribuée aux enfants mâles, étaient donc depuis long-temps consacrées par la loi civile et politique en usage chez les Francs.

Ghildebert avait régné près d'un demi-siècle : mais ce prince, d'un caractère irrésolu, sans fixité dans ses plans, et sans fermeté dans ses entreprises, ne fit rien qui rendit son règne glorieux. La conquête de la Bourgundie et la délivrance de sa sœur Ghotilde furent sans doute des actes dignes d'éloges; mais la guerre contre les Burgundes avait été accompagnée de l'assassinat de ses neveux, et celle contre les Visigoths précédée d'une trahison

M.uisoloc <!(. I)a

LIVRE II, CHAPITRE IV

envers son frère Théodoric. A la mort de ce roi d'Anstrasie, Ghildebert s'était allié successivement avec Clotaire pour dépouiller Théodebert, et avec Théodebert pour dépouiller Clotaire. Enfin, laissant Clotaire s'em-

parer sans obstacle dé Théritage de Tbéodebald, il n'avait su qu'encourager Gbramne dans sa révolte. Cependant- ce Childeberr, que la faiblesse de caractère entraîna à [des actions criminelles ou indiff^es d'un roi , avait de la bravoore dans les combats , et de la bonté envers ses 8iy ets.. Sa charité pour les pauvres fut telle , danaoneannée malheureuse, et à la suite d'un hiver rigoureux , qu'il ordonna de briser et de fondre sa Taisaelle d'or et d'argent, afin d'en distribuer le prix en aumftnès. — Il est le fondateur du plus ancien Hâtel-Dieu existant éb France. C'est à lui que Lyon doit l'HâpiUl général destiné à recueillir les pauvres malades. Édifice magnifique, successivement agrandi et restauré, dont la façade, décorée par la reconnaissance populaire, offre aux. regards des malheureux accablés d'infirmités les statues du bon roi Ghildebert et de la bonne reine Ultrogothe.

Ghildebert; s'Occupa aussi de perfectionner la législation de ses suj^ . Il fit reviser la loi salique et y introduisit diverses modifications.

11 montra en toute occasion on grand zèle pour la religion et une profonde piété. Quatre conciles eurent lieu sous son règne. Gelai d'Orléans abolit plusieurs cérémonies païennes qui étaient encore 6i DSage dans les baptêmes et dans les serments. Le roi rendit lui-même une loi pour faire abattre les idoles païennes qui existaient encore dans les campagnes, où, malgré les efforts des missionnaires chrétiens, les traditions du druidisme et du paganisme s'étaient toujours conservées ^

* Malgré les édits des empereurs, les défenses des conciles, Taeiion acUve et zélée du clergé » le culte de divinités appartenait soit au polythéisme romain , soit au druidisme gaulois ou à la théogonie Scandinave , s*était conservé dans la Gaule et y florissait encore daus le ti'^ siècle ; mais comme les lois im« perialçs ei les canons des conciles donnent à toutes les idoles, objets de la vénération populaire, des noms empruntés à la mytlmiogie latine, il est difficile de déterminer, entre Tancien druidisme national ou le polythéisme introduit par les conqoénnu ronains , quel était le câlte qui avait conservé le pins grand nombre de partisans. Il est probable que le paga- . nisme dominait dans les provinces du midi, et le druiiUsme dans les provinces de Tooest oo du nord.

Ainsi au VI^e siècle, Diane, Janus, Jupiter et Vénus étaient des divinités adorées encore dans la Provence, la Septimanie et l'Aquitaine. L'auteur de la Vie de saint Césaire, évêque d'Arles, cite «un démon que les hommes de la campagne appellent Diansic /[^]rmontiifit quod rustici Dianum vocant». Les Pères du concile de Tours, tenu en 556, défendent le culte de Janus, qu'ils nomment maledicieux Janus, et dont ils parlent en ces termes : homo gentile fuit, rex quondam, sed Deus esse non potuit. En 5H9, le concile de Narbonne défendait de fêter le jeudi comme étant un jour dédié à Jupiter. — Il existait dans les Pyrénées un temple célèbre de Vénus.

Enfin, par sa prudence et sans doute aussi par le conseil de ses évêques, Gildbert parvint à éteindre-

C'est d'un temple consacré à la même déesse que Portus Yendis (Portus Feneris) tire son nom. Le légendaire qui a raconté la vie de saint Martin de Yertou, et la destruction d'Herbadilla (voyez p. 52), dit que le pieux missionnaire trouva dans cette ville une statue dorée de Jupiter, et d'autres simulacres en bronze ou en marbre, de Mercure, de Vénus, de Diane et d'Hercule.

Grégoire de Tours nous apprend que, de son temps même, une statue de Diane existait à Ivois, sur le territoire de Trèves, et qu'elle fut renversée par le diacre Vulfaïc : mais nous croyons que cette Diane était une divinité gauloise, la grande Aréintui, qui a donné son nom à la forêt des Axdeanes dont elle était la personnification.

L'auteur de la Vie de saint Samson, évêque de Dol en 565, dit qu'il existait encore alors en Bretagne des hommes adorant idolum ritu bacchaniutn; ces rites éternels et forcés pouvaient appartenir aussi au culte druidique.

On voit par les Actes des conciles, que le dieu Terme était honoré dans les provinces du centre de la Gaule. Le culte des mânes y avait aussi un grand nombre de partisans. Le concile de Tours, de 566, défend la célébration des âmes des morts, fêtes célébrées en l'honneur des morts, et qu'accompagnaient des festins et des libations; ainsi que des Terminalia, fêtes en

l'honneur du dieu Ternie, et qui se bornaient à charger de fénits[^]à décorer de fleurs les bornes platées sur les limites des propriétés. Le dieu Terme ressemble beaucoup au Menhir ou Peulwan druidique, et les Terminalia appartenaient peut-être à l'ancien culte gaulois.

Le synode d'Auxerre, en 585, défend de fêter les Calendes, et proscriit divers usages qu'il considère comme païens; tels sont ceux de se déguiser en vache ou en cerf, de donner des étrennes, d'acquiescer des vœux des buissons, à des arbres, à des fontaines; de faire des pieds de bois ou des figures en terre d'hommes pour placer sur les chemins, de consacrer les sorciers et les devins, de demander l'avenir aux augures ou aux sorts du bois et du pain étaient prétendus sorts des saints, de former des danses dans les églises, d'y faire chanter les offices, et d'y accomplir des festins.

Plusieurs lois ont été rendues par Chilperic dans le but de combattre l'idolâtrie. Celle qui nous a été conservée se trouve dans le recueil de Balguc; elle est datée de l'an 554, et a pour titre: *Loi de Chilperic contre l'idolâtrie*. «Qu'on dise, y est-il dit, n'aura pas, après un premier avertissement, fait déclarer de son champ les simulacres et les idoles dédiés par les hommes au démon, ou empêché les prêtres de les détruire, donnera des répons et restera à notre disposition. ■ Chilperic se plaint ensuite de plusieurs sacrilèges habituels au peuple, et qui provenaient de la corruption des mœurs; il prononce des peines contre ceux qui s'en rendraient coupables. Le législateur ne fait aucune distinction entre les divers débris d'idolâtries différentes qui existaient encore dans la Gaule. Dans tous les simulacres non chrétiens il voit des idoles dédiées au démon. • Ainsi, dit-il, ces restes d'idolâtrie commencent à perdre leur caractère de nationalité, on prétend, conformément à une opinion adoptée par les Pères de l'Église du IV^e siècle, ils étaient rattachés à l'idée générique du démon, qui semblait comprendre l'idolâtrie tout entière. * * »

Nous croyons que le paganisme romain a cessé d'exister dans la Gaule à la fin du VI^e siècle. Les noms qui appartiennent à des divinités de la mythologie latine, et qui se trouvent cités dans les baguettes des «siècles suivants, dans les Capitulaires de Charlemagne, ainsi que dans les Actes

des conciles, sont donnés comme analogues de ceux de divinités locales apparreiiiani à l'ancien culte gaulois. Ain«i la Vénus dont le temple existait à Rouen au vii« siècle, et que l'évêque saint Aomain fit détruire, éuit, & notre avis, U déesse gantoise

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

fer mudmoie (p'aïie qaerelie ibéologiqQey dite des -tviê. éhapHres, était bbt le point de soolever, et qui ne tendait rien moins qu'à entraîner les évêques de la Gaule à se séparer du pape et à rompre ainsi l'unité catboUque ^

JUs rois broloïK.— flosl U.--<kmo.-- Jndual et UltrogoUie.

Si Ghiidebert doit être blâmé d'av<iir eneturagé Ml neveu dans la rébellion, H hut le louer de Vasile qull accorda généreusement au petit -fils d'B^el Py roi de Bretagne. Ce jeune prince, nommé JndoaI , Âah à penne Agé de dooEe ans lorsque eonduit^par saint Samson , évêqae de Doî , Il vint cherchaer un aale à la cour du roi de Paris.

hk BfieCagne Ycnât d'être le ibéAtfe d'éfène* ments tragiques.

Cet Hôtel I***, dont nous avons parlé (page ôSj, et qui^ t)bligé lui-même de s'eïiler votontairement -^dana l*tte de Bretagne, en était revenu deux ans avant la mort de Chfovis, et avait reconquis son royaume sur les Frisons, alliés des Francs, c«m- 'ser?a ia conronne pendant trente ans. — Une alliance avec Ghlotaire, fils de Chtovis, et la séparation de Téglise bretonne de Téglise franque, par , Véffeeefcn de TétFddié de Dol en métropole, sont les principaux événements de ce longrègne. — Hoel P" était mort vers £45, en partageant ses Etats entre !«es éioq fib.

b'Mné^ nommé Hqel comme son père, eut la Bretagne orientale , c'est-à-dire Rennes et le pays

Both ou Rtah, à laquelle Is TUle avait €«i|^rdnté ton nom 4er Mifikhago. Ceditit Yéant gaotoiid était adorés par les

'VéiocaMoctparleiftliiotèiKaloBo-teiipaafaiit |ière cbréliepne. EOé)>rMdak à la raproâuctk» des êtres. — Pendant iHusienra tièelas aprèa le eisième, tes lé^endet et les édiu nqraHi.écrMi en tatin eontinaèreat à donner les dénominations-

, lloia do li iDf llrtAofpe romainiié ans ditiaillés adorées par les pnuplet dn vûtû i Odin était Heraure, Tlkor Jupiter, Frtgga \éMÊ, mi

* ■ M. dèPvjTîMMrt» dsnséon JfUtùire des Francs^ a brièvement et clairement résumé le lon^ récit de l'autenr de Vifiskfîre eelêlasiasH^fUê. Voici comment il parle de la qnerelié dea trois chapitres :

•On appdait de oo nom ceruins écrits oomposés par ThéodoiM, par Ibaa et par Théodore; le premier, évéqoede Tyr; le second, d*£desse; le dernier enfin de Mopsueste.

•De en écrits, ceux de Théodoret et d'ibas étaient dirigés contre saint Cyrille d'Alexandrie : ceux de Théodore passaient pour avUr inspiré à Nesiorins ses principales erreurs. . t lis araient déjà plus d'un siècle, et, outre cela, ceux de Théodoret et d'ibas ayant été examinés au concile de Galoédoiiiie, y avaeiit été solenneUeroent déclarés orthodoxes.

•Mais EttUcbès avait été aoathémalisé au même concile, et se» partisans, que l'impératrice Théodera protégeait, poursuivaient arec ardeur la condamnation des écrits, voulant par là faire oondanuer les conciles qui les avaient eux-mêmes condamnés.

Les nestoriens aussi prenaient, quoiqu*en sens contraire,

*nk vif intérêt à cette poursuite; car la condamnation des

crita ne pourrait rien ajouter à la leur ; mais l'absolution, si

qui s'étend vers le nord jusqu'à la Mr (k seemd, nommé Ganao , eut Nantes arec son territoire; le troi^me, Waroeli, ent le contré de Vaimes; les deui^ derniers, Maelkto et Bqdic, se. partagèrent la Betiàgat occidentale. ^ Beva antres fila é*Boel F, Léoffor et Tudsful , avaient embrassé la lôe «ivligimM et renoncé i rtiéritage palemel. Tons ilfts deux figurent an nombre des aaitats bretons, :

Malheureusement pour l'usurpateur, Joénal , fils et légitime héritier de Hoel II, fut nccneUl Eaverablement par Ghiidebert. Le roi de Paria prit imm de sa jeunesse et promit, lorsque l'enfiuit aurait l'âge d'homme , de l'aider à reconquérir le royaume paternel. Ghiidebert movrut sans avoir pu tempUr ia promesse , et Judual , quoique bim traité à In eour du roi Ghlotaire , aurait fini ses jours dans l'exil aĩ , comme on le verra bientét , une muvelle lâMUian

f Les évêques de France avaient condamné les deux hérésies de Neslorius et d'Eutichès. Néanmoins le concile de Oacédoine était en Uganda autorité pandi eus ; le respect ^niU avaient pour ses décisions ne leur permettait pas d'adhérer à la condamnation des écrits qu'elles avaient jugés irréprochables.

< Vioile , persistant dans sa réirtstance , reftiSB de eonserireà la déci-
sion. L'Empereur s'en irrita et l'envoya en etil. Rappelé l'année suivante,
pendant qu'il reionniait S Home, il mourut.

«Pelage fnt son successeur, qui, dévoué ans volonidade Justinien, ne différa point de souscrire à la oondamnttlap des trois chapitres. Cette fai-

blesse souleva toute rumeur. La plupart des évêques se séparèrent de lui; ceux de France annoncèrent la même résolution. Le schisme était nwnrficimi

«Ghiidebert, pour y obvier, envoya à finne uneranë Be sa cour nommé Rufin. Pélaf^e, à qui cet envoyé demanda fde promptes et formelles explications pour saUaffaire aux aernpules du clergé de France, éloda quelque tempe» et se contenta d'écrire au roi une lettre où ne se tronvaieni fne des protestations générales de lèle pour ia religion et d'ortkedoxie; mais cet artifice ne réussit point Childebart voutnt que son envoyé persistât , et Pelage , contraint de a'bMmllicr , donna enfin la profession de foi qu'exigeaient les étéf nvs pour s'unir à lui. •

LIVRE 11, CHAPITRE V.

LAMMMMI

de Ghramne n^eft eu poar résultat de décider le lassant roi des Francs à lai accorder nne efficace protection. "

'^' Lès'bagiographes bretons et notamment Tanteur dé la Vie def saint Samson , n^attribuent pas seule- Ineât S ta maladie et à la mort de Ghildebert le peu de secours que ce roi prêta au fils de Hoel n. Ils plhStendent que, si Jaduat resta pliusieurs années à la cêar du roi de Paris, eefut parce que le prince exilé avait inspiré à la reine une vive passion. — Ultrogothe , disent-ils, redoutant de voir s'éloigner Tobj^ de aon amour, apportait incessamment de noui^eaiix obstacles aux négociations par lesquelles le piéut évêque de Bol cherchait à décider Ghildebert à agir^n fitvenir du jeune roi. Enfin elle ne trouva pas de meilleur moyen pour rompre ces négociatfons que de se débarrasser, par un crime, du négo* ciateur. Elle fit empoisonner le breuvage qu'on tirésentait & Samson & la table du roi ; avant de boire, f évêque bénit la coupe d'un signe de croix; le vase se rompit en morceaux, et le poison fut répanda. La main de celui qui avait offert la coupe au saint se hrouva & llnstant couverte d'ulcères; mais Samson voulut bien le guérir par un autre signe de croix.

Ce mauvais succès ne découragea point Uttrogotfae. Quelque temps après, Samson ayant prié le roi de lui prêter un dieval pour aller rendre une visite, le grand-écuyer, gagné par la reine, fit amener un cheval fougueux et qui n'avait jamais voulu supporter un cavalier ; mais , avant de mettre le pied à Tétrier, le saint ayant Biiit son signe de troix habituel , ranimai se trouva aussitôt doué de la plus grande docilité.

' Ultrogothe était une grande magicienne. Elle fit iaipparaltre devant le voyageur un lion énorme qui ée précipita pour lui barrer le passage , mais qui s'écarta respectueusement dès que Samson eut prononcé le saint nom du Seigneur.

Ces miracles , signes évidents de la sainteté de révéque breton , duirmaient le roi , sans lui inspirer aucun «oopçon sur la fidélité de sa femme. H «Biionça à r^èque qu'il allait faire partir Judual avec une armée , et demanda à Samson une seule ^ce^ celte de dire , avant son déparc , une messe en présence de toute la cour, la reine ne sut pas ilisMmiiler son dépit. Elle tourna le dos à Tautel frandamt le sacrifice ; mais au moment où 4e prêtre prononça VJgnm Dei, elle sentit ses deux yeux se tSottfler et sortir de sa tête ; le sang jaillit à longs Ilots , et elle expira avant ilte missa est

Lei légendaires bretons ont sacrifié Ultrogothe à la |;lo«re de saint Samson ; mais tes historiens font é» eette reine un portrait difKrent. — Grégoire de Tours la représente c pieuse, charitable, passant les nuits dans ta prifere, les jours dans FaMtinance, etc. »

I Uliirvgùtha regtna, absUnens à dba et Mmmf, precurrenHbus etiam fargt\$sim{\$ éhemoiyjmi pervenit ad locum sanotumy ingressà guk badi^ Béant tlmens et tremeM nequaqaam aadtèA beatmn adiré sepuhhmm.

Un seul fait suffit d'atlleura pour pMitttar là fausseté des légendes. Ultrogothe a sufpeca^ik €Mldd>eri. — Elle n'a donc pas pu moorir durant la messe célébrée par samt Samson en pt)éMni3e4B roi son mari. ui»

Le séjour de Judiial auprès de CMldèbeit tt do^ GMotaird favorisa éans doote ka prétentidM dèl roia francs sur la péninsule bretonne. *«— -

EnelM^ «rhéritier de la couronne de Bretagne, eondait dans un âge ai tendre , à la cour du r^dePiftiieiri par un prélat, pour solliciter dea se-coure k la M^Mir desquels il pût rentrer dans ses États, ae MUflA dans une position trop diffictle pour rfênsber toutes les prétentions que la po-litique ft^oçaiiii pouvait élever. Les souveralna aont rârMeiit o«ié<» reux envers leuns pareils dêtrftnés. Ho ne voieitt gtière qtfun otage dans le prince qui leur demaiuté un asile. D'un autre côté, les priacen fitgitife«MC plus facilement des concessions que ceux ^a» Ht guerre a ré-duits aux dernières exiréasités, parêi que leur fuite même prouve qu'ils ne' sont pas 4tall âge , d'une capacité ou d'un caraC^rè A se toidit contre le malheur. On concevra sans peine -que 4tt» dual ait pu reconnaître un protecteur dans k roi qu'il sollicitait de le rétablir dans ses Ctafs^-MJ^U^ fut rétendue de ses sacrifices? Nous ne saurfona it dire ; mais il parak que c'est de cette époque qutoà peut faire dater l'influence plus ou moins étesduq^ plus ou moins contestée , que les roitf de Aratice ont exercée sur la Bretagne ^ »

CHAPITRE V

QîlcfUiin teol roi dés Fnuics.-*aecDiide réroHc et mortvee^tMDÉei ' taire. Sa mort.

iDs l'ao 268 à l'an W}.

^mm

Ch!otaire seul roi des Francs. -* àecanâe rétoHe et mort de

Ghlotaire, que ses deux frères, ses dcvx newew et son proipre fits avaient auccesaiveineot voûtai dépouiller de la couronne, se tronvail de-venu te iaul natune du royaume des Francs et plua puissant que Ghiovia ne Tavait jamais iii. Ses Êlato» accrus f^ ka eonquêtes faites sur Hernan-firîed, Gondemar »

* Dam^ HisU de Bretagne, 1. n. ---^

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Amalaric et Yitigès, comprenaient, de plus qu'au tempe de son père, la Thuringe, les Alpes rhétiques, la Burgundie, une partie de l'Aquitaine et la Provence. Il était même à la veille d'obtenir sur la Bretagne armoricaine cette suprématie que le fondateur de la monarchie franque n'avait jamais possédée.

Les divers peuples gallo-romains, burgundes, saxons, germaniques, francs austrasiens et neustriens qui couvraient le vaste royaume de Clovis, réunis enfin en un seul corps de nation, semblaient devoir obtenir sur tout l'Occident une prépondérance incontestée. Malheureusement le roi devenait vieux, et ses enfants, bien décidés à prendre chacun une part dans la succession paternelle, n'attendaient que sa mort pour diviser de nouveau ce royaume, qui avait été tant d'années à se recomposer. > Les peuples soumis à Clovis ne jouirent même pas de la tranquillité qu'ils espéraient pendant le règne de ce roi unique. Chramne, trouvant sans doute que son père lui faisait trop attendre l'héritage dont il avait dû en le dessein de s'emparer par avance, préparait une seconde révolte. On suppose que ce furent ses intrigues, auxquelles la veuve et les filles de Chilbert prirent part, qui décidèrent Clovis à les exiler. Chramne, averti par cet exil que ses projets étaient découverts, s'enfuit aussitôt. Willigis, le père de sa femme, craignant d'être mis à mort, se réfugia à Tours, dans la basilique de Saint-Martin, à laquelle, par un accident dont on ignore la cause, il mit le feu. L'incendie gagna une partie de la ville, et consuma quelques-unes des autres églises.

Clovis, instruit de ce désastre, fit rebâtir et décorer la basilique de Saint-Martin, dont le toit fut, à ses frais, couvert de feuilles d'étain. " Cependant Chramne avait cherché un asile à la cour de Ganao, ce comte de Nantes qui, parla mort de ses quatre frères, était, comme nous l'avons dit, devenu le maître de toute la Bretagne, et avait pris le titre de roi. Le prince breton, mécontent de l'intérêt que son neveu Judual avait inspiré à la cour des rois francs, accueillit avec empressement le fils rebelle, et attira ainsi contre lui-même les armes d'un père irrité.

Chlotaûre ne perdit pas de temps pour châtier son fils et le nouveau protetleur qui avait pris sa défense. Il réunit deux armées considérables et envahit la Bretagne. Tandis qu'une de ses armées rétablissait Judual sur le trône paternel et le remettait en possession des comtés de Rennes et de Nantes, Taotre, à la tête de laquelle Chlotaire marchait luimême, s'attachait à la poursuite de Chramne, et 'atteignait l'armée de Ganao dans une vallée aux environs de DoL

Les Bretons occupaient une position retranchée asse^ favorable. La première journée se passa en escarmouches et en combats sans résultats, qui cessèrent au coucher du soleil. Dans la nuit, Canao voulait attaquer Chlotaire , se croyant sûr, à la faveur de l'obscurité , de surprendre les Francs et de les vaincre. U communiqua son projet à Chramne , en lui disant : a Sortir toi-même du camp pour attaquer ton père, serait , à mon avis , une action inajuste et qu'il ne faut pas que tu tentes» Mais, moi a qui ne suis lié à Chlotaire par aucune parenté, je « puis, si tu veux y consentir, attaquer son armée et «la tailler en pièces. d Chramne n'approuva ni les pieux scrupules du chef breton , ni son projet d*attaque , et la bataille fut remise au lendemain.

Le lendemain, au point du jour, les deux êrmée\$ prirent les armes, et s'avancèrent l'une contre l'autre.— Le roi Chlotaire , en marchant au combat, s'écria en pleurant : aO mon Dieu, jette du a haut du ciel tes regards sur nous, et sois notre a juge : car je suis injustement persécuté par mon a fils; que ta justice prononce entre nous, comme a elle prononça autrefois entre Absalon et son père a David. j> Les deux armées s'attaquèrent avec furie, mais Canao ayant été tué, les Bretons prirent la fuite. — Chramne, lui-même, courut vers la mer où des vaisseaux étaient préparés pour lui servir de refuge; le soin de sauver sa femme et ses filles, ralentissait sa fuite; il fut, avec elles, atteint par un détachement de l'armée franque et fait prir sonnier. a Lorsqu'on eut annoncé la chose à Chlotaire, le roi ordonna que Chramne fût brûlé avec sa femme et ses filles : on les enferma donc tous les quatre dans la cabane d'un pauvre homme, où Chramne, étendu sur un banc, fut étranglé avec un mouchoir, et ensuite on mit le feu à la cabane et ils périrent dans les flammes ^ . j>

l Tradiiion douteuse. — Le royaume d'Yvetot.

Une tradition populaire, recueillie et reproduite par un moine du xv^e siècle, attribuée au roi Chlotaire l'érection du célèbre royaume d'Yvetot.— Voici l'abrégé du récit de Robert Gaguin :

aGaulthier, propriétaire du territoire d'Yvetot, était un des principaux leudes admis dans l'intimité de Chlotaire, qui n'était alors lui-même que roi de Soissons. Ce leude franc, célèbre par son courage et par son désintéressement, jouissait, auprès du roi, d'un crédit tel, qu'il excita la jalousie de quelques officiers du palais. Ceux-ci cherchèrent à lui nuire, et calomnièrent ses actions. Chlotaire, trompé par de perfides rapports, crut à la trahison du fidèle Gaulthier, et jura qu'il s'en vengerait en le faisant

} Gwémum DB Touis, Mist, des FranM, L rr.

LIVRE H, CHAPITRE V

or

mourir. Averti de ces menaces et désespérant dans le premier moment de faire changer les sentiments de son égard, ce brave leude s'en alla volontairement et alla dans les pays lointains faire la guerre aux ennemis de la Foi chrétienne. — Robert Gaguin ne dit ni quels étaient ces ennemis, ni quel pays ils habitaient. — Après dix ans d'exil, pensant que la colère du roi devait être apaisée, Gaulthier songea à revenir dans sa patrie; mais il voulut auparavant s'assurer d'une protection auprès du roi Chlotaire*, et se rendit à Rome, où le pape Agapet l'accueillit favorablement et lui donna des lettres de recommandation. Gaulthier arriva à Soissons le vendredi saint de l'année 636. Apprenant que Chlotaire était à Rome, il s'y rendit aussitôt. Il espérait que le souvenir de Jésus crucifié rendrait le roi plus accessible à son égard. Là, s'étant agenouillé, il lui remit auprès de l'autel la lettre du pape, et le supplia de lui rendre ses bonnes grâces; mais Chlotaire l'ayant reconnu, saisit une épée et la lui plongea dans le

cœur, sans égard pour son humble prière, sans respect pour la sainteté du lieu.

C'était à la fois un assassinat et un sacrilège. Le pape indigné menaçait le roi *de l'excommunier s'il ne se hâtait de réparer son crime. Ghlotaire éprouvait lui-même du remords de la criminelle violence à laquelle il s'était laissé entraîner. Il prit Tavis des évêques et des plus sages de sa cour; et, par leur conseil, pour apaiser Agapet, il déclara, dans une chartre scellée de son sceau, qu'à l'avenir les héritiers de Gauthier, et ceux qui après eux posséderaient le territoire d'Yvelot, seraient libres de toute dépendance, et ne devraient au roi ni tribut^ ni service, ni foi.— Dans ces temps, où s'établissait le principe que toute terre dépendait d'un souverain, une telle indépendance équivalait à la souveraineté: les seigneurs d'Yvetot prirent le titre de roi.

Le royaume d'Yvetot a donné lieu à de nombreuses discussions parmi les savants. Nous ne pouvons ni ne voulons résumer toutes leurs dissertations. U est plus que douteux que l'affranchissement du territoire d'Yvetot et son royaume aient été la conséquence de l'assassinat de Gauthier et l'acte du roi Ghlotaire; mais cet affranchissement est lui-même un fait certain. Deux sentences du parlement de Normandie, l'une de 1392, et l'autre de 1428, ont reconnu aux seigneurs d'Yvetot le droit de prendre le titre de rois, et sept rois de France, depuis Charles VI jusqu'à Charles IX, ont confirmé ce singulier privilège. Enfin il existe des lettres de François I^{er} où, sans aucune pensée de galanterie, ce roi donne le titre de reine à la dame d'Yvelot ^

* Dmt me diner UtiaD insérée dans les Mémoires de VJeadémU de l'Inscriptions* tome II » l'abbé Vertot a établi que le récit de Robert Gaguin est fabuleux, et que c'est leule-

Bist. de France. — t. II.

Remords de Ghlotaire.— Sa mort (1461).

Ghlotaire en vieillissant éprouvait de vifs remords. L'assassinat de ses neveux, la mort de son fils, celle des filles et de l'épouse de Ghramne, in-

nocentes victimes d'une vengeance qui n'avait rien de paternel, éveillaient en lui de terribles souvenirs.— Il vint à Tours, afin d'implorer la protection de saint Martin, dont il avait réédifié la basilique. Là, il offrit de riches présents à l'Église, il se prosterna au pied du tombeau, et se mit à repasser dans son esprit, dit Grégoire de Tours, toutes les négligences qu'il avait commises.— Ses remords s'annonçaient par de grands gémissements. En présence de tout le peuple, témoin de cette expiation solennelle, il suppliait à haute voix le bienheureux confesseur d'intercéder pour lui auprès de Dieu, et d'appeler sur les crimes de l'âme la miséricorde divine.

Soulagé, mais non pas rassuré par ces prières publiquement faites, il reprit la route de Soissons, où était encore sa résidence habituelle; mais à Compiègne il assista à une grande partie de chasse qui le retint, durant toute une froide journée d'automne, dans la forêt de Compiègne, et il tomba malade. Ses remords augmentèrent avec la maladie, et, agité par la fièvre, il s'écriait : « Hélas ! quelle puis-
« sauce est donc celle du roi du ciel, qui fait ainsi mourir les rois de la terre ? » Il sentait que sa mort était prochaine, et il pensait avec angoisses à ce qu'il avait fait pendant sa vie.

Il mourut sans avoir recouvré le calme de l'âme. Sa mort eut lieu un an, jour pour jour, après la mort de son fils Gharne et celle des enfants innocents qu'il avait enveloppés dans, un barbare châtimant.

Ghlotaire fut transporté avec pompe à Soissons-, et enterré dans l'église de Saint-Médard, qu'il avait commencé à faire bâtir. « Ce roi, dit un historien moderne (M. de Peyronnet), avait régné cinquante-deux ans], règne favorable par sa durée, si le génie du prince y eût répondu. Moins artificieux que Théodoric, moins entreprenant que Childébert et que Ghlodimir, moins grand et moins habile que

ment de 1370 à 1302 que les sires d'Yvetot ont pris le titre de roi. Ce titre est constaté par des actes et par des chartes ; mais les historiens contemporains ne fournissent aucun renseignement qui puisse être admis en place de la tradition recueillie par Robert Gaguin, et Ton est réduit à des conjectures sur les motifs de l'érection de la terre d'Yvetot en

royaume. — On peut d'ailleurs consulter à ce sujet les Preuves de l'histoire du royaume d'Yvelot, par Jean Ruault; la dissertation de l'abbé des Thuilleries, dans le Dictionnaire universel de la France; excellente dissertation de Foncemagne, insérée dans la Description de la Normandie, par Toussaint Duplessis; enfin la dissertation de M. Dupleix, dans le Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen, année 1812.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Théodebert aime à être aimé, plus sage, plus criminel, et toutefois plus puissant, plus favorisé, plus heureux. Mystérieuse justice du ciel !

« Le lèlè qu'il affectait pour la religion n'allait point jusqu'à respecter les chastes lois qu'elle a faites pour le mariage. Jamais plus de dérèglements et plus de scandales. Jamais un plus étonnant exemple de la pluralité des femmes et des reines. On cherche s'il faisait servir la politique à ses passions, ou ses passions à la politique. La couche royale était prostituée à son ambition. Après la mort d'Hermanfried, sa femme; après la mort de Chlodomir, sa veuve; après la mort de théodebald, encore sa veuve. Les noces adultères étaient ses pactes de puissance et d'élévation. »

%%*%»»*^ ^ ^ ^ ^ » » » » < » ^) » » ^ » » % % i % ^ < » ^ » » % » » ^ i m i % < » % % < » » % % > » » % » % % % % % % % % % % r ^ » l % >

CHAPITRE VI

Fanéraillé de Clotaire. — Trahison de Chilpéric. — Partage des États de Clotaire. — Charibert roi de Paris. — Soberbe. — Sel inariaies. — Son exémmaoieatioa. — Sa mort. — La reine Théodebilde et le roi Gontran. — Partage des États de Charibert.

(Iteran salaria 567).

Funérailles de Gbrolaire.* Trahison de Chilpéric. — Parage

des Eux de Chloire [ie2).

Le corps de Clotaire[^] que ses quatre fils, chantant des psaumes, et portant à la main des flambeaux de cire, avaient accompagné jusqu'à Soissons, venait à peine d'être déposé dans les ébaux de la basilique de Saint-Médard, que Chilpéric, le troisième des quatre frères[^] le fils unique d'Arégonde, laissant tomber sans lui la cérémonie des funérailles, partit à l'heure pour le diocèse de Brinnac[^] où le roi défunt avait sa principale résidence. '■—Chilpéric Ibra les gardiens de ce domaine royal fit lui remettre les clefs du trésor; maître des richesses fctctlnolées par son père, il en distribua une partie sur de beaux francs qui habitaient le château et ses environs. Plusieurs des guerriers qui jusqu'alors s'étaient dévoués à ses frères les abandonnèrent, afin de prendre part à ses libéralités intéressées. —Chilpéric, s'étant fait proclamer roi, marcha vers Paris, dont il s'empara. La possession de cette capitale de l'ancien royaume de Neuvie Semblait devoir le rendre le chef principal

* Brintuicum, L'opinion de la plupart des auteurs |400 le château royal de Brinnac à Brinnac-sur-Telle, 9 quatre lieues et demie à Test de Soissons. L'abbé Lebeuf croit que ce château existait à Seray - l'ivier[^] et th>ls tières th>is quarts et Touet de Soissons.

de la monarchie franque et c'était là sans doute son dessein[^] fit ses autres frères « Gharibm, Gothran et Sigebert les trois fils d'Arégonde[^] ne lui laissèrent pas le temps de s'affermir dans son usurpation; ils rassemblèrent des troupes et vinrent l'assiéger. Le fils d'Arégonde ne pouvait résister seul à leurs forces réunies; il renonça à ses projets ambitieux et se soumit à un partage fait de gré à gré) et qui fut effectué par la voie du sort.

Les États de Clotaire furent divisés en quatre lots correspondant, sauf quelques variations[^] aux royaumes d'Orléans, de Paris, de Soissons et de Metz, qui avaient appartenu aux quatre fils de Ghislard

Le royaume de Paris⁴ tel que Ghildebert l'avait possédé, échut à Charibert (Garibert⁴)

Le royaume d'Orléans, auquel on joignit une partie du territoire des Burgundes, fut le lot de Gontran⁴ La burgundie en formait la principale part et on s'habitua peu à peu à le désigner sous le nom de royaume de Bourgogne. — Le nom de Burgundes ou Burgundions, corrompu par la prononciation populaire, se transforma insensiblement en celui de Bourgignons*

Le royaume de Soissons, auquel les Francs s'habituèrent à donner plus particulièrement le nom de Neustrie {Noester-Bike⁴ royaume d'Occident) devint la part de Sigebert.

Enfin le royaume de Metz, ou l'Austrasie (Ost-er-Bike⁴, royaume d'Orient), fut le lot de Sigebert.

Comme au temps des partages faits entre les fils de Clovis l'Aquitaine et la Provence furent divisées en diverses parties qui appartinrent aux différents royaumes, sans qu'il paraisse que dans la distribution on ait eu aucun égard au voisinage ou à la convenance⁴

Charibert roi de Paris. — Son divorce. — Ses mariages. — L'émigration. — Sa mort (Séverin⁴).

Charibert roi de Paris, et quoi pour cette raison nos historiens placent parmi les rois de France immédiatement après Clotaire I^{er} régné peu d'années. Son règne ne fut marqué par aucune mémorable « passerait à l'histoire, si d'éclatants divorces n'eussent été suivis de nobles mariages. Le roi, digne fils de Clotaire, fut, comme lui, peu de respect pour la foi conjugale.

Le roi de Paris avait épousé une fille noble de race franque nommée Ingoberge, dont il eut une fille, Berthe, mariée à Ethelbert, roi de Kent, dans

* Voir pour le partage des enfants de Clovis, p. 101 et 102, et pour les noms de l'empire de France, la carte de Gaule à l'époque

enêré M 99ifkmt\$ ëe 6k^^ teuyf*

L1.VRB 11, CHAPITRE VI.

nie de Bretagne, et qui eontriboa puissaiiaiait I la eooVersioH de son mari et dea Angle^SaioDê aa chriatïanisnie.— Parmi lea anivantes de la reiaie Ingoberge, ae trouvaient deni œœura d*UM grande beaiit^i ftllea d'un pavri^r en laine, Barbare d'origine, et Ut^ do domiae royal L'une a« nommait Méroflide; IViutre, eonmerée à Dieu, avait nom Mârcovèf^ , et portait Thabit religieux.— Le roi en devint amoar^us^ <st lea prit toutes d^ux pour mattreaaea. -<• La reine, jalouse de aa passion pour les deux sœurs, et n^osant ni les maltraiter ni lea chas* ser, imagina up strata-gème quelle croyait propre à dégoliter son mari d'une liaiaoB indigne de lui. Elle ot venir secrètement le père des deux jeunes filles et lui donna des laines i carder dans la cour du palais. Fendant que cet bemnie tra-vuillait, elle flt a|)eler le roi. Charibert vint, croyant qu'elle voulait lui montrer qqelque chose d'extraordinaire. La vue de ee cardeur de laine ex-cita aa colère : une explicatioB eut lieir, et faigoberge Ail répudiée.

Cbaribert épofisa alors M^roflède ; mais trouvant biemàt qu'une seule femme légitime ne suffisait pas à aa dignité, il éleva au rang d'épouse et de reiai; une autre belle flile nommée Théodehlde, dont le père était gar-deur de troupeaux. «De cette reine, dit Grégoire de Tours, il eut un fils, qui, en sortant du sein de sa mère , ftat aussitôt porté au tombeau, a

Cependant Méroflède mourut, et Gbaribert se hâta d'épouser sa sœur Mareovèfe.--<Il se trouvait ainsi, d'après les lois de l'Église, coupable d'un triple lOiqrilége, comme incestueux, comme bigame et GpnHM mari d'une femme ^i avait été consa* crée à Dieu.

Gbaribert était détesté du clergé de ses États. —Peu de temps après son avènement au trône, les évêques d'une partie de l'Aquitaine s'étaient réunb à Saintes, et avaient déposé l'évêque de cette ville, récemment élevé à Tépiscopat par ordr<) du roi Gbiotaire, eontrairement aux lois cano-niques et sans le concours du métropolitain. Ils avaient élil à sa place un prêtre de Bordeaux. Après cette dépo-^ sitioa, ils envoyèrent au roi Ghari-berl un député chargé de lui soumettre la nomination nouvelle, afin qu'il y

donnât ^son approbatioa; mais Gbaribert, aaisi d'une violente colère, avait ordonné de placer le député des évêques sur un diariot rempli d'épines, et de le conduire en exil, n s'^était écrié : cQue signifie cette audace? Les évêques croient-ils « qu'il B> a an-desaua d'eux auemi des fils du raï ■ Ghlotaire, pour oser ainsi déposer, sans mon aveu, «un évêque qu'il a nommé? « Et sur-Ie-cbamp il avait fiait rétablir dana sa dignité l'évêque depoe** sédé. Il avait en outre condamné le métropolitain à payer au fi»c mille pièT:«s d'or, et 1«9 autres éyè-

ques une aomme propovtiomiée à leiira faoultés pé^ cunlaires, comme amende et punition de l'iûûore qu'ils lui avaient faite.

' On conçoit que les évêques ne fussent pas disposés à ménager un roi qui les ménageait si peu.

En apprenant le mariage du roi avec Marcovêfe, saint Germain, alors évêque de Paris, se présenta devant lui, et- le somma de rompre cette union incestueuse. Le roi s'y refusa obstinément. L'évêque excommunia Gbaribert et Marcovêfe; mais le roi ne tint pas compte de l'excommunication, et continua à vivre comme par le passé. — Aussi la mort de Marcovêfe, qui eut lieu peu de temps après, futelle considérée comme un céleste cbâtiment.

Gbaribert ne survécut pas long-temps à la femme qui lui avait fiait braver les foudres de r£glise. Il visitait ses provinces de l'Aquitaine, lorsqu'étant tombé malade, il s'arrêta au cbâteau de Blaye, et y mourut à l'âge de quarante-sept ans. -^ C'est è Blaye même qu'il taX entwrt.

La raiBe TliéodeUkle et le roi GouUiraii (W).

En recevant la nonvelle de la mort de Gbaribert, la reine Tbéodehilde, qui se trouvait alors è Paris, s'empara d'une grande partie de ses trésors, afin de se mé^ nager ainsi quelque espérance de remonter au rang d'où la fortune allait la faire descendre. Elle envoya dire au roi Gontbran qu'elle lui offrait toutes sesri* cbesses s'il voulait la prendre pour reine. Gonthran répondit : «Qu'elle se hâte de venir avec tons ses « trésors, je la prendrai pour femme et je la rendrai «grande aux yeux du peuple; elle jouira au-

près de « moi de plus d'autorité et d'honneurs qu'elle en a » jamais obtenus auprès de mon frère. 9 Ravie de cette réponse, Théodehilde fit charger sur des chariots les richesses qu'elle possédait, et partit pour Ghâ-lons-sur-Saône, où était le roi de Bourgogne.

Gonthran, ayant visité les trésors, dit à ceux qui l'entouraient : « N'est-il pas plus juste que tout cela soit en mon pouvoir qu'au pouvoir de cette femme » indigne de l'honneur que mon frère lui a fait en « la recevant dans son lit? » Tous furent de cet avis. Néanmoins Gonibran laissa à Théodehilde une petite portion de ses richesses, et la relégua à Arles dans un monastère, où elle fut soumise à toutes les austérités de la vie religieuse.

Théodehilde supportait avec impatience ce dur emprisonnement. Les veilles, les jeûnes et les macérations lui faisaient horreur. Elle vint à bout de nouer une intrigue avec un jeune Goth qui se trouvait par hasard dans la ville. Elle lui promit, s'il voulait l'enlever du monastère, la conduire en Espagne et l'épouser, de le suivre avec ce qui lui restait de ses trésors. Le Goth y consentit; mais le projet d'écouler fut déjoué; et elle fut irritée.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

frapper de verges la reine déchuë; traitement ignominieux, et qui dut rendre, à la malheureuse Théodehilde, plus triste et plus amère la captivité où se terminèrent ses jours.

Partage des États de Gharb.

Les frères de Gonthran n'étaient pas en disposition de lui disputer la possession des effets précieux et de l'argent dont il venait de dépouiller Théodehilde. Us avaient à débattre entre eux et avec lui des intérêts beaucoup plus importants.

La succession du roi de Paris devait donner lieu à un nouveau partage et ce n'était pas chose facile.

^ La fréquence des partages doit être comptée en première ligne parmi les causes qui amenèrent la chute de la dynastie mérovingienne.

Outre le partage partiel des États de Charibert, on compte cinq partages généraux de la monarchie franque ; en 611, après la mort de Clovis I^{er} ; en 561, après Clotaire I^{er} ; en 628, après Clotaire II ; en 638, après Dagobert I^{er} ; en 656, après Clotaire III.

« La situation, retenue, les capitales, le nom même des royaumes qui formaient ces partages varient souvent, dit M. Guizot. On en compte communément quatre : le royaume d'Austrasie, de Bourgogne, de Neustrie et d'Aquitaine (créé en 628). Mais cette division n'a acquis aucune fixité. Le nouveau royaume de Bourgogne, qui s'était formé après la défaite des anciens rois bourguignons par les enfants de Clovis, fut envahi, tantôt par les rois d'Austrasie, tantôt par les rois de Neustrie. Le royaume d'Aquitaine tient peu de place dans l'histoire. La division fondamentale et pérenne s'établit entre les royaumes de Neustrie et d'Austrasie, les deux principaux cœurs derniers survivants.

« Il est impossible de déterminer exactement la circonscription géographique de ces deux États ; elle fut incertaine et flottante, comme toutes choses alors. Les rois d'Austrasie ont possédé l'Auvergne, et leur domination s'est étendue jusque dans le Poitou. Les deux royaumes s'enlevaient continuellement des provinces, et leurs monarques faisaient sans cesse, dans les parties de la Gaule les plus éloignées du siège de leur empire, des expéditions qu'ils appelaient des conquêtes. On peut saisir cependant, entre la Neustrie et l'Austrasie, quelques lignes de démarcation, qui, sans embrasser l'étendue des deux États, étaient considérées en général comme leurs frontières réciproques. La forêt des Ardennes les séparait. La Neustrie comprenait les pays situés entre la Loire et la Meuse, et l'Austrasie dans la Gaule du moins, ceux qui s'étendaient de la Meuse au Rhin. Cette circonscription n'indique nullement l'étendue des deux royaumes ; elle marque seulement les points par où ils se touchaient.

« Mais leur division avait une bien autre importance que celle d'une division géographique. Il y a eu une cause à la disparition successive des

autres royaumes francs, et à la prédominance comme à la lutte constante de ces deux-là. Les événements qui ont amené ce résultat ont pris leur source dans l'état des peuples et des pays. *

«Les contrées qui formaient l'Austrasie étaient, dans la Gaule, les premières qu'eussent habitées les Francs; elles touchaient à la Germanie, et se liaient aux tribus de l'ancienne confédération franque qui n'avaient pas passé le Rhin. De plus, après leurs expéditions de pillage et de guerre, ces peuples, au lieu de se fixer dans leurs nouvelles conquêtes, revenaient souvent avec leur butin dans leur ancien établissement: on en voit dans l'histoire de nombreuses preuves. Enfin la civilisation et les mœurs romaines n'avaient jamais pris pied sur les bords du Rhin aussi évidemment que dans le nord-

celle qui tendait à réduire à trois parts, au lieu de quatre, la division du territoire gaulois. Le partage des États de Charibert se fit d'une façon encore plus étrange que celui des États de Sigebert.

rien de la Gaule; les continuelles invasions des bandes barbares les en avaient à peu près expulsées. La population et les mœurs germaniques dominaient donc dans l'Austrasie. [« Dans les pays qui formaient la Neustrie » au contraire, les Francs étaient moins nombreux, plus dispersés, plus séparés de leur ancienne patrie et des Germains leurs compatriotes. Les Gaulois les environnaient de toutes parts. Les Francs étaient là comme une colonie de Barbares, transportés au milieu du peuple et de la civilisation romaine.

«Cette situation, en se développant, devait produire entre les deux États une distinction bien autrement profonde que celle d'une division géographique. D'une part était le royaume des Francs Germains; de l'autre celui des Francs Romains.

Les témoignages historiques attestent positivement ce résultat probable des faits. Des écrivains du ^x siècle appelaient l'Austrasie *Frahcia* *teutonica*, et la Neustrie *Francia romana*. La langue germanique, disent-ils, prévalait dans l'une, et la langue romaine dans l'autre. Cette distinction, dont il reste encore aujourd'hui tant de traces, était dès lors populaire...

«La prédominance appartient d'abord au royaume de Neustrie ; un fait le démontre. Depuis Chlovis, et ayant le complet ' anéantissement de l'autorité royale sous les maires du palais, quatre rois ont réuni toute la monarchie franque ; ce sont des rois de Neustrie : Chlotaire I^{er} ", de 558 à 561; Chlouire II, de 613 à 628; Dagobert I^{er}, de 631 à 638 ; Chlovis III, de 655 à 658. Quoi de plus simple? C'est en Neustrie que s'est établi Chlovis avec la tribu alors prédominante parmi les Francs. La conquête de la Gaule était le but vers lequel se portaient tous les efforts des Barbares, et la position plus centrale de la Neustrie donnait, sous ce rapport, à ceux qui l'occupaient, beaucoup d'avantages. Là ils trouvaient les richesses romaines et ces débris de civilisation qui procurent tant de moyens de supériorité. Là aussi les habitudes de la population romaine et l'influence du clergé favorisèrent le prompt développement de l'autorité royale. L'Austrasie, au contraire, était en proie aux fluctuations continuelles de l'émigration germanique. A peine une tribu s'y était-elle fixée, qu'une autre venait lui disputer son territoire et son butin. Les Frisons, les Thoringes, les Saxons, pesaient sans cesse sur les Francs établis aux bords du Rhin. Il fut facile au peuple et aux rois de Neustrie d'acquiescer rapidement une consistance et un pouvoir qui manquèrent long-temps aux Austrasiens.

- Mais la lutte des deux royaumes ne tarda pas à éclater. Dès la fin du VI^e siècle, elle existait sous les noms de Frédégonde et Brunehaut. La rivalité de ces deux fameuses reines ne fut que l'effet et le symbole d'un débat plus général, du dépouillement qui, après avoir jeté les Francs sur la Gaule, poussait la France germanique contre la France romaine. Le pouvoir de Chilperic et de Frédégonde en Neustrie était plus grand que celui des rois d'Austrasie et de Brunehaut sur les bords du Rhin. Les Francs Austrasiens formaient entre eux une aristocratie plus homogène et plus compacte que les Neustriens. Brunehaut entreprit de la dompter. Ses tentatives contre les grands propriétaires de l'Austrasie et de la Bourgogne font toute son histoire, et Montesquieu en a bien saisi le caractère. L'aristocratie austrasienne s'allia sous le règne de Chilperic de Neustrie, plus épars, plus mêlée de Romains, et encore plus menacée par ses rois. Ce fut, comme on sait, cette ligue qui imposa à Chlotaire II la mort de Brunehaut. Le succès fut dû à l'intervention des Francs Germains, bien plus rebelles que ceux

de Neustrie aux traditions du despotisme des empereurs et à la domination des évêques. L'influence austrasienne devint importante. .

»

Ih.,,./..;-f rf ..-r.r fUr

LIVRE II, CHAPITRE VII

La ville de Paris, dont chacun des frères comprenait l'importance, et qui aurait donné à son possesseur une espèce, de suprématie, fut divisée en trois, et chacun en eut une égale portion. Pour éviter le danger d'une invasion par surprise, les trois frères convinrent qu'aucun d'eux n'entrerait dans la ville sans le consentement des deux autres. Ils s'y obligèrent par un serment solennel sur les reliques vénérées de saint Polieucte, de saint Hilaire et de saint Martin, et il fut convenu que celui qui violerait ce serment perdrait non-seulement sa part de Paris, mais encore sa part entière du royaume de Charibert.

Paris ne fut pas d'ailleurs la seule ville ainsi divisée; Sens et Marseille, partagées en deux quartiers, durent appartenir, la première à Chilpéric et à Sigebert, la seconde à Sigebert et à Gontran.

Des autres villes, dit un historien, on forma trois lots, probablement d'après le calcul des impôts qu'on y percevait, et sans aucun égard à leur position respective. La confusion géographique devint plus grande, les enclaves se multiplièrent, les royaumes furent, pour ainsi dire, enchevêtrés l'un dans l'autre. Le roi Gontran obtint par le tirage au sort Melun, Saintes, Agen et Périgueux. Sigebert obtint Meaux, Vendôme, Aranches, Tours, Poitiers, Alby, Gonserans et les villes des Basses-Pyrénées. Enfin dans la part de Chilpéric se trouvèrent*, avec plusieurs villes que les historiens ne désignent pas, Limoges, Gahors, Bigorre et Béarn, cités aujourd'hui détruites, et les cantons des Hautes-Pyrénées.

De toutes leurs anciennes possessions dans la Gaule, il ne restait alors aux Visigoths que les cantons des Pyrénées-Orientales et le littoral de la

Méditerranée, depuis le cours de l'Aude jusqu'à l'embouchure du Rhône.

BSB

BBHI

CHAPITRE Vn

aCXBIET ROI D*AUST1AS1L.

Double ffuerre oootro lei Oogres et contre Chilpéric. — Mariaflpe de ^ Sigriiert et de Bilinebâut.—ChUpéric et Audowère.—Naistanoe de Ghil-detwiDde. — RépiidiattfOD d'Audowère. — Frédégoode.— Mariage de Chilpéric et de GaleswiDtbe. — Mort de Galeswiottae. — Gbilpéno reprend Frédégoode. — Sigebert et Gonthran font la guerre A Cbilpério.— Guerre entre Goothran et Sig«bert.*-Priie et reprise d*Arles.— Efft'oyable éboulement sur le Rb6ne.— Pe\$te en Aofergoe.^ lnTation.def Lombards et det SaiLont dans la Gaole. —Les évé(|aes guerriers. — Nouvelles guerres entre Sigebert et ChlIpéric-rMort de Tbéodebert.— Chilpéric se réfugie à Tournay. —Entrée de Sigebert à Paris. — Sigebert est proclamé roi à Vilry par les tendes de Chilpéric.— Frédégonde le fait assassiner.

(Del'aa5fi3àraaS75.)

Dooble guerre contre les Oogret et contre ChUpéric (SS^Sffl).

Les rois d'Austrasie étaient toujours, parmi les rois Francs, les plus exposés à soutenir des guerres

étrangères. Sigebert fut attaqué à la fois sur sa frontière germanique et sur sa frontière gauloise; au dehors; par les Ougres , peuple tartare venu da fond de TAsie, et auquel on donnait par erreur le nom d'Awares ^ ; au dedans, par. son propre frère Chilpéric, roi de Soissons.

Les. Ougres obtinrent d*abord quelques succès; ils avaient trouvé chez les Thuringes, humiliés de leurs anciennes défaites, et impatients de leur

su* jétionaux Francs, d'utiles auxiliaires; mais Sigebert, promptement accouru à leur rencontre, leur livra une grande bataille, dans laquelle ils furent vaincus. Ils reculèrent jusqu'aux bords de TELbe. Là, effrayés de leur désastre, le premier qu'ils eussent subi depuis plus d'un siècle, ils se hâtèrent de demander la paix»

Sigebert la leur accorda. Il lui tardait de punir la perfidie de Gbilméric, qui, le voyant occupé à lutter contre ces nouveaux Barbares, dont le triomphe eût été également fatal à toutes les royautes franques, avait néanmoins profité de l'occasion pour attaquer l'Austrasie. — Déjà la Cambagne était conquise, un grand nombre de villes venaient d'être saccagées; la forte cité de Reims avait succombé à la suite d'un siège. — Le roi d'Austrasie en peu de temps reprit l'avantage» Il força les Francs Neustriens à évacuer le territoire qu'ils avaient envahi. Il recouvra les villes dont ils s'étaient emparés et rentra dans Reims. Théodebert, fils de Chilpéric, qui commandait l'armée neustrienne, attaqué à son tour, se vit obligé de défendre les Etats de son père. Il fut bloqué dans Soissons, forcé de capituler et fait prisonnier. — Le roi d'Austrasie allait poursuivre ses avantages, lorsque les rois de Bourgogne et de Paris intervinrent. Sigebert vainqueur montra de la générosité. Il fit la paix avec Chilpéric, et lui restitua Soissons, sa capitale. Il rendit aussi la liberté à Théodebert, à condition toutefois que ce jeune prince jurerait de ne jamais faire la guerre contre l'Austrasie.

Ce fut après cette expédition, où le jeune roi austrasien se couvrit de gloire, autant par sa magnanimité et sa modération que par ses victoires, qu'eut lieu son mariage avec Brunehaut, mariage digne dans son but, mais funeste à la famille de Sigebert et à la Gaule franque par l'impitoyable rivalité qu'il suscita entre deux reines, entre deux

* Ougres, Ogon. Ce peuple tartare, venu par les Avars, déjà victorieux des nations hunniques, s'était précipité lui-même sur les Huns et les avait vaincus. Les Huns effrayés donnèrent aux Ougres le nom d'Avars, et pendant plusieurs siècles ce nom fut celui sous lequel les Grecs désignèrent ces Barbares» que Justinien établit dans la Pannonie,

et qui cherchèrent peu à peu à s'éiendre dans la Germanie. (Db Gutcifu, Mém, de l'AcaÂ, des /nscHpt. et Belles-Lettres, uxne 47.)

FRANCE HI8ToR1QUB ET MONUMENTALE

fférfi» entre deax pa^ft. Nous ta ptiteroas bi^èt vméièvA^ ne voulant fuift, quant à pr^nt, m* lempFe le réeit de la lutte soutenue par Sigotiert contre cette inuptioa nouvelle de BartMvea qui nenuQaii lYkcîdçit.

Les Ougres, deux ans apiès leur déftûte , ayant fopîîi dea fiE)roe%, -et sachant le roi d'Austrasie enharrassé par nm^ guerre presque civile, avaient retrouvé leur courage primitif, et s'êtâent déddés à roinpre le traité qu'ils avaient, deux ans auparavant, sollicité avec instances. Sigebert, prévenu de leurs desseins hostiles, accourut pour les combattre. Ses soldats, flici^ d'une première victoire, marctaîqit à Iteqemi avec une confiance qui semblait leur en promettre une seconde; mais , au moment où la bataille allait s'engager, ayant vu les prêtr^ des Ougres s'avancer sur le front de Tarmé^ ennemie et proférer contre eux , au milieu do* eérÂ-nonies singulières et de contorsions étranges, d'iefivvyabies malédictions, ils feront tout à coup glaeés de terreur, et n'opposant aux coups de leurs adversaires qo\ine résistance sans fermeté, sans ardsi et sans résultat , Ils ftirent vaincus. Sgebert seul combattit héroîqoemrat; mais, entouré par les ptaa braves soldats ennemis , eoorert de blessures, il succomba sous le nombre et fut iait prisoanier.

On devait le croire perdu; il sortit triomphant de ce désastre. Son courage avaft frappé les Barn bares d'admiration, et leur avait inspiré l'envie de se faire un allié d'un prince si digne de commander i des fl^ierriers. Au lieu d'insoUer à son mallieup, les Ougres témoigoèreni par leurs acclamations t'estime qu'ils ressentaient pour loi. Ils lui restituèrem tout ce qui dans le butin avait pu hii appartenir. Sigebert n'accepta cette restitulfon que pour frire don des objets précieux aux pruidpaux ofBeiera et aux soldats les plus braves; il se concilia ainsi l'affection de tous. Bientôt un Uraité d'alliance mit fin à la guerre. Le roi d'Austrasie put désormais compter pour amis ceux qui naguère ses ennemis avaient d'abord été vaincus par hii , puis ensuite ses vainqueurs.

Itariiae ée «Kdisrt SI dt BnnshM (âeS).

Lain d'être entraîné par l'exemple de ses frères, qui vivaient dans la débauche et ne rougissaient pas de s'identifier aux fétiches au service de leur palais, Sigebert, le plus jeune des quatre fils de Chlotar Ier, dut d'avoir qu'une épouse» et de prendre une femme de race royale. Les deux filles d'Athanagild, roi des Visigoths établis en Espagne, étaient en âge d'être mariées; la plus jeune,

nommée Brunehild (nom dont beaucoup d'historiens ont

frit Brunnhild), était surtout célèbre par son esprit et par sa beauté. Ge MM sur dit que le roi d'Austrasie jeta les yeux. Il envoya à Tolède une ambassade solennelle pour la demander à son père, et il Toblint. Godegisèle, marquis du palais d'Austrasie, qui avait été le chef de l'ambassade, ramena la princesse dans la Gaule. «C'était, dit Grégoire de Tours, une jeune fille élégante dans ses manières, belle de visage, honnête et décente dans ses habitudes, prouvée dans ses discours et enjouée dans sa conversation. » Elle arriva, apportant avec elle de grandes richesses. Sigebert, transporté de joie, entoura ses noces d'un grand appareil. Les leudes et les chefs des tribus franques, les ducs des Alemans, des Bavarois et des Thuringes, les gouverneurs des provinces et les comtes des cités gauloises, furent appelés à Metz, afin d'augmenter par leur présence l'éclat des fêtes. Le peuple applaudissait avec d'autant plus d'empressement au mariage de son roi, que la cérémonie nuptiale avait été précédée de l'abjuration de la nouvelle reine. Brunehild était soumise à la loi arienne; mais, dit Grégoire de Tours, les prédications des prêtres et les exhortations du roi lui-même la convertirent; elle crut et confessa la trinité une et bienheureuse; elle reçut l'onction du saint chrême et, par l'intermédiaire du Christ, persévéra dans la foi catholique.»

M. Augustin Thierry, dans ses *Études Mérovingiennes* a tracé des noces de Brunehild un tableau vivement empreint de la couleur du temps. Avec une rare habileté, il a paré le récit un peu tû de Grégoire de Tours des détails poétiques contenus dans les vers de Venantius Fortunatus. Nous allons en citer quelques fragments,

«Dans cette bizarre assemblée, la civilisation et la barbarie s'offraient côte à côte et à différents degrés. Il y avait des nobles gaulois, polis et in-

vintTCintir, wo nutnfpt iranço, ut^dciicua ce inug*

ques, et de vrais sauvages^ toi-même babilles de fourrures, aussi rudes de manières que d'aspect. Le festin nuptial fut splendide et animé par la joie. Les tables étaient couvertes de pUts d'or et d'argent ciselés, fruit des pillages de la craquelé^ k^ vis et la bière coulaient sans interruption dans des coupes de jaspe ou dans des cornes de buffe |i rebords d'argent dont les Germains se servaient pour boire. On entendait retentir dans tes^ va^tes salles du palais les santé et les défis que se pouvaient le bu-

* GeUe onction du saint chrême, dont Grégoire de Tours parle encore lort du mariaO»dft4;alefwinte» sœur de Brunehaut» avec Chilpéric, a de l'importance. L'historien des Français «*eii avait pas fait mention en raopn-tani le feaptême de Üilo - ▼is (voir page 44).

Wenantii FoBTUNATi Coiinina, apu4 Scri^ . Kerum Franck,, t. u.

LIVRE II, CHAPITRE VII

yeurs, de fait acdaoïaiioosi des éclats de rire, tout le bruit de la gatté thdeaqse. Aux plaisirs du banquet nuptial auocéda un genre de divertissement beaucoup plus ra^Bné, et de nature à n'être goûté que du très petit nombre des convives.

«Il y avait alors à la cour du roi d'Austrasie un Italien, que ses quatre noms sonores, Venantius* HoBorius -Glementianus-Fortunatus^ contribuaient à faire accueillir en Gaule avec une grande distinction: c'était un homme superficiel et d'une instruction médiocre, mais qui apportait de son pays quelques restes de cette élégance romaine déjà presque effacée au-delà des Alpes. Recommandé au roi Sigebert par ceux des évêques et des comtes d'Anstrasie qui aimaient racore et qui regrettaient l'ancienne politesse « FwtunaUis obtint à la cour barbare de Metz une généreuse

hospitalité. Les intendants du fisc royal avaient ordre de lui fournir un logement, des vivres et des chevaux. Pour témoigner sa gratitude, il s'était fait le poète de la cour; il adressait au roi et aux seigneurs des pièces de vers latins^ qui, si elles n'étaient pas toujours parfaitement comprises^ étaient au moins bien reçues et bien payées^ Les Mes du mariage ne pouvaient se passer d'un épithalame. Venantius Fortunatus en composa un dans le goût classique^ et il le récita devant l'étrange auditoire qui se pressait autour de Ittius avec le même sérieux qu'il eût eu une lecture publique à Rome sur la place de Trajan.

Da^ cette pièce ^ qui n'a d'autre mérite que ce* lui d'être un des derniers et pâles reflets du bel esprit romain, les deux personnages obligés de tout épithalame à Vénus et l'Amour, paraissent avec leur attirail de flèches ^ de flambeaux et de roses. L'Amour tire une flèche droit au cœur du roi Sigebert, et va conter à sa mère ce grand triomphe.

« Ma mère, dit-il, j'ai terminé le combat. » — Alors la déesse et son fils volent à travers les airs jusqu'à la cité de Metz, entrent dans le palais et vont dîner de fleurs dans l'épithalame. Là, une dispute s'engage entre eux sur le mérite des deux époux. L'Amour tient pour Sigebert, qu'il appelle un nouvel Achille; mais Vénus préfère Brunehilde, dont elle fait ainsi le portrait :

« O vierge que j'admire, et qu'adorera ton époux, à Brunehilde plus brillante, plus radieuse que la « lampe éthérée, le feu des pierreries cède à l'éclat de ton visage. Tu es une autre Vénus, et ta beauté est inspirée de la beauté. Parmi les néréides « (lit) habitent dans les mers d'Hibernie, au sources « de l'Océan, aucune ne peut se dire ton égale; au- « cune n'est plus belle, et les nymphes des « fleuves s'inclinent devant toi! La blancheur du lait « et le rouge te plus vif sont les couleurs de ton teint; les lys mêlés aux roses, la pourpre tissée

« avec l'or-, n'offrent rien qui lui soit comparable ^ « et se retirent du combat le saphir, le diamant ^ « le cristal, l'émeraude et le jaspé sont vaincus! « L'Espagne a mis au monde une perle nouvelle. »

Ces lieux communs mythologiques et ce cliquetis de mou sonores, mais S peu près fidèles de teus, plurent au roi Sigebert et à ceux des séigf-tièars qill, comme lui, eomprenaienH quelque tieti là tH)ésié latine.

«A vrai dire^ ajouté M. A. TBI»^y, il n'jr avkit chez les principaux cheK barbai^es aucun pahti priÂ contre la dvilisatiOh; tout ce (qu'ils étaient capables d'en reeevêir, ilé le laissaient vdlohtiers xtnit à eux; mais ee Vernis de politesse rencontrait iili tel fbnd d'habitudes sauvages, de mœuhi A violentes, et des caractères si Itidisdplinâbles, (^ùll hé pouvait pénétrer bien Xvant. D'aitléui^, api^ téi hauts personnages, les éé^ulé à ^ûi la vânlie du llhs^ tinct aristocratique flrerit rechercher là compacté et copier les linatièreii des àtititni ndblés dtl paf s, venait la foule des guerrière Fratics, p5dr ie^uëti tout homme sachant lire, à moins (^o'iltt'e&t tali

ses preuves devant eux, était sti^pét^t delâehété. Sur le moindre prétexté de guerre. Us rectMnihénçaient à piller la Gaule comme ah temps, de la première invasion} ils enlevaient, pour les Baire Mndre, les vases précieux des églîées, et cHerchàiettt de l'or jusque dans les toiboeau. Efi temps dé paix, leur principale ocbupëtloil était dé ihachuef dés ruses pour exproprier leur^ voisihs, Gàdtbtt d'origihë, et d'aller sur leë grands cheihins attâquer, è coups dtt lances on d'épéeè, èèUx db&t illi voulaient se venger. Les pldë pacifiques passaieht le jour a fbuAlr leurs armes, â chasser ou S sVtiivrer. En leur ddniiaht ft boire, on ôbtéhail tôit d'eux, iësqu'è ta proniesse de protêf^er dé leuf crédit auprès du roi tel ou tel candidat pour un éyèché devenu Vacant Harcelés, toujours inquiets pouf leurs biens ou pour leur personne, lé\$ membre^ dé riches familles Indigéties perdaient lé repds d'eft^ prit, sans lequel l'étude et les artë périssent; ou bien, entraînés eux-mêmes par t'ëXemplè, par iiii certain instinct d'indépendance brutale que la civilisation ne peut effacer fld cœir de l'homme, ils se jetaient dans Id vie barbare, ihépHsaient tout, hors ta fbrcé physique, et devenaient querelleurs et turbulèhts.Odinnie lè^ gUerrièrs francs, ils aïlaient de niiiit assaillir leurs ênhetnis dans leurs maisons ou sur les routes, et ils he sortaient jamais sans porter sur eux le poignard germanique, appelé skmma-sùx, cotitead de sûreté. — Voilà con^ment,

dans Teslpacè d^ud siècle et demi, toute culture in* tellectueilé, toute élé-
gance de mœurs disparut cle là Oaute par la teulé fbrëé dès choses, sans
qie ce déplorable cHah^ettetlt ffil l'ouvrage d'une voiofité

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

malfaisante et d'one bostilité systématique contre la civilisation ro-
maine. »

Chilpéric et Audowère.— Naissance de Childeswinde. — Répndiadon
d'Audowère (566).— Fréd^onde.

Gbilpéric avait accoropagoé son frère dans sa seconde expédition
contre les Ousfres. Ce voyage fut probablement une des conditions que le
roi d'Austrasie mit à la paix; car il ne se souciait sans doute pas de laisser
derritre lui un and aussi peu sûr. On ne dit pas quelle part le roi de Sois-
sons prit à cette expédition, qui, malheureusement commencée, se termi-
na, comme on Ta vu, àFavantage du roi de Metz; mais Chilpéric, durant le
s^our qu'il fit avec son frère , vit sans doute la jeune princesse dont celui-
ci était récemment devenu répoux. Le rang, la beauté, le gracieux main-
tien, Taspect digne et nçdole de Brunehaut, le récit qu'il entendit faire de
la pompe avec laquelle les noces avaient été célébrées, firent sur lui une
vive impression. Il ne put s'empêcher de comparer la conduite de son
frère à la sienne, et de penser qu'elle était plus vertueuse et plus royale.

Ce fut en méditant cette comparaison qu'il revint dans ses États.

Chilpéric avait depuis long-temps pour femme Audowère, fille d'une
naissance obscure, mais douée d'un cœur simple, d'une humeur douce et
bonne, d'une chasteté à l'épreuve et d'une piété profonde. Cette reine lui
avait donné trois fils, voués à un triste destin, Théodebert, Chlovis et Mé-
rovée.— En partant pour les pays situés au-delà du Rhin, le rm de Sois-
sons l'avait laissée enceinte de plusieurs mois. — Avant son retour, la
reine Audowère accoucha d'une fille. Ne sachant si, en l'absence de son
mari, elle devait la faire baptiser, elle consulta une des femmes attachées
à son service, qu'une beauté éclatante et un esprit enjoué avaient malheu-
reusement déjà fait remarquer au roi Chilpéric. Cette femme était Frédé-

gonde, habile à dissimuler, et qui n'inspirait ni soupçon ni défiance \ sa maltresse : a Madame, lui répondit -elle, lora que le roi mon seigneur reviendra victorieux, «pourra-t-il voir sa fille avec plaisir si elle n'est pas baptisée?» Audowère se laissa ainsi convaincre. . Frédégonde prépara sourdement le piège qu'elle voulait dresser à sa trop simple maîtresse. Vint le jour du baplême; à l'heure indiquée, et dans le baptistaire, orné de tentures et de guirlandes, Tévèque en habits pontificaux était présent; mais la marraine, noble dame franque, n'arrivait pas : on l'attendit longtemps. La reine, surprise et contrariée, ne savait que résoudre. Frédégonde lui dit : t Pourquoi tant s'inquiéter d'une marraine? a Quelle dame vaut ma maîtresse pour tenir sa pro-

apre fille sur les fonts? Si elle m'en croit, elle la «tiendra elle- même?» L'évêque, séduit d'avance, accomplit les rites du baptême. La reine se retira sans comprendre de quelle conséquence était l'acte religieux qu'elle venait de fiiire. En effet, elle avait établi une affinité religieuse entre elle et le roi, et suivant la croyance des temps, et d'après la loi canonique, «ce nouveau lien avait une puissance telle, qu'en rapprochant plus étroitement les deux époux, il rendait entre eux tout autre rapprochement sacrilège et criminel. »

Au retour de Chilpéric, toutes les jeunes filles du domaine royal de Brinnac allèrent à sa rencon* tre, portant des fleurs et chantant des vers à sa louange. Frédégonde, en l'abordant, lui dit .-«Dieo csoit loué de ce que le roi notre seigneur revient «.victorieux de ses ennemis, et de ce qu'une ftUe «lui est née; mais avec qui couchera-t-il cette nuit, «car la reine., notre maîtresse, a été aujourd'hui la « marraine de sa fille Childeswinde? » (C'était le nom qui avait été imposé à l'enfont nouveau-né.)— «Eh «bien! dit le roi d'un ton jovial, si je ne puis oon- «cber avec elle, je coucherai avec toi. » i_ Sous le portique du palais, le roi Chilpéric trouva la reine Audowère , tenant entre ses bras son enfant, qu'elle venait lui présenter avec cette joie mêlée d'orgueil qui sied si bien à une mère ; mais le roi, affectant un air de regret, lui dit : «Femme, «dans ta simplicité d'esprit, t« aafiit une chose «criminelle; désormais tu ne peux plus être mon «épouse. »

Roi débauché, Chilpéric affectait de se montrer rigide observateur des lois ecclésiastiques. Il punit de l'exil Tévêque qui avait baptisé sa fille, et il engagea Audowère à se séparer de lui sur-le-champ, et à prendre , comme veuve, le voile de religieuse. Pour la consoler, il lui fit don de plusieurs terres appartenant au fisc , et situées dans le voisinage du Mans.

Ensuite, se considérant lui-même comme veuf, il épousa Frédégonde. Ce fut au bruit des fêtes de ce nouveau mariage que la reme répudiée partit pour sa retraite, où , plus tard , elle devait être mise à mort par les ordres de son ancienne servante ^

Mariage de Chilpéric et de Galeswinthe (â67}.

Mais Chilpéric , comme Charibert , ne pouvait se contenter d'une seule femme. Le mariage de son frère Sigebert lui revint dans l'esprit , et il songea à s'allier comme lui par un mariage avec le roi Athanagild; il envoya donc une ambassade au roi

* Amoiif , 1. m, c. S.-^Gi^andes Chroniques de France, I. III, c. t.—
Au«. TiiEUT, Ètudes historiques. (Scènes de VI® siècle.)

LIVRE II, CHAPITRE VII

tOa

des Goths et demanda la main de Galeswinthe, Moratée de Braebaut. Le bruit des ébauches du roi de Neostrie avait pénétré jusqu'en Espagne ; son caractère, ses emportements, l'inconstance de ses affections et de ses desseins y étaient connus. Galeswinthe , douce et timide , redoutait d'appartenir à un tel époux ; sa mère partageait ses répugnances et semblait avoir un pressentiment des malheurs qui devaient frapper sa fille chérie; Athanagild lui-même hésitait.

Plus Chilpéric rencontrait d'obstacles, plus il mettait de persévérance à les vaincre. Aucune condition ne lui paraissait trop dure , ni trop humiliante. Athanagild « espérant le décider à renoncer Isa demande, exigea,

pour lui accorder sa fille, qu'il s'engageât par un serment prêté solennellement sur les saints Évangiles, à répudier toutes les flemmes, à renvoyer toutes ses concubines, à n'avoir que Galeswinthe pour unique épouse, à lui garder une foi exclusive et inviolable, et à ne jamais la répudier. Ghilpéric s'y résigna et prêta le serment exigé.

Athanagild n'avait plus de raisons à opposer à sa demande; il lui accorda sa fille, et fit prévenir la jeune princesse que son sort était décidé.

« A travers tous les incidents de cette longue négociation, Galeswinthe n'avait pas cessé d'éprouver une grande répugnance pour l'homme auquel on la destinait, et de vagues inquiétudes sur l'avenir. Les promesses faites au nom du roi Ghilpéric par les ambassadeurs francs n'avaient pu la rassurer. Dès qu'elle apprit que son sort venait d'être fixé d'une manière irrévocable, saisie d'un mouvement de terreur qu'elle ne pouvait surmonter, elle courut vers sa mère, et jetant ses bras autour d'elle, comme un enfant qui cherche du secours, elle la tint embrassée plus d'une heure en pleurant et sans dire un mot.

Les ambassadeurs francs se présentèrent pour saluer la fiancée de leur roi et prendre ses ordres pour le départ; mais, à la vue de ces deux femmes sangloutant sur le sein l'une de l'autre, et se serrant si étroitement qu'elles paraissaient être liées ensemble, tout rudes qu'ils étaient, ils furent émus et n'osèrent parler de voyage. Ils laissèrent passer deux jours, et le troisième ils vinrent de nouveau se présenter devant la reine, en lui annonçant cette fois qu'ils avaient hâte de partir, lui parlant de récompense de leur roi et de la longueur du chemin.

La reine pleura, et demanda pour sa fille encore

• Ce paillage est emprunté à M. Aig. Thierry, commentateur beureux de Yenantius - Fortunatus. (Voyez yeuanlU FortwuUi CarmiMj 1. ti.) ^

Bist. de Enncc-^T. u.

un jour de délai; mais le lendemain, quand on vint lui dire que tout était prêt pour le départ; «Un seul jour encore, répondit-elle, et je ne de-

«manderai plus rien. Savez-vous que là où vous partirez «emmenez ma fille il n'y aura plus de mère pour

«elle?»

Mais tous les retards possibles étaient évités — Athanagild interposa son autorité de non et digne père, et malgré les larmes de la reine, Galeswinthe fut remise entre les mains de ceux qui avaient mission de la conduire auprès de son futur époux.

Une longue file de cavaliers, de voitures et de chariots de bagages, traversèrent rue de Tolède, et se dirigea vers la porte du nord. Le roi suivit à cheval le cortège de sa fille jusqu'à un pont jeté sur le Tage, à quelque distance de la ville; mais la reine ne put se résoudre à retourner si vite, et voulut aller au-delà. Quittant son propre char, elle s'assit auprès de Galeswinthe, et, d'étape en étape, de journée en journée, elle se laissa entraîner à plus de trente milles de distance.

Chaque jour elle disait : «C'est jusque-là que je «veux aller;» et, parvenue à ce terme, elle passait outre.

À l'approche des montagnes, les chemins devinrent plus difficiles; elle ne s'en aperçut pas et voulut encore aller plus loin; mais, comme les gens qui la suivaient, grossissant beaucoup le cortège augmentaient les embarras et les dangers du voyage, les seigneurs goths résolurent de ne pas permettre que leur reine fit un mille de plus; il fallut se résigner à une séparation inévitable, et de nouvelles scènes de tendresse, mais plus calmes eurent lieu entre la mère et la fille.

La reine exprima en paroles douces sa tristesse et ses craintes maternelles : « Sois heureuse, dit-elle; mais j'ai peur pour toi. Prends garde, ma

«fille, prends bien garde » — À ces mots, qui

s'accordaient trop bien avec ses propres sentiments, Galeswinthe pleura, et répondit : «Dieu le veut, il « faut que je me soumette. » Et la triste séparation s'accomplit.

Un partage se fit dans ce nombreux cortège; cavaliers et chariots se divisèrent, les uns continuant à marcher en avant , les autres retournant vers Tolède. Avant de monter sur le char qui devait la ramener en arrière, la reine des Golbs s'arrêta au bord à la route, et fixant ses yeux vers le chariot de sa fille, elle ne cessa de le regarder, debout et immobile, jusqu'à ce qu'il disparût dans l'éloignement et dans les détours du chemin ^ Ga-

* E contra cenitrix post natain luniina tendens, Uno staule looo, pereit et ipsa umul ,

tM

FRANGE HISTORIOB ET MONUMENTALE

MMliitbe, trUc, inaî tMgak^ coAtinaa at soute T6Mtenard...»

GMIpéric attendaK sa muyeHe épouse à Bouen , 4* Itoftet célébrM le< (èM da mariase , précédé ^ 4MMm eelol de BronAant, par rabjorاتم Galcininlhey qui fat baptisée solennelleinent et ttçat tonettan da saUU chrême. La nouvelle feine afit apporté avec elle de grandes richesses. GMPéric, dé son cAté, s'était obligé 1 lai donner , îait eemme douaire que comme morgane-ghUa, ffféVM du matifi^ plusieurs taies importances.

Les noces de Ghilpéric furent célébrées avec autant d'appareil et de magnificence que celles de Sigebert; ii jr eut même, peur la mariée, des honneurs extraordinaires. Ibi» lesFrancs de la Meusirie, éeignenra , leodes et simples guerriers , jurèrent âdfite à Cateawimbe comme a un roi. s Rangés «n temi^eerele, ils tirèrent tous I la fois leurs épées et les brandirent en l'Étr , en pronMiçant une vieille fbrmla païenne qui dévouait au trandiant Au glaive eetoï qui violerait sou sermest. ftisuite le roi lui-même renouvela aoleoneHemeiiC sa pitH masé de cofistanee et àèbf conjugale. Basant la Biaiii sur une Aasse qui contefiait des reliques, il jura de ne jamais répudier la fille du roi des Goths, et, tant qu'elle vivrait, de ne prendre aucune autre femoie. Saleswiuthe se fit remarquer, durant lea fttes de son mariage, par la bonté gracieuse quelle tttmlgnait aui convives; elle les accueillait comme si elle les eût déjà connus. Aux uns, elle oHtatt

dti présents; aux autres, elle adressait des jiaroles douces et bienveillantes; tous rassuraient de leur dévouement, et lui souhaitaient une longue et heureuse vie. Ces vœux raccompagtièrent jusqu*à la chambre nuptiale , et le lendemain , à son lever, elle reçut le présent du matin avec le cérémonial prescrit par les coutumes germaniques.

En présence âe témoins dioisis, le roi Ghilpéric prit du» sa main droite la main de sa nouvelle épouse, et de l'autre jeta sur elle un brin de paille, en prononçant à hante voix les noms des cinq villes qui devaient à IWnh* être la propriété de la reine. L'acte de cette donation perpétuelle et irrévocable fiit aussttêt dressé en langue latine. Il ne s'est point Conservé jusqu'à nous; mais on peut aisément s'en llÇuitr la teneur d'après les formules consacrées et le style usité dans les autres monuments 4e Fépoque mérovingienne.

«Puisque Dieu a commandé que l'homme abans donne père et mère pour s'attacher â sa femme,

^ Ibla tremeas, agUei raperet ne mute «luaérlgai... 2. mue mente lequent , quâ ria flectit iter ; Donec longé ocolis spaiiocme evanuit ampto. (FenantU Forùmati Camma, Apud script, rerum rrandc, 1. vi, p. 5^}.

« qu'ils soient deux en une même chair, et qu^^on ne «sépare point ceux que le Seigneur a utiis, mm, «Ghilpéric, roi des Francs, I lui GalestAriolhe, noi «femme bien-aimée, que j'ai épousée, suivant la loi «salique,]Nir lé sou et le denier, je donne anjour- «d'hui par tendresse d*amour, sons le nom de dot «et de morgane-ghlba, les cités cte Bordeaux, «Gahors, Limoges, Bébam et ffigore, avec leuré «jxipulations et leurs territoires. Je veux qui «compter de ce jour tu les tiennes et possèdes en «propriété perpétuelle, et je te les livré, transfère «et confirme par la présente charte, comme je Tai «fait par le brin de paille et par le haneMang^.t Ghilpéric, fidèle i sa promesse, avait congédié ses maîtresses; Frédégonde elle-même, la pkil belle de toutes ses favorites entre èèllcs qtf il avait décorées du nom de reine , ne put échapper è celte proacription générale. Elle sY soumit avec «né ré^ siguation apparente, avec une bonne gr*q(qui au^ rait trompé un homme beaucoup plus In que ie rri Ghilpéric. Il

semblait qu'elle rééonnût alicèremment que ce divorce était nécessaire, que le asariage d'une femme comme die avec un rOi «e pouvait être sérieux, et que son demr était de céder la place à une reine vraiment digne de ce titre. Seu* lement elle demanda pour deràière fiaveor de ne pas être éloignée du palais, et de renfrer comme autrefois parmi les femmes qu'employait le servke royal. Sous ce masque d'humilité, i(j avait une profondeur d'astuce et d'ambition ftmihine contre laquelle le roi de Neustrie ne se tint nullement en garde. Depuis le jour oA il s'était épris de l'idée d'épouser une fille de race royale, il aoyait ne plus aimer Frédégonde, et ne remarquait plus sa beauté; car l'esprit du fils de Ghiotaire, comme en général l'esprit des Barbares, était peu eapAlê de recevoir à la fois des impreftsiona de nature di^ verse. Ge fut donc sans arrière-pensée, non par faiblesse de cœur, mais par simple défaut de jugement , qu'il permit à Son ancienae fliv«rite de res* ter près de lui, dans la maison que devait tabtw sa nouvelle épouse.

Moit de 6alSfwlaâM.«-43dlpMc vapteua ftéàtt^ÊÊè.

Les premiers mois de mariage ftirent sbion Ikeo* reux , du moins paisibles pour la n^uelie rehie; Douce et patiente, elle supportait avec résignation ce qu'il y avait de brusquerie sauvage dans le ea* ractère de son mari. D'ailleurs Ghilpéric eut quri-

* Per hanc chartulam libelli dotia , aire per fiestocam atqoe per EUide-langum. (Ex formulia LindenbroaJania» apod acripC rerum Frandc, t. ti, SSS).-^ ffandelang, que lea Eonmicn« uteura n*expliquent paa, devait ai^foifier, dit M. A. Hùerrr^ serrement de main.

LIVRE II, CHANTAS VIL

qpt temps pour die une véritable affieptioa; il Faima d'abord par vanité , joyeux d'avoir en elle une épouse aus^i nfiMe que celle de sob frère; p«is, l's^ll Fut an peu blasé sur ce cootcoleroent dV mpur* propre, il Taima par avarice à cause des grandea sommes d'argent et du grand nombre

d'objets précieux qu'elle avait apportés. Mais après s'être comblé quelque temps dans le calcul de toutes ces richesses, il cessa d'y trouver du plaisir, et dès lors aucun attrait ne l'attacha plus à Galeswinthe. Ce qu'il y avait en elle de beauté morale, son peu d'orgueil « sa charité envers les pauvres , ■'étaient pas de nature à le charmer; car il n'avait que sens et d'Ame que pour la beauté corporelle. Ainsi le moment arriva bientôt où , en dépit de ses propres résolutions, Chilpéric ne ressentit auprès de sa Femme que de la Froideur et de l'ennui. Ce moment, épié par Frédégonde, fut mis à profit par elle avec son adresse ordinaire. Il lui suffit de se mouvoir comme par hasard sur le passage du rot pour que la comparaison de sa figure avec celle de Galeswinthe fit revivre dans le cœur de cet homme sensuel une passion mal éteinte par quelques bouffées d'amour*propre. Frédégonde fut reprise pour concubine et fit éclat de son nouveau triomphe; die affecta même envers l'épouse dédaignée des airs hautes et méprisants. Doublement blessée, comme femme et comme reine, Galeawinthe pleura d'abord en silence ; puis elle osa se plaindre et dire Su roi qu'il n'y avait plus dans sa maison aucun honneur pour elle, mais qu'elle se voyait injurée et des affronts qu'elle ne pouvait plus supporter. Elle demanda comme une grâce d'être répudiée , et s'offrit d'abandonner tout ce qu'elle avait apporté avec elle, pourvu seulement qu'il lui fût permis de retourner dans son pays.

L'abandon volontaire d'un riche trésor, le dégoût égoïste par fierté d'ame , étaient des choses incompréhensibles pour le roi Chilpéric, et, n'en ayant pas la moindre idée, il ne pouvait y croire. Mais, malgré leur sincérité, les paroles de la triste Galeswinthe ne lui inspirèrent d'autre sentiment qu'une défiance sombre et la crainte de perdre, par une rupture ouverte, des richesses qu'il s'estimait heureux d'avoir en sa possession. Maîtrisant ses émotions et dissimulant sa pensée avec la ruse du sauvage, il changea tout d'un coup de manières , prit une voix douce et caressante, fit des protestations de repentir et d'amour qui trompèrent la fille d'Atbanagild. Elle ne parlait plus de séparation, et se flattait d'un retour sincère, lorsqu'une nuit, par l'ordre du roi, un serviteur affidé fut introduit dans sa chambre, et l'étrangla pendant qu'elle dormait. En la trouvant morte dans son lit, Chilpéric joua de son rapt la surprise et l'affliction ; il fit

même semMant de verser desiarme^a etfuelgpiai jours aprksU épotsa
Frédégonde.

Ainsi périt cette jeune iemaM, qu'une mm du révélation intérieure
semblait avwtir d'avaeoe éê sort qui hii était réservé, figure Méiapguiique
et douce, qui traversa la barbarie mérovingieMU comme une apparition
d'un autre siècle. MalgrC lu rvdesse des moeurs et la dépravatioft géné-
Mei il f eut des âmes qui se sentirent éaaues en préseum d'une iofbrtnne
al peu méritée, et leurs àympa» thies prirent, sek» l'esprit do teinpe, «ne
caoltut superstitieuse. On diiait qu'une lampe de eriatat^a suspendue
près du tombeau de Gakswiutlie le jôhr de ses Funérailles, s'était détachée
subîtenent sans que personne y porttt la main, et ^aelie étaH tombée sur
le pavé de marbre sans se briser et si^a s'éteindre. On assurait, pour com-
pléter le mhiclèv que les assistants avaient vu le marbre du ptti céder
comme une 'matière nollè, et la Itaipe i*f enfoncer ft demi ^at

S«oebert et Goothnn font la perrf 4 (Mpéric. -* Game entre Conthmî et
âigebei. — t^arûe et repnèe d'Arles (ôe8-570).

Gomme on devait s'y attendre, SigébtH prit lea armes pour venger la
mort de la s<Bur de sa tanauf « Gondiran se joignit à hii. En peu de
tem|ia, |fs provinces qui appartenaient au roi de Soissoni fil* rent enva-
hies, et leurs principales cités soumis, Chilpéric, trop Faible pour résister
1^a ses den frères, eut recours aux négociations. Il réussit à éh cider le roi
de Bourgogne i cesser la gamn et à se porter médiateur. Gonthran , .
récpncili^a avec Chilpéric , réconcilia celui-d avec Sigebert, gruM» haut
elle-même Fut contrainte de céder et de par* donner, momentanément
du moins; mais ce pirdpn coûta cher à l'épout de Frédégonde; car il Art
obligé de céder à la sœur de Galeswiquthe les m% villes de la Novempopu-
lanie et de l'Aquitaine que l'infortunée reine avait reçues , comme pré-
seotdf noces et douaire, le lendemain de son mariage AtaL

Sigebert et Gonthran venaient è peine d*aceer* der la paix i Chilpéric
que la discorde se mit entif eux. Ils se firent une guerre dont voici quelle
M roceasion.— Plusieurs cités de la Provence avaient été occupées par les
Greks durant ks dernièrnt années du règne de Théodebald. L'eoipreur

Jjeatin les céda au roi des Bourguignons, dans l'ea^ pérance de le décider à prendre une part aetif e à la guerre que i*fimpire aoutenait en Italie cooM les Lombards; mais SigebcrI , alléguant que lue traitée Faiu avec Vitigès et avec Justinien aviicM mis ces cités dana la d^endaaee da coya-UBW d'Au^

* GmicnToois.— VniijiT.FMTimÀTus.— Àoc Ttaaiàtf

(Seules du yi*jiécle).

FRANCE HISTORIiJUE ET MONUMENTALE.

mm

Irûsîe, ne voukit pasren laisser la possesabn aux Bourguignons. — ^Par son ordre, deux atmées, corn* sJaiidées, Tune par. Eudovaire et Tantrepar le «omie Firmin, marchèrent sur la ville d'Arles et g'ea tiftparèrent. — De son c6cé, GonttMn envoya pour la reprendre, une armée sous les ordres du ^mte Gelse.

jL'évêque d'Arles était partisan dévoué du roi de Bourgi)gne; lorsqu'il vit l'armée de Gelse approcher, il engagea les généraux australiens à sortir pour la. combattre. Ceux- ci eurent rîmprudence de suivre ce conseil; ils attaquant . les Bourguignons et furent battus. Revenant alops, ils espéraient avoir dans les murailles d'Arles un refuge; mais ils trouvèrent les portes fermées. Les habitants, excités par leur évêque, s'étaient postés sur les remparts et les. repoussèrent avec des flèches, des dards, des pierres et d'autres projectiles. Eudovaire, Firmin et la plus grande partie de leur armée, furent faits prisonniers.— I^a paix conclue entre Gonthraû et Sigebert mit bientôt un terme à leur captivité; mais Arles resta au pouvoir des Bourguignons.

Pendant cette guerre, Ghilpéric avait crir l'occasion fevorable pour attaquer Sigebert , et s'était emparé dé Tours et de Pbieiers, les deux villes principales que le roi d'Austrasie possédait en Aquitaine. Gonttaran, qui avait été le médiateur du traité foit avec le roi:de,Soissons, joignit ses troupes à ceHes de Sigebert, afin de piinir sa perfidie.'- •

•'- L'armée neustriem», commandée par Ghlovis, le plus jeune des fils de Ghilpéric, fut battue et dispersée. G. Movls, serré de près par les généraux austrasiens, parcourut, traqué comme une bête féroce, une partie de l'Aquitaine et ne réussit qu'àuprès de grandes fatigues à atteindre Angers, cité appartenant à son père. Grégoire de Tours, pour donner une idée de la détresse où se trouva alors ce jeune prince, rapporte qu'un certain Sigulph, dût partir de Sigebert, « ayant battu et mis en fuite G. Movls, alla après lui avec des cors et des trompettes, le pourchassant comme un cerf aux bois.»

Ghilpéric était sur le point d'être accablé par les forces réunies du roi d'Austrasie et du roi de Bourgogne, lorsque l'érection d'un évêché à Châteaudun, dans le domaine de Sigebert, mais qui jusqu'alors avait fait partie du diocèse de Chartres, fut le domMie de Gonthratt, suscita une discussion et rompit la bonne intelligence qui régnait entre les deux rois. Gonthran en appela à la décision d'un concile, et en attendant, l'armée bourguignonne cessa d'appuyer l'armée austrasienne.

Effroyable éboulement sur le Rhône. — Peite en Auvergnat

Nos anciens historiens placent à cette époque une révolution physique qui changea l'aspect d'une partie de la Gaule et mit un obstacle, encore existant, à la navigation d'un de ses fleuves.— Voici le récit de Grégoire de Tours, auteur contemporain.

Un jour arriva alors un grand prodige au bout de l'Écluse, situé sur une montagne au bord du Rhône.

^ Tauredunum C'est le nom que Grégoire de Tours donne à ce fort que nous avons appelé, comme M. Guizot, fort de l'Écluse; mais il convient de dire que les laTants ne sont pas d'accord sur cette indication. Selon quelques-uns le fort de Tauredunum est situé dans le Valais. (Un passage de la chronique de Marius d'Arenches semble appuyer cette opinion.) D'autres pensent que c'était Toumon en 717; mais dans ces deux hypothèses il est impossible d'expliquer le passage de l'historien des Francs, qui parle du Rhône comme coulant dans un lit très resserré ^ circonstance qui ne se présente qu'au lieu où est aujourd'hui situé le fort de

l'Écluse, entre Sessel et Genève. Là, les rives du fleuve offrent des traces reconnaissables d'un défillement des monts. Nous ne serions pas éloigné de croire que c'est l'écroulement dont il est question dans Grégoire de Tours qui a formé l'obstacle au pont naturel ; maintenant détruit, et qui existe encore, il y a peu d'années, le lit du fleuve a pu être appelé la Perte du Rhône, M. de Saussure avait reconnu que ce pont était le résultat d'écroulement de roches détachées des deux rives. Voici la description faite par cet illustre géologue. « Le Rhône, avant d'arriver à sa perte, coule dans un lit profond qu'il s'est creusé dans des terres argileuses ; mais lorsqu'il arrive sur le banc de l'oche qui passe sous ces argiles, tout à coup le rocher manque sous lui. Son lit prend la forme d'un entonnoir ; le fleuve entier s'y engouffre avec une violence et un fracas prodigieux, Ces rochers se resserrent par le bas, au point de pouvoir être enjambés.

« Un peu au-dessous de ce gouffre, les deux rives sont pins écartées, et l'on voit le Rhône couler assez tranquillement au fond d'un canal creusé dans le roc. Ce canal est large de trente pieds par le haut ; il conserve cette largeur jusqu'à la profondeur de trente ou trente-deux pieds ; mais là, il se resserre considérablement. On s'est trouvé à cette profondeur un banc de rocher plus dur que les autres, et qui ne s'est pas laissé ronger dans toute la largeur du canal. Ce banc n'a qu'un ou deux pieds d'épaisseur ; en sorte que le Rhône a creusé dessous prévue autant que par-dessus. Ce banc plus dur forme donc dans l'intérieur du canal une saillie ou une espèce de corniche qui, de chaque côté, s'avance de huit ou dix pieds, mais qui est partout ouverte dans le milieu. Cette saillie divise à l'aise le canal en deux parties, l'une supérieure et l'autre inférieure. Le Rhône, renfermé en hiver dans le canal inférieur, paraît y couler avec beaucoup de lenteur.

« Jusqu'ici donc le Rhône n'est pas encore perdu, mais l'on voit partout la surface de ses eaux ; mais, à deux ou trois cents pas de l'entonnoir dont j'ai parlé, de grandes masses de rocher qui se sont détachées du haut des parois du canal supérieur sont tombées dans ce même canal, et ont été soutenues par les bords saillants de la corniche. Ces blocs accumu-

lés recouvrent ainsi ce canal et cachent pendasU l'espace de soixante pas lefleuve renfermé dana le fiond de ce conduit souterrain. C'est donc Vk que le Rhône est réelleraent perdu, et c'est cet espace de soixante |ias dam lequel on cesse de le voir qui se nomme la Perte du Bliône.

«On peut, en passant par-dessus ces rochers entassés, traverser le Rhône à pied sec; mats Ils ne sont pas d'un accès f^ cite. Des échelles de trente pied» à descendre d'un côté et A remonter de l'autre ne sont pas une avenue commode. D'til* leurs 1^ Rhône , lorsqu'il est grand , recouvre tous ots rockers^

/ 'uiiu:>rai7/e.r lit. ffi^eierl-

LIVRE II, CHAPITRE VU

9ssm

Celte montagne fit entendre pendant près dé soixante jours je ne sais quel mugissement , et enfiil elle se sépara d*ane autre dont elle était proche et se prédpita dans le fleuve avec les hommes, le^ églises y les richesses el les maisons qu'elle portait. Les eaox du fleuve obstrué sortirent de leur lit et retournèrent en arrière; car cet endroit était des deux cOtés serré par des montagnes , entre lesquelles jusqu'alors les eaux coulaient impétueusement 1^ un lit étroit. Le^ fleuve inonda donc la partie supérieure de son cours, engloutit et renversa tout ce qui s'y trouvait. Ensuite la masse des eaux amoncelées, accrues par celles qui arrivaient d'en haut, s'éleva et inmda tout le territoire des valléea basses le long de la rivière, noyant les habitants, renversant leurs maisons, emportant les chevaux, les bestiaux^ et tout ce qui se trouvait sur la rive, bouleversant et ravaageant tout. Cette Inondation violente et subite s'étendit jusqu^à la ville 4e Genève. On. dit qu'il y eut dans cette ville une telle masse d'eau , qu'elle s'élevait au - dessus des murs. Cela n'est pas difficile à croire, parce qu'aux environs le Rhône coule dans un défilé entre des montagnes, et que, lorsqu'il est obstrué, il ne trouve pas sur les côtés d'issue par où il

puisse s'écouler. Le fleuve emporta aussi les débris de la montagne renversée, et la fit tout-à-fait disparaître.

«Après cela, trente moines de l'endroit oii étoitbâti le fort récemment écroulé vinrent, et fouillant la terre sur la partie de la montagne deiHeurée debout, y trouvèrent du fer ou du cuivre. Pendant qu'ils étaient oocupés i extraire ce métal, ils entendirent la montagne mugir de nouveau comme auparavant; mais y restant, retenus par une âpre cupidité, la couche de terrain qui n'étoit pas encore tombée se renversa sur eux, les ensevelit et les fit périr : on ne les a plus retrouvés depuis. »

Ce désastre ne fut pas le seul ; il fut suivi d'une peste qui dépeupla l'Auvei^e, et cette calamité, au dire de l'historien des Francs, fut annoncée par des phénomènes célestes que, dans ces temps d'ignorance, on considérait comme d'effrayants prodiges.

«Plusieurs fois il parut autour du soleil trois ou quatre clartés très grandes et très brillantes, que

remplit le grand canal et s'élève même par-denotiet bords.» Uoe circonstance iious fait croire qat la formation du pont naturel décrit par H. de Saussure est postérieure à l'époque de la conquête romaine et date de l'éboulement rapporté par Grégoire de Tours; c'est que César, dans sa description du cottrs du Rhône (Guerre des Gaules, 1. 1, c. 6), n'en h\i aucune mention , bien qu'il parle de plusieurs gués existant sur ce fleuve. — Si le pont eOt existé a'ors, U aurait certainement été compris par ce grand capitaine dans les points à défendre pour empêcher le passage des Helrétiens (voyez 1. 1, I. liyC. S).

lespaysansappelaient des soleils, et ils disaient: a Voilà dans le ciel trois ou quatre soleils. » Une fois, au commencement du mois d'octobre, le soleil se montra tellement obscurci qu'on n'en voyait pas luire la quatrième partie; H paraissait sombre, décoloré et semblable à un sac. Une de ces étoiles que Ton appelle comètes, portant un rayon semblable à un glaive, se montra au-dessus du pays pendant une année entière.^On vit le ciel ardent, et il apparut beaucoup d'autres signes. — Dans une église d'Auvergne; au moment où Vm célébrait, dans une certaine fête, la vigile

du matin, bb oiseau , de ceux que nous appelons alouettes , entra et éteignit avec ses ailes toutes les lumières qui brillaient dans l'église. On eût dit qu'un homme les tenant à sa main les avait toutes à la fois plongées dans Teau. Puis, passant sous le voile du sanc» tuaire, l'oiseau voulut éteindre la lampe; mais les portiers l'en empêchèrent et le tuèrent. Un autre oiseau en fit autant aux lanipes qui briOaieDt dans la basilique de Saint-André.

«La peste survint; il y eut dans tout le pays une telle mortalité parmi le peuple qu'il est impossible de compter la multitude de ceux qui périrent Les cercueils et les planches manquaient; on enterrait dix corps et plus dans la même fosse. On compta un dimanche, dans une basilique de Saint-Pierre « trois cents corps morts. La mort était subite; il naissait dan» l'aîne et dans l'aisselle une plaie semsemblable à la morsure d'un serpent , et ce venin agissait tellement sur les hommes, qu'ils rendaient l'esprit le. lendemain on le troisième jour, et la force du venin leur ôtait entièrement le sensi Alors mourut le prêtre Gaton, qui, tandis que beaucoup foyaient la contagion, demenra constanuneDt dans le pays, ensevelissant les morts et fiiisant courageusement les prières. Sa grande humanité et l'affection qu'il montra pour les panvres doivent «vov racheté son orgueil , s'il en a eu quelquefois. (Voir pages 89 et 90.) L'évêque Gautin, qui courait de lieux en lieux par crainte de la peste, n'évita pas la mort. Étant revenu à la ville, il tomba malade, et mourut la vdle du dimanche de la Passion. Tétradius, son cousin-germain, moorut à la même heure. — Xyen , Boiurges, Ghàlons et Dqon, forent dépeuplés par cette terrible maladie K »

<La peste et les autres maladies contagiaies frisaient dans le moyoi âge de beaucoup plus grands rarages que de nos jours; il en était de même de la famine.— On rient de Toir la description que Grégoire de Tours fait de la peste; voideelte qu'il trace d'une famine sunrenue peu d'années après :

«Cette année, presque toute la Gaulé fut accablée de la Amine. Beaucoup de gens firent du pain avec des pépins da raisios, des noisettes et des raciuaa de ftwgère desséchés et réduites en poudre; on y mêlait un peu

de farine. D'autres en firent avec du blé encore vert. 11 y en a même beaucoup qui,

lié

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE.

aHaoB

inTaiioo des Lemliardi et des Saxons dans la Gaule. -« Les

éféques gaerriers (570^4)«

En séparant son armée de celle de Sigèbert, Gomhrtn avait à défendre lui-même ses États contre les invasions successives des Lombards et des Saions.

Les Lombards, peuplades d'origine germanique, auxquelles, vers Tan 526, Tempereur Justinien avait assigné des habitations dans la Pannonie et dans la Norique, profitèrent de la chute de la monarchie des Ostrogoths et du départ de Narsès, rappelé à Constantinople par les intrigues de Timpératrice Sophie, pour envahir l'Italie et pour y fonder un royaume.— A peine établis (vers 668) dans les terres qui avaient été le partage des Goths, et après eux des Romains, ils franchirent les Alpes (en 670) et se jetèrent sur la Provence, afin d'y trouver le butin qui commençait à leur manquer dans la Péninsule, ravagée depuis tant d'années par les Barbares. — Le pays qu'ils dévastèrent dépendait du royaume de Bourgogne. Leur irruption fut tellement inattendue qu'ils trouvèrent les Bourguignons sans défense.— Le patrice gallo-romain, revêtu, suivant un antique usage, du commandement suprême des armées bourguignonnes, était alors un certain Amatus, qui s'empressa de réunir les troupes, en petit nombre, que la guerre contre Ghilpérie laissait disponibles, et de marcher contre les Lombards. Malgré son courage, il fut battu et périt dans la déroute des siens. Après cette victoire, les Lombards, chargés de butin et emmenant des milliers de captifs, repassèrent tranquillement les Alpes.

Les richesses enlevées dans cette première expédition excitèrent les Lombards à en tenter une seconde l'année suivante. Plusieurs bandes

considérables, réunies sous im même chef, remontèrent la Doiré jusqu'au mont Genève, franchirent le passage qu'offre cette montagne, descendirent par la vallée de la Dorance et arrivèrent dans le voisinage d'Embrun, à un lieu nommé Mustiacalmes. Là, les Lombards furent assaillis simultanément par deux corps d'armée bourguignons, qui, les prenant •n tête et en queue et leur fermant les deux issues du défilé, en firent un effroyable carnage. Les Bourguignons étaient commandés par un nouveau patrice, Ennius Mnmmote, auquel cette victoire, suivit d'autres non moins importantes, donna la

n^ayant pas 4e liniie, cadllaient différentes herbes, et après les aTOir mangées mouraient enflés. Plusleors monrarent coninnés pnr la fafm. Les marchands pillaient le peuple d'une UKirièrs criante... iM pauvres sa metuient en serritude, afin dfatsif quelques aHmedis. »

^ Voir GauU franque, L i, c. ni, p. 32.

réputation d*être, le plus habile homme de guerre de son temps«

Un incident remarquable de la bataille oonirt les Lombards fiit la part qu'7 prirent deux frères, Sa* lone et Sagittaire, évêques tous les deux, le pre« mier d*Embrun, le second de Gap, qui, «oabliant les devoirs de leur ministère, armés, dit Grégoire de Tours , non de la croix céleste , mais dn casqot et de la cuirasse terrestres, tuèrent beaucoup d'hoin* mes de leurs mains. » C'était le premier exemple de prêtres chrétiens allant à la guerre pour y verser du sang. Tout le clergé des Gaules en montra ua grand étonnement et une vive affliction; et dans un concile , où fut débattue la punition à infliger I ces évêques, l'exemple de courage militaire qu'ils avaient em pouvoir donner contre des barbares agresseurs et dévastateurs de leurs diocèses, Ait compté parmi les plus grands scandales d'une vie qui en avait d^ailleurs offert beaucoup d'autres. Ils furent déposés tous les deux 1.

* Cette déposition, prononcée par le concile de ChâlouMor- SaAne, STait été précédée d'une atatre condamnation prononcée par un synode S Ljron, et qui ne fiit pas définitive. te pape Jean 111 la réf oqua; les deux frères tarent nplaeii nr ipin siècles, mais leur conduite jr derint telle, qu'll

Edlul lei déposer de nouveatL — Voici ce que Grégoire dt Tours rapporte de leur Yle :

■teloneetliaglittéfft.éleTéa tous las deux par aaiiitlfietf, évêque de Lyon , qui leur arait conféré le diaconat , Aireat ^u Tun é véque d*Eaibrun, et l'autre évêque de Gap. Parreous i l*éplicopat,et se trodtam linéi à eol-mêmes, Us otimineicèrent à s'adonnar , avec uns fm^ur lliaensée , an déYiatations, aux Toies de fait, au meurtre, I Tadultère et 1 divers crioMS. Victor, évêque de Saint •t'auUTrois-Cbâieaux, célébrant la (éxtdeti tiaiaance, iM ènVoyèreiit une trbUpe ((ai toinha sur lui à coups d'épée tt de ièchei. Ces lumms déchirèrent ses vêtements , blessèrent ses servUc-ri, et. emportant les vasei et tout l'appareil du finMo, laissèrent l'évêque couvert d'outrages. Là chose ayant été portée devaitt le roi Gohthran, le roi ordonna qa'U fût assemblé un synode dans la Tida de Lyon. tiCl évêques réunis an patriarche Nicet troovêrem les deux frères grandement coupables et ordonnèrent de les dé pouiller de la dignité épiscopale ; mais ceuX-ct, appoyés par le roi, s'adressèrent au pape, et lui etposèl<ent leur dffaiur» connue s'ils eussent été dépouillés sana aucun motif. Le pape adrtna au roi des leUres portant injonction de les rétablir dans Ienn sièges. Conihran accomplit sans retard cette injonction, après les aToir toutefois vivement admonestés.

«Salono et Sagittaire, par asuice piatdtqwp arpcMir, demandèrent l'oubli du passé i l'évêque Victor» et lui remirent les gens qu'ils ayaient fait courir sur lui ; mais Victor, se rappelant le précepte du !teigneur, de ne pds rendre à ses ennemis le mal pour le mal, renvoya ceux-ci librea, sana leur avoir fait éprouver aucun mauvais traitement.— Et, à cause de cela, il fut par la suite privé de la communion, pour avoir épargné en secret, et sans demander l'avis de ses confrères, les ennemis qu'il avait accusés publiquement...— Les deux frères cependant se livraient tous les jours aux plus grands forfaits, et, dans le coinbat que Mummole soutint contre les Lombards, ils se couvrirent d'armes comme des laïques, et tuèrent beaucoup de Lombards de leur propre main. Ils tournaient aussi leur cruauté contre pluMeufs de leurs concitoyens, les faisant frapper de coups

de bâton jusqu'à effusion de sang, d'où il arriva que la clameur populaire parvint de nouveau jusqu'au roi , et le roi ordonna qu'on les aînât de*

LIVRE II, CHAPITRE VII

tit

saa

J3a corps bobAp«iii de Snons, appartenant I une peupf ade autrerois tributaire du .roi d* Australie , et qiii ataïc abandonné le territoire qu*elle oœcupail pour suifre tes Lombards dans leur expédifiim en Italie, avait résolu une irruption dans la Gaule , et Texécutait au moment même od Mummo obtenait sa vietotre contre les Lombards. Le pitriee bourguignon , apprenant que des ennemis DMveaux se présentaient dans les défilés des Alpes mafittanei et se proposaient d'envahir la Prorence, le bAta, àvee son armée Tictorieuse, d'accourir à leur rencontre.— Les Bourguignons livrèrent aux

vaut Inl U>rsqii*tli furent venus, U ne voqlut pas qu'ils paruMent à tes yeux, ordonnant, avant de leur donner audience, qu'^n examinât sMis étaient dif^nes d'être admis en la présenee Mirale. IMA Kagihtaire, vivement irrité » prenant la chfMe fort à c«|ir (i) 4tait vain ^ |é(sgr d'esprit ^ a)M>ndan(en paroles déraisoniial)les), commença à déclamer fort contre le roi , et à iîn qae ses lits ne pouvaient posséder son royaume, parce qat léir nèrè avait M prise parmi las servantes de Magnacbalra nour entier dans 1^ lie da roi, ignorant que maintenant, sans s'iuf^rmef de la naissance des fendues, on appelle enbnts dv roi ceux qui ont été engendrés par le roi.— Le roi nqrMt «i>ed fot exirtaemeat irrité: il enleva aux dcui évéqofS kiatg^ çbmu|, learsiarviteuriet loutoa qaMlspouvaiciit av^ift qt ordqfNfa qu'il* fussent enfermés, pour y foire pépittance, en des mqnastèrêl situés dans des lieux fort éloij^nés, ne leur Islaaant à èbaeon d'eux qu'un seul derc. n donna des ordres tarribics aiu jufcs dn Hea, pour qu'ils les assest garder par

4qs 61)* année, et ne equffrissent.paa que personne pat les ^enlr visiter.

«Le roi, en ce temps, avait encore deux fils, dont l'atné tnanba malade. Alors les fomiUiers du roi vinrent à loi et lui dirent : «Si le roi daioae écouler favorablement les paroles de «ses serviteurs, elles se feront entendre à tes oreilles. > Le roi répondit : • Dites ce quil vous plaft. > Et ils dirent : • Prends «garde qae ces évoques n'aient été condamnés à l'exil sans le ^Q^rttar , HNIcdient que les péebés du roi pèsent sur quel- « qu'un , et qu'ainsi le fils de notre seigneur vienne à périr. » Gonthran ému dit : «Allez au plus vile, et relâchez-les, en les «conjurent de prier pour nos petits enhnls. »on alla vers eux, et U\$ ffeceiit mis en litierté.

«Sontisdii mopastère, ils se réunirent; et» s'embrassant parce quile ne s'étaient pas. vus depuis long-temps, ils retoitmèrent 1 leurs cités , tellement touchéi de componction.

S'en lei viqrait sms relâebe cbanter des psaumes, célébrer ^eâneSf ^xen« i'auméue, passer les jours à la koiure des chants de Ilavid,et les nuu k cbanter des hymnes et à méditer des le^ns ; mais une telle sainteté ne sesouUnt pas long-temps une tache; ils retournèrent â leurs anciennes pratiques, et paeaaieqt aosrveat des nuits à banqueter et à boire ; teileinent me, loreqve dapa l'église les devcs cèlèraient les matines, ii| deo^nciaient f boire et faisaient couler le vin. Il n'était piue <|Uea(lon de bien ; ils ne songeaient plus a dire leurs Heutts; Aa reUMtr ia l'aureee, Ito se levaient de taUe, et es cou» vrpna de «étements moelleux, ils s'ensevelissaient dans le sonanieil jumiu*^ I? troisième heure du jour; ils ne se faisaient p2|a faute de femmes pour se souiller avec elles ; puis se levant entraient émoê le bafo, et de là pasMient à la table; ils s'en lavaient la eoir • et se mettaient alors è seupir jusqu'au lever du soleil» eomine nous l'avons dit. Cest ainsi qu'ils faisaient tous leq jour*, jusqu^à ce qu'enfin la colère de Dieu tombât sur

eut.... «

bagittalrat comme on le verra pins loin, ayant pris parti poar Gondobald Ballomer, fut tué après avoir livré par trahison cet infortuné fils de

Chlouire aux satellitei de Gon-

irban. Salone pdril aiml ton mtsérablwent.

Saxons, sur le territoire de Biez , au bord de la ri-> vière d'Asse , une bataille oA ils obtinrent Tavan* tage , mais oit le succès ne fut pas' assez déeidé pour que Mummole ne redoutAt point de pousser aes ennemis an désespoir.— Le patrice entra donc en négociation avec les Saxons et leur permit de rentrer en Italie, mais i condition qu'ils n'emporteraient rien du butin qu'ils avaient fait en Provence, et que. Tannée suivante, ils reviendraient avec leurs femmes et leurs enfants se replacer sons le gouvernement des Francs, et occuper de nouveau, en Saxe , le territoire qu'ils avaient abandonné pour se joindre aux Lombards.

Les Saxons revinrent , en effet , Tannée suivante (674); ils passèrent les Alpes, divisés en deux bandes qui, réunies sur les bords de la Durance, formaient une masse de deux cent mille individus^ Mummole observait leur marche. Ils avaient promis de marcher en ordre et d'épargner le pays. Mais, fiers de leur nombre , ils ne tardèrent pas à manquer i cette promesse, ils pillaient les graine, CBiih valent lea troupeaux , coupaient lea vignes el lea oliviers , et quand ils se voyaient forcés de payerles vivres dont ils avaient besoin, ils frisaient lenra paiements avec des pièces de bronze ou d'étain , frauduleusement recouvertes d'une feuille d'or on d'argent. Tout alla bien pour eux jaaqu'au passage du RMne. Mais là, il leur fallut satisfaire ceux quHl^ avaient dépouillés, sous peine de se voir dépouilléa eux-mêmes par une armée nombreuse cpie Mummole y avait postée.

Ayant traversé les États du roi de Bourgogne et ceux du roi d' Austrasie , ils trouvèrent, à leqr arrivée en Saxe, d'autres peuples établis*sur les terres qn'ila avaient naguère abandonnées. Ces terres avaient été occupées, depuis leur départ et avec Tagrément du roi Sigebert, par une tribn de ^uèves. Lea Sufen ves offrirent vainement de leur en restituer la nm^ tié. Les Saxons refusèrent tout accommoderneBl. Une bataille eut lieu , maia les Suèyea obtinrent ta victoire : de vingt-six mille guerriers saxons il n'ca resta que six mille qui furent obligés de se contèa*ter de la portion

de territoire que les vainqueurs, sur la demande de Sigebert, voulurent bien leur accorder.

Les Lombards avaient voulu profiter de l'embarras où ils supposaient que le passage des Saxons avait jeté le roi de Bourgogne; trôna de leurs chefs Amon, Rhodan et Zaban, réunissant chacun une bande nombreuse de guerriers, franchirent simultanément les Alpes par divers passages. Mummole, débarrassé des Saxons qu'il avait fait escorter et surveiller jusqu'à la frontière de l'Austrasie, marcha contre les Lombards. Il vainquit deux de leurs bandes, celle de Rhodan à Grenoble, et celle de

li2

FRANGE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

mtB

Zaire à Emimont; la troisième était trop faible pour Taf tendre et le combattre; Amon s'empressa de repasser les Alpes; mais déjà les neiges en embarrassaient les chemins, et il fut forcé d'abandonner dans les défilés la majeure partie de son butin.

Nouvelle guerre entre Sigebert et Chilpéric. — Mort de Théodebert. — Chilpéric se réfugia à Touraine (571-574).

La séparation de Gontran et de Sigebert avait rasé le courage au roi de Soissons. — Chilpéric rassembla une armée nouvelle, dont il obligea Théodebert à prendre le commandement, malgré le serment que celui-ci avait fait de ne jamais porter les armes contre son oncle; ensuite il recommença la guerre.

Théodebert passa la Loire et s'empara de toutes les villes que le roi d'Austrasie possédait sur ce fleuve. Tours fut occupée sans coup férir. L'armée austrasienne essaya de défendre Poitiers; mais elle fut vaincue dans une grande bataille livrée sous les murs de cette ville, qui tomba au pouvoir de Théodebert. Profitant de sa victoire, le jeune prince revint sur Limoges, qu'il prit en passant, et de là sur Gahors, dont il se rendit maître également.

La marche de l'armée neustrienne fut partout marquée par le pillage, la violence et la dévastation. Les soldats de Chilpéric ne respectaient même pas les édifices consacrés au culte ; ils brûlaient les églises, renversaient les monastères, outrageaient to vierges vouées au Seigneur, et tuaient les prêtres, a En ce temps-là, il y eut dans l'Église, dit l'auteur de V Histoire ecclésiastique des Francs, un plus grand gémissement qu'au temps de la persécution de Dioclétien. >

Sigebert, poussé à bout , demanda des auxiliaires aux peuples barbares qui , au-delà du Rhin , étaient ses tributaires ou ses alliés. L'approche de ces hommes farouches jeta une égale terreur parmi les sqjeis de Chilpéric et parmi ceux de Gonthran. Le roi de Soissons profita de cette circonstance pour obtenir l'alliance du roi de Bourgogne, en lui persuadant que le péril était commun. Gonthran , avec ses Bourguignons y se chargea de défendre le passage de la Marne, et Chilpéric, avec les Neustriens, prit position sur la Seine.

Le roi d'Austrasie arriva suivi de sa redoutable armée. Trouvant tous les passages gardés, il envoya un message à Gonthran , et lui fit dire : « Si , a pour ton malheur, tu persistes à me fermer le pas- «Mflf^i Je marcherai contre toi avec mon armée.» Gonthran , effrayé, crut prudent de renoncer à l'alliance de Chilpéric, et s'unit avec Sigebert.

Le roi de Soissons apprit bientôt la défection du roi de Bourgo£(ne, et Farrivée de l'armée austra-

aïeone. Dés^pérant de défendre la positioa qu'il |

occupait, il abandonna son camp et se retira {Mis du bourg d'Alluye, derrière le Loir, rivière qui traverse le diocèse de Charu^, Là, au lieu de Jivrer bataille , il envoya demander la paix, en offrant i Sigebert la restitution de toutes les villes prises par Théodebert.

Le roi d'Austrasie qui redevenait ainsi, sans combattre, possesseur des conquêtes de son ennemi , voulut bien la lui accorder. Mais les étrangers, qui n'étaient accourus du fond de la Gennailie que dans l'espérance d'un riche butin, virent avec dépit cet accommodement des deux rois; ils

pillaient et livraient aux flammes les bourgs des environs de Paris , emportaient les objets précieux , et emmenaient les habitants captifs. Sigebert essaya de protéger contre leur cupidité et leur fureur dea populations innocentes; mais ce fut vainement. Alors il voulut se bâter de revenir en Austrasie, afin de faire au plus vite repasser le Rhin à ses auxiliaires embarrassants. Mais, aii moment du départ, une sédition éclata contre lui. Quelques-uns des plus hardis lui reprochèrent de s'être, par une paix honteuse, soustrait à de glorieux combats. Aussitôt il s'élança sur son cheval de bataille, et s'avança intrépidement parmi les mutins. Son langage, ferme et conciliant tout à la fois, calma leur fureur; mais lui resta profondément irrité, et, h sédition apaisée, il en fit saisir les principaux instigateurs, qui furent lapidés à la porte da camp.

Chilpéric, forcé de rendre toutes ses conquêtes, n'avait fait la paix que parce qu'il avait craint qu'une bataille perdue ne lui fit perdre la couronne. Aussi, dès l'année suivante, voyant Sigebert éloigné, et sachant Gontran disposé à se tourner contre le roi d'Austrasie, il reprit les armes. Cette fois, il mit sur pied deux armées; l'une de ces armées, aux ordres de Théodebert, se dirigea vers la Loire, pour recommencer la conquête des villes de l'Aquitaine appartenant au roi d'Austrasie; l'autre, dont il prit le commandement , envahit la Champagne et s'avança jusqu'à Reims, brûlant et rava* géant le pays.

A la première nouvelle de ces hostilités, Sigebert rappela à lui ses tributaires, qui avaient d^i passé le Rhin, et revint rapidement à Paris. De là^ il se disposa à marcher lui-même contre Cbilpéric; mais avant d'attaquer le roi de Soissons, il envoya deux généraux austrasiens prendre le commandement de ses leudes de l'Aquitaine et des milices de Tours et de Châteaudun, pour foire la guerre à Théodebert. Ces deux généraux mirent de Pacti* vite dans leur expédition ; en peu de jours , ils enrent rassemblé une armée , avec laquelle ils attaquèrent, non loin d'Angoulême, l'armée neustrioine, et là défirent complètement. Théodebert» blessé 4

LIVRE II, CHAPITRE ViI

dm

mort, resta sor le champ de bataille. Un de ses sen^ears rechercha son cadavre, le lava, l'enveloppa de vêtements honorables et le fit ensevelir dans la cité d'Ângoalème.

Tandis qae les généraux autrasiens recouvraient ainsi ses possessions de VAquitaine , Sigebert renouait son alliance avec le roi de Etourgogne. — Gonthran, prompt à changer au gré de ses intérêts , abandonna le parti de Gbilméric, quoique peu de temps auparavant, dans une entrevue à Soissons, où furent échangés de riches présents, il eût encouragé lui-même le roi de Neustrië à commencer la guerre.

Qiilméric apprit à la fois le désastre de son armée, la mort de son fils et la trahison de son allié. Attéré par ces nouvelles, il se hâta d'évacuer la Champagne, et se réfui^a, avec sa femme et ses fils , dans la cité de Toumay.

Entrée de Sigebert à Paris. — Sifiebert eit prodamé roi à Vitry par les leadet de CSiilméric.— Frédégonde le fait aisaisiDcr (575).

Une seule campagne et une seule victoire avaient ainsi rendu au roi d'Austrasie ses États et sa prépondérance. Sa fortune était au plus haut point. 11 fit occuper toutes les villes situées au-delà de Paris, et il alla lui-même à Rouen, dont il pensait que le siège présenterait quelques difficultés; mais cette yille, loin de résister, se hâta de lui ouvrir ses portes ; elle évita ainsi d'être pillée ; car le roi avait résolu de l'abandonner à la rapacité des soldats' d'outre-Rhin ; mais la prompte obéissance des habitants et les conseils de ses généraux le firent changer de résolution.

Dé Rouen, Sigebert se rendit à Paris, où son épouse Brunehaut vint le rejoindre avec ses enfants.

La cause de Ghilméric paraissait perdue.^ Les leudes parisiens du roi de Soissons et les principaux seigneurs des provinces qui , après avoir ap-

partenu au royaume de Childebert et de Gharibert , étaient devenues, par le dernier partage, les provinces de Chilpéric, résolurent de l'abandonner; ils envoyèrent auprès de l'égébert , pour lui dire qu'il s'avancât vers eux, et qu'ils lui jurerait fidélité.

Sigebert dirigea son armée vers Tournay, se proposant de marcher lui-même contre cette ville lorsqu'il aurait été reconnu roi par les leudes de l'ancien royaume de Paris.

11 paraît qu'avant de partir, il manifesta l'intention de ne plus se laisser abuser par une feinte soumission et le projet de mettre Ghilpéric hors d'état de le tromper à l'avenir. Ses motifs de plaintes étaient tels, que l'on craignit généralement que toute vengeance ne lui parût juste. Saint Germain, Evêque de France. — t. n.

alors évêque de Paris, un de ceux qui avaient sans doute conservé quelques relations avec le roi fugitif, se présenta devant Sigebert, et, après avoir essayé vainement de le dissuader d'aller à Tournay , lui dit : «Pars donc , puisque tu l'as résolu. Si a tu y vas sans aucun dessein contre la vie de ton frère, tu reviendras vivant et victorieux; mais si tu as d'autres pensées, tu mourras; car Dieu a «dit par la bouche de Salomon : a Celui qui aura «creusé une fosse pour son frère, y tombera lui-même.»

Le roi d'Austrasie fit sans doute peu d'attention aux paroles menaçantes de l'évêque : il partit. Arrivé à Vitry, non loin d'Arras, il y trouva les leudes et les seigneurs autrefois sujets de Childebert, qui, renonçant à leur obéissance envers Ghilpéric, le placèrent, suivant l'usage des Francs, sur un vaste bouclier , et le proclamèrent roi.

Sigebert triomphait; mais deux hommes, serviteurs de Frédégonde, ou gagnés par elle, se glissant dans la foule, réussirent, sous quelque prétexte, à s'approcher de lui. Ils étaient armés de poignards dont la lame était empoisonnée. Tous les deux le frappèrent, chacun dans un des flancs. Le roi poussa un cri, tomba et mourut.

On conçoit aisément la confusion qui suivit un pareil attentat. Les leudes fidèles se précipitèrent sur les assassins, qui furent massacrés;

mais qui en se défendant tuèrent ou blessèrent un grand nombre d'hommes, parmi lesquels on cite deux chambellans du roi, le Franc Charrégisile et le GùQi Sigila.

Cependant Chilpéric, entre la mort et là me, attendait l'issue de la trahison ourdie par Frédégonde. Des messagers vinrent lui annoncer la mort de son frère. Il sortit aussitôt de Tournay suivi de sa femme et de ses fils, et voulant profiter complètement du retour de fortune qu'un fratricide lui procurait, il se rendit dans le camp même où gisait le cadavre encore sanglant. Il s'y présenta en maître irrité, en roi offensé. Les seigneurs, qui la veille l'avaient abandonné pour se joindre au roi d'Austrasie, se hâtèrent, par une prompte soumission, de faire oublier leur défection momentanée. Quelques-uns des Francs Austrasiens, sujets naturels de Sigebert, se donnèrent aussi à Chilpéric.

Le roi de Soissons, craignant que les restes de son frère, rapportés en Austrasie, ne fussent donnés en spectacle et ne servissent à rappeler le crime, ordonna de les ensevelir précipitamment dans le bourg de Lambres. Peu de temps après, il les fit retirer pour les transporter à Soissons, dans

^ < Armés de ces forts cooteaux , vulgairement appelés sera' masax.J^ ^G^âMfaM M Toofts, L iv.

il4

FRANCE HISTOIRE ET MONUMENTALE.

la basique d« SaiotrlMiédard i où Gbm^îre, l6«r père à tous les deux « avalt été enterré.

Lorsqu'une mort inattendue précipita Sigebert du F^Ue d^ prospérités , ce prince» âgé de quarante ans comptait quatorze années de règne, durant lesquelles il s'était montré en toute occasion habile» intrépide et généreux. Il était aimé» redouté et puissant. 11 avait fait preuve de fermeté dans les revers et de modération dans la victoire. Sa justice et sa bonté le faisaient chérir de ses sujets. Sa loyauté et sa munificence lui avaient concilié la foy de ses ennemis. % Cependant il tomba, dit un

hisU>rien, et la fortune qui prévalut sur la sienne Fut celle de Frédégoade et de ChilpéricI»

CHAPITRE VIII

onKPiic moi M HsusTin.

Captivité de Braoehaut et de son enfant.— MliTranct de Cbildebert. ^11 est priiGltaié roi d'AtittrasIe.— Mariage de MéroTée et de Bruoebaut. — C3)U|)énc est firoa de «lettre Brunebatit en liberté. —Guerre contre Chilpéric— Défaite de Didier.— Colère de Chilpéric fXHilœ IUroWe. '^^ Fuite de Mérovée. — Mérorée et (kmtliraa- Boson daou la basilique de Saint-Martia de Twrs.— Frâdictien 4a la druideMe.— Présages tirés des livres salnls.— Mort de Mérovée.

— Jogeant et coadamiutioii de ftétextat— Guerres avec Wa> roch, comte de Vannes.— Adoption de Cbildebert, roi d'Atistrasie, par Gonthràn', roi de Bour^dgne.— Impôts excessifs. — Sédition populaire* — Aeusatiop portée contre Gré^oife de Tours.

— Son acquiescement.— Peste effrayable. — Mort des fils de Frédégonde.— neveu de cette reine. — Assassinat de Chlovis et d'Audowère. — Alliance de CbMpéric et de (^Idebert.— Guerre entre les rois.— Guerres civiles.— Brunebaut sépare Lupus et UrsioB.— IngODde.— Rigonthe.— Mort de Chilpéric.— Son caractère.— Ses prétentions héréditaires. — Manin d« teda|M. — BMari?, misères et calamités publiques.

lQeraQfi7\$à'anS84}.

Captivité de Brunebaut et de ses enfants. — Délivrance de V Cbildebert. — Il est proclamé roi d'Austrasie [575).

Aidé des conseils de Frédégonde, et obéissant à l'impulsion de cette femme hardie et persévérante^ Chilpéric montra, pour profiter de la révolution subite causée par la mort de Sigebert, une activité qui semblait devoir garantir la durée de son triomphe.

Tandis que son fils Mérovée partait avec une armée pour s'emparer de ce territoire de Poitiers stüet de tant de guerres entre la Neustrie et TAustrasie, un général audacieux, Roccolène, se dirigeait vers Tours, dans le but de prendre possession du reste de TAquitainn anstrasienne. Enfin des leudes dévoués au roi de Soissons se rendaient en eq hâte à Paris , y relevaient le courage de ses partisans, surpcenaient et gardaient capiifii la veuve et les enfants du roi Sigebert, parmi lesquels se trouvait le jeune Childebert, âgé de cinq ans, héritier du trône d*Aust|rasie»

La fortune «emblait eonn^ice du crime» Tout réussissait selon les ¥ (guz du roi fratricide; o^is cette prospérité, en apparence si ai^surée, q^ dura pas long-temps.

Tous les seigneurs austrasiens n'avaient pas oublié leurs serments. Un de ceux restés fidUes à la fiimille de Sigebert, Gondobald , qui avait naguère combattu avec courage, dans les plaines de Poitiers, contre Tarmée neustrienne, trompant ou séduisant les soldats qui gardaient Childebert, pénétra dans le doiûon où Tenfant-roi était renfermé 9 et réussit, durant une nuit obscure, à enlever le jeune prince en le plaçant dans une corbeille avec laquelle il se laissa courageusemept glisser le long d'une corde snspfindue aux crénaux du doiûon. (^imqfig vivement poursuivi par les soldats de Chilpéric, Theu* reigx Gondobald réussit h atteindre la cité de Metx.

La délivrance du jeune roi excita dans VAustrasie une joie universelle. Tous les chefs, les leudes et les seigneurs austrasiens s'empressèrent d'accourir autour de cet enfiaint. Ceux même qui s'étaient rangés du côté de Chilpéric abandonnèrent son parti. La régepce, que* Tâge du roi rendait nécessaire, ne pouvait pas être diqpftée par Brunebaut, qui était restée captive en Neustrie , et Tespoir d'être appelés i y prendre part flattait l'ambition des pricipaux leudes austrasiens. Le peuple trouvait dans cette royauté, si merveilleusement conservée au fils de son roi assassiné, la garantie de la nationalité et de rindépendanee, qu'une fusion avec la Neustrie ou la Bourgogne lui eût lait perdre. GbildelMsrt fut donc proclamé solennellement roi d'Anstraaie , au milieu des (acclamations de l'allégresse générale, pendant les fttes de NoU de l'année 676«

Mariae de Mérovée et de Brunebaut.— CbUpéric est forcé de mettre Brunebaut en liberté (576}.

La délivrance et la proclamation de Ghiiddiirt renversaient tous les desseins que Chilpéric avait conçus sur le royaume d'Austrasie.

Ce ne furent pas les seules atteintes portées à sa nouvelle fortune.

Le roi de Soissons avait exilé Brunebaut; mais avant son départ de Paris, la veuve de Sigebert avait été aperçue par Mérovée, à qui sa vue avait inspiré une vive passion.

Fils d'Audowère, héritier futur de Ghilpdric, Mérovée portait la Frédégonde une haine qui devait le faire bien accueillir par Brunebaut. Le jeune prince eut avec la reine détrônée plusieurs entrevues sur lesquelles les historiens ne donnent aucune détails, mais où sans doute furent conçus les projets qui plus tard furent mis à exécution.

Au moment où Obilpéric s'attendait à recevoir la nouvelle que son fils, ayant mis tout en œuvre

LIVRE II, CHAPITRE VIII

l'action contre Poitiers, achevait, réuni à Rocolène la conquête de l'Aquitaine, il apprit qu'il venait d'épouser Bruoéhaui.

Abandonnant l'armée confiée à son commandement, Mérovée était venu au Mans, où il avait eu avec sa mère, reléguée dans un monastère de cette ville, une longue entrevue. Ensuite il s'était rendu à Rouen, dont l'évêque Prétextât avait été son parrain, lors de la cérémonie du baptême. Cet évêque, homme d'un caractère faible, et qui portait à son fils spirituel une vive affection, n'avait pas hésité un instant, malgré la parenté de Mérovée avec Brunebaut, à bénir leur mariage.

L'étonnement de Ghilpéric et la fureur de Frédégonde furent sans doute portés au comble : ces deux dignes époux perdaient ainsi tout le

fruit de l'assassinat de Sigebert. Le roi de Menstrie se trouvait bravé par le fils en qui il avait mis toute son espérance. Prédégonde, au moment où elle se réjouissait d'avoir renversé Brunehaut du trône (fAustrasie, voyait son ennemie implacable assurée de s'asseoir un jour sur le trône même de Neustrie. Toutefois, leur ressentiment et leur dépit ne troublèrent pas leur prudence. GbîTpérle, prompt à se résoudre, arriva dans Rouen avant même qu'on pût le supposer instruit de la cérémonie qui venait de s'y accomplir.

Effrayés et surpris de cette brusque apparition, Brunehaut et son jeune époux cherchèrent un asile dans une église dédiée à saint Martin, et qui était bâtie sur les murailles mêmes de Rouen. Ghilpéric, désespérant de les obliger à sortir de cet asile qu'il n'osait violer, eut recours à la ruse. Il feignit de se réconcilier avec son fils, et jura solennellement que, puisque telle était la volonté de Dieu, il ne forcerait pas Mérovée à se séparer de Brunehaut. Les deux époux sortirent alors de leur asile, et le roi, continuant à dissimuler, célébra leur mariage par une fête.

En s'unissant au fils de l'assassin de son premier mari, la veuve du roi d'Austrasie avait conçu l'espérance de relever sa fortune sur les ruines de celle de Prédégonde. Son mariage, destiné à lui concilier l'appui d'une partie des leudes de Ghilpéric, était célébré à Rouen, tandis qu'une partie des anciens leudes de Sigebert, d'accord avec elle, tentaient un coup de main sur le domaine royal de Brinnac, où se trouvait la famille du roi de Soissons, dont la prise aurait donné à Mérovée et à Brunehaut de précieux otages.— Le duc Godin, qui commandait l'armée austrasienne, arriva à l'improviste devant Brinnac, et faillit y surprendre Prédégonde et Gbiovis, qui n'avaient pas suivi Ghilpéric à Rouen, mais qu'une prompte fuite préserva seule de la captivité.— Instruit de cette tentative avortée,

Oïlpérié fit arrêter Brunehaut et Mérovée et partit aussitôt pour Soissons, où il livra bataille à Godin, qui, malgré son opiniâtre résistance, fut complètement vaincu.

Ghilpéric avait à peine eu le temps de se réjouir de ce succès, qu'une députation des grands austrasien, chargés, au nom de Gbildebert, de la

régence du royaume, se présenta devant lui.— Ges députés désavouèrent d'abord l'audacieuse tentative de Oodin. — Ge due, blessé dans la bataille, était mort peu de jours après sa défaite. — Us réclamèrent ensuite la liberté de la mère et des soMrrs de leur jeune roi.

Le rc^ de Soissons ne pouvait, sans attirer contre lui toutes les forces de l'Austrasie et peut^ être même celles de la Bourgogne, prolonger la captivité de Brunehaut et de ses filles. H consentit donc à les remettre en liberté, mais après un traité dans lequel il fut stipulé que Brunehaut serait exclue de la régence, exclusion à laquelle les régents austrasiens donnèrent facilement leur approbation, et que l'accès du royaume d'Austrasie serait interdit à Mérovée.— Cette interdiction satisfaisait aux inquiétudes de Prédégonde, en mettant obstacle à la réunion de son ennemie avec le fils de son mari.

€;uerre eonlft aiilpéne.-D<fà)te de Didisr (577).

Ghilpéric avait espéré que l'exclusion de Brunehaut de la régence, au lieu de profiter au gouvernement auslasien , y ferait nattre des divisions qui Taffaibliraient, et que, occupé de lutttes et de discordes civiles, ce gouvernement ne pourrait s'opposer à ses desseins; l'événement ne justifia pas cette prudence artificieuse.

Le retour de Brunehaut à Metz fit éclater un vif enthousiasme, et rani-ma dans tous les cœurs l'indignation qu'y avait causé la mort de Sigebert. Un cri de vengeance s^éleva de tous côtés : malgré son désir de conserver la paix, le conseil de régence se vit forcé de déclarer la guerre. Gdnthran s'associa au ressentiment de Brunehaut, et Tarmée des Bourguignons se joignit à celle des Austrasiens. Le patrice Mummole, célèbre par ses victoires sur les Lombards et tes Saxons, eut le commandement des deux armées.

Le théâtre de la guerre fut encore le territoire aquitanique, où Ghilpéric entretenait aussi deux armées , Tune aux ordres de Ghlovis , qui, poursuivant Tentreprise abandonnée par Mérovée, ache^^ait la conquête du t'oitou et de la Saiolohge; Taulre , aux ordres du duc Didier, qui était char-^gée de défendre le pays contre les attaques de Mummole.

Didier et Mummole se rencontrèrent dans les

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

environs de Limoges. Leurs deux armées s'y livrèrent une bataille opiniâtre et furieuse; la victoire resta au patrice bourguignon» qui perdit cinq mille de ses soldats. L'armée neustrienne laissa vingt - quatre mille morts sur le champ de bataille.

Colère de Ghilpéric contre Mérovée. — Fuite de Mérovée.

Irrité de cette défaite, Ghilpéric, aigri par Frédégonde, tourna sa fureur contre Mérovée. Il fit à son fils le titre de roi, lui fit couper sa longue chevelure, lui imposa comme une peine d'ordination sacrée, et renvoya au pays du Maine, afin qu'on renfermât dans le monastère de Saint-Calats. Mais durant ce voyage, Mérovée fut délivré par un de ses serviteurs nommé Gailen, homme dévoué, qui, s'étant, avec quelques autres hommes courageux, posté en embuscade, attaqua les gardes du prince et les mit en fuite. — Mérovée, ayant dépouillé Thabit qu'on lui avait fait prendre contre son gré, se dirigea vers Tours, afin de se réfugier dans la basilique de Saint-Martin. Il y arriva au moment où l'évêque Grégoire célébrait la messe en présence de Ragnemode, évêque de Paris depuis la mort de saint Germain. Mérovée laissa achever la messe commencée; ensuite il se fit connaître, et prétendit qu'on devait lui donner les éloges. Les évêques effrayés refusèrent d'abord; mais le prince, insistant et menaçant d'user de violence, ils cédèrent, pensant d'ailleurs qu'il ne leur était pas permis d'exclure arbitrairement le fils du roi de la communion des chrétiens.

La colère de Ghilpéric fut portée au comble en apprenant la délivrance de son fils et l'asile qu'il avait trouvé. Il fit saisir, dépouiller et condamner à l'exil le diacre et le propre neveu de Grégoire, qui étaient venus lui rendre compte de ce qui s'était passé. Il envoya des messagers dire à l'évêque : a Chassez cet apostat hors de votre basilique, ou je la livrerai le pays aux flammes, d— Il appelait son fils apostat, parce que celui-ci, ordonné prêtre malgré lui, ne se considérait pas comme engagé dans les ordres sacrés. — Grégoire répondit courageusement à l'envoyé du roi : a

Mérovée a trouvé un asile près «du tombeau de saint Martin, et il y restera; l'en «[chasser est impossible. Qui oserait faire, dans un

^ Is mot eulogia avait, à cette époque, plusieurs «{piifications différentes; il dési(pait : 1^ le sacrement de Teucharistie; 2* le pain béni; 3^ les pains bény que les évêques et les prêtres envoyaient ou recevaient en présent; 4^ des présents que les ecclésiastiques disaient aux laïques, en si^ne de respect ou d'amitié, et qui consisuaient le plus souvent en choses l)Snites; 5* enfin des présenu, rétributions ou presutions de diverse nature eitorquées par la force. ^ On voit par le texte de Grégoire de Tours que Mérovée demandait à recevoir le sacrement de VeucharisUe.

«temps chrétien, ce qui ne s'est pas Fait du temps «des hérétiques? i> Ghilpéric, de plus en plus irrité, envoya des troupes ravager le pays de Tours.

Mérovée et Gonthran - Boaon dans la basilique de Saint- Martin de Tours. — Prédiction de la dmidesse. — Présages tirés des Uvreê saints.

Mérovée n'était d'ailleurs pas le seul réfugié que le roi de Soissons aurait voulu faire expulser de la basilique de Saint-Martin.

Après la mort de Sigebert, Ghilpéric, reprochant au duc Gonthran -Boson, qui commandait dans l'Aquitaine austrasienne, d'avoir causé la mort de son fils Théodebert, avait ordonné à Roccolène de le saisir et de le faire mourir. Gonthran-Boson, surpris inopinément par l'apparition simultanée des troupes de Mérovée et de Roccolène, s'étât réfugié dans l'église de Saint-Martin de Tours. Le célèbre Grégoire, auteur de Y Histoire ecclésiastique des Francs, était alors évêque de cette dté métropolitaine. Roccolène le menaça de saccager et de brûler la ville s'il ne lui livrait pas l'ennemi de Ghilpéric.

Grégoire refusa de laisser violer le droit d'asile, et comme Roccolène insistait, menaçant de faire arracher par ses soldats Gonthran-Boson de la basilique, il s'écria : «Malheur à qui fera une insulte a au tombeau de saint Martin; il n^y en a point «d'exemple dans les temps anciens. Malheur à toi «si ton ordre impie est exécuté; malheur au roi luiamèmp

Roccolène, après avoir incendié les habitations et les moissons qui dans les environs de Tours appartenaient à l'évêque, résolut, voyant qu'il ne pouvait vaincre sa généreuse fermeté, de pénétrer lui-même dans l'église et d'y arrêter Gonthran-Boson. U choisit pour l'exécution de son projet le jour où l'on célébrait la fête de V Epiphanie, et, mêlé à la foule des prêtres des autres églises qui , portant la croix et chantant des psaumes , se rendaient à la basilique de Saint Martin , il arriva jusqu'à la porte; mais soit que la contenance de ceux qui l'environnaient lui inspirât des craintes, soit que l'idée de souiller la majesté d'un lieu saint lui troublât l'esprit, le cœur et les forces lui faillirent à la fois. U se bâta de sortir de Tours, quitta même son camp, et se retira à Poitiers, où peu de jours après il tomba malade et mourut. — Cette mort prompte parut à «tous les contemporains un céleste châtiment.

GoDthran-Boson resta donc en paix dans l'asile que le tombeau de saint Martin protégeait si efficacement.— ^11 s'y trouvait encore lorsque Mérovée vint y. chercher un refuge, et Grégoire de Tours dit même que Frédégonde avait pour lui une affiection*

Arliitechire Religieuse duV^ au X^ Siècle ,

/yAJ-c ir.' , ^//cfn i/e Snotu/e . fif" loire . frv^fnm-r lÂiierj'

LIVRE II, CHAPITRE VIII

tion secrète, i cause du même fait (la mort de Théodebert) qui excitait contre le duc austrasien la baine de Gbileric.

Le prince et le doc proscrits ne tardèrent pas i se lier. Mérovée montrait à ^ancien leude de Sigebert une confiance naturelle dans sa^position. «La reine Frédégonde en fut informée; elle fit dire secrètement à Gontbran-Boson : t Si tu peux décider a Mérovée à sortir de la basilique, afin qu'on le tue, a je te ferai un grand présent. » Celui-ci se laissa gagner par Tespoir de recouvrer lui-même sa liberté. Supposant que les assassins n'étaient pas loin, il dit à Mérovée: a Pourquoi restons-nous, «comme des

paresseux et des lèches, cachés dans «les murs de cette basilique? Faisons venir nos a chevaux, prenons nos faucons, allons à la chasse «avec des chiens, et jomssons de la vue des campa- « gnes ouvertes, d — Gonthran-Boson , dit à ce sujet Tévêque Grégoire, son sauveur, avait certainement de bonnes qualités; mais, toiyoures prêt au paijure, il ne faisait jamais un serment à un de ses amis qu'il ne fût bientôt prêt à le violer.— -Mérovée et son perfide conseiller sortirent donc de la basilique et se rendirent à Jouay, maison de plaisance sur les bords du Cher; mais les hommes apostés par ordre de Frédégonde manquèrent de courage an moment décisif : aucun d'eux n'osa attaquer le fils du roi. Mérovée rentra dans son asile sans avoir même soupçonné le piège où Gonthran-Boson avait voulu le précipiter.

Étonné de l'issue de sa trahison, Gonthran envoya un de ses serviteurs vers une femme qu'il connaissait depuis long-temps, et qui, dit le bon évêque de (Tours, avait un esprit de Python, afin qu'elle lui apprit ce qui devait arriver. C'était une femme affiliée i ^quelque collège de druidesses, comme il en existait encore dans la Bretagne armoricaine, qui faisaient métier d'annoncer l'avenir. — Gonthran avait en elle une grande confiance; il soutenait qu'elle lui avait prédit non-seulement le temps , mais le jour et l'heure où devait mourir le roi Ciharibert. Voici quelle fut la réponse de la druidesse aux demandes de Gonthran-Boson : «Le «roi Gbilpéric mourra cette année, et le roi Méroa vée régnera sur tout le royaume, à l'exclusion de «ses frères. Tu auras pendant cinq années le comc mandement de tout le royaume; mais la sixième a année, par la faveur du peuple, tu obtiendras la «faveur de l'épiscopat dans une des cités situées «sur la Loire, à la gauche de son cours, et tu sor- « tiras de ce monde vieux et plein de jours. » — a En recevant cette prédiction, Gonthran-Boson, transporté de vanité, comme s'il eût dējasiégé dans la cathédrale de Tours, dit l'évêque historien , vint aussitôt me rapporter ces paroles ; à quoi , riant de

sa sottise, je lui dis : «C'est à Dieu qu'il but dea mander ces choses; il ne faut pas croire ce que a promet le diable ; car il est menteur et père du

« mensonge.!) Lui donc s'en étant 2lM confus, je riai beaucoup de cet homme, qui pensait qu'on devait croire de telles choses...

a De son côté, Mérovée, ne croyant pas aux paroles de la pythonisse, et voulant néanmoins connaître sa future destinée, mit sur le tombeau de saint Martin trois livres, savoir : le Psautier, le AVre des Boû et les Évangiles, et restant toute la nuit dans l'église il pria le bienheureux confesseur de lui découvrir ce qui devait arriver, afin que le Seigneur lui indiquât s'il devait régner ou non. Il passa ainsi trois jours dans le jeûne, les veilles et l'oraison, et, revenant de nouveau à la sainte tombe, ouvrit le livre des Rois; le premier verset de la page sur laquelle il tomba était celui-ci : Le Seigneur a frappé ces peuples de tous les maux, parce qu'ils ont abandonné le Seigneur leur Dieu, et qu'ils ont suivi des dieux étrangers, et les ont adorés et servis. Le verset des psaumes qu'il trouva ensuite fut celui-ci : J cause de leur perfidie, 6 Dieu! vous les avez renversés dans le temps même qu'ils s'élevaient. O comment sont-ils tombés dans la dernière désolation? Ils ont manqué tout d'un coup, et ils ont péri à cause de leur iniquité. Enfin voici ce qu'il lut dans VÉvangile : Fous savez que lapdque se fera dans deux jours; le Fils de V homme sera livré pour être crucifié. Gcmstûmé de ces réponses , Mérovée pleura très long-temps près du sépulcre du saint évêque ^B

Monde MéroYée (577).

Le s^our de Mérovée dans la basilique de Saint- Martin dura plusieurs mois, pendant lesquels Frédégonde fit tendre au prince de fréquentes embûches, qui toutes restèrent sans effet, q^ique {icudaste, comte de Tours, prêtât les mains à tout ce qui pouvait le mettre en péril. Plusieurs des serviteurs du prince, assaillis en diverses circonstances par les gens du comte, furent tués. A la fin, Mérovée perdit patience et résolut de se venger. Ayant appris que Mariléiphe, premier médecin de Gbilpéric, devait passer par Tours, il le désigna pour objet de ses représailles. Mariléiphe, attaqué à Timproviste, fut entraîné dans le lieu où les serviteurs de Mérovée s'étaient réfugiés avec leur maître. On le dépouilla de l'or, de l'argent, des effets précieux qu'il portait, et on allait le faire mourir, lorsque l'évêque Grégoire accourut et lui sauva la vie.

Mérovée commençait à s'ennuyer de sa réclu-

I * Giic Di TooKS, ifist, des Francs, 1. v.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

sion forcée. Gonthrati-Boson, voyant que ce'qull avait tenté pour servir Frédégonde était resté sans résultat, cessait, de -son côté, de compter sur la protection de la reine de Neustrie. Il persuada au prince d'abandonner Tours et de se retirer en Austrasie. Malgré les difficultés d'un tel voyage, ils réussirent 9 atteindre Metz, où le duc austrasien se trâtava hors de tout danger, mais où Mérovée n'eut pas* le même bonheur .—Brunehaut fut impuissante podr assurer un asile i son jeune époux. — Les régeilts austrasiens, craignant que le 81s de Gbilpérie' ne devint pour la mère de leur roi un conseil et un appui, eiécutèrent rigoureusement le traité qu'ils avaient conclu avec le roi de Neustrie, et obligèrent Mérovée à aller chercher un refuge hors de TAuslrasie.

Mérovée erra long -temps en différents lieux. L'évêque de Reims iEgidius, un des chefs du clergé austrasien , mais un de ceux qui étaient vendus aux intérêts de Ghilpéric, ayant appris que le fils de ce roi se tenait caché dans la Champagne rémoise, rengagea à en sortir , en lui persuadant que les hafjitants de Térouane étaient disposés à se soumettre à son obéissance. Le crédule Mérovée se laissa entraîner à quitter sa retraite, et fut tué par une troupe de soldats, dévoués à Frédégonde, dans une maison isolée où il entra pour se reposer. On persuada à Ghilpéric qu'effrayé du sort qui le menaçait , il avait lui-même exigé qu'un de ses serviteurs le perçât de son épée. Ceux qui accompagnaient Mérovée furent tués avec lui , ou périrent peu de jours après dans les supplices.

Jugement et coadamnatioQ de Prétextât.

Quelque temps avant la mort de Mérovée, Frédégonde, ne pouvant satisfaire son inimitié sur ce malheureux fils d'Audowère, poussa le roi Ghilpéric è poursuivre Prétextât, évêque de Rouen, qui avait consacré le mariage de Bnmehaut et de Mérovée.—On accusa l'évêque de trois crimes :1

*" d'avoir prêté les fliains à un inceste, en mariant la tante et le neveu * ;
2* d'avoîf employé la corrup*

1 yanioB de la umte el du nereii était, au ti« siècle, oomîdérée par l'Ée-
liie comme incestueuse. Grégoire de Tours, parlant du mariage de Méro-
vée et de Bruoehaut, dix expressément que ce mariage était contra jus le-
gemque canonicetm. Adon, éTéque de Tienne au ix* siècle, époque où
l'ob ne pouvait avoir oublié les lois canoniques de la fifi du vi<^, dilea
parlant de Brunehaut : Que non timuLt incestuosissimé MeroiH)a, Chil-
perici filio, manti sui nepoti, se miscère.

Ce que proscrivait la loi canonique n'était cependant pas défendu par
les usages politiques du temps. Cbaribert avait épousé la sœur de sa
femme, et Chlolaire l®*" d'abord la veuve de son frère , puis celle de son
neveu. Mérovée et Brunehaut, autorisés par cet exenplet, avaient pu
croire leur mariage licite; mais Prétextât, à cause de sa qualité d*évêque,
n'avait pas la même excuse, et il était réeUement coupable sur ce Doint.

tion pour faire à Mérovée des partisans; 3^ enfin d'avoir pris part à des
projets qui tendaient à détrôner et même à faire mourir le roi Ghilpéric. '
Le jugement de Taccusé fut déféré à un concile, qui, d'après les ordres du
roi, dut ^e réui)ir, en dehors de Paris, dans réglisé des apôtres saint
Pierre et saint Paul (vouée depuis à sainte Geneviève).

Lorsque Préteitât fut conduit devant ses juges, ime grande fermenta-
tion agitait la foule pressée dans toutes les avenues de l'église. La popu-
lace , eicitée par des gens de service attachés' aa palais de Ghilpéric et de
Frédégonde , vociférait contre l'évêque, l'accusant de régicide, menaçant
de l'arracher du sanctuaire et de le lapider. [Dans sa fureur, elle se rua sur
les portes de l'église pour les briser. La sédition commençait à devenir
fiirleuse , et dépassait le but que s'étaient proposé ceux qui l'avaient exci-
tée, lorsque Ghilpéric se présenta à la multitude soulevée, et réussit par
ses paroles & calmer l'agitation.

La séance du concile s'ouvrit solennellement. Prétextât fut interrogé. U
répondit avec fermeté , avouant la part qu'il avait prise au mariage de son
filleul Mérovée avec la veuve de Sigebert ; mais se protestant innocent de

tout ce qui lui était en outre imputé. On entendit les témoins ; leurs dépositions, dictées d'avance, n'inspiraient nulle confiance. Cependant aucun des évêques n'osait prendre la défense de l'accusé.

Gette première séance terminée , et le roi Ghilpéric étant retourné à son camp près de la ville, les évêques consternés se réunirent dans la sacristie de l'église des Saints-Apôtres, incertains de ce qu'ils devaient faire, et n'osant exprimer toutes leurs pensées. Âétius, archidiacre ae l'Église de Paris, leur dit : «Écoutez-moi, prêtres du Seigneur; a voici l'occasion d'honorer votre nom et de faire «paraître si vous méritez votre haute renommée, a Que la justice et non la crainte soit votre règle; « car si vous laissez périr votre frère , vous ne serez «plus regardés comme les ministres de Dieu. > Aucun des assistants ne répondait à Âétius, tant était grande la crainte d'exciter contre soi la colère de la reine. Alors un saint et vénérable évêque , ce simple et véridique chroniqueur du vi^e siècle, dont XHistoire des Francs est le plus précieux de tous les monuments historiques du moyen âge, Grégoire de Tours, non moins consciencieux comme liomme que comme historien, assez courageux pour ne rien craindre en entreprenant la défense de la vérité ou de la justice, s'écria : «G'^t un bon condseil qu'on vous donne; suivez-le^ ô très saints préatres de Dieu; vous surtout qui vivez dans la familiarité du roi, donnez-lui des avis pieux et évangé-

LIVRE II, CHAPITRE VIII

« Uques. Ditea^ui qu'il ne se laisse pas eisporter par «la colère, pi quHi n^ pherce pas à faire périr ia* «ju#Cemeot un prêtre du Seigneur, de peur que ((lui-même il ne périsse frappé par la colère de a Dieu. Avertissez le roi de ses dangers , remettez ((devant ses yeui ses péchés et ses fautes. Dites-lui «que l'empereur Mai^ime, ayant forcé le bienheu- «reux Martiu à admettre à la communion un évé- «que homicide, fut, par uqe juste punition de Dieu, ((renversé du trône et frappé d'une mort cruelle. ((Rappelez-lui que le roi Ghiodomir, pour avoir u préfiéré la vengeance

aux avis miséricordieux d'A- ((vitus, a été tué misérablement. La parole vous a d éié donnée pour reprendre et pour exhorter. Prêache^ an roi le repentir, la modération et la clé- «mence. Qu'aucune crainte ne vous empêche de <(parler. Craignez plutôt si vous vous taisez , et rap- ((pelez-vous cette menace de Dieu par la))ouGhe du a prophète : Si la sentinelle , voyant luire l'épée , «nç sonne point de la trompette pour avertir, et si « l'épée vient ensuite et ôte la vie au peuple, je re- « demanderai le sang du peuple à la sentinelle ^ »

Aiicmie voix ne s'éleva pour répondre k ces paroles. Tous les évêques pestèrent pensifs et dans la stupeur; mais cette sortie véhémement donna lieu, entre l'évêque et le roi, à uqe entrevue dont nous laisserons faire le récit à Grégoire de Tours luimêgie*

«Deu^ flatteurs, qui se trpuvaient dans l'assemblée,, cbpse douloureuse à dire en parlant d'évêqpes, mandèrent au roi qu'ils n'avaient pas dans cette affaire de plus grand ennemi que moi. Ghilpéric prdpnna aussitôt k un de ses courtisans de m'ameoer devant luL Lorsque j'arrivai, le roi était auprès d'une cabane faites de ramées ; à sa droite était l'évoque Bertrand , à sa gauche Ragnemode ^ ; devant eux était un banc couvert de pain et de dif^ férants mets.

«Le roi, me voyant, dit:((Oévêque, comment «arrive-t-il que toi, qui dois dispenser la justice à « Cous» tu me la dénies k moi s^ul ? Gomment peux-* ((tu consentir à l'iniquité? Veux-tu justifier le protf verbe : Le corbeau n'arrache point les yeux du tcorbeau?»

i(Jje lui dis : oSi quelqu'un de nous, è roi, vou* olait s'écarter des sentiers de la justice, il pourrait «être corrigé par toi; mais si tu manques toi-même « à la justice, qui te reprendra ? Car nos paroles, tu «ne les écoutes qoe.si tu veux bien, et si tu refuses

* Ézicnu» ch. xxxin, yen. 6.

* Bertratid était évêque métropolitain de Bordeaux et Ra- (piemode évêque de Parii. Grégoire de Tours, en nommant ainsi ces deux prélats, a

sans doute voulu désigner les flat^ IMTM tfaï avieiit Mt cDnnattre au roi ce qui s'était passé, d^rès la séance, dans l'assemMée des évêques.

(tde les écouter, quel juge auras-tu , sinon celui qui a a déclaré èlre la justice elle-même?)»

a Alors, irrité contre moi par les flatteurs , il me dit ; «J'ai trouvé dans tous la bonne volonté de me a faire justice, et je ne puis la trouver en toi! A|ais a voici ce que je ferai ; je convoquerai le peuple de aTouils, et je lui ferai dire : Élevez la voix contre «Grégoire, et criez qu'il est ii\juste et n'accord? la a justice à personne; et moi je répondrai k ç^ux a qui crieront ainsi : Moi qui suis roi, je ne puis «obtenir de lui la justice, comment vous autres, «plus petits, l'obtiendriez- vpuspD— Je répondis au roi : «Tu ne sais pas si je snis injuste; celui seul à «qui se manifestent les secrets des cœurs connaît ma «conscience. Quant à ces faussetés que le peuple , « excitée par toi , proférera contre moi dans ses cla* « meurs, elles ne seront d'aucun poids; car on saura «bientôt d'où elles viennent, et ce sera toi,* et «non pas moi, qui seras signalé à tous comme «a «homme injuste. Consulte les lois et les canons, «I «observe-les si tu ne veux pas avoir k craindre le «jugement de Dieu. »

«Le roi, pour m'apaiser et détourner la'coQft versation, pensant d'ailleurs que je ne devinerais pas son artifice, me dit, me montrant un vase placé devant lui : «Tu dois avoir besoin de quelque nouN «riture; je t'ai fait préparer ce bouillon, dans le» «quel il n'y a autre chose que de la volaille et quel- « ques pois chiches. »

«Alors, connaissant qu'il cherchait à me flatter, je lui repondis : «Notre meilleure nourriture est Ui « parole de Dieu , et non les délices qui pourraient «nous faire oublier sa volonté. Toi, qui accuses la «justice des autres, promets donc, pour qu'on m « doute pas de la tienne , que tu ne t'écarteras pas « de la loi ni des saints canons* »

«Ghiipéric étendit sa main droite , et jura , par le Dieu tout-puissant, de ne transgresser en rien ce qu^enseignaient la loi et les canons. Ensuite, après avoir pris du pain et bu du vin, je m'en allai...»

Grégoire de Tours ajoute que pendant la nuit qui suivit cette entrevue des messagers vinrent le trouver de la part de Frédégonde, pour lui offrir deux cents livres d'argent, si, en se déclarant contre Prétextât, il le faisait condamner. Ils lui dirent : « Nous avons déjà la promesse de tous les évêques; « nous le demandons seulement de ne pas persister « à être contraire aux désirs de la reine. » L'évêque répondit : « Quand vous me donneriez mille livres « d'or ou d'argent, je ne puis faire autre chose que « ce que Dieu ordonne. Je vous promets seulement « de m'unir aux autres dans ce qu'ils décideront « conformément aux canons. » Les envoyés de Fré^{de} dégonde, ne comprenant pas le sens de ces paroles; s'en allèrent en le remerciant — Le lendemain au

f RANXE HISTORIQUE ET MONUMENTALE.

lÊÊÊÈi

ÏË»

matin qaelque8-un\$ des évêques vinrent à lui avec un message pareil : Grégoire leur fit la même ré* ponse.

Le lendemain, Ghilpéric, affectant du respect pour son serment de la veille, changea la nature de l'accusation et dit au concile : « Les canons ne « décident-ils pas qu'un évêque, convaincu de vol, « sera exclu des fonctions épi^{sc}opalesP » On lui demanda quel était celui auquel était imputé ce crime; il prononça le nom de Prétextât, qu'il prétendit lui avoir volé deux coffres remplis d'objets précieux, estimés à trois mille sous d'or, et un sac en contenant deux mille. En effet, ces coffres et ce sac avaient été trouvés en la possession de l'évêque de Rouen. Celui -ci repoussa cette imputation, en déclarant qu'ils faisaient partie des trésors de Mérovée et de Brunehaut qui lui avaient été confiés par cette reine. Il prouva qu'il n'avait reçu ce dépôt que sur l'ordre du roi lui-même. — Ghilpéric lui demanda alors pourquoi il en avait distrait quelques bandes de frange tissée d'or, dont il avait fait don à plusieurs leudes francs et gallo - ro-

Prétextat répondit: « J'avais reçu de ces hommes divers présents; ne possédant pas de quoi « leur en rendre, et regardant comme mien ce qui

«appartenait à mon fils Mérovée, que j'ai tenu sur «les fonts baptismaux , j'ai pris ces franges et je les «ai données. Le roi ne peut me reprocher de lui «avoir causé aucun dommage, d— Ghiipéric, voyant que ses calcmn- nies étaient sans effet, se retira humilié.

L'accusé allait sortir victorieux de l'accusation. Le roi, redoutant un acquittement qui eût été la condaomation de sa conduite en cette circonstance, trouva moyen, par quelques-uns de ceux qui lui étaient dévoués, de persuader à Prétextât que les évêques, quoique le trouvant innocent, n'osaient pas l'absoudre , et que s'il consentait), lui , à s'avouer coupable , ils s'empresseraient tons d'en appeler à la miséricordre du roi, qui lui fierait grâce.

Le jour suivant, le concile continua à s'occuper de cette grave affaire. — Ghilpéric dit à Prétextât : «S'il est vrai que tu aies rendu des présents en «retour d'autres présents, pourquoi as-tu demandé «à ceux qui les recevaient de toi de s'engager par «serment à rester fidèles à Mérovée?» — L'évêque répondit : «Ce n'est pas leur fidélité, mais leur ann- «tié que j'ai sollicitée pour Mérovée. Ton fils, je le «répae, était mon fils spirituel; je lui cherchais «des amis sur la terre, et, si je l'eusse pu, je lui en «aurais cherché parmi les anges du ciel.»

La discussion s'édiauffa. La colère du roi paraissait augmenter. Tout à coup l'évêque se jeta à terre, et dit ; «Pardon, 6 roi très miséricordieux l

«j'ai péché contre le ciel et contre toi; j'ai projeté «un détestable bomicide; j'ai voulu te faire pair, «afin d'élever ton fils sur ton trône. d -- «Vous Ten- « tendez, très pieux évêques, s'écria Ghilpéric en «se prosternant lui-même devant le concile, le coa- « pable confesse son crime exécrable. » Les évêques s'empressèrent autour du roi et le relevèrent en pleurant.

Le roi se retira dans son camp et se Mta d'envoyer au concile le livre des canons où il est dit : « L'évêque surpris en homicide , adultère , vol ou «parjure, doit être dépouillé du sacerdoce ^ Il demandait que cette peine canonique fût infligée à Prétextât, et qu'en outre l'évêque déchu eût ses vêtements lacérés, ou bien que les malédictions prononcées contre Judas

Iscariote fussent récitées sur sa tête, ou bien enfin qu'il fût déclaré à jamais exclu de la communion des chrétiens.

Prétextât demeurait saisi de stupeur. Aucun des évêques ne songeait aux promesses qui avaient été faites à cet infortuné, aucun ne parlait de soHidter la miséricorde de Ghilpéric. Un seul, l'évêque de Bordeaux, lui dit hypocritement : «Écoute, 6 frère «et collègue, comme tu n'as pas les bonnes grâces «du roi, notre bienveillance est impuissante pour «te servir; tu ferais bien d'obtenir qu'il te par- « donne.»

Grégoire de Tours eut encore le courage de parler pour Prétextât; il rappela le serment de Cbilpéric et s'opposa à ce qu'on prononçât contre cet évêque (coupable au moins par son aveu d'une faiblesse indigne d'une conscience pure) d'autre peine que celle autorisée par les canons. Le concile adopta cet avis. Prétextât fut déclaré suspendu de Tépiscopat. Aussitôt il se vit entouré par les soldats de Ghilpéric, qui l'entraînèrent en prison. Ayant cherché à s'enfuir pendant la nuit, il fut battu de verges et envoyé en exil dans une lie de l'Océan, non loin de Goutances ^.

Get exil de Prétextât dura jusqu'à la mort de Ghilpéric (en 684). Alors les habitants de Rouen le rappelèrent, et il revint parmi eux en triomphe. Frédégonde voulut s'opposer à son rétablissement, mais Gonthran, roi de Bourgogne, qui, comme protecteur et parrain de Ghlotaire, avait une grande autorité dans le royaume de Neustrie, décida, d'après l'avis de l'évêque de Paris, que la condamnation prononcée contre lui, n'étant ni absolue ni perpétuelle. Prétextât pouvait, sans difficulté, reprendre l'administration de son diocèse. La fierté

* cPraecipitur ut Eptooopos qui in homicîdiOy fornidtkHie, aut perjurio, aut furto captiu fuerit, deponatur.» jéd. Ca^ non, JpostoL, 25.

* Suiraut Lévêque de la Rayalière, VUe de Jeney ; suiraot d'autres, Tlle du mont Saintp-Michel, dans la baie de GraoTiUe.

LIVftE II, CHAPITRE VIII

de Fréd^nde s'offêiwa de cette déci8ioD,<et sa haioe contre le malheureux éyêque s'en accrut. Deux ans après (en 686), se trouvant à Rouen,

cette reine eut. avec lui une vive altercation; elle le me* naça d'un nouvel exil. «Exilé ou libre, répondit-il, «je ne cesserai point d'être évêque; mais toi, un «jour tu cesseras d'être reine. Li justice divine, « quand viendra la mort, prononcera entre nous ; elle «m'élèvera de Texil au royaume des deux, et te «précipitera de ton royaume terrestre dans les «abîmes de Tenfer.»— Frédégonde, transportée de fureur y fit, peu de temps après, durant la fête de Pâques, assassiner Prétextât, au moment même où, dans l'église cathédrale de Rouen, il célébrait l'office divin.

Gnerres avec Waroch , comte de Vannes (577-570).

L'importance que Ghilpéric et Frédégonde attachaient à se venger de Prétextât, et les embarras que leur donnait Mérovée, ne leur faisaient pas perdre de vue les intérêts du royaume de Neustrie.

Nous avons raconté comment Judual avait été rétabli dans la possession du comté de Rennes. On aurait dû croire que, favorisé par les secours des Francs, ce prince serait rentré sans obstacles dans la possession des États de son père et de son oncle assassiné, la défaite et la mort de Canaon ayant débarrassé de son plus dangereux ennemi : pourtant il n'en fut point ainsi. — Après plusieurs années d'anarchie et de guerres civiles, la domination de la Bretagne presque tout entière se trouva dévolue à Macliau , ce frère de Canaon échappé à la mort en se cachant d'abord dans un tombeau, et ensuite en embrassant l'état ecclésiastique. Macliau, de prince s'était fait moine; de moine, il était devenu évêque; d'évêque, il voulut devenir souverain de toute la Bretagne. Ce pays eut ainsi le singulier spectacle d'un prêtre reprenant sa femme sans renoncer au sacerdoce, d'un cénobite ambitieux cooptant le patrimoine de tous ses parents .

Macliau fut tué par Théodoric, fils de son frère Bodic et son pupille, qu'il avait voulu dépouiller de son héritage. La Bretagne se trouva de nouveau divisée entre plusieurs souverains , et Judual, quoique ses États se bornassent au seul comté de Rennes, prit (en 677) le nom d'Alain I^{er} et le titre de roi des Bretons. Les autres chefs indépendants de la péninsule armoricaine étaient Théodoric, comte de Gornouailles, Gonnobert, comte de Nantes, Clomor,

* Grégoire de Tours le nomme Malo. Noos arons, à Texemple de M. Dam , adoplé le nom indiqué par les historiens bretons.

* Dmi Lmihbao et M. Dimv, Mist. de Bretagne.

Hlst. de France.— T. n.

comte de Léon, et Waroch S fils de.Maclian, comte de Vannell.

Alain i^" n'avait point oublié l'asile et les secours qu'il avait trouvés auprès des rois francs. Il reconnaissait leur suprématie. Cette suprématie s'éteoh dait particulièrement sur les territoires de Nantes et de Rennes. Le comté de Vannes , à ce qu'il paraît, avait aussi payé momentanément à Chlotaire V^ un tribut , que Ghilpéric , jaloux de maintenir les droits que son père lui avait transmis, voulut exiger. Waroch refusa de s'y soumettre.

Ghilpéric réunit les milices de Tours , de Poitiers, d'Angers, du Mans et de Bayeux, et en forma une armée qu'il envoya en Bretagne. Waroch était posté sur les bords de la Vilaine; l'armée franque vint se camper sur la rive opposée. Pendant la nuit, le jeune comte traversa la rivière, et assaillit à l'improviste le quartier des milices de Bayeux, que composaient principalement les descendants des Saxons établis sur les côtes de la Manche du temps de l'empereur Valentinien. C'étaient de braves et intrépides soldats; ils opposèrent aux Bretons une courageuse résistance; néanmoins ils furent vaincus et massacrés pour la plupart.

Loin de se laisser éblouir par cette victoire, Waroch, dont l'armée avait sans doute éprouvé aussi de grandes pertes, se hâta de faire la paix , reconnut l'autorité de Ghilpéric et se soumit même à payer miUe sous d'or pour indemnité de dégâts que les troupes bretonnes avaient commis dans le territoire nantais^

Mais si le comte de Vannes avait promis de demeurer dans Tobéissance, il ne tarda pas à montrer qu'il était peu disposé à tenir ses serments. Sitôt qu'il eut appris que l'armée franque avait été licenciée, il envoya auprès du roi de Neostrie l'évêque de Vannes nommé Eon, afin de demandar des conditions moins onéreuses. Ghilpéric se montra irrité du manque de foi de Waroch, et, sans être retenu par le caractère politique et

religieux de l'évêque, il le fit arrêter, -et l'envoya en exil. Cette violation du droit des gens amena une guerre nouvelle, qui causa des calamités d'autant plus déplorables, que les deux armées, au lieu de se chercher pour se combattre, semblaient n'être entrées en campagne que pour ravager le pays. L'armée bretonne dévasta le territoire de Rennes et les vignobles de Nantes; l'armée neustrienne mit à feu et à sang le comté de Vannes. On ne sait comment finit cette guerre; il paraît cependant qu'il y eut un accommodement entre le comte et le roi; car

* Les historiens bretons le nomment aussi Guerecli, et l'attribuent à la fin de l'époque de Guéradec.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Chilpéric révoqua l'exil de l'évêque. Toutefois il ne lui permit pas de retourner dans son diocèse, il lui assigna pour résidence d'Angers.

Migp) \$m ds fimmtr^ roi d'Amtraite, par Gontran.

de Bourgogne (578).

C'est l'événement, dont le poids porta principalement sur les populations de l'ouest de la Gaule, ne dut pas inquiéter beaucoup le roi de Neustrie, dont elle ne pouvait en aucune façon compromettre la puissance. Mais un événement plus grave eut lieu à cette époque en Austrasie. Gontran, ayant perdu successivement les deux fils qu'il avait eus de la reine Austrechilde *, adopta Gildbert. — Voici comment Grégoire de Tours raconte cette adoption, qui, si elle eut un effet durable, aurait influé singulièrement sur les destinées de la Gaule, par la réunion sur une seule tête des deux couronnes de Bourgogne et d'Austrasie.

c Le roi Gontran envoya vers son neveu, le roi Chilbert, lui demandant la paix et désirant le voir. Chilbert vint à lui avec ses grands, et ils se réunirent au pont qu'on appelle le Pont de pierre. Là, ils se saluèrent mutuellement et s'embrassèrent, et le roi Gontran dit : « Dieu m'a châtié à cause de mes péchés, et je suis demeuré sans enfants; je veux donc que mon neveu devienne mon fils. » Et, plaçant Chilbert sur son

propre siège, a lui rendi tûut êon royaume, en disant : «Qu^un «même bouclier nous protège! qu'une même lance «nous défende! 6'il me vient des Sis, je te regar* «derai néanmoins comme un d'entre eux, et je Fe- «rai en aorte qu'll s'établisse entre vous cette ami- « tM q«e Je tt prancts aujourd'hui devant Dieu. »

« Les grands de TAustrasie Rrent le même serneat peur Childebort. Les deux vois mangèrent et burtM ensemblet ils alionorèrent mutuellement de noMaa présents et se séparèrent en paix.— Puis ils firent partir des envoyés pour aller dire au roi GMfpfric qu'il eAt à leur rendre ce qu'il avait «nfé de leurs royaumes , on que , s'il s'y refiisait , il se préparât à la guerre.»

Pour témoigner qu'il ne s'effirayait guère de ces nenaott, «et qu*il était peu disposé, dit un historien, à rendre sans guerre ce que la guerre ne pou* tait loi Ater sans peine et pourail hcileraent augnemer,» le noi de Neustrie, au Ken de répondre à

' Outre cet deux eafeiïu ttoiiiméi : l'ainé Cfatotaire, et le MiMMS Gh-MoMir, fïomteu anit an dens autret dis: le

ÇrcpMer^ du nw 4^ GiNidobiild^ toit aé d*uo# d« ••• «ooei^ ines nooiQée Vénérande; le tecood, dont le nom est ineoBua , arah pour mère la reine Marcatnide. Gondotiald périt empoisonné par Marcalmde, dont le fils monrat ensuite» et 9M aUe-^Pême pe lui mnréqit ^ne peu de tempi.

*Vflaaeturtolleuie,eB|i«LfUDpi)NietIleuftihât«aB. |

la sommation, s'oceupa à fiûre bâtir t Soissons et à Paris des cirques oà il donna des speciacta au peuple*

tmpéCs exeenUt — Bédltian pepriaire.

Ces fêtes, auxquelles les habitants du nord de la Ganle n'étaient point accoutumés, la guerre qu*il Mlait soutenir contre les Bretons ou prépartr cou* tre les Bourguignons et les Austrasiena, obligeaient Chilpéric à de grandes dépenses; «aussi, dit Thistorien des Francs, flt-il faire dans tout

son royaume des rôles d'impositions nouvelles et très p^osanCes.*-<je qui fut cause que beaucoup d'hommes quittèrent leurs cités, abandonnèreqt leurs propriétés et se réfugièrent dans d'autree royauimes, aimant mieux se transporter ailleurs que de demeurer exposés & un pareil danger; car le roi avait ordon^é qu^é chaque propriétaire de terre paierait uoe amphore d^é vin par demi-arpent. Il avait in^époséy tant sur les autres terres que sur les esclaves, d'autres contributions ou prestations qu^{*S} était impossible de supporter.

«Les habitants du Limousin, se voyant accablés soiiis de telles charges, se rassemblèrent dans les premiers jours de mars (57 S), et voulurent tuer Marc^é le référendaire chargé de lever ces impositions, et ils n'y auraient pas manqué, si Févèque Ferréol ne l'eût délivré 4u péril qui le menaçait La multitude s'empara des rôles et les livra aux flammes.

«Le roi, extrêmement irrité, envoya des gens de sa maison chargés d'infliger au peuple de grands châtiments. On effraya par deç tourniçnta, on punit des gens par la mort. Des abbés et dea prêtres furent même, dit - on, attachés à. des poteaux et livrés à diverses tortures ^é parce que les envoyés du roi les accusaient calomnieusement d'être les instigateurs de la sédition, où les registres avaient été brûlés, — On mit ensuite des impositions plus lourdes et plus accablantes qu'auparavant, a

AceussUaii pmàà tÊOXn Grégoire et fmm. ->■- Bam mpÉtte*

La conduite de Grégoire dans le procès intenté i Prétextât avait singulièrement irrité Chilpéric. Ce roi accueillit favorablement Vaccosation que portèrent contre le pieux évêque de Tours Leudaste, coknte de cette ville et deux prêtres 4e son clergé. — ^éLes principaux cbef^é d'accusation étaient d'avoir voulu livrer au roi Childebert la ville de Tours , que Chilpéric retenait depuis long-temps en sa possession, et d'avoir calomnié la reine, en lui imputant un commerce adultérin avec Bernard, évêque de Bordeaux.— Grégoire, traduit devant un concile assemblé dans)a r^éideoce royale

LIVRE 11, CHAPITRE VII

de BriaiiaO) se contentfl tfoppoeer ^ detiéatioû •ax téilidigtieffee par lequel» on cherchait à le démontrer coupable. Le respect io\$piré par son caractère et \$es vertus était tel , que le concile pro* noDça à runanimité que sa parole devait soffirei SeuleinefK, pouf sattèfaire Chilpéric, oh déddà que Tévèquè de Tours dirait trois jours de suite la messe i un autel différentiel qu^à chaque fois il atteste* rail aon innoeeAce paf tth sermeht. Grégoire se soumit 9 ce qu^on lui demandait et retourna dans son diocèse. Ses accusateurs, et Leudast* le premier, eorenlimefln f&iséraMe
^

En quittant Briniîac poui" Retourner à Tours» Grégoire alla rendre visite à un évêque nommé Sauve, et trouva celui^i vivement ému dé tout ce qui se passait à la Cotir et dans ta famille dé Chitpéric.

Cette entrevne Ait de nature à Mre sur le bon évêque dé Tours une vive impression. « J'avate déjà fait mes adieux au roi, dit- il, et je me préparais à retourner cbea mol; maia ne voulant pas paitir sans avoir dit adiett 1 Seufé et ravoir embfssé, j*allâl le chercher, et le trouvai dans la coilr du palais de Brinnac;< je lui annonçai mon départ Alors, nous éiaat êUnffoêê m peu fMt catisef , il me dit : «Né (ivôis-tu pas au-dessus de ce toit te qde- j'y aper- «çois? — J*y vois, lui dis-je, un petit bâtiment qae a le roi a dernièrement Ait élever. » Et Sauve dit : «N'y toiS'tu pas autre choseP — Je n^y vois, lui c dis-jè, rien autre chose. «—Supposant qu'il parlait ainsi pour plaisanter, j'ajoutai: «Si tu vois quelque

^ Là hatufe fbrtune de ée Leudaète, comparée à son obscure orif^lne fpttfürt que, sous les premiers Mérovingiens comme soot lètValots et sous les Bourbons Jà volonté et la faveur du l'oi miffhiaietit pour faire un homme riche et puissant (ce qu'il f ft eertt atis on Appelait un itrand sel(;neur}. — < Leudaste, dit GréfsoM de Tours , naquît dans Tlle de Rhé d'un nommé Léocade, serrUrtif chargé des vignes du fisc. On le fit Tenir pour le service royal. 11 fut placé dans les cuisines de la reine (Ingober^e); irtals il avait» étant Jeune, les yeux chassieux; Tâcreté de ta ftimée leur était contraire : on le fit passer du pilon au pétrtn. Cependant, quoiqu'il

partit se plaire au tra- Taf! de la i>âtè firmentée, it prit la fUite et quitta le service. Il Ait ranlené tfeuf 6u trois fbls..8es chefs, Voyant qu'on ne poiiTait rempéeliér dé s'eiffulr, le éôfidamuèrent a atoir une orellto eotipée. Alors, ètterthant I cacher ce Sipie d'ihfamie, Il t'efiit chés là tréfile Mareorêto, que fé roi Cnaribert tenait de tiffêudre fsotti» éfioliséi Cette reine Taccuéiliit et Pèlera aux fonctions de gardien dèèes meilleuts chevaux. Tourmenté de ranité el livré I Torguèll, Leudàstè brigua la placé de comte dtt écmri^ê, et l'aysm obtenue, il mêtptièa et dèdaigna tmit le monde, se lirra à la dissolotiOD , s'abandonna S la cupidité, et , dereva hivorf de sa maîtresse, il s*entrefflit de cdié et d'autre don* sea alVWres. kptH la mort de là relue, engraisé de btuia» il abttait, gt det à ses préwnif , les fnSmeS ftnctkms dans \f éovries dtt rsi CbaHbert. Insuilé, en punition des péchés acctnsvdddir pedple « il fini nenhmé comte de Toers... *

IjfttàêêW €X9rçÊ de grandes rapines dsns eeiie place i mali« af>rès te ment éê CtariMrt^la v«ls de Tbnn Scmtaotel dAosiraeitf • ^i ffdfoqm sa nemhision el It dépdolla de unrt oS qu'il Avait injnstemsni enlevé. Leudaste s'attachs alors I

■Chose de pfhs, dls^lé-tnoi. » Et IM , pOttSéah an profddd soupir^ me dit t s Je vMs le glaive de M «colère divine tiré et suspendu sur eette inilsdtl.s Et véritablement ses paroles tle ftarent pas fnen*teuses) car vingt jours aprta moururent les deux fils du mi ^n

Pesté è^yable.

Pendant la discordé allait croissant efltrê lés rois de Bourgogne et d^Ausfrséié et Ghilpérle. Chacun d*eux s'était préparé ft la guerre, et les armées étaient sur le poitit d*etttrêr en campagne, quand survinrent de grands désastres causés pat* rintempérie dès saisons et d^efFrayants phénomi-^ ties physiques. Une épidémie mortelle les suivit. L'efFroi général dés populations atteignit les éoN data eox-mêmes, et les généraux durent ajoirnè^ les hostilités.

«En ce temps-ia , dit Grégoire dé Todrs, iê pa)rs d'Auvergne fut accablé d'un déluge d'eah tel, que la pluie ne eessa de tomber pendant âôtlté jours, et lé territoire dé Limogés fut inondé de telle sdHe, qbe beaucoup

de gens furent dafis Timpossibilité de àémér. Ld Loire et rAllief , ainsi que les autres rivières qui vienuélit è> jeter, se gonflêretit et Sortirent des limites qu^elte n'avaient jamais franchies; ce qui causa la pért de beaucoup de troupeaux, un grand dommage dans Tagriéul* tureet la ruine dé beaucoup d'édifices. LeRb6ne, qui se joint ft la Saône, sortit aussi de son lit et renversa une partie des murs de la ville de Lyon.

Chilpério. ArrîTa le temps des auceès de Théodebert Cr prince prit Tours et f rétablit Tanden comte; mais la Tille ne tarda pas à retomber au ponroir du roi d'AustrasIe. Leadasts s*eofuit en Rreugne jtiMfn*à la nrrt de Sigebert. Cblpérie« ayant envoyé Roccolène reprendre Tours, nomma de nouveatl liétfdaste gonfemteur ds la pretlfior. Leudasie f eoftimtt ettctfre beaucoup d*etacUons et de tlolénees* Nous atosit parlé de ses teniatiTes eontre Mérotée pendant que ce prlnes était réhi(|lé dans régliie de !iaidt-Manln. Mérovée Ué lés laissa paS sâmS yengeance; il sttactua lé comte dans sa propre maison et âfenf para de leuf es les richesses qu'il y avait amassés. Leudaste eb impuui la faute et le conseil S Grégoire « et ce fut rori^lhe de sa baine contre Tétéque.

Tombé dans la disgrâce de Frédé(onde, S CâbSé et quelques fotri(»aes qtfMlârait essayées en ftiteiîr dé Cblovis.et ayant perdu la contbace de Chilpérie, par suite des ftnputâlions contre la reine , qu*i1 atalt sans siic-cès Touia attribuer S Grégoire, Il s'éloicna de ta cour pendant quelques âfinées ; ptiis, Cfaiipéric lui ayant pardonné, il rertnt Espérât ailsst ÀéCbir Frédé^onde, il alla se jeter S ses pieds tandis que, dans la cathédrale de Paris, elle assistait aux offices divins. La relue , toujours irrif ée, le fit chasser hors de sa présence. Leudaste se sauva dans la ville, poursuivi par les serviteurs de Frédé^gonde, qui l'stféignlrent et lé b!essèrent ({rlève-metiL II ne mourut pas Sdi*-le-cbamp; dtl lui dobfia des médecins pour te guérir, afin de lé titrer ensuite au Supplice; mais, quand dd fit que ses blessures empiraient, et qu'une mort naturelle allait le dérober aux tortures, on le fit mourir en lui M\$àM m vertèbrss dn «m avse dés barres dé fér.

* GaldoiBi ai Tetf u , ffUL a\$î trana, l. v.

Les pluies ayant cessé, les arbres fleurirent une seconde fois, quoiqu'on fût alors au mois de septembre. A Tours, on vit un matin, avant la naissance du jour, un feu qui pareuint le ciel et disparut à Thoriaon oriental, et on entendit dans tout le pays un bruit semblable à celui d'un arbre qui tombe. Ce bruit se fit entendre aux environs dans un espace de cinquante milles ou davantage... La ville de Bordeaux fut violemment ébranlée par un tremblement de terre. Ses murs furent en danger de tomber. Tout le peuple, effrayé de la crainte de la mort, crut que, s'il ne prenait la fuite, il allait être englouti avec les maisons; en sorte que beaucoup passèrent en d'autres cités. La commotion se fit sentir dans les pays voisins et jusqu'en Espagne... D'énormes pierres, d'immenses rochers se détachèrent des monts Pyrénées et écrasèrent des troupeaux et des hommes... La main de Dieu vint, dans les bourgs du territoire de Bordeaux, un incendie qui, embrasant soudainement les maisons. et les champs, dévora toutes les récoltes... Un cruel incendie ravagea aussi la ville d'Orléans; en telle sorte qu'il ne resta absolument rien aux plus riches, et si quelqu'un d'eux arrachait aux flammes une partie de ce qu'il possédait, cela lui était enlevé par les voleurs attachés à sa poursuite... Dans le territoire de Chartres, du vrai sang coula du pain rompu sur l'autel...

« Ces prodiges furent suivis d'une cruelle contagion ^ Toute la Gaule fut saisie de la dysenterie;

* (Les écrivains annalistes antiques et moderne ont considéré les maladies épidémiques et contagieuses qui, dans le courant du 18^e siècle, ravagèrent la Gaule à plusieurs reprises, comme les accès divers d'une seule affection pestilentielle qui aurait duré cinquante ans, et successivement étendu ses ravages sur toute la surface du globe.

Il y eut, disent-ils, dans ce temps-là une peste qui enleva une grande partie de l'espèce humaine. Elle ne s'attacha point à un climat spécial, à une saison de l'année, à une province particulière; le monde entier, pour ainsi dire, subit toute sa fureur. Elle confondit le sexe, l'âge, et dura longtemps sur la terre. Dans le commencement, elle avait paru se calmer; bientôt, se ranimant, elle parcourut le globe. Plus de cinquante années

s'écoulèrent avant que Tair se piviât et que la santé pût revenir aux, bomaMS.

Ce fut en Egypte qu'elle prit naissance. Depuis les environs de Peluse et la branche orientale du Nil, par degrés, elle allait se partageant et observant une marche régulière, pénétrant dans les lies, dans les montagnes, dans les cavernes et jusque dans les régions les plus écartées. Si quelque pays avait échappé, elle revenait aussitôt, sans frapper les lieux envi* ronnants, s'arrêtait là comme pour épuiser ses ravages, et enlevait partout le même nombre de victimes. Après avoir commencé aux rivages de la mer, elle s'étendit dans l'intérieur des terres, désola tout l'Orient, passa dans l'ouest jusqu'en Angleterre, reprit à plusieurs fois dans les Gaules, toujours fut précédée par des signes extraordinaires sur la terre, dans les cieux et par d'étranges bouleversements à la surface du globe.

L'an 545, on éprouva les premiers symptômes de cette maladie dans le pays d'Arles, et l'année suivante dans plu*

ceux qu'elle attaquait étaient saisis d'une forte fièvre. avec des vomissements et de grandes douleurs

sieurs cantons des Gaules, où elle reparut successivement à de courts intervalles.

L'historien Paul Diacre, qui fut témoin de ses ravages en Italie, dit que les signes de corruption de l'air parurent d'abord sur les choses inanimées; les maisons, les meubles, les vêtements se trouvaient marqués de certaines taches qu'on ne pouvait effacer. Les autres deuil qu'on donne sur la maladie se rapportent à ceux de Grégoire de Tours. Vers le mois d'août, il parut aux malades de grosses tumeurs qui venaient aux aines; on ressentait de grandes ardeurs dans les entrailles; la fièvre prenait avec des vomissements de bile jaune ou verte, de vives douleurs de reins et une grande pesanteur dans la tête; en trois jours le malade périssait: ceux qui passaient le troisième jour pouvaient espérer de guérir. On secourait en appliquait aux épaules ou aux jambes des ventouses qui faisaient sortir des pustules de sang corrompu, et donnaient ainsi un grand soulagement; ce qui faisait croire que c'était un venin caché. Les herbes qu'on em-

ployait contre les poisons, étant prises en breuvage, devenaient un remède saluure. Les jeunes gens, les enfÉntsfdreBtatteiotsleBpremiÈrs;fleamourut un grand nombre.

En Orient, la maladie avait été précédée par d'autres symptômes, soit que le mal ffit plus violent'étant près de sa source, ou ^'il eût agi diversement sur l'imagination vi«« des Orientaux. Vold ce que dit Rrocope, qui était à GonslantiMiple dans le temps que cette peste y fit de si terribles ravages.

«La maladie commençait par l'apparition d'un spectre. Le visionnaire croyait être touché en quelque partie de son corps par ce spectre. Aussitôt la maladie le prenait au même ctt« droit. Les hommes dont le cerveau était ainsi frappé faisaient dinutiles efforts pour être délivrés de leur vision, soit en prononçant dies paroles consacrées par leur religion, ou en faisant quelque [cérémonie. Les uns se réfugiaient dans les églises et trouvaient la mort; d'autres se renfermaient dans leur chambre. Si on les appelait, ils prenaient la voix qui les appelait pour celle du spectre, et laissaient plutôt briser la porte que de l'ouvrir. Plusieurs, dans un songe, croyaient entendre une voix leur annonçant leur destinée et les comptant an nombre des morts. D'autres sentaient les premières atteintes sans aucun avertissement ; une fièvre légère les prenait en s'éveillant , en se promenant , en vaquant à leurs affoïres ; Tacces paraissait faible, et les médecins n'y croyaient ancM danger :sur le soir ou le jour suivant on voyait paraître lecarbon.

c Cette maladie dura long-temps à Constantinople. Fendant trois mois elle régna dans toute sa fbrce; il mourait ioaqul dix mille personnes par jour. On ensevelissait d'abord avec ordre ; bientôt ce fut une confusion, et lea corps rettèrent sam sépuluire. Quand les tombeaux furent remplis, on creusa des fosses dans les champs autour de la ville; quand ces ffiosaes furent occupées , on découvrit les tours des remparts , et , dans l'affreux égarement où l'on était, on les remplit de cadavres qu'on y enferma, (lea vapeurs qui s'élevaient de ces monstrueux amas de corruption se répandaient dans la ville quand le vent aoufflait, et le séjour en devenadt insupportable. Pim de cérémonies reliÉlenses , plus de chants ni de fêtes, les

rues désertes, les affaires suspendues, les arts abandonnés; tout paraissait dans la stupeur. Cette maladie pénétra dans la Perse et chez les autres nations barbares.

« Dans l'Italie, les villes et les provinces furent désolées. Le deuil et le désespoir entrèrent dans toutes les familles; on ne savait où fuir pour éviter la mort. Les habitations de la campagne restaient à la garde des chiens; les troupeaux erraient sans conducteurs, ou fuyaient dans les montagnes, dans les solitudes, au fond des cavernes, où l'on trouvait à peine de la nourriture. Les enfants n'osaient plus ensevelir le corps de leurs pères. Celui que sa pitié portait à rendre ce dernier devoir périssait après et demeurait lui-même sans sépulture. Ce

fl-rrr/^y^S^ÛJ,/^

BB

daBS les reins; leur tête et leur cou étaient appesantis; ce qu'ils vomissaient était couleur de safran, ou rougeâtre. Plusieurs assuraient que c'était un poison secret. Les paysans l'appelaient le feu de sainte Union. Lorsque l'on mettait des ventouses aux épaules et aux jambes des malades, et lorsque ensuite des doctes s'en étaient élevées et venaient à s'ouvrir, il en sortait du sang corrompu. Beaucoup étaient guéris par ce moyen... Plusieurs obtinrent leur guérison par des breuvages composés des herbes connues pour remédier aux poisons. Cette maladie, commencée dans le mois d'août, attaqua d'abord les enfants, et les fit périr...» Le bon et vénérable Grégoire, à qui furent sans doute enlevés des neveux en bas âge, ou d'autres parents chéris, ajoute, avec une touchante résignation : «Mous perdîmes nos doux et chers petits enfants, que nous avions caressés dans notre sein, balancés dans nos bras, que nous avions nourris avec le sein le plus attentif, leur donnant leurs aliments de notre propre main. Cependant nous essuyâmes nos larmes, et dûmes, avec le bienheureux Job: le Seigneur m'a tout donné, le Seigneur m'a tout ôté; il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que le nom du Seigneur soit béni fi

Mort des au de Frédésonde.— Repentir de cette reine.

La contagion qui disait mourir le peuple ne respecta ni le roi ni sa famille. Ghilpéric fut pendant plusieurs jours grièvement malade, et lorsqu'il commençait à entrer en convalescence, le plus jeune de ses fils, qui n'était pas encore baptisé, tomba malade. Le voyant ft l'extrémité, on crut le sauver 91 le lavant dans les eaux du baptême. Peu de temps après il se trouva mieux en effet; mais son frère ahié, nommé .Ghlodebert, fut pris à son tour de la maladie. cFrédégonde, le voyant en danger de mort, fut saisie de contrition, et dit an rdi : «Voilà long-temps que la miséricorde divine «supporte nos mauvaises actions; elle nous a sou- « vent frappés de fièvres et d'autres maux , et nous «ne sommes pas amendés; aussi avons-nous déjà «perdu un fils^ Voilà maintenant que les larmes

psyt devenait un détert; Ici récoltes furent abandonnées, les moiS-BOBS restèrent tar pied , les vignes perdirent leurs feuilles avam leurs fkiitiis. Quand rhiver ftat venu, et que sa rigueur eut apaM le fléau, on entendit dans les campagnes les cris des hoomies qui cherchaient à se reconnaître ; on ne pburait marcher sans troQTer des eadarres dont la rencontre faisait reculer dliorreor. Les chaumières étaient changées en sépulture^ et les habitations des hommes étaient derenués le repaire des béics sauvages.'

< Le fils auquel Frédégonde fUt allusion est Samson, son dernier né, venu au monde lorsque Ghilpéric était réfugié à Toomay. Alors, dans l'excès de son désôpoir, et se croyant vonée à une mort oertataie, Frédégonde avait conçu Tincroya

«des pauvres, les gémissements des veuves, les «soupleurs des orphelins vont causer la mort de ceux «qui nous restent. No\$ trésors, pleins de rapine «et de malédiction, demeureront sans possesseurs. «Est*ce que nos celliers ne regorgent pas de vin, «nos greniers de froment, nos coffres d'or, d'ar- «gent, de pierres précieuses, de colliers et d'au- «tres ornements impériaux? À quoi bon toutes ces «richesses, si nous perdons ceux pour lesquels nous «avons plaisir à thésauriser? Maintenant, si tu y

«consens, viens, et brûlons tous ces injustes régis- «très; qu'il nous suffise, pour notre fisc, de ce qui «suffisait à ton père le roi CSilotaire. d

Après avoir dit ces paroles, en se frappant la poitrine de ses poings, la reine fit donner les registres des cités qui lui appartenaient; les ayant jetés dans le feu, elle se tourna vers Je roi, et lui dit : «Qui t'arrête? Fais ce que tu me vois faire, «afin que si nous perdons nos chers enfimts, nous «échappions du moins aux peines éternelles. sLe roi, tonché de repentir, jeta au feu tous les registres de l'iknpôt, et, les ayant brûlés, envoya partout dé^ fendre à l'avenir de lever ces impôts ^.

Néanmoins le plus jeune de leurs enfknts mourut accablé d'une grande langueur. Us le portèrent avec beaucoup de douleur de Brinnac à Paris , et le firent ensevelir dans la basilique de Saint-Denis. Ensuite on plaça Ghlo-debert sur un brancard et on le conduisit à Soissons, dans la basilique de Samt- Médard. Ghilpéric et sa femme le présentèrent au saint tombeau, et firent un vœu pour lui; mais, déjà épuisé et manquant d'haleine, l'enfant mourut au milieu de la nuit. — Ghlo-debert fut enseveli dans la basilique de Saint-Grépm et Saint-Grépinien , martyrs. La douleur de Frédégonde trouva cette fois de l'écho parmi le peuple; il y eut daus Soissons un grand gémissement : les hommes suivirent les obsèques de Ghlo-debert en habits de deuil, et les femmes couvertes de vêtements lugubres, comme û elles assistaient aux funérailles de leurs maris. Après les obsèques, Ghilpéric fit des largesses aux Églises et aux pauvres, b

La maladie ne sévit pas seulement dans le royaume de Neustrie, elle fit aussi de grands ravages en Anstrasie et en Bourgogne; mais les historiens anciens n'ont laissé aucuns détails à ce sujet. Nous savons seulement par Grégoire de Tours qu'Austre-

ble deiieiii d'égarer et de perdre son enfent, afiA de lai lau- Tcr la Yie ,en lui ôtant ion nom, ton rang et sa fortune ; mais Ghilpéric en ayant été arerti, s'y était opposé. — L'enfant fut lanvé; mais en 579 U monrot de la dyssenterie. «—Après sa mort, Frédégonde» atteinte dle-même de la fiërre, fut gra« vement malade ; mais elle guérit

^ 11 s'agit des impôts nonTeflement établis, et dont l'excès, dans plusieurs lieux , et notamment dans le limousin , avait , excité des séditions sérieusement réprimées.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

tiildef femme de Ooalbran, roi de Bourgogne, fut une dès Tictîmes de la contagion* Furietts de ee voir mourir, et attribuat «a mort à aes médecins ^ cete reue Tindicature exigea de rote trop hibie épdu le aeraïait qu'après ses obsèques il les ferait périr impitoyablement. Affreux serment auquel^ malgré sa dâyonuairété, le roi Gontbran n'osa pas ètrepaqnrel

ÀMassinat de Ghloyis et d'Audowère (581).

Dana le temps que Frédégonde était en proie à toute sa douleur, elle apprit que Gbtovis, le seul des fils tf Audowère qui fût encore ritant, se féli* citait d'être devenu Tunique taéritier du royaume de Neustrie. Ce prince, frère de Théodebald et de Mérovée, était animé sans doute des mêmes ressen* timents que ses frères; mais 11 manquait d'énergie et d'habileté. 6'étam laissé battre dans ses eipêditioHs en Aquitaine ^ il avait ainsi fbrç4 son père i le tenir éloigné des affaires publiques , éloighc" meut qui avait eu du moins pour lui l'avâiitage dé Tempêcher d'être cempromis dans l'entreprise de Mérovée. .

La mort des fila de Frédégonde lui parut assurer aoà avenir* Alors rompant an silence qui! eût été toiqdurs prudent de garder, il montra fta joie A sea familiers, en disant : «Maintenant que mes hh- «rea sont nM>rts, tout le royaume me restera. La «Gaule tout entière me sera soumise, et j'y jouirai a d'un empire universel. Malheur A mes ennemis; « car leur sort sera entre mes mains et dépendra de « ma seule volonté, s

Plus împrudem enèore , Gbiovis se laissa eftratner i nommer et A accuser Frédégonde ; il lui prodigua bautemebt les diffamations et les menaces.

informée de cette conduite ^ Frédégonde en fût d'abord effrayée; mais son cai^actère ferme domina aon efFroi : elle longea à se venger. Elle ob-

tint de Gbilpéric qu'il renverrait Gtalois de la maison royale située dans la forêt de Yillers-Gottereis , où il se trouvait alors , et qu'il obligerait le jeune prince à résider dans la finale maison de Brlnnac , où ses autres frèrea avaient été frappés de la contagion. Gbiovis, obéissant aux ordies de son père, se rendit à Brlnnac; mais la maladie ne l'atteignit pas.— Frédégonde dut eheroher dès lofa Un autre moyen de s'en défaire^

A Texemple de son père, Ghlovis avait choisi une maîtresse parmi les servantes du palais. Frédégonde le Sut, et sur cette découverte basa son nouveau projet de vengeance. Un jour un homme à quj sans doute on avait appris ce qu'il devait dire, se présenta devant la reitié, et lui dit : aO reine! «lu n'as plus tes fils; mais tu ne sais pas qu'ils '^ont morts par les trames de leur frère Chlovis.

c Amoureux de la fille d'une de teè serVantes, il a «en recours aux maléfices de la mère, i qui les «mystères de là magie sont Amillèrs, pour fliirer pé* crir tes enfants. Toi-même, résigbe-tol i un sort «pareil; car ce qui te donnait l'espoir de régder t'a «étéedlevé.»

Alors la reine, flignant d'être pénétrée de crainte et enflammée de colère, fit saïeir la jeube fine aimée de Ghlovis, et après Tavoir Ait cruellement fustiger, ordonna qu'on lui coupât les cheveux, aflt de les suspendre outrageusement ft la porte du \6ge* ment du jeune prince, La mère de la jeube fille fut aussi arrêtée et livrée à une longue torture. Ob ta força de reconnaître la vérité du crime qui lui était reproché è elle et ft Ghlovis. '

Forte de cet aveu , Frédégonde s'adressa à Chil-' péric et lui demanda tengeabce. Le rot cofiseilfit ft livrer son propre fils. Étant allé i la chasse. Il éb^ voya I Ghlovis l'ordre de tenir le trouver eussilôh Le prince, sans soupçon , atcourut. A son arrivée, les ducs Didier et Bobon se précipitèrent sur lyi et lui lièrent les mains. On le dépouilla dé m ermei' et de ses habits royaux, et ou le conduisit, éhai^é de chatnes , â Frédégonde.

Frédégonde le garda trois Jours, êspéréilt, fkt des promesses ou par des menaces, l'obliger à reconbattre la réalité des crimes qui lui étaient imputés. Ghlovis nia avec fermeté tout ce dont on l'accusait; mais il eut la

faiblesse de faire connaître le nom des amis nombreux dont il s'était concilié l'affection.

Voyant qu'elle ne pouvait rien savoir de phis^ Frédégonde l'envoya toujours captif à Nogent, de l'autre côté de la Marne, où Gbilveric avait aussi une habitation. Là, le malheureux Gbiovius fut tué d'un coup de poignard, et, afin qu'on ne retrouvât pas de traces de l'assassinat, son cadavre fut pré-i cipité au fond de la rivière ^ On dit i aon père

* Le corps éa malheureux Ghlovte flé resta cépeiidaftt pii MDS Bépulnre.

Après la mort de ChUpéric^ le roi eenikrsa se ir^uvaU à Paris. 11 avait souvent déploré en public la mort de ses neveux Mérovée et Chlovis; il aurait voulu leUr fefldre te^ honneurs' ftinèbrei; mais II ne savait pas où ceux qdi leé itaisat toS# avaient ensuite jeté leurs cadarres. — Il se présenta à lui, dit Grégoire de Tours, un homme qui lui dit : «Si cela ne doit pas <à Tavenir tou^ner contre mol, Je t'iuditiuéi'ai, ô roi, en quel < lieu est le cadavre de Chlovis. > Le roi Jufâ â Cet homme qu'ad lieu de lui faire aticttn mal, on le fécompeiiserâit psf des ptêsenu. Alors il dit : t La chose même prouvera, 6 M, U térl j <de mes paroles. Lorsque Chlovis eut été (tté et etité^é ftdttU

• Vauvent d'un oratoire, la reine, cf allant qtié quelqtftiit fté ■ le trouvât et ne Tetiterfât avec honneur, ordonna de lé lëiët «dans la Marne. Je le troutai dans de^ Âets que J'avais pté^ «parés pour les besoins de mon métier, qui est de ptndtt iH

• poissons*. Je ne savais d'abord qui o'élait; mais je resennliâ le «fils do roi a la longueur de sea cheveux < el rajraâl pris svS «mes épaules, Je le portai au rhragSi ea je TenierrAi ai lesaU* « vris de b^zoh. Voilà co-Bunent j'ai sauvé sou corps; fitis è

îaVRE H, CHAPITRE VIII.

^SSSSfSP^

SCSSi^B^!

qo'iU'était.tuâ toi-ffiNfi m K frappant pvw tt» couteau, L'iml^éciie et barbera Cbilpiric crut i ce suicide , et ne doqp4 i«^a)e pas ui^ç larme k la m^ quoire (le sQu^fils,

.La mort (Iç Chlovifi n'a^uyU pas la haine de f rédégçnde, Ayant iM Ifis enfaats, elle voulut aussi faire périr U ip^pe, et çlle enyoya dans le mçnast)ip(i ^u Maine, où Ia reine Audowère vivait dans la retraite, i|es hommes quj 1^ mirent à mort. Enfin ^]l^ compléta sa venge^oce par un çfime plus horrible, et dont nogs empruntons le récit h un historié» mod-çrae, Qdèlç imitateir du vieil historien des Fnmçs, «Ghildeswiotlie, dit JM. de Peyroioineti fi|le 4'Aiidpwèr^, était enferpiée dans le même lieu Kveç la m^re* Trop jeuae pour lui attribuer des complots q«|i jgçtifiAs-sept sa mort, ell^ Tétait asse? pour tenter un jour T^mour ou l'ambitiop de ÇbiU dpbert peMt-être, ou de quelque autre pripce qu'elle exciterait io-failliblemept à Ig vengeance des sien;». Qpmm^ut satisfit*op à cette craipte, et comment \p dire? On se souvient d^ fiHes d^ Séjau; Frédég-QpdiÇ imiu Tihfere. Oo ne tuA point Chi)deswintbe, pp ae lui ôta que la vie du monde, oq ise contiçpta de |a eom^açrer au service 4c la religiou; imis auparavant gn la fit violer par les bourr^u]^

de sa mi^re. Oa la iaisça vivre» mais souillée* On

prH ce gage ppntpe m^l qui eussent pu avoir la pensée de la délivrer de son clottr^ et de s'associer ik SA fortuo. La Qlle de CMlpéric subit, lui vivapt, cet optrage; flfff le subM de Tordre de l^ fempie de Ghiipérîcl»

Guerres entre les roit. (6^2-584).

Chilpéric, à qui la perte de tous ses fils semblait devoir porter une atteinte fatale, trouva, au pontmlre, dans ce désastre, une occasion d'éien-dreaoa iofluence et d'accroître son pouvoir. — Les grands <)e TAustrasie o'avaieat plus à cniiodre qu'il eulevM A leur Jeuoe rui la successiou de Gonthran. Us pwf vajeat espérer qu'il désignerait nème Cbildebort pour son héritier. — Le roi de Neustrie ue ler da pas à reconnaître les tvaoiagea de sa posi-

« pséteac es fat tn fioudrat.» t4 toi» apprcuatc ee fo*avaic liiit cet honpe^ sortit <|e Paris o^iqine pfMV «lier h la ^liK, et ayant découvert le tombeau , y troora le corps encore sain et ôitier. Seulement les cheyeut qui se trouvaient en dessous étaltot 4|fà 4étaebéft; «ai» ks autres étaimii fatacU et i>n- •erjfMept leurs kmfiws Ijpadfs. U roi reooqnut 4fiDfi t^ œ corps était celMl (fsC'fl cbericbait avec tant de soin. U convoqua révêque de Paris , le clergé et le peuple; il fit allumer un nonbrftlBfiai et eîerset, et il eondinsit le cerpi, pour y être «gfr# . » 1» ta sU«iie 4b fiaùMrYinoNit (ai|}oai4'luii ^int- GerffiaiQ-des-PrésJt oe donnant pas moins de larmes à la mort de ses neveux qui! n^en avait répandu lorsqu'il vit en- KfeHr «es propres ettéants. Ensuite U envoya Pappole, évêque ds Quftros, rédasar Is osdame de Mérovée, cl l'enssyetit da^M)l millie é§\m sfipitte du tombeau de C^oiis.

tioo ououvelle, et il en profita. JEsiàm^coié^ ^tf» de Reims qui avait ep-tratn^ Mérovée à sa ruine, fu(l'intermédiaire dopt il sç servit poqr détacher ChiU dcbert de Talliaoce du roi dç Bourgogne et poMi; conclure lui-mëoiç uq traité avec soo i^veu* On convint : que les deux rois feraiept la guerre à Go^* thran, et que CbUpéfic reconnaîtrait Ghildehert pour héritier; mais que celui-ci lui laisserait gar-ç der, ^ vie durant, les cités appartenant i TÀus-, tr^sie, et qui étaient. alors en sa possession*

Un des principaux griefs des régents austrasieua contre Gontbran était Tobstination de ce roi h gar-* der pour lui aeul la ville et le territoire de Mar^ scille, qui, d'après le partage de 567, (levaieot ap-> parteur par moitié au roi d'Austrasie et au roi de Bourgogne. ^ Cette ville renfermait deux partis. I^ gouverneur Pynamius devait sa nomination jl^ Gonthran; il était le chef du parti bourguignon « Tévêque Théodore, chef du parti opposé, était tqut dévoué au roi d'Austrasie.— De vives discussiops et d'éclatantes querelles eurent lieu çntre Tévêque et le gouverneur. Succes-sivemeat oo passa des iniu* res aifx viplepcs, Théodore fpt expulsé de soa siège et forcé d'aller chercher un refuge eo Apstrasie; mais il revint bientôt accompagné du duc Gondulphe, que Ghildebert chargea de se-crètes instructions. Gondulphe «yant réussi, sous prétexte d'une. entre-vue, à attirer Dynamius dans une église hors des murs de la ville, vint à

bout 4e le faire prjsomier et de l'obliger à prêter serment à ^ fidélité à Ghildehert, ta moitié de la cité de Marseille fut ainsi remplacée sous Tauto-rité du roi d'Âustrasie. Gondulphe, après avoir accompli sa mission, s'ea retourna, Soa Répart rendit ie courage à Dynamos. Prétextant que Tévéque, non eputent d'avoir fait r^dre i Ghildehert la portion de Marseille qui bii appartenait, cherchait encore à s'emparer, pour TAustrasie, de la moitié appartenant au roi de Pourgogoe, ce gouverneur parvint à arrêter Tbéo^ dore, et Teovpya devant Gontbran. Ge roi était alors ep guerre contre Ghilpéric; il craignait d^ pousser Ghildehert i y prendre part, et il ne vou* lut pas fournir au jeupe roi d'Austrasî Ain nouveau grief. Acceptant 'la justification assez douteuse de Tévêqpe, il ordonna de le remettre en liberté et le renvoya à Marseille^

Tandis que ces événements avaiépt lieu , deuj^ irm^f commande par des généraux neustriens, 1^ duc Didier et le duc Bérulphe, attaquaient si* mulUnément en Aquitaipe les villes let les territoires qu'y possédait 1^ rpi de Bourgogne.— Didier, apr^ 9voir vaincu le» Bourguignons, assiégea et prit Périgue^x et Agisp^— Bérulphe dévasta le territoire de Bourges ec empêcha ja Touraine d'être envisbie PW les soldats de Gpntbran.— la paix qui

FRANCE FIISTORIOUE ET MONUMENTALE.

rtli

suivit cette campagne n'eut que la durée d'une trêve. — Gbilpéric avait projeté la conquête du Berry; il était disposé à saisir toutes les occasions de recommencer les hostilités/et elles ne tardèrent pas à se présenter. La guerre continua; mais le roi de Bourgogne avait fait passer des troupes du côté de Bourges, et quand Didier se mit en route pour attaquer cette ville, quinze mille hommes déterminés en sortirent et marchèrent à sa rencontre. Les deux armées se livrèrent,. près de Château- Meillant, une rude bataille, où plus de sept mille hommes périrent, mais qui fut sans résultat, chaque parti ayant conservé ses positions. Toutefois Tentreprise de Didier sur Bourges avorta.

À la même époque, Gbilpéric, campé du côté de Melun avec son armée, était attaqué dans son camp par l'armée des Bourguignons, et vaincu complètement

Cette défaite le décida à entrer en négociations. — La paix fut promptement conclue. Chilpéric dut rendre son butin, délivrer ses prisonniers, rappeler ses troupes et déférer à l'arbitrage des grands et des évêques la solution de quelques griefs dont il demandait le redressement.

Ivuerre dyile en Austrasie. — Bitmehaut sépare Lupus et

UrtiOD (583).

- Malgré le traité précédemment fait, l'Austrasie, en proie aux discords civils, n'avait coopéré aucunement à la guerre que la Neustrie venait de soutenir contre la Bourgogne. — Une lutte s'était engagée entre le conseil de régence et le parti de Brunehaut, 2 qui la majorité prochaine du roi faisait espérer de prendre bientôt part aux affaires. Un des partisans les plus zélés de la veuve de Sigebert était le duc de Champagne Lupus, qui servait Brunehaut avec ardeur et fidélité. Son dévouement excita la méfiance des régents Ursion, Betsfried et Mgiams. Ils le dépouillèrent de la plupart des emplois qu'il possédait, et ils résolurent de lui ôter le gouvernement de la Champagne. — Lupus, décidé à ne point céder sa province, leva des troupes et se prépara à se défendre. Le conseil de régence dirigea contre lui l'armée qui avait été destinée à soutenir Chilpéric. Les deux armées étaient en présence, et le combat allait commencer lorsque la reine Brunehaut, affligée de l'injuste persécution qu'on faisait subir à un de ses fidèles, s'arma d'un mâle courage, et se précipitant dans l'étroit espace qui séparait encore les soldats, s'écria : « Arrêtez- vous; abaissez vos épées. Prenez garde d'opprimer un innocent; prenez garde, à cause d'un seul homme, de livrer un combat qui couvrira de désolation tout le royaume, » Ce discours et l'audace qui avait entraîné la reine au milieu du champ de

bataille fit sur les deux armées une vive impression. On entendit circuler dans les rangs un murmure d'assentiment et d'approbation.

Cette disposition des troupes ne put échappa an duc Ursion, qui les commandait. Emporté par la colère, il s'avança vers Brunehaut , et lui dit : a Femme, éloigne-toi , et qu'il te sufiise d'avoir r^ agné du temps de ton mari. Ton fils est roi maiiii- 8 tenant; c'est notre appui et non le tien qui sau- «vera le royaume. Pars donc, ou sinon les pieds a de nos chevaux t'écraseront contre la terre. i>

Brunehaut, méprisant également ces injures et ces menaces, continua à parler aux soldats, et I les supplier de ne pas entreprendre une guerre fatale. Ces paroles eurent tout le succès qu'elle cb attendait. Ursion, malgré sa fureur, fut obligé de renoncer au combat; mais, en s'éloignant avec ses troupes, il saccagea les domaines et la maison dé Lupus , dont il enleva tous les objets précieux, sons prétexte de les remettre au trésor du nri. Lupus, échappé au danger, grAce i l'intercession de la reine, comprit qu'il ne pouvait lutter contre des ennemis qui disposaient de toutes les forces de l'Austrasie; il mit sa fiaimille en sûreté dans la ville de Laon, et se retira lui-même i la cour du roi Gontiiran, qui l'accueillit avec bonté et lui promit sa protection jusqu'à l'époque où Ghildebert serait en âge de régner.

Cette guerre contre Lupus avait empêché Tar* mée austrasienne de se joindre i l'armée neuatrienne; aussi Chilpéric, en traitant âtvec Gon-' thran , ne s'était-il pas cru obligé â faire de réserve en faveur de ses alliés austrasiens. La nouvelle de l'alliance des deux rois excita une sédition dans le camp de Childebert. La fureur des troupes se tourna contre les régents, auxquels on reprochait d'avoir sacrifié les intérêts du jeune roi au désir de conserver leur autorité. jOn accusa iEgidius de tra* bison, et les soldats l'auraient massacré, si, mon* tant précipitamment & cheval, il n'eût pris au galop la route de Reims.

L'union entre Gbilpéric et Gonthran ne fut pas de longue durée. Le roi de Neustrie se brouilla avec le roi de Bourgogne, sans néanmoins contracter une alliance avec le roi d'Âustrasie. Ce fui au contraire Gonthran qui s'unit de nouveau à Ghil« debert. Dans cette occasion, afin de donner aux tuteurs du jeune roi un gage de sincérité, le roi de Bourgogne renonça solennellement à toute prétention sur la possession exclusive de Marseille.

La cause qui changeait ainsi les relations respectives des deux oncles et du neveu était toute simple. Frédégonde avait donné successivement deux fils à Gbিলpéric, et bien que l'un d'eux fût mort, l'autre, qui avait reçu le nom de Ghlotaire,

LIVRE II, CHAPITRE VIII

paraissait constitué de fiçon à vivre [^]. L'existence de cet enfant détruisit les espérances que les tuteurs de Ghildebert avaient conçues sur la succession du roi de Neustrie, et les détermina à rechercher pour leur jeune roi Tamitié du roi de Bourgogne.

sa

Ingonde. — Rigonthe.

Peu d'années auparavant, et dans le but de créer des appuis à son fils, Brunehaut avait fait donner en mariage sa fille Ingonde, sœur de Ghildebert, à Hermenegild, fils atné de Leuvigild, roi des Goths d'Espagne.— Ce Leuvigild était le successeur d'Athanagild, dont il avait épousé la veuve. — Brunehaut avait donc lieu d'espérer que sa fille trouverait en Espagne, auprès de son aïeule, une protection affectueuse et maternelle : il en fut autrement. La mère de Brunehaut, Gonswinthe, qui était zélée pour l'hérésie d'Arius, prétendait que sa petite-fille, ayant un époux arien, devait abjurer le catholicisme, comme autrefois ses deux filles avaient elles-mêmes abjuré l'arianisme en épousant Chilpéric et Sigebert. Ingonde refusa de changer de religion. Gonswinthe irritée ne craignit pas, dans sa colère, d'user de violence; elle saisit Ingonde aux cheveux, la frappa, la renversa à terre et la foula aux pieds. Hermenegild voulut prendre la défense de sa femme ; son père l'exila & Séville. Un malheur commun réunissant ainsi les deux époux , Taffection qu'ils se portaient augmenta , et bientôt le fils du roi des Goths, cédant aux exhortations dIngonde, embrassa la religion catholique.

Leuwigild furieux jura, dès ce moment, qu'il déshéritait son fils et qu'il le punirait. Hermenegild, à l'extrémité, fit un appel à son beau-frère le roi d'Austrasie, contracta alliance avec Théodémar, roi des Suèves qui occupaient la Galice, et traita avec les Grecs, qui avaient encore quelques troupes en Espagne. .

* Cet enfant, nommé Théodoric, et dont la naissance combla d'une joie le roi et le peuple de Neustrie, mourut à peine à l'âge d'un an. Sa mort parut, aux yeux de Frédégonde, être l'effet de maléfices. Elle fit donner la question à quelques femmes de Paris qui s'accusèrent entre elles et accusèrent aussi le comte Mummole, préfet du palais de Chilpéric (qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre patrice bourguignon). Chilpéric, informé de ces rumeurs par Frédégonde, livra à la torture le comte Mummole lui-même. Mummole nia tout, et prétendit qu'il n'avait demandé à ces femmes et reçu d'elles que des philtres magiques propres à gagner la faveur de la reine et celle du roi ; cependant on le condamna à mort, et il allait être exécuté, lorsque, par une clémence inexplicable, Frédégonde lui fit grâce de la vie. Il fut dépourvu de ses richesses, de ses dignités et exilé à Bourdeaux, où il mourut peu de temps après. — Craignant pour son fils Chlotaire la destinée de Théodoric, Chilpéric ordonna qu'il serait élevé, loin de tous les yeux et sous une surveillance particulière, dans le domaine royal de Yury.

Histoire de France. — J. U.

Effrayé des secours que son fils s'était ainsi ménagés, Leuwigild, après avoir gagné les Grecs à prix d'or, songea à faire alliance lui-même avec le roi de Neustrie. Il envoya une ambassade à Chilpéric, et demanda en mariage, pour son second fils Récarède, qu'il faisait son héritier, Rigonthe, fille de Frédégonde.

A cette demande, les deux époux hésitèrent. Us n'avaient point oublié que la reine des Goths espagnols était la mère de Galeswinthe, et ils craignaient qu'elle ne vengeât sur leur propre fille la mort de sa fille chérie. — Les négociations auxquelles donna lieu ce mariage durèrent près d'une

année et exigèrent plusieurs voyages des ambassadeurs. Chilpéric, enfin, rassuré sur ses craintes, y consentit.

Cependant Hermenegild trahi avait été vaincu et tué.[^] Ingonde était restée prisonnière des Grecs, qui l'avaient emmenée en Afrique, où elle mourut.- Enfin, pour compléter les succès de Leuvigild, le roi des Suèves avait été vaincu et obligé de faire la paix. Il ne restait au roi des Goths d'autre ennemi à redouter que le roi d'Austrasie, et c'est ce qui lui faisait presser davantage le mariage de Rigonthe et de Récarède.

Chilpéric se dédda à remettre sa fille aux envoyés de Leuvigild. Au moment où on dressait les articles du contrat de mariage, des envoyés de Chiidebert se présentèrent devant le roi de Neustrie, et lui notifièrent qu'il eût à s'abstenir de[^] donner en dot à sa fille aucune des villes ni aucune des terres qui appartenaient au royaume d'Austrasie et dont il était injustement le détenteur. Chilpéric promit de respecter cette défense; mais, furieux de l'injure publique qui lui était faite par ce mes^{*} sage, il fit assassiner un des chefs de la députa tion.

Après la célébration des noces, qui se firent à Paris avec une grande magnificence, Rigonthe se disposa à partir. Elle avait reçu de sa mère des richesses si considérables, que Frédégonde eut be^{*} soin de prouver au roi que ces richesses lui appartenaient en propre et n'avaient point été tirées du trésor public. — Les leudes et les seigneurs francs firent ansri à la nouvelle mariée de nombreux présents.—Il se trouvait dans ce qu'elle reçut une telle quantité d'or, d'argent et d'objets précieux, qu'on en chargea cent cinquante chariots.

. Afin d'accroître la suite de sa fille, Chilpéric avait eu recours à une mesure qui prouve combien était alors misérable la condition d'une partie du peuple. Le tableau que Grégoire de Tours fait du départ et de la marche de ce cortège nuptial nous paraît devoir être placé sous les yeux de nos lecteurs.

«Le roi Chilpéric ordonna de prendre un grand

isa

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Un de serfiteurt appartenant àiii maisons foyalas et ée les mettre dans des ebariots. Gomme plusieurs plenraient et ne ^wbient pas s'en aller, il les fit garder prisonniers, afin de pouvoir pins flidleiiient les obliger à partir avec sa fille. On dit que plusieurs, craignant de se voir enlevés ainsi i leurs parents, de douleur s'arrachèrent la vie au moyen de lacs. Le fils était séparé du père, la mère de la fille, et ils s'en allaient avec de profonds gémissements et de grandes malédictions. On entendait tant de pleurs dans la ville de Paris, qu'on les a comparés aux pleurs de TËgypte. Plusieurs per*ionneê d^ meiUeures familles^ contraintes de s'en aller, ainsi, firent leur testament, donnèrent leurs biens aux églises, et demandèrent qu'au moment où la fille de Ghilpéric entrerait en Espagne, on ouvrit ces testaments, comme si eiies étalent d^A dans le tombeau...

«La jeune fille ayant dit adieu à sa mère avec bèaticoup de larmes et d'embrassements, se mit en route. Lorsqu'elle sortait delà porte, l'essieu d'une des voitures cassa; tous s'écrièrent alors : mal^^ heurt ce que quelques-uns prirent pour un augure. — Étant enfin partie de Paris, Rigonthe ordonna le même soir de dresser ses tentes à huit milles de la ville. Pendant la nuit, cinquante hommes de sa suite se levèrent, prirent les cent meilleurs chevaux, tons les freins d'or, deui grandes , chaînes et s'enfuirent vers le roi Gbildebert. Durant tout le chemin, ceux qui pouvaient s'échapper prenaient la fuite, emportant avec eui ce dont il leur était possible de s'emparer.

«On reçut partout ce cortège avec un grand ap» pareil aux dépens des diverses citée. — ^Le roi avait ordonné que pour le voyage on ne payAt rien de son filso. Tout fut fourni par une contribution extraordinaire levée aux pauvres gens.

«Comme le roi craignait que son frère ou son aïen ne tendissent en route quelque embûche à ea fille, il avait voulu qu'elle marchât environnée d'une armée. Avec elle étaient des hommes dn premier rang, le dHc-Bobon,filsdeMumraolène, avec sa femme , servant de paranymphe A la princeeset Domégésile, Ansovald, le maire du palais Waddon, autrefois

comte de Saintes : le reste de la troupe, composé d'hommes du commun, était au nombre de quatre mille. Les autres chefs et armuriers qui voyageaient avec Rigonthe le quittèrent à Mâcon. Ses compagnons firent en chemin tant de butin, et se livrèrent à tant de pillages, qu'on pourrait à grand-peine les raconter. Us dépouillaient les cabanes des pauvres, ravageaient les vignes, emportaient les sarments avec les raisins, enlevaient les troupeaux ainsi que tout ce qu'ils pouvaient. Ils ne laissaient rien dans les lieux qu'ils

traversaient, accomplissant ce qui a été dit par le prophète Joël : La terre a mangé ses restes de la chenille, les perles restes de la sauterelle, et la nielle les restes du ver. Ce fut ainsi que les choses se passèrent alors. Les restes de la grêle furent détruits par les tempêtes, le reste des semences fut brûlé par la sécheresse, et ce qu'avait laissé la sécheresse enlevé par les gens de guerre ! > Rigonthe ne devait d'ailleurs jamais arriver en Espagne. Elle s'était arrêtée à Toulouse pour se reposer les gens de son escorte, lorsque le duc Didier, qui, comme nous le verrons plus tard, s'était (déclaré en faveur de Condebald, entra dans cette ville, dispersa ses serviteurs et son cortège et s'empara de ses trésors et l'obligea à aller elle-même chercher un refuge dans la basilique de Sainte-Marie. Rigonthe n'en sortit que long-temps après, à une époque où Récaredo ne songeait plus à réponse que son père avait demandée, pour lui avec tant d'instances; elle se retira auprès de sa mère Frédégonde, qu'elle scandalisa plus d'une fois par ses désordres et par ses fureurs.

Mort de Chilpéric (534). - Son Caractère. -> Ses prétentions

littéraires.

Cependant le règne de Chilpéric touchait à sa fin.— Un crime avait conservé le trône au fils de Sigebert, un crime allait le lui ôter.

Le roi de Neustrie avait à Gelles une maison

* Une scène rapportée par Grégoire de Tours suffira pour connaître de quelle manière vivaient en cette ère

et cette fille, si digne l'une de l'autre.

«Riffonibe, fille de Ghilpéric, tenait couvent des diaooaif contre sa mère; elle kè prétendait li maitreisé, disait que sa bière devait la servir et l'aecaMaii coatinuellement d'injures» ea eoru qu'eUes se battaient souvent à coupe de painis M aves des souffleta- Frédéflfonde enfin lui dit :« Pourquoi me tour» c mentes-iù , ma fiUe ? Voilà les trésors de ton père que f ai en «ma puissance; prends -les, et fiais-en ce quil te plaira. > El étant enu^ dans le cabinet du trésor, eUe auwU un çofM rempli de colliers et de bijoux précieux, et après en avoir tiré pendant long-umps diverses ciraess quelle renicttaH A sa fille, elle lui dit :« Je suis fatif^iée, aoeu la mapi dane le ooC* «fre, et sors-en œ que tu trouveras.» RjnooUie ayant enfonce son bras dans le coffre peur ea tirer des effets, sa mère prit le couverple et lui en frappa la tête; PHÎs, le pressant de tontes ses fiores, elle ly! serrait la fforça oootre la planche iDtérieur, de telle sorte que les yeux étaient préu A Mu sortir de la léie. dus isrvame qui était dans le eabinet ae mit A erier de toute ee^ forces, en disant :« Aficeurs:, le voue prie, f acoouresi voUA pia malireese que sa mère étrangle*» Aussit^ ceux qui étaient restés devant la porte en attendant qu*eUes sortissent, se pfécipitèrent dana le cabinet, et, sauvant fiigoatbe d'un péril lamenin, ils la conduisirent debors. T- Après cela, ii s'eiwendra entre la oière et la fille de violentes inimitiés, eurUwt A eause des adultères eusquels ee Uvrait Bigonibe; U y avèleanaeeseeeeoutettesdes qpiereUas et des coups.»

* Bourg dé Païñofidbsenkelit de Meaiix, uépariélBenI ee Setae-et-Hame, A dnq Ueues A Test de Paris.

LIVRR II, CHAPITRE VIII

Hi

de plflMiice M 11 le nvrtU fMqoemineit h rexr« c|ce de la i^UaMi. --
- UD4Khr quil rennaïc de cliaa« ser, et qoe, descendant de cheval, il a'apoyalt d'a&é eiaiii aor Tépaule d'un de aea aenritenra^ on koeinie ê^àppi-roebâ, le frappa d'un coup de ooutean aooa ràteaelle, et, réitérant son eenp, lui perça le ventre.-^Rendant le aang en abondance, tant par la

bôuehe que par aea bleaaurea, le roi mourut auiaitdt.— L'asaaêain prit la fuite et disparut dana la forte.

On ignore quel fkit l'instigateur du crime. Gré« goire de Toura, le seul auteur contemporain dont les écrits soient parvenus à la postérité, ne le nomme ni ne le désigne. Il borne son récit à ce que nous venons de raconter.

On a accusé successivement de la mort de GblU péríc t P plusieurs leudes et seigneurs de la Neuatrie et de rAustrasfe, Eberuif, Théodore et Son* negisile, qui voulaient venger d'anciennes injures et se débarrasser d'une domination devenue iosup* portable : de fortes raisons semblent appuyer cette accusation; V la reine Brunehaut, qui avait à venger Tassassinat de deux époux; 3^ la reine Frédégonde, poussée ft ce crime par le soin de sa propre sAreté.

Les accusations contre Frédégonde et Brunehaut, élevées par des historiens qui ne vivaient que plus d'un siècle après ces deux reines, ne pa« raissent devoir mériter aucune contance. Gepén* dant noua pensons qu'il convient de faire connaître la tradition d'après laquelle la propre femme de Ghilpéric aurait été forcée de le faire assassiner.

Cette tradition, recueillie d'abord cent soixante ans après le crime, par le narrateur des Gesies des Francs, a été reproduite par Aimoin et par les auteurs des Grandes Chroniques de SeUni-De'^ nis, dont nous allons offrir à nos lecteurs la naïve version*

c Moult estoit bèle femme la royne Fredegonde , en conseil sage et cavilleuse * , en tricherie ni en malice n^avoit son pareil, fors Brunehault tant seulement. Le roi Ghiipéric (elle) avoit si deceu et si aveuglé, par la'-gloutonnie de luxure, comme telles femmes savent faire à ceux qui à elles s'abandonnent trop, que il mesme la servait ainsi comme foist (aurait fkit) un garson '.

« Un jour s'apareilia pour aler cbacier en bois, il commanda que lea seles feusaent mises, du palais descendi en la cour. La royne qui cuida

qu'il deust monter sans plus retourner amont (en haut), entra en une garde-robe pour son chief (sa tête) laver.

* êAfSôn, valet GlnieC M t^feaitt, tu ttpfea âaé, piêêqus toiii<Mrt en mauviiae |Mrt.

Le roy retourna en la aale avant que il montast; il entra là où elle estoit, si eoient (doucement) qu'elle ne s'en aperqut mie (pas) : et comme elle se fo adentéc aur un banc S sus oreilliers et sus carriaus, il la féri (frappa) en riant au-dessous des rains d'un baalonceil que il tenoit.

«Elle ne se retourna pas pour lui regarder; car elle cuida (pensa) certainement que ce fust un au-> tre. Lors dist : «Landril Landril mar y fais 3; comment oses-tu ce faire ?» Ce Landri estoit coeos du palais et le graindre ' de la' maison le (du) roy; ik bonnissoit le de sa femuie et la maintenoit en adultère.

«Quant le roy oy cette parole, il chéi (tomba) m un soupçon de jalousie, et devint ainsi comme tout foursené; il sailli (sortit) de la sale, et deçà et delà aloit angoisseux et destrois (serré) de cuer, comme celui qui ne savoit que il peust faire ni dire. Toutes* voies ala en bois pour oublier et pour assouagier (soulager) la tristèce de son cuer.

«Fredegonde aperçu bien que ce avoit été le roy^ et que il n'avoit pas porté de bon cuer la parole que elle avoit dite. Lors pensa bien que elle estoit en péril si elle attendoit sa revenue; pour ce jeta jus (dehors) toute paour, et< prist toute hardiesse de femme. Landri manda que il venist à elle parler.—Lors lui dist : «Landri, la cause de ton chief «est en présent ^; pense plus de ta sépulture que «de ton lit, ai tu ne t'avertis comment tu pourraa «guérir.» Lors lui conta comment la parole av«il esté dite.

« Moul fut Landri esbahi ^uant il oy ce ; il commença à recorder et A réciter ses mefhîs à \nu mesme en grant douleur de cuer. L'aiguillon de conscience le poignoit moult aigrement; il ne véoft lieu où il peust fuir ni comment il peust eschappcr) il lui sembloit que il fust pris et retenu ainsi comme le poisson à la roie^*; fortement prist à gémir et à soupirer, et â dire : «Hélas, malheureux 1 pourquoi «ajourna < hui ce jour auquel je

suis cheuensi « grant amertume de cuerP Las chétif , je suis tour* «mente en ma conscience; je ne sais que je puisse «faire ni où je puisse vertir ni tourner*»

«lors lui dist Fredegonde 3 «Eacou te, Landri| «si oiras ce que je veuil que tu faces qui pourfita- «ble nous aéra. Quant il (le roi) viendra de cbacier

* DiJaeebaiSÊ^rieamnuMaeiiMgm{AtMÊiM).^ààtih tée , c'ett-à-dir» couchée «nr les deott.

* Mar X fais- Tù fait mat. Mar est la fieille (radlictkm âé radyerbe malé,

* Graindre, Le plut gnnd. De grandior,^ Cueni, sonote.

* La caase, tit. Il y Ta de fa tête maîDtenant

* À la roU. Aux rais. « Vekit drcumreaUun quibiiidani r6ti]Mis.»(AiHaiiii.)

* JJounm. AmxM,

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

«tout tart, si comme il a coustume de venir par cnuit aucune fois, gardes que tu aies (aie soin dV cvoir) apareillié homicides ^, et que tu faces tant o vers eux par dons que ils veuillent mettre leur vie a en péril, si que tantost que il (le roi) sera des- «cendu, il soit occis de coutiaus. Quand ce sera cfait, nous serons assureés ^ de la mort, et régnetrfrons entre nous et notre fils Gbiotaire. »

«Laçdri loua moult ce conseil; il se pourvut de son affaire. — Tout tart vint le rov du bois : ceux qui avec lui furent venus n'attendirent pas à lui , ainsi alèrent les uns çik et les autres là, comme coustume est de cba-ceours. Les murtriers qui entour lui furent tout prests, le férèrent de cou-tiaus parmi le cors et Toccirent en telle manière.

«Lors commencièrent ceus mesmes qui occis rayaient à crier : «Hai! bai! mors est le roy Cbilpé- «nc. Son neveu Ghildebert Ta fait occire par

ses «espies, qui maintenant tournent en fuie.» Tous retournèrent en la place où le roy gisoit mors, quand ils oïrent cris. Aucuns montèrent sur leurs dievaus et commencèrent à chascier ceus qu'ils ne Yéoient pas; quant ils eurent une grant piè^e chascié ceus que pas ne trouvassent légèrement, ils retournèrent arrière. »

Grégoire de Tours nomme Chilpéric le Néron, V^e Hérode de son temps.

«Souvent, dit-il, brûlant et dévastant plusieurs contrées, loin d'en ressentir aucune douleur, il en éprouvait une grande joie. Il se montrait ainsi semblable à Néron chantant des vers tragiques au milieu de l'incendie de Rome. Souvent il punit des innocents pour avoir l'occasion de les dépouiller de leurs biens. De son temps, un petit nombre de clercs parvinrent à Tépiscopat. Il était esclave de sa bouche, et faisait son dieu de son ventre, tout en prétendant qu'il n'y avait pas d'homme plus sobre que lui. Il a fait deux livres de vers, dans le but d'imiter Sédale 3; mais ses vers ne peuvent se soutenir sur leurs faibles pieds. Dans son ignorance, il y a mis des syllabes brèves à la place des longues, et des longues où il faudrait des brèves. Il a composé aussi des hymnes et des messes qu'on ne peut admettre en aucune manière ^e. Il était ennemi

* jtppareillié homicides. Disposé des assassins.

* Jsseur*i*. Mis en sécurité contre la mort

■ Sédale était un prêtre du t^e siècle, auteur de plusieurs hymnes et poèmes latins, dont le principal est intitulé : *PasehaU Carmen* idest^e de Christi n^oUraeuUs libri q^uanque. Chilpéric avait composé un traité en vers sur la Trinité.

" * Chilpéric a aussi tenté d'accroître de plusieurs signes l'Alphabet en usage dans son temps, t¹¹ ajouta, dit l'illustorien des Francs, plusieurs lettres à notre alphabet; savoir : le « des Grecs, le œ, ihe^e uui, qu'il figura de la manière que voici : M, «1», Z, A. t¹¹ envoya des ordres dans toutes les cités de ton royaume pour qu'on enseignât les enfants de cette manière, et

désintéressés des pauvres, et blasphémait fréquemment contre les prêtres du Seigneur. Les évêques étaient le principal sujet de ses dérisions et de

ses plaisanteries; il appelait Tun écervelé, l'autre orgueilleux, cehii-ei bavard, celui-là luxurieux; il disait : «En voici un rempli de vanité, cet autre est «bouffi d'arrogance. 9 Rien ne lui était plus odieux que l'Église. Il répétait souvent : «Voilà que notre «fisc s'appauvrit; nos richesses s'en vont aux Égli- «ses : personne ne règne, en vérité, sinon les évê- «ques des cités. i> Et parlant ainsi, il cassait les testaments souscrits au profit des Églises, foulant aux pieds les ordres mêmes de son père; car il pensât que personne n'était là pour Tobliger à accomplir ses dernières volontés ^. — L'imagination ne peut inventer aucune sorte dç débauche et de luxure qu'il n'ait accomplie en réalité.— Il cherchait sans cesse des moyens de léser le peuple. — Aux gens qu'il trouvait coupables, il faisait arracher les yeux; et dans les ordres qu'il envoyait aux juges il disait : a Si quelqu'un méprise nos commandements, «qu'il soit condamné à avoir les yeux arrachés, jd —Gomme il n'aimait véritablement personne, personne ne Taimait, et dès qu'il eut rendu l'esprit, tous les siens l'abandonnèrent...»

En effet, Ghilpéric serait resté sans sépulture si l'évêque de Senlis Mallupbe, que depuis trois jours il laissait campé aux portes du palais sans vouloir l'admettre en sa présence, n'eût été inspiré par un sentiment de charité chrétienne et ne se fût occupé de lui rendre les derniers devoirs. Après avoir lavé le corps, Mallupbe le couvrit de vêtements royaux et le plaça sur une barque; puis, récitant les prières des morts, il descendit la Marne et la Seine jusqu'à Paris, où il déposa le corps dans l'église de Saint-Vincent (Saint-Germain-des-Prés). .

pour que les livres anciennement écrits fussent effacés à la pierre ponce et réécrits de nouveau. > Les manuscrits varient sur la forme et le son de ces caractères, et Aimoin les figure autrement que Grégoire de Tours. « Le roi Chilpéric, dit-il , ajouta à nos lettres r« grec et trois autres inventées par lui, et dont voici la forme et le son ixch, ^ th, ^ph. » Ce que dit Aimoin paraît plus prokNible que ce que rapporte Grégoire de Tours. Les trois sons que Ghilpéric aurait essayé de représenter par des lettres, ch, th, phj existent en effet dans les langues germaniques, et les trois formes qu'il y voulut appliquer, Xt ^i % sont empruntés à Talphabet grec;

mais il n'y a aucun rapport, dans aucune de ces langues, entre les sons et les caractères dont Grégoire de Tours fait mention.

* Les grands biens dont jouissait l'Église, et qui allaient toujours croissant, rinfloenœ des évêques dans IcsvUles, où, depuis le règne des fiartiaires, ils exerçaient la plupart des prérogatives de l'ancienne magistrature municipale, toutes ces richesses et cette puissance que Chilpéric enviait sans apercevoir aucun moyen de les faire venir à lui, excitaient vivement sa jalousie. Les plaintes qu'il proférait dans son dépit ne manquaient d'ailleurs pas de bon sens; car les rois francs avaient toijjônrs besoin d'avoir à leur dispositioii un grand nombre de bénéfices, afin de récompenser la fidélité et les services des leudes qui composaleQt leur force militaire.

LIVRE II, CHAPITRE VIII

Mœun du temps.— Barbarie.— Misère et calamités publiques.

' Ao Ti^ siècle, la noblesse Aranqoe, les leudes et les seigneurs austrasiens, neustriens èl bom^ignons , se croyaient tout permis et ne reconnaissent* saient d'autre loi que leur propre volonté; il en était de même des nobles gallo-romains revêtus d'offices du palais ou remplissant de hautes fonctions civiles ou militaires. L'exemple et la conduite de leurs rois contribuaient à la corruption de leurs mœurs. Ib 8*adonnaient i des excès de tous genres et vivaient dans une débauche effrénée. Le mariage, que tous les efforts de TÉglise tendaient à faire respecter, n'était point un frein pour leurs passions. Gitfgoire de Tours parle d'un comte qui avait deux femmes] vivantes et délaissées pat* lai, et qui en épousa une troisième. Mais rien ne peut faire miemi connattre le désordre de conduite des classes supérieures que le procès d'Eulalius contre Tétradia, procès qui fut l'objet d'un jugement solennel.

«On assembla, dit l'historien des Francs, sur les confins du- territoire de l'Auvergne, du Vélay et du Rouergue, un synode d'évêques pour juger

Tétradia, veuve du due Didier, et de laquelle le comte Eillalius réclamait ce qu'elle avait emporté en s'enfuyant de chez lui. — Il oonrienC de rapporter plus au long cette affaire, et de dire comment Tétradia avait quitté Eulalius et a'était enfuie vers Didier.

«Eulalius, emporté par Tardeurde la jeunesse, agissait en plusieurs choses sans raison. Il était souvent réprimandé par sa mère, et il avait conçu de la haine contre elle. Cellerci accomplissait de firéquents exercices de piété; elle se prosternait souvent dans l'oratoire de la maison, et, pendant le sommeil de ses serviteurs, passait les veilles de la nuit dans la prière et dans les larmes. Un matin on la trouva étranglée dans le cilice dont elle était vêtue. Son fils fut accusé de ce parricide.~~EuIalius habitait la dté d'Auvergne (Glermont); l'évêque Gautin lut refusa la communion; mais à la ffcte de saint Julien, tous les citoyens étant présents, Eulih lius se prosterna aux piecû de l'évêque et se plaignit qu'on l'eût privé de la communion sans l'avoir entendu. L'évêque lui permit d'assister i la messe avec les autres; puis, lorsqu'on vint à la communion, Eulalius s'étant approché de l'autel, Gautin lui dit : «Le bruit populaire t'accuse de parricide; «j'ignore ri tu as ou non commis ce crime; j'en «remets donc le jugement à Dieu et au saint mar- «tyr Julien. Si tu es innocent, comme tu l'af- « firmes, approche, prends une portion de Fliostie «et inets-la dans ta bouche; Dieu verra ta con- «scieooe.» Eulalius prit l'hostie et s'en alla après avoir communiqué.

• 1. it '

«Eulalius avait pour femme Tétradia, née d'une mère noble et d'un père de rang inférieur. Gomme dans sa maison il vivait familièrement avec ses ser* vantes, il négligeait sa femme et lui faisait souffrir beaucoup de mauvais traitements. Criminel et dé* bauché, il avait contracté des dettes nombreuses; pouf les payer, il détoornaât souvent l'or et les by oux de Tétradia. Tandis que celle-ci vivait ainsi misérable et dépouillée, dans la maiison de son mari, des honneurs dont elle avait jwi , Eulalius partit de Glermont pour aller vers le roi. En son absence, Virua^ son neveu, eut pour Tétradia des désirs d'amotir, et comme il était veuf, il voulut prendre en mariage la femme de son onde; mais, craignant l'inimitié d'Eulalius, il

oivoya Tétradia chez le duc Didier, dans l'intention de l'épouser ensuite. Tétradia em« porta de ce qui appartenait à son mari , tant en or qu'en argent et en vêtements, tout ce qu'il était possible de déplacer. Elle emmena son fils aîné et laissa le plus jeune dans la maison. Eulalius, revenant de son voyage , apprit ce qui lui était arrivé. Il courut sur son neveu Virus, et le tua dans les défilés^des vallées de l'Auvergne. — Cependant Didier, qui lui-même avait récemment perdu sa femme, apprenant la mort de Virus, prit en mariage Tétradia.— Eulalius enleva une religieuse du monastère de Lyon et l'épousa ; mais ses concubines, excitées, à ce qu'on assure, par la jalousie, firent perdre la raison à cette fille par le moyen de maléfices.

«Long- temps après, Eulalius chercha secrètement Eymeri, cousin de cette fille, et le tua. Il tua de même Socrate, que son père avait eu d'une concubine, et commit beaucoup d'autres crimes.»*Son fils Jean, que Tétradia avait emmené dans la maison de Didier, s'échappa et revint en Auvergne. —Innocent sollicitait alors l'évêché de Rhodéz. Eur lalins s'adressa à lui pour recouvrer, par son assistance, les biens qui devaient lui revenir dans le territoire de cette dté; Innocent lui dit : Si tu me «donnes un de tes fils, afin que je le fesse clerc «et qu'il demeure avec moi pour m'aider, je ferai «ce que tu désires.» Eulalius lui envoya Jean, et recouvra ses biens.— L'évêque Innocent fit tondre la tête k ce jeune homme et le d(mna à l'archidiacre de sa cathédrale.— Jean (pour racheter sans doute les fautes de ses parents) se voua à une telle abstinence, qu'an lieu de froment il mangeait de l'orge, au lieu de vin il buvait de l'eau, et au lieu de cheval se servait d'un Ane; il s'bat»llait des plus hum<blés vêtements.

«Cependant le synode eut lieu. Les prêtres et les grands du pays a'étant réunis, Eulalius se porta partie contie Tétradia, qui fiit représentée par Agin. Eulalius redemanda ce qu'elle avait enlevé

de eâ maisoa en illânt trouver Didier. Il Ait décidé que Tétradià retti-tuerail au quadruple ce qu'elle avait emporté; ks fIU qu'elle avait eut de Didier fliirait déclarés bâtards; mais il lui fnt accordé, en itodant i Eolaliua ce qui était ordonné , de pouvoir revenir en Auvergne et de jouir ^ saUa que pcMonne put y porter atteinte, des biens qu'elle avait de la aoeession de son frtee. ^ La chose fut eiécutée

ainsi.»

Dans Temporement de leurs passions, les hom-^ mes riches et puissants ne craignaient pas de recourir à la violence pour les satisfaire« Le rapt et le viol étaient des crimes communs et qui restaient piresque toujours impunis, les victimes ne mon* trant pas toutes, malheureusement, le courage dont fit preuve une jeune fille que les anciens historiens ne nomment pas, mais qu'ils désignent par le titre ^orieuK de la JutUih française. —Voici ce qu'ils racontent :

'Un des principaux seigneurs bourpignons, le duc Amale, se trouvant séparé de sa femme, qu'il avait envoyée dans un de ses domaines pour y soi* gher ses affaires , devint amoureux d'une jeune fille de naissance libre. La nuit venue, et sortant de table enivré par le vin qu'il avait bu , il envoya ses serviteurs pour Tenlever et l'amener dans son lit. La jeune fille résista, mats ces hommes brutaux s'en étant rendes matre avec des coups de poings, des soufflets et d^ttres mauvais traitements, la conduisirent à leur duc. Amale la prit dans ses bras, et aussitôt accablé de sommeil il s'endormit. Albra la jeune fille ayant étendu la main auprès du Ht, y trouva une épée, la tira hors du fourreau et en Frappa courageuse" ment la tête à son ravisseur , ainsi que l'avait fait Judith à Holopherne. Aux cris du duc accoururent ses serviteurs, qui voulurent tuer la jeune fille; mais le duo s'écria : «N'en faites rien, je vous prie, «car j'ai péché en voulant par force lui ravir sa d chasteté. Celle qui ne m'a frappé que pour con- « server sa pudicité ne doit pas périr, t En disant ces moia il expira. ^ Tandis que sa famille réunie éuit occupée à le pleurer, la jeune fille s'échappa , sortit de la maison et airiva dans la nuit à la ville de Ghâlons, située a près de quinx milles (cinq lieues) de l'endroit d'où elle était partie. Là, elle entra dans la basilique de Saint-Marcel , où se trouvait le roi Gonthran, et, prosternée ft ses pieds, elle lui mconta tout ce qui lui était arrivé. Le roi non-seulement lui donna la vie, maia il la prit sous sa protection, et fit défendre anx parents du duc Amale de Tinquiéter en aucune fiçon. « Nous avons su, dit Grégoire de Toors, que, par l'aide de Dieu , la chasteté de cette fille n'avait été en aucune manière violée par son furieux ravisseur. i» Si de tels actes de violence étaient pratiqués en-

vers des personnes de condition libre, on concevra facilement à quelles extrémités des hommes barbares devaient se porter envers leurs esclaves ou leurs serviteurs. Parmi un grand nombre de traités de cruauté cités dans VHtMn de France, nous en citons les suivants :

Un des chefs de l'aristocratie austrasienne, le duc Raichingue, qui se prétendait le fils de Charlot, et qui était peut-être un de ceux que ce roi avait refusé de reconnaître, était, au dire de Grégoire de Tours, «un homme rempli de vanité, gonflé d'orgueil et d'une insolente fierté; il se conduisait envers ceux qui lui étaient soumis de façon à prouver qu'il n'existait dans son cœur aucune semence d'humanité; il se montrait cruel envers ses serviteurs. Ses actes de brutalité à leur égard dépassaient ce qui est ordinaire à la médiocrité de l'humanité. Lorsque pendant son repas l'un d'eux tenait devant lui, suivant l'usage, un flambeau de cire allumé, il lui faisait découvrir les jambees et le forçait d'y appuyer le flambeau jusqu'à ce qu'il s'éteignît; puis, obligeant à rallumer son flambeau, il le forçait à recommencer jusqu'à ce que le malheureux eût les jambes entièrement brûlées. Si celui-ci criait ou cherchait à s'en plaindre, on le menaçait d'un épée nue, et s'il pleurait, se pleura, au lieu de rendre son maître accessible à la pitié, excitaient en Raichingue un rire plus féroce et plus bruyant. »

«Deux de ses serviteurs, un jeune homme et une jeune fille, ayant pris, comme cela arrive souvent, de l'un pour l'autre, se réfugièrent ensemble dans l'Église. Raichingue alla trouver le prêtre du lieu et le pria de les lui rendre. Le prêtre lui dit : «Tu sais quel respect on doit aux asiles de l'Église; tu ne peux reprendre ces deux serviteurs sans avoir juré que tu les uniras pour toujours et que, pour le passé, tu les exempteras de toute punition corporelle, dit — Raichingue resta quelque temps sans rien dire; puis, se tournant vers le prêtre, il mit les mains sur l'autel et prêta serment, en disant : «Je ne les séparerai point, mais je plierai j'aurai soin qu'ils demeurent unis. Ce qui s'est passé m'a été désagréable, percé que cela s'est fait sans mon consentement; cependant j'y acquiesce volontiers, puisque lui n'a pas pris pour femme la servante d'un autre, et qu'elle n'a choisi pour mari un serviteur étranger. » Le

prêtre erut à la bonne foi de cet homme ruSé, et ayant reçu la caution exigée, il lui rendit ses serriem^.

«Rauchingue l'ayant remercié, s'en retoorna à sa maison oA, aussitôt arrivé, il fit éouper et fondre eli deux parties un tronc d'arbre qu'il ordoo-na de creuser, ensuite II fit ouvrir en terre une ftêie pl^fonde de trois ou quatre pieds ; par son ordre , on y

LIVRE 11, CHAPITRE VIU

déposa ce tropc creusé ; pais y plaçaat la jeune fille comoie ai elle eût été morte , ou mit i côté le jeune hominei et on les recouvrit tous les deux d'une planche; la fosse Fut ensuite remplie de terre ^ ^ les faisant ainsi ensevelir tout vivans» Banchin** gue disait : «Je ne manqua pas k mon serment; ils m ^ront jamais séparés. » Le prêtre, averti de ce qui se passait, accourut en hAto, et reprochant à cet homme sa cruauté, obtint A grand'peipe qu'il fit r^y vrir U fosse. On en retira le jeune homme encore respirant, mais la jeun^ fille était morte suffbqgée. Aucun cbâiiodent n'atteignit alors le misérable Rauchingue. Mais long-temps après, accusé d'avoir i^pmploté r^ssassiiiat de Ghildebert, il fut massacré I la porte du rpi par les leudes austrasieps. Son cadavre ignominieusement jeté par la fenêtre resta quelipe temps ^ns sépulture.

Les formes et les arrêts de la justice obtenaient rarement du respect, à moins que le juge n'eût une force auf^ qte pour Jes faire lui-même respecter. Les Francs avaient l'habitude de se faire justioe eux* mêmes, et de vider leurs querelles avec Tépée. Ils paraissaient quelquefois disposés i se soumettre aux épreuves judiciaires alors en usage; mais leur naturel farouclie reprenaMie dessus dès que ces épreuves ne tournaient pas à leur fantaisie. Le procès dégénérait ^ querelle, et la querelle ep cpmbat. Voici deux évé- gf menca qui prouvent c^s dispositions A la violence, «t. ces habitudes encore empreintes de barbarie.

«Une f[^]me de Paris fut accusée par plusieurs t[^]moipa de délaisser son mari et de slapprocher d'un autre homme; les parents du mari vinrent trouver le père et lui dirent : «Oblige ta fille A une «n[^]elleurf[^] copduite, où certainement elle mourra, €S|||n que sa honte n'inflige pas le déshonneur A s notre r#ce. — Je sais, dit Ifi père, que ma fille ff so conduH bien et que ce que disent des hommes «méchants n'est point véritable; cependant, pour f qu'on ne la calomnie pas de nouveau i je ferai sersinept de son innocence, s Us lui répondirent : «Si «elle eit innocente, affirme-le par serment sur le «tombeau de saint Denia[^] «r- Je le feraii» dit le ptre. Au jour fixé, les deux fomilles et leura amis se réunirent A la basilique du saint martyr, et le père, Ue mainf levées sur l'autel, juri(que sa fille n'était pDifH coupable. Mais ceui qui étaient avec le mari soutimmt qu'il savait le contraire et qu'il commettfit nn parjure; il s'en suivit une altercation et les lipéca furent tirées, les gens des deux partis se jetèrent les uns sur les autres et se tuèrent jusque devant TauteL— C'étaient des hommes de |a plus Mute naissanoe et des premiers anprèa du roi Ghil-

[^] On volt pat tel deuils quel était, au ti« siècle, le mode inateASTiSB adofié pciar Iss Mivlta des cUmss fauvras.

périe. Beaucoup furent frappés de Tépée; la aaipte basilique fut arrosée de sai[^] humain; les portes furent percées de coups d'épée ou de javelot, et des traits impies insultèrent jusque au saint lombeau« On eut grand'peine A apaiser le tumulte* L'église fut interdite jusqu'A ce que le roi fût instruit de co qui s'était passé.— Les auteurs de cette violence se rendirent devant Ghilpéric qui ne les reçut pas en grâce, mais qui ordonna de les conduire devant l'évêque, afin que, si celui-ci les trouvait coupableSi il les exclût, comme il le devait, de la communion. Ceux donc qui avaient fait le mal, ayant composa avec Bagnemode qui gouvernait l'église de Paris*, furent reçus A la communion ecclésiastique. Pemde jours après, la femme fut mise en jugement et fuyoit ses jours, étranglée dans un lacs. »

Une sUnple querelle de famille fit naître i Xpurnay une discorde qui eut des suites fatales et un tragique dénoûment. D'un côté étaient les anciens habitant de la ville, et de l'autre les Franci qui s'y étaient plus récemment établis. Deux des principales familles s'étaient unies par un ma-

riage; mais le mari négligeait sa femme; son beau-frère le reprenait souvent avec colère de ce qu'il délaissait sa sœur pour des prostituées. Ces reproches faits avec emportements restèrent sans succès. Enfin le frère de la femme attaqua le mari et le tua avec l'aide des siens; il fut tué lui-même par ceux qui accompagnaient son ennemi. Un combat général eut lieu et l'acharnement fut tel que de deux troupes il ne resta qu'un seul homme vivant. Les parents des deux côtés s'armèrent alors les uns contre les autres et cette rixe particulière donna dans la ville une guerre véritable. Plusieurs fois le reine Frédégonde fit venir les principaux des deux parties et les pressa de renoncer à leur inimitié et de faire la paix, de peur que leurs querelles obstinées n'amenassent de plus grands désordres. Ces chefs étaient au nombre de trois, Charivald, Leudovald et Waldin. Ils résistèrent à la reine. « Celle-ci, dit Grégoire de Tours, ne pouvant les apaiser par de bonnes paroles de douceur, les reprit avec la hache. Elle les invita, avec un grand nombre de gens, à un festin, et elle les fit asseoir sur un même banc. Le repas se prolongea, et à la fin selon la coutume des Francs, les tables furent emportées, mais les convives restèrent assis sur le banc où ils avaient été installés et continuèrent à boire. Après avoir pris beaucoup de vin, tout le monde en était tellement appesanti, que les serveurs ivres tombèrent et s'endormirent dans les coins de la maison. Alors Frédégonde ordonna à trois hommes de venir avec des haches derrière les trois chefs entêtés « et qui, dans leur ivresse, disputaient enoë en eux-mêmes. Au même moment les trois hommes se précipitèrent sur eux »-

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

MNI

ber leurs haches, et les trois chefs furent tués. Ainsi finit le totin. — Cet acte de sévérité rigoureuse et expéditive excita dans la ville un soulèvement. On ferma les portes. Les parents des morts, oubliant leurs inimitiés, se réunirent, arrêtaient Frédégonde (qui était veuve alors), et s'adressèrent à Gonthran pour obtenir vengeance; mais tandis que leurs messagers cheminaient vers le roi de Bourgogne, Frédégonde, ayant appelé à son secours les habitants de la Champagne, réussit à s'évader de la maison où elle était captive et sortit de Tournay.

La condition misérable des habitants pauvres des villes, celle des colons et des esclaves cultivateurs vivant dans les campagnes, entretenaient parmi eux Tignorance et la superstition. Leur crédulité était extrême; mais la crédulité des hommes libres de classe supérieure régalaît quelquefois. La Gaule était remplie d'imposteurs qui, sous prétexte de guérir les maladies ou de porter de saintes reliques, voyageaient de cité en cité et mettaient à contribution les riches aussi bien que les pauvres» Souvent ces hommes s'adressaient aux gouverneurs de provinces et aux évêques eux-mêmes. ^- Grégoire de Tours rapporte à ce sujet quelques fois curieux et qui font connaître l'esprit du temps. # - «Il vint, dit-il, dans la ville de Tours, un nommé Didier , qui se disait un grand personnage et affirmait pouvoir foire beaucoup de prodiges, Il se vantait de correspondre par des messages avec les apfttres Pierre et Paul, et comme j'étais absent, les peuples grossiers affluaient autour de lui, amenant des aveugles et des boiteux qu'il cherchait non pas à guérir par sa sainteté , mais à tromper par les artifices de la nécromancie. Ceux qui étaient atteints de paralysie ou gênés dans leurs mouvements par quelque autre infirmité, il les faisait étendre de force , afin de les guérir par son industrie], puisqu'il ne pouvait les redresser par un don de la puissance divine. Ses serviteurs prenaient donc ces malades, les uns par les bras, les autres par les pieds, et les tiraient de telle sorte, qu'on aurait cru que leurs nerfs allaient se rompre; il les renvoyait ainsi guéris ou morts; car il arriva que beaucoup rendirent Tesprit dans ce tourment. Ce misérable était tellement gonflé de vanité, que s'il s'avouait inférieur à saint Martin, il se prétendait l'égal des apôtres... On l'accusait de pratiquer la nécromancie; car des témoins affirmaient que lorsqu'on avait dit du mal de lui en secret, il s'adressait publiquement à ceux qui avaient ainsi parlé, et leur disait : «Pourquoi avez-vous dit de «moi telles et telles choses, indignes de ma sainteté? » Et comment aurait-il pu savoir ces choses , si un art diabolique ne l'en eût instruit? 11 portait

une tunique et un capuchon de poil de chèvre, et devant le monde s'abstenait de boire et de manger; mais lorsqu'il était retiré et seul dans son hôtellerie, il remplissait tellement son ventre, que le valet ne suffisait pas à porter tout ce qu'il demandait. Il fut enfin surpris, et ses fourberies

ayant été mises au jour, on le chassa du territoire de la cité, et nous n'avons pas su ce qu'il devint ensuite. Il se disait citoyen de la ville de Bordeaux.

«Sept ans auparavant, avait paru à Tours un autre grand imposteur qui avait trompé beaucoup de gens par ses fourberies. Il était vêtu d'une tunique sans manches et enveloppé par-dessus dans un suaire. Il portait une croix de laquelle pendaient des fioles qu'il disait contenir de l'huile sainte. Il prétendait venir de l'Espagne et en rapporter des reliques des bienheureux martyrs Vincent et Félix. Arrivant le soir à la basilique de Saint-Martin de Tours, au moment où nous étions à table, il nous envoya ses ordres, en disant : «Qu'on vienne au- « devant des reliques des saints. » Gomme l'heure était déjà avancée, nous répondîmes : «Que les «reliques des saints reposent sur l'autel jusqu'à ce «que demain matin nous allions les recevoir. » Mais lui, se levant au point du jour, vint avec sa croix sans que nous l'attendissions, et entra dans notre cellule. Stupéfait d'une telle hardiesse, je lui demandai ce que cela voulait dire; il me répondit d'un ton superbe et en grossissant sa voix : «Tu «aurais dû me faire un meilleur accueil; mais je «porterai la chose à l'oreille de Ghilpéric, afin qu'il < me venge de ton mépris*. t> Puis, entrant dans mon oratoire, il dit un verset, puis un autre, puis un troisième, continua à dire son oraison, la termina, éleva de nouveau sa croix, puis s'en alla. Il était grossier dans son langage, abondant en paroles ignobles et obscènes. Il ne sortait de sa bouche aucun discours raisonnable.

«Cet homme se rendit à Paris. On y célébrait alors les Rogations, qu'on a coutume de solemniser avant le saint jour de l'Ascension du Seigneur. Tandis que l'évêque Ragnemode faisait avec son peuple la procession autour des lieux saints, il arriva avec sa croix. Son vêtement étrange attira l'attention du peuple; des femmes publiques et de la dernière condition se joignirent à lui et formèrent son cortège. Il voulut, avec la foule qui le suivait, aller en procession autour des lieux saints^ L'évêque lui fit dire par son archidiacre: «Si tu «portes des reliques de saints, dépose -les pour «quelques moments dans la basilique, et célèbre «avec nous les saints jours; la solennité passée, tu «continueras ton che-

min.» Mais lui, sans faire attention à ce que lui disait Tarchidiacre, commença à proférer contre l'évêque des injures et des

LIVRE II, CHAPITRE VIII

malédiction. L'évêque, jugeant que c'était un imposteur, ordonna de le renfermer dans une cellule. On examina tout ce qu'il portait, et on lui trouva un grand sac rempli de racines, d'herbes diverses, de dents de taupes, d'os de souris, d'ongles et de graisse d'ours. On reconnut que c'étaient des instruments de maléfices, et le tout fut jeté dans la rivière. On ôta la croix à cet homme, et on lui ordonna de sortir de la cité et du territoire de Paris. Mais, s'étant fait une autre croix, il recommença à exercer ses pratiques ordinaires ; il fut alors saisi par ordre de l'archidiacre, chargé de chaînes et mis entre les mains de gardes.

En ces jours-là, étant venu à Paris, j'avais mon logement à la basilique de Saint-Julien, martyr. Une nuit, ce misérable (ayant sans doute enivré ses gardes) réussit à s'échapper, et se réfugia enchaîné dans la basilique de Saint-Julien. Là, il se jeta sur le pavé, à l'endroit où j'avais coutume de me tenir, et, accablé de sommeil et de vin, il s'endormit. Ignorant la chose, et m'étant levé au milieu de la nuit pour rendre grâces au Seigneur, je le trouvai dormant; il répandait une puanteur surpassant celle des cloaques et des privés, et telle, qu'elle m'empêcha d'entrer dans la sainte basilique. Un des clercs étant arrivé s'efforça, en bouchant ses narines, de l'éveiller, sans pouvoir y venir à bout, tant ce misérable était rempli de vin. Alors quatre clercs l'enlevèrent à force de bras et le jetèrent dans un coin de la basilique; puis, apportant de l'eau, ils lavèrent le pavé, y répandirent des herbes odoriférantes, et j'entrai pour accomplir mes prières ordinaires. Toutefois nos chants ne purent réveiller cet homme, qui continua à dormir jusqu'à ce que le soleil revenu sur la terre dardât ses rayons du plus haut du ciel. Alors je le rendis à l'évêque, sous la promesse qu'il ne lui serait fait aucun mal.

«Les évêques étaient rassemblés en synode dans la ville de Paris. — Nous racontâmes la chose à table, et nous ordonnâmes qu'on le fit venir pour recevoir sa correction. Lorsqu'il fut arrivé, Axnélius, évêque de la cité de Bigorre, le reconnut pour un de ses serviteurs qui s'était enfui de chez lui. 11 le reprit, après avoir promis de ne point lui faire de mal, et le ramena dans son pays. »

Encouragés quelquefois par la sottise populaire, ces imposteurs, que les évêques désignent sous le nom de faux prophètes, parcouraient les petites villes et les campagnes, et s'y disaient passer pour des êtres doués d'un pouvoir surnaturel. Un de ces hommes eut, dans le vi^e siècle, l'audace de se donner pour le Christ. Il réunit même autour de lui un nombre de partisans assez considérable pour mettre en péril la tranquillité de l'Auvergne et du Velay. HUU de Fmnce.—T. ii.

C'était un homme de Bourges qui étant entré dans une forêt afin de couper du bois y fut entouré d'un essaim de mouches, en sorte qu'il en demeura fou pendant deux ans. C'est où il y a lieu de croire, dit Fauteur de l'Histoire ecclésiastique des Francs, que ces mouches avaient été envoyées par la méchanceté du diable. Ensuite cet homme alla dans la province d'Arles. Là, s'étant vêtu de peaux, il priaît comme un religieux; et, trompé par l'ennemi des hommes, il s'attribua le pouvoir de deviner l'avenir. Puis, passant à de plus grands crimes, il changea de lieu et entra dans le pays du Gévaudan, où il s'annonça comme ayant une puissance surnaturelle. Bientôt même il ne craignit pas de se donner pour le Christ. 11 avait avec lui, comme sa sœur, une certaine femme qu'il faisait appeler Marie. — Le peuple accourait en foule autour de lui. On lui amenait des malades, auxquels, en les touchant, il rendait la santé. Tous ceux qui venaient ainsi apportaient de l'argent et des vêtements, et lui, pour les mieux séduire, distribuait tout aux pauvres, se prosternait à terre, ainsi que sa compagne, et tous les deux priaient et se répandaient en oraisons. Ensuite il se relevait et il ordonnait aux assistants de Tadorer. Il prédisait l'avenir, et annonçait à quelques-uns des maladies, à d'autres des malheurs prêts à leur arriver, à bien peu leur salut à venir... Il séduisit une grande multitude de gens, et même des prêtres.— Il marchait suivi de

plus de trois mille personnes. Bientôt il commença à dépouiller et à piller ceux qu'il trouvait sur sa route; mais il distribuait leurs dépouilles à ceux qui n'avaient rien. Il menaçait de la mort les évêques et les citoyens des villes, parce qu'ils refusaient de croire en lui. — Étant entré dans le territoire de la cité du Velay[^], il arriva à un lieu appelé Le Puy. Là, il s'arrêta près d'une basilique avec toute sa troupe, qu'il rangea en bataille comme une armée pour livrer combat à Aurèle, alors évêque de ce lieu. H se faisait précéder, pour annoncer son arrivée, d'hommes nus sautant et faisant des tours. — L'évêque, saisi d'étonnement, envoya des hommes courageux pour savoir ce que cela voulait dire. Un de ceux-ci, qui était un des premiers de la ville, se baissa devant l'imposteur, comme pour lui embrasser les genoux, et, l'ayant fait tomber, ordonna qu'on le prit et qu'on le dépouillât; puis, tirant son épée, il tua ce Christ, qu'on aurait dû plutôt nommer Jntechrist, et qui demeura mort. Ceux qui accompagnaient l'imposteur se dispersèrent Marie, livrée aux tour-

* Le mot cité était fréquemment employé au^{r^} siècle pour désigner un territoire habité par un peuple de même origine ou ayant, avec des droits communs, des lois et des charges coutumières.

f3ft

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

nents, à[^]mia les prestiges et les illusions dont il s'était servi; mais les gens dont il avait troublé l'esprit par ses arts diaboliques ne revinrent jamais entièrement à la raison; ils le continuèrent toujours pour le Christ, déclarant que Marie participait aussi à sa divinité...— H s'éleva ainsi plusieurs imposteurs dans les Gaules; par leurs prestiges, ils attachaient quelques pauvres femmes, qui, en-» frant dans une sorte de fureur, les proclamaient saints, et de cette manière ils obtenaient un grand crédit parmi les peuples. »

Dans ce temps de misères et de désordres publics, les mœurs du clergé n'avaient point échappé à la corruption générale. La corruption était même plus grande chez les hommes revêtus des dignités ecclésiastiques que chez les simples clercs, attachés au service des Églises, et les pauvres

curés, consobtenrs et soutiens des habitants des campagnes. Les prêtres des classes inférieures appartenaient tous à la population gauloise, depuis long-temps pénétrée de la morale évangélique ; le haut clergé comptait plus de Francs et de Bourguignons que de Gallo- Romains. V Histoire ecclésiastique des Francs parle fréquemment d'evêqnes ambilieuui, cupides, débauchés et cruels; mais il convient de dire que la plupart, avant d'être élevés ft la dignité épiscopale, n'appartenaient point an clergé. Ils n'avaient point été élevés, dès leur enfonce, à Tombredes saintes basiliques, façonnés à Texercice des vertus obscures et modestes, habitués à la prière, aux veilles, à l'abstinence, à l'abnégation de toute volonté personnelle, à l'obéissance envers leurs supérieurs, à la douceur envers leurs inférieurs, à la charité pour les pauvres et les malheureux. Les uns, au contraire, étaient des hommes rudes et farouches qui, après avoir passé une partie de leur vie au milieu des désordres et des fatigues de la guerre, cherchaient dans la jouissance des revenus épiscopaux et des honneurs attachés à la dignité d'évêque une récompense des services rendus au roi. Les autres, depuis long -temps admis dans l'intérieur du palais, demandaient l'épiscopat comme le prix de leur dévouement sans bornes à toutes les volontés royales. Il en était qui, ne pouvant se recommander au prince par des services de guerrier ou par des complaisances de courtisan, obtenaient par des présents leur nomination à la dignité épiscopale; car déjà, sans tenir compte de réfection des fidèles, le roi s'était attribué le droit de disposer des évêchés. Ghilpéric en donna ainsi plusieurs |)our récompenser soit le dévouement de sesleudes ou de ses antrustions, soit la générosité des postulants. Aussi Grégoire de Tours lui UJkK'\ un reproche de ce que « sous son règne peu de clercs parvinrent à réoi^copat. » — Il était d'autant |

plus fticile aux rois francs de distribuer les^vâcbéa et les abbayes comafte des béoéfiées ^ leurs gserrièrs, que ceux-ci ne répugnaient avecime- ment i accepter une. dignité ecclésiastique dans l'exercico de laquelle ils ne se croyaient pas obligés de changer de vie. Le mariage n'était pas un obstacle à leurs yeux, et quelques-uns de ces évêques, ins« titués par la seule volonté royale, cootiniiaient même à vivre avec leurs femmes, dont la pré*» sence dans la maison épiscopale était un scandale déplus.

En voici nn exemple :

cBodégésile, évêque du Mans, était ub homme cruel qui enlevait ou pillait injustement les Mena ^des uns et des autres. Sa femme, par de mauvais conseils, ajoutait encore à sa cruauté naturelle^ tt l'excitait à commettre des crimes. Il ne se passait pas un jour, pas un moment, sans que cet évêque ne s'occupât soit à dépouiller des citoyens, soit à susciter entre eux des querelles. Chaque jour il siégeait avec les juges pour juger les procès, ne cessant d'exercer des offices séculiers, de sévir contre les uns, de maltraiter les autres : il en frappait beaucoup de ses propres mains, en disant : «Pourc<quoi mon état de clerc m'empêcherait-il de ven* « ger mes injures?» Il n'épargnait même pas ses propres frères, qu'il dépouilla de ce qu'ils possédaient, et qui ne purent jamais obtenir de lui leur part des biens paternels et maternels. Enfin le jour où, acecomplissant la cinquième année de son épiscopat, il entraît dans la sixième , et oA, afin de la solenniser joyeusement, il avait Mt préparer un grand festin pour les principaux de la cité, il fut tout à coup saisi de la fièvre. La mort finit aussitôt pour lai l'année qui allait commencer... On mit à sa place Bertrand , archidiacre de Paris. Ce nouvel évêqae se trouva exposé d beaucoup d^altercations avec la veuve du défunt, qui voulait retenir, comme loi appartenant , les choses données à TÉglise du temps de Bodégésile, disant : «C'est mon mari qui les a «gagnées.» Cependant elle ffit forcée de tout ren* dre... Cette femme était d'une méchancetéjnexpri^ mable. Elle ftisait couper aux hommes les parties naturelles, avec la peau du ventre, et brûler aux fSemmes, par des feux ardents, les parties secrètes de leur corps. Elle commit beaucoup d*autres iai« quités...D*

On voit, dans les récits dé l'unique historien des Francs au vi^ siècle, que la vie du clottre ne met* tait point à l^bri des passions du temps.

Les monastères d'hommes, transformés en lieux d'exil , où l'on envoyait les princes et les grands que par la tensare on déclarait, en quelque sorte, morts an monde, devenaient des foyers d*itttrigie et d^ambition.

LIVRB Ii; CHAPITRE VIII.

marna

Les teonastired eotasacrés aux ftaime\$ nMfBient pas plàs qtie ceui des hommes le séjour de là quifr* tude et de la paix. Leurs habitantes étaient ausM, pour la plupart, des recluses forcées. Les discordes que Ghrodielde, fille de Gharibert, et Basine, fille de Chilpéric, excitèrent dans fabbaye fondée à Poitiers par sainte Ràdegônde, forent comptées parmi les embarras politiques de Gontbramet de Ghildebert. La cause primitive de ces luttes, durant lesquelles Tabbesse Leubbwère fot chassée de son monastère, livré aux flammes et au pillage, était le désir qu'avait Ghrodielde d'être placée & la tête des religieuses ses compagnes. Ce désir ambitieux, après avoir causé la dispersion d'une partie des religieuses, amena une guerre où des étrangers prirent une part fatale. Grégoire de Tours rapporte que «Ghrodielde, Basine et les religieuses de leur parti, rassemblèrent autour d'elles des meurtriers, des adultère^ et des criminels de toute sorte, se préparant au combat, et disant: «Nous sommes «reines ^, et nous ne rentrerons dans ce monastère «que lorsque l'abbesse en sera chassée. » L'évêque métropolitain de Bordeaux, assisté de ses suffragants, les évêques d'Angoulême, de Périgueux et de Poitiers , se rendit dans la basilique de Saint- Hilaire, o& les religieuses rebelles s'étaient retirées. Il tenta vainement de les calmer. Poussé à bout, il prononça contre elles la sentence d'excommunication; mais aussitôt la troupe brutale, dont ces femmes exaspérées disposaient, se rua sur lui et sur les évêques qui l'accompagnaient, les accabla de coups dans Féglise même, l'es jeta par terre et les foula aux pieds. Une lutte s'engagea. Les hommes qui protégeaient les religieuses eurent le dessus. Plusieurs diacres et clercs furent si maltraités, qu'ils sortirent de la basilique tout sanglants et la tête brisée, b L*autorité royale intervint alors. Le comte Maccon, qui commandait à Poitiers, eut ordre de réprimer ces désordres; mais il ne put en venir à bout sans employer la force. Il Fallut Faire le siège de Tabbaye, où l'on pénétra les armes à la main. Les hommes qui vivaient avec les rclieuseset qui les soutenaient dans leur rébellion furent sévèrement punis. On les attacha d'abord à des poteaux, et on les frappa de verges; ensuite, et suivant la résistance plus ou moins grande qu'ils avaient opposée aux soldats du comte, on coupa à ceux-ci les cheveux, k ceux-U le nez et les oreilles, aux autres les mains.

Quand la rébellion fut ainsi apaisée, les évêques convoqués par le roi se réunirent et formèrent un tribunal ecclésiastique, afin de juger les accusés-

« Dans le n° Hècte, où domN », c'est les Fraid, le titre

du roi ou le kixm k Mm fils ou (i) qvm m aç vol

fâxms que l'épiniâtre Ghrodielde portait contre TtiH besse. Gellé-ci, envers laquelle il nous semble que l'assemblée d' évêques se montra douce et bienveillante, fut honorablement acquittée et teptifia à la tête de ses religieuses.

Le rapport fait à ce sujet par les évêques au roi a été conservé. C'est un document précieux pour l'histoire des mœurs du temps.

On y voit qu'alors la misère était parfois si grande que des religieuses, parmi lesquelles on comptait deux filles de rois, avaient eu à souffrir de la faim et de la soif, et qu'elles ne recevaient pas toujours les vêtements nécessaires pour couvrir leur nudité » On y voit aussi qu'il était permis, ou du moins toléré chez les religieuses, de jouer aux dés et à d'autres jeux de hasard (ad tabulas), et de représenter, dans l'intérieur du monastère, des scènes où les acteurs portaient des masques et de fausses barbes (barbatorias ciebte-are).

Un passage de Grégoire de Tours prouve aussi qu'au VI^e siècle il existait dans le monastère de Sainte-Radegonde, à Poitiers, une religieuse qui, volontairement et pour faire pénitence, vivait dans une cellule secrète et fermée, comme les recluses des XIV^e et XV^e siècles.

Le jugement des évêques condamna Ghrodielde à être suspendue de la communion. La même peine fut prononcée contre la plupart des religieuses qui avaient suivi son parti, et qui, « circonvenues par certains gens, étaient entrées dans les liens du mariage et se trouvaient enceintes au moment où elles comparurent devant le tribunal. »

Des religieuses mariées n'étonnaient pas cependant. Elles n'étaient pas plus rares alors que les évêques mariés; mais on n'admettait pas qu'il fût

permis à une religieuse de se marier après)» avoir prononcé ses vœux. La faculté accordée aux Femmes d'abandonner leurs maris pour se retirer dans un monastère était d'ailleurs une cause de désordre et de scandale, dont Grégoire de Tours cite plusieurs exemples. Nous en rapporterons un d'autant plus remarquable, que le pieux et sage évêque s'opposa constamment et sans succès au désir Un-' prudent à la femme.

«La veuve d'un des seigneurs francs, Ingiltrude, ayant, dit-il, commencé à rassembler dans les cours de Saint-Martin (à Tours) un monastère de femmes, écrivit à sa fille Berthegonde : « Laisse «ton mari, et viens avec moi, je te ferai abbesse «du troupeau que j'ai rassemblé.» Berthegoudé, ayant écouté ce conseil de l'imprudence, vint à Tours avec son mari, et, étant entrée au monastère, elle lui dit: «Va-t'en, gou^erne nos biens, 4 élève nos enfants; car je ne retournerai pas avec

4 toi, parce que celui qui Yît eo matiage oc verra

«pas le royaume de Dieu. » Le mari s'adre^a à moi et me rapporta ce que lui avait dit sa femme.

«Alors je me rendis au monastère, et j'y lus un canon du concile de Nicée, ainsi conçu :.«Si une «JFemme quitte son mari et dédaigne le lix cox^vL" «gai, disant qu'il n'y a pas de part dans le royaume «oélçste pour cc^lui qui vit en mariage, qu'elle soit «anathème!» Bertbegonde, craignant d'être privée de la communion par les évêques, revint avec son mari.

«Trois ou quatre ans après, sa mère l'engagea de nouveau à venir la trouver. Alors Berthegonde, en l'absence de son mari, ayant chargé une barque, tant de ce qui lui appartenait, que de ce qui appartenait à son mari, prit avec elle un de ses fils et débarqua à Tours. Mais Ingiltrude, craignant la colère du mari, n'osa pas la garder avec elle, et l'envoya vers Bertrand, évêque de Bordeaux, son fils et le propre frère de Berthegonde. Le mari de celle-ci l'y poursuivant, Bertrand lui dit : «Gomme tu as épousée ma sœur sans le- consentement de «ses parents, elle ne sera point la femme.» (Il y avait près de trente ans qu'ils étaient mariés !) Le mari re-

vint plusieurs fois à Bordeaux; mais jamais l'évoque ne voulut lui rendre sa femme.

«Plusieurs années s'écoulèrent. Le roi Gonthran vint à Orléans; Fèveque Bertrand s'y trouvait. Le mari outragé y vint aussi, et commença devant le i*oi ft attaquer l'évêque avec des paroles très aigres, disant : «Tu m'as enlevé ma femme et ses servantes ; «ta conduite est indigne d'un évêque. Toi avec sçs «servantes, et elle avec tes serviteurs vous vous «livrez à de honteux adultères.» — Alors Gonthran irrité dit à l'évêque de rendre Bertheconde à son mari, ajoutant : «Elle est ma parente; si elle a «éprouvé quelque chose de mal dans la maison de «son mari, j'aurai soin d'en prendre vengeance; «mais autrement pourquoi déshonorer cet homme «et lui enlever sa femme?» L'évêque Bertrand parut accéder aux ordres du roi, et dit : «Ma sœur «est en effet venue vers moi; je l'ai gardée plu- «sieurs années par amitié pour elle et sur son «désir. Maintenant elle m'a quitté; la demande «donc et la reprenne qui voudra, je n'y mettrai pas «d'obstacles.». Toutefois il envoya secrètement à Bertheconde des messagers pour lui dire de prendre l'habit religieux et de se retirer dans la basilique de Saint-Martin; ce qu'elle fit aussitôt. Son mari vint à Tours, suivi de beaucoup de gens, pour l'enlever du lieu saint; mais elle avait pris r habit religieux; elle assura qu'elle se livrait à la pénitence, et elle refusa de le suivre... Cependant l'évêque Bertrand étant mort à Bordeaux, Berthe- ^nde revint à d'autres sentiments, et dit : «Mal- 'ur à moi d'avoir écouté les conseils de ma mé-

«chante mère! Mon frère est mort, jesuis délaissée «de mon mari, séparée de mes fils, où irai-je, mal- «heureuse, et que JFèrai-jeP» Elle se détermina à se rendre à Poitier8.^Sa mère voulut la retenir avec elle; mais ce fot vainement. H en résulta entre elles de l'inimitié, et dlea venaient souvent en la présence du roi, Ingiltmde voulant garder les biens\$ de son mari , Bertheconde les réclamant comme étant ceux de son père. La fille montrait la donation que lui en avait faite son frère Bertrand; mais la mère, ne reconnaissant pas la donation, et voulant tout reprendre, envoya des gens qui brisèrent les portes de la maison de sa fille et enlevèrent tout ce qui s'y trouvait, la donation comprise.

«Moi, juoute Grégoire, et mon confrère Mérovée (évêque de Poitiers), ayant reçu du roi Tordre de pacifier cette affaire, nous fîmes venir Berthegonde à Tours, et nous parvîmes à la décider à se conformer à la raison ; mais rien ne put fléchir sa mère. violemment irritée, Ingiltrude se rendit auprès da roi, afin d'obtenir l'autorisation de déshériter sa fille des biens de son père. Ayant exposé l'afiaire en l'absence de sa fille, il fut décidé qu'elle restituerait un quart des biens à Berthegonde, et qu'elle conserverait les trois autres quarts en commun avec les petits-fils qu'elle avait d'un de ses fils. Le prêtre Theutaire, qui, autrefois référendaire du roi Sigebert, était récemment entré dans le clergé et y avait reçu les honneurs de la prêtrise, fut nommé pour exécuter ce partage; mais Berthegonde s'y refusa , et la querelle ne fut point apaisée. »

Fort heureusement, toutes ces -discordes religieuses, tous ces dérèglements des mœurs ecclésiastiques n'attaquaient point la foi des peuples et ne portaient aucune atteinte à leurs croyances religieuses.

Dans ce temps de guerres civiles , d'oppression politique et de calamités de tous genres, les hommes avaient un besoin de prier et d'espérer que les turpitudes de ceux qui devaient les raffermir dans leurs espérances et leurs prières n'étaient pas capables d'ébranler. — ^Les intempéries des saisons étaient fréquentes. A l'inondation succédait la 'sécheresse, que suivait promptement la famine. Aux maladies causées par la fatigue et la mauvaise nourriture, se joignaient de cruelles contagions et de mortelles épidémies. La peste, sous des fbrmes diverses, apparaissait à de courts intervalles , et plongeait les familles dans une effroyable stupeur. C'est alors que Frédégonde éplorée allait trouver Ghilpéric, et que ces deux dignes époux se reprochaient mutuellement leurs extorsions et leurs crimes. — Quelles ne durent pas être, pour le pauvre peuple et pour la multitude sans défénéb, les misères d'Une épo-

li^ ^Jim Muieii /'.Unir ,/>•.'■ A<-^'- .ic New/rù- .lan.- la/ihai/e J^
.K'Mnùini ,t

CHAPITRE IX

Gonthran prend Frédégonde et Orlotaire sous sa protection. — Set d'effranchissement avec Quesadébert — OonipratiOQ en faveur de Gondobald. — Origine et premier parent de Gondobald. — Gondobald Tient dans la Gaule. — Trahison de Gontbran-Bémon. — La conspiration échoue. — Set pragrte. — Gondobald est proclamé roi à Brétes. — Plaid de Paris. — Succès de Gondobald en Aquitaine. — Union de Gonthran et de Chilpéric — Retraite de Gondobald à Comminges. — Vasconie indépendante. — 81^e de Comminges. — Mort de Gondobald, Iras par les siens. — Fin misérable de tous les oonipratens. — Sévérité de Gonthran. — Concile de Macon. — Baptême de Chilpéric II. — Guerre contre les Visigoths. — Guerre contre les Bretons. — Guerre contre les Lombards. — Frédégonde et Brunehaut. — Gouaratiois en Austrasie. — Traité d'Andelot. — Mort de Gonthran <

(De l'an 684 à l'an 685).

Gonthran prend Frédégonde et Orlotaire sous sa protection. Ses descendants avec Chadebert

La mort inattendue de Chilpéric jeta le royaume de Neustrie dans une grande confusion, et ébranla l'Austrasie et la Bourgogne.

Les grands de la Neustrie se divisèrent. Quelques-uns, s'emparant d'une partie du trésor royal, se retirèrent auprès de Hildebert; d'autres, secrètement engagés dans la conspiration de Gondobald, profitèrent de l'occasion pour se décider et agir ouvertement. De ce nombre fut le duc Didier, qui, entrant dans Toulouse, se saisit des trésors de Rigonde, et, chargé de ce riche butin, alla rejoindre Mummole à Avignon. — Ceux des grands restés fidèles à la veuve de Chilpéric et au jeune Orlotaire étaient cependant les plus nombreux. Quoique Tentein ne fût point encore baptisé, ils le proclamèrent roi, et, pour déjouer les projets ambitieux des Bourguignons et des Austrasiens, ils se hâtèrent de lui prêter serment, engageant toutes les âmes qui avaient appartenu à son père à les imiter.

L'évêque Ragnemode était dévoué à Frédégonde. Cette reine, ne se croyant pas en sûreté à Ghelles, se réfugia, avec son fils et ses trésors,

dans l'église cathédrale de Paris. De là, elle envoya annoncer à Gonthran la mort de son mari, et solliciter sa protection pour elle et son fils.

Cette demande était trop d'accord avec les vues secrètes de Gonthran pour qu'il n'y accédât pas. Il assembla «ne armée et vint à Paris, dont les habitants le reçurent avec de grands témoignages de Muopiission et de respect.

Pen de jours après, Ghildebert, aussi avec une armée^ arriva devant les murs de la ville; mais les

Parisiens refusèrent de l'y laisser entrer.— Le roi d' Austrasie envoya alors des députés auprès du roi de Bourgogne, pour réclamer sa part de la viUe qui avait été le siège de la monarchie de Ghlovis, et qui était toujours considéra comme la cai»tale des Francs.— Gonthran avait découvert, depuis la mort de Ghilpéric, un traité de son f^è et de son peveu pour le partage de la Bourgogne. Il en fit d'amers reproches aux députés austrasiens, et ceux-ci, sentant qu'ils n'avaient pas d'excuse à pré* senter, l'écoutaient patiemment et se bornaient à réclamer pour leur roi la part qui devait lui revenir du royaume de Charibert, lorsqu'il s'écria : «Sa «part[! Une lui revient rien. D'après nosconvenetions entre Sigebert, Ghilpéric et moi, celui des «trois qui serait entré à Paris sans le consentement ade ses frères devait perdre sa part des États de Charibert. Nous avons pris à témoin de cet enga- «gement le martyr Polyeucte^t les saints confiesaseurs Hilaire et Martin. Mon frère Sigd[>ert manqua le premier à sa promesse; il mourut, puni «sans doute par un jugement de Dieu : sa part fût «perdue. Ghilpéric a fiiit de même, et a aussi perdu «ses droits. Le royaume et les richesses de Ghari- «bert m'appartiennent donc légitimem«t, et ne «doivent avoir d'autres maîtres que moi. Retour- «nez près de votre roi, et annoncez-lui ma réso*- «lution.i>

Ghildebert envoya une seconde fbis des députés à Gonthran, pour demander qu'il lui livrât la reine Frédégonde. «Remettez-moi, disait-il, cette homi- «cide, qui a fait périr ma tante Galeswinthe, mon «père Sigebert, mon oncle Ghilpéric et mes cou- «sins Théodebert, Mérovée et Ghlovis. » Gonthran s'y refusa, et dit :.«Nous réglerons tous nos diffé- «rends dans

un plaid général ^^ que nous tien- «drons bientôt à Paris, et là, nos décisions seront « prises après mûre délibération. »

Le roi Gonthran, que la mort de Ghilpéric rendait l'arbitre des destinées de la Gaule, était un homme simple et débonnaire, mais fiddle à irriter. «Chez lui, dit un historien, par un singulier contraste^, des manières habituellement douces et presque sacerdotales s'alliaient à des accès de fureur subite, dignes des forêts de la Germanie. Une fois, pour un cor de chasse qu'il avait égaré, il fit mettre plusieurs hommes libres à la torture. Une autre fois, il ordonna la mort d'un noble franc, soupçonné d'avoir tué un buffle sur le donuRne

^ PLiiafini.^ ^lacitmtt verftgensraliter firo die dicta umrpabant, in qna quid agendum gerendmnre enel» qnod acilicet tic inter partes pactnm oonTentnm fuiiaet.—Sic conrentus regioa in quibus de somma regni tractabatnr placUa dixerunt, qu« poil parlamenta dâda.-'/èr. Bignon. Mot» 1. 1, c, 37.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

f&ftA. Iml» ses benires de iMng froid, il avdit un éerMfai sentiment de Tordre et de X\k règle, qui se nààiféétait psr son teie religienx et i>âr sa soumismëtïwt tvêques, {}Ui alors étaient la règle vi- VÉMè. » ~ fVMégon-dé, par son esprit, et peut-être êusin par sa l>eaa(é, arait obtenu sur lui un grand AsceMant. Il la protégeait et la conviait souvent à des festinè, lui promettant qoMl serait pour elle un solide Appui. La reine de Neustrie semblait quelquefois se jouer de sa bonhomie. Voici, diaprés Grégoire de Tours, une réponse q'u^elle lui fit un jour, réponse si singulière, qu\`n ne peut y trouver d'autre but que de se moquer de Textrême aimpiicité du roi. ails étaient ensemble à table; la rdne se leva et dit adieu au roi. Celui-ci la retint, en Kl! disant : « Prenez encore quelque chose. » Maiselle lui répondit : Permettez, seigneur, que je «mê retire; îl feut que je me lève pour enfan- «ter.» Ces paroles rendirent Gonthran stupéfait; car il savait qu'il n'y avait que quatre mois qu'elle avait mis un fils au monde. Néanmoins il lui permit de se retirer, d

Tandis que ces choses se passaient à Paris, d'autres événements agitaient l'Aquitaine. Les habitants de Tours voulurent rentrer sous l'autorité du roi d'Austrasie; mais ceux de Bourges, dévoués à Gonthran, prirent les armes et s'y opposèrent. — Limoges, où Ghildebert avait envoyé le duc Gararic avec une armée, reconnut sans difficulté la domination austrasienne. Poitiers n'attendit pas l'arrivée des troupes de Gararic pour prêter serment à Ghildebert. Il fallut que Gonthran envoyât une armée considérable pour replacer cette ville sous son obéissance. La lutte fut même longue et sanglante. Les Bourguignons firent éprouver de grandes pertes aux Aquitains en pillant et dévastant indifféremment les territoires amis et ennemis.

Toutes ces guerres locales favorisèrent les desseins des partisans de Gondobald, et facilitaient leurs progrès.

Conspiration en faveur de Gondobald (579-585). — On trouve «certaines aventures de Godebald.

Le moment est venu de parler de cette audacieuse conspiration qui mit en péril le trône de Gonthran.

Tramée pendant la vie de Chilpéric, elle n'éclata qu'après sa mort. Cette mort, en changeant les intérêts respectifs des principaux conspirateurs, causa le tragique dénouement de l'entreprise.

Pour bien faire comprendre les détails et la marche d'une tentative de révolte, par des raisons faciles à concevoir; n'a parlé qu'a-

vec une extrême réserve, il convient de reprendre les événements de plus haut.

Le roi de Paris, Ghildebert, n'avait point de fils. Une femme, qui prétendait avoir été admise dans le lit de Chilpéric, se présenta un jour devant lui en tenant par la main un enfant nommé Gondobald; elle lui dit : «Voici ton oeven; c'est le fils du roi Chilpéric. Son père a pour lui une haine injuste; reçois cet enfant avec bonté, car il est de ta race. » — Ghildebert accueillit le jeune garçon et le garda près de lui, annonçant

l'intention d'en faire son héritier; mais Chlotaire prétendait lui-même à la succession de son père. Il sut ce qui s'était passé, et il envoya réclamer l'enfant*— Gildébert, pensant qu'il voulait le reconnaître, le lui envoya. — Gondobald fut amené à Soissons devant Chlotaire, qui, en le voyant, dit : « Je n'ai point engendré cet enfant, » et ordonna de couper les longs cheveux qu'il portait flottants en signe de sa naissance royale.

Gildébert et Chlotaire moururent successivement. Les fils du roi de Soissons n'ignoraient pas que Gondobald était leur frère. Charibert, roi de Paris, le recueillit et permit qu'on laissât de nouveau croître sa chevelure. — Mais comme Gildébert, Charibert n'avait pas d'enfants, et ses frères craignirent qu'il n'instituât Gondobald son héritier. — Sigebert fit prendre le pauvre jeune homme, ordonna de le tondre, et l'envoya en exil à Cologne, sur les bords du Rhin.

Gondobald passa plusieurs années dans l'abandon et la misère, obligé, pour vivre, de tirer parti de ses talents. Il avait appris l'art de peindre, et il peignait des décorations; car l'usage emprunté aux Romains d'orner de peintures les murailles des appartements était encore généralement répandu. Cependant ses malheurs et ses prétentions avaient fait du bruit parmi le peuple, qui, obéissant aux impressions que les fils de Chlotaire voulaient faire dominer, lui donnait le surnom de Ballomer, sobriquet gaulois qui paraît signifier le faux prince.

Enfin d'être le jouet de ses proches et de servir de risée à la multitude» Gondobald trompa la vigilance de ses gardiens et s'enfuit en Italie, que Narsès gouvernait alors au nom de l'Empire. Le vieux général, auquel il fit le récit de ses infortunes, s'intéressa à lui et lui accorda sa protection. Gondobald se maria sous ses auspices; mais sa femme mourut, et Narsès quitta l'Italie. Alors, emmenant avec lui deux enfants qu'il avait eus de son mariage, le fils déshérité de Chlotaire se retira à Constantinople, où l'empereur Justin V accueillit avec bienveillance et avec empressement comme un homme issu de race royale. Apr[^] Juson, les

LIVRE II, CHAPITRE IX

empereurs Théodose et Maurice le traitèrent avec la même faveur.

|je\$ rois francs entretenaient de fréquentes relations avec Gopstanti-
 QQple; ils y envoyaient des ambassadeurs qui, sans doute, avaient Tocca-
 sia de rencontrer Gofidobald de lui parler ou d'en entretenir. Il est
 probable que jamais cet infortuné n'avait été complètement oublié
 la Gaule et que le mystère de sa destinée était un sujet de curi-
 osité et de conversation. C'est ce qui explique comment Gondobald put
 devenir tuteur de Tobie ou le héros d'une conspiration si vite
 que hardie. Quoiqu'il ne fût pas facile, dans le récit du seul historien
 contemporain, qui ne connaissait les détails, de connaître quel en fût
 le véritable but, les savants et les critiques pensent, pour la plupart,
 qu'il faut y reconnaître les Perses et les Grecs, qui nous allons exposer.
 Les grands de l'Austrasie, où la conspiration prit naissance, détestaient également
 Chilpéric et Quallir, et obligeaient tous les deux, à retenir d'importants ci-
 tés appartenant à leur neveu, et qu'ils enlevaient ainsi au royaume austrasie.
 La politique intéressée de la haute classe des leudes et des pos-
 sesseurs de terres et de bénéfices différait, en outre, sensiblement de
 celle des rois. Les rois, travail- lant constamment à la réunion de tous
 les royaumes français, eux seuls se gaussaient, au contraire, tout ce qui pouvait
 en perpétuer la division. (Hou 113 redoutaient même de voir leur jeune
 fils finir, par la mort du fils de Gotha et six autres, par la mort de son
 père.) S'il était Ghilpéric, le fils de son oncle. La crainte de voir le royaume
 d'Austrasie se confondre avec ceux de Bourgogne et de Neustrie les préoccu-
 pait. Dans cette circonstance, les droits de Gondobald revinrent à leur
 père, et ils résolurent de le rappeler. Par une coïncidence assez bizarre,
 les partisans de Gontran le fils de Chilpéric étaient parmi les grands austrasiens
 et également leur assentiment à ce retour, chaque parti se réservait sans doute, l'es-
 pérant qu'il leur permettrait de désigner pour lui-même. Mais, de rappeler de
 Gotha le fils de Ghilpéric, afin de le opposer, suivait l'occasion, Était

iChUpéric soit à Goothrao , fut adopté, dans loi courant de l'amé^ d79, i la cour du roi d'Aua* trasie, et ne tarda pas à être agréé par certains IMl-UPliaiJks de la cour de Neustrie. Toutefois^ de ptffl el! d'autre, un garda te ph» profond secret.

La première difficulté que les conspirateurs aiment) vaincre était la répugnance de Gondobald à entrer dans leurs desseins. U fallait, pour le déCK

der ii s'y engager, réveiller dans son &me les idéea. de vengeance ou d'ambition que le temps et fàgo devaient avoir saos doute beaucoup amorties. '

Le duc Gonthran-Boson allait être envoya ea ambassade à la cour de l'empereur d'Orient, fifia 4e suivre des négociations relatives i une expédi** tion projetée contre les Lombards, et pour laquelle Maurice demandait le concours des guerriers aua^ trasiens. On convint que ce duc, qui était uu dea chefs du complot, verrait Gondobald âk Constaulinople, lui ferait conpaitre les chances qui s'pf* fraient à lui pour monter sur un des trônes fratica» et chercherait à le décider à veni? dam la Gauler

Si Gondobald s'y décidait, les couspirateurs, parmi lesquels on comptait Théodore, évéquedo* Marseille, devaient tout préparer pour lerecevoît dans cette ville et le conduire ensuite daua la Orto. place d'Avigupn^ où le patricQ MumqKite, qui jpm de t^mpa auparavant avait rompu toii« lesHena qui l'attachaiept au roi de Bourgogne f devait le fnttf dre spua sa protection» et en (luelque sorte stua aa tutelle, — Mummole. était éhi pw* ba ewMjMI^' te^rs chef suprême d« la copspiratKm. Il devait, au nom de Gondobald» aoulever ka populaii^Ut lever d^s troppoi, rassembler we année ei orna-* battre partout o4 U le jugeraïit eouvenaUe pour le triomphe commun.

Gondobald Tient dans la Qaule. — TralyUOD de QpnUtf^o-fiosoo.

Arrivé i Gonstantluopte, Gwlhraji'*Boaan dut quelquo peia» à décider Gondobald à le «Erre. 1) représenta m fila de Gblouireque la fantlleroyi|lo

des francs éiaât très affaiblie; que QiiidebeK, roi d' Australie, et Goalbran, uÂ de Bourgogne, reataient seuls, en quelque aorte, les fila de Chilpérk. étant morte avant leur père, el celui-ci n'ayot; laissé en mourant qu'on petit enfant au berceau, il lui dit que son frère Gonthran n'avait plus ë*cift< fants, et cpi son neveu Ghttdbert ne s'aiiMiiçul pas pour être un guerrier rcdoutaUe. Eniu i| ajunta : «Yieoa avec noua; tu es appelé partout a ka grands du royaume d'Austrasie. Hol n'oafra «s'opposer à toi; car nous savons tons que tu eu (kikk de Ghloataice. U^o^toi; si U ne viens pas, i^ «ne restera personne de la race deChlavïs pont (^gouxerner les Francs. 9 — Gondobald , teiemi par quelque pressentiment fatal , hésitait encore. POor faire cesser ses irréauimiona, ie duc aoairaaieQ le suivit dan& lea dooae égUaea ou oratoirea réputés lea lieux les plus suinta de Goustamiooide, et, cherchant à lui donner une solennelle garantie, il lui affirma douze fois par serment la sincérité do ses paroles et de şes epg^emenLs.

Ainsi rassuré, Gondobald lui fit de riches pré^

FRANCE HÎSTORIODE ET MONUMEN'IALE.

■ .f<ii'»

éents et se décida à le suivre. — L'empereur Mauriceôtoyait favorablement cette tentative d*iin prince qui lui était attaché par les liens de la reconnais fiance. Il espérait que le règne de Gondobald sur les Francs aurait des résultats utiles aux intérêts de TEmpire; aussi lui donna-t-il des conseils et des éecours. Les immenses richesses que Gondobald apporta dans la Gaule provenaient sans doute des libâ^tés de Tempereur grec.

Un a supposé qu'en échange de la protection et des secours de TEm-pire, Gondobald avait promis^ mie fois établi sur le trône, de reconnaître la suprématie de FEmpereur. Le roi Gonthran accusa revêque de Marseille d'avoir introduit dans les Gaules un étranger, et d'avoir voulu ainsi soumettre à la domination de l'Empereur le royaume des Francs ^ Il existe en effet des médailles d'or, frappées à Arleç et* à Marseille , au coin de l'empereur Maurice, et qui n'ont pu l'être que durant l'époque où Gondobald occupa la Provence.

Gondobald débarqua à Marseille au printemps de l'année 582. Il apportait avec lui un trésor considérable, composé d'une grande quantité d'or, d'argent et d'objets précieux. Théodore, évêque de Marseille, et Épiphanes, évêque de Pavie réfugié dans la Gaule, et momentanément placé à la tête du diocèse de Fréjus, lui firent un accueil favorable; Théodore lui fournit même des chevaux et une escorte pour se rendre à Avignon, où le patrice Mummole l'attendait avec impatience.

La révolte était au moment d'éclater, lorsque Gontran-Boson lui-même, que nous avons vu naguère chercher à trahir Mérovée, trahit Gondobald.—La passion la plus vive du duc austrasien était l'avarice. La vue du riche trésor que le prince proscrit rapportait de Constantinople excita sa cupidité et changea tous ses sentiments. Pour se rendre maître de ces richesses, il n'hésita pas à tout dénoncer au roi Gontran. Il fit arrêter les évêques Théodore et Épiphanes et les envoya en Bourgogne. En même temps il se saisit de la portion des trésors de Gondobald, qui était restée à Marseille, la partagea avec le duc bourguignon qui commandait en Provence, et emporta précipitamment en Auvergne l'or et l'argent qu'il s'était attribués dans ce partage.

Interrogé par Gontran, l'évêque Théodore se justifia en produisant, dit-on, une lettre signée par les principaux de l'Austrasie, et où il était recommandé de bien accueillir Gondobald. Il fit connaître au roi la part directe que Gontran-Boson

. * Reputani cur hominem extraneum intronisset in Gallias involuisset Francoorum rebus imperialibus per hoc audere ditionibus.
«- Gaioiu ra Tourna, Jüst. Franc., Ut, it.

avait prise au retour de l'exilé. Le roi ne mit pas les deux évêques en liberté; mais toute sa colère se tourna vers Gontran-Boson, qui, depuis son retour d'Orient, avait été élevé à la dignité de duc de l'Auvergne. •

Cependant, déconcerté par la trahison de son complice, Mummole jugea que le moment n'était pas favorable pour se prononcer. Il se tint tranquille et sur ses gardes à Avignon. Enfin démettre en sûreté Gondobald et ses fils, il les envoya secrètement dans une lieue de la mer, d'où

eux-d pouvaient au besoin revenir en Provence ou aller de nouveau chercher un refuge dans les pays étrangers.

Peu de temps après sa perfidie, Gonthran-Boson, allant, avec sa famille, d'Auvergne en Austrasie, eut l'imprudence de traverser la Bourgogne. Il fut arrêté et conduit devant le roi, qui lui dit, rempli, d'indignation : c Je sais tout; c'est toi-même «qui as excité Gondobald; tu es allé le cher- «cher à Constantinople; mais je me vengerai, car « tu ne sortiras pas vivant de mon palais, a La colère du roi effraya Gonthran-Boson; il rejeta sur Mummole tout ce qui était arrivé au si^et de Gondobald. «Ymci mon fils, dit-il au roi, retiens-le sons «ta garde; qu'il soit mon otage et le garant de ma «parole. Laisse -moi aller chercher Mummole, et «si je ne te l'amène pas, tu feras mourir mon en- «fant.»

L'espérance de tenir en son pouvoir le patrice infidèle tenta la haine du roi; il accepta l'offre de Gonthran-Boson, reçut son fils en otage et lui permit de partir.

Le duc austrasien rassembla aussitôt une armée, et alla mettre le siège devant Avignon. — Cette expédition, entreprise dans son intérêt privé, contre un homme considéré alors comme l'ami du roi Childebart et des grands de l'Austrasie, fut violemment désapprouvée à Metz. Childebart irrité envoya le duc Goadulphe à Avignon , avec la mission spéciale de faire lever le siège et de délivrer le patrice. — Gonthran-Boson fut contraint de se retirer.

Ces événements se passaient dans le courant de ' l'année 683, à l'époque où les rois Chilpéric et Childebart, ayant fait alliance, s'apprêtaient à pousser avec vigueur la guerre contre le roi Gonthran.

Gondobald resta pendant plus d'une année caché dans l'Ile où il avait trouvé un refuge; mais enfin

* Théodore, prot^ pif Ch&debert, fût quelques années après rétabli sur son si^e; maîstphiphane mouniidarantn

captivité.

* Probablement dans une des tlecs d'flyèret, œ dans le monastère de 111e de Lérin, qui dépendait de révécfæ de

IFrñui.

LIVRE II, CHAPITRE IX

la mort de Ghilpéric décida Mummole à le rappeler dans la Gaaie et à agir.

La eoMpiratkm éotaie.— Gondobild est prodioé roi à BriTei.

Le patrioe bourguignon venait d'être rejoint par Didier, qui, à la première nouvelle de la mort du roi deNeustrie, s'était, comme nous Tavons dit, emparé des trésors de Rigonthe. A Didier se réunit le maire Waddon, celui -m^me qui avait été chargé d'accompagner la fille de Ghilpéric jusqu'en Espagne. — L'armée des partisans de GondotMld fut promptement en état d'entrer en campagne. Elle se dirigea sur l'Aquitaine, dont la population, composée de Gaulois et de Gallo-Romains, voyait avec envie les Francs Neustriens, les Francs Austrasiens et les Bourguignons former des nations indépendantes, tandis que le territoire aquitannique, partagé enU« les conquérants, servait depuis longues années de théâtre à leurs guerres. Tous les peuples de l'* Aquitaine étaient disposés à favoriser une enire|M*ise dont le résultat définitif paraissait devoir être leur ind^ndance.

Mummole, connaissant l'importance que les titres ont sur le vulgaire, avait décidé qu'avant de rien tenter d'important Gondobald serait solennellement proclamé fils de Ghiotaire et roi des Francs. Cette cérémonie eut lieu à Brives, sur la Gorrière, petite ville située au centre de l'Aquitaine et de la Vasconie, autre pays déjà indépendant de lait, et dont les habitants étaient prêts à soutenir aussi les efforts des Gondobaldiens.

Gondobald fut proclamé roi suivant l'ancien usage des Francs. On Téleva sur un bouclier; on le promena trois fois autour du camp; mais au

troisième tour, il chancela sur son pavois, perdit Téquilibre, et serait tombé s'il n'eût été soutenu par les chefs qui l'environnaient. Cet accident fut considéré par tous comme un présage fatal.

Plaid de

Cependant le plaid annoncé par Gonthran fut ouvert à Paris dans le courant de décembre (684). On ignorait encore à la cour du roi de Bourgogne quel parti avaient pris les Aquitains dans la tentative de Gondobald. L'évêque ^idius et le diic Gontbran-Boson, toujours ennemis du roi Gonthran, mais devenus zélés Austrasiens depuis la mort de Ghilpéric, étaient à la tête des leudes envoyés par Ghildebert. L'évêque commença par des félicitations au roi Gonthran, sur ce qu'il venait de recouvrer ses cités de l'Aquitaine ; mais Gonthran, arrêtant brusquement ce flux de paroles hypocrites : tOui, «dit-il, j'ai recouvré mon royaume; c'est par la faaveur de Dieu , et certes bien malgré toi , qui n'as HUt de France. — t. u.

a jamais gardé k personne la foi donnée; malgré <K toi , dont la perfidie a souvent troublé mes pro- « vines, et qui as agi partout non en prêtre, mais a en ennemi de mon royaume. »

Cette rode apostrophe fit taire l'évêque. Un autre député prit la parole, et réclama les villes de l'Aquitaine qui avaient appartenu à Sigebert. Gonthran répondit qu'il ne voulait pas les rendre. Un troisième député renouvela la demande que Frédégonde fût livrée au roi d'Austrasie, pour être punie de ses crimes. Gonthran refusa nettement, en disant que Frédégonde ne pouvait être livrée à personne, étant mère d'un roi et innocente des crimes dont on l'accusait.

Gonthran-Boson s'approcha du roi comme pour lui parler; mais, prévenant ses paroles, le roi s'écria : «Que peux-tu avoir à dire ici, toi l'ennemi de «notre pays et de mon royaume, toi dont la perfidie est connue de tous , et qui es allé exprès en «Orient chercher ce Gondobald, ce Ballomerque « tu as suscité contre moi ? »

Le duc austrasien , sans se laisser imposer par cette interpellation, répondit impudemment : «Tu es roi, et ce que tu affirmes, nul n'ose le dé-

men- «tir. J'atteste toutefois que je suis innocent, et s'il «se trouve ici
quelqu'un d'égal à moi qui m'impute « en secret ce crime , qu'il se montre
et m'accuse «ouvertement; alors, 6 très pieux roi, tu nous per- « mettras
sans doute de combattre en rase campa- «gne, afin que le jugement de
Dieu décide entre «moi et mon accusateur. » Cet insolent défi fut écouté
en silence; et le roi, reprenant son discours sur Gondobald : «Une telle
agression, dit-il, «doit exciter le courage de tous. Il sera repoussé «de
DOS frontières, cet étranger dont le père a « tourné la meule, cet intrus
dont le père a cardé la «laine.»

Gonthran répétait une allégation répandue sans doute par Ghiotaire
contre la naissance de Gondobald; mais il y avait dans ses paroles quelque
chose d'équivoque. Un député se moqua hautement du roi , qui semblait
donner deux pères au même individu. L'assemblée applaudit à la moque-
rie par de bruyants éclats de rire, et du milieu de ces rires grossiers sortit
tout à coup une voix menaçante qui les fit cesser en disant : «Reçois nos
adieux, 6 «roi! Puisque tu ne veux pas restituer à ton neveu «les villes qui
lui appartiennent, apprends que It «hache avec laquelle a été tranchée la
tête de tes « frères n'est point émoussée, et qu elle pourra bien- «tôt frap-
per ton crâne et en faire jaillir ta cer- «velle.»

La colère de Gonthran, à cette insulte féroce, se

manifesta par un ordre qui est encore un trait bieii

I caractéristique de celte scène étrange. U ordonna

FRANCE HÎSTOIHQDK ET MONUMENTALE-

de laocer sur les députés austrasieos toutes sortes d'ordures. L'ordre
fut exécuté avec ardeur par la populace parisienne. Les députés se
retir^ent, poursuivis long-temps par la* foule, qui leur jetait des berbes
pourries , de la boue et des excréments de cheval.— Ainsi finit ce plaid
solennel.

Succès de GoDdobald en Aquitaine.

Les succès de Gondobald, après sa proclamation, furent nombreux et rapides. Mummo et Didier le présentèrent aux villes de TAquitaine pour Vy faire reconnaître. Périgueux, Angoulême, Saintes, Poitiers, Cabors, Agen et toutes les cités d'un ordre secondaire lui prêtèrent serment et lui ouvrirent leurs portes. Afin de se ménager l'amitié du roi d'Austrasie, Gondobald, suivant les conseils de ceux qui dirigeaient la conspiration, ne recevait de serment en son nom personnel, et n'instituait de nouveaux officiers que dans les villes appartenant à la Neustrie. Dans toutes celles qui avaient appartenu à Sigebert, il exigeait et recevait le serment au nom du roi d'Austr^{ie}.

Ces premiers succès accrurent considérablement les forces de Gondobald. Des mécontents, des hommes ruinés par la guerre précédente, des aventuriers, attirés par l'espoir du butin, se joignirent en foule à son armée. Néanmoins les généraux qui la commandaient, Mummo et Didier, ne jugèrent pas prudent d'aller attaquer l'armée bourguigonne, aux ordres de Leudégèse, et campée près de Tours, avant d'avoir soumis les deux villes les plus importantes de la Gaule méridionale, Toulouse et Bordeaux.

Didier marcha d'abord sur Toulouse. Les habitants de cette ville, excités par l'évêque, se proposaient de faire résistance ; mais l'approche de l'armée les fit changer d'opinion, ils ouvrirent leurs portes et reconnurent Gondobald. Celui-ci fit à Toofamise un acte de souveraineté ; il condamna l'évêque son ennemi à l'exil et donna sa place à Sagittaire, cet évêque de Gap que ses habitudes guerrières avaient fait déposer par un concile.

De Toulouse, Gondobald se dirigea avec Mummo sur Bordeaux, où le duc Bladaste, le comte Galactorius et l'évêque Bertrand le reçurent avec empressement. L'évêque surtout, quoique parent, par sa mère, du roi Gontran, montra à Gondobald un dévouement particulier.

Gondobald resta pendant quelques semaines à Bordeaux pour attendre la saison favorable à la guerre et l'époque de marcher vers la Loire. Parmi

* VsfespageitlOetItl.

les actes de souveraineté qui y marquèrent son séjour, on cite la nomination du prêtre Faustien à l'évêché de Dax. Ce fut aussi de Bordeaux qu'il adressa des omssiges à ses partiaaba de la Neustrie et de l'Austrasie, pour leur faire connaître ses succès. Il fit partir également dix ambassadeurs pour donner au roi de Bourgogne un avis officiel de son arrivée dans la Gaule et de sa proclamation à la dignité royale..

Ces deux ambassadeurs, nommés l'un Zétane,) et l'autre Zabulfè, voyageaient, portant, suivant l'antique usage des Francs , de longues baguettes blanches, signe de leur office vénéré, et qui devaient être pour eux une sauvegarde invincible; mais ils eurent Timprudence, avant d'être admis en présence du roi, de faire connaître le motif de leur mission. Gonthran se les fit amener chargés de chaînes. La captivité n'avait point abattu leur courage; ils lui dirent : «Gondobald, récemment venu d'Orient, et qui affirme être le fils du roi Ohlo-a taire, votre père commun, nous a envoyés vers « toi pour réclamer la part qui lui est due dans le «royaume paternel. Si tu la lui refuses, il viendra «avec les hommes les plus bravés des pays situés «au-delà de la Dordogne, et alors Dieu fera connaître «nahre, quand vous en serez aux mains sur le «champ de bataille, s'il est ou s'il n'est pas le fils «de Chlotaire. »

Gonthran, emporté par la fureur, refusa de reconnaître dans les deux députés de Gondobald le caractère sacré des ambassadeurs. Il les fit battre de verges et livrer aux tortures, afin de leur arracher, par la violence des douleurs, quelques révélations. Ces malheureux durent en effet tout ce qu'ils savaient des relations de Gondobald avec les leudes de la Neustrie et de l'Austrasie , et dévoilèrent ainsi au roi de Bourgogne toute l'étendue du péril qui le menaçait.

Union de Gonthran et de Childebart.

Dans cette occasion , Gonthran ne se laissa point abattre. Il prit, au contraire, à l'instant même une résolution qui prouve de l'habileté et de la fermeté; ce fut celle de se réconcilier complètement avec le roi d'Austrasie.

«Il manda son neveu Childebert, dit Grégoire de Tours , et interrogea avec lui les envoyés de Gondobald. Ceux-ci répétèrent aux deux rois ce qu'ils avaient dit au roi Gontran seul. Ils affirmèrent que la conspiration était connue de tous les seigneurs du royaume d'Austrasie. — Alors le roi Gontran, ayant convoqué une grande assemblée des leudes bourguignons et austrasiens, renouvela l'adoption qui avait eu lieu au Pont de la Pierre, et ayant mis sa lance dans la main du roi Ghildebert

LIVRE n, CHAPITRE IX

bert, lui dit : «C'est là la marque que je te donne de mon royaume. Maintenant va, et fais ta domination toute mes cités comme les tiennes «propres. Le crime a fait qu'il ne reste de ma race « que toi » qui es le fils de mon frère. Je déshérite «les autres; sois mon héritier pour me succéder «dans mon royaume, d Puis, ayant fait retirer tout le monde, il prit le jeune roi en particulier, et lui ayant auparavant expressément recommandé de ne divulguer à personne ce secret entretien, il lui indiqua quels étaient les hommes dont il devait rechercher ou mépriser les conseils, ceux auxquels il pouvait se fier, ceux qu'il devait éviter, ceux qu'il devait combler de dons et de charges ou éloigner des dignités. Il lui enjoignait de ne se confier en aucune manière à Agidius, évêque de Reims, qui avait toujours été son ennemi , et de ne point l'admettre auprès de lui , parce qu'il avait souvent été parjure à son père et à lui-même. Ensuite, s'étant réuni publiquement avec son neveu dans un festin solennel , le roi Gontran dit à ses leudes : «Vous voyez, guerriers, que mon fils Ghildebert «est déjà devenu un homme; gardez -vous de le « considérer comme un enfant. Renoncez aux méchancetés et aux prétentions que vous entretenez; «car c'est le roi auquel vous devez maintenant «obéir.» Les fêtes , les festins et la joie se prolongèrent pendant trois jours. Les deux rois, ayant fait mutuellement à leurs leudes un grand nombre de présents, se séparèrent réconciliés. Le roi Gontran avait rendu à Ghildebert tout ce qui avait appartenu à son père Sigebert , les domaines et les trésors ; il lui re-

commanda en partant de ne pas voir sa mère, de peur qu'elle ne pénétrât leurs desseins et n'en donnât avis & Gondobald. n

Aelnite de Gondobald k Qamaàn&c\$,

La résolution de Gonthran lui fut profitable. La bonne foi qu'il mit dans sa réconciliation avec son neveu , l'empressement avec lequel il rendit ce qu'il avait refusé jusqu'alors de lui restituer, causèrent dans l'Austrasie une satisfaction générale, et tournèrent les esprits en sa feueur. — En paraissant donner beaucoup, il n'avait pas d'ailleurs perdu son influence. Il commandait dans le palais de son neveu comme dans le sien propre, Ghildebert lui dyant promis de ne traiter aucune grande affaire sans prendre son avis.

Tranquille du côté de l'Austrasie, le roi de Bourgogne se hâta d'envoyer des renforts â Leudégésife, et ordonna à ce général de commencer immédiatement la guerre.

Gondobald avait appris la réconciliation de Gonthran et de Ghildebert, ainsi que le changement, tout fiivorable au roi de Bourgogne, qui s'était

opéré dans les sentiments des grands et du petiple de TAustrasie. Il comprit qu'une atteinte grave venait d'être portée à sa cause. Renonçant à attaquer les troupes bourguignonnes sur les bords de la Loire, il résolut, sans même défendre les passages de la Dordogne et de la Garonne, de se retirer du côté des Pyrénées , pour être i portée de recevoir les secours des Visigoths , qui étaient au moment de commencer les hostilités contre le roi Gonthran, et pour rallier à son armée les belliqueuses tribus pyrénéennes.

La ville des Convenues (Gomminges), quM choisit pour lieu de retraite, était une place très forte située à une petite distance de la Garonne, dans retraite vallée où coule ce fleuve, avant d'arriver dans les plaines fertiles de la Novempoputanie. Cette ville , fondée par Pompée à la fin de la guerre de Sertorius, avait des habitants d'origine ibérienne et de même race que les peuplades de la Yasconie.

YasooDie indépendante.

C'est ici le lieu de parler de la grande révolution qui, durant la seconde moitié du vi^e siècle, s'était faite dans une partie de la Gaule méridionale, en avait changé le nom et rampu les relations avec la monarchie des Francs.

La Novempopulanie ayant figuré dans le grand partage de la monarchie franque en 667, il semble que les historiens pourraient en conclure qu'à cette époque les rois mérovingiens avaient sur les pays d'outre-Garonne une autorité égale à celle qu'ils exerçaient sur les autres parties de la Gaule. Il n'en était rien cependant, et l'historien des Francs au i^e siècle, Grégoire de Tours, ne fait mention des pays situés entre la Garonne et les Pyrénées que pour rappeler quelque expédition guerrière contre leurs habitants. La domination du roi d'Austrasie y était nominale et non réelle, analogue à celle que le roi de Neustrie s'attribuait sur la Bretagne ar^moricaine.

L'histoire ne fournit aucun détail sur l'époque précise où la vaste contrée connue sous le nom de Novempopulanie changea ce nom pour prendre celui de Gasconie. Au vi^e siècle, les peuplades habitant dans la Gaule, sur le versant septentrional des Pyrénées -Occidentales (département des Hautes et Basses-Pyrénées), dans les hautes vallées où coulent l'Adour et ses affluents, se trouvaient les mêmes que celles dont il est question dans les géographes latins, à l'exception des Osquidates, qui s'étaient fondus sans doute dans quelques autres peuplades; c'étaient les Lapurdes ou Gantabres, les Tarbelles, les Sybillates, les Bigerrions, les Béarnaises, les Gampones, etc. Il n'y avait pas eu plus

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

de changements parmi les tribus de la vallée de l'Èbre et du nord-ouest de l'Espagne. Les plus célèbres et les plus puissantes étaient encore les Vardules, les Astures et les Vascons. Isidore de Séville y inclut les Roccodes, peuplade dont le nom était inconnu avant lui, et dont il serait difficile aujourd'hui de déterminer la position. Toutes ces peuplades gauloises ou espagnoles, issues de race ibérienne, appartenaient à l'antique nation des Ausques ou Basques.

On sait combien les Basques opposèrent de résistance aux armées romaines. Soumis les derniers, ils furent aussi les derniers qui conservèrent l'organisation romaine. L'établissement des Suèves, des Alains, des Vandales ne changea rien à la position politique des Basques espagnols. Ils restèrent indépendants dans leurs vallées sous le gouvernement d'officiers romains. Les Visigoths tentèrent de les soumettre ; mais ils n'y réussirent qu'après une longue guerre et de sanglants combats.

Ce fut d'ailleurs pour peu de temps. La chute de la domination visigotique dans la Gaule, la minorité du fils d'Alaric, et les luttes que les principaux chefs goths se livrèrent pour la royauté, fournirent aux Basques des occasions de recouvrer leur indépendance. Les Astures, les Yardules et les Vascons se reconstituèrent de leur mieux en [petits États séparés, mais que la communauté d'intérêts et de périls devait retenir toujours dans une sorte d'alliance fédérative. Ce qui se passa en Espagne eut lieu sans doute aussi dans la Gaule, et les peuplades de la Novempopulanie voisines des Pyrénées s'unirent à cette fédération nationale.

Cet état de choses dut favoriser singulièrement la migration des Vascons ibériens, qui, chassés des vallées de l'Èbre par quelque puissant effort des Visigoths, pénétrèrent dans la Novempopulanie et s'y créèrent une nouvelle patrie. Ce ne fut pas, à proprement parler, une conquête, mais un déplacement. Des fractions d'un peuple de même origine, repoussées d'un côté du territoire que leur race occupait, se transportèrent et s'établirent au côté opposé.

Ce fut à cette époque sans doute que la Novempopulanie reçut le nom de Spcuto-Fascome qui lui est donné par Arianus, un des auteurs goths cités par le géographe de Ravenne, nom qui fut abrégé plus tard en celui de Fasconiey dont, par la suite, s'est formé le mot Gascogne.

À quelle époque eut lieu cette espèce d'invasion? Les savants auteurs de l'Histoire générale du Languedoc pensent, d'après un passage de Grégoire de Tours, qu'elle date de l'an 587. M. Fauriel, dans son Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germaniques,

lui attribue une date fort antérieure, que toutefois il ne détermine pas avec précision. L'indépendance des Basques espagnols et l'établissement des peupies vascons dans les vallées pyrénéennes de la Gaule, doivent être placés, suivant lui, entre l'an 607, date de la bataille de Voclade, et l'an 667, époque du grand partage des États de Chlotaire. M. Fanriel a trouvé, dans un géographe du moyen âge, qui écrivait dans un temps où la Burgundie formait un royaume indépendant des Francs, et par conséquent avant l'année 634, la mention expresse que les hautes vallées des Pyrénées, comprises dans la Novempopulanie, et où coulent l'Adour et le Gabire (Gave de Pau), étaient habitées par les Vascons ^

De tout cela, nous croyons pouvoir conclure que la Novempopulanie n'a pas reçu le nom de Vasconie à la suite d'une conquête [étrangère, mais que les peuples qui l'habitaient ont voulu, après avoir recouvré leur indépendance, débarrasser leur pays du nom que lui avait imposé la domination romaine, et lui en donner un qui rappelât leur origine commune et nationale. La Vasconie était la terre des Vascons ou des Basques. C'est ainsi qu'au milieu du VIII^e siècle la plupart des villes de la Gaule, voulant prendre le nom des peuples indépendants auxquels elles devaient leur origine, se dépouillèrent avec joie de leur nom romain.

On ne peut douter que les Vascons ne se fussent déclarés en faveur de Gondobald; car Chariulf, qui était comte de la ville de Comminges, montra pour lui un grand dévouement.

8léoS de CooHniBgss.

Leodégésile, s'étant mis en mouvement avec son armée, franchit la Dordogne sans rencontrer d'obstacles. Il remonta ensuite la Garonne jusque vers Agen, et là son avant-garde, ayant traversé le fleuve à la nage, atteignit un détachement de GoadobakUens qui se retiraient, accompagnant des chevaux et des chameaux chargés d'or et d'argent; les Bourguignons se saisirent de ces richesses, et, suivant les traces de Gondobald, arrivèrent à la basilique de Saint-Vincent, située sur la frontière du territoire d'Agen. Cette basilique, refuge des habitants du pays, et remplie de meubles et d'objets précieux, fut pillée. Les Bourguignons continuèrent

leur route, dévastant les lieux qu'ils traversaient ; mais rencontrant partout des populations soulevées et hostiles. Tous les soldats qui s'écartaient du gros de l'armée étaient égorgés par les habitants.

* Voici les deux vers qui contiennent cette mention :

Gabtrittt tiqoe Adorent erileot de mooliliot , ,

Vascone* Inrolunl terrjiiii par diferta Talliom.

fflXVlll Archilectuie Relu

LIVRE II, CHAPITRE IX

L'armée arriva enfin devant Gommingea et campa auprès de la ville.

Gondobald, retiré à Comminges, n'avait été abandonné que par le duc Didier. Il comptait encore, parmi les chefs francs ou gallo-romains attachés à sa fortune, les ducs Mummole, Bladaste, Waddon et Tévèque Sagittaire. La ville où il avait trouvé un refuge, située au sommet d'un vaste rocher isolé, dont l'escarpement rendait l'approche difficile, était environnée de hautes murailles flanquées de tours et abondamment fournie de vivres et d'approvisionnements de toute espèce. Une source sortant du pied du rocher avait été rattachée au rempart par une forte muraille; une communication souterraine permettait, en outre, aux habitants d'y descendre puiser de l'eau sans être vus ni inquiétés du dehors. Les assiégés pouvaient donc, avec de la résolution et de la persévérance, foire du rer leur défense plusieurs années.

Pendant les préparatifs d'attaque et la construction des machines de siège, les soldats bourguignons, gravissant l'escarpement, s'avançaient sur les crêtes du rocher jusqu'à la portée de la voix et provoquaient Gondobald par leurs questions injurieuses : « C'est donc toi, disaient-ils , qui du temps «du roi Ghiotaire, barbouillais de peintures les «voûtes et les parvis des oratoires? N'es -tu pas «celui que les habitants des Gaules appelaient BaU ahmer? N'est-ce pas toi qui, pour de vaines pré- « tentions,

as été tondu et exilé plusieurs fois? «Gomment as-tu osé revenir? Qui t'a donné l'au- «dace de franchir la frontière du royaume des «Francs? Dis-nous quels sont ceux qui t'ont appelé «et qui doivent te défendre? Ta mort s'apprête; la «fosse s'ouvre où tu vas bientôt être précipité. »

Gondobald, sans s'irriter de ces ii^ures, s'avavançait sur le rempart pour conter avec simplicité et bonhomie son origine, ses malheurs et ses droits. Il avouait que son père avait eu de la haine pour loi et que ses frères l'avaient repoussé; mais il persistait à se dire le fils du roi Ghiotaire, et il prenait à témoin de la vérité de ses paroles Radegonde de Poitiers et Ingiltrude de Tours. Il disait comment Gonthran-Boson était venu le trouver à Gonstanlinople, et par quels artifices le duc austrasien Tavait attiré à Marseille. Il racontait comment il avait été reçu à Avignon par le patrice Mummole, et avec quelle perfidie Gonthran-Boson lui avait enlevé ses trésors. Il ajoutait: «Vous devez voir «que je suis roi comme mon frère Gonthran. Ge- « pendant si la haine vous aveugle, conduisez-jnoi «vers lui, pour qu'il me reconnaisse pour son frère «et qa'il fosse de moi ce qu'il voudra. Si vous ne «voulez pas me laisser arriver jusqu'à lui, qu'il me «soit permis du moins de retourner aux lieux d'oA

«je suis venu; je m'en irai sans faire injure à perc sonne.» Ges paroles étaient accueillies par la plupart d^ soldats avec des reproches et des rires ironiques; mais sur d'autres elles faisaient une impression qui n'était ni à l'avantage ni à l'honneur des rois francs.

Enfin Leudégésile commença ses attaques; il les multiplia durant quinze jours; mais ce fut inutilement. H perdit beaucoup d'hommes et toutes ses machines de guerre. — Néanmoins Tardeur des assaillants effraya le duc Bladaste, qui trouva moyen de quitter secrètement la ville et de se réfugier sous un humble déguisement dans la basilique de Saint-Martin à Tours. — Parmi les chefo dont l'exemple encourageait les défenseurs de Gondobald, on remarquait l'évêque Sagittaire , qui , le casque en tête et le bouclier au bras, était toujours le premier sur le rempart, prêt ft lancer des traits ou i rouler des quartiers de roc sur les assaillants.

Mort de Goodûbald trahi par les siens. —Fia

tous les oonspinteurs.

de

Après plusieurs semaines, le siège n'était pas plus avancé que le premier jour. Leudégésile et les généraux bourguignons, désespérant de réussir par les armes, songèrent à employer la trahison. Malgré le succès de leur défense, le découragement des chefs gondobaldiens, abandonnés des leudes austrasiens et neustriens qui avaient promis de les appuyer dans leur entreprise, était si profond, qu'ils écoutèrent facilement des propositions qu'en une autre circonstance ils auraient à l'instant repoussées.— Voici, d'après Grégoire de Tours, le dénouement tragique de l'histoire de Gondobald. La naïveté et la simplicité du récit nous semble jeter un vif intérêt sur cette catastrophe.

a Les assiégeants, voyant que rien ne pouvait leur réussir, envoyèrent secrètement des députés à Mummole, disant : «Reconnais ton seigneur, et a renonce à une entreprise perverse. Quelle est la «folie de te dévouer à un homme inconnu? Ta femme et tes enfants sont captifs; tes fils sont «morts. Toi-même où te précipites-tu P Où vas-tu, «si ce n'est à ta ruine? « Mummole répondit : «En «efRet, notre règne touche à sa fin, et notre puis- «sance est tombée; mais il vous reste une chose «difficile à faire; si vous me donnez sûreté pour ma. «vie, je pourrai vous éviter un grand effort. d

«Les députés s'étant retirés, Tévèque Sagittaire, Mummole, Ghariulf et Waddon allèrent à l'église, où ils se firent mutuellement le serment que, s'ils obtenaient pour leur vie de sûres garanties, ils abandonneraient Gondobald et le livreraient.

«Les députés, revenus une seconde fois, les assurèrent qu'ils auraient la vie sauve. Mummole dit :

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

a Garantisiez - nous seulement cela, je remettrai «Gondobald en vos mains, et, reconnaissant Gonathran mon seigneur et roi, je me rendrai

aussitôt «vers lui.» — Ils lui promirent que, s'il remplissait cette promesse, ils le recevraient en amitié; et que , dans le cas où le roi refuserait de lui accorder sargice, ils lui laisseraient la liberté de se réfugier dans une église , afin qu'on ne le punît pas de mort. Et ajoutant à ces promesses des serments , ils se retirèrent.

dMummole, Sagittaire et Waddop, s'étant rendus auprès de Gondobald, lui dirent : a Tu sais quels «serments de fidélité nous t'avons prêtés. Écoute «un conseil salutaire; quitte cette ville, et va te «t présenter à ton frère, comme tu Tas souvent de- ' a mandé. Nous avons parlé à ceux qui nous assié- «gent, et ils nous ont dit que le roi ne voulait pas « te perdre , parce qu'il reste peu d'hommes de votre a race.»

«Gondobald, comprenant leur artifice, leur dît, le visage baigné de larmes: «C'est sur votre in- « vitation que je suis venu dans les Gaules; Gon- « ihran-Boson m'a enlevé une partie de mes tré- «sors, et le reste est dans la ville d'Avignon. Quant «à moi, plaçant, après le secours de Dieu, tout « mon espoir en vous , je me suis confié à vos con- « seils , et j'ai toujours désiré de régner par vous. « Maintenant , si vous m'avez trompé , répondez-en a auprès de Dieu; qu'il soit le juge de ma cause, d

a A ces paroles, Mummole répondit : «Nous ne te «disons rien de mensonger; mais des hommes très «braves attendent ton arrivée à la porte. Rends- « moi ce baudrier d'or que je t'ai donné et dont tu «es ceint, pour ne pas paraître marcher avec or- « gueil. Reprends ton glaive et rends-moi le mien, b Gondobald lui dit : «Je ne vois dans tes paroles «autre chose que la perte de ce que j'ai reçu et «porté par amitié pour toi.» — Mais Mummole affirma avec serment qu'on ne lui ferait aucun mal...

«Gondobald, étant donc sorti delà porte, fut reçu par Otton, comte de Bourges, et parGonthran-Boson...

« Mummole rentra dans la ville avec ses satellites et ferma la porte. Se voyant livré à ses ennemis, Gondobald leva les mains et les yeux au ciel , et dit : « Juge éternel , véritable vengeur des «innocents, Dieu, de qui toute justice procède, à «qui le mensonge déplaît, en qui ne réside ni ruse «ni aucune méchanceté, je te confie ma cause, te «prieant de me venger

promptement de ceux qui « ont livré un innocent entre les mains de ses enne- «mis.s Après ces paroles, ayant fait le signe de la croix, il suivit les hommes que nous avons nommés.

«Quand ils se furent éloigné de la porte, comme la pente au-dessous de la ville descend rapidement, Otton le poussa et le fit tomber, en s'éciant: «Voilà votre Ballomer qui se dit frère et fils de «roi.» Et, lançant son javelot. Il voulut Ten percer ; mais l'arme , repoussée par la cuirasse , ne fit aucun mal à Gondobald. Celui-ci s'était relevé et s'efforçait de remonter vers la ville; Gonthran- Boson lui brisa la tête d'une pierre : il tomba et mourut aussitôt. Tous les soldats accoururent, et, l'ayant percé de leurs lances , ils lui lièrent les pieds avec une corde et le traînèrent tout alentour du camp ; puis ils lui arrachèrent les cheveux et la barbe et le laissèrent sans sépulture dans l'endroit où ils l'avaient tué.

«La nuit suivante, les principaux chefs gondobaldiens enlevèrent secrètement tous les trésors que la ville renfermait et tous les ornements de l'église. Le lendemain les portes furent ouvertes ; l'armée des assiégeants entra et égorga tous les assiégés, massacrant au pied même des autels de l'église les pontifes et les prêtres du Seigneur. Après avoir tué tous les habitants , sans en excepter un seul , les Bourguignons mirent le feu i la ville, aux églises e^aux édifices, si bien qu'il ne resta plus que le sol.

«Leudégésile, rentré dans son camp avec Mummole, Sagittaire, Ghariulf et Waddon, envoya secrètement demander au roi ce qu'il voulait qu'on fit de ces hommes. Gonthran ordonna de les faire mourir. — Waddon et Ghariulf, ayant laissé leurs fils pour otages , s'éloignèrent. — La nouvelle de leur mort ayant été répandue, Mummole en fut instruit; il s'arma et se rendit à la tente de Leudégésile, qui le voyant lui dit : «Pourquoi vieii»-tu «ici comme un fugitif?]) Mummole lui répondit; « Je m'aperçois qu'on n'observe en rien la foi pro- «mise, et que ma perte est prochaine. o Leudégé* sile lui dit : « Je vais sortir et j'apaiserai tout. » Étant sorti , il ordonna aussitôt d'entourer la tente pour y tuer Mummole. Celui-ci, après avoir long-temps résisté à ceux qui l'assaillirent, se présenta à ta porte. Comme il sortait, deux s^dats le percèrent de leurs lances ; aussitôt il tomba et mourut. — A cette vue, Tévèque Sagittaire fut frappé de cona*

ternation; un des assistants lui dit : «Tu voia ceqiii «se passe; couvre-toi la tête pour ne pas être re- « connu , et gagne la forêt prochaine pour t'y c^ « cher. 1) L'évêque suivit ce conseil ; il essayait de s'enfuir la tête couverte, lorsque celui-U même qui l'avait conseillé tira son épée, et du même coup lui trancha la tête avec son capuchon. »

Tous ceux qui avaient pris parti pour GondobaM et qui le trahirent si llcbemeat eurent ainsi UM fatale destinée.

LIVRE II, CHAPITRE IX

WfMi 4« GMttiNa*-*GMiQite ou tfood* de NâooiL

te roi GoDthran ne s'abusa pas sur le but principal de la oonspiratioD en fiiveur de Gondobald. Il comprît dès le principe qu'elle était d'abord dirigée contre lui , et en toute occasion il montra une grasde anîmpsité contre ceux qu'il supposait y a?oîr pris part. On a vu Tissue du plaid de Paris. Ge qui se passa durant un voyage que le roi de BoMi^ogne fit & Orléans immàliatement après la mort de son malheureux compétiteur, n'est pas moins digne de fixer l'attention. Le récit de Grégoire de Tours est curieux; il montre la position critique des évêques qui avaient cédé à la fortune de Gondobald, et qui, après sa chute, cherchaient à faire oublier au rancuneux Gonthran leur défection momentanée.

«I^e roi, dit l'historien des Francs, était invité à se rendre à Paris pour tenir sur les fonts du baptême le fils de Ghilpéric, nommé Ghlotaire, Il vint à Orléans, où il s'arrêta durant quelques jours, et se mit en grand crédit auprès des citoyens; car il allait dans leurs maisMS lorsqu'ils Tinvi-taient, et acoeptait les repas qu'ils lui offraient. Il en reçut beaucoup de présents, et sa bienveillante libéralité les'lenr rendit avec largesie. Le jour de son arrivée dans la ville était celui de la fête de Saint-Martin. (Je mhf étais rendu, dit Grégoire, pour célébrer cette fête solennelle.) Une immense foule alla à la renconlredttroi,aveedeseaseignes et des drapeaux, en chantant ses louanges. Elles retentissaient de diverses manières , en

langue syriaque, en langue UUtmo, et même en langue yuiVa. Tous disaient : •Vive le roi! Que durant des années innombrables «sa domination s'étende sur les peuples divers!» Les jnifls , qu'on voyait prendre part à ces aeelamamaUoos, disaient} «Que toutes les nations fado- « rent , et fléchissent le gamu devant toi ; que toutes « le soient soumises 1 » Mais , après avoir entendu la messe, le roi, étant à table, nous dit : a Malheur à «cette nation juive, méchante et perfide, totyours «fteorbe par caractèrel Ils meiaisaient entendre « aujourd'hui des louanges pleines de flatterie, pro* «clamant qu'il fallait que toutes les nations m'ado- « ressent comme leur seigneur , et cela afin d'obtenir «qne leurs synagogues, dernièrement renversées «par les chrétiens, fussent relevées aux A^ais du «public; ce que je ne ferai jamais, car le Seigneur « le défend. » — O roi en qui éclatait une admirable prudence! s'écrie le bon évêque de Tours. Il avait si bien compris l'artifice de ces hérétiques , qu'ils ne parent rien arracher de ce qu'ils comptaient lui demander. — Au milieu du repas, le roi dit aux prêtres qui étaient présents : «Je vous prie de m'ac- «corder demain la bénédiction dans ma maison, et

a dem'adresser en entrant la salutation chrétienne, «afin que j'obtienne .mon salut des paroles de bé- « nédiction que vous ferez couler sur moi, et que je «recevrai avec humilité. » — Comme il disait ces mots, nous rendîmes grâces, et le repas fini^ » nous nous levâmes.

«Le lendemain au matin, le roi, ayant visité les lieux saints pour y faire sa prière, arriva à mon logis; c'était la basilique consacrée à saint Ayitus. Je me levai joyeux, je l'avoue, et j'allai à sa ren* contre. Après avoir fait l'oraison, je le priai de vouloir bien accepter dans ma maison les eulogies de saint Martin. Il ne s'y refusa pas, et étant entré avec bonté, il but un coup; puis, après nous avoir invités à dîner à sa table , il s'en alla gaiement Bertrand , évêque de Bordeaux, et Pallade, évêque de Saintes , étaient alors tombés dans la disgrâce du roi pour avoir accueilli Gondobald, et, sur sa seule nomination, sacré Faustien, évêque de Dax... ^ « Ces deux évêques se trouvaient à Orléans. On put avec peine obtenir que le roi les invitât à sa table. Bertrand étant enUré, Gonthran, qui ne les avait pan vus depuis long - temps, demanda : «Quel est celui-ci? » On lui dit : <

C'est Bertrand, évêque de Bordeaux.»—Alors, s'adressant à Bertrand : «Nous te rendons grâces, lui dit-il, de la manière dont tu as «gserdé fidélité à ta famille. Tu devais savoir, père très cha* , que tu étais notre parent par notre «mère, et tu n'aurais pas dû attirer sur ta race une «peste étrangère. » Ensuite il se tourna vers Pallade et lui dit : «Je n'ai pas non plus beaucoup de grà- «ces à te rendre; car, malgré ta sainteté, è digne «évêque, tu m'as trompé trois fois par des avis rema plis de mensonge. Tu t'excusais auprès de moi par «tes lettres, et par d'autres lettres tu appelais mon afr^re t. Mais Dieu a prononcé dans ma cause, et «vous, que j'ai toujours honorés comme des Pères de «l'Église, vous avez agi frauduleusement à mon «égard. » Et se tournant vers les évêques d'Angoulême et d'Agen, Nicaise et Antidius : « Publiez «aussi, 6 très saints pères, ajouta^il, ce que voua «avez fait pour le bien du pays et pour l'avantage «de notre royaume.» Ceux-ci, tout interdits, ne répondirent rien.— Le roi se lava les mains,.et, satisfait d'avoir dit ce qu'il avait à reprocher aux évè* ques, s'assit à table avec un visage gai et une contenance joyeuse, comme s'il n'eût été aucunement question de tout cela.

«On était ft la moitié du repas, lorsque le roi voulut que je fisse chanter mon diacre, qui la veille avait dit les répons des psaumes. Lorsque le diacre eut chanté, le roi m'ordonna de faire chanter de*

* Ggnlhrtn, après la défaite et la mort de Gondobald , le reconnaissait donc pour frère; auparavant il l'appelait ifn* posteur et fourbe étranger.

FRANCE HISTORIQUE Et MONUMENTALE.

vant lai tous les prêtres présents, chacun des clercs convenant de sa partie. Je leur en donnai Tordre, et chacun chanta, aussi bien qu'il put, des psaumes et des répons. — ^Tandis qu'on apportait les plats, le roi nous dit : « Toute cette argenterie que vous et voyez a appartenu au parjure Mummole; mais «maintenant, grâce à Tassistance du Seigneur, elle a a passé en -notre pouvoir. J'en ai fait briser c quinze plais , comme ce grand que vous voyez , et a n'en ai gardé d'autres que celui-là et un autre du «poids de cent soixante - dix livres. — Pourquoi en «aurais-je gardé plus qu'il ne m'en faut pour mon «usage journalier? Je n'ai malheureuse-

ment pas «d'autre fils que Ghildebert, qui a bien assez des « trésors que lui a laissés son père et de ceux que «j'ai pris soin de lui envoyer lorsque les richesses «de ce misérable traître ont été trouvées à Avi- « gnon. — Le reste a été appliqué aux besoins des «pauvres et des églises. Je vous demande donc, 6 «prêtres du Seigneur, d'implorer pour mon fils «Ghildebert la miséricorde de Dieu. C'est un homme «sage, habile, prudent et courageux. Si Dieu dai- « gne lui accorder la domnation sur les Gaules, on «peut espérer que notre race, presque entièrement «détruite, se relèvera par son moyen.

«Obéissant à l'invitation de Gonthran , nous adressâmes tous au Seigneur une oraison pour lui demander de conserver les deux rois. — Le roi de Bourgogne, continuant à parler de Ghildebert, ajouta : « Il est vrai que sa mère Brunehaut menace «de me tuer; mais je n'en ai aucune crainte. Le «Seigneur, qui m'a délivré des mains de mesen- «nemis, me délivrera de ses embûches. »— Le repas étant fini nous nous levâmes.

«Le lendemain le roi alla à la chasse. Quand il revint, je lui présentai Galactorius, comte de Bordeaux, et le duc Bladaste, qui avaient été se réfugier dans la basilique de Saint-Martin, parce qu'ils s*étaient joints à Gondobald. Lorsqu'ils furent devant lui , il leur reprocha leurs perfidies et leurs parjures , les appelant de rusés renards. Gependanl il leur rendit ses bonnes grâces, et leur fit restituer ce qui leur avait été enlevé.

« Le jour du Seigneur (le dimanche) étant arrivé, le roi vint à la cathédrale entendre la messe. Les évêques confrères de Pallade lui cédèrent l'honneur de la célébrer. Gomme celui-ci commençait à dire les prophéties, le roi demanda son nom, et, ayant appris, s'écria : «Quoi! c*est cet homme in- « fidèle et perfide qui prêchera devant moi la pa- «rôle sacrée! Je sors de l'église pour ne pas l'enten- «dre.» Mais les évêques, troublés de 1 humiliation de leur confrère, s'empressèrent autour du roi, disant : « Si nous avons su que Pallade te fût «odieux, nous aurions remis à un autre le soin des

«choses qui dm vent s'accomplir ici. Maintenant « permets qu'il célèbre la cérémonie qu'il a com- « mencée. Si ensuite tu crois devoir l'accu-

ser , l'af- « faire sera jugée suivant les canons. » L'évêque Pallade, tout confus, s'était retiré dans la sacristie. Le roi ordonna de le rappeler, afin qu'il accomplit ce qu'il avait commencé. Pallade et Bertrand furent ensuite mandés devant le roi , et émus de colère l'un contre l'autre, ils se reprochèrent mutuellement en sa présence beaucoup d'adultères, de fornications et de paijures. Plusieurs des assistants en riaient; mais d'autres, plus sages et plus clairvoyants, s'affligeaient de voir le diable semer une telle zizanie parmi les prêtres du Seigneur... En quittant le roi, les deux évêques donnèrent des gages et des cautions qu'ils se présenteraient le 21 septembre suivant au synode de Mâcon.

Le synode de Mâcon ne montra pas toute la sévérité que Gonthran espérait.— Les évêques d'Austrasie n'y vinrent point; ceux de Bourgogne y assistèrent seuls.

Gonthran étonné envoya demander à Gildibert, qui se trouvait alors à Gonflans ^ , pour quelle raison le clergé de ses États refusait de se rendre à rassemblée. — Gildibert répondit: «Mon père t «conçu d'injustes soupçons contre Théodore* Je le « prie d'y renoncer et de défendre qu'on lui tesse «aucune injure, s'il ne veut pas que la discorde se « mette de nouveau entre nous. L'accusation portée «contre Tévêque de Marseille étant écartée, les «évêques austrasiens n'ont rien à foire an synode; « ils resteront dans leurs diocèses. »

Gonthran renonça donc, quoique à contre coeur, à faire juger Théodore; mais il insista d'autant plus vivement pour qu'on jugeât les autres évêques. —La consécration du prêtre Fauslien était le crime principal imputé aux trois évêques : Bertrand de Bordeaux, Oreste de Bazas et Pallade de Saintes. Le synode déposséda Faustien et rendit l'évêché de Dax à Nicet, que Ghilpéric avait désigné avant sa mort; mais il condamna les trois évêques à nourrir Faustien tour à tour et à lui payer annuellement chacun cent pièces d'or.

Le crime reproché à Ursicin, évêque de Gabors, était tout politique. Get évêque avait reçu et logé Gondobald dans sa maison. On le condamna «i faire pénitence pendant trois ans, et, durant ce temps, à ne couper ni sa

barbe ni ses cheveux, à s'abstenir de vin et de viande. 11 lui fut défendu , en outre, de célébrer la messe, d'ordonner dea clercs, de bénir des églises ou de saintes huiles, et enfin de donner des eulogies. Gependant on lui

^ Céuit un cbâteau royal, ainsi nommé à cause de sa poaillon au confluent de la Moselle et du Rhia. Sur tes ruiiies a M bâUe la ville de Coblentz.

LIVRE II, CHAPITRE IX

laissa le pouvoir d'administrer les affaires de TÉglise soumise à sa juridiction ^ »

Baptême de Chlotaire U (585-590).

La réconciliation de Goothran et de Ghildebert inspirait des inquiétude^ aux leudes neustrîens chargés d'élever le jeune Chlotaire. Frédégonde avait perdu Tamitié de Gonthran ; elle était reléguée à Rueil, près de Rouen. Gonthran la soupçonnait d*avoir envoyé à Toulouse un de ses serviteurs dévoués, sous prétexte d'en ramener sa fille Rigonthe, mais avec la mission réelle d'engager Gondobald, s'il en était encore temps, à venir chercher un refuge en Neustrie.

Le rm de Bourgogne, arrivé à Paris pour assister an baptême de Ghio-taire, dont le jour était fixé, n'y trouva ni le jeune roi , ni ses gouverneurs. Ceux-ci craignaient qu'il ne s'emparât du fils de Chilpéric— Gonthran, offensé de leur absence, rassembla les grands de la Neustrie et de la Bourgogne, et leur dit : «Mon frère Chilpéric a laissé (lun fils; sa mère et ses gouverneurs m'ont prié « de le présenter aii saint baptême. — Le jour fixé « avait été d'abord la Nativité du Seigneur ; ils ne « sont pas venus. Ils ont demandé ensuite que le «baptême eût lieu le saint jour de Pâques, et ce <i jour-là ils ne m'ont pas davantage amené l'en- «font. Enfin, pour la troisième fois, le jour de la «fiète de Saint- Jean a été désigné, et l'enfant n'est « pas venu. — Ce soin de le cacher m'étonne et me « donne des soupçons. J'en suis venu ^ douter qu'il «soit le fils de mon frère, et je le crois plutôt,

«comme certains le prétendent, le fils de quelque «tende neustrien; car, s'il était mon neveu, pour- «quoi ne pas me l'amener? — Sachez donc que je «cesse de le reconnaître jusqu'à ce qu'on m'ait « donné de sa naissance des preuves solennelles. »

Cette résolution inattendue émut vivement Frédégonde; elle assembla sur - le - champ les principaux de la Neustrie, et décida trois évêques et trois

' Après le jugement des évêques, le synode s'occupa de plusieurs affaires qui intéressaient les intérêts des Églises ou la discipline du clergé. On y éleva même une singulière discussion.

- Un des évêques (dit Tauteur de V Histoire ecclésiastique des Français) voulait rejeter les femmes de l'humanité; il prétendait qu'on ne devait pas les comprendre sous le nom d'hommes. Cependant les arguments des autres évêques le firent revenir de ce sentiment, parce qu'on lui fit voir que les livres sacrés de l'Ancien Testament nous enseignent « qu'au jour que «Dieu créa l'homme » Il les créa mâle et femelle, et leur

- donna le nom d'Adam ; » ce qui signifie homme de terre, appelant la femme et l'homme d'un même nom , et les appelant tous les deux homme, — Jésus-Christ est nommé le Fils de l'homme, parce qu'il est né d'une vierge, c'est-à-dire d'une femme à laquelle il dit» lorsqu'il a métamorphosé l'eau en vin : ■ Femme , qu'y a-t il de commun entre vous et moi ? • et d'autres paroles. — Ces témoignages et plusieurs autres convainquirent l'évêque et firent cesser la discussion.

Hlari. de France. — t. II

cents des meilleurs hommes à prêter serment que le jeune Chilpéric était fils du roi Chilpéric : ce serment suffit pour dissiper les soupçons de Gonthran; mais le baptême n'eut lieu que cinq ans après.

Guerre contre les Wisigoths (585-689).

Débarassé des inquiétudes que lui avait données la tentative de Gondebald, Gonthran, devenu le plus puissant des souverains de la Gaule, ré-

solut de poursuivre les desseins de Ghlovis et de chasser au-delà des Pyrénées les Visigoths qui occupaient encore la Septimanie. La mort d'ingonde Ait le prétexte de la guerre. ^

Trois armées furent à la fois mises en mouvement. L'une, composée des milices bourguignonnes, avait pour chef le duc iEghilan ; la seconde, formée de soldats aquitains, était sous les ordres du comte Térentilius; enfin la troisième, composée des milices de l'Auvergne, était commandée par le duc Nicet.

Dans le même temps, une flotte, partie des bords de l'Océan, devait aller dévaster les côtes septentrionales de l'Espagne. Cette expédition, qui fut contrariée par les tempêtes, n'eut aucun résultat.

iCghilan et Nicet réunis devaient faire le siège de Nîmes. Rebutés par une vive résistance, ils se bornèrent à en dévaster les environs. — Térentius* fut entraîné sans coup férir dans Garcassonne; mais ses soldats, s'étant dispersés pour piller, furent assaillis par les habitants et rejetés hors de la ville. Térentius lui-même fut tué en voulant les rallier.

Les Francs avaient partout trouvé les Visigoths sur leurs gardes et disposés à combattre; ils durent songer à la retraite. Cette retraite, effectuée dans un pays qu'ils avaient eux-mêmes ruiné en marchant en avant, fut désastreuse et fatale. Plus de cinq mille hommes, au dire de Grégoire de Tours, y périrent de faim et de misère.— Les généraux, honteux de leur conduite, n'osèrent se représenter devant le roi, et, de retour sur le territoire de Bourgogne, se hâtèrent d'aller chercher un refuge dans l'église la plus voisine.

Gonthran était en effet fort irrité, et son premier soin, à la nouvelle de la retraite honteuse de ses généraux, fut de convoquer une assemblée pour les juger. Dans cette assemblée se trouvaient plusieurs évêques. Le discours du roi et la réponse des accusés sont remarquables en ce qu'ils constatent l'absence de tout sentiment de discipline militaire parmi les guerriers, et la perte de toute habitude d'ordre social parmi les populations.

> C'est l'expression de Grégoire de Tours.

iB4

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

cf Faut-il s'étonner, dit le roi, si nous ne sommes «plus victorieux à la guerre? Nous avons abandonné les usages suivis par nos pères; ils bâtissaient des églises, ils mettaient leur espoir en Dieu; ils honoraient les martyrs, ils respectaient les prêtres; aussi avaient-ils pour eux la protection divine. Armés du glaive et couvert du bouclier, ils ont soumis les nations ennemies et conquis de vastes territoires; et nous, non-seulement nous ne craignons pas Dieu, mais nous dévastons ses temples, nous tuons ses prêtres et nous brisons ou dispersons dérisoirement les reliques des saints. Aussi nos bras sont-ils sans force, nos épées sans tranchant pour Frapper, nos boucliers sans solidité pour nous défendre. De là nos défaites et nos désastres. Si ces malheurs doivent être imputés à mes fautes, que Dieu en fasse tomber la punition sur ma tête; mais si c'est vous qui êtes les coupables, vous qui méprisez l'autorité royale, qui négligez mes ordres, c'est sur votre tête que la hache doit tomber. La punition d'un des chefs sera un exemple pour toute l'armée. 9

Les accusés répondirent : « Excellent roi, il serait difficile de dire tout ce qu'il y a de vertu et de piété en toi. Tout ce que tu as dit est juste et véridique; mais que pouvons-nous faire quand le peuple entier est tombé dans le vice, et quand chaque homme se complaît au mal? Nul ne craint le roi, nul ne respecte le duc ni le comte; et si quelque duc ou quelque comte à qui les désordres déplaisent cherche à les réprimer aussitôt te peu-ple se soulève, aussitôt naît un tumulte; chacun s'empporte contre son seigneur, chacun cherche à lui imposer silence comme s'il y allait de sa propre vie. »

« —Il n'importe } répliqua le roi, nos ordres doivent être respectés; il faut que la justice et la religion soient en honneur, afin que le blâme qu'excite leur mépris ne nous poursuive pas plus longtemps. 9

De fâcheuses nouvelles, arrivant des frontières méridionales, interrompirent la discussion et empêchèrent le jugement. Toutefois le duc ifi-gihlan fut disgracié et remplacé par Leudégésile. Nicet seul conserva son commandement.

Les Yisigoths, connaissant le désastre des Francs, avaient pris l'offensive. Guidés par Récarède, fils de leur roi Leuvigild, ils s'étaient emparés du château de Beaucaire, sur la frontière du territoire arl^ien, et du château de Cabaret ^ , sur les confins (lu territoire toulousain. Ils avaient, en outre, ravagé le pays, fait un butin considérable et emmené des captifs.

IBM

« CcfUi'ArieUB.

Gontbran jugea les drconstncetf assez eiitîquei pour faire, taire son ressentiniftit contre ccni qui avaient pris parti en faveur de Gondobald. Il reçut en grâce le duc Didier, ei lut confia leoommandeduent de l'armée destinée à agir, centre les Visigoths.

Didier , renouvelant l'expédition, où Tereololias avait succombé, marcha contre Garcassonoe* Il obtint d'abord du succès. Les habitants, sortis de leurs murs pour le combattre, furent vaincos et obligés de prendre la fuite. Didier, entraîné par sra ardeur et par Tespoir de pénétrer facilement daaa la ville, arriva jusqu'aux portes, suivi seolement d'un petit nombre de cavaliers; mais là, les fuyards, aidés par les bat^itants qui n'avaient pal pris part au combat, l'entourèrent et le massacrèrent avec les siens. — Sa mort décida les autres géBéranx francs à renoncer à l'expéditionio et â rceotr en Auvergne.

A cette époque, Leuvigild monrut Récarède quitta la Septimanie pour aller se faire couronner roi â Tolède. Ensuite il envoya à GUidebert et à Gonthran des ambassadeurs , et demanda ta paix. — Il pepsait . que raccommodement serait fidie; car i peine dédaM roi, il avait abjoré l'ariapisimè et embrassé le catfaoHèisme. Il offrait d'ailleurs de fûre serment qo'il n'avait en aiicatie part â la mort dlngoûde; il renouait à épouser Rigonthe, et demandait en mariage une sœur du roi d'Anstrasie. Gbildebert, sans

accéder au mariage, consentit à ta paix; mata Gonthran refnsa, disant qu'il voulait tirer vengeance de ta mort de sa nièce et des trahisons des Vtaigoltas.

. Bientôt, ponr prouver qu'il savait joindre les effets aux paroles, il envoya deux armées nauveUes attaquer la Septinanie. L'une, commÉnd6e jpar te duc Anstrofvaid^ s'empara de Garcassonnè; nnta l'aotre, qui avait pour chef Antestius, s'étant lébsé surprendre par les Gotfas, éprouva nne déMie sanglante. Antestias, avec deux mille des aieÉs, fM fait prisonnier; cinq mille guerriers francs furent tués.

La colère du H>i de Bourgogne fbt an comble , lorsqu'il a))prit ce désastre. Dans sa fureur, il accusait et ta roi Gbildebert, qui avait fait ta paix avec Récarède, et la reine Bhinehaut, qu'il accusait de secrètes correspondances avec les Goths et avec les fils de Gondobald. On supposait alors que ces deux infortunés, échappés au massacre de Gomminges, avaient trouvé un refuge dans quelque cité de la Vasconie, de la Septimanie ou de la Catalogne K

* Grégoire de Toort, en rappôrunc ((ae le roi de Bourgogne socuMit la reine Bninehaut d*avoir invUé un fils de Gondobald à venir en jjustroâfe s'unir avec ette en mariage, tit dit ni ofi se trouvait œ fils de GondobsW ni éé (ju^fl devint.

LIVRE II CHAPITRE IX

Dans le premier momeat de son irritation conlre GhiMebert eC BrnnAaut, Gonthran défendit toute comoiinkation entre la Bourflfogne et rAustpasie, et œavoqua les évêques en synode pour les fiaire jogss de ses grieft; tnaïs Brundiaut, ayant attesté par sennept la fausseté des accusations portées eontre eUe, il s'apaisa, renonça an synode, et rouvrit les oonoiBuniations interrompues. — Peu de temps après il conclut lui-même la paix avec les naq^otbs.

Gnerre contre les Bretons (665-^90).

▲ la mort de Ghilpéric, Wavoch, comte de Vannes, avait repris les armes. Le roi Gontbran, sous prétexte de la tutelle de Gbiotaire U, envoya un de ses généraux occuper Rennes. Quand le duc bourguignonn se présenta devant H ville 9 00 lui en ftrcM les portes. U y entra de vive force et y mit son fils pQpr gouverneur; mais aussitôt ^pri^ SO9 départ, les ba-biiianti, assistée par Waroch, se soulevèrent et massacrèrent le garnison, (^'arinée bouppiig^oome revint sur ses pas pour eomJMttr les Bretons de Vanaes; il y eut alors unci bataille si saBflaiite, que, diaprés Velly i penonM ne r^sta

Ce grand massacre n'eut sur la guerre aucune influence décisive. Waroch, afin de mieux résister aux Francs, se réconcilia avec Alain F (ou Judual), son compétiteur et son ennemi. Leurs guerriers réunis firent, dans le comté de Nantes, une expédition qui fut désastreuse pour ce pays; car les Bretons y enlevèrent ou détruisirent toutes les récoltes, et ne se retirèrent qu'en emmenant de nombreux captifs.

«Ce n'était pas uniquement, dit un historien moderne, pour le plaisir de braver un roi franc et de faire du mal à des voisins qui ne parlaient plus la même langue qu'eux, que les Bretons se jetaient si fréquemment et avec tant d'audace sur les terres de la Néntrie; ils étaient entraînés à ces expéditions par un attrait plus direct et plus sensuel, par cet attrait du vin qui a rendu conquérant maint peuple barbare. La saison de la maturité des vignes, aux environs de Nantes et de Rennes, était l'époque ordinaire de ces expéditions, et le vol du produit des vignes en était l'objet principal. Tantôt ils vendangeaient eux-mêmes les vignobles étrangers, et faisaient sur place le vin qu'ils emportaient ensuite comme un trophée dans leur terre sauvage. Tantôt ils n'envahissaient les pays à vignobles qu'après la vendange, et s'en retournaient chargés du vin qu'ils avaient laissé faire aux sujets des Francs. Quelquefois, plus pressés, ils s'en tenaient à dévorer à la hâte sur les lieux la récolte des vignes, ou remportaient sans la convertir en

boisson. En général, dans toute cette lutte des premiers Francs et du dernier reste des populations celtiques, ce sont celles-ci qui jouent vis-à-vis des autres le rôle des Barbares, qui vont sans scrupule chercher sur la

terre ennemie tout ce qui leur manque; ce sont eux (les Bretons) qui ont recouru à la ruse , au parjure et à tous les expédients de faibles contre les forts. »

Occupé de sa guerre avec les Visigoths, Gon* thran fut obligé d'attendre quelques années avant d'essayer de tirer vengeance de Warocb, dont les excursions multipliées désolaient incessamment les marches de la Nenstrie. Enfin, en 690, il envoya contre les Bretons une armée nombreuse, mais qu'il plaça malheureusement sous le commande* ment de deux chefs, les ducs Beppolène et Ébra« chaire. Ces généraux trompèrent, par leur mésintelligence, les espérances du roi de Bourgogne. Ils se séparèrent; Beppolène, attiré dans une position mauvaise, enfermée par des marais profonds et bourbeux, fut défait et tué. Ébrachaire, qui, par ambition, venait de laisser vaincre son collègue, s'avança jusqu'à Vannes, et prit même cette ville; mais il fut trompé par l'astucieux comte breton. Warocb , annonçant l'intention de se soumettre* trej traita avec lui, le combla de présents, lui donna des otages et le décida à rentrer en Nenstrie.— En revenant, l'armée franque tomba dans une embuscade préparée au passage de la Vilaine, où son arrière-garde fut surprise et massacrée par les Bretons.

Gkinthran ne vengea la défaite de son armée qu'en punissant le général qui avait été vaincu. Ébrachaire, dégradé de son rang et dépouillé de ses biens, alla finir ses jours dans la misère et dans l'exil.

Quatre années plus tard , Ghildebert, ayant succédé à Gonthran , tenta de punir la trahison de Warocb. Il envoya une armée attaquer les Bretons; mais cette armée se retira après une sanglante bataille dont l'issue resta incertaine.— Toutefois, sauf quelques prétentions élevées par Dagobert, et dont nous parlerons en leur temps, les rois francs cessèrent dès lors de réclamer aucune suprématie sur les chefs (ducs, comtes ou rois) de la Bretagne armoricaine jusqu'au moment où Charlemagne en fit la conquête.

Guerre contre les Lombards (585-591).

Tandis que les Bourguignons soutenaient avec opiniâtreté la guerre contre les Visigoths et les Bretons, les Francs Austrasiens allaient en Italie guerroyer contre les Lombards. — Déjà, en 684, Gildbert, qui entra dans sa seizième année et commençait à vouloir régner par lui-même, avait pris envers Tempereor Maurice, moyennant cinq

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

mille écus d'or qui lui avaient été payés, rengagement de chasser les Lombards de l'Italie. Il passa en effet les Alpes, et descendit avec une armée dans la riche vallée du Pô; mais les ducs lombards obtinrent la paix, comme l'empereur grec avait obtenu la guerre, à prix d'or. Gildbert reçut d'eux des sommes considérables et revint en Austrasie. — L'année suivante, pressé par les commissaires grecs de restituer la somme qu'il avait reçue ou de faire aux Lombards une guerre sérieuse, il envoya en Italie une nouvelle armée. Les historiens ne donnent aucuns détails sur cette expédition, qui fin probablement sans résultat. — Trois années s'écoulèrent sans que le roi d'Austrasie songeât à inquiéter les Lombards. — En 688, il tenta contre eux une nouvelle expédition, plutôt, à ce qu'il paraît, pour reprendre en Italie les cités que les Francs y. avaient autrefois conquises, que pour soutenir les intérêts de l'empire grec. Malheureusement l'armée austrasienne, ayant seule attaqué les Lombards, fut battue complètement

Cette défaite, loin d'abattre le jeune roi d'Austrasie, le décida à persister dans sa résolution, et dès l'année suivante il se disposa à envoyer en Italie une armée nouvelle; mais les Lombards, informés de son dessein, lui députèrent des ambassadeurs pour demander la paix, s'obligeant à lui payer tribut et à le servir, à sa réquisition, en qualité d'auxiliaires. Cette ambassade suspendit l'expédition. — L'année suivante (590), Gildbert, poursuivant son dessein, envoya en Italie une armée qui devait être considérable; car on y comptait vingt ducs. Grégoire de Tours, en racontant ce que ces ducs firent avec leurs troupes lors de leur passage en Austrasie, donne une idée de ce qu'était alors la conduite des gens de guerre envers les populations désarmées. « Le duc Audovald et le duc Wintrion conduisaient, dit-il, les milices de la Champagne. En passant à Metz, ils

commirent tant de pillages, de violences et de meurtres, qu'on aurait dit qu'ils y étaient venus faire la guerre. Les autres ducs en firent autant avec leurs phalanges, et désolèrent leur propre pays et ses habitants avant de remporter aucune victoire sur l'ennemi. »

Les Austrasiens se divisèrent en deux corps; l'un, composé des troupes de sept ducs, ayant pour chef Audovald , passa le Saint-Gothard et vint camper près de Milan; l'autre, qui comprenait les soldats de treize ducs, était commandé par Cédin, et entra en Italie par la vallée de l'Adige, du côté de Vérone. — A leur approche , les Lombards se renfermèrent dans les places fortes et les laissèrent parcourir sans obstacles les vastes plaines de la Cisalpine. Durant trois mois les Austrasiens ne éussirent à s'emparer que de cinq châteaux peu

importants. Ils firent vainement le siège de Milan et de Pavie. Enfin , exténués par la famine et décimes par une contagion dyssentérique , ils se décidèrent à revenir dans la Gaule; mais pendant leur retour ils furent tellement affligés par la famine, qu'au dire de Grégoire de Tours, la plupart, avant de rentrer dans leur pays natal , furent obligés de vendre leurs armèa et leurs vêtements pour acheter des vivres.

Cette expédition funeste fut suivie d'une paix qui se conclut sous la médiation du roi Gonthran, et par laquelle les Lombards s'obligèrent à payer au roi d'Austrasie un tribut annuel de douze mille sols d'or.

Frédégonde et Brunehaut.

Au moment où Frédégonde, séparée de son fils, perdait toute son influence auprès de Gonthran, Brunehaut, par la mort de Wandelin , gouverneur de Childebert , reprenait en Austrasie l'ascendant qu'elle avait perdu depuis si longtemps.

Frédégonde, dont la jalousie était excitée par la prospérité de sa rivale, essaya contre elle les mêmes moyens qui, à une époque bien plus critique, avaient relevé sa fortune et celle de Chilpéric. — Elle envoya à Metz un clerc, dont l'adresse et le dévouement lui étaient connus, avec mission d'assassiner Brunehaut; mais Brunehaut, ayant eu soupçon de ce dessein,

livra l'envoyé de Frédégonde à la torture , et obtint de lui l'aveu de son crime. Toutefois, voulant montrer à sa rivale combien peu elle la craignait, elle lui renvoya dédaigneusement ce misérable. Frédégonde prétendit que le clerc n'avait reçu d'elle aucune mission et méritait un châtement : elle lui fit couper les pieds et les mains.

Dans le temps même où elle repoussait ainsi l'imputation d'un crime comme une calomnie, elle finissait forger deux poignards d'une forme particulière. — L'ouvrier avait creusé sur leurs lames de profonds sillons qui furent remplis d'un poison subtil. — Quand la veuve de Chilpéric eut en son pouvoir ces armes terribles, elle fit venir deux clercs, nourris dès leur enfance dans l'intérieur de son palais et élevés à remplir tous ses ordres. «Prenez, leur dit-elle, des habits de mendiants, et partez pour Metz, armés de ces poignards. Là-bas, mêlez-vous à la foule des pauvres qui chaque jour rase semblés aux portes de l'église sollicitent l'aumône de Childebert et de Brunehaut. Quand vous serez près de la mère et du fils, frappez-les et fuyez. Les plus grandes récompenses vous attendent à votre retour; mais si la fortune vous est contraire, et s'il vous est impossible de faire, soyez certains que mes bienfaits combleront vos fautes mille fois, » Grégoire de Tours prétend que pour sa part »

XL Mo.n

lits Jps Ro.s M.:

■ovinoiciw

LIVRE II, CHAPITRE IX

fermiers deux jeunes gens, elle leur remit un breuvage avec recommandation d'en boire le matin même du jour où ils tenteraient l'entreprise. Ce breuvage devait exciter leur courage et les disposer à braver tous les dangers.

Ces assassins imberbes manquèrent de prudence; ils se firent arrêter et furent conduits devant le roi d'Austrasie, à qui ils avouèrent leur dessein criminel. Brunebaut jugea qu'il était inutile de montrer de la générosité en cette circonstance, et les fit mettre à mort tous les deux.

Cependant Frédégonde ne se décourageait pas. L'appui de Gonthran faisait principalement la force de Brunebaut, elle songea à le lui enlever. — Grégoire de Tours raconta encore que, tandis que des envoyés du roi de Neustrie se trouvaient à la cour du roi de Bourgogne, Gontbran, se rendant à Matines dans son oratoire, trouva un homme caché dans un coin, et qui feignait de se livrer au sommeil. Cet homme, arrêté et interrogé à Taide de la torture *, dit qu'il avait été chargé de tuer Gontbran par les députés neustriens. Ceux-ci, interrogés, nièrent avoir eu d'autre mission que celle d'apporter au roi de Bourgogne le message qu'ils lui avaient remis. L'assassin fut condamné à la prison et les députés envoyés en exil, ail parut évident à tous, ajoute l'historien des Francs, que Frédégonde avait voulu faire périr le roi Gontbran, ce que ne permit pas la miséricorde divine.»

Gontbran toutefois en fut grandement troublé. — Déjà, lorsqu'il se trouvait à Paris, un pauvre s'était approché de lui, en disant : «Écoute, 6 roi, « et ne méprise pas mes paroles. Faraulf, autrefois «domestique de ton frère, a résolu de te frapper c d'un coup de poignard ou de lance lorsque tu te «rendras à l'église pour entendre les prières du «matin.» Faraulf fut aussitôt arrêté; mais ii nia avoir eu contre le roi aucun mauvais dessein. Toutefois Gonthran ne sortit plus que revêtu d'armes défensives et accompagné de serviteurs armés et de gardes*

La mort de Faraulf, qui survint peu de temps après, ne lui rendit pas la sécurité, et la tentative nouvelle à laquelle il échappa dut augmenter ses appréhensions. «Un certain dimanche, au moment où le diacre venait d'inviter le peuple au silence pour qu'on entendit la messe qui allait commencer, le roi Gontbran se tourna vers la foule, et dit : «Je «vous en conjure, hommes et femmes qui êtes ici «présents, gardez-moi une inviolable fidélité; ne c me tuez pas comme vous avez tué mes frères; «que je puisse vivre encore pendant trois années,

' Ce qu'en a appelé depuis meHre à In question*

« afin d'élever mes neveux , que j'ai adoptés pour «fils! Que je vive, de peur qu'il n'arrive, ce que «veuille empêcher le Dieu éternel, qu'après ma «mort vous ne périissiez avec ces enfants; car il ne « resterait de notre race aucun homme assez fort «pour vous défendre. » Ces paroles émurent le peuple, et tous, se prosternant à genoux, adressèrent aussitôt à Dieu des prières pour le roi. »

Frédégonde, malgré l'abaissement de sa fortune, conservait tout l'emportement de son caractère. Malheur à ceux qui ne la servaient pas à son gré, ou même qui seulement lui apportaient de fâcheuses nouvelles. — Un de ses serviteurs les plus dévoués, étant parvenu à s'échapper de Toulouse, vint lui raconter la misère et les outrages auxquels Rigonthe était en butte. Frédégonde entra en fureur contre le malheureux messenger; elle le fit dépouiller et battre de verges dans l'église même où elle se trouvait en recevant la nouvelle. Elle fit aussi dépouiller et mutila les cuisiniers , les boulangers et les autres serviteurs royaux qui avaient accompagné sa fille dans ce fatal voyage, et qui étaient revenus de Toulouse avant elle.

Après la mort de Prétextât, qui estita parmi le clergé des Gaules une indignation générale , elle fit emiuisonner dans son palais un des principaux leudes neustriens qui avait annoncé l'intention de poursuivre jusqu'au bout la vengeance du malheureux évêque. — Quelque temps après, ne sachant comment dissiper les soupçons qui s'élevaient contre elle, et fiiire taire, les clameurs qui l'accusaient , elle livra au neveu de Prétextât l'homme qui avait assassiné l'évêque; mais celui-ci, rata à la torture, loin de justifier la reine , avoua , en confessant son crime, qu'il n'avait tué Prétextât que par son ordre.

GooJaratioDsen Aiutrasie (586-5S8).

Malgré tous ses crimes, Frédégonde, favorisée par les gouverneurs que Gontran lui-même avait donnés à son fils, régnait sans obstacles. L'intérêt national faisait supporter son autorité aux Neustriens ; car ils n'ignoraient pas que la destruction du royaume de Neustrie était le but de la po-

litique austrasienne et bourguignonne , et ils savaient que la chute de Frédégonde amènerait la mine de leur nationalité.

Brunebaut eut à peine ressaisi l'autorité, qu'elle vit se soulever contre elle les haines et les intrigues des seigneurs de l'Austrasie. Ceux-ci avaient profité de la minorité de Childébert pour acroître leurs privilèges aux dépens du pouvoir royal , ou plutôt pour recouvrer les droits de la vieille Hériste germanique , qui , durant plusieurs règnes de rois conquérants, avaient été successivement enlevés aux assemblées légales des Francs pour être attribuée

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE.

Childébert partagea le domaine du prince. Ils s'étaient, en outre, partagé les bénéfices et les domaines territoriaux, qui composaient alors la meilleure partie des richesses du roi.

Brunebaut, avec le dessein secret de rendre l'autorité royale sa force et sa plénitude, annonçait le projet de faire restituer les terres qui avaient été enlevées aux domaines royaux, et de soumettre la possession des terres bénéficiaires à un sévère examen.

Dans le but d'assurer davantage son ascendant sur son fils, elle maria Childébert à une jeune fille franque nommée Faileube, sur laquelle elle possédait une entière influence. Les commencements de cette union furent heureux. La reine Faileube eut deux fils; l'aîné fut nommé Théodébert ; le second Théodoric.

Les seigneurs austrasieps qui avaient gouverné le royaume pendant la minorité du roi se voyaient avec impatience soumis à l'autorité d'une femme qui, ardente à poursuivre ses plans, n'apportait aucun ménagement dans l'emploi des moyens qu'elle jugeait propres à relever la puissance de son fils. ils médirent une double révolution, (l'assassinat de Childébert et de Brunebaut en Austrasie, celui de Gontbran en Bourgogne, devaient en assurer le succès. Comme les conjurés connaissaient tout l'avantage que la régence , au nom d'un roi mineur, présentait pour la suite de leurs desseins, ils comptaient épargner les deux fils de Childébert.

débert , afin de gouverner , au nom de l'un l'Austrasie, et au nom de l'autre la Bourgogne. — L'évêque iEgidius, les anciens régents Ursion et Bertfried, le duc Raichague, étaient les chefs de cette conspiration, qu'Frégonde connaissait et qu'elle avait promis de féconder.

Le duc GoDibraD-Isoson y aurait sans doute pris part s'il n'At trouvé quelque temps auparavant le châtiment de ses irascibles.—Sa mort t l'occasion d'une scène étrange, et qui doive une singulière idée de la façon dont les rois franco redaient alors la justice et foiraient exécuter leurs arrêts. Voici ce qui arriva :

Les rois Gontbran et Gbidiert , ayant quelque soupçon de ce qui se tramait en Austrasie et en Bourgogne, s'étaient réunis au bourg d'Andelot, près de l'Ungres, pour y conclure un traité, dont nous parlerons bientôt avec détail.— iSpenbrap-Boson, reconnu coupable de sacrilège et de violation de tombeau , avait été condamné, dans un plaide tenu à Bastogne, dans les Ardennes, à être privé des

Une prisonnière de sa femme avait été enterrée dans une

église de Metz avec de riches vêtements, des pannes et des bijoux précieux ; entraîné par son avarice, il envoya pendant la nuit briser le sépulcre et dépouiller le cadavre.

terres nombreuses et des bénéfices qu'il tenait de la munificence royale. Il eut Taudace de venir à Andelot pour réclamer contre cette sentence. Gbidiert le fit arrêter, et le mit à la disposition de Gontbran. — Le roi de Bourgogne avait à punir le duc austrasien des perfidies commises durant l'entreprise de Goodobald. Sa décision, approuvée par Gbidiert, fut que le misérable Gontbran - Boson serait mis à mort.

Gontbran- Boson fut, on ne sait comment, informé de cette résolution; il courut aussitôt à la demeure de Magnéric, évêque de Trèves, et frappa la porte : « Je me réfugie près de toi , lui dit-il ; je sais quel est ton crédit auprès des deux rois. Ils viennent de me condamner à mort; mais il faut que tu obtiennes d'eux ma grâce, sinon tu mourras avec moi , car je te tuerai. » En disant ces paroles, il avait une épée nue à la main. L'é-

vêque effrayé lui dit : «Laisse-mpi sortir, et j'irai iopio* arer la ipiséri-corde des rois. — Mon pas, rqpartil «le duc, \fà ne sortiras point; envoie tes ricaires «auprès d'eux.»

Le roi Gontbran comprit mal ce que vepai^ lui dire les ravoyés de Magnéric; il répondit : «Si l'é- «vêque ne veut pas sortir de sa demeure, qu'il y «périsse avec l'auteur de tant de trahisons. »— Ma* gnéric, sur les instances de Gontbrap-Bosoo , envoya de nouveaux messagers au roi ; mais celili-ci, plus irrité^ s'écria : «Qu'dn mette le iî^ à la mai* «son, et si Té-
vêque ne veut pas sortir, ils brMeront «tous les deux.» — Les clercs de Magnéric, ayant perdu toute espérance de flécbûr le roi, forcèrent ies portes et réussirent à tirer leur évêqque de (a maison.

On exécuta les ordres du roi. «Alors, dit Grégoire de Tours, le malheureux Gontbran -Boson, se voyant de toutes parts entouré p^r les flammes, ceignit son épée, et sortit i la porte; mais, an moment où il mettait le pied sur le seuil , un Irait qui lui fut lancé par un des assaillants, l'atte^it au front. Étourdi du coup , et presque hors de sens, il tâcha de tirer son épée du fourreau ; mais ausf ilM il fut frappé de tant de lancer, que le» pointes, s'eofonçant dan\$ ses flancs et l?s how le soutenant, il ne put tomber à terre. — On tua aussi H Potit nombre de ceux qui étaient avec lui. Leurs corps furent j^s dans les champs avec le sien. »

Cette justice expéditive était dans lea matnra ilq teinps.— Nous avons raconté comment Frédégonde niit fin k une querelle qui divisait les habitants da Tournay.— Le roi d'Austrasie, malgré S9 jeoneaafy o'4iésitait pas i agir de même lorsqu'il avait qnnlque i^ure personnelle ou quelque crime pupHc à venger. On trouvait ce mode de punir tout naturel, et le chroniqueur contemporain se bornait è meu-

LIVRE II, CHAPITRE IX

i^BMBI

SaBfeB

tionner ea quelques mots Tacte de justice royale. «A |a çoùr du roi Ghildebertf disait-il, Magoorald fht tué de la manière suivante , peur des camés iÉustmoues.-Ajà roi était à Mè(2 dans son palais, et tegardàit lespectacle d'un anifnal environné et har- ^eeté par une troupe de chiens. Il appela Magnovald. Gebiürci, ne se doutant pas cte ce qui Tattendatt, ae Ait à rire avec les autres et à l*egarder le combat de cette pauvre bête assaillie par tant d'ennemis. Lorsqu'on le vit attentif au spectacle, un homme i'avànQa par ordre du roi, le frappa de sa hache et fui c6u jia la tête. Ma^ovald mort fot jeté par les fienétres de la maison et enseveli par les siens. — On enlèvtf alisshôt et bn porta au trésor public tout ce qn hii iippartenait. — On disait que le roi Tavait ainsi fidt mourir , parce qu'après la mort de son propre firère, ayant fait périr sa femme à force de mauvais traitements, il avait ensuite épousé la veuve de son frère. »

Le diéttie Childebert n'usa pas de plus de céré* nmnie pour (aire périr èe Raûchinguç dont nous «vons ricienté ta cruauté et la perfidie. La mort de Jtiuâiiiigaè avait été convenue entre les deux rois ft l'éoU'evue d'Andelol. Ghildebert manda RaUchin- 4yne à Meta. «LcArsqoe le duc y Ait arrivé, le roi, avint de lui cbrnnaoder de paraître en sa préamcé^ donna fleé ordres pir écrite et envoya par tes diarrois publiée ^ des serviteurs chargés d'aller saisir ses biens dans les divers liéfti oA Ils se troufaient. Ensuite fl le fit introduire ddns sa chambre à eocléher, et après lui avoir parlé de chose et d'ao- Sre, ri lili ordonna de sortir de sa chambre. Ciomme Raiichtlngue sortait, deux des gardiens de la porté le Msirènt par les jambes et le firent tomber sur lesd^és, de manière qu'une partie de son corps étsfit en dedans et l'autre en dehors de la chambré royale. Alors lés hommes àpostésS, fèprès les ordres do ifôi, assaillirent à coups d'épée Rauchingue, et fut hachèrent tellement la tête, que tout ce qui en resta semblait de même matière que sa cervelle : il Mourût Sur-le-champ. Aprêl <|uoi on lé dépouilla et en le jeia par la ftnètré >. >

La mort de Rauchingue arriva au moment où la ConspIraftioA éclatait. — Ursion et Bértfried, penftant ^ôe Rauchingue avait tenu sa promesse è(que Gbildébert était mort, s'avançaient déjà avec une armée; mais, ayant

appris le sort de leur principal complice, ils se retirèrent, suivis de ceux qui se trouvaient le plus compromis, dans une position avan*

' Evêque publica. Presque toutes les propriétés des su-

Jets francs, les alleux comme les bénéfices, étaient assujetties à

TuWisatUm de tournfr des moyens de transport et des vivres,

abn aux eaYoyés du ml, soit à ceux qui se rendaient auprès

de Ini poar quelque senrice public.

' QmH. ve Toofts^ /Tiff, des Francs, I. n.

tagense, au village de Vaivrès, entre la Mèuaet la Moselle, où ils étaient décidés à se défendre vigouneusement.

U reine Brunehaut détenait Ursion, dont, elle avait reçu un outrage public; mais elle avait de l'affection pour Bértrfied, dont un des fils était son filleul. Elle espéra d'abord réduire les conjurés en les divisant, t- Ursion était d'ailleurs l'auteur et le chef de la conjuration.— Elle fit dire à Bértrfied : «Sépare-toi de cet homme, qui est mon ennemi, et «tu auras la vie sauve.» Mais Bértrfied répondit généreusement : « A moins que la mort ne m'en sé^ «pare, je ne m'en séparerai jamais.»

Après cette réponse, il fallait se résoudre à combattre. L'armée de Chiiddiert, commandée par Godégésile, gendre du duc Lupus, ennemi déclaré des anciens régent, obtint quelques succès sur les rebelles; elle les obligea à se retirer dans une église dédiée à saint Martin et bâtie au sommet d'une montagne escarpée, sur les mines de l'ancien château de Vaivreé. — Les troupes de Godégésile, ne pouvant entrer de cette église ceux qui y étaient enfermés, s'efforcèrent d'y mettre le feu. Ursion sortit alors l'épée à la main, et ordonna les assaillants à prendre la fuite; mais, ayant en la main percée d'une flèche, il tomba. Les fuyards entrèrent sur lui et le tuèrent. — Godégésile fit aussitôt cesser le combat, en s'écriant : «Quel est maintenant l'ennemi? «paix soit faite. Le plus grand ennemi de notre race est mort; laissons la vie à Bértrfied. i

Au milieu de la confusion , et profitant du moment où les troupes royales étaient allées piller les trésors renfermés dans l'église, Bertfried s'enfuit à Verdun, il y trouva un asile dans l'oratoire de la maison épiscopale; mais il fut poursuivi par ordre de Gtrildeberl. L'évêque, ayant refusé de le livrer, des soldats montèrent sur l'oratoire, arrachèrent les tuiles qui couvraient le toit, et le tuèrent ainsi que trois de ses serviteurs.

La sévérité que les rois déployèrent contre cette dangereuse conspiration. Des leudes en grand nombre s'exilèrent volontairement et allèrent chercher un refuge dans les pays étrangers. D'autres furent dépouillés de leurs dignités et de leurs commandements. Beaucoup perdirent les bénéfices qu'ils possédaient.

L'évêque de Beims iEgidius, quoique soupçonné d'avoir pris part au complot, échappa d'abord à la punition en offrant au roi d'Austrasie de riches présents; mais bientôt de nouvelles charges s'étant élevées contre lui, il fut traduit devant un synode d'évêques et convaincu de haute trahison. L'instruction de son procès fit même découvrir qu'il s'était emparé de plusieurs terres dépendant du domaine royal , à l'aide de chartes fausses et fautes*

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

fiées. Il fut dégradé du sacerdoce, dépouillé de ses biens et envoyé en exil à Strasbourg.

Cette conspiration politique fut suivie d'une intrigue de cour principalement dirigée contre Bruuehaut et Faileube, et qui eut une issue fatale à ceux qui y prirent part. La manière dont cette intrigue fut découverte est singulière.

Le comte Droctulf , le gouverneur des enfants de la reine Faileube, et Seplimine, leur gouvernante , causaient ensemble à voix basse auprès du lit de la reine. Celle-ci, malade des suites d'un accouchement avant terme, était plongée dans une sorte de sommeil qui paraissait lui ôter toute connaissance. Elle entendit prononcer quelques mots qui la mirent sur la voie de découvrir toute l'intrigue. — Gallomagne, référendaire du

palais, Sumnégésile, comte des écuries, étaient les complices de Droctulf et de Septimine. Ils avaient le projet de décider le roi à exiler Brunehaut, à répudier Faileube et à épouser une autre femme, à Taide de laquelle ils espéraient obtenir la direction des affaires de TAustrasie. Dans le cĒ(s où le roi se serait refusé à répudier la reine, on devait le faire mourir, élever ses fils à la royauté et gouverner en leur nom le royaume.

Septimine et Droctulf furent arrêtés et soumis à

la torture K Ils avouèrent leurs criminels desseins.

Septimine s'accusa, en outre, d'être la maîtresse de

Droctulf et d'avoir naguère, afin de n'appartenir

' qu'à lui seul , empoisonné son mari.

Sumnégésile et Gallomagne furent privés de tous leurs biens et envoyés en exil. — Voici quelle fut la peine portée contre les deux amants. On les fustigea violemment tous les deux, et on confisqua leurs biens. Septimine eut le visage brûlé avec des fers ardents, et, ainsi défigurée, fut envoyée comme ^esclave au village de Marlheim , pour y tourner, la meule et préparer la farine nécessaire chaque jour à la nourriture des femmes qui habitaient le gynécée. Droctulf eut les cheveux et les oreilles coupés, et fut condamné à bêcher les vignes. Ne semble-t-il pas que cette double peine est plutôt une inspiration de vengeance féminine qu'un châ-timent prononcé par un impassible juge?

Traité d'Àndelot (587-688).

Le traité conclu à Andelot ^ avait pour but principal de régler la succession du roi Gonthran.

* Celte torture rcMemblait au knout eu usage encore eu RuMle. « lis furent attaché», dit Grégoire de Tours, et étendus entre des poteaux , où ils furent violemment frappés de coups. »

' Les opinions Tarienfsur la position de ce lieu. Dans le mot jindeiaùm, les uns voient la petite ville des Andelys, en l^ormandie ; les autres And-

law, dans les Vosges, sur les con- |

— Ghildebert, dirigé par Thabile Brunehaut, eut l'art de s'assurer de cet important héritage, en abandonnant à son oncle les droits qu'il tenait de son père sur le Uers de la dté de Paris et sur Ghâteaudun, Vendôme, Ètampes et Ghartres, ainsi que les cités de Bordeaux, Limoges, Béham et Bigorre, qui, comprises dans la dot dé Galeswinthe, étaient devenues depuis la propriété de Brunehaut, bien que le roi de Bourgogne s'en fût mis en possession. — Les deux rois, en s'instituant mutuellement héritiers l'un de l'autre, convinrent que Brunehaut reprendrait immédiatement la ville de Gahors, avec son territoire et son peuple; cette ville avait aussi appartenu à Galeswinthe. Les cités de Melun, Tours, Poitiers, Avranches, Gonserans, Aire, Bayonn et Alby, avec leurs territoires, rentrèrent aussi immédiatement dans la possession de Ghildebert. Il en fut de même de la cité de Senlis, bien que les deux tiers seulement de cette cité eussent appartenu au roi Sigebert; mais Ghildebert céda à Gonthran, en échange du troisième tiers, le tiers qui lui appartenait dans la cité de Rosson ^.—Gonthran s'engagea, dans le cas où il survivrait à son neveu, à prendre sous sa tutelle Théodebert et Théodoric, et à couvrir de sa protection Brunehaut et sa fille Glodosinde, sœur de Ghildebert, ainsi que la reine Faileube. De son côté, Ghildebert promit que si Gonthran mourait le premier, sa fille Ghlotilde serait maintenue dans la complète et paisible possession des biens, en choses et en hommes, cités, champs ou rentes, qu'elle aurait reçu de son père. — Les deux rois se promirent nuitudlement que les donations faites aux Églises seraient respectées. Ils s'obligèrent également : Ghildebert à expulser du royaume d'Auslasie les leudes bourguignons qui, infidèles au roi Gonthran, y auraient été chercher un refuge; et Gonthran à renvoyer de la Bourgogne les leudes austrasiens qui s'y seraient réfugiés après avoir manqué à leurs serments envers Ghildebert.~Le traité, dont le texte nous a été conservé par Grégoire de Tours, se termine par une clause pénale qui, en cas d'infraction, punit l'auteur de l'infraction par la perte de tous les avantages qui lui étaient assurés. Ce traité est daté du quatrième jour des calendes de décembre, l'an 26^ du règne du seigneur roi Gonthran, et le 12» du roi Ghildebert 2.

fins de TAlsace ; d'autres enfin Andelot, dans le diocèse de Langres, entre Langres et Naz, sur TOrnain. Cette demièrf opinion , adoptée par dom Bouquet, parait la plus 'vraisemblable, ie bour(; d'Andelot se trouvant à peu près sur la firontière du royaume de Ghildebert et de celui de Gonthran.

* Selon les uns, Rosson -le-Long, bourg entre laissons et Vie -sur-Aisne. Selon d'aulres, Rosson» dans le diocèse de Beauvais.

* Getie date correspond au 28 novembre 587.

LIVRE II, CHAPITRE IX

Il paraît que fion exécution présenta quelques difficultés; car Tévêque de Tours rapporte que Tannée suivante (en 588) , comme il était en route, pour se rendre à Metz auprès du roi Ghildebert , il reçut Tordre d'aller en ambassade à Châlons-sur- Saône, afin de donner satisfaction au roi Gonthran, touchant quelques réclamations. On adjoignit à Grégoire un autre évêque nommé Félix. Les deux ambassadeurs témoignèrent au roi de Bourgogne les regrets du roi d'Âustrasie de savoir qu'il fût mécontent , et le ferme désir de Ghildebert d'accomplir en toutes choses les engagements pris à Andelot.

Gonthran se fit apporter le texte du traité, et ordonna qu'on lui en fit lecture. La lecture terminée, il s'écria : «Que je sois frappé du jugement de « Dieu si j'ai enfreint en quelque chose ce traité. » Et se tournant vers Félix, il lui dit : «On 'raconte «que tu as lié une grande amitié entre ma sœur «Rrunehaut et Frédégonde, cette ennemie de Dieu «et des hommes.»— Félix s'en défendait; Grégoire dit avec ironie: «Tu ne dois pas douter, 6 roi, «que leur union ne soit toujours la même. L'amitié «(\m règne entre elles ne fait que croître au lieu de «s'atténuer; mais plutôt à Dieu que toi, 6 roi très tf glorieux, tu n'eusses pas pour Frédégonde plus «de bienveillance que n'en a Brunehaut; car nous «s.ivons que tu as reçu ses ambassadeurs beau- « coup mieux que ceux de Ghildebert. d Gonthran ré-

pondit : «J'ai reçu ses envoyés de manière à ne point u manquer à mon amitié envers mon neveu le roi «Ghildebert. Gomment pourrais- je me lier d'ami- «tié à celle qui a si souvent tenté de me faire «assassiner?»

« Laissant alors ce sty et, Félix dit : «Il est, je crois, m parvenu Jusqu'à votre gloire ^ , que Récarède a «envoyé une ambassade à votre neveu, pour lui «demander en mariage Glodosinde, fille de votre «frère? Mais Ghildebert n'a rien voulu promettre «que d'accord avec vous, d — Gon- thran répondit: «11 n^est pas bien que ma nièce aille dans le pays «où Ton a fait périr sa sœur, et ce n'est pas une « chose juste que la mort de ma nièce Ingonde reste «sans vengeance.» — Félix reprit : «Récarède offre « de se justifier par des serments. Il demande seu- « lement que vous consentiez à ce que Glodosinde « devienne sa fiancée. » Alors Gon- thran dit : « Si « mon neveu remplit toutes les conditions du traité, «je fe- rai sur ce mariage ce qui lui plaira, d

« Les ambassadeurs promirent que le traité serait exécnté, et Félix ajouta : «Le roi Ghildebert sup- «plie aussi votre bonté de lui prêter se- cours con-

* Nous oonservons avec soin ce» expressions caractéristiques, qui font connaitre Vétiquette de cette époque reculée.

Hist. de France, — t. n.

«tre les Lombards, afin que les chassant d'Italie, il «recouvre ce que son père a possédé, et que, par «son assistance et la votre, le reste soit re- mis sous « la domination de l'Empereur ^)> Gonthran répondit : «Je ne puis envoyer mon armée en Italie pour «la livrer moi-même à la mort : l'ItaKe est actuelle- «ment ravagée par une cruelle contagion.» Grégoire prit alors la parole, et dit : «Vous avez invité «votre neveu à rassembler en synode tous les évê- «ques de son royaume, parce qu'il y a beaucoup «de choses à examiner; mais votre très glorieux «neveu désirerait que, suivant Tusage canonique, «chacun des métropolitains rassemblât ses saffra- « gants et remédiât, par l'autorité des décrets sa- «cerdolaux, aux désordres commis dans sa circon- «scription. Quçl motif y a-t-il pour convoquer une «si grande multitude d'évêques? Aucun péril n'é- « branle la foi de

l'Eglise; il ne s'élève point de «nouvelle hérésie. Quelle nécessité y a-t-il donc de «rassembler tant de prêtres du Seigneur?» Le roi Gonthran répondit : « Ils ont à juger beaucoup d'ac- « tiens iniques; mais l'affaire de Dieu doit passer «la première de toutes. Vous rechercherez d'abord «comment Tévêque Prétextât a été assassiné dans «son église. On doit aussi discuter l'accusation de «luxure portée contre plusieurs, afin que, s'ils sont «convaincus, ils se soumettent à la correction des «décrets sacerdotaux ; et que, si on les trouve inno- «cents, la fausseté de l'accusation soit déclarée pu- «bliquement.»

«Gonthran décida seulement que le synode serait renvoyé au commencement du quatrième mois[^], et après cet entretien (dit Grégoire de Tours) nous nous rendîmes à l'Eglise. G'était le jour de la fête de la Résurrection du Seigneur. Après la messe, le roi nous invita à sa table, qui ne fut pas moins chargée de mets qu'abondante en satisfaction. Gonthran tournait toujours l'entretien sur Dieu, la construction des églises, la défense des pauvres. Il riait aussi des jeux d'esprit, qu'il aimait beaucoup, ajoutant des choses dont nous recevions une sorte de joie; car il disait : « Pourvu que mon neveu «garde toutes les promesses qu'il m'a faites, tout «ce que j'ai est à lui.» Je donnerai à Chlothaire, si <ije le reconnais pour mon neveu ^ , deux ou trois «cités pour sa part, afin qu'il ne paraisse pas dés- « hérité de mon royaume, et pour ne pas préparer «d'embarras à ceux à qui je le laisserai.» — Après avoir dit ces choses et plusieurs autres, il nous ren-

* Chiiddiert projetait alors sa dernière expédition en Italie.

*f>e mois de juin. L'année coaimençait alors au mois de mars chez les Francs et les Bourguignons.

* lie iMpième de Chlothaire II n'avait pas encore eu lieu.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

HMM

voya avec d'affectueuses caresses et chargés de présents <.p

^MTfMix aicentofi. -* Royaune àt Soistout «t de Mo-

lun (588-591).

L'dnion du roi de Bourgogne et du roi d'Austrâsie, consolidée par le traité d'Andelot, causait lé désespoir des teudes aostrasieite et bourgui-gnons qui, après ta défaite d'Ursion et de BertIVied, avaient cherché un refuge dans l'exif. Ces proscriM, ne voj'ant aucun moyen de fompré une amitié ({ui l-uinaU léhr parti, résolurent d'êsifayer, à rMémf>lé de f rédéi^Onde, Si l'assassinat ne pourrait pas relever leur flbrtùue.

Oonthran M rennemi dont Ils chefcaèrent d'a- Dôrd A se détMri'fls-ser. Ce roi ftvait Fait Miir dans lé FadBdMr^ de Cbaidns, sa résidence, une vaste basilique attenant t un monastère placé sous Tinvocàiiion de saint Marcel. Il venait souvent y assister aux oFRces* Un jour, et dans le moment où il allait recevoir la communion, un homme s'appro^ cha humblement, comme pour implorer une grâce. Cet homtoe, en marchant, laissa échapper de Sa main un poignard caché sous Ses vêtements , et qui tomba avec bruit sur le pavé. On rarrêta aussitôt, et on trouva sur lui un autre poignard. Entraîné hors de Téglise, il fut mis à la torture, et avoua qtfil avait le dessein de tuer le h>i. tl nomma ceux qtti ravalent envoyé. Parmi ccuxhH , quelques-uns se trouvaient en Bourgogne. Ils furent arrê-tés et puûiê de mort; mais Tassassin évita tout chAiiment. Gtimme tl avait Aé enlevé de l'église malgré lui, Oottihran voulut donnef une preuve de son respifet pour lé drôtt d'asile , et le fit mettre en liberté.

Gbildebert échappa il la même époque A une tentative plus dange-reuse. Un homme armé d'un poignard fut découvert dans l'oràtMré de la maison royah! de Mariheim , OA le roi Allait prier tous les matins. Cet homme était envoyé par Frédégonde. Il avoua qu'ils étaient douze com-plices, six qui cHjilent i^tês A Soissons, dans l'espoir de surprendre ei èè mer théodoric, et six qui étaient Venus en Abstrasie pour tuer Gbildebert. On arrêta ses com^ plieeSf et on les jugea. Qael4oès-uns éé tuèrent eux-mêmes; d'Autrei fht*ent condamnée A la t>rison ou A avoir le net , les o^enlés et lès mAins ctluî^és. Plusieurs expirèrent dans \H shppllcel Le motif qui AVatt fanlmé itf vieille halné de

Frédégonde contre le fils de Brnnehaut était une eê^b^ de révolte arrivée peu de temps auparavant, et qui, favorisée par Gbildebert, avait enlevé A GhlotairQ 11 l'ancienne capitale du royaume de Chilpéric.

, I Gxic. «I Tours, Nist. des Francs, I. ix.

Les habitants de Soi^sons, mécontents de ce que la reine et le jeune roi avaient fixé leur résidence dans d'autres villes (à Rouen principalement), s'étaient résolus à renoncer au serment qu'ils avaient fait à Ghiotaire II. Ils avaient envoyé des députés au roi d'Austrasie pour lui dirç : «Pon-nous un «de te^ fils, afin que nous le servions comme notre «roi, et qu^ayant avec nous quelqu^un de ta race, «nous opposions une plus vive résistance A tes en- «nemis.» Gbildebert accueillit cette demande avec joie« Il fit partir son fils alaé Théodebeft avec des comtes, des référendaires, des intendants, des gouverneurs, un maire du palais et tout ce qui constituait alors un cortège royal. Le jeune roi fit soQ entrée à Soissons avec beaucoup de pompe, et fut salué par les acclamations des habitants, joyeux de voir leur ville redevenir Une capitale. Afin de donner plus de force et d'importance à ce petit royaume, Gbildebert joignit au Soissonnais la ville et le territoire de Melun.

MM d« Oanibnin (M).

Après un règne de plus de trente-deux années, Goutbran mourut — Les historiens ont porté sur ce roi des jugements bien divers. — Grégoire de Tours, son contemporain, charmé de sa piété, en fait un éclatant éloge ; il s'en faut même peu qu'il ne le proclame un saint.

«Le roi Gonthran^ dit-il , était libéral en aumônes, assidu aux veilles et aux jeûnes. A une époque où Marseille était dévastée par la peste, cette maladie se répandit très rapidement jusqu'à un bourg du pays de Lyon nommé Octave; mais le roi, comme l'aurait pu laire un bon évêque, prit soin d'ordonner des remèdes capables de guérir les plaies contractées par les péchés des peuples. Il voulut que tout le monde se rassemblât à l'église, et que les Rogations y fussent célébrées avec la plus grande dévotion; que personne ne prit pour sa nourriture autre chose que du pain d'orge et de Teau pure, et que tous assistassent constamment aux FigHes.

Cela se fit, ainsi qu'il l'avait ordonnée pendant trois jours, ii répandit ses aumônes encore plus libéralement que de coutume, craignant tellement pour tout son peuple, qu'on l'eût pris non-seulement pour un roi, mais pour un prêtre du Seigneur... On rapportait comme une chose notoire parmi les fidèles qu'une femme dont le fils était malade de la fièvre quarte, s'étant glissée dans la foule jusque derrière la roi, et lui ayant pris adroitement quelques brins de la frange de son vêtement royal » les mit dans de Teau qu'elle fit boire à son fils, et qu'aussitôt la fièvre cessa, et l'enfant fut guéri; ce dont je ne Pais aucun doute; car f ai ehtendti des démoniaques dans leurs accès invoquer le non du

LIVRE II. CHAPITRE X

roi Gon(hran, et, reconnaissant sa pui\$sance, s*accuser eux-ipêmes de ce qu'ils avaient fait. »

Parmi Içs historiens modernes , M. de Peyronnet est celui qui nous paraît avoir le mieux apprécié le caractère de ce premier roi du second royaume de Bourgogne.

«Ce Fut un prince religieux, généreux et conciliant, d'un caractère indécis, d'une humeur mobile, qui montra presque autant de Force que de Faiblesse, presque autant de pusillanimité que de hauteur. Il Faut Faire deux parts dans sa vie : la première, lorsque fléchissant sous Pascendant de Sigebert et de Chilpéric, moins brillant que Tuu, moins ardent que l'autre, plus patient et plus circonspect que tous les deux , il allait flottant entre ces rivaux , toujours attiré , toujours repoussé par son ambition et par ses craintes. La seconde , lorsque après le meurtre de ChilpériCi médiateur entre deux rois enFants, nés ennemis, il Fonde et maintient son autorité à%m les deux royaumes; impose ^ Brunebaut; brave et humilie Frédégonde; dissipe les Factions d'Austrasie; dompte la révolte du Poitou et de la Touraine; poursuit la vengeance d'Ingonde; perd et abbat Gondobald ; conFond et châtie ceux qui étaient entrés dans ce dessein. On ne le trouve plitt foibte m ce temps, ni impfévoyaiu, ni irrésolu ; il se fiiit voir

actif, persévérant et habile. Il vécut plus de la vie des rois, dans ces dernières années de son règne, que dans les vingt au^{*} très'.»

* Nous éprouvons quelque étonnement de ce que nos rieux historiens, après avoir passé parmi les rois de France le roi de Neustrie Chilpéric, qui ne posséda jamais qu'une portion de Paris, aient négligé à comprendre Goatham, qui, maître d'une portion de la capitale en même temps que Clotaire, resta seul maître de cette cité pendant neuf années.

Sous le règne de Gontran, Paris éprouva le premier incendie qui ait failli consumer toute la ville.

Le récit que Grégoire fait de cette catastrophe mentionne des circonstances bien propres à faire connaître la condition des hommes du vi^e siècle, et mérite d'être reproduit.

C'était en 586. — « En ces jours-là, dit-il, il y avait à Paris une femme qui dit aux balotants : « Puyez pour votre ville, car elle va être consumée par un incendie. » Beaucoup priaient d'elle, croyant qu'elle parlait ainsi, soit d'après quelques présages obtenus en jetant les sorts, soit d'après ses rêveries, soit d'après l'inspiration de certains démons du Midi ; elle leur répondit : « J'ai vu pendant mon sommeil sortir de la basilique de Saint-Vincent un homme lumineux, tenant à la main un flambeau de cire, dont il embrasait l'une après l'autre les maisons des marchands. » ^ Trois nuits après le jour où cette femme avait parlé ainsi, le soir de l'entrée du crépuscule, on vit paraître dans son édifice avec une lumière, et, y ayant pris de l'huile, il sortit, laissant sa lumière proche de la tonne d'huile. (Sa maison était contigüe à la porte méridionale de la cité.) Cette lumière mit le feu à l'huile ; la maison brûla, et l'incendie commença à gagner les autres habitations. Comme le feu allait se communiquer aux prisons, où étaient enchaînés les prisonniers-

* C'était royalement entourée une place située dans la cité, est la cathédrale et le palais, et dont on trouve dans les annales de Marché-Pagré Hédi-Mansour "wtif, autrement dit le tiroir à certains localités de la Motte Dame.

CHAPITRE X.

caitrawRT nm l'AosraAsn vr m sopimkhpv. ** mitMk

PUT U AOI P*4IIftBA|»B.^ft^o»onii: Il »o| W SODSf ošivs. puis
n'ADSTKASlB. ~ SICKBgRT II KOI D'ADSTRA^IE ET DE

BOirafooiB.

Cbildeberl succède à G<»ntbr;iii.— Bataille de Trucciac— Guerre
confit les Wamçi.— Mort de Cblldcberl. *-Théodtbrt II rai d^Awstrasie.
— Théodoric II roi de Bourgogne,— Bataille de Utofao.— MOft de Frédé-
gonde.— Administration de Bninebanl. — Révolution en Aistraia. ~-
Branebant le Nf^gis es Bourgogne. ^ Défaite de Chlotaire à
Doromeiluro."\$ouniiM)on des Va8ix>ni.— Autorité (te Bninehaut en
Bourgogne.— Protadfus et Berihoald.— Bal aille estampes. — IMert de
Berthoald. — Proladius maire do Palais. — la mort.— Théodoric épouse et
répudie Ermenberge.— I«utte de Théodonc et de saint Colomban.— Plaid
de lsfills.-Trahicon de Théodeliert envers Théodoric. — néTaitc et mort de
Théodebert.— Mort de Théodoric. — Sigebert proclamé roi d'Austrasie et
de Bourgogne. — Trahison des leades. -^ Msssaere des fils de Théodoric.
—Supplice et mort de Brunebaut. ^Jugement sur cette nïjie.

(Pe l'an 503 à Tan 613. }

Cbildeberl succède à Gontbran.-AstaiUe de Trucciac,«^uttre couire
les Warnei^llort de Cbildeberl (a^-^).

Après la mort de Gonthran, le traité tTAndeloC 8*excota , et ta Boar-
gos;ne échut sans obslade I

■len^riaini Germahi lour^pporui, brin leurs cbaliMi •(leur ouvrit ks
porio. Soriji de U prison* lea prisonniers ie rendirent à la basilique de
Saint-Vincent, dans laquelle est le tombeau de ce bienheureux évêque. —
Le vent portait la Oammc dtns imite la ville , it lloemlie , dent •■ plus
gravdtf force f ooniineoçait k s'approcher de la porte du Nord, ffy. existait,
sur le haut d'une maison, un oratoire dédié à saint Martin et recouvert de
roseaux entrelacés. Cet oratoire avait été oonatrok ca ce lieu parce que le

saint y avait guéri un lépreux. L'homme ici Ta vain construit, plein de
co(6aoee dane le Seigneur, et ne doutant pas des mérites de saint Martin,
s'y réfugia avec ce qu'il possédait, disant : ^e crois que celui qui ca souvent
commandé aux flammes, et qui en ce lien a guéri •lui lépreux par ses
baiera repoussera riocendie de cet«ra« ■ raloire. »— Le feu commença A
s'approcher ; les flammes venaient frapper les murs de l'oratoire et s'étei-
gnaient aussitôt. Le peuple erialt à eet bommeeCasa CsameifFurei, è
pan*' • vres gcM. ai you# vonief vouf ASf ver; ù^^ la feu ae préci- « pUe
de votre côté; déjà les étincelles et les châtiions tombent «comme une vio-
lente pluie et s'étendent Jusque voos. Bortei « de roratoire et ne voua y
laisaet tN» brdkr. sr-Mais ttaast, occupé I priaTi Mi fu(pas w igiUnt
ébranlé de res erit, ei la femme te quitta pas la fenêtre, par laquelle en-
traient les flammes. Une ferme espérance dans les mérites du bienben«
reux Martin les garantissait de tout danger. Telle fut en effet la puissance
du saint évéqua , ^na l'oruteiKa aaura la «aiMn et les habitants, et que la
violence des flamiiHS raappala 9àmê les maiaMM ^ ItaviwBiatM- U Ml 1
Mcandie 4a 4» fM du pont. Pa Vmvm uàié. il f 'étandil areç tant in vio-
lence, qu'il ne ftit arrêté que par las tode du flaufa. Gapeii4^ lai égUsaa et
laa maiaona uni m é»willianl Iwma épaifuét-* _ Grétoine de Tourt ajuula
I ppapaa de ai désastre :• Qfl disait qM cette vilie (Paria) arail éié autffioii
Mnr et consacrée, de aorte que te feu ne pouvait y Caire de ravagea, ni ka
loks, ni las serpeuis y paraîtra: uiailluapau de temps aupa' ravam, en ue-
noyauc les ancbas basais dâa po«Ma« at ^n lai vidani de la boue qui tel
rsmplina. m y ê^9ii tpiN|vd MM aerpentat un loir d'airains uu'OQ a^ail
^«(«aiwidaovs, a qne ^fepuia laa Mt» ut iea uerpeali aVkaiaui «ouudi
dana Parts, où tel teaudiai avalaM aua» oamuMMcé A éclaur. a

« Celte prison «lait «itnée sur rempiscmfsrt adml dn quai mm Fleurs.
I^et prisonniers proilèrent sans doute du déiordrt ^^tÊàsé pour
«*é\ai*er rt fc rtfii^ier dans IVjli»c de S.iint ViiHvnl >nj<Hiid'hui ïia?nt-
(;«rmam-de»-fréiN

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Ghildebert. — A cette époque également, Soissons, séparé de Melun,
retourna à Gbiolaire 11, soit que ^ le roi de Neustrie ait profité des cir-

constances pour reprendre cette ville, soit qu'obéissant à quelque prescription testamentaire de Gontran, Gildébert la lui ait volontairement rendue. — Quelques auteurs ont supposé, en outre, que, pour dédommager Théodebert de la perte de son petit royaume, son père Tenvoya régner à Ghâlons sous la tutelle de Brunehaut. De cette façon, Torgoeil des leudes bourguignons aurait été ménagé et la séparation de la Bourgogne et de l'Austrasie maintenue.

Malheureusement l'ambition de Gildébert s'accrut avec sa Fortune. Maître de deux royaumes, il aspira à en posséder un troisième, et fit la guerre au roi de Neustrie.

L'armée austrasienne, après avoir ravagé la Champagne neustrienne, s'avança jusqu'à Trucciac, près de Soissons. De son côté, Frédégonde avait réuni son armée à Brinnac. Dès qu'elle connut l'approche de l'ennemi, elle fit distribuer de grandes largesses à ses troupes, et, tenant par la main son fils Ghiotaire, parcourut les rangs, exhortant les soldats à faire preuve de fidélité et de courage. Ses paroles excitèrent l'enthousiasme. Alors, prompt à en profiter, elle ordonna de marcher contre les Austrasiens.

* L'armée de Ghiotaire, guidée par Landry, maire du palais de Neustrie, surprit pendant la nuit le camp austrasien et mit l'armée de Gildébert dans une déroute complète. Cependant au point du jour le duc Winttrion, qui avait rallié les fuyards, conçut le projet de revenir dans le camp abandonné attaquer les vainqueurs. Il revint en effet, mais, après une lutte opiniâtre et sanglante, il succomba de nouveau. On raconte qu'à la suite de cette double action trente mille morts restèrent sur le champ de bataille. — L'armée neustrienne, chargée de dépouilles, rentra victorieuse dans Soissons.

* Suivant rabbe Lebeuf, Droissy ou DroUy, YiUagedu diocèse de Soissons.

* L'auteur des *GeHts* des rois francs et les rédacteurs des *Grandes Chroniques de France* attribuent la surprise et la défaite des Austrasiens à un stratagème de Landry, dont Frédégaire, écrivain contemporain, ne

parle paa, et qui nous paraît peu vraisemblable. Toutefois nous allons citer le récit des Grandes Chroniques. < Quant la nuit fu venue, Landri le connestable les mena (les Neustriens) en une forest qui d'eux n'estoit pas loin ; il coupa un ramel d'arbre long et fbuillu , an ool de son cheval pendi un clarain (une clochette) tel que i'on attache au cou des bestes qui vont en pastures ez (dans les) bocages : à ses compaignons commanda que ils feissent tous ainsi. Ils descendirent communément et firent tous comme il avoit fait ; puis remontèrent sus les chevans , et cbevauchièrent tous en telle numière jusques assez près des héberges * de leurs ennemis...

* Du lieu où leurs ennemis se reposaient. De heàerge est venu le verbe ftéaerf^rr.

Le roi d'Âustrasie travailla activement à réparer les pertes faites à Trucciac ; mais , avant de pouvoir reprendre l'offensive contre le roi de Neustrie, il eut à soutenir deux guerres étrangères, Tune contre les Bretons, qui fut sans aucun résultat >, et l'autre contre les Warnes, peuple de race germanique habitant au-delà de la dernière bouche du Rhin , entre l'Océan et l'Yssel. — Les Warnes, tributaires de l'Austrasie, avaient refusé le paiement de leur tribut. Ghildebert envoya une armée Irs soumettre; ils combattirent avec courage, mais ils furent vaincus et exterminés par les vainqueurs, qu'avait irrités ropiniàlreté de leur résistance.

Victorieux des Warnes, Ghildebert était sur le point d'attaquer la Neustrie, lorsqu'il mourut âgé seulement de vingt-six ans. La reine Faileube, plus jeune que lui, mourut peu de temps après. Ces deux morts presque subites furent attribuées au poison. Les historiens en ont accusé soit Brunèhaut, jalouse de voir l'autorité lui échapper, soit Frédégonde , qui espérait ainsi détourner une attaque qu'elle redoutait.

« Cens qui Tost de leurs ennemis (les Austrasiens) dévoient escbarg^eiier (guetter aux environs), virent ceus-d (les Neustriens) venir ainsi atournés : bien matin estoit encore, et petit paraissoit-il encore de clarté du jour.— Celui qui te gait (guet) conduisoit demanda à Tun de ses compaignons que ce povoit estre. •Hier soir, dist-il, à la vesprée ne paroissoit là où je «voisceste forest nule rien, ni baies, ni buissons, ni bros-

«ses *. • — Lors respondi un de ses compains (compagnons) : « Encore routes- tu ^* la viande que tu mangeas hier soir, et n*es • pas bien encore déseny vré du vin que tu beus : tu as tout «oublié ce que tu feis hier. Dont ne vois-tu que ce est un bois? «Que nous avons trouvé pasture anuit i nos chevaus? Dont « n'eutens-tu les clarains et tympanes des bestes qui vont pais- «sant parmi ceste forest?»— Car coustume estoit aux François, au tems de lors, et mesmement i oeus du païsdont ils estoient, que Us pen- doient volonUers tels clarains au col de leur* chevaus, quant ils les chas- soient es pastures des fbreau, pour ce que ils ne perdissent pas le bois, et que on les trovast par le son des tympanes.

«Tandis que œus-ci parloient entr*eus en telle manière, les autres (les Neustriens) getèrent les rameausque ils portoient , et ce qui premier sem- bloit bois à leurs ennemis leur aparut bataille (troupe) de chevaliers ar- més de clères armes et resplandissans.

«Moult furent esbahis (les Austrasiens) quant ils virent leurs ennemis tous appareillés de combatre; mais cens - ci (les Neustriens) ne furent mie. esbahis qui sur eus venoient^ Les osts de leurs ennemis (les Austrasiens) estoient en tel point, que tous dormoient ou gisoient en leurs lits, las et travaillés de la journée que ils a voient faite le jour devant, et pas ne cuidoiient (pensoient) que leurs ennemis les osasseut assaillir en telle ma- nière. Ils (les Neustriens) se férèrent es héberges de plaiii eslan, assez en ocdrent et prirent; plosieurs en eschapèrent par fuite. Le duc et les grants seigneurs de l'ost (Austrasien) montèrent sur leurs chevaus et échapèreiit & quelque paine. >

* Voir page 155.

* Brosses. Taillis, broussailles.

** BouteS'lu* Digères-tu,

LIVRE 11, CHAPITRE X

Tbéodeberlll roi d'Auttrasie.— Théodoric U roi deBourQogne. BttaUle de Laiofao.— Mort de Fréd^sonde (506-587).

Le royaume de Ghildebert se partagea entre ses deuxflb. L'Aostrasie fut le lot de Théodebert, la Bourgogoe celui de Théodoric. Brunehaut, aïeule et tutrice des deux rois, exerça la régence en leur nom, et gouverna les deux royaumes avec une égale autorité.

Dès que Frédégonde fut informée de la mort de Ghildebert, elle fit envahir, sans déclaration de guerre, le territoire baigné par la Seine, et s'empara de Paris, ainsi que des autres cités situées sur les bords du fleuve.

Brunehaut réunit promptement toutes les milices de TAustrasie et de la Bourgogne, et en forma une armée qu'elle dirigea contre l'armée de Frédégrade. Une grande bataille fut livrée aux environs de SoîHons, dans un lieu nommé Latofao S et où les troupes neustriennes firent un grand carnage des Ausinsiens et des Bourguignons.

Frédégonde se disposait sans doute à mettre à profit cette victoire, lorsque, attaquée soudainement par une maladie aiguë, elle mourut presque sexagénaire. Elle fut enterrée à Paris dans l'église de Saint-Vincent (aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés), à côté du roi Ghilpéric. — Cette femme, qu'animèrent toutes les passions, tous les vices et toutes les fureurs, ne manquait ni d'audace, ni de courage, ni d'habileté; elle n'eut qu'une seule des vertus de son sexe, le dévouement maternel, et cette vertu fut peut-être la cause de ses plus grands crimes.—Le nom de Frédégonde reste pour les reines et c'est celui de Néron pour les empereurs.

Administration de Bninebaat — Révolution en Austntie. Bmoeliaut se réfugia en Bourgogne (507-600);.

Brunehaut triomphait ainsi au moment même où la fortune avait paru lui porter le coup le plus redoutable. De Metz, où elle avait établi sa résidence, elle gouvernait glorieusement l'Austrasie et la Bourgogne. Les

soins donnés par elle aux intérêts extérieurs de la Gaule franque furent couronnés de succès. Elle rattacha à l'Austrasie les Awares', qui menaçaient de s'en séparer; elle décida les Lombards à continuer de payer leur tribut de douze mille sous d'or , dont ils se prétendaient affranchis par la mort de Gildébert; elle fit respecter par les Grecs les limites des possessions de la Bourgogne-

* Suivant linéiques auteurs , laiofao est Laffaux, aujourd'hui Tillage du département de l'Aisne, ft deux lieues de Mssooi. L'alibé Lebeuf pense que Laiofao pourrait être un des den rillasea de l'ancien diocèse de Tout i|ui portent les

de l'A-um4e-Grand et Lifoï&'U'Pem.

* Ou pour mieux dire les Ougres, devenus alliés de l'Ausdepuis leurs guerres contre Si^eliert, fils de Cblotaire 1*'.
(Voyez l'ouvrage de l'abbé de l'Épée)

général en Italie ; enfin elle établit d'utiles relations avec les Saxons de la Grande-Bretagne, et contribua puissamment à la conversion de ce peuple au christianisme.

L'Austrasie et la Bourgogne, grâce à son habileté et à sa fermeté, jouirent pendant quelques années d'une paix profonde, bien nécessaire à ces belles contrées; mais cette paix même fut fatale à Brunehaut. Les leudes, abaissés par la reine, avaient repris des forces et renoué leurs intrigues. Le duc Wintrion, qui s'était signalé contre les Lombards, et avait combattu avec courage à la journée de Trucciac, devint le nouveau chef de cette faction puissante. On accusait la régente de cruauté et d'avarice; on lui reprochait comme des crimes toutes ses entreprises pour relever le pouvoir royal et reprendre les bénéfices dont les grands s'étaient emparés durant la minorité de Gildébert. Brunehaut crut qu'en se débarrassant de Wintrion elle vaincrait ses ennemis. Wintrion périt; mais sa mort ne fit que les irriter davantage. Flattant habilement les passions et les caprices de Théodébert, les leudes ligüés contre Brunehaut obtinrent du

jeune roi, homme d'un esprit borné, et à demi hnbéclile, un ordre d'exil contre son aïeule.

Brunehaut, craignant que ses ennemis trionphants ne cherchassent à venger la mort de Wintrion, s'enfuit aussitôt en Bourgogne. On prétend qu'abandonnée par tous ses serviteurs, elle arriva seule aux environs d'Arcis, égarée et accablée de fatigue. Un pauvre paysan la rencontra et eut pitié d'elle. Sur sa demande, il la conduisit au roi Théodoric, qui la reçut avec joie et la combla d'honneurs. On ajoute que pour récompenser ce paysan, Brunehaut le fit nommer évêque d'Auxerre. Cette histoire, recueillie dans les anciennes chroniques, peut être vraie, quant au fonds : mais il y a erreur sur la qualité du guide de la reine; car Didier, qui obtint l'évêché d'Auxerre peu de temps après la fuite de Brunehaut en Bourgogne, était, suivant l'histoire des évêques d'Auxerre, l'homme le plus riche et le plus considéré de son temps.

Défaite de Chlouire à Doromeum (m).

Brunehaut, retirée en Bourgogne, fit preuve d'un caractère élevé et d'une politique prévoyante. Elle comprit combien la révolution qui venait de la chasser de l'Austrasie était favorable à Ghotaire II, l'ennemi commun de ses deux petits-fils; et au lieu de profiter du dévouement que lui montrait Théodoric pour punir le faible Théodebert, oubliant sa récente injure, elle résolut de réunir les deux frères, afin de combattre un ennemi qui aurait triomphé de leurs divisions. Elle fit valoir dans les deux royaumes la nécessité de venger la défaite de Lalo.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

En fait, et, quand la guerre fut décidée, elle travailla à accroître les forces des deux rois. Elle rappela à Récarde le traité qu'il avait fait avec Gildibert, et obtint pour l'armée de Bourgogne un renfort considérable de Visigoths. Le roi d'Austrasie reçut aussi des auxiliaires nombreux levés parmi les peuples d'outre-Rhin ses tributaires.

Rassuré par le souvenir de ses deux victoires, Ghotaire voyait sans trop d'inquiétude ces formidables préparatifs. Cependant, ayant rassem-

blé ses troupes, il songea à prévenir lui-même ses ennemis, et marcha contre Théodoric, qu'il espérait surprendre avant l'arrivée de Théodebert. Malheureusement, les armées austrasiennes et bourguignonnes étaient déjà réunies. Ghiotaire les rencontra au-delà de la petite rivière d'Orvanne, près du village de Doromellum. Malgré l'infériorité de ses forces, il livra bataille. On combattit de part et d'autre avec un égal courage ; mais enfin les Neustriens furent vaincus, et leur opiniâtre fermeté rendit leur défaite plus sanglante. Ghiotaire, sans armée, fut obligé de prendre la fuite. Il se retira d'abord à Melun, et de là à Paris, d'où ses ennemis ne tardèrent pas à le chasser. Bientôt enfin il se vit forcé de demander la paix, et s'estima heureux de pouvoir l'obtenir, même par la cession de la plus grande partie de son royaume.

Toutes les villes situées sur les bords de la Seine, dont Frédégonde s'était emparé, furent reprises par les vainqueurs et livrées au pillage : la plupart de leurs habitants furent emmenés captifs.

Outre ces captifs et un butin considérable , les deux rois d'Âustrasie et de Bourgogne obtinrent encore de vastes territoires. — Théodoric eut tout le pays situé entre VOcéan, la liOire et la Seine jusqu'aux marches de la Bretagne; Théodebert eut le territoire situé sur les bords de la Seine, depuis rOise jusqu'à l'Océan , et le pays situé entre l'Oise et la Seine, pays qui portait alors, on ignore par (quel motif, le nom de ducivè de Ventele-nus ^ . De tout le royaume de Neustrie, après cette paix bontcuse'et forcée , il ne resta à Ghiotaire que les cités qu'il possédait au-delà de la Loire, et douze cantons au nord du duché de Deolelenos.

* Ih>nnefie , TlHaf^e du département de Seine-et-Marne, à cimiIkOM
a« siM-ctl de frostaliMbleau.

* (luUiiFFB ptMt ^uc le diicbé de DeateteMii araii Paris pour capitale. « Paris, dit-iJ , était compris dans la fteusirie. 11 parait qu*après la mort de Cbaribert, cette ville, cessant d'être capitale d'un royaume, détint celle d'on duché nommé DentefiH ou ilMstiM. Ce dodié avait pour timiie TOcéan , et s'étend lit le long du cours des rivières de l'Oise et de la Seine. Dès l'an 600, Frédégaire fait mention de ce duché, qui fut distraie de Ja

Neustrie, dont il faisait partie, parce qu'alors ChlMaiw 11 Ah forcé de le céder ft Théodebert II , roi de Nciz et d'Awitrasie. — Théodoric ou Tbiern il , roi d'Oii«' *âns •t de Bourgojne, proinii à (blolauc 11 de lui rcMiiucr le du-

&)umission des Vatcons (602),

Après la victoire de Doromellum , les deux Frères réunirent de nouveau leurs armées pour combactre les Vascons, qui étaient descendus des Pyrénées et s'étaient établis dans la Novempopalanie. Quoique numériquement plus hibles, les Vaseons résistèrent avec tant de succès aux Anstrasians et an Bourguignons, que ceui-ci, renonçant I les repousser dans les montagnes, consentirent A leur laisser la possession des riches plaines qa^iis rraient envahies, t Seulement, dit Frédégaire, il les rendirent tributaires, et leirr imposèrent an due nommé Genialis, qui les gouverna avec bonheur. «—M. Fauriel , trouvant avec raison qu'il est bien difSeile de se figurer le véritable résultat d'une guerre racontée en termes pareils, suppose que les Vaseons, plutôt que de voir leur territoire long- temps ra* vagé par une armée étrangère, s'engagèrent i payer un tribut aux Francs, et reconnurent de nouveau leur domination. Quant au duc GeniaKs, il doute que ce Fût un duc créé tout exprès par les vainqueurs pour gouverner la Vasconie reconquise. Il croit plutôt que ce Genialis , dont le nom indique un Gallo-Romain, était déjà le cheF des Vateons lors de l'expédition de Théodebert et de Théodorie, et que ces deux rois ne firent que se donner rtpa*^ rence de légitimer son pouvoir en le lui maintenant. On ignore d'ailleurs ce* que devint GeniaHs après la reconnaissance de son titre par les Ms de Ghildebert.

Le second personnage désigné dans llristoire comme duc des Vascons est Amandus, qui, vers 608, d'après fa charte d'Alaon, épousa une fille de Serenus, duc d'Aquiiaine^ et qui était eocore duc de la Vasconie à Tépoque où Chlotam 11 , devenu le seul chef de la monarchie Franque , tenta , comme nous le dirons plus loin, de rétablir sa domination dans la Vasconie, et y envoya un duc de son clioix.

ché de Dentelin sll consentait à lui fournir des troupes pour combattre son frère TModebcn 11, roi de Mtlz. QiMairS n r cousenlit, et ea 012, Goo-fonaémeiu audit Crsiid, il se Mt an possession de ce duché.

Mais le duché de Dentelin fnt enlevé de nouveau an roi de Soiasoos, et distrahit de la Neutlria par Isa rofa d'Awinisic. — Kn 033, Dagobert, devenu seul inalirsd la €Mit, eu assiouant à «es deux fils la portion des États dont ils devaient hériter après sa mort, donna PAustrasie & Sigebert, en excepta le duché de Dentelin, que les rois aastratien avaient usurpé, et le restitua à la Neustrie. Ce duché, ainsi que la BonrooQae, defist (c partage do Gbl^tis II? «on antre fiU,Si6eberi ll,eiit pow* lot rAutlrasit,mMS lo docMdetaK idin', rendu à la Neustrie. ^Dapnia ce partage, il n%Mfl«s parlé, daM les monuments béstonqosa, du duebé de flalali, qui, sans doute, fat confonda avoc la Ntusivie, Jpst, parts situaiiou {;éc^ra}hique, il de vail fair« partie. • HUt. Me i^ris.

LIVRE II, CHAPITRE X

Aalorilé de Brunchaut en Bourgogne.^Proladius et BerUioald. ftaUille dl(ampes.~Mort de Berthoald (COO-GOJ).

Gepeodant la puissance de Brunchaut à la cour de Théodoríc s'était fortifiée de plus en plus. Le parti gerinanM|ud, opposé à la royauté comprise Mîfaiit les idées roroaities, n^arait Jamais été ni trta fort ni très compacte en Bourgogne. I^e parti gallo^rolnain, au contraire, habitué à seconder le poavoir auDarchique dans ses prétentions contraîrei à celle de la population conquérante, y était puissanl ei nombreux. — Gonthran avait pendant leng'*temps cherché parmi les Gallo-Romains des aervitevra et de^ appuis; mais la rébellion de Mummole, et la part que, aulvant Tetemple du patrice, lia avaient prise à la tentative de Gondobald, avaient forcé ce rbi à revenir au leudés de race frao^ue, sujets turbulents, mais dont la soumission était plus sûre. La dignité de patrteê, dans le prinmft «tonPérée aetHement « de« 6aiU»^R6mâins, Fut alors donnée à des Francs et A des Bourguignons. Brudebaut) en arrivant A GbAlons, trouva

Mte cbar(p« importante tonfiée A Kolène, qui eut pour aMOMseor ifigtia, autre personnage d'origine fhanqoa. La veuve de Sigebert, accoutumée A chercher des aniiiiaires parmi les leudes imprégnés de^ idées ranialnei, né fot pas plutôt établie en Botirgogne, <|o*élle a'Ottioura de Gallo-Romains, résolue A faire donner aui plus dévoués et aut plus habiles d'entre oo1 les grands offices dé rÉtat. — iEgila, destitué pér son infloenee, fot mis en jugement, on ne sait poor quel crime ^ et condamné A moH.

Parmi les courtisans de Brunehaut se trouvait un koiMiié Pmtadlus^ «personnage d'une eitrétne finesse et d'une grande haMMé en toutes choses, dit Fiédégair, mais qui^ dans sou zèle pour les interAls du fisc, se montrait injuste, cruel et toujours prêt A dépooiller cent qu'il pouvait atteindre. Il était sorfout reonémi des grands, quil cherchait à abaisser en toute occasion. » Pfoadius entendait les intérêts du pouvoir royal comme Brunehaut, et il avait Ténergie nécessaire pour les faire prévaloir sur Tambltion anarchique des leudes. Ce fut lui que Brunehaut fit désigner pour successeur d'iEgila.

Mais la charge de patrice, malgré son ifaiporlanoe et le droit qtf elle conférait de commander les arlucés , n'était que ta seconde du royaume de Bourgogne. La première était celle de maire du palais, qoi , donnant avec la direction suprême des aFfaireS A\X gouvernement une sorte de pouvoir discrétionnaire sur les personnes, constituait, sous un roi mlneor, une véritable royauté. Cette charge, que Brunehaut avait le projet de faire confier plus tard i Protadius, était alors occupée par Berthoald, rt franc d origine, homme de moeurs réglées, sage, pru-

dent, brave dans les combats et gardant sa foi en* vers tout le monde;» mais, à cause de ses verioa même, peu capable de lutter contre des adversaires tels que Brunehaut et son favori ^

Berthoald, dont la vieille reine voulait se défaire, se laissa donner la commission périlleuse d'aller, avec trois cents hommes seulement, réclamer les droits du fisc dans les cités et les bourgs situés sur les bords de la Seine, et que Théodoric avait récemment conquis sur Chlotaire. — Landry, ayant su qu'il se trouvait avec un si petit nombre d'hommes dans le

domaine royal d'Arèles[^], Tassaillit avec une armée, et l'obligea à prendre la fuite. Encouragé par ce succès, le maire neustrien, rompant, sans aucune déclaration, la paix récente que son roi avait eu tant de peine à obtenir, reprit la plupart des cités et des bourgs situés entre la Seine et la Loire, et qui avaient été cédés à Théodoric. Il arriva ainsi jusque sous les murs d'Orléans, où Berthoald s'était retiré.

Le maire bourguignon, indigné de l'attaque inattendue à laquelle il avait failli succomber, monta sur le rempart et provoqua Landry à un combat singulier : celui-ci refusa. Alors Berthoald s'écria : « Puisque tu n'oses t'en remettre au jugement de Dieu, promets du moins que, lorsque bientôt l'armée de Bourgogne s'avancera pour tirer vengeance de votre trahison, tu te montreras comme moi couvert de vêtements vermeils, au premier rang des guerriers, afin que chacun puisse contempler ta bravoure et ta mienne. » Landry accepta ce défi.

Bientôt, en effet, l'armée de Théodoric marcha contre l'armée de Chlotaire, et lui livra bataille près d'Étampes. Landry, malgré sa promesse, n'osa pas affronter les périls du combat avec des vêtements d'une couleur éclatante qui l'auraient signalé aux traits de tous. Les Bourguignons remportèrent la victoire. Berthoald, sachant (dit Frédégaire) que Protadius voulait le dégrader de sa dignité, se fit tuer en combattant glorieusement. — Théodoric entra en triomphe dans Paris.

Dans le même temps, Théodebert, avec l'armée austrasienne, arrivait de son côté à Compiègne. La victoire que son frère venait d'obtenir seul lui porta ombrage : au lieu d'attaquer Chlotaire, il fit

* {it chroniquer comid sous le nom de Frédégar, dont la partialité contre Brunehaut est évidente, prétend qu'en 605 cette reine admettait Protadius dans son Mti Wêê BTUnehai avait éfomé Sigebert en 604, l'année où « ne apparut l'éléphant, comme on dit, au 5^e siècle, fut tué par un paillard, qui eût pu mourir à 73 ans » en 61 X

* Situé, à ce qu'on croit, dans le diocèse de Rouen, par le monastère de Saiot-Vandriues.

* Feslibus vermiclis, costume des leudes fkWMt éam Isa* occasions so-lennellea, et surfmu dans les combats sinauliera.

là paix. Théodoric, abandonné à ses propres forces, et soupçonnant les desseins de Théodebert, accorda sinssi la paix au roi de Neustrie.

Protadiut maire du palais. - Sa mort (606}.

Protadius succéda à Berthoald dans la charge de maire du palais; mais il ne jouit pas long-temps de cette haute dignité.— Ses discours, appuyés par les exhortations de Brunehaut, décidèrent Théodoric à déclarer la guerre à Théodebct *. — L'armée de Bourgogne se mit en marche. Arrivée à Carisiac^, elle y campa avant de pénétrer sur le territoire austrasien. Les leudes bourguignons, ennemis de Brunehaut et de son favori, n'allaient au combat qu'avec répugnance ; ils excitèrent une sédition. Les soldats Furieux entourèrent, en poussant des cris de mort, la tente royale, où Protadius était assis, jouant aux dés avec Petrus, premier médecin du roi. Théodoric, que des leudes qui étaient du complot avaient emmené sur un autre point du camp, afin que sa présence n'arrêtât pas les séditieux, apprit néanmoins le danger que courait son maire du palais.^ Il envoya aussitôt Uncilène, un de ses officiers, pour ordonner aux soldats de se retirer; mais celui-ci dit aux mutins : «Le roi Théo- «doric ordonne que Protadius soit tué.» Aussitôt la soldatesque, déchirant la tente à coups d'épée, entourra Protadius et le tua.— Théodoric parut fermer les yeux sur la sédition et sur la trahison qui en avait été la suite. — Forcé de faire la paix avec son frère, il ramena sou armée en Bourgogne.

Brunehaut ne laissa pas Protadius sans vengeance. L'année suivante, sur des ordres dictés par elle, Uncilène eut les pieds coupés et fut dépouillé de tous ses biens. «Le palrice Wolf, qui s'était déclaré contre le maire du palais, fut mis à mort par ordre de Théodoric, et, dit Frédégaire, à Tinsligalion de Brunehaut. »

La mort de Protadius ne porta d'ailleurs'aucune atteinte au crédit de la reine; elle eut fart de faire remplacer le maire du palais et le patrice par des hommes qui lui étaient dévoués. — Le successeur de Wolf fut un Gallo-Romain nommé Richomer; celui de Protadius, également d'origine gal-

loromaine, se nommait Claude. «C'était un homme prudent, enjoué dans ses récits, ferme en toutes choses, sage dans le conseil, versé dans l'étude des lettres, rempli de fidélité, et faisant amitié avec

■ «BmMliattt engageait ooniouellement aon'petlt-fils Théodorie à Mre mareher une armée contre Tbéodebert, loi di- ABC «110*11 éait lllt, non de Ghiidebert, mai« d'un œruin jar- « dintor. » Protadim le lui oo-mailiait auwi. > — Chronique de Prédégair\$rt* xxrii.

* QttierX'^r-^^se, où les rois mérovlnoiens araient on cAèbre palais.

tout le monde.— Averti par l'exemple de ses prédécesseurs, il se montra doux et patient. — Il n'avait que l'embarras d'un excessif embonpoint
^x>

Cblotaire épouse et répudie Ermenberge (607-008].

Frédégair et tous nos vieux historiens ont accusé Brunehaut d'avoir cherché à conserver son empire sur Tesprit de ses deux petits-fils en favorisant leurs penchants pour les plaisirs.— Il parait, en effet, que la vieille reine, craignant qu'une femme légitime n'acquît sur Théodoric une influence contraire à son autorité, abandonnait volontiers aux passions du jeune prince celles de ses esclaves dont la beauté lui inspirait un amour passager. C'est ainsi qu'elle en avait agi avec Théodebert dans le temps où elle était puissante à la cour d'Austrasie. Théodebert épousa une des esclaves de sa grand'mère, et cette esclave contribua à la cbole et à Texpulsion de Brunehaut ^.

Malgré sa jeunesse, Théodoric avait déjà, de ses concubines, quatre fils :Sïgd)ert, Ghiidebert, Corbus et Mérovée. — Lorsque, d'après les conseils de Claude, il songea à se marier, le maire du palais, en lui inspirant ce dessein, contrariait sans doute les vues de Brunehaut; mais il espérait ainsi oorriger les mœurs de son jeune roi et désarmer la sévérité des évêques, qui s'élevaient avec force contre le désordre de ces unions ill^times où se complaisait l'humeur voluptueuse dai rois francs. Les paroles des évêques avaient du retentissement parmi le peuple. D^à la reine s'était vue forcée de punir une hardiesse dont elle redoutait les consé-

quences. Didier, évêque de Vienne, venait d'être déposé et exilé à cause de la liberté de ses discours, et son exil était un scandale public [^].

Le jeune roi de Bourgogne avait choisi et demandé pour femme Ermenberge, fille de Witteric, roi des Visigoths. Ce prince, informé des habitudes licencieuses de Théodoric, refusa d'abord de lui accorder sa fille. Il finit, pour se décider, que

* Chronique de Frédégaire, . S. xrn.

* Cette femme de Théodetier était Bilichilde, dont Frédégaire raconte ce qui suit : « Théodebert avait pour femme Bitichilde, que Brunehaut avait achetée à des marchands. Comme Bilichilde était aimable et chérie de tous les Austrasiens, qu'elle dédommageait du pauvre esprit de Théodebert, elle ne se croyait en rien inférieure à Brunehaut, et souvent elle l'insultait par ses messagers, pendant que, de son côté, cette reine lui reprochait d'avoir été sa servante; enfin, après qu'elles se firent réciproquement irritées par des ambassades et des paroles de ce genre, on convint (en 606) d'une entente sur la frontière du Sundgau, afin que ces deux reines se réconcilient et rétablissent la paix entre Théodoric et Théodetier; mais Bilichilde, par le conseil des Austrasiens, refusa de le faire. »

> Didier fut lapidé par ordre de Théodoric en 606, probablement parce qu'il désapprouvait la conduite du roi à l'égard

LIVRE II, CHAPITRE X

Les envoyés de l'empereur ne réussirent pas à persuader le roi visigoth d'avoir exigé des ambassadeurs de Gépéc — Ce mariage ne fut pas conclu car celui de Tinfortune Galesvintbe. Ermenberge arriva à Gâtons, et fut reçue par Théodoric avec joie et empressement; « mais, dit Frédégaire, par suite des intrigues de Brunehaut, elle ne partagea jamais le lit de son époux. » Théodoric, à qui les discours de son aïeule et de sa sœur rendirent la princesse espagnole odieuse, la renvoya avec mépris à son père. — Witteric indigné se proposait de tirer une éclatante ven-

geance de cet affront L II avait déjà fait alliance avec Ghlotaire, roi de Neustrie, Théodebert, roi d'Austrasie et Agilto, roi des Lombards, lorsqu'il mourut. Sa mort rompit une coalition qui ne tendait pas à moins que la dégradation et la mort de Théodoric.

Lutte de Théodoric et de saint Golomban (600-610).

Débarrassé de cet ennemi, Théodoric reprit sa vie débauchée, sans s'inquiéter du scandale qu'elle donnait, ni de l'indignation qu'elle excitait. Son inconduite fut portée à un tel point, qu'elle attira sur lui les malédictions du moine Golomban. Cet homme austère, que toute la Gaule vénait comme un saint, et qui, né en Irlande, était venu fonder à Luxeuil un monastère où affluaient de nombreux disciples, attirés par la renommée de son savoir et de ses vertus, avait été surnommé par le peuple l'homme de Dieu. Brunehaut tenta vainement d'apaiser sa vertueuse colère. Il maudit publiquement les quatre fils de Théodoric. Une espèce de lutte s'engagea entre le roi incorrigible et le moine inflexible. Le roi ordonna de l'expulser de ses États; mais cette expulsion fut accompagnée de circonstances qui firent prendre parti au peuple pour lui, et qui détruisirent le vieil attachement que les Bourguignons portaient au fils de Chilpéric.

d'Ermeobert; mais le peuple le considéra comme un saint et un oisier. « Ce fut à cause de ce crime, dit Frédégaire, que fut détruit le royaume de Théodoric et de ses fils. »

* On peut juger de l'importance de la lutte de saint Golomban et de Théodoric, ainsi que de l'impression qu'elle produisit sur la multitude, par le récit de Frédégaire. — C'est le seul événement sur lequel ce chroniqueur (dont la brièveté est si grande qu'il n'enregistre quelquefois en obscurité) se soit étendu avec détails. — On voit qu'il le considère comme digne de figurer dans les textes aux entretiens populaires. — La forme de son récit, toute différente de celle qu'il affecte habituellement, semblerait indiquer même qu'il s'est borné à traduire du langage Vulgaire en langue latine un de ces chants naissés par lesquels, dans les premiers temps de la monarchie franque, le peuple cherchait à conserver le souve-

nir des f^its qui éretllaient sa sensibilité ou fk'appaient Son imagination. On retrouve chez plusieurs de nos chroniqueurs des traces de ces vieux et poétiques monumenu de notre histoire nationale.

Void te rédt de Frédégair :

«Samt Ck>lomban éuit tellement célèbre et Ténéré de tous,

HisL de France, — ^r. n.

Plaid de Seitz. —Trahison de Théodebert enrrers Théodorio.

Théodoric et Brunehaut n'avaient point renoncé à leurs projets contre Théodebert; mais ils atlen-

que le roi Théodoric se rendait souTenf auprès de lui à Luxentl pour lui demander arec humilité la faveur de ses prières. L'homme de Dieu comença à le tancer, lui demandant pourquoi il se livrait à l'adul^re avec des concubines, plutôt que de jouir des douceurs d'un mariage légitime; de telle sorte que la race royale sortit d'une honorable reine et non pas d'un mauvais lieu.

« Ck>mnie déf|à le roi obéissait à la parole de l'homme de Dieu et promettait de s'abstenir de touljw choses iUicites, le vieux serpent se glissa dans l'âme de son aïeule Brunehaut , qui était , une seconde Jézabel, et l'excita contre le saint de Dieu par l'aiguillon de Torgueil. Elle craignit que si son fils, mé^sant les concubines, mettait une reine à la tête de la cour, elle, ne se vit retrancher par là une partie de sa dignité et de ace honneurs.

■ Il arriva qu'un certain jour saint Golomban se rendit auprès de Brunehaut, qui était alors dans le domaine de Bonrcheressf \ La reine, l'ayant vu venir dans la cour, amena an saint de Dieu les fils que Théodoric av^it eus de ses adultères. En les voyant, le saint demanda ce qu'ils lui voulaient. Brunehaut lui dit : >Ge sont les fils du roi, donne leur la faveur «de ta bénédiction. »— Golomban lui répondit : Sache qu'ils ne « porteront jamais te sceptre royal ; car ils lont sortis de mau- « vais lieux.»

« Brunehaut furieuse ordonna aux enfants de se retirer. L'homme de Dieu sortit de la cour de la reine... Gette misérable femme se prépara à lui tendre des embûches. Elle fit ordonner par des messagers aux voisjns dn monastère deLuxenil de ne permettre à aucun des moines d'en dépasser les Ihnites, et de ne leur accorder ni retraite ni quelque secours que ce fût Saint Golomban, voyant la colère «oyale soutevée contre lut, se rendit aussitôt à la cour, pour arrêter, par ses avertissements, cette indigne persécution.

« Le roi était alors à Espoisse, sa maison de campagne. Golomban y éunt arrivé au soleil coudiant, Théodoric fut averti que l'homme de Dieu était là; mais qu'U ne voulait pas entrer dans la^maison. Alors U dit : « Il vaut mieux honorer à propos « l'hmnme de Dieu que de provoquer par une offense la colère «du Seigneur. Préparez donc toutes choses avec une pompe « royale et allez au-devant du saint. »

« Les serviteurs du roi sortirent, et , selon son ordre , prétentèrent à Golomban des mets et des coupes avec une pompe royale, en disant : «Voici ce que le roi t'en vote.»

« Mais Golomban les repoussant avec malédiction : « U est «écrit, dit-il ; Le Très-HatU réprouve Us dons des impies. «Sachez qu'il n'est pas digne que les serviteurs de Dieu souil- «lent leurs lèvres de ses mets, celui qui leur interdit l'entrée «non-seulement de sa demeure, mais encore de celle des au- • très.» Et disant ces mots il brisa les vases, répandit sur la terre le vin et la bière, et jeta çà et là toutes les autres choses.

« Les serviteurs épouvantés allèrent annoncer au roi ce qni arrivait Théodoric, saisi de fk*ayeur, se rendit au point du jour, avec son aïeule, auprès de l'homme de Dieu. Tous les deux supplièrent de leur pardonner ce qui avait été fait, promettant de se corriger par la suite.— Golomban, apaisé par leurs protestations, retourna au monastère; mais ils n'observèrent pas long-temps leurs promesses : leurs misérables péchés recommencèrent, et le roi se livra à ses adultères aooontumés.

«Saint Golomban en fut informé, et lui envoya une lettre pleine de reproches, le menaçant de l'excommunication s'il ne voulait pas s'amender

** . Brunehaut, de nouveau irritée, excita

* Ce domaine royal était situé entre CbAlois et Àntmi.

** En oette circoostanee, Golomban dans son zète outrepassait ses pouvoirs. Il n'éUit pas permis à un abiié d'excommunier.

<ro

FRANCE HISTOUIQJE ET MONUMENTALE.

daitAt une oocAsiea hvOTable« Bientôt celoUci leur fournit lui-même une cause légitime de guerre.

JbMimQ 9nil iU élevé en Alsace, et GbiMeberti en mourant, avait réyni celte iut)viDce à la Bourgogne, quoiqu'elle eût jusqu'alors fait partie du royaume d'AuKraaie. Lea leudea austrasiaa avaient m avec dépit ce démembrement; mais depuis quatorze ans ils semblaient s'y être résignés» quand tout i coup» ^ aana qu'aucun motif légiti* mAc une agression, lea troupe» de Théodebert firçnt irruption en Alsace, et la ravagèrent à la mfiudiï% dêt Barbara (dit Frédégaire). -^Tbéo^ dovîe, n'oMBt eoora avoir recœur» aui armae, de* (nanda qu'un plaid solennel eût tleir a Selt^ aRn que les graoda dei deux royaumes en déterminaaaeot Ica limiiea. Théodebert y eonaeiitit; naia

Vî^|9i^ du roi cootirt saint Cokmbaa, «t s*«ffor^ \ \t perdra 4e UHit son pouvoir. Elle pria tous 1« Ki^neuri el tous l« UraQds de la cour d'anioMr U roi contre rbomme de Dieu : elle oia mAuie eoUiciur les érè- quei, atto <|u*eiavait dce eoupcout sur «a religiou ile acoMsaneut la réffle qu'il atait isipoeée i tes moinei.

% Le« çQurliswM» obqiMant aux dUcoure de cette niidrabie reine, ei- ciièrent Tesprit du roi contre le saint de Dieu, Ten- Qatfeant k le liiire ve- nir pour prouver «a reliflion. lie roi entrée alla trouver l'bonuue de Dieu k Uixeuui, et lui demanda pour<|uoi il ft'ecanait dae coutumee des autres évDQuee, et pour^pioi rinidrieur du monastère n'était pas ouvert ^ tous les cbréteos.

• & saint Coloibau, d'un esprit fier et plein de couraife» rdpottddii eu roi qu'il u'evai pus eoutume d'ouvrir rentrée de l'^abitation dw(serviteurs de Dieu i des lieinesce ééculiers et étrangers à la religion ; maie qu'il «voit au dehore des eudroile el destinés à reoMoÉr loue lee tadiaai.

•te rot lui dit s <ai Ui déeireat'aoqnérirlee donsdenotro •iMuessio et le secoure de noire pretection» tu penueitrw * «loua l'entrée de loue les listtx du mosiasière.»

«L'TioaDiaso do Dieu répondii uSs m veui violer ee qui n •été jusque ppésoul sommie à la rigueur de née vigies , sache «que je me refuserai à tes secourt el k les dons} et , si lu et •venu iel pour Meuire tes rsiraliesdes-serTltenveaoDieuet é ieueqreer les réglée do lu diseipUne, ap^ii ends que ion empire > s'écroulera dofeud on eonriHOi et quolu périmé avec leoto In «raeo royale.»

• Be^ uiNB poe leHWPeire le roi avafi pénétre uHie w iwine^ Mto^ spauvenlé de cet paroles, il en sortit auseilôc \ mais H tas iiéanniels assenil des vif^ reprodies de rhomme de Dieu. Tbéoderle lui dH alors : «Tu espèrm que jeté donnerai fa «eoiironne éa martyre; mai» je ne «ois pas assez fou pour «eoHmelfre n» ef grand erime. Heviene à des oonseHs plus

• prudents, qui te vaudront beaucoup d'avantages; que cetuj «qui a removeé aine menir» des antres hommes rentre dans la

• voieqirll aqtrittée. •

« Les eotttrtisans s'écrièrent ators tons ensemfile qalls ne vontient pas souffrir pins long-temps dans ces lieux un bomme qut refusait de faire société avec tous tes antres hommes. Colombau leur répondit qûll ne sortirait de Tenceiote du monastère qu'arraché et par la (brce. — t^e roi partit» laissant k LuxeuH un certain «eigreur nommé Baudulf, qui, après son départ» força le saint de Dieu à quitter le monastère, et le conduisit eo. exil i Besançon , pour y attendre la décision Ju roi.

• U saint a'nperçïis q»*îl n'était flerdé ni onfragé par persnnno; enr loui le uMNIés voyaU briNer en lu» In Tersn de Dieu, ce <iui enipéelHriS

qu'on ne Hil Ht aucune infnre, de imtoT" de

quand le roi de Booitiagat Ait arrivé à Mis avec aanlaMent dît «lîUo ioldaia, il a> iattdil ltti4néBM aMTÎ d'une noahrcliae armée» et airflÊ ré-apéitnce da h awrpraDdre el di TaccaMer.

Dana le mèmtempa, et eans doute pour qn lea troupea bourgnignoa-nealiiasent eoepèchéa dé raar<* cber au eecours de leur roi, lea AUemandaf pouaiés par Tbéodebert, envabirent lea provinota de la Bourgogne tranajurane. Uao armée qui voslot a'oppoae à leura ravagea fut ▼ nincue et diaperaée* L^ AUeoiaiiida a'avaneèrcnl jaaque aur le territoire d*Avenehea, et ea rtirèrtnl aree us riche iMedo el de nombreiia eaptîfk

ThéodoriCt eatourd à Selti par dea tatea auiqueltea il élail bon d'étal de réaiatePf M recosnrrt la liberté qu'aprté avoir abaadomié à mm htn

participer au crime commis k son égard. 11 monta un dimanche sur une einoeearpée (eer leUoeslinpaettinndelBviUe de Besançon, que les maisons sont bâties sur le penchant rapide de la nionta(sne)« et frendiu-seant dee lieu d'un dUBcile accès, entourés de tous côtés par le Doubs , le saint ai lendit tt jnsqu'aff milieu dn jonr, ref^ardant au lofn st quelqn\in était apoitté pour rempéober de tuieomer au moneetère de Linenil. Ouane pcaeoune na paraieeelt* il traToree le viUeaveie lee eiene et rentra dans sa retraite.

- En apprenant qu'il avait quitté le lieu de son exîl , BruneiNNic et Théodorie, ennemés d une violenie colère, envoya reui pour le ehercher eens retard le comse BfertfaaiBn et ce Baudulf qui l'avait d^ eiiassé de Luxeuil. Cet deux saiollitca avaient avec eux une troupe de guerriers. Ils trouvèrent saint Colomban dans l'église, chantant des pnumes et des oraisons aveo toute la oemmunaulé dsa Frères, et ils porlêmii ainsi è l'tauvo de Dieu:* Noue upriOM d'obéir aux ordreeduroi «et aux nôtres» et de retourner k l'endroit d'où m ce re- « venu ici. »

«Oolomben répondit : « Je ne crois point quH plaiee au «Gréaicnr que je résonna ds» nu lieu dM |f an euie dinîaad «ponrobérà la voix terriblo-

du Christ, « ^Voyant que llMauna de Dieu n'obéissait pas, fierthaire se re-tira, laissant quelques hommes d'un esprit plus hardi. Ceux - cf prièrent nKxnme de Dieu 4'neeir pitié dieux , qui avaient été ^qlhsureuse HMut laissés pour aecampliv un ai cfuai dessein, et dVnir égard il leur danoer ; car ils couraient risque de la mort s'ila ne' TenlevenC par force. Hais il leur dit qnlT avait déjà assez souvent répété que la violence seule pourrait le faire

«Leesnidad»,nwnaoas#on deuMepérU, éienpMlr Iptae d'une peur, eei-sirene le manitau dont le eaini était cuvu^ loppéi quelqneenne, e'émnt je-tée èese genoux, le eupplHi eut do leur pardonner un ai grand eriasie; es» Me aNis k but volonté, mais aux ordTee dureté t^bonmse de Meo , vofnM qu*ik f anvnit du danger e*il B^ééoutai t que In fierté de eon eeiur , eonic , en pieuvons el se désolant , aetMEH pgné de gardée qui ne devaient pao le quitter avant tfe ftnvir aie hora de toutes lee (erres soumisee eu pouvoir du rel. La cher de eee soldateélait Hagamond, qui le eonduleil Jueyrtt Nantet. — Ainsi efaaesé du rof anme de TModorie , le saint se me-poea a retourner en Irlande... *

GolomlMn n'r retourna poe toutefois, nepouesé par une tm* pété sur lee eôfee de Bretagne, H vit dans cette tempête un signe de fa volonté cé-leste qui Int défendait de quitter le con"* tinent , et n se reth*t en ItaHe, oft H conecmlsft le^ célèbre monastère de Bobblo. Ce ffit m que, dans la prière él dans tes macérations , il acheva une vie qui avatrété a|{ftée perde cToefles persécofions et iTmpIfe par denombmix (rataux.

LIVRE 11, CHAPITRE X

lîl

TAIsacè, la îliui^govié, le payé de Sundgan et toutes les féire^ tpfW possédait dans la Ghampagûe.

U reine B&khflde avait refiisé de reûir en AU aace se côneerter aree Btunehailt poai* réconcilier lèè dent frif es ; elle avait été bne des causes

de la trahison ourdie et consommée par les conseillers de fléodebert; elle en fut cruellement punie. Le farouche Théodebert, étant devenu amoureux d'une esclave nommée Theudechilde^ tua lui-même sa femme, afin de pouvoir épouser sa maîtresse.

IX flite al mort éc Théodebwt (612).

La trahison dont le roi de Bourgogne fut la victime d Seitz accrut son désir de vengeance. Il employa une année à en disposer les préparatifs. Théodebert s'était naguère coalisé avec Witterlc et Ghiotaifé pour accabler Théodoric; Théodoric, à son tour, Sollicita Ghiotaire de rester neutre tandis qu'il combattait théodebert, et lui offrit, pour prix de sa neutralité, de lui rendre, après la^ victoire, le duché de Dentélenus, échu à rAustraste à la suite de la bataille de Doromellum. — Ghiotaire accepta une convention qui, sans le diarger d'au*» cun des embarras de la guerre, lui en assurait tout le prix qu'il pouvait espérer.

Au printemps de l'année 613, Théodoric convoqua son armée à Langres. Dès qu'elle y fut réunie, il se dirigea par Andelot sur la ville de Naz , dont il s'empara. — ^ De là, il s'avança sur Toul. «De son côté, dit Frédégaire, le roi d'Austrasie s'étant mis en marche av^ «ne année, ils en vinrent aux mains dans la campagne de Toah — Théodoric vainquit Théodebert et tailla en pièces son armée : un grand nombre de braves guerriers furent massacrés. — Théodet^rt prit la fuite, et traversant le territoire de Meizî les montagnes des Vosges, il parvint à Cologne.— Comme Théodoric était à sa poursuite, le saint apôtre Léonise , évêque de Mayence, qui célébrait la vaillance de Théodoric et détestait l'impitoyabilité de fléodebert^ vint vers (le roi de Bourgogne, et lui dit :c Achève ce que tu as commencé; la nécessité t'y oblige. Une ^ble nist- « tique dit ceci : Un loup monta sur une montagne «avec ses fils, qui étaient devenus assez grands «pour chasser, et là, il leur dit : Regardez autour «de vous, et apprenez qu'aussi loin que votre vue « peut s'étendre vous n'avez que des ennemis. Gom- «mencez donc; mais souvenez-vous qu'il vous faut «dra suivre et achever ce que vous aurez com- «mencé.»'^ Théodoric, ayant traversé, avec son armée, la forêt des Ardeennes, arriva à Tolbiac. Là, Théodebert s'avança contre lui avec des Saxons, des Thuringes, d'autres

peuples d'au-delà du Rhin, et tout eè qfà'i\ ttait p« nawiÉMeF 4 A«atrasiens. Un nouveau combat s'engagea. On rapporte

que Jamata on n^at ait vn une leRe bataHlè; Le eàt-' nage Ait si grand dans les deut armées, qiie là oft les phalanges combaltaient, les cadavres des hommes tués n'avaient pas de place imur tomber, et qu'ils demeuraient debout et serrés, les cadavres soute-' nant les cadavres, comme s'ils eussent été vivants i. — Par le secours de Dieu, Théodoric Vainquit én^-' core Théodel^ert, dont l'armée fut taillée en pièces et poursuivie depuis Tolbiac jusqu'à Cologne. —Théodoric couvrit le pays de ses soldats, et s'avança le jour même jusqu'à Cologne, oO il s'empara des trésors de théodebert. -- Il envoya à la poursuite de Théodebert, au-delà du Rhin, son camérier Berthaire, qui, ayant vivement pour* suivi le rot d'Austrasie, l'atteignit et le ramena à Cologne. — Théodoric fit dépouiller son frtre des vêtements royaux et l'envoya captif à Chélons. Le jeune fils de Théodebert, nommé Mérovéc, fut aussi fait prisonnier; mais , sur l'ordre de Théodoric, un soldat le prit par les pieds et lui brisa la tête contre une pierre. »

Frédégaire ne dit pa^ ce ^ue devint Théode- ' tiert. Un historien (Jona^ prétend que Brunehaut le fit enfermer dans un monastère, et que peu de temps après elle ordonna de le mettre à mort. D'autres auteurs, Atmoin et Adon flont de la mort du roi ^ d'Austrasie on récit qui diffère de celui de Jonas et de celui de Frédégaire.— Ils racontent ({tît Théode*' bert, retiré dans Cologne, manifestait l'intention de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, quand Théodoric arriva devant cette ville. Le roi de Bottrgogne fit sommer les habitants de lui livrer mon ou vif le roi d'Austràie, les menaçât, 8*lls l'y refusaient, de brûler leur ville et de les passer tous au fil de l'épée* fiffrayéa pw eea nmiacat^ let habitants de Cologne tuèrent le roi vaincu, et du haut

dès remparts jetèrent sa tête aaï (^ièi du tàinqueur.

MondtlMadofi^ièi»}.

La mort de Théodebert et celle de son dis ti^ vraient t'Austrasie à Théodoric comme conquête et comme bérilage; mais il est douteux que ce

roi eût pu s'y maintenir contre la faction de Pépin et des autres grands, qui avaient d' des inielligenceaçes' avec Ghiotaire.

Théodoric n'eut paa ces embarras à surmonter.

* Oudqoe ehofe d*afrdû(tné arriva à M bafatltto (k RMNe, en ia«l.«liA, 4ltfralsiBra,fUimiiiaM at no xm4M FIimiiiiaiMJUooBtt»9iiltlg|^#fcH-Miltbai44^«^ 40 08^9114 faHmn, de geris moru comme U y ot là, on ne Tit oocquey A peu de sano Mr qtftl en iMit, et c'atoit jiif moyen de de (tultt esMient Mtn(!iMip d'esiilms al eitMffii éSnè la ptèÈm^ Cf Philibpa dTartfvelMf M tr«i^ fnH »^avnli pUte Milka d« mnnode dont U fut mort, li on Tcust pris eo fie; mail il fm\ esteiot en la presse... •

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

9BBB

Il mourut subitement à Metz au moment où il allait se mettre à la tête d'une armée pour combattre le roi de Neuatrie, qui , à la première nouvelle de la chute de Théodebert, s'était emparé du duché de Dentelenus, sans attendre qu'aux termes de leurs conventions réciproques , Théodoric lui en fit la restitution.

Théodebert avait vingt-sept ans lorsqu'il mourut, en 612. — Théodoric, mort en 613, n'avait que vingt* six ans. Sa mort prompte était la suite d'une dysenterie. Néanmoins on répandit le bruit qu'il avait été empoisonné. Il s'est même trouvé des historiens qui, malgré le témoignage de Frédégaire, historien contemporain le plus partial des ennemis de Brunehaut, en ont accusé cette malheureuse reine.— Voici quelle cause ils attribuent à ce crime : «Théodebert, disent-ils avait laissé une fille remarquable par sa beauté. Théodoric en fut subitement épris. Il résolut de l'épouser; mais Brunehaut, dont ce mariage eût inquiété l'ambition, lui dit pour l'en empêcher : a Oseras-tu braver les «censures des évèques et les murmures des Francs? «Ne sais-tu pas quel est son père? Mettras-tu dans « ton lit ta propre nièce? — Son père était donc mon «frère? s'écria Théodoric; sa mort fut donc un fra- «tridde?]> Et, dans sa colère, il prit son épée afin d'en frapper son aïeule. Brunehaut, épouvantée et craignant

pour sa vie, le fit empoisonner. » — ¹¹ suffit, pour reconnaître que ce récit n'est digne d'aucune croyance, de se rappeler quel âge avait, lors de sa mort, le malheureux Théodebert. Sa fille, s'il en existait une, ne pouvait être qu'un enfant trop jeune pour-inspirer de l'amour.

Sigebert proclamé roi d'Austrasie et de Bourgogne.— Trahison des leudes. — Manacre des fils de Théodoric (613).

Privée de son petit-fils dans un moment difficile où l'Austrasie s'agitait, où la Neustrie était menaçante, où la Bourgogne montrait de l'hésitation, Brunehaut, malgré son grand âge, ne démentit ni son caractère ni sa renommée. Concevant le hardi dessein de conserver le trône aux enfants illégitimes de Théodoric et de perpétuer la réunion de la Bourgogne à l'Austrasie, elle fit proclamer Sigebert roi des deux royaumes. Cette réunion la perdit; car elle mécontenta à la fois les leudes bourguignons et les leudes austrasiens. Ces derniers appelèrent à leur aide le roi de Neustrie, avec lequel, depuis la mort de Théodebert, ils entretenaient de coupables relations. Brunehaut, sans se décourager, cherchait à rallier des troupes pour défendre Sigebert; et, dans le même temps, négociait avec Chlotaire, qui refusait de reconnaître les droits du fils de Théodoric. — Le roi de Neustrie, certain des sentiments secrets des leudes, of-

{ fait de déférer le jugement de ses prétentions à un plaid général. C'était mettre en question la royauté que Brunehaut avait attribuée à Sigebert. — La vieille reine vit le piège, refusa le plaid et se disposa à combattre.— Mais, abandonnée par les leudes austrasiens, elle crut devoir se retirer en Bourgogne, où Chlotaire la poursuivit, et où elle fut trahie par les leudes bourguignons, sur la fidélité desquels elle comptait le plus.

Warnachaire, maire du palais, Aleihée, patrice, Herpon, connétable, les ducs Sigoald, Roccon, Eudelan, le comte Radon et nombre d'autres traitèrent avec le roi de Neustrie pour lui livrer les fils de Théodoric. Chlotaire promît à Herpon le titre de duc et le gouvernement des provinces transjurannes; à Radon la dignité de maire du palais de l'Austrasie. Il confirma Warnachaire dans la charge qu'il possédait en Bourgogne, la déclarant viagère et inamovible. Quand ces honteux traités furent achevés,

au lieu de combattre, l'armée bourguignonne se dispersa, et trois des fils de Théodoric, Sigebert, Mérovée et Corbus, furent livrés à leur ennemi* Le quatrième, nommé Childebert, réussit à se sauver, et trouva un refuge tellement secret, qu'on a toujours ignoré ce qu'il est devenu. Chlotaire fit massacrer Sigebert et Corbus; mais il épargna Mérovée, qu'il avait tenu sur les fonts de baptême. Le malheureux enfant, envoyé secrètement en Neustrie, fut confié à la garde d'un comte, dans la maison duquel il mourut et vécut ignoré.

Sur la mort de Brunehaut (613). — Jettgemaal sur cette reine.

Au moment où la trahison éclata, Brunehaut avait pris la fuite avec Theudelane, sœur de Théodoric. Elle s'était réfugiée dans la Bourgogne transjurane; mais le connétable Herpon suivit ses traces, l'atteignit à Orbe et la ramena à Chlotaire. Le roi de Neustrie, furieux contre elle, l'accusa de la mort de dix rois, et de ces dix, lui-même venait d'en tuer deux, et sa mère en avait fait mourir pour le moins quatre. Ensuite un simulacre de tribunal condamna cette vieille reine à une mort ignominieuse. Après lui avoir, durant trois jours, fait éprouver divers supplices, on la promena dans les rangs, assise sur un chameau, et on la livra ainsi à la risée des soldats. Puis on l'attacha mourante par les cheveux, par un pied et par un bras à la queue d'un cheval indompté. L'animal furieux, pressé par l'aiguillon, s'élança à travers les champs, et dans quelques minutes le cadavre défiguré fut mis en lambeaux.

Brunehaut a été diversement jugée. Sa mémoire

* MisnuT. — Abrégé chronologique de l'histoire de France,

/, / Aeair Ba / À M f prft, ^ Ir, ' / » & ■

LIVRE II, CHAPITRE X

BBRSS^

eu restée long-temps flétrie, et il ne faut pas s'en étonner; Frédégaire, le seul historien contemporain qui soit parvenu jusqu'à nous, était un de ses ennemis les plus violents.— N'ayant pas réussi dans leurs entreprises qu'elle s'était proposée, Brundiaut a été calomniée et maudite par ceux dont ses plans attaquaient les intérêts ou choquaient les affections.

Un examen plus approfondi des événements a forcé les écrivains modernes à réhabiliter la mémoire de cette reine. Aucun d'eux toutefois ne l'a fait avec plus de chaleur et d'entraînement que M. de Peyronnet, aux yeux de qui les tentatives de la veuve de Sigebert, pour agrandir et fortifier le pouvoir royal, n'ont pas paru de grands crimes.

Brunebaut (dit cet historien) avait un mâle génie, un caractère puissant et opiniâtre, un esprit ferme, réfléchi, décisif. Elle, eut pour elle une excessive ambition; ni plus excessive encore pour l'autorité même qui était dans ses mains. Elle ne voulut pas seulement régner, mais qu'on régnât fortement, librement, pleinement. Ce fut la pensée circulaire de toute sa vie; ce fut sa gloire et sa chute. Elle prétendait à affranchir la puissance; les lendes au contraire, à la subjuguier. Elle fut leur ennemie; ils firent ses ennemis. Son génie devançait les temps. Elle eût transformé cette monarchie des Francs, qu'elle estimait trop dépendante et trop partagée. Elle succomba, mais dans l'extrême vieillesse, et par un concours prodigieux d'événements fortuits; elle succomba, mais après trente-cinq ans de succès. Sa mémoire, abandonnée long-temps à ses ennemis, ne pouvait manquer d'être maudite. — Sans doute elle fut ardente dans sa haine contre Frédégonde; mais était-elle injuste cette haine? Fallait-il qu'une sœur pardonnât le meurtre de son aîné; une femme, le meurtre de deux maris; une mère, son fils dépouillé et captif; une reine, sa propre prison? Sans doute elle fut sévère, implacable peut-être en Austrasie; mais sait-on bien ce qu'exigeaient les rudes et fortes mœurs de ces peuples, Tandadeuse jalousie des leudes, les embarras d'un pouvoir toujours dis-

puté? N'avait-elle souffert que de bibles et rares injures? N'y avait-il eu ni trahisons, ni embûches, ni tentatives de meurtre, ni rébellions? Sans doute elle fut inflexible et inexorable en Bourgogne; mais était-ce un crime vulgaire et un médiocre danger que cette entreprise des leudes refusant de combattre en présence de l'armée de Théodebert, et massacrant le maire du palais dans la tente même de leur roi? Sans doute OQ peut croire qu'elle ne fut pas étrangère, au moins par ses conseils, au meurtre de Théodebert H de son fils; et si ce fait était plus certain, Todieuse trahison de Selt9 ne suffirait-elle pas elle-

même à l'absoudre?... Mais qu'elle n'ait jamais par»* tagé les erreurs et les fureurs de son siècle, ce n'est pas ce que je prétends... Il y aurait donc des crimes dans sa vie, des vengeances, de périlleux desseins, une insatiable ardeur de domination; mais en même temps de la grandeur, un haut courage, une étonnante intelligence de l'art de régner. Gomme la juger et la reconnaître dans les portraits qu'en ont retracé les aveugles adulateurs de Ghlotaire? Qu'il y a loin des justes reproches qu'elle a mérités aux infâmes accusations dont on Ta accablée après sa ruine et sa mort! Saint Grégoire, auquel elfe n'a survécu que huit ans, louait sa piété, sa charité, s(m habileté, sa sagesse. Les captifs rachetés, les hôpitaux fondés, les églises et les monastères bâtis, les châteaux qu'elle embellissait ou qu'elle élevait, les nombreuses et vastes chaussées qu'elle construisait ou rétablissait, attestent assez sa magnificence et la prévoyante libéralité de son administration. Elle imitait et rappelait les Romains...»

Avant M. de Peyronnet, Montesquieu- avait dit aussi, en parlant de Brunéhaut, «que cette reine, fille, sœur, mère de tant de rois, fameuse encore aiùourd'hui par des ouvrages dignes d'un édile ou d'un proconsul romain, douée des plus grandes qualités, était née avec un génie admirable pour les affaires. »— L'auteur de V Esprit des lois reconnaît que Brunéhaut fut victime des vengeances de l'armée et de la nation; c'est ainsi qu'il nomme l'aristocratie austrasienne et bourguignonne; car, dans sa pensée, ce mot de nation ne se rapporte qu'au peuple conquérant. La haine dont cette vengeance fut la suite et l'effet lui paraît d'ailleurs justifiée par la conduite de Brunéhaut «protégeant Protadius, qui prenait le bien des sei-

gneurs pour en gorger le fisc, et humiliait la noblesse à tel point, que personne n'était sûr de garder le poste qu'il avait, v

«G'était, dit-il, la foneste régence de Brunéhaut qui avait surtout effouché la nation. Tandis que les lois subôtèrent dans leur force, personne ne put se plaindre de ce qu'on lui ôtait un fief, puisque la loi ne le lui donnait pas pour toujours; mais quand l'avarice, les mauvaises pratiques, la corruption firent donner des fiefs, on se plaignit de ce qu'on était privé par de mauvaises voies des choses que souvent on avait acquises de même. Peut-être que si le Inen public avait été le motif de la révocation des dons, on n'aurait rien dit; mais on montrait l'ordrt! sans cacher la corruption; on réclamait le droit du fisc pour prodiguer les biens du fisc à sa fantaisie : les dons ne furent plus la récompense ou l'espérance des services. Brunéhaut, par un esprit corrompu, voulut corriger les abus de la corruption.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Ses eapricfs n'étaient point ceux d'nn esprit faible. Lts leades et les grands officiers se coreot perdus ; ils la perdirent...

«Frédégonde avait défendu ses méchancetés par ses méchancetés mêmes; elle avait justifié le poison et les assassinats par le poison et les assassinats; elle s'était conduite de manière que ses attentats étaient encore plus particuliers que publics. Prédégonde fit plus de maux ; Brunebaut en fit craindre davantage K »

CHAPITRE XL

€Hl#TAimB II tmOL BOL PIS VEANCfl.

Chlotaif6 et Gon(hrati.->€omnierce de Paris.— ÉvAqué de nation ly-riaaa^ -^ CUolairt ctol roi. — EMrolation poUfique et loclale. —Concile de Paris.— Plaid de Bonoeuil.-EV^olle de la Bourgogne transjurane. — Conspiration et mort du patrice Alethée — Cblotaife f^odM aq tribot des

tombardi.— Mort de Berthmde.— Dagobert, fils de Ctilotaire.— Traditions populaires et merveilleuses. — Le tombeau de saint Denis. — Oilôttaire associe son fils à la royauté. — Dagobert roi d'Austrasie. — Mort de Warnaebare. -Suppression de Toffice de maire du palais en Bourgogne.— Projeta «apposia dé Godin. — Sa mort.— Guerre contre les Vascons. — GtMsrro contre les Saxons.— Défaite de Dagobert — Brafoura et victoire de Chlotaire. — Divisions à la oour du roi des Francs. -«Hila di dteby.- Mort de ClUotaire.

[De Pan 613 à l'an 628).

Ctatotalre et ÔonUMrao.«^4;oniniorct de Ptris.— Évêqne de oa-Uqo syrieDue (609).

Né en 584, Chlotaire II, lorsqu'il réunit sous sa domination la totalité de la monarchie franque, cMait dans la trentième année de sa vie et de son règne eh Neustrie. Il avait deux fils : Mérovée, né de sa première Femme, nommée Haldethrude, et Dngobert, hé d'une prmcesse saxonne nommée Berlhrude, qu'il avait épousée après la mort d'Haïdetrude, — Mérovée était déjà assez âgé pour avoir combattu à la bataille d'Étampes; mais Dagobert n'avait que dix ans.

Il convient de revenir ici sur un incident de Tenfant de Chlotaire, dont nous n'avons pas cru devoir parler avec détails dans un chapitre spécialement •consacré au roi Gontbran.

A la mort de Chilpéric, Chlotaire II n'était âgé que de quatre mois. Nous avons vu (page 153) quels obstacles s'opposèrent, en 585, à la célébration de son baptême, qui n'eut lieu qu'en 590.

A cette époque, Frédégonde, ayant failli succomber dans une révolte des habitants de Tour^ nay, se trouva effrayée de Tabandon qui la menaçait depuis le traité d'Andelot; elle résolut de tenter auprès de Gouthran une démarci)e, afin d'obtenir ce baptême dont elle-même, cinq ans auparavant,

• » Mo:iTK5Qui£(î. Ve l'Esprit des tels, \. xxxi, c. i et ii.

avait empêché la célébration. Elle espérait, en unissant ainsi par un lien spirituel Chlotaire et le roi de Bourgogne, assurer à son fils un fidèle protecteur.

Le baptême de Chlotaire ne s'effectuait point toutefois sans que le roi d'Austrasie n'eût dit d'y mettre obstacle en irisant valoir les promesses qui lui avaient été faites à Andelot; mais Gontbran persista à accomplir son engagement qu'il avait pris envers Frédégonde.

Voici le récit de Grégoire de Tours sur ce qui se passa alors :

La reine Frédégonde avait fait dire au roi Gontbran: «Que le roi mon seigneur vienne jusqu'à Paris, et y appelant mon fils, son neveu, qu'il le fasse sanctifier par la grâce du baptême, et que, le tenant lui-même sur les fonts sacrés, il daigne le regarder comme son propre enfant.» Le roi, ayant accédé à cette demande, fit partir Atabérius, évêque de Lyon, Syagrius, évêque d'Autun, Flavius, évêque de Châlons, et tous ceux qu'il voulut encore, et leur ordonna de se rendre à Paris, annonçant qu'il allait les suivre. Il vint aussi à cette assemblée beaucoup d'hommes de son royaume, tant domestiques que comtes, pour faire les préparatifs nécessaires à la dépense de la maison royale.— Le roi vint à Paris, d'où, se rendant à sa maison de Ruelles, il fit venir Tenfroy, et ordonna qu'on préparât son baptême dans le bourg de Nanterre.

«Pendant ces préparatifs, des envoyés du roi Gondebert arrivèrent et lui dirent : «de n'est pas là ce que tu a promis dernièrement au roi Chilperic. Tu vas te lier d'amitié avec ses ennemis» et tu vas placer cet enfant sur le siège royal dans ta ville de Paris. Dieu te Jugera, puisque tu oublies ainsi tes promesses. »— Gontbran répondit : «Je ne manque point à ma promesse, et tu oublies le roi Gondebert, ne doit pas se formaliser si j'ai accepté de tenir sur les fonts sacrés son cousin, fils de mon frère; car c'est une requête à laquelle nul chrétien ne doit se refuser. Je veux donc le faire, comme Dieu le sait très certainement, sans aucune fraude et dans la simplicité d'un cœur pur, parce que je crains d'offenser le Seigneur. Il n'est pas de honte des hommes de notre race de m'en faire un reproche; car, lorsque les maîtres tiennent

sur les fonts sacrés leurs «serviteurs mêmes, comment ne me serait-il pas permis de tenir un proche parent, et d'en feire «mon fils spirituel par la grâce du baptême? Allez «donc, et dites en mon nom ceci à votre mattré : «Je veux absenter sans tache le traité que foi a fait avec toi, et s'il ri est pas rompu par ta ^ faute, il ne le sera point par la mienne, »

UVRR !1, CHAPITRE XI.

— Lortqift'U eot mêm parlé, les mwftê s'eilal-

«Le roi^ a*éUiit reoda aia fmitB lacréa, présenta (*eii£Mil au baptême; il voaint le nonmer Ghkotaire, et dit : «Que cet enfant croisse, et qu'il ac* «conpUiie les promaasea de ce nom, qu'il par- « vienne à la mèaae poisaance qn^ oeloi qui Ta «wtrefois poné.» Le mystère célébré, il invita Teufant à un festin , et le combla de présents. — Le m ht mité à son toar , et qoilta le jenne Chlotaire après en avoir aussi reçn ptusiesit présents; puis il retourna dans la ville de Ghàlons. »

Grégoire de Tours m dit pas quel évêque admioistr le baptême an je-noe roi de Neosirie; mais ^•Ue eévémimê «ytat eo liea dans le bourg de Nanterre, faisant partie du diocèse de Paris, il y a apparence que ee fat ré-vêque de cette ville.

Dana ce cas, d^était on àrrlên Mmraé Bnsèbe.

La ville de Paria avtît conservé ses anciens pri- YîWfsavoir lome I», pi«e 49). Bile était encore le «a«tre d'un commerce eonaidénible. Les mar<^hands de Iwlis les Mtkma y «Muaient, nolaammeiit les Sgriiena^ qui avaient soeeédé an Phétiieiens et aux Tyriens dbns leurs rdaliona avec la Gaule, et dont les vaiseaux pouvaient remonter deA lien ves tels que la Seine et la Loire. — Nous avons vu (pâfge f SI) qn*à son passage à Or-léans le roi Gonthran fut harangué en langue syriaque, ce qui siipfpose que des Syriens, en atssez grand nombre, étaient établis dans cette tille; mais tes mare)»nds erienranx qui srvaient fixé leur résidence i VsÊth de-vaient être beaucoup plus nombreux , pnlsqin is eurent lnfnlence de foire nommer un Itomme de leur nation évêque d'une ville , considérée comme la capitale de la monarchie franque. =— Voici un corieox passage de Gré-

goire de Tours qui vint à Tappiri de ce que nous venons de dire : *Ilagmode, évêque de Paris, mourut, et son frère, le prêtre Pharamode, concourut pour l'épiscopat; mais un certain marchand, nommé Eusèbe, Syrien de naissance, donna beaucoup de présents et obtint sa place. Arrivé à l'épiscopat, Eusèbe renvoya tous ceux qui avaient tenu le parti de son prédécesseur, et fit faire tout le service de l'épiscopat par des hommes de sa nation. »

Quelqu'un seul roi.—Béfolutions politiques et sociales. ^ Gens de Paris(611).--Plaid à Boobeu (616).

' La révolution qui renversa Brunehaut amena une réforme dans la constitution politique et civile de la France. Chlotaire avait pu satisfaire avec de la force et des dignités les principaux artisans de la catastrophe à laquelle il devait veoir pire sur tous les royaumes ; mais il se vit forcé, pour obtenir la consécration de ses droits par les solennités

l'attribution des grands et des évêques, de donner à la masse de la nation des garanties qui empêchassent le retour des exactions et des violences, dont Clotaire avait causé la mort de Brunehaut. Il convoqua successivement un concile à Paris (en 616) et un plaid à Boiteuil (en 616). •>— Le concile de Paris fut le plus nombreux de tous ceux qui avaient eu lieu jusqu'alors dans les Gaules. Outre plusieurs laïcs qui y furent admis, on y comptait soixante-dix •* neuf évêques des trois royaumes francs.—Le plaid de Boiteuil ne fut composé, à dire de Frédégaire, que des évêques et des barons de la Bourgogne, à la tête desquels se trouvait Warnachaire, maire du palais. — Les décrets du concile et les décisions du plaid furent confirmées par un édit du roi

Montesquieu, attribuant à cette double réunion des principaux et des plus considérables de la nation française une influence décisive sur la réforme de la constitution nationale y dit : l'On avait vu auparavant la nation donner des marques de patience et de légèreté sur le choix et la conduite de ses maîtres; on avait vu régler les différends de ses seigneurs entre eux, et leur proposer la nécessité de la paix; mais, ce qu'on n'avait pas encore vu, la nation le fit pour lors : elle jeta les yeux sur sa situation

tioû actuelle; elle examina ses lois de sangfroid; elle pourvut à leur insuffisance; elle arrêta la violence; elle régla le pouvoir... Dans cette crise, elle ne se contenta pas de mettre ordre au gouvernement féodal, elle voulut aussi assurer son gouvernement civil; car celui-ci était plus corrompu que l'autre, et cette corruption était d'autant plus dangereuse, qu'elle était plus ancienne et tenait plus, en quelque sorte, à l'abus des mœurs qu'à l'abus des lois...

c L'histoire de Grégoire de Tours et les autres monuments nous font voir, d'un côté, une nation féroce et barbare, et de l'autre des rois qui ne leur valent pas moins. Ces princes étaient meurtriers, cruels, et violents, parce que toute la nation était païenne. Si le christianisme parut quelquefois l'adoucir, ce ne fut que par les terreurs que le christianisme donne aux coupables. Les Églises se défendirent contre eux par les miracles et les prophéties de leurs saints. La royauté n'eut point de sacrilège, parce qu'ils redoutaient les peines des sacrilèges; mais d'ailleurs ils commirent, ou de colère ou de sang-froid, toutes sortes de crimes et d'injustices, parce que ces crimes et ces injustices ne leur paraissaient pas la diminution de la divinité si présente — Les Francs souffraient des rois meurtriers, parce qu'ils étaient meurtriers eux-mêmes; ils n'étaient point frappés des injustices et des rapines de leurs rois, parce qu'ils étaient rapineux et injustes comme eux. W f

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

avait bien des lois établies; mais les rois les rendaient inutiles par de nouvelles lettres, appelées préceptes, qui renversaient ces mêmes lois : c'était à peu près comme les rescrits des empereurs romains, soit que les rois eussent pris d'eux cet usage, soit qu'ils l'eussent tiré du fonds même de leur nature. On voit, dans Grégoire de Tours, qu'ils disaient des meurtres de sang-froid, et faisaient mourir des accusés qui n'avaient pas seulement été entendus. Ils donnaient des préceptes pour faire des mariages illicites; ils en donnaient pour transporter les successions; ils en donnaient pour épouser des religieuses. Ils ne faisaient point, à la vérité, les lois de leur seul mouvement; mais ils suspendaient la pratique de celles qui étaient faites. — L'édit de Chlotaire redressa tous les

L'élection et la juridiction des évêques, l'autorité des juges royaux à l'égard des clercs, la réduction des impôts, l'état des juifs, le choix des juges, les préceptes, les concessions obtenues du prince, les pertes prouvées par les leudes durant les troubles qu'avait fait éclater la mort de Théodoric, étaient les principaux objets sur lesquels avaient porté les délibérations du comte et du plaid.

L'édit de Rothaire établit :

Que les canons de l'Église seraient à l'avenir religieusement observés;

Que les évêques seraient élus par le clergé et par le peuple; mais qu'ils ne pourraient être consacrés qu'après l'autorisation du prince;

Que nul évêque n'aurait le droit de désigner ni d'instituer son successeur;

Qu'aucune protection, même celle du roi, ne pourrait dispenser les clercs de l'obéissance envers leur évêque ;

Que les clercs ne seraient pas soumis à la juridiction des juges ordinaires, même en matière civile, et que les procès entre les laïques et les clercs seraient portés devant un tribunal mixte, composé de juges ordinaires et de commissaires nommés par l'Église;

Que l'évêque serait appelé à participer au jugement de toutes les causes où l'état d'homme libre serait disputé à un affranchi;

Que nul ne serait institué juge dans une province où il serait étranger (cette clause avait pour but d'empêcher les commissaires que les rois envoyaient dans les provinces d'y exercer l'autorité judiciaire à l'exclusion des juges du lieu);

Que nul ne pourrait être condamné sans avoir été entendu;

* C'était mit à mort « l'indigne qui s'opposait à la justice ou qui se refusait à obéir à la loi ».

Que toutes préceptions royales pussent épouser des veuves, des filles et des religieuses seraient considérées comme nulles, et que ceux qui les demanderaient et en feraient usage seraient sévèrement punis;

Que les parents seraient toujours appelés à succéder selon l'ordre établi par la loi ;

Que les juifs seraient privés de toute action juridique contre les chrétiens;

Que toutes les concessions royales étaient irrévocablement acquises à ceux qui les avaient obtenues;

Que tout leude et tout fidèle qui aurait éprouvé quelques pertes pour s'être déclaré du parti de Ghislaire après la mort de Théodoric recevrait une équitable indemnité.

Enfin des clauses particulières défendirent que les troupeaux du roi fussent menés dans les forêts des particuliers; et d'autres clauses remirent au peuple un nouvel impôt qui avait été récemment établi ¹, et décidèrent que les péages et les autres redevances (augmentés sans doute afin de soutenir les finances de la guerre) seraient réduits à ce qu'ils étaient avant la mort de Gontran, de Chilpéric et de Sigebert.

Révolte de la Bourgogne transjurane.— Conspiration et mort du roi Sigebert.
[615-616].

Tant de concessions faites par un roi devenu aussi puissant que Ghislaire montrent qu'il sentait le besoin de se concilier l'affection de ses nouveaux sujets, et font penser que, malgré le silence des auteurs contemporains, l'établissement de son autorité éprouva dans quelques provinces de sérieux obstacles.

La Bourgogne était le pays où la famille de Théodoric avait conservé le plus de partisans. Les Bourguignons voyaient avec déplaisir l'indépendance et la nationalité de leur pays se perdre par la confusion avec le royaume de Neustrie, que depuis longtemps ils étaient habitués à considérer comme un État de peu d'importance. Une révolte éclata dans les

provinces transjuranes. Le duc Herpon, que Ghiotaire en avait nommé gouverneur, fut tué en combattant les révoltés. Frédégair désigne, parmi les instigateurs de cette rébellion, le patrice Alethée, qui, en trahissant Brunehaut pour Ghiotaire, avait déjà sans doute une secrète pensée. Ge patrice, descendant des anciens rois de la Burgundie détrônés par les fils de Gbiovis, projetait de remonter sur le trône dont sa famille avait été précipitée. L'évêque de Son,

fk^ ObieumqnesensnsnoTUs£mpî^addJtu8CSt,utarpopnloreola-
maïusjnsu inquisiione miserieordiier emendetar. {Sdic}tum Chlotarii rt-
gis, AH. 8.)

LIVRE 11, CHAPITRE XL

^Leodemon, étiit son ami et le confident de ses 'dewrins. Lear conduite fat si prudente, et leurs iotrigiBes «e cachèrent sous tant de voiles, qu'à la nioit d^Herpon aucun soupçon ne les atteigoi. tSbIotaire, qui, pour èlre plus à portée de réprimer la rébellioi , était accouru dans la niaiM>n •" royale de Marlhdm, en Alsace, investit même Aiefbée de la dignité que la mort d*Herpon laissait ^vacante.

Aleihée profita de sa position nouvelle pour acerottre le nombre de ses partisans. Bientôt, dans son aveuglement, il crut qu'il ne lui restait que peu de chose à faire pour se saisir de la couronne, olget de 'SOilaMbition. Renvoya révêqueLeudemon auprès delaretile Berthrude, princesse douée de rares vertus, mais d'un esprit simple et crédule. Leudemon •dit k la reine: «Une révélation du ciel m'annonce '«que le roi Ghiotaire mourra dans Tannée. Je vous '«engage, 6 pieuse reine, à faire transporter dans .«la ville de Sion, pour les y mettre en sûreté, vos .a joyaux précieux et vos trésors. Le patrce Aletbée, «qui, sorti de la race royale des Boui^uignona, «pourrait seul, après Gblotaire, s'emparer du '« royaume) est disposé h répudier sa femme, afin «de vous épouser et de vous maintenir sur le -^c trône...»

La simplicité de la reine, sur laquelle Leudemond avait compté, fut ce qui le perdit. Cette princesse n'eut pas plutôt entendu la fatale prédiction, que, sans écouter la suite des propositions que l'évêque avait sans doute à lui faire, elle jeta des cris de désespoir, et, fondant en larmes, se retira dans son appartement pour s'abandonner à sa douleur. L'évêque déconcerté prit la fuite et se réfugia à Luxeuil, dont il lui fit plus tard obtenir son pardon du roi.

• Ghiotaire se trouvait alors en Bourgogne dans la maison royale de Massolae K

* H y manda le patrice Alethée, qui y vint, ignorant sans doute ce qui était arrivé à Leudemond. Une assemblée de leudes fut convoquée pour juger le coupable, et le patrice, convaincu de trahison, fut mis à mort.

Ghiotaire reanonce au tribut des Lombards (616J).

Ghiotaire défendit les intérêts extérieurs de la nation franque moins heureusement que la reine Brunehaut.— On a vu que, durant sa régence, la veuve de Sigebert avait réussi à maintenir les Lombards tributaires des Francs austrasiens. — Comme convenu, il est vrai, par Waroacbaire, maire du

* La situation de ce palais a été longtemps inconnue. L'abbé Cebeuf a prouvé qu'il avait existé dans le Yffieux de Masisy, à nos Bordes de Seot.

Hut. de France. t. u.

palais de Bourgogne, par Gondeland, qui, en Nequie, avait succédé au maire Landry, et par Ghuc, qui remplissait sans doute une des hautes fonctions du royaume d'Austrasie, Ghiotaire consentit, moyennant un paiement unique de trente-six mille sols d'or, à remettre aux Lombards le tribut annuel de douze mille sols d'or qu'ils payaient aux Francs depuis leur traité avec Childebert. Les trois leudes qui décidèrent le roi à cette concession peu honorable avaient reçu chacun ; des députés Lombards, mille sols d'or. — Les historiens contemporains ne disent pas si, dans cette occasion, le roi des Francs rendit aux peuples qui cessaient d'être

ses tributaires, les villes d'Aoste et de Suze, remises autrefois au roi Gonlhran comme gage et garantie du tribut.

. Mort de Berlfarude. Dasobert, fils de Ghiotaire.— Traditions populaires et merveilleuses. — Le tombeau de saint Denis (616-620).

Deux ans après la folle tentative d'Alethée, la reine Berthrude mourut. Ghiotaire prit une troisième épouse nommée Sichiide, dont il eut un fils qui reprit le nom de Gharibert. A peu près à cette époque, survint la mort de Mérovée, fils d'Haldethrude, et Dagobert resta l'aîné des fils de Ghiotaire.

Le roi des Francs avait confié l'éducation de Dagobert au vénérable évêque de Metz Arnulf, que nous connaissons sous le nom d'Arnould. Cet homme, docte et pieux, avait à développer quelques brillantes qualités, et surtout à dompter le caractère hautain, farouche, impétueux de son élève. Il ne paraît pas qu'il y ait réussi. Les traditions populaires, recueillies dans le panégyrique qu'un moine de Saint-Denis, presque contemporain de Dagobert, a tracé de ce fondateur de son monastère, semblent prouver que la nature ardente du jeune prince avait été rebelle aux exhortations du saint évêque.

Dagobert venait d'atteindre sa seizième année. Il croissait en vertus comme en âge, dit le moine de Saint-Denis, et il donnait par ses actions l'exemple que l'on trouverait en lui un excellent roi. Ghiotaire avait placé près de son fils, pour traiter les affaires sous ses ordres et lui en montrer le nécessaire, un certain Sadrégésile, d'une fidélité éprouvée, à ce qu'il croyait, et à qui il avait confié le duché d'Aquitaine. Sadrégésile, enorgueilli de sa dignité, et travaillé, soit par l'orgueil, soit par quelque mécontentement, souffrait impatiemment les heureux progrès de Dagobert... Sa secrète inimitié ne parut d'abord que par ses mépris répétés envers le fils du roi. Alléguant l'âge de Dagobert, il disait qu'il ne fallait

pis qu'un jeu de homme, encore une expérience, pût devenir insolent par la « commission des grands du trône, ni que Teiercice d'un pouvoir acquis de trop longue heure le détournât du travail et de l'étude... Dagobert fut informé de ces propos... Il saisit avec empressement la première occasion de châtier son insolence... Un certain jour le roi Glotaire partit au loin pour la chasse. Dagobert et le duc Sadrégésile restèrent à la maison. Le jeune prince invita le duc à dîner avec lui. Sadrégésile, bien éloigné de soupçonner ce qui devait arriver, traita Dagobert avec légèreté, et ne rendit point à son seigneur futur, que dis-je ? à celui qui était d'un seigneur, les honneurs qui lui étaient dus » Dagobert, lui ayant présenté la coupe trois Sois, cet homme insolent la repoussa, comme si elle eût été offerte, non par son seigneur, mais par un compagnon, et à mauvais dessein. Alors Dagobert irrité s'écria : « Je connais tes projets. Tu es infidèle envers mon père ; tu me regardes moi comme un « rival et tu traites mes compagnons les plus fidèles « comme des ennemis ; mais je sais aussi qu'il ne faut « pas supporter long-temps les outrages d'un servi » leur, de peur de laisser croître son orgueil en attendant à le punir. » — Et , après avoir fait battre de verges Sadrégésile, il lui fit aussitôt couper la barbe, ce qui était alors le plus sanglant des affronts...

« Glotaire étant de retour, Sadrégésile lui raconta en pleurant ce qu'il avait souffert et par qui il avait été déshonoré. Le roi, touché des injures de son duc, se répandit en menaces furieuses contre son fils, et ordonna qu'on le fît venir. »

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut préalablement on autre récit du moine de Saint-Benoît-Denia, relatif à une aventure arrivée à Dagobert peu de temps auparavant.

« Dagobert, dit-il, ayant atteint l'âge de l'adolescence, s'amusait à la chasse, suivant la coutume des Francs. Il résolut un jour de courre un cerf. Le cerf, aisément lancé, s'efforçait, avec l'agilité qui lui est propre, d'échapper aux troupes de chiens aboyants qui le poursuivaient. Il traversait, en fuyant, les forêts, les montagnes et les fleuves. Vaincu enfin, il s'arrêta au lieu qu'on appelle Quatalliac, à cinq milles environ de la ville de Paris... En cet endroit, du temps de Domitian, le bon Denis,

évêque de Paris, et avec lui Ruatloque et leutbère, l'un prêtre^ Taire diaire, avaient été mis à mort pour le nom du Christ. Une pauvre mère de famille, nommée Catulle, les y avait ensevelis en secret, n'osant le faire publiquement. Blé avait marqué l'endroit, afin qu'il fût reconnu de ceux qui viendraient après elle. Quelques possesseurs y avaient été attachés par les vœux du prédécesseur» de Clotaire, à cause de crimes continuels

qui s'y faisaient mais ce terrain appartenait non à l'évêque de Paris, qui le donnait en bénéfice^ se^ km son bon plaisir, à quelqu'un de ses vassaux; et ceux qui en obtenaient la jouissance, ne « inquiétant pas de la sainteté du lieu, ne songeaient qu'à en tirer pour leur propre compte un gain terrestre; aussi ce lieu était-il si négligé. Une vénérable petite chapelle, construite, dit-on, par sainte Geneviève, couvrait les corps de ces grands martyrs... »-^ Le cerf, après avoir erré longtemps dans le bourg, entra dans cette chapelle et s'y réfugia. Les chiens le pressaient; mais, quoique la porte fût restée ouverte, quoique nul gardien n'empêchât l'approche, ils n'entraient pas: les saints martyrs ne souffrirent pas que leur demeure fût souillée par l'entrée d'animaux immondes. Aussi voyait-on le cerf tranquille dans le sanctuaire comme dans un asile assuré, et les chiens indiquant sa présence par leurs aboiements, mais se reposant de l'entrée par une puissance divine. Dagobert, à ce spectacle, fut saisi d'étonnement, d'admiration et de respect. Il se relira pénétré d'un grand amour et d'une profonde vénération pour les saints...»

Revenons au dénoûment de la querelle du jeune prince avec Sarrégésile.

«En apprenant les menaces de Clotaire, Dagobert, qui ne devait ni ne pouvait résister, jugea qu'il lui était au moins permis d'éviter la colère de son père en se retirant dans l'Eglise de Catuliac. Il prit la fuite et courut en hâte là où il était autrefois réfugié le cerf que lui-même poursuivait. Ce fait lui faisait croire que les saints martyrs qui avaient repoussé les envahisseurs de leur sanctuaire le protégeraient aussi contre le courroux du roi...

«Ghtotaire, apprenant que Dagobert était allé se mistre sous la garde des saints, fut encore plus irrité, il envoya des soldaU, avec ordre de arracher de son asile et de ramener devant lin. Lea soldats partirent; mais, arrivés I un mille environ du lieu saint, ils se sentirent arrêtés par une paissance inconnue et rerinrent raconter au roi Ilibstacle qui s'était opposé à rexécution de ses ordres. Ghiotaire refusa de les croire, et prétendit qu'ils avaient élé retenus par leur intérêt pour son fils. Il envoya d'autres satellites, qui, ayant éprouvé le même sort, revinrent lui faire le même récit. Sa colère s'en augmenta, et il résolut d'exécuter lui-même ce <|u'il n'avait pu faire' par ses soldats...

«Cependant le jeune Dagobert, humblement prosterné au pied du tombeau des martyrs, avait été tout i coup saisi d'un profond sommeil. Pendant qu'il dormait couché dans le sanctuaire , trois hommes, remarquables par la beauté de leur corpa et la Uancheur de leurs vêtements, lui apparuroit Stupéfait, ii les considérait avec attention. L'mt

LIVRB II, CHAPITRE XL

tu

Bl

d^irax, qpi, ptr «m frMC ehMTê et son aspedfé» néritable/seiiiMAit MHRpasMr en aoierlté née ecmt* garnis, hil dit ! < Apprend», é jenaé homme, qoe «Boos MHNmes Denis, Rustique et Éteuttière, qni «etotts sooffeft le mtrtyre poor le nom dn Clirist, « et dont les corps sont ici déposés. La petitesse et « la pantreté de cette maison et de notre tombeau , «ont obscurci notre renommée. SI tn nous promets « dlionorer notre mémoire et d*oraer ce lieu , noos «te délirrerons des angoisses qui te pressent...»

«Dagobert, réjoui par ce discours, fit vœu d'accomplir ce qoe les martyrs désiraient

«Gependant Qhlotaire s'approchait suhi de beaucoup de gens; mais la puissance dirine fait ce qu'il lut platt sur les rois comme sur les autres hommes. Lui qui avait reproché à ses soldats leur immobilité, devint Immobile a son tour; il vit, quelque puissant qn*il fbt, quil devait céder a d'autres encore plus puissants. Les martyrs protégeaient ainsi le fugiiiPet écartaient ses ennemis de leur sanctuaire. Ghiotaire, vaincu par ce prodige, se dépouilla de son courroux , et , redevenant pour son fils un vrai père, lui pardonna sa faute... Apnt alors recouvré la liberté de marcher, il se rendit i l'église des saïftU matlyr*, ec, cveod'hnmfoles prières, adopta pour patrons ceux dont il venait d*éprouver si ctairemem le pouvoir <,... »

* ne de ûagoèert Ar.— Le moine Inconno antenr de It Fie de Dagoberti^t lon^-tempu pané ptnit un contemporain de ce roi des Franc; malt un examen plut approfbiidi de son otvLttt a démontré que, ail a?aK pu reeoëillir lea réciu de quelques penonnaji^ea ayant reçu noua le rè^ne de Chloiaire II et de ton fila, H n'avait lui-même existé que dans le uécle sui- Yant. On ne rftrou?e dans son ouvrage, partout on H est purement historique, que de lon^s passages du chroniqueur connu sous le nom de Prédégaire , et ces passages tt*ont subi aucune altération.—* Sauf les détails relatifs à son monastère, dit M. Guixot dans sa Collection des mémoires relatifs à i'Mstolre de France, le biographe de Dagobert n'a guère ajouté, au récit de ses prédécesseurs, que des fables piéusea ou des anecdotes peu authentiques ; et la plupart des historiens modernes, érudits ou philosophes, en ont conclu qu'il était peu digne d'attention. Nous sommes fort loin de partager leur dédain. L'histoire de la Grèce et de Rome n'est aussi, et pendant plus d'un siècle, qu*un recueil de fables^ de légendes, d'anecdotes incohérentes et converties par lea narrateurs en aventures merveilleuses. Ces croyances du berceau des peuples, ces monuments de leur vive et naïve crédulité sont-ils moins curieux ^ étudier que les événements clairs et certains de leur carrière politique? Comprendrions - nous même les temps historiques de Pantiquité si les temps mythologiques nous étaient inconnus? Et par quelle absurde bizarrerie traiterions-nous la mythologie des peuples modernes avec une indifférence oq un mépnis que ne nous inspire point celle des anciens? Ce sont des fables sans doute que la chasse de Dagobert, jeune ent^re, auy environs

de Saint-Denis, et l'asile que trouve un cerf dans la chapelle du saint , et le miracle qui, plus tard, y défend le prince lui-même di; courroux de son pèreL^Mais, indépendamment de leur mérite poétique, ces fables nqm inairuisiefiL de l'état des esprits et des mœurs bien mteax que ces chroniques sans miradea, où riau ne se trouve, ai ce u*e\$t quelques dates et quelquea Doms. t

Cette trtdiloo fiabulONse conaerve aass doute to ponvenir d'une aveaturt véeUe.~Ghlotaire, en es** vo]nqt deux ibis des soldats à la poursuite d*uii fifs qu'il jugeait coupable et rebelle, peuait bien qu'il était impossible que dans cette ciroonslaoee une puissance divine le défendit contre son père. Il appréciait sans doute à leur jusie yaleur iee excuses que présentaient ses soldats pour ne pas être obligés de violer un asile consacré, ou pourvue pas s'exposer au ressentiment d'un prince qui, dès sa jeunesse, annonçait de si ardentes et si implacables passions.

Ghiotaire pardonna donc au (Ils qui devait être son héritier , et auquel il allait prochaine-^ ment remettre Tadministration d'une partie de ses États.

On conçoit les motifé qui le déterminèrent; mais on voudrait trouver aussi dans l'bistoire contemporaine la preuve que, de son côté, Dagobert accorda un généreux pardon au duc Sadrégésile. Malheureusement il y a des motifs de croire le contraire; car peu de temps après Tsvénement do Dagobert au trône, des hommes, qui restèrent inconnus parce qu'on ne les rechercha point, assas* sinèrent ce vieux duc, qui avait eu Tamllié et la confiance de Chloiaire. Ses fils furent ensuite dépouillés des bénéfices que leur père avait pus* sédés, et qu'on se hâta de rattacher au domaine royal.

Arnulf et Pepîn. — Chlotaire associe son fils I la royauté. Daoobert roi d^Ausirasia (622-028).

Les leudes austrasiens qui, sprès la mort de Théodebert II, avaient donné l'Austrasie à Ghiotaire, reconnaissaient pourehéfé Arnulf et Pépin, surnommé de Landen.

Arnulf était né de parents distingués par leur rang et par leur fortune. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'était fait remarquer par sa pénétration et par sa mémoire. Il s'était appliqué avec succès à l'étude de toutes les sciences connues de son temps» Il était profondément pieux ; mais malgré sa piété, il n'embrassa pas d'abord l'état ecclésiastique, et il mena la vie active des leudes francs. Théodebert, qui le comptait parmi ses plus braves et ses plus fidèles, lui confia le gouvernement de six provinces, et ensuite, si Ton admet la supposition de quelques historiens, la haute dignité de maire du palais. Dépossédé de cette charge par la mort de Théodebert , il tourna toutes ses pensées vers la vie religieuse, et ayant été éli, en 614, évêquedo Metz, il accepta cet évêché, auquel le roi Chlotaire joignit bientM, ainsi que nous l'avons dit, Téducation de son fils DagvAert.

I Pépin , né sur les bords de la Meuse, dans la co««

FRANCE HISTORIQUE ET, MONUMENTALE

trée qui a reçu depuis le nom de Brabait, se faisait rémarquer par une équité inflexible et par une profonde piété. Également fidèle au rot et au peuple, «il élitfeni«e ànunntehir d'un esprit judicfeuy te qui ap|>ar<enalt à lun et à l'autre, sans jamais s'attacher, pour Tavanliage du peuple, à entreprendre sur le droit du roi, ni s'appliquera élotifFeren Paveur" du roi la justice duc au peuple; car il préf^it le Seigneur, roi souverain , aux rois des hommes, et il savait que la volonté divine défend d'adorer la face des puissant», et de tenir compte, dans les jugements, de la richesse ou de la pauvreté;^.» Aussi mt-»il souvent en opposition avec Ie3 leudes et avec les rois qu'il servit successivement, Thcodebert, Ghlotaire et Dagobert. Il eut à supporter de ses contemporains tous les chagrins que fégôisme blessé, la méchanceté jointe à Tenvie peuvent susciter à la grandeur d'âme; mais il. combattit avec.couragi^ pour. la justice et pour son pays. La connaissance proFondie qu'il possédait des besoin&de l'Âustrasic et du caractère des hommes destinés à servir d'instruments à sa politique assurèrent à ses plans on succès dont les résultats se firent sentir jusqu'après sa mort. Une certaine fraternité de^énie, une égalité d'influence ^litique, et pent-^lfe-ausAÎ les liens du sang, contribuèrent à resserrer Tunion qui existait entre Arnulf et lui^ Pépin reconnaissait dans son ami une supé-

' Fie de Pepinnle-Fieux^ par un auteur anoiymc quia vécu eütre le m* et le xi® «ièce. — CoUeiiion Guiwi^ t. n*

' Un auteur aUe<oaiktr M. Gcor{;p-^enH P£rtz, dans son Histoire des maires du palais, expose de la manière suivante ieR plans poUiiqies dooi. Pépin de Laudea el Artiulf pourituivireni re\écu(ion :

« C'est d'après un plan bimple et bien déterminé qii'AmuIf et Pépin, encore atiacliés à Tbéodebert comme leudes, travaillèrent à rendre la situation de leur paya plus beureuite. il ne convenait point de rétablir cette confédération libre qui avait existé dans rorigine entre les Francs; c'eAt été fonder la constUntton de l^tat sm* une distinction entre ceux qui dtatem Francs e^ ceux qui ne Tétaieit pas, et pail^ conséquent opposer up obstacle .invi.icible au développement d'une libér.é (jén:rale; c'eôl éié plonfjer lu ft)üile nombreuse de ceux c|Hi se p^rta^eaient le pouvoir dans un abîme d'liôsti:irés salis fin, et rendre le pays entier pins désert qu'il ne l'avait encore éi6 jusqu'alors. Aiiiki, ce ^^Xl paraisaKit à désirer, ce n ctaît pas un renversement, mais uie amélioration seulement de l'orf^anisation alors en vif^ueur. Une sorte de politesse introduite à Is cottr avait assi^aô au» AUemaids et aai Gaulois distin^iféa fvur leurs talcnia.uue place auprès et même au-dessus des. Francs. Celte innovation préparait une fusion entre les différents peuples; mais la faib^sse des Mé-rôvinf^iens aVait amené une complète anarchie et une inéerfirnde qui s'étendait â tous las droits ei ft tons les devoirs des sujets, tant à Têtard les. uns des^autres qu'à" rér,ard du roi. La yi{çupur des peuples n'était point encore anéantie; on ne concevait pas même le despiOlisme. Il ne rs-iait donc aui l<iutes.q<e ralternatife de se diviser en un grand nombre de compagnies dispersées au hasard, ou de se soumettre à une royauté forte, mais subordonnée aux lois. Pépin et Arnnif n'avalent pas à choisir; ils n'hésitèrent point 5 se ranger du ûM 4n liOR dri»iC; et^ par un 9agq eui-plui dH moye^is qiriU î^i^ieiu ^ \f^w di<jy>si<rr>n. -ju

riorité de connaissances acquises, qu'il savait met^ trq à profit en le consultant fréquemment. * Les conseils de ces deux hommes ^abîleB, autant

q\$ie le désir de faire cesser les soirdea «gitationa . qui troublaient TAustrasie, décidèrent, en 623, le . roi des Francs à envoyer régner i Mets son fils . Dagobert, auquel il donna Pépin pour maire du palais.— ^En associant son fils à la royauté, Gbiotaire avait un double but; il voulait satisfaire et occuper rinquiite ambition de Dagobert, et il cherchait à . contenir Tindocilité des Austrasiens; mais, pour rompre le moins possible Tunité , si péniblement . rétablie, de la monarchie franque, en reconstituant le royaume d'Austrasie, il en retint près de la moitié sous son gouvernement. Vaine politique! les Austrasiens ne voulaient pas que le nouveau royaume fût moins étendu et moins puissant que Tancien. Une sorte d'opposition patriotique se forma, s'accrut et réclama, enjnençant, la restitution de tout ce qui avait autrefois fiait .|>artie de rÀustrasie. Dagobert iuL-même se fit le chef de cette opposition. Appelé par son père à la maison

devinrent les bienfaiteurs de leurs concitoyens et les pacificateurs de leur pays.

< La source de tous les maux Mtla prépondénnoe des liw> des attachés au roi ^ prépondérance (\vâ capotait sur Tindispensable nécessité ide leur secours. Ceite nécessité, dans un temps où l'État n'était environné que de voisins faibles, venait uniquement des discordes et des haines implacables qui agitaient la mfii^on de Cblotaire. Ces discordes et. ces haines, depuis la mort de Tbéodoric, étaient produites par l'ambitioa de Bruoeheu(. Il n'y avait, à espérer d'elle ni paix ni bonheur poi^r le }viys, du moins pour l'Austrasie, dont les grands, vaincus après une vif^oureuse résistance, avaient fini par être victimes de sett persécutions vindicatives. Ainsi, dès lecouimeocement de Tannée 613, la réunion de tous les Francs sous Chiot aire II. était l'unique voie popr parvenir à une félicité {générale. Cette réunion fut opérée par Arnulf et Pépin. Leur première démarche fut de se donner au roi de Netutrie, et cette soumission, jointe k ta supériorité de leiuw lumières, leur assur^ Vinfluence la plus décisive sur le npuveau gouvernement. Ils surent profiter des avantages que leur of-fraient . pour Tcxéruiion de leur plan la réunion de trois corps de leudrs sous un teul maître, et la posse-skion de tous les biens et de, tous les reve-

nus des Mérovingiens¹ ns. 11 est vrai que l'esprit farouche des leudes était loin de s'être apprivoisé; mais la paix rendait chacun deux moins nécessaire, et ils étaient forcés à la modération par l'impossibilité d'échapper à la peine ou d'obtenir un salaire en se retirant auprès d'un autre roi. Cbloyaire était plus en état de répandre des faveurs qu'auparavant, et ces faveurs avaient acquis un plus haut prix, des lors qu'elles n'étaient plus arrachées par des menaces, mais dues à la pure (générosité du prince. De plus, il était facile d'employer un corps de leudes contre un autre corps; c'était un résultat nécessaire de leur organisation ; car chacun de ces corps continuait à fournir un tout à part soumis à un maire du palais unique, c'est l'idée de la division des trois royaumes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne, idée enracinée par une si longue suite d'hostilités, avait jeté de profondes racines dans les esprits des leudes pour s'effacer en peu de temps. C'est ainsi que s'accrut le pouvoir royal. Les leudes furent placés dans une heureuse dépendance, et l'on vit pour la première fois la vaste contrée qui s'étend depuis les Vosges jusqu'à l'Elbe présenter l'aspect d'un territoire réuni. •

LIVRE II, CHAPITRE XL

royale de Clotaire < , pour épouser la princesse Gomatrude, tofave de la reine Sigeberte, il ne craignait pas, au milieu des fêtes de son mariage, de réclamer, comme s'il en eût été dépouillé, toutes les anciennes possessions de l'Austrasie qu'il prétendait s'être appropriées. Le roi refusa d'abord; mais Dagobert ayant insisté, il consentit, d'après les conseils d'Arnulf, à prendre pour juge de ce grand litige quatre arbitres choisis parmi les leudes et les évêques austrasiens. Ceux-ci décidèrent suivant leur intérêt national, et Clotaire se vit forcé d'abandonner à son fils les pays situés au-delà des Ardennes et des Vosges; il garda seulement les cités de la Provence et celles de l'Aquitaine.

Mort d'Arnulf. — Projets supposés de Goda. — Sa mort. ~ Suppression de l'office de maire du palais en Bourgogne (626).

Ghlotaire s'était sans, de suite repenti plus d'une fois de l'improprement
 ei^gen^eqt qui toi avait fait rendre viagère et inamovible la dignité de
 maire du palais de Bourgogne. — Warnacbaire étant mort, son fils Godin
 conçut le dessein bardi de s'emparer, à titre héréditaire, de la dignité que
 son père n'avait eue qu'à titre de viager, et, afin de mieux assurer le suc-
 cès de sa tentative, il^ épousa sa belle-femme Bertbe, dont la nombreuse
 parenté. devait soutenir et favoriser son ambition. — Mais Gbiouire soup-
 çonna ses projets* U prit le prétexte de punir une union que les lois de
 l'Église faisaient considérer comme incestueuse, et il ordonna d'arrêter
 Godin pour le mettre à mort, conformément à un décret de Chilbert 2. •
 — Godif, pris à l'improviste, chercha un refuge à la cour de Dagobert. Ge-
 lui-ci intervint. Sur la demande de son fils, Ghlotaire parut consentir à
 oublier ce qui s'était passé, à l'condition que l'imprudent Godin répudie-
 rait la femme de son père et ferait dans plusieurs lieux publics le serment
 qu'il ne méditait contre son roi aucune trahison.— Godin y consentit;
 mais Bertbe s'indigna de la répudiation dont elle était l'objet, et, afin d'
 se venger, révéla à Ghlotaire tout ce qu'elle savait des projets auxquels
 elle avait été associée.— Éclairé sur le danger qui le menaçait, Ghlotaire
 envoya aussitôt aux leudes qu'il avait dirigés accompagner Godin
 dans les lieux saints, où le serment devait être prêté, l'ordre de tuer ce
 malheureux. Cet ordre fut exécuté aux environs de Chartres au moment
 où Godin, n'ayant aucune

1 Clichy* près de Paris.

* Ut Buunt sibi adest cootuoio axsrara panis «iL Si quis moren post-
 maoseperit, inoràein iocviTat— Micf. ChUdè^

• A Saiat-léon de Soissons, à Saint-Denis, près de Paris, S. f. l. shiC-
 AHian d'Orléans et S. HslauMartin de Tours.

défiance, allait se asseoir à table avec ceux qui l'assassinaient.

Cependant Ghlotaire avait convoqué à Troyes les leudes et les
 évêques de la Bourgogne, en annonçant l'intention de soumettre à leur
 élection le choix d'un nouveau maire; mais ses partisans avaient secrè-
 tement agi auprès des membres du plaid. Ceux-ci, d'une voix unanime,

supplèrent le roi de permettre qu'aucune élection n'eût lieu, afin qu'ils fussent à l'avenir autorisés à traiter directement avec lui des affaires qui les intéresseraient. Ainsi, conformément au vœu secret de Ghislaire, mais contrairement à sa volonté apparente, fut temporairement abolie en Bourgogne la charge de maire du palais.

Guerre contre les Vascons (626).

Les embarras suscités à Ghislaire par les réclamations des Austrasiens parurent aux Vascons une occasion favorable de se délivrer du tribut qui leur avait été imposé par Théodebert et Théodoric réunis. Ils se soulevèrent et prirent les armes; mais, après quelques succès obtenus sur de faibles garnisons attaquées à l'improviste, ils eurent à combattre l'armée des Francs, et furent vaincus. Toutefois, la victoire ne fut pas assez décisive pour que le roi Ghislaire put les forcer à reprendre le duc saxon Egginan, qui avait été chassé de la Vasconie durant la rébellion. Le duc gallo-romain Amaudus, qui, sans doute, n'y était pas resté étranger, resta paisiblement en possession du pays. Une sentence d'exil fut prononcée contre Palladius et son frère Sidoc, évêque d'Éause, qu'Egginan accusait d'avoir été les principaux instigateurs de la révolte; mais on doute que cette sentence ait été exécutée.

Guerre contre les Saions (627). — Défaite de Dagobert. — Bracon et Tictique de Chlotaire.

L'année suivante, et à la frontière opposée des États francs, éclata une guerre plus sérieuse. Gelit, qui fournit au roi Ghislaire l'occasion de signaler par un acte de courage héroïque.

Berthold, duc des Saxons, avait formé une ligue parmi les peuples d'au-delà du Rhin, afin de refuser aux Francs le tribut accoutumé. La jeunesse de Dagobert encourageait son audace, et il comptait sur une victoire assurée. D'abord, en effet, il obtint d'assez grands succès dans les provinces de l'Austrasie transrhénane.

Mais bientôt «Dagobert, ayant rassemblé une armée, passa le Rhin et attaqua les Saxons. Ceux-ci combattirent vaillamment. Dagobert reçut sur

sou casque un coup qui lur coupa un morceau de peau de la tête avec des cheveux. Son porter arme^, Adiira, qui se tenait derrière lui, ramassa le morceau tombé, Dagobert, voyant son armée repou? ,*r^»

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

mm

en désordre par Tennenri, dit ft ce jeune homme : «Emporte ces cheveux enlevés de ma tête, et cours «vers mon père lui annoncer ce qui se passe, afin « qu'il vienne à notre secours avant que notre armée a tout entière ne soit détruite. »

Adtira repassa aussitôt le Rhin, et rencontra au milieu de la nuit, à Glare, dans la forêt des Ardennes , le roi Ghiotaire qui s'avavançait avec Tarmée des Francs. Le messenger de Dagobert raconta au roi ce qui était arrivé, et lui remit le sanglant témoignage du danger et de la blessure de son fils. Clilotaire, saisi d'une vive douleur, se mit en marche avec son armée, sur-le-champ et sans vouloir attendre le jour. Il passa le Rhin au bruit des trompettes, afin d'annoncer au loin son approche, et il arriva ainsi au camp où les Austrasiens s'étaient retirés et retranchés.

Réunis et le cceur gai, le père et le fils se serrèrent joyeusement la main. Ils s'avancèrent contre Tennemi , et dressèrent leurs tentes sur les bords du Weser.

Le duc des Saxons, Berthoald, campé sur Tautre rive du fleuve, entendant un grand bruit parmi les Francs, s^adressa aux sentinelles franques, et leur en demanda la cause. Elles lui répondirent : « Le «roi Chlotaire est dans notre camp, et les soldats «se réjouissent de son arrivée. » — Berthoald , en éclatant de rire, leur dit: «Dans votre terreur, «vous mentez comme des fous. Nous savons que «le roi Chlotaire est mort, et vous dites qu'il est aavcc vous.» Mais Chlotaire rentendit, et, s'avavançant sur la rive, ôta son casque, dont les crins se mêlaient avec sa chevelure, et parut la tête découverte. Alors Berthoald reconnut le roi, et lui dit en se moquant : «Tu es donc ici, mauvaise rosse. » Chlotaire, indigné de cette injure, poussa brusquement son cheval dans le Weser et le traversa à la nage,

afin d'atteindre et de combattre le duc insolent.—Les Francs suivirent leur roi, et, guidés par Dagobert, passèrent aussi le fleuve malgré la profondeur de ses gouffres. Chlotaire, poursuivant Berthoald, lui portait de rudes coups. Berthoald, qui, malgré sa rébellion, éprouvait encore du respect pour le chef de la nation franque, lui disait : « O roi ! cesse de Frapper, de peur que je ne le tue. « Si tu triomphes de moi, on dira que tu as tué ton d serviteur, Berthoald le païen; mai si je tp tue, il y « aura un grand bruit parmi les nations de ce que le « vaillant roi des Francs a été tué par un serviteur. » Le roi n'écoulait pas ces paroles, et, frémissant de colère, continuait à attaquer vivement le duc rebelle, qui se défendait avec non moins de courage. Les cavaliers francs étaient encore bien loin en arrière; ils criaient au roi :« Courage, seigneur, « nous arrivons. » Le roi était accablé de fatigue. Il

avait traversé le fleuve avec ses Tètements et sa cuirasse, et Feau, pénétrant de toutes ptrta sea habits, les avait rendus très pesants. Gq>ettant, après un long et rude éombat, il rassembla ses forces et frappa Berthoald mortellement. EasuUe, ayant placé la tête du vaincu au bout de sa lance, il retourna vers les Francs...

Après cette victoire, le roi Chlotaire ravagea le territoire des Saxons, et en extermina presque tous les habitants, n^ laissant vivant aucun homme dont la taille surpassât la longueur de son épée. Il voulait, par ce terrible châtiment, montrer à la postérité combien avait été grande la perfidie des Saxons, ce que pouvait la nation des Francs, et i quel point est redoutable la colère des rois ^

Divisions & la cour du roi des Francs. — Flatd de CUCbf ((07).

Mort de CbloUire (628).

Chlotaire avait pour ses enfnts une vive affection; mais, durant les dernières années de sa vie, les querelles que leurs partisans se firent jusque dans sa cour lui suscitèrent de grands emhtfras. Son amour pour la reine Sichilde lut causa aussi 4e vifs chagrins; car son esprit cédait facilement aux inspirations de la jalousie, et il accueillait aans beaucoup d'examen les doutes qu'on chercliafc à lui inspirer sur la fidélité de la

reine, afin de nuire à son fils Charibert. Dans un de ses accès de jalousie, il ordonna, sans autre information, de tuer le jeune Boson, fils d'Audolène, comte d'StamfM, qui lui était signalé comme Tamant de SieblMe. Cependant il montrait toujours beaucoup d'EsMir à la reine, et, lors de l'association de Dagobert à la royauté, il avait composé à Chariberiune aulson somptueuse et digne d'un fils de roi.

En 627, d'importantes afRiires ayant ndeessiU la réunion des grands et des évêques du royaume des Francs, le roi convoqua à Clichy un plaid solennel où durent se réunir tous ceux de la Bourgogne et de la Neustrie. Profitant de la confusion qu'entraîne une si grande réunion d'hommes puissants, les serviteurs du duc iGgman, chef du parti nenstrien dévoué à Dagobert, assaillirent les domestiques et les gens de la maison de Charibert : dans le tumulte, Hermenaire, gouverneur du palais, hnt («é. Brodulf, frère de la reine Sichilde, ressentit vivement l'injure faite à son neveu. Assisté du jeune prince lui-même, il fit prendre les armes à tous les leudes qui étaient de son parti. On allait en venir

> Tous ces détails de la guerre contre les Saisns sont extraits de la ¹4 (ikigùUn i[^]. La l/Aruwifw à* Bréaépdrnt n'en feu aufoae ocatiM; mato l'aaieur des énum des rois francs en donne un récit conforme & celui du ouiM de Gainl - Denis, qui nous fura lire, saoms iai* avcuuies de saint Coloiabaa (vofa paus UIO)» dit fasIqMS Usditiss «s*, palaise conservée sous une forme épique.

LIVRE II, CHAPITRE XII

aux mains, lorsque le roi Cblolaire, informé de ce qui se passait « donna à iCginan l'ordre de se retirer avec les siens sur le mont des Martyrs (Montmartre), et d'y attendre son jugement.

Le roi fit ensuite prendre les armes aux leudes bourguignons, qui étaient restés étrangers à la querelle, et leur ordonna d'écraser celui des

deux partis qui voudrait attaquer l'autre. Cette sévérité suspendît la querelle, mais n'apaisa point les haines.

L'année suivante (en 628), et n'ayant pas encore prononcé sur le sort des meurtriers d'Hermenaire, CUotaire mourut d'une courte maladie. Avant de mourir, il eut à peine le temps d'appeler auprès de lui PejMn, nuire du palais d'Austrasie, et de lui recommander ses enFants. Sa vie et son règne, commencé au berceau, avaient duré quarante-deux années, pendant seize desquelles il régna seul sur la monarchie franque ; car l'autorité confiée i Dagobert sur TAustrasie avait plutôt le caractère d'une délégation de pouvoirs, d'une vice-royauté, que d'une souveraineté indépendante.

Cblotaire fut plus heureux qu'habile; quoique fils de Frédégonde, il montra plus souvent de l'bésitalioa que de la fermeté. Il fut cruel envers Brunehaul, et sa justice envers Godin manqua de loyauté et de hardiesse. On lui a reproché la mort de Boson , qui était peut-être innocent; le ouis-sacre de Gorbttts et de Sigebert, qu'il ne pouvait accuser d*atctiui crime; enfin l'épouvantable boucherie qu'il fit des Saxons vaincus. Ce qui n'a pas empêché no- Ire vieil historien Mézeray de dire : « Devenu monarque i, ce roi fut fort débonnaire et clément; bien éloigné de la cruelle et bruule fé-rocité de ses prédécesseurs; juste, pieux, instruit dans les bonnes lettres, et libéral, principalement envers les Eglises et envers ceux qui profes-saient la vie monastique. »

* Cette montagië, voitioé de Paris , eit Dommée fuir Frédegsire Mon-S'MercorH: par l'abbé Rilduln Mons-MartU; par Firoéoard Mon\$'Mttrtj-mim. Les écrivaini nodernet, adoplaatâ votatéancdecesé^'niotoiïics, r oBt placé ea conaécpeïiee : loit on temple de Mercure, soit un temple de Mars, soit un emplacement destiné au supplice des martyrs. D'après qaelqvas l^sendaires, saint Denis cl ses ceaipasnons y anraiaBC été décapités^ La mot marte on martre indiqua an tffiet im lieu deKtioé i l'eïécuUon des criminels. Plusieurs pierres druidiques, consacrées par des sacrifices humains, oût conmtfé)ieûométinarte,marte!,martne, tlnernede Paris, «tuéetiMra TBAiêi-de-Ville at Tésiise Salnt-Ërfaïs, al alwolissant 4 la place de Gr^va , autrefois lien de sopplioa, porte le nom dé rae du Mar-

troL ~ L*édiflce anlique qu*on siippoitait être mi temple de Mereors on de Mars eiistait encore dans le X* siècle. U Alt déuroit, en iM4, par un terrible ouragan qui dévasu toua les environs.— Des fouilles faites sur les lieui, en 1737 et 1738, et auiquelles assisui le urant abbé Lebeuf, eut prouvé que ce prétendu temple n*éuit quïm bâtiment renfermant les bains de quelque riche vUia f^Uo-romaine sitnitaurla montatM.

* H avait alors quatre mois!

CHAPITRE XII

DACOIBAT SBUL BOI DBS FEARCS.— CBAltULT BOI D'AQUITAIHÎ.

Crâaffod da roraomê d'Aqititalne.^llfort et Brodalf.-^Aétmdlntlofc de ta itioe Gomaibrade. - Cbaribert rai d'Aqniiaine. — Sa mait. —Sort de ta famille.— Kin du royaume d*Aqni:aiiie. — Adminii-

' traïkm pobleque cl conduite privée de Dagobert.— Retraite d*Ar- ■ulf. ^ DicgrSae lemporaire da Pépin. — Loi salique révisée. —Commerce , iodn>trle. — Fondation de Tabbaye de Sainl-Denk. ^ Relatloat avec IVoi-pIra ffmt, ^ Gmm contre Irt WenSdai. ^ Samoa.— Traité avec les Saxons. — Mauacre des Bulgares.— li^ Tolulioo chez les Vitigotbs.— Sulotila et Siienand.— Guerre contre les Vaiconas. -Sonmlsion de ce peuple. Gnenrt centre h» Bretons. — Jodicael. — Saint Élol. — Aodoin. — Reconstitution du royauma d'Auilrasie.*- Sigebert rot. — Naitsaoce de Cblovit II. ^ Plaid de €«rchas.^TMtaninit de Dafobert— Hart da fiafohcit. — Visian de rermite Jean.

HDeranSSSIl'aBSSS^ *ni

OréatloD dn r^fwmoie d*AqlntaiBS.— Mort de Bfedillf> Bdpw diaiion do la raine Goauibrude (62S-e3e).

En recevant fa nouvelle de la mort de Chlotaire, Dagobert se hâta d'envoyer en Neustrie et en Bourgogne des agents dévoués et habiles, afin d'attirer à son parti ceux des leudes qui auraient pu se ranger du côté de

Gharibert. Lui-même, réunissant l'armée auslrasienne, passa la Meuse et vint camper en Neustrie entre les villes de Reims et Soissons. Son arrivée fit, en Bourgogne, cesser toutes les irr[^] solutions des leudes et des évêques, qui le proclamé^{*} rent roi ; mais en Neustrie il fallut combattre. — Les partisans de Gharibert, excités par BroduIF, avaient pris les armes et réuni quelques troupes. Le succès ne fut pas long-temps douteux. BroduIF, hors d'é[^] tat de résister aux forces réunies de l'Austrasie et de la Bourgogne, donna lui-même le signal de cesser la résistance en se retirant avec son neveu au-delà de la liOijre. — Dagobert vainqueur fut aussitôt proclamé roi par les leudes neustriens.

Gharibert trouva en Aquitaine les chances de succès qu'il n'avait pas eues en Neustrie. Les peuples de la Gaule méridionale supportaient toujours avec dépit la domination des Francs établis dans la Gaule septentrionale; ils se montrèrent di8|)o\$és à lui donner d'efficaces secours.— Dagobert était seulement le quatrième roi de sa race qui eût réuni sous son sceptre la totalité de la monarchie franque. n craignit de donner naissance à une lutte qui aurait encouragé les tributaires d'outre-Bhin i se soulever de nouveau, et il consentit, d'après les conseils d'Arnulf et de Pépin à un démembrement que peut-être il ne lui eût pas été possible d'empêcher. Gooservant donc la Neustrie, la Bourgogne et l'Austrasie, ainsi que toute la France transrhénane, l'Auvergne et les cités de la Provence orientale, il abandonna à son jeune frère tout le territoire compris entre la Loire et les Pyrénées. Ce nou^{*}

FRANCE HISTORIQUE ET MONARCHIALE.

ipia M

veau royaume reçut le titre de royaume d'Aquitaine.

Dagobert parut accorder de bonne grâce à Gharibert cette part des États paternels ; mais il n'oublia pas que le courage et la hardiesse de BroduIF rayaient forcé à cette concession, et il attendit pendant trois années une occasion favorable de se venger de ce leude redoutable. Enfin, durant un voyage qu'il fit dans ses États, il rencontra à Latone (aujourd'hui Saint-Jean-de-Losne) Tonde de son jeune frère, qui, n'ayant aucun soup-

çon de ses mauvais desseins, n'avait pas cru devoir à son arrivée s'éloigner de la ville. Pendant toute la durée de son séjour, Dagobert ne témoigna rien de ce qu'il méditait; mais le jour même de son départ pour Ghàlons, à son lever, en entrant dans son bain ^vant l'usage, il donna l'ordre de tuer Brodolf; et, ce qui peint les mœurs du temps, Tordre fut exécuté aussitôt par les ducs Amalgair et Arnebert et par le patrice Willibad. — Broduif était frère de Gomathrude. Dagobert ne pensa pas qu'il pût conserver pour femme la sœur de celui qu'il venait de faire assassiner, il répudia cette reine ^ et prit pour épouse une de ses servantes nommée Nan- (echilde.

Cbariberl roi d'Aquitaine. —8a mort. — Sort de ta fâmiUe. Fin du royaume d'Aquicaine (028-631).

Le royaume d'Aquitaine n'eut pas une longue durée. — L'histoire n'a d'ailleurs conservé que peu de détails sur le règne de Gharibert. A peine instilué roi, le frère de Dagobert établit sa résidence à Toulouse, qui devint ainsi une seconde fois la capitale de la Gaule méridionale. On sait, par la charte d'Alaon 2, que Gharibert épousa Gisèle, fille d'Amandus, second duc de la Vascooie indépendante, et qu'il en eut trois fils, Ghilderic, Boggison et Bertrand. Une guerre, dont on ignore Torigine, s'éleva entre lui et son beau-père. Gharibert passa la Garonne avec une armée, afin de soumettre la Vasconie. Il réussit dans son entreprise; mais on suppose qu'Amandus ne fit pas de grandes difficultés pour reconnaître la souveraineté d'un roi dont les fils de sa fille devaient être les héritiers.

Gharibert mourut subitement en 631, et sa mort brisa toutes les espérances que les peuples de la Gaule méridionale avaient fondées sur le nouveau royaume d'Aquitaine.

' ^ fie moine de Saint-Denis, auteur de ta Fie de Dagobert, (irétend que la reine Gomathrude (âgée au plua de vingt ans) lut répudiée pour cause de siérilié.

. * L'authenticité de cette charte est méine contestée; mais \ (^ mo\\H sur lesquels on se base pour la nier ne nous paraissent pas de nature à infirmer gravement les faits historiuiud qu'elfe contient.

Il paraît que l'année précédente Gharibert, ou* biant l'assassinat de Brodnlf, s'était réconcilié avec son frère; car on voit dans Frédégaire qu'il fit le voyage d'Orléans pour tenir sur les fonts de baptême Sigebert, fils de Ragnethrude, concubine de Dagobert.

L'aîné des fils de Gharibert, Chitderic, à peine âgé de deux ans, fut proclamé roi d'Aquitaine sous des tuteurs que l'histoire n'a pas fait connaître, mais parmi lesquels se trouvait sans doute son aïeul) le duc Amandus. Gilderic mourut presque aussitôt, et Ton soupçonna que Dagobert n'était point étranger à sa mort. En effet, le roi des Francs, considérant que les autres fils de son frère étaient trop jeunes pour pouvoir exercer aucun droit, se hâta de ressaisir le royaume d'Aquitaine. Il voulut s'emparer aussi du trésor de Gharibert; mais toutes les richesses que ce trésor contenait n'arrivèrent pas en sa possession. Le duc Baronte, qu'il avait chargé de les recouvrer, s'en appropria une partie.

On suppose que Gisèle, avec les deux fils qui lui restaient, Boggison et Bertrand, se relira près de son père, le duc Amandus. On croit aussi que Dagobert consentit à abandonner aux enfants de son frère, avec quelques portions de territoire sur la rive gauche de la Garonne, la cité et le duché de Toulouse, qui paraissent avoir eus, durant le VI^e siècle, une existence particulière, et en quelque sorte indépendante de la monarchie franque. Les ducs de Vasconie, que nous verrons plus tard soutenir une lutte obstinée contre Charles-Martel et contre Pépin, se prétendaient issus de la race de Ghiovis par Boggison, fils de Gharibert.

Administration publique et conduite privée de Dagobert.

L'administration de Dagobert fit d'abord concevoir de grandes espérances. Les conseils de Pépin et d'Arnulf engagèrent le roi des Francs à parcourir les diverses parties de son royaume, afin de connaître et de satisfaire les besoins des peuples. Dagobert commença par la Bourgogne, à son arrivée, dit le moine de Saint-Denis, son biographe, y inspira aux évêques, aux grands du royaume et aux autres ducs une telle crainte, qu'elle fut pour tous un sujet d'admiration. Elle causa une vive joie aux pauvres et à tous ceux qui demandaient justice. A Langres, à Auxerre, à

Saint-Jean-de-Losnes, à Autun et à Dyon, le roi jugea avec tant d'équité tous ses sujets riches et pauvres, qu'on reconnot dans sa conduite une inspiration de Dieu. Aucune offre de présents ni aucune acception de personne

* Fertur factione Dagoberti fuisse inierSsetas. -^ Chron., \$ ixrii.

LIVRE 11, CHAPITRE XII

n*a?aient liea auprès de lui. Il meltait tant tie soin à rendre la justice à son peuple, que, tout occupé de ce pieux dessein, il ne prenait ni aliments ni repos. Nul ne s'éloignait de lui, sans qu'il eût été fait droit à ses plaintes... — Enfin partout il se montra doux pour les bien intentionnés et les fidèles, terrible envers les rebelles et les perfides; plein de bonté pour les hommes sages et bons; mais un lion ardent contre les indociles et les factieux. «—Hâtonsnous de dire, pour contre-balancer ces éloges exagérés , que ce fut pendant ce voyage en Bourgogne qu'eut lieu l'assassinat de Brodnlf.

L'année suivante , ce fut le tour de TÂustrasie. Dagobert parcourut celte contrée avec un appareil royal ; sa sévérité y causa parmi les leudes de vifs mécontentements. Si durant le voyage il ne mérita aucun reproche pour d'injustes cruautés, sa conduite fut pourtant digne de blâme. Il comença dès lors à s'abandonner à toutes ses passions. Ce fut à Metz qu'il admit dans son lit la jeune Ragnethrude, depuis mère de Sigebert.

Après avoir visité l'Austrasie, il parcourut la Neustrie. — Dans ce troisième voyage, il s'arrêta à Gtichy, dernière résidence de son père, et, le lieu lui plaisant, il prit la résolution d'y transporter aussi sa demeure , résolution qu'il exécuta presque immédiatement.

En s'établissant en Neustrie , et près de Paris , Dagobert fixait sa résidence au centre de son empire. Il savait que, dans les États où* son père avait régné trente années avant de devenir l'unique roi des Francs, il trouverait des sujets dociles et de nombreux moyens de gouverner selon les

idées et les traditions romaines , dont il était imbu plus profondément qu'aucun de ses prédécesseurs.

De tous les Mérovingiens, Dagobert a paru à (Quelques-uns de nos historiens modernes le roi qui a manifesté dans ses actes, avec le plus de suite et d'énergie, l'intention de faire de la royauté franque un pouvoir social et régulier , et de réduire les leudes à n'être que les instruments dociles de ce pouvoir. Toute sa conduite, dans ses voyages en Bourgogne, en Austrasie et en Neustrie, indique en effet la volonté de se faire craindre des grands en protégeant les petits.

Il semblerait aussi que Dagobert aurait trouvé dans le royaume d'Austrasie, où il régnait depuis plus long-temps , une résistance plus grande à ses vues , les leudes austrasiens étant moins façonnés à l'obéissance que les Bourguignons et les Neustriens. On pourrait même croire qu'il y eut contre lui en Austrasie une révolte déclarée. On lit en effet dans un hagiographe contemporain , l'auteur de la Vie de saint Serenus, que Dagobert fut obligé de conduire une armée en Austrasie pour y Hisi. de France.'-T. il

remettre sous son obéissance les populations soulevées , et qu'il emmena captive une partie de ces populations vaincues ^ »

La translation de sa résidence royale d'Autrasie en Neustrie a semblé à un historien moderne (M. Fauriel) « une sorte de déclaration de mécontentement, presque de guerre contre l'Austrasie. Non satisfait des résultats de son excursion judiciaire, et ensuite de son expédition armée, Dagobert continua à traiter les leudes austrasiens avec rigueur, à leur donner des marques d'animadversion et de défiance, et à les dépouiller de leurs possessions. » — ^Aussi Frédégaire, chroniqueur tout dévoué à l'Austrasie, commence-t-il à flétrir la conduite de Dagobert dès que ce roi a fixé sa résidence à Glichy. Là, dit-il, oubliant la justice qu'il avait aimée, il se montra enflammé de cupidité pour les biens des Églises et des leudes, cherchant, avec les dépouilles qu'il amassait de toutes parts, à remplir de nouveaux trésors... Adonné outre mesure à la débauche, il avait, comme Salomon, trois reines et une multitude de concubines. Ces

reines étaient Nantechilde, Vulfegonde et Bercbilde. Je m'ennuierais d'insérer dans cette chronique les noms de ses concubines, tant elles étaient en grand nombre. Son cœur devint corrompu, et sa pensée s'éloigna de Dieu 2.]>

Il y avait de la hardiesse à poursuivre contre le clergé les restitutions réclamées des leudes. Une grande partie des domaines royaux, usurpés d'abord par les laïques; avait été donnée aux Églises; mais ce ne fut pas par avarice seulement que le roi essaya d'en récupérer la possession : il y avait nécessité de reconstituer ce fonds de terres bénéficiaires, qui servait à récompenser les services rendus à la royauté. Un des écrivains ecclésiastiques du VII^e siècle, tout en déplorant ce qu'il appelle une profanation, en a lui-même reconnu l'urgence. — «Le roi Dagobert, pressé par les événements multipliés de diverses guerres, enleva, dit -il, aux monastères des saints beaucoup de choses qu'il partagea entre ses guerriers. Il y fut poussé par le conseil de Gentulfe, qui était un des leudes de son palais très rosé et très persuasif. Gentulfe fut chargé de mettre lui-même son conseil à exécution. Il prit note des possessions des Églises, et en inscrivit (pour s'en emparer) la moitié sur les tables du fisc 3. » — Cette mesure, malgré les ménagements apportés à son exécution, nuisit à l'autorité royale, en rapprochant le clergé, qui jusqu'alors avait été dévoué au roi, de la classe des leudes mécontents.

« Vita S. ^Ttīkl-Scriptor. ver. francicar., f. m.

■ Chronique de Frédégaire, 8 lx.

* Miracles de saint Martin de ^>r/c7u.— Recueil des bistorieos de France » t m.

LIVRE II, CHAPITRE XII

BB

gotb\$. Le roi Saiatila entreprit de la rendre héréditaire, en associant à la royauté son fils jencore en bas âge; mais les grands du royaume se soulevèrent. — Sisenand, celui qui paraissait avoir le plus de duinces de parvenir au trône après sa mort, vint trouver Dagobert, et sollicita son appui, promettant, s'il voulait l'aider dans sa révolte, de lui donner un bassin d'or du poids de cinq cents livres, riche présent fait autrefois par le patrice Aétitts, vainqueur d'Attila, au roi Thorismund, et qui était resté déposé dans le trésor des Goths.— Séduit par cette promesse, Dagobert donna des ordres pour lever une armée en Bourgogne; et, en attendant que cette armée fût prête à agir, il ordonna aux comtes Abundantius et Venerandus, qui commandaient dans les marches ou frontières pyrénéennes, de suivre Sisenand avec les troupes de l'Aquitaine, et d'entrer en Espagne.

La présence des Aquitains décida la chute de Snintila. — Sisenand n'eut pas besoin du secours des Bourguignons; il entra à Saragosse sans coup fénVj et y fiit proclamé roi; mais la promptitude de son succès lui fit regretter sa promesse à Dagobert, et, au lieu de la remplir, il se borna à renvoyer avec des présents les deux comtes aquitains, dont le secours lui avait été si utile et si opportun. Dagobert, étonné de ce manque dp foi, fit aussitôt réclamer le riche bassin qui lui avait été promis. Sisenand n'osa pas refuser, et le remit aux ambassadeurs francs; mais des hommes apostés assaillirent ceux-ci dans les passages des Pyrénées, et les dépouillèrent de tous leurs bagages, parmi lesquels se trouvait le vase précieux.

Dagobert devina qui avait dressé l'embuscade; son indignation éclata. Déjà l'armée de Bourgogne allait partir pour punir Sisenand, lorsque celui-ci, rejetant tous les torts sur l'indocilité de ses nouveaux sujets, envoya des députés pour apaiser le roi des Francs, et pour lui offrir de racheter sa promesse en payant en or monnoyé le poids du vase. •— Deux cent mille sols d'or furent versés dans le trésor, et apaisèrent l'irritation de Dagobert.

GoemcoQtre loi Yaicoiis.--SoaniiafiOD de ee peuple (633*636).

Les VasGons supportaient impatiemment leur soumission aux Francs. En 636, croyant que Dagobert avait licencié l'armée levée en Bourgogne,

ils ingèrent l'occasion favorable et s'insurgèrent. En peu de temps cette insurrection prit un caractère sérieux. Le duc Amandus franchit la Garonne, et entra en Aquitaine, proclamant les droits de ses petits-fils et appelant les populations à s'armer en leur faveur. L'insurrection s'étendit de la Garonne jusqu'à la Loire, les habitants de Poitiers, qui don-

naient l'exemple et l'impulsion à tous les peuples riverains de l'Océan s'étant déclarés en foveur de Gbaribert.

Le roi des Francs vit le péril , et , par les mesures qu'il prit, prouva qu'il en comprenait toute l'étendue. Il leva les hommes de guerre de dix duchés et de plusieurs comtés qui n'étaient point subordonnés à un duc. Dans un temps ordinaire, chacun de ces contingents militaires aurait formé une armée. Les chefs , excepté le patrice boui^gnon Villibald, et le Gallo-Bomain Ghramnolène, étaient tous ou Francs ou Germains. Le général auquel le roi confia le commandement suprême de cette armée formidable fut le sage Ghadoinde, référendaire du palais d'Austrasie, homme de courage et d'expérience qui s'était déjà signalé dans les guerres de Théodore, à Toul et à Tolbiac.

Ghadoinde, ayant passé la Loire, marcha sur Poitiers, qu'il prit après un siège, et dont les habitants forent punis de leur résistance par le sac et le pillage de leur cité.— Toutes les autres villes de l'Aquitaine qui avaient proclamé les fils de Gbaribert, subirent un égal traitement.

Amandus, repassant la Garonne, s'était retiré dans la Vasconie. Il y fut poursuivi par l'armée franque, qui dévasta tout le plat pays. Les Vascons se réfugièrent dans les montagnes, où la difficulté des lieux leur permettait de résister avec avantage à de nombreux assaillants. Le duc Arimbert , s'étant imprudemment avancé dans la vallée de la Soule, y fut entouré et massacré avec tous, ses soldats. Malgré cet avantage, les Vascons, pressés par la famine, et craignant la ruine totale de leur territoire, occupé par l'armée de Ghadoinde, offrirent de se soumettre, et demandèrent la paix. Les chefs des insurgés s'engagèrent à se présenter devant Dagobert lui-même et à remettre leur sort à sa discrétion. Il vinrent en effet à Giichy; mais, au lieu de se rendre dans le palais, redoutant la colère royale, ils se

réfugièrent dans l'église de Saint-Denis. Get asile était inviolable aux yeux du roi. Dagobert pardonna aux insurgés .vascons ; il reçut de leur fidélité un nouveau serment qu'ils ne devaient pas tarder à Violent , et leur permit de retourner dans leur pays.

Menaces de guerre contre les Bretons.-nJudicaël].-*-Saint Éloi

Attdoin (632-636;.

Il y a long-temps que nous n'avons parlé de la Bretagne. Waroch , après ses guerres contre les généraux de Gonthran et de Gildibert, mourut et eut pour successeur cet Alain 1^{er} qui avait été long-temps son compétiteur et son ennemi. Hoel III, fils d'Alain, régna sur toute la Bretagne, dont les discordes des Francs austrasiens et neustriens assu-

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

rière la tranquillité. Il mourut aussi, laissant vingt-deux enfants. Le quatrième de ses fils, ayant forcé Talné, nommé Judicaël, à entrer dans un monastère, s'empara du trône, et régna vingt ans sous le nom de Salomon 11. La Fondation de quelques abbayes et renvoi d'un secours de deux mille hommes à un des rois de la Bretagne insulaire, Gadowalon, qui avait été dépouillé de ses États, sont les actes les plus importants de ce long règne. — A sa mort (en 633), Judicaël sortit de son cloître, reprit la couronne et se maria. Dès l'avènement de ce prince, Dagobert tenta de faire revivre la suprématie que les rois Francs avaient exercée par intervalles sur les rois bretons; mais il négligea d'appuyer sa réclamation par les armes, et les Bretons n'y répondirent qu'en faisant^ suivant leur habitude, des incursions sur les marches de la Neustrie.— En 636, Dagobert voulut profiter du retour de l'armée, victorieuse des Vascons , pour obtenir réparation de cette insulte. Toutefois, avant d'employer la force, il envoya en Bretagne Eligius (saint Éloi , depuis évêque de Noyon), avec la mission de sommer le roi Judicaël de réparer les dommages causés par les Bretons sur le territoire franc, et de reconnaître sa suprématie, s'il ne voulait être immédiatement assailli par l'armée franque. ^ Éloi était un vénérable personnage, d'un esprit conciliant et d'une vertu apostolique; il prit Facilement de l'ascendant sur judicaël , et le détermina à se rendre

lui-même auprès de Dagobert, afin de terminer dans une entrevue directe tous ses différends avec le roi. — Judicaël, accompagné d'une suite nombreuse[^] vint en effet à Glichy, où il promit à Dagobert : 1[^] qu'il rendrait tout ce que ses sujets avaient injustement enlevé aux leudes neustriens; 3^o que lui et son royaume seraient toujours soumis à la domination des rois Francs[^]. 11 paraît que la ma^{*} nière de vivre du roi Dagobert n'était pas alors très conforme aux commandements de l'Église; car Fré^{*} dégan^e ajoute que «Judicaël ne voulut pas se mettre à table pour prendre son repas avec Dagobert, parce qu'il était religieux et rempli de la crainte de Dieu. Lorsque Dagobert se fut mis à table, le roi des Bretons, sortant du palais, alla dîner chez le référendaire Audouin (saint Ouen), qu'il savait attaquer la «[^]nt[^] r[^]ligiop.^{**} Le lendemain, l'yan (pris congé de Dagobert, «judicaël, chargé des présents du roi, s'en retourna en Bretagne[^]. »

Reconstitution du royaume d'Austrasie. — Sigebert rot (flaS).

Malgré leur serment, les Saxons n'avaient été ni assez forts ni assez opiniâtres pour défendre la Frontière des Francs contre les Wénèdes. Les Aularii[^]siens mécontents n'opposaient, de leur côté, aux attaques incessantes de ce peuple qu'une résistance molle et sans résolution. La France transrénane se trouvait ainsi exposée aux dévastations de l'en^{*} nemi. Dagobert envoya en Thuringe, avec le titre de duc, Radulf, un des principaux leudes de Tassie^{*} nommé pour sa bravoure et son espérance; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ce duc ambitieux ne résistait aux Wénèdes qu'autant que cela était nécessaire à ses propres desseins. Dans cette circonstance critique, et craignant de voir l'ennemi franchir la barrière du Rhin le hâta de rendre au peuple austrasien une nation indépendante, afin de le décider à la défense dit Is monarchie franque. «Dagobert vint à Metz et par le conseil des évêques, de sign[^]tê et à tous les grands du royaume[^] il rétablit l'ancien royaume d'Austrasie, et plaça sur le trône son fils Sigebert, dont il fixa la résidence à Metz. Sigebert eut alors à peine âgé de trois ans. Cblh nibert, évêque de Cologne, et le duc Adgise[^] furent choisis pour gouverner le pays et le roi Pépin conserva son titre de maire dit f2imik\

mm Dagobert ne. voulut pas le replaeer ^ 1^ t^ d<t| leudes austrasiens, tant il redoulaît l'iii6i)iNm qu'une longue autorité, dfl grandf sff viçei ^t it^ér clataptés vertus avaient aequis k cet Xmmu îUpth tre. Pépin resta eomme en oi«ge jk \9^ com* 4d fw et au palais de Giictiy.

La rreconstituiion de l'Austrisi^ en Ximm» W? dépendant satisfît sans deut^les Aus^Fus^isHf depuis ils défendirent courageufteqMnt (Înii^ fi^alièrea et le royaume des Franes.

NaiiSâDoe de Ghlqrîi 11 (94).*^naMI et Qa^m tfas). t^l^

uiMBt de PaaobiH {Wh

« C'en du «ioia» os que ftéUft^àesA Fr^déffaiss et Vautour da la Fie 4c Dagobprt: mais les historieos bretons n*adineitei(ni la soumission d^ Judicaël, ni la suprématie des rois fv*ancs. Ils s*appuient sur le témoi^nase de saint Ouen , 9^w% chancelier de Dagoten, qui, dans sa Fie de Hùnà Ékûy at iwnièa parler d*iine confédération eatpe la rqi des Francs et 1^ |>Qi des frelons.

« Dahc, Hîst, de Bretagne, 1. 11, p. 174.

Sigebert régnait à peine depuis une année, lorsque la reine Nantechilde aecoueaba d'os fiiSf <|n p»# çut le nom de Ghiovis. La naissance de cet enfant, tout en causant une grande joie à Dagoèerif fiit néanmoins pour lui le sujet d\îne gravé MllieiUNie. Le roi des Francs se rappelaif sa eondoil» eBfUM Charibert. Craignant done qn'mi jour SIgttavs, imitant Feiemple paternel, ne voulut dépMilleP son frère, il résolut de foire lui-roérae, et desett vivant , le partage de ses ttafs. Les gMuds et FAustrasie, les évêqnes et tous les leudes de Si^t^

* FaÉDicAiRB, Chroniq,y S uxr.

LIVRE II, CHAPITRE XII

beri, ednvot|uë8 solêniteltenient ft Blgargiiim^ ^ jureront, tBB nrninB UQée\$ tn Vair, que, Dagotert ttmi^ \\ê KoeimaUratdiit â GhloV'is la po-Messioo d« M NêuMrie «t de la Bourgogne (à laquelle on Mttacfaê de tiouveaïi le duché de Denlelcnus). L^Aus» tpaëie^ qui igalail le reste de la monarchie fraoque pour U pepaifttibii et retendue, devait former, evee sèa dépendances, la part de Sigebert.

La pensAe de ce partage solennnd avait été inapi* rSe pdr de seereta et funestes pressentimeïits, que li guerre contre la Vaseenie et les discussions avec Ift Èretagne éloignent quelque temps de son esprit , mais qui revinrent plus s\h et plus impérieui iprès l^adièvement de ces deui grandes affaires. lidg(abèrt{ en s^abandunnant à toutes les ardeurs de ses sens, à tous les caprices de son esprit, à toutes les Aintaisies de son imagination» éprouvait, au miiïett de ses désordres, un dégoût profitmd dU passé et une crainte instinctive de favcoir. il cherchait 1 raetseter les dérèglements de sa conduite)Jarde Jiéiabreuses aumônes et de pieuses libéralités. M'aiyatit pas le courage de suivre, en s*amendant, les inspirations dii repentir, il pensait acheter le pardott de ses toutes multipliées en multipliant les dooatioiis aui Eglises. Trouvant bientôt que les dotiations qu'il faisait pendant sa vie ne suffisaient pas pour tout expier, il voulut assurer et continuer seseipiations, même après sa mort, en abandonnant siut Kgllses tous ses domaines privés, afin que le produit en fût consacré fl des aumônes et à d'autres saintes œuvres.

Ge fut Tobjet de son testament; mais, craignant que seê fils, soit 'pat: cupidité, soit par suite de mauvais conseils, ne voulussent pas respecter ses dernières volontés, il les convoqua, ainsi que tous les grands du royaume, dans le palais de Garges. Là, assis sur un trône d'or, et la couronne sur la tête, suivant la coutume des rois. francs, il adressa ce discours à ses enfants, aux évèques, aux ducs et aui comtes rangés en cercle devant lui :

« O rois, mes très chers fils, et vous tous, grands «et vaillants ducs de hotre royaume, écoutez- moi «avec attention. C'est avant que Tappel subit

de la « mort' n'arrive qu'il faut songer au salut de notre «ftme, afin d'être bien préparé lors de cet appel; ^<c'est lorsque nous sommes libres et maîtres de « nous-mêmes que nous devons employer nos biens s fragiles à nous acheter dans les tabernacles des «cieux une vie impérissable, une place éternelle nu «milieu des justes et des bienheureux... Exami- «haftt dènc ma conscience, et songeant au compte «queyaorai à rendre au roi suprême, j'ai redouté

* Gorges im Garches , près d^ArnouTille, à quatre lieues au nord de Paris.— Dagobert y possédait udc maison royale.

«son jugement, j'ai craiiit de subir les peines qui t attendent les hommes impénitents. J'ai souhaité «aussi la gloire immense Au justes, et je n*ei p«é t voulu i|ae le derhier jour qui me sera accordé par slaTolonté du Seigneur me trouve coupable d'mi «criminel oubli des saints et de ceux qui oot beaoiii «de consolation... Celui qui a fait TautBÔneâux «lieux saints, aux prêtres et aux indigents^ peut sa «présenter devant Dieu avec une confiance assurée^ «car, d'après le témoignage de rÉcriture^ qliieén* «que a pitié des pauvres prête au Seigneur, ^ It «fe souverain de V Olympe le lui rendra atn- «plement... Averti ainsi par la dévotion de non «âme, et pour mériter les grAcés de l'Éternel, j'at «résolu , en pleine fèrce et en pleine liberté d'ea* « prit , de faire un testament dans lequel je légierai « mes biens propres aux basiliques des sainte Mn» «dées de notre temps dans notre royautne', et^ pour «que ma tolonté soit fisme et stable à toojottrs;» «je me suis décidé à faire écrire en même templ «quatre copies de ce testament, où seront énuAé- «rées toutes les choses que je dohne aux Ég^iie^ «des saints. J'envoie une de ces copies â Lyon, eité «de la Gaule; une autre à Paris, dans les arehivei «de la cathédrale; une troisième à Metz; la qoÊ^ « trième, que je tiens dans mes mains, sera déposée «dans notre trésor...»

Après avoir ajouté qu'il désirait que les presses des Églises favorisées de sea donations priassent pour lui à perpétuité tous les dimanches, ainsi ^oè les jours des principales fêtes, et pédant trois années célébrassent chaque jour des messes i son intention, Dagobert ordonna à tous les

évêques, abbés, grande et hommes illustres présents à Garges d'apposer sur son testament leur signature et leur sceau*

Il termina son discours en disant à ses enfants t «Encore une fois, nous vous conjurons, 6 rois mei «chers fils, et tous ceux qui doivent nous succéder, «de ne jamais porter atteinte ù notre dernière VOtt lonté, si vous voulez que Ies*choses que vous aurét «régées vous*mêmes demeurent aussi fermes H «stables après votre mort; car vous aurez des «successeurs, et si tous n'avez pas respecté nos «décrets, les vôtres non plus ne seront pas res-*^ « pectés ! »

Ce discours fit une profonde impression sur l'assemblée. Tous confirmèrent le testament saivaiH l'ordre du roi. Ils se retirèrent ensuite en loisonhaitant un règne pacifique et une longue vie.

Mort de DaеоUrt (638). -YisioD de renDRe Jean.

Les pressentiments de Dagobert ne l'avaient point trompé. Un an s'était à peine écoulé depuis le plaid de Garges, lorsque le roi tomba malade de

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

la dyssenterie dans sa maison de Spinogilum ^. La oialadie fit de rapides progrès. Dagobert ne s'abusa point sur son état, et, sentant sa mort prochaine , il se fit transporter dans la basilique même de Saint-Denis, où il manda en hâte son conseiller ^a, maire du palais de Neustrie.

iGga étant venu , Dagobert lui dit : «Mon règne « ya cesser ; j'estime ta sagesse, et j'ai confiance dans «ta fidélité. Je te recommande Nantéchilde et Ghlo- « vis. Apprends à mon fils comment il faut régner; «aide-le à porter le poids du gouvernement.])

Le roi fit ensuite venir les principaux officiers de son palais , et après leur avoir recommandé pareillement sa Femme et son fils, il leur fit, en sa présence, prêter serment à Ghlovis. Puis, ayant déclaré .qu'il donnait quelques nouveaux domaines à l'église de Saint-Denis, il cessa de parler,

et mourut.— On l'embauma avec des aromates, et on l'ensevelit dans la basilique , à la droite du tombeau des saints martyrs.

Le repentir de Dagobert, sa mort religieuse après une vie dissolue, sa cupidité et son avarice, suivies d'une si grande libéralité en faveur des Églises, une vie si pleine d'oppositions, un caractère si mêlé de contrastes , donnèrent lieu à une tradition étrange. Cette tradition, après avoir éveillé la sympathie populaire pour la mémoire d'un roi haï de son vivant , a fourni aux sculpteurs qui, au commencement du xiii^e siècle, décorèrent le tombeau du fondateur de Saint-Denis, le sujet de bas-reliefs fort singuliers. Voici en quels termes elle nous a été conservée par le moine de Saint- Denis, historien de Dagobert :

«A l'époque de la mort de Dagobert, Ansoald, évêque de Poitiers, revenait de la Sicile par mer. Il aborda à une petite île, où un vénérable vieillard, nommé Jean, menait une vie solitaire... Ce vieillard, informé qu'il était de la Gaule, lui demanda de lui raconter les mœurs et la conduite de Dagobert , roi des Francs. Ansoald l'ayant fait, le vieillard lui dit : «Un certain jour, brisé par Tâge, et fatigué de «veilles, je me livrais au repos; un homme à che- «veux blancs et d'un aspect vénérable se présenta à « moi, et, m'ayant éveillé, m'ordonna de me lever et « d'invoquer la clémence divine pour l'âme de Da- « gobert , roi des Francs, qui le même jour rendait « son esprit à Dieu.

« Gomme je me disposais à obéir , je vis à peu de distance sur la mer les noirs esprits de l'abtme

^ Épbuny-sW'Seine, à trots lieues nord-ouest de Paris, et i une lieue seulement de Saint-Denis.

«entraînant à travers les flots le roi Dagobert» lié «sur une barque, et le frappant de coups pour le «précipiter dans Vempire de Vulcain,.. La foudre « gronda dans le ciel , souleva sur la mer les tem- «pêtes, et au milieu de ces éclats je vis apparaître « tout à coup des hommes d'un glorieux aspect et «couverts de vêtements blancs. Je leur demandai «en tremblant qui ils étaient : «Nous sommes, ré- «pondirent-ils, Denis, Maurice et Martin, que Da- « gobert a appelés à son secours, afin qae l'eole- «vant

aux enfers nous prissions soin de le déposer «au sein d'Abraham.» Les ennemis du genre hu- «roain poursuivaient de toutes leurs forces rame «qu'ils tourmentaient de leurs coups et de leurs «menaces; mais les saints Tayant saisie l'enlevèrent «avec eux au ciel...»

Dagobert n'a pas paru aux historiens très digne de cette intercession divine. « Audacieux contre la faiblesse de son père, injuste et entreprenant contre l'inexpérience de son jeune frère, actif et prudent contre les Gascons, timide et heureux avec les Bretons, quand il fit la guerre aux Saxons il se laissa vaincre, quand les Wénèdes l'osèrent braver il ne sut pas les punir. Les siens eurent sujet de le craindre ; les étrangers n'apprirent qu'à le mépriser. Violent et faible, incertain et vindicatif, nonchalant et ambitieux , voluptueux et crédule , fastueux et avare. Gharibert dépouillé, Ghildéric tué, Sadrégésile mutilé, Broduif et Ghrodoald opprimés, les Bulgares indignement hvrés à l'épée; des trahisons, des usurpations, des exactions , des superstitions, des lâchetés, des assassinats , d'affreuses débauches, ainsi, dit M. de Peyronnet, alla tout ce règne. Rien pour balancer tant de fautes, si ce n'est des fondations religieuses , des édifices assez somptueux, des travaux de législation utiles, mais peu importants. On y retrouve cependant quelque éclat, quelque majesté, quelque force. On y voit des restes de l'ancienne splendeur des rois francs. Gette vaste domination rassemblant, par un dernier effort , ses parts divisées, étonne encore et impose. Dagobert, quoique sans vertus, avait toutefois on ne sait quel fugitif instinct de grandeur; mais après lui cette faible lueur elle-même va s'évanouir. Avec lui déclinait seulement la glorieuse race de Ghlovis; sitôt qu'il n'est plus, elle va se précipiter. On la reconnaissait encore même dans ses vices ; désormais on n'en verra plus rien. Il ne fiit pas le dernier roi de cette race, mais le dernier qui régna. D

En effet, après Dagobert cesse le règne des rois et commence le gouvernement des maires dn palais.

GAULE FRANQUE

CHAPITRE PREMIER

M I.*imTITVTlM VM VAIUS DU PAIAtS.

L< roi et let tendes. — orBoet pablic*. Fondioiu dans le pilaU. — Pr^pondérance progreTtite dei leodee.- AtanUget des cbar|j;et de coor. — iQiUialoa des maires du palais.— Leurs fondions. — Lsnr <i6f ation prostessife. — Les maires du palais domiquent et remplacent les rois.

Le roi et les leudet.'-Ofacc» publics. Fonctions dans le palais.

Les rois Francs, d'abord simples cbeFs de guerriers, prirent , à mesure que leur pouvoir s'étendit sur la Gaule, les habitudes et la manière de vivre des monarques. Leur palais s*orf];anisa en même temps que leur gouvernement Si le maintien de l'ordre et l'administration de la justice parmi les sujets, si la défense du pouvoir souverain exigèrent l'institution de nombreux officiers et de délégués royaux de toutes sortes , l'accroissement considérable des domaines affectés aux besoins du prince, la perception des droits de navigation et de fabrication, celle des taxes sur les mines et les canaux, qui formaient leurs revenus, nécessitèrent rétablissement d'agents multipliés. Ces officiers, ces délégués et ces agents durent être choisis parmi les hommes qui entouraient le roi ou qui étaient à un titre quelconque attachés à son palais.

Les charges que les besoins personnels du monarque avaient ainsi fait créer furent d'abord purement domestiques; mais insensiblement elles acquirent une importance politique. — Après la conquête , la masse de la nation franque s'était en quelque sorte dissoute en un nombre considérable de propriétaires libres, dispersés dans la Gaule et sur les bords du Rhin.— Ces propriétaires, fiers de leur liberté, considéraient, dans le principe, les fonctions publiques, annexes des offices de cour, comme des emplois indignes de leur position sociale et de leur dignité individuelle. Les leudes et les antrustions dévoués au monarque en furent donc naturellement revêtus, et de là vint leur prépondérance.

L'aversion que les hommes libres manifestaient inconsidérément pour les fonctions publiques de l'empire de France. — t. il

pendantes de la royauté eut un autre résultat; ce fut d'abandonner au roi, quand les assemblées publiques de la nation cessèrent d'être convoquées, le droit de déléguer le pouvoir suivant sa volonté; celui d'élever au rang de comte, de duc ou d'évêque les hommes capables, sans distinction de rang ni de nation; celui de leur confier l'autorité pour un temps limité; de prolonger ce temps; de révoquer arbitrairement ses délégués ou de les appeler à des postes plus éminents. Les esclaves même pouvaient être chargés par le prince du maniement des affaires importantes.

Alors, comme aujourd'hui en Orient, les fonctionnaires publics furent choisis parmi les officiers consacrés au service personnel du monarque, et les fonctions conférées étaient en rapport non pas avec les charges que les nouveaux titulaires avaient remplies dans le palais, mais avec les talents divers ou les capacités spéciales que le prince leur supposait. — Les référendaires, les échansons et les comtes du palais, furent considérés comme aptes à devenir indifféremment ducs ou comtes, gouverneurs de villes ou de provinces, généraux d'armées, ambassadeurs, directeurs de finances, juges, et même abbés ou évêques. — Tous néanmoins étaient propres à porter les armes et à commander aux soldats; car la puissance des Francs, fondée sur la victoire, devait toujours au besoin être maintenue par Tépée.

Prépondérance progressive des leudes.— Avantages des charges de cour.

Les leudes auxquels le roi confiait ainsi des fonctions publiques, et par conséquent une part de l'autorité, ne devaient pas tarder à devenir les principaux de la nation : ce fut en effet ce qui arriva. — Les lois favorisèrent cette tendance naturelle des choses; car, tandis que la composition pour le meurtre d'un Franc libre n'était fixée qu'à 200 sols d'or, la composition pour le meurtre d'un antruslion était de 3000 sols, somme égale à celle exigée pour le meurtre d'un comte. — La prépondérance des fidèles du roi sur les hommes libres s'établit donc rapidement; et comme il

était d'usage, chez les fidèles d'admeilre |)^rmi \cà hommes du roi tout fils recommandable d'un serviteur en crédit, il y avait peu à faire ppur arriver ainsi h la noblesse héréditaire.

«Les droits acquis par les leudes puiseints, dît M. Pertz < , les placèrent dans des rapports nouveaux, non pas s^eulement à l'égard du peuple; mais encore à l'égard du roi, et ce changement ne contribua pas Faiblement à leur assurer parmi le peuple un accroissement d'autorité considérable et une influence qui, pour n'être point très apparente, n*en fut pas moins d'une grande importance. Les leudes étaient les compagnons et les amis naturels du roi, dont le sort était uni à leurs destinées par les liens les plus étroits. Ses fêtes étaient leurs Fêtes; c'est dans leur société qu'il célébrait les événements heureux de sa vie domestique, le baptême de ses enFants, leurs noces, l'admission d'un fils ou d'un neveu dans l'assemblée des hommes Faits, la naissance et la résurrection de Jésus, les jours consacrés aux saints.

« Qu'y avait-il de plus naturel de ta part du prince que de prendre conseil de ses leudes quand il se trouvait dans une position difficile, et lorsqu'il ne pouvait se décider par lui-même? Alors il devait s^adresser h ceux dont la prudence et la fidélité lui étaient le plus connues; tantôt à des évêques et à des abbés, tantôt à des grands distingués par leur mérite, quelquefois simultanément à des laïques et à des membres du clergé. De là vient qu'au milieu du vi® siècle, à l'époque où les « assemblées du peuple cessent , on voit paraître l'institution nouvelle d'un conseil d'État ou conseil privé du monarque. Sans doute ces assemblées, dans l'origine, avaient peu d'importance; sans doute le roi, en ne consultant que son bon plaisir pour conférer exclusivement, soit avec des ecclésiastiques sur les aFFalres temporelles, soit sur les aFFaires spirituelles avec des laïques, montrait assez qu'il ne reconnaissait point aux leudes le droit d'être appelés à donner leur avis, ou de le donner sans qu'on les y invitât. TouteFois il ne lui était pas toujours libre de s'écarter de l'opinion Formellement déclarée de ces puissants vassaux. Chaque fws qu'il se présentait une circonstance grave, on \H assemblait, dans l'espoir de trouver en eux une obétsMnee volontaire, et Von ne tarda guère à voir arriver ee qui arrive

dans toute constitution Féodale : les premiers entre les leudes acquirent le droit d'être consultés.

a Pour que l'idée de ce droit pût se développer, il fallait, fit la vérité, qu'on eût appris d'a-

« " Histoire des maires du palais, par Georges Henri Piertx ; traduit par Derôoe.

bord o di^inffuer k roi de l'Ktat, et alors on ne connaissait ni État ni service de l'État; on ne connaissait que le roi et le service de sa cour; mais si le serviteur n'avait pas toi en son droit, il avait le seotimeit de 6a Force, et une assemblée composée dliommes qui pouvaient détrôner des monarques par leur puissance individuelle et isolée était plus redoutable que des états généraux et des parlements.

« Les rois ne devaient pas ignorer cette vérité. Convaincus de leur Faiblesse, dans toutes les occasions importantes ils avaient recours aux grands; c'était ppr leur médiation qu'ils concluaieoi la paix; ils offraient leur caution, réclamaient leur garantie, les prenaient pour arbitres, et se soumettaient à leurs décisions.

«Mais si, peu de temps après la mort de Cbk)taire, l'autorité des leudes acquit une supériorité décidée sur l'autorité royale, il y eut une grande variété dans la puissance respective des M^ides à l'égard les uns des autres, en droit comme en fait. — Leur multitude prévenait l'excès d'une prépondérance individuelle. Les membres les plus bibles de ce grand corps étaient sans influence; les évêques et les abbés fondaient leur ascendant sur leur sainteté personnelle et sur la force de la religion; les antrustions et les comtes, puissants chacun en particulier dans leurs cantons, pour le bien comme pour le mal, ne pouvaient agir sur la masse que par une association; les ducs et les patrices étaient redoutables, même isolés; les ducs des peuples germains, par leur confédération, étaient encore plus redoutables.

s La plupart des charges de la cour semblaient n'avoir d'autre objet que de procurer un crédit plus étendu à ceux qui en jouissaient. — Avec de

l'habileté, le gouverneur d'un prince, on écfaanson, un sénéchal, un grand écuyer, tous membres naturels d'un conseil privé inférieur au conseil d'État, tous attachés constamment à la suite du prince, pouvaient acquérir une influence remarquable. Les leudes chargés de diriger les branches importantes de l'administration n'avaient pas même besoin, pour arriver au même but, d'autant de considération personnelle et d'habileté. — Le service de la cour exigeait qu'il y eût un chancelier pour rédiger les ordres et consacrer les privilèges donnés par le roi. — Le conseiller spirituel, ou grand aumônier, exerça de bonne heure une haute jurisdiction sur l'Église de France; le prévôt de la cour, ou comte palatin, jugeait les différends des seigneurs du premier ordre et les appels des leudes moins distingués; les trésoriers administraient les domaines et les revenus de la couronne. »

LIVRE 111. CUAPITHK I.

Titre progreffive.

« Les CCS fondions avaient été créées pour le besoin personnel du monarque. — On trouve, dès cette époque, des sénéchaux, des trésoriers, des échevins, et plus tard des conseillers spirituels, des secrétaires et des baillis au service de plusieurs simples particuliers du peuple franc tout comme auprès du roi lui-même. La cour du roi était en fait ce qu'était en petit le manoir des Germains libres. — Ceux-ci ne tardèrent pas à sentir le besoin de soumettre leurs gens à l'inspection journalière d'un serviteur choisi parmi les plus âgés, les plus forts et les plus intelligents. — Les rois mirent à la tête de leur maison un homme respecté, brave, éprouvé, pour maintenir la paix, l'ordre et l'obéissance. Les fonctions de l'intendant, au sein d'une famille ordinaire, étaient remplies, dans le palais du roi, par le maire du palais, qui tenait de toute sa cour le premier entre ses vassaux. — Tel est le sens des différentes expressions latines employées par les chroniqueurs du temps pour traduire son titre germanique. »

Le fils était au-dessus des leudes, soumis au roi seul, le maire du palais servait d'intermédiaire entre eux; c'est par lui que les ordres émanés du roi étaient transmis aux leudes, et que les rapports et les vœux des

lendes étalent portés au pied du trône. Généralissime perpétuel des armées royales, surintendant de la guerre et des domaines, principal conseiller du souverain, enSn tuteur naturel et régent du royaume à chaque minorité, il pouvait étendre si loin la sphère de son influence, que rarement il a été donné à un sujet d'un autre royaume en Europe de se créer par des moyens légaux une pareille puissance; mais s'il ne joignait à ces avantages la force du caractère et l'ascendant du mérite, s'il jugeait mal sa situation, il devait bientôt n'être plus qu'un personnage insignifiant, ou même se voir précipité de son J)oste.

« La position des maires du palais dut changer avec le temps. Lorsqu'un esprit de liberté dominait parmi les Francs, et que la puissance du roi sur ses gens se conservait encore intacte, la politique des maires du palais se bornait à l'art de faire leur cour

* D'après M. Perts, qui, pas plus que les autres historiens, M nous fait connaître le titre gennaoïque, Voici quels sont les titres latins :

Major domus regia ; — Major domus regalis ; — major domus palatii — major domus in palatio et omni regno ; — in hoc domo ; — major palatii ; — major in aula ; — senior domus ; — prior domus ; — prior palatii ; — praepositus palatii ;

— praefectus domus regiae ; — praefectus palatii tunc praefectus palatii •«- Molop palatii ; — raelor aua ; — aiubernator palatii

— Obodenus palatii ; — dux palatii ; — euius palatii ; — subregulus.

an HMMRque. Ghosî par le roi, comme tout autre serviteur du prince le seconder dans ses affaires, le maire n'avait de supériorité que sur les leudes, qui devaient dès lors voir en lui un surveillant et qui seuls reconnaissaient son autorité; mais, comme il est sûr que les leudes prirent un ascendant sur le fimeste à la liberté, et que chacun des fidèles acquit isolément une plus haute importance, à mesure que, par conséquent, l'autorité royale s'affaiblit, et que les prétentions et l'insubordination des grands firent des progrès, la position des maires changea. Dès que le corps des fidèles fut en possession d'une puissance prépondérante, leur chef devint le premier

du royaume après le roi. Dès que les leudes furent parvenus chacun en particulier à un plus grand pouvoir, le maire se vit engagé dans une dédale de relations beaucoup plus compliquées qu'au paravant. Sa nomination suffisait pour indiquer la révolution qui venait de s'opérer. Comme il n'était pas indifférent au roi que le maire trouvât les grands dociles ou rebelles, le roi fut réduit à recevoir de leur main le ministre qu'il nommait auparavant, et les leudes élurent celui qu'ils s'étaient bornés jusqu'alors à respecter.

«Dès ce moment, chaque maire eut un double problème à résoudre. S'il tenait à posséder la confiance du roi, il ne lui importait pas moins de gagner l'affection des leudes; il devait faire en sorte que le premier suivit ses conseils, et que les seconds lui accordassent leur obéissance. Cela n'était bien en soi-même de son maître qu'il agissait; mais il ne pouvait agir qu'avec l'appui des autres servi-

1 Monteignieu, parlant des maires du pays, dit qu'il ne faut pas confondre ceux qui ont eu dignité avant la mort de Bonaparte avec ceux qui en furent revêtus depuis. A ses yeux, les premiers, nommés par le souverain, étaient les maires du roi; les seconds, élus par les leudes, étaient les maires du royaume. « La nation, dit-il, crut qu'il était plus sûr de mettre la puissance du roi entre les mains d'un maire qu'elle élisait, et à qui elle pouvait imposer des conditions » qu'entre celles d'un roi dont le pouvoir était héréditaire...

« La première fonction des maires du palais fut le gouvernement économique des maisons royales; ils eurent, concurremment avec d'autres officiers, le gouvernement politique des fiefs, et à la fin ils en disposèrent seuls.— Ils eurent aussi l'administration des affaires de la guerre et le commandement des armées et ces deux fonctions se trouvèrent naturellement liées avec les deux autres. Dans ce temps-là il était plus difficile d'assembler les armées que de les commander; et quel autre que celui qui disposait des grâces pouvait avoir leur autorité? Dans cette nation indépendante et guerrière, il fallait plutôt inviter que contraindre; il fallait donner ou faire espérer les fiefs qui venaient par la mort du possesseur,

récompenser sans cesse, foire craindre les préférences. Celui qui avait la surintendance du palais devait donc être le général de l'armée... >

Avec une telle autorité et de si grandes ressources, la mairie ne devait pas larder à absorber la royauté. En effet, comme on le verra dans le courant de cet ouvrage, elles se confondirent à l'avènement de Pépin à la couronne.

tears. Il fallait que le maire s'attachât à la personne du roi, et qu'il sût s'attacher à lui-même un parti puissant parmi les leudes, afin de maîtriser les officiers royaux avec le double secours du roi et des leudes, et le roi avec le secours des officiers royaux. »

Les maires du ^jalais dominant et remplacent les rois.

o La charge de maire du palais fut sans importance pendant la première moitié du ⁿ® siècle; les hommes qui l'occupèrent pendant la seconde moitié furent eux-mêmes sans importance. C'est probablement pour cette double raison que les maires de cette époque nous sont si mal connus. Mais à dater du ^{vii}^ siècle on les voit se mêler aux luttes des comtes, des ducs et des évêques. Bientôt ce sont eux qui les dominent, et qui parviennent, à leur aide, à dominer même la royauté ^

^ M. Heeren» de Gottingue, à le premier, à ce que nous croyons, signalé l'apparente analogie existant entre l'institution des maires du palais et celle des grands émirs qui, dans le ^X* siècle, s'élevèrent en Orient près des califes, et, quoique hiérarchiquement inférieurs aux chefs de l'islamisme, les tinrent dans une véritable dépendance politique. Le savant professeur a parfaitement apprécié les causes qui favorisèrent le triomphe définitif des maires sur les rois, et celles qui empêchèrent les émirs de l'emporter complètement sur les califes. On nous saura gré de reproduire quelques-unes de ses observations.

L'agrandissement des maires du palais, dit-il, ^ le considérer en général, est un de ces phénomènes qu'on rencontre plus d'une fois en parcourant les annales du monde. En effet, quoi de plus commun que de voir, dans un État où le trône est occupé par une suite de rois faibles ou inca-

pables, ces princes réduits à ne conserver qu'une ombre de puissance, tandis que, sous un titre quelconque, s'élèvent à côté d'eux des lieutenants qui se saisissent de la réalité du pouvoir, jusqu'à ce qu'il leur plaise de faire enfin disparaître un vain fantôme, et de s'approprier la couronne?... Mais il est des empires où ces révolutions sont un spectacle plus fréquent que partout ailleurs, un spectacle sans cesse renouvelé : ce sont les vastes monarchies de l'Orient.

Les mœurs des peuples, les usages des cours et la forme des gouvernements y sont favorables à de pareilles entreprises. La polygamie, ne laissant aucune garantie, aucune fixité à l'ordre de succession, la solidité des couronnes est compromise. Quand ceux qui montent sur le trône sortent de l'obscurité d'un harem, ou sont tirés d'une prison, ce n'est que par une exception bien rare qu'ils peuvent avoir la force de caractère et les talens nécessaires pour exercer un pouvoir absolu sur un vaste empire. Plus leur despotisme est illimité, plus il passe facilement dans des mains étrangères.

Si Ton veut considérer l'histoire des maîtres du palais au grand jour de son histoire universelle, il ne sera pas inutile de mettre leur élévation en parallèle avec les phénomènes semblables dont l'Orient fut témoin ; non pas uniquement pour découvrir des rapports de ressemblance, mais aussi pour montrer les différences qui distinguent ces grandes révolutions. L'empire des Arabes sous les califes en offre un exemple remarquable dans l'institution des éminences, ou grands émirs.

Le pouvoir de ces éminences s'éleva sous le règne d'El

Rbadi, le vingtième calife de cette race des Abassides qui avait

choisi Bagdad pour sa résidence. Après la mort d'Haraoun-al-

Raschid, en 809, les califes avaient cessé de se montrer à la

tête de leurs armées; ils vivaient cachés dans le harem, entourés

La prépondérance des maîtres du palais et rétablissement de leur autorité furent favorisés sans doute par les talents des hommes remarquables

successivement revêtue de cette haute dignité; mais la décadence de la race mérovingienne tint surtout aux minorités qui se succédèrent presque sans interruption pendant les cinquante années qui suivirent le règne de Dagobert.

«Ainsi les maires du palais, chargés à chaque nouveau règne de la tutelle du prince et de l'administration du royaume, surent mettre le temps à profit et consolider leur pouvoir, même pour l'avenir. Ils subjuguèrent complètement l'esprit des monarques, écartèrent les occasions qui auraient pu éveiller en eux des sentiments de force et de courage, les abandonnèrent à une jouissance précoce de tous les plaisirs, et favorisèrent leur penchant pour des mariages prématurés » afin qu'il y

eu des satellites étrangers. Leur garde était en grande partie composée de Turcs; mais ces défenseurs devinrent bientôt leurs tyrans.— Dans les provinces; les gouverneurs recevaient, avec une indifférence toujours croissante, les ordres du souverain; ils s'élevaient en maîtres indépendants, d'autant plus facilement, que l'usage s'était introduit de leur payer les tributs que les califes avaient d'abord perçus directement.. Ainsi s'élevèrent la plupart des nouvelles dynasties dans les différentes provinces de l'empire, et, entre autres, les dynasties d'origine turque, les commandants de la garde des califes ayant entre les mains les moyens de se faire donner le gouvernement ou plutôt la souveraineté des provinces. — Les califes avaient leurs visirs, et il peut d'abord sembler étrange que ceux-ci n'aient pas les premiers joué le rôle que jouèrent plus tard les grands émirs; mais les visirs auraient trouvé dans la garde turque un obstacle à leur agrandissement— Dès le règne d'El Rhadi, le califat était déjà tellement affaibli, que les visirs n'exerçaient les droits de la souveraineté que dans l'enceinte même de leur capitale. Ce fut au milieu de ces circonstances qu'un homme déjà puissant par lui-même, Mubarak, fils de Rijk, maître de Waleth, ville située sur le Tigre, fut nommé, en 936, émir- al-omra, ou prince des princes, avec une autorité qui le plaçait au-dessus de tous les gouverneurs. Les califes qui siégèrent à côté de ces grands émirs ne firent que des fantômes insignifiants, à qui l'on daignait laisser encore un vain titre et les honneurs d'une autorité purement religieuse;

mais qui ne pouvaient mécontenter leurs tyrans sans s'attirer d'indignes traitements. Ministres audacieux, les grands émiin trouvaient à leur tour de redoutables ennemis dans les Turcs de la garde établie à fiagdad, fiers soldats, dont l'obéissance ne s'achetait que par des présents considérables, et ne se vendait pas même toujours à ce prix...

L'existence des maires du palais était le résultat de la constitution intérieure de la monarchie des Francs. Chez les Francs, les rois étaient les propriétaires les plus riches en métairies et en fonds de terre ; ils tiraient leurs revenus presque uniquement de ces domaines, qui fournissaient à la dépense de leur table et à l'entretien de leur maison. U fallait que ces biens fussent fadministrés, et par conséquent soumis à la surveillance d'un surintendant; c'est ce surintendant qu'on appela maire du palais. Chargé du recouvrement comme de l'emploi des revenus royaux, il uniauit à oes fondions œlleii de conseiller de la couronne, et assistait le prinee dana ses affaires. Sa charge, considérée en elle-même, n'était donc point une charge miHtaire; cependant le .maire était presque toujours chef des armées dès qu'il avait reçu de la nature les vertus du guerrier et les talents du général.

ûr^otre. /// mif&'re la protcc/ien lù- fàia/rt.r Marie/-

('ivàui^J fiavutt.c. ei MUitairfJ

fAai.ie !■/ /i/ /ir.:f lAi /wr/ai/ >/'■ fnfkv .&■ /'AarAv.r

LIVRE 111, CHAPITRE IL

lor

9BESM

«ft

eût on héritier de la couronne dont le qom servit , dans Tétat de langueur où végétait le père, à fortifier leur administration par une garantie

nouvelle. Ainsi le cours naturel des choses fit que le saug appauvri des Mérovingiens fut corrompu jusque dans sa source. Un roi de vingt ans paraissait plus avancé en âge que la nature ne le comportait; depuis longtemps sa vigueur était épuisée, son tempérament ruiné, son esprit trop vieux pour un théâtre où il fallait agir. Le maire du palais devint un personnage toujours nécessaire. Le fantôme qui occupait le trône cessa d'attirer l'attention, ou ne l'attira plus que par une légèreté qui tenait de la démente. Les Francs s'habituerent peu à peu à mépriser leurs rois. »

Mais, s'il en coûta peu aux maires du palais pour triompher de la puissance royale, ou plutôt pour se l'approprier, la lutte qu'ils soutinrent, dans le but de faire reconnaître aux leudes leur usurpation, fut plus longue et plus difficile. Il fallut que la famille de Pépin s'appuyât sur les Francs d'outre-Rhin, tributaires indociles de la race mérovingienne, pour dompter la résistance des Francs de la Gaule, attachés par un vieux respect de famille aux enfants de Clovis.

La guerre que les chrétiens de la France eurent à soutenir contre les Sarrasins, maîtres de l'Espagne « les victoires que Charles-Martel obtint sur les sectateurs de Mahomet, vinrent en aide aux Car-

L'origine de l'émirat fut tout autre. Les califes n'étaient propriétaires ni de métairies ni de fonds de terre; leur richesse ne consistait point en domaines : les tributs des provinces ou les taxes perçues par les gouverneurs qu'ils avaient placés dans les villes de leur dépendance formaient leurs revenus. Ils n'avaient pas besoin d'un officier attaché à leur maison pour administrer ces revenus; mais il leur fallait un général pour lever les contributions et en assurer le paiement. Ceux-ci devaient être les fondations des émirs-ai-omra ; c'est assez dire que leur dignité dès l'origine fut militaire...

La puissance des maires du palais s'était formée par des progrès lents et insensibles ; les grands émirs parvinrent dès l'origine au rang qu'ils devaient occuper. Les uns et les autres avaient encore ce trait de ressemblance que l'assujettissement à leurs souverains était pour eux une obligation ; mais le grand émir et le maire du palais n'avaient pas les mêmes

rapports avec leurs maîtres respectifs. Le nom du premier fut anocié presque dès le principe* à celui dn calife dans les prières publiques; ce qui annonçait une espèce de participatkm à l'empire...

Les fonctions de maire du palais finirent par être héréditaires comme celtes de grand émir; maii|rhérédité ne s'éiabUt pas de la même façon pour les uns que pour les autres. Ce privilège fût pour les maires un avantage lentement acquis. Les grands émirs, dix ans après leur création » en jouissaient déjà comme les califes et de la même façon.— L'autorité souveraine est généralement héréditaire en Orient, mais avec nue certaine inodiAcJtion. On y reconnaît bien les droits d*nne ■nisoo régnante; mais il n'y a pas dans ceue maison un ordre de suocessioo régulièrement constitué. — Ce fut principalainent la cause qui empêcha le grand émirat d*acquérir dans aucun temps cette consistance à laquelle parvinrent les maires du palais.»

lovingiens; mais ce ne fut toutefois qu*après avofr abattu les derniers princes de la race de Chlovia^ qui, pressés entre les Francs Austrasiens d*un côté, et les Arabes musulmaus de Taqtte, s'agitaient dans TAquitaine, que Pépin-le-Bref put accomplir son usurpation.

Le développemeat de la puissance des maires, du palais, les luttes de la Neustrie, de la Bourgogne et de TAustrasie , pour obtenir la suprématie dans la grande confédération, qui s'appelait alors la monarchie franque, la guerre des Aquitains contre les Francs, pour ressaisir leur nationalité et lenr indépendance, Finvasion des Sarrasins, les victoires de Charles-Martel, les derniers efforts des princei mérovingiens pour reconquérir le trône appartor nant à leur famille, le triomphe définitif de Pépin, tels sont les événements principaux qui renàpliroiM ce livre, consacré au récit de félévation progrès^ sive des ancêtres de Gbarlemagne et de la chvêa graduelle des enfints de Chlovis.

CHAPITRE n

AMBITIM R «aVTB VB «Mi**!*.

ftpin maire du palais d'Aniiratie, Sigeberl 111 roi. — .Aga maire du palais de Nenslrie , iiûcnît II roi. — Partage des tréMMrs de Dagobert. - Mort de Pepln et d'^Bga. — GrUnoald , Ris de Pniin- — Otio maire du palais d*Ati«(ratie.— Guerre contre les Tburingn.— Mort d*Otto.— Gri-moald lui micoède.— Ercbinoald maire du paUis de Neofttrie.-Flaocbat maire du palais de Bourgogne.-Sa lutte aTec Willlibald.-Sa victoire. -Sa mort.— Batbitde et Chk>- Tis II.-Mort de Siseierl.-ni8ol)ert ion ftls.—An-daciaise tenta- Utc de GrUnoald.— Sa défaite et u mort.

Neustrie et Bourgogne.

iCtFA maire.

EaaiiiiioAU» maire.

F1.4oCHAT maire.

Cblovis II roi.

AuHratU.

Gaiif OAU maire.

SiCBBUT lu roi.

Dacobbit 11 roi.

CniBBBBaT proclamé roi.

l (De ran 638 i Tan 65S.)

Pépin maire du palais d'Austrasie, Si^ebert 111 roi. — iCga maire du palais de Neuntrie, Chlovis II roi. — Partage des trésors de Dagobert^Mort de Pépin et d'iCffa (638-640).

Dagobert avait régné trop peu de temps pour que sa tentative de relever le pouvoir royal obtint un succès durable. A sa mort il y eut réaction.

Pépin, maire du palais, et les autres ducs qui étaient retenus en otages à Glichy, se hâtèrent de profiter de leur liberté pour retourner en Ausirasia y reprendre la place à laquelle leur position et leur influence leur donnaient des droits. Ghuoibert, évêque de Cologne, accueillit Pépin avec empressement, et fit alliance avec lui. Tous les deux, afin de constater leur indépendance de la Neustrie par un acte solennel, proclamèrent de nouveau Sigebert I^{er} roi d'Austrasie. leur projet eût peut-être d'étendre la domination de leur roi sur la Neustrie et la

FRANGE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

■ MrgôffMf; nMlii rattitlide des \mét9 Deustrienl ellNNirttif(ooiis y qui et montrèrent dispçMés à aon* tenir le traité du partage jUré à Gar-gea^ leur fit abandonner ce dessein.

JRffà n'avait obtenu l'adhésion des lendes nens-* triens et bourguignons à la royauté de Ghiovis il alla à la régence de Nantechilde que par de grandes oonceksions. Il s'était vu forcé de leur restituer tous les biens dont Dagobert les avait dépouillés pour •Uricfair le fisc.

Le premier acte et le seul important de l'administration de Pépin, lorsqu'il eut repris la direction du gouvernement austrasien, fut de réclamer le partage des trésors de Dagobert. Ce partage eut lieu à Compiègne, après un débat auquel les principaux seigneurs prirent part. La seule chose à remarquer, c'est que, dans cette circonstance, Sigebert et Chlovis n'obtinrent qu'un tiers chacun des trésors de leur père; le troisième tiers fut, conformément à la loi des Francs Ripuaires, attribué à la reine Nantechilde, qui sans doute appartenait à cette tribu; car la règle chez les Francs était que chacun fût jugé par sa loi.

Pépin mourut dans l'année qui suivit ce partage.

Depuis la mort de Dagobert, le royaume avait déjà eu à lutter plusieurs fois contre l'humeur indisciplinée des seigneurs neustriens. Il s'était vu forcé d'abandonner à leur haine son gendre Hermanfried, coupable probablement d'avoir voulu défendre avec trop d'audace et trop de brutalité le pouvoir royal contre les attaques d'une aristocratie impatiente, comme

l'ai istocratie austrasieillié , d'obtenir une entière indépendance. Hermanfried avait tué le comte OGouf , chef du parti des leudes; il fut obligé d'aller chercher un asile dans la basilique de Reims ; les serviteurs qui entreprirent de le défendre furent massacrés par les leudes soulevés contre lui; il eut en outre ses maisons pillées et ses terres dévastées. Attristé du malheur de son gendre, et miné par une fièvre ardente , Éga mourut un an après Pepm.

GrimciiiUit fils de P«ptn. - ^OtKf maire du palais d'Auatrasie. —Guerre contre les Tburinoes. — Mort d*Ouo. — Grimoald hii succède (639-012).

Pépin avait laissé un Hlit, héritier* de ses immenses |)6S9essions et de sa popularité. Ge fils, nommé Grimoald , aspirait à remplacer son père dans la digtiité de maire du palais; mais Otto, gouverneur de Sigebert , l'emporta sur lui momenianément. Otto connaissait l'ambition du fils de Pépin; il avait deviné le but où elle tendait. Il aurait peut* être réuési à rétablir l'autorité de son royal élève, sT celui-ci il*eût éprouvé un désastre qui renversa

l'édMee dit sa puissance ^ au moment eti Mi AdMe gouverneur commençait à le relever*

Voici quel fut ce désastre :

Raduif , nommé duc de Tboringe par Dagobert, se révolta contre l'Auslrasie* Sigabert, mal^ gré sa jeunesse, passa le Rhin avec une armée et s'avança contre lui.

Raduif s'était retranché sur une colline escarpée et défendue par TUnslrot. Les Austrasieiiis attaquèrent lesThuringes avec impétuosité; mais le duc rebelle, qui avait des intelllgencel ééns le camp de Sigebert, avait été prévenu de celte atta* que; il sortit de son camp, fit un détour et vint assaillir par derrière les Austrasiens, au moment où ceux-ci attaquaient les palissades, vigoareose-^ ment défendues par les Thurtnges qui y étaient restés. La bataille fut longue et opiniâtre | les Austrasiens éprouvèrent une sanglante défaite : plusieurs de leurs ducs et de leurs comtes furent tués. Sigebert, afin de pouvoir retourtier librement dans

son royaume , consacra, en quelque sorte, par un traité l'indépendance de son ancien tributaire, qui se hâta lui-même de la consolider par des alliances avec les Bavarois et les Wénèdes <« Grimoald s'était trouvé à la bataille, sur les bords de l'Utter : mais il n'avait pas combattu. «Pressentiment, dit Frédégaire, que Sigebert pouvait courir quelque danger, il était resté soigneusement auprès du jeune roi.»

On peut croire que le fils de Pépin ne vit pas avec une grande douleur une défaite dont le premier résultat devait être d'empêcher l'affaiblissement de l'autorité confiée à Otto, sert coisopécien leur. — Otto fut tué deux ans après par Léulhaife, duc des Allemands, et ce fut, dit en outre la chronique, à l'instigation de Grimoald. C'est ici en effet, eut tout le bénéfice de ce crime; car il se fit immédiatement nommer maire du palais d'Austrasie.

Erchinoald maire du palais de Neutris (640). «- Filsobat maire du palais de Bourgogne. Sa lutte avec Wttilbaud. victoire.— Sa mort (641-612).

En Neustrie , le parti royal avait emporté lors de l'élection du successeur d'Ingga. Erchinoald, parent de la reine Bertrude, mère de Dagobert ci aïeule de Ghiovis II , fut , sur la proposition de la régente Nantechilde, nommé maire du palais.

«C'était un homme rempli de douceur et de bonté, patient et sage, plein d'humilité et de bienveillance envers les évêques, répondant doucement

< fe Hadolf . inspiré d'orgueil , se éreya le Mnie la Tburirice ; Il conclut des traités d'alliance avec les Saxons et les nations voisines. Dans ces paroles, il ne méconnaît pas la Domination de Sigebert ; mais de fait il résistait à son pouvoir.» Faéocéaiab, C'Aroni a ainvtt*

LIVRE III, CHAPITRE It

nn

à Ceus, exeiBpc d'orque'tl et d'avidité; it aima tellement la paix, qu'il devint agréable à Dieu. Il était sage, fliaia eurtout d'une extrême bonté, Des'en*ricbit que modérémeiit, et fut chéri de toat le ^ maiute...a

La charge de maire n'existait plus en Bourgogne depuis la mort de Warnachaire; mais la puissance que donnait celle diarge était passée au pairicial. Le patrice Wiilibald , nommé par Dagobert , et que BOUS avoua vu figurer, en 63â , dans la guerre contre les Vascons, s'était d'abord montré dévoué à la canae royale; mais aprèa la mort de Dagobert il devint le chef des leudes qui aspiraient à créer en Bourgogne une aristocratie puis-sante dominant aussi la royauté. Nantéchlde et ErcUinoald, aiin de co-fitre-batatieer son influence, songèrent à rétablir la charge de maire du palais , et projelèrent d'y faire élire un Franc nommé Plaochat , ennemi personnel de Witlibald. Flaochat était tout dévoué à la veuve de Dagobert, doqt il avait épousé la qièce. Son élection ne s'effectua pas saos difficul-cultes. Ghiovia 11 , Nantéchilde et Erchinoald , a'é^ taëiit rendus à Or-léans, où les grands du royaume de Bourgogne étaient convoqués à un plaid solen- ' nel. Nantéchilde f|it obligée de les gagner tous Tuo après l'autre, et Flaochat dut s'engager, par écrit et par serment, à maintenir tous les leudes bourguignons dans la possession viagère de leurs emploia. Cet engagement a été considéré par plusieurs tiistoriens comme le pre-mier pas fait vers rhérédité des offices. Fiaochat avait promis à la reine étt détruire ia puissmoe du patrioe. En eflFet , dèa 4|n'il AH installé maire du palais, il commença la Itttm gvec XVillibald, et chercha à le faire tom-ber dnos des pièges, que le patrice, circonspect et sur ses gardes, réussit à éviter.

BieOiài aux hostilités secrètes succéda une guerre déclarée. WUlihald, comprenant le péril qui le menaçait, fit prendre. les armes à ses partisans, et entra en campagne avec une troupe assez nombreuse pour mériter le nom d'armée. Il s'avança joa^u'à Aotun, oA, de son c^té^ Flaochat avait réMÛ des troupes. Une bataille eut lieu , dans ki'* quellt le patrice fut

vaincu et tué; mais Flaochat, qui étnic aubitementiombé malade, mourut onze jonrs aeutement après «a victoire '. A sa mort, la charge de maire du palais fut définitivement suppfMiée en Bonrgogne.

1 La faqri iMtMqn? mbite de F laocbst parut à tes cwtceiporaius un cliâ liment céleste;. car la Chronique écrite par Frédégair se termine ainsi : « Beaucoup de gens crurent que, comme Flaocint et Witlibald «^étaient juré une amttié réciproque dans les lieux saints, et qu'ils STaient tous deux» par leur ividUér opprimé et dépouillé les peuples, ce fut le juc^inent de Dieu qui délivra le pays de leur tyrannie, et que leurs perfltteseienrt mernooses ftirem ta cause de leur mort»!

haiHilde et Cblovis II.

La reine Nantéttiilde étak morte peu de tempa avant Flaoehat. -' Ghiovis H passa de la tutelle de sa mère sous celle d'Erchinoald. H nes*occupait d'ailleurs aucunement^ Tadministratlon du royaume,' abandonnée au maire du palais. Il ne manifestait qu'une passion, l'amour des femmes, qui avait dominé son père; mais qui, du moins, n'avait pas empêché Dagobert de régir ses États, — Un jpufi Chlovis étant venu dfkm le palais d Erchinoald , y vit une captive d'une merveilleuse beauté; c'était, disait-on, la fille d'un prince de race saxonne, qui dans son enfoncé avait été enlevée sur les côtes d'Angleterre par des pirates cl vendue à des marchands, auxquels Erchinoald l'avait achetée.— Chlo> vis en devint aussitôt amoureux, et voulut en faire sa concubine; mais Bathilde (c'était le nom de Tes*clave) avait été élevée dans tonte la sévérité de la foi chrétienne, et se rappelait sa noble origine; elle repoussa avec une pudique fermeté tes arden- ' tes sollicitations du jeune roi. Alors Chlovis , toujours excité par sa passion, manifesta rintention de l'épouéer. Erchinoald ne s'opposa point à un mariage qui allait faire sa reine de son esclave; il vit, au contraire, dans cette union un nouveau moyen d'assurer son autorité. '

Bathilde se montra digne du rang oh elle s'était élevée par sa beauté et par sa vertu. Elle montra â wn époux une affection et un dévouement qui ne se démeniireiit jamais. Une grande fsmine éclata en Heustrie; les pauvres gens mouraient par milliers. Bathilde consacra d'abord â leur

soulagement les riches bijoux et les objets précieux qu'elle devait à l'amour de Chlovis; mais cette ressource était loin de suffire. Alors, dans sa pitié éclairée, elle osa conseiller à son époux d'employer à un charitable usage les richesses inutiles que Dagobert avait accumulées dans la basilique de Saint-Denis. — La toiture d'argent qui recouvrait la voûte sous laquelle était placé le tombeau des trois martyrs fut enlevée pour subvenir aux besoins des pauvres et des affamés, et ce fut iEguIf , l'abbé même de Saint-Denis, qu'on chargea de faire la distributiM des aumônes.

Deux ans après (en 663), les temps étant devenus meilleurs, Chlovis, toujours par ie oonseii «b Bathilde, et sans doute aussi par eelui d'Erchi-neald , voulut dédommager le monastère de Saint- Denis de la magnifique décoration qu'il lui avait ôtée. Dans un plaid solennel, convoqué à CUchy, il fit déclarer que ce monastère serait à l'avenir indépendant des évêques, et maître eKlusif #t perj^ tuel, sans redevance ni partage, de tons les biens qui lui avaient dt^i été donnés, et de tous ceux qui

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

lui seraient donnés à Tavenir. Ce privilège important, accordé avec Taveu de Tévêque de Paris, chef du diocèse Y fut confirmé par Yingt-cinq évêques, qoi assistèrent aussi au plaid de Glichy.

Peu de temps après ce plaid, le malheureux Gbiovis perdit progressivement la raison. Sa triste ' mfirmité fournit à la reine Batbilde l'occasion de soins plus empressés et d'un plus tendre dévouement ^

Mort de Sigebert.— Dâigobert wn fils. — Audacieuse tentative de GriiiiM>ald.--Sa défaite et ta mort.

Grimoald gouvernait depuis quatorze ans TAustrasie, lorsque Sigebert mourut, ne laissant qu'un fils de trois ans , nommé Dagobert. Grimoald fit proclamer cet enfiint roi d'Austrasie; mais il avait un dessein secret, et le plus hardi qu'un leude franc pût tenter contre la race de Gbiovis. Le bruit de la maladie du jeune roi fut répandu peu de temps après son intronisation. Bientôt on annonça que sa maladie était mortelle, et peu de jours après on célébra ses funérailles.— Dagobert n'était pas mort cependant.

Tonsuré secrètement par ordre de Grimoald, il avait été confié à un indigne évêque nommé Diddon, qui s'était chargé de le conduire en Irlande, et de l'y déposer inconnu dans quelque monastère.

Le roi légitime, ayant ainsi disparu, Grimoald consumma l'usurpation qu'il avait préparée. Il produisit un testament de Sigebert, par lequel ce roi désignait pour son successeur au trône d'Austrasie un jeune enfant, Ghildebert (le propre fils de Grimoald) et il fit aussitôt proclamer Ghildebert; mais ce roi imposé à l'Austrasie ne fut pas unanimement accepté. Les leudes, comprimés pendant quatorze années par l'administration vigoureuse du maire du palais, se soulevèrent contre Grimoald. Dans le même temps, une armée neustrienne, conduite par Erchinoald, qui revendiquait pour Gbiovius II la succession de Dagobert, entra en Austrasie. Grimoald essaya vainement de combattre; il fut abandonné par les siens et livré, ainsi que son fils, au maire

1 Voici à quelle cause l'auteur de la Fie de Dagobert attribue la dévotion de Chlovis* il :

t Par un coup du sort, dans les dernières années de sa vie, le roi Clodovius vint un jour comme pour prier dans l'église des Saints Martyrs, et voulant avoir en sa possession leurs reliques il fit découvrir leur sépulture. A la vue du corps du bienheureux et excellent martyr Denis, le roi, plus avide que pieux, lui cassa l'os du bras, remporta, et l'apporta soudain, tomba en démence. Le saint lieu fut aussitôt couvert de ténèbres si profondes, et il s'y répandit une telle terreur, que tous les assistants, saisis d'épouvante, ne songèrent qu'à prendre la fuite. Le roi Chlovis, pour recouvrer le sens, donna ensuite à la basilique plusieurs domaines, fit garnir d'or et de pierres précieuses l'os qu'il avait détaché du corps du saint, et le remplaça dans le tombeau. Il lui revint quelque peu de raison; mais il ne la recouvra jamais tout entière... »

du palais de Neustrie, qui l'envoya en prison à Paris, et l'y fit bientôt mettre à mort. On ignore quelle destinée eut Ghildebert. On suppose qu'il partagea la fin tragique de son père.

CHAPITRE m

iMUriH BT Lien.

Hort de Kilovis U, suivie de celle d'Erèbinoald. — Cblolaire m roi de Neustrie.— Batbilde rtgeote.—ÉbroIn maire dn palais.— Uger, évêque d'Autnn. — Childérie II roi d'Auitraie.— Wnifoaid maiiv du palais.— Méct>ntenteineot des leudet bourguignons. — lUvalUé de Léger et d'ébroto. — Mort de Chlotaire III. - Tbéodoric rai de Neustrie et de Bourgogne.— Déposition slmulUnée d'ÉbraIn et de Tbéodoric -Cbildéric II seul roi des Francs.— Dicgrâoe et arrêttalioD de Léger. -Mort de Cbildéric IL— Apparition înatteDdoe de Dagobert ll.-Son régoe.— Sa mort.—Ugêr et ÉbrOin sorteat de Luxeuil.-ÉbroIn fait la guerre à Jbéodonc.— Assassinat de Lendésie, maire dn palais de Neustrie.— Gbiovis 111 , flis supposé de CblotairellL — Siège d'Autun. — Léger se livre A seseaueinis. — ÉbroIn reconnaît Tbéodoric— Son administration. — Aecnsatlon contre Léger.— Martyre de Léger.— Nouvelle accosalion tre Léger.— Sa mort.— Honneurs rendus i sa niéiiiioire.

Neustrie et Bourgogne.

EiAoïN maire.

LËcER maire.

Lbubésib maire.

Eiftoïff réiostitué maire.

Ghlotaiai iu roi.

Tbêodoaic 1 roi, puis déposé.

CHiLDiai€ II roi.

TaioDOBic I rétabli roi.

Justrtme.

WuuoAui maire.

CaiDÉRiGii roi. — Devient seul roi des Francs . de 671 à 673.

TxiDoaïc 1^e en ReHitrie, et ui* en Austrasie, devient seul roi des Francs, de «73 A eOI.

;Deran656iran680).

Mort de GUotIs H , suivie de celle d'Erchinoald (666).< taire 111 roi de Neustrie.— Baihilde régente.— tbroîn maire du palais.

La monarchie franque se trouva de oouvean rtanie sous Tautorité d*un seul chef, Erchinoald, maire de Chlovis II; mais cette réunion ne devait pas être de lonfpie durée. Glilovis mourut en 686, et Erchinoald le suivit au tombeau.

Avant de mourir, ce maire du palais fit reconaître dans un plaïd la reine Batbilde comme régente du royaume, et proclama rois les trob fils (encore en bas âge) qu'elle avait eus de Ghlovia : Chlotaire , Cbildéric et Tbéodoric.

Par une combinaison assez habile, Erchinoald, qui tenait à conserver l'unité de la monarchie firtnque et la prépondérance de la Neustrie, ne pïaf» sur le trône qu'un seul desenFaptsdeChlovis:ce Ait Chlotaire in, qui prit le titre de roi de Neustrie. Les leudes bourguiçons et austrasiens murmurèrent sans doute de ce qu'on laissait ainsi deux trônes vacants quand il eiistait deux princes mérovingiens proclamés aptes à les occuper; mais, lorsque Erchinoald mourut, tout leur mécontentement ne s'était encore manifesté que par des murmures.

L'élection du successeur d'Erchinoald donna lieu à une lutte assez vive, dans laquelle le parti rojal

LIVRE m, CHAPITRE III

BB

rempona. Ébroia fut nommé maire du palais. C'était un homme ambitieux et énergique, remarquable par sa bravoure et par son habileté politique, et qui était décidé à défendre comme un bien précieux la Tautorité royale remise en ses mains; mais une orgueil impitoyable, une avarice sordide obscurcissaient ses grandes qualités.

liège, évêque d'Autun. — Retraite de Bathilde (657). — Chilpéric il est d'Aquitaine, Wolfart tnaire da palatin (Wi).

Il paraît que les premiers temps de l'administration d'Ébroin furent orageux et difficiles. Le maire du palais supportait avec impatience que la régente Bathilde exerce l'autorité. Cette reine avait d'ailleurs pour conseillers deux hommes qui tous les deux semblaient disposés à devenir les rivaux d'Ébroin; l'un était Léodgar, que nous connaissons mieux sous le nom de Léger, et l'autre Sigebert, évêque de Paris. Léger était un homme docteur et pieux, d'un caractère persévérant et d'une patience inflexible. Bathilde lui avait donné l'évêché d'Autun — Sigebert possédait au contraire de précieuses qualités; mais elles étaient ternies par une excessive vanité. Cette vanité causa sa ruine; il offensa imprudemment un grand nombre de seigneurs, et fut tué par quelques-uns de ceux qu'il avait offensés. — Il y a lieu à croire qu'Ébroin ne fut pas étranger à sa mort.

Léger était alors éloigné de la cour, et occupé à traverser les monastères du clergé dans son évêché d'Autun. Bathilde, privée de ses conseillers, désespéra de lutter contre le maire du palais, et se résolut volontairement à abandonner l'autorité. Malgré ses larmes et les prières de ses serviteurs, elle dépassa la couronne, et se retira dans le monastère de Gelles, qu'elle avait fondé, et où elle prit le voile de religieuse.

. Un des actes de cette reine lui acquit dans son temps l'affection du pauvre peuple, et lui donna des droits à l'intérêt de la postérité; Bathilde abolit l'impôt établi sur toute personne née de race gauloise. Cet impôt perpétuait imprudemment la séparation des Francs et des Gaulois, rendait les mariages plus rares et réduisait quelquefois les pauvres à

npouer et qiême à vendre leurs enfants. Bathilde eoaploya une partie de se^ trésors à racheter

> « Ébroïo était (Bvfjammf d*un tel excès d^amour pour Tar- {^eot» que ceux aui jui en doiindiem da?ania|;e avaiëoi toujouis Gain dn càbxé auprès de lui, et tandis que leit uns lui domiaieni àk IVjeiit |Mr peur, d*aatr> s pour obtenir justice, les esprits de qvelqaes boimnes» pleiiis de douleur de se voir auisi dépouillé», glaïeul irrités couire lui. Non-seulemeoi il aixaii cet inique cuinincree; Inais, pour une légère ofTeiise, il répi-rid lit l6 King de beaucoup de nobles lundceuts. » — Fie ttw saint léger, évêque d'AMm.

lllsi. de France. — t. u.

des enfants que de pauvres mires avaient ainsi vendus pour payer l'impôt.

Ébroïn l'emportait donc en Neostrie; mais, en 4ustrasie, il jugea lui-même qu'il n'était paseii mesure de soutenir la lutte contre les leudes prêta à s'insurger, et, afin de les calmer, il consentit k envoyer à Metz Ghildéric D, qui fut proclamé mi d'Austrasie, et i qui les grands du royaume donnèrent Wulfoald pour maire du palais.

L'administration de Wulfoald fut, à ce qu'il pa* ratt, active et habile; il réussit à contenir, sinon à satisfaire, les factions qui divisaient TAusirasie* Ghildéric, parvenu à fige de puberté, manifestait des passions ardentes. Le maire du palais sut ea retarder l'explosion en le mariant avec la jeune Bilichilde, fille d'Imnichilde, veuve de Sigebert, mariage qui satisfit les Austrasiens attachés à la mémoire du frère de Ghiovis IL

Wulfoald fut moins heureux dans une expédition entreprise pour conserver l'inSuence austrasienne en Italie. Une armée., qu'il envoya en Lombardie afin de rétablir sur le trône Pertbarite, roi des Lombards, dépossédé par Grimoald, doc de Bénévent, éprouva aux envirpns d'Ast ope» sanglante défaite. L'Austrasie n'obtint la paix qu'en promettant de refuser un asile au prince vaincu , qui ne remonta sur le trône qu'à la mort de l'usurpateur victorieux.

Mécontentement des leudes bourguignons.— Rivalité de Léger

et d'Ébroïn.

La retraite de Bathilde ne fit point cesser la lutte qui s'était établie entre Ébroïn et Léger. Cette lutte eut, au contraire, une plus grande vivacité. Le mécontentement des leudes bourguignons s'accrut en voyant la satisfaction qu'avaient obtenue les leudes austrasiens par leur séparation avec la Neustrie; les Bourguignons auraient aussi voulu un roi et un maire du palais pour eux seuls. Il paraît même qu'Ébroïn craignit un instant qu'il ne cherchassent, en s'emparant de la personne de Ghiotaire, et en l'emmenant dans un des domaines royaux de la Bourgogne, à assurer la prépondérance de leur pays sur la Neustrie; car il publia un édit pour défendre à tous les évêques et à tous les leudes bourguignons d'approcher, sans une autorisation spéciale, des lieux où habiterait le roi Ghiotaire. Cet édit leur parut à tous une audacieuse injure.

Léger, le premier des évêques par ses vertus et le plus influent des leudes par son habileté, se trouvait tout naturellement le chef des Bourguignons mécontents. Il était l'ennemi d'Ébroïn. Sa rivalité avec le maire de Neustrie eut donc le caractère d'une querelle personnelle autant que d'une guerre politique.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE.

« Là se révèle, dit M. Guizot *, dans toute son énergie ce qu'on est convenu d'appeler la lutte des grands propriétaires contre le pouvoir royal ; lutte qui agita si violemment le dernier siècle de la race mérovingienne, et où les maires du palais furent les appuis et les ministres tantôt de l'aristocratie, tantôt de la royauté. M. de Sismondi, dans son Histoire des Français, a fait au maire Ébroïn l'honneur de le considérer comme le chef du parti des hommes libres contre la coalition des grands. Nous doutons fort que cette estime lui soit due et qu'il y eût alors un parti des hommes libres. Des rois ou des ministres de rois qui voulaient exercer partout une autorité arbitraire et tuer ou dépouiller à leur gré quiconque excitait leur avidité ou leur courroux; des ducs, des comtes, des leudes, des évêques riches et ambitieux, qui prétendaient dans leur territoire à une entière in-

dépendance, ou s'efforçaient d'envahir le pouvoir royal pour s'en approprier les profits; c'est là tout ce qui nous apparaît dans ces débats sanglants et désordonnés. Nous n'y saurions découvrir ni royauté ni peuple, aucune mesure de gouvernement et d'ordre public, aucune combinaison des forces nationales pour résister à telle ou telle tyrannie. Un homme puissant et hardi, s'élevant à la mairie du palais, régnait sous le nom du roi; aussitôt il attaquait, par lui-même ou par les siens, tous ceux qui ne s'unissaient pas à lui pour partager ses rapines; magistratures, propriétés territoriales, richesses mobilières, tout devenait sa proie, et aucune loi, aucune force publique n'était capable de réprimer ses excès. Alors se formait, contre le despotisme effréné d'un seul, une coalition de grands et d'évêques réclamant leurs biens et leurs privilèges. Parvenait-elle à le renverser, l'un des coalisés prenait sa place, et, tyran brutal à son tour, donnait lieu à une coalition nouvelle, qui amenait bientôt les mêmes résultats. Tel est, à notre avis, le vrai caractère de ces événements, où des forces et des ambitions individuelles se montrent seules, et qui ne nous laissent entrevoir aucune trace de combinaisons politiques ni d'intérêts nationaux.

« La rivalité d'Ébroïn et de saint Léger est l'une de ces vicissitudes barbares. Tant que dominait Kbroïn, l'évêque d'Autun était le chef de la coalition de ses ennemis; dès qu'Ébroïn était renversé, les mêmes désordres, les mêmes crimes reparaissaient sous le gouvernement de saint Léger ou de ses alliés. D'autres opprimés, d'autres proscrits se réunissaient alors autour d'Ébroïn et le ramenaient à la puissance. À vrai dire, il n'y avait là ni parti aristocratique, ni parti de la couronne, ni parti

» Notice sur la vie de saint Léger. Collart. Guizot. t. «.

des hommes libres. Un certain nombre de chefs avides, suivis de leurs fidèles, se disputaient et se ravissaient tour à tour les dépouilles du trône et de la société.

« Dans cette anarchie, et sous le pompeux langage des panégyristes, il est difficile de démêler quels ont pu être les talents ou les mérites de saint Léger. Cependant il y a un fondement à toute grande impression produite

sur l'esprit des peuples, et l'on ne peut douter que l'évêque d'Autan n'ait passé, dans son temps, pour un grand homme et un glorieux martyr. »

Mort de Cblofaire ni.— Thfodoric roi de Neottrie et de 9Oone. — Dépo-
tiiiioa tlmultaiiée dlbroîD et de TModsrie (o70[^]1;

Un événement inattendu produisit un soulèvement qui eut pour résultat une révolution.— <3ilotairelll mourut presque subitement.— Suivant fantique usage des Francs , les pouvoira diEbroln expiraient à la mort du roi, dont il avait été le maire du palais. —Cet usage, il est vrai, commençait à tomber en désuétude. — Ebroln, d[^]aillcmrs instrait de l'animosité que les leudes neostriens manifestaient contre lui, et certain de rinimitié des leudes bourguignons, résolut de ne pas \$y soumettre, et de conserver le pouvoir sans courir les chances d'une réélection. Il fit plus, il disposa seul de la couronne. Profitent de ce que Tbéodorie avait été déjà proclamé roi par Erchinoald, il institua lui-même ce prince roi de Bourgogne et de Neustrie.

Les leudes, ayant appris la mort de GMotsire, accouraient pour confirmer par léura acdamstioas les droits de Théodoric, lorsque Ébn[^] leur fit dire que leur présence était inutile, que le roi était reconnu, et qu'ils eussent à retourner dans leon fiefs et dans leure domaines.— Cette andace poussa à bout leur patience; ils prh[^]nt les armes, et, s*obligeant à reconnaître Ghildéric II pour seul roi des Francs, ils obtinrent de Wolfoad, maire du palais d'Austrasie , qu'il appuierait leur insurrection. Ėbroin et Théodoric surpris tombèrent au pouvoir des révoltés. Dans le premier moment d« triomphe, ceux-ci voulaient mettre à mort le maire dn palais; mais l'ennemi politique et personnel dit'» broîn, l'évêque Léger, lui sauva la vie, et obtint qu'on se bornerait à confisquer ses biens et à Ten* Fermer dans le monastère de Luxeuil.

Théodoric Fut amené devant son Mré; il avait été tonsuré en même temps qu'Ėbroln. En le voyant ainsi privé de sa chevelure et dégradé, Ghildéric lut dit : «Que souhaitez-tu qu'on ftsse de toi?— On «m'ôte injustement ma couronne, répondit Tbéo- « doric ; je ne puis avoir de recoura qu'en la justice

LIVRE III CHAPITRE

cdeDien.» — Le nulhearenx prince fiit renfermé dans le momstire de Saint-DenU.

' Caifldéric 11 Mul roi des Francs.

ChîMcHc H, deveoa «oaverain de toute la Gaaie franque, transféra sa résidence en Neiistrie. Ėbroln ne fut pas remplacé. Wulfoald, déjà maire du palais d*Anstrasie, remplit les mêmes fonctions en NeQStrie. La Bourgogne eut un maire particulier, ce Ait L^^, que son caractère sacerdotal, considéré jusqu'alors comme incompatible avec cette dignité, n'empêcha pas d'être reconnu par les leudes dont il avait été le cbeF.

Les tentes bourguignons et neustriens obtinrent d'ailleurs en cette circonstance diverses garanties contre les violences et les actes arbitraires des dépositaires de l'autorité royale.— On convint que tous les décrets contraires aux lois germaniques qu romaines qui régissaient lès tribus franques et bourguignonnes, ainsi que la population gauloise, ser raient considérés comme annulés. On stipula que le duc ou le comte d'une province ne pourrait plus être envoyé dans une autre, comme cela avait eu lieu jusqu'alors quand un gouverneur de province inspirait des craintes ou des soupçons au gouvernement; enfin on décida que la charge de maire du palais ne pourrait plus être viagère , et qu'à l'avenir cette haute dignité serait alternativement confiée aux principaux leudes.— Gesconditions^imposées A la suite d'une révolution, étaient dirigées autant csontre les maires que contre les rois.

IMtgrâfio et «rrettâUon de L^r. — Mort Âe milderic H

CSri-«7d).

Léger ne jouit pas long-temps de la faveur de Gbildéric. Prétextant que la reine Bilichilde était cousine germaine du roi, il voulut engager ce prince à la répudier. La reine se joignit aux ennemis que Tévêque s'était (aits par sa sévérité et sa rude intolérance pour le vice. Le roi, qui supportait lui-même impatiemment les remontrances de Léger sur sa conduite

dérégulée, le prit en haine. L'évêque d'Autun s'était en quelque sorte établi le garant des conditions accordées aux leudes; il était Tenu à la cour de Neustrie comme pour y surveiller l'exécution des engagements que Childéric avait été forcé de souscrire*. Il n'épargnait aux gens du palais et aux antrustions ni les exhortations ni les reproches. Sa maison était l'asile de tous ceux qui avaient des plaintes ou des réclamations à faire. On fit craindre au roi qu'il n'eût le dessein de se constituer chef d'un parti disposé à tenter une nouvelle révolution. Le roi le renvoya à Autun; mais bientôt, craignant qu'il n'usât de son influence pour soulever la Bourgogne, il le fit

. arrêter et le relégua dans ce même monastère de Luxeuil où Ébroïn était renfermé.

Libre d'une espèce de tutelle qui gênait ses entraînements, Gildéric II s'abandonna à toutes ses passions. Loin de le retenir, Wulfoald l'encourageait, pensant ainsi affermir son autorité. Gildéric ne gardait de ménagements ni envers les grands ni envers les leudes de moindre condition. Sa conduite excita bientôt une indignation générale. Un seigneur franc nommé Bodillon, ayant osé lui représenter qu'un nouvel impôt qu'il prétendait établir était injuste et impolitique, il se laissa emporter par la colère, et oublia les lois protectrices des Francs et le rang de Bodillon qu'il fit attacher à un arbre, et batta de verges ignominieusement. Bodillon résolut de se venger; il devint le chef d'une conjuration, qui, afin de s'assurer des appuis, noua des intelligences dans le monastère de Luxeuil, soit avec Ébroïn, soit avec Léger (les historiens ne sont point d'accord sur ce point), et peut-être avec tous les deux. Gildéric était alors dans sa maison de Livry, située près de la forêt de Bondy, où il se livrait au plaisir de la chasse : il y fut surpris et massacré avec Bilichilde sa femme et Dagobert son fils aîné. Bilichilde était enceinte; mais sa grossesse n'inspira aucune pitié aux leudes conjurés. Le second fils du roi, un enfant au berceau nommé Daniel, échappa seul au massacre. Quelques serviteurs dévoués réussirent à le sauver, et le cachèrent dans un monastère. Wulfoald, qu'on voulait tuer aussi, prit la fuite, et se retira en Austrasie, où il mourut obscurément.

Apparition d'Étienne de Dagobert U.— Son règne.— Sa mort

Peu de temps avant la mort de Gildéric, l'apparition de Dagobert II, dont Grimoald avait si audacieusement proclamé la mort, était venue étonner les populations de l'Austrasie. Ses droits étaient incontestables. Gildéric, qui avait épousé la sœur de Dagobert, se trouvait alors le seul chef de la monarchie franque. Il aurait dû sans doute rendre l'Austrasie au fils de Sigebert; mais la restitution d'un royaume aurait trop coûté à son ambition. Toutefois, au moment où l'on venait de reléguer Théodoric dans un cloître, il n'était guère possible de repousser Dagobert, si miraculeusement sorti du monastère où il avait été caché pendant vingt ans. Dagobert obtint donc, avec le titre de roi, l'Alsace et quelques portions de l'Austrasie sur la rive droite du Rhin. Ce prince profita, dans la suite, de l'affreuse confusion qui désola la Gaule franque à la mort de Gildéric et pendant la dernière lutte d'Ébroïn et de Léger pour ressaisir la totalité des États qui avaient appartenu à son père;

FRANQUE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

mais son règne, comme roi d'Austrasie, ne fut pas de longue durée. Dès qu'Ébroïn se fut débarrassé de la dangereuse rivalité de Théodoric d'Autun, il songea à rattacher l'Austrasie à l'Empire qu'il gouvernait despotiquement, et dont il se considérait en quelque sorte comme le légitime possesseur. Il excita des ennemis à Dagobert. Ses partisans révoltés firent haine que portaient au fils de Sigebert les langes attachés à la famille de Pépin. Une insurrection s'organisa; mais les conjurés, au lieu de faire un appel à la révolte que Dagobert aurait pu réprimer par ses armes, eurent recours à l'assassinat. Le roi fut tué, par une main inconnue, le jour qu'il était à la chasse dans la Forêt de Voivres. Sa mort ne profita pas au fils du palais de Neustrie. Les Austrasiens continuèrent à détester les Neustriens, et voyant que toute autre chance de recouvrer une nationalité indépendante leur était enlevée, ils tournèrent leurs regards et leurs vœux vers la famille de Pépin:

Il faut et Ébroïn « l'acte de Luxeuil ». — Ébroïn fit la guerre à

l'Étienne. — Assassinat de l'Étienne, maire du palais de

L Mèasirlé.— ChlorU Hl, EU suppoèé de Chlouire Ul (67d 674).

Qa dit que , pen de temps avant de mourir d'une fafon ii tragique, le roi de Neu^trie avait envoyé l^rdre de ftiire sortir Léger do monastère de Ln-xeuil^et de le mettre à mort. La nouvelle du massacre de la famille de Ghitdéric arriva à temps pour empêcher fexécution de la seconde partie de cet ordre. Léger, tiré de Luxeoil; fut mis en li* berté par ceux-là mêmes qui avaient mission de le tuer.

Dans le même temps, Êbroîn, délivré par ses partisans, sortait aussi de sa retraite...

Les deux rivaux ^^ qui, dans le monastère où ils étaient, renfermés, avaient paru se réconcilier, partirent enaemUédHuliXèoil; mais ils se séparèrent après a^ €ÉM quelque temps le même cfaenrifli^ Légèrirèttlair Visiter Auton avant de se rendre atÉj^rès^'Vè'Théodoric, qui avait été tké do

* Les pasnses suiTsiits de la. fffé'iiB saint léger, parle moine de Saint-Syiiiphorieii, font connare Téui de confiisfon où 8e trouva la Gaule franque après rassantinat de Cbildértc, ainsi que la suïcèrtlé de la réconciliation d*ÊbroÎQ avec Léger:

« Lorsque la nouvelle de la mort de Childéric AH connue, Itt hommes qui. avaient été condamnés à Texil par son ordre revinrent sans crainte, comme les serpents pleins de venin ûA cbiilàhiéPatié rêtoirr du printemps , de quitter les cavernes qills InbilMr pendant l'hiver. Leur fureur s'exfiala avec une "tille foj^, ^ produisit un tel trouble dans la pairie, qu'on crut ti>ut-à-fait que la venue de rAniecbrist approchait. Les oibuvefheo^ des pfvinces' commencèrent , à l'envi les uns des autres, âa'actuar avec desMnei bnrribldi: et, eomme iln'y avait point de roi établi iti^IHtedH pouvoir, chacun voyait la justice dans sa propre volonté, et ac^issail sans redouter aucanflein...

monastère de Saint-Denis par les meiirtrieft Bê Childéric, et de nouveau proclamé roi. Ébliici iharcha directement vers la résidence ^og^^e; il comptait reprendre à la fois, avec le titre de maire du palais de Neustrie,

son autorité sur le royaume. Une nouvelle qui fut reçue en route défraya toutes ses espérances et le fit changer de dessein.

Les leudes qui avaient salué Théodoric du nom de roi délibérèrent aussitôt sur l'importante élection d'un maire du palais. Léodgis fut consulté, et désigna au choix de l'assemblée Leudésie, fils d'Erchinoald.

Cette nomination décida Erchinoald à recourir à la force pour ressaisir le pouvoir. Il attaqua successivement les troupes royales de Pont-Saint-Maxence, de Saint-Cloud, de Boissieu, près de Gorbie, et il força le roi et le nouveau maire du palais à se retirer dans le château de Grécy. Là « ayant attiré Leudésie au dehors, sous le prétexte d'une entrevue, il le fit assassiner.

Théodoric fut indigné de cette trahison, et se défendit avec opiniâtreté. Léodgis couronna ses efforts; bientôt d'attaqué il devint assaillant. Il força Erchinoald à lever le siège de Grécy et à se retirer jusque sur les frontières de l'Austrasie.

Théodoric se croyait vainqueur; Erchinoald n'était pas homme à se laisser abattre aussi bellement. Repoussé par le roi dont il voulait être maire du palais, il conçut l'audacieux projet de le faire jeter lui-même hors du trône, et de donner à la Neustrie un prince de son choix. Le retour de Dagobert avait fait connaître aux Francs que les retraites des monastères ou des églises pouvaient cacher quelques princes de la race de Ghéovis; autres que ceux dont l'existence était officiellement reconnue. Erchoin supposa un fils de Chlotaire II, miraculeusement conservé, et le proclama hardiment, en présence de ses soldats et du peuple, roi de Neustrie, sous le nom de Ghéovis II. L'apparition subite de ce prince inconnu jeta parmi les parti-

« Dans ce temps, Erchoin, d'un monastère de Luxeuil. Comme il était entouré d'une foule d'amis et de serviteurs, les exilés » dont nous avons parlé recherchèrent sa faveur » et cherchant le mal qui avait fait accuser Chlotar, ils le prirent pour chef, afin de pouvoir, par ses conseils et son secours, se venger de l'outrage de Dieu (Léodgis). Erchoin releva donc sa main venimeuse, et, comme une vipère à qui revivait l'âge, il se fei-

gnit d*éf re dévoué au roi Théodorip, et ^ mit en marche pour aller au plus tdt vers lui avec ses compagnons. L*bomme de Dieu {léQtr) et les siens suivaient la même l'orne, et ils n'étaient pas Tan de l'anu-e à une journée de diétanot. Avant qu'ils arrivassent à A ui un, Êbroîn, oubliant l'amitié qu'il avait si récemment promise à Léger , voulut le faire arrêter, à rinsiiifpiiôn de ses parilKans. Il l'eilt fait s^it n'en éAC été détourné par Genêt, évêqne de la méuropole dcf Lyon , et si en même temps il n'eût été effrayé par la forte troupe qui aocompasuait Léger, t

Courage de- Pepùi. .

tlVftB m, CHAPITRE III.

mÉÊÊÊmt

\$khi dé Théodéric une indécision dont son sodaèfeux compétiteur profita habilement pour accroître 9té forces et relever ses affaires. Afin de mieut anurèi^ son trioîûphe, Êbroln |)roje(ait même ffeiiWvef i l%éodorie Tappui des leudés bourguil^ns , qu'assiirait ft ce roi l'accession de Té- vèque d'Autim.

Sié^e d'Autan. —User se livre à u\$ ennemis.

' AiUsâtôt après l'assassinai de Lendésie, Êbroîn, avéic chargé deux de ses partisans, Désiré Diddon, évéqué dé Ghflibnsv et Waimer, due de GbampagDle, die .s'empaire^ de Léger , qoi s*était retiré à Autun. Voici comment le moine de Saint-Symphoflen, anteur de la Vie du saint évêque, raconte le siège entrepris par Waimer, et qui Fournit à Léger Ane occasion nèutelte de manifester sa ferineté , Mm courage et son dévouement aux intérêts dont il hélait tonsfltné le déFenseur.

é Léger, rhomme de Dieu, résidait alors âr Autun, ik vfllé, occupé à remettre en^rdre les affaires du people. liOrsqu'il apprit qu^une armée s'flvatftait éontre lui, Une consentit pas à fuir de nouveau, et il attendit avec intrépidité \^ Jugement de Dieu, Sestmis, ses Mêles, ses clerks le pressaient de s'en aller et d'emporter les trésors qu'il avait luimême amassés, afin qu'à cette nouvelle ses ennemis renouassent à attaquer la ville et à le persécuter; diaia il s'y reFusa absolument. H mena ses amis au lieu où

étaient ses trésors, et les leur montrant il leur dit : « Frères , tout ce que vous voyez là a été amassé «par moi pour l'ornement et la gloire de cette «Église durant le temps où Dieu a permis que je «conservasse la labeur des hommes du siècle. Main- «tenant péur*écouter ceux-ci ne sont-ils irrités contre « moi que parce que Dieu veut m'appeler aux Fa- «veurs dit ciel. Pourquoi emporterais- je avec moi «ces choses qui ne m'y suivront pas? Il vaut mieux « donner ces trésors aux pauvres que d'errer ^à et «là dans le monde avec ce honteux fardeau...»

«Et aussitôt, ordonnant aux gardiens de jeter hors des portes les pHats et les vases d'argent. Léger fit ^ appeler les argentiers avec leurs marteaux , pour qu'ils les brisassent en petits morceaux. H ommoda ensuite que le toni Fût distribué aux pauvres; il donna pour le service de l'Église tout ce qui pouvait y être utile; il soulagea aussi, avec une partie de ces trésors, l'indigence de plusieurs monastères d'honnêtes et de filles situés dans la ville ou dans son territoire. Quelle veuve, quelle orpheline, quel pauvre ne fut pas alors comblé de ses largesses^!

«Cet homme de Dieu, plein de l'esprit de sagesse, dit ensuite à la multitude : «Mes frères, j'ai «résolu de ne plus du tout penser au siècle, et de

«craindre plutôt le mal spirituel qu'un ennemi! ter- «restre. Si Dieu a donné à un enfant de la chair «une telle puissance que cet homme puisse se perdre- «c'est, perdre, le cendrier, tuer, Aouds Ae saurons «lui échapper par la fuite... Fortifions notre âme «par les vertus, et munissons en même temps de «défenseurs les murs de cette ville, de telle façon «que l'ennemi ne trouve point d'entrée par où il «puisse nous mettre en péril.» Animant. ainsi le peuple, il prescrivit un jeûne de trois jours, et parcourut l'enceinte à» murs avec la croix et les reliques des saints. Il se prosternait contre terre à chaque porte, et priait en pleurant le Seigneur d'empêcher, s'il daignait l'appeler aux martyrs, que le peuple qui lui était confié ne tombât en captivité... Le peuple des environs^, par crainte des ennemis, se retira dans la ville; on ferma les portes avec de fortes serrures, et on établit partout des gardes. -^ L'homme de Dieu ordonna qu'on fit entrer dans l'église tous ceux qui étaient dans la ville: H les pria de lui

pardonnez si en les reprenant, o[^]Eièae il avait coutume de le faire pour r observation dé la sainte discipline, il avait blessé quelqu'un d'eux peï* ses paroles; car cet homme pieux, qw marchait àii martyr, savait que îe martyr ne sert de rien si le cseur n'a pas été d'avance purifié de tout sentiment haineux, et échauffé du Feu de la charité... Aussi n'y eut-il dans cette multitude aucune èm(? assez dure, quelque offensée qu'elle pût être, qui ne renonçât à son ressentiment.

«Peu. de temps après, la ville fut entourée #Mfe armée, et le jour même on ^coofbattit avec vaillance jusqu'au son*; mais lorsque la ville fut entièrement cernée et pressée par les ennemis, qui rôdaient jour et nuit en vociFéraot comme des chiens, Phomme de Dieu vit que le péril était imminent; il arrêta le combat, et parla ainsi à son peuple : « Cessez, je vqus «le demandé, de combattre ces gens; s'ils sont ve- « nus seulement à cause de moi^ je suis prêt k salis* «faire leur volonté cl à calmer à mes dépens leur fu- «reur. Seulement ne sortons pas d'ici sans avoir été teniendus; envoyons un de nos frères leur demanader pour quelle cause ils assiègent la ville.»

Aussitôt on fit descendre par le rempart l'abbé Méroald, qui se rendit auprès de Diddon. Diddon lui dit avec menaces qu'il ne quitterait pas le siège de la ville jusqu'à ce qu'il eût pris et fait périr Léger, à moins que celui-ci ne jurât fidélité à Chlovis (celui qu'ils avaient faussement fait roi). Diddon et les siens assuraient tous avec serment que le roi Théodoric était mort.

« L'homme de Dieu, ayant appris ces paroles, répondit : «Tant que Dieu me conservera la vie, je «ne m'écarterai point de la fidélité que j'ai promise « à Théodoric. Je suis résolui à offrir mon corps An

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

«gbhre p1ut6t que de aouiller mon âme par une « honteuse iafidélité. »

«Lorsque les ennemis eurent entendu cette déclantion, ils commencèrent à attaquer la ville de toutes parts, et cherchèrent à y mettre le feu en y lançant des traits enflammés. Alors Léger dit adieu à tons ses Frères,

communia avec le pain et le vin, raffermir leurs âmes inquiètes, leur recommanda, comme le Christ à ses disciples, la mémoire de sa passion, marcha intrépidement vers les portes, les fit ouvrir et se présenta tout à coup à ses ennemis, que sa présence remplit de joie et d'étonnement. Ils reçurent leur proie. comme le loup s'empare d'une innocente brebis... Ses adversaires, invoquant le plus odieux traitement, lui arrachèrent les yeux de la tête. Léger, ferme dans son sacrifice, ne souffrit point qu'on lui liât les mains. Aucun gémissment ne sortit de sa bouche au moment où on lui arracha les yeux ; il continua toujours à chanter des psaumes et à glorifier Dieu i. »

La garde de Tévêque captif fut confiée à Waimer, duc de Champagne, qui, d'après les instructions d'Ébroïn, ordonna de le laisser mourir de faim. Mger vécut quelques jours , quoique entièrement privé de nourriture. Waimer se laissa toucher, et lui permit de se retirer dans un monastère; où le comte Guério, Frère de Léger, persécuté comme hii, s'évit déjà réfugié.

Le dévouement de Léger ne sauva pas la cité d'Autun. Les troupes diibroïn en rançonnèrent cruellement les habitants; l'Église même fut imposée par le vainqueur, et pour la sauver de la destruction on dut payer cinq mille sols d'or.

tbroïo reonnatt Tbéodoric. — Sou administration. -Aocuaa- UoD contre Léger.— Martyre de L^ger (e7M76).

^ Cependant Ébroïn, n'ayant plus rien à craindre de son rival , changea de résolution. Il comprit le danger de prolonger la lutte avec Tbéodoric; il fit disparaître le Chlovis III qu'il avait fiit apparaître, et proposa au roi légitime de lui laisser la couronne s'il voulait le reconnaître pour son maire du palais. Tbéodoric , abandonné de ses partisans , accepta la proposition, et racheta ainsi son trône.

Ébroïn, rétabli dans la possession du pouvoir, poursuivit rigoureusement tous ceux qu'il supposait encore attachés à l'évêque d'Autun. Les uns furent bannis, les autres mis à mort; tous eurent leurs biens confisqués. Cette vengeance accomplie, Ébroïn proclama un édit d'amnistie, ré-

digé de façon à ne profiter qu'à ses partisans, qui furent absous des crimes qu'ils avaient commis, et restèrent en

* Fie de sa UU Léger» évêque d'Autun. — Mémoires reims à VMH, de Fr^{mce}. - OoUkt Guizpt.

possession des biens dont ils s'étaient emparés dans la guerre civile. Il reprit ensuite son projet de dompter la Faction des leudes en Neustrie et en Bourgogne, et il en vint à bout. — Son gouvernement» fort et vigoureux, n'était pas aussi oppressif pour* le pauvre peuple qu'on pourrait le supposer. Un historien contemporain semble dire que le fmi* dable maire de Neustrie n'était que l'intrépide restaurateur de l'ordre public. « Le comte Ébroin s'o|>posait courageusement à toutes les iniquités et à toutes les méchancetés qui se faisaient dans le pays, et, punissant de leurs crimes les hommes iniques et superbes, il avait réubli partout une pais cb* lière et parfaite. » L'opposition de ce témoignage à celui des panégyristes de saint L^{er} a pan à historien moderne plus apparente que réelle K Ion M. Fauriel, «Ébroin n'était et ne pouvait être que l'homme de son temps, d'un temps d'anarchie et de barbarie, où la force publique elle-même ne se manifestait et ne se maintenait que par l'arbitraire et la violence. Il ne pouvait guère faire le bien dont les uns le louent sans commettre ania beaucoup de ces actes que d'autres qualifiaient de cruautés et d'injustices. »

Les leudes bourguignons étaient comprimés, mais non pas complètement abattus. Ébroin craignait, en leur laissant un chef, de les encourager à une révolte plus ou moins éloignée. Il résolut de faire mourir Léger; mais, afin de ne pas paraître sacrifier à une vengeance personnelle l'évêque, qu'une partie des populations considérait comme un saint, il feignit de vouloir venger la mort de Childéric, dont il avait peut-être secrètement encouragé lui-même les meurtriers. Il convoqua un plaid, devant lequel il accusa L^{er} d'avoir été

' On peut juger de cette opération dans les journaux d'écrivains contemporains par ce passage du moine de Saint-Symphorien :

« Les uns avec joie, les autres par crainte, élèvent-ils au comble de la puissance. Il rendit alors un édit portant que, si quelqu'un, pendant les troubles, avait causé à un autre quelque dommage, ou s'était approprié quelque bien, aucune accusation ne pourrait en résulter. A la faveur de ce prétexte, il ne rendit Heu de ce que ses serviteurs lui avaient donné sur les dépouilles de beaucoup de gens. Reprenant son anetair orgueil, il redoutait de rencontrer sur ses pas quelques-uns de ses anciens rivaux ou les fils de ceux qu'il avait vu périr; il s'empara de la toute-puissance, et devint d'autant plus méchant qu'il était plus haï. Il commença à persécuter obstinément les grands. Ceux qu'il pouvait prendre. Untôt il les bûsait mourir par le glaive, Untôt il leur enlevait leurs biens et les bannissait en pays étranger. Il détruisit beaucoup de monastères de femmes nobles, envoya les premières d'entre elles en exil, et, investi du pouvoir de fouler aux pieds les pertes de la couronne royale, il ne craignit pas, comme nous pourrions le voir, d'insulter au Christ en foulant aux pieds sans pitié les ornements des églises. Hors d'état d'élever ses yeux vers le ciel, il tint son cœur abasourdi plongé dans la laideur et les misères terrestres. Fils de saint Zdzisław. -Cottect. Goizoc.

LIVRE m, CHAPITRE

waam

complice de l'assassinat du roi des Francs. Nous ignorons comment Tévèque repoussa alors cette accusation. Il n'existe à ce sujet d'autres témoignages contemporains que celui du biographe dont nous allons citer le récit.

Les grands (à l'instigation d'Ébroin) ordonnèrent que Léger fût tiré, ainsi que son frère (le comte Guérin), du monastère où ils se tenaient cachés, et qu'on les amenât en présence du roi. Léger, se tournant vers Ébroin, lui dit : « En cherchant à opprimer tous les Français, tu te dégrades et te précipites de ce haut rang que tu as obtenu sans le mériter. » — A ces mots, le scélérat Ébroin, plein de fureur, ordonna que Guérin

fût jeté hors des portes et séparé de son frère, afin qu'ils fussent punis séparément et ne se pussent consoler. Comme on emmenait Guérin, le bienheureux Léger lui dit : « Sots calme, frère très chéri; il hnt que nous «aonfrions tout cela. Les maux de cette vie ne sont «rien auprès de l'éternelle gloire qui nous est réservée. Nos péchés sont grands; mais la miséri- «orde du Très-Haut les surpasse... Nous sommes «débiteurs de la mort; acquittons notre dette; portons «toos patiemment ces douleurs : une vie sans fin «Doos attend dans les deux. »

«Alors les serviteurs d'Ébroïn lièrent Guérin à un tronc et commencèrent à le lapider. Guérin priait le Seigneur, et ce Ait en priant qu'il rendit le dernier souffle.

« Le bienheureux Léger aurait bien désiré se confier avec son frère, pour partager la vie future et bienheureuse. Le tyran Ébroïn voulut différer sa mort, afin de lui préparer les peines éternelles par de longs tourments, et pour qu'au lieu de recevoir la couronne de martyr il fût privé des récompenses célestes. -*Il ordonna qu'on le conduisît nu-pieds à travers une piscine semée de pierres aiguës et perçantes comme des clous. Ensuite il lui fit tailler les lèvres et les joues et enlever la langue avec un fer tranchant, afin que, privé des yeux, les pieds percés, la langue et les lèvres coupées, ayant perdu toute joie et toute force de corps, ne pouvant plus ni reconnaître son ennemi des yeux, ni y avancer les pieds, ni chanter avec la langue les louanges de Dieu, désespéré il tombât dans le blasphème et se ravt ainsi lui-même le salut qu'en louant le ciel il eût mérité d'obtenir.

«Dieu entend les cœurs sans qu'ils parlent; il aime mieux un cœur contrit qu'un orgueilleux plein d'insolence; il écoute le silence de ceux qui se taisent plus que les discours des éloquents; il ne demande pas les expressions de la langue, mais la pureté de l'âme. — Lorsque Léger vit que tout se perdait, il abandonna, il implora de toutes

ses forces la protection divine, et autant l'impunité des hommes espérait éloigner du ciel, autant il s'en rapprocha par l'amour de Dieu.

«Voyant cela, ses persécuteurs dépouillèrent honteusement le saint du Seigneur; ils le conduisirent nu à travers les places et le livrèrent, tout dé-

figuré, à un homme nommé Waringue, afin que, sous sa cruelle domination , il rendit Fâme au milieu des tourments.

« L'inique Ėbrotn fit dire è ce Waringue : Voilà «ce Léger que tu as vu autrefois si grand et si «fier; prends - le sous ta' garde : viendra le temps «où il recevra de ses ennemis ce qu'il a mérité «d'eux. 9 Gomme la demeure de Waringue était éloignée , ils placèrent l'homme de Dieu sur upe vile bête de somme...

«En voyant Léger tout couvert de sang, on crut qu'il en mourrait. Un de nos frères, l'abbé Winobert, le suivit de loin jusqu'à sa demeure, et pria les gardes de lui permettre d'en approcher en secret. Il trouva Te saint de Dieu couché sur la paille, couvert d'un vieux lambeau de tente, et ne respirant que d'un léger souffle; mais, au moment où il croyait le voir expirer sous ses yeux, il fut témoin d'un miracle inespéré; car, au milieu des crachements de sang, la langue et les lèvres coupées. Léger commença à parler comme à son ordinaire. L'incision des lèvres avait mis à nu les deux rangées de dents; néanmoins les lèvres rendirent le son des paroles comme s'il venait du souffle intérieur.

«Winobert pleura de joie, et alla en toute hâte annoncer ce miracle à l'èvêque Bermenaire. Hermenaire supplia Waringue de l'introduire auprès du martyr. Gela Ait accordé à lui seul; car tous craignaient Ėbremerde, c'est-à-dire Ėbroln, enfant de la perdition, paille d'enfer et cruel tyran. Le vertueux Hermenaire s'appliqua avec soin i guérir les blessures de Léger, à le reconforter par la nourriture et la boisson, et le couvrit des meilleurs habits qnll eût. On rendit à Léger mutilé et sanglant les honneurs qu'on rend à un martyr, i

Léger ne mourut pas encore cette fois. Son panégyriste prétend que ses lèvres et sa langue, conire l'ordre de la nature, commencèrent à repousser, et que lorsque Waringue vit ce miracle, il en fut touché, et conduisit le martyr dans un ermitage nommé Fiscommun , où était une congrégation de filles, auxquelles il le confia. En peu de temps Léger retrouva l'usage de ses lèvres, dé sa langue et de son palais. Il resta plusieurs mois dans rer-

miuge, célébrant chaque jour le divin sacrifice, et prêchant la parole de l'Imeu à la foule qui venait lui rendre hommage.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

NouTdle accuntion contre léger. — Honneun rendat à ta mémoire (678-680).

Ces hommages multipliés inquiétèrent de nouveau Ébroïn. Reprenant son ancienne accusation, il envoya chercher évêque mutilé, et le traduisit devant un synode d'évêques, toujours comme complice de la mort de Childéric. Léger dit qu'il n'était point exempt des Fautes qu'on peut reprocher à la faiblesse humaine; mais, niant avoir en aucune façon participé au crime dont on l'accusait, il prit Dieu à témoin de son innocence. Cependant les évêques, serviles instruments d'Ébroïn, le condamnèrent.

Léger fut déposé et excommunié, et, pour le dégrader solennellement, on déchira sa tunique de la tête aux pieds. Il fut ensuite livré à Chrodobert, comte du palais, qui fut chargé de le garder en attendant qu'Ébroïn eût décidé de son sort.

Enfin la mort de Léger fut résolue. «On envoya au palais une sentence portant qu'il ne devait pas vivre plus long-temps. L'impic Ébroïn, craignant que de fidèles chrétiens ne rendissent à son cadavre les honneurs qu'on rend aux corps des martyrs, ordonna de chercher un puits dans le fond d'une forêt, d'y noyer son corps égorgé, et d'en boucher l'entrée avec des pierres, afin que les hommes ignorassent le lieu de sa sépulture.

¶ Chrodobert, qui avait déjà commencé à se convertir un peu par les saintes prédications de l'homme de Dieu, ne voulut pas voir sa mort, et ordonna à quatre de ses serviteurs de faire tout ce qui lui avait été enjoint. Lorsque cet ordre arriva chez lui, sa femme se mit à pleurer amèrement de ce que l'un tel crime avait lieu par le ministère de son mari. '

a Quand l'offense de Dieu fut que sa fin approchait, elle consola cette femme en pleurant et lui dit: aie t'en prie, ne pleure pas sur ma mort; il ne t'en sera nullement demandé compte. Bien au contraire, si tu déposes

dévotement mon corps «dans un sépulcre, tu recevras la bénédiction du ccie|.» Ayant ainsi parlé, et pressé par les serviteurs, il lui dit adieu, et fut conduit dans la fo* rêt où devait être exécutée la sentence.

« Les serviteurs de Chrodobert avaient cherché uii puits pour y cacher son corps, comme ils enavaient reçu l'ordre ; mais ils n'en avaient pu trouver aucun. Ils menèrent I<éger par des lieux ificpnnus jusqu'à un certain endroit où il s'arrêta, et leur dit : «Il est inutile, mes enfants, de vous faii- «guer plus long-temps; faites tout de suite ce pour- «quoi vous êtes venus, et remplissez la volonté du « méchant J» Ceux qui le menaient pour le tuer éuiént quatre; trois se jetèrent à ses pieds, le sup-

pliant de leur pardonner et de daigner leur accorder sa bénédiction. Le quatrième se tenait avec orgueil, le glaive hors da foorreaa, et pr^ i frapper.

«Après que Thomme de Dlea eut béni ses iMHirreaux et leur eut annoncé la parole du Seigneur, il se prosterna et pria ainsi : «Seigneur, Diea toal- «puissant, père de Notre Seigneur Jésus-Cbrisi, «par qui nous te connaissons, Dieu des vefioa et «créateur de toute créature, je te bénis et te glo- «rifie, de ce que tu as daigné m'amener à ce jour «de combat; je te prie et te supplie, Seigneur, de «vouloir bien me faire ressentir ta miséricorde, «et me rendre digne de participer aux mérites « de tes saints et à la vie éternelle. Accorde le par* «don à ceux qui me persécutent; car j'es- père, Sci- «gneur très clément, que par leur action je serai « glorifié devant toi. »

« Puis il se leva , tendit la tête et exhorta le bourreau i faire son office. Lorsqu'il eut parlé, celnî^i étendit le glaive et lui coupa la tête. On dit que le corps du saint demeura debout presque une heure entière. Le bourreau voyant cela le poussa da pkd afin qu'il tombât plus tôt à terre; mais peu après cette action, saisi par les démons, U perdit Tesprit, et, fk*appé par la vengeance de Dieu, se jeta dans le feu et y finit sa vie*..

«Le bien)ieux martyr fut, par l'ordre de la femme de Chrodobert, emporté secrètement dans sa maison de Serein , et il' y iîit enterré dans un petit oratoire avec les vètemeiM dans lesquels il avait été toé.

« En ce tempslà, nn cer^in prêtre, chai^ do set^ vice de cet oratoire, vit pendant la nuit une lumière briller dans ce lieu sans aucune intervention humaine. Il assura, avec de terribles serments, qu'il entendit les anges chanter un cantique^ et qu'il s'enfuit tout tremblant pour ne pas assister insolemment à ce spectacle spirituel. Le bruit s'en répandit dans les environs... Le vénérable martyr guérit beaucoup de malades affligés de diverses infirmités, et qui venaient invoquer ses saintes prières. Il fit marcher les boiteux, voir les aveugles; il délivra des démons ceux qui en étaient possédés; et brilla par beaucoup de prodiges dans ce lieu vénérable où reposait son corps...

« La renommée de la sainteté du martyr se répandit au loin, et Ébroin en fut instruit. Il envoya en secret quelqu'un pour s'informer de toutes ces choses et lui dire la vérité. L'envoyé obéit à ses ordres, alla jusqu'au tombeau, et interrogeant les gardes, apprit où reposait Léger. (Un aveugle, qui avait recouvré la vue par la puissance du saint de Dieu, et qui s'était voué à son service, lui dit où était enseveli le corps et quels miracles il opérait ;

LIVRE 111, CHAPITRE III

l'envoyé ne craint point cet homme. Lui-même » | gonflé d'orgueil, il s'approcha du tombeau et ne se baissa point pour prier ; de pins, plein de mépris, il frappa la terre de son pied, et partit follement, car il dit : « Un mort ne fait point de miracles. » — Mais les malheureux s'en retournèrent, et avant d'avoir rapporté ces choses à celui qui l'avait envoyé, il ne put même le louer du saint martyr ; car il mourut en route*.

< Ce fait fut bientôt divulgué, et remplit de joie les fidèles. Le méchant Ébroin, l'ayant appris, se taisait, et, tout tremblant, n'osait en parler à personne qu'à sa femme, de peur qu'elle, toujours croisant, la gloire du martyr ne le fit décroître dans l'esprit des peuples, lui qui avait voulu éteindre une telle lumière ; mais autant ce misérable s'efforçait de cacher

ce qui se passait , autant et plus s'étendait la rumeur des miracles du saint.».

• Après la mort d'Ébroïn, la gloire du serviteur de Dieu , que , dans sa haine , ce malheureux aurait voulu étouffer , retentit au loin avec de grandes louanges. Dès que la vérité sur les vertus du martyr parvint à la Sérénité Royale et à son palais, dès qu'on sut que le Seigneur Christ , pour lui rendre honneur , avait illustré le saint par d'éclatants miracles , le roi crut le fait avec admiration , et commença à vénérer comme martyr celui qu'il avait d'abord jugé coupable d'après l'accusation du tyran. Alors celui dont , pendant longues années , un roi ▼ avait interdit de prononcer le nom , fut magnifiquement célébré dans le palais. Une multitude de grands , des évêques et des nobles conversaient ensemble sur le saint martyr, et admiraient ce qu'ils entendaient rapporter.

» Ansoald, évêque de la ville de Poitiers * , homme d'une grande sainteté , dit un jour : c Plut à Dieu 9 que je pusse obtenir d'avoir le corps du bienheu- 9 reux Léger près de moi ! 11 était mon parent, et

• c est d'une paroisse à moi confiée qu'il est sorti

• pour s'élever aux honneurs. • — Mais le pontife Uermenaire, successeur de Léger dans l'évêché d'Autun , était présent , et il dit : c J'ai le droit d'a- 9 voir son corps ; car il est juste qu'il repose là où il fut évêque. > — Alors aussi Yindiden , évêque d'Arras , dans le diocèse duquel Léger avait été tué, répondit : < Saints pontifes , il n'en sera pas comme 9 vous l'avez dit ; c'est 4 moi que la possession de ce

• saint corps doit être donnée ; car il appartient au 9 lieu où il daigne reposer. »

9 L'assemblée des évêques décida qu'on jeûnerait et ferait des prières , afin que le Seigneur daignât montrer dans le diocèse de qui devait reposer son

* Le méiBe qui STSil AiU i^onallre la vision de l'ennlts Jein nir rame de Digotert (Toyes page 192).

serviteur. Cela dit , tous consentirent à la proposi- ' tion. On jeûna et on pria , et l'on écrivit trois petits billets qu'on posa sur Tanel , afin que , lès oraisons finies , le Seigneur dédarât dans le lot de qui devait être le corps du saint martyr.

» Le lendemain, après l'oraison et les solennités de la messe , un des prêtres, choisi par les évêques , glissa la main sous le manteau de l'autel pour en retirer la vraie décision de Dieu. Tous les asûstants virent , connurent et proclamèrent que le droit était pour l'évêque Ansoald , parce qu'ainsi le décida le billet retiré , qui devait être tenu pour vrai.

. • L'affaire ainsi terminée, le pontife Ansoald ordonna à son abbé , homme de Dieu , nommé Auditif, d'aller en toute hâte chercher le saint corps , et de le transporter , avec tout le respect qui lui était dû , au territoire de Poitiers , afin que là où il avait autrefois commencé à exercer le culte de Dieu , là aussi brillât de tout temps le flambeau de son nom. •

Le corps de Léger, que le peuple proclamait saint trois ans seulement après sa mort , et dont plusieurs évêques se diéputaient la possession, comme d'une précieuse relique , fut transporté solennellement d'Arras à Poitiers. Partout sur la route une foule immense se pressait autour du cercueil. S'il faut en croire l'auteur que nous avons cité, la sainteté du martyr se manifesta par des miracles, en différentes occasions. — A Jouy , une jeune fi le , aveugle, muette et paralytique, fut guérie pour avoir touché le cercueil. — ASonnay, près de Tours, une femme possédée du démon recouvra , en s'approchant de la bière, la tranquillité et la raison. — A Tours, une autre femme , qui , accusée de la mort de son mari , était conduite au supplice avec des chaînes au cou et aux mains , rencontra le cortège , et s'écria : c Viens à mon aide, bienheureux Léger , > car je suis innocente. > Et ses chaînes brisées tombèrent aussitôt à ses pieds. — Dans d'autres lieux, des malades , des boiteux , des infirmes , des démo' niaqites furent guéris ; des aveugles recouvrèrent la vue ; des sourds, l'ouïe ; des muets, la parole. — ASaint-Haixent, un double miracle eut lieu, c Deux pauvres , savoir un homme et sa femme , se présentèrent ; l'homme avait perdu un

œil et la femme deux. Ils s'approchèrent; la femme recouvra par sa foi la lumière des yeux ; l'homme , qui était plein de doute , s'en alla ayant perdu celui qu'il possédait. A leur venue , c'était le mari qui conduisait avec une corde sa femme aveugle ; mais, en s'en allant, ce fut elle qui lui rendit à son tour ce service , et le conduisit. > — Le corps du martyr arriva enfin à Poitiers , où il fut déposé dans une chapelle construite avec magnificence , et qui fut placée sous l'invocation de saint Léger.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

.Nous avons cru devoir développer avec détails cet intéressant épisode de l'histoire des maires du palais. Léger passait aux yeux du peuple pour le défenseur de la vérité et de la justice ; il nous semble que y malgré son empreinte de barbarie » la population qui lui accordait avec tant de respect et d'empressement Tauréole du saint et la couronne du martyr , ne manquait ni de foi, ni d'enthousiasme , ni de grandeur

CHAPITRE IV

pipm d'ûustai.,

Martin et Pépin d'Héristal , chefs des Anstraslens. — Bataille de Locofao. — Victoire des Keiistrieni. — Amasement de Martin. — Mort d'Erbroin. — Warandon et Gislemar, maires en Austrie. — Tiotolre et mort de Gislemar. — Berthaire maire en Neustrie. — Hécontentement des lendes. — Caractère de Pépin d'Héristal. - * Modération calculée de Pépia. — l'entre en Neustrie. — Bataille de Testri. — Victoire décisive de Pépin. — Mort de Théodoric. — Clovis II/— Childébert II. — Dagobert II. — Administration de Pépin. — terres diverses. — assassinat de Grimoald et mort de Pépin.

neustrie et Baugogne.

Emoin , maire.* WiBAKDON, maire* GisLEMAB , maire.

"WinAîiDox, réinslité maire.

Bbbtiiairb, maire.

NOBTBBBT , maire.

GainoiLD, main».

Tbéodoald, maire.

Tbéodobjg l^, roi.

Cblotis III, roi.

CaiiiDDar II, roi.

BtàMMBBT II, roi.

Austrûsie.

Habtui et PÉPIN, ducs d'Aua* traaié.

VÛPi^ d'Héristal, seul dac d'Ausirasié de 68 i à 714, et maire supérieur de Neistrié et de Bourgogne de 687 A

(De l'an 6Si à l'an 714.)

Vartin et Pépin d'Héristal , cheb des Anstrasiens.— Bataille de liOoo-fao. — Vietoire des Neustriens. — Assassinat de Mar- 18s. — Mort dtÉbK-do. {mj.

L'assassinat de Dagobert II aurait replacé l'Austrasié dans la dépendance de la Meustrie , et détruit par conséquent la nationalité , objet de tous les vœux du peuple austrasién, si les ducs Martin et Pépin d'Héristal ne se fussent offerts pour chefs aux leudes ennemis d'Ebroin. Tous les deux étaient petits fils du célèbre Pépin de Landen *. Les partisans de leur famille se joignirent aux mécontents , dont le parti se fortifia piar la réunion des leudes dhassés de la Bourgogne et de la Neustrie par les persécutions d'Ebroîn.

Les deux jeunes ducs euraat ainsi bientôt une

^ Pépin d'HérIstd , eomme fils de Begga , soeiir de Grimoald , «t du due Ansegiae ; quant à Mtrtia, U élail, dit la Cbrooiquiie, Muui de Pépin d'HériaUd.

armée. Sachant que le maire du palais de JHeuatrie se disposait à venir les attaquer , ik résolureit 4le le prévenir y et s'avancèrent jusqu'à Locofao \ où Ebroïn leur livra bataille. Malgré leur courageuse résistance» ils furent vaincus et forcés, de praidre la fuite. Pépin regagna l'Austcasie; Martin se jeta dans Laon , où il se disposa à soatenir «m si^e. Plus brave que prudent , il se laissa bi^tât persuader de venir trouver Ebroïn à Aschery ^^ afin de terminer, dans une entrevue > tons leurs différends; le comte iEgilbert et Tévêque de Reims Renie lui firent serment sur une châsse, dont les reliques ùvaieni été enlevées , qu'il n'avait rien à craindre pour sa vie* Mais, à.peinc sorti des murs de Laoo» Martin fut massacré avec toute sa suite.

Ebroïn , dont la puissance était au plus haut point, se disposait à poursuivre Pq>in en Ausirasie, lorsqu'il fut lui-même assassiné par un leude fcane, nommé Hermanfried » qii'il avait dépouillé de ses biens et menacé de mort.

Warandon et Gisleoaar, maires en Neostrie. — Yictoie et mort de Gislemar (6SI-685).

La lutte qui s'était engagée entre la Neostrie el TAostrasie ne cessa pas à la chute imprévue d'Ebroïn. '— U s'i^ssait de l'empire de la Gaule fran* que. — Lesleodes neustriens élurent, poureoDtitudner la guerre , Warandon , personnage illustre , qu'ils revêtirent de la dignité de maire du pahïs ; mais Warandon manquait de résolution et d'activité. Il hésita , il temporisa et laissa ainsi à Pépin le temps de reprendre des forces ; trouvant ensuite que b guerre présentait irop de chances, il consentit à faire la paix. — Pépin obtint alors « par des négociations , ce qu'il aurait à peine espéré de la victoire. Il fut reconnu duc souverain de T Anstrasie , dont la séparation de la Neustrie fut solennelleraeBr consacrée.

Ce traité , qui portait atteinte tout à la fois aux droits de la royauté mérovingienne et aux prétentions de l'aristocratie neustrienne, excita chez les leudes neustriens une indignation générale. Gisle* mar, fils de Warandon, se fit luinnien le chef des mérovingiens ; il parvint ainsi à supplanter son père. C'était un homme ambitieux , habile , actif et entreprenant. Élevé à la dignité de maire , il dit , pour justifier son élévation , rompre le traité fait avec Pépin, et recommencer la guerre contre l'Austrasie. Le début de cette guerre fut pour Gisle* mar que par un succès , obtenu il est vrai par une perfidie. Il rencontra près de Namur l'armée de

* Locofao, aujourd'hui Looi, entre Paris et Laon. Cette dernière ville se nommait alors Lugdunum clavatum, ' Auàof enEsdunf'LmmMs , vUlsge tocBifroof deLaon , 1 16 nommait alors Ercferf cwn»

LIVRE III, CHAPITRE II

Pépin , et, au lieu de combattre , se montra disposé à conclure une paix nouvelle. Des négociations s'entamèrent; Gislemar prêta les serments qui devaient en garantir la sûreté; puis , tout à coup , pensant avoir endormi complètement la vigilance des Austrasiens , il les attaqua à l'improviste et en fit un grand carnage. Le parjure victorieux n'obtint pas toutefois le prix de son crime; il mourut presque subitement peu de jours après sa victoire^

Warandon recouvra la puissance que son fils lui avait enlevée ; mais il ne la garda pas longtemps , il mourut, sans avoir eu le temps de faire connaître son plan politique il comptait suivre à Tégard de Pépin.

,— Hfeontanle meat des

, mire «n Neottria

leadet

En Neustrie , coïncidant en Austrasie , au moment où la race des rois allait se dégradant et s'éteignant , l'ambition des grandes familles était de

fonder une race de maires. — Ansflède , aïeule de Gislemar , femme douée de qualités viriles , et d'une audace peu commune » après avoir vu successivement son fils et son petit-fils revêtus de la dignité de maire du palais , voulut la conserver dans sa famille. Son rang et sa richesse lui avaient donné une certaine influence. Elle en profita pour faire tomber le choix des leudes sur Berthaire , son gendre ; mais ce nouveau maire du palais n'avait ni la sagacité ni la prudence de sa belle-mère, c C'était , dit le continuateur de Frédégaire, un homme de petite taille, d'une intelligence bornée ; il était colère , léger , et dans son orgueil méprisait souvent l'amitié et les conseils de ceux mêmes qui lui avaient donné leurs suffrages; aussi sa conduite ne tarda-t-elle pas à exciter l'indignation des Francs. > Un homme qui savait si peu ménager ses partisans devait se faire beaucoup d'ennemis. Bientôt il se forma en Neustrie une faction puissante, qui, désespérant d'une cause confiée à un tel chef, cessa d'envisager avec répugnance l'union possible de la Neustrie et de l'Austrasie, sous un dief issu d'une aristocratie rivale. Les chefs de cette faction sollicitèrent l'aide et la protection de Pépin.

Garaclère de Pépin d'Héristul.

Le petit-fils de Pépin-le-Yienx était en effet le seul homme qui, parmi les Francs, se montrât capable de supporter le iardeau que les circonstances difficiles du temps imposaient à ceux qui étaient chargés de l'autorité. — c Pépin le second semblait appelé par sa naissance à jouer un grand rôle. Son ' éducation avait été conforme à la destinée qui l'attendait. Sa mère n'avait rien négligé pour faire de

lui tout à la fois un prince et un homme....' Beau , vigoureux , d'une prudence qui faisait l'admiration des plus sages et des plus expérimentés, d'une élévation de sentiments et d'une sévérité de mœurs que n'égalait aucun de ses contemporains, la justice et la bonté furent le principe et la règle de sa vie domestique et publique. Plus grand que ses rivaux, il méritait bien aussi d'être plus heureux,... — Pépin était encore dans la première jeunesse, lorsqu'il se fit connaître par une action qui annonçait l'homme extraordinaire. 11 avait appris que Gondowin , le meurtrier de son père ^ , se livrait à une débauché de table , au-delà du Rhin , avec un

certain nombre de compagnons. Vers le milieu de la nuit, il passe le fleuve, accompagné de quelques leudes, épie l'occasion favorable, s'élance dans la maison, et venge de sa propre main la mort de son père dans le sang de son ennemi. Les compagnons de GondeMⁱⁿ tombaient en même temps sous Tépée des leudes, que Pépin récompensa par le partage des riches dépouilles, fruits de ce coup de main hardi. Lorsque la renommée eut publié cette action en Austrasie, les partisans d'Anségise, ducs et autres seigneurs francs, s'empressèrent d'accourir autour du fils de leur ancien c^hef, et se soumirent à ses ordres avec tous leurs leudes. A cette époque l'extinction de la famille royale en Austrasie dans la personne de Dagobert II, et l'antipathie des Austrasiens pour la domination d'Ébroïn, avaient détruit toute subordination dans ce royaume'. >

Modération taillée de Pépin. — Un entre en Neustrie.

^ Pépin donna un asile à tous ceux des leudes bourguignons et neustriens qui vinrent le lui demander; et, prévoyant qu'il aurait bientôt une guerre à soutenir, il joignit à ces émigrés, et à ses milices austrasiennes qui formaient le noyau de ses forces, des auxiliaires appelés d'au-delà du Rhin, Saxons, Frisons, Cattes, Thuringes, Allemands, etc.

— Quand toutes ses mesures furent prises, il envoya des députés à Berthaire, afin de ne pas paraître, en commençant les hostilités, céder à un mouvement d'ambition. Ces députés, exprimant des sentiments de modération et de clémence, se bornèrent à demander qu'on permit aux leudes victimes des persécutions d'Ébroïn de revenir en Bourgogne et en Neustrie, qu'on garantît leur sûreté, et qu'on leur rendit leurs biens injustement retenus.

— Le Mu d'acquiescer cette demande, Berthaire fit répondre par Théodoric : « Que Pépin ait de la pitié », lience, le temps approche où il sera débarrassé » de ses hôtes; il veut nous les renvoyer, c'est

(Anségise, assassiné durant les troubles de l'Austrasie. « M. G. H. PⁱⁱTs, H^M. des Maires de Patoif.

9 peirfe inutile , bientôt noas irons nous-mêmes les

> chercher, i

Pépin, en faisant connaître cette orgueilleuse réponse aux grands et aux ieudes de TAustrasie» leur demanda ce qu'il était convenu de faire* Ainsi qu'il s'y attendait, tous répondirent : < Il ne t faut point abandonner les malheureux dépouillés » et bannis qui sont venus solliciter la protection de 9 l'Austrasie. Le roi de Neustrie nous menace de » la guerre ; montrons-lui que nous ne le craignons

> pas : prenons les armes et allons la lui porter. » Obéissant à une impulsion si conforme à ses vœux

secrets , Pépin rassembla aussitôt son armée , et se mit en marche. Arrivé à la forêt Garbonnière S qui formait la limite des deux royaumes , et avant de franchir la fronlière » il adressa aux chefs de sou armée le discours suivant, qui, dit un historien moderne, s'il ne fait pas connaître réellement les raisons véritables et intimes pour lesquelles recommençait la guerre , présente néanmoins de spécieux motifs, ha* ilenient réunis, et découlant naturellement des faits contemporains : c Ecoutez-moi, braves guerriers et chrétiens pieux ; sachez ce qui me contraint à la guerre , et gardez-vous de croire que je vous aie fait prendre les armes pour servir d'ambitieux desseins. Non , la guerre que nous allons entreprendre est juste et sacrée ; elle est provoquée par les lamentations des évoques , des prêtres et des serviteurs de Dieu , qui sont plusieurs fois venus me trouver pour me demander de secourir par les armes les églises injustement dépouillées de leur patrimoine. J'ai été excité aussi par les gémissements et les larmes des nobles Francs réfugiés auprès de moi , et qui , accablés par tant de malheurs, pensent qu'en les secourant , nous obtiendrons le suffrage et la protection du del. > Les ehefis qui entendirent ces paroles , et qui furent chargés de les transmettre aux soldats, témoignèrent leur assentiment , suivant l'antique usage , par des acclamations et par le choc des armes. Les prêtres vinrent ensuite, et imptorèrent pour Farmée, qui tout entière s'étaï mise à prier , la bénédiction et l'assistance de Dieu.

Bataille de Testri (6S7). - Victoire dédsîte de P^o.

Pépin pénétra ensuite dans la forêt Garbonnière, et s'avança en Neustrie, jusqu'auprès de la cité des Véromanduens (Saint-Quentin)» su village de Testri 3,

« Ajourd'hui la forêt des Ardennes , entre le Rhin et l'Ei^

* Teutii, que le Rhin Mar appelle reorthieim , est l'île prêt de Diamigdon, miset nommée dans la Chronique

Où il rencontra l'année Beusirienne campée sur les bords d'une petite rivière.

L'armée austrasienne établit son camp sur la rive opposée. Avant de combattre , Pépin tenta encore les voies de la conciliation; il offrit de conclure la paix et indemniser la Neustrie des frais que les préparatifs de guerre lui avaient coûtés ; si l'on voulait réparer les injustices commises envers les églises et les Juifs. — Il est probable qu'en faisant une pareille démarche, le duc d'Austrasie savait qu'elle n'aurait aucun résultat.

Berthaire s'imagina que Pépin ne lui adressait ces propositions que parce que le nombre des milices neustriennes lui inspirait des craintes. Il repoussa avec arrogance tout aveuglement, et répondit que , puisqu'on était venu pour combattre , la querelle se déciderait par les armes.

Durant les pourparlers auxquels donnèrent lieu ces négociations, Pépin avait examiné le terrain. Il avait reconnu sur le bord opposé de la rivière, et à l'est du camp ennemi, une position avantageuse que les Neustriens avaient négligé d'occuper. C'était une colline dominant la plaine. Pendant la nuit , il abandonna son camp , où restèrent seulement quelques soldats , pour entretenir des feux destinés à tromper l'ennemi ; il passa la rivière en silence, et vint occuper cette colline. Au point du jour, et suivant ses instructions , les hommes laissés dans le camp incendièrent des tentes et quelques voitures de bagages. — Les Neustriens, voyant l'incendie, crurent que les Austrasiens fuyaient, et se précipitèrent à leur poursuite. — Au moment où ils passaient en désordre la rivière , Pépin , descendant de la colline , les assaillit en flanc ; un combat terrible s'engagea aussitôt et dura une partie de la journée. L'élite des Neustriens

y succomba , et les Austrasiens , malgré le désavantage du nombre , remportèrent la victoire.

Le roi Théodoric qui avait combattu avec courage, quoiqu'il semble qu'aucun intérêt ne s'agit(k pour lui dans cette bataille, se réfugia à Paris. — Berthaire prit la fuite et erra plusieurs jours sans trouver de refuge; enfin il fut tué par les siens. On prétend même que ce fut à l'instigation d'Ansflède, sabel Oemère, dont il avait trompé si cruellement les espérances.

Pépin s'empara du camp et des dépouilles de l'armée neustrienne, qu'il partagea généreusement entre ses fidèles et ses auxiliaires. Il se montra dément envers les vaincus , et, sur l'intercession des abbés de Péronne et de Saint«-Quentin , il permit à ceux des Neustriens qui , après la bataille, s'étaient retirés dans ces deux villes , de retourner Ubreuicnt dans leurs terres, et d'en conserver la possession. Ensuite il marcha sur Paris, dont les habitants

Pailf :lr l'.in.c fl Taur frni/i.^ ^

LIVRE III, CHAPITRE IV

s'empressèrent de lui ouvrir les portes , et où H s'empara des trésors et de la personne de Théodoric.

La seule bataille de Teslri livra ainsi à Pépin le gouvernement de toute la monarchie franque.

La possession de la personne de Théodoric garantissait à Pépin raulorilé; le chef austrasien prit d'ailleurs toutes les mesures qui pouvaient consolider le pouvoir dans ses mains. Théodoric» auquel on laissa le titre impuissant mais encore respecté de roi de Nrustrrie, fut relégué à Mau-
maques, domaine royal situé entre CompiègneetNoyon. Là, ce roi» sans puissance et sans volonté^ vécut entouré (Fun fastueux appareil destiné

sans doute à le consoler dans sa retraite , et à lui faire supporter sa captivité. Des gardes lui furent donnés, moins pour

le titre de duc d'Austrasie , et prit celui de maire du palais de Neustrie ; mais au lieu de remplir auprès du roi les fonctions domestiques de cette charge, ce qui lui aurait sans doute semblé peu digne d'un victorieux à VégaFd d'un vaincu , il i n délégua Texerejce à un de ses leudes, nommé Nortbert, dont il avait, en plusieurs circonstances, éprouvé la prudence et la fidélité*.

Ce fut sans doute à dater de cette époque que la

* « Dant les vingt-Mpi ans qae dora la mairie ou le règne de Pépin d'Héristat , il \\i paner deTsnt lui quatre rob mérofiogifios , à cbacuD desquels il ne manqua pas de tnbctiucr religieaaenicnt rhériUer le plus direct et le plus tégilime. Le respect bôcMitaire des Francs , déjà, selon tonte apparenoe, uié eo Aostrasie ot en Bourgogne , ne l'était pas encore tout à fait en Neustrie; et tant qu'U ne l'était pas , il y afait du risque pour Péfdn à Toulair réunir en lui, sous un seul et même titre, le pooToir léet et le pouvoir nominal. Dn reste, il avait peu do Gbose à fairo , même en Neustrie . pour acherer d'y flétrir ce fitie de Hérovingiens dans des enfiinU rachitlques, ?ieillards à vingt ans , rejets avortés d'une race usée par des débaocliei

eflrénées.

• Il importait davantage , et U était, ce me semble , on peu

condition des rois Mérovingiens devint teHe^quela dépeint Eginhard.

< Ces rois , ditril » n'avaient par eux-mêmes que leur nom et un vain titre. Les trésors et les forces du royaume étaient dans les mains des gouverneurs du palais, qu'on appelait maires du palais; c'était ceux-dl qui réellement gouvernaient l'état . Le prince, content d'une ombre de royauté , n'en remplissait les fonctions qu'en portant une épaisse chevelure, lue longue barbe , et en siégeant sur le trône, où il représentait limage du souverain. I^e roi en* voyait des ambassades comme de son plein pouvoir et de son propre mouvement; il recevait, de quelque part qu'elles vinssent,

toutes celles qui se présentaient ; mais les demandes qu'il adressait , aussi bien

le défendre que pour le surveiller.— Pépin conserva que les réponses qu'il faisait, n'étaient que celles

que le maire lui avait dictées ou plutôt commandées. Revêtu d'un titre stérile, jouissant d'un revenu mal assuré, et qui le plaçait dans la dépendance servile du maire du palais, le roi n'avait en propriété qu'un domaine, et ce domaine était même d'un bien âiible rapport. C'était là qu'il tenait sa cour et qu'il résidait, entouré seulement d'un petit nombre de serviteurs. S'il avait besoin de se rendre quelque part , il y allait dans un chariot que traînaient des bœufs, conduits par un bouvier armé d'un aiguillon , à la manière des paysans. C'est ainsi qu'il venait au palais et aux assemblées générales de la nation qui avaient lieu chaque année pour la décision des affaires publiques , et de tout ce qui concernait la prospérité du royaume. Le roi, après les délibérations, s'en retournait chez lui, dans le même équipage'. '

Mort de Théodoric ^SSI). — Gbloviss IU (SaieSS), - GtiOd^ bert U {69MH). — Dagobert II (7H).

- « ^g^^ «^ , Théodoric consacra ainsi par son nom et pendant

plus difficile d'avilir le titre de maire du palais, dont l'insitiH qg^ire années le gouvernement de Pépin; il mourut

Uon, aussi ancienne que la conquête franque , était restée na- ^gg, jyant porté durant dix-sept ans le vain titre

toiuite à travers toute, les modifications quel eavdt subies et [_Lr.;Ju.;A^^r..r^.....^Jaa^urh\nvWm

qui était devenue comme une partie indivisible , comme Tème de la royauté roérovbigienne. Pépin aïiraU cru manquer et aurait peu-être maagné son but en essayant d'uUacher défluitivement le pouvoir effectif , dont lavait investi ta victoire, à ce titra de maire du palais , liUe . pour ainsi d ro, corrélatif de edoi de Mérovingien , et qu'U eût toujours rappelé.

En gouffraant tout sans aucun tiire déterminé, il prouvait bien mieui que son autorité était attachée h sa personne , qu elle était sotf ceavie, 9» conquête et sa propriété.

> Do reale , il mit une gradation habile dans ce qu il fit à cet égard. 11 commença |?ar se faire nommer maire de 7>teustrie; puis» eo cotte qualité, il se donna un lieutenant qui ré»idait en NeQstrie , tandis que lui-même séjournait en Auslratie ou partoot où boa lui semblait. EnSn , à des rois enfants il finit par HMOTiifr des maires eofknb , comme pour leur donner des conipagDooa de ienx: et le titre de maire du palais devint peu à peu un Utre preiqoe aussi insignifiant que celui de roi. • M. Fioaiat. Hisl. de la GauU miridwnttU soui la doaiiMaliofi des ronquéroNls germaiif. Tom. u, cb. m.

de roi. — Pépin lui donna pour successeur Chbvis III encore enfant.. Ce Chlovis mourut quatre ans après sa proclamation.— A sa mort, Childebert H, comme lui 61s de Théodoric, reçut la couronne de Neustrie. — Nortberl» qtii avait gouverné lepalaisdeThéodoric et de Chlovis, étant mort , Pépin plaça auprès du jeune roi, et comme maire du palais, son fils Grirmoald.-^Grimoald, que les historienscontemporaiBS signalent comme c un homme d'une grande douceur, rempli de bonté et de bienveillance, faisant de larges aumônes, adonné à loraïson, > était plutôt le surveillant que le coBseiUer de ce fantôme de roi. Childebert porta Ik titre royal pendant seize ans

«EGiNDAAaD, vie de Chariemaone. Eginhard, auteur du irm« siècle , éUit secrétaire de Charlemagae.

FRANCE HISTORIQUE ET MONDMENTALE

(de 69S à 711). Ce prince, roi sans autorité, confiné loin de la cour, entouré de serviteurs sans crédit , f^nt néanpMHns des populations de son temps., le Monom de juste, glorieux surnom, et qui doit foire supposer qu'il était doué de hautes qualicës, que le peuple sut reconnaître et apprécier ; car nous ne pouvons supposer, avec Mézeray, que les historiens ont donné à Childébert le titre de juste uniquemrat pour le distinguer plus fa-

cilement des deux fois du même nom, l'un fils de Ghloviz I, et l'autre de Sigebert d' Austrasie * .

♦ Le nom de Juak o'aniMI pas plutM été donné à Guiddbert par k« écritains ecclésiastiques » en raison de la prospérité des églises sous son règne, et des réquisitions de terre qui furent faites aux congrégations religieuses par ordre de Pépin , mais au nom du roi de Neustrie? (Voyez page 215.) Il est d'ailleurs à remarquer malgré les maux du temps, les guerres civiles et étrangères , le VII^e siècle fut une époque glorieuse et prospère pour le clergé et les églises de la Gaule.

« Les rois et les grands seigneurs , dit Mézeray , s'efforçaient à l'enrichir qui ferait plus de donations , et de plus beaux présents aux églises. Us mettaient dans leur sacré trésor des ornements , leurs baudriers, leurs Tases précieux, leurs habits , quand ils étaient enrichis d'or et de pierreries, des nobles et des raretés qui étaient plus de curiosité que d'usage. C'était à qui bâtirait le plus d'églises et d'hôpitaux , à qui assemblerait le plus de moines, et qui fonderait le plus de mo-

• Les rois se piquaient d'exempter ceux qu'ils tondaient de toutes charges temporelles, et de leur assurer une libre et pleine possession de tout ce qu'on leur donnait. Voilà pourquoi, comme les évêques avaient le pouvoir de mettre la main sur ces biens, parée qu'ils disposaient des donations et des offrandes qu'on faisait à toutes les églises de leurs diocèses, et que d'ailleurs ils prenaient de certains droits pour la bénédiction du chrême , pour la consécration des autels , pour leurs visites , et quelquefois pour les ordinations , il les obligèrent de les affranchir de tout cela , et même de n'entrer point au-dedans du monastère , mais de laisser la correction des moines à l'abbé , sinon , en cas qu'il ne Mit pas assez libre pour se faire obéir ; et avec cela de donner les ordres sacrés à ceux de ses religieux qu'ils leur présenterait , sans en rien prendre.

» De leur part, ils leur accordèrent aussi libéralement des immunités , qui les exemptaient tant des contributions pour leurs terres , et de tous impôts pour leurs denrées , que d'être tenus , de logement et du deffray

des juges royaux , auxquels on le de- Tait partout où ils allaient tenir leurs séances.

» Les exemptions que donnaient les évêques s'accordaient p#r le diûoésain , osais du consentement de ses eonfrèris. Celle de Saint-Deuis , la plus ancienne qui nous reste, fut concédée par Landry de Paris , à la prière du roi Cblovis II , r«n 659 , dans l'assemblée de Glichy. Celle de Gorbie fût donnée psr Bertefroy d'Amiens , Tan Se4 , à la prière de la reine Batfailde. B m avail été anparaTant aeeonlé de pareiUes aux monastères 4'Agaune, (Saint-Maurice en Cbablals), de I^erins (Saint-Honorat), de Lnxeu... Il en fut donné par la suite à ceux de Saint- Martin de Tours, deFontenelle (Saint- Wandrille) près de Rouen... Enfin H y- eut peu de gtandes abbayes qui n'en obHnsaent , et toajours les dernières y aionta-leat- quelque chose, et , pour ainsi dire , s'élargissaient aux dépens de la biérarchie , qui leur prêtait son autorité pour se détruire elle-même, et eux par conséquent , puisqu'il est vrai que la perfection d'un bon moine consiste dans l'obéissance et dans fbumllité.

- L'ordre de Saint-Benoll s'étendait de jour en Joar , et s*em-

Cb9dei)ert II laissa poar soocesseur an fils, Dagobert II, qui fat prodamé roi de Neastriepar Pépto,

parait des monastères de Saiot-GoleMbtp , en y eofoyont de ses meilleurs aoiets, pour y rétablir la dIscipUiie. Aglulfe, moine de Fleury-sur-Loire , ayant eu cette eonunission pour le monastère de Lérins , y fut cruellement massacré par de méchants moines , qui ne pouvaient soufflh*ir qu'on les remit dans l'ob»vanee de leur règle. — C'est ee même Agiolfè qui , goelqoei années auparavant • était allé, par l'ordre de son abbé Monmole, aaHont-Cassin, qnerir le corps de saint BenoU, et l'avait apporté à Fleory.

- Je ne vois guèr&de sièdes où la chaleur de la vie mooaattque ait régné si fort qu'en oelnl-là. Ceux qui étaient poosiéi de cet esprit passaient d'an pays à l'autre , et allaient partoat chercher des forêts et des montagnes, et plus ces solitudes étaient affrauses, plutôt elles étaient peuplées. LHiber-nie, l'Ecosse et l'Angleterro envoyaient quantité de ces bons moines en

France. Coloraban, le plus renommé de tons, Hiberaots de naissanoe, bétit le monutèra de Luxen dans la Yoage. L'iatfutt de Saint-Colomban se répandit par tonte la France, sDaat de pair avec celui de Saint-Benoit , et produisit de grands ser vi leurs de Dieu, entre autres Emery, Deile, (Deico2a),Eu\$taise, Gall et Attale , disciples de Colomban. Enstaise fht abbé ds Lnxeu , et Gall , qui était aussi Hibemois , s'en aOa édMer an mooaaslèro dans le pays des Suisses , autour duquel t'est fomée la vUle de Saint-Gall. Attale fnt abbé de Bobbio, en Italie.

» De l'ordre de Saint-Benoit , saint YandriUe en bétit no ao diocèse de-Bouen, au lieu appelé Fôntenrile ; saint Riqnier, un en Vimeu ; saint Berlhier , un dans la forêt de Dcr , à anse de quoi on le nomme Moustier-en-Der ; saint Valéry et saint Josse , deux antres au diocèse d'Amiens sur les côtes de la mer. Ce saint Josse était trèn puiné de Judicaél , roi de Bretagne, et avait encore pour frèreVinok, qui bâtit un monastère èBerghe, et deux autres qui choisirent tous la même vie. Saint GnidsiB en édifia un en Hainant ; Remarie , un de filles dans la Tosge, (c'est Beroiremont) , au lieu où était son diAteau de RonrtwriK. Saint lYon fTrudon) , un au pays de Liège; saint Bavoo, m à Gand ; samt Goar, un sur le confluent du ruisseau de^Wocber dans le Rhin. Tous ces monastères portent aujourd'hui le nom de ces saints.

9 Les princes ou grands leur donnaient le toùdm sur quoi ib lesbàtiK-saient, avec l'aide des personnes dévotes ; ou quelqœfois euK mêmes les faisaient bâtir A leurs dépens. Sigebert, rsi d'AustrasIe , en fonda douze ; Stavelo en était un , ' dont saint Théodad ffit abbé : un seigneur , nommé Bobelen « quatre an environs de Bourges ; Cblovis II , ou plutôt un archidiacre et Paris, Saint-Maur-des-Fossès, dont le premier abbé fut saint Bobelène. La reine Bathilde en édifia deux fort célèbres; ssvoir , Gorbie , pour des hommes, et Cbelles pour des fennner : le roi Thierry , Salnt-Tsast d'Arras , pour expiation de ce quil avait consenti à la mort de saint Léger. Saint Onen en refflplit son diocèse d*uu trts-grand nombre, dont les plus illustres sont FonteneUe , Fescamp et Jumièges... Salut Eloy, entre plosieurs , en fit un d'hommes à Solongnae , en Limosin , et on de filles à Paris, dont sainte Anre était la supérieure.

■ Aussi ne vit-on jamais en France une si prodigieuse multitude de moines , qui menaient une vie admirable aux yeux des hommes...,

■ Il faut avouer que ces troupes pénitentes furèrent-elles à la France , même pour le temporel. Car les longues Incursions des Barbares l'ayant toute désolée , elle était encore en plusieurs endroits couverte de lialliers et de bois; et dans les Beuxbas» inondée d'eaux croupissantes. Ces bons religieux , qui ne s'étaient point donnés à Dieu , pour mener une vie finissant à peine à pluvailaient de leurs mains à essarter, dessécher, labourer, planter et bâtir; non tant pour eux , qui vivaient dans une grande ferveur*

LIVRE III, CHAPITRE IV

et qui, lorsque cet homme illustre mourut, portait encore le titre royal. Dagobert, à peine adolescent, eut alors pour maire du palais un enfant eu bas âge, Théodora, petit-fils de Pépin '.

galilée, que pour nourrir le pain», •toute d'ailleurs Imo[^]tib. En outre que imatmlâ inculcât et aïteu , il* raïment de* lieux litt-égittàbla tt UU fulilec, le del liot'uMaX de kijilu* douce* inlueiKes une terre qui était minide par àe* milu part* et li àéaténmiei.

• Le plus faible me n'irait pas* utoliu de force pour telle à peine que les hommes!. La plus noble* fille cherchait à

no épousa dang It* cloître , le* Teore* j'entraînèrent leur contolatioo ; r* In printeMi en bM*Mte*l exfrH ftm *> retirer. La rtiae Balblde on Bandoor en Bl un I Cbelle* en Brie : Fare Oïlar([u[idoftire,*crDr de rAtqne-nint Ftreo, un aut même [ia](, qu'on n'osaitMFareïBODitieriGerlrude, Tl-Frge,et Begga a neur, teuts d'Aoïcgise , fili de tout Arnoui, loulei deux fillu de Pépin- le- Vicui . *e reUrËrfit ilaM nlui de Nivelles , que leur maître ItU avait fondé : Aldtgonds et la icear VanlUrude en Mitèrent un 1 Manbrogé tnr !• Sambie ; et Salebenic, lin dans* la ville de Liob.

■ En tous cet «ièclae^â (oe qu'on remarqners mh feli pour loolet) aae grande partie dei tir^iKi éiaienl lire* da m lĒrf* , ou f bUaicot retraite , aprĒi aroir aerri l'Égliie quelque*

• Eulre ce> uiDli pasiew* qui font le plni éclairée par leur vie et pnr leur docirioe , on Iroute : Romain de Rouen . qn'on dit avoir domplé un prodigieux dragon, qui dérorail tout. Faron, de Heauī, Uagloira deDol, Achard de Jiojoa, deux Didier, l'un de Vieune, martjrrié par Bruochaut, l'autre

' de Cahort, promu 1 cel éiâché par Dagobert J", dout il ëlail grand trésorier; Arooul de Melz, Cbunibertde Cologac, Oudrille* (AuilregeiUw) de Bonrgcs, Amand, ététiae de Tongrca, AudonlD, anmommé DadoD, vulgairement ulntODEa.toecei- ■ enr de Bamain, à Bttoan, et Ūar> èrèqM de NoJoa, aprĒa Adunl.

■ An mJDio tempi vivaient Landry, de Pari*, et Drandni, de Soinoni, un peu auparavanl Paul, de Verdun, Léger, d'Anton (Leodegariot). Prey, Prejeel on Priet (PrajectniJi de QaniMMt eu Anerfor, Orner (Andomanu), de TerouMit, Solpice -le Débonnaire, éiéqne de Bourge», après Oudrille. Sur la Dn do ùicTe, Amat, de Sens, Robert, premier étique de Satibourg en Bavière, Remaele, ëiéqne de Tongrei, qui fiil nmiae devant et aprfei, Laa.bert, dumémeitége, et Wilbrod, prtire anglaii , qai prit le nom de Clémeol, et en hvenr duquel fat prcBtiértawnt élabU te liége épiaoopal d'Ulreebt, l'an

• A caoïe de* détordre* et des gnerres eiiiles qni Iraublrenl la France, lei concile* [brent tiiea moini fririqueots qne dan* ■"aMTe litde.

• Outre le concile deparii, en6IS,i1 enfbt «nvoqori naà Mtcxvi, en S2T, qui approuva larigle de lalot Colomban, qui était Gumbaltueparle moine Agreilln. L'an 030, il y en eut ■m iRciiii puur la discipline, no A ClUlooi-iur-Saânp, fnt 650, et nn t Anlim convoqué par taint Léger, l'an STO, poar BéBM rajel. DanecelntdeChlIoM, Agapte et Bobeo, tfvéqae* de Digne, qui, eoeame ja crob, Malad ooncurrenti, nireot déposés. Il y en eut un t Oi-léaoi, l'an 6)5. qni coniaioquil nn Grec liéréliquv monolhétile, et le digua ienomioii!u>e- BKDt de la France. Kouī aTon* Ir* cibou* de mti de Parii,

de Katma et de Cbâiow, etqorlqnet-naadeoehild'Aiitwi.qai tow ■ e (oal preaqatf que la eoBAmiatloo de onu qui avaient été laila dan* le* concile* précéJcnli. ■

* Tbeodoald, QlidgeGrimoalil, a'etaîtlgéque delroiiiani, loraqne Pépin le Ht prodamer mair« du jMiIali de Dsgoberl ,

AdmtaWnttloti de Pépin, — Guerre* diver»*.

L'administration de Pépin fnt sage et politique. En diminuant les impûls, eu veillaot à l'exacte application de la justice, le diK auslrasien, maire dn palais de Neustrie, se concilia en Bourgogne et ea Neustrîe. comme en AnUraùe, l'aïïecion de la cbsie populaire.JI s'attacha les éréques, les abbés et le haut clergé, en rendant aax égfliseB et awx nvma-sières les terres que le fisc leur avait injnstement enlerées ; il cmvoqua plusieurs conciles oà, toBt en s'oGcupant des intér^ de l'église, on prit aossi des mesures pour le sonlagement des pauvr», la protection des Ycnves, la tutelle et l'éducation dec (MpbeHu.

Pépin s'était montré modéré envers les leudes et les grands qni avaient pris les armes contre lui ; il leur avait rendu leurs biens, et les avait mis à l'abri de tonte persécution, en n'exigeant d'eux que b promesse «le ne rien entreprendre contre lui : c'était asseE sans doute pour désarma- la baine de set ennemis: maisil avait aussi ii réoompeaGerle dévoue» ment de ses amis, et à satisfaire leurs vœnx p(^ti> ques;c'est ce qu'il fit, en renouvelant l'usage des anciennes asseodilées naionalos que les maires, qui l'avaient précédé au pouvoir, avaient laisse tomber es désœude. Ce fut avec l'aide de ces assemblées que Pépin révisa et réforma la législation générale, et institua dqs règlements pour diverges branches d'administra lion .

Restait à occuper l'inquiète turbnlence d'nne foule d'hommes et de lea-dee que les gnerres civiles précédentes avaient jetés hors de leurs babt-titdes ordinaires. Pépin y réussit, en portant la guerre chee les na^ons tributaires, qui se montraient disposées à repousser la domination des Francs. Il vainquit successivement les Frisons, les Allemands, et les Suaves : la guerre contre les Frisons se renouvela trois ibis; ce ne fut qu'à

son courage et A sa fermeté que le chef de l'empire franc dut h trîMnpbe définitif. Après sa première victoire, il av«t cru s'auacher Radbod, duc des Frisons, en marfant la fille de ce duc i son fils Grimoddi ; mais il ne tarda pas ii s'apercevoir que ces unions de famille sont de fa^es liais pour assurer les alliaDces politiques des nMioas. Il ne vini à bout de dompter oomj^temait les Frisons qu'en les faisait convertir an cfaristianisme, et en ménageaiU des asiles, bors de ses états, aux guerriers q>i s'obstinaient le plus loitgtemps dans leur dévouemon à lears dieux, et à leurs (^fe nalionanx.

P^in ftt aassi, en G96 et 697, b guerre contre les Wisigoths ; nais on ignore ^els en fiirent le motif et le succès. Il est prebable qu'il se bona à seutenir, dans quelque rébellion, pareiDe à celle im

2ie

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

rannée 672, dont nous parlerons bientôt, les populations de la Sepii-manie contre leur souverain d'auddk d^ Pfrëoées.

A^fluiifiat de Grimoildi ei mort de Pépio (71 4)«

iPépin tomba malade dans sa terre de Jupil» sur lies bords de la Meuse. Pendant sa maladie, il eut la ' dovdeur de perdre son fils Grimoaldi ; celni-d s*était rendu dans la basilique de Saint-Lambert à Uége, afin d'obtenir la guërison de son père» lorsqu'il fut assttsinë. Un leude d'une faction opposée à la famille de Pépin» et qui craignait qu'à sa mort, Gri*noaldi ne devînt chef et gouverneur de la monarchie liranque » le tua au pied de Tautel où il priait. Pë- : pin recouvra momentanément la santé; mais il n'en fit usage que pour venger la mort de son fils ; tous ^ ceux qu'il soupçonnait d'en .être complices périrent dans ks tourments* Grimoaldi laissait un fils au berceau, nommé Théodoaldi que Pépin» pour mieux braver ses ennemis» institua maire du palais de Neustrie» sous la tutelle de Plectrude» la mère de Grimoaldi et sa fenune Iégitime.-*Pépin mourut peu de temps après.

c II mourut toutefois plein de jours» et de puissance» et de gloire; son administration» ou plutôt son règne» en Neustrie» n'avait pas duré moins de vingt-sept ans» et pas moins de trente-quatre en Austrasie. Quelles choses il avait tentées! quels obstacles il avait su aplanir ! de quels combats il était revenu vainqueur ! Il eut de faibles et imprudents ennemis; mais il en rencontra aussi d'âpres et d'habiles. Il abusa Warandon, et défit Berlhairc ; facile triomphe. Mais il ne céda» quoique vaincu» ni à Ébroin» ni à Gialemar, et il subjuguait les Suèves» les Allemands» les Frisons. Il se fit maître de l'Austrasie malgré la Neustrie, et de la Neustrie» à son tour, par l'Austrasie. Avec lui s'accomplit cette première occupation du puissant royaume de Metz, commencée, vingt-six ans auparavant, par le fils de Pépin-le-Vieux; avec lui commença» dans les deux autres royaumes» la seconde spoliation, achevée cinquante-cinq ans après par Pépin-le-Bref. — Puissante et colossale figure» placée entre les deux voies de ces événements extraordinaires» comme pour les protéger l'une et l'autre, et marquer le point où elles s'unissent ; c'est par lui que furent jetés les vrais fondements de la grandeur de sa race; par lui que se fit ce pas décisif et prodigieux d'une usurpation» comme il ne s'en était jamais vu» lente et progressive» et pour le succès de laquelle il fut besoin de trois générations de grands hommes» et du laps d'un siècle. Ainsi fut le second des Pépin : heureux, il est vrai» mais de ce bonheur infaillible que domine l'habileté plus que le hasard; patient,

mais de cette patience active dans son inertie, qui attend pour mieux recueillir» et diffère sans abandonner; courageux, mais de ce courage réfléchi et intelligent» qui ose beaucoup» parce qu'il comprend tout ce qui se peut ^ »

CHAPITRE V

Quel est le HillDIOXALI INDÉPMDAIIITI. — LUPUS IT WDOFF.

Bogge^Èua et Beitrant. dues d'Aiiuttaiae.^ Lapas, dnc de VMcooie.

— ImirrecUon de U S^pUaunie eootre iei VbtgoUis. — Wanbi pénètre en SepUnunle.— siège et prise de Nîmes.— Clémenoe politique de Wamba. — Conquête d'une partie de TAquitaioe pir Lupus. — Mort de Lupus. — Eiidon lui succède. — L'AquItafoe indépendante s'étend Jusqu'à la Loire.— Petits états IndépÂlaais.

— Lyon. ~ Marseille. — Anxerre.

BoGGisON et BiRTiMiD , doct eo nénie temps.

Va\$e<mk,

ÂHAicmm, doe.

Fiux, doc.

LoMS , due de Yatconie et d'Aqaltaine.

EuDON » duc d'Aqoitaliie et de YaiooDif .

(DeraBS4oàraii7l4. }

BoggisOQ et Bertrand , duci d'Aquitaine (S4S).

Tandis que la rivalité d'Ebroïn et de Léger eusanglaatait le nord delà Gaule» et que les Austrasieos et les Neustriens luttaien entre eux pour obtenir la suprématie sur les peu}4e8 soumis i la race de Ghlovis, une révolution s'opérait dans la Gaule méridionale. Les Aquitains» animés des sentiments qui» depuis deux siècles, leur inspiraient de nombreuses tentatives pour recouvrer leur indépendance» parvenaient enfin à rompre leurs liens avec la Gaule franque. Les peuples de la Septimanie se révoltaient aussi pour obtenir une nationalité indépendante; mais moins heureux dans leurs efforts» ils ne pouvaient réussir à briser la cbatne qui les attachait aux Wisigoths établis dans la péninsule espagnole.

U convient de donner quelques détails sur ces divers événements.

Après son infructueuse tentative de soulever l'Aquitaine en faveiîrde ses petils-fils, le duc Amandus était mort» vers 640. — Boggison et Bertrand, parvenus à leur dix-huitième année» se mirent en possession» vers

648, du territoire que leur père, le roi Charibert» avait possédé à titre de royaume, et que leur oncle» le roi Dagobert» leur arvait laissé sous le nom de duché héréditaire. Les deux frères prirent simultanément le titre de ducs d'Aquitaine; ils jouirent par indivis des domaines qui leur étaient échus,

> M. 01 Pivbonhit, Hi\$t, des Francs, U?. u .- ^ . ui.

LIVRE III, CHAPITRE V

et, afin ^e cûmomt dannuge leur màaa Traim«it Iratenidle, ils épouserait, à la tatme époque, deux sœurs, Ànde et Phigberte, iasaes d'une des principales ftmilles de l'AoBiraûe. — Bt^gison eut de sa femme Ande deux fib, Imiarius , qui monmt jeune, et Ëudon, qui ëlait destiné i une juste célébrité. Bertrand n'eut de Phigberte qu'un seul fib, Hubert, qui devint éfqne de Liège, et fat canonise iï^èê sa nKMI ; cet Hubert est le patron des chasseurs.

Leducbé d'Aquitaine, concédé aux fils de Gharib&n, se composait, sur la rire droite de la Garonne, de la Sainuwge, do Périgord, et l'Agenois, et, vers la source ainsi que sur la rive ganche de ce fleuve, du territoire toulonsûn, et d'une partie des contrées ntnées au nord des Pyrénées entre la Garonne et la mer.

Lnpot > duc de Tmcoi^ (6Eo).

La Vascoaie, sur laquelle Bog^non et Bertrand auraient eu des droits si leur grand-père Amandns l'eût possédée -à titre héréditaire , ne reconnaissait pas lenr autorité. Un citoyen de Toulouse nommé Félix, et qualifié par un auteur contemporain d'illustre et noble patricien, avait été le successeur d'Amandus. A sa mort , vers 660 , un jeune aventurier gallo-romain nommé Lupus, qui s'était si- ^alé i son service, fut choi» par les Vascons pour lui succéder. — Lupus, plein d'acivilé et d'amiMtion , ne se contenta pas de la Vasconie , il fit la guerre aux ducs d'Aquitaine , et obtint sans doute d'assea grands avanuges , puisqu'il força Aude et Pfaig-

berle, veuves sans doute alors, à se retirer avec leurs enfants dans le nord de la Gaule Franque , où elles moururent sans avoir revu l'Aquitaine. Ce fut durant cette espèce d'exil, qu'Hubert, après avoir combattu à Locofio , parmi les leudes austrasiens qui servaient BOUS les ordres de Uanin et de Pépin, renonça, en faveur de son cousin Eudon, à tous ses droits sur le duché d'Aquitaine, et embrassa la vie ecclésiastique.

Lupus était devenu, par ses victoires sur les descendants de Charibert, un souverain illustre et puissant, lorsque les Gaulois de la Septimanie ayant projeté de se soustraire à la domination des Visigoths, firent alliance avec lui.

nlBiWÜgollwfSTi).

Pour raconter cette insurrection , dont les chroniqueurs francs n'ont pas parlé, bien qu'elle ait duré deux ans (673 à 677), nous aurons recours à un auteur espagnol du VII^e. siècle '.

• JoUm , ■raberjque de Tolède , dont le rteil «t IdiM dtm le Htnrit ta hlhtorint de fraMt . loa. i , p. 401 à 409. H^eM. tte France, — t. ii.

Les possessions des Visigoths, dans la Gaule méridionale, s'étendaient sur le littoral de la Hédi> terranée entre le RbAne et les Pyrénées, jusqu'à la chaîne des Cévennes. Ce fut à Nîmes, au point de ce territoire le plus éloigné de l'Espagne, que se trama la «Kupiration qui tendait à affranchir cette portion de la Gaule, liilderic , comte de Nîmes et de la Septimanie orientale, en conçut le projet , et chercha d'abord à attirer à son parti l'évêque Aregius ; celui-ci reçut ses propositions. Le comte l'envoya en exil, et fit nommer à sa place, un certain Ranimire, abbé d'un des monastères du diocèse. Ranimire seconda liilderic de tous ses efforts pour révéner de Haguelone', Gumilde, embrassa aussi avec ardeur leur dessein ; la conspiration éclata, et les insurgés, annonçant l'intention de former de la Septimanie un état indépendant, obtinrent bientôt l'assentiment de tous les Gaulois méridionaux.

Wamba, roi des Visigoths, se hâta d'envoyer une armée sous les ordres du duc Paul, pour réprimer l'insurrection. Paul, au lieu de combattre, se

rangea du parti des insurgés, qui le proclamèrent , à Narbonne, roi de la Septimanie ; les riches dépouilles des basiliques narbonnaises formèrent son trésor; et pour couronne royale, il prit une couronne d'or, qu'à la suite d'un vœu, le roi Récarède, converti à la religion catholique, avait autrefois donnée à l'église Saint-Félix de Narbonne.

Wamba était occupé à faire la guerre dans la Vasconie ibérienne, lorsqu'il apprit la révolte de Paul. Il se hâta de conclure la paix avec les Vascons, et marcha lui-même avec son armée, pour aller soumettre les rebelles.

Paul avait fait un traité d'alliance avec le duc Lupus, et comptait en recevoir d'efficaces secours. Il avait en outre, pour alliés , les Visigoths de la Tarraconaise, qui s'étaient révoltés en même temps que les Gaulois de la Septimanie,

Wamba prit en Septimanie. — SW et prim de Ht (erS).

Guerrier habile, Wamba ne pouvait laisser derrière lui une province révoltée. Ses premiers efforts se portèrent donc contre les villes tarracoensiques qu'il assiégea et prit successivement. Ensuite, lorsque la rébellion fut complètement apaisée en Espagne, il se hasarda à franchir les Pyrénées. Paul, après avoir muni de fortes garnisons Narbonne, Agde, Béziers et Hagudme, les principales des cités qui s'étaient déclarées en sa faveur, se retira à Nîmes. Wamba prit d'assaut Narbonne, Agde et Béziers. Magne-lone, désespérant de lui

' YQIe , aujourd'hui il détient, t dm lime* de Hoatpeliter. ■ CeUeindenDe proTInoeniaulDe, ainn noomiée Tarrofi» [Tingoaf) , u Mplale , romme iDJcmrdliQl ta Caltlogne.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

résister, ouvrit ses portes sans combat. Il n'était plus, au roi Goth, pour lui offrir Avec la rébellion! « qu'à s'en parer de Nîmes ; mais ceuve reouvrait des forces nombreuses, composées des auxiliaires Francs , Bourguignons, et Gallo-Romains^ (les insurgés Septimaniens et des

troupes que Paul avait amenées avec lui de la Tarracooaise. Waffliba pensa que toute son armée ne serait pas trop nombreuse pour le siège d'une ville qui devait être si bien dé-* fendue , et il la dirigea sur JSimes* L'ayant-garde de l'armée Yisigothe» composée de guerriers d'élite, attaqua la ville dès qu'elle arriva sous les remparts; mais elle était numériquement trop faible pour obtenir quelque succès; et après avoir combattu pendant plusieurs heures, elle se retira sur une colline, afin d'attendre l'arrivée d'un renfort de dix mille hommes qui précédaient l'armée de Wamba.

Paul attendait aussi les secours que Lupus lui avait promis ; des messagers avaient été expédiés pour en presser l'arrivée, et d'un moment à l'autre il espérait voir paraître les Aquitains et les Vascons*

Les dix mille Visigoths firent leur jonction avec l'avant-garde, une heure avant le jour. — Malgré la fatigue des soldats, qui avaient marché toute la nuit, les chefs décidèrent qu'une nouvelle attaque aurait lieu immédiatement.

c Au lever du ^eil, dit Julien de Tolède \ les assaillants de la veille, doublés en nombre, conjecturant, à l'absence des enseignes royales, que le corps principal de l'armée, celui où le roi Wamba se trouvait en personne, n'était pas encore arrivé, et surpris du retard de leurs auxiliaires de Gaule, se préparèrent au combat avec un peu de trouble et de mauvais pressentiments. Cependant le duc Paul les ayant passés en revue, exhortés et rassurés de son mieux , ils s'affermirent à leurs postes et attendirent bravement le nouvel assaut.

> Cet assaut dura depuis le soleil levé jusque vers les deux tiers du jour, avec un égal acharnement; et sans avantage marqué pour l'une ou l'autre des deux parties, mais à la fin, l'ardeur des assiégés parut se ralentir, et la plupart de leurs auxiliaires étrangers grièvement blessés, s'étaient retirés du combat, étonnés de trouver les Goths plus braves qu'on ne les leur avait dépeints. Ceux-ci alors, d'un effort décisif, s'approchèrent des portes, auxquelles ils mirent le feu, battent les murs avec une force redoublée, et pénétrèrent dans la ville par plusieurs brèches. Les assiégés abandonnent

en foule les remparts; les uns se cackent on fuient irrésolu et dispersés par la ville ; d'antresse retirent en combattant, aux aguets des pillards isolés ou égarés de l'ennemi, sur les-

^Nons Dooi lerroDi de Ui traduction abrégée, ftJte par M. Fanrid.

qudailflUt^ttbentavecfureur. La plupirise heurtent aux portes de l'amptiithélti» et. s'y jettent Qomme dans une eiv^te où ils pourromt.se déCea- .dre encore. Ce grand monumem iwiain, dès Ion njMQimé lesAr^tM^ servit Mussi» dès krf » par occasion» de forteresse aux Nénu-Mi^î^na. . ,. » Du milieijide. ce tumulte, de cette dëgobtiûn des vaincus» dont la foule grossit à chaque instaot et se presse de^ pliUs en phia dams les rues, sur les places, à la portedes égUses, aux entréesdes^arènes, naissent bientôt un ^utre tuoudte, unetlësolation plus grande* La conjuration du duc Paul était la combinaison de deux conjiiirations distinctes, de ceUemémeduducetdeo^Ueducomtellilderic,- et chacune des deux entreprises avait, dans la ville assiégée, ses propres partisans, ses propres soldats. Les Tarraconésiens formaient la milice du duc, les Septimaniens et les Némausiens soutenaient la conjuration du comte Ililderic. Aussi longtemps que les. deux partis avaient eu k ebanoe et l'espoir de battre ensemble l'ennemi commun , il y avait eu assez d'union et de concert entre eux; mais, dans la erise d'une défaite irréparable, les défiances, les jalousies , les préventîMis rédproques » jusque^ contenues par l'intérêt , écUt^at brusquemeiiL Les Septimaniens, et en. particulier ceux de Kimes, craignirent que Paul et ses hommes d'oixtre les Pyrénées, n'eussent fe projet d^ faire à leurs dépens une paix séparée avec Wamba ; Paul et les siens appréhendèrent de même quelque trahison de la part desMémausiens , qui les accimient de l^irs revers.

» Se pressant et se heurtant dans le désordre de leur fuite ou de leur entrée aux Arènes» les soldais des deux factions s'adressaient rédfMroquement des injures, des reproches, des bravades, et s'eniammèrent bientôt les uns contre les autres de fias de fureur qu'ils n'en avaient eu contre renneflod commun. Nîmes offrit alors un spectacle, étrange autant qu'horrible, celui d'une armée de vaincus s'entr'attaquant et s'entr'égorgeani sous le glaive même dn vainqueur qui les poursuit, qui est là pour

a<Aever de 10} exterminer. Dqà, en effet, les soMats de Wamba, désormais migres des portes et des remparts, inondaient les divers quartiers de la viUe, ci partout ils rencontraient des Septinumien» et des Tarraconé- siens aux prises entre eux ; partout 3s voyaient les rues et les places jon- chées de cadavres des uns et de\$ autres ; jusque dans les réduits les plus écartés et dans l'intérieur des maisons, ils trouvaient des révoltés égorgés par d'autres révoltés. C'étaient pour eux autant d'ennemis de moins à frapper, et ils en avaient d'autant plus de sécurité et de loisir pour le pillage et les autres excès de la victoire dans une ville prise d'assaut.

> La nuit seule mit fin à une partie de ces Iior<*

reon. Les ninquenn, maltreBrcle b nHe, B*y reposèrent de leim fâtif- faes ; les débra derarmée Taioeoe, «dues diBs Fencoiate éea Arènes, y étaient, poar4e mament, en p«x taare eux et !k l'abri de l'en- Btnà. Ila'yt- voavait ptisienn cbefis des deux «»• mpirtÉODÈ, mue antres te duc Pml et deux éTéques, Argebtad, iWai de Narboime, et Gumilde, cMoi de Mni- clwo Le «OBte IMdéric éuk panena à se sauw.

■ » Tu kii(iimaiiii . in pninl lin jnnr. nm rhrfr nr réunirent poar se compter et pour ddibérer sur iMirpOMlion. EUe étHtdeephieEficheHseB; on n'avait de DOWeUes d'awnm des renforU atl«ndns. Les débris des ài- men oorps de troupes réfugiés dans les Aiinetttnen qw peot-être encore assez forts par le nombre, étaient trop dâooorse^ In^ nd disdplinée et trop désunis ponr tenter une sortie, et manqnaint de vrrres pour soutenir on siège. D'aillean, le dae Paul notait pas de œs faonmea qui tronr^ tou- joers quekfoe ohose à filire dms les revesBiOa savent y mewrir avec flertè.La seule pensée qui loi vint fat odte de demanda grâce an nu Wam- ba; eti cette pensée se ralli^«nt aassitât celles de tons ses compagnons. En conséquence, Argeband , le moias comprtHnis d'ratre en , et celui d'ailleurs'B qoi sa dignité d'évêque métn^litain donnaible pUis d'assu- rance, fut diargé de se rendre sur-le-champ auprès da roi, et de soUïcier sa démençe pour eux tous. Le roi n'était point encore a^ rivé ; mais l'évêque ne l'attendit pas ; il s'achemina k sa rraicontre, et le trouva à la distance de quatre BùUes, en mardie vers la ville, avec le reste de son ar- mée. A la vue- dn roi, Argebaud mît pied à terre, et se prosterna devant

lui dans l'attitude d'un suppliant; Wamba arrêta aussitôt son cheval, regarda l'évêque avec plus de compassion que de surprise, sachant déjà tout ce qui s'était passé à Nîmes, et lui ordonna avec douceur de se relever.

> Arf^ebaud obéit, et, d'un coup en face du roi, lui dit humblement l'aveu du crime des conjurés, sans chercher à faire cause à part d'eux. Il lui représenta en termes touchants leur détresse actuelle, lui dit combien de milliers d'entre eux avaient péri de leurs propres mains ou de celles des infortunés Goths, et demanda pardon pour les restes d'une double guerre et d'un double carnage, le roi fut touché des prières de l'évêque, auquel il accorda une grâce pleine et entière. Quant aux autres coupables, il déclara ne pouvoir laisser leur crime sans punition ; mais il promit que cette punition ne serait capitale pour aucun d'eux. L'évêque fit ensuite une tentative pour leur offrir un pardon confraternel ; mais cette fois ses prières furent perdues ; le roi lui imposa silence avec colère, et poursuivit sa marche

> Il y arriva au bruit des trompettes, les drapeaux déployés, avec des forces et dans un appareil de guerre qui aurait suffi pour étonner les rebelles, s'ils n'eussent été déjà vaincus. i

Clément de Poitiers de Wamba.

Wamba se montra dément envers les insurgés; il leur pardonna à tous , excepté au duc Paul et à vingt-sept de ses principaux complices. Ceux-ci, quoique solennellement condamnés à mort par le tribunal de l'armée, eurent la vie sauve, comme le roi l'avait promis. On les dégrada, en coupant leur chevelure , et on confisqua leurs biens. Paul et les autres chefs de l'insurrection eurent les yeux brûlés ou arrachés.

Cinq jours après la prise de Nîmes, Lupus, avec son armée, descendit par la vallée de l'Aude et apparut sur le territoire de Béziers, arrivant au secours des Septimaniens, auxquels il supposait sans doute plus de courage et de persévérance; mais, à deux journées de Nîmes, il apprit quelle fin rapide avait eue l'insurrection. Le duc de Vasconie n'était pas assez fort pour lutter seul contre l'armée victorieuse; il se hâta de battre en re-

traite, poursuivi par Wamba, et abandonnant, pour accélérer sa marche, ses bagages les plus lourds, qui furent pris par les Visigoths.

Avamba ne le suivit point hors des confins de la Septimanie; jugeant avec raison qu'il n'avait plus rien à en craindre, il revint en Espagne, après avoir ordonné des mesures qu'il crut propres à détruire les causes de mécontentement qui avaient poussé les Septimaniens à l'insurrection *. Ces mesures eurent, en effet, pendant son règne, le résultat qu'il en at-

• I Sa condaite aprèt la rlcitdre fut ansri uge et annl modérée , qo'eUe avait M itur^m et brillante dan U gaene. B fit mtitnerMiz ^IImi le* objeti piMem qui eu anlout éli «aleTéa, dĚdominagea anlaot qu'il le put lei particulien de l«un perlei , et fit loigoetueineit réparer !e» place» de goeiTC, Il loolall wrtout prévenir le retour d'an «oulèrentenl pardi i edia qu'il venait de réprimer , et tee maarei réTttent ladinctemad qariqnet-miM, tu moln. dea canae* de la demitré iBuirtcUra. Par exeoipia. Il diMU lei Jiii& de Nartwmie et peol-éire da qœlqnei antre* Tille» de la Seplimante , ce qai pronTe que cette cUite dhomniw était déj» en TOie d'obtenir , dmi le mliB de • la Gaule , cette graDde Inlloeioe (ooiale aa comble de ItqndlB en la lem a'élefer ptai lard , et qu'elle nait lavorW k* prai* dei ambitleni, qnl veuleiit de oon^rer contre le gonvernement de Tolède. Mai* m qtie Wamba Bt de plni tigniflcatif en cettœocauon, faldedomier aui iillia de* comte* on de* jugea pltu bnmaini et pli» éqnltablca que \min deranders, dont il pmM que U vAiaBté et l'arbitraire afalnit été une des prindpalei caoaai du mécoDleDtemeDt populaire. Peot-«tr« en nn Mot, IVimtw flt-U iton pour le bitn de la SepUmaie tout œ qoi dépendait dn ponvolr royal; mai* rien ne pontait compeAaar, ponr M Mlbenmix paia . K mUre prodnUe par le pillage génial et complet , qo) narqu partout ta panage M lea sta- FiBU. flirt- déto Gmlf

tendait; mais les abus reparurent après lai, et son suocesseur sur le trône des Yisigotbs« le roi iEgica, eut à réprimer plusieurs insurrections des Sepiimaniens.

Conquête d'une prtie de r Aquitaine par Lnpw (875).

Si Lupus n'envahit pas de nouveau la Septimanie, après le départ de Wamba, ce fut seulement parce qu'une entreprise plus importante attira d'un autre côté son aventureuse ambition. C'était l'époque de la puissance d'Ébroin. Des leudes, persécutés par ce terrible maire du palais, vinrent chercher un asile au-delà de la Garonne; des Basques espagnols et des Visigoths de la Tarraconaise, vaincus ou poursuivis par Wamba, se réfugièrent également en Vasconie. Le duc Lupus se trouva ainsi bientôt à la tête d'une armée nombreuse et aguerrie. En 675, il passa la Garonne, envahit le Périgord, le Rouergue et pénétra dans le Limousin, jusqu'à Limoges, où il laissa garnison, après que l'évêque et les habitants lui eurent prêté serment de fidélité. L'historien des Miracles de saint Marital, auteur contemporain, attribue même à ce jeune ambitieux le projet de franchir la Loire, et de renverser, pour se mettre à sa place, le fantôme de roi qui régnait en Neustrie *. Lupus, encouragé par les dissensions qui divisaient la Bourgogne et la Neustrie, a pu, en effet, avoir cette pensée, mais il ne fit rien pour la mettre à exécution, et, durant les dernières années de sa vie, il se borna à asseoir fermement son autorité dans les pays qu'il avait conquis.

Mort de Lupo (681). — Ébroin lui succède. — L'Aquitaine Indépendante s'étend jusqu'à la Loire (681-714).

Lupus mourut peu de temps après Ébroin ; et, par une révolution sur laquelle l'histoire est muette, il eut pour successeur, vers 681, un des princes qu'il avait dépouillés de ses états, Eudon, fils de Boggison. Ce nouveau duc se trouva ainsi en possession, non-seulement des provinces qui avaient autrefois appartenu à son aïeul Charibert, mais encore de la Vasconie, telle que Lupus l'avait constituée, et des portions de l'Aquitaine que Lupus avait conquises.

Eudon, quoique fort jeune, était un prince habile et brave ; il travailla à accroître ses états, et il fut favorisé par les circonstances, car ses succès, obtenus d'abord sur les faibles maires du palais qui succédèrent à Ébroin, continuèrent après même que Pépin, victorieux à Testri, eut pris l'administration de la Gaule franque. En 715, lors de la mort de ce

« t Omni vagi proAigique ad eum adiUBMmnt, et tanla tnrba apud eum atsiilelMt, et ei diaboli eomenin lllatio irreperet , ut reçem Fmcùrum i^Hareî , et in àeitm regiam se aâsiort faetret . et eum unlteno eiercHn iter arriperet \ et In "% pariibus feilinanter ineederet. c MiaicotA S. llABriAua

'id Saipî. rer. /ratidcar. Tom. m.

puissant duc d'Auatraste, les états d'Eudon s'étendaient depuis les Pyrénées jusqu'à la Loire. An* delà , le duc de Gasconie et d'Aquitaine possédait cette portion de la Neustrie, nommée depuis le Ni«* venuûs. Le long du Rhône et sur la rive droiieda fleuve, il était mattre de la aone montaigneuse qui porte le nom de Yivaraïs; et, sur la rive gauche, de la moitié occidentale de la Provence, qui comprenait tout le territoire d'Arles.

Les provinces d'Eudon enclavaient aiiisi toutes les possessions des Yisigoths dans la Gaule. Ce duo avait aussi tenté de s'emparer de la Septimanie, en 688; mais il avait été moins heureux contre les rois espagnols que contre les rois francs, et ce riche territoire était resté un annexe du royaume desGoths.

Eudon, auquel les chroniqueurs contemporains, qui n*ont pas écrit sous l'influence de la famille de Pépin , donnent indifféremment le titre de duc, de prince ou de roi, avait complètement affranchi l'Aquitaine et la Gasconie, et créé pour le midi delà Gaule cette nationalité distincte, objet des vœux de tous les habitants '. Ce prmce fut un des hommes les plus remarquables de son temps; il aurait relevé la race de Clovis de la < }égî^dation ou die tombait progressivement , si , comme nous le dirwis plus loin, après avoir. honorablement soutenu la laua ocmre Charles Martel, il n'eût pas été abattu parla grande et subite invasion des Sarrasins.

Petitf étata indépendanfa. — Lyon. — ManeiUe. — Ânxerre.

La Gasconie et l'Aquitaine ne furent pas les seules contrées du midi de la Gaule où, à cette époque, les populations mirent à profit les luttes de 1* Austrasie et de la Neustrie, pour se soustraire à la dominatioA franque.

M. Fauriel, qui, dans son *Uisurire de Isl Gaule mérii&onale sous la domination des conque**

• n eat à remarquer qoe, dèa n reeonnaittanee eonune dae deVaiconie, à quelque époque qu*eile ait en Ueu, Eudon etUiat le dérouteroent et la oonilaooe des baUtuiti dea Pyrénéai gau» lolses : les Yasoons t'attachèrent à lui pour dei eanaetqne l'hittoire cootemporalne n*a pas ftif Goaoattre. Les du*oniquesl>itcayennet, postérieures de quelques siècles au rival de Charles Martel , ont, par un esprit de Tanité locale, cberdié à titre d'Eudon un héros luUioiial; elles ont supposé quil était Bisrayen . fils d'an certain duc Vascon de Ganlabrie, nommé Aodéca. — Andéca aurait été (ué en 71 1 , à la célèbre hataille du Guadalète, perdue par le roi Rodrigue, et qui litra aux Sarrasins la Péninsule espagnole. Eudon, succédant à soo pèrs comme due de Ganlabrie, aurait été le premier aetgneur particulier de la Biscaye. Les chroniques kiscayennes admettent qu'U de-fiot dtic d'Aquitaine, parce qu'il épousa une princesse fraoque, fille du po-sacssenn de ce duché.

Ces traditioDs, que contredisent toutes les preu? es historique tirées des cbronfqueurs de la GaÉle méridionale, n'ont paru aux

historiens modernes mériter aucme croyance; • dlea prourent seulement quXudon eut des relations plus intimes qu'aucun de ses prédéces-seurs avec les populations rascones des deux côtés des Pyrénées, et qu'il fit plus pirticoUèremet dea .Yascoos te noyau de ses forces mflitaires. ■

I,VI MoTiiimt^Tita de Pepin

LIVRE 111, cuArnnK vi

rantt germùnu, a éaamété avec soin tontes les ten- UtJve» feilles pour repousser la conquête, signale parmi les grandes cités qui , durant l'adminùtralion d'Ébroïn et ménie ceUe de Pépin parvinreni à se procurer one indépendanoe lemporave, Ly<», MarseUie et kmene.

En (>74, an des cbefo de l'année Denslrienne, Adalric, nommé par Ébnun comte de Lyon, et chaîné par lui d'arrêter l'ei^iBe Genêt, ami de saint Léger, tenu vainement de praidre pos^'ession de soa comté. Les babitants de Lyon et des pays enviroananls , organisés en milices , r^Mussèrent ses efforts, et s'organisèrent sous des lAefs qui cessèrent de reconnaître la souveriûneté des rois francs. L'eiempte des Lyonnais fut suivi dans toute la portion de l'ancîm royaume de Bourgogne, située entre le Rhône et les Alpes.

La moitié orientale de la Provaice, comprenant les diocèses d'Aïs, de MarseiBe et d'Avignon, se donna aussi, au cfflumencanent do VIII' siËcle, des gouverneurs indépendants, choisis dans les grandes ^milles du pays. Ces gouvemeurs avaient le titre de pairices. Vers 714, à l'époque de la mort de PéfÛD d'Héristal, c'était un Galb^Romain, n<»nmé Uauronte, qui exerçait, à Haraeitle, les fonctions de patrice; les événements contemporains prouvent que ce Hauronle fat un chef indépendant, en relations d'amlûtion et d'intrîgoes avec d'autres chefs qui avaient rompu, comme lui. toute espèce de lien avec les rois francs, d' Auslrasie ou de Neustrie.

La tentative qui a paru la plus singulière k H. Faurîel, parmi toutes les tanalives qiû furent faites , afin de rendre indépendantes certaines parties de la monarchie franqne, est odle d'un évêque d' Auxerre, nommé Savaric, qui siégea de 710 à 715.

c Cet cvâque , dit l'historien de la Gavle méridio- ■ nate, était Franc, comme son nom l'indique, et homme de guerre , comme ses actions l'annoncent encore mieux; il leva des Iroqpes, chose facile dans on temps de bouleversement et d'anarchie; et, à la lèle de ces ti'oupes, il envahit, l'un après l'autre, tous les pavs autour d' Auxerre, les soumit et s'en fit un petit état , qu'il gouverna comme sa conquéie. I^biogra|>liedcsévêquea d'Auxrrre(qui rapporte ces détails] ne dit point sens quel titre; mais cet eut aurait bien pu s'appeler un royaume. Sans y comprendre le diocèse d' Auxerre, qui en était le noyau , il était composé des diocèses ou des comtés d'Orléans, de Nevers, deTournua, d'Avalonetde Troyes. Encourage par ses premiers succès, l'évêque guerrier rcsohit d'étendre au midi le cercle de sa dominntion ; il assembla une armée plus forte que la première et

marcha droit k la conquête de Lytm ; il ne la fit point; mais ce n'est pas par le gouverne. • ment de Nensirie qu'il eo fiit empêché; il fut tué

en route d'un coup de fondre , et son armée se dis* pwaa, épouvantée d'une mon qui avait l'air d'an cUtioent du ciel. A sa mort, les pays qu'il avait contraints à kii obéir rentrèrent sous la domination ■-

CHAPITRE VL

CURUS-lUŧTIL.

Plectrade et ThéodoiU.— UuarrrccUoa^dei treu^iriciu. — Léo* Tictofre k Ciilie. — Rxgantrlcd, nuire ia TiUli de Neoilrle. ~ Chiici Uirld, doc d'Aattntle. — Horl de Dieoberl II. ~ cfau> p4rlc nmlel loi tnccMe. — IM-ralle de CbiriM par lei FtImmu. — Suffi de coloEne. — nènule dei HcDiIrtena X AnAM. — Victoire de VIncy.— Prlie d« Cologne. — (^lobJrc IV, roi d'Aur- Irulc. — Allitoe d'Eadon, doc d'AqoiUlne, et de ChUpérln. roi de Benithe. — Lear àOaUe 1 Beliiii. — ChU^frla livré t Chirlei. — Chtotilre IV menti — Cblpério , roi de NetuMe et d'AuilTHle. — SI tDort — Tbiodoric de clielln loi mccMe. — MtoIdUodi de BreUffM.— B«|uiHeddeTlent eonte d'ABgera,— Gaemtde Chute* nec lea peoplei d'ootn-WilB. — Sat'ile* toire*.

TaiODOiLD , maire.

Raiiriii), niere.

CsAiLia HiRTiL, maire.

DiooiUT, roi.

CBiLrfuc II ooDiniiL, roi.

TNioDtniG II, dit de Chellei,

_rol.

Auflraie- CaitLis Hutel', dac.

Cblotiiik IV, roi. Inttlloé en

718, iloieiirten719,etD'<

pu d« H cretienr.

[Del'tDTtStruiTSi.)

PicctmdaetTbéodoiId.

La veuve de Pépia chercha h se montrer digne de la confiance que lui lémoïgnolt son époux, en lui remettant, à son lit de mort, la tutelle du jeune 'rhéodoald, qu'il avût institué maire du palais de Dagobert ; elle agît , sans hésiation , avec la vigueur et la fermeté nécessaires pour faire exécuter les dernières yolontés de l'homme illustre, qui si longtemps avait gouverné la monarchie franque.

Théodoald n'était que le fils naturel de Grimoald. Pépin lai-même laissait d'autres enfants; il avait eu d'Alpaïde, qne le premier continuateur de Fréd^aire considère comme une femme légitime et qu'il qualifie de nobleet beUe, deux fils, l'un nommé Karl, et l'autre Cbildebrand : Karl, devenu célèbre sous le nom île Charles Martel, avait alors atteint Vig^ d'homme; Cbildebrand n'était qu'un enfent en bas Age '. Enfin, il existait encore un fils de

■ Ce OiUdebrand cri tu dM princet lee iMiii* enoMn de l'tMoIredeFr-RDM.dcelnl mrh^oel on ■ le pliM écrit. Ua pend Dombra d'blilorieni M de généilogltlei ajnl Tooln Mn délai la lige deiCapéKcBi, et t*aDaéire^tenMl de ftobert-i» Fort, qui ht lat-même le bimenl paternel de HtignnCtpd. Fiml h* aulenn qui, d'apria ta Chnnif^Ke de Fniigairt, dlte-HtCliild>liraiid,&«i«deCharl«H*rtd c(Btid'Alpiide, on dlritogoe Dirbeaee , Da Booetiet , tea trtnê Stime-Harito, Le Colnte , H^nage, d'Aotentt , Harc-ADloine Domlofci, l'abbé de Ciinpi el le ftfru Tournceiiiiie. Le duc d'Éppraoo , dam mu

Drogén , noouRé Arntitf , auquel , ttialgrd sa gruide jmwesMf qwAk\Bm bstorreBi uuiiwuié que Pépn avait vNdo Mnarlaniaim.daTO-fainiied'AtBtnH ■ e. Se œa trois fib oa petka^fib de Pépin , m seul , Gliarles , pouvait être poar Plectrude un oompélîtear dangereux; anssi le paissant maire du palais avait-il à peine fermé les yeux que sa ^veuve ordonna d'arrêter Chartes Martd , et de le retenir prisonnier à Cologne. Dans le même temps , elle reléguait au fond d'un monastère son ancienne rivrie Alpaide.

La vigoureuse administration de Pépin avait telloment habitué les leudes à Fobéisaaiioe» que Pleetrtdie pnt croire , pendant plusieurs mois , que Farrangement destiné à rendre le pouvoir héréditaire danssaftmîHes-exécaterait sans opposition. Aucune voix ne s*éleva dans F Austrasie, ni dans la Neustrie, pour contester ses ordres et blAmer ce que Péfrin avait réglé. Plectrude, croyant sa domination assurée 9 envoya son petit-fils en Neustrie avec quelques leudes dévoués, et alla fixer sa cour à Cologne, au centre de la monarchie franque.

Insurrectioii des Neustrlens. — Leur yicioire à Goife, — Raganfriedj maire du palaia.de Nenstrie (Tf 5).

Mais dès que les leudes neustriens surent que Faieule de Théodoald s'était éloignée, ils se rappelèrent leur ancienne indépendance perdue à Testri et prirent les armes. Les leudes attachés à la maison de Pépin , et qui environnaient le jeune maire du palais , appelèrent à [leur aide les leudes austrasiens. La guerre commença aussitôt. Elle prit dès Forigine le caractère d'une lutte entreprise pour recouvrer la nationalité de la Neqstrie , plutôt que celui d'une rébdlion contre Fautorité royale ; car les insurgés proclamaient leur attachement au roi Dagobert II , et annonçaient seulement Fintention de repousser la domination dérisoire du jeune bâtard , petit-fils de Pépin.

Une bataille décisive se Kvra près du domaine royal de Compiègne , dans la forêt de Guise. Les Neustriens furent vainqueurs. Tout ce que les Anstrasiens purent foire, ce fut de sauver le jeune Théodoald, et de le conduire à Cologne, où il mourut peu de temps après obscur et oublié.

Origine de la maison royale de France , foit Gbildebrand fils de Pleetmde , première femme de Pépin. — Les opinionis relatifs A Childofa-rabD. oot été Tolliet d» deux mAnoires importanli : run inséré dant la préface du toma X da la grande Col- Ucticm des hiëtorien de France , par les BénédicUnf ; l'autre, OQTrage de Fooce magoe, imprimé daoa le tome X dei Mémoires de V Académie des Inscriptions et JBeUes-Lettres. Fonce-magne a diacoté a? eo aoin tootei lei opiniooa qu'il rapporte ; maia il n'a conda en fti? enr d'anonne. L'historien Méieray semble adopter celle ipk fait de Gbildebrand l'aiaal de Hngnea Gapet, et rattache ainsi la troiaième dynastie des rois de France, à la race carlovingienne.

Bagobert II resta entre les mains des vainqueurs, etiapessesshttrdêlj personne royale consacra la fictinre. Afin de' eOBàoMder leur Inontphe, les kmde neustriens se hlKèr^t d^re un inaire du palais; leur choix tomba sur Pun tfeux, noaimé Raganfried^ • \

Ce Ragai^led était un homme imfe , entreprenant, et en qui la résolution n'exchait pas la prudence; il comprit Tknportance de la lutte qui ne faisaitqve commencer, et jugea que le moyen le plus ciScae d*erapêcher rAustrasie d'étendre âe nouveau sur la Neostre une dominalion odieuse i tous les Nedstri^is , était de rdever dans TAustrasie même, l'autorité du roi des Francs. En i^abfi»saut dans PAustrasie l'ancienne souverame-tédes fib de Ghiovis, oubliée depuis longues années, c'était assurer pour Tavenir la prépondérance de la Nenstrie.

Les Neustri^s étaient trop faibles pour obtenir, sans auxiliaires, cet important résultat. Le prudent Raganfried songea d'abord a accroître ses forces par des alliances. Il conclut un traité avec les Saxons , tributaires toujours mdodles de l'Austrasie, et qui, ayant à son instigation pris les armes, firent une importante diversion en faveur de la Nenstrie. D s'allia aussi avec Radbod , ce duc des Frisons, qui tétait montré si tenace ennemi des Francs Anstrasiens et de la fomillede Pépin.

Durant les négociations qui lui assuraient de tds alliés, Raganfried forma, en Nenstrie, une armée qui, rassemblée après une victoire, se grossit promptement de tous les leudes qu'animait la vieBle haine nationale

contre l'Austrasie; ou qu'enflammait l'ardeur du butin. Avec cette année, il en* vahit les frontières austrasiennes, et s'avança jusqu'aux bords de la Meuse, se proposant au printemps suivant d'achever la conquête du territoire ennemi.

Plectrude était toujours à Cologne, travaillant à relever son pouvoir qui s'écroulait et ne se montrant pas découragée du désastre de son petit-fils; mais on ne peut supposer que cette vieille femme, quels que fussent d'ailleurs son habileté et son courage, eût réussi à sauver l'Austrasie, qui allait se trouver attaquée à la fois de deux côtés, par les Frisons et par les Francs Neustriens.

Gbarlea Haiid, dno d'Antraie (715).

Ce fut alors que Charles Martel, trompant la vigilance de ses gardes, réussit à sortir de sa prison, s'enfuit de Cologne et apparut à Metz, où ^ rappelant aux Austrasiens décoeuragés de quelle race il sortait et quel exemple il comptait suivre, il excita leur

* Raganfredus, d'après le continnateur de Frédégaire. C*est le nom que noa andena liitoriens ont traversé en œhd de Be^n- /roy; de même que de Tliéadorle ib aniant Ml Thierry •

XLIVRE III, CQAPITaË YI.

^aa

tÊamtm

^■"if!

nsH^n

eDthoisiasiney réveilla leur courage, et, libre à peine, dh nn historien f s'annonça Im-même comme jm libérateur. > Les Austrasiens saluèrent par leurs arriarations le chef qfai tenr^mait^aoa un iMnmt uw.cntiqiie. Charles Martel prit k titre de duc d'Amtrasie» et ca titre f atreponou daps tout lerayaaie» accepta Cologne, où. Plectrude cùJfh aervai|,«iieore quekineMMarâtié.

Mort de Pi^obert IL -7 ChUpéric Daniel loi socoède (716).

Un événement inattendu , qui snr ces entrefaites arriva en Neustrie, suspendit Texécni^ondes projets de Raganfried , et donna à Charles le temps de rallier les forces de rAustrasie. Dagobert II , dont la jeunesse semblait promiettre nn long règne , iaionrut presque subitement. II était' âgé de (fix sept ans » et aviât porté pendant cinq années ie titre de

TOi.

Sa mort laissait la Neostrie sans 'chef, car elte faisait cesser de plein droit les pouvoirs que l'élection des leudes avait confiés à Raganfried , avec roffice de maire du palais. Suivant l'antique usage , rétabli après h victoire de Cuise , il fdlait prodamer un nouveau roi , et éSre de nouveau un maire. La situation des choses était encore trop critique , pour que les leudes neustriens se fussent divisés d'opinions sur FélecticA du maire ; mais le choix d'un roi présentait des difBcnltés. Raganfried se h&ta d'assembler les leudes. Il leur représenta que Dagobert laissait un fib ; mais que cet enfant » petit-fib de Théodoric , n'étoit bsn que du troisi^e fils de Gblôvb II, et qu'enfin il était encore au berceau ; qu'un frère atoé de Théodoric , le roi Childéric II , à crueUement assassiné à Livry , avait aussi laissé un fib , nommé Daniel , alors dans tonte la force de Tige ; que Childéric avait longtemps régné sur l' Austrasie , et qu'en choisissant son fib pour roi , la Nenstrie opposerait au fils de Pépm nn compétiteur dangereux.

Les leudes adoptèrent les vues de Raganfried; ils proclamèrent roi un moine , âgé de quarantequatre ans ; et qui , bien que nourri jusqu'alors dans la solitude du doitre , ne se montra pas indigne du trône. Le fib de Childéric quitta son nom obscur en recevant la couronne , et prit le nom fameux de Chilpéric. Raganfried, qui l'avait désigné au choix de leudes , fut de nouveau du maire du palais ; c'était une justice rendue h ses tal^{ts} politiques et à non dévouement pour les intérêts de la Neustrie.

MÉdte 4e cairifli par les Mmmu. ~ SMge de Gotogw (7M).

Tandis que les Neustriens reconstituaient ainsi chez eux la double autorité du maire et du roi , les Frisons» fidèles au traité conduit , avaient envahi les

fronçèrent de. rAiiatraw ei ^'avançaient vers iQokH guo* Charles essaya de ks^ arrêter ; il sa^ if^ Cif^fféric e(Raganfried s'étaient mis en marche » et .ii.Æwlaait.s'opposèrent à la réunion de^se^ eanonb.

L'armée 4^ RAdtxHL, qui riait«o«uit le Rbia >aY6e u^ Aotie iKNwbreiiae^ déborda^ ^a^à une |^ti(# di»« fmm de Cologne» L'armée austrasienne^ coq^nan^ déda par Charles ». combattit avec elle pendant, une jûn£nûe>entière»et dansicetteluie opinionâtre éprouva 4eteUes.pertes, que son chef dut renoncer à la vio* toire. Radbod., vainqueur , mit le siège devant Co* logne, et l'armée euslrieuBwe ne tarda pas à l'y rejoindre»

Charles était trop faible pour livrer bataille. Les Neustriens et aux Austrasiens réunis » il divisa ses leudes en un grand nombre de corps , et leur ordonna de se répandre sur les fiancs des ennemis^ à B pour parcourir le pays, et de profiter de l'avantage que leur donnait la connaissance du territoire, pour les assaillir sans relâche, et les affaiblir par des ^ taques de tous les jours.

Cette guerre incessante fit prouver aux Neustriens et aux Frisons de grandes pertes , et finalement risa la défense de Cologne. L'espérance de s'emparer de cette riche et populeuse cité , qui était devenue la capitale de l'Austrasie , et renfermait les trésors de Pépin d'Héristal , excitait les efforts des assiégeants et soutenait leur persévérance ; mais Plectrude se défendait avec vigueur et avec courage. L'été s'écoula sans que les assiégeants eussent eût aucun progrès. L'automne survint » et ils ne furent pas plus heureux. L'hiver approchait : il est probable que Raganfried et Radbod allaient d'eux-mêmes se décider à lever le siège» lorsque Plectrude, que leur opiniâtreté alarmait, et qui voyait sans doute , ses ressources prêtes à s'épuiser, leur fit proposer, s'ils voulaient se retirer, de leur abandonner une portion considérable des trésors de Pépin ; cette offre fut acceptée avec empressement, et les deux armées alliées, chargées de butin, se séparèrent pour retourner , l'une en Frise et l'autre en

Déroute des NeottrichB à Âmbler.

Charles ne pouvait les poursuivre toutes deux à la fob ; il labsa les Frisons faire paisiblement leur retraite , et vint s'embusquer dans la vaste forêt Carbonière (les Aixlennes) , avec un petit nombre de leudes, hommes d'élite, afin de profiter de toutes les occasions favorables pour attaquer les Neustriens, lorsqu'ib se trouveraient engagés dans les défilés de la forêt.

En effet , il rencontra un jour l'année de Raganfried, campée près du domaine royal d' Amblef , dans une plaine située à une petite dbtance de l'abbaye

FRANGE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

de Stav^ , fondée par le roi Sigebert. Lorsque, arrivé au sommet d'une colline qui dominait cette plaine , Charles aperçut l'armée ennemie , il n'avait avec lui que cinq cents cavaliers. Les soldats de Baganfined, occupés à prendre le rqpas du matin , étaient dispersés sous les tentes et à l'ombre des arbres ; se croyant à l'abri de toute attaque , ils avaient négligé les précautions d'usage à la guerre ; aucun poste avancé ne protégeait les approches de leur camp. Tandis que Charles considérait avec joie cette confosiem qui éveillait ses espérances » et comme il cherchait le moyen d'en tirer avantage , un de ses leudes , homme intelligent et audacieux , s'approcha de lui et lui proposa d'aller, seul, l'épée à la main , jeter l'épouvante dans ce camp en désord|re , lui demandant de le suivre et de l'appuyer , lorsqu'il jugerait le moment convenable. Charles ne pouvait espérer de grands résultats d'une attaque tentée par un seul homme ; mais il supposa probablement qu'dle servirait à accroître le désordre , il laissa donc le leude audacieux libre d'agir à sa volonté. Celui-ci, saisissant un bouclier, tira son épée et s'élança au galop dans le camp neustrien , frappant et renversant tous ceux qu'il rencontrait , et criant : c Charles ! Charles ! voilà les Austrasiens !> Les Neustiiens, étonnés, tentèrent de saisir cet ennemi inattendu ; mais il était monté sur un cheval agile, qu'il dirigeait avec habileté, et il se déroba à toutes les poursuites. En peu de temps , toute l'armée se trouva dans un désordre complet ; ce fut le moment que Charles choisit pour effectuer son attaque , il descendit rapide-

ment la colline avec ses compagnons et se précipita sur la foule stupéfaite qui s'agitait dans le camp.

Cette attaque causa parmi les Neustriens une épouvante générale; les soldats, se croyant assaillis par toute l'armée austrasienne, ne songèrent qu'à prendre la fuite; le maire du palais, le roi et les chefs principaux furent eux-mêmes entraînés par les fuyards, qui, dispersés de tous les côtés, ne se rallièrent que quelques jours après. Charles, que cette terreur panique avait rendu maître du camp, y reprît l'immense butin, fruit du traité fait à Cologne et des rapines de toute la campagne.

Les résultats de cette victoire furent encore plus importants que la victoire même, le découragement passa des Austrasiens aux Neustriens; les auxiliaires de la Neustrie cessèrent de montrer tant d'ardeur pour des allés qui venaient d'être si facilement vaincus; Charles, victorieux, eut peu de choses à faire pour se créer une puissante armée. Les leudes austrasiens attachés à son père et les guerriers d'outre-Rhin, toujours prêts à accourir, là, où un riche butin semblait leur être promis, se ranasèrent en foule sous ses enseignes.

Vtoloire de Vinqr. — Prtoe de Cologne. — OdotaireIV, roi
d'Àustnrie (717).

Au printemps de l'année 717, Charles, œ se bornant plus à la défensive, prit lui-même l'offensive: il envahit la Neustrie et atteignit l'armée austrasienne à Yincy, dans les environs de Cambrai. De part et d'autre on se disposa au combat; mais, avant de combattre, Charles fit proposer à Chilpéric un accommodement: il demanda c qii'on rétablît toutes les choses comme elles étaient sous Pépin; qu'on

> lui rendit, avec le titre de maire du palais, le gouvernement de la Neustrie, et il promettait, à œ t prix, de poser aussitôt les armes. > De telles conditions n'auraient pu être faites qu'après la.Wcloîre, Chilpéric y répondit par des prétentions analogues. € Que Charles, » dit-il, c dépose les armes, qu'il » rende l'Austrasie usurpée par son père, à ce prix

> je lui accorderai paix et pardon. >

La bataille, devenue inévitable, eut lieu un dimanche, le 31 mars 717; les Neustriens, honteux de leur déroute d'Amblef, firent d'immenses efforts pour la venger, ils combattirent pendant toute la journée sans reculer et sans céder; mais enfin ils furent vaincus. Raganfried et Chilpéric quittèrent le champ de bataille et prirent la fuite.

La sanglante victoire de Yincy eut pour premier résultat la soumission de la partie de la Neustrie située au nord de la Seine. Paris ouvrit ses portes au vainqueur. Tous les leudes neustriens qui avaient été autrefois attachés à Pépin, se hâtèrent de se rallier autour de son fils.

Plectrude, dont les espérances étaient déçues, essaya d'apaiser Charles Martel, en lui offrant le partage de ce qui restait des trésors de son père, s'il voulait lui laisser la possession de Cologne. Charles parut d'abord accepter cette proposition; mais les habitants de Cologne eux-mêmes répondirent qu'ils ne se donneraient à la domination de Plectrude, et se donnèrent au libérateur de l'Austrasie.

Maître de Cologne, Charles convoqua dans cette ville une assemblée des grands du royaume, et s'y fit de nouveau proclamer duc d'Austrasie. Dans le même temps, afin, sans doute, d'opposer à Chilpéric un compétiteur de sang royal, il tira d'un cloître un prince mérovingien, d'origine tellement obscure que les uns le supposent fils de Théodoric, et les autres, fils de Chlovis II, et il rétablit pour lui le titre de roi d'Austrasie, depuis si longtemps abandonné. Ce roi fut reconnu sous le nom de Chlotaire IV, par les grands qui avaient proclamé duc, Charles Martel; mais il ne porta pas longtemps le titre royal, car il mourut l'année suivante. Déjà était atteint le but que Charles s'était proposé en l'élevant à la royauté.

LIVRE m, CHAPITRE VI

AUiiDce d'Eadm, doe d'AquiUhie, H de CUIpéric D, roi de Hewtrle. — Leur défUle t Rehm (TIMIS).

Le désastre de Vincennes, quelque grand qu'il fût, n'avait pas abattu le courage de Clotaire, de Bagaud et des Austrasiens de leur parti. Princes, par la défection de Raoul, des secours qu'ils attendaient de l'alliance avec les Frisques, ils tournèrent leurs «pénalités vers l'Aquitaine, où se trouvait un prince issu de cette race de Clovis, dont Chilpéric était le représentant dans la Gaule septentrionale. Le roi de Neustrie et son maire du palais, d'un commun accord, envoyèrent à Eudon une ambassade pour lui demander des secours et lui proposer une alliance offensive et défensive. Les ambassadeurs devaient lui offrir une couronne et des présents ; ils étaient chargés de reconnaître solennellement l'indépendance du duc d'Aquitaine, et de lui donner le titre de roi.

Eudon se hâta de conclure un traité qui consacrait la nationalité indépendante de la Gaule méridionale, et remplaçait au rang royal la race de Charibert ; il rassembla aussitôt ses troupes et marcha au secours du roi de Neustrie qui, de son côté, réparant les pertes de Vercy, avait réuni une armée. Charles-Martel eût alors au-delà du Rhin ; ses deux frères profitèrent de son absence pour reprendre Paris et s'avancer au delà de la Seine.

Le duc d'Austrasie revenait d'une expédition contre les Saxons, qu'il avait vaincus et repoussés jusqu'aux bords du Weser, lorsqu'il apprit l'alliance d'Eudon et de Chilpéric ; il ramena aussitôt en Neustrie son armée victorieuse.

Les Aquitains et les Mérovingiens réunis s'étaient avancés sans obstacles jusqu'à Reims, lorsqu'ils rencontrèrent, sous les murs de cette ville, l'armée de Charles-Martel rangée en bataille ; leur surprise fut telle qu'elle paralysa leur courage. Attaqués vigoureusement par les Austrasiens, ils se défendirent sans résolution, et au premier choc ils prirent la fuite! Eudon et Chilpéric essayèrent vainement de les rallier. Charles-Martel, victorieux sans avoir combattu, poursuivit les fuyants jusqu'à Orléans, et devint ainsi maître de toute la Neustrie,

■ Chilpéric, avec ses troupes suivit Eadwi au-delà de la Loire.

Ragaofried, espérant encore peut-être trouver des auxiliaires parmi les Bretons, se relira du cAlè d'Angers.

Charies-Hartel était décidé i poursuivre jusqu'à la fin ses ennemis; cependant, avant de franchir la

■ .•_ .!■ .-- J.. JA .2. 1 E'..^..- «. I.. ««.a.

dus. Eudon, sans armée, et pressé par un ennemi victorieux, fut obligé de subir ce honteux traité.

CblIpMoBn^tCbvlci. — fMotalKIVmeDrt.— CMp«rie, roldeNBMb-teetd'AnitrMte. — Sa meii. -^ IIKodario d* CbtilM loi nccèdf (IIMSO).

Chilpéric, li\Té aux leudes austrasiens, fut conduit à Noyon que Charles -Martel lui avait assigné pour résidence, et où il continua i porter le titre de roi; Charles se contentant de celui de maire du palais.

Peu de temps après le roi Clotaire IV étant mort, Chilpéric, qui méritait sans doute un meilleur sort, fut, sur Tordre de Charles-Harlel, reconnu roi d'Austrasie, comme il était déjà censé l'être de la Neustrie et de la Bourgogne. Alors, comme sous Pépin, la monarchie franque se trouva n'avoir qu'un seul roi ei qu'un seul maire, et Charles, sous le titre le plus modesle, était le véritable souverain.

Ghllpéric mourut un an après avoir reçu de son ennemi cette dérisoire royauté ; il y a lieu de croire que le chagrin , causé par sa capUrilé et par la conscience de son abaissement, abrégea ses jours.

A sa mort, Charies-Martel ne jugea pas encore prudent de gouverner, en Heuslrie du moins, sans que le nom d'un roi légitimât son autorité. Il envoya chercher dans le monastère de Chelles ce jeune ffls de Dagobert II que Chilpéric Daniel avait supplanté, et lui donna le titre royal. Cet enfant est celui que les historiens de la Neustrie nomment Thierry II; il est nommé par les chroniqueurs de son temps, Ausirasiens pour la plupart, Théodoric IV.

RrinriaUoM en Brelegna. ~ RagHTried ùnimi comle d'&i>pn(I< 8-720).

Raganfried s'euil, comme nous l'avons dit, retiré du côté d'Angers. Il avait espéré trouver des secours chez les princes bretons; ceux-ci, alors-nombreux ci divisés par leurs propres querelles, ne pouvaient s'intéresser à des guerres étrangères.

Nous n'avons pas eu occasion de parler de la

Bretagne depuis le voyage du roi Judicaël à la cour du roi Dagobert; il convient de jeter un coup-d'oeil sur ce qui s'était passé dans ce pays.

Pendant son séjour à la cour du roi des Francs, le roi Judicaël, naguère sorti du cloître pour monter sur le trône, avait eu plusieurs « frères d'armes avec saint Éloi et saint Ouen. Ces deux pieux personnages firent naître en lui des scrupules sur la rupture de ses vœux monastiques, et le déterminèrent à abdiquer la royauté. Eu effet, de retour en Bre-

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

raffabition de ces petits princes dretiens (j'ai vu l'acte, ériger leurs seigneuries en principautés indépendantes-

danies, etc.

À la mort d'Alain (en 690), ces princes indépendants se trouvèrent assez puissants pour faire une guerre à Grallon « son fils » et pour réduire ce roi des Bretons au titre de comte de Gomouailles. .

À dater de Grallon, il devient presque impossible de suivre le fil de l'histoire de Bretagne. Le manque de faits précis . la confusion des titres, des noms, des lieux et des dates » ne permet plus de dire avec quelque certitude par qui et comment le pays fut gouverné. Le territoire breton se divisa de plus en plus en petites seigneuries indépendantes, et de cette division durent résulter les discordes, l'affaiblissement de ceux qui se partageaient le pouvoir, et la nécessité pour quelques-uns d'implorer la protection de l'étranger.

Dès la seconde année de règne de Goëlon (en 601), une irruption des Francs augmenta la confusion en Bretagne. On ignore quelle fut le pré-

texte de cette expédition, dans laquelle c les ^eustriens se rendirent maîtres d'une gfcandc partie de la Haute-Bretagne, c'est-à-dire des jja^s de Nantes, Rennes, Dol et Aieth. 11 semble mcme qu ils pénétrèrent jusqu'à Tréguier^ •

11 est probable qu'à l'époque où Raganfried se retira vei s Angers^ les Neuslriens étalent encore en possession de cette partie du territoire breton. Le

* f L'sDDée même de la mort de Judicaél , il se tint à Nantes no coDcHe , auifuei des ev éqoes dee diverti a parUet de la Fmwe toeol ap-poMe; <>r oe fut l'arcbci^fiie de fteiflM qui y prékida. CeUa «uenibleeo'aiaU pour objet que dis réglementa dediscipQne eccKsiaaUque. On y défendit aux prêtrea de loger ancane femme dans leur maison , de préle-Ter pour enx plna dn qaarft du produit des quétea , et , ce qui est renar-quablé pour oe tefkip»-là , dVftferrer ie\$ mmts âoms !mé\$li\$ei*»Bàmi,UhU âe'Bretaçm, li?. II.

* Gkujet , DUsertalien sur le catalogue des anciens comtes àe ComouailUs,

offrit fa couroonç^ à; son frère jtudQQ* rn !Çett% 9^r% t; maire nei^strien y irpuya de« ressources ^\\m per*

a paru à quelques historiens une preuve que la oouro»D6 de Bretagne ne relevdtpomt des ems frioma, paiM|«e JIudicaélâeoroyûc ea^4mté*wimp»6ep\^-^ La piété et l'humililé de inààe TèmpèSmeAfa^o' cepter le trône. Judicaél, laissant la^ couronne à ^q enfant (son fils AJ-laip U)» remtita dai^s ^ clotti^e, oj^ il expia par une péiMtence de yipgt ans un r^e donc le prjpcipîil évenen\eat est^ Ift yoyajge à Ja cour de Da-gobert. Après sa mort, il obunt les hpnr neurs de la canonisation *. . . ,^

Alain II porta kœuoronn^pendanXcipc^û^nl.e-deii^ ans,. Il n'y a à no-ter, duj:ant ce Ipng fèg^e^ qu'une pest^ qui désola le pays^ en G64^ t^ . faiblesse eiTiQ-

mirent de. rqsist^^ BWi#*?ioSM^!W^.K'en W

que Charles* Martel en personne dirigea contre lui.

Trppf apfcj(^,cpp^ndanj(jppMr.cou^ârMb^M^ 4* VP

qu'w ;W .Wobipgej^t,^o^enp^^ lfi?!i«P :

^og«e.,qi|î,n*^<9Jaïtt a(;c«H»^,qi^> t<Wf-9?Wi !*^>
coqs^qfienq^.d^l ^ yjgtçii^^fi .JI4«|a^«Çb^lp^ii^

d'ailtew vm^iu d?j iww?pji<;Pfl8»»li^,^^^
o(feit;4anG4l^.lei|iweK,!ftUï^,^^T^^ ,

capacité de ce roi laissèrent un^ libre camèvt k l de ssqu^
.d^^^g^f^^^^^^ .

riHûr^iaiwevi«i).|ei|.o 4^pofi^i^,W^^

Bcel^QW^

■ .. 'o !'• ."ri- liî' "S ;»» . 'V""j ' .n.)t/ï) :) \. \ j i it ■ • : ; Guerres de Gbariei
a?ec les peaplea'd'ootM-Bhiu— Scirf^r.;

Ghâriei^Mariel M /p^wvM^ iif¥^pai4r.,^i|?alprîté:

qii'ienifQQ(MP«i(aana eeaseJ'wi^iètAffH'^ ^ ^ r leudéa. h\$b guerre;
(^liM'4><i»ns^tJ^ çwy^ de récompenser V^ cpiir^eetjtordeypu^B^^ lui
était 'ttaes6Atreipptir.Coiile)ûr: Ifu? iidoQî^^i.l^r . coiaîKét«T«eilif
gwifriedf ^npm ^i^^ËpvIffm U ^é^ solutde soumettred^
BiaixTe4fi'.|ui<rA>^I^^^oo^ les Bdyâroia, len Allani\$ffd4>
le\$. \$uè^^ (et lea Frfsooa, qoU'f II ëuîeni aff t imob is |k Ip f^lif^r d€^|
[iierres citiles^daiitU*f«rewr> 9wi^:n im&^mf» 4é^ U
iiM>ittroliieft^iiqo&. . . i

Trois campagnes £!««nt nécfi^aireçt poui: aimmettre les Saions :<l9^
première aw^ulieuen 718,. lea-dena auti^^e fivent dws les4uaniée^720 et
728.

Les Frisons pcnouveiaFenl, ^l noi^aan» sttccès» en
7ageten72S»leur»anisieBnesho^ti|iAés. LQ:i,^^lpes dei Chariea
éprpuYècest d*efaord ui^edéi^içi saa* glaniez son neveu: Armddf^ iilsde-

Dsog9P^,futUié; nwia lasdîB que le mNnteau<Iuc àfis^ FriM^>.PopWQ%' fils de Radbod, se tébettait de sa vicioire^ Charles apparut ftvec'uee flotte suv les rivages de lalVise» y débarqua une année, et défift le jenpe téméraire^ qui, ne voulfenl pas swYtpe à sai Refaite, se fit tuer en oonibattwieoiirageueraient. La Frise devim dès

lors une province franque, et les ducs qui en reçurent le commandement temporaire furent, cbwis parmi les leudes aosti asiens..

Les années 734 et 735 furent remplies par des guerres contre les Allemands et lesSMèyes, qui parurent se soMineture à la nœoessité et promirent de payer le tribut exigé , suis dont la soumission eut peu de durée ; car cinq ans après, en 730» Charles fatobligédemai^kerdenoaveaacontreux. Landdac des Allemands, était le chef deialig^

ri

LIVRE III, CHAPITRE Vîl

taÂdhi

ygbiÊ&SsteTilCM vâîhrn et f ûîr^Sâ aëiîlf è et sa mort

'jM^énivâe^a gtkMé téttéttt ^pMM kn Scrèvès ,

que depuis lors ils nVnèreiit pias Miii|^i^él4€>r IM-

.etoMê^ibettét ' . " "" ■ - " "- ^* ' "" ' ' lktMièél€!»'MeMâiM>;efiTfig/léliiit>enii^

«M RMÉMb :4 tsMiâéHK eainpftgnes' p<ni^ tenm- 'àèr ht ^fi^aéle tte'la<BKfi«(<e: Le^rife Odilon' se viétgM Autribtttim^IgM-attti^ dèfsô-ta'cibêheittice, * il Q»fêya^^ dUgèf «rpm(>k«é sosfiir ^KHCTiide; téxie ^rfaoesMthM WAuMtfàèiîè'iiiVe»sâ*tNé8ot^ ^ <ie¥lA« {ift^ la Bifild ré-jpènsé déeharies, et' ftat

^ ^ûû» leè efflrept4iie(»Ài dMd'AustrasieMiiOhl

Mleli 6aMè «hitiqM'^aietitiéléràî^eside eflenieux

r «Moè»4 €3iai«^>flbtoriMK«KirM4és tégivàs vers

'4eÎBidi^ oà i^nèât <l'^^èMtl^ M eattetti terrible

i«i Uiitieiidtf .

•%»»»miw)i»ix[%]— *<i>%»*»ww>>w»i><»ii>>» i«| t
ifclpy^pf^*^yww^i^^>»^^

que Tes clâréfiêns d&ignaient ators soos le noin lie SàrradafiT; :!•"■.

' AprtehitiNffftdelear [ii>opliêlê (en 6SS) , dn- Mj^àké aMféesr'afa-
Seiirstfffi aux Arabes mMsiilmakis l^iiryxMftiiiMrттотterAftiqae^^teti-
trianate. Cette gffattde MARée'êtatt devenue une pfothice dépênâm tfii
kMIifer ê^Ort&fit. Tendant ti^eute ans les ^ir^ d'AMqoé, nômnies par
les khalifes, se bbrnè^ent i étenire et à asëebîr leur tlominaïion sûr 'tous
lès peiiplei/ qui habitaient le Taste plateau sftué entre le désert de Sahara
, la Mé(!tèrranée et PO^ ééai^. 1^709 , profitant des discortle^ civiles
qui m)ùblaient h mbnàrchie dts Yîsigoïhs , à la mort du rof Vitiza et à
Favènement du roi Rodrifpie, ils songèrent à pousser leurs conquêtes en
Europe. En 710, Tàrik ben Zéyad, tieutenant de Ternir Mouza ben Nozeir,
débarqua pour la première fois en Es- ^ pogae „a\$M d^favori^ Jesi-
prioieï» de nébeflian du ;C9lW9ux.Ay>BQii^Jolien. Cette pi>Qn»ière
expédition ji'éuit ip^^aniv^însqii'meireooMiiaîasMee qui déoida Mouza
à renvoyer T^i^ik Tannée sumiAe» «t:ce(te ftûs Je lfu4P)flftan vim en
Swgoe ayee une armée. If^ roi ^odrigne^prit leSi armei pour «^fendre
ses éU(8 ^ livra mm: grimde JxitailleMx Arabes, dans leSk plaines qu
(paadalété; il y fut.vainou et it«é. L'élite fte la jaojtose viwgotfie auocom-
badanaoette fatale. jour^éa, ou «devint captive^' des .Sarraqns. Tlféod-
Miàir^frwceifesGQths, qui^avaît eommandé Ji[> oavfilfirie d^
RpAngue,» iMUtist J(t lutte pendant idiew .amp^ «vcis.iun. co.u«afe
opâniAtre; mrâai- £n ii {«4 foi!cé:d(^ se a^ameitrek à l-émir Memza, iqui
^i|,)muiCiiiperfQim§^ii4eiiiradAlietttenaiHTamk
:Q),cpnti9«€»'û(8ii^rre« • . > .

\. . . M[^]tfffi l[^].m|ésHtfeUig€picci régnant entn&Hoiiea et TarÂks la conquête de TEspagne fat a[^]lievéeeien trois ans ; mais en 714, les deux généraux fuveni Tnn

Mouza , len s éloignaiit» remit legouvernemeal à son fils Abd [^]1 Awz qui fol aînai le premier émieide i'Ëspagne.. Abd el Aziz avait épousé la veuve 4vl roi Bodcigue « il mapsifesia Vtnieition et- favoriser les GqUis , el fut af»[^]assi«é par ordre du ikhaife iÿiu)eymaD.

A sa mort,, les acbeil[^]s arabes a*aMemblèrent paiir choisir un che-
fyiet) da[^]s (ear. vénération, pour iajBémoire die Uou[^], il{[^] élurent émir
Ayub Ben Uabid, jgteYeudacoquérantderEapagner Ayub traaaflira 1[^] ré-
sidcince des émira à Cordoue, et têmeigm fiar /ses actes jlinjLçntion deg-
pup[^]rner avec bonté et «vec justice ; nvaii.il ne garda pas le pouvoir long-
tem|[^]. Le khalife Ofuar II, aacoesseur de. SuleymaOït ayant appris qu'il
citait de la famille de Mouza, nomma un autre émir. Al llaur ben Adb el
Rhaman fit regretter Alxl el Aziz par la dureté et rinflexibililé de son ca-
ractère, c Plus avide de biens que de gloire» il

Débarquetnent dek Sarrasins en Europe. ~ Conquête de TEspagnek ' '•
— P/e*itere> lihrtipHân» dei Sarrastok dtat la Oanlé mèrldioâiie»

-[^] Partie du b[^]tin -' Sy»[^] {es captifs ■ cbréUeos ob[^] les jnusut

' nouit. -[^] Sort des captif* musulman[^] chez les chrétiens. — Desti-

i 1 wÊtÛÊtUimmmAgéiiétÊÊm rta<atev«fi'«8clavage. — 'CèndMons

Mapo[^] mx vUk» oonqiii«fes« *-[^] mémtpU 4e It poRi[^]aiiMi 'sar-

rasiae.— Forme de radmioistration eu Espagi[^]e et eu iSeplim[^]mie»

f[^] ^Traeéi[^]tt tféJourdëH ilirraslnsdaDs la diulef. — Invasion et

. :oDpviét«dPk«aptaniiiec»««BaiaaiBdeiyottltaal[^]

. 99màh. -* JUivf[^]on 4e U Fkqyw[^] ^ -^jB|UQte ^ RhOoe.-[^] JK[^]rt

' d[^]Âubissa.' — trmptiuns dans l'a Oanle centrale. — iCartyre cic

M .i.i . • < (oe'i^9iaAr»sat;)> .

It.

* Ceioe Art* pMKuteMehMa crainte des armesde

Cbarléé-lfartel qai ferçi(EuÂoif à livrer à Tennieihi

d^ eetfé tae «érbvhfgfëne, doHt lni*<néme s6r«

'lait, un *rol aen parent et «6n alRé. Enddn n'aban-

• dMiûii te «èaMe de Gbitpértc , - devenue pour M en

i^uekftief sèrtef tmeanëe'dcf femMe; que parla "néees*

'^ié«à'ilBe trouva de défendre ses états contre des

'•wiiemis' iMUveâux dS'race ; de religfion jusqu'alors

iinnomiaes,^,|^nisdes plagesde l'Afrî^e, avalent

détruit la nMmarckie des Golhs , et en peu d*années

conquis toute la pénfAsule espa(^ole.

Ces conquérants terribles, enthousiastes ennemis des chrétien^ , ' étaient les Arabes , les Berbers et les Haugrebins, tous «éclateur» récents de Mahonec^ et que yenilianaiaane religieux «t le désir de prepagdr leur foi aivaient récinîB sons Tes mêmes ckefo et dans im tnéfilie bât : c^étaient ces peuples

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

ne traitait pas mieux les musulmans qa» ks chrétiens ; il accablait ceux-ci par des exactions de tous genres , les autres par le service le plus rude : la plus l^ère faute éuit punie de mort, et chacun tremblait en sa présence » moins d'être coupabfe que de le paraître. > — Ce fut durant son gouvernement que Pelage fonda le royaume des Asturies. Les victoires du héros chrétien furent imputées ù crime à Al tlaur , et l'émir d'Afrique , dont T Espagne n'avait pas cessé de dépendre , et qui était

chargé par le khalife de surveiller les gouverneurs, le déposa, et lui nomma pour successeur AI Samali ben M elik.

Premières irruptions des Sarrasins dans la Gaule méridionale

Al Haur, pendant son commandement, fit en 716 et 717, des irruptions dans la Septimanie, d'où il ramena de nombreux esclaves de tout âge et de tout sexe, et rapporta beaucoup de butin.

L'irruption d'Al Haur, en 716, paraît s'être étendue jusqu'aux limites de la Provence. Il résulte d'une inscription trouvée en 1279, et rapportée par Papon, qu'en 716, effrayé par l'approche d'une armée arabe, chacun se hâta de déplacer, de cacher et d'enfouir les objets précieux qu'il avait le plus à cœur de sauver des mains des infidèles; les églises surtout tremblèrent pour leurs trésors et leurs reliques; Ce fut en cette occasion que le clergé de Marseille, craignant de voir profaner le corps vénéré de sainte Marie-Madeleine, prit le parti de le transférer de son tombeau connu dans un tombeau secret, et choisit pour cette pieuse translation le silence et l'obscurité d'une nuit de décembre.

De telles précautions sur la rive gauche du Rhône font aisément imaginer quelles durent être sur la rive droite, en Septimanie et dans le midi de l'Aquitaine, les alarmes, les terreurs, l'agitation des peuples, des prêtres et des moines. Il y eut probablement dès lors des monastères abandonnés, des églises désorganisées, et, comme en Espagne, des bandes de fugitifs cherchant un refuge du midi dans le nord, de la plaine sur les montagnes...

> Dans l'intervalle qui s'écoula entre l'invasion de l'Espagne par les Arabes et sa propre soumission aux mêmes conquérants, la Septimanie dut nécessairement former un petit état particulier, sous le gouvernement de quelque seigneur visigoth ou gau-romain; et cet état devint, avec le nouveau royaume des Asturies, un des principaux refuges

4 Hlitt, de Provençe, 1. 1, p. 75. Cette inscription paraît pour le spectacle au lieu de son état.

de la population visigothe ou espagnole qui avait dev^t k^ Arabes.

• Tontes ces seigneuries, el en particulier la Provence, la Septimanie, la YasoonîeetrAquiiaïBe, étaient paiement menacées par les conquérants; et il n'y avait que ces deux dernières contrées qui, réunies sous un chef vaillant et actif» fussent en état de résister, à ces terribles ennemis» La Provence et la Septimanie n'étaient point capables de se défendre, seules ; elles n'avaient qu'une chance de sa- Jut, c'était de s'allier à Eudon d'Aquitaine, de se mettre sous sa protection spéciale. Il ne subsiste aucMu vestige d'une telle transaction entre ce duc et les Gallo-Visigoths. Quant aux Provençaux» ils reconnurent Eudop pour roi ; et il est difficile de supposer à cette reconnaissance d'autres moiïCs que celui de se donner un protecteur et nacbef coalre les Sarrasins *. >

Les incursions d'Al Haur n'étaient pas , s'^l faut en croire les historiens arabes , les premières que tes Musulmans eussent faites au-delà des Pyrénées. Maccari , auteur d'une Description géographique et historiqtie de l'Espagne^ , en langue arabe , rapporte que Mbuza, après avoir successivement conquis toutes les cités de T Aragon et de la Catalogne , arriva en 713 au pied des montagnes ^ et pénétra dans la Septimanie par les défilés des Pyrénées orientales , défilés que les Arabes désignaient par le nom de Bab, qtiï, dans leur langue, ^gnifie porte , et qu'ils se figuraient avoir été taillée dans le roc, à l'aide du fer, du vinaigre et du feu*. Mouza revint en Espagne avec un riche butin. Il y rapporta sept statues équestres en argent, de grandeur naturelle, enlevées à une église de Nar» bonne, et sept grandes colonnes d'argent massif, prises dans l'église de Sainte- Marie de Carcassonne. Les Arabes donnaient à cette époque le nom de grande terre à toute la contrée située entre les Pyrénées, les Alpes, l'Océan, l'Elbe et l'empire grec. Ils distinguaient plus particulière^ ment la Gaule par le nom de ses principaux posses* seura, et l'appelaient Fraad/at, nom tiré du latin ou du roman Fronda. Quant à ses habitants , sans faire aucune distinction entre les Seplimaueias, les Aquitains, les Bourguignons et les Francs, ils les appelaient en masse Frandj , Efreau^; ce nom prouve quelles idées ils se faisaient d^ de la puissance de la nation firanque.

* Faubikl, IRsUriredela Gaule mMâiomêk,

* ComerTée parmi les manutcritt arabes de la Bibliothèque royale de Paris, anden fonds, n. 704. ,

s Les Aiabes appetadent les Pyréeefs (H6af et Berfof , mo«taçnes de Porfat; ils prsMieit le nom laUajMrto, dont les Espagnoltont ftdt|»ierto, et qui signifla eot ou panato ékmé^ pour le nom même de oea mootagnca.

Half^r^ le silence des chKHÛqnenrs dirétiens, il -esi diffidle de meUre en doute orte première expédition des SarraÛDS dani la Gaule. — Les bûloriensirabes rapi»ortent une convention que Mouza, rappdé i Damas , eut avec le khalife Âbd el Meleck au sujM du degré de. coarage des divers peaples qu'il avait en à oomlMUre. < Que aoat lesGotfas? lui dkle kbalifi-Bi — Les Goths, répandît Mouza, les Gotbs, dans leara cfaiteaux , saut des lions , à cheval des aigles , à pied des femmes. Ils savent proËler d'une occasion. âtvoraUe; mais quand ils soU vaincus , ils se sauvent dans la montagne conune d'agiles chevreuils. — KldeaFrandj. reprit le khalife, qu'as-lu à m'en dire? — La Frmid}, dit Uouza, sont nombreux et abondamment pourvus de lonl i ils sont braves et in^neux dans l'attaque, mais faibles dans la défense et timkles après la défaîte. — La guerre avec eux , ajouu le khalife, t'a-l'-elleété favorable, ou ctaitraire? — Ccmlraire! non par Dieu et par le pn^hète, r^qua Mouia: jamais moaarmee n'a été vaincue. Jamais aucun de mes iMUaillonsn'aété dispersé, et jamaislea croyants n'ont hésité à me suivre quand je les ai menés quarante contre quatre-vingts. >

De ce» détails il semble résulter que Honsa a (ait effectivementla guerre aux Seplimamens; maison peut aussi en ooolure qu'il avait trouvé chez eux - une résistance assez opinîÂtre.

Avant de passer au rcit des invasions des Sarrasins dans les autres contrées de la Gaule, aiosi qu'à celui de leurs guerres contre les Aquitains et les Francs , nous essaierons de donner une idée de leur mode de conduire les opérations militaires, du sort qu'ils faisaient àleurs captifs et des conditions qu'ils imposaient aux cités conquises. Les dâails dans lesquels nous allons entrer sont tirés presque textuellement des ouvrages de l'iiistorien espagnol J. Coude , et des historiens français Reinaud et Fau-rieJ, qui , tous les trois versés dans la counaissance des langues orientales

, ont pu consulter les auteurs arabes et suppléer à l'insuffisance ou au silence des chroniques contemporaines.

Le zèle religieux des sectateurs de Mahomet n'avait encore presque rien perdu de sa ferveur primitive au temps des invasions des Arabes en Septimanie et dans l'Aquitaine. Toute guerre contre un peuple non musulman était réputée une guerre sainte ; les braves qui succombaient recevaient les honneurs et le nom de martyrs. Le désir et la

préférence pour les temps de l'islamisme aux élans guerriers du zèle religieux ; mais les chrétiens dominaient pas. La conversion de l'ennemi à la religion annoncée par Mahomet, on tout au moins la soumission des vaincus à la domination musulmane, était le but principal de la guerre ; et cette guerre avait en ses lois dictées au nom du ciel.

Le guerrier arabe en campagne n'était dispensé d'aucun des devoirs essentiels de l'islamisme ; il était tenu de prier au moins une fois «chaque jour, le matin, le soir et le dimanche». Le général était à la fois le chef et le prêtre de l'armée ; c'était lui qui donnait le signal de la prière et en proférait les paroles ; c'était lui qui rappelait aux soldats les préceptes du Koran, et leur commandait l'oubli des injures personnelles. Dans les entreprises grandes et difficiles, le chef d'expédition s'adressait au zèle religieux de ses compagnons d'armes pour en obtenir d'héroïques efforts. Souvent une armée musulmane se préparait à une bataille ou à un assaut, et dans les périls extrêmes le plus sage et le plus ordinaire était d'invoker le nom du prophète et de dire : «Allah ! Allah !

C'est aux premiers temps de l'islamisme on trouvait fréquemment parmi les généraux arabes des hommes d'un grand caractère, réunissant l'enthousiasme de la gloire à la ferveur de la foi, animés d'une généreuse humanité, et ne tolérant des ravages de la guerre que ceux qu'ils jugeaient indispensables pour la victoire ; des hommes, enfin, aussi attachés au maintien des croyances religieuses qu'à la discipline militaire parmi leurs soldats.

Les historiens arabes ont écrit et analysé par Condé, donnent quelques détails sur l'organisation des premières armées musulmanes qui

pénétrèrent en Espagne et dans la Gaule. GesdédUilsfont honneur à la jM^Toyance des généraux et à la soumission des soldats. — Chaque corps d'armée devait marcher avec ■la moindre quantité possible de bagages , et ces bagages devaient être conduits de même par un petit nomiirc d'hommes , choisis toujours parmi les moins vigoureux , parmi ceux qui , un jour de bataille, auraient le plus mal figuré dans les rangs.

Afin que le fantassin pût suivre la cavalerie dans ses marches ordinaires , il ne devait avoir d'autre char{;e que ses armes offensives et défensives; oelles-ci se réduisaient k une légère cuirasse. Aucun ne portait de cotte de nfailles.

Le cavalier , outre ses armes , devait porter an sac de provisions pour un nombre de jonra déterminé , el une marmite de cuivre, afin de les faire cuire au besoin. Il est probable, quoique les auteurs

arabes ne le disent n3<(miP i-hanno paiiifilifii.nnM>;r

MM^rhn ; 'A-\m était »é*èi euiLiil nienKt^hVai 1 6U!i pour mawkl)er OD pilkn; lie pilligeëurit hin o«- •,|)eMlaat fwur les Àrabea: vm des bàaéicM<d«'la)g«err«; mais lepilUieciaraittaesfigles et^màmijfimeiC*ae-Ui lolerait qa^en deux. oircoMtaicceB , «Um Ju filles prises id'nMBt et dnfrlcamp «nB«mi emporté à la saitt d'uae batsiUa , «t daos ce cas Béme ii n'avait fioiiit lîea sanS' ud «rdre des

île

L«a chroniqueurB j)

«idéormat I

iCOMwneelJeSaraBesdesconqémnsqvi les prelai^rs snvaliiretiL TEurope. UnB %>ée «K cAté ! me iBSuae appuyée Bitf le cbeiiraI;>klK< mon uelaace, .à ^ueUe étiBt Utadhé un léger drapeau ; e» arc . Mupeodii&il'éptulB, etuR turbaa n» l>tét8. Hais IwoKtiime change* bmc le icaps, et les nwal- IHDB oberdkireDi i«iiia-1e8(ArétienB; abaBdOD' ,AaotrMtfeidei'aro«t deb nnisH, ils adoptèrent . le boiKtbar.t laiouiweie et la toaggiel'aiKe'prDpre à ..percer, ilb JredterabaieBt musi les ipée* de fior-

doMX. alors trèsSr^MiieHMS, et tours gnenmn, r&- IHHifftat an turban ,
 poruiaol no bonet ndien. ■» Aveo vingt ewi«4aes. bIbvOdi , les aci(meura
 de la Catalogne offrirent 11 un UtalîEe ^Cordme , dix içoirasaes
 «jaoonnes etideax «Ma épées fran- ■ que», ùi, mène kbaUfé, en iosia-
 Uaaason kmgeb en . pivoiier.DiiflisUie , liû fit présent d« oeuçasmiers ,
 dmm parmi ks priscasiers cbrââens qm «nient .compté davowbMlre
 SMasks' bannières mosnlmaoeq. Ces gmervien étaient tsos à cbpval , nn-
 nés .jde l'épé^ , de la iano» , de b ouratse , àa boadier elducsaqueindiiC».
 — Anfbilien.dnVliHaiâcle,. fa plupart de&ntUBUhaas de Mntflvolasaei,
 pertaittat 4aB-arineiyd«stHQtii«es.d'éearlate, et avaient des aeUfii
 etd«sdr«pMHX fatlsiirHoilation de ceax qai âtaienteBwagedana ffuurope
 ekrduaeae; seuleijKM l'ariiuire et l'éqaipetment dflsgMrrieP'sami- ÛQs
 coQservèrent UM^iwirs^uelqae cfauede la lèf^r^ti^i.U»i^1^mtiit lors
 de Itiurs prentères

Le gNerrier qui agissait isolément était maître de tout ce qui lonbait
 entre ses maioa. Celui qui faisait partie d'un corps portait ce qu'il prenait
 dans un lieu désigné par lus cbufa; leUiliu était mis en commun , et,
 quand l'espéditioa était terminée, on procédiit.au partage.

Le butin se composait des métaux précieux , monnayés ou non mon-
 nayés, des éioftés, des pierreries, des armes, des uieublus, des uàteo^ku,
 des besiauiL et des capUt>. Les captifs lurmaiwu b meilleure partie du
 butin , par la facilité qu'un avait ,

sait~de~tes veodre , mît d'en tJiw un saviu: yasoaneL On'iniesMnild-
 ^vès l'i^j le sese, la foicepbyaiqaenu'la beamé-oorpore&e. ' ' ILekef piéle-
 vah d'abord, pou- te «wtonût, le emfsièiBeidetom le butin, apficU lelot
 itfc tHeu. Le «ouveniu pâmais di^Maer de ee oioqaièrae à sa Volonté; mis
 il en coHacrait onfeaipeneM nse partie i'àe baHKS-œenvm, eonuM aeeonv
 aux pauvres , eu. Le.i«MeilH butin éuît distribuerai soldats, et daas cette
 distribotion le-ieavoiiis recevait-l&doubls dn faMaseî».

Aussitôt le p>i>tage -fai, il s'^tafcibsaîi ane espéf» de mareU , au ceai
 ^î n'ètùent pas «mtents de leur lot le veadaieot oa Péohanf^eaimi. A b
 Bnitedi»arR)éeBSetn)ii*aeac4es maiWiaiidiet des fipéonlateumv et

les<DtifetB

«sndas

t>tiii««mttiie

répaMlud<aB<anteB<lespmvlaceBtieJ'en}nre.

Dèa qil'uQ -chrctien >éUN pris, joo- lui attachait les BMias ■derrière» le dos; c'est es qui fim qu'on l'appelait Miifr» d'an mot arabe qui signifie ^iuti>u«, à pea |»às commeies RoMains noannaiw teurs tarifs vmcaui — Celui entre les nains daqaël le dirélien était tombé en pana^ devenait son nritF\$ afasola ; il poavait l'employer à son servioe, le vendre , le battre on mémo le taer. Le cbréiicB devean escbve éuil appelé mtânt*mk, e'est-àdire poratfé, farœ qu'en e^ il ne s'appan«Mf t pllts à lui-même,- on le nommait aoMriec ou taimè , parce que ses facultés ét^nt fort reKreioeces ; car il ae pouvait rien posséder en propre et tout ce qu'il gagnait d^ènaît b pmpriété de son maître.

Quelquefois le maître, zélti pourl'islamisme.solliciaaitson^sclavedese faire mosulman. Si celui-ci y cunsenfjii , it recevait orditraîrenien la ti- berté. Dans ie cas oà'son maître le (^fardait en esclava;;e. Tesclave converti avait l'espoir d'être racheté et affranchi par d'autres musulmans, encouT&j^és par ce verset du Koran: c Le fidèle qui affVanciit son sem- » blaMe s'affranchit lui-mAme des pohies de cette » vittetdéstoonnrcfKsdn feu étemH.i— Lenonveao mnsulaian, bien que libre, étaîi obtîg^ h cer- tains devoirs envers celui qui In! avait rendu la tibi'rté ; mais A était atlmïs dans le sein de la société , ei ponvak prétendre nax memts avantà(res que les hommes les plus fiivori^. ' Le' litre p»r lequel H était distingué était commnn i'soQ ancien mailre et i loi : c'est celni de maala, mol arabe qui sT{piifie toatensemMe, être leparrohotrle protégé tleqnd- qu'ua, et qui exprime d'anemanWé touchante les devoirs nidproqDes im- posés au' pâlikin et ir t'affrsad»'*.

Si le obrétian reAnait de changer de reD^on ,

• G'etl aln») rjue daoi natretan^e le mol hfltr ilgnSric loat a la Miel «M qui dm» et Mlui JIM reçoit ffcovHililé.

Livnet 111, L-nAriinci vu.

son maître lui faisait ateuira (>rdlijaaîr«iientjes.fers aux pieds, et l'occupiûi à la.culture des Lerres.,à un travail pnécaiiique ou à l'ouy-rage 4oi|t

D pouvait, tirer profit.

Les capUiisch rétiens devenus musulmans ou restés fidèles aux fois de l'Evangile étaient très-recherctiés pour leur bravoure , et figuraient frë-queiiménl dans les expéditions sarrasines. Il s'en trouvait duns les armées , dans Ta garde parlicunèrp des émirs, d'ans celle des khali^, et à la suite des seigneurs. Nous avons parlé du hageb deCordouL' (^ui reçut en prJsent du Vialîfe llakauî II cent mamlouks chrétiens .^arinés de pied en câp.

Les esclaves restés çbrctieos ne perdaient pas tout espoir de recouvrer leur liberté. Les princes et les riclies , parmi les malioméians, quand il leur arrivait quelque événemeql heureux , ne connaissaient pas de manière, plus noble de lémdgner leur recppi^ai^ni: à Piei^que de mettre des esclaves es libei'té. Le fameux Almani^or, en l'an tli)7 , ayant appris que ses troBpes venaient de remporler de grands succès en Afrique ., lit briser , en qclions de gr:lces , les fers de dix-huit cents cliréliens des deux, sexes.

Les cil ré Liens captifs excitaient aussi un grand inlérêldans leur palrie,,d)ez leurs parents et leurs amis. Leui^ .piatlleur fais^iL naliré de pieuses sympathies. Tous les ans , il partait de France des hommes iDUj-nis d'argent quiallaïesten Espagne et en Afrique radieter un père , un frère ou uu ami. Souvent le puiJfpe. s'iatерposait dans la négocialion , et payait n^ parliefjUi prix de rachat. Plus tard, l'esprit de charité qui caractéi-tse le t^ristianisme dpnna naïssaocçà ces louchanleseonfrériesqui ontsubsi-siéjusqu'à.liUévglutioa, et quise vouaient à la rédemption defrC9i{Uif^iQuiUer sesibyer set renoncer à tomes ses couunoditès , pour aller dans des pays barbares au secours.de frêces mallieureux , au risque de partager leur sort, était regardé comme le comble de l'Uéroïsmc, et l'était eo eHet.

Sortdeiuptiri

chei 1m chrélieu.

Le sort de» musulmans qui Iwnbaient au pouvoir dea cbréïenB se rapprochait beaucoup de celui qu'ûvaïenl ît subir las captifochréïienscliaz les musulmans. — L'esclavage était admis, daiis b Gaule, à regard des raptife genufaiB, sUres et aMres païens au nord de l'Europe ; il derak l'être aussi penr les C8piî<'s sarrasins. La principale ditiâretm entre Im cap'ifit fhucs au ponveir des SarrasiDS , et les captifs sarrasins an pouvoir des Francs, c'est que paniii les Francs il y avait toujours une ligne de démarcalion entre les hommes, née esclaves on

bre -f fit cette différence , par ses résultats, était toute au désavantage des captifs musulmans.

Parmi les captifs sarrasins , plusieurs étaient rachetés, soit par léui's parenis, soit par leurs amis, soit par leur souverain , soit enfin à l'aide de legs que faisaient pour cet objet de pieux maliomélans. Tandis qu'il se formait dans la Gaule des éiablisse- , menis pour la rédemption des captifs, des établissements analogues prenaient naissance chez les musulmans d'Espagne.

Les captifs musulmans destina à être vendus étaient amenés à Arles, à Marseille , à Narbonne , où se rendaient des agents de leur nation. (Quelquefois les guerriers sarrasins profitaient dès descén- ' tes quils irisaient stir les côtes de la Gaule , pot^t"réclamer les captils qui s'y trouvaient. ICaulres fbls,' les princes chrétiens; dcSJrânt se rendre les cTie^ sarrasins favorables, les leur envoyaient en pressenti '

Les musulmans qui n'avaient pas de rançon il ' offrir étaient', à l'exemple des juli^ et des païens, réduits à l'esclavage. Les esclaves attacha au sfi*" vice d'un maître , et Tes serfë, rangéf panni les dé^ pendanceS des fermes et des terres .formaient dans l'Europe chrétienne une ^ande partie de la population des villes et des campagne^; ils ne pouvaient ni posséder, ni tester, et constituaient une partie de la rîclicssei On pouvait les vendre, les battre, ou même les mettre à la torture. La plupart de» serfs étaient chargés de chaînes , afin qu'Us ne pus* sent pas s'échapper. Heureusement, l'îniérêt, à dé^ faut de la charîlé, vînt au secours de

l'humanité souffrante : comme les serfs et les esclaves, lorsqu'ils étaient maltraités, prenaient la fille, et comme les seigneurs, dans leurs guerres entre eux, s'efforçaient de se les enlever réciproquement, les maîtres furent obligés d'user de quelques ménagements.

Les esclaves sarrasins, non plus que les serfs et les esclaves juifs et païens, ne pouvaient s'allier avec des femmes chrétiennes, même réduites à l'état de servage, - celles qui avaient la faiblesse de céder étaient privées de la sépulture ecclésiastique. Pendant longtemps, il ne fut pas même permis aux serfs de la même religion de se marier entre eux; seulement les deux sexes, avec la permission du maître, pouvaient cohabiter ensemble, et les enfants qui naissaient de cette union étaient, ainsi que les parents, la propriété du maître.

Detournée de femme chrétienne en esclave.

Les femmes surtout étaient si plaindre, dans les déplacements forcés de populations, causés par les invasions sarrasines. L'ables et vouées, par la sature de leur sexe, à une retraite, elles ne Don

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

à fixer les regards de leurs parents et de leurs amis. Quelquefois elles étaient employées dans les harems et les sérails, auprès des épouses de leur maître; celles qui se faisaient remarquer par leurs attraits, leurs dispositions pour la danse, la musique, la broderie, étaient achetées par des femmes qui leur faisaient donner une éducation complète et les revendaient à haut prix, C'était le don le plus précieux (pi'on pût faire aux khalifes et aux grands. Ces femmes ainsi que les captives d'un rang illustre, partageaient quelquefois le sort de leur maître.

Les captives jeunes se trouvaient à la merci de l'homme qui les possédait, et finissaient généralement par être associées à son sort. Chez les musulmans, la loi ne tient presque aucun compte de la condition dans laquelle est née la femme. On sait d'ailleurs que cette loi, qui a été faite pour des climats ardents, permet aux hommes, non seulement d'avoir quatre épouses, mais encore autant d'esclaves qu'ils peuvent s'en procu-

rer. Il est rare que chez les musulmans un homme épouse quatre femmes à la fois ; ces quatre épouses seraient un grand embarras , même dans un pays où la femme est censée occuper un rang inférieur ; mais il y a peu d'hommes qui n'aient plusieurs esclaves.

Si le maître admettait son esclave au rang d'épouse, elle devenait libre par cela même, et les enfants l'étaient aussi. La mère et les enfants participaient aux mêmes avantages que les personnes nées dans le rang le plus illustre. Si le maître, tout en ne contractant pas de lien avec son esclave , reconnaissait les enfants qu'il en avait eus , les enfants étaient censés nés libres ; de plus, la mère était affranchie par le fait même , mais elle restait sous le pouvoir du maître ; seulement , à sa mort elle recevait de droit la liberté ; en attendant on ne la traitait plus en esclave , elle était appelée *ammveled* ou mère d'enfant. Les khalifes de Damas , de Bagdad, de Cordoue, avaient dans leur sérail de ces mères d'enfant. Tous les enfants d'Aaron-al-Raschid, à l'exception d'un seul, n'avaient pas d'autre origine. Mais si les enfants que le maître avait de son esclave n'étaient pas reconnus par lui , ils étaient censés bâtards ; eux et leur mère, restaient dans (a servitude.

Coadjutor* taipo«éi «ni Tfillei ooaqaies.

Les conditions imposées par les généraux musulmans aux villes conquises n'étaient ni trop onéreuses ni trop humiliantes, comparées au sort qui , à cette époque de barbarie , pesait sur les habitants des villes tombées au pouvoir d'ennemis chrétiens

comme eux.

Toute ville soumise par les Arabes leur payait

1 un tribut de guerre annuel , nommé *kharadj* , tribut qui variait du dixième au cinquième du revenu des terres et des immeubles.

Toutes les armes et tous les chevaux des habitants devaient être aussitôt mis à la disposition des vainqueurs.

Les biens de tous ceux qui avaient fui de la ville assiégée , où qui avaient été tués pendant sa défense, étaient saisis au profit du fisc musulman.

Les ornements et les meubles précieux des églises devaient être livrés aux conquérants.

Tout individu établi dans la ville au moment de l'occupation était libre de la quitter en renonçant aux biens qu'il y possédait.

Quiconque voulait y rester conservait la propriété de ses terres et de ses maisons.

L'exercice libre de la religion chrétienne était garanti dans l'intérieur des églises.

Toute église existante devait être conservée ; mais il n'en pouvait point être bâti de nouvelle sans l'autorisation du chef musulman.

Les lois anciennes du pays étaient maintenues et devaient être appliquées par des officiers choisis parmi les habitants.

Dans certaines villes, les conquérants imposèrent aux vaincus, comme une condition spéciale en faveur de l'islamisme, que les habitants ne s'opposeraient point à la conversion des chrétiens à la croyance musulmane.

Le traité de soumission d'une ville une fois conclu , les chefs arabes emmenaient un certain nombre d'otages , choisis dans les familles les plus riches et les plus influentes. En échange et comme pour garantie de ces otages , ils y laissaient souvent un certain nombre de soldats , désignés parmi les moins valides et les malades , sous le commandement d'un chef musulman. Ces garnisons formèrent , sur les points principaux du pays , en Espagne surtout , le premier établissement fixe de la population conquérante au milieu de la population conquise , et ce fut ainsi que commencèrent entre l'une et l'autre les premières relations sociales libres et volontaires ^

Éléments de la population sarrasine. — Forme de l'administration en Espagne et en SeplimaBie.

La masse des Sarrasins établis d'abord en Espagne et de ceux qui par la suite formèrent des établissements dans la Septimanie se composait de guerriers de deux races , ayant tous les mêmes habitudes d'une vie nomade , mais parlant une langue

* Coro», Uist. de la émhMiou des Arabitt ies mumre^ « Ei^flgiie «t en Portugal - Reiracd , Invoions des Sarrazins en Franre , etc. — FicaBL , HUU de la Gaule méridionale . de.

L.ifi\Ei III, i^iiAriini:. tu

différentes ; les Berbères étaient d'origine africaine et les Arabes d'origine asiatique. Ces deux races ne s'amalgamèrent point ensemble ; elles continuèrent à vivre l'une à côté de l'autre , comme elles auraient vécu dans le désert, partagées par tribus et obéissant à des chefs distincts. Il y avait entre elles des antipathies qui , néanmoins momentanément assoupies par la réconciliation), se réveillaient de temps en temps plus vivaces et plus actives; de là résultaient des discordes et des guerres, qui mettaient en péril la domination musulmane ; ces discordes continuelles eurent, pour le salut du monde chrétien, autant de résultats, au moins, que les victoires des Aquitains d'Eudon et des Francs de Charles-)Iartel.

Tant que l'Espagne musulmane reconnut l'em-

pire des khalifes d'Orient , l'Afrique resta sous la dépendance du vali général ou émir d'Afrique , qui désignait le val supérieur ou émir chargé du gouvernement de la péninsule espagnole ; cet émir d'Espagne jouissait d'ailleurs dans la province placée sous son commandement d'un pouvoir aussi absolu que celui de l'émir, son supérieur, en Afrique. Il décidait sans appel de toutes les affaires publiques ; les conseillers choisis par lui pour l'aider dans ses fonctions formaient une assemblée qui prenait le titre de divan du pays.

Les Arabes avaient maintenu dans la péninsule espagnole la division en cinq provinces, établie par les Visigoths. La Septimanie, devenue pos-

session arabe, forma une «xième province. Chacune de ces provinces avait son vali particulier , soumis au vali supérieur, qui à son gré lui délèguait ou lui ôtait l'autorité. Les valis provinciaux réunissaient le pouvoir civil et le pouvoir militaire. Us avaient sous leurs ordres des officiers de diverses classes. Les akâidet étaient les gouverneurs des villes et des bourgs , les kackefi étaient chargés de la police et de la sûreté des provinces , les twâtebt percevaient le tribut imposé au peuple conquis , et transmettaient à l'émir les sommes qui en provenaient ; ce tribut était généralement du cinquième du revenu.

Dès les premiers temps de la conquête , et afin d'assurer une égale répartition , et par conséquent une plus facile perception des impôts , les chefs

musulmans s'étaient occupés de faire dresser des tableaux géographiques et statistiques de l'Espagne. L'émir Al-Samah envoya vers 721 à l'empereur d'Afrique un état descriptif de la péninsule , de ses côtes maritimes , de ses rivières , de ses montagnes , de ses villes, etc. Dans cette description , l'Espagne est appelée Andalousie , du nom de cette partie du pays qui avait été occupée autrefois par les Van-

Quand la Septimanie fut devenue province arabe, elle eut un gouverneur particulier ou vali qui résida à Narbonne ; mais les autres villes principales de la province , parmi lesquelles les documents arabes nomment Elae, Carthago (Carcassonne) , Garcassonne, Béziers , Agde , Maguelone , Lodève et Nîmes restèrent sous le gouvernement de comtes goths ou gallo-romains. L'exécution des lois visigothiques et romaines continuait même à être confiée à ces comtes chrétiens, - le gouvernement arabe se réserva seulement le droit de réviser et de confirmer les sentences lorsqu'elles prononçaient la peine de mort , réserve qui prouve du respect et de l'intérêt pour la vie des sujets conquis.

Les chrétiens de la Septimanie avaient , comme les chrétiens espagnols , conservé la liberté de leur culte ; mais toute rétalion fut rompue entre leurs églises et celles du reste de la Gaule. Il semble même qu'à cette époque les églises septimaniennes aient été privées d'évêques'. car , du-

rant la domination musulmane , on ne cite le nom d'aucun évêque, dont le diocèse ait dépendu de U métropole narbonnaise.

Les rois ^ncs faisaient à leurs fidèles et à leurs leudes des distributions de terre. Les chefs arabes répardrenl entre les soldats conquérants tous les biens territoriaux des Espagnols et des Visigoths qui avaient péri en défendant leur pays, ou qui avaient fui devant la domioalioQ musulmane ; la se des biens devenus ainsi dispoaililes fut assez considérable pour qu'on n'eût besoin de dépouiller aucun des chrétiens soumis.

Les guerriers venus d'Afrique n'av^ent point amenédefemmesavec eux; laplupart épousèrent des femmes chrétiennes qui ne tardèrent pas à adopter la croyance de leurs époux. Et ce ne furent pas seulement des femmes qui abjureraient ainsi leur religion ; il est prouvé qu'un grand nombre de chrétiens espagnols se convertireut à l'islamisme.

Les armées sarrasines qui pénétrèrent dans la Gaule ne se composaient pas uniquement de Musulmans ; on y comptait un grand nombre d'Africains idolâtres , attirés en Europe par l'appât du

natesancM et recturctudent mm empresiment lonle* la ooet- «lou de l'iutniire.

Un auteoT arabe , Hauoadi , raconte qoe yen l'an S2S de l'Hégire (939 de J.-C.) un éTèqoe de GiroDC, en Catalogué, appelé Godntir, ayant (Hé mvoyé en députation aopresdiiklulilé de Cordone, AIm) el Ratunan lit , cooiposa ponr Hakam , Qti et liMlier de ce prince, nneHlftolr« dffVnace, depuil Cbtorii jüitqii'i toa lemp. La Catali>giie, depuli Cluriemagne, était loua la dominition ttaaqne. et l'év^ue de Girone reconnauiat l'antivité de Lou« d'Outremer: ainii on peut croire qiK cette Hiiloiro de France était eia«tc. Hauondl dé-

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

biHin ; beaucoup de juifs qui , persécutés et méprisés par les chrétiens , s'étaient empressés de se réunir à leurs ennemis ; enfin on y voyait des guerriers chrétiens qui , devenus sujets des Sarrasins par suite de la

conquête , étaient obligés de prendre les armes et de servir comme auxiliaires , lorsqu'ils en étaient requis.

Traces du séjour dei Sarrasins dans la Gaule.

Peu de monuments existent encore pour attester rancienne domination musulmane dans le midi de la Gaule. Les ruines de châteaux forts construits en Languedoc et en Provence, sur les sommets de quelques rocs escarpés , sont , à ce qu'on prétend , des constructions sarrasînes. Un édifice qui sert aujourd'hui d'^église à Planés, dans la Cerdagne française , aux environs de Mont-*Louis , est , diton 9 te mausolée de Mounouza, chef sarrasin , gouverneur des provinces limitrophes des Pyrénées ; mais cet édifice n'a nullement la forme d'tin tom-

beau ; il ne ressemble pas davantage à une mosquée ; son plan offre un triangle équilatéral , dont chacune des faces est coupée par un demi-cerle , qui, s'il était intérieurement répété, passerait au centre d*un quatrième cercle, compris dans l'intérieur du triangle , et formant la circonférence de la coupole supérieure. Cet édifice, d'ailleurs parfaitement conservé , est dépourvu de tout ornement architectural , propre à faire comiaitre la date de sa construction.

Des médailles , des armes, des coffres d'ivoire ou d'argent sculptés , des vases de cristal taillés , des fragments d'étoffes de soie brochées d'or et d'argent , sont conservés dans les trésors de quelques^ unes de nos églises du midi , comme un échantillon de l'industrie sarrasine et de l'habileté des artistes arabes ; mais l'origine de ces objets curieux n'est pas entièrement certaine.

'Les Sarrasins ont laissé de leur séjour dans nos provinres de plus utiles et de moins contestables monuments. Le blé noir (*Polypanum fagopyrum* de linnée), qui forme aujourdliui une des productions importantes du centre et du midi de la France, est, dilron, originaire de Perse; de la il pa^sa en Egypte, et , après avoir parcouru avec les conqnérants arabes tout le littoral de l'Afrique , il pénétra à leur suite en Espagne et en France. Cette plante prédeuse servant à la fois d'engrais et de fourrage , et

dont la graine réduite en farine offre un aliment agréable et sain , porte encore, en souvenir de son origine , le nom de sarrasin.

On attribue aux Arabes établis en Provence l'art d'exploiter les chênes-lièges, très-abondants dans une forêt qui leur a souvent servi de refuge, et qui i

a retenu d'eux le nom de forêt des Maures. — Enfin les chevaux de la Camargue , qui , malgré leur petitesse, présentent quelques caractères prédeux de la race arabe , proviennent , dit-on , de chevaux amenés d'Afrique par les Sarrasins ; mais il est passible aussi , comme l'ont prétendu quelques auteurs, que l'espèce chevaline de la Camargue sdt seulement le résultat du croisement des cavales du midi avec les étalons qui , à l'époque des croisades, furent ramenés d'Orient.

loTasion et oonq  te de la Septimanie. — Bataille de Toulouse. — Mort d'iU Samah (t  i).

Al Samah , successeur d'Al Haur , fut le premier émir d'Espagne qui songea à asseoir d'une ma  re durable la domination musulmane dans la Septimanie. Maîtres de la monarchie des Gotbs par satte de la conquête , les Arabes considéraient cette province comme une de leurs légitimes possessions. Al Samah , guerrier d'un courage éprouvé et d'un noble caractère , avait été un des compagnons d'armes de Tarik et de Mouza ; il jouissait de la confiance et de TafiFection générale.

En 7  l , ayant laisse le gouvernement de la péninsule à son lieutenant Ambissa , et tout étant d'ailleurs disposé pour la réussite de ses desseins , il franchit les Pyrénées avec une armée nombreuse. Pris au dépourvu , mais aidés sans doute par les Aquitains, les Septimaniens opposèrent une vive résistance à cette nouvelle invasion. Al Samah s'empara successivement de Narbonne * et de Carcassonne. Avant d'achever la conquête de la Septiofianie, il se décida, pour ôter aux habitants toute espérance de secours , à aller mettre le siège devant Toulouse, la dt   capitale , et la plus forte liée de l'Aquitaine.

Les Toulousains se défendirent courageusement et donnèrent ainsi à Eudon le temps d'acccourir à leur aide avec les chrétiens de l'Aquitaine et de la Vasconie. Al Samah attendit ce duc de pied ferme et résolu à livrer bataille sous les murs de la ville.

L'armée musulmane, s'il faut en croire les chroniqueurs chrétiens, ne s'élevait pas à moins de quatre cent mille combattants; elle était rangée en ligne sur l'ancienne route romaine de Toulouse à Garcassonne, que les traditions arabes désignent par

' à Narbonne, les hommes furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfants emmenés en esclavage. Narbonne, par sa situation près de la mer et au milieu de marais, était très facile aux navires qui venaient d'Espagne. Elle était sur le côté de la terre, d'opposer une longue résistance. Al Samah résolut d'en faire une place d'armes des musulmans, et il en augmenta les fortifications. > — Re naud, Invaders des Sarrasins enfoncée, etc.

le nom d'El Balat (la caverne) ; les Bédouins chrétiens étaient si nombreux, au dire des historiens arabes, que la péninsule soulevée par leurs pas obscurcissait la lune du jour.

Afin de redonner le courage et de ranimer l'enthousiasme des Sarrasins étonnés, Al Samah leur dit: «Qu'avez-vous à craindre de cette innatitude? si f Dk*«\$t oveiiioiii, qa'imj'oru le nombre de ceux qui ont été tués? » Ces paroles du Koran suffirent pour rassurer les guerriers musulmans.

Eudon crut aussi devoir recourir à un moyen extraordinaire pour raffermir le courage des chrétiens. Il avait reçu en présent, du pape Grégoire II, trois éponges qui, ayant servi à nettoyer la table à laquelle les souverains pontifes donnaient l'acclamation, étaient par conséquent des choses saintes. Il fit découper ces éponges, et ordonna d'en distribuer les morceaux dans les rangs; ainsi il fit sanctifier la chaire*.

Les deux armées, disent les historiens arabes, s'avancèrent l'une contre l'autre avec l'impétuosité de torrents qui se précipitent du haut

des montagnes , ou comme deux montagnes qui cherchent à se rencon- trer. La lutte fut terrible et le succès loagtemps incertain. Al Samah se montrait partout , semblable à un lion que l'ardeur anime ; il excitait les siens de la voix et du geste, et les lieux où il avait passé étaient reconnais- sais aux longues traces de sang que laissait son épée; mais, pen- dant <pi'il combattait an i^us épais de la mêlée , une lance l'atteignit et le renversa de cheval. Les Sarrasins -le virent tomber , le désordre se mit parmi eux , et ils se retirèrent laissant le champ de bataille couvert de leurs mOTta. > Sd<m Anastase, et d'après une lettre qu'il cite comme ayant été adre^ée au pape Grégoire par le duc Eudon victorieux , il y eut dans celte sanglante journée trois cent soixante-quinie mille Sarrasins lues. Quinze cents chrétiens seulement , parmi lesquels ne se trouvait pas un seul de ceux qui s'étaient munisd'un fragment des saintes éponges , re- lièrent au nombre des morts. Malgré' les allégaiiioDS, il y a lieu de croire que la perled'Eudon fut plus cennidérri^ , «ar on ne voit pas que le duc d'Aquitaine ait tiré nu gr**d parti de sa victoire.

tes débrisde l'armée sarraiino conduits par Abd el Bahnum el Gabki (Abdérame) , qui , comme Al Samah , avait combattu sous lea onlres de Mouu , se retirèrcBli Marbonna, ok Abd d Rahtnan reçut

• M.Fawid. éTiaulaTeaDDeiadlci<nMcriliq«)jeieiDbrA da combiUa- BU t U tMUIQe de Touloom , ne peut pu que l'unéa urmiiM compUI plui de doquale miUE gnerrien ;

de ses compagnons d'armes le titre de vali , et le commandement pro- visoire de l'armée. Cet illustre guerrier ne se laissa pas décourager par le désastre subi .k Toulouse , il demanda des secours en Espagne, et il aurait achevé la conquête de la Septimanie , si Ambissa , jaloux de ses succès , ne lui eAt ôté le commandement.

Bitrtle do RhAw. — Hori (TAitiblm (TSS).

En 724 , le nouvd émir d'Espagne , Ambissa bea Sohîm, vint lui-même danslaGauleavecnne armée; il prit Carcassonne , Ntmes et Rhodéz , et il étendit ses expéditions jusque dans la vallée du RhAne : en 723, dans un

des combats livrés sur les bords de ce fleuve, il reçut plusieurs blessures graves, dont il mourut au bout de quelques jours.

Conde prétend, d'après les historiens arabes, que ce fut en Provence, au-delà du Rhodno, qu' Ambissa fut tué. Un fragment trouvé dans un ancien bréviaire de l'église de Haestricht et publié dans le recueil de Hittorien de France de dom Bouquet, fait honneur de la défaite de l'émir sarrasin au duc d'Austrasie ; H. Fauriel pense que c'est une méprise du chroniqueur et qu'il faut lire Eudon, au lieu de Charles - Martel. Eudon n'était pas en Provence lorsque les Musulmans y pénétrèrent, mais il se hâta d'y accourir, et, après avoir pendant quelque temps fait une guerre d'escarmouches, il se donna à leur livrer une bataille générale.

< Les deux armées combattirent jusqu'à la nuit avec un acharnement égal, et sans avantage marqué de part ni d'autre ; elles restèrent la nuit sur le champ de bataille. Le jour venu, les chrétiens, troublés peut-être par les impressions d'une nuit passée au milieu de tous les débris du camp de la veille, montraient de l'hésitation et semblaient des hommes résignés à combattre plutôt que décidés à vaincre. Les exhortations des chefs, les prières des prêtres, l'invocation du nom du Christ, ranimèrent un peu leur confiance et leur ardeur. Le combat recommença, s'anima par degrés, et devint bientôt aussi acharné et aussi sanglant qu'il l'avait été la veille....

Cependant la victoire resta longtemps incertaine, et ce ne fut que par d'extrêmes efforts que les chrétiens rompirent enfin les lignes des Arabes. Les chefs musulmans arrêtaient quelques moments les fuyards ; mais le torrent des Uches, continuant à grossir, finit par entraîner tous ceux qui avaient encore le cœur et la force de combattre. — On fut en cherchant à rallier ses soldats, qu' Ambissa reçut une blessure mortelle, mais qui lui laissa quel-

à les vaincre. On ignore donc quelle ville il mourut.

Improuvables dans la Gaule générale. — Histoire de l'Église.

Hodeyra , Uutenant d'Ambissa , prit à I» mort de son chef le com-maudemenl de rarmée. U deaianda en Espagne et i) reçut de puissants renforts. Anssilôl la guerre recommença avec une nouvelle fureur. < Le vent de l'idamisme , dit un auteur arabe , souffla de tons les c6te8 outre les olirétiens. > La Seplimanie , l'Albigois , le Rouergae , le Gevatidan , le Velay , furent envahis par les Sarrasins et livrés à la dévastation ; ce que le fer épargnait était abandonné aux flammes. Les vainqueurs ne conservaient que les objets précieux qu'ils pouvaient emporter , les armes et les chevaux.

(Parmi les lieux qui eurent le plus à souffrir de ces dévastations, dit M. Reinaud, on cite le diocèse de Rhodes. Les barbares s'étaient établis dans un afafiteau fort , que les uns croient répondre à celui de Boqueprive, et les autres à celui de Balaguiet. Aidés par des hommes du pays, ils parcouraient impunément tous les environs. > — Un poèteCermoldle-Noir) qui écrivait au commeDcement du I Xe siècle, parle d'un jeune homme du Rouei^ue , appelé Datas ou DaJon , qui , à l'approche des Sarrasins , prit les armes , et, laissant sa mère seule, se rallia aux guerriers du pays. Pendant son absence , les barbares pillèrent sa maison et emmenèrent sa mère dans leur cbAteau fort. A celte nouvriè , Dadon ao- Gonrt avec quelques-uns de ses compagnons ; il était monté sur un cheval , et armé de f^ en cap.

t DadoD et ses amis , dît iirmold , étaient disposés à forcer l'entrée du chilteau ; mais de même que le cruel épervier, après avcnr enlevé le timide oiseau qni s'était aventuré dans les airs , se retire avec sa proie et laisse les compagnons de sa victime faire retentir le ciel de leurs gémissements , de même les Uaures , tranquilles à l'abri de leurs remparts , se rient des menaces de Dadon et de ses efforts. Ala fin, cependant, un d'entre eux adresse la parole à Dadon , et d'un ton railleur lui dit : < Tu veux que I nous te rendions ta mère , donne-nous le cheval > sur lequel tu es mtmté, sinon ta mère va être * égorgée sous tes yeux. * Dadon, irrité, répond qu'on peut faire de sa mère ce qu'on voudra , que jamais il ne cédera son cheval. Mais le barbare amène la mère de Dadon sur tes remparts , et , lut coupant la tête , il la jette au fils en disant : * Voilà (la'mère!

* Ace spectacle, Dadon recule d'horreur; il pleure, il gémit, il court ça elU en criant

veogeance ; mais comment finxer l'entrée de la forteresse?... Ala fin, il s'éloigne, et, disant adim au monde, il se retire sur les bords, solitaires dn Dourdon , dans le lieu où s'éleva pins tard le monastère de Conques '. »

Un autre fait , publié par les auteurs de U GëlUa rhrut'iana et cilë par H. Reinaud , peut, dit ce savant orientaliste, serrir aussi à faire connaître le caractère des épouvantables invasions anxqodies ime grande partie de la Gaule fut alors en proie. Les Sarrasins avaient envahi les diocèses du Puy et de Clermont , et dévasté l'église de Brioude. A l'approche des barbares , saint Théofrédûs, autrement appelé saint Chaffre , abbé du monastère du Uonastier (dans le Velay), engagea ses lacâne» i se retirer dans les bois voisins avec ce que le couvât renfermait de' plus précieux , et à y rester jusqu'à ce que des temps meilleurs leur permissent de revenir dans leurs anciennes demeures. Mais , pour lui , il déclara qu'il resiaii dans le couvent, décidé à subir les traitements que les barbares voudraient lui faire éprouver ; heureux si par ses exhortations il pouvait les ramener dans la bonne voie , plus heureux encoresi, parsanM)rt,ilobieaaaitlapalfle dn martyr. Aces mots les moines, fondant en larmes, le supplièrent de s'enfuir avec eux dans b fbrét, ou de leur permettre de mourir avec lui. Mais le saint persista dans sa rést^ntimi etletir ooamanda de s'éloigner....

Un long débat eut lieu. Enfin les mtânes se résignèrent , leur départ fut fixé au lendemain. Le lendemam après la messe , l'abbé leur fit une noo-velle exhortation ; ensuite ils se chargèrent des dh jets précieux du couvent , et s'éloignèrent. De&x des moines restèrent seuls et allèrent secrètement se placer an haut d'une montagne qui dominait le monastère, afin d'être témoins de ce qui allait ar> river.

Les Sarrasins ne lardèrent pas à se présouer. L'abbé ét^t dans ou coin , occupé à prier Dien ; ils ne firent aucune attention à lui, et parcoururent le monastère, espérant y faire un riche butin. Leor projet était de s'emparer des rnohws les plus jeunes et les pins vigoureux , et de les voidre comme esclaves. Quand ils virent que les moines étaient partis, et que les

objets précieux avaient été élevés, ils entrèrent en Âireur, et trouvant l'abbé ils Taccablèrent de coups.

t Ce jour-là , dit le cbruuiqueor, était pour les

• Le potaM d'Enni>1d-l>-Ncàr (Erwofitu Nlfrl*»), loM dut* t'ouTiigB de Hnntori et diu le temefl de* Hltleriau *t Gaulri de dom Booqoei, a été de no* jMn psbbi et traddil dīm U adlecilDD da Minuirrt tmr fUtloln rit Pma, par H.Gnlwt>t(>iiieIT.

/'ir/.,7./.-rfy/,...-r .If Corav- — PflaiL.

bivni!> m, i^HArirne. vu.

Sarrasins nn jour de fête , où ils avaient ooutame d'offrir un sacrifice k Dien. (Ce sacrifice cousisiait ailibaiioDS;ceqDi pourrait faire sopposn* que' la ban^e «arraîne entrée dans le Velay n'était pas composée de ma-bométans , niais bien de Bei^jères idolâtres.) Tandis que les barbares s'acqnittaientde leurs devMfs religieux , le saint , pensant qae l'occasion était favorable, s'af^rocha d'eux , et leur représenta qu'au lieu de se pros-titoer ainsi au culte du démoD ils feraient nienx de réserver leurs hom-mages pour l'auteur et le créateur de tontes choses. Cette eihortation re-doubla la fureur des barbares; ils tournèrent leur rage contre le samt, et l'homme qui célébrait le sacrifice , saisissant un gros caillou , le lui jela à la tête ; grièvement blessé , le saint UMnba par terre.

» Les Sarrasins se disposaient à mettre le feu au monastère, lorsiin'on annonça l'approche de troupes chréiiennes... > L'antenr de la légende prétend même que Bien , justement irrité de rattcnut dont son serviteur était la victime, suscita une horrible tempête , accompagnée de grêle et de too-nerre, qui força les Sarrasins à prendre la fuite. Le saint mourut quelques jours après; mais les moines parent revenir en toute sûreté reprendre possession du monastère , sauvé ainsi par son dévouement *, >

Ka^iges dn Samrini dini la fianlt oricnlBlfl. — luMtioo d'Eadoa et de Charln-Xirtel |TiS-T3o).

M. Beioaud suppose que cette invasion des Sarrasins dans le Velay eut lieu à l'époque où ils envahirent le Dauphiné, le Lyonnais et la Bourgogne, vers 725 ou 736.— Un auteur arabe (Macarry) parle ainsi de ces expéditions : t Dieu avait jeté la terreur dans le cœur des infidèles. Si quelqu'un d'eux se présentait, c'était pour demander merci. Les Musulmans prirent du pays, accordèrent des sauvegardes, s'enfoncèrent, s'élevèrent, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la vallée du Rhône. Là, s'éloignant des côtes, ils s'avancèrent dans l'intérieur des terres. ■

Aux environs de Vienne, sur les bords du Rhône, les édifices religieux, si célébrés par Avitus, n'offrirent plus que des ruines. Lyon, que les Arabes appellent Qat Loudoua, eut à déplorer la dévastation de ses églises; Hâcon et Châlons-sur-Saône furent sac- . cagées; Beaune fut en proie à d'horribles ravages; Autan vit brûler les églises de Saint-Nazaire et de Saint-Jean; le monastère de Saint-Martin près de cette ville fut abattu; à Saône, l'abbaye de Saint-Andoche fut pillée; à Dijon, les Sarrasins dé-

truisirent le monastère de Bèze. — Leurs courses s'étendirent d'un côté, sur la Loire jusqu'à Nevers, et de l'autre, sur le Doubs jusqu'à Besançon.— Le monastère de Saint-Colomban à Nevers fut détruit; le clergé et les moines de Besançon furent égorgés. — Quelques légendaires prétendent que les Sarrasins s'avancèrent jusqu'au monastère de Luxeuil, et qu'ils y massacrèrent tous les religieux et l'abbé saint Mellin. Ces expéditions étaient faites sans ordre et sans bilan, néanmoins elles rencontrèrent rarement de la résistance. A Sens seulement, les habitants encouragés par saint Ebbtm. leur évêque, prirent les armes et repoussèrent les Sarrasins'.

il est remarquable qu'excepté quelques individus sans religion et sans patrie, aucun habitant des contrées envahies ne se réunit aux envahisseurs et ne fit cause commune avec eux. Dans les villes où les Sarrasins s'établirent d'une manière fixe, la masse de la population resta fidèle à la foi du Christ.

L'inaction d'Éudon et de Charles>MarLel dans des circonstances aussi graves , et en présence d'invasions aussi terribles, est difficile à expliquer. Un auteur moderne , M. Reinaud , dans son *Uitunre da invtttînu dei Sar-ratint*, suppose qu'Éudon n'é* tant pasattaqué, comme il l'avut été précédemment, dans le centre de ses états , ne voulut pas prendre les armes de crainte d'attirer de nouveau contre lui l'effort de ces formidables ennemis. Charles- Martel , de son côté, était retenu au delà du Rhin par les guerres contre les Frisons , les Saxons et les Bavares ; la nécessité d'aehever la soumission des peuples du nord l'empêcha sans doute de repousser l'ag-gression des peuples du midi. Les historiens arabes eux'Dièmes se sont étonnés de l'indifférence que le puissant duc d'Austrasie montra pour les ravages de la Bourgogne , province qui reconnaissait son autorité. Macca-ry, appréciant les quahtés énergiques de l'aïeul de Gharlemagne , a cher-dié , par le récit suivant , à ex[Jiqaer cette inexplicable patience.

« Plusieurs seigneurs francs étant allés se plaindre à Charles de l'excès des maux occasionnés par les Musulmans, et parlant de la honte qui de-vait rejaillir sur le pays , si on laissait ainsi des hommes armés ù la légère , et en général dénués de tout apparal milibûre , braver des gnerriers mu-nis de cuirasses et armés de tout ce que la gierre peut oHrû- de plus ter-rible, Charies répondit : < Laissez-

' La CkfiM^medt UMtnt flMce i)-aiiséa T» la dotrnctian det égliiea d'Aatna et la déga de Saoi ; mila phuiRin aiitenn moderiH*, coniparaol In récita chr^liwiel la tndltkMuanlM^ peoHsl qu'il bat reporter en deui «rë-DemeaU à l'anaée 753,

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

» JeB faire ; ils sont comme un torreat qai renverse » .lout sur spD passage. L'enthousiasme lear tient » lieu de cuirasse , et le courage de place forte. Mais «.quand leurs mains seront remplies de butin, i 4|uand ils auront pris du goût pour les belles de* B «meures , lorsque Tambition se sera emparée des » ^chefs , lorsque la division aura pénétré parmi les f soldats f nous irons à eux , et sans peine alors nous » en viendrons à bout.

»

On a pensé que Charles-Martel ne montrait tant de circonspection , que parce que , malgré la paix Élite avec Eudon , il prévoyait l'époque prochaine où commencerait entre ce duc et lui une lutte pour la domination de la Gaule méridionale. En usant inopportuném[^]t ses forces contre les bandes sarrasmes , le duc d'Austrasie aurait craint d'accroître les forces du duc d'Aquitaine.

De son côté , Æudon avait sans doute déjà com menoé avec Mounouza, gouverneur musulman de la Cerdagne» les relations qui se terminèrent par une alliance politique et par un mariage.

Mounouza, dans une de ses courses, fit prisonnière Lampegie , fille du duc d'Aquitaine. Epris de sa beauté , il l'épousa. Une trêve avec Eudon fut la suite de ce mariage. — Eudon avait intérêt à main-* tenir cette trêve , et les courses des Sarrasins sur les terres appartenant à Gharles[^]Martel ne devaient pas lui sembler des causes d'hostilités.

CHAPITRE VIII

BàTÀILLK OB TOOOU. — DBVilTB DBS BABBA8I1U.

DivisioDs parmi les Sarrash».— Àbd el Rahman est nommé émir.— Préfiantlb d'une nrande inrasion dans la Gau!e. — Mort tragique de Moanonta[^]-* Gaerres de Charles M srtel contre Budon. — Plan d*Abd el Bahman. — Siège d'Arles. — Invasion de l'Aquitaine. — Prise de Bordeaux. — Bataille de la Dordogne. — Budon implore le secours de Cbarlei Mwtel. — Bataille de Tours. — Mort d'Abd el Bebùn.'-' Défilte des Savrasiafc

(Deran728àran7S3.)

DtfMom parmi les Sarrasins. — Abd el Rahman est nommé

Émir (728).

Après la mort d' Ambissa , le commandement des armées sarrasines était échu à plusieurs chefe librement nommés par les soldats , et déposés

par eux aussi facilement qu'ils avaient été élus. Les désordres résultant d'un tel état de choses n'empêchaient point les Sarrasins de continuer leurs incursions sur le territoire gallo-franc ; mais ils rendaient impossible l'établissement régulier de la domination musulmane dans les pays conquis. Le khalife Hakam

ben Abd el Meleek , dont les descendants fondèrent en Espagne la dynastie des khalifes ou reis de Cordoue, céda aux sollicitations des seigneurs sarrasins , et envoya en Espagne un homme jouissant de toute sa confiance , Houhamad ben Abdaia , avec la commission secrète -d examiner les faits , et de conférer l'autorité à celui des généraux qui lui en paraîtrait le plus digne. Lors de l'arrivée de Mouhamad à Cordoue , l'état du pays était devenu [des grave ; aux luttes individuelles des chefs avaient succédé les querelles nationales des soldats qui avaient achevé ou consolidé la conquête. Les deux compétiteurs principaux étaient Al Haitam ben Obeid , Syrien de naissance, et chef du parti arabe ou asiatique, opposé au parti berbère ou africain. Al Haitum , alors émir provisoire, se faisait détester des soldats, à cause de son avarice et de sa dureté. Le chef du parti africain , temporairement vaincu, était le vali de la Gerdagne, ce même Hounouza, général distingué par sa bravoure et par ses services , qui avait épousé la fille d'Eudon, et que les historiens arabes nomment Othman ben Abou Neza. Entre ces deux rivaux le choix de Mouhamad ne pouvait être douteux ; mais , en préférant le Berbère au Syrien , le représentant du khalife aurait craint d'accroître les forces d'un parti qui avait déjà manifesté l'intention d'enlever l'Espagne musulmane à la domination de l'Orient. Il fit un choix qui réunit tous les suffrages (moins sans doute celui de Mounouza). Usant des pouvoirs qui lui avaient été conférés , il déposa Al Haitam , et , rappelant de son obscure retraite Abd el Rahman el Gafezi , ce chef célèbre qui avait sauvé, après la bataille de Toulouse, les débris de l'armée sarrasine, il lui décerna, avec le titre d'émir de l'Andalousie, le commandement suprême de toutes les forces musulmanes en occident.

Préparatifs d'une grande invasion dans la Gaule. ~ Mort in-

gique de Mounoosa (751).

Abd-el-Rahman justifia cette confiance ; il consacra trois années, de 728 à 730, à parcourir l'Espagne, afin de réparer les maux que la mauvaise administration de ses prédécesseurs avait causés aux habitants chrétiens, arabes ou iherbères* Il rétablit la discipline dans les armées musulonnee, et fortifia ses soldats par de fréquents exercices. Qaand ses troupes lui parurent suffisamment aguerries, il se résolut à tirer parti de leur ardeur pour le butin, et de leur enthousiasBM pour rislaniamme, en faisant la conquête de la Gaule* Afin d'accroître les forces destinées à cette grande entreprise, il demanda et obtint en Afrique de nombreux renforts ; puis, son armée étant prêtée, il ordonna à Mounouza de commencer leshostilités.

LIVRE ni, CHAPITRE VII

Le vati de la Cerdagoe ne voyait dans l'émir de l'Andaloune qu'un compétiteur plus henreax ; il supportait impatiemment son autorité. Au lieu d'eiécnlner l'ordFe qu'il en avait reçu, il lui annonça la trêve et l'alliance conclue avec le duc d'Aquitaine. Abd el Rahman apprit en même temps le mariage de Mounouza avec Lampègie : il supposa que cemaria^e ciait la cause principale de la désobéissance de son lieu^aut; et il lui répondit qu'une trêve conclue sans son antOFisalioD était nulle; puis il lui reDouvela l'ordre de passer imiDédiatement la frontière.— Mounouza ne se pressant pas d'obéir, .\bd el Itahnian craignit une trahison, et envoya aussitdtà Al'Bùb', uMteau-fort où résidait Mounouza, UD corps âe troupes ooosidérable, sous la ccsduite d'un officier sûr qu'il chargea d'observer la conduite du gouverneur de la Genlagne, et de s'assurer au besoin de «a personne. — Mounouza, effrayé de l'apparition JDMtendue des soldais d'Abd el Hahnan, prit la fuite avec sa Emilie, «t teJKta dans les Pyrénées, afin de chercher un reKige au-delà les iBonis ; mais il fut vivement poursuivi. On l'atteigsit près d'uae fontaine située dws un vidton désert où il s'était arrêté pour faire reposer son épouse bien-aimée, qu'avaient accablée les titigues d'une longue course sous les feux d'un soleil brûlant. Ses esclaves l'abandonnèrent; il resta seul auprès de Lanupë-

gie el fut lue en la détendant. Sa tête coupée el sa malheureuse Veuve furent envoyées à Cordoue. On dit qu'en recevant ce double présent rÉmir s'écria : « Gloire à Allah ! je ne croyais pas qu'on pâl foire une BUssi bonne chasse dans les Pyrénées. » La triste Lantpégie passB de Cordoue à Damas où elle fut offi?rie au khalife, qui, dit-on , l'admiidansson harem^

Guerre de Cb(rlei-H>rl el contre Eudou (TSI)-'

Eudon reçut la nouvelle de la mort de son gendre , de la captivité de sa fille , et de l'inva-

' Ce nom, (in) dfnMe la Porte, parall derofr être appliqMri à un aneieii ctijtcau , iitod tnr on roc tnlé loMn du Tllbge de Livia , A l'oiml de MuDl-Lmiit et dod Ma dePu^aenii. Le cMiPBu àe Lirta, dont In lnid<(ioii*dB-pii> attribuent la tmdalioa à L.ITÍ ■ , remini; d'Angaile , ooonntQde na de* paMagt* ou ports des fjrtoêti. Le Ifduetear anden du maniucrit anbe, eitd dsBtGonde,a traduit AI<Blb par Coîtrun Litite in Cfrttanid,

' Ch.'nJer croltthrower dm ceWtlehKidtnMDt de l'opinion répandue pinnl leiHimlmim, qu'un de leur* kfaallfeaa^poofd one prtDoeue ft'iD-qiie. Cet oriFOtalbte eit le père de« denx poètes oMbT«« (p>l oot tlhMtn! »n nom. Dtas ta Iteclierchei hUtoriq^t» ftr ItiMttrtt, etifaprti laidare, MC^nedeBtja, aatearconteinporaJD.il raionlelad^ihmMeBiidellD- DaoDm, aolrcmeot quo l'hislorjeu etjiagnol Conde, dont nxu tioas

sion qui menaçait ses états dans un moment oii, il avait à combattre Charles-Martel. Ce duc d'Australe , prëlexiant on ignore quelle violation du traité du 720 , et reprochant au duc d'Aquitaine son alliance avec Mou-nouza , venait de franchir la Loire I el d'envahir quelques provincesdel'Aquitaine. — Les . chroniqueurs fraucs racontent cette campagne de Charles-Martel contre Èudon avec une grande brièveté. < Le prince Charles , dit le continuatenr de Frédégaire , leva une armée, passa la Loire, mit le duc Eudon en déroute , et, inleVant un grand butin du pays d'Aquitaine, deux fnu ravagé par ses troupes dans la mêmeannée, il reiou-madans le sien. > L'auteur de la Vie de taint Auitrognitus ' a laisséquelquesdéails sur cette eXpédiion,qui parait n'a voir été pouf les Francs qu'une occasion de pillage. < Charles, dit-il , arriva dans le Berri, et les

barbare qu'il conduisait, trouvant le pays sans défense, le dévalèrent et le brûlèrent, sans même excepter les lieux saints. La ville de Bourges fut assiégée et prise; Charles, après y avoir laissé une garnison, revint sur la rive droite de la Loire; mais, aussitôt après son départ, Eudon se présenta avec une armée et reprit la ville. Le duc d'Aquitaine passa quelques jours à Bourges, travaillant à rétablir l'ordre, à réparer les maux de la guerre, et donnant des marques nombreuses de respect et de générosité envers les églises et les monastères. ■ Eudon fut bientôt rappelé vers le midi de l'Aquitaine par la nouvelle que la formidable armée d'Abd el Rafaman s'approchait des Pyrénées. > Son départ fut suivi d'une nouvelle expédition des Franks sur la rive gauche de la Loire; mais, cette fois, ils se bornèrent à piller les villages et les campagnes, et ne s'établirent dans aucune cité ^

■ s. Auslothe fut tué, iottrie dans la forêt du P. Lallie, Inlilalée Nota Bibhotita maintscriptarwn. Aultheilue était évêque de Bourges*, on le Doibioe conqûi Hièmeit Oudrie*.

> U. Faarid nom parut avoir approuvé à TW beaucoup de motifs les ctdKi penomellei et politiques qui décidèrent Charlemagne à «a gnerre contre Eudon. Cmtuneleiréleioiw de l'historien de la GmIc méridionale w>nt de nature à bien Mre couvrir quelle était «l'on II situation mpecUe de deoicbeqai l'Maical partagé tédébria de lamoircilem AroTiPgletine . nMu croyant devoir en r^roder qotique* patsagH; nni porlaiK«duiuet-feraoabieri'élN)diiedeit«lioïu. Il ne hnt pas oamier que Charlemagne al le Ténible fondit de la d«ii>6aie dinaitie.

• Il y avait d'i mm rMnhn qtt'Eudon el Gbarki ataleot oondu le traillé de paix qui, rédait à «a phu frange eipreHion, étit eotrecaile par ligedela eanarchie nérovingrauc. Sow le titre de maire du palais, Charlemagne mlédelaït ktouTereln de l'AmltMie, de la Netulrlc et de la majeure partie de la Bourgogne. Mai* tout le midi de la Gaule l'était délacM de aoB co«Tenieai«al pw portion* pku on m

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Plan d'Abd el Rabman. — Siège d'Arles. (71.)

Le projet d'Abd el Rahman » était d'assurer la domination mulsumane dans la Gaule (dont il croyait

qu'il n'était pas particulier au midi de la Gaule) c'était un moofemeDt général qui avait entraîné tous ceux des penjdes f njets des Francs, parmi lesquels ceux-ci ne s'étaient point établis en masse, d'lyers peuples germaniques d'Outre-Rhin 4 comme ceux de l'Aquitaine et des bords du Rhône. Les Saxons, les Rararois, les Allemands, les Frisons, qui s'étaient soulevés contre Pépin d'Héristal, avaient persisté à reconnaître l'obéissance à Charles, son snoeessenr, qui s'était trouvé de la sorte dans l'alternatiTe de se contenter de ce qui lui restait de la monarchie franque ou de reconquérir à force ce qui lui en manquait. Ce deroicr parti était le seul qui lui convint ; mais il avait ses dilBcultés.... Du relâchement absolu de l'autorité mérovingienne, il était résulté quelque chose de fort embarrassant pour les Cariovhigiens qui avaient attiré à eux toute cette autorité. Les terres, les bénéfices de toute espèce y concédés aux leudes de tout rang, à condition de service militaire, avaient fini par rester au pouvoir de ceux-ci à titre de propriété pure et simple. Or, comme, dans les Idées germaniques, le service militaire n'était pas censé un devoir gratuit 9 nuis un acte volontaire à payer en terres ou en pouvoir, il n'y avait plus moyen de faire la guerre là où il n'y avait plus ni terres ni pouvoir à distribuer.... Déjà Dagobert et plusieurs de ses successeurs s'étaient vus contraints de reprendre au clergé plusieurs des possessions territoriales qui lui avaient été données depuis Gblovius, pour les transformer en bénéfices militaires. Pépin d'Héristal s'était attiré la faveur des hommes d'église, en leur promettant de les remettre en jouissance de ces terres qu'on leur avait enlevées à diverses époques ; mais il est très-douteux qu'il eût pu leur tenir parole et leur foire de grandes restituUons. Quant à Charles, il se trouva sur ce point dans une nécessité plus urgente encore que son père ; il «e trouva réduit à ne point faire la guerre ou à la faire aux frais du clergé. Il n'hésita point ; il s'empara des terres d'immuUitude d'abbayes, d'églises et d'évêchés en Nenstrie, surtout en Austrasie, et en dota des hommes de guerre. 'Quelquefois, sans séparer les dignités ecclésiastiques des propriétés qui y étaient attachées, il donna les unes et les autres à condition de service militaire à des personnages qui prenaient bien de la condition ecclésiastique

le nom et la tonsure , mais de tout le reste parfaits guerrier^ et tels qu'il en fallait à Charles-Martel....

» De 720 , année où il avait fait la paix avec Endon , à 730 inclusive tient , Charles fut constamment en campagne contre les peuples d'Outre-Rhin.... Ces peuples étaient plus braves que riches, et Charles avait trouvé à guerroyer contre eux plus de gloire et de fatigue que de butin et de profit; mais la discipline militaire des Francs, depuis longtemps déchuë, avait repris de la vigueur... L'élite de la nation franque s'était , pour ainsi dire , reconstituée en armée conquérante , sous un héros qui était en même temps son général et son chef politique.

- Par ses leudes et ses soldais, Charles régnait sur les deux tiers au moins de la Gaule , et il régnait sur ses leudes par l'habitude de la guerre, par la discipline militaire, par l'appât des récompenses , par le sentiment d'orgueil national qui s'attachait à ses victoires. C'était lui qui avait créé son armée , et c'était à lui qu'elle appartenait , mais à une condition , à la condition de la tenir occupée et satisfaite, en d'autres termes , à la condition de faire habituellement la guerre et de la faire toujours victorieusement et avec profit.

» Ses expéditions d'Outre-Rhin lui avaient fourni l'occasion de discipliner son armée et de l'exercer à vaincre , mais elles ne lui avaient pas donné de grands moyens d'enrichir ses leudes.

Enfin , ces expéditions étaient terminées en 750 ; la victoire

la conquête certaine) en y établissant comme en Espagne des colonies. Les guerriers réunis sous les étendards de l'Émir , et surtout ceux qui étaient venus d'Afrique^ emmenaient avec eux leurs familles

remportée sur les Huns , duc des Avars, semblait avoir mis fin aux révoltes des Germains.- Il avait donc une nouvelle guerre pour occuper les leudes francs» pour leur ôter le frein de la discipline, et pour accroître avec son pouvoir ses richesses et ses moyens de se faire de nouveaux partisans.

» Ce n'était certainement pas sans dépit et sans regret que Charles avait vu les belles contrées de la Gaule, situées au-delà de la Loire et sur les bords de la Méditerranée, lui rendre obéissance, sous prétexte de dévouement et de fidélité pour les Mérovingiens; mais les prétextes ne lui manquaient pas non plus pour les attaquer et les reprendre. Aussi longtemps qu'il affectait de ne paraître que le lieutenant de Thierry IV, il pouvait se vanter de remplir non des premiers devoirs de son pouvoir en poursuivant comme des rebelles tous les chefs des seigneuries indépendantes du midi. Eudon lui-même, bien qu'il fût Mérovingien de race, et à ce titre souverain naturel d'une partie de l'Aquitaine, n'en avait pas moins outrageusement violé en maintes choses les droits de la monarchie mérovingienne. Il avait détaché d'elle par la ruse ou par la force une partie de la moitié des pays sur lesquels il régnait, et s'il est vrai, comme il semble, qu'il eût fini par prendre le titre de roi des Francs⁹, s'était même en hostilité directe contre ces fantômes mérovingiens de Charpéric II et de Thierry IV, à qui Charles¹⁰ tentait de donner encore le nom de rois. — Telles étaient les apparences dont Charles pouvait colorer une guerre contre le midi de la Gaule; quant aux vrais motifs pour lesquels il désirait et projetait cette guerre, ils n'avaient rien de commun avec ces espérances. Ce n'était pas un adversaire de Thierry IV qu'il voyait dans Eudon d'Aquitaine; c'était un ennemi personnel, un rival qui le considérait comme usurpateur et se regardait comme le légitime héritier des rois francs. La Provence, l'Aquitaine, la Gasconie, les bords du Rhône, tous ces pays démembrés de la monarchie franque devenue celle des Carolingiens, étaient des pays riches encore, où Charles était sûr de trouver du butin pour ses soldats, des bénéfices, des gouvernements pour ses vassaux, et pour lui-même un surcroît de puissance et de gloire. Plus ces pays étaient devenus étrangers au reste de la Gaule, et plus il devait y avoir de profit à les conquérir; quant à la Septimanie, la tentative de reprendre sur les Musulmans était une tentative aussi politique que glorieuse. En faisant la guerre aux ennemis du christianisme, Charles se donnait une belle excuse pour garder les terres qu'il avait enlevées aux églises, et même pour leur en offrir de nouvelles.

» Si pressé qu'il fût de rompre avec Eadon , Charlee volait néanmoins mettre les apparences de son côté; il devait donc trouver quelque tort à celui qu'il avait résolu d'attaquer, il prétendit qu'Eudon avait manqué au traité de 720 , et lui envoya des députés pour se plaindre et demander réparation. Le duc d'Aquitaine prétendit n'avoir manqué en rien à Charles et ne lui devoir aucune réparation ; ce genre fut décidé par ce démenti. Comme les chroniques carloviégiennes ne disent pas un mot d'où l'on puisse , non pas seulement connaître, mais même soupçonner le point sur lequel Eudon était accusé d'avoir failli , et comme ce chef, alors serré de près par les Arabes, avait le plus grand intérêt à ne point provoquer Charles . il est plus que probable que les imputations de ce dernier n'étaient que des chicanes ou des sottises. >

* On a vu plus haut, page 225, que le titre de roi avait été donné à Eudon par les ambassadeurs de Chilpéric; mais Charles Martel lui devait pas regarder ce titre comme légitimement acquis.

et leurs enfants , afin de participer aux richesses des terres, qui , outre le butin , devaient être leur-

compensées. — Le plan du général Barrasin était d'ailleurs combiné avec grandeur et habileté : son armée principale devait franchir les Pyrénées sur deux colonnes , par les défilés du Bigorre et du Béarn. Un peu auparavant , afin de tromper les chrétiens , «t pour attirer leur attention d'un autre côté, un corps de troupes réuni aux garnisons de la Septimanie devait pénétrer dans la vallée du Rhône , et menacer la Provence.

En effet, les Sarrasins passèrent le fleuve et mirent le siège devant Arles. Cette ville, enrichie par ce commerce, était alors très-florissante ; elle se défendit vigoureusement. Les Provençaux prirent les armes, et attaquèrent les musulmans. Ceux-ci, après un combat sanglant , furent vaincus et forcés de se retirer en Septimanie. — Les cadavres des chrétiens tués dans la bataille furent enterrés dans l'antique canaïère d'Arles , nommée l'Alouette. Là, encore, au commencement du XI^e siècle, les fidèles al-

laient dévotement visiter leurs tombeaux , et prier sur les restes de ces martyrs, morts pour la défense de leur foi et la liberté de leur patrie.

PrUe de Ikmlġiaũ. — Batiille de tiDordogu (TS!|).

L'année d'Abji el Rabman se mit en mouvement au printemps de l'année 732 ; elle était pleine d'enthousiasme et formidable par le nombre. Leschromques chrétiennes parlent de quatre cent mille Sarrasins ; mais cette multitude n'était pas uniquement composée de combattants : les fie-romes , les enfants et les esclaves qui forment la famille du guerrier musulman y figuraient sans doute en grand nombre.

Les Sarrasins envahirent successivement la Yasconie , et tous les pays situés au m«£ de la Garonne. Partout leur marche fut marquée par le pillage et la dévastation ; partout les monastères furent détruits, les femmes emmenées en captivité, les hommes massacrés. L'abbaye de Saint-Savin , près de TarbesetcelledeSaint-Sever-de-Rustan, en Bigorre, furent Jéaidies. Aire, Bazaa, Oléron, Béharn et beaucoup d'autres dtés se couvrirait de mines. La riche abbaye de Sainte-Croix , près de Bordeaux , fut pillée et livrée aux flammes.

Il ne paraît pas qu'Abd el Kabman ait éprouvé de résistance au passage des défilés pyrénéens. Les chroniqueurs semblent dire qu'il s'avança jusqu'à la Garonne sans rencontrer aucun obstacle. Il en est même (entre autres le contlniuteurdeFrédégair) qui , dans leur dévouement pour la race carlovineienne. vont ĩuxnn'à nrét«nrir« < nn'F.nrlnn avait

appdé à son secours contre le prince Charles et les Francs la nation perfide des Sarrasins. > Les histwiens arabes consultés et analysés par Coude, dont le témoignage mérite ici toute croyance , disent «i contraire qu'Eudou , qu'ils désignent sous le nom de comte souverain du pays, livra à Ab del Rhaman plu&Ieurs combats dans lesquels , rarement vainqueur, il fut le plus souvent vaincu. — Après avoir défendu l'une après l'autre chaque ville, chaque rivière, chaque position , le duc d'Aquitaine se trouva forcé de reculer jusqu'à la Garonne , du cdlé de Bordeaux, et obligé, avec les débris de son armée, de chercher un refuge en-deçà du fleuve. Bordeaux renfermait une garnison qui opposa de la résistance aux Sarrasins;

mais le comte -gouverneur ayant été tué dans un assaut , les assiégeants
 pené* trèrent dans U ville et s'en emparèrent, A!bd el Rahman, satisfait
 du courage de ses troupes, leur abandoima, pour récompense, le pillage
 de Bordeaux, dont les habitants mâles furent passés au SI de l'épée. Le
 butin fut immense ; les historiens arabes disent que * chaque soldat eut
 pour sa part , sant compter l'argent et l'or , des topazes , des hyacinthes ,
 des émeraudes et pierres précieuses. >

Eudon avait réuni des troupes derrière U Dordogne ; il disputa avec
 opiniâtreté le passage da cette rivière ; mais le nombre l'emporta, — Après
 avoir fait des chrétiens un tel massacre que Die» leult dit Isidore de Bèjà ,
 peut seul te faire une idée du nombre de* morit, les Sarrasins mirent en
 liiite l'armée , dernier espoir du duc d'Aquitaine. Dès lors leur marche
 dans les riches contrées , situées entre la Garonne et la Lwre, ne fut plus
 ralentie que par le butin dont ils étaient charge , et par les courses qu'ai
 avançant îb faisaient à droite et à gauche , pour piller. — Aux environs de
 Llixtume, ils détruisirent le monastère de Sainl>Émilien ; à P(mtiers, ils
 brûlèrent l'Église de Saint-Hilaire. Leurs bandes s'épariullèrait dans
 l'Aquitaine , qu'elles parcoururent durant trois mois , sans rencontrer
 d'ennemis.

L'armée d'Eudon était complélonent dispersée ; les habitants des
 camp-ngnes avaient abandonné les métairies , les villages, les bourgs, et,
 frappés d'épouvante, s'étaient retirés tians les villes ceintes de murs , dans
 les châteaux forts placés sur le sommet des rochers, et même dans les
 grottes des montagnes dont l'entrée avait été bouchée et fortifiée à la hâte.
 Satisfaits du butin qu'ils trouvaient dans les campagnes , les Sarrasins ne
 s'arrêtaient point à faire le siège des villes ; mais ils se vengeaient des po-
 pulations qui avaient fui devant eux , en détruisant et en brûlant les habi-
 tations , les récolles , et même les arbres fruitiers. L'Aquitaine devenait
 ainsi un

v<!ritaiiip dikprt.

C*dM ktiirloM k Mcran <le Ckttin HmM.

Béjà nne colonne de minnlaniaDS, trarcrsant le LlrnoBsiD, araii pënêtré jusqu'aux Spres monia' gnes d'où descendent le Tarn et la Loire. Une autre s'était avancée jusqu'à Autun ; enfin l'aTant. girrde d'Abd el Raliman campait sous les murs de Sens. La posKion d'Eudtiu était désespérée ; ses itals se trouvaient envahis , son années n'existait [dus ; il n'av^l aucun allié qui pAt le secourir. Un tetA homme était capable de le relever de sa chute , il d'empêcher ^a ruine ; mais cet homme était sou ennemi. La nécessité toutefois l'emporta sur l'ofgtieil. Le duc fugitif se rendit près de Cfaar'es Mand , lui fit connaître sou dé&tktre, etIesnppKa de prendre les armes afin d'arracher la Gaule mériôBate aux Sarrasins.

Charles n'eut pas besoin d'être ioncftemps sollicité, Il avait compris qae la Loire seraK une faible barrière pour la formidable armée qui n'avait pas tPonvé dans les Pyrénées an obsucle suffisant, et fl jugea que l'invasioB , apris avoir cotiTert la Vastonieet rAqnitaine, chercherait bientdtàs'étendre sor la Neusirie, la Bourgo(jne et l'Austrasie. Son année , victorieuse des Saxons , des Bavaois , des frisons et des Allemands , était facile à réunir. Il lUttoaçà à Eudoa qu'il consentait k ic seeoarir , et 9 donna des ordres pour que toutes les troupes franques se <Hri(^asgent aussitôt vers la Loire.

L'mnée de Cluiries Martel sfi trouva rassemblée Mm les mtH^ de Tours à la fln (iu mois de septoubre. Abd el Raliman, ayant eu conMis-saice des préparatifs de Charles, avait appelé k loi ses détachenenu q»r8, et s'était, desjo côté, porté vers Tours, -dont il avait même plié an des faubourgs. Al'appro- «bedes Francs, il recula à quelquedislanoedela ville, M prit position dans une planie inculte sur ne ancicuBC route, que les historiens arabes nommcxt, comme la voie romaïoedc Toulouse, a/ Ba/ufel-CAoolia, ta chaussée des Martyrs'. Les deux armées

- Celle di'Msaalioii a MnTenl fait c^iaroadrc par lei aociem diroulq-nenn ! ■ iMlailIc de Tours itcc celle de Toaloute. (VoTPiplui bMt, page 233.)

LelieaoûfatUvrriehbaUi]le«itnAl>da1 (labiuiieiCbarlet-Marle ■ d'ail-teon éli l'ubjet de pluiean diKou'oiu la- TBole». LeihilooriïDiae loai pai

d'accord 1 ce luj^t.— La Chrontquedfitfoiuac porte que ceuebatallleeDl-liea entre la Vienne M le Clain, t peu de diilanoe de Pnlitcn {probal>leiiiieil da oW «« Alirle aiail tkt àtM\, par Cbhni). — D'anefeuitt tradition*, eonOniiee par le* relatiooi arabei , pirieni dM envlroua de-Toon; unamènie indiqua Jainl-.Uarlin UBel [Sanc- Iw MaTUn»saBttto).~'K. Chalmel, dau lei TMetlrt du-ùno- ItClfw de l'hit-toin de T«ira<M, a ebercM k «ubllr tpu le

nMtreaten préaenee«iMaen)«ine«olièrek «vandt^ v«nirà dm acUondëciaite. LetanpdesSarramMre» (eraint un birite «Maidérable» prâdwftfle bilénM>lâDA de l'Aquitaine ; ec b«ita venait 4Nm aucmeaM par4epillâgedesfaiibolirg6éB7^rs.Abd«IRahMii craign>(tqu'4nnwiBCM-del'miia(i«aB4PîidM88ea,wquises au prix de tamdeAriigtMseiifeBoès, ued» nassentnnembM'nis.'llBntuaiwuDtridted'eng»

ger ses aoldM à en abaarioWMTiiv partie ; «Mit il; renon{ft,neVML«i(p«d«sM moBMMsi critiqN les mécontenter, et il s'«B r^wfta pour l'aTe-nir ar leiirbravoiinstanrsafwUuM. CettelaiUesM.é't uo bistotrieB an^, eut nn fmlr^Miltat.

• A rtudroH mima i)De inMndl raneiaii pal eheof,

lenomde Laniet dt Ckartiaupu. Toot iodtqnBqaa ecMIt que Cbarles-Hartel plaça hd anode, protégée par le* bo'tqri coOTraieut lion tuni ki eliTb«n, et appoiA tar T«m, dnt on laodci ne «oat â<dgB«r qne d'eartamt den ttca» Ce qii pnmn «tien enogn^w l'aitnfa «■ datait èm aaa rappnxbée , c'eel qn'au raffiorl dePaol EinUa, ClIarlet-llKtd aiail tait termer le« porte* de la Tilte , avec ordre de ne In on- Tnr qu'an vainqueur, eipédirnt i peu prt* temblQble 1 «lé de Guillaume le- Conquëranl, qnl fli Itrdier «■ vaioeani a loue! anl aui riiagei de l'Anglelcrre ; ce qui éqniraot I tiiber

■ Ou TOit encore dnii cette commua de Wrénnapan le lerraia qal a con-
nierrâ te mnn de cliawp dtt Coups , tttaaot i c'é.ail proprement le lien où
ce combat a'eat dooné. La ttérW du ad D'à Itmali fbiimi l'oeaaiioD de 1»
ttww na pan pwfendEiMat,et je ne doute poial que dea faëllto* ne déMor-
ria^ quelque* traces de c«t éTteeneot, malgré rinlerralle de om iltwiei. •

M. Cbalmel penae que let landea de MIRri deVraleat l'tpH* tendu de Ckarlti-Vartd et aon pn IsiMle* de OharlñMfit. et qu'une erreur populaire a pa aentebirapréuloiraad*»ulfr DoU1. Il fait remarquer que te hhuoid de Magne |Jfaçaus) a été douué i Cbarlet Harlel par plunenra de ut «n< Icm-poraint , et même par no.de ici demeodarti , Lottit-)e-Debonnaire, Qli du léritable Cbariemagne. • Eofla , dM-tl , ta ImdUion dn paj* vest qu'il ae aalt damaé da« m« landei nne graude biaille, qo'ou ne peni rapport» ^'i la d«fiiM dei Sarraiua , puisqu'il eti irai que Jamaii Cbariemagne n'a poitf dam cei coulréei aei armei Tidorleiaei. •

H. RriMad , dani nb HiiMre du laewtMu iti S«n«ita e^Framt, pewe-qa'vn poamHceBdHtrlaidwsopiiaaBiTC- Utive* tToonet IPoillen, endi«anlqne< lapEaniàrer» Goulre dei deui année* *e Ht aux port«* <teTMirt,où d^la buboorg* aialent été liné* au pillage : qne , daml'engi-gemtat qu) ent lieu aux «nvlrooi de cette ilUe , la* SinrutB* perdlm dïtnr-rein, mai* qne tear raine m wmmam wwi ha iiwii^ Pailler*!.

lInoiuparaitdifBeiled'adoptercemoyailenDe. UnedidiMe de vlDgt.«it lieues de pocie («pare Tocr* de Poillen ; qariqne dil)geiiceq(iemllnBeBn-DéedaB*«amaTefae,fllDi fMdraiiaa mdiu trd* joara pov paitovrk- ce fa^ ; cb q^ se penlB oodellier atec la rfdt da la bataille, qai duea ■"j~. asifWt M^Reinaud, el nu jour aeolemeot, d'apria CoBde et Faariet.

Nom Dont tomme* rangea de l'atla de M. Chalmcl, piitt qoe tea liitio-rieDi arabca diA parll, Cocrfe dbent que Itba-

LehaitièB*)Mr,r&iiiiirdoiuu)engBalda eom-

v^nis. Im faerriera tnacs, pessmmat «raés el <Wn«rltpar dalatsn boa-dien, etsieMnm^en ligm. * Smlabteft à «b nar os à- mur f^oe qu'sH' cm effort M peut tfbraaiet,; ils pscareitt de pied fef a rt rcpoMttmH loma les atiaq«ss <)>» c«Ta> lien-arabtf . > LeuwmlMMSM faUgâèroBten \-ani à UaMederanfwe le» raagsda ces radeaiobles faa- Ubmb». la btuite se protwife* sue- partie de la joBrnée *vcc dn chanoes diverses. Chartes Martel , CMMLeBMSiB UB4) masse d'»nK»,ioiiteBail eieicrlait le courage des Francs, «t samoniranttoijonra IcpluB-bardi et topreBMerdinsIs rac-lée. <LA, dit la Chronicité de SàMt-Dtnit , cooMoe li nartiaus débmet-

froissflefBr, l'acier, et tous les autres mé- UML, avsst frotBS«t-îl et hri-
sah-U par la balaîSe lous flessonenm et toiitt.» astres natiens.i

Abdelftabnaa &iantaussidegrandB«ffbrl3, ei k les aBMubnansparBDB
exemple. — Une M qv'Eadm , arec bb parti de ea- Tsaqiiitaii% dù-igra
contre le caaip des Arabes, fisa ta TïeiDire da eàié des chrétieBs. Les Sar-
raeiBS qoi oombstaîeBl aatoar d'Âbd el RabmaB FabandwnêrcDt ponr
aller défendre leiH- bntia; l'Émir dwrebaà lesraHier.; niaïs,daBslenHH-
nentniénw,il tsmba non percé d'nne flêcfce lanc^ par un arefaer chréiieB,
et sa mort Fui le signal Jimeépouvaniabie âécDUe.-

1,0» SBrrasins- étaîoM pamms i repmsdre leur cmp ; ■éaawoini iis
STàsit perdu la batuille , et (finiiombraldes cacfaïres mnsiUaaas eDa-
vraient la plûne. — La nuit empêcha Cbarles Martel de pooraMirre les
Tai»eua, A remit l'atiaqBCde leur cuupani
tendeaaiB;niais,prDfilaBtde&téiràbresde la Duit, les Sarrasius peu nom-
breux qui avaient édhatté «ti carnage reprirent le chemm des Pjré' nées.
avec one telle précipiCKtoD .qu'il» abaudobn^ reat une grande partie de
lenr bMia, et laittèrent lears teBle& debout.

Au lever du soleil , quand les Francs se riDgèreni en balaiUe peur com-
mencer l'attaqM, ils virent a«ee étonneneat qu'ancane troupe sarrasine ne
se montrait devant e«x. Charles eavoya qaelqnes homœa à la déeoBvene;
bientôt ces hommes loi an- DODCèrent qu'il a'avait phu qu'à s'avancer
ponr prendre le camp eoBeœi , avec tontes les richesses qu'il renfermait V

H. Clulmel , dnu wn BiiMre de la Touramt , a publie on rtdt de la bo-
tatTe de Toora par va det Suntiat qal prlnnt

Oiarles vtotcMveax <Mî^ le due d*Aquil-rHte k }»■ reevQMltre poKr
soBveram de ses états, etilm jlirerfidéTiié comme sujet. Puis, lui laissant
le sofa de

wqeahn* Mrlekraoàla bataille a m U*n& IL UwHd. peDU que celte
reUlion ne m Iroaisat ai dam la tmamalê»- ■rabeide la Blbtloalhèqne ro-
jate, al diiii lei IrlducilQiU- dC- Coude , m peut p4) être admiie commie
aulbeoliiiue; néU-' mini il terQt de la lire pour vuir qu'elle eit coarorme

aux ré- Ri <Xct bUoriaH qui soatooiurdérét comme mérilaat k plni de on-
Sauca. Sa ronne lui doooe d'ailleurs beancncp d'iolMI i 'tvl ce qnl Doof
engaget la dttr.

■ Nom continuèiiiiei Dolbreroale Tente nord, dillegnenier arabe , el doui
tiwenltaei ploriran prorlncet oA l'ud fil an

butin.... Déji uoire *Taili-garde etill à Siaoae [Seat) , le DOW apprlné*
que CberiCK Harte)', duc dn Ytuua d'ânatraale , rawemblaH de gnindei
Rrce* , etieptRlntlenTMralue, pour noua prendre pardmierc et noua coui-
ner tt retraite.

> Alxl el Rabnaa , qui diàrail depoi li>ng[«np« m ntmrer afte w grand
«aplliaie , lU aauiiût fliaiiif 4e Daarehe t l'aeiaée , et aon* rerlnuei aar Pa-
MiMW, •* MKH aaiffiDMi 1« 8 de Itedgcb... CeUe >UI« M bm Iwgue
rt>iaW» ; Dwiaieie hlobiiig^edecéderA ta rôleur dnnmmlmiDf, qui li pr-
treut d'anaut apria dUjuurt deti^e. Abdel RahmaD, iratlé delà r^aUIance-
qieiealufldilet luiaTaieot oppoaê, le» fli palier tooi au Dt de l'épée.

■ Malgré ion impatience, le généra) Abd el Rihinan, capitaine auuj aige
qm .Taillaie, jugea eawvwable d'attendre h Poilim que toute ion aimée tût
réualc. NiHu ncquilltBU>ceU<N Ttlle qnn \a 2T* ^our de la [une de Re-
Jgcb. h'wmés marcha sur plwiaurt Goloanea k canse de la maliinde luno-
nibrable qui la cooipoiaît... OjMDdintDonaappTtBMtqaeCbarle* était ar-
riTét Toora arec one armée CoinpoatadeaoMaliacooulumëi ĨTaincre loua
ae* élcndardi. Cette nouTtlle ne 111 qu'euDammer le oewigt iii MM ufant,
^Bt rtiplritwit gifta pillapM^tt*.' menaei richeaMiqu*rM nvaitémnMeat-
bltteadaai lei templndea inQdèle*,...

> Afedri Eitemn, rada^lantdaTigllaaee, mbkBI Hanler daua le piui
pi«d ordre. Apeta afoir tiMOtaé dmu rliMami qd le jettent dam la Loire
(1j Vienne ella Creuie'}, noniarritjmea daoï une vallée linumie formée pa-
runcrliiitine.ri-' Titre (l'Indre) , que nom pauïDKi au manient oiï lea
ea[daa*i qu'Abtl et Kibmaa aiait euToyéi t ta découertade l'-coneiat flo-
reat toi rapporter qn« Clurlet était lorlt de Tann^ eta'k' Tançait arec aoa
armée.

> Abd elftabiuaaalanDt Faire hallemr la haaleur, dauimia plaine aun étendue , prcaque dëaerla et couierte de bruy^r^.

■ Blenlùt, i l'eilrénùté oppoiée de ces landet, DouiTlmet. paraître l'in-aeinl, qui, de aoncA.é iiauiaperceT*nt,prèualt porilion. Lei deux armées retttrent pendant plw'eun jaai« dioi un état d'héiltalJOD ou d'otucrralion qui, tiiv doute, protenail de la gi-nnde idée que lei deucibeft aiaieat l'un-dafaulre,, et dei précauiloui que cbacon d'eux croyait devoir prendre penv l'oaiurerlailcloire...

• Pendant lepi joun etilitn noui eaïajAmei not forces par dea eombaïi partiel* où lei anolages turent pariogéi. Enfla^ le grand Abd el Habmaa, craignant de toIt la ralentir lardeur de lei bnrci niiuubnana, doona l'ordre de livrer wtB. balaiUe généra'e.

»Le leptième jour, qoiétaitimrentndi, toute l'arméeM mil en pribei ei tiHoqua le grand prapbË;e Hubammed. Le buititmc Jaur, qui était leae-liitme de la luuede.Schaba il I oq. tobre) > au point du jour , l'orme l'avança ea bon ordre , e| it-

FRANGE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

poursuivre les débris de l'armée Yaincue , il reptssa la Loire , et revint aa sein de TAastrasie jouir de sou ifiomphe.

Ce fut, dit-on, à Toccasion de la bravoure qu'il avait montre et de l'arme avec laquelle il levait eombattu à la bataille de Tours , que le sumora de MarfW lui fui donné*.

CHAPITRE IX

CBiRLU aiBTBLy CHBF VRIQUI DB8 FBÀLICS»

BipédIUont divenei. — Mort d'Budoo. — Sot 6l8 piètent •ermeot à ChATlf 8 MaKel. " Mort de Théodoric IL — Charles Martel ae lui désigne pas de successear. — NoaveUe expédition des Sarrasins. — Alliance de

Manroote avec les mosolmans. — Charles Martel marche de nouveau contre les Sarrasins. — Prise d'Avlgiioh. — Siège de Narbonne. — Bataille de larBerre. — Dévastation de la SepUnumie. — conquête de la Prorence par Charles Martel. — Bxpéditionni maiiUnies det Sarrasta». — Destruction du monastife deLerins. — Les iconoclastes et les Lombards.— Le pape Océ* gohre III fanplore lé secours de Charies Martel. — Maladie de Charles Martel -^ Partage de ses états. — Mort de Charles Martel. — Sa prétendue damnation.

Avalrasie et Keusirk,

TnoDOiic U meurt en 797*

Gviiuo Miim ne Ini donne pas de successenr et oontinne à régner avec le Utre de Duc des Francs^

(De Tan 7S2 à l'an 741.)

Espéditionsdirenes. — Mortd'Eadott.— Set fils prêtent serment à Che-riee-Martel (752 à 756).

La bataille de Tours ne déoouf agea pas les Sarrasins » mais elle donna aux chrétiens une telle con-

taqa les Francs inr tonte la ligne..; On ne pourrait dire les hiQfi ftiitf d'armes qui eurent lieu pendant cette fatale joarnée. On combattait parfont avec foreur... LA des bataillona enlien eootre dViatrei batailloni ; al-Henrs corps à corps. Charles et Âbd e1 Kabman se dis'inguaieot par le nombre des victimes qni tombaient sous leurs coups...

- .. Cependant , après des efforts prodigieux, nous oommenoSons à ftifre plier les infidèles, lorsque nous entendîmes un grand tumulte derrière nous , et nous apprîmes que' le duc d'Aquitaine Eudon était survenu ateo des troupes fraîches; qu'il ayait attaqué notre arrière-garde , et que , profitant du désordre occasioné par une attaque aussi {mprévuc , il avait massacré Ions ceux qu'il avait trouvés dans le camp. Abd el Rahman et tes musulmans étaient inaccessibles à la peur; mais cette fâcheuse nouvelle

causa un moment d'incertitude et de trouble qui n'échappa point à Chartes, et dont il se hâta de profiter.

» Eudon se joignit à lui, et les Francs, encouragés par ce renfort, retinrent à la diarge, et nous poussèrent avec une telle ardeur que le courage de nos musulmans et de leur illustre chef ne put empêcher notre défaite.

1 Abd el Rahman fit les plus grands efforts pour rassembler ses troupes, et il y serait peut-être parvenu, si un javelot lancé par une main ennemie ne l'eût atteint au déhuit de sa cuirasse, et l'eût tomber sur un monceau de Francs qu'il avait immolés. »

'Qu'équivalement au contraire que reflète de ce

fiance en eux-mêmes, qu'il dater de cette époque » toute tentative faite par les musulmans pour conquérir la Gaule. cessa d'avoir chance de succès*. D'attaqués qu'ils aient été jusqu'alors > les défenses tiens ne tardèrent même pas à devenir inefficaces.

Charles Martel, après avoir sauvé l'Aquitaine et la Vasconie » naontra » en caugeant du duc leur an» cien possesseur un serment de sujétion et de fidélité, qu'il considérait ces provinces comme une sorte de conquête. Eudon se résigna à cette sujétion, qu'il ne résistera sans doute que comme momentanée, et dont, s'il eût vécu plus longtemps* il aurait sans doute tenté de se débarrasser.

Charles songea à profiter de l'enthousiasme que sa récente victoire avait inspirée à ses troupes, et de la terreur qu'elle causait à ses ennemis ^ (Klémence re* couvrir les contrées de la Bourgogne et de la Provence détachées de la monarchie mérovingienne. Lyon^ Vienne, Valence se soumirent successivement à ses armes. Il étendit sa domination dans la vallée du Rhône jusqu'aux bords de la Durance. Les Provençaux, qui, depuis la soumission du duc d'Aquitaine au chef des Francs, s'étaient ralliés autour de lui » seigneur de Marseille, refusèrent seuls de reconnaître son autorité. Fiers de la victoire qu'ils avaient naguère remportée-

près d'Â[^] les sur les Sarrasins , ils se croyaient assez forts pour résister aux Francs.

Charles Martel aurait sans doute dès lors entre* pris la conquête de la Provence , s'il n'eût été rappelé sur l[^] bords du Rhin par une nouvelle it[^] voile des Frisons. Après la défaite et la soumission du peuple révolté , de graves intérêts l'appelèrent en Aquitaine , et le forcèrent encore à remettre à une autre époque la reprise des terres de la Péninsule.

Eudon venait de mourir (en 755) , accablé par l'âge et peut-être plus encore par les fatigues , les chagrins et les revers qu'il éprouvait depuis quelques années. Il laissait deux fils , Hunald et Hatton , qui, sans faire de partage , prirent le titre de ducs , et régnèrent simultanément* sur l'Aquitaine et sur la Vasconie. Mais Hunald, comme l'aîné et le plus habile , avait la plus grande part d'autorité.

Hunald était jeune et fier ; il savait qu'une paix de trois années avait permis aux Aquitains de rattraper leurs pertes et de reprendre leurs forces , et il n'ignorait pas combien la domination des Francs leur était insupportable ; il répondit par un refus à

son nom est un conte populaire , adopté sans examen par les historiens , parée qu'il a l'air d'une explication ; Morfeus » dissimule , est le même nom que Afartius. C'était un nom appartenant à

la famille des Pépin. Le duc d'Austrasie, collègue et oncle des Pépinides, se nommait Urold. M[^]rold était un des non[^] et non pas le surnom de Charles.

Lt Manlenu' J[^]/Utarlematjnt

Charlemagne yv[^]oU /, \r .lmhaj\fu,i,'ii>i' Ai laiifè

IS

la flomaialion que Charies Im fit, ainsi qa'àson frère, de renouveler le serment de fidélité que son père Endon avait prélé à rAmtrasie.

Gbtfls Martel s'attendait à ce repas ; son armée était prête: il passa aiissit6t la Loire ; mais il trouva en Aquitaine plus de résistance qu'il ne s'y attendait. Il fallut combattre durant toute une année , et pour occuper les tilles principales entreprendre des sièges. Il prit ainsi , la dté de Bordeaux , celle de Poitiers et le château de Blaye. Ses victoires toutefois ne forent pas assez décisives pour qu'il se crût en état de refuser la paix à Hunald , lorsque celiit*ci, voyant ses ressources s'épuiser , offrit enfin de prêter le serment exigé. Charles Martel reçut , dit-oii , le serment d'Hunald et d'Hatton en son nom proipre et sans demander que les ducs d'Aquitaine fissent aucime mention dû roi.

MoH de Th^edorie II Charles MarteS ne loi dëtigne pas de sMcesseur (757).

Le malheureux Théodoric touchait d'ailleurs à la fin de son existence et de son règne ; il mourut en 737 , ayant porté pendant quinze années ce titre de roi que les Francs étaient y sans doute , sur le point d'oublier ; car Charles Martel ne crut pas nécessmre de lui donner un successeur. Néanmoins , Charles ne prit pas la couronne pour lui-même. Peu lui importait un vain . titre , pubqu'il possédait la puissance. Il continua donc à régner en gardant le nom de duc des Francs, qu'il avait rendu si redoutable et si respecté.

NoQTeUes expéditions des Sarrasins. — Alliance de llamtmt avec les Mosnlmans (7S5 à 757).

Cependant ces villes de la Provence qui avaient refusé de reconnaître l'autorité de Charles Martel , dont le nom aurait peutpêtre contribué à les protéger , n'avaient pas su se défendre seules contre les Sarrasins.

Les débris de l'armée vaincue à Toors s'étaient , comme nous l'avons dit , retirés dans la Septimanie et avaient trouvé un refuge dans les villes fortifiées , qui étaient encore au pouvoir des Musulmans. — On a vu que Charles-Martel avait laissé à Eudon le soin de poursuivre les vaincus. — Au lieu de réunir tous ses efforts pour rejeter les Sarrasins au-delà des Pyrénées orientales , et en déborder ainsi entièrement la Gaule, le duc d'Aquitaine , à l'instigation sans doute de ses sujets de la Gasconie, se laissa entraîner à pénétrer lui-même dans la péninsule soumise aux Arabes , et à aller, par les passages des Pyrénées occidentales, au secours des Vascons espagnols , qui n'attendaient que sa présence pour braver le joug des Musulmans. Cette expédition

réussit d'abord complètement» Les Aquitains chassés seront les Sarrasins de la Biscaye et de la Navarre , s'emparèrent de Pampelune , et poussèrent jusqu'en Aragon et en Catalogne, où ils prirent Girone. — Eudon fut suivi dans cette guerre par un grand nombre de volontaires chrétiens venus de toutes les contrées de la Gaule. Les chroniqueurs du temps parlent même d'ecclésiastiques qui renoncèrent au service des autels pour aller combattre les Sarrasins, dont Hainmarus, évêque d'Auxerre , en traîné par son humeur belliqueuse , délégua à un vicaire l'administration de son diocèse , et partit pour les Pyrénées , afin de signaler, en combattant les ennemis de la foi , la vigueur de son bras et la grandeur de son courage *.

>

Cependant le khalife d'Orient avait donné pour successeur à Abd-el Rabman un guerrier célèbre par ses talents militaires , et par la ferveur de son zèle pour l'islamisme. Ce nouvel émir , qui arriva d'Afrique avec de nombreux renforts , se nommait Abd el Malek. Il avait ordre de ne rien négliger pour venger la défaite de Tours. Il rassembla une armée et marcha vers les Pyrénées. Ses premiers efforts se portèrent contre les chrétiens qui avaient occupé la Catalogne , la Navarre et l'Aragon. Après avoir repris les places enlevées aux Sarrasins , il entra en Septimanie , et y mit en état de défense toutes les cités que les Musulmans y possédaient encore. Voyant bientôt que Charles, occupé de guerres au-delà du Rhin , ne songeait pas à Finquêter, et qu'Eudon, satisfait d'avoir recouvré ses

états , s'occupait à réparer ses pertes et à foire' oublier à ses sujets les maux causés par la guerre, il' se dédda à prendre lui-même l'offensive. — Déjà ; dans le but de mieux résister à Charles Martel , Mauronte , que les anciennes chroniques qualifient de duc de Marsalle , avait fait connaître aux Sarrasins qu'il était disposé à former alliance avec eux. Le traité fut conclu, et, d'accord avec cet indigne chrétien , Abd el Maleck ordonna à Youssouf , Tali de Narbonne , de se mettre à la tête d'une armée , et de pénétrer dans la vallée du Rhône.

Youssouf passa le fleuve avec des forces considérables; il s'empara d'abord de la dté d'Arles, qui n'avait pas voulu accéder au traité signé par Mauronte. Cette ville , attaquée à l'improviste , ne put faire aucune résistance. Les Sarrasins y dévastèrent les couvents des Saints Apôtres et de la Vierge , et y détruisirent le toQibean vénéré de saint Césaire. — Ils s'avancèrent ensuite jusqu'à la ville de Fretta , (aujourd'hui St.-Remi), qu'ils prirent après un long siège; puis franchissant la Durance , ils attaquèrent le château fort d'Avignon , dont ils s'emparèrent

> Gaïlia CMsUana, (om. lu^p. 270.

FRANCE HISTORIQUE ET MODERNE.

loaa

malgré le vîgoiife tse dëfîmae de la gainiso» fr aM)ae qu*y avait laissée Charies» Martel*

Acelie époque» Abd el Bfaleck^qnis'étab^iafgé»de mm cdlé , d'achever de dempler les montagnards desPyréné^, se laissa surprendre au milieu des moDiagDiBs f, et essuya une dé&iie telle c|ne le khalife crut devoir lui donner un successeur «

Okba , c'est le nom de réimr.qui prit la place d'Abd el Maleck » poursuivit les expéditions pcc^jetées dans la vallée duRhône ^ et fit établir des poètes fortifia dans tous les lieux susceptibles de défense.

Charles Martel alors retenu en Aquitaine» par la guerre contre Hounsl, avait laissé le soin de défendre le Dauphiné et la Bourgogne infé-

rière à ses lieutenants. Ceux-ci ne furent pas heureux dans leur résistance; car les Sarrasins, envahissant de nouveau le pays y s'emparèrent de Valence et de Lyon » où ils s'établirent et d'où ils poussaient des détachements jusque dans la Bourgogne supérieure. -^ Mauronte protégeait leurs expéditions et encourageait leurs établissements, comptant qu'il lui servirait de rempart contre les attaques des Francs.

Gkaries tfaïel narche de nooTera contre tes Samcliii. — PriMd'AyignoD.-* Siège deN&rt>OBlie. ^ Jtaftaitt&de la Serre. — Dévaslation de la SepUmanie (737 • 758).

Après s'être assuré la soumission de TAquaine Charles Martel résolut de délivrer la Gaule orientale des ennemis qui la ravageaient. Dans ce but, il écrivit à l'Italie » à Luitpand, roi des Lombards, et réclama son concours; ^ puis il envoya dans la vallée du Rhône une armée conduite par son frère le comte Childebrand; enfin ^ lui-même « il réunit une armée pour attaquer la Septimanie.

L'armée de Childebrand se mit en marche au printemps de 737; elle occupa d'abord Lyon, que la garnison arabe, trop faible pour lui résister, évacua à son approche. Ensuite descendant le Rhône elle reprit successivement toutes les villes dont les Sarrasins s'étaient emparés et arriva devant Avignon, où s'étaient retirées la plupart des bandes ennemies qui avaient fui devant elle. Avignon était alors une très-forte cité, il fallut en faire le siège. Charles Martel, comprenant combien sa possession était importante, vint se réunir à son frère, afin d'accélérer la reddition de la place. Toutefois, malgré leurs efforts, il est douteux que les Francs eussent réussi à s'en rendre maîtres, si une attaque du roi des Lombards, qui arriva par les passages des Alpes maritimes, n'eût empêché les Sarrasins de la Provence et les troupes de Mauronte, leur allié, de venir au secours de la garnison. Enfin, après un siège long et meurtrier, Avignon fut emporté d'assaut; les Francs passèrent les Sarrasins au

fil de Fée, et égorgèrent tous ceux des habitants qui avaient pris les armes en faveur de Charles. Charles mit de nouveau dans la place un garnison franque; ensuite, au lieu de faire la guerre et de marcher

sur Arles et sur Marseille , afin de reprendre ces villes et d'achever la conquête de la Provence Occidentale» il passa tout à couple Rhône^ et se dirigea ^ mardhes forcée» sur Kartxnae, peu* saut sans dûte qu'il atteindrait plus vite s^m gnnd but dé la destruction de la domination musulmaie, eu s'empaçait de 1^ cité qui en était le siège Lfiî»* cipaL

attaqués à rimproviste , les Sarrasins, tmkFmà dans Narbonne, se défendirent néanmoins ceniofeiK sèment. Charles iuvesiit la pbee» afin d'intercepter toute QommunicatioB avec le dehors , et fit drâet les machines destinées à battre les remparts. La siège commença.

Depuis la défaite d'Abd di Maleck, les chrétiens occupaient les passages des Pyrénées, et l'Espagne ne communiquait avec la Sepiimanie que par mer. Okba , averti du danger qui menaçait Narbonne , rassembla tons les vaisseaux dont il pouvait disposer , et envoya en Septimanie une armée dont il confia le commandement à Amor ibn el Ilavan , un de ses plus braves lieutenants.

Les Sarrasins débarquèrent à quelques lieues aa midi de Narbonne » et s'avancèrent aussitôt au secours de ht place ; mais Charles-Martel avait été informé de leur débarquement; il laissa une partie de ses troupes pour la garde des travaux do sfège , et avec le reste marcha à l'ennemi. La rencontre eut lieu à une lieue et demie de la ville , sur les bords (te la Berre , petite rivière qui descend de k chaîne montagneuse des Cordières , et se jette dans la lacune de Sigeau. Les Francs attaquèrent ka Sarotsins avec impétuosité. Après un combat sur lequd les historiens ne donnent point de déuil^ , mais ou l'on sait que ie chef ennemi fut tué ^ ils renBf)ûrtèrent une victoire complète. Quelques Sarrasins réussirent à se £aire jour et à gagner la ville ; mais ht nuisse de l'armée fut rejetée vers les lagunes , et essaya vainement de regagner ses vaisseaux ; les Francs^momér sur des barques, poursuivirent les vaincus et firent un grand carnage. Tous ceux qui échappèrent à leurs flèches furent noyés dans les lagunes.

Malgré cette victoire, Gliarles , découragé parte résistance ojûniâtre de la garnison , se décida i lei er le siège de Narbonne ; mais il ne voulut pas s'ékûgner de la S^ptimanie sans avoir détruit toutes les autres villes qui

pouvaient servir de poisis d'appui aux Sarrasins. 11 fit raser les fortifications d'Agde , de Béziers , et d'autres cités considérables. Maguelone , dont le port offrait un Ueft de^ retraite aux navires sarrasins, eut non ge«Ieiae&t aeamnf&

dénûi's, 800 port coyUé, mais enooieufiAdifioet dévastés 4e Ànid en conlile. — Qi^rles Martel , fit abattre les portes et 1-s remparis de Nimes ; et comme lesSairasÎDS, irexCTnpledesGjlllo-Romaiûs rt des Goths , auraient pH Iransfixiner e« forteresse le c^èbre stnptihhéllre qu'on nomme les Arina, il y fit mettre le feu. L'iaoendie toutefois ffit sans forte contre ce grand moument '.

-Gesqnéto da la PmTCMf parCbtrles-IUrM (TH).

Après ivoir dévasté la Septimanie , Charles , ao dwnpa^^ de bob frère ChHdebrand , passa de Roaveau en Provence , afin de porter les derniers coups à HanroBK , qui n'avait pas cessé d'entretenir des relations avec les HosuImaHs. Ce dic de Marseille protégeah sans scmpole ces etmemis da diristña- ■isme. Il avait oonseati à tes latssR- s'établir sbt le territoire que le vœu de ses habitants l'avait appelé il défiendre. La prise d'Avignon et les victoires sueoesaives des Francs avtrimt accm les forces des SarrasĪBS ; ptusieffrs des bandée vaiDones étaient venues chercher un refuge dans le; lieux sanva{><es de la Provence , pour y vivre de rapines et de brigandages.

La i^us forte de ces bandes s'établit à la Garde Fraynet, i one lieue et demie à l'oaest de 8t-Tropee , dans un repaire inaccessible , eotouré de rocs escarpés et d*épaïases forâta de pĪM ; mais les barbares n'eurent pas le tempe de s'y fortifier. Ghariee Hariel reprit ta vttele d'Aides, à la suite d'un oonbat oîi les Arabes mabomélans eurrat po«r anxiliaires ia cfarëtiens narseJUais , soldats de Hauronle ; il parcorsut ensuite la Provence et la délivra de tontes les bandes cnnnenses. Hauronte , forcé de fuir, se ré-Aigia en Espagne et y mourut exilé , accablé du Mépris des infidèles dont il s'était fait Pallié contre ses compatriotes et ses frères en Jésus-Cbrist.

Adater de celle époque la Gaule méridionale n'eut plus rien à redouter des armées sanrasines. Les gar> nisons que Charles avait laissées sur les

frontières de la Septimanie empêchaient les Musulmans d'en sortir pour faire des courses en Aquitaine, en Auvergne et dans la vallée du Rhône. Les divisions des Arabes des Berbères étaient devenues trop graves dans la péninsule pour que l'émir d'Andalousie, occupé sans cesse à réprimer ces partis acharnés

l'un contre l'autre, eut la possibilité de songer à recouvrer ces formidables tentatives de conquête qui avaient coûté la vie à Al Samah et à Abd Ardiman ; malheureusement sur la Méditerranée les provinces du littoral se trouvèrent exposées à un autre genre de calamités. Les Sarrasins s'habituaient pendant plusieurs siècles à y venir par mer, faire des descentes sur les points non défendus, pour enlever du butin et des captifs.

Dans le principe, leurs navires étaient montés par des renégats et par des hérétiques de toutes les religions ; mais bientôt les Musulmans s'habituaient à la vie maritime, et devinrent des pirates redoutés ; or, en prenant part à des expéditions, source de grandes richesses, ils pensaient faire un acte agréable à Dieu. > La guerre sacrée faite par mer, disait le Roran, a dix fois plus de mérite que la guerre faite par terre. > Malramet répétait : < Ceux qui, venant après moi, seront privés ; de la fièvre de combattre sous ses yeux jouiront des mêmes avantages que les guerriers moi-même en ma présence, s'ils se livrent aux expéditions maritimes. Le Hussain qui meurt en combattant sur terre éprouve l'effort d'une piqûre de fourmi ; celui qui meurt sur mer reçoit la même sensation que l'homme qui, au moment d'une soif ardente, on présente de l'eau fraîche mêlée avec du miel. ■ Cette opinion était généralement adoptée et répandue. Ibn Belradj le mozarabe faisait dire à Ayesha, femme chérie du prophète, que, < si elle tuait un homme, elle se serait rouée à la guerre maritime.

Cependant la marine des Musulmans ne se créa qu'avec une extrême lenteur ; Montez, le conquérant de l'Espagne, n'avait à sa disposition que quatre navires, et il fit de nombreuses traversées de ces navires pour transporter l'armée musulmane de la côte d'Afrique au pied du rocher salué du nom de Gibel-Tarik (Gibraltar). Houza, victorieux, comprit tout de suite la nécessité d'avoir une flotte pour maintenir les communications libres

entre la péninsule et les rivages africains ; il se hâta de faire construire des vaisseaux dans tous les ports de son gouvernement. De Barcelone à Cadix , les côtes, d'I-Espagne offrent des ports excellents. Il en était de même en Afrique , de Cénète à Tripoli.

En Espagne, il y eut bientôt un émir dirigé spécialement de la direction des Sottes, et qui portait le titre d'Émir-aima (émir de l'eau). C'est de ces mots (qui est venu sans doute du titre d'Amir.

Les auteurs arabes parlent d'une expédition envoyée par Mouza dans les îles de Sardaigne et de Corse pendant les années 710 et 712. Ces deux îles, comme la Sicile , avaient longtemps dépendu des

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

«transmise» pour qu'on ces lieux étaient un lieu de refuge commode» durent n'y rencontrer qu'une faible résistance

«Ce fut sans doute une flotte partie de la Corse qui effectua la première descente sur les rivages provençaux. Cette descente » dont la date incertaine paraît se rapprocher de l'année 739 » eut lieu aux environs d'Antibes, dans cette île de Lérins, qui renfermait un monastère alors célèbre dans toute la direction.

< Le couvent, disent d'anciennes légendes \ avait leur abbé saint Porcaille ; on y comptait » outre un grand nombre d'enfants qui venaient s'y former à la culture des lettres , cinq cents moines originaires de la Gaule, de l'Italie et des autres contrées de l'Europe. Quand les pirates approchèrent, sans tarder ils firent embarquer pour l'Italie les enfants et les moines les plus jeunes. Puis, n'ayant ni le temps ni les moyens de les conduire ailleurs, il rassembla les autres moines , et les exhorta à attendre les Sarrasins. En se résignant d'avance , pour la gloire du Christ , ils sortirent que les barbares leur réservaient , tous consentirent à rester, excepté un seul, qui se cacha dans une grotte. Les Sarrasins , arrivés dans l'île , la visitèrent dans tous les sens , espérant y trouver de grandes richesses. Mais n'y trouvant que de vils habits et des objets de peu de valeur , ils brisèrent les cordes , renversèrent les autels , détruisirent les édifices , et déchar-

gèrent leur fureur sur les moines. Ne pouvant tirer aucun parti des vieux, ils voulurent emmener les jeunes : et pour les forcer à embrasser l'islamisme, ils se livrèrent contre les vieux à tous les excès de cruauté que la violence peut suggérer ; mais leurs menaces comme leurs promesses furent inutiles : jeunes et vieux , tous restèrent fidèles à la f^d chrétienne. Alors les barbares les mirent tous à mort , excepté les quatre plus jeunes, qu'ils embarquèrent sur un navire qui, heureusement, s'arrêta sur la côte voisine, dans l'anse d'Agray , ou d'Aguay', et les quatre religieux profitèrent de l'occasion pour se sauver dans les bois , d'où , retournant dans l'Ile de Lérins , ils rétablirent le couvent, i

Les légendes parlent encore d'une descente faite à la même époque dans les environs de Marseille. Parmi les édifices sacrés qui furent livrés à la dévastation et au pillage, se trouvait un monastère de femmes, où quarante religieuses se coupèrent le nez , et se défigurèrent en se taillant le visage par de profondes incisions , afin de ne point tenter les désirs impurs des musulmans.

* Yoyei le recueil des BoUandises, — La Tête de saint Porcaire et de ses compaons est célébrée par Téglise le 12 août.

* Portus Agaihonis. ancienne Tille phocéenne , nommée ainsi Àthenopolis, est ÉMO à sept Uenet à l'est de Fr[^]os.

Les iconoclastes et les Lombards. Le pape Grégoire m implora le secours de Charles-Martel (740-741).

Chef unique des Francs et des Bourguignons , suzerain de l'Aquitaine, conquérant de la Provence, vainqueur des païens de la Germanie et des mahométans de l'Espagne , Charles-Martel était parvenu au plus haut degré de puissance et de gloire ; il semblait destiné à relever l'empire d'Occident. Les papes Grégoire II et Grégoire III , quoique n'ignorant pas les plaintes des églises de la Gaule , tournèrent successivement leurs regards vers le puissant guerrier , et implorèrent son appui, — Voilà dans quelle circonstance.

L'empereur Léon avait condamné les *hODOean* rendus aux saintes images , et fait publier un édit par lequel il était enjoint aux prêtres de retirer ces *imagifs* des églises, et de les détruire. Cet ordre exclu dans les provinces italiennes qui dépendaient encore de l'empire grec un *sdu*lèvement général. Le pape Grégoire II, consterné des changements que méditait l'empereur* , convoqua un concile où l'édit impérial fut condamné. L'empereur , irrité , envoya à l'exarque de Ravenne l'ordre d'enlever le pape, et de le faire conduire à Constantinople. Mais l'armée grecque refusa d'obéir; et Luitprand, roi des Lombards, déclara qu'il prenait le pontife sous sa protection.

Grégoire II mourut sur ces entrefaites ; il eut pour successeur un prêtre courageux, qui prit le nom de Grégoire III , et qui persista à se montrer opposé aux entreprises de l'empereur , que son *hé** *résie* avait fait surnommer *Yiamoclasie*. Toutefois » , afin de n'être pas accusé d'agir d'après une impulsion personnelle, Grégoire III convoqua un nouveau concile qui anathématisa de *rechef* le décret impérial. Léon , dont la colère s'accroissait en raison de la résistance qu'il rencontrait, envoya en Italie une flotte pour assurer l'exécution de son décret ; mais une tempête dispersa ses vaisseaux , et leur dispersion fut considérée comme un signe de la volonté divine.

Bientôt cependant des discussions graves s'élevèrent entre le pape et le roi des Lombards. Luitprand, mécontent de ce que Grégoire avait donné asile aux ducs de Spolette et de Bénévent, ses *feudauîres*, traita le pape en ennemi , fit saisir les biens que possédait l'église romaine dans l'exarchat , et envoya des troupes ravager les environs de Rome. — Grégoire III, poursuivant les desseins de son prédécesseur , méditait l'affranchissement de l'église romaine ; il avait compté sur l'appui du roi des Lombards. Voyant que ce protecteur lui manquait , il se tourna vers Charles-Martel, et sollicita ses secours. Charles , qu'un traité* d'alliance unissait à Luitprand , dont il avait éprouvé l'utile coopération dans

KÊsmeoB

tÊsm

ses «aerres de Provence » montra dé rhésiution. Le pape , afin de la faire cesser / lui envoya en 741 une ambassade solennelle.

c Les légau étaient chargés de grands présents , entre autres des dés du sépokre de Saint-Pierre , avec une partie de ses chaînes : et ils promettaient que, si on leur accordait du secours contre les Lombards , le pape seretirerait de l'obéissance de l'empereur, et donnerait le consulat de Rome, à Charles. On n'avaii jamais ouï parler en France d'une pareille Jégation venue de Rome'.» Elle eut en France un grand retentissement , et dut contribuer beaucoup à consolider le pouvoir aux mains de Charles Uartel.

Le duc des Francs , que les propositions du pape comblaient de joie, accueillit les légats avec de grands honneurs , les combla dç présents , et les renvoya en Italie, en leur promettant une favorable réponse. — En effet, Grimon, abbé de Corbie, et Sigeb^rt , moine de Saint-Denis , partirent bientôt pour Rome, afin d'annoncer au pape que le chef des Francs acceptait le traité proposé.

Maladie de Gbaito-lfarlel. — PaHiga de aai ÊUtt.

Charles Martel avait plusieurs enfants naturels et légitimes '. — De sa première femme Rothrude, de race austrasienne , étaient nés deux fils , Carloman et Pépin , et une fille, Hiltrnde ; sa seconde femme Sonnéchilde, princesse bavaroise, ne lui avait donné qu'un fils, nommé Griffon.

Peu de temps après avoir reçu les ambassadeurs romains qui venaient proposer à son ambition l'empire d'Occident , le cheiF des Francs ressentit les atteintes d'une maladie grave; et quoique, n'étant Agé que de cinquante ans , il f&t encore dans la Force de l'âge, le pressentiment d'une mort prochaine s'empara de son esprit. Avant de mourir, il voulut léguer à d'autres la puissance qu'il avait acquise au prixde tant de combats et de tant de gloire. — Il convoqua dans b maison royale de Verberie, sur les bords de l'Oise , où il se trouvait alors , une assemblée composée des grands des trois royaumes soumis à son autorité ; et là , d'une voix altérée par la maladie , il exposa les motib du partage qu'il comptait faire , non pas entre les princes de la race de Mdrovée , mais entre ses deux fils

aînés ; car il craignait de nuire k rétablissement définitif de sa famille, en laissant à son fils Griffon, né d'une étrangère, une part territoriale.

* FtMjnx , HisLeecUs. TIII* aièele. IY« article, S I.

9 En tout D'ur: quatre légiUmes et cinq iatiireb.->Panni cet dernîcn oo compte deai fillei, Gontturode et Tbeodrade, qol te fireut reltgieiaes ; et trois flii, Rémi, éréqae de Ronen, Jérôme, alilié de Solat-QoeoUo, et Bernaid, qui te maria, mait doot lea ttx>it n'<a embrattèreot la Tie reUgieute et moomreDt molliet.

Ilisi. de France. — t. iu

On fit donc deux paru de Tempire franc : l'tme, composée de l' Austrasie , de la Suevie , de la Thn* ringe et des tributaires d'outre>Rhin » échut à Gar^ ; loman ; l'autre, fermée de la Neustrie, de la Bourgogne et de la Provence , fut donnée à Pépin. Les leudes acquiescèrent à ce partage, et dans la délibération , aucime voix ne s'éleva en faveur des descendants de Gbloviz.

L'assemblée se sépara satisfaite en apparence do ce qui s'était iait. Mais peu de temps après , une révolte, sur laquelle les Chroniques ne donnent pas de détails , éclata en Bourgogne. Charles y envoya son fils Pépin, son frère Ghidebrand , et une armée nombreuse.

Tandis que l'oncle et le neveu travaillaient à apaiser la rébellion , Sonéchild , sachant que Carloman était parti pour empêcher le mécontentement de s'étendre du côté du Rhin, accourut auprès de Charles Martel, et profitant de l'abattement de son esprit, lui rappela les droits de son fils et obtint un nouveau partage. Hais Charles persista à ne pas donner à Griffon un royaume; il ne lui accorda qu'un territoire peu étendu, retranché également aux lots de Carloman et de Pépin ; et comme les grands s'étaient éloignés , cette nouvelle répartition , privée de leur consentement , ne pouvait obtenir de force politique.

Mort de Gliaiïet Martel. — S^ prétendoe damnation (741).

Peu de temps après avoir terminé cette grande affaire de lamille , Charles Martel , dont les forces étaient épuisées , mourut, dans le domaine royal de Quierzy-sur-Oise fCortstacum^ . Son règne, car on ne peut appeler autrement le temps pemlant lequel il exerça le pouvoir, avait duré vingt-cinq ans en Neustrie, et vingt-six ans en Austrasie..

On enterra Charles Martel dans la basilique de Samt-Denis, au milieu des rois, parmi lesquels ses contemporains le jugèrent , sans doute , digne de prendre pbce , car ils inscrivirent sur sa tombe , Coroiia Martellui rex : décorant ainsi son cadavre du tiure dont le grand homme vivant avait dédaigné de se parer.

CharlesMartel fut grand parmi les hérosdesa race, surtout pour avoir méprisé la ruse, arme d'une politique faible ou vulgaire. 11 ne voulut rien devoir qu'à* son courage ; il ne livra jamais une bataille qu'avec des forces moins nombreuses que celles de ses en* nemis , et pouiiant il vint à bout de les vaincre tous. Les échecs qu'il éprouva momentanément ne servirent qu'à rehausser sa gloire , en lui fournissant l'occasion de montrer avec quelle fermeté il savait supporter le mauvais sliocès , et avec quelle habi- I leté il réparait un revers.

ruiinLiEi pio^vxii'QVfc Eii mv^l^M^^^ALiri.

aBB^

Le dorgé ne lui pardoima pa» d'avoir employé le» biens ée l'^Iiee à récoiDpeDser le courage des guerriers qui avaieit.^uvé le chrisUauisme* Les injures des écrivains eodésiastiques poursaivireat » pendant plusieurs siècles , le vainqueur des Sarrasins. — un essaya de flétrir sa raëoioire , et an donna cours à une tradition ^ destinée à effraya* ceux de ses successeurs qui auraient été tentés de anivre son eiLemple ; mais le temps a foit justice de on légendes injurieuses pour k mémoire d'un héma. Charles Martel serait aujourd'hui le phis illustre de . tous ceux de sa race , si Charlemagne n'efft été son. petit-fib«

• Veid oeMe traditiOD tilSe qu'elle vem a été trammiBe par Frodoard. Noof aToni cru deioâr censerrer textuetteaBBiit le r^t de Vhislorien de

Véglise de Beims[^] afin de faire Toir la i\ r tacite des attaques dont une baine Intéressée poursuivait Charlet- Martel.--- Oo croyait si fortement A cette tradition, qu'un syflmle d'étéques assemblé à Reims , cent seize ans après la mort de Charles Martel, en faisait mention dans une lettre adressait Louis- le- Germaoique, un de s[^]s petits-fils.

« Quand Charles, dit Frodoard , eût remporté la victoire et défait ses ennemis (les Sarrasins), il chassa de son siège le pieux nigobert, son parrain , qui l'aTait tenu sur les saints footsde baptême , et doana révéché de Reims à un nommé Miloo f «impie tonsuré* qui lta?ait suivi à la guerre. Ce CSiarlea-lifartd j né du concubinage d'une esclave , comme on Ut dans les Annales dei rois francs, plus audacieux que tous sesprédécssens, donna non seulement l'évêché de Reims, mais encore beaucoup d'autres du royaume des Francs, à des laïques et à des comtes ; en sorte qu'il ôta tout pouvoir aux évêquessur les biens et les ittake» de l'église. — Mais par un juste jugement , le Seigieur fit retomber sur sa tête tous les maux qu'il avait faits aux églises de lésns-Christ ; car on lit dans les écrits des Pères , que saint Enabère , évêque d'Orléans, s'étaat mis un jour en prises , et absorbé dans la méditation des choses célestes , fut ravi dans l'autre vie; et lft, par révélation du Seigneur» vit Charles tourmenté au plus bas des enfers. Comme il en demandait la cause à Fange qui le conduisit , celui-ci répondit que , par la sentence des salais gui, au futur jugement, tiendront la balance avec le Seigneur , Charles étaU condamné aux peines éternelles , pour avoir envahi leurs biens. De retour en ce monde , saint Enchèr s*empressa de raconter ce qu'il avait vu , à saint Booface , que le saint siège avait délégué en France pour y rétablir la discipline canonique , et à Fnrad , abbé de Saint-Benis , grand aumônier du roi Pépin ; kmr domianl poor preuve de la TérKé de ce qu'il rapportait sur Charles-BIsrtel , que iTils allaient à son tombeau , ils n'y trouveraient point son corps. — En eflct, ceux-ci étant allés au lieu de la sépulture de Charles , et ayant ouvert son tombeau , il en sortit un serpent , et le tombeau ffit troQTé tout à fait vide , et noird «ommesl le fen y avait pris. »

On oubliait , en plaçant cette vision dans la bouche de saint ^uchère, qu'il aurait fallu, pour qu'elle fût vraisemblable , que l'évêque d'Orléans

eût survécu à Charles-Martel ; et d'après les Annales ecclésiastiques de Baronius, c'est au contraire Charlec- Marlec qui sarvéootà Euohère» mort en 758. — H est A remarquer d'aiUenrs que Charlea » que les évèques, dans leur lettre à Louis-le-Germanique , trouvent Jusl^ment puni commi ennemi de Véglise, avait servi la religion chrétienne non-seulement par la défitte des Sarrasins , ma)s encore par la conversion des Frisons , et avait mérité que le pape Grégoire III fit son éloge en disant: il a eonirUmé à la conversion ée plus de cent vMe âmes.

CHAPITJIE X.

PBPin BT CÂBLOIUII. — Fin o1 LA DTifASttX MÊaÛf HYCTE:!! ^ ~

Union de Cartaraan et de Mpin. --'Faite dmiOn^dè. — GtAirre contre GriCCon. ^ Hnnald refose de ceoraialti« iSaHoaMii et ré» pin. — Expédition en Aquitaine. -> Partage. — CarloBian, doc d'AQstrasie. — Pépin, niairedu palais de Ncostrfe.— Chitdeficin, roi.— Bestttmlons an dergéb— lÀpue des peuplas (ToatisMhkk^ Leur défaite. — Expédition de Pépfai en A<piûa>ne, — BimaU» sonmet. — Abdication d'IUnald en faveur de son fils Wairer. « UoIUI de cette albdleatlott. — Guerre de WiMer coutre les Um- •ins. — AMicMioftde Cariomaii. -*• jtjWntwjaiaattBn appassisto ds Griffon et de Pépin. —Griffon s'enfuit eu Germauif. •;-Eipédili<n contre les Saxohs. — trêve de Pépin avec Griffon. -^ Griffon se ffit psôctaftr duc de BufièUB. — Il ei* attaqué et Vabieu parlée pin. "*" Conduite.poiiiiqie de Pépin. — li UÎstlttie Qn^ian doc do Mans. — Griffon s'enfuit en Aquitaine. — Projets d'usuipation.— Boniface. — Négociations secrètes avec le pape.» MposOioo de aiflderieltt.-^8nBK4leMp|ia..^m de U dgUMtte «AMvi» sienne. ,

Cablosah , duc et prince d'Austrasie, abdique en 746. CoiLDBRic m, proclamé roi de ^eustrie, en 743, par Pépni^ est déposé en 752.

(De Fan 741 à l'an 752.)

Union de Carioman et de Pépin. -^ Fuite dlUlthmde. — Guerre cQotea «Griffon (Iai)*

La monarobie franque, coinposeede peu|>les nom* breux , réunis en corps de nation plutôt par la force des armes que par une longue communauté d'intérêts , avait besoin , pour sa conservation, d'être r^ie par un cbef aussi ferme que Charles-Martel. La mort de ce grand homme serait devenue le signal de troubles, pareils à ceux qui avaient désolé le pays sous les enfants de Ghiotaire et durant les lui» tes des premiers maires du palais, si k génie ëaer* gique du père ne se fût retrouvé avec plus d'aadaœ et d'activité dans les deux fils qu'il avait dioias pour être ses successeurs. r~ Carlom^ et Pépia pré» virent les embarras nombreux qui les attendaî^L Ils conyirèrent que , pour les surmonter , la plus grande union était nécessaire, et ils donnèrent sw^ le-cliamp l'exemple aussi beau que rare d'une coih corde fraternelle que rien ne devait altérer. Au liée de se presser d'effectuer le pariée consacré par rassemblée de Yerberic , ils résolurent de ne poîil se séparer tant qu'ils auraient besoin de s'aider par des conseils mutuels. Comme l'Austrasie» acooutiH mée à la domination de leur famille , leur inspirait de moindres inquiétudes , ils s'établirent en Meiisirie , afin d'être à portée de surveiller de plus près la foi incertaine des leudes et des grands de ce royaume , les prétentions ambitieuses de Griffioi , et les dîspositioDS menaçantes du duc d'Aquitaine.

Leurs premiers embarras furent susclt& par leur propre sœur Ililih-rude. Cette princesse céda

Minnu I

., uni>«s>«UBi j

rrwiKilH'de knireckGafSM , Somëehads, ni^ d'Odilfi») duo I de jkvièr-fl ; die B.'dAifp» Kcnè«&^ ment de Paris, passa l»Rbin , «l alto JAIèdreO-dii» ^'«Ue ^owa BuUerd la d4fente> npcewe de ses frères , et. «H'eUe ne tard* pas It ratdr̄t lew «i- Dcaù. . -

DtM le mteie lenps, &rif&a fiûMM ub appel à HS pvtîBaDs , «maKÛt VistentHm de reouriff aux armes, pour obtenir l'exécution de l'acte de partif^ «mcafé à GhafksMoaraïkt, par ks obieuiande StHiaécUlde. Danft-leeMAate teiBpa encore, il oëffe- <ûit pour se fjûre des aUi^ des ducs

d'AqsilaiB« et de Bvâèn , BUareUettcM cUaposès 6 entrer d«u une ligue
amtre les dei» socGesseundu duesou- ?cnin-dea Francs.

Ciri(»ua et Pépû ae devaient pia redouter les dUDces d'ut coiubat; Bé-
samoiOB, avant d'eu venir & caieextrémîté,aprêvo;ant tecMoù iUue
pourraieil pas t'en dispensw « ila cbLTchèrent à ^re consacrer leois
droits et à appuyer leurs e^orls par l'approbaiea des leudes. Us couvo-
quèrent tous ceux qui , l'annêe précédènle , avaient assisté à l'assemblée
de Vetfaerie, et ila leur denandèrui de décider si le nouveau pwtage , fait
en faveur de Griffon , devait être exéaité.

XtGféitioB, au œnlredel'^npire iran^ d'naélat qni au rait été égalcoient
iadépeodant de la Neusirie et de l'A.iiStrasie , ne pouvait être vue favora-
blement par les grands des dea& royaumes ; ils décidirent que Griffon se-
rait dépouillé , et que le premier partage, auquel ik avaient pris pact,au-
rait seuZ son effet. Cepoidant Griffon s'ëuit emparé de fdnâeurs villes.
Carloman tX Pépin, eDconraffés par c^te dédaioa , se mirent à la tête des
troupes et les lui repièrent. Griffon , poursuivi , se renferma avec sa mère
Sonnéchilde dans le cité de Laos. Carloman et Pépta investirent la |4ace
et en firent le siège. Réduit à l'extrémité , Griffon fut obligé de se ren-
dreâes frèrè8,quireuvoyèrent dans les Ardennes, habiter la fi>rteresae de
Neukhâtel, où on le garda |H-ïsonnier. Sonnéchilde, séparée de son fils,
fut reléguée dans le monastère de Ghelles.

HwnU rebM <to raUBuUnCarloiBiartPripin. — EipèA-

UoaaAviiUiMtTti).

Pendant , tandis que par sa résistance , Griffon retenait aux alen-
loars de Laos les forces de Pépiu «t de Carloman , le duc Hunald prenait
les armes cnAqnitainc;ct,décl3rantquele serment de fidélité qu'il avait
prêté à Charles Hartel éiuit annulé à ses yeux par la mort de celui qui fe
lui avait imposé, H se proclamait nidépesdant. Un de ses premiers actes
fut de faire arrêter Landfncd , abbé de Saint-Germain , que le duc des
Francs avait envoyé près de

Dés que la chute de Laon eut dissipé les inquiétudes que pouvait inspirer le parti de Griffon, les deux fils de Charles Œtard réunirent leurs forces et passèrent la Loire à Orléans. Ils battirent les Aquitains en diverses rencontres, et s'avancèrent

jusqu'à Bourges, dont ils incendièrent les faubourgs, puis, se retirant devant eux, fut poursuivi jusqu'à Loches, près de Tours, où il fut alors tué, et dont les Francs se rendirent maître malgré la résistance de la garnison. Après avoir rasé les murailles et les tours de cette forteresse, que les Romains avaient édifiée, les deux frères, dans le dessein d'obliger Hunald à se soumettre, s'avancèrent jusqu'à Vieux-Poitiers (ville autrefois considérable, et dont on voit encore les ruines au confluent du Clain et de la Vienne). Mais là, ils se trouvèrent arrêtés par les nouvelles qu'ils reçurent d'outre-Rhin, où venait d'éclater une révolte des Allemands. Cette nouvelle, encouragée par Odilon, duc des Bavarois, était le résultat d'un traité fait entre le duc d'Aquitaine et les princes tributaires de l'Aus-

Partage. ~ Cirioman, duc d'Amtrasie. — Pépin, maire du palais de Neustrie. — Clotaire II, roi (748).

Ce fut à Vieux-Poitiers que Carloman et Pépin réglèrent définitivement le partage qui avait été arrêté par l'assemblée de Verbiac. Carloman eut l'Autrasie, avec le titre de duc et prince; Pépin eut la Neustrie et la Bourgogne, avec le titre de duc du pays. Car, de sa propre volonté, et peut-être pour faciliter plus facilement l'indocilité turbulente des leudes bourguignons et allemands, il se donna un roi.

Ce roi, qu'on alla chercher dans le fond d'un monastère, et qui reçut le nom de Childéric III, est si peu connu, qu'on ignore quel fut son père. — Des auteurs disaient que le roi proclamé par Pépin était fils de Chilpéric II; d'autres le prétendaient fils de Clotaire IV. La Chronique de Fontenette, écrite dans le milieu du IX^e siècle, désigne Théodoric II; enfin, la Chronique contemporaine, écrite par le troisième continuateur de Frédégonde, appréciant la royauté du Childéric III à sa juste valeur, ne parle pas plus de ce roi, que s'il n'avait jamais existé.

Carloman éuit ai Austrasie souverain de fait et de nom. Il dkaît , en tête de ses capitulaires ou décrets : < Moi , Carloman , duc et prince da Franc* , t avec le cooseil de mei grands et de me* leudes qui > sont dans kon hotauke , etc. > Pépin possédait une puissance (!ga1e sans doute ; mais il parlait plus modestement ; il ne faisait figurer que dans la data des actes le nom du roi qui était censé régner'.

FRANCE HISTORIQUE ET MONDMENTALE

RîtUliiUoiuwide^ (7t3-1ti).

Les premiers actes des fils de Charles- Uartel furent de chercher à se concilier celte affection du ctergé qui avait manque h leur père. Carloman en donna l'exemple à Pépin. Il réussit par un moyen terme i satisfaire les intérêts des églises , en respectant les droits acquis par les leudes. — On sait qne les nécessités de la guerre avaient obligé Charles Hartel à uffecter aux récompenses militaires une grande parUe des terres données jadb aux prêtres , et qui étaient devenues pour les églises une propriété considérée comme immuable. Le clergé en demandait la restitution , tout en reconnaissant les difficnliésquecette restitution préseniait.-^Void la trau-sactionquifutadmise en TJS.dansune assemblée sntennelle , tenue au chSteau royal des Estines , en Austrasie. — On convint que les leudés, possesseurs de terres ecclésiastiques, les garderaient leur vie durant , à charge par eux de confesser qu'ils les tenaient de l'église, et de payer annuellement, pour chaque ferme, un sons d'or de redevance. (En quelques endroits mdme, les églises propriétaires des terres en partagèrent le revenu avec le détenteur liuque.) — Il fut stipulé qu'à la mort d'un honune de guerre , jouissant d'un bénéfice ecclésiastique , «e bénéfice retournerait à l'église qui en avait été dépouillée. (Toutefois, Carlmnan se réserva le droit d'en disposer de nouveau , pour un temps limité , dans le cas où il y serait contraint par les embarras de la guerre. } Enfin , on décida que tout bénéfice dont la privation réduirait une église à U pauvreté, aérait restitué sans délai.

Pépin fit pins encore que son frère ; il reprit aux lendes un grand nombre de terres, qu'il rendit immédiatement aux églises. Il se réservait,

sans doute, de trouver des moyens de dédommager ses guerriers ; mais les projets qu'il méditait peut-être déjà le poussaient à ne négliger aucun moyen de contenter le clergé. — Les leudes pouvaient bien alors aider à consommer une usurpation ; mais les prêtres avaient seuls le pouvoir de la consacrer.

Ligne dM peaplea d'Oii>i«-Rlilii- — Leur iéMtt (743).

La révolte des Alemans, qui avait obligé Carlo man et Pépin à évacuer l'Aquitaine , fut prorapt-

« Ego Kariomannut dax et pritieps Fraeonim , oam conitlio... apU-maliUD meanm... qui in repio mto iniil. •

On lit dani le préambule da capfliddre de SoImoiu , onTrage de Pépia : 1 la aaua «ecnndo CbUderid regU Fnaeonuii , ego Ptppiain, dam plnribas-noD habetur tncogaïlom quatiter nos la Dd DOmlDe... apuJ SacnioDis drilalen) rfaoêmn , Tel oondllum raoere dtererimut : qno J Ita lu Del nomfne , fecimuM. •

ment apaisée ; ■ leur dnc vaincu en plusieurs combats, repoussé jusqu'au Lech, fut obligé de se soumettre et de donner des otages.

L'année suivante (745), Odilon se mit lui-même à la tête d'une ligue (brmde contre-les Francs Kusiraeus , par les Bavares , les Saxons et les Abmans; les Frisons avaient accédé k la confédération; mais il ne se trouverait pas an rendi-

Averti du danger qui menaçait son frère , Pépo rassembla ses troupes, et accourut au-delà du Rhin. Les Francs réunis pénétrèrent dans la vallée dn D» nnbe: les confédérés les attendaient campés dmère le Lech , et occupant une po»ti« formidable, dont le front était protégé par la rivière, et dont les flaiKS étaient convertis par des marais impraticables. Odihni commandait en chef l'armée ennemie ; il avait pour lieutenants Théodoric , duc des Saxons , et Théo* bald, duc des Alemans. Confiants dans la force de leur position , et à l'abri de relranchements hérissés de palissades, les Bavares attendaient l'attaque des Francs. — Pendant quinze jours qui s'écoulèrent, tandis que les chefs austrasiens et neustriens à»chaient an

gué , pour franchir la rivière , ils provoquaient par d'injurieuses railleries les soldats de Carloman et de P[^]in. « Nous ne voulons point la 1 guerre , ajoutaient-ils ; mais l'indépendance, ^ons

> n'allons pas chercher les Francs , ce sont eux qui k viennent à nèus. Mais qu'ils nous attaquent , et ili

> verront si nous savons nous défendre. *

Les Francs supportaient avec impatience les injures des Bavaois, qu'ils ne pouvaient coDsiderer que comme de misérables révoltés; car, dejnns Théodoric , premier roi d' Austrasie , la souver»neté des rQïs Francs s'étend^{tut} avec de grandes prérogatives sur la Bavière '.

Un prêtre romain , nommé Sergius, envoyé da pape Zacharie, se trouvait alors auprès du doc de Bavière; il vint au camp des princes Francs, et il essaya de leur persuader que U guerre qu'ils fai-

' Cul ce qui réaulle clairement da litre II 3e la loi doonéi ant Bafarola, par Tfaéodorle, et reaomelde par Dagoberl I"— Le roi,daa*GertaiDe(o«aiknu,akdroll de choiilrle di>c< —Si lecbolirealecir-coaaeritdaaalaraeadeiAgilolDoeisc'Ml parce qoe lea rtdg Ik^ntt STaient accordé ce priTilégei celle raoE. — Leroi peatdëponitler deta dignité le duc qui méprise (esordrei. Ita lednritd'eiieler le DIa du dao.réTollé contre »a père. Dani ce cai , H peut conStqner let \Atiu penoDoelt dn i*ebelle; et même, il le duc n'a pat d'autre bMtier, il peal d'ipoaer de sa luccmlon. — Le roi dn Fraoea a aonl le droit de teTcr dei troupei parmi lea BaTarotii U a odtit A'j hire poiùr de mort omiqol l'oot oiïenaéi cbBo , U a le droit de cbanger te* loii et d'en donner de nooreUei.

La d^eodance oit leaBaran^i le trottralent det Fruct tat- (raileni, Aait donc ploi étroUe que celle qal réntte d'une

sbient i leur bean-frdre , ëuût nne guerre imiùe. H ma mtoe, hardiesse étonnante ponr l'époqae, aoniBier les fils de Charles-Martel de cesser aur-)echamp leurs attaques contre les Bavaois, menaçant les deux frères de la col^ de saint Pierre , et de l'abandon da dieu des chrétiens. Pépin et

Carloman se réservèrent de répondre après ta bataille, à la sommation singulière de ce prêtre si zélé pour leurs ennemis.

A ces menaces vaines se joignirent des nouvelles inquiétantes arrivées du centre de la Gaule, où Uuald Tenait de prendre les armes, et de commencer les hostilités. — Pépin comprit qu'une victoire sur les bords du Lech le mettrait en état de joindre toutes les forces de l'Austrasie à celles de la Neustrie, pour faire repentir le duc d'Aquitaine de son imprudente attaque. Au lieu de se retirer, comme Tépéaient, sans doute, les confédérés qui avaient pressé Hunald d'effectuer sa diversion, il n'en fut que plus ardent à combattre. On avait enfin découvert du gué. Dès le lendemain de la visite de Sergius; les deux frères se disposèrent à marcher à l'ennemi. Ils divisèrent leur armée en trois corps. Un des corps resta dans le camp, pour le garder au besoin; l'autre remonta vers la source du Lech, afin de passer la rivière plus facilement. Le troisième descendit vers son confluent avec le Danube, point où existait le gué qui avait été reconnu. Cette double marche se fit à la faveur de la nuit. Le Lech fut heureusement franchi. Les Neustriens et les Austrasiens, à la tête desquels s'étaient mis Pépin et Carloman, vinrent, en faisant un détour, se réunir derrière le camp des Confédérés, qui furent aussitôt attaqués avec vigueur. — Quoique surpris, les ennemis se défendirent avec courage; mais enfin les Francs pénétrèrent dans le camp et s'en emparèrent. Les trois princes alliés prirent la fuite avec leurs troupes dispersées; chacun se retira de son côté, Théobald chez les Alemans, Théodoric chez les Saxons, Odilon au fond de la Bavière, derrière l'Inn, au confluent du Danube, dont les rives escarpées étaient d'une défense facile.

Parmi les captifs livrés sur l'ennemi se trouvaient Gauzbert, l'évêque de Raismes, et Sergius, le légal du pape. On les amena devant les princes Francs; et Pépin s'adressant à Sereins, lui dit :

* Tu voulais nous tromper; mais te voilà con-

* vaincu de n'avoir été chargé d'aucun message > pour nous, ni par le saint Apôtre, ni par le sacré

* pontife. Si notre cause eût été condamnée par le

* bienheureux saint Pierre-, Dieu nous aurait-il

* aujourd'hui accordé son secours. Le succès a été ■ pour nous, comme le droit, comme la justice.

> vokmtë divine est que les Bavares restent soumis

> à la naissance des Francs. >

Pendant cinquante-deux jours , les vainqueurs parcoururent le pays dans tous les sens, le dévastant sans pitié, et cherchèrent, par une ruine complète, à mettre les Bavares hors d'état de se révolter à l'avenir. Carloman et Pépin se séparèrent ensuite. Le duc d'Anstrasie envahit la Saxe , et força Théodoric, réfugié dans la forteresse de Hochsburg , à implorer sa clémence, et à lui prêter serment de fidélité. Mais ce serment, imposé par la victoire, ne fut pas gardé longtemps. Théodoric se révolta l'année suivante, fut fait prisonnier, et relégué dans un des châteaux forts de l'Austrasie, d'où il ne sortit qu'après une captivité de trois années.

Après avoir dompté les Saxons , Carloman passa le Mein , et pénétra dans la Thuringe , dont les habitants s'enfuirent à son approche , et qu'il livra aux mêmes dévastations que la Bavière.

Eipäulku dr Pépia ea AqlnttDC. - Hniuld h wonMt (TJ9).

Pépin était revenu dans la Neustrie , afin de punir Hunald de son agression inattendue. — En 741 , dès que le duc d'Aquitaine avait su les fils de Charles Hanel occupés au-delà du Rhin , il s'était porté sur Orléans avec toutes ses forces et y avait passé la Loire. De là s'avançant rapidement sur Cliallres , il surprit cette ville qu'il livra au pillage et à la dévastation. Les Aquitains y mirent le feu , et n'y laissèrent debout ni maisons , ni monastères, ni églises ; la cathédrale même , célèbre église dédiée à la Vierge , ne fut pas épargnée. Après ces terribles représailles de la destruction de villes et de l'incendie des tautours de Bourges , Hunald revint paisiblement en Aquitaine.

Pépin ne pouvait laisser une telle conduite impunie; au printemps de l'année 748, ayant réuni à Soissons les leudes des renforts envoyés de l'Australe,

3 passa la Loire, et se préparait à pénétrer dans l'Aquîtame , lorsque le duc Hunald se présenta devant lui, implora l'oubli de ce qui s'était passé; proposa toutes les satisfactions et tous les dédommagements que Pépin poarrah exiger , el offrit de préier le serment qu'il avait refusé jusqu'alors. Le maire de Neustrie obtenant ainsi , sans combat , tout ce qu'il aurait pu demander après une victoire , consentit à recevoir le serment d'Hunald, et repassa la Loire aveclesFraccs, t étonnés, sans doute, dit un bistol'ien , de revenir d'Aquitaine , »ans butin , sans esclaves, et sans avoir rten détruit.

•

AtkdloilOD iramiild n bvenr de na Ha Wainr.— Hotlfe * i(T«).

laine, fat.ce qui le détermina à cette sououmob imprévue, si peu ea hanBOftie avec là fiené Bata« reHe et le besoin d'indépendance qu'il avait manifestés jusqa*ak>rs. Ce prejet ét»t d*abdîqner la scmveraineté en favenr de sm fils unique Vi^SS&r » et d^embrasser h vie monastique* Hanatd se décida donc à décliner la guerre, et i reconnaître IVmtorité de Pépin ; mais, comme M était encore dans la force de Page, et comme la suite de sa vie ne prouva pas qu'il eût dès lors une grande vocation pour le doltre f les historiens modernes ont attribué sa résdulion à de singnltrs calculs politiques*

c Hunald n'était pas homme à se méprendre sur sa position vis-à-vis les chefs carbvingfens desFnmc; il ne pouvait douter que le bot de ceu-ci ne fût de s'approprier l'Aquitaine, ni que les chances de la htte entre les Aquitains et les Francs ne fussent en faveur de ces derniers. 11 avait dû être vivement frappé de l'énergie avec laquelle les fils de Charles Martel avaient débuté dans leur règne; et , tout annonce qu'en se mesurant sérieusement à Pépin , il jses'âait point trouvé son égal. Dans cette position , il s* estima heureux d'avoir un fils qui lui était supérieur en toutes choses. Ce fils unique , Waïfer , était ^lors dans toute la vigueur de la jeunesse; à «ne taille et à une force de géant, il joignait un cœur intrépide , et à toute l'énergie d'un Hérovin- ^en des premiers temps , l'adresse , la souplesse et la vivacité d'un Aquitain ; aussi n'y avaii-il rien de difficile ou de grand dont tous ceux qui le connaissaient ne le crussent capable. Hunald vit en lui l'homme dont les Aquitains et la race de Charibert avaient besoin

contre Pépin et contre les Francs , et forma aussitôt le projet de le porter au gouvernement absolu de l'Aquitaine ^ »

Ce qui prouve; en effet, que la politique eut plus de part que la piété à la détermination d'Hunald , c'est qu'avant de consommer son abdication, le père de Waïfer prit des mesures cruelles pour enlever à son frère Hatton , toute espérance de conserver quelque pouvoir sur les états que lui-même allait abandonner.

Hatton était censé régner conjointement avec son frère sur la Vasconie et sur l'Aquitaine. 11 portait , comme Hunald , le titre de duc ; sa résidence était Poitiers ; tandis que son frère aîné habitait Bordeaux , ville considérée comme la capitale de l'Aquitaine , et placée entre cette province et la Vasconie. — Hunald fit crever les yeux à Ratton, et l'enferma dans une prison , d'où le malheureux ne sortit plus. Cet acte de cruauté, si peu compatible avec la vie qu'il se proposait d'embrasser , lui fut inspiré sans doute par la crainte que son frère , prince ti-

' • flkVÊmif Histoire et H Gau^t méridiotuile, etc. Tom. III.

nonde et ami da fepoft I ne voutti «^«opposer Ait3(BQii» velles tentatives que Waïfer à^m l^e pomr'i^coft. * vrer l'indépendance dç l'Aqiritaine. -r- Hatten avait trois fils y nommés Lupua, Artalgair et IOier, ^ approchaient de l'âge viril » et qui , parti^getntsam doute la haine de leur onde pour la domiMlioo franqne , ne furent peint e(H&pris dona la catastrophe* pbe de leur père.

Hunald ayant donné à Waïfer les demiew eonacib pour atteindre le grand bot, dont feapoir le dâernûnait an sacrifice de son autorité, abdiqua solennellement , et prit l'habit religieux dana le moaastère de l'Ue deRbéi où s'élevait le tombean de aon père Eudott- .

Goerm de WaOér oontie lei Sanaiiiu (Z4S).

L'abdication d'Hunald eut lieu peu de temps après le départ de Pépin; mais Waïfer, quoiqu'il fût rempli d'ambition et d'audace , avait trop de prudence pour provoquer aussitôt les Francs. — Pépin, de son côté , était préoccupé de pensées qui le forcèrent à ajourner ses desseins sur l'Aquitaine

; il laissa Waïfer s'établir en paix dans la position qu'avait occupée son père. — Waïfer voulant mettre ce temps à profit, et justifier la résolution qui l'avait rendu le seigneur unique de l'Aquitaine et de la Vasconie, essaya de se faire un nom, en attaquant les Sarrasins de la Septimanie, que les luttes des Berbers, des Arabes et des Syriens privaient momentanément de tout secours de la péninsule. Ses efforts n'eurent malheureusement pas le résultat qu'il en attendait. Il envahit le territoire de Narbonne, en 746, et pillait cette ville; mais là se bornèrent ses succès, les Sarrasins d'Espagne, étonnés de cette brusque attaque des chrétiens, firent trêve à leurs guerres civiles, et envoyèrent trois corps de troupes qui reprirent aux Aquitains les contrées envahies, et rétablirent dans toute la Septimanie la domination musulmane.

Abdication de Carloman (746-747.)

Peu de temps après l'époque où l'indépendance de l'Aquitaine avait acquis, par l'abdication d'Hunald, un défenseur plus jeune, plus actif et plus opiniâtre, la conquête franque vit alors plus audacieux et plus habile représentant obtenir, par suite d'une résolution analogue, une puissance en quelque sorte irrésistible.

Carloman, le frère aîné de Pépin, prince Jeune encore, doué d'un esprit élevé et d'un courage brillant, qui l'avait fait chérir de ses vassaux; d'une persévérance et d'une fermeté qui le faisaient craindre de ses ennemis; d'une bonté affable et d'une équité sévère, qui lui avaient donné une

8 Ks«ii}ea, H<lécMa tout X coup à descendre dans le nord à « feaetter riulorité à Pépin un frère. Ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans cette «bdicaime était que d'Austrasie. c'est qu'elle était pas une BWDt persoH-Belie; il avait des enfants, et elle se dépouillait de la souveraineté, il les en dépossédait. Sa domination soudaine avait donné lieu à de vifs débats parmi les historiens, qu'il n'eût pas surpris combien l'exercice d'une puissance «qm ne pouvait s'exercer qu'à l'aide de l'armée sans cesse renouvelée, de victoires remportées dans des guerres où les vainqueurs devaient être sans pitié, de négociations où les négociateurs prévoyant le but, ne pouvaient garder de scrupule ■■■ les voyons; 'combien une cruauté

calculée , une Aodéraion avec d'arrièreiMnsées de vengeance, mie igradoM- dont l'éclat et le luxe cMtraslaieot Aroa^meot avec la nûsère irrémédiable des das- MB popaWras, oon^nen enBn tontes ces nécessités impo9ém <a pouvoir par ta barbarie géoérale des penf^ , par la corruption avide des («octionnaires civils et jadidairefl, par l'anbitîoa effrénée des gnnds , devaient causer de dégoût à une âme profitHidémeat peatrée de kt liauie morule dn christia- Bîsae, et de la véritédes dogmes qui annoncent un Dieu jii»e ei rernuBératenr. On a donc cher^ à expHifier par des calculs politiques oe qui , dans CirloBUDi , ffit sans aucun doute l'effet d'un seaii- BMot relitpeBx.

il mt pDGeible que le fils de Charlea-Mariel aH ao^é anx avaatages que la race carlôviagienae devait tirer de sa renonciation à l'autorité suprême ; Mais H a dû comproiidre quel avantage il y avait pour le solM de \$om âme h rester étranger aux luttes nsgBinaires dont la royauté devait être le prix. Peraaadéda booeheur que la vie régulière et paisible d'un doltre offrea une époque dedécbirements et de dis- OMdea, S a dû -croire que le sacrifice qu'il imposait à eec fits , mile à l'état , était peu regrettable pour eux- inénies ; car , an lien des dangers et des soucis inséparables de la possession d'un (râne usurpé, il leur assurait, suivant l'expression d'un historien, f des joies légitimes et nn bonhenr sans périls. •

En annonçant sa détermination , et en remettant à Pépin, avecse- séints.la garde et l'éducation de ses enfants , sanà même prendre aucune mesure pour leur assurer on établissement, il loi fil oonnallre qu'il désirait quitter le territoire gallo-franc, afîD que son nom ne pùl jamais servir à exciter des méconlentements, ou ù nourrir des espérances hostiles au frère qu'il afTectionnait. Son dessein était d'aller chercher dans un monastère de l'IlaBe le repos et Poubli.

On innore si Péfûn essava â». mmhattnt n>ttp ré-

il est.certain qu'il voulut que CarkHoan couservAt l'appareil et la dignité de prince, jusqu'au moment où il édiangeraitce titrç contre eelui plus modeste que lui assignerait la religion. Le voyage de Carlontan en Italie se fit avec un faste vraiment royal. Le duc d'Australie marchai Accompagné

de ses serviteurs, précédé et suivi d'une troupe nombreuse de leudes et de guerriers. Sa renommée au monde avait été autant accrue que la vie nippontaine paraissait être entourée pour lui de [Jus de richesses et d'avantages. Il offrit au pape de magnifiques présents , et peu de jours après , sans regrets comme sans hésitation , il se fit couper la longue chevelure, signe de sa qualité royale, et il revêtit la tunique de bure, humble costume des disciples de Saint- Benoît

Carloman se consacra à Dieu, dans le courant de l'année 747. Il fit construire un monastère sur le mont Soracte . Mais cette retraite, trop voisine de la ville même lui attirait, la visite de Louis les Francs qui allaient à Rome. Ces visites troublaient ses pieuses méditations ; peut-être aussi déplaisaient-elles à sa sévérité rigide à » pape Zacharie. Le pape engagea donc le frère de Pépin à renoncer à un séjour qui pouvait lui plaire ; mais où il ne jouissait pas d'un assez profond recueillement. Carloman, montrant autant de soumission aux ordres de son chef spirituel , qu'il avait montré de courage et de talent à la tête des armées austrasiennes , se retira aussitôt dans le monastère du mont Cassin , où au lieu d'une existence religieuse, mais indépendante, il accepta la vie d'un simple moine soumis à l'autorité d'une règle sévère et aux volontés d'un abbé, maître absolu.

Rien d'allusif apparente de Grégoire et de Pépin. — Grégoire s'enfuit en Germanie (T7.)

L'abdication de Carloman rendait Pépin chef unique de la monarchie franque ; mais elle avait un danger : elle pouvait faire revivre les droits de Grégoire , droits qui , pour avoir été sacrifiés , n'en étaient pas moins incontestables suivant les idées franques , et d'après cette coutume d'un partage, consacrée par les lois et les usages mérovingiens. L'Austrasie, soudainement privée de son chef, pouvait refuser de se fondre avec la Neustrie, et réclamer pour duc le troisième fils de Charles Martel.

Pépin essaya de surmonter cette difficulté, en retenant Grégoire lui-même par les liens de la reconnaissance. 11 le tira de la forteresse de Neufchâtel ,

I appela en Lieusirie, se réconcilia puuiquemeiil avec lui , et annonça au peuple qu'A l'avenir son ft^re n'aurait plus d'antr demtnire que son pro,'>re palais.

Le peuple franc vît avec joie celle manifestalioa de tendresse fraternelle; mais Griffon ne s'y laissa pas tromper, il devina les motifs de Pëpîn. llavait la conscience de son dr<Ht. Il aurait iprétére comme sêjour la forteresse voisine de ses partisans au palais qui fen tenait éloigné. D'ailleurs , et en réalité , il n'avait fait que chanjrer de prison. Il se conduisit cependant avec assez de prudence pour ne pas éveiller les soupçons de Pépin , et il profita de la confiance qu'il lui inspirait jwur nouer des intelligeoces avec les peuples tributaires do l'Austraste.

Quand l'occasion lui parut favorable , il se déroba i la survdlance de ses gardes, et se relira sur le territoire des Saxons , dont le duc s'empressa de le reconnaître comme duc d'Austrasie. Lh, il ne larda pas à éire rey'oint par des iroupes nombreuses de leudes austrasiens.

EipéditlMOHiIreletSiiont.— TffetredePdplii nte GrirTun

Pépin Vit retendue dn danger , et se tiita d'accourir, il passa le Rhin au moment où Griffon venait d'envabirla Thuringe. Déjà les Alemaos, les Bavarois, les Prisons délibéraient pour savoir s'ils ne se réuniraient pas au jeune compétiteur de leur ennemi ; mais Pépin, craignant celle défection , avait acheté l'alliance des Vendes (on Wencdes) dont l'apparition iuaitendue mil fin à tout prq'et de nouvelles confédéral ions contre le chef des Francs. Cent mille Vendes envahirent la Saxe d'un côté; de l'autre , Pépin y pénétra avec l'armée neustrienne : le pays fui complètement dévasté. Théodoric, retranché dans la forteresse de Hochsig- Imirg, essaya vainement de se défendre ; il fut fait prisonnier ; et Pépin , qu'irritaient ses révoltes multipliées, le 6t, dit-on, mettre à mort.

L«s efforts des Francs se tournèrent ensuite contre Griffon qui , relire en Thuringe dans une position avantageuse , fit une longue et o[Hmâlre résistance. L'hivOT arriva sans qu'aucun résultat eîli été obtenu; Pépin, presse de revenir en Picusirie, consentit à accorder la paix Â son frère, on

plutôt à conclure avec lui une trêve, durant laquelle toutes les choses devaient rester dans le même état.

Griffon H GUI (vochmer duc de Bavière. — Il eut un unique et naturel par P4>;ii (TIS.)

À l'époque mourut le duc de Bavière, Othmar,

un duc, au nom de repère, qui ou n'entraînait pas Tassilo. Griffon, par sa mère Sonnehilde, était de cette race des Agilolfings, qui avait le privilège de donner des ducs aux Bavarois. Il conçut le projet hardi de se substituer à son neveu ; et son courage par ses leudes austrasiques, il le mit aussitôt à exécution. Entrant en Bavière à l'improvise, il s'empara des villes principales, fit prisonniers Tassilo et Hilthnide ; et, proclamant son origine, réclama le trône ; et c'est ainsi qu'il fut pas disposé. Les seigneurs bavarois se hâtèrent de le reconnaître.

Ce succès inespéré changeait trop la position de Griffon, pour que Pépin ne le vit d'un œil indifférent. Il se repentait d'avoir accordé à son frère un légitime, dont celui-ci avait tiré un tel avantage, et il fit d'immenses préparatifs pour recommencer la guerre, aussitôt que la saison serait favorable. Griffon, de son côté, ne négligea rien de ce qui pouvait accroître ses forces ; profitant des rivalités qui existaient entre la Bavière et Rome, il s'adressa au pape, et sollicita sa médiation. Zacharie se prêta volontiers à des démarches qui flattaient son orgueil et sa piété. Il écrivit lui-même à Pépin et aux évêques de Neustrie ; et, craignant que ses lettres ne produisissent pas tout l'effet qu'il en attendait, il fit sortir du cloître le moine Carloman, et l'envoya dans la Gaule prier Pépin de renoncer à ses desseins contre Griffon, et le conjurer de ne pas donner aux peuples encore païens de la Germanie le scandaleux spectacle d'une guerre entre deux frères chrétiens.

Pépin, n'écoutant que l'intérêt de sa puissance future, refusa de céder aux exhortations de Carloman. Dans les premiers jours de mars, il passa le Rhin avec une armée formidable. Griffon essaya de résister ; mais que pouvait le petit nombre de ses partisans contre la masse innombrable des

soldats de Pépin? Il fut d'ailleurs abandonné par les Bavaois , et bienAl
fl tomba au pouvoir de P[^]in.

Conduite politique de Pépia. ~ Il iwlitoe Grlflix) , doc di Hiu. — âdiroo
t'enruil en Aqnilaloe (748-7 19.)

Le duc des Francs usa avec modération de sa victoire. Il rétablit Tassi-
lon dans la dignilé de duc des Bavaois, en confiant le gouvernement du
pays et la tutelle du jeune prince à Hilthruide sa mère. Puis il revint lui-
même en Neustrie, suivi do Griffon vaincu.

Ceux qui redoutaient que Pépia ne se montrai cruel envers son frère
n'eurent pas longtemps à avoir cette crainte. Pépin annonça qu'il oubliait
la

ohé, Mlm Vuêage (dit É[^]anl) , SamH annexée iJoaze ountés. i

La oooduiu de Pépin , que le peuple franc trouvait démine et géoéreaae
, n'avait pas aux yea\ de Griffon le même caractère. Griffon ne pouvaU
oublier les dnnls que «m père lui avait transmis; l'éubUssemeot lurilorial
que son frère lui imposait ne lui sonbUit pas un dédommagement équi-
table de la portion des états paternds, dont une force contre laquelle il
n'avait cessé de protester l'avait dépouillé. Il préféra l'eul à la dépendance;
et, à peine arrivé nm Um» , il s'enfuit en Aquitaine , et se réfugia auprès
du duc WJéSer , qui l'aocueilli avec empreaseneat.

Projet! d'iHar[Mtkiii.—Baiiibee. — NégoettUon KcrtteUTee
lepapere[^]W-TSI).

La prodepte nodération de Pépin avait lontefois porté ses fruits.

Griffon ne cooservtit parmi les Anstrasims qu'un irop foible nombre de
partisans ponr que leur réunion pAt inquiéter le duc des Francs. Sa re-
traite volontaire en Aquitaine, auprès d'un chef eoneoii natnrd de la race
carlovingienne , lui avait aïïéaé l'affecticHi de tons les anciens lendes de
Charles Hartel , qui auraiait pn se montrer disposés il favoriser ses rêda-
mations. — Tranquille an dedans de la Gaule par l'exil volontaire de son
rival, Pépin jouissait au dehors de la même sécurité. Les peufdes ger-

maines étaient découragés par leurs défaites; Hiltbrand reconnaissant contenait les Bavarois ; il était sûr de l'alliance des Vandes , de la neutralité des Lombards et de l'amitié du Pape ; les Sarrasins d'Espagne , divisés par la guerre civile , ne s'étaient à tenter aucune grande expédition ; ceux de la Septimanie étaient réduits à l'impuissance. — Le duc des Francs pensa que l'occasion était favorable pour consommer son grand dessein .et substituer définitivement la famille de Charles Martel à la race de Clovis, en faisant disparaître le fantôme de son père qui , aux yeux du peuple, semblait encore tenir la première place.

Le prince mérovingien qu'il avait placé lui-même sur le trône était , s'il faut en croire les récits partiels des chroniques du temps, hors d'état de s'opposer à ses projets. La raison de Childéric, affaiblie par des excès prénaturés, achevait de se perdre dans les scènes d'une débauche brutale et le peuple , auqu'on avait dû connaître avec soin l'affaiblissement de ses facultés intellectuelles .le sommait d'abdiquer.

Parmi les chefs de ce clergé gallo-franc qui avait voulu être reconnu sans affectation à Pépin , se trou-

vaient, où il avait agi avec ardeur à la façon des Frisons , des Saxons , des Bavarois et des Thurioges. C'était un homme éminent et religieux qui, renonçant au nom de Winfried qu'il avait reçu en naissant , avait pris , en entrant dans les ordres sacrés, celui de Boniface, sous lequel l'église l'a canonisé.

Boniface, après avoir érigé dans la Gaule les évêchés de Freisingen , de Raasdun , d'Erfurt. de Berobourg (transféré depuis à Paderborn), de Wurzburg, d'Eichstede et de Salubourg, avait été nommé, par Pépin, évêque métropolitain de Mayence. Il avait fondé plusieurs monastères, et notamment la célèbre abbaye de Fulde, dont l'abbé fut déclaré par la suite primat de tous les abbés d'Allemagne. Le pape, en conférant à Boniface des pouvoirs très étendus , lui avait donné le titre de légat de Saint-Pierre. Le peuple, qui vénait ses vertus et sa piété, ne l'appelait pas autrement que l'apôtre de la Germanie.

Boniface jouissait d'une grande influence auprès de Pépin ; il possédait toute la confiance du pape Zacharie et un grand crédit sur toutes les églises des Gaules, dont il avait plusieurs fois présidé les conciles. Ce fut à lui que Pépin s'adressa pour pressentir l'opinion du pape sur ce qu'il désirait faire.

Boniface écrivit à Zacharie et envoya sa lettre à Roie, par l'un de ses disciples chéris, nommé Lulle : la lettre priait le pape d'écouter avec faveur les communications verbales que l'envoyé lui ferait, et d'y répondre au nom de Saint-Pierre. — Le pape, en effet, remit à Lulle une lettre où il engageait Boniface à ajouter foi à la réponse verbale que son envoyé lui ferait en son nom.

On ignore de quelle nature étaient les questions de Boniface et les réponses de Zacharie. Mais ce qui suivit peut servir à le faire deviner.

D« MNiUon de Childerte IU. — Sacre de P4p)a. — Fin de ti dy nulle méroTlniiraoe (ISL).

AnsiiAt que Lulle fut de retour de sa mission secrète, Borchard, évêque de Wurzburg, et Falrad, abbé de Saint-Denis, furent envoyés par Pépin à R(Hne, pour demander solennellement au pape Zacharie une réponse à cette question :

< Dans un état où le titre de roi dépouillé de toute

* autorité appartient à un homme, et où la royauté

> avec tout son pouvoir est dans la possession d'un

• autre, convient-il de perpétuer cette inutile sépa-

> ration? — N'est-il pas licite et plus sage de donner

> le titre à celui qui a le pouvoir. *

Le pape répondit : • 11 vaut mieux en effet que 1^

> nom de roi soit donné à celui qui a la souveraine

> nnisNance'. »

Pépin étaic awnrë d'avance des dispositioDB de Ks leades. Dès qu'il sut qae ses ambasstdears revenaient de Rome , il convoqua à Soissods une assemblée solennelle ; et li , après avoir coannuaïqiïé à loiu la réponse dn pape , il se fit proclamer roi.

Voici en quels ternies un auteur oonteinporaiD , le second continuateur de Frédégaire (qui aunoe avoir écrit sn chronique par ordre de l'illustre comte Childebrand , oncle du roi Pépin } rapporte ce mémorable évènement.

f Dans ce temps, de l'auu et du conteiUenunt de tauê UgFranct , et après avoir envoyé à Rome mie ambassade, qui rapporta l'autorisation du Saint- Sicgc apoïototique. Pépin fut élevé sur le irdae, en 76S, par le choix de toute la nai^ n franque ; les grands se soumirent à lui , et il fnt selon l'antique usage , ainsi que la reine Berthrade, consacré par lesévèques. ■

Ce fut l'évi^ que Boniface qui donna à Pépin l'onction sacrée '.

• Telle M la rêpoïue àa pape. — Dani le rMt des (lit), ndslib t la part queZBctairisaDratleial Udégradatloa du roi Childeric , dimu btihii IuitI l'opinion la plui généraleineDI adoptée, celto de Flcury , de BoHoel, de Dupin , 4e Harca , de Honletqniea , elc. Celle opiDJon l'appuie tar des «Clei qui pani<Ment conlemponlni de cet éi^ nementl. Cependant plnrria-ra «crlli modernei ont jeté deadonta mr e« point blttoriqu^.'-UDdeipliurenienarqnBbliietlceluideI.A. Guilloo , iD'ilulé : Prjiin «1 Zacharie ou preuves de la fidélité des français . elc. L'aulcur , d'après le >}ilèiDe du P. Le Caiolu {Annales errlésiastiqties des Francs) , réroque en doute la partfdpallon de Zacharie an ccurounemeal de Pépin , el * l'eipalfioa de la djon^ie méroiiii^emie, Il prétind praaTcr que ce pape an l'eil pai même etptîqud à ce injel (Méierai pente que Zscharie fil alleniire «.1 répoaie plu* d'un an) , el il atribue ft itiennc II i^ulenient l'aulodialion donnée A cette célèbre uinrjMton. — H. GuilkKi détrnit ainri l'argnoieat par lequel, *1*pparaot de l'eieuple dn pape Zacbarie, le pipe Gi^goire VII, dant sa famcuie lettre k HerouD , éféqne de Ueli , cbercbe i établir que laBoyanté esl douilemant loumiie à la Papanlé, el qu'un Pape peut dégrader polili-

quepmt na Roi. — Il o'etl pa* nécetnlre d'alUeun de nier la rdpanu de Zacharie t la de- IBande faite au nom de Pépin , pour reponner le* prèle nlfoni de Urégotre Vit d'une manière TiclorleuM, et c'eat ce qu'a fail le wn«A abbé Flenn dant loa hialoirt tccli^\$ttqiu (XI' tiéfOe, tri. IV, Ètlite i-IUUié, S i).

' On Ait communément remonter rorigine dn ttert dea roi* de France Ace ucre de Pépin.— Grégoire deToun^ en racontant le baptême de Cblo-Tii, ne parle pai, il at vrai, de l'oDOtion aieeleulnt cbrême, dont il r«l queilloa dam le rédt de frodoard {Vof. plattunl,p. 4SelJfi);m*UréTéqDe-deTonrt, ta nKODiaat le baptéma, le mariage et le ncre dq Braitébaut , parle dn laitil-thrime dont la relae d'Aoiliaiis reçut t'otutUm. En racontant le mariage de Galeawintbe avec Chilparlc, Il dit anari que la nonicBe reine de Neuilrie re^ul rmcliondu jaintdirinK. (Vof . phit baal, p. 102 et IW.)— Il nom aembleqne l'onction, qni coBallluat la cérémnnfe priadpila dn awr* de* roit.nederait ptaélre uneeboaeMNiTallet l'époqpa o6 Pépin fUaMré i SuiMoni. Tiou* erof oni plutôt que c'était on naageuidcD, retpe-dé I canae de aon ancienneté même, et que Pépin *e

TandisquePépin, salué pard'universeSes aodama-

tions , s'asseyait sur le trAne des Francs , le dernier des rois nérovi-neieiiB, dégradé et tonsuré, était couvert d'un habit de moine et relégué k Saint-Omer dans l'abbaye de .Slhiu (célèbre depuis sous le nom de Saint-fiertin) , oii il devait mourir peu d'années après.

Quelques auteurs prétendent que Childericava'i un fils, encore enfant , nommé Tbéodoric, et que ce fils dégradé et tonsuré, comme s<» père, fnt envoyé au monastère de Fonlenelle (depuis Saint-Vandrilie) où il mourut dans l'obscurité.

Cbilderic III fut le dernier des princes de la race de Chlovis , qui portèrent le titre de roi. Celle race avait occupe le trdne pendant deux cent soixantedix ans ; le nombre des rois qu'elle a donnés k la Gaule , en y comprenant ceux qui ont vécu sons l'auLorité des maires du palais , est de quarante , parmi lesquels vingt et un seulement, ayant régné enNeustrie, ont reçu des bistoiwis BiodenM»le tûre de itoii de France.

(Le titre de roi , dit avec beaucoup de sagacité H. Fiévée ' , ce titre si désiré par Pépin n'acérat pas son pouvoir ; on peut même affirmer qu'il le diunua ; car la royauté qui , sous la première race , étûl un droit attaché à la naissance , une saoesmi transmise de Cblovis conquérant à ses flescentdutt , devint élective , comme la mairie du palais , et resta de plus à ta merci dea évêques , par l'influence desquels elle valait d'être aocwdée. Le pouvoir du monarque fut d'auianl plus faible , que depuis longtemps les maires du palais , pour se faire des ptf^ tisans , avaient laissé les seigneurs changer eu propriétés personnelles tes domaines , sur lesquels reposaient la solde de l'armée , les récompenses ducs aux braves , et préparé le morcellement de la F rant», tel qu'on le vit sous le r^ime féodal. Sans doute , celte diminution du pouvoir se fit peu remarquer pendant le règne de Pepin-le Bref et celui de Charlemagne ; mais elle ne cessa de se faire sentir sons leurs faiblea successeurs , jusqu'à l'élévation de la ircnsième dynastie. >

avait beaucoup de toatm lea conaécaliMW qat pooraley lîi garantir le reapeot du peuple tnac. Le IcalaoMnt de aalnt Râai , textuellement inaêré dan* l'hixtoirr de l'iglUt d« Rrimt de Frodoard , el que l'abbé Verlot , qni a. diercbé 1 proutcr que P^n ^ul te premier de noi roli conronoét anc lea eérémoniei del'égliUe , reconnut poor antbentique , parle en tonne* nprt* de l'oDctHMi d« Cbloib afce le H<nl elirênw : • Qtm (Chloiii) baptîMTi , de aaaw Toale tnaeepi , doaoqne aepUtoMI» ■pirflo^ coniigoaf I , et per ejutdem *ancU iplritoi H«ri r^rii' maMf ttntionem ordJiuci in regem. ■ ' Btoaurm namuiiu. — Artide Pilphi.

CHAPITRE XL

«ttAHMiTlOK PoL1TKHK »B L4 GAOLI Pli5fOVI Alf tlll* SlftClir.

Trois systèmes d'iosUtoUons poUtkiies. — OrgaoisaliOD printtiTe de la nation franque. — ChanKemens opérés par les résultats de la eonqnète. —Les ArimaAs et tes Bachlmboiirgs. — Décadence des insUttUoBs libres. ^ Progrès de la putosance arbtocratfque. — Les hommes libres io-

dépendants et les leudes.— Nature des bénéfices.— Bénéfices autres que les concessions territoriales. — Des « francs ». — Ils n'augmentèrent pas la classe des hommes libres. — Divers modes d'affranchissement. — Des colons ou tributaires. Modifications apportées à leur condition. — Leur misérable situation. — Lieux d'asile fortifiés. — Châteaux forts. — Des justices seigneuriales. — Mairies existant au dixième siècle. — Des institutions monarchiques. — Modifications et caractère nouveau de la royauté française.— situation respectivement, au sixième, siècle de l'aristocratie et de la royauté.

Trois types d'institutions politiques.

Pendant les trois premiers siècles qui suivent la conquête « trois systèmes d'institutions politiques existèrent à la fois sur le territoire occupé par les Francs, et se disputèrent avec des chances diverses la prépondérance et la domination.

Ce sont :

1° Les institutions libres qui régissaient la nation à l'époque où elle se trouvait encore divisée par tribus au delà du Rhin, institutions qu'elle transporta dans la Gaule, lorsqu'elle vint s'y établir;

2° Les institutions aristocratiques dont quelques coutumes germaniques renfermaient le germe, qui se développa rapidement par l'effet des circonstances, suites de l'établissement dans un pays conquis.

3° Les institutions monarchiques qui, presque nulles en Germanie, où la royauté était élective, prirent dans la Gaule un développement d'autant plus facile que l'hérédité du trône y prévalut, et que l'autorité royale s'y développa, favorisée par les principes qu'avait proclamés la législation romaine.

< On vit exister simultanément, dit M. Guizot, trois sortes de pouvoir : celui des assemblées d'hommes libres, celui des propriétaires dans leurs domaines » celui de la royauté. Il y eut des citoyens et des vassaux et des sujets. >

Les institutions libres , étouffées par les institutions aristocratiques et par les institutions monarchiques , furent anéanties les premières. La lutte s'engagea entre les deux autres pouvoirs. Les maires du palais , chefs de l'aristocratie , opposèrent un obstacle aux progrès de la puissance royale ; mais, lorsque eux-mêmes furent en possession de la royauté, ils tournèrent leurs efforts contre l'aristocratie; et , comme on le verra dans le livre suivant, l'aristocratie, momentanément comprimée par Charlemagne , se releva sous ses faibles succès-

sears , et triompha enfin de la royauté par rétaUis* senait du régime féodal.

Orginiatioa primitive de la nation franque.

Afin de faire connaître et apprécier plus facilement les modifications et les changements qui s'introduisirent sous les princes de la race mérovingienne dans les institutions de triple nature qui existaient chez les Francs , il_ convient d'abord de jeter un coup d'oeil sur l'organisation primitive de cette nation , lorsqu'elle habitait encore la Germa** nie. *

La nation franque se composait alors de deux sortes de sociétés différentes dans leurs principes et dans leurs résultats. L'une était l'agrégation des familles en tribus , l'autre la réunion d'individus en bandes.

La tribu était une société sédentaire, formée de propriétaires voisins les uns des autres, et vivant des produits des troupeaux et du sol.

La bande était une société errante , formée de guerriers rassemblés autour d'un chef, soit pour tenter diverses expéditions successives , soit pour aller au loin chercher fortune. La bande vivait de pillage, et avait le butin pour unique revenu. L'as-' cendant du chef sur ses compagnons en était le lien principal. Elle se gouvernait par la délibération commune , et chacun^ de ses membres jouissait de l'indépendance personnelle et de Tégalité guerrière.

La tribu avait une organisation plus fixe et moins simple; son élément primitif n'était pas l'individu , mais la famille représentée par son chef. Les familles ne vivaient pas dans des habitations contiguës, leur terres

seules se touchaient. La maison du chef de famille propriétaire, du citoyen jouissant de cette qualité d'une portion de souveraineté pour les affaires de la tribu, et de la souveraineté domestique tout entière pour les affaires de sa famille était établie au milieu du domaine: il y vivait avec sa femme, ses enfants non mariés, et les serviteurs le plus spécialement attachés à son service. Les autres membres de sa famille, et tous ceux qui étaient employés à la culture de ses terres et aux soins de ses troupeaux, individus libres ou non libres, libres, colons et esclaves, avaient aussi leurs demeures placées çà et là sur la surface du domaine, qu'entouraient des haies vives d'arbustes épineux, ou des clôtures en terre, surmontées d'arbres touffus. — Cette disposition des villages germains est encore celle de la plupart des communes de la Corse, et d'un grand nombre de villages du département de la Seine-Inférieure*.

I « Tous les fermes de la Haute-Normandie sont enclavées

La réunion des chefs de famille formait rassemblée générale de la tribu que présidait le pins âgé (graf, le comte » devenu plus tard senior, le seigneur). Dans cette assemblée, résidait la souveraineté politique et religieuse pour tout ce qui touchait aux intérêts généraux de la tribu ; dans l'intérieur de son domaine » le chef de famille était souverain absolu, rendant la justice à ceux qui vivaient sous son autorité, et célébrant même pour eux toutes les cérémonies du culte domestique. — Ainsi, maintenant encore, dans quelques contrées catholiques de la Basse-Bretagne et de la Haute-Auvergne, le cultivateur » chef de famille, donne, en répétant le benedictus le signal de s'asseoir à table, et préside chaque jour aux prières du matin et du soir.— C'est de l'ancienne coutume germanique qu'est venu le proverbe encore en usage : Chacun est maître chez soi.

Le chef de famille germanique étendait son autorité patriarcale : 1^{er} sur sa famille proprement dite, c'est à-dire ses enfants et leurs familles groupés autour de lui ; 2^e sur les colons qui exploitaient ses terres, les uns libres, les autres jouissant seulement d'une demi-liberté. Ces colons, sans acquérir aucun droit de propriété sur le sol, le faisaient valoir à leur profit, moyennant une redevance fixe; 3^e enfin sur les esclaves employés au

service intérieur de sa maison, ou à la culture des terres, dont il s'était résigné l'exploitation directe.

Changements opérés par le résultat de la conquête.

Ce fut la bande guerrière, et non pas la tribu agricole, qui s'établit la première sur le territoire gallo-romain. — Décidés par l'attrait d'un établissement fixe à adopter la vie sédentaire, les membres

des oeuvres de haute futaie, d'épais rideaux de beaux arbres qui mettent les bâtiments et les écoltes à l'abri des vents et des pluies. — Cette disposition d'un établissement rural donne aux bourgs et aux villages une apparence particulière, un aspect champêtre, souffert très-pittoresque. L'autour de l'église, le pont central, quelques maisons se groupent, mais en petit nombre: c'est la demeure du seigneur; ce sont les boutiques des vendeurs de légumes, les ateliers des maréchaux-ferrants, les auberges et les bureaux du percepteur. Il est rare qu'une maison de maître soit attachée au hameau. Chacune d'elles est ordinairement isolée et placée au milieu d'une vaste cour » plantée de pommiers et entourée d'une sorte de muraille en terre, plantée d'ormes ou de hêtres fort élevés. Chaque cour a deux issues, une sur la campagne et l'autre sur la rue du village, qui la (renferme ainsi bordée de murailles de verdure. De loin, les villages offrent plutôt l'aspect d'un bois que celui d'une réunion d'habitants; sans les flèches des clochers qui dominent la cime des toits, le voyageur étranger aurait peine à les reconnaître. En été, dans les

* cantons où les villages sont voisins les uns des autres, on pourrait se croire au milieu d'une forêt. • — Fkancb rirroBESQt,

tome III. — Seine Inférieure,

de cette association errante s'efforcent de reproduire dans leurs établissements les institutions et les habitudes de leur patrie. Toutefois les guerriers, qui marchaient réunis à la suite des chefs, ne se dispersèrent qu'avec peine et avec regret.

Lorsque après la conquête on fit la distribatk» des terres allodiales (voyez phis hautliv. 1, chap.n» p. 21), tous les guerriers ne concoururent pas au partage; le nombre de ceux qui refusèrent de se séparer de leurs chefs, afin de continuer à jouir des plaisirs de la vie commune, de la chasse, des banquets, auxquels ils étaient habitués, fut considérable. Le <?Af/* s'empara donc communément de la totalité du territoire concédé à la bande, et se borna à récompenser par des présents d'armes ou de vêtements les services de ses compagnons. Cens«^ continuerait d'ailleurs à vivre auprès de Ini et à ses frais. Par cet arrangement, la situation relative de tous se trouva changée, Tégalilé disparut, et peu à peu la perte de l'égalité fut suivie de celle de l'indépendance.— Apprécient enfin les avantages qui résultaient de la possession des terres, les Francs libres cessèrent d'accepter des armes et des habits, comme un prix suffisant de leurs services guerriers; et, le temps d'obtenir des alleux étant passé, ils demandèrent des bâiê* fices (nous avons dit qu'on appelait ain» les dons de terres). Alors la nécessité de résider sur les terres bénéficiaires dispersa la bande guerrière, organisée suivant le mode germanique, sans créer pour cela la véritable tribu agricole, dont tous les nouveaux propriétaires auraient voulu rétablir l'organisation.

En supposant même que les détenteurs de bénéfices les eussent possédés comme de véritables propriétaires, ils n'auraient jamais pu reconstituer la tribu de leurs aïeux. Ils étaient trop éloignés les uns des autres pour avoir des intérêts politiques communs. En Germanie, les chefs de famille qui avaient des possessions voisines se réunissaient facilement pour traiter de leurs affaires communes, et dès lors la souveraineté de l'assemblée de la tribu était naturelle et possible. Mais les possesseurs de bénéfices disséminés sur la surface de la Gaule, et séparés par des propriétés dont les possesseurs étaient de conditions et de races différentes, ne pouvaient avoir ni des intérêts, ni des besoins pareils. La réunion en assemblée publique était pour eux d'une exécution difficile et coûteuse.

Ce fut l'isolement qui força les propriétaires d'alleux, que leur situation indépendante laissait sans appui au milieu de populations souvent hos-

tiles, à user du système de recommandation * pour se donner des protecteurs, et à convertir leurs alleux en bénéfices.

'Yoyci pi» haut^ page 57.

Hi,f,t^,,,^ ./^ W,l.k,..d

Lm AriiMM et m RaehliBboargi. — Dttaèeùtm do iullto- Uou llbni.

Nonssvtms dit que chez, les Francs l'état des ini^vidus était en rapport avec l'état des terres. A la fin du VI^e siècle, il n'existait déjà plus qu'un petit nombre de terres suodiales, et par conséquent phis qu'un petit nombre de Francs libres jouissant d'une entière indépendance. Il était donc bien difficile que des institutions libres pussent se perpétuer dans la Gaule.

On trouve, H est vrai, dans les documents de l'époque, quv, sur (es terres dont les chefs de bani^ s'étaient primitivement emparés, il existait encore, au VI^e, au VII^e et au VIII^e siècle des hommes libres, Francs d'origine, et guerriers de profession, qui vivaient aux frais du descendant de l'ancien chef de leurs ancêtres. Ces hommes libres, non propriétaires d'alleux, ni de bénéfices, sont désignés par le nom d'Arimans {Arimanni, Ilerimaimi).

Il existait aussi des hommes libres désignés par le nom de Bachimbongrs (Rachlmbtirgij. Ces hommes formaient une classe dans laquelle plusieurs auteurs allemands, H. de Savigny, et l'historien Müller entre autres, ont pu reconnaître les propriétaires d'alleux; ceux-ci auraient été de véritables citoyens indépendants comme les membres de l'ancienne tribu gennanque et souverains au même titre.

Mais les Arimaiti, sans propriétés, et les Bachimbottirgi, trop peu nombreux pour faire prévaloir leurs intérêts, ne se montraient pas empressés à se rendre à ces assemblées locales des cantons et des comtés, qui remplaçaient pour les Francs les anciennes assemblées de tribu et qui étaient les principales des institutions libres du peuple.

11 fallait souvent les y contraindre par des amendes, et l'on T<Ht qu'en diverses drconstances les rois ont porté des peines contre ceux qui négli-geaient d'assister aux assemblées. Cette négligence à user d'un droit poli-tique prouve sans doute que ces assemMées locales, présidées par le cen-tenier ou par lecomte, étaient conùdérées comme des institutions sans puissanceot sans utilité. Ledroit de convoquer les plaids locaux fut quel-quefois, pour les centeniers et les comtes, unnioyen de s'enrichir par le produit des amendes infligées aux hommes libresqui négligeaient de s'y rendre. Cetabusfui ponssé à un tel point, que CharlemagBC se vît obligé de restreindre à trois par an le nombredesplaids locaux auxquels les hommes libres de (^aque rârconscriptiondevaiait être tenus d'xsister. Ccsplaidsn'étaientpas seulement des réimions politiques; on yjugeaitaussi les

mais pins eicnoues. l^ répugnance des itacimboargs à prendre part k ces séances judiciaires obligea Cfaarlemagne à créer, sous le titre de tcabi-ni (échevins), des magistrats locaux chargés dépendre la justice, et aux-quels on fit iid devoir légal de se rendre au plaid où ils étaient appelés par le comte ou par fe centenier.

Les assemblées générales appelées Ckamp\$-de- Man sous les Mérovin-giens, et Cliamps-ile-Mm du temps des Carlovingiens, étaient devenues aussi de plus en plus rares jusqu'au moment où CharleniagneTeprit la Coutumedeles convoquer, comme nous le dirons plus loi», non pas pour donner à ses peu-, pies des institutions libres, mais pour se créer des moyens plus faciles décentralisation tt de gouvernement. Cçî assemblées furent d'ailleurs remplacées pardesconcilesoù les clercs et les laïques étaient appelés à iraiterdes affaires politiques; mais, durant la seconde période de la dynastie mérovingienne, les conciles tombèrent aussi en désuétude. Leur nombre qui, dnns le VI'siècle, avait été de cinquante-quatre, ne fut pins dans le VII" siècle que de ringt, et dans la première moitié du VIII* siècle que de sept sinlemenl.

Progrii de ti pniiMace triiioaMitique. — Le* boaunei libre* iadépenda-Dli et]« lendea.

Indiquons succinctement les causes qui créaient et fortifiaient la puissance aristocratique.

A l'époque de la conquête, les Francs qui avaient envahi la Gaule étaient tous libres de droit et de fait. Us avaient des privilèges politiques, inhérents à leur double qualité de guerriers et de citoyens. Ils se divisaient en deux classes : la classe des hommes libres indépendants, c'était alors la plus nombreuse, et celle des leudes ou antrustions, compagnons ou serviteurs du Roi; celle-ci était destinée par la suite à absorber et à dominer l'autre.

La qualité de Franc libre et indépendant était liée l'éditionnaire, mais elle laissait celui qui la possédait dans l'isolement. Le Franc libre, «n un temps de guerre et de révolution, n'avait pas assez de force individuelle pour fonder la noblesse de sa famille, il n'était pas même assuré de transmettre sa liberté à ses propres enfants.

Les leudes ou antrustions au contraire , dont la qualité était d'abord purement personnelle, formaient corps entre eux , et tendaient sans cesse à accroître leurs privilèges pour lesquels l'hérédité devint une garantie de plus. Cette classe devait constituer un jour la noblesse féodale, qui, après avoir duré trois siècles avec éclat, a donné naissance à la noblesse moderne.

X" ±\XXL^\JM^ A±X%^ M X^M.^M^%J Mié M-i X aX^\ X^ ^ XIM M^X^ M. IX MJ Mil m

nombreuse dans l'origine, elle n'avait pour s'accroître et se perpétuer d'autres moyens que l'hérédité. Les bandes de guerriers francs qui passèrent le Rhin « après rétablissement de Ghiovis dans la Gaule, et qui s'y établirent à diverses époques » n'y venaient pas en conquérants pour leur propre compte, mais comme auxiliaires en attendant que par le don de quelque bénéfice le roi les classât définitivement parmi ses leudes.

La classe des leudes s'augmentait non seulement de tous les Germains libres arrivés d'outre Rhin, mais encore de tous les Gallo-Romains de condition supérieure qui, dans un intérêt de conservation générale ou

dans l'espoir d'une protection individuelle, se rattachaient aux rois mérovingiens. Les affranchis et les esclaves mêmes que ces rois, par une confiance plus ou moins méritée, élevaient à de hauts grades militaires ou à de hautes fonctions civiles, prenaient également place parmi les leudes et les antrustions.

La possession assurée des bénéfices, et l'exercice continu de l'autorité devaient accroître, aux dépens de la prépondérance des hommes libres, l'influence et la prépondérance des leudes. Instituée d'abord pour appuyer, défendre et servir la royauté, la classe des leudes réussit à dominer et à s'en faire en quelque sorte un instrument.

Nature des bénéfices. — • Bénéfices autres que les comtés territoriaux.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué les bénéfices étaient de plusieurs sortes :

1° Révocable à la volonté du donateur, lorsque le bénéficiaire manquait de reconnaissance ou de fidélité ;

2° Temporaires ou concédés pour un temps déterminé (un an, cinq ans ou dix ans) ;

3° Fiefs ou concédés à vie ;

4° Héritaires.

Les exemples des bénéfices des trois premières classes ne sont pas rares sous le règne des rois mérovingiens. Il existe même à cette époque des exemples de bénéfices héréditaires. Tels sont ceux que le traité d'Andelot (conclu en 587 entre Gontran et Chilbert) autorisait la reine Clotilde à créer pour ses serviteurs ; mais il paraît que même jusqu'au milieu du IX^e siècle, le bénéfice héréditaire ne comportait pas l'idée de possession absolue. A chaque mutation, le nouveau bénéficiaire était obligé d'obtenir la confirmation de son bénéfice. Cette confirmation n'était sans doute qu'une simple formalité destinée à lui rappeler que sa propriété était un don de la munificence royale.

* Voyez plu haut , page 22.

Au milieu du Y11I« siècle les bénéfices héréditaires étaient très^rars, les bénéfices révocibles ou temporaires peu ncmibreux , et les bénéfices via* gers très-mulipliés.

En disant que les bénéfices héredit^res étaient rares, nous n'enten-dons parler que de ceux -dont la concession était la récompense d'an ser-vice ; car toutes les terres allodiales qui , par la recommanda* don , se transformaient en bénéfices, prenaient h forme de bénéfices héréditaires.

La recommandation n'était pas irrévocable, et celui qui s'était volontai-rement donné un proteo^ teur pouvait en changer à volonté , poarvo qu'il lui rendit tout ce qu'il en avait r(Bça.

Les terres bénéficiaires d'origine allodiale pouvaient donc redevenir des alleux.

Cependant , vers la fin de la première race , il existait déjà dans la lé-gislation une tendance à em* pécher cette inconstance des leudes. Afin d'y mettre des bornes , Charlemagne ordonna même par la suite qu'un leude qui aurait reçu la valeur d'an sol d*or de son seigneur ne pourrait le quit-ter à moins que celui-ci n'eût voulu le tuer , le frapper d'un bâlon , désho-norer sa fille ou sa feune , ou lui ravir son héritage.

On a vu qu'en diverses circonstances le reAis de rendre les leudes fugi-tifs a été une cause d'hosti* lité entre les rois de Neustrie , d' Austi^asie et de Bourgogne.

La propriété territoriale , quoiqu'elle fût le signe de la coEidiiiion des personnes , était peu prot^^ durant la période historique que nous ve-nons de parcourir. Les domaines royaux n'étaient pas même a l'abri des usurpations , et les rois n'avaient pas toujours la puissance d'en chasser les usurpateurs. Le roi lui-même , quand il était pressé par la néces* site , ne faisait aucune difficulté d'usurper les biens des églises. On conçoit combien un pareil état de choses devait multiplier les transformations d'alleux en bénéfices.

Outre les terres réparties à divers titres entre les conquérants , outre celles qui furent laissées en la possession des habitants des pays conquis , il existait dans la Gaule aux VI^e et VII^e siècles une grande quantité de terres désertes et incultes. Des hommes chassés de leurs possessions et errant pour chercher un asile, des moines qu'inspirait le désir de la solitude, venaient s'y établir et les cultiver. Mais, quand ces terres avaient pris de la valeur , il se trouvait presque toujours un voisin puissant qui les revendiquait , quelquefois pour les concéder à titre de bénéfice à ceux-mêmes qui les occupaient.

Ce fut là encore une cause de Texiensim de la propriété bénéficiaire.

Déjà au milieu du VIII^e siècle, ce qu'on appelait

bénéfice ne se bornait pas à la seule propriété. Certains offices publics, certaines chaires de cour étaient considérées comme des bénéfices qui, souvent , étaient héréditaires ou viagères. On connaît dans l'organisation du palais des rois franchises , bourgeois , visigolles , les offices de trésorier , sénéchal , d'écuyer , fauconnier , bouteiller , écbanson , chambellan, portier, etc.

Ce n'était pas seulement des fonctions publiques ou des offices auprès du prince qui étaient transformés en bénéfices ; on donnait aussi à titre bénéficiaire plusieurs sortes de privilèges ou de monopoles : tels étaient le droit de chasse dans les forêts ; de péage dans certains lieux ; l'escorte des marchands venant de certains marchés ; les loges des foires ; les places du chan^e dans les villes qui renfermaient un atelier monétaire ; les étuves ou bains publics ; les fours banaux ; en fin jusqu'aux essaims d'abeilles trouvés dans les forêts.

Nous avons dit que la classe des hommes libres ne se perpétuait que par l'hérédité, mode insuffisant pour résister à des causes noiaabrenses de dépopulation.

En effet, au VIU^e siècle même, l'affranchissement ne créait pas des hommes, libres comme s'ils l'eussent été par leur origine , et, par conséquent, n'augmentait pas la classe indépendante , qui seule aurait pu em-

pédier l'élément aristocratique (c'est-à-dire la classe des leudes) de s'accolire, de grandir et de dominer.

Les affranchis n'obtenaient, pour la plupart qu'une indépendance incomplète, et qui les laissait dans une condition aussi voisine de l'esclavage que de la liberté. On distinguait trois classes d'affranchis:

i° Les décurions (denarii) affranchis par le denier.—Dans ce cas, l'esclave, conduit par son maître, se présentait tenant dans la main un denier. Le roi lui frappait la main, et, lui faisant sauter le denier au visage, le déclarait libre. Le décurion jouissait d'une liberté égale en apparence à celle des francs, mais réellement soumise à de grandes restrictions. Ainsi il ne pouvait, ni tester son gré, ni bénéficier d'espérance, au premier, au second et au troisième degré. S'il mourait sans enfants, ses biens appartenaient au fisc; s'il périssait assassiné, le meurtrier ou le coauteur payé par le meurtrier, appartenait non à sa famille, mais au roi. S'il était assassiné, on l'affranchissait devant

se passait ainsi: L'esclave introduit dans l'église était présenté à l'évêque, en présence du clergé du peuple, par son maître qui déclarait qu'il l'affranchissait, et demandait que, selon la loi romaine, on rédigeât l'acte d'affranchissement (tabula). Le tabulaire n'était pas libre au même degré que le décurion; il lui était même interdit de se ménager les avantages de l'affranchissement par le denier, en se faisant affranchir de nouveau devant le roi. Il ne pouvait porter témoignage dans les causes où les hommes libres étaient intéressés; s'il mourait sans enfants, l'église héritait de ses biens; et, s'il était assassiné, le roi s'emparait du Wergeld.

5° Les colons (coloni) étaient affranchis sans l'intervention d'aucun magistrat ecclésiastique, par une simple charte émanée de leur maître, et dont la forme et les effets étaient très variés. Le colon qui avait obtenu de son maître la concession d'une liberté entière et absolue restait encore soumis à plusieurs restrictions légales. Il lui était interdit, comme à un vassal, d'hériter de ses parents jusqu'au troisième degré; et, s'il mourait par suite d'un meurtre, avant d'être placé sous la

protection d'un homme, libre de fait et d'origine, le Wekrgeld devait être payé au roi.

Tous les affranchis, sans exceptit», étaient soumis à l'obligation de se mettre sous la dépendance d'un patron. Le patronage du rot s'étendait sur les dinariés, celui de l'église sur les tabulaires; les ckartulanei senis avaient le droit de se choisir un protecteur.

L'affranchissement ne donnait donc pas la liberté. (En cessant d'être esclave, dit U. Guizot dans son *Essai sur l'affranchissement* du V^e ou A^e siècle, l'affranchi se trouvait, à des conditions assez dures, homme du roi, de l'église, ou de quelque autre supérieur, à moins que, par son habileté, ou par quelque heureuse chance, devenu lui-même un des propriétaires importants de sa région, il ne prit place dans cette aristocratie territoriale, qu'enfantait si péniblement le désordre universel, et entraînait, sans distinction d'origine, sans conditions légales, tous les riches, tous les puissants, tous les forts. •

La liberté limitée et restreinte, que conférait l'affranchissement, ne plaçait pas les affranchis dans une condition meilleure que celle des colons ou tributaires (trammes). Mais la condition des affranchis tendait toujours à s'améliorer; la condition des

colons diminuait du V^e siècle « touchait presque à l'esclavage.

Les colons formaient sous la domination romaine la portion principale de la population agricole. Quoique attachés à la terre, ils étaient libres : les lois des empereurs renferment de nombreuses dispositions qui prouvent avec quel soin on les distinguait, des esclaves. — Ainsi le colon servait dans les armées romaines, où l'esclave n'était point admis. Il avait le droit de contracter un mariage légal; sa femme se nommait uxor, épouse, et ses enfants avaient tous les droits de la liberté. On sait que, dans la société romaine, comme aujourd'hui encore dans quelques colonies, les esclaves ne pouvaient se marier légalement. Enfin le colon était apte à posséder quelque chose en propre, faculté refusée à l'esclave.

Ces droits prouvent sans doute que le colonat n'était pas l'esclavage, mais une condition moyenne entre l'esclavage et la liberté.

Après avoir indiqué les privilèges qui rapprochaient les colons des hommes libres , montrons les liens qui les rattachaient aux esclaves.

Les colons étaient attachés à la glèbe, *glebœinha* ^ rentes. Ils ne pouvaient quitter la terre à laquelle ils appartenaient; et, s'ils prenaient la fuite , le propriétaire avait le droit de les revendiquer , en quelque lieu qu'ils fussent , et dans quelque province qu'ils se fussent engagés, quand même ils auraient reçu les ordres sacrés* Si les colons tentaient de s'enfuir , ils étaient soumis aux mêmes châtimens corporels que les esclaves. Comme les esclaves , ils étaient privés de toute action civile contre leur patron , le propriétaire du sol , excepté dans les cas où celui-ci aurait voulu exiger d'eux une redevance plus forte que celle à laquelle ils étaient obligés, ou se serait rendu coupable d'un crime envers eux. La propriété des colons se nommait , comme celle des esclaves , *pecule* (*peculum*) , ils en jouissaient à leur gré , et la transmettaient à leur famille ; • mais ils ne pouvaient l'aliéner sans le consentement de leur patron.

Ce qui rendit pendant un certain temps la condition des colons supportable , c'est que« d'après la législation romaine, la redevance annuelle qu'ils payaient au propriétaire du sol ne devait jamais être augmentée, et que, dans aucun cas, on ne pouvait les séparer du sol auquel ils étaient attachés, ni diviser leur famille, lorsque le règlement des héritages nécessitait le partage du domaine. Les colons pouvaient ainsi jouir avec sécurité du fruit de leurs travaux , et se livrer à des améliorations avec la certitude d'en retirer les fruits.

Outre la redevance qu'ils payaient au propriétaire du sol, les colons étaient assujettis envers l'état

à une taxe personnelle ou capitation qui variait souvent , et qui, à chaque variation , pouvait être la source de grandes vexations. Néanmoins la condition des colons était encore supportable.

Après la conquête franque, cette condition empira rapidement : au lieu de propriétaires galloromains, dont l'autorité était limitée par les lois de l'état, les colons eurent des maîtres francs qui, devenus possesseurs de la terre, soit à titre d'alleux, soit à titre de bénéfices, se considéraient comme investis d'une sorte de souveraineté sur tous les individus qui exploient leur domaine. t Auparavant, dit encore M. Guizot, les colons dépendaient du propriétaire en tant que cultivateurs et attachés au sol, du gouvernement central, en tant que citoyens et incorporés dans l'état. Quand il n'y eut plus de gouvernement central, ils dépendirent du propriétaire sous tous les rapports pour leur existence tout entière...

< Pendant la domination romaine, les propriétaires qui percevaient des colons une redevance n'avaient eu sur eux aucune juridiction, aucun empire politique. La juridiction criminelle ou civile sur les colons appartenait, non au propriétaire du sol, mais à l'empereur et à ses délégués. C'étaient les gouverneurs de provinces, les juges ordinaires qui administraient aux colons la justice. Le [propriétaire n'exerçait sur eux que les droits attachés à la propriété; les droits civils, les droits de la souveraineté, ou le pouvoir politique lui étaient complètement

ment étiquetés >

Durant les premiers siècles de l'invasion, les rois francs essayèrent de maintenir les magistrats provinciaux, délégués du pouvoir central, et de rendre la justice indépendante des propriétaires locaux; mais ces magistratures royales blessaient les idées germaniques d'après lesquelles la souveraineté locale appartenait au propriétaire chef de famille. Les possesseurs d'alleux et de bénéfices résistèrent aux officiers royaux; la fusion de la souveraineté et de la propriété s'accomplit, et les propriétaires du sol devinrent les maîtres de ses habitants.

La condition des colons fut donc non-seulement altérée, mais encore aggravée par l'invasion. Elle était toujours distincte de la condition des esclaves. Les colons, comme cultivateurs, conservaient bien encore avec le propriétaire franc des rapports pareils à celles qu'ils avaient eues avec le maître gallo-romain; mais le propriétaire franc était leur souverain, ils

dépendaient de lui en toutes choses, et n'avaient contre son oppression nigrantie, ni recours ; la redevance territoriale resta fixe comme par le passé; mais l'imposition personnelle^ nommée capitation sons l'empire , et taille sous lu iiMHiar-

chie, fut désormais peigne par le propriétaire sonverain, qui U modifia et l'augatenu arbitrairement.

Unu iTuUc fortlBA . — CUleau forU.

An VU* nède, les métairies oii nviôeïit la plapartde»propriétaires francs, lendesetrachimburgs, et qui avaient eonsenré le nom romain de vii/œ, commençaiient dfjà à changer d'aspect; on lesoitourait de haies épaisses, de fossés, de remparts de terre , afin d'y Are en dëfoise centre les brusques attaques de quelques voisins peu scropnleux. - La nëcessilé de se mettre à l'abri des vidences des hommes de guerre germanis et gallo romains , qni durant les guerres des rois francs désolèrent l' Aquilaise , et qui pendant la lutte de la Neustrie et deVAnsirasie dévastèrent la Gaule septentrionale, inspira aux habitants des campagnes la pensée de se créer des refuges & l'instar de ces chefs des Francs, dont ils redonuiient la rapacité et la crnanlé. Les cultivateurs cherchant à se ménager des asiles sur les hauteurs , et dans des lieux d'accès difficile, dont ib rendirent par ceriaines fortifications l'approche plus difficile «icore.

Le poète Fortunalus parle dans ses vers d'un évfiqïie de Trêves qui , < construisit pour son troupeau un bercail tutélaire en ceignant de trenie tours une «oUine escarpée , et éleva ainsi un édifice là ou était auparavant une forêt. > — Les invasions des Sarrasins, et plus tard celles des Normands, firent apprécier l'utilité de ces lieux d'asile fortifiés, qui se multiplièrent de tous calés.

Dans le même temps, les propriétaires de bénéfices ayant à redouter à la fois les attaques d'ennemis étrangers et le soulèvement des habitants de leurs domaines , exaspérés par l'oppression, commencèrent à élever ces châteaux forts, qui devinrent au XI* et XII* siècles le séjour des grands seigneurs féodaux et de tous les hommes d'armes possesseurs de fiels.

DMjalliiNi (trigneurlale*.

L'origine des justices seigneuriales , institutions puissantes parmi les institutions aristocratiques , n'est placée, par quelques auteurs qu'à l'époque féodale ; mais il est certain que cette origine est beaucoup plus ancienne. M. Guisot semble penser qu'elle remonte au règne des premiers rois mérovingiens. «Les justices seigneuriales , dit-il, sont contemporaines des assemblées d'hommes libres et (de la) juridiction des officiers royaux. — Le propriétaire d'un grand alleu ou d'un grand bénéfice , entouré de ses vassaux qui continuaient de vivre auprès de lui , des colons et des serfs qui cultivaient ses terres, leur rendait la justice en qualité de chef

de cette petite société,- lui aussi tenait dans ces domaines une sorte de plaide où les causes étaient jugées, tant par lui seul, tant avec le concours de ses hommes libres. Les plus anciennes coutumes des rois indiquent que la juridiction des comtes et des centeniers ne s'exerçait pas dans les bénéfices des fidèles royaux ; elles enjoint aux évêques et aux hommes puissants de ne faire rendre la justice que par des juges pris sur les lieux mêmes. Enfin, presque toutes les concessions de bénéfices établissent expressément la juridiction du bénéficiaire.

Ainsi, dans chaque localité, les pouvoirs individuels , inhérents au domaine, existaient à côté des pouvoirs publics émanés de la délibération commune. Le propriétaire gouvernait et jugeait dans ses terres, aussi bien que les hommes libres dans l'assemblée de la centaine ou du comté. *

Mais les institutions libres étaient peu à peu absorbées par les institutions monarchiques , et le moment approchait où les institutions aristocratiques restant seules debout , la royauté allait se trouver aux prises avec l'aristocratie.

: HimidpaUKt uMnit m VIII* n»cle.

Aux juridictions allodiales ou seigneuriales il faut joindre, comme institutions aristocratiques, les municipales, qui existaient encore au VIII^e siècle, et dont les privilèges , émanés de l'autorité impériale , n'avaient au-

cune analogie avec les libertés démocratiques des communes , qui furent créées dans le X^e siècle.

Ce *manicipi*, que l'histoire semble avoir oubliés, étaient beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense communément. Le régime municipal romain n'avait point péri avec l'empire ; il était encore vivant et actif , particulièrement dans les cités de la Gaule méridionale, bien plus romaine que la Gaule septentrionale.

Les savantes recherches consignées dans l'histoire du droit municipal en France, par Raynouard, ont retrouvé les traces de municipalités romaines en vigueur , sans interruption du VIII^e au X^e siècle, dans un grand nombre de villes, notamment à Périgueux , à Bourges , à Marseille , à Arles , à Toulouse , à Narbonne , à Nîmes , à Orléans , à Paris , à Reims , etc. La ville d'Arles portait même le nom de *comitatus* , mais Périgueux est , de toutes les cités , celle qui a conservé le régime municipal dans sa forme la plus complète et la plus pure. Les noms des magistratures romaines n'y avaient pas même changés. Il y existait, comme au temps des empereurs , des *édiles*, des *duumvirs*, des *triumvirs* et des *quintvirs*.

Les villes-municipales de la Gaule méridionale « ont généralement conservé fort longtemps le droit d'élire leur évêque. — Les familles qui y possédaient le gouvernement de la cité, formaient ce qu'on appelait encore au XI^e siècle la noblesse sénatoriale. Cette noblesse prit rang de droit dans la noblesse féodale. — Les sénateurs de Bourges , appelés premiers primores au VII^e siècle , sont nommés *prudentes* [«-rôti homme»] en 1071 , dans une charte de Philippe I^{er} ; sont nommés *boni homines* (bons-hommes) en 1118, dans une charte de Philippe-Auguste ; et nous en avons de la cité (baronet) en 1145, dans une charte de Louis VII.

De *indivisi* d'Orléans *dirigebant*. — *Hodie* *clericus* *donatus* de Orléans Tranque.

Vers le milieu du XII^e siècle, les institutions libres avaient déjà disparu en grande partie ; la place des magistratures locales , autrefois électives, était devenue des offices royaux. Le roi nommait les centeniers et les

comtes des provioces, dont les fonctions étaient amovibles. Il nommait aussi les ducs, les pairices et les margraves ou comtes des frontières.

Tant que la Royauté conserva le droit d'iuslitiier et de révoituer les chefs de l'armée, les haais fonctionnaires aiJministraiifs cl les magistrats judiciaires, elle put lutter sans trop de désawanlagcs contre les progrès toujours croissants de l' Aristocratie,- mais déjà, vers la fin de la première race, l'amovibilité de toutes les fonctions publiques avait reçu plus d'une atteinte, et comme les détenteurs de bénéfices, les possesseurs d'offices royaux cherchaient à obttnir l'hérédité.

La Royauté franque, dont nous avons essayé d'indiquer le caractère', avait éprouvé elle-même de profondes modifications.

La Royauté franque, en Germanie, avait nue double face, un double principe; elle était militaire et judiciaire ouci«le. La royauté militaire, enercée souvent par un autre que le clief civil du pays, était élective; mats la royauté civile fut toujours hérédilaire. Après la conquête, toutes les deux se confondirent dans une hérédité commune.

En se substituant à la royauté iinpériale, msliliun symbolique, où le chef de l'étal se prétendait le représcnianl du peuple tout entier, la Royauté franque reçut un nouveau principe, le principe politiqu; dans le même temps et par suite de la conversion des Francs au christianisme, elle se fortifia par DU nouveau symbole, et s'arma du principe

• Voia ptu b»t. LIT. 1", diap. S, p. 19.

refs-éseniant de' la divinité.

A répoqueoiiletitrederoi vint rejoindre l'amorite dans la personnade Pépin, les quatre prînc^ies dai)tIafusioBaQ9Bi|M»éd«puiliLfiyofutéiQod^tlie, n'avaient p» «acope wbevé leur aouIgAaK; ie priucipadoouiMHt de la roywlé., coaquisé par le fils Cbarle^JOart^, étaÂt im principe f[wiwn^ue, le prindpe militains. Le roi n'était qB.'un chef de guerre aux yeux de» laides, qui le.ylwtientsur le trône et juraicAt de le.défeDdre4t dele servir.

Pépia «asaya , oonme enava. d'y ^jpuiier lecaraotèrerelegiëw ; et, co-pime os le verra, bientôt, Charl«auigBe«alrfl[H-it de r^oirede la royauté .busqué un symbole pobtiquit , en c^ceaot lui-oiême ce nwg defi^éseo-laut. de l'eut, qu-'occupaieviles eiHfiereursromaini'. . .

^IniliM MV««Uw, m TJtL* iitele,,d« VÂôiiomUt «I delà hoT/myé.

M. Guizot, résumant dans son Ettai sur ta însiûtut'ions Po/i/i^uc* * une pariiie de la lutte des iroîs pouvoirs qui cliieiN-haïent à s'emparer de la domina- ' tion sur la Gaule franque, a établi avec une science profonde et une sagacité remarquable leur situation rcspeciïve au milieu du VIII" siècle.

(Dès l'origine de la conquête ,ditle célèbre professeur, coexistaient et marchaienl parallèlement les trois systèmes d'instilutions ou [lutât les trois tendances politiques dont le mélange et la lutte devaient décider de la destinée des peuples. Ainà Tautorité et la juridiction appanenaient simultanément aux assemblées dliommcs libres, au\ grands propriétaires el aux dc-légués du roi ; ainsi le principe de la délibération commune , celui de la subordination d'homme à homme, et celui de l'unité du pouvoir central paraissaient et agissaient côte à cAte danschaque localité.

< Il est impossible de suivre de près, dans l'épouvantalile désordre qui régna sous les Mérovingiens, les vicissitudes de ces trois systèmes. A peine parvient-os à tes démêler dans les insthmioas cenlraks où elles sont nécesnirement phis appareulea. Les institutions locales disparalBs^it, pour ainsi dire , au mdieu de la confusion et delà violeace qui possédaient seules le pays. Que poav*it être l'aulsrlilé des assemblées d'hommes Idïres ou des ofBeierft ro^-^Qx dans leursdiuricU, et cdle des propriéiure» dans leurs domaines, quand la pn^iété, la libvté

• H. GnioT. Hiit. â« !■ dTinnfloD en Vnaet, etc. T. IT.

«OIMiliR-râai totiat it (M MiNMlMH p^UiiM* <■ Frmn mm U* JUR-winfia* itlts CarloviHfimt, du T* u X* iUcit, al IsËirà dju* ka Enoit nr l'hittoire de fWmrt de M. Gaiwi; I vol. bi-8*.

61 les nobles étaient. Ils allaient en robe «aux institutions^{^^} mi ha-
sards de la force? qu'on dit .r[^] MUat\$ généraux » faciles à persuader, et
l'alignement était entrevoir.

. Les Le système des institutions libres alla déclinant. Le jour. Les
plaids locaux, furent presque d'arts. Parmi les hommes qui auraient du s'y
rendre les uns, devenus riches et forts par eux-mêmes ne songeaient
qu'à s'affermir dans leurs domaines et ne s'inquiétaient plus de commu-
nauté dit ils n'avaient plus besoin; les autres; ne trouvant dans ces as-
semblées aucune protection efficace, cherchaient ailleurs quelques garan-
ties à ce qu'ils pouvaient conserver de liberté.

.< Les institutions monarchiques furent quelque temps en progrès;
mais ces progrès faits d'abord aux dépens des institutions libres, les
furent bientôt aux dépens de la royauté. Les ducs, les comtes les cen-
teniers ne s'occupèrent qu'à se faire des domaines et à faire perdre à leur
autorité son caractère de délégation. Ils convoquaient les plaids; mais
dans l'unique vue de multiplier les occasions de composition et
d'amende dont il leur revenait une part. Ils se prévalaient du nom du roi
» mais pour exploiter à leur profit la force qu'ils en tiraient. Les essais
du système monarchique n'aboutirent qu'à fournir aux magistrats locaux
de nouveaux moyens de s'enrichir et de se rendre indépendants.

c Le système aristocratique fut donc le seul qui gagnât vraiment du ter-
rain. Mais au milieu du XII^e siècle il n'avait encore acquis aucune
régularité au dedans » aucune stabilité au dehors. Toute organisation
lui manquait les relations des propriétaires libres » soit entre eux » soit
avec les habitants de leurs domaines » n'étaient régies par aucun prin-
cipe convenu » ni soumises à aucune forme déterminée. La force seule
présidait. Nulle juridiction n'était assez sûre pour devenir légale, nulle
coutume assez respectée pour se convertir en institution. Il y avait guerre
continue entre les forts » oppression continue et déréglée des forts sur
les faibles. On ne rencontrait dans les associations locales ni plus de régu-
larité » ni plus de fixité que dans la société générale. La dissolution et le
désordre n'étaient pas moindres dans chaque comté que dans l'État.

c Telle était la France à l'avènement de la seconde race : la coexistence et la lutte des trois systèmes d'institutions n'y avaient pas eu d'autre résultat. C'est de ce chaos que Charlemagne fit, pour un moment » une monarchie. >

'' (iôAt^itRE xn.

«ibiOK» ST GUWB. — loisunon* — liinâtiTiiu.

Institutiona religieuses, plates sociales que politiques. — Unité de nossement catholique. ^ Influence bien différente des empires d'Orient et de l'Occident européen. -- Les «dionapelfBs.

— Organisation de l'Eglise gallo-franque. — Les chanoines, les curés de paroisses, etc. — Décadence du pouvoir des métropolitains* -> Lutte des évêques contre les évêques. — Organisation ^mtive des moines. — Ils ne font pas partie du clergé. — Établissement de l'institut monastique en Occident. — Les moines sont mal reçus d'abord. -^ Les reds et les stylites. — Règle de saint Benoît. ^ Évolution dans l'institut monastique. — Les moines deviennent membres du clergé. — Ils perdent leur indépendance. — Leurs luttes contre les évêques. — Effets des lois romaines et germaniques sur la société gallo-romaine. — Des lois germaniques du VIII^e siècle. — Le Wehrgeld, les Conjurations, etc. — Influence de la loi romaine sur la civilisation des Barbares. — Initiation et enseignement. — Écoles ecclésiastiques. — Extinction de la Université profane -^ Université sacrée. — Des sermons et des sermonaires. — Éloquence des missionnaires. — Des légendes.

— Leur nombre et leur juste popularité. — Exemples divers. <— Des historiens et des chroniqueurs. — Grégoire de Tours et Prédicateur. ^ Des poètes. — Saint Avitus et Fortunat.

Instaution religieuses ^vMbi sociales quapolitiques.

Ce n'est pas sans dessein qu'en traitant de l'organisation politique du peuple franc nous avons passé le clergé sous silence, les institutions religieuses ne peuvent dans les temps de barbarie rester étrangères à la marche des gouvernements et au développement des institutions qui fi-

nissent par dominer la société. Mais avant tout» dans un état qui n'est pas théocratique, la religion est un pouvoir social et plus elle se sépare de l'action du pouvoir politique» plus son caractère immuable et divin acquiert d'influence sur la société et d'autorité sur les mœurs.

Dans le récit des événements qui ont marqué les règnes des rois mérovingiens, nous n'avons jamais négligé d'indiquer quelle part y a pris le clergé ; mais cette part fut souvent forcée» et alors même la religion n'obtint du respect que pour ce qu'elle renfermait d'étranger aux combinaisons brutales et ambitieuses qui pendant plusieurs siècles servirent de règle au gouvernement.

C'était donc dans le chapitre des mœurs» et non dans celui des institutions politiques» que nous devions indiquer les révolutions successives de l'organisation religieuse de la Gaule franque.

Unité de l'Église catholique.

Au moment où l'unité politique des peuples dont la réunion composait l'empire romain disparaissait par suite de l'invasion ; en présence de ces nations barbares qui adoptaient pour principe de leurs institutions sociales l'inégalité des conditions dans la même race» et

AVO

1. L'Église catholique, malgré la diversité des races et des conditions.— En admettant un seul Dieu, juste, tout-puissant, étranger aux passions humaines, la religion chrétienne plaçait ce Dieu unique dans une sphère si élevée, que tous les hommes, quelles que fussent la grandeur de leur fortune ou la bassesse de leur origine, devaient être à ses yeux également faibles, également petits. Le clergé chrétien travaillait à détruire les inégalités sociales, en procla-

mant que tous les hommes sont égaux devant Dieu; de même qu'un jour il devait tenter de faire disparaître les haines nationales qu'entretient le préjugé de la diversité des races, en annonçant que tous les hommes qui peuplent la terre sont frères en Jésus-Christ, et enfants d'une même famille, étant issus du même père et de la même mère.

Ces principes, qui font une vertu de la charité, et recommandent l'hospitalité, une de ses conséquences; qui abaissent les rangs sociaux, mais pour les placer tous également sous le niveau de la justice divine, devaient être adoptés par des peuples que la civilisation corrompue de l'Empire n'avait encore ni souillés ni dégradés. Les prêtres chrétiens trouvèrent dans les conquérants barbares, d'utiles appuis; et ceux-ci, dans le principe, eurent aussi à se féliciter de pouvoir appuyer leurs actes sur l'autorité et la consécration du clergé.

Influence différente des empereurs d'Orient et des rois d'Occident sur l'Église.

En Orient, où la religion chrétienne se développa d'abord, et où la ferveur religieuse était plus vive et plus sujette à de nombreuses aberrations, les discussions religieuses furent, pendant plusieurs siècles, les principales discussions politiques. Forcés d'y prendre part, les empereurs étaient, dit un historien, théologiens comme les évêques. Ils étaient nourris dans la théologie. Ils avaient pour ces problèmes et pour ces querelles des opinions personnelles et arrêtées. Justinien et Héraclius s'engagèrent volontairement et pour leur propre compte, à la poursuite de l'hérésie ^ >

Les rois francs et goths, au contraire, à moins qu'un grand motif d'intérêt politique ne les y poussât, ne cherchaient jamais à troubler l'exercice d'un culte, ni à porter atteinte aux convictions religieuses, c Nous ne pouvons commander la religion, disait

' H. Goizot. Hist. de la civilisation, etc. — C'est à M. Guizot, dont, sans quelques modifications peu importantes, nous nous sommes appropriés et adopté le système, qu'appartiennent en grande partie les idées que «mis exposons dans ce chapitre et dans le chapitre précédent.

» Théodoric, roi des Ostrogoths ; personne ne peut

» être forcé à croire malgré lui Puisque la divi-

» nité souffre diverses religions, écrivait un autre » roi goth, nous n'osons en prescrire une seule. Nous » avons lu dans l'Écriture, qu'il faut sacrifier à Dieu » volontairement et non par la contrainte d'un maf-

> tre. Celui qui tente de faire autrement, s'op|K»e

> aux ordres divins \ >

Cette indifférence des rois francs pour la religion les rendait tolérants, tandis que la ferveur religieuse des empereurs poussait ceux-ci à l'intolérance. Les empereurs d'Orient avaient, sur la société religieusement constituée de leurs peuples, une action active, continue et despotique. Les évêques étaient placés sous leur dépendance immédiate; et ils diernaient tous les moyens d'accroître la puissance de ces évêques, sachant qu'ainsi ils auraient eux-mêmes une puissance plus grande.

Les rois francs, laissant de côté tous les détails du dogme, ne s'occupaient qu'à assurer, par des moyens politiques, leur prépondérance sur l'Église. Aussi, au VIII^e siècle, s'attribuaient-ils le droit, sinon de nommer les évêques, du moins de confirmer leur nomination ; et ils obtenaient ainsi, comme rois, une influence que les empereurs n'avaient souvent que comme chefs de la religion.

Les archiepiscopaux.

Afin de régulariser cette action du pouvoir royal sur le haut clergé, le prêtre-chef de la chapelle du roi était considéré comme le chef du clergé du royaume. Il portait le titre d'apocristaire & d'archiepiscopus capellanus regiorum, — L'archiepiscopus, chargé d'abord seulement de l'exercice du culte dans l'intérieur du palais, avait fini par devenir une espèce de ministre des affaires ecclésiastiques de tout le royaume. Toutefois il convient de dire que cette charge, dont l'influence se fit peu à peu sentir sous les derniers rois mérovingiens, n'acquiesça que sous Charlemagne,

Plusieurs historiens pensent qu'elle dut servir plutôt le pouvoir de l'Église auprès du roi, que le pouvoir du roi auprès de l'Église.

Organisation de l'Eglise gallo-lyonnaise.

L'organisation de l'Église gallo-franque, du VI^e au VIII^e siècle, peut donner lieu à plusieurs observations intéressantes.

Malgré la participation du peuple à la nomination de ceux qui étaient chargés de diverses fonctions religieuses, l'exercice du culte était resté en possession du clergé proprement dit. La société religieuse

' Gassiodore. *Historia Gothorum* ; Ut. II, ep. 27 ; lib. I « ep. 26.

'mm

l.. \Vi!l MoiiiiimcnU de ChArl.-iifniVn

Ey_ ^ K ^Y ^ TV ,2^

iLvzIrë^HR.pJia'g'v 2"

/ rA,,i/.r.a'f,:r dt l-&ir/.-m,,y».-

était soumise à la hiérarchie ecclésiastique ; et, dans le sein du clergé, les évêques avaient le pouvoir dominant. Cette domination de l'épiscopat eût toutefois été aidée par l'intervention des simples clercs dans l'élection des évêques, ainsi que par l'action des conciles, source de liberté pour l'église, bien que généralement les évêques y fussent seuls admis.

La hiérarchie ecclésiastique des clercs existait au milieu de la société religieuse, composée de la réunion de tous les fidèles ; mais plusieurs faits successifs donnaient aux laïques de l'influence à défaut de pouvoir.

Ainsi, et par suite des révolutions politiques, la tonsure, qui, dans le principe de l'Église, était considérée comme l'ordre majeur (*omnium in primis*), ne fut plus regardée que comme le signe de l'ordre, *tignum ordinis**, et même, dans certains cas, comme un signe de destination aux ordres sacrés, *signum designationis ad ordinem*. Dès lors beaucoup d'hommes, entraînés par l'espérance des bénéfices, se firent tonsurer,

sans entrer dans les ordres sacrés , et devinrent clercs, sans pour cela être ecclésiastiques.

Danaleipôme temps, une condescendance des évoques permettait l'établissement de chapelains dans les maistms particulières , et favorisait ainsi la création d'un clergé étranger aux idées ecclésiastiques , et qui, vivant avec les laïques, devait se montrer disposé à partager leuiy mœurs , et i appuyer leurs intérêts*.

Les guerres multipliées , les difficultés du temps, forcèrent aussi les évêques à placer tes droits de l'É-

I < A memire que l'ritat >ociil prenait un peu de Diitd , l'ia- IrodntMil parmi te* graadipropri^iairei.ilaiMhiaunpagiKt et tatme dan» lesvillei , l'ougs diiuliloer diei eiu , dtai lint^rtcur de leur maiiOD, oDOraloIra, onc chapelle, et d'Bimr DD préire pour la denervir. Cei ctiapelaime deyinrcol Inealût, pour Ici «f^n», le lujetd'iaieTiieiotlicUde.Iliritsleijt placés toua la d^peadaace de leur patron laïque, t>feD plM qoeMMs celte de l'éreque loirin j il* dmaieot participer i l'eipiil de II ■naUoD oii il> titilenli et le tëparer ptiu ou muiru de l'ÉglM. C'était d'aillfuri , pour lei laïque* pulntuti , un moyen de ae urociirer Iri Kcuun de la religion , et d'an remplir tei de-Toln •ans dt^peudre abaalunient de l'ÉTéqu« du diocèse. Auui Toil-on les coacilci de nette ^poque mnieiller nec toin oe clergé enrégimecDld , dind-niiué dini la iodéld laïque , et dont ili i bient craiodre [aoldl la lenilude , t^nlâl l'indépendance.... . L'iaatiialioadracbapelaiiu tendait en efccl A fortnemn petit clergé, malna élfroftemnil nui au corpi de l'Égliie, plui np-proiM àf lali|uea, plu* diapoid t pirtaser leun maan, a taire canae commnM aree te litale el le peuple. AukI le* 4tèqnM ne ceuTent-ili de nuTcillir et de réprimer aUratitement tes ctiapelaïiii'- II> ne parviurenl cepeodaDl point I lei détmirr, lia n'osir^nt pat le tenter i le déeéveloppement du régime Modal donna tnétne plni lard t celte imlItatloD mie flillé qui loi «rail guoqué d'«l>ord i «ce fut encore là une de* volea par Ifaqndlet Ifl lalqoea rewaiirent , dan* le goaTememeat de la aociété rdl-

glise sous la protection de quelques laïques , auxqueb on donna les noms d'aïU/ocaitu et de vkedonamu, appellation latine dont lesmodeme-

soniextrail. lenomde'nit/aïne.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, le clo'gé comprenait deux sortes d'ordres : les ordres mineut^ , c'est-à-Jire les acolytes, les porlid, Ifs exorcisies , et les lecteurs ; et les ordres majeurs , c'estfl-dire les diacres, les «oui-diac; ck , et les^irflrei. C'était parmi les prêtres que l'on choisissait les évêtjueif et comme , dans les premiers temps , les chrétiens vivaient rénnis dans les villes , l'évêque élut le premier magistratde la cité.

Lei choréf jqn«i , tet curé* de piroiHe , etc.

Quand le christianisme se répand it dans les campagnes , l'évêque de la cité cessa de suffire aux besoins du troupeau spirituel. Alors parurent , avec le titre de chorévêqtiei , des évêques ambulants , epitcopi vagi, considérés tanliüt ounme les délégués, tantôt comme le» égaux des évêqucs de diocèse, et que ceux-ci réussirent néanmoins à dominer.

Les cliorévêquesS furent supprimés, et, à leurdé> faut , on donna'aux chrétiens des campagnes des curé» chefc deporoiïie, sorte d'agglomération chrétienne qui , i finalar des diocèses, réunissait tous les fidèles habitant dans les campagnes. L'organisation des paroisses cessa à son tour d'éu-e suffisante. On réunit plusieurs paroisses en une seule association qui prit le nom de chapitre rural , et à la tête de laquelle fut mi4 un arclU-prêtre ; enfin plusieurs chapitres ruraïlx réunis formèrent un district dont l'administration fut confiée à un archidiaacre subordonné à l'évêque diocésain.

Décadence dn pouToir de* métropoUaln*.

Les évêques diocésains étaient soumis , dans le principe, aux évêques métixjpolitains; mais, favorisés par l'évêque de Borne , qui cherchait à donner à la Papauté l'aulorité suprême sur l'église; et , préférant un chef étranger et éloigné à un supérieur trop voisin , les évêques cherclièrent à se soustraire progressivement à la suprématie du métropolilaio , et finirent par s'en débarrasser.

L'aulorité des conciles nationaux, qui avait été admise sans difficulté par le clergé franc, alla en déclinant peu à peu , en même temps que l'au-

torité des métropoliains. Le nombre des assemblées ecclésiastiques diminuait progressivement, chaque évêque se considérant par la chute du métropolitain comme le chef principal de son diocèse, et n'ayant en conséquence aucun besoin de recourir à un synode, à décider des affaires, ou à établir des régle-

ments de prières pour les évêques.

Mais cet isolement des évêques diminuait les forces du clergé, et facilitait les tentatives que firent les rois pour disposer des évêchés. Les évêques, nommés par les rois, et étrangers à l'ordre ecclésiastique, devinrent de plus en plus nombreux; et comme ces hommes, précipitamment introduits dans les ordres, appartenaient rarement aux diocèses qu'ils étaient appelés à régir, ils perdirent leur influence sur leur clergé, avec lequel ils eurent des luttes fréquentes à soutenir.

Les prêtres de paroisse, les clercs inférieurs supportant impatiemment la volonté arbitraire de leurs évêques, qu'ils qualifiaient de tyrannie, se liguèrent entre eux pour résister et formaient, dit M. Guizot, contre leurs supérieurs ecclésiastiques, des conjurations semblables à ces communi-
Bres qui formèrent plus tard les bourgeois des villes contre leurs seigneurs.

»

Dans ces conjurations entrèrent fréquemment des laïques, et les conciles furent obligés de rendre des canons contre les clercs qui s'élevaient contre leur évêque, au moyen des puissants du siècle. Mais la conduite des évêques était quelquefois si arbitraire, que d'autres évêques, également réunis en concile, étaient forcés de faire des règlements pour donner quelque satisfaction aux plaintes légitimes, qui leur étaient adressées de tous côtés. — Cependant, dit l'historien que nous avons déjà cité, la résistance contre l'oppression échoua, le remède fut inefficace, le despotisme épiscopal continua à se déployer. Aussi au commencement du XVIII^e siècle, l'Église était-elle tombée dans un désordre presque égal à celui de la société civile. Sans supérieurs et sans inférieurs à redouter, dégagés de la surveillance des métropolitains comme dans les conciles, et de l'influence des prêtres, une foule d'évêques se livrait aux plus scandaleux ex-

cès. Maîtres des richesses toujours croissantes de l'Église , rangés au nombre des grands propriétaires , ils en adoptaient les intérêts et les mœurs , et ils abandonnaient la carrière ecclésiastique pour mener la vie laïque. Us avaient des chiens , des faucons de chasse. Us marchaient entourés de serviteurs armés, ils allaient eux-mêmes à la guerre; bien plus, ils faisaient contre leurs voisins des expéditions de violence et de brigandage. Une crise était inévitable , tout préparait , tout proclamait la nécessité d'une réforme, i Cette réforme fut tentée , en effet , peu à près l'avènementdes Carlovingiens, par la puissance civile ; mais l'Église elle-même en contenait le germe : à côté du clergé séculier s'était dévefoppé un autre or^ dre , le clergé régulier ; réglé par d'autres principes,

animé d'un autre esprit , et qui semblait destiné à prévenir cette dissolution dont l'église -était flienacée.

Orgaointion primiiiiTe des moines. — Ils ne iiont pas pailM

dudergé.

Les moines, qui forment ai\jourd'hui une classe ecclésiastique connue sous le noion de clergé régulier, n'étaient dans l'origine que de simples laïques, réunis sans doute par une croyance religieuse dans un sentiment et un dessein religieux, mais étrangers à la société ecclésiastique , chargée du dépôt et de l'exercice du culte, au clergé proprement dit.

L'origine des moines est orientale : les premiers moines furent connus en Orient sous le nomd'Atches; c'étaient de pieux enthousiastes qui , sans se séparer de la société civile , se condamnaient volontairement , au jeûne , au silence , à une yie austère, ai^ célibat surtout. — L'ascétisme fut le premier degré de la vie monastique.

L'enthousiasme religieux croissant , les ascètes se retirèrent du monde et allèrent vivre au miliea des bois , ou dans les déserts des montagnes. V& prirent alors le nom d'ermites et ÔLonachorhes^ Tels furent les cé-lèbres solitaires de la Tliébalde.

Le nombre de ceux qui se vouaient à la solitude, devint bientôt si considérable que les déserts en furent peuplés. Les hermites bâtirent

leurs huttes dans le voisinage de celles des autres, et, continuant à vivre isolément, ils se réunirent cependant pour se livrer ensemble aux exercices religieux ; ce fut alors qu'ils prirent le nom de moines.

Mais bientôt les moines, abandonnant leurs huttes éparses, se rassemblèrent dans un même édifice, et leur vie devint commune et soumise à des règles uniformes. Dans cet état, qui forme le quatrième degré de l'institut monastique, on les nomma cœnobites.

Les hommes voués à la vie monastique obtenaient un tel respect parmi les peuples, que le nombre des moines s'accrut avec une rapidité prodigieuse ; mais l'adoption de cette vie était toute volontaire et spontanée ; Tabandonnait qui voulait.

Ceux qui ne trouvaient pas que les règles imposées par Antoine, Macaire, Hilarion, Pacôme et Basile, personnages illustres et saints, leur imposassent d'assez grandes austérités, se livraient, dans leur pieuse ardeur, aux écarts les plus extravagants, et dont la conduite des faquirs turcs et hindous peut seule aujourd'hui donner une idée. — Quelques moines, à l'instar de saint Siméon d'Antioche, et pour se séparer plus absolument du monde, établissaient leurs demeures au sommet d'une colline isolée, s'imaginant sans doute que cette élévation de qu-

ques pieds qui les éloignait de la terre, les rapprochait du ciel. Les hommes qui se vouaient à cette vie bizarre sont ceux qu'on a appelés Uylites ; leur existence en Orient s'est prolongée jusqu'au milieu du XVIII^e siècle ; mais à partir du XVIII^e siècle, elle cesse de paraître, et on ne voit plus de pareilles aberrations.

Bien des hommes aux règles qui leur avaient été données par les saints se joignirent à eux, et cités les noms, les monastères demeurèrent tranquilles des associations purement laïques, étrangères au clergé, à ses fonctions et à ses lois. « Il n'y avait point d'ordination, point d'engagement ecclésiastique pour les moines. Leur caractère dominant était toujours l'exaltation religieuse et la liberté ; on entraînait dans l'association, on en sortait, on choisissait son séjour, ses austérités ; l'enthousiasme prenait la forme, se jetait dans la route qui lui plaisait. Les moines n'avaient de commun

avec les prêtres que les croyances et le respect qu'ils inspiraient à la population. >

Il fut introduit en Occident.

Il fut d'abord.

-Lw

C'est vers la fin du IV^e siècle que l'institut monastique fut importé en Occident, où le paganisme était encore très répandu. Les austérités et les privations que s'imposaient les moines, loin d'être obtenues, comme en Orient, avec une admiration générale, excitèrent le mépris et la colère. Saint Jérôme rapporte, dans une de ses lettres, qu'aux funérailles de Blaise, jeune religieuse romaine, morte, disait-on, par suite de jeûnes excessifs, les gens s'écrièrent : « Quand donc chassera-t-on de cette ville cette race dé-

> terrible des moines pour quoi ne pas les lapider ?

> pourquoi ne pas les jeter dans le Tibre ? »

La vie sévère et régulière des moines parvint cependant à conquérir les préjugés populaires ; et dès le milieu du V^e siècle toutes les contrées de l'Occident renfermaient des monastères dont les habitants avaient su conquérir l'estime et l'affection des peuples,

La vie monastique eut, dès son principe, en Occident, un caractère tout différent de celui qu'elle avait eu en Orient. En Orient, on s'était fait moine pour s'isoler ; en Occident, on se faisait moine pour se réunir. Le besoin de la retraite, de la contemplation, d'une rupture éternelle avec la société civile avait poussé les premiers anachorètes dans les déserts de la Thébaïde. Le désir de vivre en commun, dans un but de conversation comme d'éducation religieuse, fut le lien qui réunit les premiers moines de l'Italie et de la Gaule. Ainsi que nous l'avons dit (page 5.) les premiers monastères ^^ I. /l'abbaye furent de grandes écoles de théologie et

Les règles (et les disciplines).

■ Cepedant les écarts des moines d'Orienl trouvèrent dans la Gaule même quelques rares imitateurs.

Saint Senocb , Barbare d'origine , retiré dana les environs de l'ours , se fit enfermer entre qnatrarnrs si serrés qu'il ne pouvait faire , du bas da corps , aucun mouvement ; il vécut plusieurs années dans cette situaiioD, objet de la vénération de la population environnante. — Grégmrede Tours parle aussi du moine Caluppa (d'Auvergne) , qui , reclus dès son enfance , passa toute sa vie dans les maeé-' rations ; de Patrocle , reclus du territoire da Langrès , dont toute la nourriture consistail en pata trempé dans de L'eau et parsemé de sel : dont le vêtement était UB cilice placé à nud sur le corps, ^ qui, luttant sans cesse contre les besoins phyùques, parvint jusqu'à l'âge de quatre vingts ans , sans que Jamais ses yeux se fussent apesantis par le sommeil.

Un autre reclus, Hospitius de Nice, serrait soa corps à nu dans des chaînes de ttjr. portait par dessus un cilice , et ne mangeait autre chose que du pain et quelques dalles. «Dans les jours du carême, il se noarris-sait de la racine d'une herbe d'Egypte , à l'nsage des ermites de ce pays . et que lui apportaient les négocianis, U buvait d'abord le jus dans lequel il l'avait fait cuire , et la mangeait ensuite. >

Enfin, l'historien des Francs raconte quedans ses voyages il rraconira , près de Trêves , un moine stylite qui , comme saint ^méon d'Aotioche , avait choisi pour demeure le sommet d'une colonne. U fallat l'iaterv^lJon des évêques pour décider ce moine , nommé Wulfilaïch , à abandonner ce genre de vie , beaucoup plus rigoureux sous le ciel brumeux de la Belgique , que sous l'éclatant soleil d'Orient.

Wulfilajch . peignant' à Grégoire u vie passée, loi disait : < Je me tenais sur cette colonne avec de 1 grandes sou^rances, uns aucune e^ièce de rbaus-

> sures; et lorsqu'arrivail le temps de l'hiver, j'é- 1 tais tellement brûlé des rigueurs de la gelée , que

> très-souvent elles ont fait tomber les ongles de * mes pieds ; l'eau glacée pendait à ma barbe en

> forme de diandelles : ma nourriture eût un peu

> de pain , d'herbe et une petite quantité d'eau. >

En Occident, comme en Orient, c'était par de telles austérités que les moines obtinrent du peuple une plus grande admiration et un plus grand respect. Les moines étaient encore des laïques ; mais déjà l'idée s'établissait que leur manière de vivre était la perfection de la vie chrétienne , et on les froppa

Règle de saint Benoît — Révoitkm dans l'histoire.

Parmi les moines qui avaient adopté la vie commune y la plupart suivaient la règle de saint Benoît, dont les bases sont l'abnégation de soi-même , l'obéissance et le travail. — Saint Benoît avait fait , au VI^e siècle, une grande révolution dans l'institut monastique, en y introduisant le travail manuel, c'est-à-dire y dit-il dans sa règle , est l'ennemie de l'âme ; et par conséquent les frères doivent à certains moments s'occuper au travail des mains ; dans d'autres à de saintes lectures. >

Saint Benoît imposa surtout à ses moines des travaux agricoles. Les moines bénédictins, dit H. Guizot, ont été les défricheurs de l'Europe; ils tout défriché en grand , en associant l'agriculture à la prédication. Une colonie, un essaim de moines, peu nombreux d'abord , se transportait dans des lieux incultes, ou à peu près, souvent au milieu d'une population encore païenne , en Germanie , par exemple , en Bretagne ; et le , missionnaires et laboureurs à la fois , ils accomplissaient leur double tâche, souvent avec autant de péril que de fatigue. »

Outre le travail, la règle de saint Benoît prescrit aux moines l'obéissance passive à leur supérieur, alors même que celui-ci ordonnerait quelque chose d'impossible; elle leur interdit toute propriété et toute volonté personnelle, leur imposant l'abnégation. Or, de soi-même, conséquence naturelle de l'obéissance passive.

Saint Benoît introduisit le premier dans l'institut monastique les vœux solennels et perpétuels[^] dont il essaya, il est vrai, d'empêcher l'abus, en soumettant tout individu qui demandait à être admis dans un monastère, à un noviciat de plus d'une année, peuplant laquelle on faisait connaître au novice toutes les sévérités de la règle, en la lui lisant fréquemment et en lui disant : « Voilà la loi sous laquelle tu veux » combattre ; si tu peux l'observer, entre ; si tu ne > le peux pas, va en liberté, i

Le pieux législateur des bénédictins, qui joignait à une imagination exaltée et à un caractère ardent beaucoup de bon sens et de sagacité pratique, avait aussi cherché à pallier ce que le principe de l'obéissance passive pouvait avoir d'offensant pour certaines intelligences, en rendant évasive la dignité qui possédait le commandement. — L'abbé devait être élu par les frères ; cette élection faite, ceux-ci perdaient toute liberté et tombaient sous l'autorité absolue de leur supérieur, mais du supérieur fut-il élu et de celui-ci seul, Enfin, en imposant aux moines l'obéissance, il prescrivait également à l'abbé la déférence pour leurs avis, et dans tous les cas importants, il lui ordonnait de les consulter.

Les moines deviennent membres du clergé. — III perdent leur indépendance. — L'abbé lutte contre les évêques.

En portant atteinte à l'indépendance individuelle des moines, saint Benoît hâta, sans doute contre sa volonté, la perte de l'indépendance primitive qui avait été l'attribut de l'institut monastique en général. Les moines, soumis à des vœux perpétuels, cessant d'être laïques, sans cependant pour cela être des clercs, n'eurent plus d'autre désir que l'admission dans le clergé. Ils sollicitèrent d'abord des évêques certains privilèges tendant à les séparer de la masse des fidèles, simples laïques, et à les ériger en corporations distinctes. Tels furent le privilège d'avoir une église dans l'intérieur de leur monastère, et celui d'être exempts de l'obligation d'assister au service divin dans l'église de la paroisse. Avec des églises particulières, il fallut des prêtres particulièrement sacrés à y célébrer l'office. Les moines n'étaient pas prêtres, ils demandèrent à le devenir. Ils obtinrent l'ordination, et prirent place ainsi dans la corporation ecclésiastique. Dès qu'ils y furent entrés, ils s'y trouvèrent, comme les autres

prêtres, soumis à l'autorité mal définie et mal limitée des évêques. Les évêques voulurent abuser de leur pouvoir, les moines résistèrent ; et, à la faveur des débris de leur indépendance primitive, obtinrent des Conciles des garanties, qui furent peu respectées; ils eurent alors recours à l'autorité civile, à la Royauté, qui confirma par des chartes les garanties établies dans les canons des Conciles, et prit les monastères sous sa protection. La protection royale ne suffisant pas, les moines s'adressèrent aux papes, qui intervinrent, mais sans un succès plus décisif.

Au milieu du VI^e siècle, la lutte des moines protégés par les papes et par les rois, contre la tyrannie des évêques, était encore dans toute sa vigueur. Nous verrons par la suite comment, après avoir succombé, les moines recouvrèrent quelque puissance et quelque liberté.

Effet des lois romaines et germaniques sur la société gallo-franque.

Les lois primitives sont presque toujours l'expression des mœurs sur lesquelles à leur tour elles exercent une influence puissante. C'est à cause de ses lois que la nation gallo-franque se composait de deux sociétés bien distinctes : l'une, régie par les lois impériales ou romaines; l'autre, par les lois germaniques ou barbares. Malgré la diversité des populations habitant la Gaule soumise à la domination impériale, la société gallo-romaine était une et homogène; car la loi romaine, basée sur la propriété, sur les conditions et les fonctions sociales, tendait à l'unité. La société franco-germanique

se subdivisait au contraire en autant de sociétés distinctes qu'il y avait de peuples et même de tribus ; car, en perpétuant la différence des races, les lois germaniques entretenaient la division. « L'empire de la personnalité et de l'indépendance individuelle, qui forme le caractère de la civilisation moderne, est d'origine germanique ; l'idée de la personnalité présidait aux lois comme aux actions des Francs. L'individualité des peuples était proclamée comme celle des hommes ; il a fallu des siècles pour que la notion du territoire l'emportât sur celle de la race » pour que la législation de personne ne redevenît réelle, pour qu'une nou-

velle unité nationale résultât de la fusion lente et laborieuse des âémenis divers. >

Forte de son unité invincible » la l^islaiion romaine s'est perpétuée jusqu'à nos jours, sans graves altérations ; elle existait encore, au moment de la grande révolution de 1789 , dans quelques contrées de la France qu'on appelait pays de droit écrit. Les lois germaniques, au contraire , dont quelques éléments se retrouvent à peine dans les anciennes couiume\$, avaient disparu, ou s'étaient confondues avec les diverses conditions législatives qu'à l'époque de la foodalité les seigneurs avaient imposées sucœisivement à leurs vassaux. — Il est vrai de dire qn'en adoptant et en consacrant le Droit romain , la loi des Visigoths avait beaucoup fait pour en assurer la perpétuité dans une grande partie de la Gaule.

La loi romaine , dans son zèle pour Kunité, favorisait le despotisme de l'autorité supérieure ; les lois germaniques éuient plus favorables à la liberté des individus. — Seule, la loi des Francs Ripuaires, où l'on remarque une influence assez marquée de la loi romaine « fuit une mention particulière , non de la royauté , mais du roi : toutefois, elle n'en parle que comme d'un individu plus considérable que les autres Francs , comme d'un possesseur de vastes domaines, patron d'un grand nombre d*bommes; et, à ce titre, elle lui accorde pour lui et les siens de nombreux privilèges, dont le plus important est le droit de faire punir de mort quiconque se rendra coupable de trahison à son égard.

]>et loif germaniquaei «o Vin* »ièc1e. — Le Webrgeld , les

On^unOores , etc.

Au y III® siècle les lois germaniques n'avaient enoiu« subi que de légères modifications : toutefois, la loi des Francs Ripuaires qui s'occupe de législation civile, était moins barbare que la loi des Francs Saliens, où dominent les stipulations pénales. La loi des Bourguignons, qui s'occupe encore davanuge des intérêts des peuples conquis, éuit moins bartare encore que la loi des Francs Ripuaires. Quant Bist. de France. — t. u.

à la loi des Visigoths , nous avons dit qu'elle avait fait de nombreux emprunts à la législation romaine. Les délits prévus dans la loi salique sont principalement le vol et la violence contre les personnes. Cette classification offre l'indice d'une société grossière et brutale , où le désordre des volontés et des forces individuelles est extrême, où nulle puissance publique ne prévient les excès , où la sûreté des personnes et des propriétés est à chaque instant en péril. Cependant cette législation, qui en matière de délits révèle des mœurs si violentes et si brutales , ne contient point de peines cruelles pour les hommes libres , francs ou romains ; et , dès qu'il s'agit d'esclaves ou même de colons , elle abonde en tortures et en supplices. Elle porte à la liberté et à la personne des hommes libres un singulier respect. Les cas de peine de mort y sont rares, et encore peut-on s'en racheter ; il n'y a point de peines corporelles, point d'emprisonnement. — La composition ou *Wehrgeld* c'est-à-dire, une certaine somme que le coupable est tenu de payer à l'offensé ou à sa famille, et l'amende (*Fried*), somme payée au roi et au magistrat , en réparation de la violation de la paix publique , sont les deux seules peines écrites dans la loi salique.

Quelques doctes allemands et beaucoup d'autres Rois, dans son état sur le système judiciaire de nos Germains ont cru reconnaître dans le *Wehrgeld* un caractère moral , supérieur à celui des peines établies par nos législations modernes, où la justice ne se montre que sous les traits de la force , et dont le vice radical est de frapper et de punir sans s'inquiéter si le coupable accepte la peine , s'il reconnaît son tort , si sa volonté se soumet à la volonté de la loi.

La composition , disent-ils , a une physionomie pénale toute différente ; elle suppose , elle entraîne l'aveu du tort par l'offenseur ; elle est , de sa part, un acte de liberté ; il peut s'y refuser, et courir les chances de la vengeance de l'offensé. Quand il s'y soumet, il se reconnaît coupable , et offre la réparation du crime. De son côté, l'offensé , en acceptant la composition , se réconcilie avec l'offenseur ; il promet solennellement l'oubli du tort , l'abandon de la vengeance. »

Aux yeux des savants français , de M. Guizot entre autres , la composition n'est que le premier pas de la législation criminelle , hors du régime

de la vengeance personnelle... Le droit caché sous cette peine n'est que celui de se faire justice h soi-même, de se venger par la force , c'est la guerre entre l'offenseur et l'offensé ; et la composition n'est qu'une tentative pour substituer à la guerre un régime légal. »

La proc:'dure criminelle , le mode de poursuite et de jugement des délits sont encore irès bcom-

SB

|falt.dAas.lQsioi&4|(eMEi«i)«|uea; an voit que w \ti* b«iiaiw.y sânt-cûnadépéâ comme dteft.fm, pbtât

tajaat pamt appelé^i à pnmoaocn sur ki vérU^oa la fausseté du biu L» qui^tion qui leur était^ soumise éiUûl osUe de savoîjp ce qu!or Joonait la loi sur le fait allégué. La réalité du fait &*6iablis6aîi eu l^ir préseuce^ (le diverses mamores^ par le combat j udiiciuire ou le jugement de Dieu ; par Tépreuvede l'eau bouillante ^.quelquelbis par les dépositions des témoins ; le plus souvent par le serment des Conjuraiores. — L*ao> cusé arrivait, suivi d'un certaia nombre d'hommasv seB4>areots , ses voisins » ses amis» Ceux*ct , au nom* hre de six 9 de huit, de douie, de cinquante , de. cent même au besoin , venaient ji^rer <)ue l'accusé niavait pas fait ce qu'on lui imputaiu Dans certains c^, l'accusé avait aussises conjuraiores ; il n y avait n^. interrogatoire, ni discussion de témoignages-, ni examen du fait. Les con^uvatarei attestaient sous serment la vérité de l'assertioA de loffénfié , ou de ladénégation dQ Toffenseur; puis les juges- étaient r^is.de^déterminer , suivant la loi des parties» , le taux de la composition et toutes» les circonstances d^ la peine*

Ce système , quelque singulier qu'il puisse nous paraître aujourd'hui , était cependant alors le seul moyen de constater les faits; tout autre mode eut. mémo été impraticable. Pour s'en convaincre, il si^fit de réSéehir à ce qu'exige une telle recherche , à ce qp'il faut do développenunt intellectuel et de puissance, publique, pour le rapprociement et la coafroatation des divers gf nres de preuves , pour recueiUir etdébatu*e des (éinoignages, pour amener seulement les témoios devaot les î«<gçs et en obtenir la. vérité, en présence des accusateurs et dos accusés. Rien de tout cela n'éiait

possible dans la société que réalisait la loi romaine ; et ce n'est point par-choix, ni par aucune combinaison -morale., c'est p^{MX}e qu'on ne savait et ne pouvait mieux faire, qu'on avait n cours alors au jugement de Dieu ,, et au.sermⁱat Ab& parents.

toflufBOC de la loi romaine sur la ci? ilisaUoo des Barbares

La perpétuité de la loi romaine ,, son caractère si opposé à celui des lois germaniques , et l'ap^u qu'elle prOta à la civilisation, contre l'effet dissolvant des institutions établies dans la Gaule par les conquérants , ont inspiré à M. Guizot les réflexions suivantes.

c Singulier spectacle ! tout à l'heure, nous assistions au dernier âge de la civilisation , et nous la trouvions en pleine décadence , sans force, sans fécondité , sans éclat , incapable , pour ainsi dire , de subsister. La voilà vaincue, ruinée par les Barbares ;

et tout a^{coup}. eue reparaît p^{M>a}anto., . féconde;^ elle exerce sur les institutions et le.nusure qui s'y viennent à fisoiettr., un prodigieux .empire ; elle leur imprime de plus en plus son caractère ; ^ d'Agwinft^ elle métamorphose ses vainqueurs*

I Deux causes, entre beaucoup d'autres, ont pKK doit ce résultat; la puissance d'une l^{is}lation c[^] vile, forte et bien liée; l'ascendant naturel de Jaci*[^] vilisation sur la barbarie.

> En se fixant , en devenant propriétaires, les. Barbares contractèrent[^] soit entre eux., soit avec. les Romains , des relations beaucoup plus variées et. plus durables que celles qu'ils avaient connues]pB[^] qu'alors; leur existence civile prit plus d'énergie. et de permanence. La loi romaine pouvait seule !»> régler ; elle. seule était. en mesure, de suffire k tant de rapports» Les Barbares, tout en conservant leurs coutumes, tout en demeurant;intelligents>esdt|>aye[^] se souvirent. pris, .pour ainsi dire[^] dans les fiefst de cette législation savante , et oblige de lui soumettre, en grande partie, non sans doute sous le: point de vue politique, mais en. matière civile,. le nouvel ordre social.

> Le spectacle seul de la civilisation romainoï exerçait d'ailleurs sur leur imagination un grand empire. Ce qui émeut aujourd'hui notre imagination, ce qu'elle cherchait avec avidité dans l'histoire les poèmes, les voyages, les romans, c'est le spectacle d'une société étrangère à la civilisation romaine. M. nou-
veauté, ses aventures. Autrement étaient les impressions des Barbares ; c'est la civilisation qui leur paraissait, qui leur semblait grande et merveilleuse : les monuments de l'activité romaine, ces cités, ces routes, ces aqueducs, ces arènes, toute cette société si régulière si prévoyante, si variée dans sa fixité, c'était là le monde de leur étonnement, de leur admiration. Vainqueurs, ils se sentaient inférieurs aux vaincus ; le barbare pouvait mépriser individuellement le romain ; mais le monde romain, dans son ensemble, lui apparaissait comme quelque chose de supérieur ; et tous les grands honnêtes de l'Age de la conquête, les Alaric, les Ataulfe, les Théodoric et tant d'autres, en détruisant et foulant aux pieds la société romaine, faisaient tous leurs efforts pour l'imiter.

IniUvitiaoel

Nous avons eu l'occasion de parler de la grande école civile, établie au IV^e et au V^e siècles dans les principales villes de la Gaule; école célèbre, où des professeurs civils étaient institués pour enseigner.

- M. GoizoT. Goiin.it'hUtoIre wdemt^ IttS. X? Icfon.
- «èmpoKély ei»ei(|iuieÉt les scieaces préfmés. II
- idactwBW »TBKBfiw>OTi"éigieB^ei»eiewto que dws ^eole tdes-
linée à mducartioo des jeunes ' ilHes /HK

'^dhqtteg immstères, phtôt sous ta 'ferme «le la aoBBtaBMiw-i^irtiiice
FautorUédupvfessorat.Au YI^ siècle tout était changé ; les gîfêaàm' ëeoles
*BimiicilMkSide Trêfes , de PiDiliers , Ae Yieiie , de iBtrdeaux , etc. ,:flf-
Bient "dwpara ; k leur filtee s^* ^ttintétewées d^êesles eceÛsintiifaes/
dites -principalement Ca/Aé{/ra/«« ou ipiicopalefy "psteBiqite 'cli«}ie-
Mëvëq«e .avait k.aicme.

A càtèy et Att-desmis des «éoeies cathédrales , se -trottfaiait dans eer-
tams dieeèes *djautres écoles rd'origine ettfde naAare înoertafae, débris
péM- -4lredet]aeli|ieS'aiiMeQMs écoles «Viles quis'téaieikt -perpétiMte
«ftse métaiMrplitsaïtt. Ainsi, dans le •idiûGàse de Aaiuis, «sitbsîsiaït
t'éoole de MoQaou, •!fert accrèitée, quocftie Beims èat urne école
•tatfaédnale.

Le ^clergé' oasmieaça aussi, vers' laBnéme épô- •n^ue, à créer < dans les campag^aes d*MHres ^écoles «sdésiastiqttes » destinées à former de jeunes leelaeurs » propres à devenir te jour des clercs. -^ En HSB^ le eondle deVàison reoenraïanda foriement la propagation des écoles de campagnes;; cHesr se multiplèrent en effet.

Il y avait aussi des écoles dans les grands manoirs. Les exercices intellectuels y étaient; de plus très bons : ils étaient si bons; les couvents étaient si bons; les idées étaient si bonnes; les enseignements étaient si directs, soit aux membres de la congrégation, soit aux jeunes gens; on y mettait à l'épreuve; dans l'autre, après les études jusqu'à ce qu'ils aient été tenus, les nobles avaient entre eux des conférences « sur l'avenir » qui en avait été. Tobie et ses associés « étaient » (« n'ont pas pu être ») de leur propre main et de leur propre -et d'enseignement»

On enseignait • dans les « écoles ecclésiastiques
quelques-unes des « sciences professées - autrefois
dans les écoles civiles : la rhétorique « , la dialectique ,
la technique du droit , la médecine , la philosophie , etc. ;
mais ces sciences n'étaient « apprenues ^ que dans les
• . rapportées avec , la théologie ; « quelques hommes
^ étaient dans l'église , les considérant comme des
• études profanes /blâmaient même ^ l'un s'y adonner
• à &c. La théologie était le fond de l'enseignement ;

^«ettesciaeeae bornait à- «n commentaire tûstori»

goe, philosophique^jaUëcoriqiie et moral des lîvi«r\$

; aaonés.

Parmi les éeetosétMSoepaksiflorâsattiduVl^ai^ •VltP siècle , on dis-
 tinçiiie nelles de Pcâtiers, dé ^^anis^dnllansi deBourges, de Vienne » de
 Gap /diAflea, diS'CSiàlonsi^suriSatee jet deClermont.il «iiauii4laM.ealte
 demièaa vïllpp Qutfs L^écoie^épis ;«|MleonMdaelnii
 l'ahM8Sjgnait,lQ4K>de4

sien. La^e if Arles possédait aussi, dans tm naaièDe de femmes hnt-
défMn- saint Oésaire,

où, au Vi» Àède, devx cents religienses, telMtas oailgmphes , étaient occupées à nrrttitirfier dss copies de iivres ptedx.

Les écoles monastiques les plus célèbres au Yall^ède^étaieBt Celle» de Lérins , on Ppavanetf^ de Luxeuil , en Austrasie , '4e Saint-Médard à Soissons, de Siihiu et de Fontenelle en Neustrie. On comptai tdans cette-dernière^ jusqu'à troîscents étudiaanta réunis. -Mais la prospérité des écoles monas*tiques dépendmt ptiooipalement de l'abbé. Les écoles bridaient sous un abbé savant et distingué, et dépérissaient lorsqu'un homme ignare était plaeé à la tétede la commanaitté.

Estioflk» éaU utkésture f raftae. - LH^néureastréo.

Aux époques de r^antiqmlé' Où Tesprit buiMip biriUait de iont^<»i
éclat, oùlaoukure dès lelta^ était èni honneur , dans leabeauxsiéeie&de la
Gtim et de 'Rome, la scienee et laiittérature étaient «dés* intéressées ; en
étudiait - fpoer* le setil plaisir d-éUbdier^'Ot doaavoiri on écrivait; pour
se proeiiirjeaid soi**niémeet pour procurer aux autres des jouissances iai-
sHeotuelles. L'influence des lettres sur Ja soeieié n'était qu' indireote ,
elle n'était »pas le tM t iuHuédiat des 'écrivains ^, voués à)arecbep#|B
duvral'Ot dubeau^ MisfaH&de-le ^CQUver. çtdr'fp jouira nepréten-
doient^ rien i>-iflm*

Du VI^e au VIII^e siècle, la littérature cessa d'être seulement un délassement pour les intelligences élevées; elle devint un moyen de civilisation. On n'étudia plus pour savoir, on n'écrivit plus pour s'élever; les écrits prirent un caractère et un but pratique. Quiconque s'y livra, aspira à agir sur les hommes, à régler leurs actions, à améliorer leur vie, à convertir les incrédules, à réformer les croyants. La littérature réloquence des moyens d'anton, de la vie privée. La littérature désintéressée, la littérature véritable eût dû exister. Le caractère purement spéculatif de la philosophie, des lettres, des sciences disparut. L'appui sur la foi, l'autorité, l'usage de tous les efforts intellectuels, de tous les travaux de l'esprit; mais la hâte de l'œuvre, l'influence et l'auto-éducation, si aedamment désirées, si péniblement obtenue, n'en les voulait que pour les employer à l'amélioration morale de l'humanité, au perfectionnement des peuples, pour la civilisation, de qui précède « du »

collivée, et fit place à la littérature sacrée. Les seuls étudièrent ou écrivirent; et, sauf quelques exceptions rares, ce fut uniquement sur des sujets religieux, le caractère général de l'époque, dit M. Guizot, est la concentration du développement intellectuel dans la sphère religieuse.

Dei fermons et des sermonaires. — Les sermons des misistonnaires,

Cette époque, que les auteurs mêmes les plus estimés nous représentent comme un temps de stérilité intellectuelle » fut signalée au contraire par une merveilleuse activité. « En y regardant de près, dit encore l'illustre professeur que nous venons de citer, on y découvre un monde, pour ainsi dire, d'écrits, peu considérables, il est vrai, et souvent peu remarquables, mais qui, par leur nombre et leur variété, attestent un mouvement d'esprit et une fécondité assez rares. Ce sont des sermons, des instructions, des exhortations, des homélies, des conférences sur les matières religieuses. Jamais aucune révolution poli-

tique, jamais la liberté de la presse n'a produit plus de pamphlets. Les trois quarts , que dis-je ? les quatre-vingt-dix-neuf centièmes peut-être de ces petits ouvrages , ont été perdus ; destinés à agir au moment même , presque tous improvisés , rarement recueillis par leurs auteurs ou par d'autres , ils ne sont point parvenus jusqu'à nous ; et cependant il nous en reste un nombre prodigieux : ils forment une véritable et riche littérature.

»

Les écrits religieux de cette époque (sermons , homélies, instructions, etc.) peuvent se diviser en quatre classes :•

1° Les écrits dogmatiques, qui renferment des explications ou des commentaires sur les livres saints ;

2° Les écrits historiques, qui se rapportent aux grands événements de l'histoire de Jésus-Christ, et à l'histoire primitive du Christianisme;

3° Les écrits biographiques, qui présentent les panégyriques des saints et des martyrs ;

4° Les écrits moraux et religieux, ou ceux qui ont été écrits dans le but d'appliquer les croyances chrétiennes à la pratique de la vie.

Le nombre de ces compositions de diverses natures est vraiment prodigieux ; on s'en fera une idée lorsqu'on saura que trois cent quatre-vingt-quatorze sermons de saint Augustin sont parvenus jusqu'à nous. Cet illustre père de l'Église latine en avait composé et prêché un bien plus grand nombre.

Il y avait deux classes de prédicateurs : les évêques et les missionnaires. Les évêques prêchaient plusieurs fois par semaine , quelques-uns même

tous les jours , dans leur cathédrale , près de laquelle ils résidaient constamment. Les missionnaires , moines pour la plupart , parcouraient le pays, prêchant, soit dans les églises, soit même dans les campagnes, au milieu du peuple pour les entendre.

Le plus illustre des évêques de l'époque mâ>vingienne fut saint Césaire , évêque d'Arles. Le plus illustre des missionnaires fut aaiat Colomban^ abbé de Luxeuil.

Saint Césaire, qui occupa le siège d'Arles pendant quarante et un ans (de J(01 à !i42), dut sa re* nommée et sa principale influence à ses talents ora* toires. Le ton de sa prédication, même eu tniftait les sujets les p!us élevés , est toujours simple, étranger à toute intention littéraire , uniquement desiñué à agir sur TAme des auditeurs : il sait que les com* paraisons empruntées à la vie commune, que les anthhèses familières frappait fortement l'imagination du peuple, et il en fait un fréquent usage, car il veut, avant tout, provoquer dans ceux qui l'écoûtent l'ardeur aux bonnes oeuvres , H le zèle actif du chréiiien qui poursuit le bien sans reluche. — Le passage suivant donnera une idée de son genre déio* quence :

c Le soin de notre âme, mes très-chers frères, dit-il , ressemble fort à la culture de la terre. De même que, dans une terre, on arrache certaines choses , afin d'en semer d'autres qui seront bonnes; de même en doit-il être pour notre Ame : que ce qui est mauvais soit déraciné, ce qui est bon planté'..... que la superbe soit arrachée , et rhumilité mise à si j^ace; que Tavaricc soit rejetée, et la misérioorde cuttivéor.... Personne ne peut pl:inter de bonnes choses dans sa terre, s'il ne l'a débarmsaée des mauvaises. Ainsi , tu ne pourras planter dans ton âme les saints germes des vertus , si tu n'en as d'abord arraché les (opines et les chardons des vices. Dis-moi , je t'en prie , toi qui disais tout à I*heure que tu ne pouvais accomplir les commandements de Dieu , parce que tu ne sais pas lire, dis-moi qui t'a enseigné de quelle façon tailler la vigne, à qoeUe époque, en planter une nouvelle; qui te Ta appris, où tu l*as vu, où tu l'as entendu dire , où to as interrogé d'habiles cultivateurs? Puisque tn es si occupé de ta vigne , pourquoi donc ne l'es^u pas de ton Ame ?— Faites attention , je vous en prie , mes frères, il y a deux sortes de champs : Tune est à Dieu , Fautre à l'homme. Tu as ton domaine, Dicna le sien. Ton domaine, c'est la terre; le domaine de Dieu , c'est ton Ame. Est-il donc juste de coliiTer ton domaine et de n<^1ger celiri de INeu? Lorsque tu vois ta terre en bon eut , tu te ré-

jouis; pourquoi donc ne pleures-tu pas en Toyant ton imeeu fridie? Nous n'avons que peu de Jours A tivre en ce oMUide

ArcliiLcclm-e Kelioitnise du V " nii la" ^ siècle

1k\MI! Ml II I 1 i M' li-'ix\ / ^' —ll r-~-*;SiS« ^- — I

I Z Il

foiurecratum rie S' /?<!ru.t en pri-.rem-e de nar/rn,

nir les fruits de notre terre : tonmoBS donc notre pbiB grande xppli-
caion ànotrcàme... travailloDA-b de toutes nos forces, avec l'aide de Dieu
, afin que lorsqu'il voudra venir à son cliamp , qui est notre taie , il le
trouve cnliivé , arrangé en bcm ordre : qu'il j trouve des moissois, non des
ëpines, da fin , non du vinaigre, et plus de fromenl que d'ivraie • .)

Malgré la simplicitë de son élocntioi , le pieux évêque d'Arles n'est pas
dépourvu de verve. Sa diction est parfois vive ei animée , le tour de sa
phrase pittoresque ; il y a des moments où il touche à l'éloquence. — Le
passage suivant, que quelques auteurs lui ont attribué, a une couleur si
poétique, qu'on est étonné de ta trouver chez lin aieur d'une ^que géné-
ralement peu littéraire. It a été prononcé le jour de Pâques; il célèbre la
deseente de iésus-Christ iDs Enfers, et a» résurrection; et, pourTordm-
sance oomfne pour l'expressâtHi , il a paru au savant tuteur du Court d'H'-
moire moderne , ne pas éltre indigne de l'auteur du Paradû perda^

« Vous avec entendu , dit le prédicateur , ce qu'a firit de son plein gré
notre défenseur , le seigneur des vengeances. Lorsque, pareil à un
concoérant, il atteignit, brillantet terrible, les contrées du royaume des té-
nèbres , à sa vue , les légions impies de l'enfer , effrayées et tremblantes ,
commencèrent Ji s'interroger en disant : • Quel est ce terrible qui est

* resplendissant d'une blancheur de neige? jamais

> notre Tarlaren'a reçu son par^ ; jamais te monde

> n'a vomì dans noire caverne qu^u'unde sembla-

> ble i lui ; c'est no envahisseur, non un débiteur,

* il exige et ne demande pas ; nous voyons un juge, I non un suppliant,
il vient pour ordc»ina-, non » pour sucDomber , pourravir, non pour
demeurer.

* Nosportters dormaient-ils lorsque ce triomphateur

* a attaqué nos portes? S'il était pécheur, il ne serait

> pas si puissant ; si quelque feule le souillait, i) n'il-

* lamînerait pas d'un tel éclat notre Tartare. S'il est >IKeu, pourquoi
est-il venn? S'il est homme,

* comment l'a-t-il osé ? S'il est Dieu , que fait-il

* dans le aépulcre?S'ilesthommepourquoi délivre- I t-il les pécheurs?
D'où vient-il, si brillant,

* si fort, si édatanl, si terrible? Qui est-il,

> qu'il franchisse avec tant d'intrëpldilé nos fron-

> tières , et que oon-seulemoit il ne craigne pas nos

* supplices, mais qn'ii d^vre les autres de nos

* chaînes? Ne serait -oe pas par hasard celui dont

> noire prince disait demièrràtent que, parsa mort,

* nous recevrions l'empire sur tout runivers? Maij I si c'est lui , l'eqxHr
de notre prince l'a abusé ;

• tct «ermoBi de Mbt Onln odi éU biMt duu h bHM T

> lorsqu'il croyait vaincre , il a été vaincu et ren-

* versé. o notre prince! qu'as-tu fait, qu'as-lu

* voulu faire? Voilà que celui-ci , par son éclat, a

> dissipé tes ténèbres, il a brisé les cachots, rompu

> tes chaînes, délivré tes captifs et changé leur deuil

* en joie. Voilà que ceux qui étaient habitués à

> gémir sous nos tourments, nous insultent à cause I du salut qu'iU ont reçu, et non seulement ils ne ^ ttous craignent plus, mais encore ils nous menacent.

> A. vail-on vu jusqu'à présent les morts s'enor> t gueillir, les captifs se réjouir? Pourquoi as-tu

> voulu amener ici celui dont la venue rappelle à I la joie ceux qui naguère étaient désespérés? On

* n'entend plus aucun de leurs cris accoutumés,

> aucun de leurs gémissements ne retentit.'. ^, ! M. Guénot pense Une fois que c'est à tort que œ

passage, écrit certainement dans le VI^e siècle, a été attribué k. saint Césaire. 11 ne le trouve pas dans le ton habituel de prédication de l'évêque d'Arles, dont la diction est généralement plus simple et moins ardente.

Le caractère des prédications de saint Colomban est tout autre que celui des sermons de saint Césaire. < Il y a beaucoup moins d'esprit, de raison, une intelligence beaucoup moins fine et variée de la nature humaine et des diverses situations de la vie, bien moins de soin à modeler l'enseignement religieux sur le besoin et la capacité des auditeurs. Mais «i revanche, l'élan de l'imaginaire, la fougue de la piété, la rigueur dans l'application des principes, l'erreur déclarée à toute époque d'accommodement vain ou hypocrite, y donne à l'orateur cette autorité passionnée, qui ne réforme pas toujours et silencieusement l'âme des auditeurs », mais qui les domine et dispose souverainement, quelque temps du moins > de leur conduite et de leur vie. * Voici un passage qui justifiera ce jugement : < Ne croyez pas, dit saint Colomban à ses moines, 1 qu'il nous suffise de feindre de jeûner et de

> veill» la poussière de notre corps, si nous ne

> réformons aussi nos mœurs.... Macérer la diair,

* si l'dme ne fructifie pas , c'est labourer sans cesse

> la (erre et ne Fui point faire porter de moisson ;

> c'est construire une statue d*or en dehors , de » boue en dedans. Que Sert d'aller fiûre la guerre

* loin de la place , si l'intérieur est en pnûe à la I ruine? Que dire de Phomme qui fbssoie sa vigne

> toutàl'entour, et h laisse en dedans pleine de

> ronces et de bntssons? Une religion tonte de 1 gestes et de mouvements da corps est vaine, la 1 souffrance du corps seule est vaine, le soin que

> prend l'homme de son extérieur est vain , s'il se

* snrtreille et ne soigne aussi son Ime. La rnîe I piété réside dans fhumflîté non du aatm . mais

Vpasslcnis le serviteur , qtrând elles '^iTent«n|iahL "> avec le nraitre!... R ne soHh pas flou plus d'en- *> 'tendre parier des leitûs «t deies lire.... Bsi-cë *>iarTec des paroles sentes qfu'on homme ' neitiîie sa > 'maison du souiHures^^Eshce'sans iravati'^tBans > sueurs qu'ion 'peut accomplir une œuvre 'de mus kies jours?... ..'Ceîgne^vous' donc ,etife cessez pas » de combattre, nul 'n'obtient la coîiroone^*ih n*a » ^vaillamment combattu. >

Dans le passade que nous tenons kle «iter, saint Colomban, dont nous savons eu occasion de hkte conliaftre Ténerpque sé^'érité contre 'tes molleses 'mondaines deThéodorictde Brunehaut , attaque bt'rigfneur des-Taustëfifé^monastiques que quelques hommes , à- défaut d^ntres quadiés , pensaient de son temps devoir suppléer ik^tou tes les vertus. H y a

te FélfWation et de la franchise dans eene condoiie d'un des principaux fondateurs des monastères

- 6alb-Fi*ancs.

Les orateurs chrétiens des* YII' et TILL* siècles ont eu sur les populations de leur temps une bien plus grande influence que les orateurs des siècles Toisins du nôtre, dont Féloquence et même le génie ont brillé d'un si vit éclat.

Los sermons des temps modernes ont un caractère évidemment plus littéraire que pratique ; Torateur aspire plus à la beauté du langage , à la satisfaction Intellectuêlte des auditeurs , qu'à agir sur leur "ime,à^ produire en-eox deseffiets réels, des réfor- "tnes vérhabtes, d'efficaces tx)nversions. * Rien de -TJemblaWe , Tien de llttérafre dans' les sermons des 'ttirisionnaires du'TIf'stèrie? aucune préoccupation de bien parler, de combiner arecart les images, les Idées; Vorarteur va atf fait: il veut agir, il ne craint pas tes répétitions, la femriKarité, la 'vulgarité *même; il parie brièvement, mais il recommence tous les jours, c Cecrn'esi point de l'éloquence sacrée , c'est de la puissance religieuse. »

Des légendes.— Leur noiid)re et leur juste popularité.

G*é4ait, parmi leschréUeas des dix premiers siècles , ime occupation ooasidérée comme pieuse et «aifiie » que celle de recueillir les iionbatt des illus" ires martyrs et la Unsangtsdes bienheureux confits-

'^uurs. Quelques hommes» afin d'amasser des exemples propres à édifier la société chrétienne» se vouaient à la recherche des traditions , des monumenu relatifs aux martyrs etaux saints. Saint GédPan » évêque de Paris au V1I<^ siècle, consacra sa vie i c^te tâche. U écrivait à tous les clercs qu'il sup-

. posait à portée d'être instruits des traditions pieuses 'jd^lei^r co^tr^, et JesfNrïaitdelesfecueUUr pour les

^]%\ Viapsinettire. D'auures auteurs, et entre autres

riaoleuvdeki^ée^safBtUarasUtn, évécfuéd'Bin.* hrmk *, wyngemiii nfe
de iwaeiliiFwxHBémesto MHliiteBs ioaales etiles témoigna^fes popubves
; ii iiterrogeaîcntlesvieillards^ iifrdemandaïen^iidhi avaient Aé, dans
Uenfonce , Jafeçon devivre ém bvmmearépolésmints , et dans \i%e w^l
leur con* dûiteaec teuvaeccuparions ; ils ^*eBquérçi»it curiessément par
quelles preuves et par quelles merveilles de venu , ka humblea/servileurs
du Christ avaient obtexu temnon rfe dbéMhude et de sainteté.

Ces légendes, rassemblées avec tant 4e travaux et un si tondiant empre-
saownc , sont parveoues en partie juaquii nous. Leur aonbm eftt tel qiiAm
impossiblealoiiepas en être éldOBé.*— * kiprinte dans le recueil oMsme-
neé 'en i6é3 par te jéute fioUand et dassécs par ams-et par joir , ette ran-
plissant, pour les ^neuf premâsrs mois de l'année aeelement, cinqvantM-
roisvolttmes in-folio, renfarmant 35,400 Vie&de «ainta. Quand te reeuail
acn semnné,il renfenneraàphMcteSO^iMM) Vies.de saîa^* et cependant
beaueeup-dViutres. restaxmt inédiMs dans tes bîfatioillèques.

Uneielte fécondité ne provtent pas seulement 4k ia lantaiatedes au-
teurs et 'de l'état desooyaeQB religieuses. H. Gitiaot pense.qae c'est à
l'état «acal de te société et do l'homme , à cette époqae , «pieh littérature
des légendes a dû sa richesse et aa popeiaritë.

cXetteépoque, dit^l, était mmemps demaiheorei dadeacrdre exlréoe , .
un.de.ces teaips fpû pèsent en ^aelquesorte de lomtes parUesr Xkwmut,
et rétouffentu-et Peccesest. Mais <}uelque mauvais ^)«e setent les tesips ,
4ii6lksi|Me^MicBttes:cimnsunoes extérieuBes qui oppriment te nature
Juh nftMCv il y a en.eUe tsie jéaergie, ane etestidié, (pi i«iisteiileur
es^pire^ettea des fecsUés, des beeoins » qui se iimt jeur à traversa tous les
obstactes; tmille joauses peuvent^ W ocunprimer , tes détourner 4ie leur,
direction* nalureUe „ SHspeadre ou cam>a- , pce (dus ou moins
te«gteo^»steur développement ; rien ne saurait^ les abolir , tes féduîre à
une eomplëieûnpuissace : itecherbeatet . trouvent toujours quelque is-
sue » quelque saïisfactioa.».. Les légendes pieuses eurent le mérita de
fournir à quelque -tuas deces instincts puissants « de ces besoins invin-
cibles de Tâme humaine» cette issue , cette eatisfactkui » ^ue tout teur
refusait d'ailleurs* . .

» On sait à quel point était déplorable l'état aiûval de k, Gaule franque ,
quelte dépravation ou qaielte bratalité y r^nait. \Le..apectaLte.des évé-
neoients quotidiens révoltait ou comprimait totus les Jastînets moraux de
l'homme; toutes choses éuient livrées

<^ t^la./fgs«oi»ii,c lieueU .des BnilaniMii,

T. II, p. 750.

LyVftfiisIl^ eBAPlT««'Xi^

f n ir

m hmtd, à la forée; (m ne reiieoiitraii.preaiw Bttlle paf t, dans le moo-
deexiëriaur , cei emçke d» il^règte » ^tteidée da-4emir , ce resp^^t <1a
dsoit, qiii foat b sécurM.d» la vie ec le repo^charime* On les irottvak
dans Jes légandes. Quiconque jettera un coup doe.I, d'une pari sur les
clu^oBi^jees deJa sociéié civUe, de L'autre sur les vies des saints; qui-
conque 9 daos rbiatoire de Grégoire de Tours seuleoicBt , comparera les
tradiiious civiles et lea tradijjott» religîettfîea , sera frappé de kdiff érae&
: d^us les unes V ia morale oor paraît • pour aijiai dire, qii'ejî dépitdea-
boinnea et à leur jdmi; les iatéfélo et les paasious: seiiks régntent ; on osv
plongé dan» leor chaoaet leurs ténèbres : daus lea autres» aiium«*
Ikud'uadéiugeKfe fables absntdes » la morafe édMo 2^cc un grand.
empke; on la voit, on la aeni ; ce soleil da l'intoUigencè luit sur
leflàonda^au bein du? qpelon vit...

• IndépendanuMnt de lasaiisfadieDcio-'eUes pr(K ouraient à. la mora-
lité et à la se«i6ibililé bomaîM , dont la cûndiiou » dans le monde exté-
rieur, était si mauvaise» les légendes correspondaient encore à d'autres
facultés, à d'autres besoins. On parle beatt** Cpup aujourd'hui de T inté-
rêt » du mouvenenlqui , dans le cours de ce qu'on appelle vaguement le
moyen-âge» animaient la vie d^ peuples. 11 semblerait que de grandes
aventures , des spectacles » des récits , viuss(a)t sans cesse émouvoir l'io-
Miginaiiioa ; que la société fut mille fois plus variée • plus aeMi* santé
qu'elle ne Tesi parmi aous« Il en pouvait bien être ainsi pour quelques
bouMues,. placés dans les rai^s supérieurs , ou jetés dans des situations

siQ«gjuilières ; mais pour la masse de la populaiiou , la vie était au contraire prodigieusement monotone» insipide» ennuyeuse; sa de^née s'éeoiriait à la n»ême place ; les mêmes scènes se reproduiraient sous ses yeux; presque point de mouvement extérieur; eacore moins dke mouvement d'esprit : elle n'avait pas plus de plaisirs que de bonheur » et la condiioii de son intejl gence n'était pas plus agréable que son existence matérielle. Elle ne trouvait nulle part» au* tant que dans les. Vieâ dei ^iuis, quelque aliment à ccslte aciivilé d'imagination , à ce goût de nouveauté, d'aventure» qui exercent sur lesJioamies tani d'empire. Les légendes ont été pour les chrétiens de ce temps , qu'on me permette cet te comparaison pure-ment littéraire » ceque sont pour les Orientaux ces longs récits» ces kisioircssi hriliantes et si vai*iées, dont les Millet lune iViii^ nous donnent un échan** tiUon, C'était là que Fimagination populaire errait librement dans un monde inconnu » merveilleux» pleia de mouvement et de poésie. 11 nous est difficile aujourd'hui de partager tout le plaisir qu'elle y prenait » il y a douze siècles ; les habitudes d'csgri ont changé » les distractions nous, assied^: mais

nuus pouvenfr du moios oompraidre qu'il y avait là» pour cetû liti^ature^ une source depuiasMtti intérêt...

.c Les mœurs, et le langage des hommes de ce temps^ étaient certes bien grossiers^» bien déav* donnés» bien impurs; nul^ioulo cepc^ndant quelle respea» le goût même de la gravité » de la pureté f scMtdans les pensées, soit dans* les. paroles^ u'ji était point aboli; et lorsqu'ils en.trouvaient quelques occasions» beaucoup d'eutpo eux» à coup sûr» pre« naient plaisir aie satisfaire; les légendes seules te leur fournissaient. Là se présenMûtrioM^ed'unétab moral très-supériettr » sous tousr les rapports» k celui do la. sociiéie extérieufe do* la.vio eomuMura^ Vâauè humaine s'y pouvait reposer-» soulagée da spectacle des crimes et des viens qui rassailaieub de toutes parts. Peut-être ne ebercbaii-elle guère d'elle-m^mo ce soulagement; je* doute queUe s'uu rendit janais compte; maisi, <piand eHe lo renc«u«^ trait » elle enjouîss^it évidemmoit » et«*^t là la pf«mière et la. plus pussauta-causade la popuiartiédoi cetto^littéisature. «

Go n'est pas tout : elle« répondait oiooru ài d'autres besoins de noure nature» à ces bcsoms d'af«^ fection , de syi^pathie » qui dérivent , sinon de ht moraliîe proprement dite» du moins de la sensibilîlér morale» et exeroest sur l'âme tant d'empire.^ Les» facultés sensibles* avaient buauecup^ à souffiffir èi l'époque qui nousoeeupe; les bonimeséfaîentdttfSR et se traitaient duremeai^les sentiments lesfiins natu«« rc!s»labeoté» la pitié» les aakiés, soitdefoniii»' soit de choix» ne prenaïenlqa'aiâûUeoitnn-doukm-* reux déveLippaent ; et pourtant 3s a*éfaieit pu» morts daaer leecëiirderhouBne» ils aspiraïeot boo* vem à se déployer» etlo spedadu delenr presi^net »« de leur pouvoir, diarmnit une population coudamnée à nVsn jouir que bceen pHidaus la vie réeUé. LeU' légendes lui demaïeut ce spectacle : qmique, par' une idée très»-fausse» à ihon avis, ci qui a produit de déplonableSfOXtrav^iancee, la religion de ce* temps commandât souvent 1^ sacrifiée, le mépris mém^ des sentiments les ptns légitimes, cependAi|V' elle n'ÉUMtffoît pas , et n^interdisait pas le déveiôp<^' pement du la sensibilité humaine en la dirigeant souvent asseamal dans son applicariott , eNe eu favo-^ risait plutdt qu'elle n'en sopprînut !*é^eroiçe. Oii« trouve» dans les Viad^s Smntw^ piaside bonté, fylus* de tendresse de oœur, nne pins large part finite aut * afiections> que dans tous les. antres monuments de* cette époque. >* '

Etoppletldferti

QuelquesCIFations empruntéeuauia^Fiosdf# Mtitit vont servira justioer ce qu'a dit l'illustre prôfesseÉr^* ••

«tt

Germain , éféqae de Paris , dans la dernière moidë du VI« siècle, montrait poar le rachat des esclaves , le zèle le |)l us ardent .

c Quand même les voix de tous se réuniraient en

> une seule , on ne saurait dire combien il était pro- » digne en aum-
Anes ; souvent , se contentant d'une

> tunique» il couvrait du reste de ses vêtements

> quelques pauvres nus , de manière que tandis i que l'indigent avait
cbaud , le bienfaiteur avait » iroid. Nul ne peut dénombrer en combien de

> lieux ni en quelle quantité il a racheté des captifs. » Les nations voi-
sines » les Espagnols , les Scots ,

> les Bretons, les Gascons, les Saxons, lesBourgui- » gnons peuvent at-
tester de quelle sorte on recourait >âe toutes parts au nom du bienheu-
reux pour

> être délivré du joug de l'esclavage. Lorsqu'il ne

> lui restait plus rien , il demeurait assis, triste et

> inquiet , d'un visage plus grave et d'une conver-

> sation sévère ; si par hasard quelqu'un l'invitait » alors à un repas , il
excitait ses convives ou ses

> propres serviteurs à se concerter de manière à dé-

> livrer un captif; et l'âme de l'évêque sortait un 9 peu de son abatte-
ment • Que si le seigneur envoyait

> de quelque façon , entre les mains du saint , quel-

> que chose à dépenser , aussitôt cherchant dans » son esprit, il avait
coutume de dire : — c Rendons t grâces à la clémence divine, car il nous
arrive de

> quoi effectuer des rachats. » — Et sur-le-champ, t sans hésiter , l'ef-
fet suivait les paroles. Lors donc

> qu'il avait ainsi reçu quelque chose, les rides de

> son front se dissipaient , son visage était plus se-

> rdn, il marchait d'on pas plus léger , ses discours

> étaient plus abondants et plus gais; si bien qu'on » eût cru qu'en ra-
chetant les autres , cet homme

> se délivrait lui-même du joug de l'esclavage. * • Après avoir longtemps mené la vie du monde,

saint Bavon (patron de la ville de Gand) s'était , vers le milieu du VI^e siècle, retiré dans un ermitage. € Il vit un jour venir à lui un homme que jadis et pendant qu'il menait encore la vie du siècle, il avait lui-même vendu. A cette vue, il tomba dans un violent désespoir, de peur qu'il avait commis envers cet homme un si grand crime , et se tournant vers lui, il se jeta à ses genoux , disant : c'est moi qui

• t'ai vendu, lié de courroies ; ne te souviens pas , » je t'en conjure, du mal que je t'ai fait , et accorde-

> moi une prière ; frappe mon corps de verges,

• rase-moi la tête comme on fait aux voleurs, et » jette-moi en prison les pieds et les mains liés comme

• je le mérite: peut-être, si tu fais cela, la clé-

> menée divine m'accordera-t-elle mon pardon. > L'homme dit qu'il n'oserait point faire une telle

« iusto simet, (ML 8. Bm. « t. ii, p. 400. ^ Vila sancti Geri. Par. Epifon.

dios à son maître; mais l'homme de Dieu, qui parlait humblement, s'efforça de l'engager à faire ce qu'il lui demandait. Contraint enfin, et malgré lui, l'autre , vaincu par ses prières, fit ce qui lui était ordonné; il lia les mains à l'homme de Dieu, lui rasa la tête , lui attacha les pieds à un bâton, le conduisit à la prison publique , et l'homme de Dieu y resta plusieurs jours , déplorant jour et nuit ces actes d'une vie mondaine, qu'il avait toujours devant les yeux de son esprit, comme un lourd fardeau *. »

Il y a sans doute de l'exagération dans ces détails; mais elle importe peu ; peu importerait même la vérité matérielle de l'histoire. Il faut songer que la vie de saint Germain , que celle de saint Bavon, ont été écrites dans le VII^e siècle, racontées aux hommes du VII^e et du VIII^e siècles , à ces hommes qui avaient sous les yeux la servitude, la vente des esclaves , et toutes les iniquités, les souffrances qui en sont la suite. Quel charme

devait avoir pour eux ces simples récits I c'était un véritable soulagement moral , une protestation contre des foits odieux et paissants, un iaible mais précieux retentissement des droits de la liberté.

Saint Wandregisilcy abbé de Fontenelle^ avant d'embrasser la vie monastique avait rempli de hautes fonctions à la cour des rois francs; il était comte du palais de Dagobert.

* c Pendant qu'il menait encore la vie laïque, et comme il se rendait un jour auprès du roi Dagobert, an moment où il approchait du palais, il y avait là un pauvre homme , dont la charrette avait versé devant la porte même du roi ; beaucoup de gens entraient et sortaient , et non seulement aucun ne lui prêtait secours, mais la phipart passaient par-dessus lui et le foulaient aux pieds. L'homme de Dieu, en arrivant, vit Timpiété que commettaient ces enfants de l'insolence , et descendant aussitôt de son cheval , il tendit la muin au pauvre homme, et tous deux ensemble ils relevèrent la charrette. Beaucoup de ceux qui étaient là, le voyant tout sali de boue,semoquaientdelui, ctlui disaient des injures; mais lui ne s'en souciait point , suivant avec humilité rhumble exemplede son maître, car le seigneur lui-même a dit dans rÉvangile : c S'ils ont appelé le > père de famille Bétlzébut , que ne diront-ils pas » à ses domestiques ' ? >

Cette conduite de Wandregisile n'était-die pas une manifestation chrétienne en faveur de l'égalité et de la fraterniié humaine ? quelle influence ne devait-elle pas avoir sur les esprits, à une époque oii l'orgueil des hommes s'aidait de l'autorité des lois pour étalilir l'iofériorite relative des races ha-

* Act. tanct, Ord, S. Ben., t. u, p. 400.

* Jet. fond. Ord, S. Bes., C, ii« p. 528.

LIVRE m, CHAPITRE XII

nmoes et rinégalié forcée df*s conditions sociales. Ces traits d^ légendes expliquent bien des clioses. Commeoc les peuples ti'auraient-ils pas été attaeabès avec passion i une religion qui promettait justice à chacun suivant ses œuvres et sans distinction deracenî de condition, à unerlligion qui plaçait Fauréoie de ce saint sur le front tondu de l'esclave vertaeux , et qui annonçait quela couronne et la longue chevelure des rois n'empêchaient point les criminels d'être précipités dans les gueules béantes de l'enfer?

Des hbtorienset des chroBiqueurs. — Grégoire de Tours et

Frédcgaire.

Parmi les écrivains de répoijue mérovingienne , il en est quatre seulement dont les ouvrages ne peuvent pas être classés parmi les compositions purement religieuses; ce sont: Grégoire de Tours et Frédegair , pro-sateurs ; saint Avitus et Fortunatus, poètes. £aooore est-il à remarquer que tous les quatre appartenaient à l'ordre ecclésiastique. Frédegair était moine , Grégoire , Avitus et Fortnnatus étaient ovéques.

L'ouvrage principal deGré<]oirede Tours porte le ùxrviiïUiiloire cccU^iasîiqfdes France néanmoins ce n'est qu'une chronique, où l'auteur a voulu mêler les événements civils et religieux ^ ceux qui intéressaient Tégliseet ceux qui intéressaient h nation. — Malgré son titre , qui tendrait à le fiiire placer dans la littérature sacrée , c c'est une chronique assez semblable aux dernières chroniques païennes ; et le respect 9 le regret de la littérature païenne, y sont formellenient exprimés , avec le dessein de l'imiter. Indépendamment du fond même des récits , le livre est très-curieux par le double caractère qui le rattache aux dfsax sociéts , et marque la transition de l'une à Tautre. 11 n'y a du reste aucun art de composition 9 aucun ordre ; l'ordre chronologique même » que Grégoire promet de suivre, y est sans . cesse méconnu ou interverti. C'est simplement rCtuvrage d'un homme qui a recueilli tout ce qu'il a entendu dm , tout ce qui s'est passé de son temps, les traditions et les événements de tout

genre , et les a tant bien que n.al enchâssés dans une seule narration... Quoique l'alatmité en soit très-corrom* pue, la ocomposition très-défectueuse, et le style sans éclat , il y a cependant un assez grand mérite de narration y quelque mouvement , quelque vérité d'imagination , et une intelligence assez fine des hommes. C'est, à tout prendre, la chronique la plus instructive et la plus amusante de ces trois siècles. £Ue commence à l'an 377, à la mort de saint Martin , et s'arrête en 391 .

c Frédegair l'a continuée. Son ouvrage est très; inférieur à celui de Grégoire de Tours; c'est une chronique générale , divisée en cinq livres , et qui Hitt, de France, — t. ir.

commence à fa création du monde. Lé cinquième livre seul est curieux ; c'est celui où la narration de Grégoire de Tours est reprise, et poussée jusqu'en 644 . Cette continuation n'a même de valeur que pai* les renseignements qu'elle Contient , et parce qu'il n'en existe presque aucun autre sur la mt^me époque. Elfe n*a , du reste, aucun mérite littéraire, et, sauf dans deux passages , ne contient aucun tableau un peu détaillé , ne répand aucune lumière sur l'état de la société et des mœurs. Frédegair lui-même était frappé , je ne dirai pas de la médiocrité de son travail , mais de la décadence intellectuelle de son temps : c On ne puise qu'avec peine, dit- il, dans une

> source qui ne coule pas toujours : maintenant le

> monde vieillit et le tranchant de l'esprit s'émousse

> en nous... nul homme de ce temps n'est égal aux » orateurs des temps [>asscs , et n'ose même y pré- 1 tendre. > — la distance est grande, en effet, entre Grégoire de Tours et Frédegair. Dans l'un, on sent encore l'influence et comme le souffle de la littérature latine; on reconnaît quelques traces , quelques velléités d'un certain goût de science et ^'élégance dans Fesprit et dans le*s mœurs. Dans Frédegair , tQUt souvenir du monde romain a disparu ; c'est un moine barbare, ignorant , grossier, et dont la pensée est enfermée, comme sa vie , dans les murs de son monastère. >

Outre l'Histoire ecclésiastique des Francs, Grégoire de Tours a composé trois recueils de légendes, l'un, intitulé : *Gloire des Martyrs*; le second, *Gloire des Confesseurs*; et le troisième, *Vie des Pères*. Il a aussi consacré des ouvrages particuliers aux miracles de saint Julien, évêque de Brioude; aux Miracles de saint Martin de Tours; et enfin aux Miracles de saint André,

Nous avons fait connaître, dans le cours de cette histoire, quelle part Grégoire prit aux événements remarquables de son temps. Il fit, à ce qu'il paraît, peu de mois avant sa mort, un voyage à Rome, pour aller visiter le pape Grégoire-le-Grand. Le biographe qui, au X^e siècle, a écrit sa vie (Odon de Cluny), contient même à ce sujet une anecdote piquante et qui prouve la haute renommée dont jouissait l'évêque de Tours. Grégoire, d'une faible santé, d'une constitution ébranlée par les travaux et par les veilles, était remarquablement faible et chétif.

c Arrivé devant le pape, dit son biographe, il s'agenouilla et se mit en prières. Le pontife, qui était d'un sage et profond esprit, admirait en lui-même les secrètes dispositions de Dieu, qui avait déposé dans un corps si petit et si chétif tant de grâces divines. L'évêque, intérieurement averti, par la volonté d'en haut, de la pensée du pontife, se leva; et le regardant d'un air tranquille : c C'est le Seigneur > qui nous a faits, dit-il, et non pas nous-mêmes ;

as

f H est le même dans les. grands et dans les petits. > Cette repartie n'est-elle pas aussi fine et spirituelle que morale et profonde ?

Des poètes. ~ Saint Ambroise et Fortunatus.

Au V^e siècle, la décadence de la poésie, moindre sans doute que celle où était tombée la prose, était grande néanmoins. On avait cessé de cultiver les genres de poésie élevée, tels que l'épique, le drame, l'épopée. Les hommes qui, par délassement, s'adonnaient encore à la culture des lettres, bornaient généralement leurs travaux à quelques descriptions où l'exagération des idées était exploitée dans un style obscur et ampoulé, à

quelques fragments didactiques ou philosophiques , et surtout à ces petits poèmes de circonstance, inscriptions, épitaphes, épithalames, madrigaux, épigrammes.etc., qui, tantôt railleurs et tantôt louangeurs, n'ont d'autre but que de tirer des petits incidents de la vie quelque amusement momentané.

Du VI^e au VII^e siècle, la poésie fut semi-profane, semi-chrétienne. Parmi les poètes de l'époque , on doit placer en première ligne saint Avitus, évêque de Vienne (de 490 à 525). Cet homme distingué joua un grand rôle dans l'église gauloise , et présida plusieurs conciles. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits, lettres , homélies , traités théologiques, etc. ; et de six poèmes en vers hexamètres, composés tous les six sur des sujets sacrés ou ascétiques, trois de ces poèmes, la Création, le Pêché originel et le Jugement de Dieu, ou l'Expulsion du Paradis, forment une espèce de trilogie, qui rappelle en certains passages le Paradis perdu de Milton. — Le poète gaulois peut quelquefois être comparé sans trop de désavantage avec le poète anglais. L'espace nous manque pour justifier cet éloge par des citations comparées. Nous nous bornerons à citer un passage curieux, et qui donnera une idée de la manière descriptive de saint Avitus, dont le talent est généralement beaucoup plus remarquable toutes les fois qu'il s'attache à l'expression des sentiments et des passions.

Le sujet du fragment est la création de l'homme :

Dieu place la tête au lieu le plus élevé , et adapte aux besoins de l'intelligence le visage, percé de sept trous. C'est là que s'exercent l'odorat, l'ouïe, la vue et le goût. Le toucher est le seul qui sente et juge par tout le corps, et dont l'énergie soit répandue dans tous les membres. La langue flexible est attachée à la voûte du palais, de telle sorte que la voix, refoulée dans cette cavité comme par le coyp d'un archet , résonne avec diverses modulations à travers l'air ébranlé. De la poitrine huioïde, placée sur le

devant du corps, s'étendent les bras robustes avec les ramifications des mains. Après l'eslomac se trouve le ventre qui , sur les deux flancs, entoure d'une molle enveloppe les organes vitaux. Au-dessous , le corps se divise en deux cuisses , afin qu'il puisse marcher plus facilement par un

mouvant alternatif. Par derrière, et au-dessous de l'occiput, descend la nuque, qui distribue partout ses innombrables nerfs. Plus bas, et au dedans, est placée la poumon, qui doit se repaître d'un air léger, et qui, par un souffle moelleux, le reçoit et le rend tour à tour.»

Les trois autres poèmes de saint Avitus ont pour sujets : le Déluge, le Passage de la mer Rouge, et l'Eloge de la virginité. On y trouve de la chaleur et de l'élévation, une versification harmonieuse et un sentiment poétique, qui font qu'on s'éloigne de l'obscurité où est resté jusqu'à présent le nom d'Avitus.

Le poète à citer encore après l'évêque devienne est Fortunatus, qui fut évêque de Poitiers, à la fin du VI^e siècle et au commencement du VII^e. Il a écrit quelques hymnes sacrés assez beaux, et dont un, le *Vexilla regis*, a été officiellement adopté par l'Eglise, à l'exception d'un poème élégiaque sur Galeswinthé, sœur de Brunehaut, dont nous avons eu occasion de citer des fragments, les poésies de Fortunatus, où l'on trouve de l'imagination, de l'esprit et du mouvement, ne sont composées que sur des objets futiles (des fleurs, des fruits, des repas, des friandises, etc.), bien que ces poésies aient été adressées à divers personnages laïques ou religieux d'un caractère grave, tels que Grégoire de Tours, sainte Radegonde et sœur Agnès, abbesses du monastère de Poitiers. — M. Guizot y trouve l'origine d'un genre de poésie qui a tenu une assez grande place dans notre littérature, de cette poésie légère et moqueuse qui, commençant à nos vieux fabliaux pour aboutir à *Kerikeri*, s'est impitoyablement exercée sur les faiblesses et les ridicules de l'intérieur des monastères, c'est Fortunatus, dit-il, ne songeait certainement point à se moquer; acteur et poète à la fois, il parlait et écrivait très-sérieusement à sainte Radegonde et à l'abbesse Agnès; mais les mœurs mêmes que ce genre de poésie a prises pour texte, et qui ont si longtemps provoqué la verve française, cette puérilité, cette oisiveté, cette gourmandise, associées aux relations les plus graves, se montrent, dès le VI^e siècle dans ses poésies, sous des traits absolument semblables à ceux que leur ont prétés, dix ou douze siècles plus tard, Marot ou Gresset. >

Fortunatus, comme Avitus, Grégoire de Tours et Frédégaire, écrivait en latin. La langue inouïe, idiome germanique, était encore trop informe pour se prêter à aucune composition littéraire.

GAULE FRANQUE

CHAPITRE PREMIER

fréw, BOI DBS VIARC8. |

Pépini «roi des Français». — Bzédlttoii contre les Saxons. — Mort de Grégoire. — Voyage du pape éléonore Ildas les Gaules. — Pépin j'épousa et couronné par le pape. Arrivée et mort de Carloman. ~ KégodaiiOD avec le roi des Lombards. — Expédition contre la Bietagne. — Première guerre contre les lombards. — Donation de l'archevêque et de la Pentapole au pape. — Deuxième guerre contre les Lombards. — Conquête de la Septimanie. — Conquête de l'Alsace. — Dix campagnes. — Mort de Walfer. — Défection de Tassilo, duc des Bavarois. — Pépin lui pardonne. — Ambassade envoyée à Pépin par le khalife Almansor. — Mort de Pépin. — Anecdotes sur ce roi. — Son courage et sa prudence.

(De l'an 752 à l'an 768.)

Pépini, roi des Français. — Expédition contre les Saxons. —

Mort de Griffon (732).

Le titre de roi, confié à Pépin dans l'assemblée nationale de Soissons, n'ajouta rien à l'autorité dont il jouissait déjà comme chef des Français. Mais l'onction que lui imposa Boniface, assisté des autres évêques de la Gaule, lui donna aux yeux du peuple un caractère sacré.

La première campagne de Pépin devenu roi fut contre les Saxons révoltés. Le nouveau roi, dit la chronique de Frédégaire, passa le Rhin avec une armée et pénétra en Saxe, où il dévasta les campagnes, tua nombre de guerriers, fit captif beaucoup d'hommes et de femmes, et

amassa un butin considérable. Les Saxons accablés sollicitèrent la paix , en offrant des serments et des tributs bien plus forts que ceux qui leur avaient été jusqu'alors demandés , et en promettant de ne plus se révolter jamais. Pépin consentit à leur pardonner. • Le principal des nouveaux tributs qu'il leur imposa fut un don de troiscents chevaux; les Saxons s'obligèrent à les lui ajneaeer chaque année à l'assemblée du Cbamp-de-Mai.

* Qu^aee mitean , JtfM . Reiaaud et Faoriel entre autrei , plaeeent ausNi à Tan 752 rexpédilion que Pépin , k rinatigation du Vulgoih Ansemond , entreprit oonire les Arabes de la SeptUnanie.

Le roi des Francs revenait en Anstrasie et se trouvait à Bonn sur le Rhin, lorsque un messenger^ partr de la Bourgogne-Transjurane, lui annonça que son frère Griffon , en tentant de passer d'Aquitaine en lialie, pour se joindre aux Lombards ses ennemis, avait été tué à Saint-Jean de Maurienne, dans un combat que les comtes de Vienne et de Bourgogne lui avaient livré pour s'opposer à son passage. Ces deux comtes avaient été eux-mêmes tués dans le combat.

Voyage dn pape EU.^nne II daaa les Ganles. — Pépin est sacré

et couronné par le Pape (755) .

Pépin se trouvait ainsi délivré de son plus dangereux compétiteur. — Il continua sa route pour venir à Paris. Il avait déjà traversé une grande partie de la forêt des Ardennes , et se trouvait à Thion-* ville sur la Moselle, lorsqu'un autre messenger lui apprit que le pape Etienne II , parti de Rome avec beaucoup de pompe et chargé de présents , avait passé le grand Saint-Bernard et s'avançait vecs lui.

A cette nouvelle, le roi rempli de joie donna des ordres pour que le pape fût accueilli partout avec les marques d'honneur et de respect qu'on lui aurait accordées à lui-même. Il envoya, à la rencontre dn pontife son fils aîné Charles , alors âgé de douze ans , qu'il chargea d'accompagner Etienne jusqu'à la maison royale de Ponihyon, près de Langres, où il comptait l'attendre et le recevoir.

1^ Le pape arriva à Ponthion le 6 janvier 753. Le roi, accompagné de la reine et de ses enfants, alla avec pompe au-devant de lui jusqu'à une lieue du château, et l'accueillit avec de grands témoignages de vénération, sans pousser toutefois l'humilité jusqu'à marcher à pied à côté du pape, en conduisant son cheval par la bride, comme le prétend Anastase, auteur latin qui, dans son *Histoire* a parlé des choses anciennes, plutôt selon l'usage pratiqué de son temps que selon la vérité ^ >

* Les historiens ne s'accordent ni sur le cérémoniel qui fut alors observé entre le pape et le roi. Les uns racontent qu'Etienne se précipita au-devant du pape, en disant qu'il ne

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Le but du pape, en entreprenant le voyage de la Gaule, était de solliciter l'appui du roi des Francs contre Astolphe, roi des Lombards, qui voulait imposer sa domination aux Romains. Pépin, d'accord avec Etienne II, envoya des députés à Astolphe, « afin d'engager le roi, par respect pour les saints apôtres Pierre et Paul, à ne plus entrer en ennemi sur le territoire de Rome, et pour lui demander de cesser d'exister, par égard pour lui-même, les tributs impies ou illégitimes, que les Romains ne paient pas auparavant. »

Le roi pria le pape de passer à Paris, dans le monastère de Saint-Denis, pour y attendre la réponse d'Astolphe. — Etienne II se loue beaucoup, dans ses lettres, des égards respectueux que, d'après les ordres de Pépin, les Francs de toutes conditions eurent pour lui. — Il raconte qu'étant tombé gravement malade, il se fit porter dans l'église, sous les cloches, afin de demander sa guérison à Dieu, et que là il vit venir à lui, avec les apôtres saint Pierre et saint Paul, saint Denis qui le guérit miraculeusement. — L'histoire de cette vision, expliquée suffisamment sans doute par la maladie du pape, causa une grande joie à la population Gallo-Romaine qui honora saint Denis d'une dévotion particulière ; il contribua à disposer favorablement les esprits pour le pape que le saint apôtre des Gaules jugeait digne de sa protection spéciale.

Un mois après sa guérison , en juillet 755, le pape voulut , en mémoire du recouvrement de sa santé » dédier un autel dans l'église de Saint-Denis; le même jour, il couronna et sacra de sa propre main Pépin et ses deux fils, exhortant les Francs les Gallo-Romains et tous les peuples sujets ou tributaires du roi, à lui garder une inaltérable fidélité; il lança dès lors les plus terribles anathèmes contre ceux qui éliraient à l'avenir des souverains hors de la race de Pépin. La cérémonie terminée , le pape déclara solennellement le roi des Francs avoué (adroit) ou défenseur de l'église romaine. Charles et Carloman, fils de Pépin, furent en même temps proclamés patrices de Rome.

Arrivée et mort de Carloman. — ^Négociation avec le roi d'CCS

Lombards.

Cependant le roi des Lombards , prévoyant que

le pape relèverait que quand il aurait tenu de sa bouclie la promesse d'être le défenseur et l'appui du saint-siège; d'autres affirment que Pépin , accompagné de la reine et de ses enfants , et de toute sa cour, arriva le pape à une lieue de Poitiers ; qu'il descendit de cheval ; qu'il prit la bride de celui sur lequel le pape était monté, et que marchant respectueusement devant le pontife, qui ne refusait vainement à cet excès d'honneur il se coucha jusqu'au point du jour qu'il lui avait fait préparer, j

le pape attirerait contre lui toutes les forces de la monarchie franque, avait obligé (abîmé) du Mont-Cassin , où vivait retiré le frère de Pépin , d'envoyer dans la Gaule Carloman devenu moine. Carloman se mit en route avec l'ordre ostensible de réclamer le corps de saint Benoît , qui avait été dérobé en Italie et apporté au monastère de Fleury-sur-Loire, mais avec la mission secrète de susciter des obstacles aux desseins du pape.

Immédiatement après son couronnement , Pépin avait convoqué à Crécy-sur-Oise une assemblée des évêques et des leudes , pour y proposer de seconder l'église, et d'aller en Italie combattre le roi des Lombards, qui dédaignait de répondre à ses demandes. L'assemblée réunie allait décider

la guerre, lorsque Carloman apparut et demanda la parole. La force et Téloquence avec lesquelles ce moine, naguère maître de la moitié de l'empire f mue, plaïda la cause d'Astolphe , jetèrent les esprits dans Tindécision j firent ajourner les préparatife militaires, et portèrent l'assemblée a ordonner qu'an ambassadeur serait envoyé au roi des Lombards pour tenter de nouveau les \-oies de la conciliation.

S'il faut en croire quelques historiens, le roi et le pape , alarmés de Tappariïion inattendue de Carloman , inquiets de son crédit auprès -des grands de Tétat ,le reléguèrent dans un monastère à Vienne, où il mourut pcti de temps après. Ses (ils, qui auraient pu servir d'instruments aux intrigues de quelques ambitieux , furent tonsus et confinés dans un au tre monastère V oii ils achevèrent leur vie dans Tobscurité et dans l'oubli.

Exp(kli ion contre la Bretagne t755).

Tandis qu'on attendait le résultat de > négociations entamées avec Astolphe, Pépin entreprit contre h Bretagne une expédition à laquelle les historiens n*assignent aucune cause, et qui n'eut probablomicm d'autre motif que celui de compléter les con(|uêtes des Francs dans la Gaule. — c En 753, disent lis Annatei de Metz , Pépin prit la ville de Vannes, ei soumit toute la Bretagne. » — La prise de Vanncji est un fait positif et qui n'est pas contesté. 3Iais il n'en est pas de même delà conquête complète de b péninsule bretonne. Les événements ultérieurs prouvent que la Bretagne ne fut pas en rénlitë p\ u^ soumise à Pépin qu'elle ne l'avait été aux rois de h race de Clilovis. Il est certain queCharlemagne seul en fit la conquête, trente-trois ans plus tard, en 786. —Toutefois, on peut conclure du récit de l'annaliste Messin que, sous Pépin , (es Francs reprirent contre les Bretons une attitude belliquense et menaçante.

LIVRE IV, CHAPITRE I

Première guerre oontre les Lombards* -r Donation de l'Eurchat el de la Pentapole au pape (754.

L'ambassade nouvelle, envoyée à Asrolpbe, n'ayant pas eu plus de succès que la première, la {pierre fat résolue. — EnTW, Pépin, accompagné du pape , se mit en mnrcbe avec une armée. Asio!pbe l'aitendah au pied des Alpes , au débouché du Valde-Suze, où il tenta vainement de l'arrêter; malf^ré l'avantage d'une position escarpée et facile à défendre, l'armée lombarde fut vaincue et dispersée. Asiolpbe prit la fuite et se réfugia dansPavie; il ne tarda pas à y être bloqué par les troupes franques, qui parcouraient toute la Lombardie, prenant les villes, dévastant les campagnes ; et Faisant un immense butin. Ce roi , se voyant sans espérance , demanda la paix par Tentremise des seigneurs et des évêques qui accompagnaient Pépin ; il promît de réparer tout ce qu'il avait fait contre Téglise et contre 1 1 république romaine , et s'engageait à reconnaître la domination franq;^ . A ces conditions, Pépin consentit à lai rtndre son royaume.

Le roi des Francs termina son expédition en reconduisant à Rome le pape Etienne, auquel il fit don , en toute souveraineté , des villes de la Pentapole (Rimini, Pezaro, Fano, Sinigallia et Ancone) , et de celles TEi-carchat de Ravennc (Uimini, Bologne , imola, Faenza, Forlî, Cesenc, Bob-bîo, Adria et Ferrare).

Le roi des Lombards reconnut et sanctionna cette donation; niais l'empereur d'Orient, Constaniiii. Copronyme, protesta contre, et réclama, comme lui appartenant, la Peniapole et l'Exarchat. Les prétentions de l'empereur , sur des pays que la.victoire et la longue possession des Lombards lui avaient enlevés, parurent ridicules, et aucune des parties intéressées ne voulut y faire attention. — Ce fut durant ItfS négociations entr^prises pour conserver ses droits sur l'Ialie, que l'empereur d'Oneni fit, en 757, présenta Pépin du premier orgue que l'on ait vu en France. Cet or,;ue fui donné par Pépin à l'église de Saint-Corneille deCompiègne.

Pépin, qui avait le premier reconnu au pape le droit d'interpréter la volonté du ciel , sur la disposition des couronnes, fut aussi le premier qui, en donnant l'Exarchat à Etienne, fonda le pouvoir temporel de la papauté.

Deuiième iruerre oontre les Lombards (753).

La paix faite avec le roi des Lombards n'eut pas une longue durée. L'année suivante (713), le roi Astolphe, violant les promesses qu'il avait faites au roi Pépin, marcha de nouveau contre Rome, parcourut et dévasta le territoire romain, et brûla les

maisons qui avoisinaient l'église de Saint-Pierre. Mais Pépin ayant rassemblé promptement une armée, entra en Italie, vainquit les Lombards, comme l'année précédente, au défilé du Val-de-Suze, bloqua Paviè, força le roi Astolphe à lui demander la paix une seconde fois, délivra Rome, et remit le pape en possession de tout le territoire qui lui avait été enlevé.

Les conditions de la nouvelle paix accordée au roi des Lombards furent plus dures que celles du traité de l'année précédente. Peu de temps après l'avoir conclue, Astolphe mourut des suites d'une chute de cheval qu'il fit étant à la chasse. A sa mort. Rachès, son frère, depuis longtemps voué à la vie monastique, quitta son couvent et voulut être roi; il avait pour compétiteur Didier, général estimé des Lombards, qui avaient combattu sous ses ordres dans les guerres contre les Grecs. Pépin et le pape favorisèrent Didier, que les Lombards élevèrent sur le trône. — Afin d'assurer cette élection, le pape avait fait rentrer Grégoire dans le monastère qu'il avait quitté. Didier, reconnaissant, confirma solennellement la donation faite au pape par Pépin, et donna ainsi au saint-siège un nouveau titre à la possession de la Pentapole et de l'Exarchat.

Conquête de la Septimanie (755 à 759).

Victorieux des Lombards, Pépin, tant pour justifier son titre de défenseur de l'église, que pour expulser de la Gaule un peuple ennemi, tourna ses armes contre les Arabes qui occupaient la Septimanie, et qui venaient de résister avec succès à deux attaques de Waïfer.

Le vali provincial, gouverneur de Narbonne, était subordonné au khalife de Cordoue, qui, préoccupé du soin d'établir son autorité sur l'Espagne musulmane, ne pouvait envoyer de grands secours au défenseur d'une province aussi éloignée du centre de son empire. Ce vali avait sous ses ordres plusieurs officiers chrétiens, Goths d'origine, dont le plus considérable était un certain Ansemond; auquel était confié, outre le gouverne-

ment particulier de Nîmes, le commandant supérieur d'Agde, de Beziers et de Maguelone, ville que les Arabes avaient rebâtie •après sa destruction par Charles-Martel. Déterminé à secouer le joug des Musulmans, Ansemond appela Pépin à son aide. Le roi des Francs entra en Septimanie avec une armée, et prit aussitôt possession des quatre villes où gouvernait le chef visigoth ; il y laissa une partie de son armée, afin de poursuivre la conquête du reste du pays.

La lutte commença aussitôt entre les Francs et les Arabes qui défendaient Narbonne. Ansemond eut le

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

aaBV^^EBBSOMH

coBQinaodaignent de Taripée chargée de faire le siège de celle ville, dont la nombreuse garnison était à l'état d'opposer une longue résistance. Le siège de Narbonne dura en effet plusieurs années. Deux circonstances arrêtèrent d'ailleurs successivement les progrès de la troupe franque : une frêle garnison de 800 hommes, tuée par les Sarrasins dans une embuscade ; l'autre, fut une horrible famine qui désola le midi de la Gaule et l'Espagne. La disette des vivres devint telle, que les mouvements des garnisons en furent suspendus.

Les Arabes tentèrent à diverses reprises de secourir la ville, vivement pressée par les soldats de Pépin. Mais tous les détachements qui, dans ce but, essayèrent de franchir la chaîne des Pyrénées, furent attaqués et exterminés par les montagnards. — Enfin, en 759, les chrétiens, qui formaient la masse de la population narbonnaise et qui souffraient beaucoup du blocus, prirent eux-mêmes la résolution de se débarrasser de la garnison musulmane ; ils entrèrent secrètement en négociation avec Pépin, et obtinrent du roi des Francs la promesse qu'il les laisserait se gouverner d'après la loi gothique. Alors, profitant du moment où les soldats sarrasins n'étaient pas sur leurs gardes, ils les massacrèrent et ouvrirent leurs portes à l'armée de Pépin. L'occupation d'Elne et de Carcassonne suivit immédiatement la reddition de Narbonne ; la Gaule méridionale se trouva dès lors délivrée des Sarrasins. Pépin y laissa des forces

considérables, pour enlever aux musulmans toute espérance de rentrer dans le pays.

Il paraîtrait même qu'à cette époque, les Francs, ne se bornant point à la conquête de la Septimanie, auraient poussé des détachements jusque dans la Catalogne. Les Annales de Metz affirment que l'émir Soliman, qui commandait à Girone et à Barcelonn^e, se soumit, avec tout le territoire qui dépendait de lui, à l'autorité de Pépin.

La conquête de la Septimanie, par les Francs, amena peu de changements sociaux ou politiques dans cette province, dont l'administration resta confiée aux chefs visigoths qui avaient si puissamment contribué à l'expulsion des Arabes. Quant à la population musulmane que les soins de l'industrie ou de la culture avaient fait rester étrangère aux événements de la guerre, elle en subit néanmoins toutes les conséquences, et fut chassée du pays, ou réduite en esclavage par les vainqueurs.

Qoo/foéU de l'Aquitaine. — Dix campagnes. — Mort de

Waffer. (760 à 768.)

En prenant le titre de roi, du consentement [du peuple et avec la sanction du pape. Pépin n'avait dit que les princes de la race de Clovis, dont le caractère déjà dégradé et la position déconsidérée

ne pouvaient être un grand obstacle à ses desseins. Pour être vraiment et irrévocablement souverain de la Gaule franque, il fallait vaincre les princes mérovingiens, qui avaient assez de puissance, de courage et de génie pour lui disputer la royauté. On comprend que nous voulons parler des princes d'Aquitaine, descendant de Gharibert, et principalement du duc Waifer, ce digne petit-fils d'Eudon, sur lequel reposaient toutes les espérances de la race mérovingienne. Le nouveau roi des Francs comprit que s'il ne venait pas à bout d'enlever définitivement au duc d'Aquitaine toutes les provinces de la Gaule méridionale» il devait, au moins, le forcer à reconnaître sa souveraineté et à accepter sa suprématie. Mais la lutte qui allait s'engager entre eux pour atteindre ce grand résultat n'était pas seulement le combat de deux familles rivales, de deux compétiteurs à l'au-

torité souveraine, c'était la guerre,, renouvelée entre deux peuples ennemis depuis trois siècles, entre les Gallo-Romains du midi et les Gallo-Francis du nord, guerre où la nationalité des deux peuples se trouvait mise en question, et qui ne pouvait se terminer que par la mine du peuple vaincu. La conquête de l'Aquitaine par Pépin, qui est, à notre avis, le plus grand événement de son règne, fut, en quelque sorte, une nouvelle conquête de la Gaule par les Francs. Comme le général romain qui soumit la Gaule à la domination de la République, le roi austrasien, pour établir sur l'Aquitaine la monarchie des Francs, eut besoin de neuf années de guerre et de dix campagnes ; et, chose triste à dire, Pépin, comme César, ne triompha définitivement que par la perfidie et la trahison.

Nous avons pensé que le récit de cette lutte mémorable ne pouvait être scindé, et qu'il convenait d'en présenter successivement tous les faits et tous les détails.

Ce fut en 760 que, victorieux des Lombards, des Arabes et des Bretons, Pépin entreprit de réduire les Aquitains sous son obéissance. Déjà, en 752, il s'était ménagé un prétexte d'hostilités en faisant au duc Waifer la sommation de livrer dans ses mains Griffon, son frère, échappé du Mans. Le duc d'Aquitaine refusa de tromper la confiance du prince réfugié dans ses États; mais la mort de Griffon, arrivée au moment où ce fils de Charles Martel cherchait à rejoindre les Lombards en Italie, délivra Pépin d'un dangereux compétiteur.

En 760, Pépin, se trouvant en état d'entamer une guerre qu'il avait depuis longtemps résolue, envoya au duc d'Aquitaine une ambassade solennelle, chargée de lui exposer ses griefs et d'exiger la réparation, ou, en cas de refus, de lui déclarer la guerre.

LIVRE IV, CHAPITRE

Les demandes du roi des Francs portaient sur trois points. — Pépin réclamait :

1^ une composition convenable (wehrgeld) pour la mort d'un certain nombre de Visigoths-Septima* nienSy qu'il accusait Waïfer d'avoir injustement fait périr. 11 paraît que ces Septimaniens, après avoir demandé au duc d'Aquitaine un appui contre les Arabes, avaient renoncé à sa protection impuissante, pour réclamer celle du roi des Francs;

20 L'extradition des leudes anstrasiens et neus» triens qui, soit lors de la fuite de Griffon, soit à toute autre époque, avaient cherché un refuge près du duc d'Aquitaine; .

5^ La restitution des biens et des privilèges de toute nature que les rois francs avaient accordés aux églises de Neustrie et d'Austrasie, tandis qu'ils étaient possesseurs des pays situés entre la Garonne et la Loire, propriétés et)rivilèges dont Waïfer s'était emparé ou qu'il avait abolis.

Waïfer chargea, de son côté, une ambassade solennelle, à la tête de laquelle se trouvaient Bortdian, évêque de Bourges, et Blandin, comte d'Auvergne, de porter au roi des Francs la réponse à ses demandes. Cette réponse était un refus, que les ambassadeurs exprimèrent avec tant de fierté, qu'ils excitèrent grandement, dit la chronique, la colère du roi.

Pépin s'y attendait pourtant : il avait convoqué dans les environs de Troyes tous ses leudes, Francs, Bourguignons et Gallo*Romains, ainsi que ses auxiliaires d'outre-Rhin. 11 se trouva bientôt à la tête d'une puissante armée.

A cette époque, les états du duc d'Aquitaine, en y comprenant même la Vasconie, formaient à peine le quart de la Gaule, et n'égalaient pas en étendue la sixième partie du territoire soumis au roi des Francs.

Bien que plus riches et plus industrieux, et, par conséquent, plus capables de soudoyer des milices et des auxiliaires, les Aquitains étaient attaqués trop à l'improvise pour résister avec quelque avantage aux Francs. Waïfer, apprenant que Pépin avait envahi et ravagé l'Auvergne et le Berri, s'empressa, afin d'arrêter la dévastation qui menaçait le reste de ses états, de lui demander la paix, en promettant de lui donner pleine satisfaction sur tous ses griefs. Pour garantie de sa parole, il remit en otage deux de

ses cousins, Adaighier et Ithier, fils de cet Hatton qu'Hunakl avait si emellement fait mettra à mort.

Pépin, satisfait du butin que son armée avait recueilli, consentit à repasser la Loire.

L'année suivante (761), le roi des Francs, se fiant à l'aparoieée Waifer, venait, après avoir tenu le ohamfHdMnai à Doren, sur la Roër, de licencier

son armée, lorsqu'il apprit que le duc d'Aquitaine, profitant de son éteignement, avait fait lui-même une irruption en Bourgogne, dévasté les environs d'Autun, brûlé les faubourgs de Ghâlons, et, sans roncontrer d'obstacle, était rentré dans- ses états, cliapgé de butin. — Pépin, indigné de ce manque de foi, rappela aussitôt ses milices, et pénétra de nouveau dans le Berri, où il prit le fort de Bourbon (aujourdlni Bourbon-i'ArchambauU), et en Auvergne, où il s'empara de celui de Kantiie (Cbantdie); il vint ensuite mettre le siège devant Tanciemie capitale de la province, qui portait encore le nom gallo-romain A' AugustO'Nemeittm, et dont Glermont, forteresse isolée au sommet d'une colline, était alors la citadelle. La ville et la forteresse furent prises et incendiées ; la garnison qui les avnit défendues, ainsi que la population inoffensive, furent passées au fil de l' épée ; mais il parait que ces actf's de barbarie eurent lieu contre la voltinté de Pépin, car, dans la suite, la guerre se fit d'une façon plus humaine, et par cela même plus décisive. — Après la destruction de Glermont, les Francs Te* vinrent prendro leurs quartiers d'hiver sur la rive droite de la Loiro.

Le roi franc ne laissa à son armée qu'un co«rt repos. Au printemps de l'année 762, il franchit le fleuve avec ses deux fils, Garloman et Charles (depuis Gharlemagne), envahit le Berri, et vint, suivi de son armée, mettre le siège devant Bourges. Cette ville, une des plus considérables de la Gaule centrale, renfermait une garnison nombreuse commandée par un homme de guerre expérimenté qui opposa aux Francs une opiniâtre résistance. Malgré la bravoure des défenseurs de Bourges, et malgré les efforts que Vaïfer fit pour la secourir, Pépin s'en rendit maître, et résolut

d'en faire sa place d'armes et le point de départ des antros expéditions qu'il méditait contre l'Aquitaine. 11 y mit une garnison d'élite, et en confia le commandement à un de ses comtes les plus braves et les plus habiles ; puis, ayant descendu la Loire jusqu'à Thouars, dont il prit et détruisit le château, il revint hiverner en Neustrie, assignant aux leudes, qu'il destinait à continuer la guerre, Nevers pour lieu de rendez-vous au printemps suivant.

En 763, malgré la défection de Tassilon , duc des Bavaois, qui refusa d'entrer en campagne, l'armée franque, traversant les parties de l'Aquitaine qu'elle avait déjà ravagées, s'avança dans le Limousin, où die prit Isendon, sur la Vézère, ville alors riche et considérable, et pénétra dans le Querd jusqu'à hi vieille cité des Cadurkes (Gabors). — Waïfer avait rassemblé sur la Basse-Garonne une nombreuse armée. Il fut prévenu du départ des Bavaois; et, voulant en profiter, il s'avança pour livrer bataille aux

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Francs. On ignore en quel lieu les deux armées se recontrèrent ; on suppose que ce fol à peu de distance de la Dordogne. La bataille fui opiniâtre et « mglante, mais la victoire se déclara enfin pour les Francs. Blandin, comte d'Auvergne, y fut lué, et le duc d'Aquitaine, protégé par quelques fuyards, eut lui-même de la peine à échapper au carnage.— Cependant la perte que Tat mée franque avait éprouvée fut assez considérable pour que Waïfer crût pouvoir demander la paix .à Pépin, en exigeant la restitution de Bourges, mais en offrant de reconnaître la suprématie du roi des Francs. Pépin avait résolu de n'accorder aucune trêve à son ennemi ; il repoussa tout accommodement, et plaça une partie de son armée en garnison dans les villes récemment conquises.

Pendant les années suivantes (764 et 765), le roi des Francs, occupé du soin de réprimer la révolte des Bavaois, ne continua pas la guerre en personne. Waïfer profila de son éloignement pour accroître ses forces, et même pour changer de rôle ; car d'attaqué il se fil aggresseur. Il divisa ses iroupes en trois corps, auxquels il indiqua irois directions difiérentes, et

qui attaquent simultanément Lyon, Narbonne et Tours. Ces trois expéditions furent malheureuses, les Aquitains furent battus, et les trois comtes qui les commandaient tués. Waïfer aurait eu besoin de victoires pour réparer les désastres des années précédentes. Après la malheureuse issue de sa triple tentative (en 704), sa position parut si critique à ses propres partisans, que son oncle Rémistan abandonna l'Aquitaine, et vint offrir sa soumission et ses services à Pépin. Ce Rémistan était le troisième fils d'Eudon ; lorsque ses deux frères, Hunald et Hatton, s'étaient partagé l'Aquitaine et la Vasconie, il n'avait pas pu, à cause de son extrême jeunesse, et peut-être aussi de sa naissance illégitime, obtenir de lot dans le partage : il possédait la confiance et l'affection de son neveu Waïfer, qui lui avait donné une grande part dans le gouvernement de l'Aquitaine. Pépin accueillit avec une joie empressée un transfuge aussi important, et lui fit des présents magnifiques.

En 766, Pépin ayant réuni toutes ses forces sur les bords de la Loire, et tenu un champ-de-mai à Orléans, se disposa à entreprendre une septième campagne contre les Aquitains. Waïfer n'avait pas des forces suffisantes pour défendre les belles plaines qui avoisinent la Loire. Il prit un parti extrême, abandonna l'Aquitaine septentrionale, dont il fit démanteler les places qu'il ne croyait pas pouvoir défendre, et résolut d'attirer la guerre dans les contrées voisines du cours supérieur de la Dordogne, contrées alors couvertes de forêts, coupées par des vallées profondes et déchirées, qui présentent de

nombreuses retraites, et offrent tant d'avantages pour une guerre de surprise et d'embuscade, où les Aquitains avaient contre les Francs quelques chances de succès. — Trois places seules, Poitiers, Limoges et Argenton-sur-Cher, restèrent intactes dans le nord de l'Aquitaine. — Pépin, ayant franchi la Loire, s'avança jusqu'à Périgueux sans rencontrer d'autres obstacles. Il assiégea et prit Argenton, dont il fit le chef-lieu d'un comté, auquel fut annexée la majeure partie de l'ancien comté de Bourges, et qu'il donna à Rémistan), espérant sans doute, par cette marque de confiance, se concilier fermement l'affection de Tonde de Waïfer. — Dans le courant de cette cinquième campagne, le duc d'Aqui-

taine, se bornant à une guerre^e ruses et de' chicanes, n'entreprit rien de considérable contre les Francs ;du moitis les chroniques du temps sont muettes à cet ^{ard}. — Pépin, d'ailleurs, dans un but facile à comprendre, traitait les populations des pays cottiuis avec le plus grand ménagement.

Le plan que suivit Pépin dans sa huitième campagne (en 767) a paru remarquable à quelques historiens par la nouveauté, la longueur et la hardiesse des marches ; il prouve que le roi des Francs avait cherché et trouvé le moyen d'enlever *au duc d'Aquitaine les avantages que celui-ci espérait tirer de sa position défensive. — En se p^{cs}anl dans la OQu^{trée} monu-
gneuse qui borde le cours supérieur de la Dordogne, Waïfer comptait couvrir à la fois le riche territoire de Toulouse, les belles contrées de la Vasconie, et, menaçant les Francs de les prendre par derrière, les empêcher de franchir la Garonne. — - Au lieu d'attaquer de- front le duc d'Aquitaine dans les montagnes où il s'était retranché, Pépin , laissa une partie de ses iroupes en observation du côté de Limoges, descendit avec le gros de son armée le long du Khône jusqu'à Arles, traversa la Septimanie et vint attaquer F Aquitaine par Garcassonne et Toulouse, prenant ainsi à revers toutes les positions de Waïfer. Dans cette campagne, où il ne rencontra aucune résistance opiniâtre, le roi des Francs- s'empara successivement de Carcassone, de Toulouse, d'Albi, de Rhodéc, de Javols (alors cité capitale du Gévaudan) et d'Anice^u Vellave (capitale du Vilay); ensuite, passant près des sources de la Loire el de TAl^{lier}, il redescendit dans la vallée du Rhône, et, pour accorder quelque repos à ses troupes, qui, en quelques semaines, avaient fait plus de quatre cents lieues, il célébra dans Vienne la Pâquede Tannée 767.

La neuvième campagne commença au mois d'août de la même année (707j. Pépin ouvrit cette campagne après avoir tenu le cliamp-de-mai à Bourges y où , pour mieux constater sa ferme résolution de garder 1* Aquitaine, il s'était fait construire un pa-

LIVRE IV, CHAPITRE I

Jais, L'iaieralle qw s'émidà eDira la campagne préoédeote et celle qui commençait fut marqué par b trahison de Rémisian. Ce comte d'Argenton n'avait pas p« ^vre loogtenps en borne inleiligeDce avec les chefe francs qui lui étaient soumis. 11 déserta ^son poste et rejoignit son neveu. — WaiTer, joyeux de son retour, lui pardonna sa défection, et lui rendit toutes ses dignités.-^LeplandePépin était cette fois d'atuquer les Aquitains dans la contrée montagnieuse qui leur servait de refuge. En marchant vers la Dordogne, il assiégea et prit les foris châteaux de Peyruce et de Turenne , où il mit garnison. Eosuite, il entreprit, contre les Aquitains et les Vascons, une guerre vraiment difficile et périlleuse. . J

Les Vasco-Aquitains, divisés par petites bandes, embusqués sur les crêtes des montagnes , ou cachés (|aBS les forêts, et parmi les rochers, saïsbaient tontes les occasions d'attaquer les Francs à l'improvîste. Dès qu'ils étaient eux-mêmes poursuivis, ils profitaient de leur connaissance des localités pour fuir plus facilement, et se retiraient dans des cavernes secrètes, dont rentrée avait été bouchée, et dont l'intérieur était soigneusement fortifié. II fallait attaquer et prendre ces cavernes d'assaut. Souvent, quand les Francs s'en étaient emparés, ils ne réussissaient pas à atteindre leurs ennemis, car les grottes avaient plusieurs issues par lesquelles ceux-ci s'échappaient. — Tandis que les Francs continuaient avec fermeté cette guerre, marquée par tant de fatigues et de périls. Rénaïstan» jaloux de reconquérir l'estime de ses comp::trîotes, et de manifester la haine qu'il portait aux leudes de PépUi , fit irruption dans la partie de r Aquitaine déjà soumise au roi franc, pillant les vîUes, ravageant ks campagnes, et traitant lapopulationa avec tant de cruauté , que < les colons, dit Fredegair, n'osaient se montrer nulle part pour travailler à la terre, et que les champs et les vignes restaient sans. culture. » Réoiïstan dévasta ainsi le Liaïousin el les comtés d' Argenton et de Bourges. — Cette diversion n'eut pas l'effet que le duc d'Aquitaine en attendait. — Pépin, sans s'émouvoir, continua à poursuivre le but principal de son entrepriae» qui était d'atteindre Waifer, et travailla avec un courage patient à détruire successivement toutes les retraites que son ennemi s'était ménagées.

L'approche de l'hiver ne le fit pas renoncer à ce dessein. Contre la coutume des Francs, il ne licencia pas son armée; mais, ayant laissé des garnisons dans tous les lieux qui pouvaient en recevoir, il plaça le reste de ses troupes en cantonnement dans les contrées les plus voisines de la Loire; et, au lieu d'aller, suivant l'usage pendant l'hiver, traverser la cour en Austrasie, il s'installa dans le palais récemment construit à Paris de France* — t. ii.

Bourges, et y attendit que la saison redevint favorable pour continuer les hostilités.

La dixième campagne, qui devait mettre fin à cette guerre si longue et si opiniâtre, commença au mois de février 768. — L'armée franque était divisée en deux corps. — L'un, à la tête duquel marchait Pépin, soumit toutes les villes de l'Aquitaine occidentale, Poitiers, Saintes, etc. — L'autre, commandé par d'habiles généraux, dû marcher vers la Gironde et poursuivre Rémistan. Ce prince fut en effet vaincu et fait prisonnier. Sa trahison récente avait profondément indigné l'armée. On le traduisit devant une sorte de tribunal militaire, et il fut condamné à être pendu, jugement que les lieutenants de Pépin se hâtèrent de faire exécuter. — La cause de Waïfer paraissait perdue; Pépin s'était ménagé des intelligences jusque parmi les officiers qui jouissaient de la confiance du duc d'Aquitaine, et auxquels ce duc avait remis la garde de sa mère et de ses sœurs. Ces misérables, prévoyant l'issue prochaine de leur maître, livrèrent au roi des Francs les princesses qu'ils devaient défendre. Pépin reçut la mère et les sœurs de Waïfer avec de grands honneurs et comme des otages importants. — Le duc Lupus, qui avait obtenu du duc d'Aquitaine, son cousin, le commandement de la Vasconie, se soumit au roi des Francs et lui jura fidélité. Lupus pourrait paraître excusable, si une trahison pouvait jamais s'excuser. Il était le fils d'Hatton, et le frère d'Ithier et d'Adalgbier, ces deux princes aquitains que Waïfer avait autrefois envoyés en otages à Pépin, et dont il avait compromis la vie, en violant le traité auquel ils servaient de garantie. — Cédant à la fortune de Pépin, le peuple aquitain commençait à se détacher de son duc; aucune ville ne reconnaissait plus la domination de Waïfer, son armée était réduite à un petit nombre de

soldats c avec lesquels ii errait , dit un historien , de forêt en forêt , de mon» tagne en montagne , plus semblable ii un proscrit fugitif qu'à un souverain en guene contre un autre souverain. > Cette poursuite dura plusieurs mois , sans que Waïfer se laissât décourager, et demandât à se soumettre. Chaque jour le nombre de ses partisans diminuait. — Enfin, au mois de juillet 768, quelques-uns de ses serviteurs, fatigués de son courage opiniâtre, nouèrent de secrètes inteiligenees avec Pépin , pour s'assurer nou^lement l'impunité, mais encore une i*écompettse. EnsuNe, ils égorgèrent Waïfer pendant son sommeil *.

« La Oknmifiiede Frédegair «noble davoit teiier peu et doutes sur la oomplicté de Péfio. • Le prince de l'AqnUaiaa, \\air«r, ftit tué, dtt-elle, par lei tietot, et cela, oonime on l'affirme, fut fait par le conseil du roi. > — Dum hæc agerentmr, ut ttiierwfJt, eotMio regU fscfrn, WtAfwirms pri-nups Aqt^ auluèuHa MufMliff «»f.

FRANCE HISTORIQUE ET MaNUMENTALE.

La mort de cet illustre descendant de Ghlovis consacra la conquête de l'Aquitaine et la soumission de la Gaule méridionale au pouvoir des Francs ; mais elle ne termina pas la lutte nationale engagée entre les peuples du nord et ceux du midi , lutte entretenue par la diversité de races , d'intérêts et de langaf;e, et que nous verrons renaître à plusieurs époques , et se prolonger même jusqu'à nos jours.

Déreetioii de Tas^iton , doc des Ba?arroif . — Pépio lui pardonne. (765-7e5.)

Nous n'avons foit qu'indiquer, dans le récit qui précède, la défection inattendue du duc de Bavière, et son refus de prendre part è la guerre contre le chic d'Aquitaine. Il convient de donn^ maintenant quelques détails à ce sujet.

Fils de Uiltrnde, sœur de Pépin, et réubli par son oncle sur le trône de Bavière, le duc Tassilon aurait dû se montrer un des plus fidèles feudataires du roi des Francs ; mais la haine de famille et de face, qui existait entre Odilon son père et Charles- Martel, avait aussi pénétré dans son

âme, et y était plus puissante que la reconnaissance même.— Déjà une première fois, à l'époque où Pépin combattait en Italie les Lombards, Tassilon avait voulu se détacher des Francs ; mais trop faible pour soutenir une guerre contre eux, il s'était bientôt vu forcé de prêter à Pépin un nouveau serment de soumission et de fidélité. Pépin lui avait généreusement pardonné.—En 765, au moment où après la prise d'Issendon , l'armée fraoque allait pénétrer dans le Querci, le duc des Bavaois, sédiit sans doute par les messages secrets de Wàifer, prétexta d'abord une maladie pour ne pas suivre soaoncle ; ensuite il ordonna i ses troupes de se séparer des Frwocs et de revenir le rejoindre ; quand elles furent réunies, il se mit à leur tête, et reprit le chemin de la Bavière, sans que les prières des leudes d'oulre-Rhin, que cette défection au milieu d'une guerre remplissait d'indignation, eussent le pouvoir de l'arrêter.

On a vu que ce départ n'empêclia point Pépin de poursuivre son entreprise; mais l'année suivante (76i), le roi des Francs, tenant le champ-de-mai i Worms, ordonna au duc des Bavaois de comparaître devant lui, afin d'expliquer sa conduite. Tassilon craignait Pépin autant qu'il le baisait. Peu constant dans ses vues, il n'avait pas tardé à se repentir de sa conduite , et il avait snplié le pape Paul \^ d'interposer sa médiation, pour le réconcilier avec son oncle. Pépin, de son côté, avait hâte de reprendre la direction de la guerre en Aquitaine; il savait que les Saxons étaient disposés à se soulever, dans lé cas où les Bavaois leur donneraient l'exemple d'une rébellion ouverte; il coBs^lît à oublier le

passé, et il rendit, en apparence du moins, ses bonnes grâces à son neveu.

Ambainde MTOfee à Pépin par le khiilfB AJ

En 768, au moment où le roi des Francs se préparait à porter les derniers coups au duc d'Aquitaine, il dut interrompre un moment ses opérations militaires, pour recevoir une ambassade solennelle qve lui envoyait, de Bagdad, le khalife Almansor. S'il faut en croire les historiens arabes, cette ambassade était chargée de porter la réponse du Commandeur des Croyants à des proposidons d'alliance etd'amieue que le roi des Francs lui

avait faites trois années auparavant (en 765), par une ambassade qui avait été accueillie en Orient avec des grands honneurs. - L'Espagne musulmane ayant rompu ses liens avec le Califat, Pépin devenait un allié précieux contre les sectaires qui repoussaient à la fois la domination politique et l'autorité religieuse du khalife. — Les députés francs revinrent au bout de trois années avec les ambassadeurs d'Almansor; les uns et les autres débarquèrent à Marseille, et se rendirent ensuite à Metz, où ils passèrent l'hiver. Pépin avait donné l'ordre qu'on traitât magnifiquement les envoyés arabes. Dès que la guerre contre Waïfer lui parut toucher à sa fin, il les fit venir au château royal de Celles-sur-Loire, reçut en audience solennelle la réponse du khalife, et les congédia comblés de présents.

Mort de Pépin. — Anecdotes sur le roi. — Son courage et sa prudence (768).

Pépin ne survécut pas longtemps à Waïfer. Il se retira à Saintes, afin d'organiser la domination des provinces conquises, et pour établir dans toutes les villes des gouverneurs habiles et dévoués, lorsqu'il fut saisi par la fièvre, et tomba gravement malade. La reine Berdirade et ses fils Charles et Carloman étaient alors auprès de lui. Ils le firent transporter à Tours, dans le monastère de Saint-Martin, afin de prier Dieu pour le salut de son âme et la santé de son corps. De riches offrandes (vases présentés aux monastères et aux églises. D'abondantes aumônes furent aussi distribuées aux pauvres de Tours. Le cortège royal prit ensuite la route de Paris, et le roi malade fut déposé dans le monastère de Saint-Denis, où les prières recommencèrent en sa faveur.

Pépin, voyant qu'il touchait à la fin de sa vie, fit venir tous ses grands, tant les ducs que les comtes, que les prêtres et les évêques; et là, en présence de tous, et pendant qu'il vivait encore, il partagea également entre ses fils le royaume des Francs, qu'il avait possédé. Il donna à Charles, son fils aîné, le

LIVRE IV, CHAPITRE I

royaume d'Austrasie; à Garloma, le plus jeune, le royaume de Bourgogne, la Provence, la Gothie, l'Alsace et le pays des Allemands, et il ditisa entre eux l'Aquitaine qu'il venait de conquérir *. t

Pu de jours après ce partage, le 18 ou le 24 septembre 768 (les historiens varient entre ces deux dates). Pépin moamt. Il était alors âgé de cinquante-quatre ans, et il régnait depuis vingt-sept années, pendant onze desquelles il n'avait porté que le titre de maire du palais.

La mort de Pépin fut considérée comme une calamité publique : ce roi, d'une prodigieuse activité, avait rendu la monarchie franque tranquille et prospère au dedans, forte et respectée au dehors. Il avait su se servir avec habileté, dans l'intérêt du pouvoir comme dans celui du pays, de la force que mettait en ses mains la réunion fréquente des assemblées nationales. — La petitesse de sa stature l'avait fait surnommer le bref; mais sa taille exigüe ne pouvait que faire ressortir davantage la grandeur de son ouvrage. — Les chroniques contemporaines citent à ce sujet plusieurs anecdotes, qui prouvent qu'une haute idée on se faisait de sa bravoure. Nous en citerons deux, empruntées à l'auteur qui a écrit les Faits et Gestes de Charlemagne.

Ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire, il importe peu que ces récits soient empreints d'exagération et même de fausseté ; il suffit que les hommes des VIII^e et IX^e siècles y aient ajouté foi. Au retour d'Italie, dit le moine de Saint-Gall, Pépin, instruit que les principaux de son armée ne manquaient aucune occasion de le déchirer en secret avec mépris, ordonna d'amener un taureau d'une grandeur à inspirer l'effroi et d'un courage indomptable, et de lâcher contre lui un lion d'une extrême férocité. Le lion, fondant sur le taureau avec la plus violente rapidité, le saisit au cou et le jeta par terre, c Allez, > dit le roi à ceux qui Tentouraient, c allez arracher le lion de dessus le taureau, ou tuez-le sur le corps de son adversaire. », Geux-ci, se regardant les uns les autres, et le cœur glacé de frayeur, purent à peine articuler en sanglottant ce peu de mots : c Seigneur, il n'est point d'homme sous le ciel qui ose tenter une

tdie entreprise. > Le roi, plus hardi, se !è\^ alors de son trAne, tire son épée, sépare des épaules la tête du lion et celle du taureau, remet son glaive dans le fofirreau, et se rasseoit en disant : € Vous semble-t-il que je puisse être votre seigneur?

* Tnknéokm» • ChrtmX^,^ Les fjrandt dn roysiine ne crnrapl pas de-
voir mpMisr !« dévient wrionlés ds P4pts, el dm rasiembda q^n nifil Ib
niorl du preinler roi carloviogien, ilf réglèrent que Charlemagoe aurait la
Neostrie, la Bourgogne et I^AqnUaine, et Cartoman rAütrasie, le payi
des Mieinanda et les proTloof TOitinet du Rhône.

» N'avez-vous donc jamais entendu dire comment

> David enfant a vaincu le géant Goliath, et com-

> ment Alexandre, malgré sa petite taille, a traité

> ses généraux de la plus haute stature? > Tous alors tombèrent à terre
comme frappés d<{ la fou* dre, en s*écriant : c Qui, à moins d*être fou,
refn- » serait de reconnaître que vous êtes fait pour oom-

> mander aux morieis? >

> Ce n'est pas seulement contre les bêtes féroces et les hommes que
Pépin se montrait si courageux, continue le chroniqueur ; il livra encore
aux iniqui*^

tés du démon un combat jusqu'alors inouï Des

thermes avaient été construits tout récemment à Aix-la-Chapelle
(nommée alors Aquis Granum), et on y voyait bouillir des eaux chaudes et
très-salutaires ; le roi enjoignit à son camérier de pourvoir à ce que les
sources fussent bien nettoyées, et qu'on n*y almit personne' d'inconnu»
Cet ordre exécuté. Pépin prend son épée, et se rend au bain pieds nus et
couvert d'un simple voile. L'annique ennemi du genre humain l'attaque
tout à coup, et se met enr devoir de le tuer. Le monarque se fortifie par le
signe de la croix, tire son glaive, et prenant une ombre pour un être hu-
main, enfonce en terre son invincible fer si profondément, qu'il ne put le
retirer qu*après de longs et pénibles efforts. Cette ombre était cependant

d'une telle épaisseur, que toutes les fontaines furent souillées de pus, de sang et d'une horrible graisse. Mais inaccessible à toute crainte. Pépin dit à son serviteur : c Ne prends aucun soud i de tout cela, et fais écouler cette eau infecte, afin i que je puisse me laver dans celle qui restera » pure. •

La prudence de Pépin é;alatt son courage. On a longtemps dit, en France et d'une façon proverbiale, prudent comme Pépin. Et, en effet, ce roi, auquel on ne peut reprocher que la mort de Waïfer ', sut allier en louie circonstance la prudence à la fermeté. « Un bel-esprit du temps de saint Louis a trouvé ad* mirable, dit M. Fiévée, de mettre sur le tombeau du fondateur d(^ la seconde dynastie d< s rois de France : Pépin, père de Charlemagne ; c'est son moindre litre à la g'oire; il fut brave, libéral, actif comme l'avaient été ses aïeux : mais il l'emporta sur tons les rois de sa race, par Tart de connaître les hommes, de juger les circonstances, et par cette souplesse d'esprit qui, chez les ambitieux, s'unit naturellement au besoin de dominer. »

■ M. de Chateaubriand , lui-même, lUMeat pas qu'on reprodie à Pépin lo déporitoo de Gtiilli^rie III. • Traiter d'unirpalion rHTénement de Pépin à 1» (uiiii-uane , dit-il dans ses Etudes historiques, ai un de ce^ \it iix mensonges historiques qui deviennent des yérités à fore > d'ôtre redites, n n'y a point d'usurpation \h où la inonarehi • et électire, on l'a déjà remarqué , c'est l'hérédité qui dans ce cas est une usurpation/»

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

CHAPITRE II

«■MUS l^', IIOI DK

. *- iUawmkn , toi D'iyKTiiSit.

Charles l*', lurnommë Chariemagne. — Carloman. — Dësanion des éeax tfêrtê. — IwurrecUoa d'Hanakl. -^ Guerre d'Aq^lUlne. — Péfaie et capUf ité d'Haoakl.-^FoiiiU>ioD de fVa«ei<ic(Froti8ac> ~ Ltippus II, duc

de Vasconie. — Hyrmetrudc, Uermengarde et Hildegarde, femmes de Charlemagoe. — Bfort de Carlomao.

', l)eran76Sàran77l.)

Charlt's I«^, sarnonimé Cbarlemagoe. — Carloman. — Dtis-

unLOB des deux fttm (768).

Lorsque Charl s I^^ que par anicipation nous désignons par ce nom de Charlemagoe {CaroUu Ma^u9)t donné par ses cbotemporains et coutiriné par la postérité, parvint au trône, il avait environ vingt-sept ans; il était né le 26 février 74% dans le chlteau d'ingfrlheim près de Mayence.— Carloman, né en 750, n'avait que dix-neuf. — ^es deux frères furent sacrés le même jour, Cbarlemagne, comme roi de Meustrie, à Noyon, et Carloman, comme roi d'Austrasie, ù Soissons.

Le partage des états de Pépin afiaiblissait la inonarcclûe gallo-franque, en la divisant entre deux princes qui n'avaient ni l'expérience des armes , ni celle du gouvernement. 11 enhardit les ennemis dq la nation et ceux de la nouvelle race. Didier, roi des Lombards, vou'ait ressaisir l'ancienne prépondérance de sa couronne et dominer lltalie. TassiloD, duc des Bava-rois, n'avait jamais renoncé à Tespoir de conquérir son indépendance et de se délivrer dé la sujétion qu'il devait au roi d'Austrasie. Dans UD but facile à concevoir, le roi et le duc conclurent un traité d*alliance : afin de mieux enchaîner Tassilon à ses intérêts, Didier lui donna en mariage une de ses filles.

Les deux alliés savaient que la mésintelligence avait éclaté entre les fils Pépin, dès le premier moment de leur avènement au trône. Carloman se plaignait d'avoir été lésé dans le partage. Ils cherchèrent, par les amis qu'ils avaient l'un et l'autre à la cour d'Austrasie, à entretenir Tirrilation à laquelle le fière de Charletnagnc n'était que trop disposé. Tout annonçait donc de longues querelles entre deux rois, également jeunes, également fiers, également ambiieux. la guerre ne devait pas tarder Il éclater entre eux; leur mère, la reine Berthradc, faisait d1nu(iles efforts ponr les réconcilier, toutes les tentatives que lui iospirâientsa tendresse et sa pré-

voyance maternelles paraissaient ne pouvoir aboutir qu'à retarder le moment des hostilités ; jutefois, elle eut un instant la pensée d'avoir obtenu la réconciliation qui était l'objet de tous ses desirs*

locorreelion d*Haiiald. — Gaerre d'Aquitaine. - - Défaite et captivité d'Unald. — Foodalidn déFranciae (Fitmiic^

(re»-no.)

En apprenant l'assassinat de sm fiaa« b eaplivîié de sa &mille et la conquête de fAquitaoie par les ' Francs , le vieil Hunald avait treQsaiUi dans le fond de son monastère, et s'était promis de venger tom œ qui lui était cher. Vingircinq années d'une vie claustrale n'avaient ni éteint son ardeur, ni étonffié son courage ; la mort de Pépin, qui suivit de si près celle de Waifer , et les dissensions qui s'élevèrent entre les fils du roi des Francs , firent croire à ce yeillard que l'occasion était favorable pour recouvrer, avec l'indépendance de son pays, ton ancienne autorité. U sortit tout à coup de son ciplue , abaik* donna le froc pour reprendre la cuirasse, et tirant répée, fit aux anciens leudes aquitains un appel qui hit promptement étendu. JEn peo de jows ii se trouva à la tête d'une. armée considérable, a l'insurrection s'étendit des bords de la Garonne aux rives de la Loire.

En recevant cette nouvelle , Charlemagne déploya pour la première fois cette activité dont il devait par la suite donner tant de preuves. U rassembla des troupes, pria son frère de raccompagner avec ses leudes, et marcha en hâte vers l' Aqni* taine.— Les deux frères, réconciliés par un danger commun , étaient à peine arrivés anx environs de Poitiers, lorsque, excité par ses courtisans, Carloman se brouilla de nouveau avec Charlemagne, et le laissant setil faire face à ses enneigis, ordonna aux troupes at&strasiennes de rétrograder.

Charlemagne, surpris, indigné peut-être de oet abandon , poursuivit néanmoins son entreprise avec les forces qui lui resuient. Hanald, dont les parti» sans furent battus dans toutes les rencontres , se vit forcé d'aller au*delà de la Garonne chercher on asile chez son neveu Lupus, duc de Vasconie.

Le roi de Neustrie, arrivé sur les bords du fleuve, envoya sommer le duc des Vascons de lui livrer immédiatement le moine rebelle et fugitif, s'il ne voulait lui-même être attaqué et puni comme traître.

Les motifs qui, l'année précédente, avaient décidé le fils d'Hatton à trahir Waifer, le portèrent encore cette fois à sacrifier Hunald. Le malheureux vieillard fut remis aux envoyés de Gharlemagne; mais le roi ne le traita pas avec une grande sévérité; ceux des seigneurs francs à la garde desquels Hunald fut confié le surveillèrent si peu rigoureusement, que deux ans après sa défection l'ancien duc d'Aquitaine, échappé de la Neustrie, était allé rejoindre, au-delà des Alpes, Didier, roi des Lombards.

JtffocUùfTV dr LeUkr f^ à' VSrr^iiv .

•ttt

C/iarlmuiifne m cojlaiir hitpàiai fé ett, haiiit dr ûoerre .

LIVRE IV, CHAPITRE II

Quelques auteurs paient m^{et} d^{apr}ès l'arch^e, nique de Sigisbert, et la Vie des Papes par Anastase le biblicien, qu'Hunald ne fut pas tué en prisonnier par Charlemagne, trop grand pour redouter quelque chose de ce vieillard vaincu : ils disent qu'après être resté deux ans dans un des domaines du roi de Neustrie, il obtint l'autorisation de se retirer à Borne; pour y vivre sous la surveillance du pape Etienne II. Anastase rapporte même qu'à son arrivée il trouva, le vieux duc des Aquitains se présentant devant le pape, et fit entre ses mains le serment de ne point s'éloigner du tombeau de Saint Pierre; qu'il entra dans un couvent et reprit la vie monastique; mais cette vie dura peu : à l'époque où Didier, roi des Lombards, était menacé par Charlemagne, Hunald sentit se réveiller sa haine invétérée, et abandonna une seconde fois son habit religieux pour aller combattre les Francs. — Nous dirons quelle fut alors sa triste fin.

Ce fut durant la guerre d'Aquitaine» afin de contenir les habitants du pays conquis et d'observer les Yascons, tributaires mécontents, queCharlemagne fit bâïir , sur la pointe de terre qu'embrassent à leur confient Tlsle et la Dordogne , une ville forte, dont la population et la garnison furent entièrement composées de Francs; ce qui fit donner à cette ville le nom deFraneiae ou Fort des Francs ; elle existe encore aujourd'hui et porte le nom de Fronsac.

Lupus II, duc de VaKOtie (770).

Waifer laissait un fils, nommé Lupus comme son cousin le duc de Vasconie. Ce jeune homme n'avait pris aucune part à la tentative désespérée de son grand père. 11 attendait sans doute pour agir une occasion meilleure. — Dès que Gharlemagnc victorieux eut quitté TAquitaine , Lupus, abandonnant sa retraite , se jeta dans le |)ays des Vascons , et ralliant tous ceux que la soumission de leur duc aux volontés du roi des Francs avait mécontentés , il attaqua son cousin et le chassa du duché. On croit oième que Lupus l^^ fut tué en défendant son autorité: car» à dater de cette époque , l'histoire ne fait plus aucune mention de lui. — <. Lupus 11 , appuyé parles Aquitains et les Vascons, qui désiraient encore rindépendance de la Gaule méridionale, se maintint sans obstacles en possession du duché dont il venait de s'emparer avec tant d'audace. Charlemagne lui-même , préoccupé d'auures desseins , laissa impuni , pendant quelques années» l'acte de violence qui avait ôté la vie et la couronne à un de ses grands vassaux.

HynB6trad6 , TfsmMna'rdc st HfldcairdiB , femmes ds Cnar-lonaans f7S8-V7f).

Lors de la mort de Pépin , le jeune roi de Neastrie était marié ; il avait pour fomme une certaine Hyrmetrude, ou Hilmêtrude, dont le tombeau existe à Saint-Denis : il en eut un fils appelé Pépin , qu'une infirmité naturelle fit smrnommer le batiu. Quelques auteurs pensent , bien que l'építaphe dei Saint-Denis donne le titre de reine et d'éfxiuse, regina et uxar^ à Hyrmetrude, qu'elle n'était qu'une femme de second rang »- une de celles qui portaient le titre de concubines, et ils se fondent sur ce que Pé-

pin le bossu , bien que l'ainé des fils de Charles magne, n'obtint ni province, ni gouvernement, lorsque ce roi des Francs mstitua roi d'Italie et roi d'Aquitaine ses âeux autres fils , Pépin et Louis. Quoi qu'il en soit , et de quelque nature que fût le lien qui unissait Charlemagne à Hyrmetrude , la reme Berthrade, sa mère, la lui fit répudier pour qu'il pût épouser Hermengarde, filie de Didier, roi des Lombards. — La veuve dePépin-le-Bref a*oyait trouver dans cette alliance le gage d'une paix intérieure et d'une paix extérieure. Elle pensait ôter ainsi à Garloman toute espérance de joindre ses armes à cellesde Didier contre son frère, pour lequel sa haine aveugle s'accroissait chaque année , et elle espérait prévenir la guerre qui était sur le point d'éclater entre Charlemagne et le roi des Lombards.

Le pape Etienne II tbnta vainement de s'opposer à un mariage qui allait unir son protecteur naturel à son ennemi le plus voisin ; car , malgré sa confirmation de la donation de Pépin , Didier se montrait disposé & profiter des circonstances pour enlever au Satnt-Siège une partie de ses possessions territoriales. Ui pape écrivit au roi de Nenstrie pour lui représenter qu'il était marié (ce qui ferait croire qu'Hyrmetrude n'éuut pas une concubine ') ; il loi rappda que le divorce , autorisé par les coutumes du paganisme , était sévèrement défendu par la loi du Christ , et il lui représenta que le roi des Lombards et ses sujets étaient des Barbares, avec lesquels les peuples policés ne devaient pas s'unir, à cause de leur perfiilie , de la férocité de leurs mœurs, et des maladies contagieuses dont ils étaient infectés'. Enfin il termina sa lettre en lançant Tanathème contre ceux qui osaient favoriser cette union détestable.

* Gepeadanl Eginbard dit poittivement dau la Vie de Ckarlenuigne que Pépin-le-Botia étdi filt naturel du roi , né d'oM deieteoDCobiiniiBi.

* OmperfiâtktùrretM, f«ailÉftttefiiid «aiioiM Loayobeuréanm. Parmi les nwlirlim scentagtwni des Lonbaid, le pape die la lèpre aveeborrsar.

FRANGE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Lsi reine JBeriradene se laissa point intimider par ces menaces. Elle se rendîten Lombardie et à Rome, fit rendre au pape quelques places que Di-

dier lui retenait contre la foi des traités, et calma ainsi le pontife. Puis elle revint dans la Gaule avec Hermengarde , que Ocharlemagne épousa. Ce mariage n'eut d'ailleurs aucun des effets qu'elle en espérait. Charlemagne répudia la fille de Didier un an après la célébration de ses noces , prétextant que la jeune femme était atteinte d'infirmités qui ne lui permettraient jamais d'avoir des enfants bien constitués. Une répudiation basée sur des motifs aussi humiliants était un affront sensible au cœur d'un père. On peut s'imaginer quelle plaie profonde elle creusa dans l'âme d'Adelphus , roi des Lombards.

En 771, aussitôt après la répudiation d'Hermengarde, Charlemagne épousa Hildegarde , fille de Childebrand, duc de Suévie. Cette princesse, qui par ses vertus et par sa bonté conserva , pendant les onze années qu'elle vécut , l'amour et l'estime de son époux , eut six enfants , trois filles et trois fils , dont nous aurons plus tard occasion de parler.

Mort de GariomaD (771).

Charlemagne se trouvait, au mois de décembre 771, à Carbondac, près de Valenciennes , où il tenait une assemblée générale des grands de son royaume , lorsqu'il apprit la mort presque subite de son frère Carloman. Ce prince, d'un esprit bizarre et d'un caractère jaloux , était mort dans le château royal de Samoucy, près de Laon , à l'âge de vingt-huit ans, et dans la troisième année de son règne.

Charlemagne donna des ordres pour que son corps fût transporté avec pompe et solennellement inhumé à l'abbaye de Saint-Rémi à Reims. Il annonça l'intention de servir de père à ses neveux ; mais , peu de temps après, le» évêques austrasiens et un grand nombre de leudes des bords du Rhin étant venus lui offrir la couronne, il accepta une offre qui plaçait sous son autorité la totalité des états que son père avait «possédés, et qui devait lui permettre d'exécuter les projets qu'il méditait déjà pour la grandeur et la gloire du peuple franc.

La reine Herberge , veuve de Carloman , en apprenant que ses deux fils, Pépin et Sigarius, se trouvaient ainsi dépossédés des états paternels, parut craindre qu'ils ne fussent exposés à d'autres malheurs. Elle s'enfuit

avec eux , d'abord en Bavière, chez Tassilon, puis en Lombardie, à la cour de Didier , asile naturel de tous les ennemis de Charlemagne.

La monarchie des Francs, à l'époque où Charlemagne en fut reconnu le chef unique , se composait de la France telle qu'elle existe aujourd'hui , de

l'Helvétie , de la Belgique et d'une partie de l'Allemagne. — Les possessions de Charlemagne étaient bornées au nord par la mer Baltique, et par les contrées qu'habitaient les Frisons et les Saxons, peuples tributaires. Au nord, elles s'étendaient jusqu'à la Thuringe et à la Bavière, qui reconnaissaient également la suprématie du roi des Francs et lui payaient tribut. La Bavière comprenait alors , outre ce qui compose la Bavière actuelle, l'Autriche, le pays de Salzbourg et le Tyrol. La Suisse actuelle, qui faisait alors partie de la Bourgogne-Transjurane, dépendait aussi de la monarchie franque, dont les frontières , de ce côté , étaient marquées par la chaîne des Alpes. Enfin la Méditerranée et la chaîne des Pyrénées étaient les limites méridionales des états de Charlemagne, bornés à l'occident par l'océan Atlantique , et par la Péninsule bretonne, encore insoumise, mais qui ne devait pas tarder à être conquise par les Francs.

CHAPITRE III

CHAPITRE III. — L'ÉPIQUE DE CHARLEMAGNE.

Des guerres de Charlemagne. ~ Guerre contre les Saxons. — Prise du château d'Étrelle. — Destruction du temple d'Idol. — Othon I^{er} — Destruction du royaume des Lombards. — Charlemagne se fait couronner roi d'Italie. — Les Vikings. — Les Sarrasins. — Leur répression. — Révolte et mort de Rorgaude, duc de Frioul. — Umar al-Arabi se soumet à Charlemagne. ~ Guerre contre les Arabes d'Espagne. — Prise de Pamplune. — Mort de Roland à Roncevaux. — Voyage à Rome. — Charlemagne institue son fils Pépin roi d'Italie , et son fils Louis, roi d'Aquitaine.

(De l'an 772 à l'an 781.)

Des guerres de Charlemagne.

Les guerres entreprises ou soutenues par Charlemagne ne ressemblent point, dit M. Guizot, à celles des rois de la première race: ce ne sont point des dissensions de tribu à tribu, de chef à chef, des expéditions entreprises dans un but d'établissement ou de pillage; ce sont des guerres systématiques, politiques, inspirées par une intention de gouvernement, commandées par une certaine nécessité.

De toutes les confédérations de peuples germaniques, Goths, Bourguignons, Francs, Lombards, etc., qui s'établirent sur le territoire appartenant à l'Empire romain, la confédération des Francs était la plus forte, et celle qui, dans le nouvel établissement, occupait la position centrale. Les tribus qui la composaient, ainsi que celles qui composaient les autres confédérations de peuples germaniques, n'é-

LIVRE IV, CHAPITRE

(aient unies entre elles par aucun lien politique; elles «e maient sans cesse à la guerre. Cependant, à certaines époques, elles le connurent ou non, leur situation était semblable et leur intérêt commun.

Dès le commencement du VIII^e siècle, ces nouveaux maîtres de l'Europe occidentale, les Germains, si on peut les nommer ainsi, étaient pressés au nord (du Rhin et du Danube, par les nouvelles peuplades germaniques, slaves, etc., qui se portaient sur le même territoire; au midi, par les Arabes, répandus sur toutes les côtes de la Méditerranée. Un double mouvement d'invasion menaçait ainsi d'une chute prochaine les états naissant à peine sur les ruines de l'empire romain.

Charlemagne rallia, contre cette double invasion, contre les nouveaux envahisseurs qui se pressaient sur les diverses frontières de l'empire, tous les habitants de son territoire, anciens ou nouveaux, Romains ou Ger-

maines, récemment établis. Pour se convaincre que tel fut son but et son œuvre , il suffit de suivre la marche de ses guerres. Charlemagne commence par soumettre d'abord : d'une part les populations romaines, qui essayaient encore de s'affranchir du joug des Barbares, comme les Aquitains dans le midi de la Gaule; d'autre part , les populations germaniques, arrivées les dernières, et dont rétablissement n'était pas encore bien consommé , comme les Lombards en Italie. Il les arrache, pour ainsi dire , aux impulsions diverses qui les animaient encore , les réunit toutes sous la domination des Francs , et les tourne contre la double invasion qui , au nord-est et au midi, les menaçait toutes également. La série de toutes les guerres de Charlemagne est donc la lutte des habitants de l'ancien empire, conquérants ou conquis, Romains ou Germains, contre les nouveaux envahisseurs.

< Ce sont donc des guerres essentiellement défensives , amenées par un triple intérêt de territoire , de race et de religion. C'est l'intérêt de territoire , qui éclate surtout dans les expéditions contre les peuples de la rive droite du Rhin ; car les Saxons et les Danois étaient des Germains, comme les Francs et les Lombards ; il y avait même parmi eux des tribus franques , et quelques savants pensent que beaucoup de prétendus Saxons pourraient bien n'avoir été que des Francs encore établis en Germanie. Il n'y avait donc là aucune diversité de race ; c'était uniquement pour défendre le territoire que la guerre avait lieu. Contre les peuples errant au-delà de l'Elbe ou sur le Danube , contre les Slaves et les Avars, l'intérêt de territoire et l'intérêt de race sont réunis. Contre les Arabes qui inondent le midi de la Gaule » il y a intérêt de territoire , de race et de religion tout ensemble. Ainsi se combinent di-

versement les diverses causes de guerre; mais, quelles que soient les combinaisons , ce sont toujours les Germains chrétiens et romains, qui défendent leur nationalité , leur territoire et leur religion contre des peuples d'autre origine ou d'autre croyance, qui cherchent un sol à conquérir. Leurs guerres ont toutes ce caractère, dérivent toutes de cette triple nécessité.

c Charlemagne n'avait point réduit cette nécessité en idée générale, en théorie; mais il la comprooait et y faisait face : les grands hommes ne pro-cèdent guère autrement.

» Il y fit face par la conquête ; la guerre défensive prit la forme offensive ; il transporta la lutte sur le territoire des peuples qui voulaient envahir le sien; il travailla à asservir les races étrangères , à extirper les croyances ennemies. De là son mode de gouvernement et la fondation de s<hi empire : la guerre offensive et la conquête voulaient cette vaste et redoutable unité * . 9

Guerre contre les Saxons.

La première guerre qu'eut à soutenir Charlemagne , devenu chef unique des Francs , fut contre les Saxons. Cette guerre , la plus terrible et la plus longue de toutes celles qui remplirent le long règne du fils de Pépin , exigea dix-huit grandes expéditions, et dura trente-trois années avant la soumission définitive des Saxons vaincus aux Francs victorieux.

La Saxe comprenait le vaste territoire borné à Test par la Bohême , à l'ouest, par l'océan Atlantique; et situé du nord au midi entre la mer Baltique et le cours inférieur du Bhia , depuis i'Yssel jusqu'au Mein.

Les Saxons se divisaient en trois peuples :

1^ Les Saxons Angriens, dont les limites s'étendaient depuis la France Germanique, au midi, jusqu'à la mer Septentrionale, au nord. Ils occupaient le territoire qui forme aujourd'hui les duchés de Brunswick, de Lunebourg, de Brandebourg, de Mecklentbourg, et une grande partie de la Pomé-

ranie.

^ Les Saxons Ostphaliens ou Orientaux, qui touchaient d'un côté à la Bohême, alors occupée par un peuple Slave ; et de l'autre , au Danemark , dont les habitants ne devaient pas tarder à devenir célèbres sous le nom de Normands.

5^ Enfin, les Saxons Westpfaaliens ou Occidentaux, dont le territoire louchait à l'océan Germani* que et au pays de Hecklembourg .

Ces trois peuples avaient chacun des lois spé-

GuiiOT , Hist. de la CinJisotion en France, etc.'

FRANGE HISTORIQUE ET MONUMENTJILE

dates et un goavernement indépeiidaot; maiscpittid ils Toulaiient entreprendre (ta soutenir nne goenre, ils se réunissaient sous un même chef» et formaient alors une confédération puissante et d'autant plus dangereuse qu'il suffisait d'un cbef-lurbulent dans une des peuplades pour entraîner les deux autres i une guerre souvent périlleuse et sans fruit.

Les Saxons reconnaissaient la force comme un droit naturel , et la spoliation d'autrui comme un acte juste et licite. Us bâtissaient sûr leurs frontières des forts destinés à arrêter les attaques des ennemis extérieurs et à renfermer le butin , fruit de leurs pillages.— Pépin, à la suite de ses victoires et afin de s'assurer leur douteuse obéissance, avait fait construire de son côté, sur les fronières du ter^ ritoire franc, plusieurs forteresses ; mais ces forteresses avaient été détruites ou démantelées durant les longues guerres d'Aquitaine.

Les Saxons étaient païens et portaient aux chrétiens une haine féroce. Dans leurs expéditions, les prêtres éuiienl toujours l'objet des plus cruels traitements, et les hommes attachés aux églises (clercs, serviteurs laïques et serl^) éprouvaient de leur part toutes les tortures que peut inventer une barbarie raffinée.

Ce fut dans une assemblée nationale, tenue à Worms^ que Charlemagne proposa de faire la guerre à ces ennemis , qui de jour en jour deve^ naient plus audacieux. L'assemblée accueillit la proposition avec d'unanimes applaudissements. Aussitôt le roi des Francs , avec son armée , entra en Saxe, où il dévasta tout par le fer et par le feu. Les Saxons , commandés par le terrible Witikind , essayèrent de Tarrêter. lis livrèrent aux

Franks deux grandes batailles, la première près d'une montagne appelée Osneg, dans un lieu nommé Theotmellé (où s'élève aujourd'hui la petite ville de Deihmold) ; la seconde sur les bords de la Hase ; et deux fois ils éprouvèrent une sanglante défaite. Eginliard dit que ces deux batailles furent les deux seules actions générales que dans le cours d'une guerre qui dura trente-trois années les Saxons osèrent engager avec le roi des Franks, car ils y furent tellement défaits et taillés en pièces, qu'ils n'osèrent plus ni provoquer ce prince, ni l'attendre, ni lui résister, à moins qu'ils ne fussent protégés par quelque forte position. Cette guerre de part et d'autre coûta la vie à un grand nombre de nobles, de braves guerriers et d'hommes revêtus des plus hautes et des honorables fonctions. Elle se fit avec une grande animosité, mais elle fut beaucoup plus funeste aux Saxons qu'aux Franks ; ce fut la perfidie des Saxons qui la rendit si longue. Il serait difficile de dire combien de fois, vaincus et suppliants, ces misérables s'abandonnèrent aux volontés du roi, promirent

et d'obéir à ses ordres, remirent sans retard des terres I qu'on leur donnait, et recsrent les envahisseurs qui leur étaient envoyés. Quelquefois même entièrement abattus et domptés, ils consentirent à quitter le culte des faulx dieux » et à se soumettre au joug de la religion chrétienne ; mais autant ils se montraient faciles et empressés à prendre ces engagements, autant ils étaient prompts à les violer. Depuis lors où les hostilités entre eux commencent à peine se passer il ne passa qu'une seule année sans qu'ils se rendissent coupables de cette mobilité. Mais leur manque de foi ne put ni vaincre la magnanimité du roi et sa constante fermeté et dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ni le dégoûter de poursuivre l'exécution de ses projets. Jamais il ne souffrit que les Saxons se montrassent impunément déloyaux ; toujours il mena son armée on l'envoya, sous la coupe de ses comtes, à faire leur perfidie et les punir comme ils le méritaient. A la fin, ayant battu et subjugué les plus constants à lui résister, il fit enlever, avec leurs femmes et leurs enfants, dix mille de ceux qui habitaient les deux rives de l'Elbe, et les répartit ça et là en mille endroits séparés de la patrie et de la Germanie. Cette guerre, qui avait duré tant d'années, finit alors à la condition prescrite par le roi et acceptée par les Saxons : savoir, que ceux-ci renonceraient au culte des

idoles , et aux cérémonies religieuses de leurs pères, embrasseraient le christianisme, recevraient le baptême, se rétmiraient aux Francs, et ne feraient plus avec eux qu'un seul peuple S >

Prife du obâtesa d'EliretlMNirg. — Deitmetion du t«afie

d'Hirmenfol (77||).

Durant Tcxpédition qui remplit les années 771 et 772, Charlemagne prit le cliâteau fortd'Ehresbourg et renversa riJole appelée Hirmensul par les Saxons. Cette idole était un monument grossier élevé par b reconnaissance des Germains en l'honneur du vainqueur de Yarus , Hermann ou Arminius , dont la mémoire était devenue l'objet d'un culte populaire^.

' Egi%haid, Vie de CkarlemaffM.

' C'est du moins Toptiiioa de quelques antiqnairet aHeauiiiiife; cete opinioo t'seoords avec la trsdiiioB qui plaoe fe liea Ue la tMOsUle oïi Vanis f^ ? «ine* {^attns TêMtébtr^), non loéa des sooroos de l'Ems et de la Lippe», «après de la petite vUle * Detbmold, dans l'érèché d'Osoabnick. « Les Ueux roisiis «le cette Tille , dît M. StrapAb*, dans soo artlele sur Armiolat te* sère dans la BiograpMtf univernlle, mmi eaoore pleiBs des aa«. feoirsdeeméiBorableéfèneiMnt. Le ehaaip qsl cal an da Tettieberg s'appelle eooora WimtfeU • ou eliamp de la va toîre ; il est trarcrsé par le Rodenbecke . ou rakiean de tsa^, et le Knochenbach , on nits.^eaa des os, qni rappelle cet neols tronrés sis ans après ItdéMe de Taras par las

LIVRE IV, CHAPITRE IL

Ub évâmneat qui dut paraître miraculeoiR fit croire aux soldats francs que le ciel les favorisait contre les païens. Le siège d'Ehresbourg se poursuivait pendant Pété. La sèdieresse et la chaleur avaient tari toutes les sources ; les rivières mêmes étaient à sec. Les soldats , accablés de fatigue , dévorés par la soif , paraissaient découragés et sur le point de renoncer à leurs travaux, c Mais un certain jour, dit Éginfaard , pendant que , vers

midi , tons se reposaient y un énorme volume d'eau sortit tout à coup delà montagne à laquelle le camp était adossé , et remplit le lit d'un torrent qui lui servait de fossé ; cette eau était bonne , fraîche « et coula assez longtemps pour que toute l'armée , les hommes et les animaux , pussent se désaltérer \ »

da Cieniiailkt > fmm porteur rendre let demien hoimean. ToQt prêt de U est Fel^cRom , le champ des Romains ; un peu plus loin, dans les en? irons de Pyrmont, le Herminsherg» ou mont d'Arminius , couvert des ruines d'un château qui porte le nom de Harminsbùrg enfla sur les bords du Weser« dans le même endroit de Lippe , on trouve Vatenholz, bois de Taras. •

Il paraît que le monument se composait de la statue d'Ârmlni us et d'une colonne qui la supportait à son sommet. Cette colonne ou pilier de pierre brute était probablement en quV» appelait Jf imienfiii. Car, ainsi que nom l'a? on dit dans notre premier Tome, page 52» la plupart des menhirs isolés étaient dédiés au soleil, et , en langue celtique , les mots *giirtnen-gul* signifient longue pierre du soleil. Les Francs de Charlemagne ne tirent l'idole que dans la statue qui fût brisée. Ils ieboient * renverser la colonne. Celle-ci fut par la suite transportée à Hildesheim, où , pendant longtemps, une fête fut célébrée chaque année en souvenir plutôt en expiation de la destruction du monument. Divers emblèmes et des figures symboliques gravés sur la colonne d'Hiroensnl ont fait penser par plusieurs auteurs que la statue qu'elle supportait offrait la personification de plusieurs dieux réunis dans un même culte. • GeHe atataei disaient-ils (nous ignorons d'après quelles autorités)» avait l'apparence d'un guerrier. Dans sa main droite était un étendard avec une rose au milieu , dans sa main gauche une balance ; on voyait un ours sur sa poitrine et un lion sur son bouclier. •

« ÉtatBBAaOf annales. — Il existe en Allemagne, à Bellerboos, près du lieu où Charlemagne campa, une source intermittente qui, à de longs intervalles, donne soudainement naissance à un ruisseau abondant et rapide que l'on nomme le torrent de Bonerboos. Après avoir coulé pendant quelque temps , le ruisseau tarit et disparaît. Des sources pareilles ne sont pu

rares en France : dans notre France pittoresque , et notamment dans la description des départements du Doubs et de la Haute-Saône, nous avons eu plusieurs fois occasion de parler de gouffres qui reçoivent, sans jamais se remplir, les eaux de divers ruisseaux ou qui épanchent soit incessamment, soit dans des circonstances données, des masses d'eau d'un volume considérable. Le plus remarquable de tous ces gouffres est celui qu'on nomme le Frûis-PHÏXs. — Dans une moallagne près de Frotté, A une lieue de Teson, il y a une eau* terne d'environ quatre-vingt-dix pieds de largeur sur cent vingt de profondeur • Au milieu est un gouffre étroit on puits , d'où il ne sort ordinairement qu'un mince filet d'eau ; mais lorsqu'il a plu plusieurs jours de suite , on voit l'eau monter , remplir le puits, s'élever à vingt-dix et un pieds au-dessus, et former

i/taf, de France* ^ t. ii.

Après la prise d'Arles, Charlemagne s'avance jusqu'aux bords du Wésèr, où les Saxons se présentèrent, lui demandant la paix et lui offrant douze otages. Il reçut leur soumission et revint sur les bords de la Meuse célébrer, dans le diocèse d'Heristal, ancienne résidence de ses pères, d'abord la solennité de Noël, et plus tard les fêtes de Pâques.

Guerre contre les Lombards. — Passage des Alpes. — Siège et prise de Pavie. — Destruction du royaume des Lombards.

La haine de Didier, momentanément assoupie par le mariage de sa fille avec Charlemagne, s'était réveillée plus violente lorsqu'Hermengarde , l'épouse , était revenue dans Pavie. Toutes les pensées du roi des Lombards étaient tournées vers le seul but de tirer vengeance de cet affront , et de chasser les Francs de l'Italie. Déjà , par des intrigues dont les détails nous sont inconnus , ce roi était parvenu , dans les dernières années du pontificat d'Etienne II, à faire exiler de Rome les principaux partisans de Charlemagne. Trompé par de fausses promesses, ou contraint par la violence , le pape se laissait guider par l'influence et par la politique de Didier.

Etienne II mourut et eut pour successeur Adrien I^{er}. Ce pape, fils de Théodule, qui avait les titres de duc de Rome et de consul impérial, ap-

partenait à une des plus anciennes familles de l'Italie. Il comprit que le patronage du roi des Francs pouvait seul être utile et honorable au saint-siège, tandis que le protectorat du roi des Lombards tendait à dégénérer en une humiliante domination. -^ Il rappela ceux que son prédécesseur avait exilés , et leur rendit la faveur et le crédit dont ils avaient joui précédemment. — Dans le même temps , il éloignait

der les campagnes Toisines. Quoique le Frais-Vvixis ne soit pu un Toisinage agréable pour Ye^oul , il a pourtant une fois sauvé celte ?ine du pillage. Cet érénement^arrité le 15 no?embre 1557 , mérite d'être elle : — Un corps de partisans demanda passait près de Veaponl. N'ayant point touché leur solde, ils se révoltèrent contre leur cbef, le baron de Pol-Tillers, et résolurent de se dédommager en pillant. « Lors il adrint, raconte naïvement un vieil historien, que les soldats étant prêta à marcher arec quelques pièces d'artillerie meone et des échalles, pourfbroer et emperler la ville et la mettre àsae« fVais- PifiUse mit subitement à vomir tant d'eau (qudqu'U n'eût plu, sinon vingt-quatre heures ou environ), qu'en moins de cinq ou six heures toute la campagne en demeura coure-rie, ce qui fit croire aux soMsts que les habitants avaient en leur pnissance quelque c^rade parte levée de laquelle on poovatt baigner la campagne et noyer tons ceux qui se trouveraient sur celle. Et en celte fantaisie se retirèrent à la hâte , quittant la plaine pour se sauver au-de.«sos des montagnes, sans plut vouloir descendre pour demander le q^ieW . abandonnant éehellep artillerie, tambours et autres ehoseï^ voire, chose tncroyr^ entre les AUiemans<is, les bonteïUes el les barils. •

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

de Rome les agents de Didier, et, tout enparaisaant désirer la paix , il demandait au roi des Lombards Texécution du traité de Pavie , et réclamait FaeiQz^ j Comachio et Ferrare^ que Didier retenait en sa pos«session.

Au lieu d'accéder aux demandes du pape, Didier TOulut le forcer à se prêter à ses projets hostile^ contre les Francs, et Tobliger à reconnaître dans Rome même son autorité. Il demanda à Adrien de sacrer fois les

deux fils de Garloman , afin d'obliger ainsi Charlemagne & leur rendre le royaume d'Australie.

Le pape opposa un refus pleio de fermeté aux prétentions du roi des Lombiirds ; il envoya en même temps un messenger fidèle rendre compte à Charlemagne de ce qni so passait, et lui annôn^ cer que le vieux dqc Uu-QaM avait quitté son . monastère pour' se rendre dans le camp de 6i^dier, et entretenait dass la Gaule méridionale des intelligences pour soulevei^ TAquitakie. Le [lape de* mandait de prompts secoui'S , en rappelant à Charlemagne que par Fonction d^ Étienne II , qui Tavait proclamé patrice , il était devenu le tuteur légitime et le défenseur du peuple romahl.

Charlemagne était décidé à faire la guerre à Didier ; mais il ne voulait Tentreprenre qu'avec Tassentiment des grands ef des Qvôques de ton royaume. Il envoya en Italie des députés demander l'exécution complète dn traité de Pavie, et dès qu'il sut qàe le roi des Lombards s'y refusait ah-rec fierté , il convoqua à Genève une assemblée générale de la nation, désignant en même temps cette ville comme point de réunion aux leùdes qui devaient s'y rassembler en armes do toutes les parties de son royaume.

C'est ici le lieu 4^ faire connaître sommaii;ement oomment les armées se formaient alors, et quelles étaient les x^rgatioas imposées à ceux qui devaient le service militaire. Charlemagne écrit a l'abbé Ffilrad y d:)ligé par se», poissessioas de iournir des soldats. ^ • •

; « Nous vous ordonnons dé tousrendre , avec vos hommesbien.àrmés e(en bon ordre, au tiéu indiqué, k dowûème.j/ouc des kalendes^ afin depouvoi: vous lierfer sass délai avei^ ce» «énMs JtommeS'dti côté que nous vous îhdrquerons , dv^ec les armes, les ustensiles et tous les însiru'meriis guerriers, les vivres ^tles vét^ement^ néqss^/çs. Que chaque 4juorner aoît flMmî d'ttui ehfiwd ,. dm bouolier, d'une lam^e^ d'un espadon et d'tm * demi-espadon , d'un arc et d*un carquois garni de 'flèches. '

> Qu'on troijve dans vos chariots des ustensiles de toute espèce* des coins , des pierres a aiguiser» ties haches V des pelles , des piques de fer, eïitvtrei instrumenta indlsj^enitôbli^ qt^nd on 'n^arche veiis

9fe

wammam

FimnomL H y AMAamie&charioi&des vîvr^jnnr trois mois et des vêtements ppar mij^ ^Mii^année.

» Nous vous . ordonnons .ainrV)^! \$ie v/oos midre tranquillemi^^ii au liep de voir^ d^tînitioD» çn suivait le plus court chemîapour arrîyer, et de ;»*exiger des habitants rîea Autrç chose que des fourrages» d^ Toau et dujbopif^ llespeçte^ iqnt^ les .pjiopriétés. Que jies cpn4uçte.urs des chariots ne s'en éloignent jaipaiii junqu'Au lieu design^, afin que Tsib-sence du eonducteîif ne serv^ p»? de prétexte ï vop gen^ pour comm^tre des yexf^tiqq^ »

L'assemblée de Genève doqnf son as^ntimentî la guerre* Le roi des France divisa ses troupes en deux armées , et se dispos ain^sitOt à passer l^ Alpçs. Le comte Bera^d ^ fils naturel de Cbarles** Martel et oncle du roi , eut le commandement de l'armée, qui dut franchir le passage du mont Saint* Bernard , nommé encore alor^ Mont-lonx (Mùm Jctns)\ parce qn'on voyait encose à son sommet ks débris d'un autel que les Romains avaient dédié! Jtftpiter. Charlemagne se mit lui-même à lu tête de l'armée qui devait suivre les sentiers difîfidks ds montCenis. .

Les passages des Alpes étaient gardés par les soldats de> Didier; mais leur résistance, ainsi que les obstacles muinpliés qu'offraient l'aspérité des liera et la rigueur de la température, forent impuissants contre lardeur et l'intrépidité des Francs. Les Alpes forent gravies; les gardiens des défilés, vigoureusement attaqués, lâissèr^t par leur faite m libre passage aux deux armées qui, descendnes dans la plaine, y trouvèrent rangées en bataille tontes les forces do roi des Lombards.

Did'er essaya vaineftment d'arrêter Charlemagne; il fut vaincu après une lutte oh le carnage fut hcyrrilie. Le roi des Lombards et ie vieux dnc d'Aquitaine se réfugièrent dans Pavie. Adalgise, fib de Didier, se jeta dans, Vérone avec la reine Herberge et les deux fils de Carloman.

Charlemagne envoya un de ses ifeutenants bloquer Vérone; lui-même ^ mit le siège devant Pavie. Cette ville , capitale du royaume des Lombards, était fortifiée «Tec tout Tart çt touee l'habileté du temps. Elle ëuïit abondamment founie de vivres et de munitions de toute espèce ; sa résistance devait être opiniâtre, CSV Diïier, qui y était renfermé, n'ignorait pas que de cette résistance dépendait le destin de sa ouou< ronne.

Voiei un passage du moine de Saint-Gall , historien des FaiCs et Gestes de Oiaries-ie-Grimd, qui nous semble peindre avec une vérité naïve les sentiments, divers dont la garnison et les babîtaiits de lo ville assiégée devaient dtre animés. Ce pâssa^ donne nne hante idée de la terr^ear qu'inspiraient à

LIVRB IV, CHAPITRE 11.

leuf9 etinenit tes wldats de Gharlemagne» et le roi deaFraBcs iuHiiiéiDe.

t Quelques annéeé auparavant , un des grands diirèyidoie^ noBuné Ogger, ayant enoura la colëve dt teitiUe Chàried, aëuit réfngië près de Didier. Quand tous deux apprirent que le redoutable monarque venait, ils montèrent sur une tour très* élevée , d'où ils pouvaient le voir arriver de loin et de touscôlé^. Ils aperçurent d*abord des machines de guerre, telles qu'il en aurait fallu aux armées de Darius ou de Jules-César, f Charles, demanda Di- 9 dier à Ogger, n'esi-il pas avec cette grande, ar* » mée? ».

« — Non, répondit celui-ci| ,» — Le Lombar^l voyant ensuite une troupe immense de simples soldats , dit à o{gger : c Certes , Charles s'avance triom-

• phant au milieu dfe cette foule? — Non, pa^en-, » core, répliqua Tautre. ,

• — Que pourrons-nous donc faire, • reprit Didier, qui commençait à s'inquiéter , c s*il vient ac- » compagnie d'un plus grand nombre de guerriers? » — Vous le verrez tel qu'il est quand il arrivera,

* répondit Ogger; mais, pour ce qui sera de nous, 9 je rîgnore. »

Pendant qu'ils discouraient ainsi, parut le corps des gardes , qui jamais ne connali de repos. A cette vue, le Lombard , saisi d'effroi, s'écrie : t Pour le » coup c'est Charles. — Nun , reprit Ogger , pas 9 encore. > A la suite venaient les évêques, les abbés, Icsleicsde la chapelle royale et les comtes; afors IMdièr, ne pouvant pfus supporter la lumière du jour, ni braver la mort , s'écria en sanglotant : c Descendons et cachons-nous dans les entrailles de 9 la terre, loin de la Face et de la fureur d'un si 9 terrible ennemi. > Ogger, tout tremblant, qui savait par expérience ce qu étaient la puissance et les Ibrces de Charles, et Tavaii appris par une loogae habitude dans un meilleur temps , dit alors ; « Quand vous verrez les moissons s'agiter d'horreur » dans les champs , le Pô et le Tésin inonder les 9 murs de la ville de leurs flots noircis par le fer, 9 alors vous pourrez croire à l'arrivée de Charles. > H n'avait pas fini ces paroles^ qu'on commença à voir, au couchant, comme un nuage ténébreux soulevé parle vent de norJ-ouest. iMais Charks approchant un peu plus, l'éclat des armes fit luire, pour les gens enfermés dans la ville, un jour plus sombre que toute espèce de nuit. Alors parut Charles lui-méiue, cet Lomme de fer, la téie couverte d*Un cas(|ue de fer, Its mains garnies de gantelets de fer, sa poitrine de fer et ses épaules de marbre défendues par une cuirasse de fer, la nain (Vauche armée d^ine lance de fer qu'il soutenait élevée en l'air, car sa main droite , il la tenait toujours étendue sur son invincible épée. L'exté*

rieur deÀ cuisses,' qie les autres, pour avoir plus de facilité à monter à cheval, dégarnissaient mémf de courroies, il l'avait entouré de lames de fer. Que dirai-je de ses bottines?, toute l'armée était accoutumée à les porter constamment de fer; sur son bouclier on ne voyait que du fer. Son. cheval avait la couleur et la force du fer. Tous ceux qui précÂlaient lè monarque, tous ceux q|ii p2a*chaient ai ses côtés, toUs ceux qui le suivaient, tou^ le gros même de l'armée, avaient des armures semblables autant que les moyens de. chacun le permettaient. Le fer couvrait les diamps et les grands chemins, lies pointes de fer réfléchissaient les rayons du so* leil. Ce fer si dur était porté par un peuple d'un POeur pîus dur encore. L'éclat du fer répandit la terreur dans les rues de la cité: c Que de fer, hélas ! 9

que de fer! > Tels forent les cris confus que poussèrent les citoyens. La fermeté des mors et des jeunes gens s'ébranla de frayeur à la vue du fer, et le fer paralysa la sagesse des vieillards. Ce que moi, pauvre écrivain bégayant et édenté, j'ai tenté de peindre daüs une traînante description, Ogger i'aperçut d'un coup d'oui rapide, et dit à Didier: f Voici celui que vous cherchez avec tant de peine, > et proférant ces paroles, il tomba presque sans vie.

Après avoir assuré le blocus de Pavie, et donné des ordres pour commencer le siège régulier de oeitte ville, dont il laissa la direction à son onde Bernard , Charlemagne parcourut en vainqueur toute la Lombardie; les villes, naguère soumises à Didier, s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes et de re*connallre sa domination. A' son approche, les habitants de Vérone, iqu*A(lal{;ise avait abandonnés pour se réfugier à Constantinople, auprès de l'empereur Constantin Copi'Onyme, implorèrent sa générosité, et. lui 'remirent la reine Uerberge et les deux fils de son frère Carloman. Ces deux enfants, dont on a longtemps ignoré la destinée, furent tonstn^, et, suivant l'ancien usage, confinés dans un cloître. L'un d'eux , Siagrius obtint même de Chartemagne la fondation de l'abbaye de Saint- Pons, à Mice ; il devint évêque de cette ville, et fut mis an rang des samts.

; Le pape Adrien invita le roi des Francs à venu* à Home; Charlemagne se rendit à ses vœux. — «H y fut reçu, dit un de ses historiens, comme le libérateur de l'église et comme le protecteur du peuple romain.

> Les grands et les magistrats, revécus des habits et des ornements de leurs dignités, allèrent au-devant de lui a une distance de trente milles, pour le complimenter.

9 Près de la ville , toute la milice romaine était sous les armes , avec ses bannières et ses drapeaux déployés. Des enfants en robes blanches, agitant

des rameaux d'olivier, chantaient des cantiques répétés par un peuple immense » ivre de bonheur et de joie.

9 Aux portes de Rome étaient les croix, qu'on ne portait que devant l'empereur, et jadis devant l'archevêque ou devant le patriarche qui le représentait.

9 Le pape, en habits pontificaux, l'attendait devant la porte principale de l'église. Le roi et le pape s'embrassèrent. Le roi prit de la main gauche la main droite du pape, et ils entrèrent au moment où le dergé entonnait le cantique Benedictus qui venit in nomine Domini » < Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, t

f Le pape conduisit le roi au tombeau des saints apôtres (saint Pierre et saint Paul), où Charlemagne pria en se prosternant avec respect et humilité. Sur ce tombeau, le roi, le pape, les seigneurs français et les seigneurs italiens se promirent et se jurèrent foi, loyauté et sincérité*

9 Charlemagne renouvela solennellement la donation faite par Pépin, la signa, la fit signer par tous les grands personnages qui étaient autour de lui, et la mit lui-même sur l'autel, d'où elle fut transportée dans le tombeau des saints apôtres, où on la renferma. >

Ce fut dans ce voyage que s'établit entre Charlemagne et Adrien l' cette inaltérable amitié, fondée sur une confiance et une estime réciproque, qui dura pendant plus de vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort du pape.

En quittant Rome, le roi des Francs revint devant Pavie. — La garnison prolongeait sa résistance, malgré les habiints, qu'une famine cruelle réduisait au désespoir. — Les femmes mutinées lapidèrent le vieux duc d'Aquitaine Hunald, dont l'opiniâtreté servait d'exemple aux guerriers lombards, et les encourageait à une défense qui ne pouvait plus avoir aucun résultat.

Après la mort d'Hunald, Didier se décida à capituler; il demanda seulement sûreté pour sa vie. Charlemagne l'envoya en France, et lui per-

mit de se retirer dans un monastère, où les consolations de la religion lui firent oublier la perte de sa couronne.

L' chute de Pavie mit fin au royaume des Lombards, qui avait duré plus de deux siècles.

Charleaiagiie se fait couronner roi d'Italie. *

Avant de revenir dans la Gaule , Charlemagne se fit couronner roi de toute l'Italie : l'archevêque de Milan, qui lui donna l'onction sainte, posa sur sa tête la couronne de fer qui servait au couronnement des rois lombards. Cette couronne, que Ton garde

encore dans le monastère de Monza, a servi au couronnement du Charlemagne des temps modernes. Napoléon , proclamé roi d'Italie, hi prit sur l'autel et se la posa fièrement sur la tête« es a'éoriant : Dieu me l'a donnée, gare àfuila Umeke ! Paroles qui pendant longtemps ont servi devise i foidre italien de la couronoe de fer.

Witikind. — Soulèvement des Saiotts. — Leur répresioa.

Charlemagne avait trouvé parmi ses ennemis du nord de l'Europe un rival digne de lui. Taudis qu'en Italie il renversait le royaume des Lombards, Witikind , un des plus illustres guerriers de la Germanie, relevait le courage abattu des Saxons, éi les excitait à combattre de nouveau pour reconquérir leur indépendance. — Actif, éloquent, intrépide, Witikind visita successivement toutes les peuplades qui formaient la confédération Saxonne ; il fit retentir, dans les retraites les plus reculées, au sein des marécages et des forêts , les grands noms de patrie et de liberté. Les Saxons se réunirent à sa voix , et guidés par lui , profitant de l'éloignement de Charlemagne, ils reprirent la forteresse d'Ehresbourg et la détruisirent. Déjà leurs éclaireurs s'étaient montrés sur la frontière et avaient ravagé quelques parden^du territoire des Francs, lorsque Charlemagne, que le bruit de l'insurrection était venu trouver en Italie , apparut tout à coup à logelheim. Ses troupes, rassemblées en peu de temps, formèrent divers corps d'armée qui pénétrèrent en Saxe par quatre côtés dif-

férents , et qui anéantirent ou dissipèrent tous les rassemblements des révoltés.

Une assemblée générale tenue en 775, à Dnren, décida , sur la proposition du roi des Francs , que la guerre contre les Saxons serait poursuivie avec vigueur, et que l'armée ne poserait les armes qu'après avoir mis ce peuple perfide et cruel hors d'état de troubler le repos de la nation franque.

Charlemagne , appelé en Italie par un soulèvement du duc de Frioul, dont nous parlerons bientôt , laissa à ses lieutenants le soin de contenir les Lombards dans l'obéissance.

A son retour, en 776, il trouva les Saxons vaincus> Leurs chefs avaient demandé grâce, ils étaient prêts à accepter le baptême et à renouveler leur serment de fidélité, consentant, s'ils le violaient à l'avenir, à être réduits en esclavage et chassés de leur territoire natal. Witikind seul, dans sa généreuse opiniâtreté, refusa de se soumettre, et préférant l'exil à la domination d'un étranger, se retira en Danemarck.

LIVRE IV, CHAPITRE U

Révolte et mort de Rotgaud, duc de Frioul (775).

Charlemagne avait fait peu de changements aux lois qui régissaient les Lombards. U avait seulement placé des garnisons franques dans les villes dont la possession était nécessaire pour assurer la soumission du pays conquis. Mais il avait laissé aux ducs lombards qui reconnaissaient son autorité le gouvernement des lieux où chacun d'eux commandait précédemment.— Rotgaud conservait donc avec le titre de duc de Frioul le gouvernement de ce pays ; et AragisCè gendre de Didier, devint duc de Bénévent.

La cause de Charlemagne en Italie était celle de la papauté : le roi des Francs était le défenseur et le champion de l'église ; cette cause était vrai-

ment nationale , car, chère au peuple romain , elle avait . pour adversaires les Lombards, qui depuis deux siècles avaient fait peser leur domination sur l'Italie ; mais par cette raison même la soumission des Lombards, était précaire et douteuse.

En 775 , et dès que le roi des Francs eut repassé les Alpes, les ducs lombards, qui avaient reconnu sa domination , virent arriver auprès d'eux des émissaires du fils de Didier. Adalgise leur promettait la protection des Grecs; il réassit très^promptement à organiser parmi eux- une espèce de ligne , dont l'objet fut de renverser l'autorité de Charlemagne en Italie » de dépouiller le pape de la puissance temporelle » et de replacer sur le trône de Lombardie un prince de race i(^barde.

Cette dernière clause fit manquer la conjuration.

Poussé par une ambition plus vive , plus impatiente que celle des autres chefs, Rotgaud, duc de Frioul, n'attendit pas que tous fussent prêts , il proclama tout à la fois sa révolte et sa royauté. Mais Charlemagne, instruit de cette insurrection, arriva en Italie, fit la guerre au rebelle 9 reprit les places dont celui-ci s'était emparé, le vainquit dans une bataille décisive, et,4*ayant fait prisonnier, le fit juger par les grands du pays, ses complices peutêtre , et qui néanmoins le condamnèrent à mort. Rotgaud eut la tête tranchée en présence de ses soldats.

Cette expédition de Charlemagne se fit avec une telle rapidité, que les rebelles n'eurent pas le temps de réunir leurs forces. En se proclamant lui-même rot, Rotgaud s'était d'ailleurs 6té l'appui des partisans d' Adalgise.

Li mort de Constanlia Copronyme , arrivée à la même époque, empêcha les Grecs de prendre part à la guerre; et, décourageant les Lombards, empêcha de se déclarer tous ceux qui n'attendaient qu'une chance favorable pour attaquer le roi des Francs.

Assemblée générale de Paderbom. — n>n-il-Arabi te toumet

à Chariemagne (177).

Ce fiit à Paderbom , dans la Saxe Westphalienne , où l'assemblée du Champ-de-Mai avait été amvoquée, que Charlemagne, entouré dés grands de la nation franque , accepta la soumission des chefs saxons , et les obligea à recevoir le baptême. — Tandis que cette cérémonie imposante avait lieu , deux émhirs sarrasins, qui gouvernaient les provinces arabes situées sur les bords de l'Èbre, se présentèrent devant le roi des Francs avec une suite nombreuse , et lui offrirent k domination de tout le territoire situé entre le fleuve et les Pyrénées. — L'un de ces émirs , que nos chroniqueurs nomment Ibn-ai-Arabi , et qui , d'après les historiens arabes, se nommait SoIyman-al-Arabi, avait été gouverneur de Saragosse, et avait Refusé de reconnaître Tautorité du khalife de Cordoue Abderahman I^. Ce khalife avait envoyé des troupes contre lui. Solyman avait fait prisonnier le général du khalife, et il en fit hommage à Charlemagne. — L'autre émir, nommé Mohammed Aboulasouad, était filsducom- .pétiteur d' Abderahman , du célèbre Yousouf, qui avait longtemps combattu pour empêcher l'Espagne septentrionale de reconnaître l'autorité du khalife de Cordoue. — Le but principal du voyage des deux Musuhnan^ à la cour du roi des Francs était d'obtenir des secours qui les missent à même de ressaisir la prépondérance que leur parti avait perdue. Charlemagne leur promit sans doute son appui ; car, au printemps de 778, il rassembla toutes ses forces militaires , et se mit en marche vers les Pyrénées.

Guerre contre les Arabes d'Espagne (77S). — Prise de

Pampelune , etc.

Les troupes de Charlemagne étaient divisées en deux grands corps d'armée. Lepremier, que composaient lessoMatsitalienset lombards, auxquels se réunirent successivement les Provençaux et les Septimaniens » devait entrer en Espagne par les défilés des Pyrénées orientales. L'autre corps d'armée, avec lequel marchait Charlemagne lui-même, s'était i^uni sur les bords de la Loire. U était formé des Francs austrasiens et neus- triens, des Bourguignons, des Bavaois et des Germains. Ce corps d'année traversa l'Aquitaine. Le roi des Francs laissa à Cassîneuil la reine Hildegarde, dont la grossesse était trop avancée pour qu'elle pût continuer à l'accompagner : cette forteresse, alors résidence royale, était situéeà

l'angle formé par le confluent du Lot et de la Garonne. Charlemagne s'y arrêta pour célébrer la fête de Pâques; ensuite il franchit la Ga-

soit

FRANCE HISTORIQUE ET MODERNE (L'ÉPIQUE).

ronne avec son armée, et poursuivit sa route vers les Pyrénées occidentales, à travers la Gasconie. Le duc Lupus II, ce fils de Waïfer, qui, neuf ans auparavant, avait enlevé à son cousin Lupus I^{er} le duché de Vasconie, était hors d'état de résister aux forces qui accompagnaient le roi des Francs : il se trouva forcé de faire hommage de son duché à Charlemagne. Le roi carlovingien et le duc mérovingien ne se virent sans doute qu'avec défiance; mais Charlemagne était trop préoccupé de ses desseins sur l'Espagne, pour songer à la vieille offense que Lupus II lui avait faite. Il reçut donc favorablement le serment de soumission et de fidélité du duc de Vasconie, serment que le fils de Waïfer songeait probablement à rompre à la première occasion.

Charlemagne franchit les Pyrénées par le port et la vallée de Roncevaux; mais au lieu de trouver des populations empressées de se ranger sous sa puissance, il vit les Sarrasins se rallier contre lui, et fut obligé d'entreprendre le siège de Pampelune, qui ne se rendit qu'après une bataille sanglante. — Saragousse résista également; mais fut prise d'assaut. — Ce fut sous les murs de cette ville que se réunirent les deux armées qui avaient pénétré en Espagne par les deux extrémités de la chaîne des Pyrénées. — Les gouverneurs sarrasins de Barcelonne, de Gironne et de Huesca reconnurent l'autorité du roi des Francs, et lui envoyèrent des otages; mais ils ne consentirent pas à recevoir des garnisons franques. Charlemagne, dit Conde (qui a écrit l'Histoire de la domination des Sarrasins d'après les historiens arabes), ne paraît pas avoir eu de plan arrêté dans cette expédition, car, après avoir conquis l'Aragon et la Catalogne, il reprit le chemin de ses états, sans laisser en Espagne aucun établissement qui annonçât le dessein de conserver cette conquête. >

Perfidie des Vascons. — Mort de Roland à Roncevaux.

La nouvelle que les Saxons, refusant d'abjurer les pratiques du paganisme, avaient repris les armes, décida le Roi à hâter son retour. — En revenant, il fit abattre les fortifications de Pampelune, qu'il avait éparpillées lors de son premier passage; de là, poursuivant sa marche, il entra dans les gorges des Pyrénées, et arriva dans la vallée de Koncevaux. L'armée, partagée en deux corps, dont l'un formait l'avant-garde, et l'autre l'arrière-garde, rencontra des ennemis au moment où elle s'y attendait le moins.

Voici comment Éginhard, le seul historien contemporain qui mentionne avec quelques détails cet événement, raconte la défaite dont les romans du moyen-âge ont fait tant de récits. Charles, dit-il,

ramena ses troupes saines et sauvées : à son retour cependant, il eut, dans les Pyrénées mêmes, à souffrir un peu de la perfidie des Vascons. Dans sa marche, l'armée défilait sur une route étroite et longue, comme l'y obligeait la nature d'un terrain resserré. Les Vascons s'embusquèrent sur la crête de la montagne qui, par le nombre et l'épaisseur de ses bois, favorisait leurs artifices; de là, se précipitant sur la queue des bagages, et sur l'arrière-garde, destinée à protéger ce qui la précédait, ils les rejetèrent dans le fond de la vallée, tuèrent, après un combat opiniâtre, tous les hommes jusqu'au dernier, pillèrent les bagages, et, protégés par les ombres de la nuit, qui déjà s'épaississaient, s'éparpillèrent en divers lieux avec une extrême célérité. — Les Vascons avaient pour eux, dans cet endroit, la légèreté de leurs armes et l'avantage de la position. — La pesanteur des armes et la difficulté du terrain rendaient au contraire les Francs inférieurs en tout à leurs ennemis. Egghiard, maître d'hôtel du roi, Anselme, comte du palais, Roland, commandant des marches de Bretagne, et plusieurs

« Egghard est le seul chroniqueur qui parle de Roland, et c'est pour lui le meurtre de Roland, oniquement la cause de la circonstance de sa mort. Le héros dévot si célèbre par les romans et les poèmes du X^e et du XI^e siècles, existe donc à peine historiquement, bien qu'aucun des anciens historiens français n'ait omis de parler de lui, et, à son occasion, des douze pairs de France. On lui donne pour frère Mi- Ion,

comte d'Angers, et pour mère une certaine Berthe • fille de Pépin-le-^{ref}
, dont les historiens ne font d'aucune mention. — L'ouvrage qui
a contribué surtout à la célébrité de Roland , est une chronique latine
longtemps admise comme véritable , et attribuée à Turpin, archevêque de
Reims, du temps de Charlemagne. Cette chronique , intitulée : De Vita Ca-
roli Magni et Rolandi, est aujourd'hui reçue d'aucun, et considérée
comme un de ces romans de chevalerie où sont recueillies les traditions
populaires du IX^e au XII^e siècle , mêlées à des tentures fabuleuses et à
des contes puérils ou chimériques. La chronique de Turpin a été pulvé-
risée par les historiens allemands de Sobardus (iQ-folia« tM6)«
«t dans la collection de Reuber (in-folio, 1584). L'intérêt qu'elle attache au
nom de Roland nous décide à faire connaître par des extraits abrégés les
trois chapitres où se trouvent les détails relatifs à la mort de ce
guerrier»

Chap. XVIII. L'armée française , divisée en trois <>tonnes , tra-
versait les Pyrénées : Charlemagne était au centre , Roland commandait
l'arrière-garde. Les ennemis attendirent les Francs au défilé de Ronovaui
: ils laissèrent passer, sans les inquiéter, les deux premiers corps de
l'armée ; mais, quand l'arrière-garde se présenta, Us barrèrent le che-
min, et firent rouler de toutes parts, sur ceux qui passaient , des quartiers
de rochers qui, en tuant un grand nombre d'hommes et de chevaliers ,
formèrent une barrière naturelle à la fuite de ceux qui suivaient. Roland
resta seul au milieu des débris du corps qu'il commandait. Il eut
la douleur de voir périr à ses yeux le bon duc Olivier, son ami et son
frère d'armes, que la Telle et l'expérience n'empêchèrent pas de succomber
sous le nombre des assaillants et sous les quartiers de rochers.

Chap. XIX. — Après s'être bâti un rempart de ceux qu'il avait tués , Ro-
land se trouva au milieu d'un amas de

LIVRE IV, CHAPITRE II

attires périrent danscetteafFaire.— Tirer vengeance sur-le-champ cle cet écb6c ne M poavatt pas. — Le

qD'onnepmffaRtrafenerfiow poffenir josqa'à loi, et qai Koapéitatat d'fHn' ^ta* lolft. H aroin^ça daa blcuurei daogereuie» fl même mortvlei . ja n'a? ait plus de renouroe que de lonncr son cor, instrument formidable , dont le son animé par le souffle de Roland , et répélé par les échos âei montagnes, pouyait àrñfr jusqu'au é6rîp9 éisrîdèè, qui, coiiimidé par OarteiBlgne , a'arnçidt a^à ém» H plaine • do oM de Sainitoo-PM-de-Port. Aoianl soniui donc ai fort et si bien que Charlemagne l'entendit, y fit attention, et comprit que son ne-^ teu était en quelque détresse. Il voulut retourner sur ses pfis ; mais le perfide Genélon , qui était aoprèa de lui , l'en empêcha ttthddliattt :c GeMreatoelnl dasbergertquinppelleatleafa troq^nx. • Puis , comme lea aqui se prolôigeaieiU airec une expression èi range, Charlemagne s'arrêta de nouveau ; mais tSanelon prétendit que si c^étalt véritablement le son du éof de Roland , c'était peut-être en stgne de victolfe qu'il sonnait. Charlemagne le crut, et contliiot m roète.

Chap. XX. — Rolaid ne eraigoant point d'étrô attaqué, mm'\$ se voyant blessé et. sans espérance de secours, tombe dans cette sorte de désespoir dont un brave guerrier même peut être susceptible. If tenait à la main la terrible Durandal, et, i^aeolincf lont à coup Msf d'ntif en(1h(>ttsia8me héroft)jie, il lui «dressa la iMTOIe : f Nmi« lui dit-Il, ma brateet bonne épée» ^luoique je sois obligé de t'at>andooooer, je ne souffrirai pas que tu tombes dans les nuiins des inOdèles et des mécréants , et que tu sois jamais teinte dii sang des chrétiens. J'aime mieux te brllef que de te toff coupable d'avoir fait dommage à eetn dé ma IftHgtMietdfimon paye. Fë-risph^ét. »£■ disant cet mots « il preod Durandsl h deux mains , at en frappe contre lea rochers ^ui bordent le chçmin* Mais , au lieu de se casser, l'épée les portage en éeu\ ; et chaque partie , tombant avec fracas, achève d'écrasinr les cadavres dont Roland était entouré. Le guerrier na m rctsate pu s i avance y frappant tantdt à draltb , tantdt à o9iiolie » toujours avec le mime loocès. Il coupe de gros arkunes, sépare des pierres

énormes , tranche des corps et des armures. Knflo 9 animé d'une fureur héroïque, il plonge la pointe de son gbîve dans le plus dur dés rochers , et quand elle y est bien enfMMde,iléasaBl(iimiéikiqtolame, et enjelteaHloin-letroRfaa» Pnia , volant or quelqpw Ihcov célèbreif sa vietobe , et , comme le phénix , chanter sa mort , et raononoer à l'armée de Ch<irlc-magne , son oncle , il embouche encore une fois son cor d^voire , et en soune aveê une force étonnante.

Gbarleniagne avait continué à s'éloigner; cependant II entend l'appel de Roland , ' et , quoi que lui dise Ganelon , il. ne peut pins s'y tromper. « Ah i s'écrie-t-il , non neven est en danger, je A'en auls qne trop avetlt ; s'il en est tempi encore, volonftà son secours. * Aussitôt Baldwio, frère de Roland , et Tbéodoric , son ami et son compagnon d'armes, coururent en diligence du côté d'oh ils avaient entendu partir ces sons effrayants ; mais ils arrivèrent trop tard. Roland avait sonné avec tant âc force , que sa gorge était enflée, et que les veines de son l^ora'ëlaiedt hrisëét. Il vomissait le sang par la boncbe et par Jea nnrîn^f et ees iHales s'étant rouvertes en même temps , il était tombé baigné dans les flots de ce sang si précieux à la chrétienté. Son frère et son ami le trouvèrent expirant. Il les reconnat 'cependant encore; et après leur avoir demandé un pen d'ean à boire, pour dire en état de parler, il pria Théodorie d*enta«dra an confession » pois il se recommanda à leurs prières, à celles de l'archevêque Turpbi et h celles de ses compagnons de religion et d'armes , et fl expira... »

Vo^ci l'épltaphe de Roland, qof , selon quelqns auteurs , Att composée par Gbartemagne , et placée dans ta petite église de N<ilre^DBa>-de-RjDneevBUx>'alnaiqnedangréGUae de Btaye, où Rolaad fut, dUr^m, enlenré.

coup fait, ses auteurs s'étaient teHemeat dispersés , qu'on ne put recueillir aucun renseignement sijr les

Ttt pairiam repeti\$; no\$ triste suh orle relinquis : Te îenet quita nitens ; nos lactymosa aies ,

Ttt qui lustra gerens ùcio binés snper annas, Ereptus terris , jushtë ad astra redis.

c Tu retournés dans (a patrie, tu noos laisses ici sur la tèrrè dans Ht tristesse. L'édatante cour des deux le possède : nonj nd possédons plus que des jours de larmes. Chargé de huit Instrea et de deux ans , te voilà enlevé an monde, et fn retournes pur vers les astres. >

S'il faut en croire un de nos anciens historieDS , l'épée de Roland aurait été rapportée dans la Gaule, et déposée dan^ une des plus antiques chapelles du Quercy. ~ .On lit dans- l'Histoire du Quercy, par Cathala-Cotnre : c Par mi les particuliers illustres qui ont visité Notre-Dame-de-Roc-Amadour , jb dota citer en premier lieu le fameux Roland , neveu de Charlemagne, qui, passant dans le Quercy eu l'année 778, avec son oncle , vint offrir à la très-sainte Vierge un don d'argent du poids de son bracmar ou épée. Après sa mort , ce bracmar tttt porté à Roo-Amadoiif, ainsi que le témo'gne Duplex dans son Histoire de France,* Roland, dit-if, fut ocois par le^Gatcons, dans les détroits des Pyrénées. 11 était admirai on gouverneur de Bretagne. Charles (Magne), honorant la mémoire de ceux qu'il ava't chéris pour leur vertu durant leur vie/flf rechercher les corps des seigueiiri de marque occis par le« Gaaoons , leaqneia il fit porter à Bôurdeam» , oti partie d'icenx lurent Inhumés , aucuns au bourg de Belin, à huit Henes de la même ville, et Rolaud en l'église Saint-Romain de Blaye; ce qui donne snjet aux romans de chanter qu'il était comte de Blaye. L'on tient par tradition , sur les lieux , que l'épée de Roland fut mise an-dessus de son chef, et ss trompe d'i^ voire à ses pied;; , laquelle a été depuis traduite en l'église collégiale de Saint-Séverin-les-Bourdeaus» et son éi^éeà Roqtiemadour en Quercy. » ~ Ce bracmar ayant été perdu dans les désordres des guerres suivantes, on substitua à sa placé une lourde masse de fer, appelée raeove l'épée de Roland,- saui doute pour monftrer par H combien était considérable lé présent de ce guerrier. >

Une masse énorme de fer, incrustée dans le roc, et taillée grossièrement en forme d'épée, se volt effectivement encore dans l'église Kolre-Dame-de-Roc Amadour.

Malgré le silence des bistortena, on fie pent donter qne Ro* land n'ait été un des gaerriers les phis illnatees de aon tempe. Le chant qui lui était consacré était femeux entre toutes les chansons de gestf s composées sous Charlemagne, et qui se perpétuèrent jnsque sons les rois de la trolslénie race.

Robert Wace, dans son roman du Hou ou de Rolfoo, duc de Normandie, raconte qu'en 1066 lestroupn conduites par G iil» laume*le-Bâtard à la conquête Je rAnglelerre s'avaRçoiëaf à Ha4ing, précédées par un che\ aller ou un barde.

Tallkfer kl niolt bien oaaloit , Sur un cheval ki tost aloit .

Devant aie s'en alUit cantant .

De Carlemaine et de Rolaut , Et d*OUvipr et de ▼ asuns , K\ Konirentà Rainschcvat1^

La ouu!8me de foire ebanterde» chansons do gestes deinixt las Ironpes, pour animer leur ooiarage, dura longtemps. Ktle existait encore pendant les malhenreoses guerres oeolre les- An» glaia an XIV« siècle. Le chant da Roland était toujours alprs l'hymne defomra ftnvri des soMala.

On donnait cette fière réponse d'un soldat qui le cbantaU devant le roi Jean, — t pourquoi chaqter Roland , quand ^ daus

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

maa

lieux où on devait les aller chercher * ... Le souvenir de ce cruel échec obscurcît grandement , dans le cœur du roi, la joie de ses expéditions en Espagne *. » S'il feut en croire la Cfcariërf-4/ao)i, la mort des Francs , si perfidement massacrés à Roncevaux , ne resta point sans vengeance. Charlemagne découvrit que le duc Lupus II était l'auteur de la trahison ; il le fit arrêter et pendre sans autre forme de procès ; mais voulant prouver en même temps que le devoir de punir une sanglante perfidie était le seul motif qui le faisait agir, il partagea la Vasconie entre les deux fib que lais-

sait Lupus. C'étaient deux enfants en bas âge nommés l'un Adalric , et l'autre Lupus-Sanche, auxquels il donna sans doute des tuteurs de

son choix.

Que Charlemagne ait conservé quelques possessions au-delà des Pyrénées , cela ne peut guère être mis en doute ; mais il est certain aussi que le khalife de Cordoue reprit sa prépondérance dans les provinces voisines de rÈbre, c^v peu de temps après le retour du roi des Francs , on vit accourir dans la Gaule f d'au-delà des montagnes , un grand nombre d'Espagnols chrétiens, et même Arabes , que sa retraite précipitée avait livrés aux persécutions du parti victorieux. La postérité de ces réfugiés subsista longtemps dans U Gaule méridionale , vivant séparée du reste de la population et protégée spécialement par les rois carlovégiens.

Charlemagne , arrivé à Cassineuil , trouva la reine Hildegarde , récemment accouchée de deux fils jumeaux» dont l'un fut nommé Louis (Chlovis), et l'autre Lotbaire. Ce dernier mourut à l'âge de deux ans ; l'autre fut empereur et roi , avec le surnom de

débonnaire.

Avant de quitter l'ancien duché d'Aquiuine, Charlemagne, que la destinée future de ce pays préoccupait déjà , le divisa en plusieurs gouvernements ou comtés, qu'il confia à des hommes dont il avait éprouvé l'attachement et la fidélité. L'auteur anonyme de la Vie de LovU-le-Débonnaire, en conservant le nom des hommes qui furent honorés de la confiance de Charlemagne , nous fait connaître cette division. On voit qu'il y eut alors en Aquûine neuf comtés : ceux de Bourges, de Poitiers , de Périgueux , d'Auvergne , de Velay , de Toulouse, de Bordeaux, d'Alby et de Limoges.

» les armées fraoçaUet, lei Roland ne te IrouTcnl plus ? — Sire, » il l'en trou? eriU encore, s'il 7 s^«^^ Charlemagne à leur 9 léle. » Celait après la bataille de Poitiers» le roi baissa les yenx, et se Int. Cependant U était brave aotat qae Charlemagne; mais il n*aTait pas été aussi heareux.

Le chant de Roland , que quelqae anteurs ont, à dlrens époques , pi^tendu atoir retronré, parait déddément perdu.

* EoiNUAaD, Vie de Ckarlemagne.

' EcnauDi Annales dfg Francs, race earlOTingienne.

MonveUe guerre contre les Sauwa (778'7a0).

Tandis que Charlemagne eombailait les Arabes, les Saxons, encouragés parWitikind, avaient re* pris les armes et dévastaient le territoire franc situé sur IsL rive droite du Rhin, c Tout le pays jus« qu'au fleuve fut ravagé par le fer et par le feu; tous les habitants , sans distinction d'âge ni de sexe, furent inhumainement massacrés. • Le roi fit marcher contre ces barbares un corps d'Ausirasiens, qui les joignit au moment où , chargés de butin , ils allaient passer TÉder : après un combat opiniâtre , les Francs restèrent vainqueurs. — Charlemagne remit au printemps suivant le complément de sa vengeance 9 et vint passer l'hiver dans le château d'Héristal , sur les bords de la Meuse.

Au printemps de l'année 779, le franc rm assembla son armée à Duren , et pénétra en Saxe , oii il fit éprouver aux Saxons , sur les bords de la Lippe , une défaite signalée.— Après eette déiidte , les chefs ennemis implorèrent la clémence du roi, qni ne leur accorda la paix qu'en leur imposant de nouveau Tobligation d'embrasser le christianisme. — Gmte obligation fut acceptée par une assemblée générale de la nation saxonne , convoquée au commencement de l'année suivante , et où le baptême fut administré à tous les chefs militaires et à tous les juges ciyils, — Des lois rigoureuses furent proclamées pour assurer le maintien du pacte religieux. Elles infligeaient la peine de mort à tout Saxon qui refuserait de recevoir le baptême , ou qui , pour s'y soustraire, dirait l'avoir reçu. La même peine fut portée contre ceux qui tueraient ou même insulteraient un prêtre chrétien. Le roi fit dans le pays un grand nombre de fondations ecclésiastiques ; il y établit des monastères, des cures et des évèchés richeoieit dotés.

Voyage à Rome (781). — Charlemagne inititne aon fih Pépin roi d'Italie , et aon fils Louis roi d'Aquilnhie.

La malheureuse issue de l'expédition contre les Arabes d'Espagne avait beaucoup donné à peostf à Charlemagne. Ce puissant génie politique avait pressenti que l'anarchie, qui depuis vingt-cinq ans paralysait toute l'énergie conquérante de Tldamisme, touchait à sa fia. La monarchie fondée par Abderahman, consolidée par la victoire, devait concentrer toutes les forces du pays dans une seule main , et permettre au khalife de Cordoue d'employer ces forces dans un but national. Tout annonçait que la lutte entre l'Orient et l'Occident, entre le christianisme et l'islamisme, suspendue depuis la conquête dé la Septimanie par Pépin , allait être reprise et poursuivie avec une nouvelle ardeur.

LIVRE IV, CHAPITRE IV

c Gharleinagne, dit à oe sujet un historien moderne (M. Fauriel)» devait prévoir une crise si manifeste ; il devait sentir que sa tâche , comme champion des croyances et de la civilisation de l'Occident, allait devenir plus laborieuse, et il était on ne peut plus simple que l'idée lui vint de destiner et d'approprier spécialement à cette tâche une portion de ses forces* Or, cette destination appartenait naturellement aux contrées au-delà de la Loire, à raison, non seulement de leur position géographique , mais de plusieurs autres convenances.

> Ces contrées avaient à opposer aux milicesarabes des milices à peu près égales en nombre, non moins braves, généralement armées de n^me à la légère, de même accoutumées à la guerre de postes et d'embuscades, dans des pays montueux , coupés et difficiles, et, pour dernière analogie, composées d'Jiommes, presque aussi zélés pour leurs croyances religieuses que les Arabes andalousiens pour les leurs. Ces hommes n'avaient pas perdu toute mémoire de la glorieuse résistance de leurs pères aux premières irruptions des Arabes, et ne pouvaient qu'être fiers d'être so- lennellement appelés à poursuivre et compléter leur tâche.

» D'un autre côté , Charlemagne ne pouvait pas ne pas connaître l'humour mobile , indocile et fière des Aquitains, leur antipathie pour les mœurs et la domination des Francs. Ces considérations le déterminèrent aisément à traiter l'Aquitaine comme il avait traité l'Italie , à en faire ce qu'il avait fait. de celle-ci , un royaume particulier, portion intégrante de l'Empire, mais y ayant une existence personnelle, une destination propre , celle de résister aux invasions des Arabes andalousiens, et de les resserrer le plus possible sur le sol de la Péninsule. C'était là , en quelque sorte , rendre à ce pays sa tâche première OMme duché indépendant ; c'était avoir trouvé le moyen le plus naturel et le plus sûr de faire des Aquitains des sujets utiles, en laissant un certain jeu à leur vanité nationale , à leur prétention de former un peuple à part , et même à l'espoir de redevenir tôt ou tard un peuple indépendant. » L'Italie, menacée d'une révolution par les intrigues que les Grecs, réunis au duc de Bénévent, y avaient soulevées, attira l'attention du roi des Francs. Il s'y rendit avec ses fils , espérant que sa présence suffirait pour empêcher l'explosion d'un mécontentement encore incertain et timide. Il ne s'était pas trompé ; il lui suffit de se montrer pour faire respecter l'ordre qu'il avait précédemment établi, et pour forcer ses ennemis à se cacher, à se taire et à obéir à ses lois.

Charlemagne passa l'hiver à Pavie. Il se rendit ensuite à Rome pour assister aux fêtes de Pâques, qui y étaient toujours célébrées avec une grande solennité.

Le pape et les Romains l'accueillirent avec les mêmes sentiments de reconnaissance et d'amour qu'ils lui avaient témoignés peu d'années auparavant. Tout pouvoir lorsqu'il était à Rome, disparaissait devant le sien , toute grandeur semblait n'être qu'une émanation de sa grandeur. Il avait amené à Rome ses deux fils, Carloman et Louis, afin d'accomplir les desseins qu'il avait secrètement médités. Sur sa demande, le pape Adrien baptisa les deux enfants. Ce pontife changea le nom de Carloman en celui de Pépin. Après cette première cérémonie, il oignit d'huile sainte les deux frères, les sacra et les couronna rois. Pépin, âgé de cinq ans, fut proclamé roi d'Italie, et Louis, qui n'avait que trois ans , fut roi d'Aquitaine.

Outre les motifs particuliers qui décidèrent Charlemagne à la création des ces deux royaumes, on suppose qu'il avait jugé que la domination d'états aussi vastes que les siens ne pouvait avoir d'unité que pendant sa vie; et qu'il voulut accoutumer d'avance ses peuples à reconnaître pour rois les jeunes princes qui devaient un jour les gouverner.

CHAPITRE IV

CHÀRUXAOIIB, 101 DES PBiNCS.

Loo18, roi d'Aquitaine. | Pkpim , roi dllalic.

Administration de la monardie franque. — OrganiMtbn des royaumes d'Italie et d'Aquitaine. — Révoltes et condamnation de Tassillon, duc de Bavière. — Irène et Charlemagne. — Guerres contre les Saxons. — Soumission de Witikind. — Mort d'Hildegarde.

— Charlemagne épouse Fastrade. — Conspirations d'Uarlhrad et de Pépin-le-Bossu. — Expédition contre les fletons. — - Conquête de la Bretagne. — Soulèvement d'Arégi»c. — Guerre contre les Lombards de Bëuévent. — Défaite des Huns.— Guerre contre lei Slaves Wiltzes. — Jeunesse de Louis, roi d'Aquitaine. — Révolte d'Adalric, duc de Vasconie.— Sa déposition. — Guerre contre les Vasoons. — Année de paix. — Charles, fils de Charlemagne, est institué duc du Mans. — Guerre contre les Huns. — Hérésie de Félix. — Concile de Francfort. — Nouvelles invasions sarrazins. Bataille rorbien. — Exploits de Gnillaume-le-Pieux. — Expéditions des Aquitains en Espagne.— Guerres contre les Saxons et les Hons.— Mort de Faslfade.— Charlemagne éjtouse LuithgarUe. — Canal du Rhin au Danube.— Fondation d'Aix-la-Chapelle.— Mort d* Adrien.— Léon ni, pape. — Disparition temporaire d'une planète.— Apparition des Normands.— Révolte contre le pape Léon.

— Mort de Loithgarde. — charlemagne. empereur d'Occident.

(De l'an 7SI à l'an SOO.)

Administration de la monarchie franque. — Organisation des royaumes d'Italie et d'Aquitaine.

Les deux fils de Charlemagne étaient trop jeunes pour que leur père leur eût conféré autre chose qu'un simulacre de royauté. L'un et l'autre étaient entourés des domestiques, des comtes et des grands officiers qui constituaient une maison royale ; mais des ministres habiles, choisis par le roi des Francs

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

lui-même, réglaient et dirigeaient toutes les affaires de l'Italie et de l'Aquitaine. Ces ministres étaient indépendants des grands personnages qui entouraient les rois enfants, et n'obéissaient qu'à Charlemagne. Il existait ainsi dans les États soumis au roi des Francs trois administrations distinctes, régies par des ministres différents, mais qui recèlent de lui leur impulsion, car, dans toutes les matières importantes, les décisions de Charlemagne faisaient loi.

Le royaume d'Italie, auquel par la suite on annexa la Bavière, s'étendait depuis les Alpes jusqu'à l'Exarchat. — La Pouille, la Calabre, la Lucanie, et tout le pays situé depuis l'Exarchat jusqu'à la mer de Sicile reconnaissaient encore pour souverain l'Empereur d'Orient.

Le royaume d'Aquitaine comprenait outre l'Aquitaine, proprement dite, la Septimanie et la Vasconie. — La Septimanie, à cause de sa position près de l'Espagne orientale, prit le nom de Marche ou Marquisat de Gothie. — La Vasconie se divisa en deux parties : la plus vaste, composée des plaines et des cantons cultivés, garda le titre de duché ; le pays montagneux, compris entre les sources de la Garonne et celles de la Bidassoa, reçut le nom de Marche de Vasconie, et devint un commandement militaire important. Enfin, le territoire momentanément occupé par les Francs ; entre l'Èbre et les Pyrénées, territoire à limites variables, fut aussi annexé au royaume d'Aquitaine et reçut le nom de Marche d'Espagne.

Le nouveau royaume n'eut pas de capitale en titre, bien que Toulouse conservât sa prépondérance, et fut le siège principal des assemblées du Champ-de-Mai. — Quatre palais entourés de domaines considérables , et situés aux extrémités opposées du royaume, furent assignés pour résidence au Jeune roi , qui dut aller de l'un à l'autre à des époques déterminées, et visiter ainsi chaque année toutes ses provinces.

Louis prit possession de son royaume dans l'année qui suivit son sacre. Des bords de la Meuse jusqu'à Orh»ans, Tenfant-roi fut porté dans une li tière en forme de berceau ; il voyageait accompagné des officiers qui devaient former son conseil de tutelle, en tête duquel était placé avec le titre de gouverneur un leude franc nommé Arnold. Ce conseil décida , en arrivant sur la Loire , qu'on renoncerait au mode de voyager adopté jusqu'alors. On revêlit le jeune roi d'armes proportionnées à sa taille et à son âge, on le plaça sur un cheval pompeusement harnaché, et on lui fit faire son entrée dans ses états avec cet attirail viril et guerrier.

Dans le but de mieux assurer la soumission des habitant3 de l'Aquitaine , et afin de contenir leur

inquiète turbulence, Charlemagne leur avait donné une destination militaire spéciale. 11 avait décidé que l'Espagne musulmane serait à l'avenir le but de leur marche et de leurs expéditions. Nous verrons bientôt comment les Aquitains , chargés de la défense de la frontière méridionale de Tempire franc, s'acquittèrent de cette tâche difficile et glorieuse.

ilén>ltooto(Ni<

ioa deTasiUloai dae de Bavière.

SI-78S

Tassillon, duc de Bavière , ne gardait au roi des Francs qu'une fidélité suspecte, H entretena/t de secrètes relations avec les chefs des Ssxons et des Huns , ennemis nouveaux que les Francs ne devaient pas tarder à avoir à

combattre. Le roi et le pape réunis en Italie lui envoyèrent (en 781) des ambassadeurs, pour lui rappeler ses serments et ses devoirs comme tributaire. Tassillon protesta de son dévouement et proposa de se rendre à Worms, auprès de Charlemagne, afin d'y renouveler son serment de fidélité. Il s'y rendit en effet, et fut bien accueilli par le roi, auquel il remit douze otages pour garants de ses promesses et de son repentir; mais sa foi n'était pas sincère et ne fut pas de longue durée. Il se révolta de nouveau en 787, et, au moment d'être écrasé par trois armées envoyées contre lui, il n'obtint son pardon que par une soumission, pour garantie de laquelle il livra comme otages, avec douze des principaux seigneurs bavarois, son propre fils Théodon.

Ce pardon n'eut point d'effet. L'année suivante, en 788, Tasstifon s'étant rendu à l'assemblée générale du Champ-de-Mai, tenue à Mayence, fut accusé des crimes de trahison et lèse-majesté, par ses propres sujets. Les Bavarois lui reprochèrent d'avoir excité les Huns à entreprendre la guerre contre les Francs, et donnèrent à l'assemblée de telles preuves de ses trames criminelles, qu'il ne put en nier aucune. Convaincu de crime, à l'unanimité, dit Éginhard, il fut condamné à la peine capitale; mais, malgré ce jugement, la clémence du roi lui sauva la vie: on lui fit quitter l'habit séculier, et il fut envoyé dans un monastère, où il vécut aussi pieusement qu'il y était entré de bon cœur. Son fils Théodon reçut aussi la tonsure et fut assujéti à la loi monastique. Ceux des Bavarois qu'on savait avoir été instruits et complices de leur perfidie furent relégués en différents lieux d'exil. >

Irène et Charlemagne. (781-805.)

L'impératrice Irène, veuve de l'empereur Léon Chasare, mort en 780, gouvernait l'empire grec, au nom de Constantin Porphyrogénète, son fils, âgé de dix ans; son autorité, menacée par des cou*

LIVRE IV, CHAPITRE IV

spirations intérieures , et par les guerres qu'à Textérieur elle avait à soutenir contre les Sarrasins, était précaire et incertaine. Elle craignait que Charlenoagne se joignant à ses ennemis ne lui enlevât les provinces que les Grecs possédaient encore en Italie, et conçut le projet de s'assurer, par une alliance, l'appui du puissant chef des Francs. Une ambassade solennelle partie, en 781, de Constantinople, demanda en mariage, pour Constantin , la princesse Rothrude , fille aînée du roi des Francs , et moins âgée que le jeune empereur. Gharlemagne consentit à ce mariage. Les conventions étant réglées, des présents et des serments furent échangés; les ambassadeurs, en se retirant, laissèrent auprès de Rothrude l'eunuque Elizée, instruit dans les lettres grecques , et qui était chargé de lui enseigner la langue et de la former aux manières et aux usages de l'empire : mais le mariage n'eut pas lieu ; il fut rompu quelques années après , par la volonté de Gharlemagne, irritée de ce que l'impératrice Irène avait appuyé les efforts du fils de Didier, pour reconquérir le trône des Lombards.

Cette Irène, qui avait voulu faire épouser à son fils la fille de Gharlemagne, eut par la suite la pensée d'épouser elle-même Gharlemagne. C'était en 802, Gharlemagne venait d'être, à Rome, couronné empereur. Irène, à qui la mort de son fils et le massacre de la famille de son mari avaient donné l'empire d'Orient, envoya à l'empereur d'Occident un ambassadeur, pour lui offrir de l'épouser et de mettre ainsi les deux empires sous la même autorité. Chailemagne, en établissant les deux royaumes d'Aquitaine et d'Italie, avait montré combien il appréciait la difficulté de régir avec unité de vastes états ; il ne pouvait avoir l'espérance de gouverner paisiblement l'empire grec, en le tenant d'une femme qu'une succession de crimes avait fait asseoir sur le trône. La proposition de l'impératrice le flatta néanmoins, il accueillit honorablement l'ambassadeur grec, et il envoya de son côté , en Orient, révéque d'Amiens, Jessé, et le comte Hélingald, avec mission de remercier l'impératrice, et d'établir, entre les deux empires , une alliance pacifique. — Mais quand les ambassadeurs francs arrivèrent à Constantinople, Irène, détrônée, était reléguée en exil

à Lesbos, et ils eurent à traiter de la paix avec son successeur l'empereur Kicéphore.

Guerres oootre les Saious. •— Soumission de Witolciid.

Dans l'assemblée du Ghamp-de-Mai de Tannée 78:3, qui eut lieu en Saxe, aux sources de la Lippe, Gharlemagne reçut les ambassadeurs de Siegfried , roi des Danois , et ceux des chefs des Iluns qui ve-

naient traiter avec lui dç la continuation de la paix. Les principaux d'entre les Saxons se présentèrent aussi devant le roi des Francs , pour protester de leur obéissance et de leur fidélité.— Lorsque l'assemblée eut terminé la discussion des affaires qui lui étaient soumises , Gharlemagne revint sur la rive gauche du Rhin. Mais à peine y était-il de retour qu'il apprit que les Sorabes, peuple de race slave habitant entre l'Elbe et la Saale, avaient fait une incursion chez les Saxons et les Thuringiens , dont ils pillaient et dévastaient le territoire. Il ordonna aussitôt à trois de ses généraux , Adalgise , chambellan , Geilon , connétable , et Worad , comte du palais , de se rendre dans le pays attaqué, avec les troupes de la France orientale , et d'en chasser l'ennemi.

Au lieu de trouver dans les Saxons qu'ils venaient défendre des soldats et des alliés, les envoyés de Gharlemagne apprirent qu'ils s'étaient révoltés , et que Witikind les commandait. — Au premier bruit de ce soulèvement le comte Théodoric , parent du roi, accourut au secours des Francs orientaux, avec un corps de Francs ripuaires qu'il avait rassemblé à la hâte. — Théodoric avait formé un plan qui eut terminé la guerre en peu de jours s'il eût été suivi. Les Saxons étaient campés sur le flanc d'une montagne appelée Sonnetal , où ils pouvaient être facilement assiégés et affamés. 11 ne s'agissait que de manœuvrer de concert pour les envelopper dans leur camp, malheureusement les trois grands officiers du palais de Gharlemagne , jaloux de Théodo[^]rie , ne voulurent pas seconder un projet dont la gloire devait lui revenir, ils attaquèrent les Saxons brusquement et sans ensemble. Witikind profita de leur imprudence et de leur désunion. Les Francs, entourés par les Saxons qu'ils auraient dû cerner, furent presque tous massacrés. Ceux qui purent s'échapper ne reu>ur-

nèrent pas à leur camp, mais gagnèrent en fuyant celui de Théodoric où ils trouvèrent un asile. — Adalgise et Geilon , quatre comtes, et vingt des chefs principaux, ne voulant pas survivre à cette défaite , se firent tuer dans la mêlée.

A la nouvelle de ce désastre , Gharlemagne accourut en Saxe avec une puissante armée ; son arrivée y joua une terreur telle que Witikind retourna en Danemarck , et que les chefs du peuple saxon n'hésitèrent pas à livrer à la vengeance des Francs quatre mille cinq cents guerriers qui avaient pris part à la révolte. Gharlemagne, irrité de l'indocilité et de la perfidie des Saxons , crut devoir les contenir par un exemple terrible : les quatre mille cinq cents révoltés eurent, par son ordre, la tête tranchée, le même jour, dans un lieu appelé Verden, sur les bords de l'Aller. — Cette épouvantable barbarie, si peu en harmonie avec sa conduite habituelle , ne peut être attribuée qu'à un indomptable accès de

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

colère , et fut suivie , sans doute , d'un long repentir.

Après cette sanglante exécution, le roi des Francs revint en Austrasie , et passa l'hiver à Thionville. — L'année suivante (785) Witikind reparut en Saxe, et y ralluma l'insurrection. Gharlemagne prit lui-même la direction de la guerre , et vainquit les révoltés qui s'étaient partagés en deux corps , dont il fit un effroyable carnage; cependant il ne mit pas fin à la révolte qui ne se termina qu'en 785. ^ Alors découragés par leurs désastres multipliés , les deux chefs les plus redoutables, Witikind et Abbion , se rendirent d'eux-mêmes au palais d'Attigny , en Austrasie, et firent leur soumission au roi. Witikind et Abbion , après avoir prêté serment de fidélité à Gharlemagne, reçurent le baptême et parurent embrasser le christianisme avec sincérité. Gharlemagne donna le duché d'Angrie à Witikind ; cet illustre chef des Saxons, dont les généalogistes font descendre plusieurs des maîtres souverains d'Allemagne , ne faillit jamais à la foi qu'il avait jurée, c II changea , disent les historiens , sa vie active et militaire en une vie pieuse et domestique qui le fit , après sa mort , révéler comme un saint. »

Mort d'Hildegarde. — Gharlemagne épousa Fastrade. — Conspiration d'Harthrad et de Pépin-le-Bossu. (785-792.)

Durant cette guerre contre les Saxons , la reine Hildegarde mourut en 783 à Thionville. Sa mort fut suivie de celle de la reine Bertrade, veuve de Pépin , et mère du roi.

Peu de mois après la mort d'Hildegarde, Gharlemagne épousa Fastrade, fille du comte Rodolphe, de race franque. Cette reine , dont Gharlemagne eut deux filles, avait un caractère altier et ambitieux; elle aurait troublé l'état sous un prince moins ferme et moins prudent. Dans les commencements de son mariage, abusant de son empire sur l'esprit de son époux, elle lui fit commettre des injustices qui poussèrent à conspirer quelques-uns des leudes de la France orientale. — Une conspiration contre la vie de Gharlemagne, à la tête de laquelle se trouvait le comte Harthrad, fut découverte en 788. Les coupables furent condamnés à mort ; mais le roi, satisfait d'avoir déjoué la conspiration , crut devoir les punir avec moins de sévérité. Les principaux complices eurent les yeux crevés , les autres furent envoyés en exil.

Sept ans plus tard, en 792, eut lieu une autre conspiration plus grave. Pépin-le-Bossu , ce fils d'Hirmeihilde que Gharlemagne, bien qu'il fût l'aîné de ses enfants, n'avait pas traité à l'égal des autres , se laissa entraîner à prendre part à une conspiration qui ne tendait à rien moins qu'à assassiner son père et ses frères» Les conjurés ras-

semblés dans une église y délibéraient sur la conjuration. Un prêtre lombard , nommé Fardulf, caché dans un coin obscur, les entendit; il fut découvert, les conjurés voulaient le massacrer : il obtint la vie en promettant sous serment de ne rien révéler. Néanmoins il se hâta d'aller trouver Gharlemagne et de lui faire connaître la conjuration. Le roi fit juger solennellement les coupables. Pépin, ainsi que tous ses complices, fut condamné à mort; mais son père lui fit grâce, et se borna à l'envoyer recevoir la tonsure dans le couvent de Pruim, près de Trêves. Parmi les conjurés quelques-uns forent décapités, d'autres bannis. Fardulf obtint /a ndic abbaye de Saint-Denis en récompense de sa dénonciation.

Après avoir parlé des conspirations d'Harthrad et de Pépin, Éginhard ajoute : c La cruauté de la reine Fastrade est regardée comme la seule cause qui donna naissance à ces deux complots; et si; dans ces deux circonstances, on en voulut à la vie du roi, c'est parce que , se prêtant à la médiancté de sa femme, il avait paruÂhumainement oublier la douceur accoutumée et la bonté de sa nature. »

Expédition contre les Bretons. ^ Conquête de la Bretagne.

Tandis que Gharlemagne terminait la guerre avec les Saxons , les Bretons , dont le territoire avait été en partie conquis du temps de Pépin, lui fournirent, en essayant de recouvrer le comté de Vannes, Toocasion d'entreprendre la conquête de toute la Péninsule Armoricaïne. — Vaincus par Pépin , les comtes de Gornouailles, quoique indépendants, s'étaient obligés à payer un tribut à la France. Ils crurent, en voyant le roi des Francs sérieusement occupé sur les bords de l'Elbe , que l'occasion était favorable pour refuser le tribut. Encouragés par quelques avantages qu'ils obtinrent d'abord , ils envahirent le comté de Vannes , et s'emparèrent de cette vieille cité. Auduif , un des officiers du palais de Gharlemagne, fut, en 786, envoyé contre les insurgés. Le roi le chargea même d'achever la conquête de la Bretagne. Auduif reprit le comté de Vannes en une seule campagne. Hais l'occupation d'un pays difficile, défendu par une population belliqueuse, exigea plusieurs années. La conquête de la Péninsule ne fut terminée qu'en 799, par le comte Widon , comte et préfet de la Marche de Bretagne, c Ce comte, dit Éginhard, après avoir parcouru toute la province des Bretons , avec les comtes ses compagnons, apporta au roi, qui se trouvait alors à Aixla-Chapelle, les armes des cheft qui s'étaient sonnus à lui et dont il avait inscrit les noms. Cette province paraissait soumise , elle l'eût été en effet

Frtfiifi-'-ph't' tU la fliÂ/e tU l'harifj it t'Atuiif^

LIVRE IV, CHAPITRE IV

si , comme à Tordinaire , rinconstaDce de cette nation perfide n'eût excite de nouveaux soulèvements. > En effet , la Péninsule se souleva en 809, et les Francs en furent chassés. Ils y rentrèrent néanmoins deux ans après, sous la conduite du comte Widon, et y exercèrent d'horribles ravages, c On ne peut guère vérifier, dit H. Dam, quels furent les moyens que Gharlemagne mit en usage pour s'assurer cette conquête. On ne sait pas trop non plus quel genre de suprématie il se réserva. Les chroniques parlent d'un tribut , de l'occupation des principales places, de monnaies frappées au nom du conquérant, de gouverneurs établis dans les Marches pour répondre de la soumission des Bretons. » — Vertot dit qu'on laissa à chacune des diverses peuplades habitant la Péninsule, ses chefs nationaux, afin que ceux-ci, familiers avec la langue du pays, pussent rendre la justice. — La Bretagne continuait à être divisée en un grand nombre de petites principautés , dont les chefs portaient des titres qui n'étaient pas en usage dans le reste de la Gaule. Un de ces titres d'honneur empruntés à la langue latine était celui de Tyran ; un autre , celui de Mactierne , dérivait de la langue gailique , et signifiait fiU de prince. Ce titre était porté quelquefois par des évêques, soit pour indiquer leur origine, soit à cause de la dignité de leur siège. Il existe des actes où les femmes sont nommées TyrannUset; 'ce qui prouve qu'elles pouvaient hériter des terres auxquelles ce titre était attaché *.

Soulèvement d'ArégiM. — Guerre eontre les Lombsrdt do

Béoéfent. (7S6-787.)

Gharlemagne ne fit pas lui-même la guerre aux Bretons. — Tandis qu'il recevait à Attigny la soumission d'Abbion et de Witikind, une coalition ourdie à Gonstantinople éclatait en Italie. Cette coalition avait encore pour but de rendre à Adalgise, fils de Didier, la couronne des Lombards ; ses deux chefs principaux étaient Hildebrand, duc de Spolette, et Arégise, duc de Bénévent, tous les deux gendres ou parents de Didier. Ils avaient pour allié l'empereur grec.

Gharlemagne déjdoya dans cette circonstance bi même activité qu'il avait montrée lors de la révolte du duc de Frioul. Au milieu de l'hiver, et sans se laisser retenir par la rigueur de la saison , il franchit les Alpes rapidement, alla droit à Rome, et, après y avoir conféré avec le pape, il annonça qu'il allait s'emparer par les» armes de tout le territoire bénéventin.

Arégise épouvanté n'osa défendre ni sfis places

■ Dkwa, HîtMrê de Bretagne, ton. I, p. 49lt — VmoT, TraUé de /« Maunnicf de BrHafue, p. 52.

fortes, ni la capitale de ses états, il se retira à Salerne afin de pouvoir, au besoin , chercher par mer un refuge en Orient; puis il se décida à solliciter b clémence du roi qu'il avait offensé, et dont les troupes occupaient déjà tout son duché. Une députation, à la tête de laquelle étaient ses deux fils; Romuald et Grimoald, vint à Rome offrir des présents à Gharlemagne , et implorer sa miséricorde. Gharlemagne était résolu, d'après le désir du pape \ à ôter au duc rebelle les états qu'il lui avait laissés lors de la première conquête de l'Italie ; mais des considérations de politique locale, des motifs religieux, et les sollicitations de tous les grands du royaume italien firent obtenir grâce à Arégise. Gharlemagne renvoya au duc son fils aîné, et garda auprès de lui Grimoald, le plus jeune, avec onze autres otages choisis dans les familles principales du duché de Bénévent. Il envoya enduite des ambassadeurs pour faire prêter un nouveau serment de fidélité k Arégise et à tous les grands de la nation. Ce fut à cette époque qu*ayant connaissance des intrigues de Tempereur GonstanUn , il lui fit signifier qu'il devait renoncer à obtenir jamais la main de sa fille Rothrude.

La soumission des Bénéventins ne dura pas longtemps. L'empereur d'Orient , irrité du refus que Gharlemagne faisait de lui donner sa fille, renoua la coalition à laquelle cette fois se joignirent Tassillon, duc de Bavière , et les chefs des Huns. — Nous avons dit comment les projets de Tassillon furent déjoués , et quelle triste fin eut ce duc de Bavière.

Pour prix de sa nouvelle trahison , le duc de Bénévent devait recevoir le duché de Naples, à titre de* fief, et le gouverner comme vassal de l'Empire grec. Une ambassade lui fut envoyée de Constantinople; il fut revêtu de l'éminente dignité de patrice , prit l'habit des Grecs , et se fit couper les cheveux à leur manière, avec des ciseaux que l'impératrice Irène lui envoya pour cette cérémonie solennelle.

Charlemagne, que le pape Adrien avait averti de ce qui se préparait , était sur le point de descendre en Italie, lorsque la mort du duc de Bénévent rompit le premier lien de cette redoutable coalition. La fille de Didier, veuve d' Arégonse , fit d'inutiles efforts pour engager les Bénéventins à se joindre aux Grecs. Charlemagne avait parmi les Lombards un assez grand nombre de partisans contraires au rétablissement de la maison de Didier. Il envoya en Italie des députés qui , d'accord avec les évêques et les principaux seigneurs , réglèrent le gouvernement intérieur du territoire de Bénévent, dont il nomma duc le second fils d' Arégonse, Grimoald, qu'il avait auprès de lui à titre d'otage , et dont , sans doute , il avait apprécié les talents et la loyauté.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE-

Grimoald se montra fidèle au serment qu'il prêta au roi des Francs. Il combattit les troupes grecques, lorsque, réunies aux milices de la Sicile, elles tentèrent de dévaster les frontières du duché de Bénévent. Ses soldats, réunis aux troupes franques, aux ordres du comte Wégonse, nommé depuis duc de Spolète, obtinrent sur les Grecs une brillante victoire , et revinrent à Bénévent avec un riche butin et de nombreux captifs.

Défaite des Huns. — Guerre contre les Slaves Wégonse.

Tassillon venait d'être condamné et déposé. Les Huns, fidèles aux promesses qu'ils lui avaient faites, s'avancèrent, divisés en deux corps d'armée, et attaquèrent à la fois la Bavière et le Frioul. — Depuis la déposition du duc félon , la Bavière était devenue une dépendance du royaume d'Italie. — Un nouveau duc de Bénévent se joignit, avec ses troupes victorieuses des Grecs , aux troupes italiennes qui allaient combattre les Huns. — Ces peuples barbares échouèrent dans leur double tentative , ils furent vain-

cus dans le Frioul et en Bavière. Leur fuite fut si précipitée , que la plupart de ceux qui avaient échappé au carnage se noyèrent en essayant de traverser le Danube.

Cette dernière expédition avait couvert de gloire les lieutenants de Charlemagne. — Le roi des Francs j par un motif facile à deviner , voulut diriger lui-même la guerre contre do nouveaux ennemis qui inquiétaient les frontières septentrionales de ses états. — Voici comment Éginhard rend compte de cette guerre, c II y a* en Germanie, sur le bord de rOcéan , une certaine nation de Slaves qui se nomment, dans leur langue, Wélétabs^ et sont appelés, par les Francs, WUtzes. Ce peuple, toujours ennemi des Francs, avait coutume de poursuivre de sa haine, d'opprimer et de harceler par ses armes ceux de ses voisins qui étaient alliés ou sujets des Francs. Le roi, ne voulant pas supporter plus longtemps cette insolence , résolut de leur faire la guerre; il rassembla une nombreuse armée, et passa le Rhin près de Cologne, il prit de là son chemin par la Saxe; et, lorsqu'il eut gajné l'Elbe, il plaça son camp sur le rivage , joignit le fleuve par deux ponts , fortifia l'un aux deux bouts, et y laissa une forte garnison. Lui-même passa le fleuve, con* duisitson armée au lieu désigné, entra sur les terres des Wilizes , et ordonna de tout ravager par la flamme et le fer. Cette nation , quoique belliqueuse, et se confiant en son nombre, ne put longtemps soutenir l'impétuosité de l'armée des Francs. Dès que le roi fut arrivé près de la ville de Dragwit, Wiltzan , qui , par Fautoriié de sa vieillesse et la

noblesse de sa naissance, était supérieur aux autres petits rois des Wiltzes, alla au-devant de lui avec tous les siens , donna les otages qu'on lui demandait, et engagea , par un serment , sa foi au roi et auî Francs. Les autres rois et les principaux des Slaves suivirent son exemple , et se soumirent au pouvoir du roi. Charles , a yan t ainsi réduit ce peuple , et reçu les otages qu'il avait exigés, regagna l'Elbe par le même chemin, fit repasser le pont a son armée, et ayant réglé, en passant, tout ce qui regardait les Saxons, il rentra en France, et célébra , à Worms, la fête de Noël et celle de Pâques *. >

Jeunesse de Louis, roi d'Aquitaine. (7tf*79â.)

Les guerres de la Germanie et de l'Italie n'empêchaient pas Charlemagne de porter un œil vigilant sur les affaires de la Gaule méridionale , ou existeraient toujours des ennemis cachés de sa race. Nous avons exposé les motifs qui l'avaient décidé à placer sur le trône d'Aquitaine son fils Louis, c. En 788 , dit Tastronyme , auteur anonyme de la Vie de Louis-le-Débonnaire^ le roi Charles au milieu de ses victoires sur les Saxons , craignant ou que le peuple d'Aquitaine ne devînt insolent en le sachant si éloigné , ou que son fils Louis , encore dans ses plus jeunes années, ne contractât quelques mauvaises habitudes étrangères^ dont l'enfance une fois imbuë ne se défait que difficilement , manda et fit venir auprès de lui ce prince qui déjà montait avec grâce à cheval : Charlemagne voulut qu'il vînt accompagné de toute son armée ; les comtes des Marches furent seuls laissés pour protéger les frontières du royaume et les garantir de toute incursion ennemie. — Le jeune Louis , obéissant aux ordres de son père de tout son cœur et de tout son pouvoir, vint le trouver à Paderborn, suivi d'une troupe de jeunes gens de son âge, et revêtu de l'habit gascon , c'est-à-dire portant le pantalon court , la chemise à manches longues et pendantes jusqu'au genou , les éperons lacés sur les bottines , et le javalot à la main : tel avait été le plaisir et la volonté du roi. Louis demeura donc auprès de son père et l'accompagna à Ahrsbourg, jusqu'au temps où, le soleil ayant décliné du sommet de Téquateur, sa chaleur est tempérée par l'approche de l'automne. Ce fut à la fin de cette saison qu'il revint avec la permission de son père passer l'hiver en Aquitaine* » Charlemagne, qui avait beaucoup d'affection pour son fils Louis, continua à le faire venir auprès de lui chaque année. — Dans un de ces voyages, étant à Ratisbonne, il lui enjoignit solennellement de se défendre et l'emmena ensuite faire la guerre contre les Huns.

* Éginhard , Ann. de France de France.

LIVRE IV, CÈAMtRÈ IV

— € Ayant remarqué, d'il Taslronome, que son fils était tellement parcimonieux qu'il ne donnait rien dans son intérieur , pas même sa bénédiction , à moins qu'on ne la lui demandât , il voulut en savoir la cause, et il apprit que les grands de l'Aquitaine ne s'occupant que de leurs intérêts privés , et négligeant les intérêts publics, les biens de l'état avaient été convertis en propriétés particulières: d'où il résultait que le prince , seigneur de nom seulement, manquait presque de tout. 11 résolut de remédier à cette pénurie; mais, craignant que l'attachement des nobles envers son fils ne souffrit quelque atteinte si celui-ci leur enlevait par mesure de prudence ce qu'ils avaient obtenu de son imprévoyance , il envoya auprès de lui deux commissaires royaux de son choix, avec ordre de faire retourner au service public tous les domaines ruraux précédemment consacrés à l'usage du roi. Ce qui fut exécuté.)

Louis , de son côté , chercha à seconder les vues de son père en prenant des mesures pour empêcher que l'entretien de la maison royale ne devint une cause de vexations envers le peuple. — c II décida qu'il passerait chaque hiver dans une de ses quatre habitations; savoir : Doué (sur les confins de l'Anjou et du Poitou), Cassineuil (dans l'Agenois), Audiac (en Saintonge), et Ébreuil (en Auvergne) , de telle façon que chacun de ces domaines, quand son année arrivait , avait de quoi suffire à la dépense royale. Ces choses ainsi sagement établies, il défendit qu'à l'avis les approvisionnements militaires, qu'on appelait vulgairement fourrages (b • dcrum)^ fussent fournis par le peuple. Et, bien que les hommes d'armes se soumissent avec peine à un tel ordre de choses, ce prince miséricordieux, considérant et la pauvreté de ceux qui payaient cette taxe , et la cruauté de ceux qui l'exigeaient , et en même temps la perte des uns et des autres, aima mieux fournir aux besoins de ses hommes sur ses propres domaines, que de mettre, en laissant subsister cette taxe, ses sujets en quelque péril. Dans le même temps il déchargea les Albigeois d'un tribut qu'ils payaient en vin et en farine, i — Tous ces ménagements prouvent que le fils de Charlemagne sentait la nécessité de se concilier l'affection douteuse de ses sujets.

Révolte d'Adalric, duc de Vasconie.— Sa déposition.— Guerre

contre les Vascons. (787-790.)

La Tieile inimitié des peuples de la Gaule méridionale contre les Fraucs existait encore; mais, sous Fadmiistitiott vigoareuse de Charlemagne, elle n'avait point la liberté de se manifester; TAquitaine soumise et paisible puraisaii dispwée à remplir la

destination pour laquelle elle avait été organisée en royaume séparé. La Vasconie seule répugnait à obéir à Un prince franc, à un petit-fils de Pépin.

Cette répugnance éclata en 785, par une sédition et par des troubles dont on connaît peu la cause et les détails, mais que l'historien moderne de la Gaule méridionale (M. Fauriel) croit devoir se rattacher à la vengeance prise par Charlemagne delà fameuse embuscade de Roncevaux.

€ En 778, époque de cette vengeance, Âdalric et son frère Sanche, fils du duc Lupus II, n'étaient encore que des enfants. On ignore comment la Vasconie avait été partagée entre eux, et si, en 787, Sanche était en âge de vouloir et d'agir par lui-même; pour Adalric, on ne peut douter qu'il ne fût déjà capable d'actions fortes et hardies; car il en fit une, il se révolta contre le gouvernement aquitain. %

Adalric et son frère Sanche ne se ressemblaient ni dans leurs affections ni dans leur conduite. Docile aux volontés de Charlemagne, élevé peut-être dans son palais, Sanche devint de bonne heure l'objet de la prédilection du monarque. Plus semblable à ceux de sa race, Adalric, au contraire, détesta toujours Charlemagne, et lui fut toujours suspect. Le peu que Ton sait de la vie des deux frères fait présumer M. Fauriel qu'ils furent constamment ennemis et de partis contraires; l'un, du parti de la domination franque, l'autre, de celui de l'indépendance vascone. L'historien de la Gaule méridionale, en l'absence de tout témoignage contemporain, suppose que l'acte par lequel Adalric se brouilla avec le gouvernement aquitain et avec Charlemagne fut la prise de possession de tout le duché de Vasconie, au pr^udrce de son frère Sanche.

Le duc de Toulouse, Corson , un des plus proches et des plus puissants voisins du rebelle, reçut l'ordre de le réduire à l'obéissance. 11 passa la Garonne avec ses milices, et marcha contre Adalric. Il y eut entre les Vascons et les Francs Aquitains un combat dans lequel ceux-ci furent complètement battus; Corson lui-même tomba au pouvoir du vainqueur, qui lui offrit de le remettre en liberté à condition de ne plus porter à l'avenir les armes contre les Vascons. Corson en prêta le serment et fut renvoyé libre à Toulouse. Exaltée par ce succès , l'arrogance des Vascons ne connut plus de bornes.

Le gouvernement aquitain , instruit de ce traité honteux , convoqua aussitôt (788), dans un lieu de la Septimanie aujourd'hui inconnu , alors nommé la Mort-de-S'Gotht, un plaid solennel où Adalric fut sommé de comparaître. Celui-ci déclara qu'il n'obéirait à la sommation qu'autant qu'on donnerait des otages pour sa sûreté. Les gouverneurs aquitains eurent la faiblesse de les lui accorder. Sûr, alors, de

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

l'impunité , il comparut fièrement devant l'assemblée ; personne n'osa élever la voix pour l'accuser. Il reçut même des présents, reprit ses otages, rendit ceux qu'il avait obtenus , et sortit en triomphe du plaid tenu pour son châtiment.

Charlemagne, informé de l'impunité accordée au révolté , en fut indigné. — Les préparatifs que faisaient les Sarrasins d'Espagne , et l'invasion qu'ils préparaient , rendaient la rébellion plus dangereuse. Il temporisa néanmoins durant une année; «mais Tété suivant ^ dit l'astronome , le roi Louis se rendit à Worms simplement et sans suite. Adalric reçut , l'ordre de venir plaider sa cause devant les deux rois ; il y vint, et tAcba de se laver du crime qu'on lui imputait; mais, ne l'ayant pas pu, il fut proscrit et condamné à un exil perpétuel. > Quant au duc Corson , il fut privé du duché de Toulouse , et remplacé par Guillaume, surnommé depuis le Pieux , et qui, par son zèle belliqueux contre les Musulmans, se fit une renommée, conservée surtout dans les traditions poétiques de la Gaule méridionale.— Ce Guillaume était fils d'un comte nommé Thierry. Entré fort

jeune dans le palais de Charlemagne, il s'y était distingué dans divers offices : il fut envoyé à Toulouse avec le titre de duc , investi d'un commandement fort étendu , témoignage glorieux de la confiance que Charlemagne avait en lui. — Arrivé à Toulouse , le duc Guillaume apprit que les Vascons , exaspérés de la sentence d'exil portée contre leur duc Adalric, persistaient avec plus de violence que jamais dans leur révolte. Chargé de les soumettre, il leur fit une guerre dont les détails ne nous sont point parvenus. Xe biographe de Louis-le-Débonnaire se borne à dire : c Guillaume soumit les Vascons promptement , tant par la force que par la ruse , et leur imposa la paix. >

Année de paix (790). — Charles, fils de Charlemagne, est ins-
tlttaédoc dnMani.

L'année 790 est la première année que Charlemagne passa sans avoir à s'occuper d'expéditions militaires. Durant cette année, il résida continuellement dans son palais de Worms , oii il tint l'assemblée du Champ-de-Mai. Les chefs des Huns, que leur défaite avait intimidés, lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'assurer de leurs dispositions pacifiques.

En donnant le royaume d'Italie à Pépin , et le royaume d'Aquitaine à Louis , Charlemagne n'avait donné aucun établissement à son fils aîné Charles, qu'il chérissait et qu'il avait toujours près de lui. Il le regardait comme son successeur à tous les états dont il n'avait pas disposé. Néanmoins , en 790, dans l'intention , sans doute , de lui assurer un re-

venu indépendant , il lui donna le ndiè du Mans , petite souveraineté située au centre de la Gaule, et que Pépin-le-Bref avait créée autrefois en faveur de son frère Griffon; un annaliste ancien dit, h cette occasion , que Charles reçut de son père un royaume.

Tout le temps que Charlemagne n'employait pas à l'administration intérieure de ses états ou à la confection des lois et des règlements qui portent le titre de Capitulaires t et dont nous parlerons avec détail, il le consacrait aux études littéraires et à des œuvres pieuses, c II envoyait , dit un auteur, de grandes aumônes aux chrétiens de Syrie, d'Egypte et

d'Afrique, qui gémissaient sous le joug des SarrasûBs, et recherchait l'amitié de ces princes infidèles afin de mieux traiter les chrétiens. » '

Ce fut vers la fin de son séjour à Worms que le palais royal , où il faisait sa r^ndence , fut entièrement consumé par les flammes. Il paraît que dès lors il conçut le projet d'élever à Aix4a Chapelle les édifices magnifiques qu'il y fit bâtir depuis.

Guerre contre les Huns. (791.)

La paix ne pouvait durer longtemps; l'amiée était à peine terminée que les mêmes chefs des Hnns qui venaient de protester de leurs intentions pacifiques prirent les armes dans le but d'envahir de nouveau l'Italie et la Bavière.

Charlemagne se réserva la direction de cette guerre : ses troupes étaient divisées en deux armées. Deux de ses lieutenants , Théodoric et M^infrîed , suivirent la rive gauche du Danube, avec un coqs composé de Saxons, de Frisons et de Thuringiens. Le roi , suivi des Francs Austrasiens et Neustrieos , marchait par la rive droite. Les Bavarois descendirent le Danube avec une flotte chargée de provisions et de vivres , et destinée à assurer la communication entre les deux armées. On arriva ainsi jusqu'au confluent de l'Ems avec le Danube. — L'Ems séparait le pays des Bavarois de celui des Huns. — Charlemagne s'y arrêta trois jours, afin de passer la revue de ses armées , et de faire des pr^res pour le succès de la guerre. On entra ensuite dans le pays des Huns.

Ce pays , dont nous avons déjà eu occasion de faire la description ^ était entouré de neuf haies formant des cercles concentriques. Ces haies, dont le noyau était formé de troncs de chênes , de bêtres et de sapins , mélangés de pierres très-dures et de terres compactes, formaient une espèce de rempart de vingt pieds de hauteur et d'autant de largeur; leur surface était couverte de buissons non taillés. De petites portes étroites et défendues par des for-

* Tom. Io% Ut. II, chap. ii , p. 1 09. ^

LIVRE IV, CHAPITRE IV

tifications soigneusement disposées, y existaient de distance en distance. Dans respacement entre deux haies y les habitations étaient disséminées de façon à ce qu'on pur, de Tune à Tautre, entendre le son de la trompette. Des bourgs et des villes s'y trouvaient aussi. C'était là que depuis plusieurs siècles les Huns avaient accumulé le fruit de leurs rapines, et le butin fait sur les autres nations.

Les Francs entrèrent intrépidement dans ce pays difficile; ils chassèrent les Huns de toutes les positions que ceux-ci cherchèrent à défendre, et s'emparèrent de leurs forteresses, dévasant par le fer et par le feu toutes les habitations isolées. — Charleroagne, victorieux, s'avança jusqu'au confluent du Raab avec le Danube, et ne se décida à revenir sur ses pas que parce qu'une maladie contagieuse détruisit presque entièrement sa cavalerie. iPe plusieurs milliers de chevaux, dit Eginhard, il en resta à peine la dixième partie, i Toutefois, afin d'être à portée d'encourager les lieutenants auxquels il voulait confier la suite de cette guerre, le roi s'arrêta à Regina (Ratisbonne), oii il passa l'hiver.

Hérésie de Félix.— Gocile de Francfort. (792.)

Charlemagne, pendant son séjour en Bavière, convoqua, en 792, soit à Francfort, soit à Ratisbonne, un concile où furent appelés tous les évêques des pays soumis à sa domination. Félix, évêque de Trêves, avait avancé que Jésus-Christ, en sa qualité d'homme, n'était que le fils adoptif de Dieu. C'était renouveler l'hérésie de Mestorius anathématisée par l'Eglise depuis longtemps.

L'évêque Félix fut interrogé et reconnu hérétique par les évêques francs. Le roi le fit conduire à Rome, et traduire devant le pape Adrien I^{er}, dans la basilique de Saint-Pierre, pour y être jugé. Félix s'avoua coupable d'hérésie, se démit de son évêché, et retourna dans sa ville natale. 11 paraît néanmoins qu'il y continua à prêcher les mêmes erreurs, soutenu par Eliprand, archevêque de Tolède, son métropolitain.

On traita, dans le concile de Francfort, une seconde question relative au culte des images sur lequel (en 787) le concile de Nicée avait prononcé. Et chose étrange! la doctrine du concile de Nicée fut condamnée par le concile de Francfort.

Charlemagne composa sur le culte des images, ou , ce qui est plus vraisemblable, fit composer par quelque théologien, les livres *Caro* *Uns* qu'il envoya au pape , en le priant de déclarer hérétiques les opinions des Grecs. Adrien avait approuvé les canons du concile de Nicée, et ne pouvait plus les condamner. Il répondit au roi, mais avec l'air de ménagement et de prudence , que, sans le blesser, il sut le ramener à son opinion.

HisL de France. t. ii.

Tassilon , ancien duc de Bavière , parut soudainement au milieu du concile de Francfort, demandant grâce pour ses fautes et ses méfaits envers Pépin et envers Charlemagne; toute miséricorde lui fut accordée, tout oubli du passé fut respectivement concédé. On dressa à cet effet un diplôme en trois exemplaires. On en donna à Tassilon un qu'il emporta dans le monastère désigné pour sa retraite , où il retourna , et où il finit ses jours.

Nous les invasions sarrasines. — Bataille de l'Orbieu. ~ Exemples de Guillaume-le-Pieux. — Expéditions des Aquitains en Espagne. (393-800.)

Le moment approchait où la guerre prévue par Charlemagne allait éclater. Le khalife Abd-el-Rahman était mort, laissant son royaume à son troisième fils Hescham. — Celui-ci eut d'abord à soutenir plusieurs guerres contre ses deux frères aînés ; mais après une lutte sanglante, l'ordre étant à peu près rétabli , il songea à dompter l'esprit de rébellion en tournant toutes les pensées des musulmans espagnols vers une guerre religieuse et anti-chrétienne.

c Hescham, dit H. Renaud *, crut que le meilleur moyen d'extirper l'esprit de faction qui avait causé tant de maux en Espagne était d'exprimer au dehors une grande pensée, une pensée propre à rallier tous les esprits. — Il avait à se venger des désordres que la politique de Pépin et de

Charlemagne avait excités de l'autre côté des Pyrénées; de plus il commençait à s'effrayer de l'aspect menaçant que prenaient les chrétiens des Asturies et des autres provinces septentrionales de l'Espagne. — Il forma donc le dessein d'attaquer les chrétiens par tous les côtés, et il voulut que toutes les ressources de l'empire concourussent au succès d'une si importante entreprise. — En effet, les pieux mahomédiens se plaignaient depuis longtemps de voir les forces musulmanes tournées les uns contre les autres. Plusieurs étaient allés jusqu'à dire qu'on n'était pas obligé de payer imitât-ils des princes qui ne savaient faire la guerre qu'aux disciples du prophète, et ils citaient malignement l'exemple des khalifes de Bagdad, qui, par leurs guerres continuelles avec les empereurs de Constantinople, jetaient le plus grand éclat sur l'Islamisme.

Les Chroniques chrétiennes ne donnent aucun détail sur la guerre que les solitaires d'Hispanie firent aux Sarrasins et aux Aquitains. MM. Reinaud et Fauriel sont les seuls auteurs modernes qui, d'après les historiens arabes, aient essayé d'en tracer le récit; et encore ces deux orientalistes ne sont-ils pas d'accord. M. Reinaud croit qu'il n'y eut qu'une seule invasion (en 793); M. Fauriel pense qu'il y eut plusieurs expéditions consécutives ou simultanées, entreprises toutes dans les années 791, 792 et 795.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Hescham, voulant donner à cette guerre la plus imposante solennité, la présenta comme une entreprise religieuse, et fit publier dans toute l'Espagne musulmane l'Al-Gihad, c'est-à-dire la guerre contre les ennemis de l'Islam. Par ses ordres on lut le vendredi dans les mosquées, pendant que le peuple y était assemblé pour rendre hommage à l'Éternel une invitation aux fidèles de se lever pour la défense de la religion. Ceux qui étaient en état de porter les armes devaient marcher sur-le-champ vers les Pyrénées; ceux qui ne l'étaient pas devaient contribuer de leur argent et de leurs autres moyens au succès de cette expédition. — Le discours qui fut lu en chaire était en prose rimée, et susceptible d'être chanté; il était entremêlé des passages de l'Alcoran propres à en augmenter l'effet. Voici la traduction d'une partie de ce discours :

r Lonangrs à Ditu qui a relevé la gloire de Flslamisme par Tcpée des champions de la foi, et qui, dans son Kvre sacré , a promis aux fidèles » de la manière la plus expresse , son secours et une victoire brillante. Cet Être à jamais adorable s'est ainsi exprimé : O venu qui croyez^ si vous prêtez assistance à Dieu, Dieu vous secourra et affermira vos po*.— Consacrez donc au Seigneur vos bonnes actions ; lui seul peut par son aide rallier vos drapeaux. H n'y a pas fiantre diett que Dieu, il est unique étn*a pas de compagnon, Mahomet est son apfttre et son ami chéri. O hommes! Dien a bien voulu vous mettre sous la conduite du plus noble de ses prophètes , et il vous a gratifiés du don de la IW. Il vous réserve dans !a vie future une félicité que jamais œil n'a vue, que jamais oreille n*a entendue, que jamais cœur n'a sentie. Montrez-vous lignes de ce bienfait ; c'était la plus grande marque de bonté que Dieu pût vous donner. Défendez la cause de votre immortelle religion , et soyez fidèles à la droite voie; Dieu le commande dans le livre qu'H vous a envoyé pour vous servir de guide. — irÊtre suprême n'a-l*-il pas dit : O rons qui croyez, combattez les peuples infidèles qui sont près de vous, et montrez'VOfts durs envrrs eMOî. Volez donc à la guerre sainte , et rendez-vous agréaWes au maître des créatures. Vous obtiendrez la victoire et la puissance, car le Dieu trps-haut a dh : C'est ttne oblga* tion pour nous de prêter srcofurs aux fidHes, »

A ce discours les pieux musulmans des diverses provinces de l'Espagne sentirent leur zèle se réveiller et tes plus ardents coururent wxm armes. L'appel fait aux fidèles devait être d'autant mieux entendu, qu'il n'y avait pasalors, chez les Sarrasins^ d'armées per- «Moentes : les guefrJer» qui prenaient les armes ne s'engageaient que pour une campagne, etta campagne terminée, ilâ étaientlibresderentrerdans leurs foyers. Hais le temps n'était plus où, au auel mot

de guerre contre les chrétiens, les masses entières se levaient spontanément. Les enfants des conquérants de l'Espagne étaient en possessioB de terres considérables , et la plupart n'étaient pas empressés de quitter la vie agréable qu'ils menaient pour s'exposer à toute sorte de dangers. D'ailleurs , ce qui aidait le plus à former les anciennes arnoiées des conquérants , c'étaient les hommes de bonne voloaté qui accouraient de

l'Afrique^ de l'Arabie et de la Syrie, et maintenant ces contrées étaient presque fermées à l'Espagne.

On était alors dans l'année 792. Cette espèce de croisade n'attira pas cent mille hommes sous les drapeaux. — Les Sarrasins furent divisés en deux corps: l'un marcha contre les chrétiens des Asturies, et n'obtint que de faibles succès; l'autre, commandé par le visir Abd^al-Jdalek, s'avança en Catalogne, et se disposa à entrer de là en France *. » 'G était en 795, Charlemaigne faisait alors la guerre aux Huns, sur les bords du Danube. Son fils Louis, avec une partie des meilleures troupes de l'Aquitaine était auprès de lui.

Les Sarrasins, en descendant des Pyrénées, trouvèrent donc la Septimanie sans défenseurs. Ils s'avancèrent par les vallées du littoral, commandées par les habitants qui allaient chercher un refuge dans les cavernes des montagnes. Us arrivèrent à Narbonne, dont ils comptaient s'emparer facilement. Mais les habitants de cette ville, protégés par de bonnes murailles, se disposèrent à la défense, et repoussèrent l'ennemi. Désespérant de prendre Narbonne d'un coup de main, et ne voulant pas en faire le siège, les Sarrasins mirent le feu aux faubourgs et continuèrent leur marche en se dirigeant par les plaines et les vallées.

Le duc Guillaume avait fait un appel aux comtes des principales villes de la Septimanie, et de l'Aquitaine méridionale. Il avait «eu» à rassembler une armée, et il se portait à la rencontre des Sarrasins, au moment où ceux-ci marchaient vers Carcassonne, sur l'Alsace.

Les deux armées se livrèrent bataille à Montredon, entre Carcassonne et Narbonne, sur les bords de l'Aude, à peu de distance de cette rivière avec l'Aude. L'action fut «rue et opiniâtre; mais le dévouement des milices chrétiennes dont Teli combattait avec au fond de la Gironne, ne put l'emporter sur la valeur enthousiaste des musulmans. «Guillaume, après avoir subi de grandes pertes, se replia avec son armée du côté de Carcassonne.

Les Sarrasins eux-mêmes comptaient un grand

* fwntkms Hts Stnrras^s *ffi France» <fc., U* gef 99 et niif.

LIVRE IV, CHAPITRE IV

nombre de gaerriers hors de combat. Un de leurs eheft principaux avait été tué. Ils n'osèrent pas aller phis avant 9 et, satisfaits du butin qn'ib avaient recueilli, tant en Espagne que dans la Gaule, ils reprirent la route des Pyrénéss.

L'issue de cette expédition répondait mal aux espérances conçues. Le khalife , afin de ne pas décourager la ferveur qu'il avait eu tant de peine i ranimer, laissa présenter aux musufanans espagnols, comme une conséquence de la prise de la ville, la destruction des faubourgs de Narbonne. — Le butin fait par les musulmans éiaît d'ailleurs considérable. STil faut en croire les historiens arabes, il s'élevait à 225,000 mitscals d'or (3,500,000 francs).— La dnqnième partie , réservée au khalife, fut employée à termmer la grande et célèbre mosquée de Gordoue , commencée par Afod-el-Rahman , et dont les fondations avaient été assises sur des terres provenant des pays conquis, et rapportées , disent les historiens arabes, par des captifs chrétiens , soit de la GaEce, soit de la Septimanîe.

Le khalife mourut en 796, et laissa le trône à son fils unique, £I-Hakem. L'avènement de ce jeune homme réveilla l'ambition de Solyman et d*Ab-Allah^ ces deux frères aines d'Hescham, qui n'avaient point pardonné à leur puiné de leur avoir enlevé leur part des éiats paternels. — Solyman habitait TAfrique; il se hâta d'y lever des troupes, afin de passer la mer quand il en serait temps , et de venir appuyer les efforts de son frère Abd-Allah. Celui-ci, désespérant de réunir en Espagne un corps de troupes assez nombr^eux pour lutter avantageusement contre son neveu, passa dans la Gaule, afin de solliciter les secours du puissant roi des Francs. n vit en effet Charlemagne à Aix-Ia Chapelle , et il en obtint la promesse qu'il désirait.

La visite , les paroles et les négociations d' Abd- Allah eurent » ace qu'il paraît, un grand retentissement dans la Gaule. L'évêque ihéodulfe adressé à Charlemagne des vers dans lequel Tespoir d'un triomphe prochain du Christianisme sur l'Islamisme semble dominer jusqu'à la joie qu'inspirait la conversion forcée des Huns.

c Elles arrivent, disait-il au roi des Francs, elles arrivent prêtes à adorer le Christ, les nations que de la Hiflin pressante tu appelles à lui. Voici d'abord venir le Hun aux cheveux tressés , hii naguères si farouche, et maintenant humble à la foi. Qu'après le Hun vienne l'Arabe, autre peuple chevelu ; mais < } u'ils viennent, l'un , les cheveux tressés, l'autre , les cheveux flottants. Hâte-toi, Cordoue, d'envoyer les trésors longuement amassés , au roi à qui sied toute noble chose. De même que sont venus les Abares, venez, Arabes! Maures, venez! Fléchissez

devant le roi, fléchissez du cœur et du genou*. » Au printemps de l'année 797 , Charlemagne confia à Abd-Allah , enjoignant à son fils Louis , qui retournait en Aquitaine , d'accompagner le prince musulman jusqu'aux Pyrénées. Abd-Allah courut aux bords du Tage , et donna à ses partisans le signal du soulèvement : la ville de Tolède lui fut livrée , et son frère Solyman ne tarda pas à y entrer avec les bandes levées en Afrique. Trois autres provinces du midi de la Péninsule se rendirent aux deux frères , et nombre d'aventuriers prirent les armes en leur faveur.

Charlemagne tint la parole donnée à Abd-Allah. — Une armée composée de soldats aquitains, et conduite par l'intrépide duc Guillaume, entra en Espagne, et soumit les provinces situées entre l'Èbre et les Pyrénées. Les gouverneurs arabes des principales places fortes, telles que Pampelune, Huesca, Lerida et Barcelonne, se soumirent au roi d'Aquitaine; mais sans livrer leurs villes aux troupes franques. La guerre commença et dura plusieurs années. Les chrétiens sujets de Louis , assistés des Arabes partisans d'Abd-Allah et de Solyman , combattirent avec des chances diverses contre les musulmans espagnols qui reconnaissaient l'autorité du khalife El-Hakem. Ce jeune prince , hardi autant que brave , obtint même des succès qui lui permirent , en 798, de tenter une invasion nouvelle de la Septimanie , invasion qui lui valut le surnom de Al-Modaffer (le victo-

rieux). Il lui fut impossible de conserver sa conquête; ses oncles avaient profité de son éloignement pour accroître le nombre de leurs partisans , et il dut revenir dans le centre de la Péninsule. — Une bataille décisive , dans laquelle Solyman fut tué , assura le trône à El-Hakcm , et mit fin au^ guerres civiles qui désolaient l'Espagne musulmane.

Siège et prise de BarceloDoe. (800 So2.)

Dans le même temps le roi Louis, en s'emparant de Barcelonne, consolidait ses conquêtes au-delà des Pyrénées. — Afin de n'avoir pas à revenir sur cette entreprise importante, qui fut décidée tandis que Charlemagne se faisait couronner à Rome, empereur d'Ofcident, nous allons dire, d'après vm poète contemporain , quelles raisons décidèrent le roi d'Aquitaine à attaquer Barcelonne , et comment il vint à bout de s*en emparer.

Barcelonne avait pour gouverneur un émirsarrasin qui, après avoir rendu hommage à Charlemagne et à Louis , s'était prononcé en faveur de El Hakem. t Cette ville , dit Ermold-le-Noir, dans son poème

« Tbcodulfi carmina, lib. UT, carm. I. Cette «tdeM. Fêvrid.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

sur les faits et gisies de Louis-le-Pteux , était devenue un asile sur pour les brigandages des Maun s; toujours des ennemis armés la remplissaient; quiconque venait d* Espagne ou y retournait en seci et, une fois entré dans Barcelonue , y trouvait une entière sûreté. Habitée de tout temps à tomber sur de petits corps de fantassins francset aquitains pendant leur retraite , elle triomphait de les dépouiller. Plusieurs ducs , généraux de Louis , ras>iègèr« nt et firent contre elle diverses tentadves guerrières; mais lesuccès trompa toujours leurs vœux. . . Quoique Ton déployât contre Barcelonue la fo'Ce des armes, l'adresse , ou toute espèce de machines , toujours cette 'aWe fortifiée de murs antiques, d'une imm use épaisseur et construits du marbre le plus dur, repoussa les eflorts de la guerre. Chaque année , au mois de juid, les Frams menaçaient les murailles de cette ville, inondaient les champs et les métairies qui l'envi-ronnent , arrachant les fruits de la terre , et dépouillant la campagne de

ses dons ; chaque année ils ravageaient les vignobles au temps où les Maurs avaient coutume de soumettre au pressoir les doux fruits de la vigne , art encore inconnu aux Francs...» Mais toutes ces entreprises étaient vaines et sans résultat.

Louis, sur l'avis du duc Guillaume, résolut de faire un effort puissant pour s'emparer de Barcelonne. Dans un plaid solennel, tenu en 800 à Toulouse , il annonça ses projets aux comtes et aux seigneurs aquitains , et il leur ordonna de réunir leurs guerriers, dès que le printemps serait arrivé, afin de marcher sous ses ordres contre la capitale de la Catalogne.

c Cependant les grands du roi et les phalanges du peuple , avertis , obéissent à l'envi aux ordres de Louis. Des bataillons de Francs arrivent de tous les points suivant l'antique usage, et une nombreuse armée entoure les murs de Barcelonne. Avant tous les autres, accourt le roi de Charles à la tête d'une troupe brillante , et lui-même guide les chefs qu'il a réunis pour la destruction de cette ville. De son côté , le prince Guillaume plante ses tentes, ainsi le comte Héribert, Liuhard, Bigon et Béron , Sanche, Libuif, Hildebert, Ilisambart, et plusieurs autres qu'il serait trop long de nommer. — Le reste de la jeunesse guerrière, Francs, Gascons, Goths ou Aquitains, se répand et bivouaque dans les champs. Le bruit de leurs armes s'élève jusqu'au ciel, et leurs cris retentissent dans les airs... c A l'ordre de Louis, toute l'armée court en foule çà et là pour préparer la ruine de Barcelonne ; on se précipite dans les forêts; la hache active fait de tous côtés retentir ses coups; les pins sont abattus, le haut peuplier tombe. Parmi les assiégeants, l'un façonne des échelles, l'autre aiguise des pieux , celui-ci apporte

en toute hâte des engins pour attaquer; celui-là traîne des pierres; des nuées de javelots et de traits armés de fer crèvent sur la ville ; le bélier tonne contre les portes, et la fronde frappe à coups près-

c Les bataillons épais de Maures , rangés sur les tours , se préparent à défendre leurs remparts. Un Maure , nommé Zadun , était alors le chef de cette cité , à laquelle son âme ferme et courageuse dictait des lois, il s'élance vers les murs; la foule, frappée de terreur, l'environne et le suit. €

Compagnons, s'écrie-t-il , quel est ce bruit nouveau? > — L'un des siens répond à sa question par ces nK>is, qui ne lui annoncent que de cruels malheurs : c Aujourd'liuf ce n'est pas ce vaillant prince des Goths, que notre lance a cependant repoussé tant de fois loin de ces murs, qui vient tenter le sort des combats, c'est Louis, i'illustre fils de Charles; lui-même commande ses ducs, et a revêtu son armure. Si Cordoue ne nous secourt promptement, nous, le peuple et cette ville redoutable nous périrons, i

Zadun promet aux siens le prompt secours da khalife de Cordoue , dont tous ses messages pressent l'arrivée.

c Cependant la jeunesse des Francs, que suivent d'épuis bataillons , foudroie les portes avec le béliar; les murs, entourés d'un quadruple revêtement de marbre, sont frappés à coups redoub'és, et les malheureux assiégés sont percés d'une grêle de traits. Alors le Maure Durzaz, du haut d'une tour élevée , crie aux Francs d'un ton railleur et avec l'accent d'un orgueilleux mépris : c Nation trop cruelle , et qui étends les ravages sur le vaste univers , pourquoi viens tu battre de pieux remparts et inquiéter des hommes justes? Penses-tu donc renverser si promptement des murailles, travail des Bomains, et qui comptent mille ans d'existence? Barbare Franc , éloigne-toi de nos yeux , ta vue n'a rien d'agréable , et ton joug est odieux. » — A ces OUI rages , Childebert ne répond point par des paroles; mais il saisit son arc , court se placer en fac" de l'insulent discoureur, et , tenant dans ses mains son arme de corne, il la courbe avec effort ; le trait part , vole , s'enfonce dans la noire tête du Maure, et la flèche mortelle se plonge dans sa bouche insultante. Durzaz tombe, quitte à regret le haut de ses murs , et en mourant souille les Francs de son sang noir. Ceux-ci , le cœur plein de joie , poussent de grands cris, et les malheureux assiégés , an contraire', ne font entendre que des gémissements plaintifs. Alors divers guerriers précipitent d'autres Maures sur les sombres bords. Habiridar tombe sous les coups de Guillaume , et Uriz sous ceux de Lintfaard ; Zabirezum est percé par la lance , et Usacan par un javelot ; la fronde frappe Corizan , et la flè-

</<■ r£,/h.;- ,/e /Ahl,,,f,- Je (/««//,

LIVRE IV, CHAPITRE IV

sn

die rapide atteint Gozan... Le^ Franks, ne pouvant combattre de plus près , employaient tour à tour les traits et les pierres ; car Tadroit Zadun avait dé* fendu aux siens de hasarder une bataille et de quitter leurs remparts. — La lutte se 'prolongea ainsi pendant vingt jours avec des succès divers. — Aucune machiop n'était assez forte pour ouvrir un pasasgc à «caïfeTs les mur», et l'ennemi ne donnait dans aucune embus(àn»r^.

L'armée chrétienne était Qrns&^ ai trois corps. Le premier, chargé d'aMa(Juer la ville , ' avüst^pôST chef Rostagne , comte de Girone ; le second , commandé par le duc Guillaume, devait arrêter les Sarrasins venant de Gordoue ; le roi Louis , avec le troisième, s'éuit placé au sommet des Pyrénées, prêt à se porter partout où les circonstances l'exigeraient.

Les troupes arabes qui s'avançaient au secours de Barcelonne, trouvant le passage fermé, se portèrent contre les chrétiens des Asturies, qui les mirent en fuite. Alors Guillaume, n'ayant plus d'ennemis i(combattre , revint devant Barcelonne. Le siège continua avec une nouvelle vigueur. Zadun , hors d'état de résister plus longtemps , sortit de la ville et tomba au r ouvoir des assiégeants. Les chrétiens montèrent à l'assaut, et la ville ouvrit ses portes.

c La prise de Barcelonne, dit M. Reinaud , eût lieu en 801. Cette ville était restée quatre-vingt-dix ans au pouvoir des Sarrasins. Les mosquées furent purifiées et converties en églises. Louis envoya a son père une partie du butin fait dans la ville. Ces présents se composaient de cuirassés , de casques ornés de cimiers, de chevaux superbement enharnachés, •

Les possessions du royaume Franco-Aquitain en Espagne furent alors divisées en deux marches : la Marche d^ Gothie, correspondant à la Catalogne actuelle, qui eut Barcelonne pour capitale; et la Marche de Vuiconie^ comprenant les villes françaises de la]\avarre et de l' Aragon.

Gaerres contre lei Saioot et les Hani. (795-802.)

Tandis que les Francs Aquitains combattaient les Arabes de la Péninsule espagnole , les Francs Austrasiens , assistés des Bavarois et des lombarbs , soutenaient la guerre contre les peuples barbares de la Germanie.

Les Huns ou Avars furent attaqués avec succès au moment où ils étaient affaiblis par les divisions de leurs principaux chefs. Le roi d'Italie, Pépin , et le duc de Frioul, Eric, guidèrent l'armée franque et s'emparèrent en 796 de Vienne, capitale du peuple ennemi. On y fit un butin immense. Charie-

magne en envoya une partie au pape, afin d'enrichir et d'orner l'église de Saint-Pierre de Rome. — On croyait la guerre finie; mais trois ans plus tard, en 791) , excités par Théodon , un de leurs chefs , qui s'était précédemment soumis à Charlemagne , et qui contestait l'autorité suprême, les Huns reprirent les armes. Il fallut recommencer une lutte sanglante. Les deux généraux francs, Eric, duc de Frioul , et Gérold , duc de Bavière, y furent tués l'un et l'autre. Les Huns furent vaincus et presque entièrement détruits. Depuis lors ils cessèrent de faire une nation distincte. < La Pannonie, dit Eginhard , vide d'habitants , atteste les combats sanglants qui y furent livrés. Toute la noblesse des Huns périt dans cette guerre. La gloire de ce peuple s'évanouit ; ses trésors amassés et accumulés pendant des siècles furent enlevés. Les déprédateurs de toutes les nations furent ainsi dépouillés de ce qu'ils avaient injustement ravi. >

Pendant que les Huns recommençaient la guerre, les Saxons, rompant de nouveau leurs serments , s'étaient révoltés. Charlemagne dirigea lui-même une armée contre eux , et leur fit une guerre qui dura trois ans , pendant lesquels la Saxe fut le théâtre de massacres , d'incendies et de dévastations horribles. Les Francs irrités pénétrèrent dans les lieux les plus reculés du pays, et détruisirent toutes les retraites des habitants. Le roi , voulant terminer une lutte toujours renaissante, passa l'hiver, avec le consentement de ses guerriers, entre l'Elbe et le Weser. Il y fit bâtir un château fort qu'il nomma Herburge comme le domaine de son aïeul Pépin. — Afin d'empêcher les Saxons de se révolter de nouveau, il tira de la région le tiers de la population qu'il transplanta et dispersa dans ses états. Il don-

na les terres , enlevées aux exilés , à des Franés sur la fidélité desquels il pouvait compter.

Cette mesure e\trcme n'obtint pourtant pas le succt's espéré. Les Saxons, qui habitaient près de l'embouchure^de l'Elbe, cédant aux instigations du roi de Danemarck , tentèrent , en 802 , une nouvelle révolte: ils furent vaincus ,*obligés de recourir à la clémence de Charlemagne. Mais le temps de la miséricorde était passé : Charlemagne, indigné, ordonna que la tribu rebelle , qui se composait de plus de dix mille familles, fût traosportée dans la Gaule et disséminée dans des cantons fort éloignés les uns des autres , notamment en Meustrie , en Helvétie et en Septimanie. Les terres don ton chassa ces malheureux furent données aux Obo-trites (habitants du territoire qu'on nomme aujourd'hui le pays de Meck-lembourg) , qui s'étaient toujours montrés fidèles alliés des Francs.

A dater de cette époque , l'ancienne confédéra- I tien ou nation saxonne cessa d'exister.

FRANCE HISTORIQUE ET MONOMENTALE

mÊÊH

mm

Mail

Hoit éb Fastrade.— Gtiartemagne <po>e Laifligarde. f794.)

€6 fut piBiidâm oês guerres deGermaniequeiioarttt la rdtte Fastrade, en 7M. Charlemagne» aoeontumë aux douceurs de la vie domestique, épé«isa l'année suWaute Luitfagarde, fille d'un seigneur dleinaAd.

GanaA dn Rbin aa Ûfemn^. ^M.)

Ge fut aus» à cette épocpie que le roi des Frases -coBÇttiun (Projet dontb penaéeétut aussi hardie que féxëestioa ea eût élë utile. -^ il s'agissait de créer «D canal deoommunicatkm entre rOoëan et le Pont*finxin 9 en joignant la rivière de Rednitzà cdle de l'AlflMHie (aujonrd*hui nommée TAIIt-Mufal). La Rednilz est un aCBoent du Hein , qui s'écoule dans

le Rhin ; l' Almone se jette directement dans le DnmAe. -^'Gbarlemagne occupa à rimmense travail qu'il avait projeté ses troupes nombreuses dors oimves. Il vînt sur les Keux avec toutesacour et y passa rautonme, afin d'encourager les travailleurs par sa ^ré^ence. c Lç canail» ditEgishard, fut creusé sur éeux mille pas de longueur, et trou cents pieds de larffeur, mais en vain, car la continuité des pluies, et rinconvénient d'une terre marécageuse , déjà imbibée d'eau par sa nature, empêchèrent cet ouvrage de s'achever. En effet, ««tant les ouvriers avaient tiré de terre pendant le jour, autant fl en retombait pendant la- nuit à la même {dace. i ' '

Malgréoesdiffieuités , Gharlemagne n'aurait sans dontepas renoncé à l'entreprise» mais une rétoke des SaiBons tet l'invasion de la Septimanie par les Sarrasins , en l'ebKgeaiK à dhîger ses ttîoapes sur •divers poinis , l'obligèreatàiaire cesser les travaux qui ne furent plus repris^

. itoiilalioAd'Ais^UkGhapene.<79Si|

La fondation d*Aix4a*>Ohapeilo-datede rannée 7â6. Chaiiemagnê fit faAlîrine église dans u»iieu nommé Aquîs granum , où selrownient des bains diaudSi etdonfiaffectionnait'IeséJour.Cetteiéglise sHrptssaic en nu- gnifieèboe'tom ee qu'on «vait yu de plus n'agnîfique jusqu'alors. Elle fit donner ii la ville qui ne larda pas à Kentonner le nom à'Aix^a- Chapelle, Pfès de i'dgiiflo , Gharlemagne^ fit eon-" •stmiffe un palais dont il traça hii*même tous les •piansicomme il avait traecénxde ta chapelle. Il or- donna que les plus belles pienres fussent employées à la oonatrnoticm de ces édifices, et appela des pays les plus éloignés les ouvriers les plus ha- biles. Les moMN|nes et les colonnes qui avaient embelli l'ancien palais de Ravenne furent apportées à Aix , afin

de servir à l'ornement de la chapelle. Toutes les portes de cet édifice , ainsi que toutes les griles, étaient de bronse , les vases et les flambeaux d'or ou d'argent ; la coupole qui décôrsat le Mce supportait un dôme plus petit que les annalistes contemporains disent avoir été revêtu de lames d*or.

Le palais Calait en grandeur les céMiires paMs des empereurs ro- mains. Les troupes noonbrenstt de la garde de Gharlemagne pouvaient se

mettrai l'abri sous les vastes portiques qui rentouraient. Tous les officiers, civils , ecclésiastiques «u res, acuchés à la oom*» y étaient logés. Les ckanc^leries et les diverses admâmtions impériales y occupaient des kâtineatspartiGU- \m% y et enfin il y avait des salles asses vasm, pour que les diiVérantes sections des assemblées naûonales pussent y tenir leurs séances. — Le moine de Saint-GaM non» a laissé, à l'occasion de la fondation d'Aix-la-<];hapdle et des divers travaux entrepris par Gharlemagne, des détails intéressanits ei qui nous paraissent devoir être reproduits.

< G'était un usage dans ces temps4à , ditniy que partout oè quelques travaux devaient s'exécuter d*après les ordres de l'empereur, comme des ponu, des vaisseaux , des passages, ou le nettoyage, le i^ailloutis et le comblement des chemins locaux , les comtes les faisaient faire par l'intermédiaire de leurs vicaires et de leurs officiers , avec aussi peu de travail ^'il était possible, et y employaient les gens de b»Bse dasse ; mais quand il s'agissait d'ouvrages pluseonsidérables, et surtout de ooBStructfvm nouvelles, ni duc, ni comte, ni évêqus, ni aUié n'était , sons sncun prétexte, dispensé d'y contribsor. ^-^Ob peut en tjter comme preuve les anohes du pont deMayence , qui furent faites par le ccneours général etréguîementordomiédetouier Europe. Ce monument, M sm^lus, périt par la fraude de quelque» malittencioMiés qui voulaient pilier des marchandises de oomnebande déchargées des vaisseanc. -^ Étaient>'Os des églises dépendantes du domaine national dont on prescrivait de peindre les plafonds ou les murailles ? Gette charge regardait les évêquds ovlesab-bés'voisins ; mais, sTil fallait en bâtir de nouvelles, tous lesévêques , ducs, comtes, abbës , chefs des é{*lises royales , sous quelque dénominatron que ce fîlt, et généralement ceux qui avaient obtenu des bénéfices publics , étaient tenus, pamn travail non interrompu , dé lés élever depuis les fondations jusqu'au foîte. — G'est ce qu*attestent non seulement la basilique construite à Aix-la- ChapfeHe en Thonneur de Dieu , mais encore les travaux faits dans cette ville pour Tutilité des honnsses et les demeures de tous les gens revêtus de quelque digfnilé, construites d'après les plans de l'habile Charles autour du pîdais , et de telle manière qoc

LIVRE IY, CHAPITRE IV

l'empereur pou?aii , des fenêtres de son Yoïr tout ce que ceux qui entraient ou sortaient faisaient, pour ainsi dire, de pluscabcë. — Les habitations des grands étaient de plus suspendues, pour ainsi dire , au-dessus de la terre. Non seulement les officiers et leurs serviteurs, mais toute es^pèce de gens trouvaient ^ sons ces maisons , un abri contre les injures de Tair, la neige et la pluie , et même des fourneaux pour se défendre de la gelée • sans que toutefois ils pussent se soustraire aux re^gards du vigilant Charles. >

Mort d*Adrieu. — Léon III, pape. — Disparition temporaire

d'nne planète. (796 798.)

La mort du pape Adrien , en 796 , priva Charlemagne de l'agent le plus actif etie plus éclairé de sa grandeur. Ce pontife avait constamment travaillé à détruire en Italie , au profil du roi des Francs , tout respect pour la puissance des rois lomLards et pour celle des empereurs grecs. Charlemagae per* dit de plus en lui un ami auquel il était attaché par les liens de Tâme et par ceux de Tesprit. fl composa son épitaphe en vers latins qui , s'ils ne sont pas très élégants , sont au moins fort curieux * .

Adrien eut pour successeur Léon III. Ce pape dut la dignité pontificale à la rdputaïion de ses vertus» et ne se montra pas moins dévoué que son prédécesseur aux intérêts du roi qui s'était déclaré le protecteur de Téglise catholique.

Nous trouvons dans Hézeray, sans pouvoir découvrir dans quel auteur il a puisé ce fait, que la planète de Mars ne fut point vue au ciel depuu le mois dejuiHeî de f année 797 just/fi^ à papeil mois de i'tnmée 7Î)8.

ApparlUon de< ^*onnand<«. (800.)

Ce fut au commencement de Tannée 800 que les pirates i)anoi.> ou Normands GomineficèreiU pour Ja pretuière fois à dévaster tes lieux situés sur les oèles de rOcéan. Chariemagne rétablit les anciennes stations

iWarilimes qui avaient existé du tenxps des Romains, il visita lui^méo^ tout Je littoral de ia Gaule , lit conatruiro de nombreux vaisseaux ,Et iea plaça le long des fleuves qui se Jettent dansfrOcéan septentrional. Il fit de i lus élever des redoutes et des fortiBcalioAS à Tenir éc de tous ces fleav,es p;>Mr empêcher les ennemis d'y pénéirer.

Ces f>rccauiieiis «'eurent pas de grands* résultats,

« Voici lei quatre dernien Yen id«4i>Ue<i|iit^ilie:

Post paifem herymant, Carolus Iioec eavmina scripsit.

Tu vHM dfiïeii amot\ le modopfango pater, Mmêmm jwmçc thm^ til-miU, aarUaime, notfrU

et n'arrêtèrent point les déprédations desJNormands qui portèrent leurs expéditions jusque dans la Méditerranée.

Chariemagne ne s'abusait pas d'ailleurs sur les dangers dont ces ennemis nouveaux menaçaient les peuples de la Gaule. Le moine d» Sûnt^Gail rap» porte à ce sujet une anecdote curieuse :

t Charles , qui toujours était en course , arriva par hasard et inopinément dans une certaine ville maritime de la Gaule narbonnaise. — Pendant qu'il dînait , et n'était encore connu de personne , des corsaires normands vinrent pour exercer leurs pirateries jusque daiis le port. Quand on aperçut les vaisseaux » les uns prétendirent ique c'étaient des marchands juifs ^d'autres des AfrîcMns, d'autres encoro des Bretons ; mais Thabile monarque, reconnaissant, à la construction et àTagiliie des bâtiments, qu'ils portaient, nop des marchands , mais des ennemis, dit aux siens : < Ces vaisseaux ne sont f>oint ehargéa

> demardiandises, mais remplis de cruels enne-

> mis. » Aces mots, tdus les Francs, à l'envi les uns des autres;, coai-wient aux navires» mai\$ inutilement*

< Les Normands, apprenant que là ^it celui qu'ils avaient coutume d'appeler Charles- le -Marteau, craignirent que toute leur .ooile ne fut

prise dans ce fort, ou ne péril réduite en débris,. Ils évitèrent, par ime fuite d'une inooneevaUc rapidiîé non taulement tes glaives, mais Tn(me les yeux de ceux qui les poursuivaient.

cJLe religieux Cl^urlea, cependant, saisi d'une juste crainte « ae levant de lable^ ae mil À la Svotàgofifé regardait l'Orient ; et demeura très longtemps le visage inondé de pleurs. Personne n'osant rinterroger; ce prince belliqueux » expliqua ^ux grands qui renlouraieni ia cause^deaonaoUonret de ses lannês ; !l leardit: « Savee-vous, mes^dèies, pourquoi je pleure si amèrement? Certes , je ne crains pas que ces hommes réussissent ij me nuire par leurs misérables piraierias; Aais,jeMafâige profondémeui que UMÎ , vivant, ils aient été pnês deloueher oe rivage , et je suis tourmenté d'une viotente douleur , quand je prévois de quels maux îls écrase- ^

> ront me^ peveux et leur& peuples * . i> .

* YoM MT lei^pifBCMaofimitidf au vmfeo ége, lër leur vte «twmu^wne , sur leu^s loties , éle. î ^uclçtmi Mitft lAout toi train primslpiot méC êmpranMi * im owragfè <iè'M/D^p|ilfig, oùopoetté «viea ^mt rftcsdéarie ^dei foMyfpueat «I talteaM* lm.«t fuUlalét SMMn et» exp-Hmm\$ nêètAHmêt ûb\$ IVar- I— iMif ; éte., ou X^ Mêle:

ff Dm oMise pwticttMefaoi foptéo'ifm4,€oÈtqaB,ét deot omikWÈ-kiÊn4nêeim lei ,rno |Mr«MH qaill<|iieiMt aprèi la mort de too fè#e kf rèomûo gowwMOMnt, taails^pieiei aotm» paHaat 4|^1enMat la Ulre de vob , éqofpalairt des ttoUei , M •enutat deHseHM dtt rojaune , st pmëntâ <> lowiiBar fie a unAmt Mr les t<Nt9 ef dam lêt nnrs , à lidfe est espédMMi

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

!se

Réfolte ooDtre le pape Léon. (799.)

Cependant une conspiration s'était formée en Italie contre la vie du pape. Les conspirateurs avaient

et à s'agaler par leurs exploits maritimes; on bien les deux frères convenaient de régner à tour sur la flotte et sur la terre ; c'est ainsi que les deux fils du roi des Angles Rerek-Breki régnaient alternativement l'un sur la terre et l'autre sur la mer. C'est ce que Saxo appelle le partage du règne de la terre et de la mer. On regardait probablement la mer comme une propriété, comme un héritage.

Ce fut une des causes qui répandirent si longtemps du lustre sur la piraterie dans les pays du Nord ; en effet, comment un état qui embrassé sans cesse par les fils des rois et par la première noblesse du pays n'aurait-il pas été honoré, d'autant plus que cette carrière était presque la seule où l'on pouvait se signaler par ses actes de courage et de patriotisme ? On conçoit que, lorsqu'une fois la marine du Nord se fut rendue assez redoutable pour pouvoir faire avec succès des incursions dans les pays maritimes, ou soumettre la marine des autres peuples, le titre et l'état de pirate ou chef de mer devaient être ambitionnés par tous les princes et nobles qui n'avaient rien à espérer chez eux, et que sous leurs étendards devait se rassembler toute la jeunesse égarée qui ne demandait que des combats pour entreprendre tout ce qui pouvait lui procurer des moyens d'existence. Ainsi presque toute la fleur de la nation devait se précipiter sur les vaisseaux, comme unique moyen de son salut et de son avancement. Les chefs nobles qui se livraient à ces expéditions ou à cette vie maritime sont désignés dans les Sagas (chroniques historiques) sous le nom de rois de mer, en islandais *ioekwigar*. « C'est avec raison, dit un historien islandais, que ces princes portent le titre de rois de mer, puisqu'ils ne cherchent jamais un refuge sous un toit, et ne voient leur cornet à boire auprès d'aucun foyer... »

C'est surtout dans la singulière institution des champions (en islandais *cappr*, en danois *kømpe*), que le caractère des pirates Scandinaves se montre dans tout son jour. C'étaient les gardes des rois de terre et de mer, des guerriers qui, voués au service de la personne d'un maître, n'avaient d'autre moyen d'avancement que celui de se signaler par des exploits que la renommée répandait dans tout le Nord. On pourrroit le com-

nipa rer aux Ribauds . gardiens de la personne des rois de Fiance, et qui combattaient pour eux, si cette dernière institution n'avait pas trop promptement défténéré. ^

Les Sagas sont remplies des duels ou combats singuliers que les champions livraient à leurs adversaires, et dont le lien était ordinairement quelque petite Ile voisine de la côte. Ce* oombais, dans lesquels un champion vainquait ou tuait queltiuefois plusiejs ennemis , et qui avaient lien aussi entre des rois de mer, on entre des rois et des champions, étaient si frequens, que celui qui débutait dam la carrière des armes, ou qui voulait étendre sa réputation , choisissait ce moyen, et provoquait sans motif de ha*ne et sans ressentiment d'anres champions, d'au- Irei pirates à combattre contre lui. Ms forma'ent des associations et des fraternités que l'on scellait avec le saug et qn • la mort seule pouvait rompre. Qiieiqnefiis let rois ou les chefs qu'ils servaient leur donnaient des statuts pour flxer leur nombre , leurs droits et leu* s devoirs rigoureux. H«lf et Hiorolf , ffa d'un roi norvégien , exerçHient tons denx la piraterie ; H'ordf avait rassemblé un grand nombre de bAtiments , et avait enrôlé des gens de toute espèce , libres et serTs : il fut batln dans loates aee expéditions. — Half, son frère, atait un seul béiimentmoofé par des hommes éprouvés ; iU n'étaient d'abord que viagt-trois et desoendaieot tous d'une ftuniUe royale. Cette troupe

pour chefs Pascai et Cainpule, neveux ou parents du pape Adrien. TouL-puissanis auprès de leur oncle, ces deux hommes , revêtus des difj-niéesémînentes de rÉglise, avaient concouru à élever Léonlll

s'accrut dans la suite jusqu'à soixante hommes; des statnts sévères en exc'uaient les hommes âgés de moins de dix-huit sos un de pins de soixante-; pour entrer d^ns la société . il fn*vi avoir assez de fbrce pour soulever une pierre qui g-satt dans la cour de la résidence de Half. et qu'on ne pouvait lever, diton , qu'avec te force de dauze hommes ordinaires. U était dé^ fendu à <ei champions d'enlever les femmes et le< eu-Gin's, de chercher un abri pendant les tempêtes, et do panser leurs blessures avant la fln dn combat. Cette élite de guerriers croisa sur m*-T pendant dix-huit ans, et se rendit redoaiable par mm piraterie. -- Lorsque

Half retourna enfin chez lui, le bdlroent chargé de butin fa llit couler bas , on réstilnl a\ors de trer au sort ceux qui se jettera'ent a la mer pour sauver le cHet et la cargaison : il s*y précipitèrent loua et se sauvèrent h te nage...

La t' rre dn Nord nourrissait peu d'hommes ; l'Océan était la re^source des antres: les femmes devaient nécessairement se ressentir de cet état de chi>ses. Le mariage ne pouvait convenir qu'aux hommes étaUlis, aux cultivateurs, aux rois et aux not>les qui restaient snr terre ou qui du moins y p<iisé <aier t un domicile. De vagues amours, des liaisons grossières devaient occuper passagèrement les pirates qui . comlmt:ani sans cesse contre les ennrms et les éléments , ne pouvaient goûter les douceurs de la vie sociale, ni éire très-sen<ibles aux churmes deTunioo conjugale. Il n'était pas nécessaire de se choisir une compagne et de chercher à lui plaire; les habiitudes des pirates dispensaient de ces soins; on enleva' t des femmes comme du b.itin. et on les forçait de partager cette vie de mer, si peu faite pour la faiblose de leur sexe. L'espoir d'enlever de j unes femmes renommées par leur bhauté et leurs charmes devait IVUKnMs^ ter le nombre des pirates et stimuler Wur courage. Qn^nd te nation ne regarda plus le rapt avec horreur, quel, jeune guerrier n'aurait pas fait des prodiges de va'eur pour enlever la Bile do roi dont les a' traits éiaieni pniciaméspar la renommée ?N*é*aitc^ pss acquérir le plus besu des butins, et s'illustrer aux jetn de ses rompagnon^? Un prince de terre sollicitait limnlenieni la main de la princesse qui avait cap ivé fon cœur, et, si sun autorité n'égateit pa« celle du i^ère, il essayait un humiliant refi«« Le roi de mer équipait un bâ.iment, et entoure de ses champions il allait faire la c<»nquêie de la princesse qu'il désirnrit; s'il y avait des combats A Kvrer, H un reculait pas , et, vai»»qnenr de ses rivaux on de ses ennemis , il n'en goûtait que davantage la glo're de son triomphe. Quel ^uefois en e levant a nn père sa fille, il avait soin d'emporter a issi la dot : c'était une double %ic'oire. — Un pirate suédois , Gunnaz , attaqui les élaU de Regnald , roi norvf^gien ; celui-ci , avant de marcher an-devant de lui . cacha sa fille Moalde, avec des vivres et avec se< irésón , dans un son errain sur lequel il fit labourer. Il périt dam le combat. L.*^ vainqueur fit chercher la retraite cachée de ee ifuc le roi a «ait laissé de précieux, y

pénétra, et enleva la perles et le trésor. — Une seconde, une troisième ne conquête de ce genre suivit quel {uefois la première, et ces ces aventuriers la polygamie était assez commune.

Les femmes elles mêmes ne pouvaient voir avec indifférence des hommes qui risquaient leur vie pour les posséder, et dont les exploits étaient chantés (par les scaldes, et ré)étés dans toutes les îles, dans toutes les familles.

Ce Je élation de courage, cet enthousiasme pour les combats de mer, satisfaisait au^si un sexe doux et timide, qui n'aurait jamais vanter que les hauts faits des pirates et des vikings. L'exemple des pères et des frères l'entraînait et avait

LIVRE IV, CHAPITRE IV

La papauté; leur puissance et leur crédit ayant cessé d'être les mêmes » sous un pontife qui avait

Il faut dire que pendant longtemps par les pirates, et les mettait à leur tête. La langue du nord a encore un terme pour désigner les jeunes hommes asiatiques hardis pour courir les hasards de la mer et se couvrir d'armes pesantes. Les Vikings les appellent « les vierges du Nord », et ont des noms de héros.

La nature fournissait en abondance aux marins du nord les matériaux pour la construction des navires; aujourd'hui encore, malgré les grands défrichements qui ont eu lieu depuis dix siècles, la Norvège et la Suède sont au nombre des pays de l'Europe les plus riches en bois. Le besoin de bateaux pour les communications habituelles avait donné aux hommes du nord une grande habileté dans l'art de la construction. — Il ne leur fallait pas d'ailleurs des navires très-artistement construits. Un de leurs bateaux s'appelait holker du mot viking, qui signifie un tronc d'arbre enroulé. Ils avaient besoin de petits bateaux pour le cabotage et la petite pêche côtière. Avec ces faibles embarcations ils pouvaient aborder partout, arri-

vant à l'improviste, ou partant non moins lestement. Lorsqu'ils fhisaient
 quelque séjour sur terre» Ils draient leurs bateaux sur la plage; s'ils vou-
 laient se rendre de la cöte à une rivière ou à un tac qui ne ooaununi* qnal
 pss avec fOcéan, ils transportaient leurs bateaux à bras, ou les tralhaient
 d'un rivage à rautre. On verra les Normands exercer cette manœuvre au
 siège de Paris; elle n'avait rien d'extraordinaire pour eux ; plus d'une fota
 les Sagas en font men-^ ttpn*

Les petits bateaux avaient doux rangs de rames, et leur équipage se
 composait d'un pilote et de donse matelots. De pareilles embarcations
 n'étaient pas Ikites pour de grandes expéditions; on ne pouvait même s'en
 serrir ta nuit o taltait chaque aohr revenir à tenre. Les tmkkar, ou ser-
 pents, munta de vingt banes de rameurs» étaient plus grands et plus isrts;
 ita servaient surtout dans les guerres navales, ouplutdt dans les guerres de
 côtes. Cependant ita ne pouvaient contenir que peu de provisions; ceux
 qui les montaient étaient obligés de débarquer fréquemment afin de se
 pourvoir de vivres; les Normands prenaient, au lieu o11 ita descendaient,
 ce dont ita avaient bôoln •o viande, en bière et en grains.— C'était un
 ussge consacré qui avait passé en droit et ne choquait pas plus sor les
 bords de la mer du Nord que l'oUigalion de noôrrir et déloger les troupes
 qui traversent une vilta ou un village n'étonne dans d'autres paya. Après
 l'abolition de ta pbraterie nationata, les rota du Nord eurent iort à ecenr
 de supprimer aussi ce prétendu droit; ta célèbre Roilon fût exilé, précisé-
 ment pour avoir exercé le strandhug on ta presse des vivres , malgrô ta
 défense du roi de Norvège; peut^tre ta conquête de ta Neustrie tient-eOe
 à ce seul ^véDement. • •

Qmnd on fkit devenu plus hardi sur mer, et lorsque l'état de pirate ffit
 phis honoré, quand les courses multipliées produisirent un butin plus
 considéraUe, on agrandit, on améliora et on embellit les béthnenta. Le roi
 norvégien Olaf-Tryggweon avait un navtae à trente-quatre bancs de ra-
 meurs.C'était le plus ft>rtqui edt été oonstruiten Norvège. Les ^oyos font
 mention de plusieurs eq)èces de bateaux , mata sans indiquer ni leur
 force ni leur forme. On voit seulement que parmi les baleaax les uns ava-
 tont une forme plus bombée que d'autres. Les rois de mer mettaient de ta

vanité à avoir chacun au moins un iMitemi très-fort qn'ita montaient avec leurs champions on leurs berstrke.

La figure d'^o dragon on d'un autre animal fontastique, représentée sur te proue, avait fdit nommer ces bateaux ilraasir, dragons; tapeintnre et ta dorure étalent employées à lea décorer. — Le dragtm Grimmollb. que le roi Rolf cntlva

Hi\$U de Fronce. — t. u.

f ils résoloreol

ses parents et ses amis de le faire assassiner.

Le25 da mois d'ami, an mili»i d'une, proœ»* sion solennelle , pendant que le clergé et le peuple chantaient pieusement les litanies des Saints , des gens armés atuquèrent le Pape, le reoYersèrent et le percèrent de pîu-siensr coups de poignard. — On crut l^n mort, et on le portt, tout sanglant et mutilé, dans le monastère de SaintrÉrasme , où des soldats furent placés pour le garder.— Ceux qui aTaiait dirigé la première attaque , croyant le pape expiré, disparurent , et ne laissèrent an tour du monastère que des hommes moins intéressés à commet"^ tire le dernier attentat, et qui furent retenus par le respect , la crainte ou Thumanilé. — Léon III recouvra sa connaissance. Ses blessures n'étaient pas mortelles. Albin, son camerlingue, et l'abbé de Saint-Érasme le firent transporter, en passant pai^ dessus les murs du monastère , dans la basilique de Saint-Pierre , où étaient des envoyés du duc de Spolette, qui conduisirent le pape auprès de ce lieutenant de Charlemagne.

Le complot se trouvait ainsi avorté, et le crime sans résultat.

De Spolette, le pape se rendit à Paderbom , auprès de Charlemagne, qui Taccueillit avec affection, et lui fit rendre de grands honneurs ; mais , de leur côté , ses ennemis adressèrent au roi des Francs um requête remplie des plus atroces accusations ; ils le représentèrent comme un tyran impie, dépourvu de religion , de justice et d'humanité , et ils dirent que le peuple n'avait écouté que son indignation en voulant déŒvrer la terre de ce monstre détesté.

Charlemagne renvoya le pape à Rome, et le fit accompagner par deux archevêques, trois évêques et trois comtes, chargés spécialement de faire des recherches sur la conspiration, et, en attendant sa suprême décision, de faire arrêter les personnes soupçonnées.

Arrivé à Rome, le pontife se purgea par serment des crimes qui lui étaient imputés, et les envoyés de Charlemagne le remirent avec honneur sur le si^e pontifical.

« Depuis ce temps, dit un auteur grec contemporain, Rome tomba entièrement sous la puissance des Francs. >

dans on combat nafa à un pirate, surpassait par sa beauté, selon la Saga de Gothrek et Rotf, autant les autres bateaux, que Roir surpassait les autres rotas du Nord.

Les bateaux de guerre avaient de bantards, et étaient garnis de fer. Quelquefois on était sur la poupe des tours de Koitali, d'où on lançait sur l'ennemi des pierres et des flèches; cette partie élevée de la poupe s'appelait encore en scandinave *firait* » est-à-dire un *Mi*... Des aides et des archers montaient les bateaux *ptata*... •

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE.

EE»

Mort de Lothaire. (800.)

L'union de Charlemagne avec Luitgarde ne fut pas de longue durée. Cette reine, qui vivait de Taoerapier dans la mite des côtes de la Normandie et de la Bretagne mourut à Tours au commencement de l'an 800, et fut enterrée avec pompe dans l'église de Saint-Martin.— Charles, malgré sa douleur, se rendit à Aix-la-Chapelle, où il présida une assemblée générale de la nation. Là, il annonça la résolution de faire un voyage en Italie, donnant pour prétexte qu'il voulait réprimer des troubles dans le duché de Bénévent, et examiner par lui-même l'état de la révolte contre le pape Léon III. Le but réel de son voyage était sans doute de fournir au pape l'occasion de lui présenter la couronne impériale.

Charlemagne^ empemur d'Otoideot. (SOO.)

Le pape s'avança à la rencontre du roi jusqu'à Novenio (Lamentana), ville épisoopale dans l'ancien pays des Sabins. Après avoir conféré avec Cbarlemagne , il retourna à Rome pour présider, le lendemain , à sa réception solennelle.

Le lendemain ai novembre Léon envoya audevant du roi tous les étendards et tous les drapeaux de la ville, qu'un peuple immense précédait et suivait en poussant des cris de joie; des groupes de citoyens et d'étrangers, placés stir la route, saluaient le roi à son passage , en chantant les louanges 4u Seigneur.

Le pape, en habits pontificaux, entouré des fvèques et dudergré, l'attendait sur Tescalier delà basilique de Saint-Pierre. Cbarlemagne arriva à fiheval , et fut reçu par Léon , qui le bénit en louant Pieu, et par le peuple qui chantait des hymnes et des cantiques. Ainsi honoré et glorifié, le roi fut introduit dans l'église des saints apdtres.

Le premier soin du roi fut de s'occuper de la conspiration , afin de pro-noiicèr sur les accusations intentéescontre le pape par ses ennemis, c Parmi ses travaux, disent les Annales de Metz, le travail qu'il entreprit d'abord fut de rechercher la vérité sur les crimes dont le souverain pontife était accusé. > — Lorsque les enquêtes furent achevées, il convoqua, dans l'église de Saint- Pierre, les nombreux cvèques qui se trouvaient alors à Rome, le xlergé , les principaux seigneurs italiens et francs, ainsi qu'un grand nombre de citoyens.

Cbarlemagne, s'adressant à l'assemblée, rappela ta gravité du crime commis contre la personne du .vicaire de Jésus-Christ, crime dont les coupables n'avaient cherché à se justifier qu'en chargeant le pape des plus horribles accusations; il dit : c que

le pape qui aurait pu se renfermer dans un noble silence i consentait , pouu* son propre honnettr et pour celui du Saint-Siège, à ce qu'on fit le plus sévère examen de sa conduite, et à ce que les accusateurs, s'il s'en présentait, fussent pubBqnement entendus. >

Conune on peut le croire , personne ne se présenta. — Le lendemain , Léon IU , en présence da peuple , monta en chaire dans la basilique de Saint- Pierre; n tenait le livre des évangiles, et, après avoir invoqué la sainte trinité , il affirma en ces termes, par Serment, qu'il était innocent des crimes qu'on lui avait impn^.

c Personne n'ignore, mes très cbersfrères, que des méchants se sont montrés mes ennemis ; ib ont voulu détruire ma réputation , en ia*im|pu\anl les plus noirs attentats. C'est pour oonnadtre la vérité ou la fausseté de ses accusations , qne le très clément et très sérénissime roi Charles s'est rendu à Rome avec les évêques et les seigneurs de ses États.

> En conséquence, mol, Léon, pontife de la sainte Église romaine , de mon plein gré , et sans y avoir été forcé par personne, je déclare devant vous, je déclare devant Dieu, qui lit dans mon cœur, que je n'ai ai commis , ni ordonné les crimes dont je suis accusé. J'en atteste Dieu , notre père commun, qui nous voit et qui nous entend. Ma conduite dans ce moment ne m'est imposée par aucune loi ; je ne prétends point que , d«M la sainte Église romaine , l'exemple que yéifrt soit jamais suivi. Je ne donne à cet égard taciue loi , ni à mes successeurs , ni aux évêques, mes frères. En agissant ainsi , je n'ai d'autre but que de détruire personnellement les soupçons injustes qu'on durait pu faii^e naître dans vos esprits \ > Après les serments du pape , les évêques et tous ceux qui étaient présents entonnèrent le Te Dew». Les conspirateurs qu'on avait arrêtés furent condamnés à mort , comme coupables du crime de lèsemajesté ; mais le pape , voulant se montrer indulgent, demanda leur gr&ce. On les exila. Faix a Campule furent relégués dans un monastère de la Gaule, où ils vécurent et moururent dans Tobscnrité et dans l'oubli.

L'an 800, le jour de Noël , pendant la cêlâ>ratî(» de l'office divin , et au miUeu des cérémonies de cette fête solennelle , le pape descendit de l'autd et marcha vers le roi., qui, revêtu des habits de patrice, était prosterne près du tombeau de samt Pierre. Le pontiife plaça sur sa tête la couronne impériale , ce le salua empereur d'Occident , en s'écriant : c Vive

« LecudfaMlBiranhita conservé ce diNoon dans tm^m-

LIVRE IV, CHAPITRE V

> Ghjurles, toujours auguste, grand et pacifique t empereur, couronné de Dieu ! qu'il soit à jamais » victorieux I >

Gharlemagne » disent quelques historiens , parut surpris, et refusait ce suprême honneur ; mais les instances du pape , auxquelles se joignirent les acclamations de tous les fidèles , et les cris de joie des Romains , triomphèrent de ce refus , probablement affecte *.

On éleva un trône, sur lequel le nouvel empereur se plaça; le pape se prosterna à ses pieds, l'adora suivant Tusage oriental, l'oignit d'huile sainte, lui ôta les habits de patrice , et le revêtit du manteau impérial , en lui disant qu'au titre de patrice succédaient pour lui ceux d'auguste et d'empereur,

Gharlemagne accepta la dignité impériale, mais sans prétendre aux droits réels ou imaginaires , attachés au titre d'empereur romain. L'empire s'était autrefois divisé en empire d'Orient et en empire d'Occident ; il fit revivre cette ancienne division , et prit le titre d'empereur d'Occident,

CHAPITRE Y

CHàLEMAOllB, EMPUICB d'OCCIDBIIT.

Traité arec Bloépbore. — Partage de remplrc romain. — Relations avec le kballte de Bagdad. *- Ambanade d'Haraonn à Charlema* gne. — Gaerres contre lei Sarraaios en Cone et en Sardaigne.— Sxpédttlont militaires en Espagne. — Prise de Tortose. — Révolta et soumission des Vascons. — Nonvean combat de Ronce- ▼ am. — Mort d'Adalric— Tr6?e arec les H osnlmans.— Retraite, piété et mort da dac Gniilaome-te-Pieox. — Guerre contre les Slaves, les Vénitiens, les Grecs et les Danois. — Mort de Charles et de Pépin, ais de Gharlemagne. ~ Asiocialion de Lonis à Tem-

pire. — Mort de Cbariemagne. — Testament de Cbariemagne. — Administration de Chariemagne. — Goaremeraent local et gonveraement central. — MUti dominiei. — Assemblées générales (pladia). — Des capltulalres. — Leur caractère. — Leur classlp licaUon. — Capltulaire De FUIU. — Agriculture et horticulture au IX« siècle. — Jugements sur Gharlemagne. ~ Conséquences de sfD adnilniatntion et de son règne.

(De ran SOI à l'an \$14.)

Traitd avec Nioéphore. — Partage de l'empire romain.

SOS

ii'èdat dont la dignité impériale environna Gharlemagne dut s'augmenter beaucoup, aux yeux de ses sujets, Ju respect et de la déférence que tous les souverains étrangers témoigioiaientau nouvel empe^ reor. Nous avons dit (pageSO?) quelles propositions lui avaient été faites par Timpératrice Irène , et com-

« ToM Milite dit É«iiibafd:«Oo loi doonaloattltrei d'mpnem et d'cmpi- tile. Cet titres loi déplalnient, et U afllniait

i|jie, irooUe qde mi U aoleoiilé delà IMe, Jamaii il lie aendt entré dent l'église f'il eût été prérena du de«eiQ da pape, oo même ru eorpa le prérolr,»

ment Nicépore , qui arracha la couronne à cette femme , reçut les ambassadeurs Francs.

En 803, les envoyés des deux empereurs terminèrent toutes les conventions relatives au partage de Tancien empire romain.— Il fut convenu que le lot de Gharlemagne se composerait de toute l'Italie jusqu'à rOffanto et au Yolturme ; des territoires où habitaient alors les Bava- rois, les Huns, les Slaves et les Dalmates ; des Gaules et de rEspagne.— Quant à laGermanie,rempeureur*Occi(lenty possédait plusieurs pays qui n'avaient jamais été soumis à l'eiripireromain.— Les Iles-Britanniques

avaient pendant quelque temps relevé de cet empire ; il est probable que si Nicéphore consentit à céder ses droits de suzeraineté sur ces fies à l'empereur d'Occident, c'est qu'il savait que, pour les exercer, celui-ci aurait une conquête à faire. — Cependant les rois des Scots (les Ecossais et les Irlandais) se reconnaissaient déjà les sujets et les serviteurs de Gharlemagne.— En Espagne, le roi chrétien de la Galice et des Asturies ne lui écrivait qu'en se déclarant son homme et son vassal ijfro'pnut).

Relations ayec le khalife de Bagdad. — Ambassade dUaraotm

à Gliarleaiaigiie. (SOS-SOT.)

Ce n'étaient pas seulement les rois européens qui reconnaissaient la puissance de Gharlemagne. Ua grand monarque de l'Asie, le chef de l'Islamisme, recherchait son alliance et son amitié. Le khalife Uaraoun-al-Raschid, auquel trois années auparavant l'empereur d'Occident avait envoyé des ambassadeurs^ , répondit en lui envoyant une ambassade a vee de magnifiques présents. C'était du baume, du nard, des essences diverses , des épices , des parfums , des drogues médicinales de toute espèce. Il y avait en outre une tente d'étoffe extrêmement riche en coton et en soie , et une horloge mécanique qui fui l'objet d'une unanime admiration.— Cette horloge avait la forme d'un édifice dodécagone à douze portes. Les portes fermaient des niches, contenant chacune une petite statue représentant une des heures. A chaque tour du cadran , on voyait s'ouvrir autant de portes que l'horloge sonnait d'heu^ res, et il sortait de Thorioge autant de statueCo tes qui faisaient gravement le tour du merveilleux édifice. Cette horloge était hydraulique.— Le khalife envoya aussi à l'empereur d'Occident de| singes et un éléphant, animal qu'on n'avait point vu en Europe depuis les beaux jours de l'empire romain, et qui excita une telle curiosité, que les chroniques du temps ont cru devoir faire connaître

« Cbarteoiagne avait Aitt demander au khaUfe le droit de veUer à la rarelè de Jémtalem et det faiolf lient, aOn d'en reodre raefet frtoa Mie aux {ftleriot. — Haraoon s'emprem d'accéder i »a demande.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

6} son nom, et Tannée de sa mort. Cet éléphant se nommait Abulabaz; il mourut de mort subite, en 810 , à Lippenheim.

Avec les envoyés du khalife se trouvait un ambassadeur d'un émir sarasin d'Afrique, nommé Ibrahim, qui s'était emparé d'une partie de la Mauritanie, et qui ambitionnait aussi l'alliance de Temperenr. Cet ambassadeur offrit à Charlemagne un Hon de Libye, un oun de NumkUe, du fer d'Ibérie, delà pourpre de Tyr, et d autres produclùm ror ree de ces contrées *. ^

Charlemagne fit un pompeux accueil aux ambassadeursd'Haraoun. Il les reçut à Aix-la-Chapelle, et les fit jouir de tous les divertissements en usage à cette époque.— Un de ceux qui étonna le plus ces étrangers fut une des grandes chasses , passetemps ordinaire des princes francs. Le moine de Samt-Gall rapporte même, à ce sujet, une anecdote qui montre le courage de l'empereur, et signale un danger qu'il court.

c Charles , impatient d'un oisif repos , va dans la fbrét chasser le buffle et l'aurochs, et emmène avec lui les envoyés ; mais , à la vue de ces immenses animaux , les Persans ' , saisis d'une horrible frayeur, prennent la fuite. — Cependant le héros Charles , qui ne connaît pas la crainte et monte un cheval plem de vitesse , joint une de ces bêtes sauvages , tire son épée et s'efforce de lui abattre la tête ; le coup manqué , le féroce animal brise la chaussure du roi avec les bandelettes qui l'attachent, froisse, mais seulement de l'extrémité de ses cornes , la partie antérieure de la jambe de ce prince de manière à le faire IxMter un peu , et, rendu furieux par sa profonde blessure, s'enfuit dans un fourré trèsépais de bois et de rochers. — Tous les chasseurs , empressés de servir leur seigneur, veulent se déponiller de leur chaussure , mais il le leur défend en disant : c II faut que je me montre em cet [état à 9 HiMegarde '• t — - Cependant Isambart, fils de

* «Let dépoté! de Ghariemaane anient ea ordre, eo rare- Baot d'Aûe, de se diriger ? en les mioet de GarUiage et de lolliciter du lieatenant da khi-Ufe en cet parages, Ibrabym, de la fkmllle des AglaMtes , la permiss'oa d'emporter les corps de aaintCTpried etd'aotres martyrs qui aTaient ar-

roaé de leur aanglesolde'oetleaiideiiiiieoapitalederAfriqiie. —Ibrabym accorda sans peine oe qo'oo loi demandaits il envoya ménê à la soite des dépotés francs on ambassadeor qoi derait offrir à rempereor ses salotations. • (Rbiraud, InvatUms des Sarrasins, ^e.)

' C'est ainsi qoe le dironiq|iiear désigne les envoyés do kfaalife, qo'il nomme le Aoi de Perse.

* Il y a ici nne erreur dans la narration do moine de Saiot- GaU. La reine Hildegarde était morte à TblooTille en 7HS ; Fasthrade et Loitbgarde, qoi forent ensoite linnmes de Cbar- Jemagoe, n'eistaient plos à l'époqoe de l'ambaMade envoyée par Qanoon.— tAprès la mort de LuiUi- garde, le ni, dit Éon- |Mrd,nés«remilppas;Uoot WpeniTWiant qpatra coiicii-

Warin , avait poursuivi Tanimal ; n'osant rapprocher de trop près, il lui lança son javdot, Tatteignit au cœur entre la jointure de l'épaule et h gorge , et le présenta encore palpitant à 1* empereur. *— Le monarque , sans avoir l'air de s*en apercevoir et laissant à ses compagnons de chasse le corps de ranimai , retourna dans son palais , fit appder la reine et lui montra ses bottines déchirées : c Que 9 mérite , dit-il , celui qui n/a délivré de rennemi t dont j'ai reçu cette blessure ? — Tontes sortes de

> bienfaits, > répondit la princesse. — L'empereur alors lui raconta comment les choses s'étaient passées , fit apporter en preuve les terribles cornes de l'animal , et on vit la reine fondre en larmes, pousser de profonds soupirs et se meurtrir la poitrine de ses poings. — Quand eBe eut appris qu*lsambart , alors dans la disgrâce et dépouillé de tous ses honneurs , était celui dont le bras avait délivré l'empereur d'un si redoutable adversaire, elle se précipita aux pieds de son mari et en obtint de rendre à Isambart tout ce qu'on lui avait ôté. »

Les Francs tiraient grande vanité de leur courage à la chasse. La tradition suivante recueillie par le moine de Saint-Gall en offre ime preuve.

c En retour de cette ambassade , Charlemagne lui-même envoya des ambassadeurs qui présentèrent au roi de Perse des chevaux et des midets

d'Espagne , des draps de Frise blancs , unis on travaillés , et bleu saphir, les [dus rares et les plus chers qu'on put trouver dans ce pays ; on y joignît des chiens remarquables par leur agilité et leur courage, et tels que le monarque persan les avait demandés précédemment pour chasser et prendre les lions et les tigres. — Ce prince, donnant à peine un coup d'œil aux autres présents , demanda aux envoyés quelles bêtes fauves ces chiens étaient dressés à combattre. Les députés ayant répondu qu'ik mettraient en pièces sur-le-champ tous les animaux contre lesquels on les lâcherait. < C'est , répliqua le

> roi, ce que prouvera l'événement.»— Voilà que le lendemain des bergers, fuyant devant un lion, poussent de grands cris ; on les entendit du palais du roi, et celui-ci dit aux ambassadeurs : c Amis Francs , • montez vos chevaux , et suivez-moi. s Ceux-d, comme s'ils n'eussent éprouvé ni fatigue ni lassitude , marchèrent gaiement à la suite du monarque. — Quand on fut arrivé en vue du lion , quoique encore loin, le chef des satrapes dit à nos gens: c Lancez vos chiens contre le lion. • Obéissant i cet ordre , et courant avec la plus grande vitesse , les

bines, Matialgarde, Gersoiothe, Regina et AdaUnde^ » C'est aaos doute d'ooede ces inmiKa de seood rang qoe le oioiae da i>abil-GaU a tooIo parler, lorsqoa, à tort» tt a désigné Bildeaar^e,

Loui., /•■" ,/i/ U Prhonna-

Zi'Ui.r piir/iti/r' .ci:'- ••/liLi- ivi/i'r .rf.r entiinf.>'-

LIVRE IV, CHAPITRE V

Francs égorgèrent avec leurs épées d'un ader du nord , et encore endurcies par le sang des Saxons » le lion saisi par les chiens de Germanie. — A cette vue, Haraoun, le héros le plus brave des princes de son nom, frappé de la supériorité de Charles, même dans les plus petites choses , lui prodigua les plus grands éloges en ces termes : « Je reconnais » maintenant combien est vrai tout ce que j'entends

> raconter de mon frère Charles ; je le vois, par son
 > assiduité à la chasse , et par le soin infatigable
 > d'exercer sans cesse son corps et son esprit , il s'est accoutumée
 à vaincre tout ce qui existe sous
 > le ciel. > .

Gnarraoat Nto Samiinten Goneek en Sardaigne.

(SOS[^]S.)

Les relations amicales de l'émir africain Ibrahim avec l'empereur d'Occident ne subsistèrent que pendant la vie du khalife Haraoun.[^] Les pirates sarrasins ne tardèrent pas à infester la Méditerranée et à y exercer sur les Iles et sur les côtes les mêmes ravages que les Normands exerçaient sur le littoral de l'Océan.

Les chroniques chrétiennes ne donnent à ce sujet que des détails incohérents ou incomplets. Nous sommes forcés pour y suppléer d'avoir recours aux relations arabes recueillies et résumées par H. Reinand.

c Lorsque, par suite de la chute des khalifes Ommyades et de l'établissement d'Abd-al-Rahman 1^{er} à Cordoue (dit cet orientaliste }, l'Espagne se trouva former un état distinct du reste des provinces musulmanes , les khalifes de Bagdad firent plusieurs tentatives pour y établir leur autorité. Ces tentatives avaient lieu par mer et à l'aide des flottes parties des côtes d'Afrique. Cette circonstance obligea les émirs de Cordoue à donner une attention particulière à leur marine.

t Dès l'année 775 , Abd-al-Rahman I^{er} avait fait construire des arsenaux dans les ports de Tarraçone , Tortose, Carthagène, Séville , Ahnerie, etc. , et déjà avant cette époque les Iles Baléares , la Sardaigne et la Corse se trouvaient exposées aux déprédations des pirates. Ces Iles, abandonnées pour ainsi dire à elles-mêmes, finirent par se placer sous la protection de Charlemagne, et dès lors les Sarrasins d'Espagne, en y exerçant leurs ravages , outre qu'ils s'enrichissaient de butin , se vengeaient d'un prince avec lequel ils étaient en guerre ouverte. Aussi n'y avait-il pour eux rien

de sacré. liCS hommes en état de porter les armes étaient ou faits captifs ou mis à mort, les femmes et les enfants réduits en esclavage. Les vieillards seuls et les infirmes

étaient épargnés, comme ne pouvant opposer de résistance, ni être d'aucune utilité.

» En 806, les Sarrasins mettant tout à feu et à sang dans l'Ue de Corse, Pépin, à qui son père Charlemagne avait confié le gouvernement de l'Italie, fit partir une flotte pour les chasser. Les Sarrasins n'attendirent pas les chrétiens , et se retirèrent ; mais dans le trajet, Adhemar, comte de Gènes , les ayant attaqués imprudemment , fut défeit et tué. Les barbares emmenèrent avec eux soixante moines qu'ils allèrent vendre en Espagne, et dont quelques-uns furent plus tard rachetés par l'empereur.

» En 808, d'autres pirates espagnols qui avaient fait une descente en Sardaigne, ayant été repoussés de cette lie par les habitants, déchargèrent leur fureur sur la Corse; mais, attaqués à l'improviste par le connétable Burchard , ils perdirent treize de leurs navires. Les dirétiens regardèrent cet important succès comme un juste châtiment que Dieu avait voulu infliger aux cruautés sans nombre commises par les Barbares.

» Néanmoins, l'année suivante, les Sarraâns d'Afrique firent une descente dans l'Ue de Sardaigne; en même temps les Sarrasins d'Espagne , s'introduisant le jour de Pâques dans l'Ile de Corse , y mirent tout à feu et à sang. Ils retournèrent dans l'Ile de Corse en 813. Mais , en se retirant , ils tombèrent dans une embuscade que leur avait dressée Ermengaire, comte d'Ampurias , près de la ville actuelle de Perpignan. Le comte leur enleva huit vaisseaux , dans lesquels étaient entassés plus de SOO malheureux captifs. Les Sarrasins, pour se venger, allèrent dévaster les environs de Nice en Provence, et ceux de Centocelle (aujourd'hui Civita- Yecchla) , dans le voisinage de Rome.

Ce redoublement de brigandages et d'atrocités annonçait assez que de nouveaux combattants s'étaient présentés dans Tarène , et que, si l'empereur ne prenait des mesures extraordinaires, c'en était fait de l'empire qu'il avait élevé avec tant de peine. On a vu que les côtes d'Afrique recon-

naissaient au moins de nom l'autorité des kh[^]fes de Bagdad , et que la France était en relation d'amitié avec les princes Abbassides. Tant qu'Hararoun-al-Raschid vécut , le prince aglabite de Cayroan (Ibrahym) , par un reste de considération pour lui , respecta les côtes de l'empire ; mais à peine eut-il fermé les yeux (en 809) , la guerre s'étant élevée entre ses deux fils aînés pour savoir qui lui succéderait , le prince agiabite se crut dispensé de tous ménagements, et les ports de Tunis, de Sousa, etc., devinrent des repaires de pirates. Un gouverneur de l'ISidIe se plaignant à un député agiabite des cruautés qu'il chaque jour, se coipmettaient au mépris

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

de la foi jurée, le d[^]«té répondit: c Depuis la mort 9 du conunandeur des croyants ^ ceux qui étaient

> esclaves ont voulu être libres; ceux qui étaient

> libres, mais pauvres , ont voulu être riches; > et les pirates , pour être plus à Taise» allaient chercher des richesses là où il s'en trouvait. — Le commerce qui continuait à se faire entre la France et l'Italie d'une part , l'Égypte , la Syrie et l'Asie-Mineure de l'autre , devait être un appât pour les aventuriers africains. >

Expéditions militaires en Espagne. — Prise de Tortose.

Après la prise de Barcelone , la guerre continua pendant plusieurs années entre les Franco-Aquitain[^] et les Musulmans. Le khalife El-Hakem reprit Tarragone, dont un parti d'aventuriers Maures et Chrétiens s'était emparé ; mais satisfait d'avoir vaincu et dispersé les rebelles ; derniers partisans de ses oncles , il retourna à Cordoue sans tenter d'autres expéditions , et après avoir laissé seulement dans les villes de l'Ebre, telles que Sarragosse et Tortose, de fortes garnisons.

En 809, Sarragosse faillit être enlevée aux Musulmans. Un émir, nommé Amrou (que les chroniques chrétiennes désignent par le nom d'Amoroz), en était le gouverneur ou vali , il noua des intelligences avec les comtes qui commandaient pour le roi Louis sur l[^] frontière de l'Aqui-

taine.— La Yasconie était alors sous le commandement du comte Auréole, personnage d'origine gallo-romaine, fils de Félix, comte de Périgueux. — Il paraît qu'on promît à l'ambitieux Musulman la province d'Auréole, dès que celui-ci, qui était gravement malade, aurait cessé de vivre. Auréole mourut en effet en 809, et Amrou prit aussitôt possession de la Yasconie, en déclarant hautement qu'il renonçait à l'obéissance du khalife, et se soumettait à l'autorité souveraine du grand empereur d'Occident. — Malheureusement pour lui, au moment où cette défection avait lieu, Abd-el-Rahman I fils d'El-Hakem, arriva à Sarragosse avec des pouvoirs extraordinaires, et fit au nom de la religion prendre les armes à tous les Mabomctans. Amrou, abandonné par les siens, se vit forcé de prendre la fuite et de chercher un refuge dans les provinces chrétiennes.

Les efforts des Franco-Aquitains se portèrent principalement contre Tortose, forte cité, qui était devenue la place d'armes des Arabes sur le Bas-Èbre. — Plusieurs expéditions successives, à une desquelles prit part le roi Louis lui-même, furent dirigées contre cette ville, qui résista à toutes les attaques, mais dont les environs furent dévastés par les milices franco-aquitaines.— Tortose soutint deux

fois un siège régulier ; deux fois une armée musulmane vint attaquer les chrétiens dans leur camp et les obligea à lever le siège.— Enfin, en 811, une nouvelle expédition eut lieu ; les Franco-Aquitains avaient reçu des renforts de troupes franques, austrasiennes et neustriennes, et ils assiégèrent Tortose avec tant de résolution qu'au bout de quarante jours les habitants, dont les murailles étaient ébranlées par les coups redoublés du bélier et des autres machinés de guerre, perdirent toute espérance de se défendre plus longtemps et rendirent les clefs de leur ville au roi Louis, qui les prit et les porta à son père Charlemagne. — Cette expédition, dit l'astronome, biographe de Louis-le-Débonnaire, remplit de terreur les Sarrasins et les Iktoas, leur fit craindre de voir toutes leurs villes éprouver un sort pareil.»— Cependant l'année suivante, en 812, l'armée franco-aquitaine, ayant subi le siège devant la cité d'Huesca qui était retombée au pouvoir des Musulmans, éprouva un échec grave, et fut forcée de repasser les Pyrénées.

liéToUe éi •oomliioa dM yaioois«^RdQVseMi eonlMl; de lonoeranx.
— Mort d'Adalrio. — Trêve avec let Monliiaoï. (812.)

Ceux des Vascons auxquels on donne aijourd'hui communément le nom de Biscayens , de Basques et de Navarrois , n'avaient point oublié leur ancienne inimitié contre les Aquitains. Un fils du duc Lupus II , ce duc Adalric qui , en 787, avait fait révolter la Yascanie, et qui avait été condamné par Charlemagne à un exil perpétuel, était revenu secrètement dans son pays natal. Encouragé par les succès des Arabes d'Huesca , il fit un appel à ses anciens partisans , et proclama de nouveau l'indépendance de la Yascanie.

Le roi Louis tenait alors à Toulouse , an printemps de Tannée 812, le plaid général du royaume d'Aquitaine. — Il y annonça à ses fidèles qu'une partie de la Yascanie , réunie depuis longtemps à ses états, voulait s'en séparer, et s'était révoltée, c L'intérêt public, dit l'astronome, demandait-qu'on cbaidt cette rébellion; chacun applaudit aux desseios du roi , et affirma que, loin de mépriser une telle audace chez des sujets , il fallait couper le mal a sa racine. — L'armée franco-aquitaine étant donc rassemblée, le roi s'avança jusqu'àDax, et demanda que les auteurs de la révolte lui fussent livrés. — Comme les Vascons n'obéirent point, il entra sar leurs terres , et permit aux soldats de tout dévaster* — Enfin f quand tout ce que les coupables possédaient entété ravagé, ils vinrent implorer leur pardon , et l'obtinrent au prix de In ruine de leurs domaines, i

LIVRE IV, CHAPITRE V

Se croyant assuré de la soumission de la Yascanie gauloise , le roi d'Aquitaine résolut de replacer sous son obéissance les Vascons de la Navarre.

c Ayant franchi le difficile passage des Pyrénées, il descendit à Pampe-lune, et, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville » il mit ordre à tout ce qui importât à Futilité générale et particulière. ^ Mais, lorsque l'armée repassa les défilés des Pyrénées , les Vascons cherchèrent à exercer leur per-

fidie accoutumée. Heureusement ils furent découverts par une sage rase » observés avec précaution , et d^oués avec adresse par les Aquitains. Un espion qu'ils avaient envoyé pour reconnaître la marche de l'armée , fut pris et pendu. On enleva aux montagnards leurs femmes et leurs enfants , et on les garda en otages, jusqu'à ce que les Aquitains fussent parvenus à un endroit où les pièges de l'ennemi ne pouvaient plus nuire ni au roi , ni à l'armée. »

Ce récit de l'astronome biographe paraît incomplet* La Ckttfted'Alaon donne, sur l'expédition de Loui(»-le-Débonnaîr6 contre les Yascons, des détails beaucoup plus précis»

Les Franco-Aquitains, revenant de Pampelune, trouvèrent les Yascons embusqués dans cette vallée de Roncevaux où vingt-quatre années auparavant avat péri l'arrière-garde de l'armée de Gharlemagne. Les Yascons étaient commandés par Adalric en personne , qui avait auprès de lui «es deux fils Skimin et Ceptulhe. — Un combat sanglant eut lieu , Adalric y fut tué ainsi que Centulbe, le plus jeune de ses fils; mais il paraît que la victoire remportée par les Franco-Aquitains ne fut pas très décisive, car Louis laissa SLimin partager à l'amiable la Yasconie avec Lupus III , fils de Gentalhe. Il se borna à exiger de l'onde et du neveu la reconnaissance de sa souveraineté nominale.

La soumission de la Yaseonie, et une trêve conclue à la fin de l'année 812 avec le prince Abd-el- Rabman , rendirent la paix à la Gaule méridionale.— Il y avait alors vingt-quatre anS" que le nouveau royaume d'Aquitaine avait été fondé par Charlemagae y et ce royaume , destiné ii former une barrière contre les irruptions musulmanes, avait complètement rempli le bntde son glorieux fondateur.

aetnile, piéCè si noH en duo Gtfl]aiini\$4ePkax. (SoS-SI2.)

Si dans le récit des £ûts qui précèdent nous n'avons pas eu occasion de parler de nouveau de œ Guillaume-le-Pieux , qui avait livré aux Arabes la bataille de l'Orbien , et présidé au fameux siège de Barcekmne, c'est que ce brave duc de Toulouse, si oélâbré dans les chroniques du dixième

siècle, avait déposé la cuirassée de Miiimedegiwrrey pour revêtir le ftooièoiæ^

Guillaume avait obtenu, en 806, de Louis-le- Débonnaire et de Charlemagne, la permission de renoncer au commandement militaire de l'Aquitaine, pour aller vivre dans la retraite. Une vallée des Cevennes, étroite et profonde, dominée de toutes parts par de hautes montagnes, sillonnée de ravins couverts de bois, lui parut un lieu propre pour fonder le monastère où il désirait se consacrer à Dieu. Ce monastère qui, du nom de la vallée, se nomma le monastère de Gélone, fut d'abord peuplé par une colonie de moines tirés du célèbre monastère d'Aniane. Avant d'y entrer, Guillaume alla faire une dernière visite à son empereur. — Charlemagne le laissait avec regret renoncer à la vie du monde. — Guillaume, en revenant en Septimanie, passa par Brioude, et s'arrêta dans l'antique basilique de Saint-Julien, où il offrit à Dieu son casque, son épée et son bouclier. Le bouclier figurait encore au XII^e siècle dans le trésor de l'abbaye, et attestait, par sa dimension et par son poids, la taille et la force de celui qui l'avait porté. — Guillaume, entré dans le monastère de Gélone, se soumit, comme les autres moines, aux soins les plus humbles, aux occupations les plus viles en apparence, et aux travaux qui semblaient même destinés aux esclaves. Un légendaire contemporain raconte avec émotion qu'il a vu souvent dans la plaine d'Aniane, au temps de la moisson, à l'heure de midi, l'illustre vainqueur des Sarrasins, aller et venir parmi les moissonneurs du monastère, conduisant un âne portant un vase rempli de vin qu'il présentait tour à tour à chacun d'eux, afin que le travailleur fatigué se désaltérât et pût supporter plus facilement l'ardente chaleur du jour.

Guillaume mourut en 812, laissant un nom respecté et une mémoire populaire. — Son biographe dit que de son temps (au X^e siècle) on chantait dans les églises, et dans toutes les réunions un peu nombreuses la gloire de Guillaume et ses exploits contre les Sarrasins.

Guerre contre les Slaves, les Vénitiens, les Grecs et les Danois.

So3-SI

Les guerres contre les Sarrasins furent les plus sérieuses que l'empire de Charlemagne eut à soutenir. — Nous avons dit ailleurs qu'elles s'étaient terminées par la révolte des Saxons et la conquête de la Bretagne.

En 805 et 806, une guerre contre les Slaves de la Bohême, qui avaient attaqué les Huns, tributaires du royaume des Francs, fut heureusement terminée par le prince Carl, fils aîné de

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

remper. Charles se signala dans cette guerre par un courage intrépide; il tua de sa main Lech, le duc des Slaves.

On a vu que la Dalmatie avait été cédée à l'empereur d'Occident par le traité fait avec Nicéphore. Il paraît que l'empereur d'Orient se repentait d'une concession qu'il n'avait pas pu éviter, puisque le territoire concédé se trouvait déjà dans la possession de Charlemagne. Il favorisa les discordes qui s'étaient élevées entre les chefs de la petite république vénitienne (nouvellement fondée dans les lagunes du golfe Adriatique) et le patriarche de Grado, partisan du pape et de l'empereur. Jean et Maurice, doges de Venise, refusèrent de reconnaître l'autorité de Pépin, roi d'Italie. Paul, duc de Zara, en Dalmatie, promit de les appuyer dans leur révolte, et Nicéphore dans le même but, envoya une flotte grecque croiser dans l'Adriatique. La vigueur de Pépin qui, ayant attaqué les Vénitiens dans leurs villes prit leur capitale, et la mort de Nicéphore, en forçant la flotte grecque à retourner à Constantinople, terminèrent le différend. Venise et la Dalmatie restèrent dans la dépendance du royaume d'Italie.

Ce fut à cette époque vers 810, que dans l'île de Rialto fut fondée cette ville qui, agrandie et enrichie par le commerce de l'Orient, devint la capitale de la célèbre république vénitienne.

Godfried, roi des Danois, après avoir excité la rébellion des Saxons, s'était vu forcé d'abandonner ces malheureux et de demander la paix à Charlemagne. La vieillesse de l'empereur, les guerres difficiles que soute-

naient les Franco-Aquitains en Espagne , et les Franco-Lombards en Italie » lui firent croire, en 808, à une occasion favorable pour attaquer les possessions de Charlemagne sur l'Elbe et dans la Frise.

Charlemagne accourut lui-même au-delà du Rhin , afin de s'opposer à ces attaques. Arrivé à Uppenheim il apprit qu'une flotte de deux cents voiles Danoises ou Normandes avait effectivement ravagé le littoral de la Frise, mais qu'elle était déjà retournée en Danemarck. L'empereur irrité rassembla une armée pour aller attaquer Godfried dans ses états mêmes, lorsqu'il apprit la mort de ce roi de Danemarck , assassiné par un de ses fils. — Heming, neveu de Godfried et son successeur se hâta de conclure la paix avec l'empereur.

Mort de Ghislard de Pépin (810). (SLO-SfI.)

A cette époque » Charlemagne éprouva de grands chagrins domestiques. Il perdit successivement sa sœur Giselle, sa fille aînée Rothrude, son second fils Pépin, roi d'Italie, mort en 810 à trente-trois ans, et enfin son fils aîné, Charles » âgé de trente-

neuf ans , mort en 811 . Ce dernier était un prince accompli à qui son père comptait léguer la couronne impériale.

Pépin laissait un fils , nommé Bernard , âgé de douze ans. Charlemagne fit cet enfant roi d'Italie, en lui donnant pour tuteur le comte Wala , son parent.

La fondation de Lotharinge (815.)

Profondément attristé de l'isolement où le laissait la mort de Pépin et de Charles , Charlemagne résolut d'associer à l'empire le plus jeune et le plus capable de ses fils. Intimes, ce Louis, roi d'Aquitaine , dont l'administration avait été éclairée et paternelle et que de glorieux succès obtenus contre les Sarrasins reconnaissaient à l'affection des Francs.

c L'empereur assembla, à Aix-la-Chapelle, les évêques et tous les grands de la nation. Il leur annonça solennellement le désir qu'il avait d'associer Louis à l'empire et à toute la plénitude de sa puissance. L'as-

semblée était réunie dans la magnifique église bâtie en l'honneur de la Vierge , mère de Dieu. Les voûtes retentirent du bruit des applaudissements ; des cris de joie se firent entendre au dedans et au dehors.

» Le consentement que Charlemagne demandait aux évêques et aux grands fut accordé au milieu de ces bruyantes acclamations , et aussitôt, on procéda à la cérémonie du couronnement.

» L'empereur, revêtu des habits impériaux , et portant les ornements distinctifs de sa dignité, avait sur la tête la couronne impériale.

» Une autre couronne était placée sur l'autel. 1 Charlemagne prit la main droite de Louis et s'avança vers l'autel. Le père et le fils se prosternèrent et adressèrent tacitement leurs prières au roi des rois. Charlemagne se leva ensuite et tint ce discours à Louis :

« Le rang élevé où Dieu vous place » digne fils, vous fait un devoir de le respecter, de l'aimer, de le craindre, et d'exécuter avec fidélité ses commandements. Empereur, vous êtes le protecteur naturel des églises , et vous devez veiller à leur bon gouvernement. Vous devez les défendre contre l'audace des impies et contre leur méchanceté. « Aimez votre famille : que vos parents reçoivent de vous des faveurs qui leur prouvent que, si vous êtes leur maître, vous êtes en même temps ou leur frère, ou leur oncle , ou leur neveu. Honorez les évêques comme vos pères, aimez vos peuples comme vos enfants. Contraignez par la force les méchants et les rebelles à suivre la règle et à marcher dans la bonne voie. Que les monastères , que

LIVRE IV, CHAPITRE V

les pères trouvent en vous leur consolation et

> leur asile. Choisissez des gouverneurs et des ju-

> ges, sages, constants et justes. Ne déplacez jamais » sans des motifs aussi puissants que légitimes,

> ceux que vous aurez élevés en dignité , et n'ayez i i rougir d'aucune de vos actions» ni devant Dieu »

> ni devant les hommes, i

Charlemagne demanda à son fils s'il promettait de gouverner d'après ces principes , pour la gloire de l'eut et pour le bonheur de ses sujets. Louis en fit le serment solennel.

c Alors l'empereur lui ordonna de prendre la couronne placée sur l'autel , et de se la placer luimême sur la tête.r*Puis » dans son attendrissement, il s'écria : c Soyez béni, Seigneur, qui m'avez donné 9 un fils pour être assis sur mon trône , et qui me i faites contempler ce bienfait de mes propres > yewx. >

c II recommanda à Louis ses trois fils naturels, Dracon, Hugo et Théodoric* -- Puis, l'office divin étant achevé, Charlemagne, appuyé sur son fils, retourna au palais avec la même pompe et le même appareil*. >

Louis reçut, avec de magnifiques présents, les tendres embrassementsde son père. Il retourna ensuite en Aquitaine.

Mort de Chariemagiie. (SU.)

Après avoir associé son fils à Tempire, Charlemagne cessa, à ce qu'il parait, de donner ses soins aux affaires publiques, c Le seigneur empereur, dit Tbegan, ne fit plus que s'occuper de prières et d'aumônes, et corriger des livres. En effet, dans l'année qui précéda sa mort, il corrigea soigneusement, avec des Grecs et des Syriens, les quatre Évangiles de Jésus-Christ, selon saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean.

> Dans l'année suivante, qui était la quarantesixième de son règne , il fut saisi par la fièvre au sortir du bain. Chaque jour la fié vredevenait plus forte; il ne mangeait ni ne buvait rien, si ce n'est quelque peu d*eau pour soutenir son corps. Enfin, le septième jour de sa maladie, il fit venir HildibalJ, celui de tous les évêques qui éiait le plus familier auprès de lui, pour qu'il lui donnât le sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur, et le fonifiât au sortir de la vie. — ' Cela fai^, le jour et la nuit qui suivirent , il

tomba dans une grande faiblesse. Le lendemain , 28 janvier 814, à la pointe du jour, sachant quel acte il allait faire, il recueillit ses forces, étendit la main droite, et imprima sur son front le signe sacré de la croix > puis se signa sur la poitrine et sur toUt

* TnwB^u , Vie de Lânis-U Débonnaire, ft\ii. de France. — t. i|.

le corps. -* Enfin , rapprochant ses pieds, il étendit ses bras et ses mains sur son corps, et ferma les yeux en chantant à voix basse ce vers : c Seigneur,

> je recommande et je remets mon âme entre vos

> mains. > — > Aussitôt après, il expira en paix, plein de jours et après une vieillesse heureuse. Il avait vécu soixante-douze ans... »

c Son corps, lavé et paré solennellement, suivant l'usage, fut, dit Éginbald, porté et inhumé dans l'église , au milieu des pleurs et du deuil de tout le peuple. On balançâ d'abord sur le choix du lieu où on déposerait les restes de ce prince qui , de son vivant, n'avait rien prescrit à cet égard; mais enfin on pensa généralement qu'on ne pouvait l'enterrer plus honorablement que dans la basilique que lui-même avait construite dans la ville, et à ses propres frais , en l'honneur de la sainte et immortelle Vierge, mère de Dieu, comme un gage de son amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ses obsèques eurent lieu le jour même qu'il mourut.

< Sur son tombeau, on éleva une arcade dorée, sur laquelle on mit son image et son épitaphe. Celle-ci porte : Sous cette pierre , gît le corps de Charles, grand et orthodoxe empereur, qui agrant^t noblement le royaume des Francs, régna heureusement quarante-seplans^ etjtjiourut septuagénnaire, la huit cent quatorxihue année de l'incarnation du Seigneur *, »

La mort d'un prince tel que Charlemagne ne pouvait pas, aux yeux des contemporains, être arrivée sans avoir été précédée de quelques présages. — On lit dans les chroniqueurs et dans les annalistes de son temps, que les prodiges suivants annoncèrent en divers lieux la fin prochaine de l'empereur, c On entendit, dans la chambre où il couchait, un bruit sourd et co-

niinu, semblable à celui que fait une maison qui s'écroule. — La galerie qui, à Aix-la-Chapelle^ servait de communication entre l'église et le palais , s'écroula avec un horrible fracas. — Une boule d'or était placée au sommet de Téglise: la foudre l'abattit. — Les mot& Charles-Prince, qui se trouvaient dans une inscription, disparurent. — Enfin, dans sa dernière expé-

* ■ Sub hoc conditorio situm est corpus Caroli, moQtii atque orlhodoxi imperatoris . qui reꝑnum Francorum nobiliter am~ pliatit et per annos XLVJ! feticiter rexit , dccrssH sej)tuage' ttoritts. anno ob Incamatione Domini DCCCXiV. • -

An X* siècle , Othon III fit ouvrir le tombeau do Ctariemagne et en fit retirer sa couronne et son épée, qni furent déposées dans un lieu honorable. Depuis ce temps , les empereurs d'Allemagne, à la cérémonie de leur cduroonement, ont toujours avec Ténération et respect placé la couronne sur leur tête et l'épée à leur côté.

Charlemagne fut canonisé « à la demande de l'empereur Barberousse, en 1 166, par l'anti*pape Paschal 111. Sa fête est célébrée le 28 janvier (jour de sa mort).

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

dilion contre Godfried, roi des Danois, et au miliett d'un jour pur et se-rein, une flamme descendue dodel s'éteignit à ses pieds. Son cheval tomba, se brisa la tête, et le jeta à une grande distance, lui d'un oAté, et de l'autre son jayelot. »

Testament de Cbarlemagne. (SI2.)

Trois ans avant sa mort , Cbarlemagne fit , devant ses amis et ses ministres, le partage des trésors et des meubles précieux qu'il possédait, en les priant de contribuer par leur approbation à l'exécution de ses dernières volontés.

L'acte de ce partage existe, il nous a été conservé par Éginbard : Cbarlemagne dit qu'il y a procédé, afin que, toute ambition écartée, ses héri-

tiers connaissent bien ce qui esta eux , et soient mis en possession , sans contestation et sans procès, de la portion qui leur appartient. L'acte est intitulé : État de 'partage des trésors de Charles-k'Grand, empereur.

Charlemagne comprend dans ses libéralités les principales villes de ses états. La ville de Rome est nommée la première.

c Parmi les anciens trésors, dit l'empereur, il existe quatre tables, trois d'argent et une d'or, dont la grandeur et le poids sont considérables.

I J'ordonne que la table d'argent de forme quadrangulaire, et sur laquelle est décrite la ville de Constantinople, soit portée à Rome, dans l'église de Sainl-Pierre; que la seconde table, de forme ronde , sur laquelle est représentée la ville de Rome, soit donnée à l'évêque de Ravenne; et enfin que la troisième table, sur laquelle est peint, avec un travail subtil et délicat, le tableau du monde entier, serve, ainsi que la table d'or massif, à accroître la portion appartenant à mes héritiers, et la portion destinée aux aumônes. >

On lit à la fin de l'acte : « Cette constitution a été faite devant les évêques, les abbés et les comtes dont les noms suivent, etc. > Après les signatures : c Son fils Louis, qui, par l'ordre de Dieu, lui a succédé, après avoir pris connaissance de cet acte, en a exécuté, le plus promptement possible et avec une piété exemplaire, toutes les dispositions. >

Administration de Charlemagne. — Gouvernement local et gouvernement central. — Ali^i dovimicu — Assemblées générales (p/actfa).

Le gouvernement de Charlemagne a jeté d'autant plus d'éclat qu'il succéda à l'anarchie que la corruption des institutions mérovingiennes avait engendrée, et qu'il précéda cette dissolution de la monarchie franque au sein de laquelle est née la féodalité.

Ce gouvernement est beaucoup plus difficile à ré^ l^umer que ses guerres. On ne peut le juger d'après

I les magistratures hiérarchiquement disséminées sur le territoire ; car dans un grand nombre de lieux ces magistratures étaient impuissantes ou

inactives. L'effort de Charlemagne, pour les Caire agir vers un but d'ordre et de civilisation, était continu et échouait fréquemment. Cependant nous avons, d'après les meilleurs auteurs, l'histoire d'en donner une idée.

Pour bien comprendre le mode d'administration, ou le gouvernement institué par Charlemagne, il faut distinguer le gouvernement local et le gouvernement central.

Le pouvoir impérial s'exerçait, dans les provinces, par deux classes d'agents : les uns locaux et permanents, les autres envoyés de loin et passagers.

La première classe comprenait :

1° Les ducs, les comtes, les vicaires des comtes, les centeniers, les scabini, tous magistrats résidents, nommés par l'empereur lui-même ou par ses délégués, et chargés d'agir en son nom pour lever les troupes, rendre la justice, maintenir l'ordre, percevoir les tributs ;

2° Les bénéficiers ou vassaux de l'empereur, qui tenaient de lui des terres, des domaines, dans l'étendue desquels ils exerçaient, un peu en leur propre nom, un peu au nom de l'empereur, une certaine juridiction et presque tous les droits de la souveraineté, c'est-à-dire, dit M. Guizot, n'était bien déterminé ni bien clair dans la situation des bénéficiers et la nature de leur pouvoir : ils étaient en même temps délégués et indépendants, propriétaires et usufruitiers ; et l'un et l'autre de ces caractères prévalait en eux tour à tour. Mais, quoi qu'il en soit, ils étaient sans nul doute en relation avec Charlemagne, qui se servait d'eux pour faire partout parvenir et exécuter sa volonté. »

La seconde classe des agents de l'empereur ne se composait que d'une sorte d'officiers placés au-dessus des agents locaux et à résidence fixe, magistrats ou bénéficiers ; c'étaient les missi dominici, envoyés temporaires, chargés d'inspecter, au nom de l'empereur, l'état des provinces, autorisés à pénétrer dans l'intérieur des domaines concédés comme dans les terres libres, investis du droit de réformer certains abus et appelés à rendre

compte de tout à leur mattre. Les missi dominici furent pour Cbarlemagne le principal moyen d'ordre et d'administration.

Voilà pour le gouvernement local; quant au gouvernement central, il recevait son impulsion de Taction de Cbarlemagne lui-même et de ses conseillers personnels ; les assemblées nationales y occupaient une grande place. Ces assemblées furent , sous le règne de Cbarlemagne, fréquentes et actives. On eu compte trente-cinq tenues de 770 à 8f 3. <— Ce

LIVRE IV, CHAPITRE V

qui les rendait ea quelque sorte annuelles. ^ L'etn* pereur dësignait le lieu où elles devaient se réunir, et c'était, non pas sa résidence habituelle, mais le lieu où les affaires de l'empire exigeaient qu'il se trouvât lui-même; ainsi les assemblées se tinrent, durant la guerre contre les Saxons , à Paderbom , à Ekresbourg, aux sources de la Lippe; pendant les expéditions contre les Huns, à Rattibonne et à Franc* fort; et, lorsqu'il s'agit de la guerre contre les Lombards , à Genève , alors principal débouché des passages des Alpes.

Les détails donnés par Hincmar (archevêque de Reims do temps de Louis-Ie-Débonnaire et de Gharles-le-Ghauve), sur les assemblées générales de la nation firanque , offrent un tableau complet du gouvernement central de Gharlemagne.

c L'usage de ce temps , dit Hincmar, était de tenir chaque année deux assemblées {ptacita),

— La première avait lieu au printemps. On y réglait les affaires générales de tout le royaume ; aucun événement , si ce n'est une nécessité hn-périeuse etiuniverselle, ne faisait changer ce qui y avait été arrêté. Dans cette assemblée se réunissaient tous les grands {majores)^ tant ecclésiastiques que laïques; les plus considérables {seniores), pour prendre et arrêter les décisions;les moins considérables {minores)^ pour recevoir ces décisions, et quelquefois en délibérer aussi et les confirmer, non par un

consentement formel, mais par leur opinion et l'adhésion de leur intelligence.

La seconde assemblée, dans laquelle on recevait les dons généraux du royaume, se tenait seulement avec les plus considérables (seniores) de l'assemblée précédente et les principaux conseillers. On y traitait d'abord des affaires de l'année à venir, s'il en était dont il fût nécessaire de s'occuper d'avance; puis on délibérait sur celles qui pouvaient être survenues dans l'année courante et auxquelles il fallait pourvoir provisoirement et sans retard. — Par exemple : si quelques gouverneurs des frontières (marchisi) avaient conclu des trêves avec les peuples voisins, on examinait ce qu'il y aurait à faire après l'expiration des trêves, et s'il convenait de les renouveler; si, sur quelque point du royaume, la guerre semblait imminente > on examinait s'il valait mieux commencer on attendre les hostilités; si la paix, au contraire, semblait sur quelque point près de se rétablir, on avisait aux moyens par lesquels on pourrait avurer la tranquillité. — Les seigneurs délibéraient ainsi sur ce que pouvaient exiger les affaires de l'avenir; lorsque les mesures convenables avaient été trouvées, elles étaient tenues si secrètes, * qu'avant l'assemblée générale suivante on n'en avait pu avoir de connaissance que si personne ne s'en fût occupé*

Si quelque mesure était nécessaire, soit pour satisfaire les seigneurs absents, soit pour calmer ou pour échauffer l'esprit des peuples, et qu'on n'y eût pas pourvu auparavant, on en délibérait, on l'arrêtait du consentement des assistants; elle était ensuite exécutée de concert avec eux et par leur ordre*

du roi,

On choisissait les conseillers, soit laïques, soit ecclésiastiques, parmi les hommes reconnus capables pour ces fonctions, remplis de la crainte de Dieu, et animés en outre d'une fidélité inébranlable, au point de ne rien mettre au dessus des intérêts du roi et du royaume, si ce n'est la vie éternelle. On voulait que ni amis, ni ennemis, ni parents, ni dons, ni flatтерies, ni reproches ne les pussent détourner de leur devoir; on les cherchait sages et habiles, non de cette habileté sophistique et de cette sa-

gesse mondaine qui est ennemie de Dieu, mais d'une juste et vraie sagesse qui les mit en état non seulement de réprimer, mais encore de confondre pleinement les hommes qui ont placé toute leur conſSanoe dans les ruses de la politique humaine.

Les conseillers ainsi élus avaient pour maxime, comme le roi lui-même, denejamal^confier à leurs domestiques ni à toute autre personne ce qu'ils pou« valent fc'ôtre dit familièrement les uns aux autres, soit sffr les affaires du royaume, soit sur tel ou tel individu en particulier... -

Vapocrisiaire, c'est-à-dire le chapelain ou garde du palais , et le chambellan assistaient toujours aux conseils ; aussi on les choisissait avec le plus grand soin , ou bien, après les avoir choisis , on les instruisait de manière à ce qu'ils fussent dignes d'y assister. — Quant aux autres officiers du palais (mmtsteriaki), s'il en était quelqu'un qui, d'abord ai s'Instruisant, ensuite en donnant des conseils, se montrât capable d'occuper honorablement la place d'un des conseillers royaux, ou propre à devenirtel, il recevait Tordre d'assister aux réunions, en prêtant la plus grande attention aux choses qui s'y traitaient, rectifiant ce qu'il croyait, apprenant ce qu'il ignorait, retenant dans sa mémoire ce qui avait été ordonné et arrêté. On voulait par-là que , s'il survenait au dedans ou au dehors du royaume quelque accident inopiné , si l'on apprenait quelque nouvelle inattendue et à laquelle on n'eût pas pourvu d'avance (il était rare cependant qu'en de telles occasions une profonde délibération f At nécessaire , ou qu'on n'eût pas le temps de convoquer les conseillers habituels de l'empereur) ; on voulait , dis-je, qu'en pareil cas les officiers du palais , avec la grâce de Dieu et par leur longue habitude, soit d'assister aux conseils publics , soit de traiter les affaires domestiques, fussent capables , selon les ctroonsunes, on de conseiller ce qu'il y avait à faire » ou d'indiquer

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

les moyens d'attendre , sans inconvénient , le temps fixé pour la réunion du conseil.

Quant aux officiers inférieurs , appelés palatins, qui ne s'occupaient point des affaires générales du royaume , mais seulement de celles où les personnes spécialement attachées au palais étaient intéressées, le souverain réglait leurs fonctions avec un grand soin , afin que non seulement un grand mal ne pût naître de là, mais que, s'il venait à se manifester quelque désordre , on pût le contenir ou l'extirper aussitôt. Si l'affaire était pressée, et que cependant on pût , sans injustice et sans faire tort à personne, en retarder la décision jusqu'à l'assemblée générale, l'empereur voulait que les officiers dont je parle sussent indiquer les moyens d'attendre, et imiter la sagesse des supérieurs d'une manière agréable à Dieu et utile au royaume.

Quant aux conseillers, ils avaient soin, quand ils étaient convoqués au palais , de ne pas s'occuper des affaires particulières, ni des contestations qui s'étaient élevées au sujet des propriétés ou de l'application des lois, avant d'avoir réglé, avec l'aide de Dieu , tout ce qui intéressait le roi et le royaume en général. — Ge'la fait, si, d'après les ordres du roi, on avait réservé quelque affaire qui n'avait pu être terminée sans le secours des conseillers, soit par le comte du palais, soit par l'officier dans la compétence duquel elle était comprise , les conseillers procédaient à son examen.

Dans l'une ou l'autre des deux assemblées, et, pour qu'elles ne parussent pas convoquées sans motif, on soumettait à l'examen et à la délibération des grands déjà désignés , ainsi que des premiers sénateurs du royaume , et en vertu des ordres du roi , les articles de loi nommés capitula, que le roi lui-même avait rédigés par l'inspiration de Dieu, ou dont la nécessité lui avait été manifestée dans l'intervalle des réunions * . Après avoir reçu ces communications, ils en délibéraient un , deux ou trois jours, ou plus, selon l'importance des affaires. Des messagers du palais, allant et venant, recevaient leurs questions et leur rapportaient les réponses ; et aucun étranger n'approchait du lieu de leur réunion , jusqu'à ce que le résultat de leurs délibérations pût être mis sous les yeux du grand prince qui, alors, avec la sagesse qu'il avait reçue de Dieu , adoptait une résolution à laquelle tous obéissaient K

Pendant que ces affaires se traitaient de la sorte , hors de la présence du prince, le prince lui-même,

* M. Guîzot en coDclot qoe la proposilion dei capitolaiRET, oa pour parler le langage moderne rioilialiTe appartenait de droit à l'empereur.

• L'aaiemblée oe donnait ao aooTerrain qoê dea lamièm et dca oonaeilf, la réiotaitlon déOnitiTe dépendait tonjonn de Tem-

au milieu de la multitude venue à l'assemblée générale, était occupé à recevoir les présents , saluant les hommes les plus considérables, s'entretenant avec ceux qu'il voyait rarement , témoignant aux plus âgés un intérêt affectueux, s'égayant avec les plus jeunes , et faisant ces choses et autres semblables pour les ecclésiastiques comme pour les séculiers. — Cependant, si ceux qui délibéraient sur les matières soumises à leur examen en maniCt^staientle désir, le roi * se rendait auprès d'eux et y restait aussi longtemps qu'ils le voulaient; ils lui rapportaient, avec une entière familiarité, ce qu'ils pensaient de toutes choses, et quelles étaient les discussions amicales qui s'étaient élevées entre eoz.— Si le temps était beau , tout cela se passait en pieô air; sinon, dans plusieurs bâtiments dî&ûncts oii ceux qui avaient à délibérer sur les propositiùons du roi étaient séparés de la multitude des personnel venues à l'assemblée, et où les hommes les moinsconsidérables ne pouvaient entrer. — Les lieux destinés à la réunion des seigneurs étaient divisés en deni parties, de telle sorte que les évêques, les abbés et les clerks élevés en dignité pussent se réunir sau aucun mélange de laïques. ^ De même les comtes et les autres principaux de l'état se séparaient, dès le matin, du reste de la multitude , jusqu'à ce que , le roi présent ou absent, ils fussent tous réunis, et alors les seigneurs ci-dessus désignés , les clerks de leur côté , les laïques du leur, se rendaient dans la salle qui leur était assignée , et où on leur avait fait honorablement préparer des sièges. Lorsque les seigneurs laïques et ecclésiastiques étaient ainsi séparés de la multitude, il demeurait en leur pooy oir de siéger ensemble o u séparément , selon la nature des affaires qu'ils avaient à traiter, ecclésiastiques, séculières ou mixtes. De même, s'ils voulaient faire venir quelqu'un, soit pour demander des aliments, soit pour faire quelque question, et le renvoyer après en avoir reçu ce dont ils avaient be-

soin, ils en étaient les maîtres. Ainsi se passait l'examen des affaires que le roi proposait à leurs délibérations '•

La seconde occupation du roi était de demander à chacun ce qu'il avait à lui rapporter ou à lui apprendre sur la partie du royaume dont il venait.

—

« Hinemar, parlant de Gbarlemagoe, qui était roi dea Fi et empereur d'Occident, dit indifféremment le roi oa l'i renr.

* Mabi y a vn dani oe passage : t Les trois diamlres aépartes du dirgé, de la noblesie et da people le rénoiMaDt, aoit poor ae eonuniquer les règlements que chaque Ordre avaii fait par rapport à ta police oo à ses intérêts particolien, soit pour discuter les affaires mistes, c'est-A-dire , qui tenaient à la lois du spiritoel et du temporel, oa qui , par leur nalonp» élaieat relaUves à deux on à tous les Ordres de l'état, (o6Mrv. smt VHist. de Frana « Ut. II i chap. u , tom. I.)

Epreuvtj .hidituirre^ . Jiilth el Birmird offrenl dr prtijioer leur

CÂoHej- U-iJâauv» d'aprrj' an Jfanu.n-n/ i/ii il' .fm/e .

LIVRE IV, CHAPITRE V

Car il était étroitement recommandé à tons de s'enqnerir, dans l'intervalle des assemblées, de ce l^ui se passait au dedans ou au dehors du royaume , et ils devaient chercher à le savoir des étrangers comme des nationaux , des ennemis comme des amis, quelquefois en employant des envoyés, et sans s'inquiéter beaucoup de la manière dont ^t^ent acquis les renseignements. — Le roi voulait savoir si, dans quelque partie , quelque coin du royaume , le peuple murmurait ou était agité, et quidie était la cause de son agitation, et s'il était survenn quelque désordre dont il f&i nécessaire d'occuper le conseil général, et autres détails semblables. 11 cherchait aussi à connaître si quelqu'une des nations soumises voulait se révolter, si quelqu'une de celles qui s'étaient révoltées semblait disposée à se sou-

mettre, si celles qui étaient encore indépendantes menaçaient le royaume de quelque attaque, etc. Sur toutes ces matières, partout où se manifestait un désordre ou un péril, il demandait principalement quels en étaient les motifs¹ ou l'occasion.¹

Le véritable caractère des assemblées nationales sous Charlemagne est clairement empreint dans le tableau qu'Hincmar en a tracé. Charlemagne y est le centre et l'âme de tout. Il ordonne la réunion des assemblées, il règle leur mode de délibération, il s'enquiert de l'état du pays, il propose les lois, il les sanctionne; en lui résident la volonté et l'impulsion: tout émane de lui pour revenir à lui. Aussi, après avoir examiné cette organisation puissante et forte, destinée uniquement à seconder les vues de celui qui l'a fondée, U. Giizot a-t-il pu s'écrier avec une remarquable sagacité: « Il n'y a point là de grandes libertés nationales, point d'activité vraiment publique, il n'y a qu'un vaste moyen de gouvernement, f

Des capitulaires. — Leur caractère. — Leur classification.

Le nom de Capitulaire ne désigne pas seulement les lois de Charlemagne. Avant lui on appelait capitula (petits chapitres, articles), toutes les lois des rois francs. Les capitulaires des rois de la première et de la seconde race ont été recueillis dans le XVII^e siècle par le savant Baluze. Son recueil, en deux vol. in-4, renferme soixante-cinq capitulaires de Charlemagne, composés de 1,151 articles. Ce serait une grande erreur de croire que tous les actes auxquels Baluze a donné, d'après les anciens auteurs, le nom de Capitulaire, soient des actes législatifs, (t que leur réunion forme un code. Ce sont de simples documents administratifs mêlés avec des lois et des instructions politiques*

En examinant avec attention ce vaste recueil qui n'en est pas moins un excellent ouvrage, on y trouve, sous le nom de Capitulaire :

1 * D'anciennes lois nationales révisées et publiées de nouveau, la loi salique par exemple; . go D's extraits des anciennes lois, salique, lombarde, bavarde; etc.; extraits publiés . évidemment dans une intention particulière, pour un certain lieu, un certain moment, et à l'occasion de quelque besoin spécial ;

30 Des additions, aux anciennes lois, à la loi salique, à la loi des Lombards, à celle des Bavares, etc. ;

40 Des extraits des actes des conciles et de la législation canonique ;

50 Des lois nouvelles, dont les unes ont été rédigées dans les assemblées générales, avec le concours des grands laïques et des grands ecclésiastiques; tandis que les autres paraissent l'ouvrage de l'empereur seul, et ressemblent à ce qu'on nomme de nos jours des ordonnances.

60 Des instructions données par Charlemagne à ses ministres, au moment où ils partent pour les provinces, et qui ont pour objet, tantôt de régler la conduite de ces envoyés, tantôt de les diriger dans leurs recherches, souvent de les employer comme intermédiaire; comme moyen de communication entre le peuple et l'empereur;

70 Des réponses faites par Charlemagne à des questions qui lui étaient adressées par les comtes, les évêques, les missi (commissaires) à l'occasion de difficultés d'administration ;

80 Des questions que Charlemagne se propose de faire, soit aux évêques, soit aux comtes, quand ils viendront à l'assemblée générale. L'empereur les faisait rédiger d'avance, afin de se rendre compte de ce qu'il avait besoin de savoir et de demander ;

90 De simples notes, des Memoranda que Charlemagne semble avoir fait écrire pour lui seul, afin de ne pas oublier telle ou telle mesure qu'il se proposait de prendre ;

100 Des jugements, des arrêts, recueillis sans doute dans l'intention de les faire servir à établir une jurisprudence ;

110 Des actes de pure administration financière ou domestique; des actes relatifs à l'exploitation des domaines royaux ;

120 Enfin, indépendamment de tous ces actes si divers, les capitulaires contiennent des actes purement politiques, des mesures de circonstance, des nominations et des recommandations, des différends terminés.

H. Guizot a eu la patience de décomposer en huit parties les 1151 articles formant les 65 capitulaires de Charlemagne, en classant ces articles sous huit chefs, fidon la nature de leurs dispositions*

Voici ce qu'il a trouvé»

87 articles appartenaien à la légimlaàon morale.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Ces articles qui n'ont ri«n d'imprfratif, ni de prohibiitiif, ne sont point des lois, mais de simples conseils^ des avertissements ou des préceptes purement moraux : tels que ceux-ci : c II faut pratiquer Tboipitalité. > -*•

- L'avarice consiste i d^'irer ce que pos* sèdent les autres, el à ne rien dpnnr à personne de ce qu'on possède; selon Tapôire, elle est la racine de tous les maux. > — c Interdisez-vous avec soin les larcins, les mariages illégitimes et les fltux témoi* gnages, etc. >

c M. Guizot a compris sous le nom de législation morale tout ce qui est relatif au développement intellectuel des hommes. Les dispositions sur les écoles, sur les livres à répandre» sur l'amélioration des offices ecclésiastiques, etc.

S93 articles forment la légMation poiuiquê. Dans ces nombreux articles, il en est de très-curieux, tels que ceux qui ont rapport à la police intérieure du palais, ceux qui tendent à fixer le prix des denrées et à établir ainsi une sorte de maximum. Enfin on en trouve qui semblent indiquer que Charlemagne avait le projet de supprimer la mendicité et d'établir une taxe des pauvres.

i30 articles se rapportent à la législaion pénale. Suivant M. Guizot, la législation de Charlemagne a peu d'originalité et d'intérêt. Charlemagne a travaillé à adoucir l'ancienne législation relative aux esclaves; mais il a aggravé la pénalité toutes les fois que les peines devaient devenir entre ses mains un instrument politique.

il0 articles se rattachent à la légulaaion cmlê. On y voit que Charlemagne s'occupa dans l'intérêt des mœurs à régler les rapports entre les

deux sexes , et à établir et fortifier le respect dû au lien conjugal-

85 articles ont rapport à la législation religieuse',

c'est-à-dire aux relations qui devaient exister entre les fidèles et les prêtres. — Le clergé était particulièrement régi par les lois canoniques délibérées dans les conciles. — Il y avait des dispositions prises par Charlemagne un grand caractère de bon sens et de liberté d'esprit.

« 105 articles constituent la législation canonique. Ce sont les articles relatifs au clergé, qui, après avoir été délibérés par les évêques , ont reçu la sanction de Charlemagne.

73 articles, classés sous le titre de législation administrative ne contiennent que ce qui est relatif à l'administration des biens propres et des métairies de Charlemagne.

Enfin, 12 articles seulement forment ce que M. Guizot appelle la législation de l'aristocratie. L'empereur ne témoigne en faveur du génie de Charlemagne, et prouve que sa prévoyance était rarement en défaut.

Quant à l'histoire. — Agriault « l'histoire »

Le capitulaire de Fribourg, relatif aux innervations et aux maisons de campagne de Charlemagne » doit mériter une mention particulière*

Il est intéressant de voir un si grand empereur que , un si puissant conquérant entrer dans des détails domestiques qui pourront paraître insignifiants à quelques esprits , mais qui donneront à d'autres une idée plus grande de son génie et de sa noblesse

c Nous voulons , dit l'empereur, que les lois que nous avons acquises pour notre usage soient absolument à notre disposition et non à celle d'autrui nos sujets, afin que notre empire ne dépende pas de la personne ne puisse la redonner à la pauvreté. >

Charlemagne ordonne que le vin produit de ses vignes soit transporté, en quantité suffisante, pour sa consommation, dans les palais où il réside

aoa s[^]oar, et qu'on ne puisse disposer de oe qui restera que sur un ordre émané de lui.

Il ne veut pas que ses envoyés s[^]ument dans ses terres àsesfraiSy si ce n'est par ses ordres eu par ceux de la reine.

Il vent qu'on ne reconnaisse dans toat oe qoi a rapport à la gestion, que ses ordres, ceux de b reine et ceux des deux intendants royaux qui sent auprès de lui , dans son palais.

Il annonce que les cultivateurs désobêissnnta seront mandés devant lui ; qu'ils se rendront à aoa palais , en s^{*}abstenant sur la roote de viande et de vin , et que là ils entendront la s[^]itence de punition prononcée par la reine ou par lui.

Il règle l'ordre des parcs contenant le gros et le menu bétail, celui des moulins, ainsi que l'ordre des basse-cours.

Il ordonne de vendre les poulets et les œufs qui ne seront pas consommés dans la maison.

Il entre dans les détails nécessaires pour la conservation et pour l'exploitation des forêts.

Il s'occupe des viviers et des poissons qulls renferment. S'il n'habite pas dans les lieux oit ces Hviers sont situés, il veut que les poissons soient vendus , et que le prix lu! en soit compté.

Il veut qu'il y ait toujours pour les cuisina et pour les boulangeries des bâtiments spacieux, dans lesquels le travail puisse se faire commodément.

11 recommande qu'il y ait dans tontes se» terres des ouvriers de tout genre pour tous les travaux.

Il fait la nomenclature des objets dont le cuhivatenr principal doit rendre compte , c afin , dit-il , que nous ayons une connaissance exacte de ce que nous possédons, r

LIVRE IV, CHAPITRE V

Il veut que ses maisons de campagne soient cûl* tiyées , régies et pourvues de touteschoses, coittmd celle des particuliers.

Enfin il termine ses instructions en désignant les racines qu'on doit cultiver dans les jardins, et les arbres que doivent peupler les vergers. — Cette notation* nomenclature est précieuse pour l'histoire de l'ancienne agriculture française.

Ainsi y parmi les céréales dont Charlemagne recommande la culture, il nomme le panis et le millet, dont la farine cuite et réduite en bouillie était destinée à servir de nourriture pendant le carême.

Les plantes qui doivent être cultivées dans les potagers royaux , se divisent en plusieurs classes : 1^{re} Plantes médicinales : Dictame, guimauve, coloquinte, bardane, matricaire, livèche, cataire, Sabine, orvale, rhue, squille, mauve et serpentaire;

2^e Plantes à graines aromatiques et (Tassaiton" nement à Anis, cost, coriandre, carvi, cumin, sénevé, menthe, gail ou poivre, sauge , sarriette, fenouil , cerfeuil , ail , persil , échalottes , oignons et ciboule ;

3^e Salades: Cresson alénois, cresson de fontaine, endive et laitue ;

4^e Plantes potagères: Poirée, betteraves, carottes, chou, poireaux , panais , radis , choux-raves et cardons ;

5^e Légumes : Haricots, grosses fèves, pois chiches d'Italie , et d'autres pois désignés par le nom de Pisa mauristaca.

Les arbres à fruit que l'empereur exige qu'il y ait dans tous ses vergers, sont : des sorbiers, aveliniers, coignassiers, néfliers , amandiers, figuiers, noyers , châtaigniers , pêcheurs , mûriers, pruniers, poiriers et pommiers. — Charlemagne ne dit pas quelles sont les espèces de prunes et de poires qu'il veut qu'on cultive. Mais il désigne les espèces de pommes par des mots latins, dont il est impossible aujourd'hui de deviner la signification : gormaringa, dulcia, geroldinga, crovedella, spirauca.

Enfin les fleurs que l'empereur veut qu'on plante dans ses jardins sont : des lys, des roses, des pavots , du romarin , de Taurone , du pouillot , de l'héliotrope , et de l'iris ou glayeul.

Charlemagne , réglant l'administration de ses métairies et la culture de ses vergers, nous rappelle Napoléon assignant, après la bataille de Dresde , un rendez-vous à Marie- Louise, et déterminant lui-même le nombre d'officiers du palais, de dames d'honneur, de suivantes et valets qui doivent accompagner l'impératrice à Mayence. — • S'occuper avec un égal succès des grandes et des petites choses est la preuve d'un va^{te} et véritable g^{pie},

Jugements sur Charlemagne. — Conséquences de son administration et de son règne.

Bossuet qui nomme Charlemagne le grand protecteur de Rome et de l'Italie , ou , pour mieux dire , de toute la chrétienté, dit, en parlant de ce grand homme:

« U subjuguait les Saxons, réprimait les Sarrasins , détruisait les hérésies, protégeait les papes , attirait au christianisme les nations infidèles, rétablissait les sciences et la discipline ecclésiastique, 'assemblait de fameux conciles où sa profonde doctrine était admirée, et faisait ressentir, non seulement à la France et à l'Italie, mais à l'Espagne , à l'Angleterre , à la Germanie et partout , les effets de sa piété et de sa justice. >

Gibbon et Voltaire sont les seuls historiens qui ne partagent pas complètement l'admiration que le glorieux fondateur de l'Empire d'Occident a inspirée dans tous les temps.

L'auteur de l'Esprit des Loix était plus juste:

« Charlemagne songea , dit Montesquieu , à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites , et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'état , qu'ils furent contre-balancés , et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse, d'expédition en expé-

dition ; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef: le prince était grand , l'homme l'était davantage. Les rois, ses enfants, furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir, et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables règlements : il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit, dans les lois de ce prince , un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont Atés, les négligences corrigées , les abus réformés ou prévenus. On savait puoic, il savait encore mieux pardonner. \^ste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec faci^té , et les difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de toutes parts; il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers , jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls , et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants , je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était ei^trêmement modéré } soq

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

caractère était doux , ses manières simples ; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il fut peut-être trop sensible au plaisir des femmes; mais un prince qui gouverna toujours par lui-même , et qui passa sa vie dans les travaux , peut mériter plus d'excuses. Il mit une règle admirable dans sa dépense: il fit valoir ses domaines avec sagesse , avec attention » avec économie ; un père de famille pourrait appren* dre dans ses lois à gouverner sa maison. On voit, dans ses capitulaires, la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot : il ordonnait qu'on vendit les œufs des basses-cours de ses domaines , et les herbes inutiles de ses jardins, et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers.

>

M. Guizot, dont on connaît le beau travail sur le siècle et l'administration de Charlemagne, s'exprime ainsi :

c Tous les grands chefs barbares, Ataulphe, Théodoric, Éuric, Chlovis, se montrent préoccupés du désir de succéder aux empereurs romains, de pousser leurs peuples dans les cadres de cette société qui est leur conquête. Aucun d'eux n'y réussit; aucun d'eux ne parvient à ressusciter, même un seul moment, le nom et les formes de l'empire; ils sont surmontés par ce torrent d'invasion, par ce cours général de dissolution qui emporte toutes choses; la barbarie s'étend et se renouvelle sans cesse; mais l'empire romain est encore présent à toutes les imaginations: c'est entre la barbarie et la civilisation romaine qu'est posée la question, dans tous les esprits un peu étendus, un peu élevés.

> Elle se posait encore ainsi quand arriva Charle-. magne; lui aussi, lui surtout rêva l'espoir de la résoudre comme avaient voulu la résoudre tous les grands Barbares venus avant lui, c'est-à-dire en reconstituant l'empire. Ce-que Dioclétien, Constantin, Julien, avaient tenté de soutenir avec les vieux débris des légions romaines, c'est-à-dire la lutte contre l'invasion, Charlemagne l'entreprit avec des Francs, des Goths, des Lombards. Il occupait le même territoire, il se proposa le même dessein. Au dehors, et presque toujours sur les mêmes frontières, il soutint la même lutte; au dedans, il rendit à l'empire son nom, il essaya de ramener l'unité de son administration, il remit sur sa tête la couronne impériale. G)ntaste bizarre ! il habitait en Germanie; à la guerre, dans les assemblées nationales, dans l'intérieur de sa famille, il agissait en Germain; sa nature personnelle, sa langue, ses mœurs, ses formes extérieures, sa façon de vivre étaient germaniques; et non seulement elles étaient germaniques, mais il ne voulait pas les changer, c II » portait toujours, dit l'ingnard, l'habit de ses

» pères, Tbabit des Francs.... Les habits étrangers,

> quelque riches qu'ils fussent, il les méprisait et

> ne souffrait pas qu'on l'en revêtît. Deux fois- » lement, dans les séjours qu'il fit à Rome, d'abord à la prière du pape Adrien, ensuite sur les instan-

> ces de Léon, successeur de ce pontife, il consen- » tit à prendre la longue tunique, la chlamyde et b

> chaussure romaine. » Tout en lui , en un mot, était germain , sauf l'ambition de sa pensée; c'était vers l'Empire romain, vers la civilisation romaine, qu'elle se portait; c'était là ce qu'il voulait établir, avec des barbares pour instruments.

» C'était là , en lui , la part de l'égoïsme et du rêve ; ce fut en cela aussi qu'il échoua. L'empire romain et son unité répugnaient invinciblement à la nouvelle distribution de la population, aux créations nouvelles, au nouvel état moral des hommes; la civilisation romaine ne pouvait plus entrer que comme un élément transformé dans le monde nouveau qui se préparait. Cette pensée , ce vœu de Charlemagne n'étaient point une pensée, un besoin public. Ce qu'il avait fait pour l'accomplir périt avec lui. De cela même, cependant, quelque chose resta; ce nom d'empire d'Occident , qu'il avait relevé, et les droits qu'on croyait attachés au titre d'empereur, rentrèrent , si je puis ainsi parler, au nombre des éléments de l'histoire, et furent encore, pendant plusieurs siècles, un objet d'ambition, un principe d'événements. En sorte que, même dans la portion purement égoïste et éphémère de ses œuvres, on ne peut pas dire que la pensée de Charlemagne ait été absolument stérile, ni que toute durée lui ait manqué....

» Il y a dans l'activité d'un grand homme deux parts; il joue deux rôles : on peut marquer deux époques dans sa carrière. Il comprend mieux que tout autre les besoins de son temps, les besoins réels, actuels, ce qu'il faut à la société contemporaine pour vivre et se développer régulièrement. Il comprend, dis-je, mieux que tout autre; et il sait aussi mieux que tout autre s'emparer de toutes les forces sociales et les diriger vers ce but. De là son pouvoir et sa gloire : c'est là ce qui fait qu'il est, du moins qu'il paraît, compris, accepté, suivi; que tous se prêtent et concourent à l'action qu'il exerce au profit de tous.

> Il ne, s'en tient point là : les besoins réels et généraux de son temps, à peu près satisfaits, la pensée et la volonté du grand homme vont plus loin, il s'élance hors des faits actuels , il se livre à des vues qui lui sont personnelles ; il se complaît à des combinaisons plus ou moins vastes, plus ou moins précieuses, mais qui ne se fondent point, comme ses pre-

miers travaux, sur l'état positif, les instincts communs , les vœux détermines de la so-

LIVRE IV, CHAPITRE VI

dété, en combinaisons lointaines et arbitraires; il veut 9 en un mot, étendre indéfiniment son action» posséder l'ayenir comme il a possédé le présent.

Ici commencent Téhoisme et le rêve : pendant quelque temps, et sur la foi de ce qu'il a déjà fait, on suit le grand homme dans cette nouvelle carrière; on croit en lui, oo lui obéit» on se prête» pour ainsi dire » à ses fantaisies » que ses flatteurs et ses dupes admirent même et vantent comme ses plus sublimes cooceptions. Cependant le public » qui ne saurait demeurer longtemps hors du vrai, s'aperçoit bientôt qu'on l'entraîne où il n'a nulle envie d'aller» qu'on l'abuse et qu'on abuse de lui. Tout à l'heure le grand homme avait mis sa haute intelligence » sa puissante volonté au service de la pensée générale» du vœu commun » maintenant il veut employer la force publique au service de sa propre pensée» de son propre désir» lui seul sait et veut ce qu'il fait. On s'en inquiète d'abord » bientôt on s'en lasse; on le suit quelque temps mollement» à contrecœur; puis on se récrie» on se plaint; puis enfin on se sépare; et le grand homme reste seul; et il tombe; et tout ce qu'il avait voulu et pensé seul» toute la partie purement personnelle et arbitraire de

ses œuvres tombe avec lui

- Ce qui est tombé avec Charlemagne» ce qui tenait à lui seul et ne pouvait lui survivre » c'est son gouvernement central. Après s'être prolongées quelque temps sous Loub-le-Débonnaire et Gharlesle-Chauve» mais de plus en plus sans force et sans effet» les assemblées générales» les mm domimei, toute l'administration centrale et souveraine ont disparu ; mais il n'en a pas été ainsi xiu gouvernement local» de ces ducs» comtes» vicaires» centeniers; bénéficiers » vassaux qui» sous Charlemagne» en

exerçaient les pouvoirs. Avant lui» le désordre n'était pas moindre dans chaque localité que dans l'état en général : les propriétés » les magistratures changeaient sans cesse de main; aucune régularité » aucune permanence dans les situations et les influences locales. Pendant les quarante-six années de son gouvernement, elles eurent le temps de s'affermir sur le même sol , dans les mêmes familles; elles devinrent stables, première condition du progrès qui devait les rendre indépendantes, héréditaires, c'est-à-dire en faire les éléments du régime féodal. Rien » à coup sûr» ne ressemble moins à la féodalité que l'unité souveraine à laquelle aspirait Charlemagne ; et pourtant c'est lui qui en a été le véritable fondateur: c'est lui qui» en arrêtant le mouvement extérieur de l'invasion » en réprimant jusqu'à un certain point le désordre intérieur» a donné aux situations» aux fortunes» aux influences locales» le temps de prendre vraiment possession du territoire et de ses habitants. Après lui» son gouvernement général a illustré 4e France. — t. iu

péri comme ses conquêtes» la souveraineté unique comme l'empire; mais, de même que l'empire s'est dissous en états particuliers qui ont vécu d'une vie forte et durable ; de même la souveraineté centrale de Charlemagne s'est dissoute en une multitude de souverainetés locales qui avaient puisé dans sa force et acquis , pour ainsi dire , sous son ombre , les conditions de la réalité et de la durée. En sorte que sous ce second point de vue, et en pénétrant au-delà des apparences , il a beaucoup fait et beaucoup fondé. »

CHAPITRE VI

CHÂBLIMACIIB BT MÊS CORTBÉPOBAIHd.

Portrait de Charlemagne par Bsinhard. — Son costume. — Sa tem^e pérance.— Le maotéa de Charlemagne.^ Piété de Charlemagne.. ^ Pradenoe de Charlemagne. — Éloquence de Charlemagne. — Son amour pour la sagesse.— Ecole du Palais.— Noms donnés aux mois et aux saisons. — Les marchands de science. — Charlemagne dans les écoles.^ Protection accordée

dée aux écoliers studieux.— Enfants de Charlemagne. — Conduite de ses filles. — Savants contemporains de Charlemagne. — Bgfhaid. — Son mariage avec Emma. — Alcoin. — Son influence et ses ouvrages.— Lekirade.— Théodolf. — Détails sur les mœurs, le commerce et l'industrie. — Caractère des Gallo-Franks sous Charlemagne.— Introduction du chant grégorien.— Ordre établi dans la chapelle impériale.— Charlemagne et son dergé. — Dtner d'un évêque.— Description d'une abbaye.— Situation du clergé relativement à la société et à la civi* Usatton.

Portrait de CliâriemBgne par Éginhard. — Son ooftimie.^ Sa tenipénaioe.

Après avoir fait connaître quel est sur Charlemagne le jugement des écrivains qui représentent la postérité, nous allons montrer ce grand empereur et les hommes illustres qui Tout entouré, tels que les dépeignent les auteurs contemporains. Éginhard, secrétaire de Charlemagne, le moine de Saint-Gall, qui, d'après quelques savants, se nommait Notker-le-Bègue, l'écrivain anonyme connu sous le nom de l'Astronome, et enfin le chœurévêque de Trêves, Thégan, sont ceux que nous mettrons le plus fréquemment à contribution.

Éginhard a écrit les Annales de son temps et la Vie de Charlemagne. Il professe une vive admiration et une profonde reconnaissance pour le maître qui daigna le nourrir, pour le roi Charles, le plus excellent et le plus justement fameux des princes ; mais la naïveté de ses récits et la simplicité de sa diction donnent à ses écrits un caractère de vérité qui doit faire admettre son témoignage sans hésitation.

Voici le portrait qu'Éginhard trace de Charlemagne :

c Charles était gros, robuste et d'une taille élevée, mais bien proportionnée, et qui n'excédait pas

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE.

en hauteur sept fois la longueur de son pied. Il avait le sommet de la tête rond, les yeux grands et vifs, le nez un peu long, les cheveux beaux,

la physionomie ouverte et gaie; qu'il fût assrs ou debout, toute sa personne commandait le respect et respirait la dignité ; bien qu'il eût le cou gros et le ventre proéminent, la juste proportion du reste de ses membres cachait ces défauts; il marchait d'un pas ferme; tous les mouvements de son corps présentaient quelque chose de mâle; sa voix, quoique perçante , paraissait trop grêle pour son corps.

» Il jouit d'une santé constamment bonne jusqu'aux quatre dernières années qui précédèrent sa mort ; il fut alors fréquemment tourmenté de la fièvre y et finit même par boiter d'un pied. Dans ce temps de souffrance il se conduisait plutôt d'après ses idées que par le conseil des médecins , qui lui étaient devenus presque odieux pour lut avoir in* terdit les viandes rôties dont il se nourrissait d'ordinaire , et prescrit les aliments bouillis.

» Il s'adonnait assidûment aux exercices du cheval et de la chasse ; c'était chez lui une passion de famille, car & peine trouverait-on dans toute la terre une nation qui pût y égaler les Francs. II aimait beaucoup encore les bains d'eaux naturellement chaudes, et s'exerçait fréquemment à nager, en quoi il était si habile que nul ne Ty surpassait. Par suite de ce goût il bâtit à Aix-la-Gliapelle un palais qu'il habiu constamment les dernières années de sa vie et jusqu'à sa mort; ce n'était pas au reste seulement ses fils , mais souvent aussi les grands de sa cour, ses amis et ses soldats chargés de sa garde personnelle, qu'il invitait à partager avec lui le divertissement du bain; aussi vit-on quelquefois jusqu'à cent personnes et plus le prendre tous ensemble.

1 Le costume ordinaire du roi était celui denses pères, l'habit des Francs; il avait sur la peau une chemise et des hauls-de^^hausses de toile de lin ; pardessus étaient une tunique serrée avec une ceinture de soie et des chaussettes; des bandelettes entouraient ses jambes , des sandales renfermaient ses pieds, et l'hiver un justaucorps de peau de loutre lui garantissait la poitrine et les épaules contre le froid. Toujours il était couvert de la saye des Wénèdes et portait une épée dont la poignéeet le baudrier étaient d'or ou d'argent; quelquefois il en portait one enrichie de pierres, mais ce n'était jamais que les jours de très grande fête , ou quand il donnait audience aux ambassadeurs des autres nations.

> Dans les grandes solennités, il se montrait avec un justaucorps brodé d'or, des sandales ornées de pierres précieuses , une saye retenue par une agrafe d'or, et un diadème tout brillant d'or et de pierreries ; mais le reste du temps ses vêtements différaient peu de ceux des gens du commun.

> Sobre dans le boire et le manger, il Pétait plus encore dans le bpire; haïssant l'ivrognerie dans quelque homme que ce fût , il Tavatt surtout en horreur pour lui et les siens. Quant à la nourriture, il ne pouvait s'en abstenir autant, et se plaignait souvent que le jeûne l'incommodait.

» Charles donnait très rarement de grands repas; s'il le faisait, ce n'était qu'aux principales fêtes; mais alors il réunissait un grand nombre de personnes. A son repas de tous les jours , on ne serrait jamais que quatre plats outre le rôti que les cbisseurs apportaient sur la broche , et dont il matngeût plus volontiers que de tout autre mets. Pendant ce repas , il se faisait réciter ou lire , et de préférence, les histoires et les chroniques des temps passés. Les ouvrages de saint Augustin, et particulièrement celui qui a pour titre De la Cité de Dieu , lui plaisaient aussi beaucoup. H était tellement réservé dans Vosage du vin et de toute espèce de boisson , qu'il ne buvait guère que trois fois dans tout son repas.

» En été , après le repas du milieu du jour, il prenait quelques fruits , buvait un coup , quittait ses vêtements et sa chaussure , comme il le faisait le soir pour se coucher, et reposait deux ou trois heures. Le sommeil de la nuit , il l'interrompait quatre ou cinq fois , non seulement en se réveillant» mais en se levant tout à fait.

> Quand il se chaussait et s'habillait , non seulement il recevait ses amis, mais, si le comte da parais lui soumettait quelque procès sur lequel on ne pouvait prononcer sans son ordre, il faisait entrer aussitôt les parties, prenait connaissance de l'affaire , et rendait sa sentence comme s'il eût siégé sur un tribunal ; et ce n'était pas les procès seulement , mais tout ce qu'il avait à faire dans le jour, et les ordres à donner à ses ministres, que ce prince expédiait ainsi dans ce moment.

Voici , à l'occasion de la tempérance de Cliarlemagne, une anecdote assez plaisante qui prouve la mansuétude de caractère et là finesse d'esprit

de l'empereur :

c Le très pieux et très tempérant Charles avait en carême l'habitude, une fois la messe et les vêpres célébrées , de manger à la huitième heure du joar ; il ne violait pas cependant la règle du jeûne, ne prenant rien depuis cette heure jusqu'à la même heure du lendemain , conformément au précepte de notre Seigneur. — Un certain évêque , plus sévère que ne le recommande l'homme sage, et encore plus sot , eut la légèreté d'en reprendre ce prince. Le très saye empereur, dissimulant son indignation[^] reçut la réprimande avec humilité, puis lui dit : t Tous avez > bien parlé, brave évêque ; mais moi je vous pres- » cris de ne goûter de rien qu'après que les derniers » officiers de mon palais auront mangé. > — Quand

LIVRE IV, CHAPITRE VI

Charles était à table , les ducs et les chefs ou rois des diverses natioDs la savaient. Son repas fini , ceux-ci prenaient le leur, servis par les comtes , les préfets et les grands revêtus de différentes dignités. Lorsque ces derniers sortaient de table , les officiers nîlitaires et eivils da palais s'y mettaient ; les chefe de toute eqpèce de senrioe les y remplaçaient; à eenx-GÎ succédaient les sernteors ; de celte manière les gens du rang le plus inférieur ne mangeaient pas avant le milieu de la nuit. -- Le carême était près de finir, et Tévêque dont on vient de parler avait subi pendant tout ce temps la punition imposée par Charles. « Êvêque, lui dit alors ce clément em* » pereur, vous reconnaissez maintenant , j'espore,

> que si, pendant le carême, je mange avant la » nuit , ce n est pas par intempérance , mais par sa- • gesse, i

Is msQleau de Gharlonagiie.

Le bon sens et la spirituelle simplicité de Tempei[^]eor se montrent dans Tanecdote suivante :

i Un certain jour de Cète, après la célébration de la messe » il dit aux siens : c Ne nous laissons pas ea- » gonrdirdans.un repos qui nous mènerait à la pa- » resse; allons chasser jusqu'à ce que nous ayons » pris quelque animal, et partons tons, vêtus comme » nous sommes, i La journée était froide et pluvieuse» Charles portait un habit de peau de brebis, qui n*av>t pas plus de valeur que le rochet d^t la sagesse divine approuva que saint Martin se couvrit la poitrine, pour offrir, les bras nus, le saint sacrifice. Les autres grands, arrivant de Pavie, ok les Vénitiens avaient apporté tout récemment , des contrées au-delà de la mer, toutes les richesses de rOrient , étaiept vêtus comme dans les jours fériés , d'habits surchargés de peaux d'oiseaux de Phénicie, entourées de soie, de plumes naissantes du cou , du dos et de la queue des paons , enrichies de pourpre de T y r et de franges d'écorce de cèdre. Sur quelques-uns brillaient des étoffes piquées; sur quelques, autres, des fourrures de loir. C'est dans cet équipage qu'ils parcoururent les bois; aussi revinrent-ils déchirés par les branches d'arbres, les épines et les ronces, percés par Fa pluie, et tachés par le sang des bêtes fauves ou les ordures de leurs peaux, c Qu'aucun de nous , dit alors le malin Cbar-

> les, ne change d'habits jusqu'à l'heure où on ira i se coucher ; nos vêtements ^e sécheremt mieux sur

> nous. • — A cet ordre, chaeun , plus occupé de son corps que de sa parure, se mit à chercher partout du feu pour se réchauffer. A peine de retour, et après être demeurés à la suite du roi , jusqu'à la nuit noire, ils furent renvoyés à leurs demeures. Quand ils se mirent à ôter ces minces fourrures et

ces fines étoffes qui s'étaient plissées et retirées au feu , elles se rompirent et firent entendre un bruit pareil à celui de baguettes sèches qui se brisent. Ces pauvres gens gémissaient, soupiraient, et se plaignaient d'avoir perdu tant d'argent dans une seule journée. — Il leur avait auparavant été enjoint par l'empereur , de se présenter le lendemain avec les mêmes vêtements. Ils obéirent ; mais tous , alors, loin de briller dans de beaux habits neufs , faisaient horreur avec leurs chiffons infects et sans

couleur. Charies, plein de finesse, dit au serviteur de la chambre : c Frotte un peu notre habit dans tes

> mams, et rapporte-nous-le. > Prenant ensuite dans ses mains, et montrant à tous les assistants ce vêtement qu'on lui avait rendu bien entier et bien propre , il s'écria : c o les plus fous des hommes ! » quel est maintenant le plus précieux et le plus » utile de nos habits? Est-ce le mien que je n'ai

> acheté qu'un sol ; ou les vôtres, qui vous ont coûté

> non seulement des livres pesant d'argent , mais

> plusieurs talents? >

Le moine de Saint-Gall donne des détails intéressants sur le costume de Charlemagne et sur les vêtements des Francs de son temps , à l'occasion d'un manteau long et pendant , que l'empereur, dit-il , portait la nuit, c Les ornements des anciens Francs , quand ils se paraient , étaient des brodequins dorés par dehors , arrangés avec des courroies longues de trois coudées,^ et des bandelettes de plusieurs nK>reeaux recouvrait les jambes; perdes* sous, on portait des chaussettes ou baut-de-cbausses de lin d'une même couleur, mais d'un* travail pré^ cieux et varié; par-dessus ces chaussettes et les bandelettes, de très longues courroies étaient serrées en dedans et en forme de croix , tant par devant que par derrière; enfin venait une chemise d'une toile très foe ; de plus, un baudrier soutenait une épée; et celle-ci bien enveloppée (premièrem^t, par un fourreau , secondement , par une courroie quelconque, troisièmement, par une toile très blanche et rendue plus forte avec de la cire très brillante) était encore endurcie vers l'ennemi par de petites crmx saillantes , afin de donner plus sûre* ment h mort aux Gentils. Le vêtement que les Francs mettaient en dernier, par-dessus tous les autres, était un nl^anteau bhnc on bleu de saphir, à quatre cmns, double, et tellement taillé, que, quand on le mettait sur ses épaules, il tombait par devant et par derrière jusqu'aux pieds , tandis que des côtés il venait à peine aux genoux. Dans la main drcMte, chaque Franc portait un bâton de pommier, remarquable par des nœuds

symétriques, droit, terrible, avec une pomme d'or on d'argent, enrichie de beHes ciselures.

tPonr moi, naturellement paresseux, et plus

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

lent qu'une tortue, comme je ne venais jamais en France, ce fut dans le monastère de Saint-Gall , que je vis le chef des Francs revêtu de cet habit éclatant. Deux rameaux de fleurs d'or portaient de ses cuisses; le premier égalait en hauteur celle du héros , le second , croissant peu' à peu , décorait glorieusement le sommet du tronc, et s'élevant audessus, le couvrait tout entier.

> Lorsque cédant au penchant de l'esprit humain, quand les Francs qui vivaient au milieu des Gaulois, virent ceux-ci revêtus de soies brillantes et de diverses couleurs, épris de l'amour de la nouveauté, ils quittèrent leur vêtement habituel, et commencèrent à prendre celui de ces peuples ; le sévère empereur, qui trouvait l'habit gaulois plus commode pour la guerre , ne s'opposa point à ce changement. Cependant, dès qu'il vit les Frisons, abusant de cette facilité, vendre ces petits manteaux écourtés aussi cher qu'autrefois on vendait les grands, il ordonna de ne leur acheter , au prix ordinaire , que de très longs et larges manteaux : c A quoi peuvent

> servir, disait-il, ces petits manteaux? au lit, je 1 ne puis m'en couvrir ; à cheval , ils ne me défen^ » dent ni de la pluie, ni du vent ; et quand je satis-

> fais aux besoins de la nature , j'ai les jambes ge-

> léés. »

Prodenoe de CSurlemagne.

Piété de Gharlemagae.

» Élevé dès sa plus tendre enfance dans la religion chrétienne, ce monarque Thonora toujours avec une exemplaire et sainte piété. — Poussé par la dévotion , il bâtit à Aix-la-Chapelle une basilique d'une grande

beauté, l'enrichit d'or et d'argent, et de inagnifique8candelabres, romade-
portese et de grilles de bronze massif, et fit venir, pour sa construction, de
Ravine et de Rome, les colonnes et les marbres qu'il ne pouvait tirer d'au-
cun autre endroit .—Il se rendait exactement à cette basilique, pour les
prières publiques, le matin et le soir, et y allait même aux offices de la nuit
et à l'heure du saint sacrifice, tant que sa santé* le lui permettait ; il
veillait à ce que les ^cérémonies s'y fissent avec une grande décence , il re-
commandait sans cesse aux gardiens de ne pas souffrir qu'on y apportât
ou qu'on y laissât rien de malpropre ou d'indigne de la sainteté du lieu.
Les vases sacrés d'or et d'argent et les ornements sacerdotaux dont il fit
don à cette église étaient en si grande abondance, que, lorsqu'on célébrait
les saints mystères , les portiers , qui sont les clercs du dernier rang ,
n'avaient pas besoin de se servir de leurs propres habits. Ce prince mit le
plus grand 8om à réformer la manière de réciter et de chanter les
psaumes; lui-même était fort habile à Tun et à l'autre , quoiqu'il ne récitât
jamais en public et ne diantât qu*à voix basse et avec le gros des fidèles. >

c Le prudent Charles ne confia jamais plns d'un seul comté à aucun de
ses comtes , si ce n'est à ceui qui étaient préposés à la garde des frontières
des peuples barbares. Jamais non plus il ne donna à aucun évêque , sinon
par des considérations très déterminantes, des abbayes ou des églises dé-
pendantes du domaine royal. Quand ses conseillers ou ses familiers lui
demandaient pourquoi il en agissait aiDsi : c C'est , répondait-il , qu'avec
ce domaine ou cette » métairie attachée , soit à une petite abbaye, soit à »
une église, je m'acquiens un vassal fidè/e, aussi bon » ou même meilleur
que tel comte outelèrèque. i

c Certains motifs le décidaient cependant à combler quelques per-
sonnes; c'est ainsi qu'il en usa pour Udalric , frère de l'illustre Hildegarde,
mère de tant de rois et d'empereurs. Après la mort de cette princesse,
Udalric sévit privé de toutes ses dignités en punition de quelque faute ;
mais un certain bouffon ayant murmuré aux oreilles du miséricordieux
Charles: c Udalric, en perdant sa sœur, a aussi

> perdu tous les honneurs dont il jouissait en Orient

> et en Occident. > L'empereur se mit à pleurer i ces pardes , et rétablit son beau-f rère dans ses anciennes grandeurs.

Eloqaenoe de Gbariemaaoe. — Son •rnour poor la aeieoce. — Ecole du PalaU. — Noms donnés aux moii et aax yenti. ,

»Douéd'uneéloquaiceabondanteet forte, Charles s'exprimait avec une grande netteté sur toaie espèce de sujet. Ne se bornant pas à sa langue paiemMcy il donna beaucoup de soins à l'étude des langues étrangères, et apprit si bien le latin qu'il s'en servait comme de sa propre langue ; quant au grec, il le comprenait mieux qu'il ne le parlait. La fécondité de sa conversation était telle au surplus qu'il paraissait aimer trop à causer.— Passionné pour les arts libéraux, il respectait les hommes qui s'y distinguaient et les comblait d'honneurs. Le diacre Pierre, vieillard natif de Pise, lui apprit la {grammaire; dans les autres sciences, il eut pour maître Albin, surnommé Alcuin, diacre breton. Saxon d'origine, l'homme le plus savant de son temps*. Ce

* L'enseignement d'Alcoïn peut donner ooe idée de ce qu'étaient et le géoie de oet homme illiutre, et la nature des adcnea dn temps de Cbaricmagne \ et les méthodes adoptées pour iei propager. Ce ne fat point, dit M. Guiaot , dans. an monaitère ni dans aocan établissement public • qn'eut liée d'abord son enseignement: de 782 à 796 , durée de son séjour à la ooor de Gharlemagoe , Alcuin ftit à la tête d'nne école Intérieure « dite VÈcolt au Palais , qui suivait Charles parfont o^ il se transportait , et à laquelle assistaient cens qui se transportaieot partout avec loi. Là , outre beaucoup d'autres , Alcain eat pour an-

H.il.uU.' ,U h-,U

LIVRE IV, CHAPITRE VI

fot sous sa direction qi|e Charles consacra beaucoup i cours ayec une attention scmpnlaise et une éton-

de temps et de travail à l'étude de la rhétorique, de la dialectique, et surtout d'astronomie, apprenant à calculer la marche des astres et suivant leur

deux les trois Dis du roi, une de ses sœurs, une de ses nièces, des évêques, des archevêques, des religieuses, plusieurs conseillers habituels du monarque, et enfin, Charlemagne lui-même, qui prenait à ces leçons le plus vif intérêt. Il est difficile de dire quel était l'objet des leçons; il est probable qu'à de tels auditeurs, Alcuin parlait un peu au hasard et de toutes choses, qu'il avait dans l'École du Palais plus de conférences que d'enseignement proprement dit, et que le mouvement d'esprit, la curiosité sans cesse excitée et satisfaite en était le principal mérite. À de telles époques, aux jours de sa renaissance, dans la joie de ses premières conquêtes, l'esprit n'est ni régulier, ni difficile; il s'inquiète peu de la beauté et de l'utilité réelle de son travail; ce qui lui en plaît surtout, c'est le jeu de la pensée; il jouit de lui-même plutôt qu'il n'étudie; sa propre activité lui importe plus que les résultats; qu'on l'occupe, qu'on l'intéresse, c'est tout ce qu'il demande; il est charmé pourvu qu'il découvre ou produise quelque chose de nouveau, d'inattendu. — Il nous reste de cet enseignement de l'École du Palais un singulier échantillon: c'est une conversation, intitulée *Dixit Alcuio*, entre Alcuin et Pépin, second fils de Charlemagne, qui avait probablement alors quinze ou seize ans. Nous en «lisons textuellement sous les yeux du lecteur une grande partie: le lecteur jugera si c'est là de la science, et ce qu'on appelle aujourd'hui des leçons. Les interlocuteurs sont Pépin et Alcuin,

Pépin. Qu'est-ce que l'écriture? — Alcuin. La gardienne de l'héraldique. — P. Qu'est-ce que la parole? — A. L'interprète de la rime. — P. Qu'est-ce qui donne naissance à la parole? — A. La langue, — P. Qu'est-ce que la langue? — A. Le fouet de l'air. — P. Qu'est-ce que l'air? — A. Le conservateur de la vie. — P. Qu'est-ce que la vie? — A. Une jouissance pour les heureux, une douleur pour les misérables, l'attente de la mort. — P. Qu'est-ce que la mort? — A. Un événement inévitable, un voyage incertain, nu sujet de pleurs pour les vivants, la confirmation des ^{anciens} testaments, le larcin des hommes. — P. Qu'est-ce que l'homme? — A. L'esclave de la mort, un voya-

geur passager . hôte «laos sa demeure.... — P. Gomment l*bomme est-H placé ? — A. Comme nue lanterne exposée au vent. — P. Oà est-il placé?

— A. Entre six parois. — P. Lesquelles? — A. Le dessus, le desaos, le devant, lederrière, la droite, la gauche...— P. Qu'estce que le sommeil 7— A. Limage de la mort.— P. Qu'est-ce que la liberté de l'homme P — A. L'Innocence. — P. Qu'est-ce que la tête ? — A. Le faite du corps. •— P. Qu'est-ce que le corps ?

— A. La demeure de l'âme.

Viennent ensuite vingt- six questions sans intérêt , relatives aux diverses parties du corps humain. P^n reprend :

Pépin* Qu'est-ce qne le del? — Alcuin. Une sphère mobile, une Toûte immense* — P. Qu'est ce que la lumière? — A. Le Uamlieau de tontes choses. — P. Qu'esta qne le jour ?— A. Une proTOcation an travail. — P. Qu'est-ce que le soleil P — A La splendeur de l'univers , la beauté du firmament, la grâce de la nature » la gloire du jour , le distributeur des heures.

SaiT«nt cinq q^eslUm\$ également supprimées sur les astres et lea éléounta.

Péptn. Qn'est^e que la terre ? — Alaàn. La mère de tout ce qui croît, la nourrice de tout ce qui existe, le grenier de la vie, le gouffre qui dévore tout.-» P. Qu'est-ce que la mer? — A. Le cbemio des audacieux , la fironlière de la terre, l'hôtellerie des fleuTee , la sooroe des pluies.... — P. Qu'est-ce qnel'hlver ? — A. L'exil de l'été. — P. Qu'est-ce que le printemps? — A. Le peintre de la terre. -^ P. Qu'est-ce que l'été ? — A* La puls-

nante sagacité : il essaya même d'écrire , et avait babitueUement sous le chevet de son lit des tablettes et des exemples pour s'exercer à former des lettres

sance qui vêt la terre et mûrit les fruits. — P. Qu'est-ce que l'automne? — A. Le grenier de l'année. — P. Qu^esHte que l'année ? — A. Le quadrige

du monde.

Nous omettons cinq questions astronomiques. Pépin. Maître, je crains d'aller sur mer. — Alcuin. Qu'est-ce qui te conduit sur mer? — P. La curiosité. — A. Si tu as peur, je te suivrais partout où tu iras. — P. Si je savais ce que c'est qu'un vaisseau, Je t'en préparerais un , afin que tu vinsMS avec moi. — A. Un vaisseau est une maison errante, une auberge partout, un voyageur qui ne laisse pas de traces... —

Pépin. Qu'est-ce que l'herbe? — Alcuin. Le vêtement de la terre. — P. Qu'est-ce que les légumes? — A. Les amis des médecins, la gloire des eu-sioiers. — P. Qu'est-ce qui rend douces les choses amères P — A. La faim. — P. De quoi les hommes ne se lassent-ils point? — A. Du gain. — P. Quel est le sommeil de ceux qui sont éveillés? — A. L'espérance. — P. Qu'est-ce que l'espérance P — A. Le rafraîchissement du travail , un événement dontenx. — P. Qu'est-ce que l'amitié? — A. La similitude des âmes. — P. Qu'est-ce que la foi ? — A. La certitude des choses ignorées et merveil-lenses. — P. Qu'est-ce qui est merveilleux ? — A. J'ai vu dernièrement un homme dOibout, un mort marchant et qui n'a jamais été. — P. Gomment cela a-t-41 pu être? explique-le-moi. — A. C'était une image dans l'eau. — P. Pourquoi n'ai-je pas compris cela moi-même, ayant tu tant de fois une chose semblable? — A. Comme tu es un jeune homme de bon caractère et doué d'esprit naturel, je te proposerai plusieurs autres choses extraordinaires; essaie, si tu peux, de les découvrir toi-même.— P. Je le ferai ; mais, si je me trompe, redresse-moi. — A. Je le ferai comme tu le désSres. Quelqu'un qui m'est inoonnn a conversé avec moi sans langue et sans voix; il n'était pas auparavant , et ne sera jpbint après , et je ne l'ai entendu , ni connu. — P. Un rêve peo^êt^e t'agitait, maître? — A. Prédiement , mon fils. Ecoute enoere ceci : J'ai vu les morts engendrer le vivant, et les morts ont été consumés par le souffle du rivant. — P. Le feu est né dn frottement des branches , et fl a oonsomé les branches. — A. B est vrai. La conversation se termine en ces termes : Alcuin. Qu'est-ce qui e^t et n'est pas en même temps? — P^pin. Le néant. — A. Gomment peut-il être et ne pas être P— P. n est de nom , et n'est pas de fait. — A. Qu'est-ce qu'un

messenger muet? — P. Celui que je tiens à la main. — P. Que tiens-tu à la main ? — P. Ma lettre. — A. Lis donc heureusement , mon fils.

» Comme enseignement , dit le savant professeur d'Idstoire moderne, de telles couTersations sont étrangement puériles; comme symptôme et principe de moovement intellectuel ^ elles méritent toute attention ; elles attestent cette curiosité avide avec laquelle l'esprit, jeune et ignorant, te porte sur toutes cho'cs, et ce plaisir si vif qu'il prend à toute combinaison inattendue , à toute idée un pe*i ingénieuse ; disposition qui se manifeste dans la vie des Indiridus comme dans celle des peuples, et qui enfante tantôt les rêves les plus bizarres, tantôt les plus vaines subtilités.

•Gettecoriosltédominattsans nul doute dans le palais de Charleroagne : elle amena la formation de cette espèce d'académie , dana laquelle tous les boomies d'esprit du temps portaient des surnoms paisés dans la littérature sscrée ou profiEine.— Cbarlemagne , David. — Alcuin , Flaccus. — Angilbert , Uomère. — Friedgies, TiaJIhanél. — Amalafa^ , Symphosius. — Gisia , Lucie. — Gundrade, Eulalie , etc. , et la singulière conversation qu'on rient do vous lire n'est probablment qu'un éch^nUlkm

FRANCE HISTOaiQUE ET MONUMENTALE.

■PIRVinvMp

quand il aa traii wH qoalqiMi iastaAta libraa; mate il réussit pan dans eeile élude oosuneacéQ trop lard 61 à un âge peu oonteuaUe.

« Les Francs seul régis, danâ une feule de Ueui, par deux lois très-différentes. Gliarles s'était aperçu de oe qui manquait. Après donc que le titre d'em* pereur lui ent été donné , il s'oeoupa d'ajouter k ces lois , de les faire accorder dans les points oh elles différaient, de corriger leni:s vices et leurs ^ funestes extensions. |1 ne fit cependant^ à cet égard, qu'augmenter ces lois d'un petit nombre de capi* tolaires qui demeurèrent imparfaits. Mais toutes les nations soumises à son pouvoir n'avalent point eu jusqu'alors de lois écrites : il ordonna d'écrire leurs ooutumes, et de les consigner sur des registres; il en fit de même pour les poèmes barbares et

très* anciens qui chantaient les actions et les guerres des anciens rois , et de cette manière il les conserva i la poateriié.

> Une grammaire de la tangu nationde fot aussi commencée par ses soins. — Les mois avaient eu jusqu'à li^i, chez les Francs, des noms moitié latins et moitié barbares , Charles leur en donna de nationaux. Précédemment encore à peine pouvait-on désigner quatre vents par des mois différents; il en distingua douze qui avaient chacun son nom propre.

Voiei les nome domiés aux mois par Gharlemagne (avec la traduction du savant Adebog) :

Janvier. — Wintermanoht. — Mois d'hiver.

Février. ^ Hormunc. — Mois de boue*

Mars. — Lenzinmanohi. — Mots de printenq».

Avril. — Ostermanoht. — Mois de Pâques.

Mai. — Winnemanoht« — * Mois d'amour.

Jnin. — Prahmanoht. — Mois des prés«

Jttfflet. — Hewimanoht. — Mois des foins.

Août. — Aranmanobl. — Mois des moissons.

Septembre. — Wintumanoht. — Mois des vents.

Ktobre.— Windummemanoht. — Mois des ven^ danges.

Novembre. — Herbistmanoht. — Mois d'automne.

Décembre. — Helmanoht. — Moïs^le

« Quant aux vents , if nomma celui d'est osirohimnt, l'eurus oëisundroni, lo vent de sud- est sundoiironi, celui du midi sundroiû^ Tauster africain 9undW€stroni j Tafricain wesisundroni, le zé-

de oe qai se panait fort souvent , à lear grande joie, enfre beani esprits aemi-terlMrs , somi-lettNs.

Si l'influence d'Alcuin s'était bornée à leur prouver ce genre de plaisir, elle aurait été de peu de valeur : mais il avait surtout l'air à Charlemagne, et, l'activité intellectuelle de l'époque était plus sérieuse et plus féconde \ ^

< Gispot, Uléiakô de la Civilisation en France, etc., tom. II,

phire wMroni, le vent de nord-ouest weëtordrom, ^a hiae nmrw^strmù, le vent de nord uordroit^ l'aquikm Mfirfosironi^ et le vulgume oitnwérMu

Les marchands de science. ^ Charlemagne dans les écoles. - Protection accordée aux écoliers studieux.

La protection accordée par Charlemagne aux sciences et aux lettres, le fait qu'il faisait des savants, le désir qu'il témoignait de voir s'étendre autour de lui les connaissances et l'instruction, ses visites fréquentes dans les écoles, l'émulation qu'il cherchait à établir parmi les écoliers, les faveurs qu'il accordait aux jeunes clercs qui, par leur travail et leur aptitude, avaient répondu à ses espérances « sont autant de preuves du génie de cet empereur. Il cherchait ainsi à tirer ses contemporains de la barbarie où il les avait trouvés, et il espérait, en fécondant l'intelligence humaine par la science, créer plus vite une civilisation non moins nécessaire au perfectionnement moral de ses sujets qu'à sa prospérité matérielle de son empire.

Quelques-uns des récits du moine de Saint-Gall^ sur l'amour de Charlemagne pour la science et pour les savants, sont remplis d'un intérêt assez puissant pour que nous croyions devoir les mettre sous les yeux des lecteurs.

< Le hasard amena d'Irlande, sur les côtes de la Gaule, et avec des marchands bretons, deux Écossais, hommes profondément versés dans les lettres profanes et sacrées. Ces étrangers n'apportaient aucune marchandise ; mais chaque jour ils venaient à la foule qui accourait pour faire des empiètes : c'est si » quelqu'un désire de la science, qu'il vienne à nous » et en prenne, car nous en vendons, et ils disaient à l'envi qu'ils vendaient la

science, parce qu'ils voyaient la multitude avide d'acquiescer à ce qu'il s'achète que ce qui se donne gratuitement ; et , soit pour exciter le peuple à désirer cette science aussi ardemment que les autres biens qui s'obtiennent à prix d'argent ; soit , comme la chose le prouva , pour frapper les gens d'admiration et d'étonnement , ils répétèrent cette annonce si longtemps, que plusieurs, émerveillés ou les croyant fous, firent parvenir leurs parades jusqu'aux oreilles de Charles. Le roi toujours plein d'un insatiable amour pour la science, fit venir en toute hâte ces deux étrangers en sa présence, et leur demanda s'ils étaient vrais , comme le publiait la renommée, qu'ils apportassent la science avec eux. c Oui, répondirent-ils, nous l'avons possédons, et sommes prêts à la donner à ceux qui la recherchent sincèrement , et pour la gloire de Dieu. & - Charles s'enquit alors de ce qu'ils prenaient pour accomplissement de leur offre. — ♦ Nous réclamons uniquement , répliquèrent-ils :

LIVRE IV, CHAPITRE VI

^mmm^j^^

> des emplacements convenables, des esprits bien

> disposés ; la nourriture et le vêtement, sans les autres

> quels nous pourrions subsister pendant quelque temps » séjour ici. » Comblé de joie par ces réponses, le monarque les garda quelque temps , d'abord tous les deux auprès de sa personne ; mais bientôt après, forcé de partir pour des expéditions militaires , il enjoignit à l'un, nommé Clément, de rester dans la Gaule, et lui confia, pour les instruire, un grand nombre d'enfants appartenant aux plus nobles familles, aux familles de classe moyenne et aux plus basses. Afin que le maître et les élèves ne manquaient point du nécessaire , il ordonna de leur fournir tous les objets indispensables à la vie , et assigna pour leur habitation des lieux commodes. Quant à l'autre Écossais, Charles Temmen en Italie, et lui donna

le monastère de Saint- Augustin, près de Pavie, pour y réunir tous ceux qui voudraient venir prendre ses leçons.

c Après une longue absence, le très victorieux Charles , de retour dans la Gaule, se fit amener les enfants remis aux soins de Clément , et voulut qu'ils lui montrassent leurs lettres et leurs vers. — Les élèves sortis des classes moyenne et inférieure présentèrent des ouvrages qui passaient toute espérance, et où se faisaient sentir les plus douces saveurs de la science ; les nobles, au contraire , n'eurent à produire que de froides et misérables pauvretés. Le très sage Charles, imitant alors la justice du souverain juge, sépara ceux qui avaient bien fait, les mit à sa droite , et leur dit : c Je vous loue » beaucoup, mes enfants, de votre zèle à remplir » mes intentions et à rechercher votre propre bien » de tous vos moyens. Maintenant efforcez-vous d'être -

> tendre à la perfection ; alors je vous donnerai de » riches évêchés, de magnifiques abbayes, et vous » tiendrai toujours pour gens considérables à mes

> yeux. > Tournant ensuite son front irrité vers les élèves demeurés à sa gauche, portant la terreur dans leurs consciences par son regard enflammé » tonnait plutôt qu'il ne parlait, il lança sur eux ces paroles pleines de la plus amère ironie : c Quant à

> vous , nobles , vous fils des principaux de la mai-

> son , vous enfants délicats et tout gentils , vous » reposant sur votre naissance et votre fortune*

> vous avez négligé mes ordres et le soin de votre

> propre gloire dans vos études , et préféré vous

> abandonner à la mollesse, au jeu, à la paresse

> ou à de futiles occupations. > Et ajoutant à ces premiers mots son serment accoutumé, et levant vers le ciel sa tête auguste et son bras invincible, il s'écria d'une voix foudroyante : c Par le Roi des » deux, perajis à

d'autres de vous admirer; je ne » fais, moi, nul cas de votre naissance et de votre beauté; sachez et retenez bien que, si vous ne

> vous hâtez de réparer, par une constante application, votre tagliemacronK» passée, vous n'obtiendrez jamais rien de Charles. •

Peu de temps après ce prince, accoté par le fils du pape, fit un de ces élèves pauvre mais instruit, chef suprême et écrivain de sa chapelle. (Les rois des Français appelaient ainsi les choses saintes qu'ils possédaient, à cause de la chape de saint Martin qu'ils avaient coutume de porter dans toutes leurs guerres comme un gage de sûreté pour eux et de triomphe sur l'ennemi.) Un jour on annonça la mort d'un certain évêque très prudent Charles; il demanda si ce prélat avait envoyé devant lui dans l'autre monde quelque portion de ses biens et du fruit de ses travaux, car pas plus de deux livres d'argent, seigneur, répondit le messager. — Le jeune élève dont il s'agit, ne pouvant contenir dans son sein la vivacité de son esprit, s'écria malgré lui en présence du roi : c'est Voilà un bien léger viatique pour un

> voyage si grand et de si longue durée. \$ Après avoir délibéré quelques instants en lui-même, Charles, le plus prudent des hommes, dit au jeune clerc : c'est Qu'en penses-tu? si je te donnais cet évêque — Bientôt, aurois-tu soin de faire de plus considérables

> provisions pour ce long voyage? » L'autre se hâtant de dévorer ces sages paroles, comme des raisins, sans même avant le terme et qui seraient tombés dans sa bouche entr'ouverte » se précipita aux pieds de son maître et répondit : c'est Seigneur, c'est à

> la volonté de Dieu et à votre puissance à en décider

> der. — Cache-toi, reprit le roi, sous le rideau sur lequel je suis derrière moi, et tu apprendras combien tu as de rivaux pour ce poste honorable! >

c Dès que la mort de l'évêque fut connue, les officiers du palais, toujours prêts à épier les malheurs ou tout au moins le trépas d'autrui, impatientes de tout retard et s'enviant les uns les autres, firent agir, pour obtenir l'évêché, les familiers de l'empereur. Mais celui-ci, ferme dans son

dessein, les refusa tous , disant qu'il ne voulait pas manquer de parole à son jeune homme. — A la fin la reine Hildegarde envoya d'abord les grands du royaume, et vint ensuite elle-même solliciter cet évêché pour son propre clerc. Le roi reçut sa demande de Pair le plus gracieux, l'assura qu'il ne pouvait ni ne voulait rien lui refuser; mais ajouta qu'il ne se pardonnerait pas de tromper son jeune clerc. A la manière de toutes les femmes, quaud elles prétendent faire prédomi* ner leurs désirs et leurs idées sur la volonté de leurs maris, la reine, dissimulant sa colère, adoucissant sa voix nature lement forte, et s'ef forçant d'amollir par des manières caressantes l'ime inébranlable de Charles, lui dit: i Cher prince, mon seigneur, 9 pourquoi perdre cet évêché en lé donnant à un tel ' > enfant? Je vous en conjure , mon armâblcf m ^re,

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

» vous ma gloire et mon appai , accordez-le à mon

> derc , votre ae^iteur dévoué, t ^ Alors le jeune homme , à qui Charles avait eujôintde se placer derrière le rideau auprès duquel lui-même était assis, et d*écouter les prières que chacun ferait, s*écia d*uii ton lamentable, ma'ssans quitter le rideau qui l'enveloppait : c Seigneur roi, liens ferme ; nesouf- » fre pas que personne arrache de tes mains la puis- » sance que Dieu t*a donnée. » Alors ce prince, ami courageux de la vérité , ordonna à son clerc de se montrer, et lui dit : € Reçois cet évêché ; mais ap-

> porte tes soins les plus empressés à envoyer devan t

> moi et devant toi-même, dans l'autre monde, de

> grandes aumônes et un bon viatique pour le long » voyage dont on ne revient pas. >

Eaftuits de Chariemagne. — Conduite de set filles.

Charlemagne avait une àme affectueuse et faite pour apprécier les charmes de la vie de famille. Sa conduite , comparée à celle des princes de son temps, paraîtrait pure et régulière. Il eut néanmoins cinq femmes

(reines), dont nous avons donné les noms , et quatre concubines ou femmes du second rang. Le nombre de ses enfants fut de quinze ; savoir : sept fils, dont quatre légitimes (Pépin-le- Bossu, Charles, Pépin, roi d'Italie, et Louis, son successeur à l'empire), et huit filles, dont deux seulement étaient illégitimes. Les fils de Charlemagne se nommaient, suivant Éginhard : Rotbrude, Berthe , Gisia , Théodrade , Hiltbrude , Roihaide , Rothilde, Adelhrnde *.

Charlemagne ne fut pas aussi heureux par ses enfants qu'il aurait mérité de l'être. Il leur portait une grande affection , et il suivit leur éducation avec une vive sollicitude. Cette éducation , sous le rapport moral du moins, ne répondit pas à ses espérances.

c Le roi, dit Éginhard, voulut que ses enfants, tant fils que filles , fussent initiés aux études libérales que lui-même cultivait. Dès que l'âge des garçons le permit, il les fit exercer, suivant l'usage des Francs, à l'équitation , au maniement des armes et à la chasse. Quant aux filles , pour qu'elles ne croupissent pas dans laoisiveté, il ordonna qu'on les habituât au fuseau , à la quenouille et aux ouvrages de laine, et qu'on les formât à tout ce qu'il y a d'honnête.

c II apportait une telle surveillance à l'éducation de ses fils et de ses filles , que, quand il n'était pas

t Noos n'aTODs |Ms compris dans cette éducation, Lothaire, frère jumeau de Louis, qui mourut en bas âge, et Adélaïde, fille de la reine Hildgarde, morte aussi en bas âge. Les trois fils naturels de Charlemagne, Hugo, Dragon et Théodorie, embrassèrent la vie religieuse.

hors de son royaume , jamais il ne mangeait on ne voyageait sans les accompagner avec lui ; les garçons l'accompagnaient à cheval, les filles suivaient par-derrière , et une troupe nombreuse de soldats choisis, destinés à ce service, veillaient à leur sûreté. — Ses filles étaient fort belles , et il les aimait avec passion ; aussi s'étonne-t-on qu'il n'ait jamais voulu en marier une seule, soit à quelqu'un des siens, soit à quelque étranger; il les garda toutes chez lui et avec lui jusqu'à sa mort , disant qu'il ne pouvait se priver de leur société. Quoique heureux en toute autre chose , il éprouva dans

ses filles ia ma' ligm'té de la mauvaise fortune; mais!/ dôsimala ce chagrin et se conduisit comme si jamais eOes n'eussent fait naître de soupçons injurieux , ei qu'ancnn bruit ne s'en fût répandu. >

SaTants contemporains de Cbariemagne.

Afin de hâter les progrès des sciences et de la civilisation , Charlemagne prenait grand soin d'attirer dans ses états des savants de tous les pays.— Parmi les hommes qui Taidèrent à seconder dans h Gaule-Franque le développement intellectuel , plusieurs étaient étrangers. Sa générosité d'ailleurs ne les abandonnait pas lorsqu'ils avaient cessé de lui être utiles, et les savants qui, après l'avoir snïi dans la Gaule» voulaient retourner dans leur patrie, ne cessaient pas d'avoir part à ses libéralités. Ainsi l'éprouvèrent Pierre de Pise et Paul Warnefried, qui ne firent auprès de lui ^u'un court séjour.

Alcuin , Leidrade et Tbéoduif , qu'il honora de sa confiance , et dont nous parlerons bientôt {dos longuement , étaient étrangers.

On ire ces hommes célèbres , il faut citer parmi les auteurs qui appartiennent au temps de Charlemagne :

. 1» Tiipin, archevêque de Reims, à qui a été attribuée la fameuse chronique fabuleuse, intitulée : HUioire de la Vie de Charlemagne et de Roland;

2o Smaragde, abbé de Saint-Hibiel , auteur de traités de morale, d'une grande grammaire et de commentaires sur le nouveau testament;

o^ Adalhard, abbé de Corbie et conseiller de Charlemagne. Son principal ouvrage est un traité , de Ordine palatu, qui a été reproduit par Hincidar, et dont nous avons cité quelques fragments ;

4^ Dungal , Irlandais d'origine , reclos près de Saint-Denis, auteur de quelques poésies et d*aiie lettre à Cbariemagne sur les prétendues éclipses de soleil, de l'an 8io;

S9 Halitgaire , évêque de Cambrai. Son principal ouvrage est un traité ntr la Vk ti Us M^anfirs dei Prêtres;

LIVRE IV, CHAPITRE VI

&> Ansegise , conseiller de Charlemagne et abbé de Fontenelle ; il a fait en quatre livres le premier recueil des Capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire ;

70 Friedgies, d'origine anglo-saxonne , abbé de Saint-Martin de Tours, auteur de quelques poésies et d'un traité philosophique sur le Néant et les Téfibres;

80 Ermold-le-Noir, abbé d'Aniane, auteur d'un poème intitulé : Vie et Gestes de Louis-le-Débonnaire;

9^ Agobard , archevêque de Lyon « auteur de diverses poésies et d'écrits théologiques ;

iOo Hilduin , abbé de Saint-Denis » auteur des Aréopagiques , ouvrage destiné à prouver que Denis , l'aréopagite , est le même que saint Denis , premier évêque de Paris.

Plusieurs de ces hommes furent employés par Charlemagne » leur science fit leur fortune. Ce fut à titre de lettrés que Charlemagne les distingua et les appela auprès de lui. A côté d'eux on trouve des hommes d'une autre origine , des hommes politiques, des hommes de guerre qui prirent goût à la science, et finirent par s'y vouer après avoir été engagés d'abord dans une tout autre carrière, c Charlemagne, dit M. Guizot, employait les lettrés dans les affaires et inspirait, aux hommes d'affaires l'estime des lettres. » Parmi ceux qui , durant la première portion de leur vie , soldats ou conseillers de Charlemagne, et par conséquent étrangers à l'élise et à la science, finirent pourtant leurs jours au milieu de l'étude et dans la vie religieuse, et laissèrent des monuments de leur activité intellectuelle, il en est trois qui méritent d'être cités : ce sont Angilbert, saint Benoît d'Aniane et Éginhard.

Angilbert, né en Neustrie, fut un des conseillers les plus actifs de Charlemagne , il mourut iMnême année que l'empereur. Des poésies et

quelques documents sur l'abbaye de Saint-Riquier, où il se retira en s'éloignant de la cour, sont les seuls écrits qui nous restent de lui.

Saint Benoît d'Aniane, après avoir fait la guerre dans sa jeunesse, devint le second réformateur des ordres monastiques. 11 nous reste de lui, outre des écrits théologiques, le Code des Règles monastiques et la Concorde des Règles.

Éginhard. — Son mariage avec Emma.

Éginhard, dont nous avons en occasion de mentionner les ouvrages (*l'Année et la Vie de Charlemagne*) et qui est auteur d'un assez grand nombre de lettres contenant des détails précieux sur les affaires et les mœurs de son temps, avait aussi *Hist. de France*. t. u.

composé, à ce qu'on dit, une histoire dénuée des guerres de Charlemagne contre les Saxons, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. Il était de race franque, et il entra fort jeune au service de Charlemagne, qui le fit élever dans son palais avec ses propres enfants. Après avoir été surintendant-général des routes, des canaux et des bâtiments publics, il devint conseiller et secrétaire particulier de Charlemagne.

Le nom d'Éginhard, auquel pourrait être légitimement attachée une célébrité littéraire, est connu surtout par une tradition populaire rapportée dans la vieille chronique du monastère de Laureshém qui attribue au jeune secrétaire de Charlemagne l'honneur d'avoir épousé Emma, fille de l'empereur. — Il est à remarquer que ce nom d'Emma n'appartient à aucune des huit filles que Charlemagne, suivant Éginhard, a eues, soit de ses femmes, soit de ses concubines. — Voici d'ailleurs en quels termes la chronique nous a conservé cette intéressante tradition.

> Éginhard, archi-chapelain et secrétaire de l'empereur Charles, s'acquittant très honorablement de son office à la cour du roi, était bien venu de tous, et surtout aimé avec très vive ardeur par la fille de l'empereur lui-même, nommée Emma, et promise au roi des Grecs. — Un peu de temps s'était écoulé, et chaque jour leur mutuel amour s'accroissait*. La crainte

les retenait, et de peur de la colère royale, ils n'osaient courir le grave péril de se voir. Mais Tinfatigable amour triomphe de tout.

» Cet excellent homme ^ brûlant d'un feu sans remède , et n'osant s'adresser par un messenger aux oreilles de la jeune fille, prit tout d'un coup confiance en lui-même, et , secrètement, au milieu de la nuit , se rendit là où elle habitait. Ayant frappé tout doucement, et comme pour parler à la jeune fille par ordre du roi, il obtint la permission d'entrer; et alors, seul avec elle, l'ayant charmée par de secrets entretiens , il donna et reçut de tendres embrassements , et son amour jouit du bien tant désiré.

» Lorsque, à rapproche de la lumière du jour, il voulut retourner, à travers les dernières ombres de la nuit, là d'où il était venu, il s'aperçut que, soudainement , il était tombé beaucoup de neige , et n'osa sortir de peur que la trace des pieds d'un homme ne trahit son secret. Tous deux , pleins d'an* goisse de ce qu'ils avaient fait , et saisis de crainte ,

' Lemonaitère de Lanreilielaa (Loneb)» où Éginbard le i«tti« dans sa TieilleMe, eat lUoé dans la diocèse de Worms , à quatre licnei de Heidelberg. La cbrootqae dont il est question ft'écodde l'an 765, époque de la foodalion du monaslère , jusqu*à l'an 1179.

FRANCE mSTORIQUE ET MONUMENTALE.

ils demeuraient en dedans. Enfin comme, dans leur trouble , ils délibéraient sur ce qu'il y avait à faire, la charmante jeune fille , que .l'amour rendait audacieuse ; donna un conseil, et dit que, s'inclinant, eDe le recevrait sur son dos , qu'elle le porterait avant le jour tout près de sa demeure, et que, l'ayant déposé là , elle reviendrait en suivant bien soigneusement les mêmes pas.

» Or l'empereur , par la volonté divine , à ce qu'on croit, avait passé cette nuit sans sommeil , et , se levant avant le jour, il regardait du haut de son palais. Il vit sa fille marchant lentement et d'un pas chancelant sous le fardeau qu'elle portait, et, lorsqu'elle l'eût déposé au lieu convenu , reprenant bien vite la trace de ses pas. Après les avoir longtemps regardés, l'empereur; saisi à la fois d'admiration et de chagrin , mais pensant

que cela n'arrivait pas ainsi sans une disposition d'en haut , se contenta et garda le silence sur ce qu'il avait vu.

» Cependant Êginhard , tourmenté de ce qu'il avait fait, et bien sûr que, de façon ou d'autre, la chose ne demeurerait pas ignorée de Charles , son seigneur, prit enfin une résolution.

> Dans son angoisse, il alla trouver Tempereur, et lui demanda à genoux une mission , disant que ses services , déjà grands et nombreux , n'avaient pas reçu une convenable récompense. A ces paroles , l'empereur, ne laissant rien connaître de ce qu'il savait, se tut quelque temps, et puis, assurant Êginhard qu'il répondrait bientôt à sa demande , il lui assigna un jour.

> Aussitôt, Charles convoqua ses conseillers , les principaux de son royaume^ et ses autres familiers , leur ordonnant de se rendre près de lui. Cette magnifique assemblée de divers seigneurs ainsi réunie, il commença disant que la majesté impériale avait été insolemment outragée par le coupable amour de sa fille avec son secrétaire , et qu'il en était grandement troublé. Les assistants , demeurant frappés de stupeur, et quelques-uns paraissant douter encore, tant la chose était hardie et inouïe , l'empereur le roi la leur fit connaître avec évidence , en leur racontant avec détail ce qu'il avait vu de ses yeux , et il leur demanda leur avis à ce sujet.

> Us portèrent contre le présomptueux auteur du fait des sentences fort diverses, les uns voulant qu'il fût puni d'un châtiment jusque-là sans exemple ; les autres , qu'il fut exilé ; d'autres , enfin , qu'il subît telle ou telle peine, chacun parlant selon le sentiment qui l'animait. Quelques-uns, cependant, d'autant plus doux qu'ils étaient plus sages , après en avoir délibéré entre eux , supplièrent instamment l'empereur d'examiner lui-même cette affaire, et de décider selon la prudence qu'il avait reçue de Dieu.

» Lorsque Charles eut bien observé l'affection que lui portait chacun , et qu'entre les divers avis il se fut arrêté à celui qu'il voulait suivre, il leur parla ainsi ; c Vous n'ignorez pas que les hommes sont » sujets à de nombreux accidents, et que souvent

> il arrive que des choses commençant par on

> malheur ont une issue plus favorable. H ne fkm » donc point se désoler, mais bien pliitAt, dans » cette affaire qui, par sa nouveauté et sa gravité, a » surpassé notre prévoyance, il faut pieusement

> rechercher et respecter les intentions de la provi-

> dencequinesetrompejamais,etsait£ure(oitnier

> le mal à bien. Je ne ferai donc point sofaur à moa » secrétaire , pour cette déplorable ictkm, m dbà-

> timent qui accroîtrait le déshonneur de ma fille,

> au lieu de l'effacer. Je crois qu'il est pHus sa^e, et ^ qu'il convient mieux à la dignité de notre ^npire, » de pardonner à leur jeunesse , de les unir en \é^ » time mariage , et de donner ainsi à leur faonteme » faute une couleur d'honnêteté.» — Ay«it oui cet avis de l'empereur, tous se réjouurent hautement et comblèrent de louanges la grandeur et la doocnr de son âme.

> Êginhard eut ordre d'entrer. Charles, le saluant comme il avait résolu , lui dit d'un visage truiquille : c Vous avez fait parvenir à nos orriBes vos plaintes de ce que notre royale munificence n'avait pas encore dignement répondu à vos services. A vrai dire , c'est votre propre négligence qu'il faut en accuser, car malgré tant et de si grandes affaires dont je porte seul le poids, si j'avais connu quelque chose de votre désir, j'aurais accordé i vos services les honneurs qui leur sont dus. Pour ne pas vous retenir par de longs discours , je ferai maintenant cesser vos plaintes par nn magnifi-quedon: comme je veux vous voir toujours fidèle à moi comme par le pas-sé, et attaché à mapersoinie, je vais vous donner ma fille en mariage , votre parteuse , celle qui déjà , ceignant sa robe , s*est numtrée si docile à vous porter. »

c Aussitôt , d'après l'ordre de l'empereur, et au milieu d'une suite nom-breuse, on fit entrer sa fiRe, le visage couvert d'une charmante rougeur, et le père la mit, de sa main, entre les mains d'Êginhard, avec une riche dot,

quelques domaines, beancoiip d'or et d'argent et d'autres meubles précieux. — Après la mort de son père, le très pieux empereur Louis donna également à Êginhard le domaine «ie Michlenstadt, et celui de Hûhlenheim qui s'appelle maintenant Seligesstadt * . >

* Il existe en Allemagne , à Seligestadt même, âne tradition qui difflère de celle de Lauresbeim. Noob eo derons It oonnaîttnoe à une dame venée dans l'élnedes tradilkMw de r Allemagne , et dlfUngoée ptr m beaa latent poéttqne, nadame li baronne de Seefried. D'après oe(te tradiikm ^ «a lieu de

LIVRE IV, CHAPITRE VI

Malgré le témoignage du chroniqueur de Lauresheim , les savants ont conservé des doutes sur la vérité de cette gracieuse tradition qui semble démentie d'ailleurs par le silence d'Êginb^{ord} lui-même, et par quelques passages de sa Vie de Charlemagne » où U parle des soupçons injurieux que faisait naître la conduite des filles de l'empereur.

AMo. — Son infloence ei ict oufrages.

Akmiii ji paru au savant auteur du Cours d* Histoire moderne, l'esprit le plus actif et le plus étendu de son aiède, Charlemagne excepté , t ilétait supérieur en instruction et en fécondité intellectuelle à tous ses contemporains , sans s*élever beaucoup audessus d'eux par l'originalité de sa science et de ses idées, i Né en Yorck » rn Angleterre , il se fi^ia dans la Gaule sur la demande de Charlemagne. Son éducation forte et variée avait été faite dans les écoles HK>Bastiques de l'Irlande et de l'Angleterre où les sciences s'étaient depuis longtemps réfugiées, afin d'être k l'abri des invasions qui avaient désolé l'Europe continentale. — On y enseignait au VIU* siècle ce qu'on eût vainement essayé d'apprendre dans aucune éoole de la Gaule ou de l'Espagne : la grammaire 9 la rhétorique, la jurisprudence, la poésie , l'astronomie, l'histoire naturelle, les mathématiques, la chronologie et l'explication des saintes écritures. — Ce fut cet enseigne-

ment que , pour complaire à Charleomigne, Alcuin transporta dans les écoles fondées dans le palais de l'empereur, et dans les diverses provinces de l'empire.— Savant la-

donner Immédiatement à Égiobard et à Emma , Charlemagne aurait manifesté une oolère telle que les deux coupables amants se seraient empressés de prendre la fuite.

Voici d'ailleurs comment leur pardon leur* aurait été accordé.

■ L'empereur Charlemagne passant un jour sur la route d'Aschaffenburg à Francfort, dans une petite ville, s'arrête devant une maison de médiocre apparence. Il demande à boire , la chaleur étant extrême. Une femme sort de la maison, entonnée de ses enflures : elle présente un gobelet à l'empereur, en quelques mots; puis elle se jette à ses genoux; ses larmes coulent en abondance, et pressant ses enfants dans ses bras, elle demande à l'empereur pour elle et ces innombrables créatures. Celui-ci , étonné, croit reconnaître ce Tisage père,* ses traits décomposés. Bientôt il ne peut en douter. Le mot pardon , que cette femme prononce, sa Toie entrecoupée de sanglots , révéla son secret, et font revivre dans l'âme d'un père la joie et le bonheur. — C'est Emma , c'est cette Gille ingrate et passionnée qui, s'enfuyait son amant, avait choisi ce bonhomme caché dans les forêts pour y vivre inconnue, sans feste et grandeurs , mais heureuse de l'amour toujours constant d'Éginhard. — L'empereur a retrouvé sa fille, son cœur paternel n'éprouve que le bonheur; il la presse dans ses bras, l'appelle Eginhard, arrêté sur le seuil de la porte à une distance respectueuse , et s'écrie : « Ah ! bienheureux est la Tille où j'ai » retourné mon enfleur ! Depuis ce jour on nomma la Tille Seligstadt , la bienheureuse. >

Alcuin^ et professeur habile , il corrigea et restitua de nombreux manuscrits de l'ancienne littérature, il multiplia les copies des bons ouvrages, et fonda ou augmenta la bibliothèque de plusieurs monastères. Dans le même temps , il travaillait à restaurer les écoles et à ranimer les études. — Nous avons déjà fait connaître sous quelle forme se présentait * son enseignement.

Alcuin avait inspiré une grande confiance à Charlemagne qui lui demandait fréquemment des conseils ou, des explications. U y a , parmi les cent trente-deux lettres qui forment la correspondance d' Alcuin , trente lettres adressées à Charlemagne* Ces lettres prouvent que ce n'était pas toujours chose facile que de répondre à toutes les questions et de satisfaire à toutes les exigences intellectuelles de ce maître infatigable « qui pensait à tout, s'occupait de tout, d'histoire , de morale , de théologie, d'astronomie , de chronologie , de grammaire , et voulait probablement , là comme ailleurs , que sa volonté fut toujours et promptement accomplie. >

Cette correspondance délicate n'empêcha point Alcuin de se consacrer à d'autres ouvrages. On peut diviser ceux qu'il a laissés en cinq classes :

1^ Les OEuvres théologiques composées de commentaires sur l'Écriture sainte, de traités contre l'hérésie des Adoptiens sur la nature de Jésus- Christ, d'ouvrages de liturgie sur la célébration des offices ecclésiastiques ,*

9p Les ouvrages philosophiques, savoir: un Traité de la Nature de l'âme et un Tridté des Vertus et des Vices , où l'on ne trouve rien de bien original et de bien profond, mais où l'utilité pratique est cher* chée avec bon sens , et où la nature humaine est observée et décrite avec une finesse spirituelle ;

30 Les ouvrages littéraires qui comprennent quatre traités : sur la Grammaire, sur Y Orthographe, sur la Rhétorique et sur la Dialectique;

40 Les ouvrages historiques. Ce sont quatre vies de saints: saint Waast^ saint Martin > saint Riquier et saint Willibrod. Alcuin avait écrit, dit-on, une histoire de Charlemagne , mais cette histoire est perdue ;

50 Les œuvres poétiques, comprenant deux cent quatre-vingts pièces de vers dont la principale est un poème sur les évêques et les saints de l'église d' Yorck.

t En résumé , dit M. Guizot , voici quels paraissent être le caractère général , la physionomie intellectuelle d'Alcuin et de ses travaux. Il est théo-

logien de profession ; l'atmosphère où il vit , où vit le public auquel U s'adresse , est essentiellement théologique: et pourtant Tesprit théologique ne règne point seul en lui; c'est aussi vers la philosophie , vers la littérature ancienne que tendent ses travaux

5>iS

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

et ses pensées : c'est là ce qu'il se platt aussi à étudier, à enseigner, ce qu'il voudrait faire revivre, f Saint Jérôme et saint Augustin lui sont très familiers; mais Pythagore, Aristote, Aristippe, Diogène, Platon, Homère, Virgile, Sénèque, Pline , reviennent aussi dans sa mémoire. La plupart de ses écrits sont théologiques ; mais les mathématiques, l'astronomie, la dialectique , la rhétorique le préoccupent habituellement. C'est un moine , un diacre , la lumière de l'église contemporaine; mais c'est en même temps un érudit, un lettré classique. En lui commence enfin Talliance de ces deux éléments dont l'esprit moderne a si longtemps porté Tincohérente empreinte, l'antiquité et l'église , l'admiration , le goût , dirai-je , le regret delà littérature païenne, et la sincérité de la foi chrétienne , l'ardeur à sonder ses mystères et défendre son pouvoir. >

Leidmde. r- Thedonlf. — Détail! gur lei mœnrs, le commeroe

et rindofltrie.

Parmi les hommes distingués que Charlemagne employa dans les affaires politiques et auxquels il donna, avec le titre de mitsi dominici (envoyés royaux) , la charge de parcourir les provinces de son empire, on remarque, comme nous l'avons dit, Leidrade, archevêque de Lyon, et Théodulf, évé« que d'Orléans. Tous les deux étaient étrangers , et avaient été attirés dans la Gaule par ses bienfaits. Leidrade , né dans le Norique , fut d'abord bibliothécaire de Charlemagne, qui l'employa principalement dans les affaires ecclésiastiques. Théodulf, né en Italie , était Goth d'origine , il s'attacha particulièrement au rétablissement de la discipline dans les monastères , et à l'amélioration des écoles. La principale mission dont il fut chargé conjointement avec Leidrade fut la visite de la Gaule méridio-

nale', dont les deux évêques eurent à observer et à réformer l'administration. A son retour, Théodulf composa un poème intitulé : *Paroenesis adjudices*, exhortation aux juges. Ce poème, sorte de rapport versifié, que V envoyé royal adressait à Charlemagne, est destiné à instruire les magistrats de leurs devoirs pendant les missions qui leur sont confiées. Nous en citerons quelques passages.

Notre but n'est pas de faire connaître le talent de Théodulf, dont le style barbare est néanmoins d'une concision et d'une énergie remarquable; nous voulons seulement reproduire les détails curieux que son poème contient sur les mœurs et sur l'industrie.

Théodulf se représente occupé à repousser les tentatives de corruption dont on l'assiège.

c Le peuple entier, dit-il, nous promet avec in-

stance des dons, et pense qu'à ce prix, ce qu'il désire est comme fait. C'est là la machine avec laquelle tous s'efforcent d'abattre le mur de l'âme, le bélier dont ils veulent la frapper pour s'en emparer. ^ Celui-ci m'offre des cimiers et les pierres précieuses de l'Orient ^ si je le rends maître des domaines d'autrui. — Celui-là apporte une quantité de mailles d'or que sillonnent la langue et les caractères des Arabes ^ ou de celles que le poinçon latin a gravées sur un argent éclatant de blancheur; il veut acquérir aussi des terres, des champs, une maison. — Un autre appelle en secret un de nos sénateurs, et lui dit à voix basse ces paroles qui dorénavant m'être répétées : c Je possède un vase venant d'Égypte par sa ciselure et son antiquité; il est d'un métal pur et d'un poids considérable; on y voit gravée l'histoire d'Hercule (suit un résumé poétique de cette histoire)... J'offrirai cela au seigneur (car il ne manque pas de m'appeler seigneur), s'il veut bien favoriser mes vœux. Il y a un grand nombre d'hommes, de femmes, de jeunes gens, d'enfants des deux sexes, à qui mon père et ma mère ont accordé l'honneur de la liberté ^ et cette nombreuse troupe se trouve affranchie, mais en altère leurs chartes, nous jouirons, ton maître de ce vase; moi, de tous ces gens; et toi de mes dons. > » Un autre dit : < J'ai des manteaux teints en pourpre leurs variées ^ qui viennent des

Arabes au regard faurouche: on y voit le veau suivre sa mère, et la génisse le taureau; les couleurs du veau et celle de la génisse sont parfaites, et aussi celles du bœuf et de la vache. Regarde comme ces manteaux sont brillants, quelle y est la pureté des couleurs, et avec quel art les grands pans sont joints aux petits. J'ai avec quelqu'un une querelle au sujet de beaux troupeaux, et je propose à ce sujet un présent convenable, puisque j'offre tant pour taureau, vache pour vache, bœuf pour bœuf, et > En voici un qui promet de donner de belles coupes; si par-là il peut obtenir de moi ce que je ne dois pas lui donner: l'intérieur en est doré, et l'extérieur est noir, la couleur de l'argent ayant cédé à celle du soufre. ~ Un autre dit: < J'ai des dix draps propres à couvrir de brillants Gts ou de

> beaux vases', je les donnerai si l'on m'accorde ce • que je désire, » — c Un domaine bien arrosé, et » orné de vignes, d'oliviers, de prés et de jardins, il a été laissé par mon père, dit celui-ci; mes frères » et mes sœurs en réclament de moi une partie, » mais je veux le posséder sans partage; j'obtiens»»

> drai l'accomplissement de ce vœu, s'il trouve fa-

> veur devant toi; et si tu acceptes ce que je te » donne, je compte que tu me donneras ce que je » demande. > — L'un veut s'emparer des maisons de son parent, l'autre de ses terres; de ces deux-d»

\mmmmmyrmjf\m\

/«Utr /lAtifBé.,

LIVRE IV, CHAPITRE VI

l'un a déjà pris » Tauteur veut prendre ce qui ne lui appartient pas; tous deux brûlent du désir, celui-là de garder, celui-ci d'acquiescer; l'un m'offre une épée et un casque, l'autre des boucliers. — Un frère est en possession de l'héritage de son père, son frère y prétend également; l'un me propose des mulets, l'autre des chevaux.

> Ainsi agissent les riches : les pauvres ne sont pas moins pressants , et la volonté de donner ne leur manque pas davantage. — Avec des moyens divers, la conduite est pareille ; les grands offrent de grands présents; les petits en offrent de petits... En voici qui étalent des peaux qui prennent-leurnomdeCordoue où on les prépare; Tun en apporte de blanches, l'autre de rouge8;celui-ci offre de belles toiles, celui-là des étoffés de laine , pour me couvrir la tête , les pieds ou les mains. Td offre pour don un de ces tissus qui nous servent à laver, avec un peu d'eau, notre visage et nos mains; tel autre apporte des coffres, il en est même qui , d'un air de triomphe, présentent de rondes bougies de cire. Comment énumérer toutes choses? Tous se fiaient à leurs dons, et il ne se trouvait personne qui crût, sans présent, pouvoir rien obtenir. »

Ailleurs Théoduif , décrivant Titinénaire de son voyage , parle de Mîmes en termes qui font supposer une ville beaucoup plus vaste et plus riche en monuments que la Nîmes de nos jours. Il donne à Toulouse le titre de 6e//e, à Arles l'épithète d'opulente, quoique moins riche et moins noblement dé* Corée que Narbonne , qu'il semble considérer comme la première ville de la Gaule méridionale : car sans doute, malgré le séjour des Arabes , et les différents sièges qu'elle avait soutenus, Narbonne n'avait pas encore perdu tous les grands monuments dont elle avait été embellie par les colons romains.

Le poème de Théoduif suppose une industrie assez avancée, un commerce actif et une abondante circulation de monnaies étrangères. On peut croire qu'il y avait, entre les Arabes espagnols et les Francs de l'Aquitaine , d'autres relations que des relations de guerre. Des hommes divisés par les croyances religieuses et les ambitions politiques, se laissaient sans doute entraîner à de fréquents rapprochements par les intérêts commerciaux.

Ce qui donne du poids à cette supposition , c'est que la plupart des monastères et des églises , protégés par des concessions royales , possédaient alors sur les fleuves principaux et sur leurs affluents des bateaux avec lesquels on transportait, pour les vendre , des marchandises étrangères et

recherchées telles que les épiées, et des denrées d'une consonnation générale, comme le sel, l'huile et le vin.

Caractère det Gallo-Fnncs tous Gbائيemagne.

La fusion de la population franque avec la population gauloise était déjà si avancée que, dans les traits caractéristiques du peuple gallo-franc soumis à Charlemagne, on retrouve les qualités et les défauts que distinguaient les Galls et les Kimris , habitants de la Gaule primitive.

L'intelligence, la bonté, la bravoure, l'impétuosité, mais aussi l'outrecuidance, la vanité, la finesse, la rapacité, l'inconstance, la curiosité et la crédulité , sont les attributs distinctifs de la plupart des hommes dont les chroniques contemporaines de Charlemagne font mention.

L'exemple suivant de bravoure mêlée de vanité ne rappelle-t-il pas ces Gaulois qui se flattaient de souteoir au besoin le ciel sur la pointe de leurs lances?

c II était un certain guerrier appelé Cisher , et qui valait à lui seul une grande et terrible partie de l'armée ; il avait une taille si haute qu'on eût pu le croire sorti de la race d'Enachim , s'il n'y eût pas eu entre lui et le grand intervalle de temps et de lieu. Chaque fois qu'il se trouvait près du fleuve de la Doire enflé et débordé par les torrents des Alpes, et qu'il ne pouvait forcer son énorme cheval à entrer, je ne dirai pas dans les flots agités, mais même dans les eaux tranquilles de cette rivière, prenant alors les rênes il le traînait flottant derrière lui en disant : c Par monseigneur Gall , que tu le •veuilles ou non, tu me suivras.» Ce guerrier donc avait , à la suite de l'empereur , abattu des Bohémiens, des Willzes et des Avars, comme on ferait l'herbe d'une prairie , et les avait tenus suspendus au bois de sa lance, ainsi qu'on porte des oisons. Quand il fut revenu vainqueur dans ses foyers, et que ses voisins , qui avaient croupi dans un honteux repos , lui demandaient s'il s'était plu dans le pays des Wénèdes : c Que m'importe , répondait-

> il , ces petites grenouilles , j'en portais çà et là , » sept , huit , et même neuf enfilées sur ma lance et

> murmurant je ne sais quoi ; c'est bien à tort que » notre seigneur roi et nous nous fatiguions contre » de pareils vermisseaux. »

Voici maintenant un Franc luttant de finesse avec les Grecs eux-mêmes :

C Hatton , ofQcier du palais de Cliallemagne , avait été envoyé en ambassade auprès dé l'empe^ reur des Grecs. Il arriva , pendant l'automne , dans une certaine ville impériale , avec ses compagnons. Tous logèrent séparément : quant à lui, on le plaça chez un certain évêque. Celui-ci, sans cesse en oraisons et en jeûnes, laissa presque mourir de Ciim son hôte. Quand le printemps eut commencé de sourire

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

à la terre » le prélat présenta notre député à Tempereur qui lui demanda que lui semblait de Tévêque : c Il est , répondit Fautre en soupirant profondément « aussi parfaitement saint qu'on peut Têtre » sans connaître Dieu. — Comment donc, reprit le

> monarque étonné , quelqu'un peut-il éU'e saint • sans le secours de Dieu? -* Il est écrit, répliqua

> cet ambassadeur : Dieu est charité, et ce prélat » n*en a aucune. »

c L'empereur l'invita pour tors à diner avec lui , et le plaça au milieu de tous les grands de la cour. — C'était une loi établie parmi eux qu'à la table du prince, nul ne devait retourner le corps d'aucun des animaux qu'on y servait ; il fallait manger la partie supérieure telle qu'elle était placée. — Un poisson de rivière, garni de divers assaisonnements, fat apporté dans un plat. L'envoyé , qui ne savait rien de l'usage du pays , retourna ce poisson sur le côté inférieur. Tous les courtisans, se levant à cette vue , dirent à leur maître : c Aiosi donc , sei-

> gneur, on vous traite aujourd'hui avec une irrée-

> véhence qu'on n'a jamais montrée à aucun de vos

> ancêtres. > Le monarque dit alors, en gémissant, à l'ambassadeur : f
Je ne puis refuser à mes grands » de te livrer sur-le-champ à la mort;
mais de-

> mande-moi autre chose, et je le ferai. > L'autre réfléchit un moment ,
et tout le monde prêtant une oreille attentive, il répondit : c Je vous
conjure, » seigneur, de m'accorder, suivant votre promesse,

> une légère faveur. — Demande, répliqua le prince, » ce que tu vou-
dras , et tu l'obtiendras , à Texoep-

> tion ceoendant de ta vie, que ne je puis te donner » contrôla loi for-
melle des Grecs. — Prêt à mourir,

> reprit l'envoyé, je ne requiers qu'une seule grâce^

> c'est que tous ceux aui m'ont vu retourner le » poisson soient privés
de la vue. > — L'empereur, frappé d'éloignement i celte prière, jura par le
Christ qu'il n'avait pas vu le fait, et avait prononcé d'après le rapport des
autres. — Ia reine, à son tour^ attesta par la bienheureuse vierge Marie,
mère de Dieu , qu'elle non plus n'avait rien vu ; ensuite les grands , les
uns après les autres , s'eflbrçant de se soustraire au péril qui les menaçait,
pirent à témoin y celui-d le porte-ciels du ciel , celui-là le docteur des na-
tions , les autres toutes les puissances angéliques et la foule des saints , et
firent la même déclaration avec les plus terribles serments. Le sage Franc,
ayant ainsi humilié l'orgueilleuse Grèce sur sofl'propre terrain, revint
dans sa patrie sain, sauf, et triomphant. >

IntrodoeUoa dn cbaot grégorien. -- Ordre éMill dans l#

chapeUe impériale.

Les anciens Grecs, qui avaient adopté le mythe d'Amphyon édifiant la
ville de Thèb^ aux sons de

la lyre, considéraient la musique oomifie un an civilisateur. Cette opi-
nion , également reçue de nos jours où la création de grandes sociétés
musicales paraît avoir eu d'heureux résultats pour la moralité des habi-
tants de quelques villes méridionales, semble avoir été aussi l'opinion de

Charlemagne. Il attachait une grande importance à la musique et au chant. C'est à lui que l'on doit l'introduction du chant grégorien dans la Gaule. — Le récit des obstacles qu'il eut à surmonter offrira de l'intérêt et ajoutera quelques traits au tableau des mœurs, des usages et des préjugés de cette époque curieuse sous tant de rapports, c Charles, dit le moine de Saint-Gall, dévoré d'un zèle infatigable pour le service de Dieu, pouvait se féliciter d'avoir, autant qu'il était possible, atteint l'accomplissement de ses vœux pour l'étude des lettres; il se désolait cependant que des provinces entières, les campagnes et les villes mêmes ne s'accordassent pas sur la manière de louer Dieu, c'est-à-dire de moduler le plain-chant. Il mit donc ses soins à obtenir des clercs habiles dans le chant d'église... Sur saden)ande, le pape Etienne, lui envoya douze clercs très savants dans le plain-chant, en commémoration du nombre des saints apôtres... A cette époque, la gloire dont brillait Charles avait amené les Gaulois et les Aquitains, les Irlandais et les Espagnols, les Allemands et les Bavares à se glorifier, comme d'une grande distinction, de porter le nom de sujets des Francs; mais les Grecs et les Romains ont, au contraire, toujours envié la gloire des Francs; les clercs dont on vient de parler furent donc à peine sortis de Rome, qu'ils délibérèrent entre eux sur les moyens de varier tellement leur chant, qu'il ne pût jamais y avoir sur ce point, ni unité, ni accord dans l'empire et dans le pays même des Francs. — A leur arrivée cependant, le roi les accueillit honorablement, et les répartit dans les villes les plus distinguées de ses états; mais dans chacune des provinces qui leur furent assignées pour chanter et instruire les autres, ces clercs se donnèrent mille peines pour chanter aussi diversement et aussi mal qu'ils purent l'imaginer. Vingénieux Charles ayant, une certaine année, passé, soit à Trèves, soit à Metz, les fêtes de la naissance et de l'apparition de Notre-Seigneur, écouta le chant avec un soin vigilant et éclairé ou plutôt s'en pénétra complètement; l'année suivante, célébrait les mêmes fêtes à Paris ou à Tours, il ne reconnut plus aucun des sons du chant qu'il avait entendu l'année précédente dans les premières villes; il s'aperçut ainsi que les clercs envoyés sur divers points n'étaient pas plus d'accord que par le passé dans leur chant, et signala cette manœuvre au saint pape l'an, successeur d'Etienne. — Ce pontife rappela

LIVRE JV, CHAPITRE VI

ses clercs à Rome , et les condamna, soit à Texil , soit à la prison pour leur vie. H écrivit ensuite à Vithsxte mcmarque : t Si je vous envoie d'autres clercs » » âvenglés comme leurs prédécesseurs par un sen- » timent d'en- vie, ils se joueront également de vous ; » mais voici une manière de satis- feire vos vœux :

> envoyez -moi deux des clercs les plus capables • qui soient auprès de vous ; ceux qui m'entourent

> ne sauront pas qu'ils vous appartiennent ; admis » dans ma chapelle, vos clercs acquerront dès lors I dans le plain-chant toute l'habileté que vous sou- » haite^ . i La chose se fit ainsi : au bout d'un temps assez court, le pape renvoya les deux clercs parfaitement instruits à Charles, qui garda l'un auprès de sa personne et donna l'autre à l'église de Metz, sur h de- mande de Drogon , son fils, qui en était évêque. »

Charlemagne avait ordonné qu'on fit usage du plain-cfaant dans sa cha- pelle, oii, s'il faut en croire le chroniqueur déjà cité, un ordre très sévère était étabK-

c Parmi les hommes attachés à la chapelle du très docte Chartes , per- sonne ne désignait à chacun les leçons à réciter, personne n'en indiquait la fin , soit avec de la cire , soit par quelque marque faite avec Fongte; mais tous avaient soin de se rendre assez familier ce qui devait se lire , pour ne tomber dans aucune faute quand on leur ordonnait à l'improvis- tede dhre une leçon. — L'empereur montrait du doigt ou du bout d'un bâ- ton celui dont c'était le lourde réciter , ou qu'il jugeait à propos de choisir, ou bien il envoyait quelqu'un de ses voisins à ceux qui étaient placés loin de lui. La fin de la leçon , il la marquait par une espèce de son guttural : tous étaient attentifs à ce signal , et soit que la phrase fût finie , soit qu'on fût à la moitié de la pause , ou même à l'instant de la pause , le clerc qui suivait ne reprenait jamais ni au dessus ni au dessous, quoique ce qu'il commençait ou finissait ne parût avoir aucun sens. Le roi l'exigeait ainsi pour que les lecteurs de son palais fussent les plus exercés , quoique tous

ne comprissent pas bien ce qu'ils Usaient. Aucun étranger, aucun homme même connu , s'il ne savait bien lire et bien chanter, n'osait se mêler à ces choristes...

» Dans un de ses voyages, Charles s'étant rendu à une certaine grande basilique, un derc, de ceux qui vont de pays en pays, ne connaissant pas les règles établies par ce prince, vint se mêler parmi les choristes. Ignorant ce que tous chantaient, il restait muet et Tesprit perdu. Le paraphoniste vint à lui , et , levant son bâton , le menaça de lui en donner sur la tête s'il ne chantait pas. Le malheureux clerc 9 ne sachant que faire, mais n*osant pas sortir, se mit à remuer la tête circulairement, et ouvrit les

mâchoires fort grandes pour imiter autant que possible les manières dès chantres. Les choristes ne pouvaient s'empêcher de rire; mais l'empereur, toujours maître de lui-même , ne parut point s'apercevoir des contorsions de cet homme , qu'une réprimande intempestive aurait peut-être poussé à quelque sottise encore plus grande ; il attendit la fin de h messe. — Ensuite , appelant le pauvre diable, et plein de pitié pour ses fatigues, il le consola en lui disant avec bonté : c Brave derc , je vous •remerde de votre chant et de votre peine,» et il lui fit donner une livre pesant d'argent pour soulager sa misère, t

Void encore une anecdote rapportée par le même auteur, sur la passion de Charlemagne pour la poésie et la musique :

t Un jour, après la célébration des matines devant l'empereur. Je jour de l'octave de Noël, des Grecs attachés à l'ambassade qne lui savait envoyée Nicéphore chantèrent en secret et dans leur langue des psaumes en Thonneur de Dieu. Charles , caché dans une chambre voisine , fut ravi de la douceur de leur poésie , et défendit à ses clercs de goûter d'aucune nourriture avant de lui avoir apporté ces antiennes traduites en latin... Ces mêmes ambassadeurs avaient apporté avec eux des instruments de toute espèce; les ouvriers de l'habile Charles les virent à la dérobée , ainsi que les autres choses rares qu avaient ces Grecs, et les imitèrent avec un soin intelligent. Us excellèrent prindpalement à faire un orgue. —Cet admirable instrument , à Taide de cuves d'airain et de soufflets de peaux de

taureau, chassant l'air comme par enchantement dans des tuyaux aassi d'airain, égale par ses rugissements le bruit du tonnerre , et par sa douceur les sons légers de la lyre et de la cymbale. »

Gbarlemagne et son clergé. — Dtner d'un èrèqnc.

Malgré la considération qu'il ne cessa de témoigner au clergé , soit en confiant des missions à des ecdésiastiques , soit on appelant des évêqnes dans les assemblées nationales et dans ses conseils particuliers, Charlemagne sut toujours maintenir la distinction entre les affaires temporelles et les aflbires spirituelles. Il se considérait comme le protecteur de l'Église , cl il faisait observer, autant qu'il lui était possible , les canons rdatifs à la disdpline. 11 voulait que le dergé franc fût à la fois instruit et moral, c Aucun derc , s'il n'était habile dans la lecture ou le chant I n'avait la prétention de rester auprès de lui , ni même de se présenter à ses yeux. Alitant il méprisa les moines qui violaient leur« vœux , autant il combla de son affection tous ce

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

qui le» gardaient fidèlement. » Il exigeait que les évêque» donnassent l'exemple de T instrucaon et des bonnes mœurs. U avait ordonné, afin de s'assurer de leur capadlé , que tous prêcheraient dans leur cathédrale un certain jour fixé par lui , el que ceux qui ne le feraient point seraient dépouillés de leur évôché ; des envoyés royaux devaient assister à la prédication et en rendre compte à l'empereur.— Une anecdote que le moine de Sainl-Gall raconte à ce sujet prouve que, malgré toutes ces précautions, Charlemagne était encore quelquefois trompé.

Nous allons extraire de ce récit le tableau d'un festin donné par un évêque à deux des envoyés royaux ; on y voit quelle éuit à cette époque le luxe de certains membres du clergé :

€ Après la messe on se rendit dans une salle ornée de tapisseries , de tentures el de tapis de tous genres , et l'on y trouva un fesUn magnifique servi dans des vases d'or ou d'argent, enrichis de pierres précieuses. Le prélat, assis sur de moelleux coussins de plume, vêtu de la soie la plus

précieuse, couvert de la pourpre impériale , n'ayant rien qui lui manquât que le sceptre et le nom de roi , était entouré de compagnies de soldats si richement équipés qu'en comparaison d'eux les palatins , c'est-à-dire, les grands de l'invincible Charles, se trouvèrent bien misérables. Quand ceux-ci demandèrent la permission de quitter ce festin d'un luxe inconnu même aux Sarrasins , l'évêque , pour élever plus pompeusement encore sa magnificence et sa gloire, fit venir les chanteurs les plus habiles et des joueurs de toutes sortes d'instruments» dont les accents et les sons auraient amolli les cœurs les plus fermes, et durci les flots les plus liquides du Rhin. Cependant les convives , dont les estomacs commençaient à se fatiguer, tenaient dans leurs mains des coupes de toutes les formes , remplies de drogues et de parfums divers, et couronnées d'herbes et de fleurs qui avaient tout le brillant des pierres précieuses et l'éclat de l'or, et répandaient un vif incarnat. De leur côté, les pâtissiers, les bouchers, les cuisiniers , les charcutiers , préparaient tout ce qui peut irriter la gourmandise de ventres déjà rassasiés, et y mettaient un art qu'on n'employait jamais dans les repas du grand Chartres. »

Description d'une abbaye. — Situation du degré relatif en tant à la société et à la civilisation.

Pour compléter ce que nous avons dit sur les mœurs de l'époque carlovingienne , nous allons , après avoir emprunté à Fillard auteur du Génie du Christianisme le tableau d'une abbaye au IX^e siècle, citer un passage qui présente, avec une grande profondeur de vue et une remarquable sagacité , la si-

tuation du corps ecclésiastique relativement à la civilisation et à la société , et les causes qui devaient successivement faire grandir et décroître l'influence

de la papauté :

« L'imagination , dit M. de Chateaubriand , s'est représenté les possessions d'un monastère comme une chose sans aucun rapport avec ce qui existait auparavant : erreur capitale.

• Une abbaye n'était autre chose que la demeure d'un riche patricien romain , avec les diverses classes d'esclaves et d'ouvriers attachés au service de la propriété et du propriétaire , avec les villages et les villages de leur dépendance. Le père supérieur était le maître ; les moines , comme les affranchis de ce maître, cultivaient les sciences, les lettres et les arts. Les yeux mêmes n'étaient frappés d'aucune différence dans l'extérieur de l'abbaye et de ses habitants : un monastère était une maison romaine pour l'architecture, le portique ou le cloître au milieu, avec les petites chambres au pourtour du cloître. Et , comme sous les derniers Césars il avait été permis, et même ordonné , aux particuliers de fortifier leurs demeures , un couvent encint de murailles crénelées ressemblait à toutes les habitations un peu considérables. L'habillement des moines était celui de tout le monde: les Romains, depuis longtemps avaient quitté le manteau et la toge; on avait été obligé de porter une loi pour leur défendre de se vêtir à la gothique ; les braves des Gaulois et la robe longue des Perses étaient devenues d'un usage commun. Les religieux ne nous paraissent aujourd'hui si extraordinaires dans leur accoutrement , que parce qu'il date de l'époque de

leur institution.

> L'abbaye n'était donc qu'une maison romaine ; mais cette maison devint bien de main-morte par la loi ecclésiastique , et acquit par la loi féodale une sorte de souveraineté : elle eut sa justice , ses chevaliers et ses soldats ; petit eut complet dans toutes ses parties , et en même temps ferme expérimentale , manufacture (on y faisait de la toile et des draps) et école.

> On ne peut rien imaginer de plus favorable aux travaux de l'esprit et à l'indépendance individuelle, que la vie cénobitique. Une communauté religieuse représentait une famille artificielle toujours dans sa virilité, et qui n'avait pas, comme la famille naturelle , à traverser l'imbécillité de l'enfance et de la vieillesse : elle ignorait les temps de tutelle et de minorité , et tous les inconvénients attachés à l'infirmité de la femme. Cette famille , qui ne mourait point, accroissait ses biens sans les pouvoir perdre, et , dégagée des soucis du monde , exerçait sur lui un prodigieux empire.

Aujourd'hui que la société n'a plus à souffrir de l'accaparement d'une propriété

LIVRE IV, GHAI'T'IHÈ VI

immobile , du célibat nuisible à la population » et de l'abus delà puissance monacale, elle juge avec impartialité des institutions qui furent sous plusieurs rapports utiles à Teq^èoe humaine à l'époque de leur formation.

- Les couvents devinrent des espèces de forteresses où la civilisation se mit à l'abri sous la bannière de quelque saint : la culture de la haute intelligence s'y conserva avec la vérité philosophique qui renaquit delà vérité religieuse. La vérité politique ^ ou la liberté » trouva un interprète et un complice dans rindépendance du moine qui recherchait tout; disait tout et ne craignait rien. Ces grandes découvertes, dont l'Europe se vante, n'auraient pu avoir lieu dans la société barbare , sans l'inviolabilité et le loisir du cloître ; les livres et les langues de l'antiquité ne nous auraient point été transmis , et la chaîne qui lie le passé au présent eiU été brisée. L'astronomie, l'arithmétique, la géométrie, le droit civil , la physique et la médecine , l'étude des auteurs profanes, la grammaire et les humanités, tous les arts eurent une suite de maîtres non interrompue, depuis les premiers temps de Khlôwig > (Chlovis)» jusqu'au siècle oii les universités, el-lesmêmes religieuses , firent sortir la science des monastères

> Le corps du clergé était constitué de manière à favoriser le mouvement progresseur : laloi romaine qu'il opposait aux coutumes absurdes et arbitraires, les affranchissements qu'il ne^seasait de commander, les inmiunités dont ses vassaux jouissaient, les excommunications locales dont il frappait certains usages et oertaiois tyrans, étaient en harmonie avec les besoins de la foule. 11 est vrai qu'en ce faisant les prêtres avaient pour objet principal l'augmentation de leur puissance , mais cette puissance était ellelaiéiDe plébéienne ; ces libertés, réclamées au nom des peuples, ne leur étaient pas incessamment données, mais elles répandaient dans ht société

des idées qui s'y devaient développer et tourner au profit de l'espèce humaine.

» Le clergé régulier était encore plus déonocratique que le clergé séculier. Les ordres mendiants avaient des relations de sympathie et de famille avec les classes inférieures; vous les trouvez partout à la tête des manifestations populaires: la croix à la main, ils menaient les bandes des jeunes gens dans les champs, comme les jacobins de la Ligue dans les murs de Paris. En public, ils exaltaient les petits devant les grands et rabaisaient les grands devant les petits; plus les siècles étaient superstitieux, plus il y avait de cérémonies, plus le moine avait d'occasions d'expliquer ces vérités de la nature déposées dans l'Évangile: il était impossible qu'à la longue elle ne démentît pas de l'ordre religieux dans l'histoire de France, — t. II.

L'ordre politique. La mission de saint François se multiplia parce que le peuple s'y enrôla en foule, il troqua sa chaîne contre une corde, et reçut de celle-ci l'indépendance que celle-là lui ôlait: il put braver les puissants de la terre, aller avec un bâton, une barbe sale, des pieds crottés et nus, faire à ces terribles châtelains d'outrageantes leçons. Le maître, intérieurement indigné, était obligé de subir la réprimande de son homme devenu transformé en ingénu par cela seul qu'il avait changé de robe. Le capuchon affranchissait plus vite encore que le heaume, et la liberté rentrait dans la société par des voies inattendues. A cette époque, le Peuple se fit Prêtre, et c'est sous ce déguisement qu'il faut le chercher.

> On s'est élevé avec raison contre les richesses de l'Eglise, qui possédait la moitié des propriétés de la France; mais, pour rester dans la vérité historique, il eût été juste de remarquer que les deux tiers au moins de ces immenses richesses étaient entre les mains de la partie plébéienne du clergé. J'insiste sur ce mot plébéien, parce qu'en développant tout ce qu'il renferme on arrive à une nouvelle vue, et une vue très-exacte, d'un sujet jusqu'ici mal compris et mal représenté.

> L'esprit d'autorité et de liberté de la république chrétienne avait passé dans la monarchie de l'Eglise. Cette monarchie était élective et représen-

tative; tous les chrétiens, même les laïques, quel que fût leur rang, pouvaient arriver, en vertu de l'élection, à la première dignité. La papauté n'était qu'une souveraineté viagère; en certains cas même les conciles généraux pouvaient déposer le souverain, et en choisir un autre; il en était ainsi des évêques élus primitivement par la communauté diocésaine.

> 11 arriva donc que le suprême pontife était très souvent un homme sorti de la dernière classe sociale; tribun-dictateur que le peuple envoyait pour mettre le pied sur le cou de ces rois et de ces nobles, oppresseurs de sa liberté: Grégoire VII qui réduisit en pratique la théorie de cette souveraineté, et qui exerça dans toute sa rigueur son mandat populaire, était un moine de néant; Boniface VIII, qui déclarait les papes compétents à ravir et à donner les couronnes, était un obscur légiste; Sixte V, qui approuvait le régicide, avait gardé les pourceaux. Aujourd'hui même, après tant de siècles, cet esprit d'égalité n'est point altéré; il est rare que le souverain pontife soit tiré des grandes familles italiennes: un prêtre parvient au cardinalat; son frère, petit marchand, illumine sa boutique à Rome, en jouissance de l'élévation de son frère. Le pape futur, né dans le sein de l'égalité, entre dans le monde il retrouvait une autre sorte d'égalité mêlée à la théorie et à la pratique de l'obéissance.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

l'ave : il sortait de cette école avec l'amour du nivellement et la soif de la domination.

9 Pour expliquer la puissance temporelle du Saint-Siège. on est allé chercher des raisons d'ignorance et de religion qui sans doute contribuèrent à la maintenir, mais qui n'en étaient pas la seule source: les papes la tenaient cette puissance de la liberté républicaine; ils représentaient en Europe la vérité publique détruite presque partout; ils furent dans le monde gothique les défenseurs des franchises populaires. La querelle du sacerdoce et de l'Empire est la lutte des deux principes sociaux. Au moyen-âge, le pouvoir et la liberté: les Guelfes étaient les démocrates du temps • les Gibelins les aristocrates. Ces trônes déclarés vacants et livrés au premier occupant; ces empereurs qui venaient à genoux implorer

le pardon d'un pontife ; ces royaumes, mis en interdit, ces églises fermées et une nation entière privée de culte par un mot magique ; ces souverains frappés d'anathème, abandonnés non seulement de leurs sujets , mais encore de leurs serviteurs et de leurs proches; ces princes, évités comme des lépreux, séparés de la race mortelle en attendant leur retranchement de l'éternelle race ; les aliments dont ils avaient goûté , les objets qu'ils avaient touchés passés à travers les flammes ainsi que des choses souillées : tout cela n'était que des effets énergiques de la souveraineté populaire déléguée à la religion , et par elle exercée.

i La papauté marchait alors à la tête de la civilisation et s'avancait vers le but de la société générale. Et comment ces monarques sans sujets, sans armées, fugitifs même, et persécutés lorsqu'ils lançaient leurs foudres ; comment ces souverains , trop souvent sans mœurs, quelques-uns couverts de crimes, quelques-autres ne croyant pas au Dieu lui-même ; comment auraient-ils pu détrôner les rois avec un moine, une parole, une idée, s'ils n'eussent été les chefs de l'opinion? Comment, dans toutes les régions du globe, les hommes chrétiens auraient-ils obéi à un prêtre dont le nom leur était à peine connu , si ce prêtre n'eût été la personnification de quelques vérités fondamentales? Aussi les papes ont-ils été maîtres de tout tant qu'ils sont restés Guelfes ou Ghiblins; leur puissance s'est affaiblie, lorsqu'ils sont devenus Giblins ou aristocrates. L'ambition des Médicis fut la cause de cette révolution ; pour obtenir la tiare , ils favorisaient en Italie les armes impériales, et trahirent le parti populaire : dès ce moment l'autorité papale déclina, parce qu'elle avait menti à sa propre nature, abandonné son principe de vie. Le génie des arts masqua d'abord aux yeux de la foule cette défaillance intérieure ; mais les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange, qui s'effacent sur les murs du Vatican,

n'ont point remplacé le pouvoir dont les papes se dépouillèrent en déchirant leur contrat

»««««*«««M*«««MMMfMM***«*«««#>««Wk«(MfMM(WI^I9l«»

CHAPITRE VII

LOUIS i«r, nmiTi lit aoi.

Lo«lf-te-PlniK«t U idae HsnMiHiarde* ~ Uon «tfM». * Por

trait d9 Lottifle-Pieux par ses oontemporains. — Prenden acln de Louis. -^ Sa conduite envers ses sœurs. — TIsite du pipe à renperetir. — Sacre de teais-le-Ptoiix et dTfcimftwJg» ^ Im* trociioos mx IfiM^ ^ominM—aeConne dq dog^- CooiCttiiloo liDpériale.^ Lothaire associé à I*empire ^ Pépin* ni d*IquiCalDe.~ Louis . rol.de Barière. ~ Révolte et mort de Bernant rgi dHitfe* — GaerresdiTenea pendent le rttm de JMMMioas.— fioenés contre les Bretons.— Ambassade eoToj ée i Vorfan. — invask» de la Bretagne. — Mort de Monran.-' Soumission maBMttUBilc des Bretons.— Viomarcli soniève de nonvean les lieteM^— 8« naît — PaciflcaUen 4p la Brelasne. — Mort d'Henpcosaide. — Uuii épouse Judith. — Mariage de ses fils. — Baptême d'HéroM , roi 4e Danemarck. — FesUn impérial. — Grande chasse. — • HéroM tt hommage de aea états à rempenor. — BeletioM do Loob aie les Normands. — ConTersions intéressées. — Casse et rédt éa désordres de Templre d'après Nithard.— Révolte des fils de Loaii contre leur père. — Bmprlsonnement de reBipeteuf.— Pmiitif rarteurailon de Lenls. — RonreUe vévoHedee fila de Lonik peoxième restauration de l^oiiis. — Révolte de Lothalre. — Il k soumet — Royaume donné k Charles. — Sonlèvenimt de Looh de Bavière.— n est réprimé. — Réooooeillatioi de Louis avec aae fils Lolbalre. — Partage de l'en^ire entre Charles et Lothaire. - Mort de P^pin. roi d'Aquitaine. — Nouveau soulèvement de de Bavière. — Présagea funestes. — Maladie de li'empeveor pai-doone à sea fiU Lonis. — n I

(Deransuàl'anSio.)

Loois-le-Pieox et It reine Hermengarde. » Lenre entall

Lorsque la mort de Oharleoiagiie fit loaiber k poids de rempire sur Louis i^r, que ses ooDtenpoi*ains ont sumommé ie Pieux, et à qui It posftériié n*a accordé que le titre de SHhmmê, ee prince était Agé de trente-einq ana. — Il avait épo«é, en 798 , étant roi d'Aquitaine , Herai«Bf[irde ,

file d'un duc franc nommé Ingorrara ; il en avait ea trois fils , Lothaire , Pé|Hn et Louis » et cinq vfiUeii , Alpalde , Giselle , Hildegarde , Adélaïde et Rothmde.

Le fils de Cbarlemagne , quels qu'eussent ëié s» talents et son génie, succédant à un tel père, dewt toujours paraître beaucoup au-dessous de la tâche qui lui était imposée. Il nous semble touieibis qne la postérité a été bien sévère à l'égard de Loais i^. On a fait un reproche & ce prince de ia bonté de son cœur et de la mansuétude de son esprit. Son extrême piété, qui lui valut les éloges des oonteioiporains , a été l'objet d'acerbes critiques. — Au débni de son rè{fne et pendant les premières années ok i gouverna sans avoir à lutter contre les intrignei des grands et la révolte de ses propres fils, il ira cependant du courage, delà fermeté et Vi tention de faire respecter la |nsiioe et VhommêUit.

LIVRB IV, CBAPITRB VU.

PoiitraU de Loob^Picas ptr let «mtemponini.

Voici le portrait que ses contemporains, plus justes que les historiens modernes et plus à portée de le bien juger, ont tracé du fils de Charlemagne :

c Louis était d'une taille ordinaire (dit Tbégan le chorévêque de Trêves)» il avait les yeux grands et brillants , le visage ouvert » le nés long et droit, des lèvres ni trop épaisses ni trop minces , une poitrine vigoureuse , des épaules larges , les bras robustes ; aussi pour manier l'arc et lancer le javelot personne ne pMv<it-il liii étire eoai|iafé* Ses mains étaient iMgoes» ses doigts bien eonfonaés; il avait les jambes lûngses et grêles pour leur longueur ; il avait aani les pieds longs , et la voix inàle. — Très* versédansleslanguesgrecqMetlatiney il comprenait cependant le grée mieux qu'il ne le parlait Quant au latin, il pouvait le parler aussi bien que sa langue naturelle.* — H conn^sstit trè84Men le sens spûrituel et moral des Écritures saintes ainsi qae lenr sens mystique* ^ Il méprisait les poètes proranes qu'il avait appris dans sa jewMSse , et ne voulait ni les. Ure, m lesentendre, niies écouter.— 11 était d'nne cmmitutioii vigoureuse , agile ^ infatig^drie , lent à k. colère » facile à la compassion.

Toutes les fois que les Jers ordinaires il se rendait à l'église pour prier» Il fihédiimait les genoux et teacbaît le pavé de son front ; il priaît bnmblement et longtemps » quelqo» fois avec humes ; toi^urs orné de toutes les pieu* ses vertus , il était doué d'une générosité sans égale et saas eiempie. Il était sobre dans son boire et son manger, aimple dans ses vêtements ; jamais en ne voyait briller l'or sur ses habits, si ce n'est dans les fties solennelles , salon Tusage de ses ancêtres. — Akm il ne portait qu'une chemise et des baults«de-ckansses brodés en or^ avec des franges d'or, un baudrier et une épée tout brillants d'or, des bottes et UB Hsmitean ouverts d'or; enBn il avait sur la tête vie couronne resplendissante d'or» el tenait dans sa mmn un sceptre d'or. «-Jamais il ne riait aux édats, pas même lorsque dans les Mtes, et pour l'aorasement du peuple, les baladins^ les bouffons^ les mimes défilaient auprès de sa table suivis de cbanlenrs et de joueurs d'mstruments ; alors le peaple même en sa présence ne riait qu'avec me« sure I et pour lui il ne montra jamab en riant ses dents blanches. ^ Chaque jour avant ses repas il faisait distribuer des aumènes, et partout où il allait il avait avec lui des hôpitaux. >

Le meine de Saint-Gall corrdkore par sm téamignagne esiai du chorévêque de Trêves j sur la gé« nérosité, k eharké ehreïtimne et ramotv delà jauiloe dont était péiiétré le suepesseiir de Chariena^ gae.

c Le charitable Louis se livrait avec un tel zèle à raumêne,que, ne se contentant pas qu'on la distri* buAt en sa présence, il préférait la faire de ses "propres mains. — De plus , et se trouvant absent , il voulut que les procès des pauvres fussent réglés de manière que l'un d'eux qui , quoique totaleitient infirme, paraissait doué de plus d'énergie et d'intdligenoe que les autres , connût de leurs délits , prescrivit les restitutions de vols , la peine du talion pour les injures et les voies de fait, et prononçât même t dans les caâ plus graves , l'amputation des membres , la perte de la lête , et jusqu'au supplice de la potence. Cet homme établit parmi les pauvres des ducs, des tribuns et des centurions ; leur donna des vicaires, et remplit avec fermeté la tâche qui lui était confiée. — Quant au dément empe-reur, respectant le Seigneur Christ dans tous les pauvres, jamais il ne cessait de leur distribuer des aliments et des habits pour se couvrir ; il le fai-

sait principalement le jour où le Christ dépouillant sa robe mor[^] telle, se prépara à en revêtir une incorruptible. Ce jour-là Louis répandait ses dons suivant la qualité de chacun, sur tous ceux qui occupaient quelque charge dans le palais, ou servaient dans la maison royale.— Aux plus nobles, il faisait distribuer des baudriers, des banderoles et des vêtements précieux livrés de tous les coins de son très-vaste empire } aux hommes d'un rang inférieur on distribuait des draps de Frise de taies coarses les gar[^] diennement des diévaux, les bodangere et les ewinieia recevaient des vêtements de toile, des couteaux déchués. Tous étoient pénétrés de sa naissance et les pauvres même si vernis de « verte de baillons » et charmés d'être vêtus d'habits propres • chantaient dans la grande cour et au milieu des arcades du palais d'Aix-la-Chapelle, Seigneur, fais-moi un cœur ou Uemluunum LoiM et ékvaient leurs

voix jusqu'au ciel. »

La piété profonde de Louis était une de ses vertus

pour lesquelles ses contemporains avaient saisi le plus d'admiration ; néanmoins le chorévêque Thégan n'hésite pas à blâmer l'exaltation personnelle qui fit parfois négliger à l'empereur ses devoirs comme souverain.— il reproche aussi la facilité avec laquelle il accorda les dignités ecclésiastiques à des hommes peu dignes de l'épiscopat » c Agissant toujours avec prudence et circonspection, l'empereur, dit-il, ne faisait rien sans discernement, si ce n'est qu'il se fiait trop à ses conseillers ; ce qui avait pour cause son extrême assiduité à psalmodier chaque jour et aussi un autre mal dont il n'était pas le premier auteur. « L'empereur ne faisait rien sans l'avis de ses conseillers, si ce n'est qu'il se fiait trop à ses conseillers ; ce qui avait pour cause son extrême assiduité à psalmodier chaque jour et aussi un autre mal dont il n'était pas le premier auteur. » L'empereur ne faisait rien sans l'avis de ses conseillers, si ce n'est qu'il se fiait trop à ses conseillers ; ce qui avait pour cause son extrême assiduité à psalmodier chaque jour et aussi un autre mal dont il n'était pas le premier auteur. » C'est par là que l'empereur ne faisait rien sans l'avis de ses conseillers, si ce n'est qu'il se fiait trop à ses conseillers ; ce qui avait pour cause son extrême assiduité à psalmodier chaque jour et aussi un autre mal dont il n'était pas le premier auteur.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

BS

grands maux qui puissent affliger un peuple chrétien. Après que de tels hommes ont accompli la tâche, ils ne sont jamais, comme auparavant, assez doux ni assez familiers pour ne point devenir aussitôt colères, querelleurs,

médisanis, obstinés, orgueilleux, prodiges de menaces envers tous les sujets ; et c'est par de tels moyens qu'ils cherchent à se faire craindre et louer des hommes. Ils s'efforcent d'arracher leurs ignobles parents au joug d'une servitude faite pour eux , et de leur assurer la liberté. Ils font instruire les uns dans les sciences libérales ; ils donnent aux autres des épouses d'une naissance illustrée , et forcent les fils de nobles à recevoir la main de leurs parentes. Personne ne peut vivre en paix avec eux , si ce n'est ceux qui ont contracté de pareilles alliances. Les autres passent leurs jours dans la plus grande tristesse, dans les gémissements et les pleurs. Les parents de ces hommes , aussitôt qu'ils savent quelque chose, se jouent des vieillards nobles et les méprisent ; ils sont hautains , légers, sans pudeur ; et cependant il reste bien peu de bon à l'homme lorsqu'il a dépouillé toute pudeur... >

Premiers actes de Louis. — Seconde partie de son règne.

Louis se trouvait dans le domaine royal de Donz, en Aquitaine , sur les confins de l'Anjou et du Poitou » lorsqu'il apprit la mort de son père. Il se hâta de se rendre à Aix-la-Chapelle où il reçut l'hommage des grands de l'empire et des princes feudataires, et le serment des députés des nations tributaires, qui vinrent lui jurer fidélité.— Bernard, frère de son père, fut au nombre de ceux qui lui rendirent hommage. Il était roi d'Italie, et , par sa naissance , il aurait pu prétendre à l'empire.

Les premiers actes de l'empereur Louis n'annoncèrent ni faiblesse, ni débonnairerie. Il débuta par faire cesser les scandales qui déshonoraient la famille impériale, en obligeant ses sœurs à se retirer dans les monastères ou dans les domaines qui leur appartenaient , et en punissant sévèrement les seigneurs de la cour qui avaient favorisé leur conduite.

Dans le même temps il s'occupa à rétablir l'ordre dans l'empire et à réparer les injustices qui avaient pu être commises durant les dernières années du règne de Charlemagne.

< L'empereur, dit Thégan son biographe, envoya des commissaires dans toutes les parties de ses états , pour s'informer si quelqu'un se plaignait de quelque injustice , afin d'en faire justice à quiconque formerait une

pUinie , et pourrait la prouver par la déposition de témoins véridiques , se présentât aussitôt devant lui avec ses témoins. Dans leur mission ,

les commissaires trouvèrent une foule d'opprimés dépouillés de leur patrimoine , ou privés de leur liberté, oppressions qu'exerçaient par méchanceté d'injustes gouverneurs, comtes ou vicomtes. L'empereur fit annuler tous les actes que la méchanceté avait suggérés aux gouverneurs injustes pendant la vie de son père. Il fit rendre aux opprimés leur patrimoine, et, à ceux qui avaient été réduits à une servitude inique, il leur rendit la liberté. »

Vint le pape à l'empereur. (8f 6.)

Un événement capital dans la vie de Lothar Pieux fut sans doute la visite <Je l'ai fait à Reims> le pape Etienne IV, successeur de Benoît VIII ; il nous a conservé des décrets d'Etienne IV poème sur les Foies et gesies de Lothar Pieux renferme tant de renseignements précieux sur les mœurs et l'histoire de son temps.

Etienne avait été invité par Louis à venir dans le royaume des Francs. Il se rendit , en 876 , à cette invitation. L'empereur était à Reims où il avait prescrit d'avance à tous les grands de se réunir.

C'est plein d'une sainte joie, dit Ermold, Lothar s'approche le vicaire de Jésus-Christ. Des députés courent porter ses plus tendres vœux au maître du Seigneur. — Bientôt un messager avançant le pontife romain accourt annoncer qu'il arrive et presse sa marche. — Louis alors dispose , arme, prépare et place lui-même les clercs , le peuple et les grands ; lui-même règle que les personnes se tiendront à sa droite ou occuperont sa gauche , et qui doit le précéder ou le suivre. -- Une foule de porteurs marchent à droite sur une longue file et ont emporté avec eux des pains et du vin. -- Le peuple s'avance l'un à la suite des autres et les premiers de l'État ; le peuple suit au dernier rang et forme la cortège. Au milieu, l'empereur resplendissant d'or et de pierreries se fait remarquer par ses vêtements et brille bien plus que par sa piété. Le bonarque et le pontife viennent, de deux côtés , Tu au devant de l'autre ; celui-ci est puissant par sa dignité, celui-là est fort par sa bonté. A peine l'un est fixé

leurs regards l'un sur l'autre que ions deux se précipitent au devant de pieux embrasements. Le sage empereur cependant fléchit d'abord le genon et se prosterne trois et quatre fois » aux pieds du pontife en l'honneur de Dieu et de saint Pierre. Élie accueille le monarque avec humilité , et le relève de ses mains sacrées. L'empereur et le pontife se baissent alors réciproquement l'un les yeux, la bouche, la tête , l'autre le cou; puis , se tenant par la main et les doigts entrelacés , ils s'approchent vers les édifices de Reims. Ils entrent d'abord dans la basilique , adressent leurs prières au Seigneur

LIVRE IV, CHAPITRE VII

de la foudre et lui expriment » dans des chants religieux , leurs actions de grâces et leurs hommages. — Bientôt après, tous deux montent au palais où les attend un festin magnifique ; ils prennent place , et les serviteurs font couler l'eau sur leurs mains. Tous deux font honneur à un repas digne d'eux ; puis leurs bouches échangent ces pieux discours : — c Saint pontife , dit César, pasteur du troupeau

> romain , vous qui , par succession apostolique ,

> nourrissez de la parole divine les brebis de saint Pierre , quel motif a pu vous déterminer à venir

> dans le pays des Francs? Répondez Je vous en » conjure. > Le doux évêque réplique avec tout le calme de Tâme et en caressant toujours le regard de ses regards : La cause qui autrefois fit braver à une reine du midi , par le seul désir de voir un sage , » les dangers d'un voyage à travers des peuples di-

> vers , les neiges et les mers , est celle qui m'a conduit, César» dans les États d'un prince qui m'offre

> ici des festins dignes de la magnificence de Salomon«-

> mon. Depuis longtemps , illustre monarque, la 9 renommée m'a appris quels secours paternels vous » prodiguez au peuple de Dien , de quelle splendeur i vos doctrines frappent le monde, et combien vous » surpassiez vos aïeux par vos lumières et votre foi.

> Aucun obstacle dès lors n'a été assez fort pour bri-

> ser ma ferme volonté de venir admirer de mes » propres yeux vos actions; aucun discours n'eût

> pu me redire sur vous tout ce que m'apprennent » mes propres regards témoins de votre bonté. >

Après ces discours et beaucoup d'autres encore» le repas terminé , César et Etienne se lèvent , quittent la table et se retirent dans l'intérieur du palais. Cette nuit, tous deux la passent, comme H fallait s'y attendre » dans des soins et des méditations divcr*

ses ; le sommeil fuit leurs yeux.

Sacre de Looii-le-Pieax et d'Hermengarde. (S26.)

Le lendemain, dès que le jour paraît, Tempereor appelle auprès de lui Etienne , les grands et ceux qui forment son conseil ; tous s'empressent de se rendre à ses ordres. Louis, couvert de ses vêtements impériaux , se place sur un trône élevé ; à ses cdtés y sur un siège d'or, il reçoit le pontife ; les grands s'asseient chacun suivant son rang. Alors le pieux César, prenant le premier la parole , s'adresse ainsi au pape et à ses fidèles serviteurs :

c Écoutez, grands, et vous très-saint chef des pr6^ très ; Dieu tout-puissant a daigné permettre dans sa miséricorde que j'hérisse des États et du Imut rang de mon père; ce n'est pas, je le sens, en raison de mes mérites, mais pour ceux de Tanteur de mes jours que le Christ, pl^ n de bonté, m'a accordé de Jouir de tant d'honneurs.

Je vous supplie donc, vous mes fidèles, et vous illustre pontife, de me prêter, comme cela est juste , le secours de vos conseils. Hais vous , serviteurs qui veilleseâvec moi à ki conservation de cet empire, et vous bien-

heureux prélat , que œ secours soit tel que le clerc et l'homme de la dernière condition, le pauvre comme le plus riche, puissent , à l'ombre de mon sceptre , jouir égale* ment des droits que leur ont transmis leurs pères.

i Que h sainte règle donnée par les Pères de l'Église force le clerc à ne pas s'écarter delà bonne v(Me; que les lois vénérables de nos Écritures maintiennent le peuple dans une douce union , et que l'ordre des moines, fidèle au précepte de Benoît, fleurisse chaque jour davantage, et se rende digne , par ses mœurs et la pureté de sa vie, de participer aux festins des saints; que le riche exécute la loi, que le pauvre lui soit soumis, et qu'il ne soit fait en rien acception des personnes ; que les mauvaises œuvres cessent de se racheter avec l'or et de prévaloir, et que les présents corrupteurs soient repoussés bien loin.

» Si toi et moi , bien-aimé pasteur, nous gouvernons avec justice le riche troupeau que le Seigneur a confié à nos soins, si nous pouvons les méchants , récompensons* les bons, et faisons que les peuples suivent les lois de nos pères; alors la miséricorde du Très-Haut accordera, tant à nous qu'à ce peuple qui nous imitera , de jouir du bienheureux royaume des cieux , et sur cette terre elle nous conservera nos honneurs et dissipera au loin nos cruels ennemis. Soyons l'exemple des clercs et les guides des hommes même des derniers rangs , et que chacun des deux pouvoirs suprêmes enseigne aux siens la justice.

» Que, suivant le précepte de Jean , chacun aime le frère qui est sous ses yeux , et se rende ainsi digne de voir en esprit le Christ; c'est lui qui dit à Pierre : Simon, m'aimes-tu ou non? Pierre lui répondit par trois fois : Seigneur, tu sais combien je t'aime. Si , répondit le Christ, ta m'aimes en effet, Pierre, je te le recommande, conduis mes brebis avec amour. — Pontife , c'est donc à nous de veiller sur ce peuple soumis dont le Seigneur nous a confié la conduite. Nous sommes, toi , le saint prêtre, et moi le roi, des serviteurs du Christ. Travaillons à leur salut avec le secours de la loi , de la foi et des saintes instructions. > Le monarque appelle ensuite Héiasabbar, son serviteur bien-aimé , et lui adresse ces ordres pieux : Écoute et cours dresser des obstacles où tu en feras ce que je vais dire : Nous en-

tendons qu'edassious les royaumes que , par la grâce de Dieu , régit no* tre sceptre» et dans toute Téeipdae de l'empire^

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

les droits de TégUse de Pierre el de son siège » qui ne doit jamais périr, o^nservetit toute leur force, elque nal n'ose y porler attemte. Cette église, si grande par le lèle de ses pasteurs , a, dès les premiers teiDtM, tenu le rang le plus élevé dans la ebrëu'enté ; nous voulons qu'elle continue de Toceaper. Ses honneurs se sont accrus sous le règne de notre père Charles, qu'ils s'accroissent eneore sous le nôtre. »

Ravi du respect dont on l'honore et des dons faits à Saint-Pierre , le pape reconnaissant , après avoir invoqué Dieu en faveur de Louis, se précipite dans les bras du bienveillant empereur et lui prodigue de tendres embrassements ; le pieux pontife ordonne ensuite k tous, par un signe, de Aire silaoee, et sa bouche sacrée fait entendre ces mots pleins de bonté : 4 César, Rome t'envoie les présents de Saint-

- Pierre; ils sont dignes de toi comme tu es digne

> d'eux , et c'est un honneur qui t'est dû > Etienne enjoint alors d'apporter la couronne d'or

et de pierres précieuses qui ceignit autrefois le front de rempweur Constantin ; il la prend dans ses mains, prononce sur elle des paroles de bénédiction, et prie> en élevant versle cid et ses y ^ux et le riche diadème:

t O toi, s'écrit-il, qui tiens le sceptre de la » terre et gouvernes ce monde, toi qui as voulu que

> Rome fât la reine de l'univers, 6 Christ! je t'en » snpplie , entends ma voix et prête à mes prières,

- line oreille favorable! Saint roi des rois, je t'en 9 conjure, exauce mes vœux, et qu André, Pierre, 9 Paul, Jean et Marie, illustre mère d'un Dieu de i bonté, les secondent; conserve longtemps Louis, i ee sage empereur; que toutes les n^res de

- cette vie fuient loin de lui ; que tout lui soit pros-
- père; écarte l'infortune de ses pas, et qu'il soit » heureux et puissant pendant dé longues années. »

Il dit, s'empresse de se retourner vers l'empereur, lui impose ses mains sacrées sur la tête , et ajoute : t Que le Très- Haut, qui a fécondé la race 9 d'Abraham , t'accorde de voir des enianis qui 9 t'appellent du doux nom d'aïeul , qu'il te donne 9 une longue suite de descendants; qu'il en double 9 et triple lé nombre, afin que de ton saog s'élèvent 9 d'illustres rejetons qui récent sur les Francs et 9 sur la puissante Rome, aussi longtemps que le i nom chrétien subsistera dans l'univers. >

Le pontife alors répand sur César l'huile sainte , chante les hymnes adaptés à la circonstance, et place siu* la tête de Louis le brillant diadème* en disant : c Pierre se glorifie , prince charitable , de te (aire ce 9 présent, parce que tu lui assures la jouissttioe de » ses justes droits. 9

Le stini étéqne voit alors fimpératrioe Hermen«> garde, Pépouse et la compagne de Louis ; il h re^

lève, la tient par la main, la regarde longtemps, pose aussi h couronne sur son auguste tête , et la bénit en ces termes: c Salut , femme aimée de Diea! 9 que le Seigneur t'accorde vie et santé prospim

> pendant de longues années, et puisses-tu toujours

> être l'iionneur de la couche d'un époux, qui te

> chérit! >

Le chef de l'Église distribue ensuite avec profa« sion de nombreux ca-deaux en or et eu habits qu'il tient de la munificence de Rome; il en offre à l'empereur^ à l'impératrice , à leurs enfants brillants de beauté; et chacun des fidèles serviteurs du monarque en reçoit à son tour et selon son rang.

Le sage César paie à Etienne un ample tribut de reconnaissance, et donne l'ordre de le oomUer des plus riches présentSé On y distingue deux coupes brillantes d'or et de pierreries; viennent enamtede nombreux el

magnifiques coursiers, teisque'ilennait d'ofxlinaire dans le pays des Francs. Là , ce sont mille objets divers d'or massif; plus loin sont entassés les vases d'argent , les draps du plus beau rouge et les toiles d'une éclatante blancheur. Ces dons , qui surpassent cent fois ceux que le pape apporte de Rome , sont uniquement pour le pontife. Quant à ses serviteurs , la pieuse munificence de César leur dispense des largesses proportionnées i leur rang. Ce sont des manteaux d'étoffes de couleur, des vêtements propres à la taille de chacun, et coupés d'après la mode si parfaite des Francs , et des chevaux de divers poils qui , relevant fièrement la tête , ne se laissent monter qu'avec peine*

Le pape et les siens, charmés des présenta qu'on leur a prodigués, se préparent bientôt à reproudre la route de Rome< Ak>r9 des députés , tous personnages distingués , ont ordre de l'accompagner pour lui faire honneur, et de le reconduire jusque dans ses états. •

Insinietioos anx Miui Dominict. — Réfiirme dn ctoué*

Ermold-le-Koir a résumé avec talent et bonheur les instructions données par Loub-le-Pieux à ses Miiii Domintei, et les mesures qui furent l'objet des premiers capitulaires de ce prince trop mal apprécié à notre avis.

c Le religieux monarque veut réformer tons les abus sous lesquels ses états gémissent afffigés. U ordonne que l'élite des clercs et des fidèles éprouTës» dont la vie lui est bien connue et mérite wù aiiiguste sufrage, aillent dans les villes, les monastères et les châteaux , remplir toutes ses biosfeisaates Yolontés : c Serviteurs dévoués, leur dit-il, qui pou- 9 vez vous vanter d'avmr été élevés par noua, eaqt 9 aves8ucéle8exoeBenUpréoepstesdeGbarles,Bolre

9 père, montreab-vous atlenlife à nos ordres et gra-

LIVRE IV, CHAPITRE VIL

Tez reUgieuseraeiit nos paroles dans vos cœurs. Vons allez avoir à renup-Gr une tâche difficile , H est vrai , mais utile et digne de zélés serviteurs du Christ. Grice à la bonté du Tout-Puissant et aux heureux travaux de nos pères , les frontières de notre empire n'ont maintenant aucune insulte à redouter , la renommée de la valeur des FVancs a repoussé loin de nous de féroces ennemis , et nous goûtons dans la joie les plaisirs d'une douce paix. Mais c'est parce que nous n'avons pas de guerres à soutenir que nous croyons le moment favorable pour donner à nos sujets des lois dictées par une sage équité.

i Nous voulons avant tout rendreà l'Église le lustre et la richesse qui ont élevé jusqu'au ciel le nom de nos augustes ancêtres , et (c'est un dessein arrêté dans notre esprit) bientôt nous enverrons dans tout l'univers des délégués qui gouverneront les peuples d'après les règles de la piété. — Quant A vous « partez sans perdre un instant , recueillez sur tout d'exactes renseignements , et parcourez scrupuleusement toutes les parties de notre empire ; scrutez sévèrement les mœurs des chanoines 9 celles des religieux et des religieuses qui remplissent les saints monastères ; recherchez quels sont leur vie , leur respect pour la décence , leurs doctrines» leur conduite, leur piété et leur zèle pour les devoirs de la religion ; informez-vous si partout la bonne harmonie règne entre le pasteur et le troupeau y si les brebis aiment leur berger, et si celui-ci chérit ses ouailles; sachez enfin si les prélats fournissent exactement et dans des lieux convenables les enclos , les habitations , la boissons » le vêtement et la nourriture aux curés f qui ne pourraient s'acquitter comme ils le doivent des fonctions de leur saint ministère , si ces secours ne leur étaient assurés avec un soin religieux par lein*s évêques. Mats, en même temps, examinez bien quelles sont les ressources de cha« que église , si leurs terres soht bonnes ou peu fertiles. Tout ce que vous aurez découvert, confiezle soigneusement à votre mémoire; montrez-vous empressés de nous instruire de tout , et dites-nous bien quels ministres du Seigneur vivent dans l'abondance, la médiocrité on la gêne, et quels manquent de tout , ce que nous souhaitons qui ne soit pas ; apprenez-nous aussi qtiels sont ceux qui

demeurent fidèles aux anciennes règles tracées par les saints pères. Nous ne vous avons indiqué que bien sommairement les objets dont vous avez à vous occuper, et c'est à vous d'y ajouter et d'étendre vos informations. »

f César ordonne ensuite de taire venir devant lui, pour recevoir ses instructions, des délégués choisis dans la dass^des inoines, il les envoie visiter les

saints monastères, et les invite à s'assurer si dans tous on mène une pieuse vie *. >

Goofitntion impériale. — LoCbaira asiocië à rempfre. — Pépin, roid'A-qaitaii^, t- LooM, roiife 3aTièr. i8fl6-SI7.)

En montant sur le trône, Louis aVait paru vouloir conserver la division de l'empire et le mode général de gouvernement, établis sous Charlemagne. — 11 avait envoyé l'atné de ses fils, Lothaire, en Bavière, afin de gouverner les nations germaniques ; le second , Pépin , eut le gouvernement de FAqui» taine ; le troisième , nommé Louis , comme son père, était trop jeune pour avoir aucun commandement, il resta près de l'empereur.

Mais, en 816 et en 817, deux grandes assemblées nationales, tenues à Aix-la-Chapelle, opérèrent de grandes réformes ecclésiastiques et politiques, par l'adoption d'une charte de partage de l'empire entre les trois fils de l'empereur, charte qui reçut le titre de constittaiion tmpériate.

L'empire franc fut divisé en trois royaumes.

Le royaume de l'Aquitaine , qui fut donné à Pépin, le royaume de Bavière ^ qui échut au jeune Louis, et le royaume des Francs (comprenant, avec ritalie et quelques provinces delà Geiinanie , TAustrasie, la Neusirie, la Bourgogne et la Septimanie), dont l'empereur Louis se réserva la possession. Ce troisième royaume était quatre fois plus grand à lui seul que chacun des deux autres.

> • Il fit oompoier nn livre cooteDaDt les rèslet de la vlè monailiqiie. Il voulut qa'OD fixât en ee llTre quelle quantité i|| boinon, de noorritore et

de toptet aaues oMet oUlee était Déoetiaire, aflo que let reUs'eoze et let religieuaes qui aedt^ vouent à serf ir le Seigneur sous cette règle ne manqueuft d'aucane chose. Il commit eniuite à des sages hommes le soin de portée ce livre dans toutes les ?illes et dans tons les monaa^ tères de son empire » de le Aire copier dans tous œs lieiix , et d'exiger les tributs qu*ony avait marqués....

«Considérant aussi que les ministres de Jésus-Christ nedoi^ Tent être sujets à aucune secritude humaine, voyant que l'avarice portait une fbole d'hommes à Cuire indignement servir le ministère ecclésiastique à leur intérêt privé, U étabBt que quiconque , né dans une oDuditioo servile , serait , A cause de son savoir et de la pureté de ses mœurs, admis au ministère des autels , devrait être d'abord affranchi par ses maîtres , soit laTques, soit ecclésiastiques, et qu'il ne pourrait qu'après cet affranchissement être élevé aiix dignités de l'Église. Von» tant enfln que chaque église eût ses revenus partioiilier|« afio que la pauvreté ne flt point négliger le culte divin, il qr donna par ce même édit qu'une métairie avec uo revepu déterminioé, et deux serfs , l'un homme, l'autre femme, seraient attribués A chaque église

■ Dès ce moment , les évêques et les clercs commencèrent A quitter ces baudriers, ces ceintures dorées et chargées de couteaux A manche précieux , ces habits d'un travail recherché, ees éperon deol était enbarrasaée lem* ehanssure. L'enpe* reor,ea effet, regardait oofnme an monstre tout hoane qui, roemb|re d'une famille ecclésiastique, convoitait les ppoe-ments et la gloire du siècle.» (Vie ffe ùnMc-Pienx, psr l'AstfOoome.)

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Lotbaire» qui devait en hériter à la mort de son père, reçut le titre de Càar^ et fut associé à la dignité impériale.

Révolle et mort de Bernard • roi d'Italie. (81 S.)

Ce partage excita le mécontentement de Bernard qui, au lieu d'un royaume fief immédiat de Tempire, nesetrouvaposséderquedesélats compris dans un royaume relevant directement de l'empire ; il se révolta

contre son onde, et voulut le détrôner; mais, à l'approche de l'armée impériale, il fut abandonné par les troupes qu'il avait chargées de garder les passages des Alpes, et se vit forcé de se remettre au pouvoir de l'empereur, et d'implorer sa clémence.

Louis le fit juger par une assemblée nationale tenue à Aix-la Chapelle. — Bernard et ses complices furent tous condamnés à mort, à l'exception des évêques, qui furent seulement privés de leurs sièges. < L'empereur, dit Thégan, ne voulut point faire exécuter la sentence capitale portée contre les criminels; mais ses conseillers firent crever les yeux à Bernard et à ceux qui l'avaient exhorté à la rébellion. > Bernard mourut trois jours après avoir subi ce supplice cruel. Sa mort causa à Louis une douleur, dont il prouva plus tard la sincérité par une pénitence publique.

Goerreï d'Irseï pendant le règne de Louis-le-Pieux.

Les fils ou les lieutenants de l'empereur firent la guerre avec des succès divers contre les Sarrasins, les Yasoons révoltés, les Danois, les Obotrites, les Abares et les Pannoniens. Mais à l'exception des guerres contre les Yasons qui persévéraient dans leur vieille haine pour les Franco-Aquitains, toutes ces guerres se rattachaient beaucoup plus aux intérêts de l'empire d'Occident, qu'à ceux de la monarchie franque. Nous nous bornons donc, pour ce qui les concerne, à la simple mention que nous venons d'en faire.

La Bretagne, soumise par les généraux de Charlemagne, s'était soulevée à la mort de ce grand homme. Louis prit part aux guerres qui en assurèrent momentanément la conquête. Nous allons en parler avec étendue.

Goerreï contre les Bretons. (SIS) — AralNissade envoyée à

Morvan.

En 818, lors du plaid d'Aix-la-Chapelle, Lambert, commandant de la Marche de Bretagne, rendit compte à l'assemblée que les Bretons venaient de se donner un roi national nommé Murman ou plutôt Morvan (le grand chef), mais si cependant on peut Appeler maintenant celui qui a décidé de ne pas le reconnaître, et

que, refusant à Tempereur tout tribut, ils persistaient à dévaster la frontière franque.

Un moine franc, nommé Wilchaire, homme pieux, sage et habile, connu du nouveau roi breton, se trouvait par hasard dans l'assemblée; rempeiear le chargea de porter à Morvan ses griefs et ses demandes. Le bon moine accepta cette mission, monta à cheval, et partit. — Après quelques journées de marche, il franchit la frontière bretonne et arriva dans une vaste plaine défendue d'un côté par une belle rivière, et ceinte de tous les autres par des forêts et des marécages, par des haies et des fossés; au milieu s'élevait une rfebehabilitation: c'était celle du roi. — Elle était alors remplie de soldats, le roi ayant sans doute projeté qndque expédition guerrière, — Le moine fut introduit de\ant Morvan., Il s'annonça comme le messager de Fempereur des Francs. Ce titre troubla d'abord le Breton, qui réussit toutefois à cacher son émotion sous ua air de bienveillance et de joie. Après les salutations accoutumées, les serviteurs de Morvan eurent ordre de s'éloigner, et le roi resta seul avec l'ambassadeur. Witchaire prit la parole pour exposer le sujet de sa mission.

Après avoir exalté la grandeur et la puissanee de Louis, il se plaignit de ce que, occupant une terre appartenant aux Francs, Morvan, non-seulement refusait de leur payer un juste tribut, mais eaoate leur faisait la guerre et les traitait d'une manière injurieuse. Le moine avertit charitablement et en son propre nom le roi breton du danger de sa position: Morvan et son peuple seront d'autant moins ménagés qu'ils suivent encore l'ancien culte des Idoles, c 11 n'y a pour toi, pour ta famille et tes sujets, 1 dit Witchaire, qu'un moyen de salut: c'est de vi- » vre en paix avec les Francs, de te réconcilier au i phis vile avec l'empereur, d'aller le trouver et de

> lui rendre l'hommage qui lui est du. La clémence i de l'empereur te laissera probablement la jouis-

> sauce de ton royaume, ou peut-être t'en donnera » un plus grand. Sois convaincu que c'est folie de

> se faire l'ennemi des Francs. Quiconque a com-

> mencié une fois à s'attaquer à eux s'attire mai-

> heur à lui et à toute sa race!— Le Franc n'a point • son ^al en courage ; c'est son amour poar le

> Seigneur qui le fait vainci*e, c'est sa foi qui lui

> assure le triomphe; il aime la paix , et ne prend

> les armes que malgré lui ; mais, une fois qu'il les » a prises, nul n'est capable de tenir devant lui. —

> Quiconque , au contraire , recherche la fidèle ami- » tié du Franc et la protection de ses armes , vit i heureux dans la joie et le repos. »

Morvan écoulait ce discours avec une patiente attention. Il tenait ses yeux baissés et de temps à au^

tr^ frappait du pied lut^re* Witchaire çonotuaît de

LIVtfe IV, CHAPITRE VII.

ft6l

son ail* et de son sileoee qu'il avait déjà fait impression sur son esprit. Il cherchait, par de nouvelles raisons plus persuasives encore que les premières, à le déterminer à une prompte soumission.

^ Il croyait y avoir réussi ; mais tout à coup Tarrivée de réponse de Morvan vint compromettre l'effet de ses paroles : c'était l'heure où la belle Bretonne avait coutume de paraître en sa présence, avant de se rendre à la couche nuptiale. cEUe entre^ curieuse de savoir quel est l'étranger, ce qu'il a dit, ce qu'on lui a répondu ; elle prélude aux questions par des agaceries , par des caresses ; elle baise les genout , les mains , la barbe, le visage du roi , s'éloigne un moment d'un air inquiet et soucieux , et revient aussitôt d'an air plus tendre et plus empressé. Elle regarde d'un air importuné le bon moine, qui n'a point encore quitté la place, et s adresise enfin à Morvao : c o roi ! gloire des puissants

> Bretons ! toi dont les exploits ont porté le nom de

> tes ancêtres jusqu'au ciel, cher époux, d'où vient » cet étranger, et qu'apporte-t-il ? Est-ce la paix , » est-ce la guerre ? >

Quoique à demi vaincu par les agaceries de sa femme, Horvan lui répond en souriant :

c Cet étranger est un envoyé des Francs ; mais, s'il » apporte la guerre ou la paix , c'est l'affaire des

> Jiommes, . ne t'en préoccupe pas, toi femme, et

> contente-toi de régir tout ce qui dépend de ton t sexe. >

* Witchaire s'adresse à Morvan : c O roi ! dit-il , il

> est temps que je m'en retourne ; dis-moi quelle » repense je dois porter de ta part à l'empereur. — c Laisse-moi , répond le Breton irrésolu , laisse-

> moi cette nuit pour en délibérer. >

Le lendemain au matin , Witchaire se présente pour avoir la réponse ; il trouve le chef breton delK)Ut, mais encore à demi ivre et plein d'autres sentiments que ceux de la veille. Son épouse avait usé de tons ses artifices pour lui persuader de ne point céder dux Francs, de ne point leur payer tribut. Il dit aa moine, qui lui rappelle sa promesse de la veille : « Retourne à ton roi, et dis-lui que ma terre 9 n'a jamais été sienne , et que je ne lui dois ni

> tribut , ni soumission^ Qu'il règne sur les Francs,

> moi je règne sur les Bretons. SU veut m'apporter » la guerre , il me trouvera prêt à la lui rendre. >

Witchaire essaie par quelques menaces d'épouvanter Morvan et de le faire revenir à des sentiments plus pacifiques.

Mais le roi breton se lève de son trône et lui répond avec fureur : c Contre les traits dont tu me

> menaces , il me reste des milliers de chars , et à leur tête je m'élancerai, bouillant de fureur, au-de* 9 vaut de vos coups. Vos boucliers sont blancs ; 9 mais je pourrai leur en opposer encore beaucoup

ffîêi^ d< France, — t. n.

> que recouvre une sombre couleur : la guerre ne

> m'inspire aucune crainte. »

L'ambassadeur franc quitta donc le roi breton.

Iora»ion de la Bretagne. — Mort de Morvan. -- SoiuniiSioa

momentaaée dei Bretoni.

Witchaire, de retour auprès de Louis, lui rendit compte de sa mission ; l'empereur ordonna à toutes ses troupes de se rendre à Vannes , et partit lui-même pour cette ville. Les forces qui s'y réunirent étaient composées de guerriers de tous les pays compris dans l'empire franc, d'Allemands, de Saxons, de Thuringes, de Bourguignons, et d'Aquitains y sans compter les Francs ni les Gallo-Romains.

Avant de franchir avec son armée la marche de Bretagne, l'empereur fit une nouvelle tentative pour amener Morvan à des sentiments pacifiques; il lui envoya un second député. Morvan refusa de nouveau de se reconnaître le vassal de l'empire; d'abandonner le culte de ses idoles antiques, et d'embrasser le christianisme. Sa femme le maintenait dans les sentiments belliqueux qu'elle lui avait inspirés. Il appela tous les Bretons aux armes, établit des postes , fit dresser des embuscades et se tint prêt à recevoir l'ennemi.

Cependant les Francs s'étaient avancés; ils couvrent le pays; ils traversant les forêts, remplissent les campagnes, et cherchent de tous côtés les approvisionnements cachés dans les bois et les marais où que l'adresse et la charrue ont confiés à la terre. Hommes , bœufs , brebis , tout devient la proie mal* heureuse du vainqueur. Nul marais ne peut offrir un asile aux Bretons ; nulle forêt n'a de retraite assez sûre pour les sauver. De toutes parts le Franc se gorge d'un riche butin. Comme l'empe-

reur l'a recommandé, les églises sont respectées; mais tous les autres bâtiments sont livrés aux flammes dévorantes. >

Les Francs ne trouvent point de Bretons armés dans les campagnes ouvertes, ni partout où aurait pu se développer une ligne de combattants. Us les rencontrent disséminés par pelotons peu nombreux, à l'entrée de chaque défilé, sur toutes les hauteurs qui dominent les chemins et les sentiers, partout où des hommes cachés peuvent attendre des ennemis et les attaquer à l'improviste.

Néanmoins ces détachements épars, chargés de défendre le pays entre Vannes et la demeure de Morvan, avaient déjà été repoussés de poste en poste jusque dans les environs du séjour royal. Les Francs étaient déjà à l'entrée des bois épais qui formaient l'enceinte de la demeure de Horvan, et le roi breton ne s'était point encore mis en mouvement avec l'élite de guerriers réunis autour de lui. Enfin, à l'approche des soldats de Tempeur, il appelle sa femme et

FRANCE HÏJSTOI^IQyp ET MONUAFENTÂLE.

ses serviteurs, et leur dit : c Restez sans crainte

> dans cette demeure cachée par les bols; moi, » suivi d'un petit nombre d'hon^mes, je vais rallier mes troupes; ensuite je reviendrai chargé de dé- » pouilles et de butin. » -

A ces mots, il demande son coursier, revêt son armure, ordonne à ses fidèles compagnons de prendre leurs armes, et charge ses deux mains de javelots. Il s'élance légèrement sur son coursier, et lui presse les flancs de l'éperon acéré; mais en même temps il retient les rênes, et le fougueux animal s'agite et piaffe sous son maître. Au moment de franchir les portes, il commande d'apporter, suivant l'usage, d'immenses coupes remplies de vin, en prend une, et l'avale d'un trait. Alors, plein d'une confiante galté, il solUcite, selon la coutume, et au milieu de tous ses serviteurs qui l'entourent, les étreintes de sa femme et de ses enfants, et leur rend de longues caresses. Brandissant ensuite avec violence les javelots dont ses mains sont armées, il s'écrie : « Femme de Morvan, re-

tiens ce que je * vais te dire: tu vois» ma bien-aimée , ces traits 1 que porte dans ses mains ton époux animé par la

> joie , et déjà monté sur son coursier. Si mes pres-

> sentiments ne me trompent point, tu les reverras

> aujourd'hui même à mon retour teints du sang des » iPrancs.' Je le jure , objet de ma tendresse , le bras \ de Morvan ne lancera aucun javelot qui ne porte 1 coup. Adieu, épouse chérie, adieu. » Il dit, et s'en fonce à toute bride dans la forêt.

Les Francs, que le roi des Bretons allait chercher y n'étaient pas loin ; une partie couvrait les champs voisins, une autre avait pénétré dans les bois, qu'elle explorait avec fracas. L'empereur, entouré de l'élite de ses soldats. , suivait les chemins frayés. ^ Quoiqu'étonné de leur multitude , Morvan , à la tête des Bretons dévoués , pleurant de rage et de douleur, se rue sur les Francs comme pour les frapper tous à la fois. Tantôt il se jette au-devant des pelotons les plus avancés et les fait reculer ; tantôt il se lance à la poursuite de ceux qui fuient , et partout il combat en furieux \ des hommes tombent partout sous ses Coups.

Tant de courage peut-être allait rétablir le combat, lorsque, s'abaissant sur un détachement de l'armée franque, Morvan y remarque, à cause de sa valeur, un guerrier subalterne, un Franc nommé Goslus, contre lequel il s'élance au galop de son cheval ; avant de le frapper il l'insulte de la voix , selon l'antique usage des guerriers celles, et lui dit[: t Franc,

> je vais te faire mon premier présent, un présent f dont j'espère que tu garderas la mémoire. > Et il lance sur son adversaire un trait, que celui-ci reçoit sur son bouclier, c Orgueilleux Breton , lui répond \ Gosins, j'ai reçu ton présent; c'est à moi maintenant-

• nant à te faire le mien. • Et , prononçant ces mots, le guerrier franc pousse son cheval contre Morvan, qui , malgré sa forte cote de maille , tombe atteint d'un coup de pique. Le vainqueur descend de cheval , coupe la tête au vaincu , et tombe lui-même frappé à mort par un des jeunes

guerriers de Morvan j mais en mourant il frappe celui-ci d'un coup mortel.

Cependant le bruit se répand de toqs côtés que Morvan est tué, que sa tête, séparée du corps, gît à terre à côté de son cadavre. — Les Bretons fuient, les Francs accourent en foule. — On relève et on se passe de main en main une tête sangflaote, horriblement déchirée parle glaive. Le moine Wicchaîre est appelé pour la reconnaître ; mais auparavant il est obligé de la laver et d'en rajuster un peu Va dietelure ; alors il déclare que c'est la tête de Morvan. Le religieux empereur ordonne de lui reidre les honneurs funèbres.

La nouvelle se répand à la fin parmi les Bretons : toute résistance est désormais impossible. La veuve, les enfants , les serviteurs de Morvan, sont conduits devant Louis-le-Pieux, et forcés d'accepter tontes les conditions qui leur sont imposées. Les Francs se' retirent, et la Bretagne devient de nouveau tributaire de l'empereur. »

Viomarefa soulève de Donfem let Bretow. — 8a mort. — PacMMIos de ta IreliiDS. (MM).»

Les détails qu'on vi^t de lire sur la guerre o»tre Morvan , sont extraits du poème d*£niold-le- Noir. D'après les chroniques bretonnes, Morvan, auquel le poète franc donne le tiure de roi (tttre que Morvan prit en effet en 818) , était Sfiigneur de Léon et comte de Gornouailcs.

)I parait qu'à cette époque (et quoique l'établissement du christia-nisme fût très ancien dans UPéniiH suie armoricaine, un grand nombre de Bretons étaient restés attachés aux anciennes superstitions druidiques. Les guerres civiles, qui avaientdésolé le pays , y avaient ramené la barba-riei aussi bieo qa'ai^ raient pu le faire d'effroyables invasions. Avssi Er-mold fait-il de la nation bretonne cette peinture exagérée sans doute » mais dont les traits principaux doivent être vrais.

c C'est une nation superbe, menteuse, revêche et méchante. Elle n'a de chrétien que le nom ; la foi , le culte , les œuvres sont nuls cheE eUe. là« personne ne prend soin ni de la veuve , ni de Torphelin, ni des églises. Le

frère et la sœur vivent dans une infâme union ; le frère enlève la femme de son frère ; tous s'abandonnent à l'inceste et recule devant le crime. Us ont leordemenre les buissons , dans les bois , dans les cavernes; ib se réjouissent de vivre de rapine, comme les bêtes saur

LIVRE IV, CHAPITRE VM

59ft

Mi

vages. La justice n'a parmi eux point de cour où rendre ses arrêts ; ils ont repoussé loin d'eux toute idée du juste et de Tinjuste... >

Une insurrection dont la cause est populaire ne s'éteint pas par la mort d'un chef. Les Bretons combattaient pour l'indépendance nationale, leur soumission aux Francs cessa dès que Tempereur se fit éloigné. Viomarch , qui était parent des comtes de Comouailles rallia les guerriers de Morvan , dispersés après la mort de leur chef. Il se confédéra avec les principaux seigneurs du pays , puis en 822 9 proclama de nouveau l'insurrection. Les Bretons, espérant voir en lui un libérateur, se hâtèrent de le reconnaître pour roi.

La guerre commença favorablement pour les insurgés. La Gaule était alors désolée par la famine et par une maladie pestilentielle. Il fut impossible de réunir des troupes assez nombreuses pour combattre les Bretons. La lutte se soutint donc pendant deux années 9 avec des chances diverses; mais en 824, le double fléau ayant cessé , Tempereur rassembla ses troupes et se dirigea sur Rennes. — Là , il divisa son armée en trois corps, confia le commandement de deux de ces corps à ses fils, Louis et Pépin, et se réserva la direction du troisième. Les trois corps pénétrèrent simultanément en Bretagne, et pendant quarante jours la traversèrent en tous sens, ravageant tout par le fer et par le feu. Les Bretons consternés protestèrent de leur soumission et fournirent des otages, c Viomarch lui-même, avec les principaux chefs du pays , se rendit en 825 à Aix-la-Chapelle, afin

de se remettre, dit Éginhard, au nombre des fidèles de l'empereur. Ce prince lui pardonna et le laissa retourner chez lui avec les autres grands de sa nation. Mais à peine de retour, Viomarch viola la foi qu'il avait jurée, et recommença ses incursions sur les terres des Francs. Il ne cessa de les désoler par le pillage et l'incendie, jusqu'au moment où il fut cerné et tué dans son propre château par les soldats du comte Lambert. >

Afin de prévenir de nouvelles insurrections, on réunit à Vannes les principaux personnages du pays breton, qui s'engagèrent par de nouveaux serments à rester fidèles à l'empereur. Louis jugea toutefois convenable d'y faire occuper militairement les points principaux de la Péninsule.

C'est alors que, pour récompenser sans doute de brillants exploits militaires ou d'utiles négociations, l'empereur nomma son lieutenant-général en Bretagne Nomenoe, un Breton, dont le nom obscur jusqu'alors devint célèbre depuis, parce que cet homme rendit à sa patrie l'indépendance après la quelle elle soupirait. Il néanmoins resta néanmoins fidèle à l'empire et tant que vécut son bienfaiteur.

Mot) d'Heimenginle. ->- Ici l'épique Jaditbé -* Hariage da,

Mflb. (S1S*822.>

Ce fut en 818, au moment où l'empereur, victorieux de Morvan, revenait de Bretagne, que l'impératrice Hermengarde mourut à Angers. Louis avait pour elle une vive affection. Néanmoins, l'année suivante, il crut qu'il était de sa dignité et d'un bon exemple pour les mœurs qu'il contractât un nouveau mariage. — Après l'assemblée générale qui eut lieu à Aix-la-Chapelle, où il se fit présenter, dit Éginhard, un grand nombre de filles des premières familles de son empire, et parmi elles il choisit pour femme Judith, fille du comte Guelf, noble chef bavarois, — La nouvelle impératrice était jeune et belle. Un moine contemporain, Ylafried Strabo, a laissé des vers, dans lesquels il célèbre l'agrément de son caractère, la force de sa raison, les grâces de son esprit et le charme de sa conversation.

Après avoir contracté ce second mariage, l'empereur songea à marier ses deux fils. En 821, il donna pour femme à Lothaire, Hermengarde, fille du comte Hugo, noble franc et un des principaux officiers du palais impérial. L'année suivante Pépin épousa la fille de Théodebert, comte de Madrie, (entre Évreux et Rouen), et petit-neveu de Charles Martel.

Baptême d'Hérolf, roi de Danemarck. (826.)

Le baptême du roi de Danemarck, Hérold, est aisé des événements arrivés sous le règne de Louis, qui méritent d'être racontés avec détails; nous aurons recours, pour le faire connaître, à la chronique[^] poème d'Ermold-le-Noir.

Louis-le-Pieux avait envoyé chez les hommes dit Nord plusieurs missionnaires. Un de ces prêtres, Ebbon, disposa Hérold et une grande partie de ses sujets à embrasser la foi chrétienne. En 826, Louis était sur les bords du Rhin, dans son palais d'Inghelhem, lorsqu'on vint lui annoncer qu'une flotte de cent voiles remontait le fleuve. Bientôt débarqua le roi Hérold avec une suite nombreuse. Admis en présence de l'empereur, il lui offrit de riches présents, puis lui exposa le but de son voyage, le dessein qu'il avait formé d'abandonner le culte de ses dieux, et sa résolution de recevoir le baptême. Cette résolution combla de joie le pieux Louis.

« Allons, dit-il aux siens, courez, hâtez-vous de tout disposer comme il convient, pour le répondeur »

> Hérold, avec (es solennités d'usage, les dons précieux du baptême. — Qu'on prépare les vêtements) blancs, tels que doivent en porter les chrétiens,

> les fonts baptismaux, le chrême et l'onde sainte. » Tout se fait comme l'empereur l'a prescrit; et,

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

dès que tout est prêt pour la cérémonie sacrée, Louis et Hérold se rendent dans le saint temple. — L'empereur, par respect pour le Dieu des chrétiens, reçoit lui-même Hérold, son fils, de la main régénératrice, et le

revêt de vêtements blancs; Fimpéralrie Judith, dans toutredatdela beauté[^] tire de la source sacrée la reine, femme d'Hérolde, et la couvre des habits de chrétienne ; Lothaire , déjà César, fils de tauguste hows f aide de même le fibd*HéroId à sortir des eaux baptismales; à leur exemple, les grandsde l'empire en font autant pour les hommes les plus distingués de la suite du roi danois, qu'ils habillent eux-mêmes; et la foule populaire tire de Teau sainte beaucoup d'autres d'un moindre

rang...

Hérolde , couvert de vêtements blancs , et le cœur régénéi[^] , se rend sous le toit éclatant de son illustre parrain. Letout-puissantempereurle comble alors des plus magnifiques présents que puisse produire la terre des Francs.

D'après ses ordres, Hérolde revêt une cblamyde tissue de pourpre écarlate et de pierres précieuses, autour de laquelle circule une broderie d'or ; il ceint l'épée fameuse que César lui-même portait à son côté, et qu'entourent des cercles d'or symétriquement disposés; à chacun de ses bras sont attachées des chaînes d'or; des courroies enrichies de pierres précieuses entourent ses cuisses; une superbe couronne, ornement dû à son rang, couvre sa tête; des brodequins d'or renferment ses pieds; sur ses larges épaules brillent des vêtements d'or ; enfin des gantelets blancs ornent ses mains.— L'épouse d*Hçrold reçoit de la reine Judith des dons non moins dignes de squ rang, et d'agréables parures. Elle passe une tunique entièrement brodée d*or et de pierreries; un bandeau entouré de pierres précieuses ceint sa tête, un large oollier tombe sur son sein ; un cerdc d'un or Rexible et tordu entoure son cou; ses bras sont serrés dans des bracelets tels qu'en portent les femmes; des cerdes minces et pliants d*or et de pierres précieuses couvrent ses cuisses, et une cape d*or tombe sur ses épaules. — Lothaire ne met pas un empressement moins pieux à parer le fils d'Hérolde de vêtements enrichis d'or. — I[^] reste de la foule des Danois est également revêtue d'habits francs que leur distribue la religieuse munificence de l'empereur.

Tout cependant a été préparé pour les saintes cérémonies de là messe; le signal accoutumé appelle le peuple dans l'enceinte des murs sacrés ; dans le chœur brille un clergé nombreux et revêtu de riches ornements, et dans le magnifique sanctuaire règne un ordre admirable. — La foule des prêtres se distingue par sa fidélité aux doctrines de Clé-

ment \ et les pieux lévites se font remarquer par leur tenue régulière : c'est Theuton qui dirige avec habileté le chœur des chantres ; c'est Adhalwit qui porte en main la baguette , en frappe la foule des assistants, et ouvre ainsi un passage honorable à l'empereur, à ses grands ^ à son épouse et à ses enfants. » Le glorieux empereur, toujours empressé d'assister fréquemment aux saints offices, se rend à rentrée de la basilique en traversant de larges salles de son palais resplendissant d'or et de pierreries éblouissantes; il s'avance, la joie sur le front, et s'appuie ^ sur les bras de ses fidèles serviteurs. Hilduin est à sa droite; Héliachar le sonikut à gauche, et devant lui marche Gerung, pour l'eren chef du palais ^ qui tient en main le bâton, marciué de sa charge, et protège les pas du nKMiaTqne, doiii la tête est ornée d'une couronne d*or. — Par derrière viennent le pieux Lothaire et Hérold, ouverts d'une toge et parés des dons éclatants qu'ils ont reçus. Charles ', encore enfant , tout brillant d'or et de beauté , précède , plein de galie , les pas de son père , et de ses pieds frappe fièrement le marbre. Cependant Judith, couverte des ornements royaux , s'avance dans tout l'éclat d'une parure magnifique; deux des grands jouissent du suprême honneur de l'escorter , ce sont Maihfried et Hugo \ Tous deux , la couronne en tête et vêtus d'habits tout brillants d'or, accompagnent avec respect les pas de leur auguste maîtresse. Derrière elle, et à peu de distance, marche l'épouse d'Hérold, étalant avec plaisir les présents de la pieuse impératrice. Après vient Friedgies ^, que suivent de nombreux disciples vêtus de blanc, et tous distingués par leur science et leur foi ; la jeunesse danoise, parée des habits qu'elle tient de la munificence impériale , marche à la fin du cortège.

Aussitôt que l'empereur est entré dans l'église, il adresse, suivant sa coutume, ses vœux ^ au Seigneur. — Le daïron de Theuton fait entendre le signal , et au même instant, les clercs et tout le chœur lui répondent et en-

tonnent le chant. — Hérold , sos épouse j ses enfants, ses compagnons , contempient avec étonnement le dôme iomien de la maison de Dieu , ils admirent le clergé , l'intérieur du temple , les prêtres et la pompe du service religieux...

Festin Impérial. — Grande chasse.

Pendant la sainte cérémonie » on prépare avec

* Le pape Clément¹ a composé un poème sur la vie de saint Sotio dans les défilés de pré^U.

* Cliartès, fils d'Hérold. Il ne bot pas le confondre avec le fils de Jodhli et de Louis, depuis Glémieff-le^U Glémieff. Gê ~ avait alors quatre ans.

* Iken, aonile poissati, alors tovoris de l'empereur. ' At)hé de Saiot-lf^U de Toors et obancelier de Lorâ.

LIVRE IV, CHAPITRE VII

Soit, dans le palais, d'immenses provisions, des mets divers et des vins de toutes espèces; Pierre, le chef des paniers, et Gunton , qui préside aux cuisines , ne perdent pas un instant , et font disposer les tables avec ordre et le luxe accoutumés. Sur des toisons, dont la blancheur le dispute à la neige, on étend des nappes blanches ; les mets sont dressés dans des plats de marbre. Pierre distribue, comme le vent sa charge, les pains de pur froment, et Gunton sert les viandes. Entre chaque plat sont placés des vases d'or ; Othon, jeune et actif, commande aux échantons et fait apporter des vins généreux.

Dès que les cérémonies du culte respectueux adressé au Très-Haut sont terminées, l'empereur, tout brillant d'or, se dispose à reprendre le chemin qu'il a suivi pour se rendre au temple; son épouse, ses enfants, et tout son cortège, couverts de vêtements resplendissants d'or, et enfin les clercs , babillards de blanc , imitent son exemple ; et le pieux monarque se rend d'un pas grave à son palais, où l'attend un festin préparé avec un

soin digne du chef de Tempire. -r- Radieux , il se place sur nn lit ; par son ordre, la belle Juditji se met à sesoAtés, après avoir embrassé ses augustes genoux ; le César Lotbaire et Hérold , l'hôte royal , s'étendent de leur cdlésurun même lit. I^s Danois admirent la prodigalité des mets et tout ce qui compose le service de la table ,le nombre des officiers, ainsi que la beauté des enfants qui servent Tempereur. . .

Le lendemain l'empereur, continuant à exercer les devoirs d'une noUe hospitalité, convie Hérold à une grande chasse avec ses Francs, dont cet exercice e\$^ te platMir habiiucl L'impératrice Judith , coiffée magnifiquement et montée sur un palefroi, accompagne Teropereur. —La chasse a lieu non bin du palais, dans une Ile, que le Rhin environne de ses eaux pro^ fondes et oti croit une herbe tot^jours verte qne couvre une sombre forêt remplie de nombreuses bêtes fauves. Les daims , les cerfii , les biches , les chevreuils, les sangliers, les ours tombent sous les coups des chasseurs. Avant de retourner au palais, Tempereur et sa suite se réunissent au mHieu de la forêt , où la prévoyante Judith a fait constmnre une salle de veitiure ; t des branches d'osier et de buis dé* pouilfées de leurs feuilles en forment l'enceinte , et des toiles la recouvrent. L'impératrice elle-même prépare sur le vert gazon un siège pour le rdigieux monarque, et fait apporter toiitce qui peut assouvir la faim. L'empereur, après avoir lavé ses mains, et tt belle oovpagae s'^ùsod^nt ensemble sur im lit . d'or« La bêm Lûtkaireet leur bête chéri, Hérold , pmmeftC piaQe.à la même uble ; les cbasaears s'as- 9meai mt l'hcgrfce à l'ombre des grands arbres. On apporte, aprèi les avoir fait rfttir, les entrailles chargées de graisse des «nimaux tvés à h chasse , et la

venaison se mêle aux mets apprêtés pour l'empereur. La faim , satisfaite , disparatlt bientôt ; on vidé les coupes, et la soif, à son tour, est chassée par une agréable liqueur. Un vin généreux répand la gatté dans toutes les âmes, et chacun regagne d'uti pasplushardile toit impérial.»^ En rentrant, l'em*^ pereur et Hérold assistent aux offices du soir, puis on dépose sous les yeux du monarque les nombreuses pièces de gibier, trophées de la chasse, c Louis distribue cette riche proie entre tous ses fi-

dèles serviteurs, sans oablier d'en assigner une part considérable à ses clercs, t • ^

H<ro1d fiât hommage de ses états è l'empereur.

UéroM ne quitta l'empereur qu'après lui avoir fait hommage de ses éuts. 11 partit comblé de présents, emmenant des moines et des prêtres , empor* tant des vases sacrés , des ornements sacerdotaux , et tout ce qui pouvait servir à rehausser Tédat des cérémonies du culte divin. Il laissa auprès de l'empereur son fils et son neveu , non point à titre d'otages, mais pour s'y acquitter du service miiiuire et des autres devoirs imposés aïix Francs de grandes familles. *

S'il faut en croire les historiens danois, Hérold , lorsqu'il se présenta pour recevoir le baptême, avait été expulsé du Danemarck par ses sujets révoltés. — L'empereur lui assigna pour son entretien des terres entre le Rhin et la Moselle. — Plus uird il protégea son retour en Danemarck, où le prince^ noiïvellement converti , fut acompagné par saint Anschaire , missionnaire chrétien. Cette tentative de restauration n'eut pas de succès. Hérold, voulant introduire dans le Judand des usages catholiques i la place des superstitions païennes , s'attira la haine de ses sujets , et fut expulsé de sesétats une seconde ibis. Il fallut que I^uis fit un traité avec les fils de Godfried (avec lesquels, en 817, il avait fait la paix à Aix-la-Glia-pelle), pour que ceux-ci consentissent à favoriser le retour d'UéroId en Danemarc^

et à le secourir contre les mécontents.

RelatioQs de Louis avec les Normands. — Gon?ersions ioté*

Les traités de paix faits avec les rois du Danemarck ne mettaient pas l'empire franc à l'abri des déprédations des pirates Normands. Chacun des rois de la mer se considérait comme indépendant; aussi les côtes de la Frise et de l'Aquitaine Airent-elles plusieurs fois pillées. L'Ile de Noirmouiers fut même prise par ces pirates, qui s'y établirent c6mme dans tin repaire central , d'où ils pouvaient à volonté étendre leurs incursions, et

où ils rapportaient leur butin. Ils tentèrent au^si de créer des établissements

FFIÀNGE flSTORIQUE ET MONUMENTALE.

pareils sur les bords de la Loire. — En 835» Renaud I comte d'Herbange , réussit à les. en expulser; mais ils se maintinrent dans l'ie de Noirmoutiers , oii les débris de Tabbaye de saint Philibert , qu'ils avaient détruite , leur servaient de forteresse.

Les conversions des Normands et des Danois à la foi chrétienne se multiplièrent sous le règne de Louis-le-Pieux. Mais une anecdote, rapportée par le moine de Saint-Gall, prouve que Téglise avait peu à se féliciter de ces conversions presque toujours intéressées.

c Les Normands qui se présentaient pour recevoir le baptême » traités par les principaux officiers du palais comme des enfants d'adoption , recevaient des mains de leurs parrains , et de la garde-robe même de Tempeur, ea habits précieux et autres ornements, un costume de Franc entièrement blanc. Gela se répéta souvent et pendant longtemps ; des Normands en très-grand nombre , et par amour, non de Jésus-Christ^ mais des biens terrestres , se hâtèrent de venir, d'année en année i otrfir leurs respects à l'empereur, le saint jour de Pâques , non plus comme députés , mais comme vassaux trèsdévoués. — Un certain jour plusieurs arrivèrent par hasard jusqu'à Louis ; l'empereur leur demanda s'ils désiraient être baptisés, et, sur leur déclaration affirmative , il enjoignit de répandre sur eux Teau sainte sans tarder davantage. Gomme on n'avait pas assez d'habits de lin tout prêts , il prescrivit de couper des surplis et de les coudre en forme de linceul ou de les arranger par bandes. Un de ces vêtements fut ensuite donné à un des vieillards Normands ; il le considéra quelque temps d'un oeil curieux; puis, saisi d'une violente colère, il dit à l'empereur : c J'ai déjà été lavé ici vingt Ibis; tonf jours on m'a revêtu d'excellents habits très-blancs;

> le sac que voici ne convient pas à des guerriers ,

> mais à des gardeurs de cochons ; dépouillé de mes

> vêtements , et point couvert avec ceux que tu me » donnes, si je ne rougissais de ma nudité, je te » laisserais mon manteau et ton Christ. »

Cames et récU dei désordres de l'empire, d'après Nilhard.

Le second mariage de Louis-Ie-Pieux , et la naissance (en 823) d'un fils de Judith, furent Torigine et fournirent le prétexte de tous les désordres qui troublèrent les dernières années du règne de cet empereur. * — Il nous serait bien difficile, à une époque si éloignée de celle où les événements se sont passés, d'en reconnaître les causes et la marche , s'il n'existait dans un auteur contemporain un remarquable résumé des révoltes successives des fils de Louis contre leur père. — Ce qui augmente l'intérêt de ce 'kût , cW que l'auteur, petit-fils lui-même de Char-

lemagne, était neveu de l'emjpereur, et initié à tous les mystères de la politique du temps. Nithard» auquel nous allons emprunter le tableau des dés« ordres de l'empire, est sans contredit, suivant M. Guizot, le plus spirituel et le plus méthodique de tous les historiens de la race Carlovingienne, sans en excepter même Éginhard. « C'est celui qui pénètre le plus avant dans les causes des événements, et en saisit le mieux la filiation morale. Ce n'est point un simple chroniqueur, uniquement appliqué à retracer la succession chronologique des faits; c'est un homme qui les à vus , sentis , œmpris , et en reproduit le tableau. »

Recueillons donc avec soin ce prédeux témoignage. Le livre de Kithard est intitulé : HUtoire dei disêensions des fils de Louis-U-Dèbounavre.

i Louis , dit-il, le dernier fils que Charlemagne eût eu d'un mariage légitime, devint, par la mort de ses frères , l'héritier de toute la grandeur impériale. Il rangea sans obstacles sous sa domination, les peuples qui accouraient de toutes parts lui rendre honunage. Au commencement dé son règne, il divisa en trois parts l'immense somme d'argent que son père avait laissée; il en employa ime part pour les funérailles; il partagea les deux autres entre lui et ses sœurs , auxquelles il ordonna en même temps de sortir du palais, et de se retirer dans leurs monastères. — 11 admit à sa table ses frères Drôgon , Hugo et Théodoric, encore jeunes, et les fit élever prJÂ de lui dans Je palais. — Il céda à son neveu Bernard, fils de Pépin , le

royaume d'Italie ^ Bernard s'étant révolté peu après (en 818} , fut pris et privé de la lumière çt de la vie par Bertmond , gouverneur de la province de Lyon. — L'empereur craignant epsuite que ses frères (Drogon , Hugo et Théodoric) ne cherchat^sent/à soulever le peuple, les fit tondre (en 819), et les envoya çans des monastère^ Cela jbit (en 821), il fit conclure à ses fils des mariages légitimes» et p^tagea ainsi entre eux tout l'empire. Pépin devai>W rAquilune^ Louis, la Bavière, (çt Lothaii^e • après S9 niort , tout l'empire. U permit ^ Lotbaire de porter le titre d' J^mpi^eur, — La reine Hermengarde, leur mère, étant morte » l'empereur Louis, se maria à Judith , dontileâitpiarles*.

EévoUe des flis de LootB contre leur pfece, ^ Emprifômiemefll

de reoipefeav.

Ayant pai^agë «sut l'emph^ «Mtiat «mitas fih» Louis ne savait «e qu'il dMiiierai^à mm Cédant à ses prièrasi Ijoihaiffs éonsMlit à ^bi son père-domiâr Au jeune printo use fMtÎM 4m wm

: ^ HeKumgMxi^ mouryt^g ptSi Lqnh-le-RtfwiiiMrira égosa» Judith eô SIS, et Cbarles-le-CbaoYe naquit en 82S.

LIVRP IY, CHAPITRÉ Vil.

royaame ; il promit avec serinent qu'il serait le sontieçt et le défenseur de Charles contre ses ennemis. Mais à rinsUgaiion du comte Hugo» dont il avait épousé la fille, de Malhfried et d'autres, Loihaire pe tarç{a pas à se repentir de ce qu'il avait fait et promis, et il chercha (en 8;^), de quelle manière il pourrait tout annuler. Ses projets ne purent rester longtemps cachés à son père. Alors Louis , prenant pour appui Bernard, duc de Sep-tiinanie S créa le duc chambellan, lui confia le jeune Charles, et le mit, apr&s lui , au premier rang de l'empire. — Bemanl,abttant imprudemment du pouvoir, bouleversa entièrement un gouvernement qu'il aurait dû affermir^ -> Dans le même temps, TAILlemagne fut cédée i Charles par uf élit. — ' Alors Lothaire (en 830), prétextant avoir unjqste sujet de plainte, ex^ cita ses frères et tout le peuple à relever la républi-' que en péril; 1^ trois fils aînés de Louis se rendi* rent ensemble , avec tout le

peuple, auprès de leur père, à Compiègne* Ils forcèrent la reine à prendre le voile, firent tondre Conrad et Rodolphe, ses Irerci , et les envoyèrent en Aquitaine à Pépin , qui fut chargé de les garder. — Bernart d, ayant pris la fuite, se sauva en Septimanie. Héribert, son frère, ayant été pris, eut les yeux crevés, et fut ensuite exilé en Italie.

Première réformation de Louis.

ainsi emparé du « gouvernement » pire « Charles en survie auprès de lui; il lui fit vivre avec des moines , espérant que ceux-ci lui feraient aimer la vie monastique et renonceraient à l'embrasser.

Gépin d'archaïque » livré à ses passions, ne cherchant que son propre intérêt, la république empirait chaque jour. Les moines , gardiens de l'empereur et d'autres , qui gémissaient de ce qui avait été fait, jadis de l'archaïque dans les lieux où on le rétablirait à l'instigation de l'empereur , il voulait le rétablir et le soutenir avec vigueur, et surtout remettre sur pied le culte divin , qui protège et dirige tout le reste. Comme il y consentait facilement , on s'en les dit bientôt à l'occasion. — Louis eut alors « un certain moine, nommé Gondebaud, pour ce dessein , et , sous prétexte de religion , vers Pépin et Louis, ses fils, leur promettant que, s'ils voulaient l'obliger à son rétablissement, il agrandirait leurs possessions. Ils y consentirent aisément et avec dément : une assemblée fut convoquée ; la reine et ses frères furent rendus à l'empereur, et tout le peuple se soumit à sa domination. — Les partisans de l'archaïque se rassemblèrent, furent

« Fils du célèbre Onobrius-Hippolyte-Pape.

condamnés à mort par Lothaire lui-même; on leur accorda la vie, et on les envoya en exil. — Louis permit à Lothaire, obligé de se contenter de l'Italie seulement, de s'y retirer à condition que désormais il ne tenterait rien contraire à l'autorité paternelle et impériale.

• Le Téméraire de l'Astronome vont servir à compléter avec dévotion l'œuvre de Nilbard:

« L'empereur ayant déoontartqamie lourde iatrigne dirigée contre lui par oenx-U mèmèmet anxquelt il arait laine la vie, (les oomplioef de Bernard), s'étendait insensiblement et avait déjà corrompn un grand nombre de seigneurs, résolut de lui opposer une barrière. - En eflM , il éleva à la dignité de camé' rrier, Bernard, jusqu'alors comte des Marches espagnoles. Mais , au lieu d'étouffer la discorde, ce choix ne servit qu'à la développer*

« En SSO, pendant que l'empereur paroonrait les provinces mariiîmes de son empire, les chefs delà fktion découvrirent leurs desseins secreU. Ils entraînèrent d'abord les principaux eefgneurs , puis il gagnèrent et s'adjoignirent les seigneurs mdns puissants. La plupart de ceuxHd, tooioan avides dé changeaient , coauna les cbiena et les oistan rapacea, travatt'* lent à se foire du malheur d'autml un moyen d'élération. Sou» tenus par la multitude et par raoenliment d'un grand nôrobra de seigneurs , les conjurés vont trouver Pépia , fHs de l'empereur, et lui représentent • le mépris où ils sont tombés, l'inso- » leoce de Bernard, le dédain des autres seigneurs; Us offirment

• même que Bernard louilie la couche de l'empereur; que ca » prince a les yeux si fascinés qne, loin de vouloir punir cet on*

• Irage, il ne s'en aperçoit même pas. Ils ajoutent qu'un bon » fils ne doit pas souffrir le déshonneur de son père, qne soq » devoir est de tâcher de le rendre à sa raison et à sa dignité f » qu'eu se conduisant ainsi, ce ftls pieux obUendra une grande

• renommée de vertu , et l'accroissement de son royaume* s — C'est ainsi qu'ils coloraient leur crime, — Le jeune homme« séduit par ces insinuations, se rendit avec eux et une gnnde quantité de troupes à Orléans , en chassa Odon, mit à sa place Mathfiled, et poussa jusqu'à Verberie.

Dès que l'empereur apprit la conspiraUon, il biissa Bernard libre de cherchier son salut dans la fuite, envoya sa femme à Laon, dans le monastère de Sainte-Marie, et se rendit hii« même à Compiègoe.— Ceux qui accompagnaient Pépin à Verberie envoyèrent Warin, Lambert, et plusieurs autres de« leurs pour tirer la reine de Laôn et la leur amener. Quand Ju-

dith fut en leur pouvoir, ils la forcèrent, par des menaces de ioort • à promeUre qu'elle persuaderait à l'empereur de poser les armes , de se faire rrsrer, et de se faire renfermer dans un monastère j elle dut promettre aussi pour elle-même de prea* dre le voile et de faire ce qu'elle allait eonseiller à l'emperenr* Ensuite ils la conduisirent auprès de Louis. Ce prince consentit bien à ce qu'elle acceptât le voile afin d'échapper à la mort i mais il demanda que , pour sa propre réclusion , on lui laiaAi le loisir de délibérer.

Judith fut donc renfermée dans le monastère de Sainl»-llad#« gonde à Poitiers.

Vers le mois de mai, Lotbaire^ fils aîné de l'ampeienr, revint d'Italie. A son arrivée à Compi^ne tonte U Csoiioo coqinréa s'empressa au-devant de ini. — Cependant à cette époque en prince n'entreprit rien oonlre l'honniennr de aon pèi«} nais tt approuva ea qui avait été bit.— Louis passa tout l'été n'ayant plue d'un cmpcremr que le non. A l'approche de rao-toaut Isa nnnjwds voHlaient qu'une asssBhlée générale ini «ovaqnée an qnsîgna tten de la France i mais l'enpeienra'yoppoin en ancrât, aeeenfianl noini anx Frann qn'anx Germainsr Graifnal en outre qne la multitude de ses enaearis ne reaqqarMt dam

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Les choses s'étant ainsi passées , et le gouvernement paraissant respirer un peu , le moine Gondebaud voulut tenir le second rang dans Tempire, le duc Bernard , qui avait jadis possédé ce rang , s'efforçait de son côté d'y remonter. — Pépin et Louis , dont , selon la promesse du roi , le royaume avait été augmenté, tâchaient tous deux d'être les premiers dans l'empire après leur père ; mais ceux qui dirigeaient alors lêi affaires de la république , s'opposaient à leur volonté.

NouTelle révolte des flU de Louif . — NoaTel enipriaoïmeineaft de l'emperenr.

Vers le même temps (en 835). TAquiuiine, enlevée à Pépin , fut donnée à Charles, à qui les prncipaux du peuple , jurèrent d'obéir. Irrités de cette disposition « ses firères , Pépin et Louis , divulguèrent le mauvais éiat de la république, et soulevèrent le peuple comme pour obtenir un sage gouvernement; ils délivrèrent Wala , Hélisachar, Hathfried; ainsi que les autres partisans de Lothaire

celte 8f semblée sur le petit nombre de oeoX qui lui demeuraient Ddè-lee« U ordonna qae toai ceux qui s'y rendraient y Tinsissent avec le plus simple équipage, n recommanda d'un antre cdié an comte Lamiiert de Yeiller à la défense des frontières qui lui étaient confiées, et même il lui euToya Tabbé Hélisachar pour l'aider à rendre la justice. — Enfin, rassemblée se réunit à Niro^gue , et toute la Germanie y afflua pour prêter son recours âremperfur.— Ce prince^ voulant diminuer encore les forces de ses adversaires, adressa de Ti?es réprimani^ à Hilduia (abbé de Saint Denis) , et lui demanda pourquoi > malgré l'ordre qu'il a rail reçu de ne se rendre à l'assemblée qu'avec un simple équipage, jl y Tenait aTCC un appareil hostile. L'abbé fut contraint de sortir aussitôt do palais et d'aller, aTce un trèspeetit nombre d'hommes , p sser l'hiTcr auprès de Paderborn, dans un paTllon construit à la bâte. — L'abbé Wcla reçut l'ordre de se retirer au monastère de Corbie et de n'en point sortir conformément h la règle. ~ A la Tue de semblables mesures, ceux qui étaient Tenus stcc des desseins hostiles conire l'empereur, voyant leurs fbrees détruites, perdirent ionte espérance , et, se réunissant dans l'appartement de Loihalre, ils l'exhortèrent oo à combattre, on à se retirer sans le consentement de son père. Toute la nuit ayant été consumée dans cette délibéra: ion, Kemperenr euToya dès le malin recommander à son Ois de n'accorder aucnne créance ft leurs ennemis communs , et de Tenir (ilntAt Ters loi comme un fils fers un père qui l'aime. Cédant à ces exhortations, le prince se renJit auprès de Tempereur. Le rejple, qui aTaitTU Lothaire entrer dans l'intérieur de l'appartement royal , excité par l'esprit inn^mal, s'é:ait sonleTé. Mais tandis qu'il l'agilait en tumulte , prèg de s'abandonner à son aT-CUgle ftarenr, Louis et son fils Tinrent s'offrir h son aspect. A nstant tonte cette tourmente s'apaisa , et les paroles que dit l'empereur acbèrèrent de dissiper l'émeute. — Alors Louis commanda que les chefs de

cette criminelle conspiration fassent mis sous une garde spéciale, et traduits en jugement; tons les docteurs en droit , ainsi que les fils de l'empereur, tes condamnèrent * sobir la peine capitale; mais Loaii ne permit p«s qa'oo en nt monrir on seul; U ordonna de tondre les lafies, qa'U relégoa ensolle en des lieux eonrenables , et fit renfinvier les ^ercs dans des monastères. *

qui avalent été envoyés en exil , et ils excitèrent IjOibaire à s'emparer du pouvoir. Sous le même prétexte et à force de prières , ils engagèrent Grégoire, pontife du souverain siège de Rome, à soutenir leur entreprise ^ Alors l'empereur , avec tout ce qu'il avait de partisans dans l'empire , et les trois nns ses fils, avec une armée considérable , et de phis le pape Grégoire, avec toute la troupe romaine, se mirent en marche; ils se joignirent en Alsace, campèrent auprès du mont Siegwald , et là , les rois engagèrent le peuple, par différents moyenr, à se souleva* conire Tempereur. Louis, abandonne' par ses partisans, fut pris avec un petit nombre de serviteurs; sa femme, arrachée d'auprès de lui, fut envoyée en exil en Lombard'e, et Chartes fat a\ec son père retenu sous une garde sévère. — Le pape Grégoire, se repentant.de son voyage, retourna Rome.— Lothaire s'étant ainsi empare une seconde

* L'astronome donne de cnrienx détails sur cette assiafattoe a^ cordée par un pape à la ré? oUe des fils de Looîa :

« On en vint an point d'aidler les fils de l'emptini A m réunir avec tontes les troupes qa'ils parent rassemllar,età faire venir auprès d*eux le pape Grégoire, sons rbonoMie préteile que lui seul devait réconcilier des flis avec leur père: or, le Téritable moUf de cette demarehe édala bienlÀt. — L*e» pereur se rendit à Worms pendant le mois de mat, aknét tronpe<) nombremes , et délibéra longtemps en ee liea aar is parti qu'il devait prendre. Enlln , il envoya l'évêqne Berswd et plusieurs autres seigneurs, pour eiborler ses fils à revenir aoprèi de lai ; il chargea aussi ses dépotés de demander an pi^pe poar quel motif II tardait tant i le venir trouver, si son ioteutiao était vérUableDiflDt d'imiter l'exemple de aes prédéeeasann. Le hnÊL se répandaU detoutes parts que le pape n'élaU veaa qmt àtm l'intention de tenir sous le coup de l'eicommunicatioa Teaipereur et

les évêques, s'ils voulaient résister à la volonté des fils de ce prince ou à la sienne propre. — Cette audace présomptueuse ne diminua rien de la fermeté des évêques dévoués à l'empereur, qui protestèrent qu'ils ne voulaient en aucune façon fléchir sous l'autorité du pape; que s'il était venu pour excommunier, il s'en retournerait excommunié; et que les anciens canons lui étaient entièrement contraires. — Enfin, on se trouva en présence, le jour de la fête de la Saint-Jean, les deux frères. — Ken qui avait conservé, de l'action qui s'y fit, un souvenir jamais effacé, puisqu'il fut appelé le Céciliaf-Miellifisiois. Les armées étaient placées à peu de distance l'une de l'autre; et l'on croyait qu'on en viendrait bientôt aux mains, quand on vit paraître à l'empereur l'arrivée du pontife. A son approche, les gens s'arrêtèrent pour le recevoir, quoique moins contentement qu'il ne devait le faire, lui disant qu'il s'était préparé lui telle réception, en se présentant devant lui d'une façon si — Le pape, conduit dans la tente de l'empereur, lui fit savoir qu'il n'avait entrepris ni si long voyage que paré qu'il était informé que l'empereur conservait ses fils non si timent implacable; et il ajouta qu'il venait pour rétablir la paix entre eux. — L'empereur défendit/à cause. — Le pape plusieurs jours auprès de lui. Renvoyé par ce prince vers ses fils pour qu'ils les engageât à cesser cette guerre, on ne lui en fut pas permis de revenir, comme il avait ordonné car l'empereur, détachée de lui par des présents, on gagnait par ses promesses, ou effrayée enfin par des menaces, s'étant jetée comme un torrent dans le camp de ses fils, et renala à leur armée. La défection augmenta de jour en jour, au point qu'elle la

LIVRE IV, CHAPITRE VII

fois de l'empire il perdit une seconde fois aussi le Lolhaire, ne se voyant pas en état de résister à cette férocité qu'il avait reconquis. multitude irritée, mit son père et Charles en liberté,

Deuxième restauration de Louis.

Pépin et Louis » voyant (en 834) que Lothaire s'attribuait tout le pouvoir et voulait les abaisser, supportaient avec peine ses prétentions. — A cette époque, Lambert et Mathfried, les deux principaux partisans de Lothaire, se disputaient le second rang dans l'empire; et, comme tous deux recherchaient leur intérêt, ils négligeaient entièrement les affaires publiques. Le peuple sur qui pèse tout le mal en était affligé; les deux fils de Tempereur, Pépin et Louis, étaient en proie à la honte et au repentir d'avoir privé deux fois leur père de son rang; tout le peuple regrettait d'avoir chassé deux fois l'empereur. Ib se liguèrent donc pour le rétablir, et se rendirent de toutes parts à Saint-Denis, oit Lothaire retenait son père et son jeune frère ^

fête de Salni-PfettI le bat peuple menaça de eourir tnr Tempereor, voulant faire m cour à tes eniaoU. Louis, ne pouvant InUer contre de telles forces, manda à ses fils qu'ils ne l'expoaassent point aux insultes de la multitude. Ceux-ci lui répondirent qu'il n'avait qu'à abandonner son camp et à venir auprès d'eux. — Quand les trois princes réunis descendirent de cheval pour reeevoir leur père, celui-ci leur demanda de ne rien oublier de oe qu'ils avaient autrefois promis à Tégard de S3 femme» de son flis Charles et de lui-même. Les prioces lui ayant fait une réponse satisfaisante, il les embras&a, et les suivît jusque dans leur camp; mais à peine y ffit-U arrivas que son épouse lût enieTée, et conduite dans le camp particuMer de Looia (de Bavière)* Quant à lui, il suivit Lothaire» qui l'emmena, ainsi que son fils Charles encore bien jeune, dans son propre camp, et le fit mettre dans un pavillon destiné à le recevoir avec un petit nombre de personnes. — Après cela, comme le peuple était déjà délié de ses serments, les trois frères se partagèrent l'Empire. Judith, retenue par Louis (de Bavière), ffit pour la seconde fois exilée à Tor.one, ville d'Italie. — Le pape Grégoire, témoin d'un tel speotade, revint à Rome navré de dooleor. — Pépin retourna en Aquitaine et Louis en Bavière. -^ Lothaire, emmenant avec lui son père qui marchait et demeurait séparément, accompagné de gens d'armes destinés à le surveiller, vint à Marley. — Il envoya son père dans le monastère de Saint-Médard à Soissons, et fit garder Charles, son jeune firère dans celui de Pruim. •

* Thegan, dans sa Vie de Louis-le-Pieux, parle avec une chaleur indignation des violences auxquelles l'empereur fut alors en butte; il flétrit surtout la conduite des évêques, et notamment celle d'Ebbon, évêque de Reims, que Louis avait comblé de bienfaits.

Le Lothaire, dit-il, contondit son père au palais de Compiègne, et là, réuni aux évêques et à plusieurs autres seigneurs, il le percute cruellement; En effet, les évêques lui ordonnèrent de s'enfermer dans un monastère, et d'y passer le reste de sa vie. Il résista à leur volonté. Tous les évêques lui firent ennemis, et surtout ceux qu'il avait tirés d'une condition pour les élever aux honneurs, ainsi que ceux qui, nés de nations barbares, étaient parvenus à cette haute dignité.

« Aïe! Uagréable on homme aussi impudent que cruel, noble Ebbon, évêque de Reims, serti d'une croix de serf,

JMI, de France. — t. ii.

pour affliger cruellement le malheureux empereur par les calomnies des autres rebelles. Ils dirent des paroles, ils firent des choses inouïes) chaque jour ils l'accablaient de reproches. Ils lui enlevèrent du côté son épée, et, par le jugement de ceux qui étaient ses serviteurs, le couvrirent d'un cilice. Ce fut alors que s'accomplit la parole du prophète, Jérémie qui dit : « Des esclaves nous ont dominés. » Oh! de quelle manière, Ebbon, tu récompenses ton empereur ! il t'a donné la liberté, non la noblesse, car cela est impossible pour qui a reçu la liberté; il t'a revêtu de bi pourpre et du manteau épiscopal, et tu le revêts du vil; il t'a élevé au faite des honneurs pontificaux, et tu veux, par un inique jugement, le faire descendre du trône de ses pères! Cruel, que n'as-tu connu le précepte de Dieu! • L'esclave n'est point au-dessus de son seigneur. »

« Eussé-je une langue de lier ou des lèvres d'airain, je ne pourrais encore exposer ni démontrer tes méchancetés... Hais les épreuves que ce pieux monarque eut à subir de la part des plus pervers des hommes semblent n'avoir eu pour objet que de prouver sa bonté, comme jadis la patience de Job. Il y avait pourtant une grande différence entre les persécuteurs de l'un et ceux de l'autre. Ceux qui insultaient Job étaient des rois,

comme on le dit au livi^ de Tobie; mais ceux qui affligèrent l'empereur étaient, d'après les lois, ses serviteurs, et l'avaient été de ses pères. »

• Il Aïut dire cependant, écrit l'ilstronome , qu'excepté les auteurs du nouvel état des choses chacun voyait avec regret les événements qui l'avaient amené. — C'est pourquoi ceux qui avaient tramé ce crime , craigoant que , par un juste retour » tout ce qu'ils avaient fait ne fût renversé , imagiùereot de concert avec quelques évéques, oomme un excellent moyen, de condamner l'empereur à donner par une seconde pénitence publique , et d'une manière irrévocable , une nouvelle satisfaction à l'Eglise pour les mêmes crimes dont il avait déjà fait une fois pénitence.— Cependant les lois étrangères ne sévissent point deux fois contre une faute commise , et notre loi porte que Dieu ne juge point d<ux fois une même action.— Néanmoins un grand nombre donna son assentiment à cette sentence : presque tous . comme il arrive toujours , pour ne point déplaire aux seigneurs : ainsi l'empereur coodanné sans qu'il fût présent ni entendu , sans avoir fait aucun aveu , ni rien dit qui pût servir à le convaincre , lht forcé à se dépouiller de ses arma devant les cm^ps de 5ahit-Hédard , confeaieur, et de Saint-Sebastien , martyr , et à les déposer sur l'autel ; puis , revêtu d'un habit gris et surveillé par nue garde nombreuse , il fut renfermé dans un lieu sûr. Ces choses terminées , le peuple reçut , à la fête de Saint- Martin , la permission de se retirer , et eliacun retourna chez soi le cœur attristé par de tela événementa... »

La pénitence à laquelle l'Astronome tàii allusion avait eu leu en 822 ; à cette époque , Louis , repentant de la peine sévère qu'il avait imposée à son neveu Bernard , roi d'Italie, et de sa conduite envers ses frères, convoqua spontanément une asseniMée générale en un lieu nommé AUigny. • Ayant appelé dans cette aasemblée les évéques , les abbés , les ecclésiastiques , les grands de son royaume , son premier soin fut do se réconcilier d'abord avec ses ft ères (Ilogo , Drogon et Théodoric) , qu'il avait fsit raser malgré eux , ensuite avec tous crus auxqnela U crut avoir fait quelque of-Tense. Après quoi il fit une confession publique de ses fautes, et, ûnilant l'exemple de l'empereur Théodote, il subit de son gré une pénitence pour tout ce qu'il avait fait tant envers son neveu Bernard qu'envers les aulrea;

pula , réparant ce qui avait pu être ftiit de mal par lui-même ou par son père, il s'efforça d'apaiser la divinité par d'abondantes aunônea et par daa prièna ardentca. •

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

et partit pour Vienne. — Le peuple nombreux qui se trouvait là » les évêques et tout le clergé , entrèrent dans l'église de Saint-Denis, rendirent à Dieu 9 de pieus^s actions de grâces et au roi sa couronne etses armes.— Louis ne voulut point poursuivre Loihaire ; mais il lui envoya des députes pour lui ordonner de repasser les Alpes : il reçut avec bienveillance Pépin , qui vint vers lui , le remercia d'avoir coopéré à sa restauration , et lui permit^ sur sa demande, de retourner en Aquitaine. — Ensuite , avec ses fidèles , l'empereur se rendit à Aix pour y passer l'hiver ; il y accueillit avec bonté Louis qui vint le voir, et lui ordonna de rester avec lui pour le défendre.

Sur ces entrefaites, les gens qui gardaient Judith en Italie, apprenant que Loihaire s'était enfui et que son père avait repris possession du trône s'em* parèrent de Judith , se sauvèrent avec elle , arrivèrent heureusement à Ait , et la rendirent à l'empereur. Cependant Louis ne l'admit dans la couche royale qu'après qu'elle eut juré avec ses proches , en présence du peuple , qu'elle était innocente du crime qu'on lui imputait ^

RéTolte de Loihaire. — Il le somnek.

Vers le même temps (en 835), Mathfried, I^mbert et les autres partisans de Lothaire se tenaient sur la frontière de la Bretagne. L'empereur envoya contre eux Vodon et les chefe qui commandaient entre la Seine et la Loire. Leur petit nombre et l'impérieuse nécessité mit d*acoord les partisans de Loihaire. La multitude des soldats de Vodon les rendit au contraire présomptueux , désunis et indisciplinés. Aussi , le combat engagé , ils s'enfuirent. Vodon fut tué , ainsi qu'Odon , Vivien, Fulbert, et une quantité innombrable de soldats. Les vainqueurs ayant promptement informé Lothaire de leur succès lui demandèrent de venir à leur secours avec une armée, aussi vile qu'il pourrait , ce qu'il fit volontiers. — Loihaire vint à Châlons avec une troupe considérable , en fit le siège, lui livra trois

assauts, et, s'en étant enfin emparé , l'incendia avec les églises. — Maître de celle ville et de ses défenseurs , il fit précipiter dans la Saône Gerberge ^, à la manière des criminels , et punit de mort Gauzlielme et Sanila : il n'accorda la vie qu'à Warin , en lui faisant jurer que dans la suite il Taiderait de toutes ses forces. Lothaire elles siens, fiers du succès de ces deux combats , et espérant de s'emparer facilement de tout l'empire , se rendirent

4 On aocnaatl ioditti d'un conunerco criminel avec le dac Bernard.

■ Sœar de Bernard « due de Septiminie.

ensuite à Orléans pour y délibérer sur leurs projets ultérieurs.

A cette nouvelle » l'empereur rass^nbla une armée considérable de Francs , appela à son seooan son fils Louis , et tous ceux qui habitaient an<deii du Rhin , et marcha pour venger le crime énorae que son fils venait de commettre contre l'espire. —Lothaire , animé de l'espoir de séduire len Francs, selon sa coutume, résolut d'aller à sa reneontise. Le père et le fils s'avancèrent chacun de leur côté, el campèrent sur les bords d'un fleuve, jMnès d'une maison de plaisance, appelée Gaaviac* Mais les Francs, pleins de repentir d'avoir deux foÎMêbâ^ donné leur empereur* et jugeant qu'iiserait honteux de faire encore de même , ne voulurent poim se hî&» ser entraîner à la défection. «- Lothaire, se voyant hors d'état de fuir et de combaiure, mit fin à h guerre, promettant içk^^ dans un nombre de joui fixés , il repasserait les Alpes , que désormais il n'entrerait piusdans le pays des Francs aans Tordre de son père , et qu'il n'entreprendrait rien dans l'empire contre sa volonté. Il prêta serment , avec les siens , qu'il observerait* ces conventions.

Royaume donné à Gbatlei.

Les choses ainsi arrangées (en 837), Louis gou* verna l'empire de la même façon et avec les mêmes conseillers que par le passé. Voyant que le peuple ne voulait plus, comme jadis, l'abandonner tant qu'il vitrait , il convoqua , pendant l'hifer, une assemblée générale à Aix-la«Gbpelle , et donna a Charles une partie de son royaume , dont les limi-

« c L'empereur eoroya conune dëpatés» aoprte deLothaire, Baredad ,
 éTèque laxon, Gebhard, noble duc» et Béreogcr, bomme sage , ion proche
 pareul. lia trouf èrent à Orléama le filide l'empereur, et revèque Baradad
 lui ordonna» an nom de BieuetdessainU, deiefèpererdeseisMuclenrt;lea-
 diic8lù iigDifièrent eotuilo lei ordres dont ila étaient chuigék Lothaire les
 pria de sortir un moment , maia il lei rappela bientôt et leur demanda
 conseil sur sa oonduite future. Ils rengagèrent à se rendre avec ses séduc-
 teurs en présence de son père » lui garantittant la paix. Ils revinrent en-
 suite Tenremprcor et lui aononeèrent ee qui s'était passé

»Lothsire se rendit au^ rès de son père. L'empereur était sur i sou tr6f
 te , dans sa tente dressée au milieu d'une vaale ptaïne , an centre de son
 armée rangée en bataille ; aei flila qui bn étaient res'.és Ūdèlei étaient assis
 à côté de lui. Lofliairese pro* j stema aux pieds de Louis , son beau-père
 Hugues-le- Peureux fit de même i puis Alattifried et ka antres çbeb de la
 râteUioB imièrentft leur exemple , el eu se relCTanl ila aTouèreot qu'ils !
 étaient grandement coupables* Lotliaire jura ensuite fidélité à ' son père ,
 s'eogageaot à obéir à tous ses ordres, à se rendre en Italie, à y demeurer»
 et à ne point en sortir sans la penuts* sien de son père. Tous les antqpi ré-
 pètèrent sosi aermesit; et Louis, le plus pienxdes bommca » leur accorda
 un pardon oomplet : il leur permit de oonsenrer leur patrimoine et toul ee
 qu'ils possédaieni,exepté es qu'il leoraiaU donné de sa propre main* »
 (TuMAa , V%\$ d# j^ouéa^e-PiaiMP.)

LIVRE IV, CHAPITRE VII

tes furent fixées , savoir : du cdtë de la mer, depuis la ft*ODtière des
 Saxons jusqu'à celle des Ripuaires , toute la Frise ; dans le pays des Ri-
 puaires , les comtés de Hdllan, de Hait, de Trahammolant, de Mosgan * ;
 tout le pays situe entre la Meuse et la Seine, jusqu'à la Bourgogne, ainsi
 que le comté de Verdun, et, dans la Bourgogne, les comtés de Toul, de
 rOrnain , de Bidburg , du Bliets , du Perlhois , les deux comtés de Bar, le
 pays de Brienne, de Troyes , d'Autnn , de Sens , du Gatinaïs , de Helun,

d'Étampes , de Chartres et de Paris ; ensuite le long de la Seine jusqu'à TOoéan , et le long du rivege de eeue mer jusqu'en Frise. — Le roi donna à son fils Charles ; de son autorité divine et paternelle , tous les évéchés , les abbayes , les comtés , les domaines royaux , et tout ce qui était contenu dans les limites ci-dessus indiquées , avec tout ce qui lui appartenait , n'importe en quel lieu , et tout ce qui était de son droit , et il invoqua la protection du Dieu toutpuissant pour que cela demeurât ferme et stable à toujours. — Hilduin, abbé de l'église de Saint*Denis, Gérard , comte de Paris , et les autres Jiabitants des pays donnés à Charles , se réunirent et lui jurèrent fidélité.

Soulèreveat de {«ouit de Bayière. — o est réprimé.

Loibaire el Louis » apprenant ces choses , en furent vivement chagrins ; ils eurent ensemble une entrevue (en 8^) ; mais lis se séparèrent en dissimuiMt avec adresse ce qu'ils méditaient contre la volonté d» leur père. Cette ratrevue fit naître une a&aez vielete agitatioQ , mais qui fut facilement apai-

Au nûiieu de septembre, l'empereur vint à

Qttieray » et apaisa de même très^isément une sédi-

tioB qui s'était élevée. Il donna alors à Charles les

amiea et la couronne avec quelque nouvelle portion

du royaume, entre k Seine et la Loire, mit d'accord,

à ee qtt*jl semblait. Pépin et Charles , permit ensuite

à Pépin de retourner en Aquitaine , et envoya Char*

las dans la partie du royaume qu'il lui avait donnai '

A oelte époque , on apprit que Louis s'était sotilevë ooiatre son père , et voulait s'approprier tout ce qui appartenait au royaume au-delà du Rhin. A cette BOttiNBlle, l'empereuf ayant convoqué une assemblée vint à Mayeace» passa le fleuve avec son armée, et força non fib Louis de s'en-

fuir en Bavière. Il revint ensuite triomphant à Aix , car de tous côtés il avait été vainqueur par la grâce de Dieu.

« n est impossible de déterminer les limites et la étendue de ces diocèses territoriaux .

Réconcilia Louis de Lothaire avec son fils Lothaire.

Mais la vieillesse approchait , les chagrins qu'il avait éprouvés le menaçaient d'une prompte décrépitude ; l'impératrice et les grands qui , d'après la volonté de Louis , avaient travaillé pour Charles , craignant que , si l'empereur mourait avant que tout ne fût achevé , la haine de ses frères ne s'élevât contre eux , jugèrent qu'il était convenable et nécessaire que Louis assurât à Charles la protection de l'un de ses fils aînés....

On envoya des députés à Lothaire en Italie pour lui promettre que, s'il voulait soutenir la volonté de son père au profit de Charles , tout ce qu'il avait fait jusqu'alors lui serait pardonné, et que tout le royaume , sauf la Bavière , serait partagé entre lui et Charles. Ces choses convinrent à Lothaire et aux siens ; et des deux parts on ratifia le traité par un serment.

Lothaire et les siens vinrent (en 839) à l'assemblée réunie dans la ville de Worms ; là , Lothaire se jeta humblement , et en présence de tout le peuple, aux pieds de son père en disant : c Je recon- » nais , mon seigneur et père, que j'ai péché contre

> Dieu et vous. Je vous demande, non le royaume,

> mais votre indulgence et la grâce de votre part- » don. » — Louis, père tendre et indulgent, touché de ses prières , lui pardonna ses offenses , et lui accorda la grâce qu'il demandait , à condition que désormais il n'entreprendrait rien de contraire à sa volonté , ni au sujet de Charles , ni sur tout autre point défini le royaume. Ensuite il le reçut avec bienveillance, et, l'ayant embrassé, il rendit grâces à Dieu de sa réconciliation avec un fils naguère ennemi. ^ De là ils allèrent prendre leur repas, remettant au lendemain à délibérer sur toutes les autres choses que leurs humes avaient jurées. *— Le jour suivant ils se réunirent en conseil. Louis désirant accomplir ce que les siens avaient juré : c Voilà, mon fils,

> dit-il , comme je te l'avois promis, tout le royaume-
 > me devant les yeux : partage-le comme il te
 > plaira : si c'est toi qui le partages , le choix des
 > parts sera à Charles ; si c'est nous qui le parta- • geons , le dixième des
 parts sera pour toi. >

Partage de l'empire entre Charlemagne et Louis le Pieux.

Après avoir travaillé pendant trois jours à faire le partage du royaume, sans pouvoir en venir à bout, Louis envoya Joseph et Richard vers son père , le premier , lui et les siens, de régler ce partage, et de lui donner le choix des parts. Ils affirmèrent, au nom de la foi qu'ils avaient jurée » que le défaut de connaissance des pays avait empêché Louis

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

d'accomplir ce travail. Alors le père, aidé des siens, partagea tout le royaume, sauf la Bavière, aussi également qu'il put* Louis et les siens choisirent et reçurent la partie orientale- depuis la Meuse; Louis consentit à ce qu'on donnât à Charles la partie occidentale, et, de concert avec son père, déclara en présence de tout le peuple qu'il le voulait ainsi. — Ainsi Louis mit de son mieux les frères d'accorder , les suppliant avec instance de s'aimer mutuellement , et les engageant à se protéger l'un l'autre , et à faire ce qu'il désirait. Cela fait , et renvoyant en Italie , avec bienveillance et amitié, Louis pardonna et honora le don d'un royaume , il lui rappela combien de serments il avait prêtés à son père , combien de fois il s'était révolté , combien de crimes lui avaient été remis, et, lui donnant de sages conseils, il le conjura de ne pas souffrir qu'on manquât en aucune manière aux conventions qu'ils venaient de conclure, et auxquelles il avait souscrit en présence de tous.

Mort de Pépin, roi d'Aquitaine. — Louis le Pieux scella de
 Louis de Bavière.

Dans le même temps , Louis reçut la nouvelle de la mort de Pépin ; une partie du peuple d'Aquitaine attendait ce qu'ordonnerait Louis sur ses petits-fils et leur royaume; uuiiure parti s'éiant sai^i de Pépin , Tainé des enfants du roi Pépin , exerçait sous son nom la tyrannie.

Tout se trouvant alors arrangé avec Loihaire , Louis rassembla une armée considérable, passa par Châlons pour se rendre à Glermont avec Charles et sa mère, et reçut avec bonté la portion du peuple qui l'y attendait. Et, comme il avait autrefois donné à Charles le royaume d'Aquitaine , il pressa les Aquitains, et leur commanda même de se mettre sous sa protection ; ce qu'ayant fait, ils Ini jurèrent fidélité. 11 s'occupa ensuite de réprimer ceux qui avaient envahi le pouvoir.

Vers le même temps (810) , Louis , sorti de Bavière selon sa coutume , envahit T Allemagne avec une armée de Thuringiens et de Saxons. Son père , revenant d'Aquitaine, laissa Charles et sa mère à Poitiers , célébra la sainte Pâques à Aix , et se rendit directement en Thuringe. il en chassa son lils et le força de s'enfuir en Bavière.

Pré.aget fanestcs (857-840). — Maladie de rempreiir.

Tandis que Louis fuyait ainsi , l'empereur oon* voqua à Worms une assemblée générale, afin d'aviser aux moyens de rétablir sûrement la tranquillité dans l'empire. Il y fut attaqué de la mabdiédont il mourut. — La mort de l'empereur^ suivant l'opi» nton des hommes de son temps , fut annoncée par

de sinistres présages. L'Agronome a eu grand soin de consigner dans son ouvrage la descripiion des phénomènes célestes considérés alors comme b avant-coureurs de la fin de Louis-Ie-Pieux. Sod récit, empreiht de la crédulité naïve et saperstiiienne dont l'empefeur, ainsi que tous ses sujetè, et lai« même, homme de science,étaient pénétrés, présente un grand intérêt et offre un tableau précieux des mœurs et des opinions au IX® siècle :

c Trois années avant la mort de Vemperenr (en 837) , tandis que Louis célébrait , à Aix-la-Chapelle , la solennité de Pâques , un phéDo-

mène, toujours funeste et d'un triste présage, une comète, parut au ciel sous le signe de la Vierge, en cet endroit où se réunissent sous son manège le serpent et le corbeau. Ce météore, qui ne mâchait point, comme les sept étoiles errantes, vers l'Orient, après avoir, dans l'espace de vingt jours, traversé les signes du Lion et du Cancer, des Gémeaux, vint enfin déposer, à la tête du Taureau, et sous les pieds du Cocher, le globe de feu et la multitude de rayons qu'il avait jusque-là portés de tous côtés. — Dès que l'empereur, très-attentif à de tels phénomènes, vit le premier aperçu de celui-ci, il fit appeler devant lui un certain savant, et moi-même qui écris ceci, et qui passais pour avoir quelque science dans ces choses. Il me demanda ce que je pensais d'un tel signe; et comme je lui demandai du temps pour considérer l'aspect des étoiles, et rechercher par leur moyen la vérité, promettant de lui faire connaître le lendemain, l'empereur, persuadé que je voulais gagner du temps, ce qui était vrai, pour n'être point forcé à lui annoncer quelque chose de funeste: c'est pourquoi, me dit-il, va te reposer.

> terrasse du palais, et reviens aussitôt me dire» » que tu auras remarqué, car je n'ai point vu celle

> étoile hier au soir, et tu ne me l'as point montrée;

> mais je sais que ce signe est une comète; dis-moi » donc ce que tu crois qu'il m'annonce, et puis, en laissant à peine répondre quelques mots, il repartit: « C'est une chose encore que tu tiens en silence:

> c'est qu'un changement de règne et la mort d'un

> prince sont annoncés par ce signe. » Et comme j'attestais le témoignage du prophète qui a dit: « Craignez point les signes du ciel, car le prince, avec sa grandeur d'âme et sa sagesse ordinaire, me dit: « Nous ne devons craindre que celui qui a créé et

> nous-mêmes et cet astre. Mais nous ne pouvons » assez admirer et louer la clémence de celui qui

> daigne se servir de tels indices, nous avertir au lieu de notre inertie, de nos péchés et de notre » impénitence. Ce signe se rapporte à moi,

comme

- à tous également. Marchons donc de toutes nos
 - forces et de toute notre volonté dans une m*
- > leure voie, de peur qtie» si nous persévérons

LIVRE IV, CHAPITRE VII

1 dans notre impénitence au moment où le pardon 9 nous est offert, nous ne nous en rendions enfin M indignes. » — Après avoir dit ces paroles , il prit quelque peu de vin, ordonna à tous ceux qui Tentouraient de Timiter, et commanda ensuite à chacun de se retirer. — Il passa toute cette nuit à prier», et, le lendemain , il fit distribuer aux pauvres et aux serviteurs de Dieu d'abondantes aumônes. . .

c A Worms (en 840) , eut encore lieu une éclipse de soleil : ce fut le cinq de mai. Les ténèbres devinrent si profondes, quelles ne différaient en rien de la nuit. Les étoiles se montrèrent dans leur ordre accoutumé ; aucun astre ne souffrit de l'affaiblissement de la lumière du soleil ; et même la lune, qui s'était placée devant lui , gagnant peu à peu vers l'orient, laissa briller, du côté opposé, une nouvelle croissant, semblable à celui qu'elle-même nous montre à son premier ou son dernier quartier : enfin le soleil reprit par degrés tout son éclat. Ce prodige nous prédisait que la lumière placée sur un chandelier, au milieu de la maison du Seigneur, où elle brillait pour tous les chrétiens, allait trop tôt être enlevée au monde... L'empereur, en effet, commença dès ce moment à éprouver un grand dégoût et a ne pouvoir supporter dans son estomac aucune nourriture : sa respiration devint plus fréquente', un sanglottement continu l'oppressa, son courage même faiblit... Sentant son état , l'empereur ordonna qu'on lui préparât une habitation d'été dans une lie voisine de Hayence ; et là , entièrement abandonné de ses forces , il se mit au lit. . .

L'empereur abandonné à son-fils Louis. — H meurt (840).

• Il ne s'attristait pas de quitter la vie, mais il gémissait parce qu'il prévoyait les malheurs de l'Église et les misères des peuples. De vénérables prélats et un grand nombre d'autres serviteurs de Dieu vinrent pour le consoler. Parmi eux se trouvait Iletti, vénérable archevêque de Trêves, Otgaire, archevêque de Mayence, Drogon, frère de Tempereur, évêque de Melz et archichapelain du palais. Plus l'empereur avait pu connaître de près ce dernier, plus il avait mis en lui sa confiance. Par son entremise, chaque jour il offrait à Dieu la confession et le sacrifice d'un esprit contrit et d'un esprit humilié, offrande que Dieu ne refuse jamais. — La seule nourriture de Louis fut, pendant quarante jours, le corps du Seigneur. Il disait : « Tu es juste, ô » mon Dieu ; puisque je n'ai point passé le saint » temps du carême dans le jeûne, il faut bien que > je te paie ce jeûne forcé. > — Il ordonna à son vénérable frère de, faire venir les ministres du palais. Quand ils furent présents, il leur fit écrire, objet par objet, tout ce qu'il possédait, c'est-à-dire les ornementaux royaux, les couronnes, les armes |

vases, les livres, les vêtements sacerdotaux ; il désignait, en les énumérant, ce qu'il lui plaisait de laisser aux églises, aux pauvres, à ses fils, c'est-à-dire à Lpihaire et à Charles. Il envoya une couronne et une épée enrichie d'or et de pierres précieuses à Lothaire, à condition que celui-ci garderait sa foi à Charles et à Judith, et qu'il respecterait et protégerait même toute la portion de l'empire dont ce jeune prince avait été mis en possession en présence de Dieu, et de tous les seigneurs du palais. — Quand il eut mis ordre à toutes ces choses, il rendit grâce à Dieu de ne plus rien posséder en propre. — Le vénérable Drogon et les autres prélats craignaient que l'empereur ne refusât de pardonner à son fils Louis, sachant combien une blessure si souvent rouverte, ou brûlée par un fer ardent, cause une douleur violente. Espérant toutefois en la patience dont l'empereur avait toujours usé, les évêques chargèrent Drogon, dont ce prince n'osait mépriser les paroles, de sonder doucement ses dispositions. L'empereur découvrit d'abord toute l'amertume de son âme ; mais, se recueillant ensuite un moment, et rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il se mit à énumérer tous les maux dont il avait été affligé par

Louis, et tout ce que ce fils ingrat méritait pour avoir agi de la sorte : c
Hais

> puisqu'il n'a pu venir, dit-il, me donner satisfac-

> tion , je veux feire ce qui est en mon pouvoir ; et » je prends Dieu à
témoin que je lui remets tout le

> mal qu'il m'a fait. Vous lui direz, néanmoins, que

> c'est lui qui a conduit à la mort son vieux père

> accablé de douleur , et qu'il a foulé aux pieds, en . > le faisant, les
commandements et les menaces du

> Seigneur, notre père commun. •

c Après avoir dit ces paroles (c'était on samedi soir}, il ordonna qu'on
célébrât Vigiles devant lui , et qu'on plaçât sur sa pmtrine le bois de la
sainte croix ; et tant qu'il en conserva la force , il se signa, de la main , le
firent et là poitrine avec ce même crucifix; et, si quelquefois il se sentait
fatigué de le faire , il demandait que son frère Drogon lui prêtât le secours
de sa mam. Il demeura la nuit entière privé de toute force physique, mais
toujours nurttre de son âme. Le lendemain , qui était un dimanche, il or-
donna qu'un autel fttt préparé, etvouhit que son frère Drogon y célébrât la
messe : il demanda aussi qu'il lui donnât de sa main la sainte communion
, et qu'on lui servit ensuite une boisson un peu chaude. Après l'avoir prise
, il pria ses frères, et ceux qui étaient présents, d'aller se livrer un moment
au repos , qu'if attendrait qu'ils eussent repris quelque force. Cependant
l'instant de ta crise approchait : il joignit son pouce avec ses autres doigts
(ce qui était le signe qu'il avait cou-i tume de faire, quand il appelait quel-
qu'un); Dro-

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Çon s'étant approché , aiasi que les autres prélats , Tempereur se re-
coaimanda à eux tous par ses paroles et par ses signes, demanda qu'on le-
bénttet qu*on fit toutes les cérémonies consacrées pour le moment où

Tâme se sépare du corps. Tandis que les prélats s'acquittaient de ce devoir, l'empereur s'étant tourné du côté gauche» s'écria deux fois avec un mouvement de colère, et avec autant de force qu'il put : kuz^hux, ce qui signifie: hors, hors. — D'où il paraît qu'il avait aperçu l'esprit malin, dont il ne voulut jamais souffrir la présence, ni tant qu'il vécut, ni à l'instant de sa mort. — Enfin, ayant levé les yeux vers le ciel, autant ils exprimaient auparavant la menace, autant ils étaient remplis de gaieté et son visage paraissait sourire. Ce fut dans cet état qu'il atteignit le terme de la vie présente, et qu'il alla trouver un heureux repos; car, ainsi qu'il est dit par le docteur qui ne ment point : t Ne peut » mourir mal qui a bien vécu, >

L'empereur Louis mourut le 20 juin 840, dans la 80ixant&<|uatrième année de sa vie. Il avait gouverné pendant trente-sept ans l'Aquitaine, et avait été vingt-sept ans empereur. Après sa mort, Drogon, son frère, évêque de Metz, ai^mpagné d'une grande multitude de clercs et de laïcs, fit enlever avec pompe, et transporter ses dépouilles mortelles à Uetz, où elles furent placées auprès de celles de sa mère, dans la basilique de Saint-Arnoul.

■^i»<fc^%^<Mfcfc%»*»»»»»»»^»'^»»»»»

CHAPITRE VIII

CBilLia II, DIT LE CHiUTB, ROI DES F1ARC8 ET BMPnBUft.

Mordra «C obiciirité des ëréoeiiiieils «t 4es écriu du lemiM. — sitiui-UoD de la Gaoto franqne. — Charles-le-ChaoYe, roi de« Fraocs.

' — Lothairei empereur. — BiMenatooB des fils de Loob-le-Pieuz. ^ Bi-Uitle de Foataoet. — Attanoe et smeots de U>ali4a-Ger^ nmlqna et de Charles-Ja-Cliauve. — Bonne iatelUgeoce des deux frères. — Traité de Verdun. — Partage de l'empire franc. — Afbires d'Aquitaine. — Mort de Bernard. — Rarages des Normands. charleaJe-duMiToélo toi^ Empriaonnement et fuitodeP^hi il. <- Nouvelles révoltes des Aquitains. — Pépin reparaît. —Charles, fils de Charles-le^hanve, devient roi d'Aquitaine. — Ré-

volte des IV^esiècles. ^ Situation critique de Charles-le-Chauve. .i- Tnié
Avec Pépin II-^ Révolte simultanée des fils de Charles-le-Chauve.

— Charles, roi d'Aquitaine meurt. — Louis-le-Béguin succède.

— Division des états de Lothaire. — Conquête de la Provence. —
Oppositions de Charles-le-Chauve contre les Bretons. — Nonobstant. *> Prise de
Nantes par les Normands. — Nominoë prend le titre de roi des Bretons.
— Sa mort — Erispoë succède à Nominoë. — Il est assassiné. — Salomon,
successeur d'Erispoë. — Il est assassiné. — Nouvelle division de la Bre-
tagne. ^ Femmes et enfants de Charles-le-Chauve. — Charles-le-Chauve
empereur. — Plaid de Quierzy. — Héritage des offices. — Mort de
Charles-le-Chauve.

(De l'an 840 à l'an 878. ^

Département de l'histoire de France et des écrits du temps.

Après la mort de Louis-le-Débonnaire, de Charles-le-Chauve à Louis
VI, l'histoire de France, de

un historien moderne est encore plus obscure et plus obscure que
dans le dernier siècle de la race mérovingienne. La geste étendue de Charle-
magne ne fit qu'agrandir le chaos. Le Doyen de la noblesse
des partages qui en firent tant entre ses descendants, la fréquence simi-
litude de leurs noms, l'entremêlement de leurs états, la nullité de leur
pouvoir dans la plupart des pays qu'ils étaient censés posséder, leurs
efforts pour se ravir réciproquement des provinces ou des
royaumes qu'ils occupaient pour les perdre aussitôt après, les
progrès de l'adépendance féodale sans que pourtant les fiefs fussent en-
core des possessions stables et bien déterminées, tout concourt à détruire,
dans cette houle d'incertitude, toute unité, et rien n'est plus aisé que
de concevoir nettement quelle était alors la situation relative de tant de sou-
verains et de peuples, ou d'en suivre, à travers tant d'événements sans
résultat, les innombrables vicissitudes.

Les historiens modernes se sont appliqués à pointer quelques lumières
dans ces ténèbres, quelque ordre dans cette confusion. Ils en ont extrait

les faits les plus importants pour les grtHiper autour des principaux noms propres , et les distribuer dans une méthode méthodique. Il le fait bien pour faire une histoire qui paraît, sans trop de fatigue, être comprise et retenue par les lecteurs. Mais de là résulte, dans leurs ouvrages , un mensonge peut-être inévitable. Les temps qui y sont décrits, les événements qui y sont racontés s'y présentent sous une forme beaucoup trop nette et trop régulière. Vainement l'écrivain parle du désordre qui régnait alors, de la nullité des princes ; ses réflexions nous entretiennent du chaos, et il s'est efforcé de le bannir de ses récits ; il répète sans cesse que tout était confus, obscur, désordonné» et il travaille à tout éclaircir, à tout arranger avec quelque régularité ; en sorte qu'il détruit, pour ainsi dire, d'une main ce qu'il fait de l'autre, et que plus il réussit à rendre l'histoire claire et facile à suivre, moins il nous donne une idée juste du temps et de la société.

Les historiens contemporains n'ont point ressenti cet embarras ni tenté ainsi des efforts contradictoires ; il leur eût été impossible de saisir l'ensemble des événements qui se passaient sous leurs yeux, de les classer selon leur importance, de les rattacher à un centre commun et d'en composer une narration bien ordonnée, tous moyens leur manquaient pour une telle œuvre, et la plupart d'entre eux n'en ont pas même conçu l'idée. Le désordre du temps a

^ M. G. H. O. T. , Notice sur Us Annales de ^ . Berlin.

LIVRE IV, CHAPITRE VIII

BaSB

trstaaa

passé dans leurs écrits; ils nous ont transmis les faits comme ils les avaient vus ou recueillis, c'est-à-dire pêle-mêle, s'assujettissant à peine à un faible lien chronologique, interrompant le récit incomplet d'une guerre pour parler de la querelle d'un évêque avec son métropolitain ou des déli-

bérations d'un oondle sur quelque point de dogme ou de discipline qu'ils indiquent sans l'expliquer, laissant là le concile assemblé pour raconter une incursion de quelque bande de Normands» passant tout à coup des désastres des Normands aux négociations des rois, des négociations des rois à la révolte de quelque duc ou aux débats de quelques comtes, jetant çà et là un miracle, une éclipse, l'état de l'atmosphère, les ravages des loups dans les campagnes, ne prenant nul soin de rien éclaircir, de rien arranger, étrangers enfin à tout travail de composition, à toute suite dans le récit, livrant seulement à leurs lecteurs tous les renseignements qu'ils ont pu re* cueillir du fond de leur monastère , et aussi confus, aussi dépourvus d'enchaînement et de régularité que l'éuit alors les actions des hommes et les affaires du monde.

Pour retrouver l'histoire dans de tels ouvrages, il faut l'y chercher laborieusement, l'en exhumer, pour ainsi dire, pièce à pièce , remettre chacune à aa place, et reconstruire ce passé, dont les monuments ne nous offrent que des ruines. C'est ce qu'ont fait les historiens modernes, mais la lecture des historiens contemporains est indispensable à qui veut vraiment connaître les événements historiques ; ces histoires seules font comprendre, par le caractère mémo de leurs écrits , l'édat r^l de la société ; eux seuls , quand la science a fait son œuvre , contraignent l'imagination à faire aussi la sienne, en se replongeant dans le chaos qu'ils reproduisent fidèlement.

C'est donc en résumant les travaux des auteurs modernes , et en oon-sullaot pour les expliquer les textes originaux des historiens du IX^ et X® siècles, que nous allons continuer le récit des événements les plus notable^ qui ont marqué le règne difficile et agité des descendants de Gharlemagne.

Situatioa de la Gaule flrauke. — Charles II , dit le CluiaTe , ' roi des Francs. — LoUiaire, empereur.

La guerre qui avait cessé pendant les derniers temps de la vie de Louis-le-Pieux recommença après la mort de cet empereur.

Louis de Bavière, qu'avec les chroniqueurs contemporains, nous nommerons à l'avenir Louls-le-Germanique, non content de recouvrer les provinces que sa révolte avait failli lui faire perdre, se disposa à envahir le tenritofa franc, situé enu^ela

Meuse et le Rhin, dont il avait d^à cherché à s'eniparer du vivant de son père, e| qui était échu en partage à son frère aîné, Lothaire.

Lothaire, dans la pensée de rétablir l'unité de l'empire, songeait à réduire ses frères à la condi« tion de princes tributaires ; il se hâta de profiter de l'occasion qui lui était offerte, et passa les Alpes avec une armée, dans le but d'attaquer d'abord le roi des Bavares, et après l'avoir vaincu» de sou** mettre aussi le roi des Francs.

Ce dernier, auquel une infirmité naturelle a fait donner le surnom de Charles-le-Chauve, et qui figure le quatrième parmi les rois de France de la race Carlovingienne, était loin d'être paisible pos^sesseur des états que son père avait eu l'intention de lui léguer, et dont son frère atné projetait déjà de lè dépouiller.

La Gaule occidentale et méridionale qui formait la majeure partie des états de Charles ne reconnaissait point son autorité. — Le chef des Bretons, Nomé* noe, sans avoir encore ouvertement déclaré sa rébellion, se préparait à fonder un royaume indépendant dans la péninsule armoricaine.— Pépin- Il, fils de Pépin I^ et petit fils de Louis-le*Pieux, était, malgré sa jeunesse, considéré comme roi par ceux des Aquitains qui conservaient leurs anciens sentiments de haine nationale contre les Francs, et le désir de recouvrer cette indépendance pour laquelle leurs ancêtres avaient si longtemps combattu.

La Yasconie» séparée de la monarchie francoaquitanique, sous le règne de Pépin l«r, avait suooessivement reconnu l'autorité des comtes Asinaire et Sancho-SanrJiez. Ce dernier venait d'établir le si^e de son gouvernement dans les vallées situées au-delà des Pyrénées occidentales, et défiait derrière CCS montagnes toutes les tentatives que les Francsauraient vou !u faire pour le ramener à l'obéissance. — Enfin la Septimanie ou la Gothie, située sur les deux versants des Pyrénées orientales, avait

été restituée , en 823 , au duc Bernard par Louis-le- Pieux, et reconnaissait à peine l'autorité nominale du roi des Francs. Bernard , qui n'ignorait pas combien il avait peu à craindre qu'on le forçât à la soumission , ne s'était point encore ouvertement déclaré indépendant , mais il témoignait par ses actes qu'il l'était en réalité,

Dissemoos des fils de Iouis-Ie-Pieui. — BataiUe de Fontenet.

Cbârles-le-Chauve , ayant réuni au petit nombre de partisans qu'il comptait dans l'Aquitaine les milices neustriennes dont la fidélité semblait devoir lui être plus fermement assurée, se disposait ^ commencer la guerre contre Pépin II » lorsqu'il apprit

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

que Loihaire , décourage par rattitude des peuples d'outre - Rhin , et reDonçanl à attaquer Louisle-Germanique , s'était décidé à repasser le fleuve pour se jeter sur les provinces de la Neustrie , dont Charles- le - Chauve espérait rester le tranquille possesseur. Un grand nombre de leudes neustriens, oubliant leurs serments, s'étaient aussitôt rangés du côté de Lothaire.— Celui-ci, afin d'accroître les embarras de Charles, proposa son alliance et son appui à Pépin II et aux insurgés aquitains.

Les évêques et les leudes qui , témoins du partage fait à Worms en 839 , et dévoués à Fempereur Louis, avaient continué de rester fidèles à son fils Charles , tentèrent vainement de ramener Loihaire à des sentiments de modération , en lui rappelant qu'il avait promis d'être le protecteur et non pas l'oppresseur de son frère. — Charles offrit de reconnaître la suprématie du nouvel empereur et l'autorité de son frère atné. — Lothaii e refusa de s'expliquer sur ses projets.

Louis-Ie-Germanique et Charles-Ie-Cbauve firent alors alliance , et , ayant réuni leurs forces , renouvelèrent leurs supplications pour que leur frère atné cessât de prétendre les dépouiller de leurs états. Us ne purent rien obtenir.

Lothaire ne consentit à une trêve qu'afin de donner aux insurgés' aquitains, conduits par le jeune Pépin , le temps de se réunir à lui.

Les deux armées , fortes ensemble d'environ trois cent mille hommes , se livrèrent le 25 juin 841 , dans une petite plaine, à quelques lieues d'Auxerre , près du bourg de Pontanet (aujourd'hui Fontenaille), une bataille décisive.

A l'exception des Septimaniens , des Bretons et des Vascons , les milices de tous les peuples soumis à l'empire franc se trouvaient réunies dans la plaine de Pontanet.

Les milices austrasiennes et • italiennes composaient la majeure partie de l'armée de Lothaire. — Les guerriers de la Germanie franque (Francs-Orientaux, Bavares, Allemands, Thuringiens, Saxons , etc.) étaient rassemblés sous les bannières de Charles et de Louis. — Quant aux troupes de la Neustrie, de la Bourgogne, de la Provence et de l'Aquitaine , elles se trouvaient réparties en nombre à peu près égal dans les deux camps opposés.

Les Septimaniens, auxquels Charles-le-Chauve avait fait un appel, s'étaient mis en marche, comme pour obéir à cet ordre; mais, dans sa prudence politique, le duc Bernard , qui les commandait, s'était arrêté à trois lieues du champ de bataille pour attendre le résultat des événements.

Noménoe , roi des Bretons, avait dédaigné de répondre à la réquisition de Charles, et n'avait pas jugé convenable de faire marcher ses troupes pour

assister à une lutte à laquelle il ne voulait pas prendre part.

La bataille (sur laquelle les chroniqueurs contemporains ne donnent presque aucun détail) commença favorablement pour Lothaire. Les Âustriens et les Neustriens, qui formaient le centre et l'aile droite de l'armée de Lothaire, enfoncèrent les Germains placés à l'aile gauche de l'armée de Charles et de Louis , et les obligèrent à prendre la fuite. Mais , dans le même temps, les Francs et les Aquitains, placés au centre et à l'aile droite de l'armée des deux frères, obtenaient un avantage pareil sur

les Aquitains commandés par Pépin. Après les avoir vaincu , ils tournèrent leurs efforts contre les Austrasiens et les Neustriens victorieux, quiquirent après un rude combat , et décidèrent la victoire. La bataille , commencée au point du jour, était finie à midi. Le carnage fut si considérable que les historiens contemporains portent le nombre des morts à plus de quatre- vingt mille. Des écrivains modernes ont même prétendu que ce fut pour réparer les pertes de la noblesse franque dans cette sanglante journée, que les coutumes de Champagne établirent que la noblesse de la mère suffirait pour anoblir les enfants. Mais on doute que ce privilège soit d'une époque aussi ancienne.

Charles et Louis ne surent pas profiter de l'avantage de Fontenoy : ils laissèrent Pépin se retirer en Aquitaine, et Lothaire retourner en Austrasie, où il ne tarda pas à se recruter une armée. La guerre recommença avec des succès divers; les intrigues de Lothaire au-delà du Rhin obtinrent du succès, et il parvint à attirer sous ses drapeaux quelques bandes de guerriers allemands et la presque totalité des guerriers saxons , à qui , imposant la seule condition de combattre en sa faveur, il permit de renoncer au christianisme. Enfin il fit alliance avec ces pirates normands, dont les ravages désolaient si souvent la Gaule franque.

Ce fut à la tête d'une armée composée de troupes auxiliaires, qu'il pénétra jusque dans l'Aquitaine pour rallier les troupes de Pépin et essayer s'il déciderait les Bretons à se réunir à lui , entreprise dans laquelle il échoua.

Alors l'union et l'amitié de Louis-le-Germainique et de Charlemagne > l'Chauve. (Sf2.) — Bonne intelligence des deux frères >

Dans le même temps, Louis et Charles, campés avec leurs guerriers sur les bords du Rhin , renouvelaient solennellement une alliance offensive et défensive, et appelaient leurs vassaux à y prendre part.

Le passage dans lequel Nithard rend compte de cet événement est un des plus curieux et des plus

LIVRE IV, CHAPITRE VIII

célèbres du précieux travail de ce pelil-fils de Clialemagoe sur les dissensions des fils de Louislt-Débonnaire : nous croyons devoir le reproduire textuellement ; il renferme d'ailleurs deux fragments authentiques des langues qui étaient alors en usage dans les Gaules aquitanique, franque et Germanique.

c Le 15 février (842) , Louis et Charles se réunirent dans la ville autrefois appelée Argentaria, et qui se nomme maintenant Strasbourg. — Là ils se prêtèrent réciproquement les serments que nous allons rapporter, Louis en langue romane, et Charles en langue tudesque. — Avant les serments, ils parlèrent au peuple chacun dans Tune de ces deux langues , et Louis , comme l'aîné , commença ainsi : c Vous savez combien de fois, depuis la mort de notre père » notre frère Lothaire s'est efforcé de poursuivre et de perdre moi et mon frère Charles. Ni la fraternité, ni la chrétienté, ni aucun moyen n'ont pu faire que la justice fût maintenue , et que la paix subsistât entre nous ; contraints par son obstination , nous avons remis l'affaire au jugement du Dieu tout-puissant , afin que sa volonté accordât à chacun ce qui lui était dû. — Dans ce débat , et par la miséricorde divine de Dieu , nous sommes demeurés vainqueurs. Lothaire vaincu s'est réfugié où il a pu avec les siens. — Émus pour lui d'une amitié fraternelle , et touchés de compassion pour le peuple chrétien , nous n'avons pas voulu le poursuivre et le détruire lui et son armée; nous lui avons demandé, alors comme auparavant , que chacun jouît en paix de ce qui lui revenait. Mais, mécontent du jugemenldeDieu, il ne cesse de poursuivre à main armée mon frère et moi , il désole en outre nos sujets par des incendies, des pillages et des meurtres. C'est pourquoi , forcés par la nécessité, nous nous réunissons aujourd'hui ;et, comme nous croyons que vous doutez de la sûreté de notre foi et de la solidité de notre union fraternelle, nous avons résolu de nous prêter mutuellement un serment en votre présence. Ce n'est point une avidité coupable qui nous fait agir ainsi , nous voulons être assurés de nos communs avantages , et que , par votre aide, Dieu nous donne enfin le repos. — Si jamais,cequ'à Dieu ne plaise, je vio-

lais le serment que j'aurais prêté & mon frère , je vous délie tous de toute soumission envers moi, et de la foi que vous m'avez jurée. »

Charles ayant répété ce discours en langue romane , Louis , comme l'ainé , prononça le premier le serment suivant :

c Pro Deo amur , et pro Christian poblo , et nostro commun salvament, dist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat , si salvarai eo cist meon HUu de France.'^ t. ii.

fradre Karlo et in adjudha, et in cadhuna cosa, si cum om perdreit son fradre salvar dist, in o quid il mi allre si fazet. Etab Ludher nul plaid numquam prendrai , qui meon vol cist meon fradre Karle in damnosit *. i

Lorsque Louis eut fait ce serment , Charles jura la même chose en langue allemande :

« In Godes minna ind um tes christianes folches ind unser bedher gealtnissi fou ihcsemo dage frammordes so fram so mir Got gewizei indi madh furgibit so hald ih tesan minan bruodher soso man mit rehtu sinan bruder seal , inthín thaz ermig sOso ma duo; indi mit Lutheren inno kheinín thing ne geganga zhe minan willon imo ce scadhen werden. §

Le serment que les deux peuples prononcèrent , chacun dans sa propre langue , est ainsi conçu :

En langue romane — c Si Lodhuvigs sacrament que son fradre Karlo jurât conservât ctKarlusmeos sendra de suo part non los tanit, si io returnar non lint pois, ne io ne nuel cui eo returnar int pois in > nulla adjudha contra Lodhuwig nun lin iver *.•

En langue allemande :

c ObaKarl then eid ihen er sinenobruodher Ladhn« wi(;e gesuor geleistit , ind Ludhuwig min herro then er imo gesuor forbrihchit, ob inaih nés anvendenne mag , noh ih , noh thero , noh hein then ih es arwenden mag windhar Karle imo ce follusti ne wirdhit. »

Ils deux frères se donnèrent mutuellement des marques d'une si sincère amitié que l'harmonie qui régnait entre eux s'étendit jusque dans leur camp , où des fêtes militaires et des jeux guerriers entretenaient la gaieté et la bonne intelligence.

Louis et Charles , dit Nilhard, étaient tous deux d'une taille moyenne , mais beaux et bien faits de corps , et propres à tous les genres d'exercices ; tous deux étaient intrépides , généreux , sages ainsi qu'éloquents. La sainte et respectable concorde de ces deux frères servait d'exemple à toute la noblesse, car ils se donnaient continuellement des repas , et tout ce qu'ils avaient de précieux , l'un le

* Voici la traduction littérale de ce serment que Louis proposa en langue romane, afin d'être compris des Leudes de Charles, qui, de son côté, parla en langue lodesque, pour se faire comprendre des guerriers de Louis.

« Pour (d) Dieu l'amour et pour (du) chrétien peuple et notre commun salut, de ce jour en avant, en tant que Dieu sa voir et pouvoir me donne, ainsi sauverai-je celui mon frère Charles et en aide, et en chaque chose, si comme un homme par droit son frère sauver doit, eo ce que il à moi autant en fasse. Et de Lotbair nul plaïd jamais prendrai qui à ma Tolooté fit cetui mon frère Charles eo dommage soit. •

* En Totci la traduction littérale :

« SI Louis le serment que son frère Charles jura cooserre, et Charles mon seigneur de sa part ne le tient, si je détoamer ne l'en puis, ni moi, ni nul que je détourner en pvisae, en naNe aide contre Louis ne lui irai. »

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

donnait {généreusement à l'autre. Une même maison leur servait pour les repas et pour le sommeil. Ils traitaient avec le même accord et les affaires générales et les affaires particulières. L'un des deux ne demandait à l'autre rien de plus que ce qui lui paraissait utile et convenable. Ils fréquentaient souvent, afin de prendre de l'exercice, des jeux auxquels on

procédait dans l'ordre suivant. Ils se réunissaient dans un lieu quelconque propre à ce spectacle. La multitude se tenait tout autour ; et d'abord en nombre égal , les Saxons , les Vascons , les Austrasiens et les Bretons de l'un et l'autre parti, comme s'ils voulaient se faire mutuellement la guerre, se précipitaient d'une course rapide les uns sur les autres. Les hommes de l'un des deux partis prenaient la fuite en se couvrant de leurs boucliers, et feignant de vouloir échapper à la poursuite de leurs compagnons; mais, par un retour subit, ils se mettaient à poursuivre ceux devant qui ils fuyaient tout à l'heure, jusqu'à ce qu'enfin les deux rois avec toute la jeunesse, jetant un grand cri , poussant leurs chevaux et brandissant leur lance, vinssent charger et poursuivre dans leur fuite tantôt les uns , tantôt les autres. C'était un spectacle digne d'être vu , à cause de toute cette grande noblesse , et à cause de la modération qui y régnait dans une si grande foule: en effet , et parmi tant de gens de diverse origine, nul n'osait en blesser ou en insulter quelque autre , comme il arrive souvent entre des guerriers peu nombreux , et qui se connaissent. »

Traité de Verdun. ~ Partage de l'empire franc. (843.)

Les forces réunies par les deux frères étaient trop considérables pour que Lothaire conservât l'espérance de leur dicter des lois. Il entama avec eux des négociations dont le résultat fut un partage définitif de l'empire franc, et qui, pour un temps du moins, mit fin à la guerre.

D'après un traité signé à Verdun au mois d'août 843, Lothaire, en conservant avec le titre d'empereur la possession de l'Italie et de la ville de Rome , obtint dans la Gaule le territoire situé entre le Rhône et les Alpes, entre la Saône, la Meuse, l'Escaut et le Rhin ; Louis-le-Germanique garda la Bavière qu'il possédait déjà, et acquit définitivement toutes les provinces situées sur la rive droite du Rhin , avec les trois villes de Mayence, de Worms , et de Spire , sur la rive gauche ; enfin Charles eut l'ancienne Neustrie et la partie de la Gaule qui n'était point donnée à Lothaire. Dans cette partie, se trouvait comprise l'Aquitaine qu'il lui fallait soumettre, et la Bretagne qu'il devait conquérir, s'il désirait y obtenir une domination réelle.

Affairet d'Aquitaine. — Mort de Bernard. — Ravagei desKoT' mands. »
Cbar!es-le-CliauTe élu roi. — Empritoanemail c4 fuitedePépinII.
(812à845.)

Parle traité de Verdun, Lothaire etLoaisgaraiH tissaient à leur frère la paisible possession defAqutaine et de la Bretagne. Mais Charles-le-Chanve n'avait pas attendu la conclusion du partage qui devait loi assurer définitivement l'Aquitaine pour recommencer la guerre contre son neveu Pépin. — Dés le mois d'août de Tannée 842 , passant la Loire arec une armée , il avait contraint son compètteiir à chercher un refuge dans les montagnes duQuercy et de l'Albigeois. — Pépin essaya» l'année raWinle, de profiter du voyage que Charles fit à Verdun, pour rétablir ses affaires. Il attaqua Toulouse on il mx de nombreux partisans; ma's il fut repoussé.

Le roi des Francs vint lui-même à Toulouse en 843 et en 84i. — En 843 , il y présida un synode relatif aux affaires du clergé septimanien. — En 844, Toulouse fut le théâtre d*nn événement tragique.

c Bernard, comte de la Marche d'Espagne, qui depuis longtemps^ disent les Annales deStunt-Bet' tin , méditait de grands projets et aspirait au plus haut rang , fut soumis au jugement des Francs, déclaré coupable de lèse-majesté, et subit par l'ordre de Charles la peine capitale. »

La Chronique de Futde, sans s'expliquer davantage sur les foits reprochés au duc de Septimanie, dit que c le roi Charles tua lui-même le duc Bernard qui n'était point sur ses gardes et nesoupçonnaï rien de mal. •

Eufin la Chronique de FontenelleSy postérieure aux deux autres , mais où les traditions loulousaines paraissent avoir été recueillies, donne ace sujet les détails suivants :

c La paix étant faite entre le roi et le duc Be^ nard , comte de Baice-lonne , Bernard vint à Toulouse , et s'agenouilla devant Charles pour lui jurer soumission et fidélité, dans l'église de Saint-Semin. Le roi , l'ayant saisi de la main gauche comme pour le relever, le frappa de la droite d'un coup de poignard au côté, et le tua cruellement, encourageant ainsi le reproche de la foi et de la religion violées et le soupçon de parricide; car on

le croyait généralement fils de Bernard , auquel il ressemblait oerveilleusement de figure, la nature ayant ainsi révélé l'infidélité de sa mère... — Après cet Iwrrible meurtre, se levant de son siège tout taché de sang, il frappa du pied le cadavre , en disant : € Malheur > à toi , qui as souillé le lit de mon père et de ton » seigneur 1... • Le cadavre resta deux jours sans sépulture à la porte du monastère; mais, le troi«

LIVRE IV, CHAPITRE VU I

sième jour , Tévèque de Toulouse , Samuel , Tensevelit... >

La mort de Bernard» loin de servir à assurer le pouvoir de Charles-le-Chauve, comme ce roi l'espérait sans doute , ébranla au contraire son autorité. Guillaume, fils aine du duc de Septimanie, chassa de Toulouse les troupes royales, s'empara de cette ville et fit alliance avec Pépin.

Effrayé de l'insurreccion , Charles vint lui-même (en 844), avec une armée considérable, faire le siège *de Toulouse; mais il fut forcé de le lever précipitamment , après avoir, dans deux batailles successives, perdu la majeure partie de ses forces.

Ce ne furent pourtant point les révoltés aquitains qui l'obligèrent à» revenir en Neustrie. Des événements graves l'y appelèrent. — Les Bretons soulevés dévastaient le pays entre la Vilaine et la Sarthe , et les Normands, remontant la Seine, s'étaient em- |>aréé de Paris. Charles se trouva heureux d'empêcher le pillage de cette ville, considérée toujours comme la capitale de la monarchie franque, en payant aux pirates une rançon de 7,000 livres d'argent.

Il restait à réprimer la révolte des frétons. Le roi des Francs préparait contre eux une expédition sur laqndle nous reviendrons. Afin de pouvoir disposer de toutes ses forces, il se décida à traiter avec Pépin , et lui abandonna le royaume d'Aquitaine , à l'exception des comtés de Saintes , d'Angottlèmeet dç Poitiers. Pépin , satisfait, se reconnut le tributaire de son oncle, et lui jura fidélité.

Il paraît toutefois que Charles ne tarda pas à être mécontent de la conduite de son neveu, car il s'en plaignit, en 847, à Lothaire et à Louis, et il sollicita leur médiation pour faire cesser ses différends avec Pépin.

Cependant les Normands, éloignés de Paris par les présents du roi, s'étaient dirigés vers la Vasconie et l'Aquitaine, successivement ils pillèrent Basas, Aire, Lectoure, Dax; Tarbes, Oleron, Lescar, Aogonlême, Périgueux, Saintes et Limoges; à leur approche de cette dernière cité, les habitants s'enfuirent à Solignac, petite ville alors très-fortifiée, et où furent transportées les reliques de saint Martial, apôtre du Limousin.

Les Normands assiégèrent Bordeaux, dont les habitants réussirent à les repousser. Mais l'année suivante, en 846, étant revenus plus nombreux, ils furent introduits dans la ville par les juifs, en dispersèrent ou égorgèrent la population, et y firent un riche butin.

Pépin n'avait rien entrepris pour s'opposer aux ravages des Normands. Son inaction excita en Aquitaine une indignation telle que le courage des partisans de Charles-le-Grand se releva. — Le roi des

Francs, appelé par eux, accourut avec une armée. Il eut le bonheur de rencontrer et de battre sur les bords de la Dordogne un détachement de la flotte normande qui avait pris Bordeaux. Son approche obligea les pirates à s'éloigner de cette ville, où il entra comme un libérateur.

Cette victoire le rendit populaire. De Bordeaux il revint à Limoges. Les évêques, les comtes, et les seigneurs aquitains de tous rangs se hâtèrent d'accourir pour lui présenter leur hommage. Suivi par eux, il vint à Orléans, où il fut solennellement élu roi d'Aquitaine, oint du saint chrême et consacré par la bénédiction épiscopale.

L'année suivante, en 839, Charles entra en Aquitaine avec une armée, afin de porter les derniers coups au parti de Pépin. Il réussit dans cette expédition. Toulouse et la majeure partie de la Septimanie furent repris au comte Guillaume, forcé d'aller chercher un refuge dans l'Espagne musulmane. — Pépin, abandonné par les Aquitains, eut recours, pour soutenir ses intérêts, à l'alliance des Normands. Pendant que l'armée de Charles

soutenait la guerre au-delà des Pyrénées, il fit un appel aux pirates, avec lesquels il assiégea et prit Toulouse qui fut livrée au pillage. — Cette trahison> accrut l'indignation soulevée contre lui, et augmenta la popularité de Charles. — Le roi des Francs revint, battit les Normands, les força à se rembarquer. — Pépin, privé du secours de ses alliés, alla en Vasconie demander un asile à Sancho-Sanchez; mais celui-ci, qui venait de conclure un traité avec les Francs, leur livra le réfugié. Pépin fut envoyé à Soissons, tonsuré et renfermé dans le monastère de Saint-Médard. Peu de temps après il s'en échappa pour se réfugier en Breugne. Mais ensuite, ayant imprudemment quitté sa retraite, et étant revenu en Neustrie, il fut arrêté de nouveau et emprisonné dans la forteresse de Senlis.

Nouvelles révoltes des Aquitains. — Pépin repartait. — Charles, fils de Charles-le-Grand. de l'empire d'Aquitaine. (850 à 855)

En reconnaissant Charles pour roi, les Aquitains avaient sans doute espéré conserver, comme sous Charlemagne et sous Louis-le-Debonnaire, une nationalité distincte; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils s'étaient trompés, et que leur indépendance se trouvait dominée par le gouvernement central établi en Neustrie. Des intrigues leur dirent, des conspirations se formèrent, Charles usa de sévérité envers ceux qu'il supposait y avoir pris part. Il fit tuer plusieurs chefs de haute famille, et envoya des troupes dévaster le territoire qui leur appartenait. Mais ces troupes ne se bornèrent pas à tirer vengeance des coupables. Elles se livrèrent à

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

des brigandages et à des excès pareils à ceux des Normands » en pillant, brûlant, et réduisant en captivité tous les habitants du pays, sans que leur audace et leur cupidité fussent même arrêtées devant les églises et les autels de Dieu. >

La captivité de Pépin empêchait les mécontents de songer à lui comme chef. Ils envoyèrent des députés à Louis-le-Germanique et lui demandèrent son fils pour roi. Louis, oubliant le traité de Verdun, réunit une armée et l'envoya en Aquitaine.

L'armée du fils de Louis-le-Germanique , qui se nommait Louis comme son père, était composée de Francs orientaux et de Germains. Les pillages et les dévastations qu'elle commit sur son passage empêchèrent la plupart des Aquitains de s'y réunir.

— L'apparition inattendue de Pépin , échappé une troisième fois de sa prison , divisa d'ailleurs les forces des mécontents, en créant un troisième parti.

Le parti de Gharles-le-Ghaue, le plus nombreux et le plus fort, eut facilement le dessus, dès que, cédant aux instances de ses deux frères , Louis eut rappelé en Germanie son fils qui n'avait pas reçu des peuples de l'Aquitaine l'accueil qu'il en espérait.

— Les partisans de Pépin se dispersèrent d'eux-mêmes, et leur chef, ayant sans doute trouvé quelque retraite fidèle , disparut pour quelque temps. — Cependant, afin de terminer ses différends avec les Aquitains, Cliares-le-Chauve consentit à leur donner pour roi l'ainé de ses deux fils, qui, comme lui, se nommait Gharles. Cet enfant fut solennellement couronné et sacré roi d'Aquitaine à Limoges, le 15 octobre 855.

RéTolc des Neustriens. — Situat'oa citiique de Gharles-Ie- * Ghaue.
— Traité avec Pépia n. (855-S59.)

En recevant un roi pour eux seuls , les habitants de l'Aquitaine avaient espéré que leur pays deviendrait définitivement un royaume distinct ; mais Charies-le-Gbaue ayant conservé l'autorité réelle , et continuant à régner sous le nom de son fils , rien ne se trouvait changé, et les causes de mécontentement continuaient à subsister. Les conspirations se renouèrent , Pépin reparut et fut de nouveau proclamé roi. — C'était dans un moment critique pour Charles-le-Chauve. Les Francs de la Neusirie mécontents de son gouvernement s'étaient également soulevés et avaient offert à Louis-le-Germanique de le reconnaître pour souverain.

Louis vint en Neustrie avec une armée pillarde et indisciplinée comme celle qu'il avait envoyée en Aquitaine. Les excès de ses soldats lui enlevèrent promptement la récente affection des Neustriens. Il se vit forcé de

renvoyer ses ti*oupes, et bientôt, "Mécontent lui-même des prétentions des leudes qui

voulaient se donner à lui, il renonça à dépouiller son frère et le laissa calmer par quelques concessions le mécontentement des révoltés.

Charles-le-Chaue ne recouvra donc le royaume de Neustrie que parce que son frère ne voulut pas de ce royaume.

Le mécontentement des Aquitains était moins facile à apaiser. Charles entra en accommodement avec son neveu et consentit par un traité à lui céder, pour terminer la guerre, la moitié du royaume dont son fik avait la possession nominale.

Réfolle simtiltaDée det flis de Gbaries-le-Cbtau. — Gbarks, roi d'Aquitaine, meurt. — Loia-le-Bègue \m luccède. (S55- 872.) •

L'accommodement de Pépin avec Charles-le- Gbaue ne pouvait satisfaire les Aquitains dévoués au parti national. Us s'indignèrent de ce qu'un prince de leur choix, et qui leur devait son autorité, eût abandonné leur cause. -^ En 863, tandis que Charles-le-Chaue, mettant à profit la paix qu'il s'était si heureusement procurée, dirigeait contre la Provence une expédition dont nous parlerons bientôt, ils se révoltèrent de nouveau; et cette fois, au lieu de prendre pour chef le prince qui les avait trahis, ils résolurent de s'adresser au roi que Charles-le-Cbaue lui-même leur avait imposé.

Le fils du roi des Francs, créé par son père roi d'Aquitaine, était à peine Agé de quinze ans; mais déjà, dit un historien, il était capable de résolutions passionnées, et parla même gouvernable pour quiconque avait intérêt à le gouverner. « Le jeune Charles, cédant à l'influence des seigneurs que son père avait placés auprès de lui pour le diriger, consentit à se mettre à la tête du parti national opposé aux Francs. Pour donner un gage à ce parti » il épousa même sans l'aveu et à l'insu de Charles-le-Chaue la veuve d'un comte aquitain nommé Humbert.

Les leudes perfides qui suscitaient à Charles-le- Ghaue ce nouvel embarras ne bornèrent pas leurs intrigues à l'Aquitaine: ils firent revivre

Tancienne conspiration neustrienne , et poussèrent aussi à la révolte le second fils de Gharles, Louis, surnommé le Bègue. Ce prince, qui depuis fut roi des Francs et empereur, se retira dans la péninsule armoricaine et revint avec des bandes de Bretons armés ra^ager une partie des Marches de Bretagne, c H y mit tout à feu et à sang jtisqu'au moment qu Robert, comte d'Anjou, le vainquit et l'obligea à prendre la itiite. »

Gliarles-le-Chauve , instruit de ce double soulèvement, abandonnarex-pédition qu'il avaitcommencée et revint , avec son armée victorieuse , d'abord en

ACVI. IV-irilun-ï îles I.V « X S],t I™

LiVlle IV, CHAPITRE VIII.

Aquitaine où il réussit à calmer les mécontents, puis sur la frontière de Bretagne où , par quelques concessions, il obtint que les leudes neustriens , qui avaient excité Louis à prendre les armes, abandonneraient son parti. — Louis délaissé n*eut diantre ressource que de venir faire sa soumission à son père en implorant Foubli et le pardon du passé. Charles, roi d* Aquitaine, s'était déjà présenté devant lui avec le même dessein et avait été envoyé captif à Compiègne.

Les seigneurs aquitains étaiefut mécontents sans doute de se voir enlever le prince sur lequel ils avaient basé toutes leurs espérances; mais ils ne pouvaient plus recourir à Pépin qui était devenu l'allié des Normands et le complice de leurs expéditions dévastatrices. Le neveu de Charles fut d'ailleurs fait prisonnier à cette époque par Renulf , comte du Poitou, et traduit devant l'assemblée nationale des Francs, qui le condamna à mort; il n'échappa au supplice que pour subir une captivité dont la mort seule le délivra. — Quoique sans chef, les Aquitains se révoltèrent de nouveau, et ils obtinrent assez de succès pour qu'en 865 le roi des Francs se vît forcé de leur rendre leur jeune roi. Hais celui-ci, qu'une blessure à la tête mal soignée et mal guérie avait presque privé de la raison , mourut en 866. — Il eut pour successeur Louis-le-Bègue, que Charles n'osa pas refuser aux Aquitains , mais à qui iKe borna à donner le titre de roi , en gardant Tautorité. — Toutefois et après de nouvelles révo]tes , il fut convenu , en 872 ,

que Louis prendrait immédiatement possession du royaume d'Aquitaine sous la tutelle et la direction de plusieurs officiers choisis par Charles. Le chef de ces officiers fut Boson, beau-frère et favori du roi des Francs ; il reçut avec le titre de camérier des pouvoirs presque illimités, analogues à ceux des anciens maires du palais.

DîTisiOQ dei états de Lotbaire. — Conquête de le Provence.

Nous avons parlé d'une expédition contre la Provence. Pour faire comprendre ce qui a rapport à cet événement, il convient de remonter jusqu'à u'au célèbre traité de Verdun , en 843. A cette époque , l'empereur Lothaire avait trois fils, dont l'aîné se nommait Louis, le second Lothaire comme lui, et le troisième Charles. Dégoûté des affaires du monde, désabusé de toutes ses espérances ambitieuses , il méditait déjà de se retirer dans le monastère de Pruim, où il entra effectivement et où il mourut en 855 ; mais auparavant il voulut, suivant la coutume (germanique , partager ses états entre ses enfants.— L'aîné, Louis, reçut l'Italie avec le titre d'empereur; — le second » liOtbaire , eut les pays entre la Meuse

et le Rhin , qui jusqu'alors avaient porté le nom d'Austrasie, et qui prirent celui de Lotharingie (Lorraine, Lotharii regnnni). — Charles, le plus jeune des trois , obtint pour sa part l'ancienne Provence et plusieurs comtés de la Bourgogne, entre autres ceux qui renfermaient Vienne et Lyon.

Charles était trop jeune pour gouverner par lui-même; son père lui donna des tuteurs qui, soit par les vices de leur administration , soit par leur manque de vigueur, ne surent pas empêcher les grands du pays de se révolter. — Fulchrade , comte ou duc d'Arles , chef de la révolte , s'empara de tout le territoire compris entre la Durance et la mer.

Lothaire, voulant ramener ce pays sous l'obéissance de son fils , nomma duc de Vienne ou de Lyon le comte Gérard de Roussillon , célèbre dans les traditions poétiques du X^e siècle. — Gérard défendit les états du jeune fils de Lothaire comme s'ils eussent dû lui appartenir en propre. Il reprit le territoire conquis par Fulchrade , et repoussa les incursions des Sarrasins qui tentèrent inutilement plusieurs descentes en Provence. De-

venu puissant dans un royaume sauvé par lui , il encourut la jalousie et la haine des seigneurs provençaux qui n« lui pardonnaient pas sa haute fortune. Ceux-ci conspirèrent contre lui, et, imitant l'exemple que leur avaient donné les Aquitains et les Neustriens , cherchèrent un appui dans un prince étranger.

Ce fut à Charles-le-Chauve, dont les états avoisinaient leur pays , qu'ils offrirent la couronne de Provence; Charles l'accepta sans hésiter, et en 861, avec une armée neustrienne, il dirigea contre Mftcon une attaque que la vigilance de Gérard de Roussillon fit échouer. Détourné alors de cette guerre par les troubles de l'Aquitaine, il recommença la guerre dix ans plus tard , en 870 , et réussit à s'emparer de Vienne dont la défense se trouva accidentellement confiée à Berthe, épouse de Gérard de Roussillon. Cette noble femme, digne de son époux, s'y distingua par une héroïque résistance.— Charles, après avoir laissé pour gouverneur dans Vienne Boson , son beau-frère , poursuivit ses conquêtes et s'empira de tout le royaume de Provence , à l'exception du duché d'Arles qui , depuis la mort de Charles, roi de Provence, était gouverné au nom de son frère Louis, roi d'Italie et empereur. Gérard opposa aux armes de Charles-le-Chauve une résistance digne de sa haute renommée; nous le supposons du moins , car les chroniques du temps sont muettes à cet égard. Les Annales de Saint-Bertin sembleraient même indiquer qu'après la prise de Vienne, Gérard de Roussillon, renonçant à une défense inutile , se retira dans ses domaines en ordonnant aux commandants des autres forteresses de la Provence de se soumettre au roi des Frangés.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Gaerret de Charles-le-Chauve contre les Bretons. — Nomtfoé. ^ Priie de Nantei par les Normands. (841-845.)

Avant de continuer l'histoire de Charles-le-Chauve, et de dire comment il se fit couronner empereur, il convient de parler des guerres qu'il eut à soutenir contre les Bretons, et de raconter quelles furent sous son règne les destinées de ce peuple indomptable.

A la mort de Louis-le-Débonnaire , Noménoë, qui s'était toujours montré fidèle à l'empereur, refusa ^ de se mêler aux querelles de Charles, de Lothaire et de Louis, et, au lieu de faire couler le sang de ses compatriotes pour la cause d'un des trois frères , se décida à prendre les armes afin de reconquérir l'indépendance de la Bretagne.

Cet homme, dont les actions illustrèrent la vie, était parvenu par sa valeur aux premiers emplois militaires. On ignore quelle était son origine. Les historiens bretons ont cherché à établir qu'il descendait de la famille de leurs anciens rois , mais ils n'ont pu apporter aucune preuve à l'appui de cette opinion. Il est certain , au contraire, que les contemporains de Noménoë lui reprochaient la bassesse de sa naissance, et que dans l'abbaye de Saint- Florent, lue à la vérité par son ordre, on chantait chaque année une prose où il était traité de tyran , ayant quitté la charrue pour opprimer son pays.

Noménoë, décidé à profiter des circonstances pour secouer un joug que les Bretons et lui même ne portaient qu'à regret, s'assura d'abord de la coopération de Lambert, comte de Nantes. Celui-ci venait d'être dépouillé de son gouvernement par un ordre de Charles-le-Cheuve. Noménoë lui fournit des secours qui le mirent en état de rentrer dans sa ville. De son côté , Lambert s'obligea à appuyer les desseins du chef breton.

Mais peu de temps après avoir repris possession de Nantes , Lambert en fut chassé par les habitants ; trouvant alors Noménoë trop lent à le secourir, il appela à son aide les Normands nouvellement établis à Tembouchure de la Seine. — Ces pirates remontèrent la Loire en juin 845; ils "brisèrent les portes de Nantes, qu'ils trouvèrent sans défense, pillèrent les maisons, profanèrent les églises, massacrèrent la plupart des habitants, égorgèrent l'évêque sur les marches de l'autel , et mirent le feu à la ville en se retirant. Tout ce désastre fut l'ouvrage d'une journée. Les Normands étaient entrés dans la ville le matin , et dès le soir même ils s'étaient retirés, avec leurs barques chargées de butin et de captifs , de l'autre côté de la Loire , où ils séjournèrent dix jours, pillant et dévastant les campagnes;

ensuite ils s' retirèrent dans Tile de Noirmoutiers |

afin de mettre en sûreté le fruit de leurs pillages.

Lambert, rentré dans Nantes avec les Normands, y resu après leur départ, et s'y fortifia contre les Francs des provinces voisines et contre les habiuots eux-mêmes. Attaqué par les soldats de l'Aquitaiœ, de l'Auvergne et du Poitou, il réussit à les repousser.

La nécessité de résister aux attaques des Francs avait empêché Noménoë de venir au secoars de Lambert , qu'il cessa d'ailleurs de considérer comme un allié dès qu'il eut connaissance de son traité avec les Normands. Le chef breton avait été anafœ dans Rennes, en 843, par l'armée de ùarles-le- Chauve. Après avoir dévasté les campagnes, cette armée se retira — L'année suivante ^) lioménoë prit l'offensive, se montra aux portes du Mans, passa la Loire et pénétra jusque dans le Poitoa. Ce fut durant cette expédition qu'il s'empara de l'abbaye de Saint-Florent. S'il faut en croire unecharte conservée dans ce monastère, il força les religiesi à placer sa statue au faite de leur docber, le tisage tourné vers laNeustrie. Dès quil se fut retiré, Jei moines informèrent Gharles4e-Chauve de cettebra* vade, et le roi leur ordonna de renverser la statue de Noménoë , et de mettre la sienne à la place, le visage tourné contre la Bretagne. La vedgeaoœ était digne de la menace. Noménoë revint à Saint- Florent , et il mit le feu à l'abbaye.

En 845, Charles-le-Cfaauve, avec une armée composée de Saxons et de Francs , s'avança jusque sar les bords de la Vilaine , prèsdu monastère de Ballon. Noménoë marcha à sa rencontre et lui livra une sanglante bataille où les Bretons furent vainqueurs.

Noménoë prend le titre de roi des Bretons. — Si mort.

Cette victoire assurait à Noménoë la possession de la Bretagne. Les habitants de Nantes veuaient de chasser Lambert une seconde fois, et ofraient de se donner à lui ; il joignit donc le comté de Nantes à ceux de Vannes et de Rennes, Il justifia d'ailleurs le choix de ses nouveaux sujets, enoombaitant avec courage les Normands qui avaient reparu sur les rives de la Loire. Mais il fat moins heareui contre ces pirates qu'il ne Tavait été cooire les Francs. — Il perdit successivement trois batailles; et, pour obte-

nir le départ de ces ennemis audacieoXi il dut , comme Charles-le-Cbauve , leur payer une forte contribution.

Délivré des Normands, débarrassé, du cooiu Lambert , ne redoutant plus le roi des Francs qui n'employai tque des négociations pour Tarrèier daos ses conquêtes déjà portées jusque sur k Mayenne) Noménoë résolut de prendre le titre de roi.

LIVRE IV, CHAPITRE VIII

Charles-le-Cbauve et ses frères, réunis à Thionville, où avait été convoquée une assemblée .des grands de l'empire , lui firent vainement signifier Tordre de renoncer à ce titre. — Le chef breton , afin de rendre sa dignité incontestable , voulut la faire consacrer par la puissance ecclésiastique. L'église de Dol avait été érigée en archevêché au YI' siècle par le roi Hoel-Ie-Grand ; il la déclara de nouveau église métropolitaine de la Bretagne , et il s'y fit couronner roi.

L'archevêque de Dol , dans cette cérémonie solennelle et nationale , fut assisté par les évêques bretons de Rennes , de Quimpcr, de Vannes , de Saint- Pol-de-Léon, d'Aletli » de Saim-firieux et de Tréguier; ces deux derniers avaient été institués par Noménoë lui-même. L'évêque de Nantes, qui avait cru pouvoir se dispenser d'assister au sacre du nouveau roi , fut dépossédé militairement de son siège, et Noménoë lui donna un successeur. L'archevêque de Tours, que le nouvel archevêché de Dol privait d'une partie de ses suffragants, fit des réclamations; mais il ne fut pas écouté.

Noménoë envoya des députés au pape pour obtenir son assentiment aux changements qu'il venait d'établir dans les divisions ecclésiastiques de la Bretagne. — Il continua à combattre le roi des Francs, afin de lui faire connaître et respecter le titre qu'il s'était donné. Il s'empara succesivement des villes du Mans et d'Angers, et reprit d'assaut Rennes» dont

Charles-le-Glouve s'était rendu maître. Il se préparait à de nouvelles conquêtes, lorsque la* mort le surprit, en 851, à Yenddme.

Eriipoé succède à Noméooé. ~ Il est assassiné. (851 -837.)

Noménoë eut pour successeur son fils Érispoé. Cdtti-ci se montra digne d'un tel père ; par une victoire signalée, il força Charles- le-Chauve à la paix. Le traité en fut conclu à Angers, où les deux rois eurent une entrevue. Le roi des Bretons resta en possession de son titre et de toutes ses conquêtes jusqu'à la Mayenne, seulement il se reconnut vassal du roi des Francs, pour les comtés de Rennes, de Nantes, et pour la Marche de Bretagne, qui lui fut alors solennellement cédée.

En 852, Pépin, évadé de sa prison de Soissons, se retira auprès d'Érispoé. Charles réclama le fugitif, le roi breton répondit par un noble refus, et des deux parts on se prépara à la guerre. La réclamation d'un certain Salomon, fils du frère aîné de Noménoë, et par conséquent cousin d'Érispoé, fournit à Charles-le-Chauve l'occasion de se mêler des affaires intérieures de la Bretagne. Salomon demandait la couronne, comme si elle était échue à Noménoë par suite d'un héritage et au détriment

d'un frère plus âgé. Charles, affectant le caractère d'un conciliateur et l'autorité d'un juge, adjugea à Salomon le tiers de la Bretagne. C'était une violation manifeste du traité d'Angers, et une cause de plus pour la guerre. La guerre commença, mais cette fois les Francs eurent l'avantage, le roi des Bretons se vit forcé d'entrer en accommodement, et de céder à son cousin le comté de Rennes. — Érispoé répara, trois ans après, l'humiliation que ses armes avaient éprouvée; il battit les Normands qui repaissaient sur les côtes de Bretagne, et recommençaient leurs dévastations dans les environs de Vannes et de Nantes. Cette victoire fit sentir au roi des Francs l'utilité de l'alliance des Bretons. Charles-le-Chauve, dans la vue de resserrer cette union par des liens de famille, proposa le mariage de son fils Louis avec la fille unique d'Érispoé. Cette alliance, qui aurait dû assurer le repos du roi breton, futce qui le perdit. Le comte de Rennes, Salomon, inquiet de l'accroissement de puissance qu'elle aurait donné à

son cousin , conspû*a contre lui, l'attaqua à l'improviste , le poursuivit jusque dans une église et l'assassina au pied de l'autel.

Salomon, snccessear d'Érispoé. — H est asuassiné. — Noarello diTis-loQ de la Bretagne. (857-877.)

Salomon succéda à sa victime et prit le titre de roi des Bretons. Cbai4es-le-Chàuve ne put venger la mort de son allié. Il était alors menacé lui-même en Aquitaine et en Neustrie par des conspirations dont ses propres fils étaient les chefs. Louis-le-Bègue, qui devait épouser l'héritière de Bretagne, loin d'accomplir ce mariage et de revendiquer ce royaume, contracta une alliance avec le meurtrier d'Erispoé. — Salomon accueillit le fils rebelle et lui donna des troupes pour faire des incursions dans les provinces neustriennes.

Charles-le-Chaue , au lieu de s'opposer i ces déprédations par la force des armes , convoqua , en 8o?), à Savonnières , près de Toul , nne assemblée d'évêques francs. Les évêques bretons y furent appelés , mais ne s'y rendirent point. L'assemblée leur adressa une admonition pour leur rappeler que ceux qui avaient été institués sans le concours de l'archevêque de Tours , leur métropolitain légitime, n'exerçaient pas une autorité légale et canonique; elle les exhorta à représenter à Salomon qu'il de« vait obéissance au roi Charles , et que le serment de fidélité qu'il avait prêté h ce roi aurait dA l'empêcher de donner des secours à un révolté. — L'admonition , qui se terminait par des menaces de h colère divine , n'effraya ni les évêques bretons , ni le roi Salomon; mai^ elle émut vivement les sei« gnenrs qui avaient embrassé la cause de Louis-le-

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

ji'

Bèg[ue ; ils se hâtèrent de faire leur soumission à Charles- le-Ghaue.

Le roi des Fraucs confia la conduite de la guerre contre Salomon à un d'entre eux, nommé Robertle-Fort •. — Salomon essaya vainement de résister à Robert y en appelant à son aide les pirates danois. Il fut vaincu et

forcé de rendre hommage au roi des Francs , qui le chargea de défendre les côtes de la Bretagne et de la Neustrie contre les invasions normandes. Charles reconnut à Salomon le titre de roi y lui envoya une couronne d'or enrichie de pierreries, et lui fit don du comté de Coutances, d'une partie du territoire d'Avranches et du Cotentin. — Salomon remplit mal ses engagements. Au lieu de combattre sans cesse les Normands , il fit la paix avec eux et les laissa s'établir à Angers. — Charles- le-Chauve fut obligé devenir lui-même en 873, faire le siège de cette ville, pour en chasser ces pirates hardis.

Salomon éprouvait quelquefois des remords de l'assassinat qu'il avait commis, il cherchait à se faire pardonner son crime par des fondations de monastères et par des libéralités faites aux églises. Ce fut pour obtenir une absolution complète qu'il envoya au pape une ambassade avec de riches présents ^ Il désirait aussi, pour consacrer l'indépendance de l'église de Bretagne, obtenir du pape la reconnaissance de l'archevêché de Dol et celle de son titre de roi. Mais il échoua dans les deux dernières demandes et n'obtint du saint-père , avec l'absolution qu'il réclamait, qu'un bras du pape Léon III, et quelques autres reliques.

,1 Voici ce que dit au sujet de Robert le Fort Mezeray : • 861 . -r- Comme les Bretons infestaient continuellement les terres de Charles , H domia le duché de France , c'est-à-dire le gouvernement d'entre Seine et Loire , à Robert, surnommé le Fort ou le Vaillant, pour garder cette marche on frontière. Ce que nous avons voulu marquer, parce que ce Robert est constamment la souche de la glorieuse race des Capétiens; laquelle (quand on ne compterait son origine que de cette année- là) aurait aujourd'hui huit cent trente-sept ans d'ancienneté , bien prouvé par la descendance de mâle en mâle et de tels couronnements , honneur dont aucune race du monde ne se pourrait vanter. »

' n existe dans le Recueil des historiens de France , tom. VII, pag. 596 , une lettre du roi Salomon au pape , qui contient des détails curieux sur ces présents} la lettre est ainsi conçue:

• Je stippi e votre dignité d'agréer avec bonté cette bagatelle que j'offre aux saints apôtres; c'est une statue d'or de votre grandeur tant en hauteur qu'en largeur, ornée de pierreries; nn mullet sdle et bridé; le tout valant deux cents sols ; une couronne d'or ornée de pierres précieuses , valant bien quatre-vingts sols, trente chemises , trente pièces de drap de diverses couleurs, trente p. aux de cers , trente paires de souliers pour vos domestiques, et enfin une offrande annuelle de trois cents sols ; le tout afin que vous puissiez bien nous confirmer à perpétuité la dignité que vos pré-Jéoseurs avaient accordée aux nôtres. Ces présents sont bien peu de chose; mais daignei ▼ous souvenir des deux deniers offerts par la pauvre feuedaoa le temple d'» Seigneur. >

Enfin, après sept ans de règne, Ashatbli parla maladie, fatigué du poids de la couronne et tourmenté par sa conscience , Salomon se disposait à abdiquer en faveur de son fils, lorsqu'une conspiration éclata- contre lui. A la tête des conjurés se trouvaient le comte Gurvan qui avait épousé la fille d'Érispoé autrefois promise à Louis-le-Bègue , elle comte Pasquiten, gendre du roi Salomon lui-même. La révolte fit des progrès : Salomon, abandonné de ceux sur la fidélité desquels il devait le plus compter , prit la fuite avec son fils. Une église où il s'était réfugié fut investie par ses ennemis. Ceux-ci feignirent de vouloir traiter avec lui , il se fit donoeur /'eucharistie , et se livra à eux avec son fils, c Son fils fut massacré , et lui-même ayant eu les yeux crevés mourut le lendemain, perdant ainsi la couronne, comme il l'avait acquise , par un crime, i

Après la mort de Salomon , la Bretagne se divisa de nouveau en plusieurs principautés indépendantes. Pasquiten eut le comté de Vannes, et Gunran celui de Rennes. On ignore le nom du chef breton à qui échut le comté de Gornouailles.

À un moment où Charles-le-Chauve apprit cette division nouvelle de la Bretagne, il publia un capitulaire c ordonnant à ses fidèles de recouvrer un royaume que la nécessité des temps l'avait obligé de laisser au prince breton , suivant un traité maintenant annulé , dit-il , puisqu'il ne reste personne de leur postérité. >

Sans l'appui d'une armée, l'ordonnance royale ne pouvait empêcher les chefs bretons de se partager le pays. Pasquiten et Gurvan ne s'inquièrent donc pas de la capitulation de Charles-le-Chauve, et trois années après ces deux comtes Bretons étant morts dans des guerres contre les Normands, le comté de Vannes passa sans difficulté à Alain III, frère de Pasquiten, et le comté de Rennes échoit à Judicaël II, fils de Gurvan. — Le roi des Francs n'opposa encore à cette double succession que de vaines protestations.

Femmes et enfant: de Charles le-Chauve.

Charles-le-Chauve avait épousé en 842, peu de temps après son avènement au trône, Remcultrude, fille d'Odon, comte d'Orléans, il en eut quatre fils: Charles, roi d'Aquitaine, et Louis-le-Bègue, dont nous avons déjà parlé; le troisième se nommait Lothaire, surnommé le Boiteux; il fut abbé de Moutier-en-Der et mourut en 866; le quatrième, nommé Carloman, devint abbé de Saint-Hédard à Soissons, et causa de vains chagrins à son père.

Sa vie exige quelques détails. — Carloman avait pris part à plusieurs conspirations ourdies contre

LIVRE IV, CHÂPITRE VIII

Charles-le-Clément. C'était à lui qu'il avait pardonné plusieurs fois, mais sa détermination n'ayant servi qu'à enlever à Werra le Gartoise à la révolte, il le fit juger solennellement par «ne assemblée d'évêques réunis à Sens. Carloman fut privé du caractère ecclésiastique» «et livré en proie aux juges Ulques, il fut enfin tué à mort, n'ayant le roi son père intervenir, et «pif oases en espérance», disent les Amalei de Soha-Bertin, il fut privé des yeux, aux applaudissements de tous ceux qui étaient présents. On lui donna la faculté et le temps de se repentir, en lui permettant les moyens d'aggraver ses souffrances, comme il encombrait la coupable espérance» Le roi trompa ainsi les desseins des ennemis de la paix, et empêcha l'œuvre de Dieu et la chrétienté,

dans son royaume (d' exposé aux ravages des païens normands), ifière troublées par mm funeste sédition. » — Car* loman survécut à son supplice et mourut dans le aaonastèredeCorbie où il avsit été relégué.

Charlc^lo Chauve eut d'ilermenthrude trois filles : Rotbrude et Hirmenthrude qui embrassèrent la vie reNgiense, et Judith' qui épousa 8tt(»essivement le père et le fils, Ethelwolf et Etheired, rois iTAngleterre, et qui, après leur mort, revenue dans la Gaule franque , se fit enlever par Beaudoin comte de Flandre; ceki«d .devint son troisième

hè reine Hermenthrade mount Ie6 octobre 869 , dans le monastère de Saint-Denis ouellefutenierrée. €9Mrlea-le-Chaave ayant reçu cette nouvelle trois jours afHrès, envoya aussitôt cberdier Richilde, aoBur de Boson , qui Ait par la suite roi de Provence, •t de Richard duc de Bourgogne, et la prit pour concubine. -- L'année suivante trois mois aeulemeut après la morcdesa première femme , il épousa -solennellement Richilde et lui donna le titre .de reine. Charlea-le-Chauve n'eut d'elle que quatre fils qui tous moururent Jeunes.

Le fils de Lothaire , Louis II , empereur et roi d'Italie, mort en 875, après im règne c détestable et détesté, • ne hissait point d'enfant mâle; les seigneurs italiens se rassemblèrent à Pavie pour élire parmi les prioces de la race de Clarlemagne un empereur et roi. Les deux principaux compétiteurs étaient naturellement Louis-le* Germanique et Charles- le-Chauve.* Deux fac ions se formèrent parmi les électeurs , et chacune d'elles engagea le prince qu'elle préférait à accourir au plus vile en Italie. Gharles-le-Chauve, plus ambitieux ou plus actif, passa les Alpes le premier; arrivé à Pâvie, il apprit que .nou neveu Carioman, fils de Louis, descendait an Italie, H marcha aossitdià sa rencontre , Uiu ae France» — - t. n.

et le fiQn*ça à retourner en Germanie. ^ Délivré de toulfi concurrence, il vint ensuite à Rome, oii, an mois de janvier de l'année 876 , il fut solennelle* mait couronné empereur par le pape Jean VIII. Cettécérémonie terminée, il laissa en lulie , comme lieutenant, son beau-frère Boson, et se bâu de revenir dans la Gaule , ou les troupes de luouifr-le- Germanique étaient entrées et faisaient de grands ravages. Heureusement pour

Charles-le-Chauve, Louis mourut, laissant pour héritiers trois fils que les embarras et les difficultés d'un partage empêchèrent de poursuivre les conquêtes de leur père en Bourgogne et en Neustrie.

Mais la dignité impériale imposait à Charles de grands devoirs. Les Sarrasins désolaient par leurs pirateries les côtes de l'Italie, et notamment celle des états romains. C'était à l'empereur de protéger l'église et le pape contre les musulmans.* Jean VIII ne cessait d'écrire à Charles-le-Chauve pour lui demander des secours et réclamer sa présence. L'abandon où le nouvel empereur laissait l'Italie fournissait à ses ennemis une occasion de soulever le mécontentement populaire, et le parti germanique commençait à s'agiter,

Charles était fort embarrassé ; il sentait la nécessité de remplir ses devoirs de protecteur envers l'église romaine, mais il n'ignorait pas que de nombreuses intrigues s'étaient ourdies dans ses états de la Gaule et que les conspirateurs attendaient son départ pour prendre les armes. Il voulut à tout événement assurer l'héritage de la monarchie franque que Louis-le-Bègue. Déjà en 876 il avait tenu à Reims une assemblée générale où il l'avait fait reconnaître pour son successeur. Mais les leudes et les évêques réunis à Reims n'avaient pas décidé toutes les questions qui leur étaient soumises, et un nouveau plaid avait été indiqué pour le mois de juillet de l'année suivante à Quiercy.

Plaid de Quiderey. — Héritage de Charlemagne. (S77.)

Une opinion généralement répandue attribuée à Charles-le-Chauve l'hérédité des offices, qui assura le rétablissement du gouvernement féodal, et accéléra la chute de la famille de Charlemagne, et l'on suppose que c'est au plaid de Quiercy que cette hérédité aurait été solennellement reconnue. Il y a erreur ou tout au moins exagération dans cette opinion. Pour s'en convaincre, il suffira de jeter un coup d'œil sur les détails suivants que nous empruntons à un travail fort remarquable de H. Faurtel.

Cet objet du plaid de Quiercy, dit l'historien, était d'arrêter toutes les mesures que l'absence de l'empereur allait rendre nécessaires pour le bon ordre des états. On s'agissait : 1° de désigner

FRANCE«BÎ6tOmtOflo ETVHOQHniENTALE.

ceux de ses lendit , comte» , éfè^liies'oa «MMs i qoi assiâteraient^oD fim dans lé gouverneineiK'dt p«fB(SP^'d^ébuter certaines mesures déjft cofHremns pour rëxpufeion des IformaBdÉ^^ powesipéilber léiir retour ; 5^'de prévenir ou'<)dAiFo'es8er tome gnerrequi viendrait à éeUcerdaBS"qfiek|fie' partie da royaume; Â* 'de rëi^r deters cas genérefiix dntdflinîstratiôn et de police ; ^ é'^Mir lé" mode d^près lequel il be-rait pourvu aux ofSlSes quicHen* diraient à vaquer dârant réKpjéditiôn^ 6*'dé reoom^ Rmodér ce qui se recommandait toujours^pour li fi>hiie, mais, au hWj toujours - en- vaièv c'est^à-^ djre le maintien des honneurs ^et dés prirtlégfis dés ègliSe.

" > Les -articles rel^tifii àces divers objets sont au nombre de trentetrois en tout, et susceptibles d'é4 JEre^diVisës^ ^n déuK séries.

; » La première série comprend les neuf premiers articles rédigés tous-sons forme de propositions faites par le roi à ses leudes ecclésiastiques et laïques. Us sont tous accompagnés d'une réponse des leudes, énonçant leur acceptation , leur refus oii leur opinion sur la chose proposée.

. »La demjème série est. composée des vipgtqpauce articles subséquenjus» Jesqueb A*étanttpoîat fermeUenauçnt, soumis.A ra^cep^atiou des leudÂs n^ aiipi»accom[ygipés d'aucune i* éponaei» dCAiicun^obr le-ryatioutdë 4^ux-ci> . et sont aço^ avoir forpç de loi par le seul hit de i^uvola^t^ xoy^l/é dQot ilsi jsoiH Texff easion. .

»iPavmà les arbbles de fietie,derBiàre>8érie><qii^ qM^ons' portent des traeea,. si. vives eocoç&.diss lassons et d^ passions priiwiUi^es xle& Fraaoa roojdes Ctovmains; » qffUkaol pjutôt'rair d'avoir, été écritUe lendemain 'dn<la>.conqa4iA franqnO'^.qffe.la^ veille Hnm expédkian i reiiigieosn et .politique e» Iialie, Tels sont, par exemple, le-tre^tOrdeuièmet^Je trente- troisième; ils sont tous les deux relatifs à lai chasse. Le premier déterai ne avec préoisîm quelles sont celles des forêts royales où le fils et le successeur désigné de Cbarle8nle«Cbwre ne poHi-Ta,Gbas- MT d'aucune juanjèi^^ celles.ou il neppurra chasser «qn'en'i-passauei où il lui«st/ioterdit «lechasaecdes 4angiiers;ceUes^ au contraî-

veif où «il ne.obas^rai que des sanf^liers; celles enlinoù il^pourra tout; cliasser^ kélès faiives et sangliers* Le deuxième, est i pnul^ire pkis «ufiettx.encore; il preseriiaug^rde: M -chef des foréis4*oyaleS'deiiOMP uu£omjfte enact i de toutes les bêtes fauves AU èè . tonS' lesfinugtieiy que son fils aura prison tnésà ladmsse... »

C'est dans le neuvième article, dont il existe deux . versions, que se trouvent les dtspoitionsMlâtivte à . Il manière de pourvoir aux comtépïi yiendgaient t àjvnqoer dnranti'absenoe^diii rosj-^-Veiai laxandan- •

tiM» eumé àm bùvimién tofinaf annwMn?à4^fcéi» dise:

• €^HI»?vieniJWmMMir*'(dnmtnl^nnimi ihanmee^wi » comtgidn^^afcmj^nmmidnnMlniileisnit nnnn nsm *' (dàmjooÉve^ecprf-dîiiDn^ qnomotraAbi<mij<niih » tfneia nvec>*no»tflMf|i% fhiiiiaiôi .ffMti letophi j»aniisvott>lesip)uft).psoelimii»rooml»f unaifi ^ (pemnnne^iqnvde iananBiinyieJe^offÉiem dÉ «^oomié^ et avec Bév-qimdaneJeidideèa^. d^gnel il » »trouv6Nul>tofié<vaeitt4|^ liminiam-mace cinmti «ijosqu'à^ce <|ne<oiiasoynnnsnittfowttisi (dn rftl^ b aita' que aous'fasajpna AtHumor ;n>^idn mmlt

> (dUoëdë) qui snutBwwgBaiimct.neaiidIPS fcq—nnm ••dè«{sonjpère);^

> Si le ooflmé»déhni*«n:fiIai («aeoMi^ pA\ ^m M ce fita, ooQ|oinic-Dientniec|le8nflkief»dn enmiéiejt t irévèque^u dbeèae dnw le^netest nii-néie uemnl» Y adasiaistref h; oomlë juaqu'attiqnn Ifft nonndfc » delà mort dn cemÉa -(dtf dnt) nena pa>viemm , at t qu'en vertit denotrcéto-toaBÛoasotf Âasekhettorë

> de ses bbaneurs. i

c II est certain, dit IL Fanriel, qaa» ém^mfkk cité,Cfaariès4e<auraive semMeUBtttfmier FiaMm tïon d'élire aux consléa Taeania les fils à la phlee dm pères* Hais il n'y a, daascellaialettlioïk'i danseecm dispoiÂlion) rieU quiposse être^ptRa ponf uaa^liû nouvelle , absolue , générale ; rien qui puisac^élm condérë coninie.iinupnndipn.nonaailiiKadlMm |Mh li-tiqnai! LaprëlaBdoëiai deiCharim la Okmirt wfm ancre diaetque lareeu-

noaimancaY 4W i\ pnré etsimpléd'uft*fait*dèidomAffèaHDommbn tco-
daii à'.déveairgniérldf Parmuttolklea:

avamat été • favoriaéa^ pfvtiéa <ldcaillés# • ottMmkm trbnvés-énre-
dèS'hoonKB dotc^padté^at dfénat^^ partaotlces «anmsa'^iaient anNîio-
pafé l^quateonméH et ceatx* d*«nsreieuxiBrétaientltpn\$*raree*qni en
po^ sédaieislplus d'iÛL et métaietplna de^ianteh U que ceux de leurs fils
qmteûttsnaaMniai cédaient parfois en vertu d'une élection, d'une confir-
mation, td^Uneoaoemion'rûiyalat^flnlb il est yrai aussi qu'en général
cette concession» cette confirmation était dé pure* ftrmo,
d*ttltanC^piË8 aisément acco)*dée par les rCSs que ceux auquela ils
Taccorcfaiient en avaient réelTémentmoins besoin. L'«ticlo ci(é dû plaid
deQûîercy ne triBail^que recoft^ naïtre ce qui existait à'cetégard, saaST-
ten 'Chançer dans le présent -, sans rien eBÀpéécher dana Tav^nir... >

Mari dû ClwcIca'leOsov^ (SH.)

Croyant) avoir amure la 'tnminiUilë da laGMile pendant son -. abm-
wia^ GbarieS'^la-Ghnnve pnnît pon^ritalia/ vers .le:niilimi de. Tannéa
877^ anaaiitt apòèadaidMnoetdnJiiliilda Qm^V* U«< ,nnata>aiéei-
CDmpniéeidatHnim myiimiHfna

2UfVKE fV, bBilim9R£ K.

Rdtteipin kt>hcUoD/|priiiwiicpiQ, vcuaft QkevoiMr

que son > «gf >u • QatlonMiP^ Mûré fsarleidanain'de se faire couron-
ner empereur à Rome, était déjà awriiT(t imê Ir/yalléo Ai P6.ave6 uae
nombreuse ar- «ëe. iTniuUé<;4e losM' ccrnmi^Iks ,* el -n ayant point
avec lui des forces «éfBsanies pour résister à aon compétiteur, il se décida
à revenir derrière les Éltpes attendre des renforisrcfùll «vait ordonné de
ta} envoyer.

'Les cbefe de la conspiration, que < Cliarles-ie- (SlMtove- espérait
^av<rir déjouée "parie plahl de Qttiercy; avaient déAàè quelenrroi ne'so-
riirait pas Titanrdtfl'Italie.

-f ^CUa^les ;àî^tiies' Armait» dé'Smnî^Bertin ; at- Wjuér dcMa - fièvre , prit entreuvagfe ; pouf ^*ea gué* rir, une poudre que lui donna son médecin, juif -MMMLé^Sédéchias } pour qu'il avait trop d^'amitié et ^toUSHûGeJ Mais c^écmrun péison mortel i]ue PempéfBttr'É^évMUë-reif poHé^à bftis à tram*s 'le ffont^Génb, ^tanr arrtvé^àiiif aidroitappelé BKos , il envoya dire à Richilde, qui écrit WMauriedtte, de wreuÂfe vers M; ce^qu'elie fit. Onte joursaprès '«voir pris le poison , il mont ut^nsune misérable Hsàbatie ;4e 6 oeiùbre/ Ceux qà étaient aveé lai^ay m t %tf-fenMn'o(yit/^at*1l6Yétiff^NAt-4e&entpaMles, IUVayilni pllifÉMé, Tomrilé4lsf oredt , :deivin et d'aimiates, le^ reùtèmièmaX' dans* ui> tereaeil , e^se *Éhireiit' en^romofoir le^traaspofer' au monastère *#sr8ainU^Ai8 ,' ob il avait 4emaoâé k être «nsevall. miè ^pam^aitt le * porter '>à aause de l%feaiion qui en fMTMit 9 iUiemirent dons vntoBoeafu enduit de poix «Midédan6<eten dehivs, -et envKrioppé de cuir; œ ^i^e^ut en^ôter la^aaméur. Arrivés wee pelneà Wie tertalne-cliapeUe de oiioines de rêvâcM* de Lysn i^fuerm appelle Naniua, fis lemi-reat en terreavec 1e^ix>Bfleati' qui* le rettfe^màit.»---^Ge fut seulement ftaftamée^ plus tard tfttt le oorps de Gbarles-ie- 4bauvéfat«riinMéet tra-Mportéà Saiffi'^Dèuis.

^Cbarle»4e-Ghauve passait aux feux de sescon- Iflmporains piur un prince aviiftieux, «msiamoor pour ses peuples, tgfuorani fart de gouverner et 4é«\$ulnr8 «Miméd'une ambftion aveugle; car il foritMittlea projets tl*a||fraHadiissoBÉëiit lorsqirîl nepou- ••fair^MfiândfeiiT osuserverce quMI possédait.

<8ofei 'règne 'fut cependant remarqo^le par plu- ^steuvj règlements ntHas ; Y^tv de^l^istes sur la h- 4lMiiÉtioD'et 4a valeur Afis^nonBaies est im des- plus nttMens'et Ue» plu» eaiieufMnmwmeiii» && ooireié-

Charles aimait \e>imtm^ Iê» at ta ;> il protéfait HM «rnnU^ir-M ëcbffiBe<4e4e8 bieufaiia, lui

afalem^4mHiéHe"Aem «de 6i*«iid; le^snruMi^da Ohamof»vle aae^q^i tai'SOiiirYesté.

GHAPL'HtE IX.

iRiriSiom Dn' noaiuin&s. — nia* ne rlxti.

Règnes de Untisll , 'ditle Bègue , de Louis Ul , de CorUmon^ ' et de Ckarles IU . dit le Uros.

LoaMe B^8ii«, roi at^mperenr. — Concile de Troyei. — Mort de Lools'-le-Bég'ie. — Iolrigue* contre les fils de U»uls-le-Bègue. — Its 8(mt procU-més row. — Louis III, roi* de Kcasîric. CtrioSiaD. ^rol d'irqaaafaief etde'-Boorsngne. — Boson se fiRproclaSier roi de Provence. — Démembrement et division de la Gaule méridionale.—Guerres contre les Normands et contre les Provençaux^ -^Mtyrt de Louis HI. — Carloman, rof des Francs. — Sa lliJrt.*-- Clnriee-M-Oros* rotddctf Francs. — L'abbé Hugo débit les Normands. — Portrait de Charles-le-Gros. — Son divorce aVec Rlcarde. — Siège de Paris par les Normands. — Traité de Chartesle-Gros avec les Normands. — Démence et abandon de cbarie»te- Oros. ~ U meurt dépowédé de l'empire. — Sopéloge par les lénnaletdeMetz.

(Deran87Sàran890.)

Loois-le-'Bègue. roi et empèretir. — Concile de Troys». — Meri^ Lou-Ma-Msiie. (8n-ai9.)

Loui»4e*Bè(|«éfétait l'héritier naturel de Charlesle-Gha«ve;mais k mort de cet empereur n'avait .pas disaotts la oonspiratioa des grands du royaume oomre remonté royale^ Ceux-ci étaient peu disposés à reoso-Dahresoafils pour roi. c Louis^le^Bijgue, afimdie se faire des partisans i donna des abbajpes , des comtés et des matioirsà tous ceux qui se pré*•semèreat à4tttiet«ideflMindàreuten hii promettaiH dévouement «et fidé-lité. > Uaibeureusement le doH maîne royal n'était plus assez riche; pour disposer dunegrndeifuattttté de bénéfices. Le nombre des tieudesqurie purunt^avoir «part aux libéralités du fib deCharles4e-Chanve, et qui, poussés, par le iméeemauiement, seréuoireut*anx Goi||urés| fut tel- 4e-mânt considérable . ipie , . formant ^une assemblée réunie à liùt«Vimar,i ils^ délibérèrent de faire^aoheter au nouveau roi par de nombreuses concessiofis leur dmieuse fidélité. Ils Imitèrent même s'ilsrecoonaltraient Leuis*«IeBèene pour roi de la Gaule fraocfue. Mais un acte apporté par l'impératriceRichildemitfina toutes leurs hésiiuiens; c'était Je testament

de l'empereur, c Charles-le-Chauve trans* ^mettait à son-fils Luuis son royaume» l'épée dite de Çrint^Pierre, le vélemeat royal, la couronne » «t le soq>tre d'or enrichi de pierres précieuses. » U fallut néamwm» que, pour en finir avec toute la roauvaise^oloutédeses leudesy Louis leur cun-cédAt tous les bénéfices dont il s'était réservé lapessesimi ; ilidutauiai nmouveleF etaeorolireles^ privilège&dn ^clergé r < misuite^ disent les Annales deSak^i^Bertin, Louis , du consentement de tous , tant des évéq^

FRANCE HI^TQRIQUE ET MQWOMBNTALE.

eC abbés que des (prands du royaume el des antres | assisiens, Fut sacré et couronné roi par Hiiicmar, ar* cfaevêque de Reims. >

Le nouveau roi des Francs, reçut, Tannée sui- Tanie , le titre d'empereur qu'avait porté son père. Au moment où Charles-Ie-Ghauve mourait empoisonné dans la vallée de Maurienne, son compétiteur Garloman , effrayé des préparatifs faits pour reprendre rita'ie , avait quitté Rome et s'était retiré en Germanie , atteint Ini-même d*une maladie grave.

Le pape Jean VIII était revenu dans la cité sainte; mais la nouvelle de la mort de Gbarles-le-Chauve avait ranimé promptement Taudace des ennemis du pontife. Lambert, comte de Spolette , et Adalbert, marquis de Toscane , s'étaient euiparé de Rome , et avaient gardé Jean VIII prisonnier pendant quelques jours.

Le pape réussit à s'échapper après avoir fulminé contre eux une épouvantable excommunication , puis il vint par mer dans la Gaule ; il débarqua à Arles , et y célébra la fête de la Pentecôte. Ensuite il se rendit à Troyes, pour assister à un oonci e solennel où jse réunirent les évêques de la Gaule et de la Germanie. Dans ce concile, le pape fulmina de nouveau la sentence d'excommunication contre Lambert et Adalbert , et s'occupa de divers règlements conc< rnant la discipline ecclésiastique. Enfin, le 7 septembre 878, il couronna Louis, et le salua du nom d'Auguste et d'emperenr.

Louis aurait désiré faire obtenir à sa femme Tbonneur d'un sa -re so-
lennel. H invita le papn à an iésiin magnifique et liii offrit de riches pré-
sents; mais cette princesse, nommée Adélaïde et fille d'un roi d An-
gletcTn^ n'était que la seconde épouse de Louis; ce roi avait, peu de
temps auparavant, répudié sa première femme, nommée Ansgarde, et de
laquelle il avait eu deux fils, Louis et Garloman. Bien que cette répudia-
tion eût eu lieu suivant b coutume des Francs , le f^ape ne voulut pas la
reconnaître, et refusa de sacrer Adélaïde reine et •mpéiairice.

Le pape consentit, sur la sollicitation personnelle du roi, à ce que Té-
véque de Laon , qui avait été mis en prison depuis deux années par ordre
du concile de Soissons , el qui y était devenu aveugle , célébrât la messe,
malgré son înÇrmité.

Louis le* liègue ne jouit pas longtemps de la royauté et de l'empire. Il
venait de faire un traité avec l^ouis, roi de Germanie, afin de régler le par-
tag(3 de la Lotharingie, liirsque se trouvant a Gompiègne, il t<»mba ma-
lade et mourut le V<*ndredi-Sainl, 10 avril 87il. — il était âgé de trente-
trois ans, était roi d'Aquitaine depuis douze ans, et avait régné seulement
un an et sept mois sur la Gaule franqtie.

Outre les deux fib, à peine adolestetiu, qa*il avait eosd' Ansgarde, son
épouse répudiée, Louis laissait enceinte la reiiié Adiélaïde : ceue princesse
accoucha, le H septembre suivant, d'un fi squi re* çot le nom de Gharles
au mooMnt de saaaiaaBoe» et qui parTa suite fut surnommé le Simple.

lolrigoetrontre les 6lt de Looif-te-Bègiie.-- Ib «Ml|iroelniiéi rois. —
Louis III, rai de Nemlne. Cartonna, roi d'Aqaitaioe et de Bourgogne.
(879.)

Les leudes, qui avaient fait preuve de dévouement pour Ixuis-le*6ègue
, étaient disposés à reconnaître pour roi , malgré sa jeunesse, son fiU aîné
Louis 111 . — Faisant trèveà toute inimitié parti* culière, et afin d'accroître
le nonibre et rinfluenoe des partisans du jeune prince , ils avaient mé-
mear* rangé un différend grave existant enti e deux des principaux sei-
gneurs» Boson et Tbéodorict ^u sut jet du comté d'Autun.'

Une assemblée solennelle était convoquée à Gouh piégne pour proclamer Louis III, que soo père avait désigné au choix de ses fidèles» en lui ^voyant» avant de mourir, .la couronne» Tépée elles autres hignes de la royauté.

Josselin , abbe de Saint-Germain-des-Préa» eiu& des hi mmes les plus puissants de laNeustrie, pr^ tendait avoir à se plaindre du gouvernement de Charles-le-Ghauve. Il n'avait pas pu se venger sous Louis-le-B^'gue, il résolut de s'opposer à l'avenu» ment de son 61s. Ami dévoué de Louis, roi de Ger> manie» dont il avait été le prisonnier, et qui durant sa captivité lui avait témoigné une grande ooa* sidération, il attira au parti de ce pri-noe plisieun évêques et quelques seigneurs ; il s*associa Conrad» comte de Paris, en le flattant de Tespérance qu'il aurait le premier rang sous un roi dont rélecUuu serait, en grande partie» son ouvrage. Josselin était remiJi d'activité et d'babieié. Il se bâia, avant que rassemblé de Compiégne pût être réunie , de tenir lui*même une assemblée à Creil , avec tous ceux qui lui avaient t^romis d'appuyer aca projets. Il leur perfruada d'envoyer de» députés au roi de Germanie pour Tenifagf r à venir èU mes* tre en possession de la France occidentale.

Ce roi était di^à celui des Francs orientaux ; il portait le nom de Louis , comme son père et mm aïeul. Il passa en effet le Rhin avxMS une armée» d s'avança jusqu'à Verdun. Mais, ainai que ceb éiaic arrivé toutes les fois que les guerriers germaiua avaientpénétréMis la Gaule, Tindisdpline de ces bandes et les dévaataiiona qu'elles commirent exc^ trent Tancienne antipathie des Francs oocideAtaux pour les Francs orientaux.

Les leudea ueustriena, dévués à Umm III*

/,'Hij- II' Jit iiÛii6-a>u

fittppe/ i/r /.eiii.r d Oufremer .

LIVRE IV, CHAPITRE IX

n'étaieoi pis usez forts pour lutter avec succès contre le roi de Germanie. Ils eniamèreni avec lui des négociations 9 et icéussirent à le faire renoncer à tes projets contre la France ocçideniale^ en lui abandonoani la portion de la Lorraine que Gbarles-le«Cbauve et Louis-le-Bègue avaient successivement possédée. Hugo» fils naturel de Lothaire*le* Jeune et d*une concubine nommée Waidrade, avait des prétentions au royaume de Lorraine » et avait rassemblé un nombre assez considérable de pariis;jns armos, dans le but de s*en emparer; c'était donc ne céder réellement à Louis-Ie-Gernuniquae que le droit de faire une conquête. Il y a apparence que le roi de Germanie n*ac-

Juie&ça à cet arrangement que parce quil apprit, urant les négociaiions, la maladie grave de Garloman, roi de Bavière et son frère aine. Gelui-ci n'avait quun fils naturel nommé Arnulf, qui,, voyant la mort prochaine de son père, s*était dé^à saisi d'une partie du royaume. L'arrivée, du roi de Germanie obligea At nulf, après la mort de Carloman,à rendre les provinces qu'il avait prises, et à se contenter do duché de Carinihie.

Aussitôt après la paix faite avec le roi de Germanie, les leudes neustrieps qui s'éta'ent prononcés pour le fib de Lotti»*le-Bègue se hâtèrent de Mre couronner roi, non seulvment Louis 111, mais enoore son jeune frère Garloman. Le couronnement •t le sacre eurent lieu dans l'abbaye de Ferrières onGaiinois; l'archevêque de Sens, Ansegise, ;»ssiBté de plusieurs évêques, présida à cette cérémonie soleunelle.

Peu de temps après, les deux frères, dont l'ëiroiie union causait aux Francs une grande joie, se partagèrentlro^aume paternel. l^Neusurie forma le lot de Louis l'Aquitaine et la Bour{}Ogne échureui à Carloman*

Bopou se Mt prodsuMr roi d» Provenoe. (ST9.)

La Lorraine ne fut pas le seul royaume que les fils de Louis-le-Bègue se virent enlever. — Le duc Boson, beau-frère de Timpereur Charles-le-Chauve, et chargé par lui du gouvernement de la Provence, profila des embarras suscités aux jeunes princes pour se faire déilarer roi de toute la

partie de la Gaule située entre les Alpes et le Rhône et de quelques provinces voisines. Ce nouveau royaume fut d'abord appelé le royaume d'Arles, du nom de la ville principale qu'il renfermait; mais dans la suite la dénomination de royaume de Provence * prévalut.

• PI of tard on immoia la royavoM de Provéoe rofCusM èë IïOMr-goffns eis Jurmum |

Les chroniqueurs contemporains attribuent la détermination ambitieuse de Boson à l'orgueil de sa femme Hermengarde, l'empereur Louis II *, et qui, dit-on, se trouvait humiliée de n'être que la femme d'un duc. Ce duc, il est vrai, était assez puissant pour que le pape Jean VIII, en revenant du concile de Troyes, eût cru pouvoir lui proposer, en lui promettant la couronne d'Italie, de venir y tenter contre les Germains une expédition qu'il avait inutilement sollicitée de l'empereur Louis-le-Bègue.

- Une assemblée formée de seigneurs laïques et d'évêques, présidée par l'archevêque de Vienne, se réunit dans le château de Hantaïlle, entre Vienne et Valence, sur la rive gauche du Rhône, et, le 15 octobre 879, proclama Boson roi.

Démembrement et division de la Gaule méridionale.

La création d'un royaume «le Provençe indépén» dans la monarchie carolingienne complut la division de tout le midi de la Gaule en états indépendants. Ce royaume comprit, outre la Provence proprement dite, les comtés de Lyon et de Vienne, ceux de Hftcon et de Châlons, la Saône et les pays qui formèrent depuis la Franche-Comté; enfin les deux diocèses de Viviers et d'Uzès, situés sur la rive droite du Rhône.

Le reste de la Gaule méridionale, dont la séparation d'avec la monarchie franque se trouvait voir sommée, formait plusieurs grandes divisions : le duché de Vahconie, le comté de Bigorre, et la seigneurie de Béarn; la Marched'Espogne, dès qu'elle devint un état indépendant, prit le nom de comté de Barcelonne; la Septimanie, qui se subdivisa en marquisat de Narbonne, et comtés ou vicomtes de Carcassonne, de

Klmes et de Béziers; la sei* gneurie de Toulouse, comprenant les Comtés de 'Toulouse , du Rouergne et du Quercy ; le comté d'Auvergne, et eAfin le duché d'Aquitaine» qui appartient successivement aux comtes d'Auvergne et de Toulouse, et ensuite au \ comtes de Poitiefs^ bien que le roi des Francs conservât encore pendant plusieurs années le titre de roi des Aquitains.

- Il oe ftnt p^f coufbodre r«B|iereiir Lon^t H* frèra éi rempereor Lot-baire et qutlrièaie cmiHrfur d OcddeDt , avec LoqU II, dit le Bègue» qui fol l« leptième empereur et le Ut)lsième de soo nom.

t On y comptait six arberéques : ceux de Vïeniie« de Lyon, de la Tarantaite, d'Aix, d'Arles, de Besaoçon ; et dlx-tept été* qwi, doit foicl tes diocHet : Valenee, Grenoble, Vaieos, Die, ManrieniM», G»|i« TMon, Ct-failloo, LaaMDoe, Apt, Ittoon, Viviers, MarseiUs, OraogB, Avignon, Vtè» cl ma.

édo

FRANCE mStOMtyite ET '«OPfti MENTALE,

^Louis'IIIetCarloiiian monlrèrent une activité et un courage qui annonçaient des princes valant mieux que leur père, et même que leuraleùl.'Tb ^'étaient accordés facilement et promptement pour le partage de la Gaule franque. Ils firent cause commune contre leurs ennemis communs. Le8'ffor-> mandSy qui dévastaient les bords de la Vienne, furent vaincus par eux. lisse liguèrent avec le roi de Germanie pour combattre Hugo , fils de Waldrâde,()ui saccageait la Lorraine et ses' Marches. Enfin ils firent alliance avecXbarles-le-Gros, roi d'Italie, pour reprendre les, pays que^oson leur avait enlevés. La guerre de Provence, qui dura six ans , fut vive et sérieuse. Boson , vaincu dans une batiriHe"rangée 'livrée ^près- de BiAetn, fierdit successivement Mâcon et Autun , et se vit forcé de 4ttB8er:des dwx I firâres «leUre le si^e. devant <VitueuC|^tteTilie'fo-piei dont la déCeosei était oon- •fiéeà Hemeogardey fenuiie de Boson luiirrâme , •céMsta pendant devxiamées.

«.Gbafl»*le^rMfSe dépava des deux irèreSi^pour «lUer «ë faire o«tn-
rotiner«9ipopourven/ Italie. — * £b- Aouuf âgés par Félaigaeiaeatde
Louïs et de Carloman, de&pirate&danoifl avaient reparu sur. les côtes de
Meustrie, Louis III laissa la coatiKaion du siègei ^«arloBiaii, .ançounit
»au«4ecDurs àe isos .étals, et 'WBquii sueeefisivemeBttles
fûra(esrprès.4l!A'niien&,, ^ (il leur tua neuf ^œille bomms , «et près de
Séan- .Mum ^adans lerlVimaux^ oii il iear £t épouuer jmei , |iQrle-en-
oare iplua-aaisÂdlénable.

îEB^i ^eiiUfÊmjan règne qui ntavait pas duré -l^bia^la' six
aiis»'«Louis^le^GeFmaiHque mourut à JfJnttefort* Bar.aajnorl ,
Charles-le-Gros, dpjà em- 4paneup et^roirdUtaUer devînt roi de la
France orien- 4ala(Cîera)aiiii6)ydelà Bavière et de la Lorraine.

Jialgré leuvs< défaites , les A'ormands ne se reti* .Mient jaunis sans
esiporter im riche butin, et i«'abandonBaient «un pays que lorsqu'on leur
«d avait payé lu rançon. Ils profitèrent de Tinquiéuide caui4ée par kmort-
jde Lojiis-le-fiermanic pour attaquer Jes côtes de. la Frise : l'empereur
Charles-le- Gros y accourut avec son armée ; mais, au lieu de combattre, il
décida Godfried, un des chefs normmùdSyé reotfveiDfeJbaptéMetavec les
siens, et lui 'Amna , pour s'asssrerson ^rfKance ,'ia^FI*iseet4i'«tttrès
comtés. Deux dièfs normands, 'Wurmon et Sjigfried, qui refusèrent
d'abandonner leur religion .AiMoale yj8e retirèrent en emportant
^usieurs mil- «tfora^piàoad'oretD'apgâi&'fialevéeftau trésor de
iit»t«Étiei«it'4gltog. kes fitaraMBda, .ëatMés à prix d or de TAustraste,
Be rejetèrent atorr sur la Neuatriet pillèrent les environs du cbâteau
deLaon,

ceux ^HeTiSbisstnls et ^eVtffûa , et yatJliùftl^tja» qu'aux pottesMe'I-
tèims. 'Ge^flhrfttfofs qttërarehe^ véqué'Hincmar,\'lont tousles guerriers
oombattaim en' Provence sous les efûresfdé Car Imnan ; Ait 6bl^ de se re-
drer, avec les'rëliques Uesahi^Aeniret4ei ornements de' régtise'défteiins ,
"He- l'aMnr côté de la'Ufame.dan^ la v!Hed'Épemty,otfliBomiit.

A cette époque , Carlomdn , i^ctorieQx des'Ffo* vençaux, vint'euNetts-
trie;l)attilies^Sfeniunids,-et leur reprit le butin qu'Us avaient fait 'dansr

leur ex« pédrtion sur^eims.

Peu de temps auparavant, ' le toî Louis BJ, 4um tombé malade à Tours, sTétait fait tnniiporfer*«n lidère â Saint-Denis , ou H monrnt le 4 août 8B2 , et où II fat enterré. Un vieil historien attribue sa mon à un événement assez singtrier. U raconte que'k roi des' Francs neustriens, ayanra-perçu une jeune fille qui , à son approche , se sauvait dananne m» son , poussa son cheval pour l'atteindre, et se ram* pit les reins en entrant sous laporte quf létait trop basse: Carloman devint ainsi seul roi 'des Ffam occidentaux , des Aquitaine et^es Bourgoignoas.

'Malgré sa viotoire, Carloman n'av«it pa»paiMpécher les Normands de s'étabMr à remiiaucJwmeée la Somme.- — IMéeirait eobliiNieri la goerre- e "^Boson , 4ii|uf im de «ea iJeueemnisrBidMPMe^ "ficier, «propre' frère •da^tnouiMuiTCi de venait d'enleveria ^lle^de Weme, ^at ipû r appuyé par les évoques et les seigneurs , naguèwes électeurs à^antaMs, cMltilitailda^jgMrra6H9'pa• 'rà^tre déeoiiragë ; mais Cbi4iMnim«4ie >pMvait*eKpé- 'rer desnecè» qu'ew^giâaaait^af») <OM<88»ae> -fcroes. Au Kev de cMFbattre les Normands , dont lea incvsions multipliées dévastaient la NeMirie, il de les acheter; et, moyennant douze millelivres d* gent tfû^l' leirr 'paJia,<it otNîm *qu%sor^ de

son royaume, et que, pendant douze années, ib n'entreprei^draient aucune expédition contre la Gaule franque. < Après avoir reçu cette sonnoe énorme, disent les Annales de 'Mett^ tes Normands détachèrent du rivage lés cofdes dé leurs navires » y remontèrent , et s'en retrumèretit vcrsVOcéan. •

Dans le temps même où Carloman'irâifah amai avec les pirates établis sur les bords de iaf'Sofniie, Hugo, filsdeWaldradeerdéLothafa^, ^^âfifeté 'dans' la Lorraine et y availtrsFrié un grand nmntire de partisans. c'Par eux Furent exerce tant de rapines et de violences, qu'entre eux et testformamia, disent encore les Annales de Metz , il n'y eut ponat de différence de méchanceté, si ce n'est que les |MHPiis«M de HugDA'altltÎBNnt deaeiinBaaHiid^incendies. >

UA^a£ilV,,^GoA^lX|lClJX.

Er*qQiMw('IdrSMM(ne, les NomRaDds yiorfint i!éuibis«pr.èft da JUtfiyaiil^ .ville quilaisait alors parie deb^Urraioe» et^nunaBoèreol à ravagjsr Jea payf êrâimqaDta. — ^Gliarles^GrQaeavQYATaineiieiU me année<.poirM oquibaUiie ; 3e& troupes n'obtianuiBiKiii sQfioèv»— ÈUfs ayaient été-p|us henreii- 868 pea de tempa.^mpasaiaQi^ur les bords du Rhin» oài comaiaiidées par Henri , ducitea Saxons » elles naie- nidmpéchérd'aatees JNormands^ veuiis.duDat awa«cb;de s'établir à JDrâbourg,.

GutoaiM seiŷYraît chaque .automne, aux .p)aisic8 ée lakGhaaae ^ sui- waait l'osagï? des* roia? francs* Cbast MIDamilafiNifttd'IvaKii», prèaiial- lioiafoEt^à âne joaméede^marolied^Pdaus, il.fmirfesaé mortellet HaM par «A.saiigl}er» ,et U mourit Je 6 deoembre ^Mi<2ielqueBritfisde.6es^oODl<iiqporaiiis préteodeot qw aa-blessare avait éléfaiI^par imJei .boaunes daaa «uilov qui Af aia voabbatteiadrele sanglier avec SMitèpieo, et ibajmtent que le^roi. tint cette dr» esBstaaee secrète , afin de ne pas faire mettre à mort -son «meurtrier iavolontaivek Nd>le discrétion etadmiraUe gâiéMsîtèJ .

OarlomàD-n'étaic igé qvede-dix^'iiesfiaBS» lors* qn^il mourut. Il avaitépottsë, en 878»Jngelilinide, fiie du roi Boson ; mais comme les époux étaient tons les '.denxr fert jeunee (GarJoman' n'avait* qi|e ém- neiaaaF) /}eanBri*gi^BeAii|>aaioonaomm4irIuget tbnide 8»/mariat, après la;.mort{ls Caflomaai> à OuillaM», dnoid'àquiaiBe etcomteil:Aiire^lieL

CbBrlBrlft4}roikireid6i^Ff«Mi.<8S4.) ^IMté Hugo dèSrit

kiJNmmfids.

Les Normands revinrent en Neustrie dès qu'ils appdrefktla mprtde Garloman. L'ancien tuieur des .deux^ls de Louis^le-fiègoe, Hugo , abbé d^ Saint- Donis^.el diiode)Cet^rritoire€|u'on a depuis nommé l'Ile-de- France, envoya des députés pour se plaii^- .dee4ela violation, deis promesses et de la/oidon-^ .née^ et. PQur., engager le/s. pirates à rétrogra- der.:'. jnais Jea Normands répondirent qu'ils avaient traité .avecle roi Garloman.» et non avec aucun autre,. et qne aon successeur, quel qu il fui

» s'il voulait pos[^] séder paisiblementsonroys[^]ume, aurait à leur pfiyer * de nouveau dou^e mille livres d'argent. — L'abbé Hugp s'at.endaît sans doute à cette réponse; il avait léuAi les milices de son duché et appelé à Jui celles des comtés voisins ; il m-ircha résolument à la rencontre des Normands* leur livra bataille, les força à 36 rembarquer et à s'éloigi[^]er de la Neustrie.

Cependant les .gicands du. royaume» .épouvantés du relour des pirates, avaient d'abord envoyé une députatjon à Gbarle»-Ie-Gros, pour lui offrir la couronne ; ils se rendirent ensuite d'eux-mêmes à GondreviUe(eALorraine) oii se trouvait Tempereur,

etoiⁱ les maint données et let serments prêtés, selon rusage , ils se soumirent à sa domination' .

. Portialt'rfe Cbwks-k-Gros. — Son diforce oTec Ei[^]anjo. , (887.1 •

Clferlés-1è-*Gf09 » pav/soiréléetiini[^]ltMrayliaié de là Gaulé flaque, se troutaiHyosêéliei ,* nwaiaai» ment dû moins, tons 1é9 états qn, apfMa-vofii4t9fa itté rémpîre dé CterMmagiie"; ataieB[^]é'Htepillh 'cinquante ans partagée entfetaatdé[^]reiy; il[^]étik peu propre à dôntrer deH rt[^]iê à icettedônriflalMi nominale. — (Titûi uy prince[^]* tffaie* inteWgieiflis bb-mée, d'an caractère ombhtgen' et[^] méMaasH avait eu, dans sa jeunesse , ini'taeèè<dè[^]émciÊfeè(t et son jugement en était resté ébktnléi* Si odM-fliiii* tion physique aecroissarl encore lés dëfentSKlà[^] sM organisation intelDéctueIK. ff érah >de peliie taHtet d'un embonpoint excessif; et il - avait lés* jamlm torses. Aussi la pesaitenrdésoiKsmipsMnMatt-elIfè s'opposer à l'activité de son esprit.

Facile à irriter, il donna dfes premead[^]one aveu* gle susceptibilité et d\ine jalousie sans motiM) él accusant l'impératrice Richarde , sa femme , sage[^] religieuse princesse, d'adultère avec révéque< de Verceil. Cet évêque, nommé Ltiitward, tout dévoué à l'empereur, étaitdeventt-lecon-seSteréellHh pérati:ice qni, voyant qoeCâNitoriié[^] son tnari s[^];![^] bais-sait chaque jourparlafdblésse de[^]s ^esprlf[^]et par la hardiesse des fac-tions; s'éfaftsairiedeiIMflil<> nistratîon dés aflâires. CKarteà protesta* 'daasrl'ff[^] semblée générale dé 867*, ' que, bien qti'ilfAv,depalf plus de dix

années » un! avec iSchardeparles^iié^ d'un mariage légitime, il ne l'avait jamais' confiée charnellement. Rfdharde y de sorrcAté, se* gloriffl d'uqe virginité sans atteintes, et ;ôfFKi', si sem math persistait à eç douter, d'en appeler an jugement*de Dieu , et dé démontrer son innocence par t'ép^eofé du combat singulier on par celle du feu. -^ Ué**que Luiiward se présenta aussi devant l*âsemUé^, et , après avoir reproché à l'empereur'son in'graitlude , se purgea par serment dt^ crime qui lui étak imputé.— Toutcfoisle divorce fut prononcé: Richarde se retira dans un monastère qu'elle avait fait construire en Alsace-, sur les terres <q«î lui avsient été assignées pour dduaire, et•8•y-oon8acra'au<8•►• vice de Dieu *.

S»ge 44 Pnb |iap lai.Nmnn4«ik(SaSiiBSS4 .

Après leur déftirt^ par tes tlili«e8Hlolla!Niellfliria^ les Normand s restèrent pendant une année sans repa-

< iiiifi. de MeU, ann. 8S4.

■ Ann^ de Met* , ano. 887.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

rahesurles rives de la Seine.- Hsyrevinreot en 885, fltemrèrentdans le fleuve avec sept cents vaisseaux à voiles, et un nombre d'autres petits navires si considérable qu'ils couvrtùent le\$ eaux de la Seine sur un espace d'un peu plus de deux Ueas. Cette flotte était sous les ordres de Sigfried , auqud les bistoffieosooiiteflipQrains donnent le titre de roi. Ellere- ■KNi-ta la Seine. Arrivé près de Paris, Sigfried , «vec quelques-uns doses compagnons, se présenta devant T^èque Gozlin ki le comte Eudes • fils de Soben-le^Fort * et qui était chargé de la défense 4e la cité ; il leur demanda de laisser ses vaisseaux fraBchîr les deux bras de la Seine, barrés par les pwts fortifiés qui joignaient alors Paris à ses faubourgs ; il promettait , si cela lui était accordé , de M causer aucun dommage aux Parisiens , et de porter plus loin ses dévastations. L'évêque et le comte repoussèrent généreusement la demande du roi normand , qui se retira en proférant d'honibles menaces contre les défenseurs de Paris K ■ € Le lendemain , dit Abbon , et dès le lever de l'aurore, Sigfried entraîne les Normands au

combat. Tous se jettent hors de leurs navires, courent vers la tour ' , Tebranlent violemment par leurs eoups jusque dans ses fondements , et font pleuvoir sur elle une grêle de traits. La ville retentit de cris, les citoyens se précipitent, les ponts tremblent sous leurs pas, tous volent et s'empressent de porter des secours k la tour. Ici brillent , par leur valeur, le comte Lndes, son frère Robert et le comte Bagenaire ; là se fait remarquer le vaillant abbé Ebble , neveu de l'évêque. Le prélat est légèrement atteint d'une flèche aiguë ; Frédéric, guerrier à son service, dans la fleur de Tâge, est frappé du glaive; le jeune soldat périt; le vieillard, au contraire, guéri de la main de Dieu, revient à la santé. Beau* eoup des nôtres voient alors leur dernier jour; mais, de leur côté, nos braves Parisiens font aux ennemis de cruelles blessures; les Normands se re* tirent enfin, emporiant une foule des leurs à qui reste à peine un souffle de vie. — Déjà le soleil avait cessé de briller sur riiorizon... La tour ne présen-

* Koberl-le-Fort, devcDO due de Parit H comte de le Marche ange? iae, aTail été tué en S6S en co.i*battaot coolre les Normandf.— Instruit qu'une iMode de Cfs pirates Teuait de déliarqoer sur les tJords de la Loire, il était accouru pcmr les combattre. A son approche» les Normands se retirèrent dans une église qn'itsfortifièreat à la hété. Robert les attaqua »ans se dO-Doer le temps de revéiir sa cotte de mailles, et Ait percé mormiement d'une flèche en forçant la porte de réglise.

' Pour faire connailre à dos lecieurs les détails de ce siège mémorable, nous sIiòds recourir au poème célènre d'Abbon, moine de Ssint-Germain-des-Prés au IX' siècle » et témoin oculaire des éf énements quMI raconte.

' Cette tour eiittai: sur 1 eiiiplacement où s'est élevé depuis

grand ckdielei, et serrait de tête au pont principal.

tait plus rien de sa forme primitive et complète; 3 n*en restait que les fondements et les créneaDt inférieurs ; mais, pendant la nuit mêmeqâ suivît le combat , cette tour fut revêtue dan» tenie sa drconférence de fortes planches , et s'éleva beaucoup plus haut qu'auparavant. Une nouvelle citédBefii pour ainsi dire posée sur l'anciemie.

a Le lendemain encore, le soleil et les Ikm^ aa* fuenten même temps et de nouveau l'our;ltt Normands livrent aux fidèles Parisiens d*lhTnliki et cruels combats. De toutes parts les traits vokot, le sang ruisselle ; du haut des airs, les fnades et * les pierriers déchirants mêlent lenre oops ans Javelots... La ville s'épouvante, les ôtoifeas pou* sent de grands cris , les clairons les appéite&t a^ salt sans reurd secourir la tour tremblante. Us éat^» tiens combattent avec un ferme courage. Parmi aoa guerriers, deux, plus hardis que les autres, se foot remarquer : l'un est comte , l'autre abbé. Le pit* mîer, le victorieux Eudes, ranime Fardear da siens et rappelle leurs forces époisées; ilparooout incessamment toutes les parties de la tour a écma les assaillants. Ceux-d tâchent de couper le mur i l'aide de la sape , mais il les inonde d'huile , de dre, de poix enflammées ; mêlées enseinbie, elles ouulcat en torrents d'un feu liquide, dévorent, brnieotat enlèvent les cheveux des ennemis. Plusieurs Daiioi expirent dans d'horribles tourmeuu; d'auuessoit forcés de chercher Un secours k leurs maux datt les ondes du fleuve. Les chrétiens s'écrient ironiquement en les y voyant courir :c Malheureux brû- > lés , courez vers les flots de la Seine , tâchez qu ib • vous fassent repousser une autre chevelure mieoi s peignée... i

t L'abbé Ebble se montre le digne compagnonet le rival en courage d'Eudes. D*un seul javelot i perce sept Danois à la fois , et ordonne , par raillerie, qu'on les porte à la cuisine.

s Nul ne devance ces deux guerriers (Eudes et Ebble) au combat, nul n'ose se placer au miliea d'eux , nul même ne les approche et n'est à lenr côté, tous les autres cependant méprisent la mortel se conduisent vaillamment. — Mais que peut use seule goutte d'eau contre des milliers de feux?

s Les braves fidèles étaient à peine deux cents t et les ennemis, au nombre de quarante mille, re> nouvelaient les uns après les autres leurs attaques contre la tour... Les cruels redoublent sans cesse (es fureurs de la gnerre ; des clameurs et des frémissements s*éièvenl dans l'air; de grands cris frappe&t le ciel ; les boucliers peints tremblent sous les pierres qui les accablent ; lesecus gémissent sous les coups, les casques crient , percés

par des traits. Bientôt les cavaliers , revenant du pillage , accourent se Joindre au combat ; frais et rassasiés de nourriture , ils ma-

LIVRE IV, CHAPITRE IX

chent vers la tour : et beaucoup d'entre eux, frappés et mourants, regagnent leurs vaisseaux , sans avoir eu le temps de lancer contre la tour leurs pierres et leurs traits. Quant à ceux qui cherchent un remède à leurs brûlures dans les douces ondes du fleuve, les Danoises, en les voyant, s'arrachent les cheveux , fondent en larmes, et chacune crie à son époux : « Oii cours-tu? et d'une fournaise, » pour fuir ainsi? Quoi! fils du démon, aucun effort » fort victorieux ne pourra-t-il te rendre maître de

> cette tour? Ne t'ai-je pas assez gorgé de vin, de

> pain et de venaison ? Pourquoi , sitôt épuisé de fatigues, cherches-tu ici un abri? Honte à toi \$ vil » glouton , et à tous ceux qui comme toi renoncent » au combat, t

> Cependant un fourneau, tracé avec adresse, étend ses sinuosités sous le pied de la tour, et de sa bouche vomit de cruels désastres ^ La brèche qu'il a faite , les assiégeants s'efforcent de l'agrandir, en coupant le bas du rempart. Tout à coup se laisse voir une ouverture funeste, large, immense. Les guerriers chrétiens se montrent à tous les yeux ; ils voient les ennemis couverts de casques , eux-mêmes sont vus des assiégeants ; leurs regards peuvent compter un à un les Danois , qui n'osent entrer dans la tour, et que la frayeur repousse de ce fort que leur audace n'a pu emporter. — Bientôt on lance sur eux, du haut de la tour, le moyeu arrondi d'une roue, qui précipite dans les enfers six hommes à la fois. L'ennemi attache alors aux portes de la tour des matières enflammées. Un horrible bûcher s'élève, une noire fumée étend ses nuages sur nos guerriers; la forteresse est enveloppée d'ombres épaisses, mais seulement pendant une heure environ ; puis le vent rabat la fumée du côté des ennemis. Le feu s'éteint ensuite.... Le combat recommence avec plus de violence ; deux

porte-enseignes accourent de la ville et montent sur la tour, portant sur leurs lances le drapeau couleur de safran , si redoutable aux yeux des Danois; cent catapultes do leurs coups rapides étendent, privés de sang et de vie» les corps de cent ennemis , et ces morts , traînés par les cheveux, vont revoir leurs vaisseaux et y chercher un dernier asile.... Le brave chevalier Robert, heureux jusqu'alors, expire frappé d'un trait cruel; là , périssent aussi , de notre côté , quelques hommes du commun , mais en petit nombre , grâce à la bonté de Dieu. Honteux alors comme un loup dévorant qui , n'ayant pu se saisir d'aucune proie , regagne le plus épais du bois , les assiégeants pren-

* Abboa décrit une ripèoe de mine alors co usage. On créasait sons les reroparls qu'on Yoillait reo? erser de» galeries souterraines dont la Toûte était soutenue par des piliers en bois, puis on mettait en même temps le fea à tous les piliers, les galeries sTiflMasaient et les remparts s'ecroulaient.

Oisu de France.'^ t. ii,

nent la fuite en toute hâte et plei]rent la perte de trois cents des leurs.
»

Ces deux combats avaient eu lieu les 23 et S7 no* vembre 886; malgré le double échec qu'ils venaient d'éprouver^ les Normands ne reuoncèrent point à leur entreprise. — Us établirent leur camp près de Paris.

« Les Danois parcourent les rives de la Seine du côté de l'abbaye du bienheureux Denis. Ils asseoient leur camp autour de l'église circulaire de Saint-Germain S et le fortifient de retranchements faits de pierres entassées et mêlées avec de la terre. Ensuite leurs cavaliers parcourent en furieux les montagnes, les plaines , les bois , les champs et les fermes ; de leur côté, leurs fantassins cruels tuent les petits en-* fants, les jeunes garçons, les adolescents, les vieiN lards à cheveux blancs, les pères avec leurs fils, et les mères elles-mêmes. La femme est massacrée sous les yeiix de son mari , l'époux tombe égorgé sous les yeux de l'épouse, et la mort dévore les eufants à la face de leurs pères et de leurs mères. Le serf devient libre, l'homme libre est réduit à l'état de serf; on fait du valet un seigneur,

et du seigneur un valet. Le vigneron et sa vigne , le laboureur et sa terre périclissent également sous le fer de l'ennemi... >

Ces dévastations et ces massacres se prolongèrent pendant plusieurs semaines.

c Cependant , continue Abbon , k ville de Paris reste debout an milieu de ces terribles ouvriers qui creusent le sol sous ses murs; elle se montre inaccessible à la peur, et se rit de tous les traits qu'on lui lance.

> Les Danois commencent alors à fabriquer, chose étonnante à voir! trois machines, montées sur seize roues , d'une grandeur démesurée , fait<.*s avec des chênes immenses et liés ensemble ; sur chacune de ces machines devait être placé un béliet recouvert d'un toit élevé ; intérieure-ment elles pouvaient renfermer et tenir cachés soixante hommes armés. Déjà les assiégants ont achevé deux de ces machines d'une forme et d'une grandeur convenables ; et ils travaillent déjà à la troisième... Ces machines furent détruites par les assiégés.

> Pour y suppléer les Danois forment, avec le cuir de jeunes taureaux , de grands pavois qui peuvent chacun couvrir quatre ou six hommes. Ils travaillent pendant la nuit même, ne se donnent nulle relâche , et ne goûtent pas un instant de sommeil ; ils aiguissent, réparent et forgent des traits acérés, raccommodent leurs anciens boucliers et en font de neub....>

* L^égliſede Saiiit-GermaiQ-rAaxeïTois,primiliTement nom • niée SafDt-Germain-le-Rond à cause de sa forme circulaire,

Enfin le jour de Taltaque est fixé, et , le 29 janvier 886 , ils se diríg^ent vers la tour. — t Ils s'avancent le dos courbé sous les arcs; les traits s'agitent sur leurs épaules , leurs épées couvrent la campagne , leurs boucliers dérobent aux yeux les eaux de la Seine ; des milliers de balles de plomb , répan* dues comme une grêle épaisse dans les airs , tombent sur la ville, et de fortes catapultes foudroient les redoutes qni défendent le pont... Les cloches de l'église retentissent et remplissent le vide de Taîr de leurs sons plaintifs ; la citadelle tremble sur ses fondements , les ci-

toyens s'abandonnent à Teffroi , les trompettes résonnent avec un violent édat, et la crainte s'empare de tous ceux qui gardent les tours. Là cependant se faisaient remarquer beaucoup de grands et d'hommes courageux : au dessus de tous le prélat Goziin brillait le premier; ensuite venait son neveu, le vaillant abbé Ebbble; là on admirait aussi Robert, Eudes, Rage-naire, Utton , Hérilang; tous sont comtes, mais le plus noble de tous est Eudes, qui abattit autant de Danois qu'il lança de javelots. 1 Le cruel peuple ennemi combat fortement > et notre bon peuple lutte vaillamment aussi. Le féroce * Danois divise son armée en trois corps rangés en forme de coin ; le plus considérable doit attaquer la tour, les deux autres, que portent des barques peintes, sont destinés à Tattaque du pont ; Sigfried est persuadé que, s'il peut s'emparer de ce pont , la tour sera bientiôt en son pouvoir. La tour, rougie de sang, gémit sous les coups qui la frappent; le pont pleure sur ses forces épuisées et sur la mort de beaucoup de ses défenseurs : il n'est aucun des chemins qui conduisent à la ville que ne teigne le sang des combattants. A ses pieds , la tour ne voit au loin que des boucliers peints qui couvrent la terre et la dérobent aux regards ; partout où Ton jette les yeux, on n'aperçoit que des pierres funestes et des traits cruels qui volent dans Tair comme d'épais essaims d'abeiHes ; et le ciel même ne voit rieu autre chose entre la tour et ses nuages. De grands cris se font entendre , et partout régner une crainte plus grande encore et un bruit effroyable. Les uns attaquent , les autres résistent , et les Normands, faisant résonner leurs armes, ajoutent encore ainsi à l'horreur du combat. On ne nt jamais tant de fantassins armés se mouvoir en une seule masse , sous une tortue peinte et d'une si grande étendue. Les Danois s'étaient fait de celte tortue un toit qui garantissait leur vie, et nul d'entre eux n'o^ sait élever la tête au dessus de cet abris, mais par dessous leurs armes se-maient une affreuse mort. Mille combattent raagésen ordre de bataille, mille autres s'efforcent d'attaquer la tour, dont les assiégMits trop nombreux ne peupitnt approcher tous ensemble.

> Les défenseurs du fort , voyant les ennemis i^ ' nouveler le combat , les bras nu^ et à visage découvert, courbent et tendent leurs arcs ; un trait part et s'enfonce dans la bouche alors ouverte d'un des assiégeants ; un autre assiégeant, qui s'empresse de couvrir de son bouclier son camarade

mourant, tâte à son tour du mets fatal qui a rempli la boodie du premier, lin troisième s'efforce d'enlever du champ de bataille les deux premiers, mais lui-flême vient compléter le nombre mystérieux de Ux)is, et , percé d'une flèche, fait aussi amende honorable à la tour. Leurs compagnons cachent sons leurs bou« cliers et entraînent les cadavres ; pois, aoinès d'une rage nouvelle j recommencent le combat. Les ais crient sous les pierres qui les frappent, les casques ensanglantés retentissent dans l'air sons les coups , et la cuirasse se brise sous répéeerneHe...»

Après avoir duré plusieurs heures, ce combat se termine par la défaite des Normands qni regagnent leurs barques en désordre.

Les Normands ne se montrent pas déconngés de cet échec , ils reviennent le lenderoain , ils cherchent à combler les fossés qui environnent la tour en y jetant de la terre , des branches d'arbres , desgeites dépouillées de leurs épis , des ceps de v^e arrachés sur les coteaux voisins , des taureaux , des vaches et des veaux enlevés dans les prairies qu enlburent Paris, et enfin les cadavres demalban reux captifs qu'ils égorgent sur le bord des fossés à la vue des assiégés , dont ce triste spedade n'abat point la formeté.—L'évéqie Goziin était sur le rempart ; indigné de la cruauté des Danois , il inToque le nom de la vierge Marie et lance un trait contre le chef ennemi qui a ordonné le massacre des prisonniers : le Normand frappé mortellemeBl tombe dans le fossé où son cadavre roule à oAté de ceux de ses victimes. *— La journée se passe sans combat ; mais une terrible attaque se prépare pour le jour suivant.

« Dès que l'aurore revient briller dans le ciel, les Danois reviennent cerna' la forteresse, ils Taocablent de traits mortels , fant mouvoir leurs bélié». et en placent un contre la tour , à l'orient ; le côté du nord , plus élevé, en voit s'élever us autre contre les portes , un troisième bat les mure vers Toccident. Les nôtres préparent alors des poutres pesantes , et en arment l'extrémité de dests de fer, afin de pouvoir détruire plus pronq>tement les machines des Danois. Nos gens fabriquent aussi, a^ de longs morceaux de bois liés ensemble deux à deux , des machines vulgairement appelées mngonncanx, propres à lancer de grosses pierres, et à laide desquelles ils fi*acas\$ent les tentes que les féroeés assiégeants ont

dressées au pied de la tour. Tout bouclier que frappe la pierre est mis en pièces ;

LIVRE IV, CHAPITRE IX

59il

aucun des nMlbeiirenx qu'elle atteût n'éobappe à la mort. Cependant les funestes phalanges de l'ennemi s'efforcent de combler les fossés , mais en yam ; 'c'est en tain aussi qu'ils travaillent à reverser la tour à coups de béliet. Furieux de ne pouvoir attirer les ndires à combattre en rase campagne , les Normands prennent trois de leurs Viiisseaux les plus élevés , les chargent d'arbres entiers revêtus de toutes leurs feuilles , et y mettent le feu. Le vent d'est pousse doucement ces navires qui vomissent la flamme, et des cordes les traînent le long des rives pour détruire le pont et brftler la tour... t

Ce stratagème fut sans résultat; les barques normandes échouèrent sur des masses de pierres entassées pour protéger le pont contre de pareilles tentatives , et se consumèrent sans causer aucun dommage.

Les Normands renoncèrent pendant quiriues jours à attaquer Paris et portèrent leurs dévastations sur la rive méridionale de la Seine , qui jusqn*alors avait été épargnée ; ils prirent et pillèrent la riche abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Paris , alors renfermé dans l'ile qui a conservé jusqu'à nos jours le nom dite de la Cité, communiquait avec les rives de la Seine par deux ponts , défendus chacun par une forte tour. LesNormands, rebutés par l'inutilité de leurs tentatives contre la tour de la rive septentrionale; ne paraissaient pas disposés à diriger une attaque contre la tour de la rive méridionale. Un événement inattendu leur exi fournit l'occasion; une crue de la Seine emporta le petit pont qui n'était alors construit qu'en bois , et isola ainsi la tour de la cité. Certains que ses défenseurs ne pourraient obtenir aucun secours, les Normands les attaquèrent ansmtât ; mais ceux-ci se défen-

dirent intrépidement ; réduits au nombre de douze , ils continuaient à combattre , lorsque, désespérant de les réduire , les assiégeants traînèrent jusqu'au pied de la tour un chariot rempli de paille et y mirent le feu : la flamme gagna les portes et les poutres qui formaient le plancher des divers étages de la forteresse ; une pile du pont était restée debout , les douze Parisiens s'y retirèrent. Les Normands ne cessaient de les accabler de dards , de flèches et d'éclats de rochers, i Rendez-vous , leur t criaient-ils, et vous aurez la vie sauve. » Les Parisiens se fièrent à cette promesse , mais à peine eurent-ils déposé les armes qu'ils furent massacrés. Un seul nommé Hérivée avait été épargné ; son courage , la noblesse de sa figure , et la beauté de ses armes , avaient frappé les Normands qui, le prenant pour un chef, espéraient en obtenir une riche rançon. Mais le guerrier indigné de leur perfidie refusa la vie qui lui était offerte, et parvint par ses

InjurM et 199 mmv» A forcer l'ennemi à l'ennemi*

voyer rejoindre (ses braves compagnons qui , dit Abbon , en combattant pour leur religion et leur patrie, avaient reçu la palme et la sainte couronne du martyre. >

Le poète du IX^e siècle nous a conservé les noms des douze guerriers qui trouvèrent une mort glorieuse en défendant leur cité , c'étaient : Uermanfiroy, Hérivée, Hérilang, Odoacre, Herric, Arnould, Solie, Gerbert, Uvidon, Harderad, Eimanl et Gossttin.

La vigoureuse résistance de ces braves citoyens découragea les ennemis , sans cependant les décider à renoncer au siège qu'ils avaient entrepris. Laissant im fort détachement pour garder leur camp, ils se répandirent dans le pays situé entre la Seine et la Loire , et y firent un immense butin.

Le vaillant abbé Ebbles essaya de mettre le feu à leur camp; mais les hommes d'élite qui Taccomplissaient étaient en trop petit nombre pour réussir; leur audace prouva toutefois à l'ennemi que le courage des Parisiens n'était pas abattu, puisque d'attaqués ils devenaient si facilement assaillants. -

Cependant Godefroy et (Mon, lienienants du comte Eudes, avaient rassemblé quelques milices avec lesquelles ils harcelaient vivement les Danois qui s'étaient jetés du côté de Chartres et du Mans. € Odon avait perdu dans un combat sa main droite , et l'avait remplacée par une main de fer qui n'était pas inférieure en force à sa main véritable. > 11 fût toujours vainqueur des Normands, et, dans une seule bataille , 3 leur fit éprouver \me perte de quinze cents morts.

Le siège de Paris durait depuis plus de quatre mois, sans que Gbarles-le-Gros, occupé de ses démêlés avec les seigneurs germains et italiens, eût encore envoyé aucun secours aux Parisiens. Enflfn, dans le mois de mars 886 , arriva le duc de Saxe , Henri , le méihe qui avait naguère battu les Danois sur les bords du Rhin. Henri attaqua pendant la nuit les Normands, et réussit à faire entrer des vivres dans Paris ; mais satisfait de ce léger avantage, ainsi que du butin et des chevaux qu'il avait repris aux pirates, il s'en retourna promptement dans ses états.

Sigfried, attribuant à la présence du comte Eudes la vive résistance des Parisiens , essaya , par trahison, de faire captif ce redoutable guerrier. Sods prétexte d'une entrevue, il l'attira hors de la tour. A peine Eudes eut-il passé le fossé, que les Normands se jetèrent sur lui, et essayèrent de Tentratner dans leur camp ; mais il les repoussa d'abord avec son épée, puis , d'un saii agile , quoique chargé du poids de ses armes, il repassa le fossé ; et se mit ainsi à Tabri de leurs atteintes.

FaUfiué de wnt de combats fmilfles, Kfjfrinl

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

traita avec les défenseurs de Paris, et promit de se retirer, si on lui donnait soixante livres d'argent. Les Normands qui formaient sa bande, et ceux des autres tribus qui étaient placés sous le commandement de chefs indépendants, momentanément réunis sous ses ordres, refusèrent de lui obéir; ils donnèrent à la ville un nouvel assaut où furent tués deux de ces chefs indisciplinés et un grand nombre d'autres guerriers. Cette défaite calma l'irritation de la multitude, et , à Texception de quelques tribus obs-

tinées qui voulurent rester dans le camp, la majeure partie des Normands consentit à se rembarquer avec Sigfried.

Ceux qui restaient n'étaient pas assez nombreux pour prendre la ville d'assaut, mais ils continuèrent à la bloquer et à empêcher les vivres d'y arriver.

Les assiégés n'avaient pas seulement à souffrir de la famine* Une maladie contagieuse, dont l'évêque Goziin fut une des premières victimes , s'était déclarée, c Tandis que Paris , en proie à toutes les horreurs d'un cruel carnage, est tourmenté au dehors par le glaive des païens ; au dedans , dit Abbon , une peste mortelle étend ses funestes ravagea , et, près-decette cité environnée d'ennemis, nous n'avons pas de terre où nous puissions donner la sépulture aux cadavres. Il n'y a point de jour où les habitants de la ville et les féroces Danois, campés dans les faubourgs , ne se livrent quelque combat, et aucun jour ne se passe sans que nous ayons à pleurer des hommes morts de la peste.

> Dans ces tristes circonstances , le comte Eudes fut envoyé pour presser Charles d'accourir en toute hâte au secours de Paris. De tous les grands il ne resta dans la ville que le vaillant abbé Èbble. >

L'activité et le courage d'Èbble empêchèrent les Normands de s'apercevoir qfte le nombre des défenseurs de la ville était diminué. 11 livrait à Tennemi de nombreux combats, où , malgré son caractère sacré , il était toujours au premier rang. Dans une de ces escarmouches, il perça d'un trait un des principaux cliefs des Normands.

Les troupeaux que les assiégés et les assiégeants possédaient et faisaient patlire sur les rivesde la Seine éuiient souvent la cause d'attaques partielles. Les Normands tâchaient d'enlever les troupeaux des Parisiens , ressource ménagée à dessein pour des temps plus difficiles, et les citoyens de Paris allaient fréquemment , durant les nuits les plus obscures, attaquer les bouviers normands , aGn de s'emparer de leurs bestiaux.

Cependant la ville, inquiète.de ne recevoir aucune nouvelle des secours qu'elle attendait , commençait k désespérer , lorsqu'un jour les rayons du

soleil levant firent briller sur les liauteurs de Montmartre les casque^ et les boucliers de {rqis fortes troupes

d'hommes armés; c'était le comte Eudes avec ses guerriers , qui revenait de la Germanie. Les Normands essayèrent en vain de lui fermer le passage. Culbutant tous ceux qui voulaient s'opposer à lui, il réussit à rentrer dans la ville où sa présence répandit la joie et la confiance. Les nouvelles qu'il apportait étaient propres à ranimer le courage des défenseurs de' Paris. L'empereur Cbarles-le-Gros avait ordonné au duc des Saxons de marcher de nouveau au secours de la c^itale des Francs.

Le duc Henri fut moid^ heureux que le comte Eudes. Il arriva au mois de juillet c avant que les moissons fussent rentrées dans les granges; il s'avança jusqu'à Paris avec une armée des deai royaumes ; et s'approchant , avec un peut nombre de gens, des légions qui environnaient la ville, fil le tour des fortifications , examina la position des ennemis , et s'enquit du lieu par où on pourrait , avec le moins de danger , leur livrer combat. Biais les Normands , apprenant l'approche de l'armée impériale, avaient creusé à l'entour de leur camp des fossés larges d'un pied et profonds de trois , qu'ils avaient couverts de paille et de broussailles, réservant seulement , sans y toucher, les sentiers nécessaires pour aller et venir» Leurs éclaireurs , qui sciaient cachés dans les chemins creux de la roule, voyant Henri s'approcher, sortirent des endrois où ils se tenaient embusqués, l'attaquèrent à coups de traits et l'insultèrent de la voix. Henri s'ëlaoçi contre eux , le cheval qu'il montait trébucha dans une fosse cachée et tomba à terre avec lui : alors les Normands jiccournrent, et, avant qu'il se fût relevé, le percèrent de traits et le tuèrent à la vue de tosie son armée. Déjà ils emportaient ses armes et enlevaient une parde de ses dépouilles, lorsque sa troupe, seprécipitantavecimpétuosiié,leirarrachaàgrand-

peine son cadavre qui fut transporté a Soissons et enseveli dans la basilique de Saint-Médard. > L'année impériale ayant perdu son chef retourna en Germanie. La mort de Heuri et la retraite de son année portèrent au comble l'audace des Normands. Us livrèrent à Paris un terrible assaut ; ils furent repoussés , mais leur attaque avait été si impétueuse que les habi-

tants , étonnés de leur propre fermeté, ne crurent pas être redevables du succès à leur courage seul , et firent honneur de la victoire à Sainte Geneviève et à Saint-Germain , dont au milieu (la combat on avait porté les reliques) stir les poils les plus menacés.

Traité de Charles-le-Gros avec les Normans. - Suite et fin du siège de Paris. (887-890).

La courageuse résistance des Parisiens avait fixé l'attention des Francs de toutes les contrées de l'empire, l'intérêt général qu'inspirait Théodoric le Grand.

LIVRE IV, CHAPITRE IX

obligea l'empereur Charles-le-Gros à marcher lui-même à son secours ; mais , disent les Annales de Metz , il ne fit rien qui fût digne de la majesté impériale. En effet , après avoir nommé Ânschéric , évêque de Paris , à la place de Gozlin , il entra en négociations avec les Normands , et , leur abandonnant pour y séjourner jusqu'au printemps le diocèse de Sens , il leur donna sept cents livres d'argent , à condition qu'ils cesseraient d'attaquer la capitale des Francs. Ces choses réglées , cet empereur qui, bientôt devait mourir, s'en retourna. »

Les Normands montrèrent dans l'exécution du traité leur perfidie accoutumée. Ils refusèrent, au printemps de 887 , de quitter le pays pour retourner en Danemarck; ils essayèrent même de forcer le passage de la Seine , afin d'arriver plus promptement en Bourgogne. Mais l'évêque Anscheric avait hérité de l'esprit guerrier de Gozlin. Aidé par l'abbé Ebbé , il repoussa les pirates. Ebbé lui-même tua, d'un coup de flèche, le pilote du bâtiment qui naviguait en tête de la flotte normande. Les Normands redescendirent à deux lieues au-dessous de Paris, et là , ne se souciant pas de combattre de nouveau , ils tinrent conseil sur ce qu'il convenait de faire. Une résolution neuve autant que hardie fut prise dans cette assemblée. — < Les Normands , décidés à remonter le fleuve, sans passer sous

les ponts de Paris, tirèrent leurs bâtiments à sec pendant un espace de plus de deux milles, et, tout péril évité de cette manière, les remirent à flot sur la Seine et, entrant ensuite dans l'Yonne, virent camper devant Sens qu'ils assiégèrent inutilement pendant six mois, c Durant ce temps , ils dévastèrent presque entièrement la Bourgogne par le pillage, le meurtre et l'incendie. •

c Ensuite ils retournèrent vers Paris, et, comme les ponts les empêchaient absolument de descendre la rivière » ils campèrent pour la sixième fois sous les murs de la cité , et tentèrent de s'en emparer de vive force. Mais les habitants aguerris par les combats, leur ayant opposé une vigoureuse résistance , il» désespèrent de leur expédition et eurent recours au moyen qu'ils avaient déjà employé. Ils traînèrent leurs vaisseaux à travers les terres, et, regagnant ainsi le lit du fleuve, poussèrent leur flotte vers les frontières de Bretagne. >

L'abbé Ebbé et l'évêque Anscheric , avaient combattu dans cette circonstance avec leur valeur accoutumée. Mais Paris n'avait plus Eudes pour comte. Ce vaillant guerrier, devenu roi des Francs, par suite d'une élection populaire, avait remis le soin de défendre sa capitale au comte Teutbert , frère d'Anscheric.

Il semble que lors de ce troisième »âge les Parisiens aient eu à se plaindre de la conduite du guer-

rier qu'ils avaient contribué à élever sur le trône. Eudes , peu satisfait peut-être de la reconnaissance que les habitants de Paris lui avaient témoignée , ne montra pas , en 890, le même zèle et la même activité qu'il avait déployés quatre années auparavant. On trouve à la fin du poème d'Abbon un passage qui prouve combien cette inaction du nouveau roi avait excité de mécontentement parmi ses plus grands partisans. — Abbon , dans une espèce d'invocation adressée à la France , mais qui paraît réellement destinée à Eudes, insinue même que ce guerrier, devenu roi , avait oublié dans les jouissances du luxe et dans de honteuses débauches ses vertus premières et sa glorieuse renommée. Nous croyons devoir terminer le récit du siège de Paris (dont nous avons développé les détails

pour tout ce qui tient à la manière de guerroyer en usage au IX^e siècle) , par la citation textuelle de ce passage curieux et peu connu :

c Les Normands dévastent les campagnes , égorgent les peuples , parcourent les villes et les palais du roi, enlèvent les laboureurs, les chargent de fers et les envoient au-delà des mers. Eudes l'apprend, ne s'en met point en peine, et n'oppose à de tels forfaits que de vaines paroles. Plût à Dieu que ta bouche , Eudes , ne se fût jamais souillée de paroles si criminelles ! ... Eh quoi ! ton esprit néglige de veiller sur les peuples que t'a confiés le Christ, et tu dédaignes même de prendre plus longtemps soin de ton propre honneur! Aussitôt que les barbares, qu'aucune probité ne saurait retenir, connurent tes paroles, ils s'abandonnèrent aux transports de la joie, couvrirent de leurs barques tous les fleuves qui arrosent la Gaule, tinrent sous leur joug la terre et l'onde; et toi, le gardien de la France, tu souffris tous ces excès!;. France^e dis, je t'en conjure, que sont donc devenues ces forces avec lesquelles tu as jadis triomphé de dangers plus grands , et ajouté des royaumes à ton empire. Le vice et un triple péché te tiennent engourdie. Tu te laisses emporter à l'orgueil , à un honteux amour pour les plaisirs , à un goût effréné pour les habits précieux. N'as-tu donc pas la force de repousser au moins de ton lit voluptueux tes propres parentes et les religieuses consacrées au Seigneur? Pourquoi te livres-tu à des goûts impurs, lorsque tant de femmes courent audevant de tes caresses? Il te faut des agrafes d'or pour relever tes magnifiques vêtements, et de la pourpre de Tyr pour donner à ta peau un vif incarnat ; lu ne veux, pour tes épaules, que des manteaux enrichis d'or ; une ceinture ne plaît à tes reins, que si elle est garnie de pierres précieuses , et tes pieds ne s'accommodent que de courroies dorées ; des habillements modestes ne suffisent pas à te couvrir... Malheur à toi. »

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Démence et abandon de Charle8^e-le-Grof. (887-888.)

Le traité que Charle8^e-le-Gros, placé à la tête d'une puissante armée» avait fait avec les Normands, qu'il lui eût été si facile de combattre et de

forcer à s'éloigner de Paris, causa dans tout l'empire une indignation générale.

On attribua la conduite de l'empereur à un commencement de démence. L'accusation qu'il porta peu de temps (887) après contre l'impératrice Ricarde et l'archevêque Luitward parut une preuve de plus du dérangement de son esprit. L'empire, en butte aux attaques des Normands et menacé par l'approche d'^s Hongrois, ne pouvait exister et se défendre qu'avec un chef courageux et actif. Les principaux de l'empire qui avaient été convoqués au palais de Tribur *, à une assemblée générale, se firent, sans doute, mutuellement part de leurs inquiétudes, et s'apercevant, disent les Annales de Metz, que non seulement les forces du corps, mais les facultés de l'esprit abandonnaient Charles, ils appelèrent le duc de Carinthie, Arnulf, fils de Carloman, et par une soudaine conspiration, se détachant de l'empereur, ils reconnurent, tous à l'envi, Arnulf pour roi, en sorte qu'eu trois jours à peine restait-il auprès de Charles le seul homme pour exercer envers lui les offices de l'humanité... 11 lui était seulement donné à manger et à boire aux frais de l'évêque de Mayence, Luitbert. C'était une chose digne d'être donnée en spectacle, et où, par la vanité des fortunes, on doit regarder la juste valeur des destinées humaines. Abandonné de tous, réduit à la mendicité, et songeant non plus à la dignité impériale, mais aux moyens d'obtenir sa subsistance quotidienne, Charles s'adressa à Arnulf, et demanda, en suppliant, une pension alimentaire pour se soutenir en la vie présente.. Arnulf lui accorda, en Allemagne, quelques terres appartenant au fisc, pour qu'il en tirât

Mort de Charles-le-Gros (888.) — Son éloge par les Annales

de A. F. U.

Charles-le-Gros ne jouit pas longtemps de ce qu'il devait à la pitié de son successeur. Il mourut le 12 janvier 888, à Indingen, en Souabe, et fut enterré dans le monastère de Reichenau, appelé de ce nom, au milieu du petit lac de Constance (Untersée). — Sa profonde piété, et sa patience dans le malheur, ont été, pour ses contemporains, un sujet d'admi-

ration. Les moines, qui écrivaient les chroûiques au IX^o siècle , ne se faisaient pas des devoirs

r la rltç droite d\\ fthin, ooirç Ofp^elm et MayeWi

d'an souverain la même idée que les historiens modernes. Voici l'éloge de Charles-le-Gros par les Annales de Meu:

< Ce fut un prince très-religieux , craignam Ken et gardant de tout son cœur ses commandements, très^évotement obéissant aux décrets^ eodésiasiiques , libéral en aumônes , et incessamment appliqué à l'oraison et au chant des psaumes, adonné tl*une ardeur ineffable aux louanges de Dieu , s'en remeltant de toutes ses espérances et de tous ses conseik aux ordres de la providence. — D*où il arriva que par d'heureux succès toutes choses oononururent à son avantage, tellement que le royaume des Francs , acquis par ses prédécesseurs à grand travail , et non sans jef fusion de sang, tomba en peu de temps et facilement tout entier soos sa domination, sans combat et sans aucune opposition. — Qne sî cependant, vers la fin de sa vie, il fut dépouillé de ses dignités et privé de tous ses biens, ce fut, nous le croyons, une épreuve favorable, non seulement à sa purification, mais, ce qui est bien plus, à son salut , puisque , dit-on , il la supporta urèa-patiemment , se répandant en actions de grtees dans l'adversité comme dans la prospérité; en sorie qu'il a reçu , ou sans aucun doute recevra la coiiironae de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment* >

CHAPITRE X

Li AOYAUTK KLECTIVB.

Ewàes et Ckmrltt IV AU le Simple.

Démembrement de Templre à U fin du IX^o siècle. — Ses causes. -> Sept royaumes.' ^ Trente fiefs. — Élection dn roi Bndes. — Première guerre contre les Aquitains. *- MaiUe de MaBltanco» gignée sur les Normand*. — Deuxième guerre contra Ici Aqnlnt^as. — Charles IV, dit te

Simple, proclamé roi. — Fuite de Charles-le-Simple. — Arrivée d'Endre avec Aninir. — Mort du roi Eudes.

(DetanSSBàranm.)

IMaMdiraieitdel'anpinàlafin du IX^e siècle. ~ Sn

c Après la mort de l'empereur Charles-le-Gros, fut dissoute, à faute d'héritier légitime, l'union des royaumes qui avaient obéi à sa domination ; chacun de ces royaumes, ne pouvant attendre un maître naturel, voulut se donner un roi tiré de son sein ; ce qui causa de grandes agitations et de longues guerres : non qu'il manquât parmi les Francs de princes capables par leur noblesse, courage et sagesse de gouverner l'empire, mais parce qu'entre ces princes régnait une telle rivalité, que les uns ne pouvaient se contenter de voir leur empire se diviser, mais ils voulaient le détruire.

LIVRE IV, CHAPITRE X

entretenait la discorde, aucun n'étant assez supérieur aux autres pour que ceux-ci consentissent se soumettre à sa domination. Car la France avait donné le jour à beaucoup de princes dignes de manier le gouvernail de l'Empire ; mais la fortune, pour leur perte mutuelle, les armait tous les uns contre les autres d'une égale émulation de vertu*.

Il peut être curieux de comparer à l'opinion d'un historien du IX^e siècle, sur les causes du démembrement de l'empire de Charlemagne, après la mort de Charles-le-Gros, les opinions qu'émettent sur les causes de ce grand événement quelques-uns de nos historiens modernes — M. Augustin Thierry d'abord, et après lui M. Fauriel — ont signalé comme première cause du démembrement de l'empire la diversité des races. Ils ont pensé que la rivalité des Gallo-Francs et des Franco-Germains, ou comme disent les Annales de Metz, des Francs[^]Latins, et des Francs-Teutons, accéléra la rupture de cette union forcée qui retenait des peuples d'origine, de langue, et de mœurs différentes sous le sceptre impérial.

M. Guizoty en admettant que la diversité des races a pu contribuer secondairement à la dissolution de l'empire de Gharlemagne, croit que la cause générale et dominante de cette dissolution fut l'état anarchique de la société qui , incapable de subir l'organisation romaine qu'avait voulu rétablir l'administration impériale , était également devenue impropre à vivre sous le régime de la tribu germane.

c Au commencement du VIII^e siècle , dit le savant professeur , la société romaine et la société germane avaient également péri dans la Gaule-Franque, livrée à la plus hétérogène anarchie. La tentative de Gharlemagne fut de les ressusciter ensemble ; il entreprit de relever l'empire et son unité ; en rétablissant d'une part l'administration romaine » de l'autre les assemblées nationales germaniques et le patronage militaire. 11 ressuscita quelque sorte tous les modes d'association , tous les moyens de gouvernement qu'avaient connus l'empire et la Germanie » et qui gisaient désorganisés , impuissants » pour les remettre en vigueur à son profit. 11 fut à la fois chef de guerriers, président des assemblées nationales et empereur. U réussit un moment et pour son propre compte. Mais c'était là une résurrection pour ainsi dire galvanique. --*- Appliqués à une grande société » les principes de l'administration impériale , et ceux de la bande errante , et ceux de la tribu Ubre de la Germanie , étaient également impraticables. Aucune grande société ne pouvait

Annales de Metz , ann. 888.

être maintenue. Il faut en trouver les éléments, d'une part dans l'esprit des hommes , de l'autre dans les relations sociales. Or , l'état moral et l'état social des peuples y à cette époque , répugnait également à toute association , à tout gouvernement unique et étendu. Les hommes avaient peu d'idées et des idées fort courtes. Les relations sociales étaient rares et étroites. L'horizon de la pensée et celui de la vie étaient extrêmement bornés. A de telles conditions , une grande société est impossible. Quels en sont les liens naturels , nécessaires? d'une part le nombre et l'étendue des relations , de l'autre le nombre et l'étendue des idées , par lesquelles les hommes communiquent et se tiennent. Dans un pays et un temps où il n'y a ni relations , ni idées nombreuses et étendues , évidemment les liens

d'une grande société « d'un grand état » sont impossibles. C'était là précisément le caractère de l'époque carlovingienne. Les conditions fondamentales d'une grande société n'y existaient donc pas. De petites sociétés, des gouvernements locaux, des sociétés et des gouvernements taillés en quelque sorte à la mesure des idées et des relations humaines, cela seul était possible. Gela seul en effet réussit à se fonder.

> Les éléments de ces petites sociétés, de ces petits gouvernements locaux, étaient tout trouvés. Les possesseurs de bénéfices tenus du roi, ou de domaines occupés par la conquête ; les comtes, les ducs, les gouverneurs de provinces étaient semés çà et là sur le territoire. Ils devinrent les centres naturels d'associations correspondantes. Autour d'eux s'agglomérèrent, de gré ou de force, les habitants, libres ou esclaves, des environs, et ainsi se formèrent ces petits états, ces fiefs dont l'histoire a conservé les noms, et une multitude d'autres moins importants, qui n'ont pu en avoir la même existence historique. C'est là la cause dominante, la vraie cause de la dissolution de l'empire de Charlemagne. Le pouvoir et la nation se démembrèrent, parce que l'unité du pouvoir et de la nation était impossible ; tout devint local, parce que toute généralité était bannie d'intérêts, des existences, des esprits. Les lois, les jugements, les moyens d'ordre, les guerres, les tyrannies, les libertés, tout se resserra dans de petits territoires, parce que rien ne pouvait se régler ni se maintenir dans un plus vaste cercle. Quand cette grande fermentation des diverses conditions sociales et des divers pouvoirs qui couvraient la France se fut accomplie, quand les petites sociétés, qui en devaient naître, eurent revêtu une forme un peu régulière et déterminée, tant bien que mal, les relations hiérarchiques qui les unissaient, ce résultat de la conquête et de la civilisation renaissante, prit le nom de régime féodal. >

Sept royaumes. — Trente Œufs.

Peu de temps après la mort de Charles-le-Gros, l'empire de Charlemagne se trouva divisé en sept royaumes principaux : 1° le royaume de France; il ne comprenait réellement que les pays situés entre l'Océan, l'Escaut, la Meuse, la Saône, le Rhône et la Loire. La Bretagne et la Gaule méridionale n'en faisaient partie que nominalement et continuaient à

former des états indépendants; — 2^ le royaume de Navarre ; — 5® le royaume de Provence ou Bourgogne cisjurane; — 4® le royaume de Bourgogne transjurane ; — 5® le royaume de Lorraine ; — b® le royaume de Germanie ; — 7* et enfin le royaume d'Italie.

A la fin du IX^ siècle, le royaume de France comprenait déjà trente provinces ou fragments 'de province érigés en petits états, et dont les anciens gouverneurs étaient devenus, sous les noms de ducs , comtes , vicomtes , de véritables souverains.

Voici les noms de ces trente fiefs avec la date de rétablissement de leur transmission héréditaire. Ces trente fiefs ont tous joué un rôle dans notre histoire.

^ 1® Duché de Gasconie ou de Gascogne, 872; — 2® vicomte de Bearn, 819; — 5® comté de Toulouse, 850; — 4® marquisat de Septimanie ou de Gothie, 878; — 5* comté de Barcelonne, 8C4; — 6* comté de Garcassonne, 819; — 7® vicomte de Narbonne, 819; — 8® comté de Roussillon, 819; — 9® comté d'Urgel , 884 ; — 10® comté de Poitiers , 880 ; — 11® comté d'Auvergne , 864 ; — 12® duché d'Aquitaine, 864 ; — 13<^ comté d'Angoulême, 866; — 14* comté de Périgord, 866; — 15^ vicomte de Limoges, 887; — 16" seigneurie de Bourbon, 880; — 17" comté du Lyonnais, 890; — 18* seigneurie de Beaujolais, 890 ; — 19" duché de Bourgogne , 887; — 20" comté de Châlons, 886; -- 21" duché de France, 830 ; — 22" comté du Vexin, 878; — 23" comté de Vermandois , 880 ; — 24" comté de Valois, 880 ; — 25" comté de Ponthieu, 889; — 26(>" comté de Boulogne, 860; — 27" comté de Flandres, 862; — 28" comté d'Anjou, 870; — 29^ comté du Maine , 833 ; — 30" comté de Bretagne.

Élection du roi Eudes. (888.)

Le roi Arnulf avait été choisi par les Francs de la Germanie, les Francs de la Gaule ne voulurent pas deux fois de suite recevoir un roi d'outre-Rhin. Ils résolurent de choisir parmi eux un chef qu'ils pussent opposer avec orgueil aux descendants dégénérés de Charlemagne. Leur choix s'arrêta sur le comte Eudes, qui s'était naguère signalé en défendant Paris,

Eudes, duc de France, était fils de Robert-le-Fort, et frère de l'abbé Hugo, à qui ses victoires contre les Normands avaient mérité le surnom de grand.

L'élection du roi Eudes fut faite par les Francs neustriens seuls. L'Aquitaine et la Gaule méridionale n'y prirent aucune part. La Bretagne, occupée à se défendre contre les Normands, était sans relations avec le reste de la Gaule ; enfin la Lorraine formait déjà un royaume indépendant soumis au nouveau roi de Germanie.

Dans l'Aquitaine, partagée entre Guillaume-le-Pieux, comte d'Auvergne et marquis de Gothie, et Rainulf, comte de Poitiers, une assez vive opposition se manifesta à la nouvelle de l'élection faite en Neustrie. Les Aquitains se rappelèrent que leur pays avait eu aussi son indépendance et sa nationalité propre. Rainulf, profitant de la manifestation du vœu populaire, se fit, à Poitiers, proclamer roi d'Aquitaine.

Première guerre contre les Aquitains. — Bataille de Moulmès.

Gonflement des Normands. (889-892.)

Eudes voulut faire respecter son nouveau titre de roi des Francs, il passa la Loire, livra bataille à Rainulf, le vainquit et s'empara de la Tille et du comté de Poitiers qu'il donna à Robert son frère. Rainulf chercha un refuge en Auvergne, auprès de son allié Guillaume ; mais Robert ne jouit pas longtemps des états que son frère lui avait donnés ; il en fut chassé par un certain Adbémar qu'Abbon désigne comme parent du roi Eudes, et qui, descendant d'Emenon, ancien comte de Poitiers, prétendait avoir des droits à ce comté.

Eudes se trouvait alors sur la frontière septentrionale de son royaume. Il y était allé combattre les Normands qui, chassés des rives de la Seine, avaient porté leurs ravages de ce côté, et il venait de remporter une double victoire dont Abbon fait le récit en ces termes :

On appelle Montfaucon * le lieu où ce prince battit d'abord dix mille cavaliers et ensuite neuf mille fantassins normands, n'ayant pour toute suite que mille hommes armés de boucliers. Le roi Eudes suivait son che-

min , tout à coup un chasseur, qui poursuivait avec ses chiens les lièvres des forets , lui apprend que des cavaliers barbares s'approchent par milliers, Eudes saisit son bouclier, et le suspend à son col; prévoyant que des combats inattendus le menacent, il revêt ses armes; ses compagnons s'arment à son exemple. Après avoir imploré les secours du ciel , le héros fond sur les ennemis ; les uns perdent et leurs boucliers et la vie, les autres

4 Montfaucon en Argonne, entre Ymme et la Meuse.

UVRE IV, CHAPITRE X

prennent la fuite devant trois jeunes gens qui se sont revêtus des armes royales d'Eudes. Ce prince dit alors aux siens : c Ceux que nous avons vaincus

> sont peut-être suivis par d'autres; ainsi donc, te* » ne soyez toujours vos rangs serrés. Au premier mot » que vous entendrez de moi, ajouta-t-il , que cha-

> cun de vous soit prêt; je vais aller moi-même à la » découverte sur cette montagne , et si le son de la 1 trompette vient frapper votre oreille, que nul de

> vous ne cède à la paresse. » Il dit, demande son cor, et monte sur un rocher.

c Tout à coup il voit des fantassins couverts de leurs armes , s'avancera pas lents. Aussitôt les sons retentissants de son cor portent partout au loin l'épouvante. . . Les guerriers d'Eudes sautent sur leurs coursiers, et se précipitent au milieu des étrangers. Un des Normands fait vibrer sa hache au-dessus de sa tête , et en décharge un coup sur le casque et les épaules du roi ; mais ce malheureux , qui a osé frapper Toint du Seigneur , reçoit dans son corps l'épée tout entière du prince, et son âme s'exhale de son sein. Le combat devient à chaque instant plus acharné ; de ces Barbares inhumains , les uns perdent leur sang et leur vie, les autres prennent la

fuite ; notre roi triomphe ; Tespace d'un seul jour lui suffit pour étendre sur la poussière tant de milliers d'ennemis, et son glaive ne cesse de les poursuivre jusqu'à ce qu'il les ait contraints à s'éloigner des frontières de France. »

Deuxième guem cootre les Aquitains. — Gbaries IX, dit le Simple, proclamé roi. (S92-S95.)

Eudes, victorieux des Normands» se hâta d'accourir en Aquitaine et de passer la Loire ; mais il fut surpris par Adhémar qui , profitant de l'obscurité de la nuit , pénétra dans son camp, et fit éprouver à l'armée franco-neusirienne une perte assez considérable pour que le roi dût renoncer à reprendre Poitiers. — Toutefois Eudes ne voulut pas s'éloigner de l'Aquitaine y sans avoir réparé, par une victoire , l'échec qu'il venait d'éprouver ; il se dirigea sur Limoges, et marcha vers l'Auvergne , dans le but d'obliger le comte Guillaume à reconnaître son autorité.

Guillaume l'attendait non loin de Limoges avec toutes ses milices. L'armée franco-neustrienne n'était séparée de l'ennemi que par une rivière; lorsqu'au moment de combattre, Eudes reçut des nouvelles qui le décidèrent à ne pas continuer lui-même la guerre. Il déclara Guillaume rebelle, le dépouilla de tous ses honneurs et de tous ses comtés, et les donna au comte Hugo, alors gouverneur de Bourges; puis il partit pour la Neustrie. — Hu^jo rassembla des troupes, attaqua Guillaume et le battit Uiêt, de France. — t. ii.

près V de Clermont; mais lui-même fut ensuite vaincu, fait prisonnier et conduit devant Guillaume, qui le tua d'un coup de lance.

Les nouvelles qui avaient décidé Eudes à revenir en Neustrie étaient en effet très-graves.— Plusieurs des seigneurs neuslriens, voyant avec peine son élection ; avaient noué des intelligences avec les grands de l'Aquitaine, et résolu de le détrôner. Profitant de son absence , ils envoyèrent chercher en Angleterre Charles-le-Simple, fils posthume de Louis-le-Bègue , alors âgé de treize ans , et couronnèrent cet enfant à Reims , le 27 janvier 893. Les chefs de la ligue formée contre Eudes étaient : Heribert, comte de Vermandois , son frère Pépin, comte de Senlis, Baudouin ,

comte de Flandre, et Foulques, archevêque de Reims. Foulques sacra le jeune Charles, et écrivit en safaveur à l'empereur Widon (Guy), à Rodolphe ou Raoul , roi de la Bourgogne- transjurane, et à Arnulf , roi de la Lorraine et de la Germanie.

Déjà, l'année précédente, Eudes avait eu à déjouer une conspiration formée contre lui par son propre cousin , le comte Gauthier (Waliher) ; il s'était emparé de Laon, où ce parent rebelle s'était réfugié , et après l'avoir fait juger, il lui avait publiquement fait trancher la tête.

Fuite de Charles-le-Simpê. — Alliance d'Eudes avec Arnulf. — Mort du roi Eadet. (893-898.)

Eudes, en apprenant le couronnement de Charles-le-Simple, accourut et dispersa promptement les partisans du roi carlovingien. Charles fut forcé d'aller chercher un refuge en Germanie, Arnulf parut d'abord vouloir le secourir ; mais l'attitude du roi Eudes qui vint s'établir avec une armée sur les bords de l'Aisne, le fit changer de résolution. — Il envoya Charles dans la Bourgogne transjurane, et il renoua son alliance avec le roi des Francs. — Eudes vint, en 895, rendre visite au roi Arnulf, qui tenait, à Worms, rassemblée générale des états soumis à sa domination , assemblée dans laquelle le roi de Germanie fit reconnaître roi de Lorraine Zwentibold son fils.

Zwentibold ne montra pas pour le roi Eudes les mêmes sentiments que son père. Il profita du moment où Eudes faisait en Aquitaine une troisième expédition , qui n'eut pas plus de résultats que les précédentes, pour s'avancer en Neustrie: sous prétexte de secourir les partisans de Charles-le-Simple, il assiégea la ville de Laon ; mais il fut forcé d'en lever le siège à l'approche du roi Eudes ; revenant d'Aquitaine avec son armée.

A la suite d'une courte maladie, Eudes mourut à la Fère le 5 janvier 898 , et fut enterré à Saint-Denis.

nîs. 11 Délaissait qu'un fils encore enfant. Ce fils, à son fils qui , plus tard, et pour son malheur y nommé Arnulf, prit le titre de roi d'Aquitaine, et joignit la couronne impériale. En effet, peu de jours après son père. après son couronnement comme empereur et roi

d'Italie par le pape Benoît IV, il tomba, en 902, au pouvoir de son compétiteur Bérénger, qui lui fit crever les yeux , et , affectant ensuite une généreuse pitié, le renvoya dans ses états par-delà les Alpes.

INVASIONS DES HONGROIS ET DES SABBASIENS. — ÉTABLISSEMENT

DES NORMANDS EN NEUCHÂTEAU.

Charles-le-Simple, roi des Francs.

Royaume de Bourgogne transjurane. — Boson et Louis-le-Aveugle. — Roytme (k) Bouifogoe transjurane. — Rodolphe I^{er} et Rodolphe II. — Charles-le-Simple succède à Eudes. — Invasion de la Lorraine. — Mort de Zwentibold. — La Lorraine redevient un fief de la Germanie. — Arrivée des Hongrois. — Ils envahissent l'Italie. — Nouvelles Invasions des Sarrasins dans la Gaule méridionale. — Leur établissement en Provence. — Leur expulsion. — Assassinat de Foulques, archevêque de Reims. — Établissement des Normands à Rouen. — Rollo. — Ravages des Normands. — Concile de Trosley. — Trêve avec Rollon. — Bataille de Chartres. — Paix avec les Normands. — Traité de Saint-Clair sur Epte. — Baptême de Rollo. — Sagesse et fermeté de son administration.

(1) 980 à 1020.)

Royaume de Bourgogne cisjorane. — Boson et Louis-le-Aveugle.

SS

L'empereur Charles-le-Gros avait chargé Bernard III , comte d'Auvergne et marquis de Gothie, de continuer la guerre que Louis et Carloman avaient commencée contre Boson. Bernard obtint d'abord quelques succès ; mais il fut tué dans un combat livré on ne sait dans quel endroit, et les chances de la guerre devinrent dès-lors favorables au roi Boson, qui se trouva même bientôt en état de reprendre l'offensive. Boson menaça Charles-le- Gros d'attaquer ses états, au moment où celui-ci se trouvait forcé de marcher au secours de Paris. Dès-lors, et afin de faire tomber les armes des mains de son ennemi, l'empereur se décida à reconnaître l'élection de Boson à la royauté, n'exigeant de lui qu'un simple hommage comme empereur. 11 rendit au roi de la Bourgogne-Cisjurane, sa femme Hermengarde, et sa fille, Ingelthude. — Cette jeune princesse , veuve de Carloman , avec qui elle n'avait jamais habité, épousa, comme nous l'avons dit, Guillaume-le-Pieux , comte d'Auvergne. —Boson, remis en possession de ses états , rebâtit la ville de Vienne, où il fixa sa résidence, et où il mourut le 41 janvier 887, dans la huitième année de son règne. 11 laissa, de sa femme Hermengarde, un fils âgé de dix ans, et nommé Louis, comme son aïeul maternel.

Hermengarde était adroite et prudente non moins courageuse. Elle réussit à conserver le royaume

Eoyanne de Bourgogne transjurane. Rodolphe I^{er} et Rodolphe n. (887-9H.)

Lors de la mort de Charles-le^{ros}, plusieurs des grands du royaume imitèrent le comte Eudes, et se rendirent indépendants. Rodolphe ou Raoul, comte de la Bourgogne-Transjurane, Blaise de Combrade , ancien comte de Paris, se fit proclamer roi de la province dont il était gouverneur, et qui se composait d'une partie de l'Helvétie et du territoire connu depuis sous le nom de Franche-Comté. Cette province avait fait partie précédemment du royaume fondé par Boson ; mais lorsque Rodolphe prit le titre de roi , Boson venait de mourir, et la reine Hermengarde, surchargée d'embarras par les difficultés qu'elle éprouvait à assurer la couronne à son fils,

était hors d'état de s'opposer à une usurpation dont son mari avait donné le premier exemple.

Le royaume de Rodolphe I^{er} reçut, à cause de sa position sur le revers des montagnes du Jura, le titre de Bourgogne-Transjurane.

Hermengarde, pour créer des appuis à son fils, avait fait, en son nom, alliance avec Zwentibold et Charles-le-Simple. Rodolphe, dans le même but, se lia avec Eudes, dont il se montra toujours le fidèle allié. Le premier roi de la Bourgogne-Transjurane mourut en 911. Il eut pour successeur Rodolphe II, son neveu, fils de Richard-le-Justicier, duc de Bourgogne. — Ce deuxième Rodolphe, devenu l'allié de l'empereur Louis-I^{er} l'Aveugle, roi de la Bourgogne cisjurane, entreprit, en 922, une expédition au-delà des Alpes, contre Bérenger, qui était venu ravager le territoire provençal; Bérenger fut battu et tué; les seigneurs italiens proclamèrent Rodolphe II, roi de Lombardie. — Quelques auteurs pensent que ce Rodolphe, duc de la Bourgogne proprement dite, roi de la Bourgogne transjurane, et roi de Lombardie, est le même personnage que celui qui, en 923, fut élu roi de la France occidentale, et que nous connaissons plus particulièrement sous le nom de Raoul.

Charles-le-Simple sacra à Eadei. — Invariance de la Loi

Il est probable que si le roi Eudes eût vécu plus d'années et régné plus longtemps, il aurait, en rendant la couronne héréditaire dans sa famille, com-

LIVRE IV, CHAPITRE XI

mencé ainsi, un siècle plus tôt, la troisième dynastie; la prompte mort de son fils Arnulf ne laissa pas même à ses partisans le temps de se rallier. Aucun des grands du royaume n'avait assez d'influence personnelle ou assez d'influence pour espérer que l'élection s'arrêterait sur lui-même; c'est sans doute à cette circonstance qu'il faut attribuer la décision qui rendit la couronne au roi légitime. Il est à remarquer, toutefois, que si la

naissance de Charles-Ie-Simple fut la cause déterminante qui porta les seigneurs francs à rappeler le fils de Louisle-Bègue, cette naissance ne fut pas considérée comme un titre suffisant à la royauté ; il fallut une élection libre et spontanée pour corroborer les droits que Charles-Ie-iSimple tirait de Vhérédité ^

Charles voulut sans doute prouver à ses sujets qu'il étaitdigne de la couronne qu'on venait de lui rendre. Les Francs neustriens voyaient avec peine que l'ancienne Austrasie , devenue le royaume de Lorraine, eût été détachée de la monarchie franque. Il projeta de la reconquérir. Reginaire et Odoacre , deux comtes lorrains qui , après avoir joui de la faveur de Zwentibold , étaient tombés en disgrâce et avaient été dépouillés de leurs biens et de leurs dignités, l'encouragèrent dans ce dessein. Charles entra en Lorraine avec une armée; il prit sans combattre Aix-la-Chapelle , et s'avança jusqu'à Nimègue. Zvirentibold s'était retiré derrière la Meuse. Les Francs des bords du Rhin conservaient, sans doute à cause de leur voisinage de la Germanie , une jalousie héréditaire contre les Francs neustriens ; ils fournirent à Zwentibold des secours assez puissants pour le mettre en état d'opposer bientôt une armée considérable à l'armée de Charles. Au lieu de combattre , les deux rois entrèrent en négociations , et , par l'entremise des évêques et des grands de la Lorraine , ils firent la paix.

Mort de Zwentibold. - ^ La Lorraine redevient uii flefde la Germanie. (899 900.)

Peu de temps après, en 899, l'empereur Arnulf, roi de la France orientale, mourut; les grands de la Germanie proclamèrent roi son fils légitime, nommé Louis. A cette époque, Zvrentibold venait de se brouiller de nouveau avec les principaux seigneurs de ses états. < Ceux-ci avaient voué à leur roi fine haine implacable, à cause des ravages et des rapines qui se coninlcttaient dans la Lorraine, et parce que, disposant des affaires , avec des femmes et des personnages vils , il repoussait les plus honnêtes et les plus nobles de la race franque , et les dépouillait de leurs bénéfices et de leurs dignités. —

' Annales de saint Berlin, ann. 898.

Les niécontents passèrent à Tenvi du côté du nou-' veau roi de Germanie, l'appelèrent dans le royaume, et lui ayant donné ks mains à Thionville, se soumirent à sa domination. Zwentibold , furieux, rassembla les hommes qui lui étaient dév^oués , parcourut les villes de son royaume , et ravagea tout par le feu et par le pillage ; comme s'il eût pu espérer qu'il rappellerait à lui par la rigueur et la violence ceux qui l'avaient abandonné à cause de son orgueil et de sa cruauté, i II fut tué , en 900 , dans un combat livré sur les bords de la Meuse.— Le royaume de Lorraine retomba ainsi sous la dépendance du roi de la France occidentale.

Arrivée deaHoDgroif . — Ht eoTahinenl ritaUe. (889-902.)

Tandis que la Ganle-Franque portait son attention sur l'héroïque résistancedes habitants de Paris contre les pirates normands , TENrope chrétienne fut exposée à une troisième invasion de ces peuples barbares qui au y« siècle , sous le nom de Huns, ravagèrent l'empire romain; et qui, au VIP siècle, sous le nom (ÏOugars ou Awares mirent en péril la France-Germanique.

Les Hongrois pénétrèrent dans la Germanie en 88D. — Le bruit de leur approche y avait jeté l'épouvante; ce qu'on racontait de leurs mœurs impitoyables était répété parmi les populations effrayées, et contribuait à accroître la terreur. L'annaliste de Saint-Bertin a consigné dans sa chronique quelquesuns de ces terribles récits ; en voici des fragments :

c La nation des Hongrois , peuple très-féroce et plus cruel que toute espèce de bêtes sauvages , inconnue dans les siècles passés , où elle n'avait pas même de nom , sortit des royaumes Scythiens et des marais immenses produits par l'épanchement du Tanaïs... Ces hommes n'ont entre eux aucun partage de terres , car ils labourent très-peu les champs. Ils n'ont aucune sorte de maison , toit ou résidence ; mais toujours paissant leurs bœufs et leurs brebis , sont accoutumés d'errer parmi les déserts incultes. Ils conduisent avec eux leurs femmes et leurs enfants dans des chariots, lesquels sont couverts et leur tiennent lieu de maisons. Il n'est parmi eux aucun crime plus odieux que le larcin , car sans aucun toit ni

clôture, pour renfermer leurs bœufs , brebis et aliments, s'ils se permettaient de voler, qu'auraient-ils de mieux que la vie des bois? Ils n'ont pas comme les autres hommes cupidité d'or et d'argent. Ils s'adonnent aux exercices de la chasse et de la pêche , vivent de lait et de miel , ignorent l'usage de la laine et des étoffes , et quoique exposés à de perpétuelles froidures , se couvrent seulement de peaux de bêtes sauvages et de fourrures.

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Ils conquièrent trois fois Tempire de l'Asie * ; mais quanta eux, demeurèrent toujours hors d'atteinte et invincibles à la conquête étrangère , et ne s'illustrèrent pas moins par le courage des femmes que par celui des hommes.... Us sont dressés aux travaux et aux combats ; la force de leur corps est immense ; et ils abondent tellement en multitude , que le sol natal ne suffit pas à les nourrir.... La nation des Hongrois avait été chassée du lieu de sa résidence par un peuple voisin, qui la surpassait en force et en nombre , et dont les champs étaient devenus trop étroits pour la multitude surabondante des habitants. Les Hongrois, repoussés par la violence, partirent , disant adieu à leur patrie pour aller au loin chercher des terres qu'ils pussent cultiver; d'abord errant dans les déserts des Pannoniens et des Awa* res , ils y cherchèrent çà et là , par la chasse et la pêche, leur nourriture quotidienne. Ensuite ils tourmentèrent d*incursions multipliées les frontières des Carinthiens, des Moraves et des Bulgares, en tuèrent quelques uns par l'épée , des milliers à coups de flèches, qu'ils lancent de leurs arcs de corne avec tant d'art qu'il est très-difficile de s'en garantir. Ils ne savent pas se battre de près , en troupes , ni prendre les villes par siège,* ils combattent en se précipitant en avant à course de cheval , puis ils prennent la fuite ; souvent ils feignent de fuir, et ne peuvent combattre longtemps. Au reste , leur choc serait impossible à soutenir , si leur vigueur et leur persévérance égalaient leur impétuosité. Très-souvent , dans la chaleur même du combat, il abandonnent le champ de bataille, et peu de temps après reviennent à la charge ; de sorte que, lorsqu'on se croit sûr de la victoire, on a encore à soutenir le combat. Cette manière de faire la guerre est d'autant plus dangereuse qu'elle est

inusitée chez les autres nations. La seule différence qui existe entre les Hongrois et les Bretons , c'est qu'ils se servent de flèches , et les Bretons de dards. Ils vivent en manière, non d'hommes , mais de bêtes féroces, et l'on rapporte qu'ils mangent la chair crue et boivent le sang ; ils coupent par morceaux le cœur des hommes qu'ils prennent et le dévorent comme un remède; ils ne se laissent point fléchir à la miséricorde , et leurs entrailles ne sont jamais émues de pitié... Ils se coupent les cheveux jusqu' sur le sommet de la tête ; ils marchent, habitent, campent et délibèrent sur leurs chevaux. Ils apprennent à leurs enfants et à leurs esclaves à monter à cheval et à lancer des flèches très-adroite-

« Pour attribuer aux Hongrois ces trois conquêtes de l'empire de l'Asie, l'annaliste de Seiot-Bertio les confond avec les Scythes qui, dit-il, vainquirent Darius, roi des Perses, Cyrus, roi des Mèdes, et Zopire, général d'Alexandre-le-Grand.

ment. Le génie de ces peuples est vain , remuant ; fourbe et précoc. Les femmes sont aussi cruelles que les hommes. Soit dehors, soit chez eux, toujours agités du besoin de mouvement, ils sont naturellement taciturnes, et plus prompts à agir qu'à parler... »

Les Hongrois sont originaires des contrées voisines des monts Ourals; ils se donnent dans leur langue le nom de Madjars. Leurs chants nationaux ont conservé le souvenir de cette migration du IX^e siècle; migration que ces chants attribuent à une surabondance de population. Ils rapportent que sous la conduite du duc Almus, fils d'Ujek, et descendant d'Attila , chacune des cent huit tribus qui composaient la nation scythique envoya des hommes chercher au loin une patrie nouvelle. L'armée émigrante, composée de deux cent seize mille guerriers, fut divisée en sept corps ou hordes, fortes chacune de trente mille huit cent cinquante-sept hommes. Les traditions ont conservé les noms des sept chefs qui les commandaient, c'étaient : Almos, Eleud, Kundu , Ound, Tosu , Tuba et Tuhutum.- Les Hongrois, après avoir passé le Volga , s'établirent sur les bords du Don, auprès de la ville de Lebedian ^ Ce fut là qu'ils reçurent l'invitation d'Arnulf, roi de Germanie, de venir comme alliés, combattre Zwentibold , prince ^lave qui s'était emparé de la Grande-Moravie, et que

les chroniques hongroises nomment Svaiapoik. Le fils d' Almus, nommé Arpald, passa les monts Carpatbes, et envahit les contrées situées sur la haute Theis\$,oùil bâtit la forteresse d'I^fij A- Far. Après lamorld'Arnulf, et ayant sans doute à se plaindre de sa conduite , les Hongrois profitèrent de la jeunesse de son fils Louis pour entrer dans la Germanie, où, es 901, ils gagnèrent, près d'Augsbourg, sur les Franco-Teutons, une grande bataille , à la suitede laquelle ils dévastèrent et pillèrent la Bavière, h Souabe, la Franconie et la Saxe.

L'année suivante, instruits de l'abandon où les querelles deBérenger et de Louis , pour la possession de l'empire, laissaient la plupart des villes italiennes , ils passèrent les Alpes , et ravageant le territoire d'*Aquilée, de Vérone, de Corne et de Bergame , ils s'établirent dans les environs de Pavie. Bérenger , débarrassé de son compétiteur, le nulheureux Louis-l'Aveugle , réunit une armée et accourut au secours de la capitale de la Lombardie* Les Hongrois , sur le point de se voir assaillir par des troupes trois fois plus nombreuses que leur armée, trouvèrent prudent d'éviter le combat. Us offrirent d'abandonner tout le butin quils avaient

* Cette ville existe eneore dan la Ravie méridionale, eHe fait partie du giNiTerDem^nl de Voroneje.

LIVRE IV, CHAPITRE XI

fait, si on les laissait paisiblement sortir deTItalie ; mais Bérenger exigea qu'ils se rendissent à discrétion. Leur crainte se convertit alors en désespoir, ils attaquèrent avec furie Tarmée qui les poursuivait, et la défirent complètement. Après cette victoire, ils rentrèrent dans la Lombardie , d'où, pendant longtemps , on n'essaya de les chassa qu'avec de l'or.

Pendant leur séjour en Italie , les Hongrois firent dans la Provence une irruption , durant laquelle ils recueillirent un riche butin ; mais ils ne purent y former aucim établissement. Ils furent vaincus dans les défilés

des Alpes, et ceux qui échappèrent au massacre, se jetèrent sur la Gothie où une épidémie dyssentérique les fit périr en peu de temps.

Les bandes Hongroises qui parcouraient rAIIe< ma^jne , ravagèrent plusieurs fois la Lorraine et la Neustrie. — En 926, elles s'avancèrent jusque sur le territoire de Vouzi, où étaient les corps de saint Uemi , et de plusieurs autres saints que l'on tira de la sôpulture pour les mettre à Tabri derrière les murailles de Reims. — Les victoires remportées en 953 à 3Ier-sebourg , par l'empereur Henri 1*S et en 933 , près d'Augsbourg, par Othon-le-Grand, mirent un terme aux expéditions de ce peuple demi-barbare en Allemagne et en Italie. Les Hongrois se retirèrent dès lors et s'établirent définitivement dans le pays connu aujourd'hui sous le nom de Hongrie. — Ils embrassèrent la religion chrétienne en 973, et leur duc Etienne, qui, en l'an iOOO, prit le titre de roi , fut après sa mort placé au rang des saints.

NouveUe invasion éet Sarrasins dans la Ganle méridionale. •— Leur établissement en Provence. — Leur expulsion. (S89- 975.)

Tandis que la Gaule occidentale était dévastée par les Normands, les Sarrasins, sachant que la mort de Boson laissait momentanément la Provence sans défenseur, y formaient un établissement sur les côtes de la Méditerranée, que depuis longtemps ils avaient recommencé à dévaster.

On raconte qu'en 869, des pirates musulmans, ayant débarqué dans la Camargue (c'est le nom que porte le Delu du Rhône) , y firent prisonnier l'archevêque d'Arles , qui se trouvait alors dans une de SCS métairies; ils l'emmenèrent à bord d'un de leurs vaisseaux , et demandèrent pour sa rançon centcinquante livres d'argent, cent cinquante épées, cent cinquante manteaux, et cent cinquante esclaves. Pendant que les habitants d'Arles se pressaient de recueillir la rançon demandée, l'archevêque mourut. Les Sarrasins, pour ne pas perdre le prix de leur captif, tinrent sa mort secrète, et dès qu'Us eurent reçu l'argent, les épées, les m^ntfaux

et les esclaves , ik déposèrent à terre le corps du prélat, revêtu de ses habits épiscopaux, et mirent à la voile. Les chrétiens, qui accouraient pour

se réjouir de la délivrance de leur archevêque, n'eurent ainsi à s'occuper que de ses funérailles.

Vingt ans après cet événement , en 889, d'autres pirates sarrasins débarquèrent au fond du golfe où a été bâtie depuis la ville de Saint-Tropez. Ce golfe, entouré de hautes collines couvertes d'épaisses forêts , leur parut un excellent lieu de refuge , soit au retour de courses maritimes , soit après une expédition dans les terres. Ils résolurent de s'y établir , firent un appel à ceux de leurs compagnons qui croisaient sur les côtes de l'Italie , et leur persuadèrent de venir les rejoindre. Ils reçurent aussi des renforts de l'Espagne et de l'Afrique : en peu d'années les hauteurs qui environnent le golfe furent couvertes de châteaux fortifiés; la forteresse principale , nommée par les historiens contemporains Fraxinetum, à cause des frênes qui croissaient h l'entour , était située sur le sommet d'un des contreforts des Alpes , au-dessus d'un village qui porte aujourd'hui le nom de La-Garde-Frainet. On y trouve encore quelques restes de murailles et une citerne taillée dans le roc.

Fraxinet devint la place d'armes des Sarrasins , qui, dès qu'ils furent assurés d'une retraite, commencèrent leurs courses dans la Provence , où ils causèrent par leurs cruautés et leurs dévastations une terreur générale. — Bientôt le plat pays étant ruiné, les Sarrasins s'avancèrent à travers les montagnes.— En 906 ils étaient maîtres des gorges des Hautes-Alpes , et franchissant le mont Génis , s'étaient emparés de l'abbaye de Novalèse. — Partout les églises et les villages étaient par eux livrés aux flammes ; les chrétiens se réunissaient en vain pour combattre les envahisseurs. Les communications entre la France et l'Italie furent interceptées; les Sarrasins, maîtres de tous les passages des Alpes , massacraient les voyageurs ou en exigeaient une forte rançon. Ils portaient , à volonté , la dévastation et la mort dans les plaines situées des deux côtés des montagnes. Turin fut incendié par quelques prisonniers sarrasins qui , pour recouvrer la liberté, mirent le feu à un couvent dans lequel ils avaient été renfermés. — Les villes principales de la Provence furent dévastées et pillées. — A Marseille, les Sarrasins détruisirent l'église cathédrale; à Aix , mécontents de la population , ils corrompirent vifs quelques uns des habi-

tants. — Les hommes riches abandonnaient leur fortune, pour mettre leur vie en sûreté. — L'archevêque d'Embrun eil'évêque de la Maurienne , ainsi qu'un grand nombre d'habitants des contrées voisines, furent massacrés. — Le comte de Provence , Hugo , régent de la Bourgogne

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Cisjuraoe, au nom du roi Louis-F Aveugle , essaya en vain de s'opposer à leurs dévastations : la Provence se trouvait alors aussi exposée aux ravages des Hongrois , et Hugo ne disposait pas de forces assez considérables pour lutter simultanément contre deux peuples ennemis. — La Tarentaïse , FHelvétie et le Valais furent envahis à la fois par les Hongrois et par les Sarrasins. Ceux-ci détruisirent en 839 la célèbre abbaye d'Agaune, élevée en Thonneur de Saint-Maurice et de la légion thébaine ; l'église de Coire et Tabbaye de Disentis , fondée par un disciple de saint Colomban furent aussi pillées et dévastées à celte époque.

Le comte de Provence s'élant rendu en, Italie, pour disputer à Bérenger la couronne de Lombardie f avait laissé ses villes sans défense ; les Sarrasins accoururent en foule dans le pays situé entre la mer , la Durance et les Alpes ; ils y commirent dejels pillages et de telles cruautés » que cette contrée, naguère très-peuplée et florissante, devint une affreuse solitude. Fréjus et Toulon furent abandonnées par leurs habitants; les villes importantes furent détruites, les châteaux furent démolis, les églises et les couvents incendiés, f Le séjour de rhomme , disent les chroniques contemporaines , devint le repaire des bêtes féroces , et les loups se muhplièrent tellement, au milieu de toutes ces ruines, qu'on cessa de pouvoir voyager en sûreté.»

En 94!2, Hugo, rappelé par les plaintes des Provençaux , revint d'Italie dans le but de frapper un coup décisif contre les musulmans. Il comptait avec son armée les assiéger par terre dans Fraxinet , et les bloquer par mer , à l'aide d'une flotte qu'il avait obtenue de l'empereur grec , son beau-père. Déjà la forteresse était prise, et les Sarrasins réfugiés dans les bois, étaient sur le point d'être entièrement détruits , lorsque Hugo apprit que son compétiteur , alors réfugié en Allemagne, se préparait à revenir

lui disputer le trône. Renvoyant alors la flotte grecque , il fit la paix avec les Sarrasins , et leur laissa les lieux dont ils s'étaient emparés, à condition qu'ils s'établiraient dans les principaux passages des Alpes , et notamment sur le Mont- Joux (depuis nommé le grand Saint-Bernard) pour empêcher Bérenger de venir en Italie.

Les Sarrasins, assurés ainsi d'une puissante protection, se montrèrent déplus en plus hardis et cruels. Ib se considèrent comme établis à jamais dans les provinces dont tous les points fortifiés leur étaient abandonnés. Ils épousèrent des femmes du pays, et s'adonnèrent à la culture des terres , sans négliger néanmoins d'étendre leurs expéditions en Helvétie, en Italie et dans la Bourgogne cisjurae ; ils s'établirent à Nice où un quartier de la ville porte encore le nom de canton des Sarrasins; ils occu-

pèrent Grenoble et la belle vallée du Graisivaudan , forçant l'évêque à se réfugier à Saint-Donat avec les reliques des saints et les richesses de son église; enfin ils parcoururent l'Helvétie et s'avancèrent jusqu'aux portes de Saint-Gall, près du lac de Constance , perçant de leurs flèches les moines de Murbach qui sortaient pour se livrer à leurs exercices religieux.

Tout leur réussissait depuis longtemps , lorsqu'en ' 932 ils éprouvèrent une défaite meurtrière. — Les Hongrois avaient envahi l'Alsace et menaçaient les contrées voisines du mont Jura. Le roi de Bourgogne , Conrad-le-Pacifique, imagina de faire combattre les Sarrasins contre les Hongrois et de se débarrasser ainsi des uns par les autres. Il écrivit aux Sarrasins: c Les Hongrois arrivent, demandant k

> occuper les terres que vous cultivez , et dont od

> leur a vanté la fertilité. Joignez-vous à moi; nous

> les exterminerons. > Et il fit dire aux Hongrois: c Vous voulez des terres, les Sarrasins occupent de » riches vallées, aidez-moi à les chasser, et je vous

> donnerai les domaines qu'ils possèdent. • Conrad annonça qu'il se trouverait avec son armée à un lieu qu'il indiqua également aux Hongrois et aux Sarrasins. Il y vint en effet ; et quand il vit les Barbares combattant avec acharnement les uns contre les autres , il tomba sur les deux partis, dont les forces étaient affaiblies et en fit un grand carnage. Ceui[^] qui échappèrent au massacre furent faits prisonniers et vendus comme esclaves.

Il y a lieu de croire que les pertes éprouvées par les Sarrasins, dans ce combat , furent si considérables, qu'elles ne purent être réparées par les ressorts , arrivant successivement d'Espagne et d'Afrique ; car , à dater de cette époque , leur fortaiK commença à décliner.

En 950 , les Sarrasins furent chassés du rnooi Saint-Bernard. Cinq années plus lard , on les expulsa de Grenoble et du Graisivaudan. En 972 on noble gallo-romain , nommé Beuvon , rallia les paysans , les bourgeois , tous les chrétiens amis de leur patrie , et entreprit une espèce de croisade contre les Sarrasins. Ceux-ci occupaient près de Sisieroo un château que les chroniques contemporaines noniment petra imp'm , et que l'on appelle encore aujourd'hui ^peyro empio[^] Beuvon s'en empara , tua loos ceux qui voulurent lui résister et força les autres à recevoir le baptême.

A cette époque le territoire de Gap fut délivré de la présence des musulmans qui , poursuivis sur tous les points de la Provence , se virent bienlô'[^] bloqués dans cette même forteresse de Fraxine! , oii quatre-vingts ans auparavant ils avaient foriné leur premier établissement. La forteresse de Fraxinet fut prise en 975. Guillaume , comte de Pro-

LIVRE IV, CHAPITRE XI

venoe , eut la gloire d'expulser définitivement les Sarrasins de la Gaule méridionale.

Astaiiinat de Foulques » archeyèqne de Reims. (903.)

Il est temps que nous revenions au roi Charlesle-Simple, que nous avons laissé au moment où il venait de conclure la paix avec le roi de Lorraine.

Charles était reconnu par les seigneurs neustrieos comme le seul roi de la France occidentale; mais son autorité) qui était appuyée seulement sur la bonne volonté de ses principaux sujets , avait une base peu solide. Privé de la plupart des domaines qui avaient constitué, sous les premiers rois carlovingiens , la richesse royale, il ne pouvait entretenir un grand nombre de guerriers , et manquait ainsi de forces pour se faire respecter, L'assassinat de Foulques , archevêque de Reims, offrit, en 905, une preuve manifeste de cette impuissance. — Foulques était le principal conseiller du roi ; il en avait reçu, à titre de bénéfice , l'abbaye de Saint-Waast , avec le château d'Arras, enlevés à Baudoin, comte de Flandres, dont la fidélité s'était démentie lors de la dernière guerre contre Zwentibold. Baudoin supporta cette perte avec impatience. Il essaya , par ses sollicitations, de recouvrer son fief; il offrit même à l'archevêque des présents considérables, s'il voulait le lui restituer ; mais Foulques venait d'échanger l'abbaye de Saint-Waast contre celle de Saint'Médard , et il n'était (dus en son pouvoir de rendre ce qu'on lui demandait ; il répondit à Winemar, envoyé de Baudoin , par un refus hautain. Winemar, indigné , attendit l'archevêque dans la forêt de Compiègne au moment où celui-ci revenait du palais de Charles, et le tua au milieu des siens. Le roi ne put venger la mort de son fidèle conseiller. Une excommunication lancée par quelques évêques fut la seule peine infligée à l'assassin.

Établissement des Normands à Roaen. — Rollon. — Ravages

des Nonnands. (898-909.)

Charles se montrait digne de la couronne.— Pendant plusieurs années , il ne cessa de combattre pour défendre ses états contre les ravages des Normands; mais il obtenait peu de succès dans cette guerre contre des ennemis qui se renouvelaient sans cesse.

En 898 , une flotte normande assez considérable avait remonté la Seine , et jeté l'ancre près de la ville de Rouen; elle avait pour chef Rolf ou

Rollon. Ce Rollon , fils d'un des principaux seigneurs de la riorwége et depuis longtemps un des plus braves rois de la mer {Soekongar, voyez pages 319 et 320), avait été banni de sa patrie pour avoir, malgré les défenses du roi Harold, usé du droit, consacré par les anciennes coutumes norvégiennes, de prendre

sans payer des vivres dans les villages voisins de la côte. —Les environs de Rouen plurent aux compagnons de Rollon; ils résolurent de s'y établir. Rollon fit connaître ce dessein à un messager que Witton, archevêque de Rouen, avait envoyé à sa rencontre. Les habitants de Rouen ne pouvaient compter sur le secours du roi des Francs , Eudes , alors occupé à défendre son royaume contre Charles» le-Simple, ils offrirent à Rollon , de le reconnaître pour duc, s'il voulait s'obliger à les défendre et à maintenir la justice parmi eux. Rollon accepta avec joie ces conditions, et s'établit dans leur ville , dont il fit relever les murailles.

Pendant plusieurs années , Rouen fut le point central d'où partirent toutes les expéditions normandes. Les pays situés sur les bords de la Seine, de la Marne , de l'Yonne et de la Loire , furent successivement ravagés. — Les Normands parcoururent la Neustrie, la Bourgogne, la Flandre, l'Aquitaine et même la Provence; ils s'emparèrent de villes importantes, telles que Meulan, Meaux, Évreux, Bayeux, Tours, Amboise, Angers, Saumur, Nantes, etc. Ils les pillaient, en rançonnaient les habitants, et, quand ils étaient forcés de les quitter , livraient les édifices aux flammes.

La ville de Bayeux fut prise d'assaut; le comte Bérenger , qui la défendait, fut tué. Ce comte avait une fille fort belle» nommée Poppa; elle plut à Rollon, qui l'épousa c à la mode de son pays» dit Mezeray, c'est-à-dire, sans prêtres. »

Si la majeure partie de la Gaule était exposée aux ravages des Normands , l'ordre et la paix régnaient dans le pays même qu'ils occupaient , et qui, ayant été autrefois le plus exposé à leurs dévastations, se trouvait presque désert. — Rollon laissa aux chrétiens le libre exercice de leur culte; attirés par sa sagesse et par sa justice, ils vinrent en foule vivre sous

ses lois, préférant le gouvernement d'un païen capable de les protéger à celui d'un roi chrétien impuissant à faire respecter son autorité. >

GooeUe deTrosley. (909.)

Le clergé franc profita d'un moment où les Normands avaient suspendu leurs expéditions, pour se réunir en concile à Trosley sur le territoire de Soissons. Dans ce concile, on se plaignit de ce que les invasions des païens avaient empêché depuis plusieurs années les évêques et les abbés de se rassembler. On exposa la triste situation des monastères brûlés, ravagés et dépouillés. On dit que la mauvaise conduite des chrétiens et leur résistance à payer les dîmes étaient les causes de ce qu'ils manquaient de courage et fuyaient devant les païens. L'archevêque de Reims, Hérivée, successeur de

LIANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

Foulques, écrivit à l'archevêque de Rouen, pour lui indiquer la manière d'agir envers les Normands nouveaux convertis qui retournaient au paganisme, faisaient la guerre aux chrétiens et détruisaient les églises. Hérivée, d'après Tavis du pape, conseillait de chercher à les rappeler au christianisme par la douceur. Le pape avait justement fait observer qu'on ne pouvait appliquer les peines canoniques à ces barbares, trop peu éclairés pour que la contrainte ne les effarouchât pas.

Dans ce concile, où assistaient douze évêques » et où on s'occupait principalement de réformes ecclésiastiques, on ne prit d'ailleurs aucune mesure contre les Normands.

On voit, par quelques plaintes adressées aux membres du concile, qu'il existait encore un assez grand nombre de monastères d'hommes ou de filles, où habitaient des abbés laïques avec leurs femmes, leurs enfants, leurs soldats et leurs chiens.

Un des canons du concile de Trosley défend les mariages clandestins, à cause des désordres qui peuvent en résulter, et parce qu'ils donnent nais-

sance à des enfants boiteux, aveugles, bossus ou affligés d'autres infirmités.

TrèTe STec RoMon. — Bataille de Chartres. (9(0-91 f.)

Il paraît que la suspension des expéditions normandes avait été causée par des négociations , tendant à réunir pour une même entreprise, tous les Normands établis à l'embouchure des diverses rivières de la France occidentale. Le chef des Normands de la Seine , Rollon, fut reconnu pour chef de la confédération. Il avait, disent les historiens , conçu le plan d'une grande expédition, qui lui attira tous les suffrages. Son projet était de remonter les trois fleuves qui se jettent dans l'Océan (la Seine , la Loire et la Garonne) afin de piller plus sûrement et plus facilement le territoire embrassé par leur cours.

Cette expédition eut lieu en effet vers 911. Les ravages exercés par les Normands furent tels que Charles-le-Simple , désolé , s'adressa à l'archevêque de Rouen, et le pria d'engager Rollon à consentir à une trêve de trois mois, c Mes sujets sont massacrés

> tous les jours , dit le roi ; mon royaume est dé- » vaste, on ne laboure , ni on ne sème ; annoncez à » Rollon que je lui donnerai des terres , et que je

> lui ferai des présents s'il veut se faire chrétien. > — Rollon consentit à la trêve qu'on lui proposait ; mais à condition que les Normands resteraient dans les lieux où ils se trouveraient au moment de la suspension des hostilités.

Déjà commençait la lutte des grands vassaux contre le roi de la France occidentale. Richard , duc de

Bourgogne et Ebbles , comte de Poitiers, prétendirent que la trêve conclue par Charles-le-Simple était une honte pour les Francs. Dès que lestrob mois furent expirés , ils attaquèrent eux-mêmes les Normands.

Rollon, qui s'attendait à prolonger la trê?e, afin de poursuivre les négociations commencées, regarda cette attaque comme une trahison , et don-

na à ses bandes l'ordre de recommencer la guerre avec plus de violence qu'auparavant. Mais il éprouva lui-même un échec grave. Il assiégeait Chartres, lorsqu'il fut attaqué par un corps de Francs et de Bourguignons, aux ordres de Richard, duc de Bourgogne, et de Robert, comte de Paris, frère du feu roi Eudes. Il accepta la bataille; mais au milieu de l'action et quand il faisait face à l'armée de Richard et de Robert, il fut pris à dos par la garnison et les habitants de Chartres, qui s'avancèrent au combat avec leur évêque, dont les exhortations avaient enflammé leur courage. Ce prélat, revêtu de ses habits épiscopaux, marchait, précédé de la croix, et portait au bout d'une lance une chemise de la Vierge, apportée de Constantinople à Charles-le-Chauve, et que l'on conservait religieusement dans la cathédrale de Chartres. Tout son clergé le suivait en chantant des hymnes en l'honneur de la mère du Christ.

Les Normands ne purent résister au double choc des défenseurs de Chartres et des troupes de Robert et de Richard, ils prirent la fuite, après avoir eu environ 7000 hommes tués. Rollon se dirigea vers Rouen avec une partie de son armée; l'autre se retira sur une montagne du côté de Loches, et parvint à rejoindre Rollon, malgré les efforts du comte de Poitiers, qui, après le combat, se baigna de poursuivre les débris de l'armée normande.

Pais avec les Normands. — Traité de Saint-Clair-sur-Epte

La guerre se termina au moment où on s'y attendait le moins, et où elle était le plus acharnée. Voici comment Guillaume le Moine, moine de l'abbaye de Jumièges, raconte les événements qui suivirent et suivirent la conclusion du traité de Saint-Clair-sur-Epte.

Comme irrité de ses malheurs et enflammé de fureur par la mort de ses guerriers, Rollon rassembla tous ceux qui lui restaient pour continuer à faire du tort aux Francs, et les excita à faire les plus grands efforts pour venger leurs compagnons, en dévastant et ruinant le pays de fond en comble... Semblable à des loups, les païens pénétrèrent de nuit dans les bergeries du Christ, les églises furent enflamées, les femmes emmenées captives, les peuples

LIVRE IV, CHAPITRE XI

maasactés ; un deuil géométral se répandit en tons lieai. — Enfin , accablés de tant de calamités, les Francs portèrent leurs plaintes et leurs cris de douleur devant le roi Charles , s'écriant d'une voix unanime que, par suite de son inertie» le peuple chrétien allait périr sous les coups des païens. — Le roi , vivement touché de leurs plaintes , fit venir l'archevêque Francoo , et l'envoya en toute hâte vers Roi- Ion, mandant au chef normand que, s'il voulait se faire chrétien , il lui donnerait tout le territoire maritime qui s'étend depuis la rivière d'Epte jusqu'aux confins de la BrMigne, et de plus sa fille nommée

Gisèle.

c Rollon , ayant , de Vavis des siens , accepté ces offres avec empressement , renonça à ses dévastations... Au temps fixé, arrivèrent au lieu désigné, et que l'on appelle Saint-Clair, d'une part, le roi avec Robert , duc des Francs , au-delà de la rivière d'Epte, d'autre part, et en deçà de la même rivière, Rollon , entouré de ses guerriers. Alors, les messagers ayant couru alternativement des uns aux autres, la paix se conclut entre eux par les bienfaits du Christ : Rollon jura par serment de fidélité au roi ; le roi lui donna sa fille et le territoire ci-dessus désigné, y ajoutant encore la Bretagne pour lui fournir des moyens d'existence; et les princes de cette province, Beranger et Alain *, prêtèrent aussi serment à Rollon.

« n y a une erreur chronologique dans cette anecdote du moine de Jumièges. — Alain , comte de Bretagne , qui est dérogé comme ayant en à prêter ferment au nonfear duc de Normandie, était mort en 907/et le traité de Saint-Clair fut de l'an 912.

Cette erreur n'a point pour elle-même de la Bretagne, M. Dam, pour mettre en doute l'existence de ce traité.

• Charlet-le- Simple, dit-il, abandonna aux Normands la côte que déjà ils possédaient à Rembouchoire de la Seine. Ils leur offrirent au milieu les droits qu'il s'arrogeait sur la Bretagne. Ainsi , quoique les rois de France , depuis plusieurs générations , n'eussent ni voulu , ni su défendre ce

province, Ctiarles-leSimple, à l'insn des Bretons ; sans leur aTCu , la don-
nait aux Normands. ^ Le bit en Int- même est incontestalde; il ne peut
s'éleierdei doutes que sur l'étendoe et la nature de cette cession.

» Ce traité de Cbarles-le-Simple aTec Rollon , qu'oo appela le traité de
Saint- Clair-sar-Epte, et qui fbt coi^lo eo 012. n'est point parrenu jusqu'à
nous. L'existence d'un acte de cette importance , qui intéressait trois
peuples à la lois, el qu'on a f DToqné pendant trois cents ans , ne parais-
sait guère susceptilJle d'être révoqué en doute. C'est cependant ce que
quelques écrivains bretons , plus sélés que judicieux , ont entrepris , mais
ils n'ont fait qae des efforts malheureux. De ce qu'on ne peut pas mijonrd
hui produire un acte, nous ne sommes point en droit de eonelare qu'il n'a
jamais existé. Le traité de Saint-Clair se troofe prouvé très-snfO»amment
aux Jeax de la critique parles témo'gnages des historiens , qui en rap-
portent les conditions , et par les faits qui constatent qull a reçu son
exécution...i

Reste la question de l'ahandon de la Bretagne aux Norgaands.

c Charles-le-Simple la leur absndonna-tril en entier^ ru lea- Hist, de
Franee.^ t. u.

> Ce territoire maritime , que l'on appelle maintenant Normandie , de-
puis longtemps en proie aux incursions des paiens » était alors tout cou-
vert de grands bois et languissait inculte, sans que la serpe ni la charrue le
fissent valoir. Le roi avait d'abord voulu donner la province de Flandre à
Rollon pour lui fournir des moyens de subsistance; mais Rollon ne voulut
pas Taccepter, à raison des obstacles que présentaient les marais.

> Rollon n'ayant pas voulu baiser le pied du roi au moment où il reçut
de Charles le duché de Normandie, les évêques leur dirent: c Celui qui
reçoit

> un iel^dan doit s'empreser de baiser le pied du

> roi. » Mais Rollon i^épondit : c Jamais 'je ne flé-

> chirai mes genoux devant les genoux de qud-

> qu'un , ni ne baisera le pied de quelqu'un. > Cependant , se rendant aux prières des Francs, il ordonna à 'un de ses guerriers de baiser le pied de Charles, et le guerrier, saisissant aussitôt le pied du roi , le porta à sa bouche , et , se tenant debout , il le baisa , et fit tomber le roi à la renverse. Alors de grands éclats de rire édatèrent et un grand tumulte eut lieu dans le petit peuple.

> Le roi Charles, Robert, duc des Francs, les

lement en partie? Cette question a été débattue entre les historiens modernes. Les uns ont cm que la cession n'avait été faite qne snccessîTement, et que dans le principe le chef des Normands n'atait reçu que la saieraineté de la Haute-Rretagne. Les antres > à la tête desquels ae place Dom Lobineau, soutiennent qne Charies-le -Simple n'afait jamais cédé la mouTanoede la Bretagne aux Normands ; qne tout an plus U arait pu leur abandonner la partie de la Normandie qu'on appelle le Cotenhn.

- Une ancienne critique , attribuée à un mo'ne de Marmoutiers , se borne à dire qoe « les Bretons forent assojeUis par le » roi à payer un tribut aux ducs de Normandie. »

- Dom Lobineau va plus loin. « Peut-être, dit4l, la Bretagne » f jt-elle seulement chargée de fournir des ? ivres aux conqné- • rants , en attendant que la Normandie , dans laquelle ila s'éla- » blissaient , fût cultiTée.

■

» L'abbé Yertot a réfuté Don Lobineau. — Parmi une foule d'autorités qu'il oppose au savant bénédictin , la plus coucinante est celle des ftiits : or. les ûiits établissent que, pendant trois cents ans , les ducs ou comtes de Bretagne , qui auparavant relevaient immédiatement de la couronne de France , ont flrit hommage aux ducs de Norman lie , et ont cessé de le faire aux rois de France ; et que, de leur côté , les successeurs de RoUon ont lut hommage aux successeurs de Gbarles-le-SImple « tant ponr hi Bretagne que pour la Normandie. La démonstration est complète, et la concession de la mouvance dcTieut Incontei- Uble.

> Senlemeot il est demeuré incertain si, dans l'origine, la cessiOQ faite par Charles-le-Simple comprenait tout le pays que l'on désigne aujourd'hui par le nom de Bretagne, oiiienleaient la partie qui est limitrophe de la Normandie. Cette dernière opinion a en beaucoup de partisans. Mais il est possible que cette première donation se soit accrue par des confirmations successives, et cette opinion est même probable. Nous sommes un Mt coustant, dont l'histoire n'a pas manqué de

mentk>a à direrscs ^toques,»

FRANCE HISTOIRE ET MONUMENTALE.

oomieseiliAtgraiids., le&év^qties etles aU)és'«i^afj^rml-am palrice Rolkin ». . par le serinent Kle la foi aiiho)i44i«, leui<«vie ei leurs membres, >ei l'honneur 4e*teut46>ro)^MiaiQ^jupantrS|u*il liendraitlet posséidepait>l&iernloire ui-dassus «i<^igDé ^ qu'il le irans- •OMUnait à*^shérilier&^ el^ey-dans la série des 'Mnées à Y«nir^4e6 descendants roccupeiaieiii et le 'feraientoulliverd^ijénépatÂoii ^^neratioD. — « Ces choses étant noblement terminées, le roi f<atourna •jpyeusement' dans ses. terres; RoUon et le duc Robert pvMreiit peur la ville de Houen. >

^ant. diépeistr Gîaèl^ RoUoa'fm .baptis^rpar -i^fthwiffût FraBCWo Le(duc4tobert>lui «servûde '^PMio'^tluidAiaa aoDi«Mi.'Uqrt^ndaouiibre^4le '6eigiM>irs Mfrwca^ laspittùrent * à'-Ja.odrémonia. . A J'^efl^6>d«fleur fibef» les Maroia«(ls».«D futtlet, '«einbraabèrent'Jtt^diivstiaftisine. -rXeureMiveKîon '«ftit'iiB si^i^e> triompha pour le clei^y ea montrant aux peuples qu'il pouvait dompter^ par la reli- ,gion, oes hommeSTedoutaUes, avec lesquels le roi venait d'être obligé de composer,

RoUon fit des donations aux. églises de son du- «diéet àrabboiyede SaialnDfiDis, confiniMmtainsi la 'tibcéricéde sa nowtHe eroy «née par sa nénéposité ; 'il s'occupa ensuite de rétablissement de ses oom- , pagnons d'armes , et leur distribua des terres •dans Ja province que Charles venait de lui^der, et t<|ulpritdè>loFs4e nomde A'ormaidte.— Une vieille chronique dit que, pour dédommager ceux qui ne voulurent pas s'y établir et

se faire baptiser, il leur donna de l'argent, des chevaux et des armes et la
<liberté> de se retirer où ils voudraient. Le partage des terres se fit 'à
moyen d'une corde, manière d'arpeker le terrain toute nouvelle dans la
Gaule franque, où Ton se «ervait d'une perche, et qui n'était employée
que «bez les peuples Scandinaves. — itRoHon donna àHes BOUveaux so-
jets- des loi» fennec et ^es, et sut les faire respecter * de telle façon que
Sbus son règne la Normandie jouit d'une profonde tranquillité. Les vols et
les violences étaient

-aévènement/punis ; leS' historiens r oraMuids .préten- joug de la nou-
velle teliqien; qtt. *ii8. avaieni

dent qtt'«nr bracelet d'or resta longteaps suspendu àtm' arbre sur le
grand chemin /sans que personne osât y toucher.

A uo .caractère ^allier, i une valeur. ëproavëe, Rollon joignît depuib' sa
conversion i ouegiraiide piété. Il moiitra en toute' occasion beaucoup de
dëfërece pour le clergé; les moines normands le louent dans leurs chro-
niques d'avoir enrichi les églises el les 4x>ufeotsi Umenaçadesa colère
son be«u*-père Gharlesle-Simple, qui refusait de rendre à l'égUse
dcfRoien

lefiçrps de saint Que vqV/À l'^oquede&pieBiières •invasions nor-
mandes» on>avnii;transpoctédans limé» ri«urd&.la Ffance^
Oot^ajoiite^iue ,Joo;que Chades eftV^yé doâes'snonaGësse décidai
senvpyer.ces.celiques, JiUJloBs'avança.n^*pied5 à*kiur rnncontre , et
aida allés traAsportec daas^Boiien.

.)M|i>gréJe^u de4Mnatdéfialia^qtt'iUaH»Uraitpour

son bea^Tpère,ile duc de.NoKmandie,weanie.on!e

«veiT4«pi4isiloin,..refusa^d^ {ir>eadrQ partiiaux intri-

.gues'dea^ands. vassaux eonjceienoiieiiraaazeisiin.

il<donnai ainsi à.toua un nQble.£KeinpfeJa fiJélitf^

aufsesmont.

RoUon conserva jusqu'à ses derniers moment&la jrépuiation d'imichef^e, ferme etvailiant..L'his* torieUiDudon x{ipporte,.dans son ouvrée sunks mœurs et les actions des. Normands ^ que le duc , re- . dou- té , «accablé de vieillesse , était sur le point d« -mourîri lorsque les .prin- cipaux jcbelh^ craignam que sa onort ne fût l'occasion, de trxmblés évik si -son successeur .n était pas désigné à l'avance, L'^RgAg^n^^ le nouo- ner lui-même. RoUon appela soB'fils et le leur présenta ^«[udisant, isomme pour repousser Félection à laquelle ils voulaient soumettre le jeune prince : c Voilà mon .fils. Mon devoir) est de l'installer duc » ma place ; le vôtre est de lai » être fidèles. I Paroles impérieuses et dignes de tout ce que ndus savons du vieux chef de, pirates. qor* wégiens qui , pour- suivi dans sa patrie pour saTio> lence, se fit révéler sur les bords de la Seine à cause de sa justice.

c Un. historien ancien, dit*M . Deppiçq,. loue Bollond^avoir produit » pariai sagesse- de son gOBvernement , une fusmoentière desgensdediters- sesLiatiens qu'il avaitréunis dans son duché, et d^en avoir fait un seul peuple qui dans peu de temps étonna ses voisins par son nombre et sa forcer —«Anssi, dès la> seconde génénaiïon ^ lalangue de la Francede- tint-elle celle de la Normaardie , et déjà le second duc se mêla déboutes les grandes querelles qui agi* ièrent Ja France. -^ Si Tun fut un bien on nu avan-)>age i Vautre^fnt certes nniinal.;.nai>oniiiiaV presque ittê\îta- fale. -^ Le^ Normandsponvaient mifalier leur idiome national, cependant l'esprit aventurier leur restait « Se soumettant avec assez de peine au

ils ooBsenmient encore Jeup énergie et leur ^avdaee. —Voisins d^un peuple que ses institutions et sts malheurs avaienténervé, lés Normands ne pouvaient manquer d*Àre>couftisés et solliciliès panceux qui vou- laient dMMiereupb Feance^ ettà'quileaecdorv d'une oolcmieaus8ivaUla- Dteétatt*piifeieut. D*âiUettr> le duo de Normandie se trouvait au nombre des plo\$ puifisanta^ vaasauxudn. roi.;par ton rangaeul il acqué- rait une grande influence sur les affaires p<bliqnea thl^royaume. >

iiif««»^iv; Cl

CHAMTRB^Xir.'

uis».Qtt BOif, BÊmniikA SI D» AOit iujnumu

vaasiiiu. — ÉiecUon et sacnei^du roi RoberU — Mort deL'arcbeTéqm
Itétiifétf -^ uan^é^BiMetti —HéhMexii ffltetlrahaHes* toHSaAple»**^
il«Mpt«»fdDo4e ^MMgOfIM^ Mt éMiMi dw^MpMis — TrahitoD d'Héri-
hert*-^ En^oUooieiDeDt. capUvité Et mort, de Oharles-le-Smiple. —
Guerres de Rodolphe contre les Normandes. ^ lufasion de r Aquitaine
{OP'ies'IVbMmildf'dfl^lvLèHv: — Boitrtwtèn dat tA4Ulcal4B a» «M
Bi^étàpbe^ ^ DÉMii dettKormanda..— MortdeLouia-J'Aveugle. -- La Pro-
vence eit cédée à ROèo!pli<;^<€iTl«rtey dHéHbert et de Hôdolphe. —
Mort de

(De ralMHyirali^9B.y

Gpoquâte'dala Locranie^ par. Cliarlef tle*Siiiiipk.- ^ RéTo)l«< des
grandi TasMUX. (913-922.)

Débarrassé des^'iiiqyîëtiKleiS'quê ltii'ayaiene<<ferti^ nées 4eâr'Nor-
mands' et ieurdiK? R)ûMdn*, Gbht4es-le-' Simpter songea denouveair à
mettreàexééotkmon: projiiitdef ecoavrer hr Lorraine. La conquête
deTan'^ cieime ' Auatraste aitraît * ëtë pour la Fl^awee occidenf-^ tatov-
ti'dédoHiniageiiient de la perte de' ht' Ni^uatrê.'

LesHlfeooMles qmrégprmeHl'atiHlelàdo Rfiil , o{r> Artiilfi doc de
Bavière, voulait s'opposer «par les* arme» à^rëleeioioi de 'Conrad ; suo-
cessenrprôdamé deLbuis^IV, ledertiier roi>cafk)vingîe»de'la<Gei»

situées <entre'l^>Rhgi et Ia<HèQse^ Chârles^*avaîi^ d'ailleurs*
poar'alUë' ef'poitr parfisair Réginaires comte'des^Ardeftnes, (bmiiiflitènt
dttis^tom (es^pay^ lorrain^ç tl entra en iiorraiiie^'eiff'915, <et *fte* ren-
dit roattre^d^negrande^pai^de cer'nayaume^d^m ilcoofla ie gomwiieii-
KnK'i soa'aHiét; qui »t^eçit' à cette occasion 'le titre«de daci •

Conrad, blessé dam la'guerre^ contre > les «Ba^ varois , mourut en
918 sans avoir pu reprendre ce que Cft^eB* luii*avwt entevérSon sucees-
seurflectiri ^ surnommé rOt«e/etir, parce qtf on le trouva chassant aux
oiseaux , lorsqu'on lui apporta la nouvelle de son élection), éia't obligé de
lutter en Germanie contre de puissants rivaux ; il ne pouvait opposer au-

cun obstacle aux succès de Charles-le-Simple. Le roi de France poussa ses conquêtes en Lorraine jusqu'à Worms, et força le nouveau roi de Germanie à reconnaître pour le reste du pays la suzeraineté de la France occidentale. Il paraît que , par suite du traité fait à cette occasion entre les deux rois, le gouvernement de la Lorraine fut enlevé, soit au duc Réginaire , soit à ses fils , si, à cette époque, comme le silence des chroniques le fait paraître, le duc était déjà mort.

• L'accent « { » € ? f i e i i r t t e p a 4 « s a t i c e ' q u « " l a ' c o n q t l i é t f e d e ^ l # ^ : . ô m H ! i e ^ p r o c H f a i t a u r o i ^ d é s F l ' à n e s * î n ^ p l i i i ' d é r < > t t i f a ^ a g « p a t t x ' g r a n d s ^ v a ^ s a m x d é ' C l i à r M . B i é r r t M) o n » * â p p r i f * q u ^ i i n * ' p a r t i ^ a s s e » ' f o r t * ; s é d t t i f p a r ^ l é s * q u a l w i f g u e r r i è » * e » d U ' r o î d e s ' F r a n c s ; s e ' |) r o p o s a î r e w ^ f e r i i f a i i i f e d ' à f p p e r y E f r ' I e s ' d r o i t s ' d e c e d e r n i e f d é ^ o e n H a h t d è ^ d i a r i e m a g n e à l a c o u r o n n e v m p é r i a t e : A h s s i i ^ o n e ^ l g n e s t f f e r n i a r e n f t r e l e s m ê c o n l c m s d e l à F f a n o e , d e ' k B b w g t i g n e ' e t d e l a L o r r a i n e f t ^ n q u e ; A t a l e t h d e s e o n j v r é s s e t r o u v a i e n t R o b e r t * ; d u c d e F r a n c e ; f i ' e ' t l u ' f t i u r o i E u d e s , e t G t s l e b e t t e t O r i t (m , f i l s ' d u ' d u c R è g n a i r e . L à c o n s p i r a t i o n é d a f a r

Le prétexte fiit la ffveur que Châties* accordait à uncertain* Ifaj^amm, homme'de condition médiocre, qui était devenu- ton seul conseiller et son principal' ministre, c En effet, dit un auteur moderne, Ghàrlèls connaissait la faiblesse de sontantorité etde^son caractère; il n'ignorait pas que les seigneurs* francs étaîentpresque toceidévmiés à Robert, f I è r e d ' E i i d e s , q u i ' a s p i r a i t à l a r o y a u t é : N e v o u l a n t p a s c h e r c h e r u n m i n i s t r e p a r m i l é » g r a n d s , ' i l d b n n a t o u t e s a c o u * * f i a n c e ' & H à g a n o n , s i m p l e g e n t i l h & m m e , q u i a v a i t t o m e s t e » q u a l i t é s n é c e s j r a i r e s p o u r g o u v e r n e r e t l a t ' I â n c e e t s m i T o f . L e - s e u l l o ^ ^ t d e C t e r l e s f u t d e n e p a s ^ a e b e r a s s e z r à f s c e n d a h t q u ' i l a v a i t a c c o r d é à s o n f a m r r ' , a s c e n d a n t t e l q u e s a n s l a p e r m i s s i o n d ' H à g a n o n p e r s o n n e n ' a p p r o c h a i t p l u s d u m o n a r q u e ; c e q u i f i t d i r e ' a u d u o d e S a x e , c h o q u é d e n ' a v o i r p u

manie , s'oppaMent à oe quelles Gèrnaiiis pnaseni éu^e pi^ésenté 'an* roi: « Ou* Ràganon'^era bièmdr faire* de *^raBMte effoits^ponr défit ndtis'les province» < » roi'avec Ghartei, ou Clisirtes ne sera bientôt plus

t qu'Hm'simplegentiHidmme avecHëganon. t — Le roides'Francs^e vit'tout àfcoup'abando'rtnépar ses vassaux et par* ses"S«f|ets. 11' ie retira auprès d'Hërivée , arcafeàvétfue de 'Reims, qui lui doina un asile, comme autrefois l'archevêquede Cologne à Charles* • le-€rros.

L^aneiencheP de» pirate» normands', RoHôn*, devenu duc de Normandie , fut le seul' des grands vassaux delà couronne qni refusa d'abandonnerCharles. ^11 se montrait cependantas^z indifférent au sort et à la position de son beau-père ; mais il blûmait les intrigues secrètes de Robert son parrain v il répondit aux envoyés que celui-ci lui adressa : c Votre matire

> agit contte la justice: au lieu de chercher sourde-

> ment à s'f mparer du royaume, qu'il fasse ouverte-

> ment la guerre au roi ; alors Dieu fera connaître sa >

» volonté par le sort des armes; ce sera la victoire et > non pas la trahison qui décidera. >

Rollon avait pourtant lui-même peu de temps auparavant fait un outrage sanglant au malheureux Charles. A l'occasion de quelques différends survenus entre lui et son gendre , le roi avait env<iyé< en seoret des émissaire» auprès "dé sa fiHe Gisèle. Les seigneurs normands eurent connaissance de

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

L'arrivée des messagers et vinrent se plaindre à Rollon de oe qu'à son insQ on logeait des étrangers dans son palais. L'affaire était grave; l\ollon pouvait élre soupçonné de tramer en secret l'union de ta Normandie à la France , s'il tolérait le mystère qui inquiétait les Normands ; il les rassura en faisant saisir etmetireà mort les envoyésro} aux.— Lefoi Charles, trop faible pour obtenir une satisfaction de cet affront, ne la demanda même pas; mais Gisèle, qui n'avait jamais reçu de son mari aucun témoignage d'^rds ou d'affection , en mourut de chagrin *.

Dérivée g^hirda le roi Charles pendant sept mois dans son domaine de Crosnes; durant ce temps, il eut de nombreuses étiologies avec les principaux chefs des rebelles, et il réussit à ramener à Fobéis* sance les mécontents de la Bourgogne et de la France.

Charles ne garda pas toutefois l'autorité bien longtemps ; Gislebert et Oihoi n'avaient pas voulu se soumettre, il leur fit une guerre heureuse ; mais ses succès mêmes le perdirent. Le roi victorieux crut pouvoir impunément rappeler son favori Haganon , et eut la faiblesse de lui donner Tabbaye de Chelles que sollicitait avec quelque droit Hugues*le- Blanc , fils du duc Robert. Les mécontents prirent les armes de nouveau et entrèrent en campagne. Robert appela à son aide son gendre Rodolphe ou Raoul , duc de Bourgogne. Tandis que l'armée du roi, accrue des milices lorraines , suivait pas à pas l'armée des ducs rebelles , le duc Robert avec un détachement d'élite s'emparait de Laon et des trésors d'Haganon renfermés dans cette forte cité. Ces trésors distribués avec une générosité calculée lui gagnèrent de nouveaux et nombreux partisans. Charles tenta de reprendre Laon ; mais, battu dans plusieurs combats, il dut renoncer à faire le siège de cette cité, et se retira avec son favori Haganon au*delà de la Meuse , laissant ainsi le champ libre à ses vassaux révoltés ^.

Élection et lacre du roi Robert. — Mort de l'archevêque

Hérivée. (922.)

Après le départ de Chartes , les évêques et les grands du royaume se réunirent à Reims dans l'église de Saint-Rémi, et, considérant le trône comme vacant , élurent pour roi Robert , duc de France. L'archevêque de Reims, Hérivée , le même qui naguère avait donné un asile à Charles, abandonna, comme les autres, ce roi malheureux, et consentit à sacrer Robert. Trois jours après la céré-

* Dtmnû, HUMrt iu txpéeïHon\$ mwritimtt des NormaMb,6tff.

> Ce Alt alort, dit l'éclair, q'à'en donn à Ghirlet le «urnoi de Simple et de FoUhs, c'est-à-dire Foi».

monie du sacre, qui eut lieu le 29 juin 922 , et quatre jours avant l'expiration delà vingt-deoiièine année de sosépiscopat , l'archevêque mourut d*aDe maladie dont il était atteint depuis peu de temps. Sa mort fut considérée par les partisans de Charks comme un céleste châtiment. Hérivée jouissaitparDii ses contemporains d^me grande réputation de verm et de piété. Le tableau que Frodoard U'aoede soo épiscopat peut faire juger quelles qualités étaiem considérées, dans le dixième siècle, comme les plus essentielles à un évêque.

c Hérivée (dit Thistorten de l'église de RetnsJ s'appli'ua à paraître digne du haut rang où il éuii placé , se montrant aimable à tous les {eis de bieu, offrant un modèle aux vieillards, aimant les (havres et les traitant avec bonté ; consolant et aouhgéant les religieux avec générosité , très-miséricordieux et bienfaisant envers les affligés, très-instruit aux chants de l'église, excellent dans la psalmodie, et habile jusqu'à la perfection dans cet exercice ; doué de tous les agréments de l'esprit et de la fi* gure, doux , modeste , plein de bonté , père de son clergé et patron zélé du peuple, lent i s^irriter, prompt à s'apitoyer , ami zélé dés églises de Dieu , courageux défenseur du troupeau qui loi était oobfié. Il fit rentrer au domaine de Féglise grand ixiinbre de biens et de villages que son prédécesseur avait concédés à différentes personnes i titre de précaires et de fiefs. Quoique tout occupé i la poorsuite des biens spirituels , les tempords lui affluaient de toutes parus , et il en disposait avec prudence et sagesse ; et, s'il vaquait inoessammenU la prière , c'est parce qu'il ne confiait i'administration du diocèse qu'à des ministres capables et lubiles; aussi, pendant son pontificat, lesgrenienci les caves de l'église furent toujours remplis, ks domaines furent gouvernés avec sagesse et miséricorde ; un grand nombre dé bourgs et colonies fa* rent réparés et d'autres fondés. >

Mort de Robert. — Défaite et faite de Cinriet^

Simple. (9S.)

Le règne de Robert ne c'ura pas ime année. Charles, apprenant l'élection de son vassal , abanflonna l'attaque de Chévremont où il tenait Gislebert assiégé , et accourut dans les plaines de h Champagne avec les mi-

lices lorraines qui se montraient plus fidèles et plus dévouées à sa cause qu'^ les milices firanques.

Robert et Charles avaient essayé inutilement tous les deux d'attirer dans leur parti Henri- l'Oiselet^r. Roberts'étaitmêmeren'IuauprèsduroideGcrmaoie,

avec lequel il avait eu uneenlrevuesur les bords <k la Roér, mais tout ce qu'il avait pu en obtenir, c'était

I',<^ OW.nWr.A-/£yI<^<- Jr/ùî^v-' /.*'''

Aniicn fioi'tiv <i Sani.

/7,,lr,- Je S' Ty.who'u- a Arl,:.-

LIVRE IV, CHAPITRE XII

que les 'Germaiis garderaient * une stricte nea-
tralité.

c Charles, ayant appi is à Attigny que son ennemi était campé près de Soissons , passa l'Aisne à Timproviste avant que Robert eût pu rassembler ses fidèles, et le dimanche 15 juin 923» à Theure de midi, il fondit impéiurusement avec ses Lo.rains sur les Francs , qui ne s'attendaient point à combattre «1 ce jour, et <'ont la plupart dînaient alors. Robert fit i rendre les armes à fous ceux qui étaient auprès de lui et marcha contre Charles , le combat s'engagea , beaucoup périrent de l'un et de Tautre côté; le roi Robert percé d'une lance tomba mort * . » Quelques historiens font honneur de cette mon à Charles lui-même, qui dans cette journée se signala par son audace et par son courage. — Les partisans de Robert ayant à 1>ur tête Hugues son fils et Héribert, comte de Vermandois, se rallièrent, soutint ent l'effort des Lorrains et finirent par remporter la victoire*.— Charles s'enfuit avec les siens ; les vainqueurs occupés de la mort de leur roi , ne le poursuivirent pas, mais ils s'empat èrentde son camp, qui fut

pillé, surtout par les habitants des campagnes , accourus en foule des environs de Soissons.

Rodolphe[^] duc de Bourgogne, eut élu roi des Francs. (92S.)

Charles espérait que la mort de Robert lui ferait rendre la couronne, il envoya plusieurs messages au comte Héribert , à l'archevêque de Reims , Séulpbej(successeur d'Hérivée), et à d'autres grands de la France pour les engager à revenir à lui ; mais tous refusèrent, et se rendirent en Bourgogne auprès de Rodolphe qui avait levé une forte armée pour secourir Robert. > Charles attendait de son côté des secours de la Normandie. Rodolphe s'établit sur l'Oise avec ses troupes afin d'empêcher les Normands de venir se joindre aux partisans de Charles. — Les grands du royaume , convaincus qu'il importait de ne pas laisser prendre au peuple normand , si longtemps ennemi des Francs , une trop grande influence dans les affaires de la France , et pensant qu'il était nécessaire que toutes les forces du pays reçussent une direction puissante et unique, se décidèrent à se séparer complètement de Charles, et, pour lui ôter toute espérance , à élire roi le duc de Bourgogne.

Un historien du XI^e siècle, Raoul Glaber, dans la Chronique, où il a recueilli avec plus de soin que de critique toutes les traditions qui avaient cours de son temps, rapporte à ce sujet une anecdote que la plupart des historiens modernes ont admise comme vraie.

4 CniONiQci Di FsODOiD. -* AoDëe 9SS.

c Rodolphe , dit-il , avait épousé la fille de Robert, Emma , femme aussi remarquable par son jugement que par sa beauté , sœur aînée Hugues-le-Bon dont l'habileté militaire gouvernait alors le royaume des Francs. Ce seigneur, voyant le trône vacant et sachant bien que l'élection d'un roi dépendait de sa volonté , envoya demander à sa sœur lequel elle préférerait voir élevé à la royauté, de Hugues son frère , ou de Rodolphe son mari. — Emma répondit aussitôt à cette question qu'elle aimait mieux embrasser les genoux de son mari que ceux de son frère. Hugues remplit avec plaisir le vœu de sa sœur, et laissa passer la couronne sur la tête de Rodolphe*.»

Ro iolplie fut donc couronné et sacré le 13 juiUec 9â5, dans le monastère de Saint-Médard de-[^]jgsQQg[^] L'archevêque [^]éulphe, qui fut chargé d:[^]ia cérémonie, mourut subitement peu de te[^]ps ap[^]j[^]. q[^] attribua sa mort au poison , et le vomte de Vermandois Héríbea fut soupçonné J'être Tinstigateur du crime.

Héríbert convoitait pour son fils ou plutôt pour lui-même (car son fils n'était encore âgé que de cinq ans) l'archevêché de Reims. Après la mort de Séulphe, il réussit en effet à faire élire cet enfant etdevint ainsi sous son nom le mallre du diocèse; par h stiite[^] cette élection, nulle d'après les règles canoniques, causa une gaei re qui dura plus de vingt ans.

Instruit du sacre de Rodolphe, Charles, dont les affaires étaient désespérées , s'adressa de pooveaa au roi de Germanie, et lui offrit de lui abandonner la Lorraine s'il voulait le secourir contre des vassaux rebelles. Henri séduit par la grandeur de la récom* pense, se disposa à réunir toutes les forces de la Germanie pour venir à son secours.

Trahífoo d'Héríbea«H. — Empottoanement , captivité st mort de

Gharlet-le-Siniple. (S2S-92S.)

L'aDiance de Chai les-le-Simple et de Henri-VOiselêur jeta une grande inquiétude parmi les partisans de Rodolphe; mais le comte Vermandois , qui dans une pensée de perfidie et de duplicité avait toujours conservé des relations avec le roi qu'il appelait le Simple, dissipa cette inquiétude par une audacieuse trahison.

c Clia les (dit la Chronique de Raoul Glaber} avait parmi les grands de son royaume un certain Héríbea« rt , dont il avait tenu le fils sur les fonts sacrés du baptême, et dont l'esprit rusé aurait dû suffire pour éveiller les soupçons , avant même que la découverte de ses projets perfides les eût confir-

*RiOiiL Gutn» Ckrofi[^]ue , liv. 1 , di. S.

FRANCE'flíSTORlQUBíIT' MONUMENTALE.

mes. En effet, cet Hérbert avait résolu de tromper le roi CD. Il réexamina quelque altière sur laquelle il était nécessaire qu'ils d'habiteraient ensemble, et de l'attirer ainsi à la fois de ces darts un de ses châteaux, où il put TencbaKier et le gardet prrstmnier; mais tes anii« de Charlels parvinrent à convaincre le roi qu'il devait se conduire avec beaucoup de devance pour éviter les pièges d'Hérbert; Docile à ces avis, le roi s'était promis de se tenir sur ses gardes contre Hérbert.

> Un jour ce seigneur pénètre sans obstacle avec son fils dans le palais du roi; et pendant que le

prince se lève, en lui tendant les bras pour l'embrasser, il se baisse dans la posture la plus humble, pour recevoir l'accolade du roi. Le monarque embrasse le fils; ce jeune homme était debout; et quoique initié aux desseins perfides de son père, il n'oubliait pourtant dans l'art de la dissimulation; il ne songea point du tout à s'incliner devant le roi. Son père, qui se tenait près de lui, l'ayant vu, lui appliqua un vigoureux soufflet, en lui disant: «Quand le seigneur vous embrasse, apprenez à ne pas rester debout pour recevoir cet honneur.» Cette action d'Hérbert convainquit le roi et tous les assistants de son innocence, et dissipa tout soupçon de fraude et de supercherie.

> Voyant donc qu'il avait dissipé toute méfiance de sa part, Hérbert pria Charles de venir chez lui régler cette affaire, dont il parlait depuis longtemps. Le roi lui promit de le suivre partout où il voudrait. Au jour convenu, le roi se rendit à l'effet dans un lieu que lui désignait Hérbert, n'emmenant avec lui qu'une faible escorte pour donner à ce seigneur une preuve de confiance. Le premier jour, il reçut au accueil une magnifique; le second Hérbert d'après son ordre prétendu de Charles, invita ceux qui avaient accompagné le roi à se retirer chez eux, parée que; disait-il, sa garde et lui suffiraient pour le service du prince. Ils partirent donc; mais, en exécutant les ordres d'Hérbert, ils ne se doutaient guère qu'ils laissaient leur roi dans les fers. Hérbert tint le monarque en prison jusqu'à sa mort. »

D'après ce témoignage de Raoul Glaber, la plupart des historiens disent, et c'est une opinion généralement adoptée, que Charles-le-Simple mourut captif : nous ne savons comment concilier cette opinion avec les faits suivants, tirés, tant de la Chronique de Frodoard que de l'Humre de JÉi/iic de Reims par le même auteur. On sait que Frodoard, né en 844 et mort en 966, a été à portée de bien connaître tout ce qui concerne Charles-le Simple. Nous allons citer ses paroles aussi textuellement que possible.

• Un autre nos doatequei Hugues, l'archevêque de Reims ; celui-ci était alors âgé de cinquante et denu'.

Eli s'entparanrdu roi Charles, le comte Hérbert avait projeté de se conserver un otage contre le mauvais vouloir du roi Rodolphe, si dans l'avenir il avait à se plaindre de ce prince. La conversation se présenta. En 917 une contestation s'éleva entre Raoul et Hérbert au sujet du comté de Laon que le comte demandait pour son fils Eudes; et que le roi donna à Rotgair *fils' du comte de ce nom. > Hérbert mécontent sollicita et obtint Tal liardet de Henri-roi de Germanie, et se maria avec Hérbert fils de Robert. Ensuite il fit sortir Charles de la prison où il était en prison (Emprisonné d'abord à Paris, le roi Charles avait été transféré à Chateauf-Thierry.), et le conduisit dans la ville du Vermandois, c'est-à-dire Saint-Quentin. De là, tous les deux de concert firent demander une conférence aux Normands: Dans cette entrevue (qui eut lieu à Eu), Guillaume, fils de Rollo, duc de Normandie, prêta hommage à Charles » et fit alliance avec Hérbert — En 928, Hérbert vint à Reims avec Charles, et de là adressa des lettres au pape Jean, lui marquant qu'il faisait tous ses efforts pour rétablir Charles sur le trône, comme ce pontife le lui avait enjoint sous peine d'excommunication. Peu de temps après il s'empara de Laon ; puis il eut avec les Normands et Hugues fils de Robert; une nouvelle entrevue où ils se jurèrent amitié. Cependant son fils Eudes, qui avait été remis en otage à Rollon, ne lui fut rendu qu'après qu'il eut fait alliance à Charles avec quelques autres comtes et évêques de France. > Avant la fin de l'année 918, Hugues et Hérbert, après une conférence avec Henri, roi de Germanie, vinrent trou-

ver Rodolphe, c Héribert se soumit de nouveau à lui et remit Charles en captivité ; mais bientôt après Rodolphe étant venu à Reims, où le malheureux Charles était gardé , fit sa paix avec lui , le reconnut , lui rendit hommage , lui restitua le fief d'Attigny (c'était un domaine royal), et lui fit de grands présents. >

Ne doit-on pas conclure de ce qui précède que si Charles-le-Simple perdit son royaume, il recouvra du moins sa liberté avant de mourir? La reconnaissance de son titre de roi et la résidence royale qui lui avait été rendue par Rodolphe nous semblent mettre ce fait hors de doute.

Charles-le-Simple ne jouit pas longtemps de la liberté qu'il avait recouvrée; il paraît même qu'il dédaigna d'habiter le palais que Rodolphe lui avait restitué , car il mourut le 7 octobre 929, dans un château, sur les bords de la Somme. — La chronique qui fait mention de sa mort ne dit rien de sa captivité. Après avoir parlé du pape Jean , qui mourut en 929, privé de «a dignité et retenu prisonnier elle ajoute simplement : < Le roi Charles mourut à Péronne. »

,l*VftBrIV, QBAP*TO15iXTn,

tm

. Chadea-le-^Sjqpto fut renAerrâidans Iç^v de, . \$aiDtrFjursy;son r^ed,epui\$ ^OAsacneju^u'àjSOP > egi;pri6(uuiein<nt aYaU^duré.trente imsuLoi^ de&a rmorif UiQUivâgétdecii}quame^& JI avait ^tjé,Ea;irië< fquatre b>\^ei il Délaissai^ qu*iiQ.£yigiiiiozi|né .Lau^ , ' alors ré&igié en ^ngJdterre.aYPCiSainèreiQgine^iille du roi Edouard.

I Uà[!iberti)es8.nv)ntra pas plus fiilèle à Rodolphe

..qu'il.ue L'avait été à .Charles.. It soutint avec. des

chanGes.diveB9e&, Aontre le roi ei cpiureJeilunde

Fraocç^plusieuri^ gAienres dont nous parlerons en leur

lien» et iicoosidérâit^ansdaute^sea revers comme >|eî

châtiment de sa trahison envers. Charles ,; car. vingt'
 ans après les remords le tourmentaient encore à
 s'AndecoïeiTiaiQment. c 11 périt de mort xruelle,. dit
 Raoul Glaber , après/une loaladie de langueur dont'
 il avait eu longtemps à souffrir ; il était entouré de
 ïfleaipraehes, qui^ler.pKesaaient.ii sibdeiaieiùwifjjeure
 de 8««iger iAu saluli de^ aoniàmofetiïdearégkrv^fS'
 f afiifures dfmestii^iies ;»jnâis oUH»ef)iUfafluis4ibt#mr
 >deliii(d'4Milre réponse ique^oe.pei^.det mots: ^^Kohs
 j^étkms idottiot qui.a^âAns }uré.;de «tj^khir Ie>.roi
 • Ghariesj » Etil avait<eiieoFe.oeS'parolelessSuc ies
 lèvres quand il expira. »

(eatrpetdftRoloiphETFODtpe les Normand*. (ft39-a^.)

Pa» WB ëlection au. trône de Fñance ^ = Rodolphe ') a'avaitaugmen-
 tébeaucoup, ni son ioflueDce^ ni son vantorité; il is^it imposé «seule-
 ment .des devoirs .latus.rétdtdus. Le titre qu'ilavait accepté. lui. impo- -
 sait robUgaliondedéfendre ses nouveaux sujets^' et /eonuretles. No-
 mands établis en Neustrie , et contré .'ceux qui ,;n'ayant point élé oompris
 dans le traité fait avec Rollon , continuaient la piraterie pour leur , ' propre
 compte. Cependant le roi élu ne devait

- obtenir' de les vassaux ombrageux qu'une obéissance «MS'zè'e, et
 qu'une ccMpépatioft sans dévoue-

- ment.

Les guerres contre les Normands , et les luttes avecdes vassaux insou-
 mis » remplissent presque en«* • tièrenenCr leirègne'de Rodolphe.

' Dès la première 'année (en- 935),' Rodolpheieit à combattre leè Nor-
mands envoyés par Rollon au . secours de Cfaarles-le-Simple » et qui» ap-
prenant la captivité du roi» onblièreni lo but pour Jequel ils s'étafien-
tunmës; etenirutnés par leamanoiewifis habitudes , 'tx)mmencèrent à ra-
vager le pays.

Dans le même temps , une troupe de Normands païens, partis des
bords de .la Loire <sous la^eondnite de Ragenold (Regnasldou Régnier)
sachant les Normands chrétiens aux prises avec les Francs, pénétrait eA
Bourgogne et la ravageait: Ragendld livra anegsande bataille aux Franco
Bourguignons, près d'un lieu que les chroniques nofmneniMâlebal :

JesZforoMinds f»jreuli\^i(^e^r^i H^ Af^)]p.erxliran((vue
huit cent3 hommes^r et.tiuer.çn(.pJlii^i^urSvnAiIlie;ifSvde
.leurs 4cW.^rsaire6. M^ uQrobrejje». mart^.se.trQwvAit
le.vi(vwtede>S(Mis. L'ç.yêque >deTiX)y.esi^wi blessé.
. UnaMine <évêqne,,squi av^if pris» pî^rtauçoiytat •.ne
.,duji. wwwlut, qu'à ia^uitû*— 3?8»noW Qt,les#i^8^ ne
.reynicont. paafimmédiatwçnii^mrlaXoire,, ils se
.i:etir^renl.ayeclçur,butin,,daj3s,la,Nor|nandie , ,oi
iis.iMj:eut aaçucûUis.cp;9ime:^eS(auûs et de^ Qom-
Bqdqlphe ^upposot.au^ildt quQ O^laf ue contre
la Æoyrgf>ei^^ itvait/étéordopu^.par BojjQn ,^ pour
.tirer, vei^geance d'une, excursion que „j'jannécç.pré-
cédente, les FTaucs..eltle\$,„Bouçgwgnons avajii^t
faite vCu Normandie. U résolut d'attaquer à. son tour
iesiétablissemента^ normapds, çitués «urjes^ bords

. de Ja Seine, il fit. un appel à tous, . ^es yass^Mx et
 .se. mit,en« .Qiârche.au moment jpême où Rollon,
 .sinstruit.de ses desseins. hostiles » »yenait de.piiendre
 , TofEetusive, et.debrûjer Beauvais et Amiens « ainsi
 ,que les Caubourgs deJNoyon.

..Les'Francs s'avancèrent. rapidement dans la. Normandie; les habi-
 tants de Beau vais réunis aux; mîlices parisiennes et aux troupes du
 comte Hugues , iila.de Robert, m^ ^rchàrent sur Rouen , brûlant les . vil-
 lages et les Jiabitations.

,Le comte Héribert ^ avec ses milices ,. attaqua jlès Normands jélablis
 sur les bords de l'Eure. Rodolphe Juirmême , à la tête des troupes bour-
 gui* gnoones et, des guerriers vassaux.de relise de Reims, prit le fort
 d'£u,,qui fut pillé, et dont tous les habitants mâles furent. massacrés; le
 fort fut ensuite livré auxJSammes.

- Dans ce moment critique pour les Normands , Rodolphe , rappelé
 dans. ses états paternels ^ar la nécessité de défendre ses siyets contre l'in-
 vasion des .Hongrois , partit pour la Bourgogne. Rollon profita de son
 «absence. Il iraitasecrètemeni avec Hugues, tHéribert etSéulphe, qui rap-
 pelèrent leurs troupes et laissèrent les milices bourguignonnes continuer
 seules la guerre.

Rodolphe . ayant repoussé les Hongrois revînt .dans, le ,pays d'Arras ,
 < t livra bataille aux Norjnands , mais il fut vaincu et blessé. Pour obtenir
 queJesNoanunds rentrassent sur leur territoire , on fut obligé de lever en
 France et en Bourf[Ogne ^ dé fertes contributions en argent,, et on les re-
 mit à Rollon qui consentit alors à la paix.

iDiifition dei'Aquittioe, ysv les (NiNrinMids.de la Loire. r^Soti-
 •mtoioB d«« Aqoiliiiiis aa ni A^dô^pbe. -n.DéfiNte 4et Nor-
 ..ilMBdfw(ao7ha5O.)

Tandis que le roi des Francs composait avec les Normands de la Seine pour foire œiaenleurs dé-

pré lations daos la France occidentale, les Normands de la Loire , toujours sous les ordres de Ragenold , préparaient une expédition contre i* Aquitaine. Leur flotte, composée d'un nombre considérable de longs bateaux, remonta la Loire, et détruisit Tabbaye de Saint-Beno!t-de*-Fleury. Ragenold débarqua ensuite sur la rive gauche du fleuve , envahit le Poitou et l'Angoumois , et s'avança vers la Garonne , pillant et dévastant tous les lieux où il passait. Dans celte expédition, les NormaAds détruisirent le palais de Cassineufl bâti par Gharlemagne , et où Louis-le- Débonnaire était né ; leurs ravages durèrent plusieurs années ; Ragenold étendit ses courses jusque dans le Limousin et dans l'Auvergne.

Les seigneurs de l'Aquitaine se voyant dans Timpossibilité de résister seuls aux Normands implorèrent le secours de Rodolphe.— Lors de l'élection du duc de Bourgogne à la royauté des Francs , le duc d' Aquitaine, Guillaume, avait refusé de reconnaître son autorité. Rodolphe marcha contre lui avec une armée. Les deux princes eurent une entrevue sur les bords de la Loire: le duc Guillaume , fidèle à la politique des anciens chel^ de F Aquitaine, toujours prompts à se soumettre quand ils avaient peu d'espérance de résister, passa le fleuve , et ^int trouver le roi Rodolphe qui l'attendait sur la rive. Rodolphe était à cheval ainsi que Guillaume. En s'approchant du roi, le duc mit pied à terre. Le roi timjours à cheval tenibraua et lui accorda une trêve de huit jours. Quand ce temps fut écoulé, Guillaume vint trouver Rodolphe et lui prêta serment de vassalité et de fidélité. Le roi lui rendit le Berry et la cité de Bourges dont il s'était emparé quelque temps avant son élévation au trône. —Mais trois ans après, en 996, Guillaume , sachant le roi Rodolphe aux prises avec des ennemis redoutables, refiisade le reconnaître pour suzerain. Il fallut l'arrivée des Normands en Aquitaine pour le décider de nouveau à la soumission. La même crainte porta Raymond et Hermengald , princes de la Gothie et de la Septimanie, ainsi que Lupus Asinaire, duc de Vasconiê, à se soumettre aussi au roi des Francs.

Rodolphe oubliant ses injures s'avança , en 950 , dans l'Aquitaine, pénétra dans le Limousin et livra aux Normands une bataille décisive. Cette bataille fut livrée près d'un lieu nommé Dexiriclos '.Les Normands repoussés sur la liOire se réfugièrent dans la Bretagne qu'ils envahirent et ravagèrent.

* M. Vemfilh de Pointeau dans iod Uittoïre d'Aquitaine , Indique l*einplaoement de Dextrlcios à d'Ettrettes lur la Dordogue dang le département de la Coirèie; M. Deppiog, dans IOD Histoire des erpditions des Normands, place le lieu de la bataille aux enfirooi de Bourgaieof; enfin , dans ta traduction de la ChroniqHe di Frodoard , M. Gniiot dit que la tiaillie fut lÎTrée il Limoges.

Guillaume , fils de Rollon , faisait alors la guerre aux Bretons ; ceux-ci, refusant de reconnaître le traité de Saint-Clair-snr-Epte, repoussa'eDt la nieraineté du duc de Normandie * . Les Normands de Ragenold lui fournirent un utile renfort et furoit bien accueillis par lui; mais. Ragenold dut se reoonaître le vassal de Rollon, et renoncer à la piraterie. Rollon lui donna des terres où il s'établit avec les siens. Le nom de Ragenold figure parmi ceux des seigneurs de la. Normandie et de la Bretagne , qui, en 931 , après la mort de Rollon , assisièreot au couronnement deGuillaume-Longue-Épée, sooHb, comme duc de Normandie.

Mort de Louis-rATêogle.— La Provence eit cédée à Kodolplie.

(9SJ-95S.)

Quelques historiens ont prétendu , comme nous Fa vous dit, que Rodolphe ou Raoul, roi de Francæ, était le même personnage que RodolpheII,rûi de h Bourgogne transjurane; il faut reconnaître que cette opinion ne manque pas absolument de preuves. Dans ce cas, les événements qui suivent appartiennent à notre histoire.

Un allié de Rodolphe, Tempereur Lonis-F Aveugle, roi de Provence, mourut en gâ8, laissant un Gb nommé Charles-Constantin. Hugo, comte d'Arles et roi d'Italie , informé de cette mort, se hlta de passer les Alpes pour empêcher le jeune prince de prendre possession du royaume de Pro-

vence. Il y réussit et l'obligea à se réfugier près de Rodolphe. Alors, afin de s'assurer des appuis jusque dans les états du protecteur de son ennemi, il donna le comté de Vienne à Eudes, fils d'Héribert, comte

' «On juge quel dat être rétoonnement, le resa titiment de la nation bretonne, lonqu'elle apprit qn^ le roi de Fraeo, 4ispoiant d'elle comme d'wie cbote qui loi appaHeaait, r«fml placée 8)08 la mouTance des barbare8qui aTaient ai souTeol deyasté la Bretagne, etaTatt promi8 au doc dé Normandie le ment de fl délité des princes bretons. La lutte cote les peuples fut longue et sanglante. Elle commença l'i dn traité de Saint-Ciax, et dora pendant trois oeata ao». L'avantage n'en demeara pas toujours ani Monaand». fioUosi, poor soumettre ses nouveani tujels, fit rafager leur territoire pendant cinq ans. Son fils, Gaillanme-Loogue-Épée, fut obligé dV reTCnir deux fo!S. Un soulèremeot général éclata dans tout k pays Umême Jour, 29 iei>tembre 051. Les Normaada qui a> trouvaient répandus furent attaqués de tontes parla; Us» percèrent même une bataille près de Trans, p.-tit boorg do dioeHe de Rennes. Mais de nouveau désastres firent bientôt e&pîer an Bretons ces généreux eflerts pour recouvrer leur liberté. Lm Évision delà Bretagne en plusieurs principautés, et Tii de la France, fnvorisaient beaucoup lessncoèsdec D'un antre côté, les Norman<ls se renforçaient de jour les rois de France leur faisaient sans cesse de nouvelles sIjos, tantôt le Maine, tantôt le comté de Nantes; la B se trouvait environnée par les barbares.»— Dira, ÊHsieire dt Breiaçne, liv. III.

1er m allié fidée pour accroître ta puissance d'an TUialpresque loojours révolté. Il fourroilà Charles- Coniumtin des secours i l'aide desquels celui-ci reprit son comté; et, en 931, il se rendit lui-même à Vienne pour recevoir Thommage et le serment du fils de Louis-l' Aveugle.

Peu de temps après, les grands de l'Italie, soit par mécontentlemeiit, soit par amour du changement, offrirent secrètement au roi de France le Irdæ de Lombardie. Rodolphe ayant accepté se disposa à passer les Alpes avec une vmée. Hugo avait réuni des forces assez considérables pour s'opposer à son dessein.

La guerre allait commencer, un traité l'empêcha. En 933, Rodolphe céda à Hugo tous ses droits sur la Lombardie, et Hugo abandonna à Rodolphe toutes ses prétentions sur le royaume de Louis-V. Hugue, se réservant seulement le comté d'Arles. Par un article du traité, Charles-Constantin fut maintenu en possession du comté de Vienne, et Hugo annula la charte qu'il avait signée en faveur du comte de Vermandois. De cette façon, la majeure partie de la Provence se retrouva placée sous l'autorité suzeraine du roi des Francs.

Gentil d'Hérbert et de Rodolphe. (927-935)

Hérbert ne voulut jamais reconnaître franchement l'autorité de Rodolphe. Il avait réussi en s'alliant avec les Normands, et en menaçant le roi élu des embarras que lui pouvait susciter la mise en liberté du roi héréditaire, à se faire mettre en possession de la cité de Laon que Rodolphe lui avait d'abord refusée. — Nous avons dit par quelles intrigues il avait placé son jeune fils sur le siège épiscopal de Reims. — En 951, voyant le roi des Francs occupé en Provence et en Aquitaine, il se souleva de nouveau, prêchant que le duc de France Hugues, beau-frère du roi, avait attiré à lui quelques-uns de ses vassaux. Hugues joignit ses forces à celles de Rodolphe. La guerre avec le puissant comte de Vermandois dura cinq années, pendant lesquelles le territoire de Laon et de Reims fut ravagé par les deux armées. Hérbert, afin d'accroître ses forces, se reconnut le vassal de Henri, roi de Germanie. Laon et Reims furent pris par le roi Rodolphe. Les Lorrains se joignirent à Hérbert; mais enfin Hérbert, ayant eu une entrevue avec Rodolphe afin de s'enlourer pour repousser de nouveaux ennemis, les Bulgares, qui dévastaient ses états, parla au roi des Francs en faveur d'Hérbert,

Hugues de Rodolphe. (936.)

Rodolphe mourut à Auxerre, d'une maladie dégoûtante assez commune de son temps. < C'était, dit Uzeray, une corruption du sang qui engendrait des poux par tout le corps. > Sa mort eut lieu le 14 janvier 956 : il fut enterré à Saint-Colomb de Sens.

Les auteurs qui veulent voir en Rodolphe roi de France le même personnage que Rodolphe roi de la Bourgogne transjurane, reportent l'époque de sa mort au commencement de l'année 937, — < Rodolphe, dit le vieil historien que nous venons de citer, fut un prince libéral, vaillant, religieux, justicier et digne d'un meilleur temps. >

La reine Emma, femme de Rodolphe et sœur de Hugues-le-Blanc, était morte en 954. — Les historiens qui veulent que le Rodolphe de France soit le même que le Rodolphe de Bourgogne, pensent qu'il avait été marié deux fois, et que ses deux femmes ont vécu eu même temps. L'abbé Guillon de Utmtléon, dans une Umertation imprimée en 18S7, cite, d'après Hézeray, un médaillon qui exisuil dans l'église de Sainte-Colombe de Sens, où Rodolphe avait été enterré. Ce médaillon, représeniaat une fomne Agée d'environ trente ans, portait autour de la tête l'inscription suivante : &nTHA hkcuu Fkahc. RuooLPBi R. V . BerAe, re'me de» Frmtet, veme du roi Rodolphe.

Dans ce cas, Rodolf^, que nos historiens disent n'avoir laissé aucun enfont de sa femme Emma, en aurait eu quatre de Ui rdne Bertbe, qui était fiUe de Burchard, duc de Sonabe, et qni épousa en secondes noces Hugo, roi d'Italie. Ces quatre enfants sont Conrad, surnommé le Pansue, qui fut roi de la Bourgogne transjurane; Burchard, ardievéque de Lyon; Adélaïde, qui dans son enbnce avait été fiancéeà Lothaire. fils de Hugo roi d'Italie; et enfin Rodolphe III, duc de Bourgogne.

Les grands du royaume, disent encore les historiens qni ne veulent reconnaître qu'un seul Rod<4phe, avaient vu avec peine la puissance de ce rcù de deux royaumes. Les souverains étrangers, et surtout les empereurs d'Allemagne, avaient tremblé devant un personnage dont la tête était ornée de deux couronnes. Après de longs pourparlers (qui expliquent l'inter règne de qudques moia dont fut suivie la mort de Rodolphe), on arrêu en principe que le royaume de France et le royaume de Bourgogne seraient définitivemoit séparés. On consulu la reine Bertbe, et cette rdne, préférant la possesûon béréiiiitaire i l'élection, demanda pour

FRANCE fIKTORIQPE ET JPOWOMENTALE.

Boson , duc de Bourgogne , frère de Rodolphe , mourut sans enfants quelque temps avant ce roi. Ut autre frère de Rodolphe , nommé Hugo, comme le roi d'llalie, fut alors forcé de partager la Bourgogne avec le duc de France Hugues , fils de Robert.

C De l'an 936 à ran 964.)

Rappel de Louia-d'Outremer. (036.)

Hugues , fils de Ro! ert , duc de France , comte de Paris , et Héribert , comte de Yermendois , étaient les seuls seigneurs de la France occidentale , dont la richesse et la puissance f usseift assez grandes pour que le choix des grands dn royaume balançât eutre eux lorsqu'il s'agirait de nommer un successeur à Rodolphe. Mais tous les deux se faisaient depuis longtemps la guerre , et la royauté conférée à Fun ne devait pas calmer rinimitié de Tautre. Le désir d'épargner à la France les désastres, suite probable de leur mutuelle animosité, fut sans doute, bien plus encore que la modération calculée de Hugues, le motif qui décida les grands à rappeler d'Angleterre le fils de Charles-le Simple , Louis IV, sur- " ^mmé d* Outre-mer f et à lui rendre la couronne.

^ H paraît toutefois que ie comte de Paris se résolut le première une re^tauratioii qui tfevah cotever à son puissant rival toute espérance de pooTOÎr jamais obtenir la royauté.— Toict en quels termes rhistorien Prodoard rapporte un événement que tous les Francs apprirent avec joie, dans respérancf» de voir bientôt finir les malheurs du pays.

c Le roi Raoul étant mort, le comte Hugues envoya outre mer pour feire venir Louis, fils de Charles , que le roi Athelstan , son onde maternel, âevait loin de la France. Athelstan ayant reçu le serment des ambassadeurs francs, renvoya k jeune prince en son pays. Hugues et lès autres seigneurs du royaume vinrent au devant de Louis, et aussitôt qu'il eût pris terre sur le rivage même de \a mer, auprès de Boulogne , tons lui prêtèrent foi et hommage; et le reconnurent pour roi , ainsi quIL avait été convenu des deux parts ; de là ils le conduisirent à Laon , où il reçut Fonction royale , et fut couronné des mains de l'archevêque Artaud (le 19 juin 956) en présence des grands du royaume et de plus de vingt évécpiés. >

Avec Louis d*Outre-mer, revînt h reine Ogîne, sa mère , femifie d'un esprit supérieur et (f un courage viril , dont la fermeté et les talents devaient pendant longtemps l'aider à soutenir le poids de la ouuroQue.

Goaunenc6m«ut du règne de iiouii. — Guerre avec H^gnc* et Héribert. ~ Gaerre d'Alsace. ~ Mort de Gislebert. (9S6 939.)

Le duc Hugues profita de la jeunesse de hotàs'^ d'Outre-mer, pour conserver Padminlstrufioii dÉ royaume. If conduisit le jeune km eirRHii^g>(^iie, QËn de légitimer h gierre, qv'il avait entrepriae conrre le frère de Rodolphe , Bogo ou Hogiies, surnommé le Noir, qui fut obligé apr^ quelques combats où ii-eut le désavuntoge, de eédër la moitié du duché au duc de France, Hugues, sumomn^é aussi le Blane, beau**frèrerfe Rodolphe.

A l'âge de vingt pus, et danyfa denxièiie année de son règne , Louis d'Outre-mer prit en main J# gomernem«nt ; il fixa sa résiitefloe à Laon , cité forfe d^une focile défense , et par les oonaeila de sa mère , il travailla aassitéc à rélaMir son autorité, en essayant de réduire sueoessivement ses vaesavn

insoumis.

Héribert, comte de Vermandeis, qui lui étoit particulièrement odievx, à cause de sa tmlmon envers Charles-le-Sîmf»le, fut le premier qo'il m* taqua. — Xe soin de cette guerre ne lui fit pss néf iiger de s^epposer aux ravages des Hoogroia , qui avaient assaf» en *9W les «entré» «epicniriam-Ueft de SCS étatsi ^ksburbares , vaincus, fawût ohMgv's

XtVtt^ IY, C»A.Pif A« IML

é^settàMT^é liaîsdiB«né(9it ravagé teflaaiwfls

jde.ea«i|i^gM«tîesaàaB]p8 , brèlé ies é^îam « et ils

Muniaîneaïueo en im^graiid nombrt de «afitiis. »

LesiueeèsdeLiHiû pôrlmni embra;^ aa duc

iiiiipiefi,i(|iimaîeaaîitqae& n>i, après avoir tvaiaou

ie«OMe de ItomaBdaB , ne s'atlaqiât à-tainnéiBe,

«svoqfAJdesidBéutaà fiéiibeft. Daaa ieméaieMaps

' et a&t.de ftViaanar a tool kasard un - appui coaire

- leadeaieiasidufeMie m. Bagues épousa Hadvige,
sœur d'OtkDa» roi de Germaaîe; ii conclut aassi
un irailii d'alliance avec Gislebert, duc de Lorraine,
«|ri avait épomé <îmberge, antre soeur d'Othon.
Ljb fBi bmm eomptait parmi lesiprands vassaux
doBitledévoaeaKntetlafidélàé ne s'étaient poiat
- «noore dëmeniBS , le coorte de Tlandre Amoul ei
i'irdieirtquerfe Reims Artand.

l»a ijttarra était coflmeaeëeei se eentinmaitavec vae 'grande afriMoai-
lé, loraqu'îa évéaeiiumt inatlendtt •ebangea «n alHé vb des «aneîMS de
Louis. Henri, fnëre'inteë d'Olbos, s'était pemadéqqe le noyamne tie Ger-
manie devait lai appartenir , iparce qu'il duse né tarsque s«a ipère élaît
dqà par- YGÊim à la rojanité , et que sonore Oihen dtait rve^u au monde
aaparut. G4\$lebart prit le parti de Henri. Lee denx beanx«frères
furent toltas en essayant de passer le Rhin; dans son désespoir, lo dite de
Lorraine se soum't au roi des Francs, et en 939 , vint en Laon Imreadre
hommage.

Umfts^vançau secours de <^slebeK,et pénétra
jusifli'en Alsace , oii il i*eaeeiira l'armée d'Ckhon ,
remue aux trMipes d^Héribert et de {fugues , qai le
fereèreni à TOvewr sur ta Meuse. Dana le aième
temps, GisUbariayafitpasaé le Rhin, peur dénoter
tu Germanie., fut poomaivi à aen vekwr par les
iSBx^ùm , et lOftibaavee aofrckevai dans le B/mne^ài
H ' ae naja. On ne pa« reuouver aon cadan^ là

tivrontque de Predoaid rapporte q«e les péchenrs

«fui fe tinèreat.de Feau f enterrèrent acerètementot ,

ulin de s'approprier les riches tétemenis dont ilétait

<^avcrt.

La mort de Gislebert détruisit les espérances ^e >iklftrf , ca mîtim à la guerre. Olfaon venait d'ail- 'ieiira de p* endre après un long siège Brisach , la pkis fone €Mi6 de PAIsaoe.

l^onift, épome Gertwrae, leofe de GiMwrt. (940.)

En 940, le roi Looia épousa Geitei^, veave de Gi^lebert ; il espérait sans doute par cemarîage s'aeqaérir dea vassaux et des Msîfren Iforraiae , et obtenir, sioen l'aHiance, du moins la neutralité d« roi de Gemnanie» dans ses gncâres contre le duc de Franoe , dattl il demuât ainsi le beau-frère.

^aerfaergedtait nanf smmedauéo de gaandesqaalians; ellearvaitdfl*e8urage,delaifeiBMflé, dej'aeii-

vité 9 et tine rare anleliigenoe des Jminmes de son daaipa. EHe s'intei|M»8a firèqnement et taajom à l'avaoï^e de :scn mari , entre Louis et Ifagaes. EUeoontribna àdélivrer leroi.'GaptifdesNermaiids, jet ensuite du duc de France. Elle ménagea à LaUîs l'amitié et le secours du roi Othon s^in frère, et «sut par des nmœuvres habiles s'opposer si adroke^ ment .aux artifioes de son bea»-f< ère 4e duc Hugues, qu'après la mort de son mari , fte ceaservaia'couroBoe à soa fils I otbaire. Gerberge avait ^en deux fils de Gi>le)ert. Elle eut huit enfants trois ttles et otoq fik de Louis.

Sitaation crHtque de Loqû. — FidéHt^ des Aquitains. — Intenentbon eu Pape. — PâtX eree Ungoea et HiMbfert. (941-942.)

Dans Tunnée qui suivit immédiatement son ma* Tîage, la guerre ne présenta pas de chances Favorables au roi des Francs. — Héribert, Hugut'set ÇuUaume duc de Normandie , prirent Reims et forcèrent l'arche-

vêque Artaud , zélé partisan du foi , à renoncer à l'épiscopat. Ils s'en partirent de Ijran , malgré les refus du roi de Louis » pour défendre cette ville. Le roi abandonné de tous ses vassaux de Normandie dut se retirer en Bourgogne, et de là à Vienne, où le comte Châties-Gonfiantin, son cousin germain, le reçut avec empressement et respect.

De cette ville* le roi Louis fit un appel au dévouement de ses vassaux de l'Aiguitaine et du duché de Normandie. Cette démarche eut un plein succès ; Guillaume dont nous parlons bientôt avec détail, fit un appel à la fidélité aux vassaux de Louis , et se sépara du comte de Vermandois et du duc de France. Les députés de l'Armorique vinrent jusqu'à Vienne renouveler leur hommage, et offrir leurs services au roi.

Le pape avait au sujet de l'expédition du pape Etienne. « Un légat ordonné à aller à Rome » pour cette mission même , apporta aux princes du royaume et à tous les Français et Bourguignons, des lettres du siège apostolique » pour leur enjoindre de reconnaître leur roi Lothaire, et les menacer d'excommunication s'ils s'y refusaient et continuèrent à le fuir » au lieu de main armée. » Le pape ne s'en tint pas à cette première démarche, et ayant peu de temps après envoyé des lettres à l'église de France, il adressa un nouveau message aux princes du royaume, leur ordonnant de reconnaître le roi Louis et les prévenant que si cette reconnaissance n'avait pas lieu avant Noël ils seraient excommuniés. Les évêques du diocèse de Beaugency s'adressèrent à ce sujet avec Jean de Thérion, et le prièrent d'intercéder auprès du pape il fut décidé (d'édifier) pour l'en faire au roi. t

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTAIRE

Cependant le roi était revenu en Normandie » avec une armée composée en grande partie de Bretons , d' Aquitains et de Normands. Bagues et Hérilbert s'étaient postés au-delà de l'Oise » après avoir détruit tous les ponts et enlevé tous les bateaux. Avant de combattre on eut recours aux négociations. Le roi Othon vint en France , et contribua à la conclusion de la paix. Hugues et Hérilbert se soumirent à Louis, et reconnurent de nouveau son autorité; soumission sans doute bien précaire ! t Car dans ce

temps de troid)les et de brooilleries, dit le vieil historien Hezeray, la foi des vassaux éiait si frêle et si kfgère, que souvent, en moins d'un an, ils pré* talent le serment à trois ou quatre souverains différents; c'était afin de n'en avoir point du tout , s'ils eussent pu. »

GoiUaaiie-LoDgQe-Épée, deaxième dac de ^«(oriiiiaidie.— B fait ta guerre à Louis d'Oatre-mer. — H meurt assassiné. (931- •42.)

Après la mort de Gisèle, Rollon avait repris Poppa , cette fille du comte de Bayeux , qu'il avait épousée à la mode des Normands , et dont il avait eu un fils, Guillaume» surnommé depuis Lcm^ice-J^p^e.

— Guillaume fut lé successeur de son père, dont il possédait malheureusement peu des grandes qualités. Élevé dans une abbaye , il avait plus de goût pour les occupations monastiques que pom* les exercices guerriers. Il était d'ailleurs d'un caractère faible, et ses parents maternels, ainsi que son beau-père, le comte de Senlis, avaient sur lui ime influence dont s'armaient les Normands.

Les hommes du Nord , établis en Neustrie , se divisaient en deux partis : l'un , qui cherchait à foire oublier son origine, en adoptant les formes de la civilisation méridionale, et en épousant les intérêts divers pour lesquels s'armait et combattait le peuple franc (c'était le parti le moins nombreux, mais non pas le moins habile); Tautre , plus compacte, plus fort, plus audacieux, se composait des Danois et des Norwégiens, qui, loin de roug^ir de leur origine , s'en fisoient gloire , et restant fidèles aux coutumes grossières de leurs aïeux , se montraient peu empressés de subir le joug d'une civilisation dont ils dédaignaient les représentants. Ceuxlà ne considéraient Guillaume que comme le 'iSb dégénéré de Rollon.

L'accueil favoraMe que le jeune duc de Normandie faisait aux Francs , anciens possesseurs du territoire , fit craindre à ces hommes rudes et soupçonneux qu'il.ne voulût leur reprendre les terres que Rolton leur avait distribuées. Excités par un homme entreprenant et actif, le norwégien Riolf , tous les Normands possesseurs de fie6 s'obligèrent

par serment à se garantir mutuellement leurs propriétés. Us demandèrent au duc Gui Hanme la remise d'un diatrium territorial entre la Rille et la Seiae« destiné à devenir pour eux une espèce de lieu de refuge et de sûreté. Guillaume ayant pris l'ans d'un petit nombre de seigneurs qui lui étaient restés fidèles », repoussa cette demande. La rade « Adlk » échoua ouvertement. Les rebelles conduits par Ridel , déclarèrent qu'ils ne reconnaissaient plus le fief de Rollon pour leur duc, et vinrent noier le siège devant Rouen.

À leur approche, Guillaume, effrayé, se relira sur une hauteur voisine (la montagne de Saûville- Catherine), d'où il découvrait le camp ennemi. Il délibérait déjà s'il ne se retirerait pas d'un « on pa » rent, le comte de Senlis , lorsqu'un des guerriers qui l'avait suivi, Bernard le Danois, s'indignant de sa faiblesse, l'encouragea à se défendre , et déclara que s'il cherchait un refuge parmi les Francs , il irait lui-même en Danemarck, chercher un chef plus digne de régner sur le duché fondé par Rollon et par ses braves compagnons d'armes, Guillaume, ranimé par ces exhortations et par ces menaces, se fit guider par Bernard , et avec trois cents hommes d'élite attaqua intrépidement les rebelles qu'il vainquit et mit en fuite.

La prairie où eut lieu le combat a conservé le nom de Pré de la Batte.

Au commencement de la révolte, Guillaume avait fait conduire à Bayeux sa femme Sprote ; elle-même accoucha, pendant la guerre, d'un fils auquel on donna le nom de Richard, et qui fut successeur de son père dans le duché de Normandie.

La victoire de Guillaume lui acquit une grande renommée, et attira sous ses drapeaux un grand nombre de braves aventuriers du Danemarck, de l'Angleterre et du nord de la France; ce fut alors, sans doute » qu'on lui donna le surnom de Longue-Épée. — Guillaume, malgré ses goûts pacifiques, avait fait preuve de courage personnel du temps de son père, dans les guerres contre les Bretons.

Le duc de Normandie figura parmi les seigneurs qui, en 936, prêtèrent serment à Louis le-rappelé d'outre mer; il assista au sacre, qui eut lieu à Reims; mais, trois ans après, en 939, il se laissa entraîner par Hugues , duc

de France, et consentit à prendre avec lui les armes contre le roi des Francs. Comme Hugues, il fit hommage au roi de Ger*maoie.

Louis IV ayant traité avec Othon et fait trêve avec Hugues, tourna ses armes contre les Normands. Guillaume alors demanda la paix et obtint, ainsi que la confirmation du duché de Normandie. GuiUanme de Jumièges, et Prodonrd de Reims, disent même qu'à cette occasion, Lmû

S.t,«^ .k mai,r.. .h, .V,-1 ,{,, XI' , 'uv^ hr^j Je l fLrb,- firLia

LIVRE IV, CHAPITRE XUL

d'Outre-mer aagmeota les posaessiois cédées par Charleleft-ie-Simple à Rollon.

Guillaume venait de faire rebâtir Tabbaye de Joimèges. Dégouté du pouvoir et des ennuis dooi il est acompagné, il voulut se faire moine. Les soildcations des grands de la Normandie et de la Bretagne, et le refus de Fabbé de Jumiègesde Taccueillir dans son monastère, purent seuls le dédder àconserver la couronne. Néanmoins il fit reconnaître pour son successeur son jeune fils Richard, auquel tous les grands de la Normandie prêtèrent serment à Bayeux. Il est à remarquer que déjà la langue du Nord avait cessé tellement d'être en usage dans la Normandie, qu'on ne la parlait plus à Rouen, résidence principale des ducs, et que pour faire élever le jeune prince dans la connaissance de cette langue en quelque sorte nationale, son père dut le laisser à Bayeux, où habitaient encore un assez grand nom*bre de Danoise

« C«fldt«t«ooflmé|MrDndon, de Saint-QoeDlio » et par Baiolt de Saiot-Vair. Toid le paysage curieaz daditeoun qne ee dernier^ aotenr d'une chronique (maniacrite) du dws de aormmiâle, plaee dan la boocbe de GnUtanme ao lojet dei idlomea de Rouen et de Bayeuz.

Si à Roén le f«i larder, B norir gairet longement n ne saura parler neient Uands à kar nul nel 1 pirole, 81 voit qu'U Mit I tele eKole Que as

Danelli SÂChe parler i CI ne saTonl rien fort ronant i Mais à Saines (Bayeux) en a tant Qui ne sayent si Dancls non.

a Bien que la plupart det Norwégien y à Yntanç^ de leurs clielli (dit M. AugoiUa Thierry) » eiwent accepté le baptême arec empressement il paraît qa'nn oerlain nombre d'entreieoi a'y replièrent , et réiolnrent de ooniervier iea oiafei de leva aooétres. Lea dissidents se réunirent pour former nae sorte de ookmie à part, etie Axèrent aux eofirons de Bayenx. Pent-être Huneat-Ils attirée de ee côté par lea niœors et le langage dei ba-MIADla de Bayeux » qui » Saxona d'origtae ^ parlaient eneore« an dUième aièele , on dialeete germanIqQe. Dans œ canton de la Normandie » Tidiome norwégien différant peu de l'idiome populaire » se confondit atec lui , et l'épura en quelque sorte de manière à le rendre intdligible pour les-Danoiiet let antrea Scandinaves. Lonqne » après quelqoei génératiottSy le réjmgnanoe des barons normanda da Beesin et da Gotentin pour le cbriatiaoisme eut cédé à l'entraînement de I*exemple, l'empreinte du caractère icaudinave se retrou?ait encore chez eox d'une manière prononcée. I?sse faisaient remarquer entre lei antrf aefgneurs et ebef aliert de la Normandie par leor extrême lorbalcoce et por une boatiUté presque permanente contre le goaTemement des dues. Quelques-une même allbeirèrent longtemps de por:er sur leurs armes des deriaes païennes , et d'op« poaer le Tienx cri de guerre desSeandinaTOs : Tkor aide! à celui de IHen » aide / qui était le cri de Normandie.* — Histoire de ia eamquêle de tJi^gielene , pat le\$ /Vormanda;

On trouve en eflbt dam le Roman du Aon, par Aobert Wace, le pnsange aaivant :

Raol Tesson....

Point il cberal , criant t ler-is/ Wilbme crie i deehUI C'est renseigne de mommàke.

En 943, Gnîllaame , ayant aidé son aUiè HeUim , comte de Pontbien, à reprendre Montrenil-snr- Mer, qn*aTait enlevé AmonI » comte de Flandre » fut invité par Arooul à une entrevue , pour ter-^ miner la guerre par un traité.

L'entrevue eut lieu près de Peoqnigni dans une île de la Somme. Guillaume et Arnoul y ayant laissé leurs soldats sur le bord de la rivière « n'étaient accompagnés chacun que de trois conseillers. Déjà la paix était convenue et le traité conclu, Guillaume se rembarquait pour retourner dans son camp, lorsque, rappelé dans l'île sous le prétexte d'un article impôurant, qu'Arnoul voulait discuter encore, il fut assassiné par les conseillers du comte de Flandre. On transporta son cadavre à Rouen, et comme il avait voulu se faire moine, dit un faïsto* rien, il fut vénéré comme un martyr* »

Richard succède à Galianme-Loo^ae-Épée. Sa captivité; n
 déitYranoe. (945-944.)

La mort de Guillaume mit en péril l'indépendance de la Normandie. Ses fidèles n'ignoraient pas le dessein qu'avait Louis d'Outre-mer, de reconquérir ce duché enlevé jadis à son père, dessein que le roi des Francs avait fait connaître par la guerre entreprise peu d'années auparavant. Le jeune Richard, à peine âgé de huit ans, n'était pas en état de s'opposer à une tentative nouvelle, et les Normands eux-mêmes étaient trop divisés pour qu'on pût espérer une résistance assez unanime et assez forte contre les Francs. — Un chef Danois, nommé Turmod, retombé dans le paganisme, voulait contraindre Richard et les autres Normands d'abjurer comme lui la religion chrétienne. — La Normandie était dans une position critique; elle ne pouvait être sauvée que par les hommes dévoués à la foi du Christ. Elle le fut. — L'archevêque de Rouen revêtit le Jeune Richard des insignes du pouvoir ducal. On forma un conseil de régence, composé des seigneurs les plus dévoués à Guillaume, et à la tête desquels on plaça Bernard le Danois, dont le dévouement pour le fils devait égaler celui qu'il avait montré pour le père.

Le roi Louis vint à Rouen pour recevoir l'hommage du jeune duc. En route, les troupes qui raccompagnaient livrèrent un combat au païen Turmod, le vainquirent et le tuèrent. Le roi séjourna pendant quelques semaines à Rouen. S'il faut en croire les historiens normands, il s'appliqua à rassurer le peuple par des promesses solennelles, et par des témoi-

gnages d'intérêt prodigués an fils de Gnil* laume , don(il jura âe veoger la mort. Ayant ainsi

I * De ce Bernard sont iaau lea oomtcfd'Hareovrt.

Jl

i^iemaB

FRANGE BISTIQtlilBB CT IMItlUiENTÂLE.

rils^fimNdflnialeUiUeiir de Rioluirde , et rcnnamt à iuMii ,rea app«r»oce i^our «lurveiUer son éducaimn , ^oiaîe m résuiuép^r le garder en sea pouyaîr. Osmond, gouveroent'de Riebard, esirecMrsà la

rose pour le dêlîf rer . D*aprèa se» codneîb , Tenfan t . cbard » et lui jpfoinit de iravailkr aa cétaUHMMot

laigfMi une maladie; laettrveilbace deaeagardieoa se tftUioka. Ua soir, qa^atiirés par qiidqae Céteeolea- Helle , ce»x-ci éuienc sortis du chiteau ^ OsiMnd 4iégm8é en palefrenier enleva Richard daoa une botte de paiUe » et courant toute la nuit à Taide de ehe- < taux dispose sur la route» leLCondiisist au cbâieau de^Goney* quiappaneuait ancoinie de-Senlis, oade da .jeune duc. A cette époque» s'il faut en croire RohM^l Wae » des processions et des prières puèUqiNss evaienl ^ ifistitiiéa en Koroiaadie. pour la délivrance de Ridiapd. La iristesse régnait partout, et dans Rouen » on n'entendait plus ni le son des ijKirumens » ni les joyeuses chansons *.

Conquête de la Normandie par les Francs. — HaralJ , roi de Baemarck , rétahUt Richard dm* Mm duché. ^ oéfaite et captiTité de Loois. (944-945.)

Lerrbi Louis , en perdant ainsile plussûr otage de la soumission des Normands, laissa éclater son res- ' sentiment et dévoila ses projets. Il proposa au duc "de France Hugues , et au comte de Flandre Arnoul, '

'df^eBnthir h Normandie et de la partager. Les 'tmtipes raj^tes et les mlKces des deux comtes en- '«trèreirt simultanément dans le duché et occupèrent "'tes villes que chacun des trois affiés s'était réservées^ fia fiormandiesemMaît destinée à recevoir sans retour la domination Ihmque^ le régent» Bernard-le- ' ' Banois , usa pour la sauver d'une ruse ingénieuse, [* iébnt Orâerfc Vrtaf nous ^ soigneusement fait connaître la marche et le but.

' Bernard alla au-devant du roi , et lui présenta

lut-même les liommages des Normands soumis.

'Louis » charmé de cette démarche , enjoignit à ses

tfoupes d'observer la phis exacte discipline ; et» ar-

eeepCift»oMkMMJiH«^eae à^TMidde notinr leurs troupes ; il distribu les prâcipaux fisfianx aei((neiirâ francs qui luîéiaient attachés^ Le duc de France «aécoaleni vonlm se «eager; jl s*aUia.fecrètement avec le comte de Senlia, oade de Bi-

du jewae duc

Les cbosea en éuâeiu à ce pi^nt , lonaqueMrles oèiea 4lu. Colemia » à iemboucure de la Dive» apparut tout à coup une flotte nombreuse venuedu Nord. Le chef des guerriers que portait caille flotte était le roi de Danemarok bû-même» ie fumaot Harald » aurnoauné Blatuond (la dent Ueunj.i^oe nos chroniques désignent sous Je ooffldeliayiwU. — Tandis que Bernard » par de faltsiimaes pttiles* tatÎMïs» |ioiïssait ie roi Louis à ae brouiller «ree deitt des .plus puissants ««eigueura» ses vassauK M» alliés» il avait envoyé des députés au^èsdeJianlii pour engager ce prince d*un caraotèreiohawaleiïesque à secourir le petit*fils de Rollon.

Harald se hâta de répondre à Tappel du r^eatde la JSformaodie; Louls^ infor^né de son débariiaeiDMit^. Aoooantt à ^.MBcemre., et le juifii aurte bords de la Dive. Une oeoférence eut 4iett euiK les deux rois ; mais par une trahison des Mormand^ et des Danois , cette cunfêt*eace dégénéra eu une bataille où le comte de Ponthieu fut twë » et où le roi des

Francs tomba au pouvoir de l'ennemi. — Ha* raid vainqueur réAbliiie
jeune ftiohard dans son duché.

SéHitance de LooUI. — Ofbon secourut Loolrcautre llagiics,

duc île France. (<5S-946.)

I^ Hm de'France» ffugtts, entra en négociadon avec Harald, pour ob-
tenir » non pas qu'on mit en Jiberté» «lais qu'on lui.iivriiiejRoi.LM^.
aies J&or- MMida «e iPtuaènot âoet «rmgaowHi , è mma& ^'tunnelleur-
dontiAt en otages lesflbmènes dttcap tif . Hugues y sans faire connaître
ses desseins» envoya auprès de la reine Gerbei^ poor avoir le wë à Rouen
, se logea dans la maison de Bernard, jeufame; fierbei^p eoaagentit àéa-
tioertepI— pem I/astudeux Normand insinua au roi ambitieux que
'■**^te déclar* qu'elle nelahMPUit "pas ^tler FMIic h Normandie» expo-
sée à unmorceHement qui blés- ^"Y ^ ^êgae de Soissons, offrit de se don-
ner , « sait ses intérêts » se voyait avec peine obligée de subir la domina-
tion du duc de France et du comte de Flandre , et qn*elle préférerait rele-
ver directement et tout entière de la couronne de France. Le roi » dont
cette proposition flattait les vœux

4 Li granz è H pétiz furent à orolsons , U vtettiart «tu tvoilte er<nt à
feaoatoiiif, Met 4iu RioMM îleMe^aftir ae» MUMiMMt Huit a par U terre
plori^ demeotoiioot, ira Ttelet ne rolet, rotuenguet'iie ions , Toit U enfex
mnlit plorent par les oumiu.

se donna effectivement en otage pour tirer le r* des naaîna des Noru-
randa. Louis lut4onc remin -a duc iugnea, qui le oonfia A ThiiNnlt<«i ^le
«ent* ^les» etlcfiî garder dans un de seschâtemix foi% mais la captivité
du roi excita dans le royaume a mécontentement Ael que^ c Tannée aui-
vaaae , aya» réussi à «bteairde Ja màat ^Geitoyi^chtiaaM < Laon »
flugnes e'empessa de restitser à \j&ms ; nom et la dignité de roi» et se
donna à lui minsi q« les autres princes du royaume ^« •

* CIIBOIIIQIJf o1

Ka de temps auparavant , h reine Gethtrçe avait envoyé une ambas-
sade an roi Otfaon , son frère , pour le prier de secourir son mari , eontre

Icdnc Hi^{es} qui le tenait encore captif. Othon raasemUa une puissante armée, et entra en France avec Conrad-lc-Pacifique , roi de bf Bourgogne transjurane *. • Le roi Louis, qui venait d'être mis en Kl>ené, afta à leur rencontre et en fut reçu avec honneur. Tous le\$.trois vinrent ensuite à Laon, mais cette vilFe leur ayant paru trop forte, îb m?îrchèrent vers Reims, qu'ils cernèrent avec une nom* breuse armée et dont ils formèrent le siège. »

Guerre aa sujet de rërèché de Reims, mire Artaud et Hugues,

flii diaéril>ert. (940-948.)

U A deft'évèneHmils les plus inportonte4a Vègne de Louis-d*Ouffe-Hier est saira conlreék la Imte qui s'engai^{ea} a» sujet de la poasessioii de l^{véché} de Rems , 6Blre Hugues, lik d*lléribert , conte 4e Yemamtois, et Tévéque Arund, qui avait «acre 4e fila^{Gb}«rfe»-le-^{Simf}^ OBpeutjaf|er<ieriMéiik que les conlempiyrains y attachaient par les idé-caih étendus que renferment h ce stifet les chroniques du temps. Cette lutte, dont nous ferons comialfre le commencement et les progrès en Vendant compte dtt comile dlнгеMieim qui y mit on tsrnie , étaûl alors dans toute sa forée. Hagues , fils d'Hérîtort , après avoir drassé de Reims l'évéque Artaml , s'[^]* taît mis en possessioii de l'église et de la vitte. •— L'ftttaque des trois rois le jeta dans une grande perplexité.

< Alors, dit Frodoard, cet archevêque se voyant dans rimpossibilité de soutenir un sî<[^] , et de résister à nne si grande multitude , cotiMra «vee plu<sears- seigneurs qui lui étaient actaebés , savoir : Amcnl , qui avait épousé sa sœur ; Guy, qui avait époosé sa tante ; et Hermann , frère de Guy , et leur demanda conseil en eetie extrémité. Ceuxⁱ feBffBgèrentii sertir de la- ville avfc les siens, puis« que les rois étaient olistinément résoitts à leehasser par quelque moyen que ceTat y et pensant que si la ville écarit prise de vive forée , leur interventioii ne pourrait peut-être pas Tempécher d'avoir les yeax crérés. Diiterminée suivre ce conseil, et Tayant commaniqutd aux siens , Hugues sortit après irais jours de siège avec presque tous les soldais qui défendaient la ville. Alors , les rois eolrè-raiK avec les éréques et les seigneurs, et firent introniser de noayeati

Tarcbevéque Artaud. Robert, archevêque de Trêves , et Prédéric de Blay«BCs , pre-

1 Frodoard daigne Conrad^ roi de la Gante ciialpioe ; malt H est plus prolMble^qne ce Ait Conrad , due de Lorrafæe, qui

i,eus46. ,

nant le prélat èhaeun â^unc main, le rétablirent sor son siège. Cette expédition terminée , les rois laissèrent la reineGerbergeà Reims, et entrèrent avec leur armée sur les terres delfugues^ duc de France , où ili firent de grands ravages. Parcourant aussi les terres des Normands , ils dévastèrent tout, et chacun d'eux se retira ensuite en son pays. »

Après le départ du roi de Germanie et du roi de la Bourgogne transjurane, la guerre continua avec des succès divers entre le duc Hugues et Loiti^' d'Outne-mer. Larérastallation d'Anaud sur le sî^ de Reims «'avait pas terminé la grande qnereOe qui servait de prétexte à la lutte des deux partis. — Les Tois Louis-et Otfæon tinrent au mois d'août 947 nn plaid solennel à Dovni, sur le Cbier, rivière qui se jette dans la Meuse, près de Mouzon. On exposa dans rassemblée , aux évêques qui se trouvaient réunis, les grieft respectif d*IVugnes et d'Artaud , ions de«x se prétendant évêques de Renns ; mais tien nefMrt être définitivement décidé, parce que le synode n'était pas valablement convoqué. Oti renvoya Paffiire i un synode qui dut se teair la mêflK améeà Verdun, dans le courant du mois de novembre ; en attendant on laissa Tévêque Artairl en possession do siège de Reims et on permit à Hugues de demeurer à Motizon.

Le synode de Verdun eut lieu sous la présidence de Robert, archevêque de Trêves; sept ^véques f assistèrent ainsi que plusieurs abbés, parmi lesquels on remarquait Branon, frère du roi Othon. Httguei y fut mandé, mais il refusa de s'y rendre. Il avait pi^ fitédn tem j»s qui s'était écoulé entre les deux assem^ blées pour obtenir du pape Agapif , sans doute sur nn exposé infidèle, des lettres favorables à sa cause, et qui annulaient un mandement apostolique adi^essé précédemment, en faveur de son rival, aux anbevê^ ques deMayence et de Trêves. Le synode de Verdun ne se-

crut pas obligé de changer d'avis avec le pape[^] et persista à reconnaître Artaud comme le seul ar^{*} chevêqae valablement et canoniquement élu.

Hugues, qui avait refusé de comparaître devant les évêques, fut interdit de la communion jusqu'à ce qu'il se fût justifié devant un concile général.

COMlle éUgtÊhébtù, (94S[^])

L'évêque Artaud avait adressé des lettres de proebunation et d'appel au saiat siège de Rome, sans doute à causa des lettres du pape Agapit présentées au synode de Verdun, et qui ordonnaient de remettre le fils du comte 4a Vermaadoisen possession do siège de Reims.

Le pape eovoya aussitôt aon vicaire Marin au roi Othon } pour Ijuviter à convoquer un qoncile ou synoda général ; il adressa ags[^], darRoney des

FRANGE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

lettres particulières à quelques évêques de Gaule et de Germanie, pour les y appeler.

Le Concile, tenu par Tordre du pape, s'assembla, le 7 juin 948, dans la résidence royale d'Ingelheim et <lans Téglise de Saint- Rémi. On ne s'y occupa pas seulement de Tappel d'Arund ; on profila de la réunion solennelle de trente et un évêques pour traiter les deux questions importantes qui intéressaient alors le royaume des Francs : c les dissensions cruelles existant entre le roi et le prince. Hugues, et celles non moins graves entre Artaud, ardievêque de Reims, et Hugues, qu'on lui avait injustement substitué ; car, dit Frodoard, ces que- Telles troublaient tout le royaume. > — On aurait obtenu difficilement une décision équitable d'une réunion d'évêques francs, qui presque tous par leurs affections ou leurs intérêts se trouvaient engagés dans l'un ou l'autre parti ; mais la majeure partie des évêques du concile appartenaient à la Germanie et pouvaient ainsi constituer un tribunal d'arbitres et de juges entièrement indépendants.

Les archevêques et les évêques réunis sous la présidence du vicaire du saint siège étaient ceux de Trêves , de Reims (c'est-à-dire Artaud lui-même) , de Tulle, de Metz, de Verdun, de Cambrai, de Lyon , de Mayence , de Cologne , de Hambourg , de 'Werden , de Worms , de Spire , de Wurtzbourg , de Constance, d'Augsbourg, d'Hildesheim , d'Altf nrt , de Paderborn , de Riben , de Ratisbonne , de Tongres , d'Osnabruck , de Minden , de Maestrich , de Salzbourg , de Bade , d'Hochstoedt et de Bâle.

< Lorsqu'on eut , dit Frodoard , en présence des prélats et dans l'église même , récité les prières suivant le rite de la célébration d'un concile , et lu les injonctions sacrées ; lorsque les glorieux rois Othon et Louis furent entrés, et après que Marin, légat du saint siège , eut fait son allocution , le roi Louis se leva d'auprès du seigneur Othon , et , avec sa permission , exposa à haute voix ses plaintes, c Il rappela comment Hugues et les autres princes francs l'avaient invité à revenir des régions d'outre mer pour reprendre le royaume héréditaire de son père , comment les vœux et les acclamations de tous les grands et chevaliers de la France l'avaient élevé et désigné pour obtenir les marques du pouvoir royal. Il dit ensuite de quelle manière le même Hugues l'avait , par ruse , pris et retenu un an entier en prison , ne voulant le relâcher que lorsque la reine Gerberge lui aurait abandonné le château de Laon , qui seul entre tous les châteaux royaux était resté au pouvoir des fidèles du roi.

c Louis ajouta que si quelqu'un osait prétendre que tons ces maux , soufferts par lui depuis la prise de possession de son royaume , lui étaient arrivés par sa faute , il était prêt à se purger de cette accu-

sation , selon le jugement du concile et la volonté du roi Othon, ou même à s'en défendre par u|i a»nbt singulier.

c Ensuite l'archevêque Artaud se leva, exposa en ces termes, selon l'ordre qu'il avait reçu du pape , le commencement et la suite de la dispute qui s'était élevée entre lui et l'évêque Hugues :

c Après la mort de l'archevêque Hérivée, aous élûmes à i'épiscopat de Reims Séulpbe, qqj remplissait l'office d'archidiacre en la même église. — Une fois ordonné, ce pontife atûmé de haine contre les proches de son

prédécesseur, mais ne se trouvant pas assez fort pour les expulser, rechercha l'amitié du comte Héribert, et l'obtint en promettant par serment, qu'après sa mort, les hommes de l'église de Reims ne favoriseraient pas l'élection d'un évêque sans consulter Héribert, et qu'en retour, le comte élèverait le frère de l'archevêque Hérivée et ses neveux de toute participation aux affaires de l'église de Reims. — Ce traité conclu, les proches de l'évêque Hérivée furent fausement et méchamment accusés par les conseillers de Sëulphe d'infidélité envers leur seigneur; et le comte Héribert ayant été appelé avec quelques-uns des siens, on les somma de comparaître et de rendre compte de leur conduite. Comme ils ne voulurent pas accepter le combat singulier contre leurs accusateurs « ou leur enleva les biens qu'ils tenaient de l'évêché; ensuite ils furent arrêtés et conduits par le comte Héribert au roi Robert, qui les retint prisonniers jusqu'à sa mort...

c La troisième année de son épiscopat, Sëulphe mourut empoisonné, ainsi que l'assurent plusieurs, par les familiers d'Héribert. — Bientôt le comte vint à Reims, rappela aux soldats de l'église et à quelques-uns des clercs le serment qu'ils lui avaient fait, touchant l'élection (d'un évêque, et les entraîna à seconder ses desseins; de là il se rendit avec eux auprès du roi Rodolphe, en Bourgogne, dont il obtint le gouvernement de l'évêché à condition qu'il conserverait aux clercs comme aux laïques les honneurs dont ils étaient revêtus, ne ferait injustice à personne, et le diocèse gouvernerait au contraire avec équité, jusqu'à ce qu'il présentât au roi un digne et capable d'être élevé au ministère épiscopal et ordonné canoniquement.

« Revenu à Reims, le comte distribua » ce qu'il entendit, les biens de l'évêché à ses partisans enleva aux autres ce qu'ils possédaient, dépouilla et chassa qui il voulut, sans jugement ni loi; enfin ayant donné asile à Odalric, évêque d'Aix, il le chargea des fonctions épiscopales.

c Pendant six ans et plus, il disposa ainsi «

LIVRE IV, CHAPITRE XIII

4 maître de révéché , ne saivant d'autre loi que son c caprice , et résidant lui et sa femme au siège même € de révéque; jusqu'à ce qu'enfin dans la septième « année, une guerre s'étant élevée entre lui, le roi c Rodolphe et le comte Hugues , Rodolphe vint € assiéger Reims, parce que les évêques lui repro- € chaient de laisser, si longtemps et contre rautorité « des saints canons , cette cité veuve de son pas- «leur.

< Ému de leurs plaintes, le roi ordonna au peu-

< pie et au clergé de se préparer à une élection ,

< leur laissant toute liberté d'agir pour la gloire de

< Dieu, et avec la fidélité qu'ils lui devaient à luic même* Alors» d'un commun et unanime consen-

< lement, clercs et laïques, tous ceux qui étaient c hors de la ville, et aussi quelques-uns de ceux qui

< 8*y étaient renfermés » élurent noire humilité à € cette dignité, véritable fardeau plutôt que hon-

< neuf pour nous.

« Cependant les soldats et les citoyens ayant de « concert ouvert leurs portes au roi Rodolphe, dix- « huit évêques présents m'ayant donné la bénédic- « tiom épisoopale , et tout le clergé et le reste des « citoyens m'ayant reçu avec bienveillance , noire • hmnilué fut intronisée par les évêques du diocèse ,

< et le ministère me fut imposé.

« Je l'ai rempli pendant huit ans comme il a plu € au Seigneur, j'ai donné Tordinatiouàhuit évêques « dans le diocèse, j'ai institué un grand nombre de € elercsdans l'évéché, selon que la nécessité l'a exigé. « Hais, neuf ans après que du conse'nteqient de « Hugues et de^ autres grands du royaume , j'avais « donné la bénédiction au roi Louis et à la reine

< Gerberge, et les avais oînisdu saint-chrême, le € comte Hugues , irrité contre moi parce que je ne « voulois pas me joindre à lui pour trahir le roi , € viat^ accompagné du comte Héribert et de Guil- € laume, duc de Normandie, assiéger la ville de « Reiflis.

€ Apirès six jours de siège , je fus abandonné par € les gtm de guerre laïques, et, ainsi délaissé, je € fus forcé de me remettre entre les mains de Hu- € gués et d*Héribert, qui, par leurs menaces, me < contraignirent à me démettre de l'épisooat , puis « me chassèrent et relouèrent au monastère de c Saûxt-Basle , faisant entrer dans Reims , à ma « place, Hugues fils d'Héribert, qui avait été c ordonné diacre à Auxerre. >

Artaud raconta ensuite comment ayant été délivré par leroi Louis , il trouva un refuge à Laon ; comment une assemblée d'évêques réunis à Soissons par ordre d'Héribert, s'éunt disposée à procéder à l'élection canonique de Hugues, il s'opposa à cette élection en menaçantde l'excommunication quiconque se permettrait , dans son diocèse , lui vivant , d'imposer HisL (te France. — t. il

les mains à qui que ce fût , ou de donner l'onction

épiscopale.

I c Hais, ajouta Artaud devant le concile, ces évâ-

« ques méprisant notre excommunication, altèrent à , € Reims , où la plupart donnèrent la main à l'ordi- . c nation de Hugues.... Pour moi, restant avec le

c roi, j'ai souffert tout ce qu'il a souffert, et quand

< Hugues et Héribert lui déclarèrent la guerre, c j'étais avec lui , et c'est à grand'peine que j'ai € évité la mort.

€ Échappé du milieu de mes ennemis par la

< grâce et la protection de Dieu , je m'en allai , c errant çà et là , cherchant les forêts et les lieux c les plus inaccessibles, n'osant demeurer en place, c — Cependant les comtes Hugues et Héribert c s^abouchantavec

quelques-uns de mes amis leurs c sujets , parvinrent à les décider à aller à ma re* c cherche, et à me ramener , promettant qu'ils me c feraient du bien , et m'accorderaient tout ce que c mes amis demanderaient pour moi. Mes amis vin« c rent donc me chercher, et firent tant qu'ils me c ramenèrent.

« Mais les comtes me voyant en leur puissance , € me sommèrent de leur remettre le pallium que c j'avais reçu de Rome, et de me démettre tout à c fait du sacerdoce. Je protestai que je ne le ferais c jamais, même quand il s'agirait de ma vie. — c Enfin , pressé, réduit à l'extrémité , je fus forcé « de renoncer au temporel de l'épiscopat, et à ce c prix je fus ramené à Saiut-fiasle.

€ Je n'y demeurai que peu de jours , parce que c j'appris par des avis sûrs que le comte Héribert c songeait à me faire périr ; je m'enfuis tout trem-

< blaut , à travers les bois et les repaires des béc tes sauvages, dans le silence des nuits; et par des c chemins détournés, je parvins à me rendre à c Laon , où le roi me reçut , et où je résolu de c rester.

c En effet j'y demeurai avec lui et avec ses fidèles,

< attendant et implorant la miséricorde de Dieu , c jusqu'à ce qu'enfin il daigna inspirer au cœur du c roi Othon de venir en France au secours du roi c mon seigneur, et au mien. Enfin quand la reine c notre maîtresse et souveraine quitta Laon, pour c obtenir la délivrance du roi , je sortis aussi et m'en c allai avec le roi mon seigneur , vers le roi Othon , c et nous marchâmes ensemble vers Reims ,• qui c fut aussitôt environnée et assiégée.

c Alors les évêques qui étaient présents furent c d'avis qu'on me rétablît sur mon siège. En conséc quence le roi Othon fit signifier à Hugues qu'il c eût à rendre la ville quil avait usurpée. Hugues c hésita quelque temps, et résista de tout son pouc voir ; mais voyant qu il n'était pas en force pour € tenu* , et qu'il ne lui veoit aucun secours de se

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

< amis , il se décida h sortir , demandant qu'il lui fat t permis de se retirer librement , lui et ses gens, c On le lui permitdoncainsi qu'à ceux qui voulurent « racoompa{f}ner, il emporta sans contradiction tout « ce qu'il voulut emporter.

c J'entrai dans la ville avec les rois ; ils ordonuèt rent que je fusse réint^ré dans ma dignité. En t conséquence , Robert, archevêque de Trèves, et 4 Frédéric archevâqie de Mayence, assistés d'autres c évêques, me reçurent, et au milieu des applaudis-

< sements et félicitations du clergé et du peuple , je t fus par eux rétabli dans la chaire épiscopale. »

L*évêque Artaud termina son discours en rendant compte des faits qui avaient suivi sa rânstalhtion à Reims. 11 fit connaître la conduite de Hugues, et son refus de se présenter aux deux synodes précédents. Il déclara que, quanta lui, il avait appelé de là décision du Saint-Siège au Saint-Stége luimême, c Me voici maintenant, dit-il, attendant € ses ordres , prêt à obéir à ses décrets, et au jugeê ment de votre saint concile universel. »

Aruud prononça son discours en langue latine, toutes les pièces à Tapui étaient rédigées dans la même langue; c'est ce dont Frodoard a pris soin de nous instruire , en disant qu'on les traduisit en langue tudesque, à cause des deux rois.

Lorsque Artaud eut cessé de parler, Sigebold, clerc de Hugues , présenta les lettres qu'il avait apportées de Rome , et qu'il avait déjà produites au synode de Verdun. Il affirma que ces lettres lui avaient été remises à Rome, par le légat même , qui présidait le concile d'Ingelbeim.

c Le légat du pape. Marin , ordonna de prendre les lettres et de les lire à haute voix. Leur lecture faisait supposer que Gui , évêque de Soissons , Hildegair, évêque de fieauvais, Rodolphe, évêque deLaon, et tous les autres évêquesdu diocèse de Reims, avaient adressé des lettres au siège de Rome , pour que Hugues fAt réinstallé dans Tévêché de Reims, et Artaud

expulsé. Après cette lecture , l'évêque Rodolphe , nommé dans ces lettres, et FuR>crt, évêque de Cambrai , les réfutèrent , affirmant que jusqu'alors ils n'avaient ni vu ni entendu ces choses , et qu'ils n*avaient point consenti à leur contenu. Le clerc ne put leur nier qu'il les avait calomniés ; le légat Marin engagea le concile à prononcer son jugement et à infliger un juste châtement à cet homme qui proférait des mensonges contre les évêques. Ceuxci , après que le délateur eut publiquement avoué qu'il avait produit des faits faux , lurent les capitulaires sur les calomniateurs de ce genre , et jugèrent unanimement que Sigebold devait être dégradé de ses dignités , et , selon la teneur des capitulaires , « Dvoyé en exil. Stgdbold fut donc dégnrié<ds ditcenat et chassé du concBe. ^ Les évêques jugèrent I

aussique l'évêque Artaud, qui s'était présenté à tons les synodes et n'avait point refusé le jugement des évêques, devait, d'après les saints canons etks règles des saints Pères , conserver réréché de Reims ; et ils le louèrent et Tencounigèreit * . »

Le lendemain, après une allocution da légat dn pape , et sur la proposition de rardierèqne de Trêves , le concile excommunia et repoussa du son de l'Église Hugues, usurpateur de Vévècki de Rems, jusqu'à ce qu'il eût fait pénitence et obtenu son pardon.

Le concile s'occupa les jours suivants de plosieurs points de discipline ecclésiastique , et rendît des décrets sur les choses qui intéressaient FÉglise.

Secours doonés à Louis , par Otbon. — Pais entre le rti et le

duc Hngnes. (947-950.)

Le roi Louis n'avait trouvé aucun oontradideir à lexposé de ses griefs contre le doc de France. Avant de laisser le concile se dissondre , il demanda au roi Othon aide contre ses ennemis. Oihon lai accorda sa demande , et ordonna à Conrad , dnc de Lorraine de marcher à son secours avec ime armée.

c II fut convenu qu'en attendant que cette armée fût réunie , le roi et les évêques de son parti resteraient auprès de Conrad , dans la crainte qu'en s'en retournant en France , il ne leur arrivât quelque malheur. »

Conrad ne tarda pas à rassembler ses troupes. Il assiégea et prit le château de Mouzon qui tenait pour l'évêque Hugues ; l'armée lorraine se dirigea ensuite sur Laon dont le duc de France s'était emparé. Haas cette marche , le château de Hontaigu fut pris , et Thibault qui le défendait pour le duc Hugues fut excommunié. Hugues lui-même, cité à comparaître devant un concile assemblé à Trêves , pour y donner satisfaction des maux qu'il avait causés au roi et à l'Église, ne se présenta pas et encourut ainsi l'excommunication.

Ce fut durant l'année 948 que mourut Fulques comte d'Anjou. Ce prince, fort religieux , savait peine lire, et passait néanmoins pour très-savant. Ayant appris que Louis d'Outre-mer se moquait de lui qu'il avait souvent au chœur chaut avec les moines, il lui écrivit : c II est bon que tu saches c 6 roi! qu'un prince non lettré est vaillant et couronné. >

La guerre continua encore quelque temps entre le duc Hugues et le roi des Francs. Bagnes Mantes Soissons, et désespérant de prendre cette ville, il fit jeter avec des machines des matières incendiaires dans l'église cathédrale , le dom

"* Ysmom, Jffof. ûe ^Êj/Hh 9e JIHmy.lv. IT»

ASS

des chanoines et une partie de la Ville. Il parcourut ensuite toutes les terres appartenant à l'église de Baïms, ravageant, pillant, et dévastant tout sur son passage. Dans cette guerre, d'extermination il avait appelé à son aide une troupe nombreuse de Normands , sans doute parce que Fei-communication prononcée contre lui avait porté la majeure partie de ses vassaux à l'abandonner.

En 949, le roi Louis s'empara par surprise de la ville de Laon ; ces les siens montèrent en secret sur le mur pendant la nuit, brisèrent les serrures des, portes, et le roi entra dans la ville; mais il ne put réussir à s'emparer de la tour que lui-même avait fait bâtir à la porte principale, et qui fut vaillamment défendue par les hommes d'armes du duc Hugues. — Enfin , en 930, et par la médiation du roi Othon et du duc Conrad , la paix se conclut entre le duc de Flandre et le roi des Francs ; et Hugues vint à Louis et se fit son homme. >

Konveller l'union des Hénriciens . (951-1041.)

Louis profita du moment de calme que donnait au royaume la soumission de ses grands vassaux , pour associer à la royauté son fils aîné (Louis) , A peine âgé de douze ans. C'était un moyen de resserrer les faibles liens qui attachaient les Francs à sa famille. Dans la même année , il éprouva un vif chagrin ; sa mère , la reine Ogone , Âgée de plus de quarante-cinq ans , s'irrita de ce qu'il lui refusait une abbaye , s'échappa de Laon où elle résidait, se rendit auprès d'Héribert , comte de Troyes, et malgré la différence d'âge existant entre elle et ce jeune homme, fils du célèbre comte de Vermandois , qui avait tenu si longtemps son mari captif, elle l'épousa, et Contentant ainsi , aux dépens de son bien-être, dit un vieil historien , son aveugle vengeance , ou peut-être la faisant servir de prétexte à son incontinence. •

Le roi Louis , joyeux de la paix dont il jouissait après tant de difficultés et de traverses , parcourut son royaume, recevant, chemin faisant, le serment et le hommage de ses vassaux. Il visita ainsi l'Auvergne et l'Aquitaine. — Charles le Conquérant, prince de Bavière, Étienne, évêque d'Auvergne, et Guillaume « comte de Poitiers , accoururent au-devant de lui , et pressés de lui renouveler leur serment de

fidélité*

Pendant son séjour en Aquitaine , le roi , qui avait à se plaindre des incursions dans ses états de quelques seigneurs de la Lorraine féodale , envoya à Aix-la-Chapelle , auprès du roi Othon, une députation dont il

pria le duc Hugues d'être le chef. Hugues fut accueilli avec honneur et distincti^{on}; il célébra joyeusement avec ses Germains-

pendant les fêtes de Pâques, et reçut de lui, lorsqu'il le quitta, de magnifiques présents. Le chroniqueur Frodoard dit que le duc de France, avant de se rendre auprès du roi Othon, s'était fait précéder par des dons assez bizarres. Il avait envoyé deux lions au roi de Germanie.

Louis ne jouit pas complètement de la paix. N'ayant plus à combattre ses grands vassaux « il eut à défendre ses sujets contre les Hongrois. Ces peuples barbares sortirent en 950 de l'Italie, passèrent les Alpes et pénétrèrent jusque dans l'Aquitaine, qui pendant plusieurs mois fut exposée à d'horribles ravages; ils ne s'en retournèrent aux lieux d'où ils étaient venus que chargés de butin. — Ils avaient fait cette expédition pour leur compte; mais trois ans après, en 954, ils revinrent, appelés en Lorraine comme auxiliaires par le duc Clotaire alors en guerre avec l'archevêque Brunon, à qui le roi Othon avait donné le titre d'archiduc et la suprématie sur tous les ducs, comtes et marquis de la Lorraine. — Après avoir ravagé les vallées supérieures de la Moselle et de la Meuse, les Hongrois, traînant avec eux une foule de captifs, entrèrent dans le royaume de Lorraine. — Ils traversèrent les territoires de Saint-Quentin, de Laon, de Reims, de Châlons, et arrivèrent en Bourgogne. Dans cette expédition, un grand nombre d'entre eux périrent, tant par les maladies que par les combats; mais ceux qui survécurent firent un immense butin et entrèrent dans leur pays en traversant l'Italie.

Mort de Louis d'Outre-mer. (954.)

Les Hongrois s'éloignaient lorsque le roi Louis, qui venait de voir mourir à Laon un de ses fils, quitta cette ville pour aller fixer sa résidence à Reims. En chevauchant près d'un bois, avant d'arriver à l'Aisne, il aperçut un loup; aussôt emporté par sa passion pour la chasse, il s'élança au galop à la poursuite de l'animal, mais son cheval fit un faux pas, s'abattit et le jeta par terre. Il fut transporté à Reims si grièvement meurtri que ses plaies lui causèrent une sorte de lèpre désignée dans la Chronique par le nom d'«*Upkimiia*». Il mourut le 5 octobre 954, et fut enterré

dans l'église de Saini* Rémi. Il n'était Agé que de trente-trois ans et eD avait régné dix-huit. De cinq fils qu'il avait eu de Gerberge , deux seulement étaient encore vivanlSt Lothaire Agé de quatorse ans , et Charles âgé de quinze ou seize mois.

Les historiens considèrent Louis d'Outre-mer .oMnme un prince qui aurait honoré le irtee dn^ ides temps {dus heureux. Formé à l'école duAMO^

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

heur, ce roi montra du courage , de la résolution et de Tactivité. On lui reproche d'avoir parfois manqué de prudence : on reconnaît toutefois que dans une position aussi embarrassée que la sienne, il était difficile de ne pas beaucoup hasarder. Dans un temps de guerres intestines , il ne pouvait se faire aimer et respecter de ses sujets que par de brillants faits d'armes : malheureusement quand il avait réussi dans les conquêtes que le désir d*âfrerniir son autorité lui faisait entreprendre, ses succès mêmes ralliaient contre lui ses vassaux, naguère les plus dévoués ; mais qui ne voulaient pas d'un roi capable de se faire obéir.

CHAPITRE XIV

riB DB Lk HiGS CiALOTlNGiNIII.

Règnes de Loihûire et de I/mis V, roi f des Francs.

Lotbaire sacré roi de\$ Fraocs. -> Puissance donnée à Hugues. — Siège de Poitiers. — Mort de Hngues, duc de Pranée. — Guerres trec le duc de Nonnandle.^ Événements de Bretagne.— Alain IV. — Drogon. — Uoei IV. — Guerecb. ^ Alain V. — Judioaâ. — Guerres des comtes de Nantes et des comtes de Rennes. — Couronnement de rempereoar Othon. — Fin du différend i^latif à

. révèdié de aeiffis. — Mariage de Lolhaire. — Mort de l'aicbevéqua Bninûn. — Caractère et situation difficile de Loitiaire. — Guerres de Lotbaire avec le roi de Germanie. — Prise d'Aix-la- Chapelle par le»Prancs. — Siège de Paris par les Germatas. — Aa* •ietatina de Louis V à la rayante. - ^ Mort de LoChairl — La reine Emma et TéYéque Adalbcron. — Louis V, roi des Francs. — Sa mort. — Fin de la race carlovngienne.

CDe ran MM à I*an 907.)

Lotbaire , sacré roi des Franoi. — Pnisniioe donnée à Hngoes.

Siège de Poitiers. (954-995.)

La mort du roi offrait à Hugues une occasion Bouvelle de s'emparer du trône ; mais si la puissance individuelle du duc de France avait grandi pendant le règne de Louis d*Outre-mer , cdle de plusieurs des autres grands vassaux s*éuit accrue Clément. Hugues avait à redouter leur jalousie. Le roi Othon n'était pas d'ailleurs disposé à laisser dépouiller sans le défendre le fik d'une sœur qu'il aimait. Gerbergemontiaen cetteoccasioits-Qn adresse et sa prudence accoutumée; elle s'adressa à Hugues lui-même et lui demanda conseil et se^ cours. Le duc de France , flaué de cette demardie, aima mien , en protégeant la veuve et les enfiuus du roi» conserver Taulorité que de risquer de la perdre en les opprimant, c 11 invita Gerberge à vembr le trouver, la reçut honorablement* la consola, et lui promit que son fils entrerait en possession da " ^yaume. En effet , Lothaire fut sacré roi rf^nt Fé-

Ise de Saint-Reml de Reims, par l'archevêque

Ailaud, et avec l'aide du prince Hugues, de Farchevêqne Brunon et des autres évéques et grands de France , de Bourgogne et d'Aquitaine *. » Le nouveau roi, comme son père, établit sa ré»dence à Laon , où la reine Gerberge se fixa auprès de lui.

Pour reconnaître le service que Hugues venait de lui rendre en le faisant asseoir siir le trône, le jeune Lotbaire lui donna les duchés d'Aqni-taiDe et de Bourgogne, tanf pour hii que pour son fils aîné.

Cette donation prouve qu'il y avait alors deux sortes de duchés; les uns fiefs titrés auxquels était attachée la possession des villes et des territoires, les autres offices royaux conférant l'autorité sur tout ce qui tenait à la guerre et à la justice. Les rois avaient perdu la disposition des premiers qui étaient devenus héréditaires; mais ils avaient conservé le droit de donner les seconds. Dans ce cas, la dignité de duc accordée par le roi des Francs était analogue à celle de Tarchiduc en Germanie. Hugues, duc héréditaire de France, et duc nommé d'Aquitaine et de Bourgogne, était le représentant du jeune roi, et le possesseur réel de l'autorité royale.

Vers le milieu de l'année 955, Hugues voulut apaiser Guillaume, duc héréditaire d'Aquitaine, à connaître sa suprématie, et probablement à lui rendre une partie de ses domaines. Il amena Lothaire en Aquitaine pour légitimer son entreprise par la présence du roi, et mit le siège devant Poitiers. Après deux mois d'une vive attaque et d'une résistance opiniâtre, les assiégeants avaient pris d'assaut le faubourg fortifié de Sainte-Radegonde, qui fut pillé et livré aux flammes; mais la ville était encore intacte. L'église dédiée à la sainte, patronne de Poitiers, avait subi le sort du faubourg qui l'environnait. Un orage éclata, la foudre tomba sur la tente de Hugues et la consuma; ce coup de tonnerre considéré comme une marque de la colère divine, causa dans l'armée une frayeur qui, dit-on, décida le duc de France à lever le siège. Frodoard prétend que cette résolution ne fut prise que par suite du manque de vivres. Le duc Guillaume, avec une petite armée, rôdait autour de la place, attendant une occasion favorable pour la secourir; il crut que le moment était arrivé de faire repentir Hengues de sa tentative, il se mit à la poursuite de l'armée franque; mais celle-ci fit volte-face, et reçut avec vigueur l'attaque des Aquitains. Ceux-ci, surpris de cette résistance inattendue, éprouvèrent une défaite sanglante et prirent la fuite. Guillaume put à peine s'échapper avec un petit nombre de soldats.

« Fkodoam, Chtroff Ne, année 954. bolshv M. l'empereur le ta
noir«aibret54*»

LIVRE IV, CHAPITRE XIV

Mort de Hagnet, dac de France. (956.)

Le duc Hagaes, qui, fils de roi , oncle de roi » et beau-frère de trois rois, avait régné sans sceptre pendant plus de vingt ans , mourut à Paris , le 16 juin 956 9 on le surnommait le Blanc à cause de son teint, le Grande à cause de sa puissance ou de sa taille, et Y Abbé ^ parce qu'au nombre des domaines dont il jouissait se trouvaient les abbayes de Saint-Denis , de Saint-Germain-des-Près et de Saint-Dartin«de-Tours. II avait eu deux femmes ; Edwige, fille d'Edouard, roi d'Angleterre, et Hadvige , sœur d'Othon , roi de Germanie. II n'eut pas d'enfants de la première; la seconde lui donna quatre fils; Talnë Hugues, surnommé Capet, fut duc de France , comte de Paris , et marquis d*Orléans , comme son père ; les trois autres, Oibon, Eudes et Henri, furent sucoessiyenent ducs de Bourgogne. Les enfants de Hugues étaient encore fort jeunes ; Faïne n'avait que seize ans. En mourant , leur père pria son gendre Richard , duc de Normandie, d'être le défenseur de ses enfants et de ses vassaux.

Guerrei avec le doc de Normandie. (960-970.)

La mort de Hugues n'accrut pas les domaines de Lotbaire, elle délivra seulement le jeune prince d'un seigneur dont la puissance dominait l'autorité royale. Le règne de Lotbaire offre peu d'événements. Réduit presque à la viUe de Laon, ce roi prenait peu de part aux guerres que ses vassaux se faisaient entre eux. La politique de la reine Gerberge , qui, après la mort de Hugues , avait pris la tutelle de son fils, tendait néanmoins à rendre le roi arbitre dans toutes ces querelles.

Lotbaire, parvenu à la majorité, se laissa d'abord influencer par la haine que quelques seigneurs dévoués à son père portaient au duc de Normandie; il tenta sur la Normandie quelques entreprises qui ne réussirent point. Il invita, en 960, Richard à venir le trouver à Amiens dans un plaïd solennel. Les naïnes qui ont écrit l'histoire des ducs de Normandie prétendent qu'en faisant cette invitation le roi des Francs , à l'instigation de l'archiduc firunon , archevêque de Cologne , du comte de Flandre , Ar-

noul, du comte de Chartres, Thibauld, et do comte d'Anjou , Geoffroy, avait projeté de ftire arrêter le duc normand et de l'envoyer prisonnier aa -delà du Rhin. Richard se mit en route, et sarait tombé dans le piège s'il n'eût été averti par deux cavaliers inconnus des mauva» desseins du roi. Après cet avis il rebroussa chemin » et se tint mieux sur ses gardes.

L'année suivante , s'il fnut en croire les mêmes chroniques, dont les accusations partiales ont para peu dignes de foi aux meilleurs historiens modernes, le duc de Normandie faillit encore tomber dans un piège du roi des Francs. Lotbaire lui ayant per* suadé qu'il avait dessein de se réunir à lui pour hire la guerre à Thibaukl, comte de Chartres, l'avait invité à une entrevue, sur les bords de la rivière d'Epie. Le duc de Normandie avait déjà passé cette rivière, lorsque des éclaireivs qu'il avait envoyés en avant pour découvrir ce que le roi iaisait , lut rapportèrent que Lotbaire réuni à Thibauld et à tous ses ennemis s'apprêtait à l'attaquer. Richsi^d repassa aussitôt TEpte et prit position avec ses troupes pour défendre le passage de cette rivière. Les Francs s'avancèrent et attaquèrent avec résolti» tion les Normands , qui , bien p»*éparés , se défendirent bravement. Api es une mêlée sanglante le roi voyant que le succès était aicore incertain , se décida à cesser le combat et fit sonner la retraite.

La guerre dura encore plusieurs années avec des succès divers. Lotbaire prit Évreut qu'il donna au comte de Chartres. Richard ravagea les environs de Château-Dun et de Chartres ; Thibauld , de son côté , s'avança jusqu'aux portes de Rouen dont il brûla les failbourgs. Il fallut, pour que Richard obtint une paix , toujours mal observée, que les Normands de la Neustrie appelassent à leur secours les Normands du Danemarde.

ÉvénemeDto en nretagne. — Alain IV. >- Drogon. — Hoel IV. — Gnérech. — Alain Y. — Jndicaél. — Guerres des oomtet de Nantes et des comtes de Reimes. (955-992.)

Forcés de soutenir des guerres presque continuelles contre les seigneurs francs leurs voisins, les ducs de Normandie avaient peu de moyens de faire respecter leur suzeraineté par les comtes de Bretagne, qui refusaient toujours de se sçumettre au traité de Saint-Clair-sur-Epte. — Pour

rendre compte de ce qui se passait dans la Péninsule , habitée par le seul peuple primitif de la Gaule qui n'eût pas subi de conquêtes ou alliances étrangères, il convient de remonter à l'année 935, époque où le jeune Alain IY, dit Barbe-Torle , petit-fib , par sa mère, d' Alain -le'Grand,j*evint d'Angleterre, et prit possession du comté de Vannes.

Alain IVse.réuDit au comte de Rennes, Bérenger, fils de Judtoaël, pour combattre les Normands. Les deox alliés, après quelques succès, furent malheureusement vaincus. Bérenger se soumit à Guillanne- Longue-Épée; mais Alain, pins fier, retourna chercher un refuge dans la Grande-Bretagne. Cette. Ile était alors l'asile detsprinces détrAnés. Il y trouva le jeune Loiiiis, fils de Ô^arles-Ie-Simple » attendant comme lui nn retour delà fo^twiet

FRANCE BISTORIQUB ET MONUMENTALE

fat, oomme on le sait, mppdé enFranoeai •56. Alain revint en Bretagne en 958, débarqua prè» 4e Dol avec quelques troupes; surprît un déuichenent de Normands , qu'il taiHa en pièces; puis remontant sur ses vaisseaux , il fit voile vers Saint- Brieuc et obtint un succès pareil sur la troupe ennemie qui occupait le pays. Alain accueilli par les aodamations du peuple breton , qui saluait en lui aoD libérateur, s'avança ensuite dans la Péninsule; il termina cette rapide campagne par la prise de Nantes , dont il chassa les Normands. Son premier soin fht de relever cette ville de ses ruines et de la repeupler. Les chroniques contemporaines prétendent qu'elle avait été tellement dévastée , que , pour arriver jusqu'à la cathédrale , le prince libérateur fut obligé de se frayer à coups d'épée un chemin parmi les ronces. Afin d'accroUre plus promptement la population de Nantes, Alain IV accorda des privilèges nombreux aux habitants. 11 déclara libre tout serf qui viendrait s'y établir , et il interdit d'avance au QMttr le droit de le réclamer. U termina par un traité , peu de temps après s'être emparé de cette ville, les différends qui existaientau si\jet des limites des comtés de Nantes et de Poitiers. On reconnut dors que les territoires de Mauges , de Tiffauges , d'Herbauges et de Clisson , quoique situés sur la rive gauche de la Loire , faisaient partie de la Bre-

Les succès d'Alain IY furent favorisés par les dissensions civiles des Normands, pendant le règne de Guillaume Longue-Épée , et durant les premières années de Richard ; mais en 945 , dès que Harald eut rétabli Richard dans son duché, les Normands firent une irruption nouvelle en Bretagne, et reprirent la ville de Dol.

Alain mourut en 952 ; il laissait de sa seconde femme , sœur de Thibault , comte de Blois, un fils en bas âge ; il avait aussi deux fils naturels ; son fils légitime se nommait Drogon. — Avant de mourir, il convoqua les principaux seigneurs de la Bretagne , recommanda le jeune prince à leur fidélité, et déclara qu'il en confiait la tutelle à Thibault son beau-frère.

La mère de Drogon se remaria à Foulques, comte d'Anjou , qui , & la faveur de cette alliance , enleva au comte de Blois la tutelle du jeune prince et prit la direction des affaires de Bretagne. Foulques, au lieu de lever les impôts au nom de son pupille, les fit percevoir pour son compte. Les historiens bretons l'accusent d'avarice, de lâcheté, et lui imputent le crime d'avoir fait mourir Drogon, qui fut étouffé dans son bain.

Cependant, encouragé par la mort d'Alain Bègue* forte , les Normands avaient assiégé, pris et pillé Nantes, forçant les habitants à s'échapper au plus vite.

Il se retira dans le château , qui heureusement résista à toutes leurs attaques.

Foulques n'avait fait aucune tentative pour secourir les Nantais. Ceux-ci , après le départ des Normands, appelèrent dans leur ville les enfants naturels d'Alain , et se donnèrent à eux. L'aîné, qui se nommait Hoël, fut proclamé comte de Vannes et de Nantes ; le plus jeune, Guérech , qui avait embrassé l'état ecclésiastique, fut élu évêque.

Le règne d'Hoël IV fut rempli par les dissensions et les guerres qu'il eut avec Conan-le-Tort, comte de Rennes, au sujet de la possession de certains districts de la Bretagne , que les tuteurs de Drogon avaient abandonnés au fils de Bérenger. Ces guerres durèrent vingt-sept ans. La paix ve-

nait d'être conduite, lorsque en 980 Hoël fut traîtreusement assassiné, à l'instigation de Conan. C'est du moins ce que raconte la Chronique de Nantes :

c Un geotilhomme du pays de Rennes, nommé Galuron, ayant quitté la cour de son seigneur pour passer au service du comte de Nantes, y avait été d'autant mieux accueilli, qu'il affectait une vive animosité contre Conan. Dans une partie de chasse, Hoël s'arrêta au milieu d'un bois pour réciter ses vêpres, ne retenant auprès de lui que son chapelain. Galuron feignit de s'éloigner comme toute suite du prince, mais revenant sur ses pas, il fondit sur lui à bride abattue, le perça de sa lance et disparut, t

La vie du comte de Rennes n'est pas destinée à le justifier de l'accusation portée contre lui par le chroniqueur nantais. — Conan avait épousé une fille de Geoffroy, comte d'Anjou, successeur de Foulques; mais il convoitait quelques parties des états de son beau-père, qui avaient autrefois dépendu de la Bretagne. Il résolut de s'en emparer par surprise. Devant accompagner son beau-père à la cour du roi Lothaire qui se trouvait alors à Orléans, il prescrivit à ses quatre fils de profiter de l'occasion, et en l'absence du comte d'Ajaccio, de marcher sur Angers avec toutes les troupes qu'il pourrait réunir. — Pendant le voyage, une indiscretion de Conan lui-même fit connaître à Geoffroy le danger que courait sa capitale; il laissa le comte de Rennes continuer seul la route vers Orléans, et prît tant le désir de visiter une terre de son domaine, qu'il vint en hâte à Angers. Lorsque les fils de Conan se présentèrent devant cette ville, ils trouvèrent la garnison sur ses gardes, et tombèrent dans une embuscade. Deux d'entre eux furent tués; les deux autres, faits prisonniers, furent conduits à Orléans par Geoffroy, qui présenta au roi cette preuve de la perfidie de Conan. c Le comte s'interposa entre le beau-père et le gendre et parvint à dit un historien, à opérer entre eux une de ces

LIVRE IV, CHAPITRE XIV

réconciliations que ne suit point l'oubli des inimitiés. 9

En apprenant la mort de son frère , évêque de Nantes renonça à l'épiscopat pour prendre la couronne et Tépée : il fit alliance avec le comte d'Anjou qui , comme lui , avait à se venger de Gonan et entra aussitôt en campagne. — Le comte de Rennes avait de son côté rassemblé une armée : les deux partis se livrèrent à Conquereux une bataille qui fut plus sanglante que décisive. — Gonan avait tout à redouter du frère de Hoël ; pour se débarrasser de son ennemi , il eut encore recours à la perfidie , et fit piquer un moine de Redon qui saignait Guérech avec une lancette empoisonnée. Guérech mourut en 990, laissant un fils en bas âge qui lui succéda comme comte de Tannes et de Nantes sous le nom d'Alain V, mais qui ne lui survécut que peu de temps.

Conan résolut de profiter de l'occasion pour se rendre maître de toute la Bretagne : il marcha sur Nantes et s'en empara. — Le comte d'Anjou, Foulques Néra { successeur de Geoffroy } , se déclara le protecteur de Judicaël, fils naturel de Hoël IV, et prit les armes pour faire reconnaître cet enfant , comte de Vannes et de Nantes. — Les Bretons de Gonan et les Angevins de Foulques se livrèrent bataille dans la plaine de Conquereux ,* où onze années auparavant les comtes de Rennes et de Nantes avaient déjà combattu. — Une ruse des Bretons leur fit d'abord obtenir l'avantage : ils avaient creusé devant leurs lignes de bataille des fossés recouverts de branchages et de terre où tombèrent les chevaliers Angevins en voulant les charger. Foulques lui-même fut renversé de cheval , mais il se releva , rallia ses troupes et les ramena au combat. — Gonan fut tué et son armée éprouva une déroute complète.

Judicaël, mis en possession du comté de Nantes et de Vannes , en fit hommage à son protecteur. — La Bretagne méridionale se trouva ainsi reconnaître un suzerain , tandis que la Bretagne septentrionale en reconnaissait un autre. Le comte de Rennes , vassal de la Normandie , était d'autant plus disposé à resserrer ses liens de vassalité, qu'il espérait trouver dans le duc Normand un appui équivalent à celui que le comte de Nantes recevait du comte Angevin.

Trois ans après la mort de leur père , les fils de Hugues-le-Blanc n'avaient pas encore rendu au roi des Francs l'hommage féodal. L'archevêque Brunon les y obligea en 949. — «Ce fut alors que Lothaire donna à Hugues Capet , qui ne prenait encore que les titres de comte de Paris et de marquis d'Orléans»

le titre de duc de France, qu'avait porté son père L'année suivante (960) , les deux cousins se rendirent ensemble en Italie , Hugues Capet , avec sa mère Aude , et Lothaire , avec la reine Gerberge. Les sœurs d'Othon désiraient assister au sacre de leur frère. Le roi de Germanie se fit proclamer et couronner roi d'Italie à Milan, et empereur d'Occident à Rome. La cérémonie de son couronnement fut la plus solennelle de toutes celles du dixième siècle ; on y accourut de toutes les parties de l'Europe. L'empereur d'Orient Nicéphore y envoya des ambassadeurs pour négocier le mariage de sa fille avec le fils d'Othon.

Fin des différends relatifs à Téréché de Reims. (962-964.)

La décision du concile d'Ingelheim n'avait pas éteint les différends soulevés par les prétentions à l'archevêché de Reims. Artaud étant mort en 962, il aurait été possible de finir les débats , en rétablissant Hugues, fils d'Héribert, sur le siège dont il avait été privé ; mais la reine Gerberge s'y opposa. Elle fit agir l'influence de l'archevêque Brunon sur les évêques réunis en synode à Meaux , et qui ^ appelés à décider s'il convenait de rendre à Hugues l'archevêché de Reims, déclarèrent que l'homme qui avait été condamné par un concile général ne pouvait être absous par un synode provincial. On soumit la difficulté au pontife romain ; celui-ci approuva la décision du synode de Meaux , en raillant que l'évêque Hugues avait été excommunié successivement par un pape et par deux conciles , ceux de Rome et de Pavie.

L'archevêché de Reims fut conféré à Odalric , d'abord évêque et prêtre pieux. Cet archevêque voulant rétablir les affaires de son église , contribua à accroître les troubles en excommuniant plusieurs seigneurs qui détenaient des biens appartenant à l'archevêché de Reims ; il réussit néanmoins à se faire rendre le château de Coucy et la ville d'Épernay.

Mariage de Lothaire. ^ Mort de TarcheTéque Bnmoo.

Le roi Lothaire épousa en 966 Emma , fille de la reine Adélaïde, veuve de Lothaire II , roi d'Italie, que l'empereur Othon avait épousée en secondes noces.

Arnoul-Ie-Yieux , comte de Flandre , étant mon, laissant son comté à son peiit-fils Amonl , m^ nommé le Jeune, le roi Lothaire profita de cet ési^ nement pour reprendre Arras et Douai, et pour m faire prêter u Aoa-veau serment par les aeîgiieiirf flamaïda*

non, qui était venu en France pour accommoder quelques différends entre la reine Gerber^^e et sa sœur, veuve de Hagues-le-Blanc , tomba malade à Compiègne, et se fit transporter à Reims où il mourut.

Maihilde , sœur du roi Lolhaire , épousa en 967 Conrad-le-Pacifique , roi de Bourg^ogne et d* Arles , qui y tnalgré son surnom, avait eu la gloire d'expulser les Sarrasins et les Hongrois de la Basse- Provence. Conrad avait sa résidence à Vienne, dans l'ancien palais sénatorial. Sa femme Hathilde montra en plusieurs occasions de la présence d'esprit et du courage. Une insurrection éclata dans la Valloire , plaine située à quatre lieues de Vienne , au moment où les forces principales du roi de Bourgogne étaient dirigées contre les Hongrois; Matbilde attaqua les insurgés , les vainquit et les força de se réfugier dans le château de Monbreton , qu'elle prit d'assaut et fit démanteler.

Caractère et situation dilBcile de Lolhaire.

Tous les historiens s'accordent à représenter Lothaire comme un prince brave et actif, doué d'un tempérament robuste , d'une force de corps extraordinaire et d'une dextérité sans égale dans tous les exercices ; son esprit plein de sève et de vigueur se ressentait de la forte trempe de son corps. Plus adroit et plus habile que ses prédécesseurs, le roi se rendait un compte exact des difficultés de sa position. Il sentait que malgré tous ses efforts, le pouvoir allait 'en décroissant chaque jour dans ses mains. Il savait que les Gallo-Francis, persévérant dans leur haine nationale contre les Franco- Teutons , ne voyaient plus dans les descendants

de Charlemagne que des princes de race germanique, et tournaient leurs espérances vers la famille de Hugues Capet, qu'une origine certainement gauloise recommandait à la sympathie populaire. Le célèbre Gerbert qui depuis fut pape, écrivait dans une de ses lettres : c L'état des esprits est tel ici que Lothaire est roi seulement de nom. Hugues l'est véritablement, non pas de nom, mais en fait et en œuvres. >

Goerret de Lothaire avec le roi de Germanie. — Prise d'Aix-la-Chapelle, par les Francs. — Siège de Paris, par les Gerniains. (975-985.)

Tant que vécut l'empereur Othon, Lothaire subit, malgré lui, l'influence de la politique germanique ; son oncle était pour lui un appui utile et un protecteur nécessaire. En 973 celui-ci laissa la couronne à son fils Othon II. Quelques années après, Lothaire résolut de s'abandonner à l'impulsion de l'esprit national, et de rappeler à lui l'affection du

germaniques, et en reculant les frontières de son royaume jusqu'au Rhin. — En 978, il entra en Lorraine dont les seigneurs lui prêtèrent serment dans la ville de Metz ; de là il marcha rapidement sur Aix-la-Chapelle et faillit y surprendre le jeune Othon, qui, ne se doutant pas du danger qui le menaçait, se disposait à célébrer gaiement une fête de famille. Le roi de Germanie n'eut que le temps de monter à cheval et de se sauver, laissant le festin dressé sur la table et tous ses meubles précieux à l'abandon. Les Francs de Lothaire pillèrent le palais impérial et dévastèrent les environs d'Aix-la-Chapelle.

Othon furieux rassembla une armée, et entra immédiatement en France. Il dévasta la Champagne et s'avança jusque sous les murs de Paris où Hugues Capet s'était jeté pour encourager la garnison par sa présence. Othon somma le duc de France de lui livrer la ville, le menaçant, en cas de refus, de venir faire chanter sur Montmartre un Ave Maria par tant de clercs qu'il serait entendu de Notre-Dame. En effet, son armée composée de 60,000 Allemands, Lorrains, Flamands et Saxons, monta sur le sommet de la montagne et y entonna en chœur le verset du Te Deum : Ave Maria ! Te martyrum, etc.

Cette armée formidable et les menaces d'Oïhoa n'épouvantèrent pas les braves défenseurs de Paris; le neveu du roi de Germanie ayant voulu par bravade planter sa lance dans une des portes de la ville, fut tué par Geoffroy y comte d'Anjou. — ^L'hlver survint , Othon se décida à la retraite; mais poursuivie par les troupes de Lothaire et de Hugues Capet, son arrière-garde fut taillée en pièces au passage de l'Aisne , sur la frontière des Ardennes.

On rapporte que durant cette retraite le comte d'Anjou fut chargé de proposer^aux chefs germains un combat singulier entre le roi de France et le roi de Germanie, disant que , puisque la querelle exis* tait principalement entre les deux rois, il était équitable que ceux-ci la vidassent entre eux, plutôt que de répandre le sang de leurs peuples. Les Germains s'y refusèrent, et répondirent : qu'ils ne doutaient point du courage de leur roi , mais qu'ils ne trouvaient pas convenable qu'il exposât sa vie daas un combat singulier.

La paix se fit entre Othon et Lothaire ; il fut convenu que la Lorraine continuerait à dépendre de la Germanie, mais que le roi Othon en instituerait duc ie jeune Charles , frère du roi des Francs. Othon mourut en 983.— Lothaire, cherchant à profiter de la minorité de son fils , rompit subitement la paix qu'il avait conclue avec lempire, et envahit de nouveau la Lorraine. Dans cette expédition , le roi des Francs prit Verdun qu'il garda pendant deux ans »

LIVRE IV, CHAPITRE XIV

après lesquels sachant qu'Othon III s'était affermi sur le trône , il rendit la ville au comte qui la possédait au moment où il en avait fait la conquête.

AtsociaUon de Louis Y à la royauté (985.)

Le dernier acte important du règne de Lothaire fut l'association de son fils Louis à la royauté. Peu de temps auparavant, il avait marié ce jeune homme, à pdne âgé de dix-huit ans, à une princesse d'Aquitaine, nommée

Blanche ou Blandine * . c Cette femme, légère et galante , se trouvant , dit Mézeray , avec mi mari sans vigueur d'esprit ni de corps, le planu li. » Quelques chroniques racontent que Blandine , ayant résolu de se séparer de son mari, lui persuada devenir avec elle en Aquitaine , afin de faire rentrer dans l'obéissance ce pays encore insoumis , et lui disant qu'il serait secondé dans cette entreprise par l'influence de ses parents. Mais lorsqu'elle fut arrivée dans sa famille, elle déclara qu'elle ne voulait plus la quitter.

Cet affront arriva à Louis du vivant de son père. Lothaire se rendit lui-même en Aquitaine, pour exhorter Blandine à revenir auprès de son fils , et pour tirer celui-ci d'un pays où il ne le croyait pas en sûreté.

Mort de Loûiair« <986). — La reine Emma et Tévèque Adal-
beroD.

Lothaire mourut à Reims, peu de temps après son retour d'Aquiune, le2 mars986.— Il n'était âgéque de quarante-cinq ans, et il en avait régné trente-deux. Il fut enterré dans l'église St-Remi de Reims. On répandit le bruit qu'il avait été empoisonné à l'instigation de laf reine Emma, qui , disait-on , entretenait des relations coupables avec Adalbéron, évêque de Laon. Mézeray fait judicieusement observer que cet évêque n'avait alors guère moins de cinquante ans, âge plus propre pour le conseil que pour la galanlem. M. Guizot pense au contraire que ces bruits étaient fondés. — c Né en Lorraine , dit-il , d'une famille qui possédait de grandes richesses , Adalbéron avait étudié à Reims, sous le célèbre Gerbert, il passait pour un des plus savants hommes du siècle. Ses contemporains étaient surtout frappés de son éloquence, car c Dieu lui avait donné , disaient-ils , » un incomparable talent de persuader. > Il en profita pour pousser sa fortune, et gagna si bien les bonnes grâces du roi Lothaire , qu'en 977 , malgré sa jeunesse, il fut nommé évêque de Laon , la principale des villes où régnait encore le petit seigneur qui s'appelait le roi des Francs. Adalbéron apporta

< Suivant plusieurs auteurs, Blandine clait fille de Rothbaiirl.]>refnior comte d'Arles.

HisU de France. — t. ii.

à son église des trésors immenses qui lui appartenaient en propre, et qu'il sut habilement accroître. Ses richesses ne l'occupaient pas seules; tout donne lieu de croire qu'il était encore mieux avec Emma, femme de Lothaire, qu'avec le roi son mari. A la mort de Louis Y, Arnoul , fils naturel de Lothaire , et chanome de Laon, livra cette vIUe au prince Charles son oncle ; et Adalbéron, qui sans doute avait déjà embrassé le parti de Hugues Capet, fut mis en prison. Il s'échappa et se réfugia près de Hugues. — A cette occasion , la reine Emma écrivit à l'impératrice Adélaïde, sa mère: c Madouleurest au comble,

> ô ma souveraine, ma mère chérie, j'ai perdu mon

> mari ; j'espérais en mon fils , il est devenu mon en-

> nemi; des hommes qui naguères m'étaient chers

> m'ont abandonnée pour ma perte et celle de toute 1 ma race. Usent répandu contre l'évêque de Laon

> d'odieux mensonges; ils le poursuivent et veulent » le dépouiller de son rang, pour m'imprimera moi- » même une ignominie qui me fasse justement perdre

> le mien. > — Adalbéron , de son côté , écrivit à tous les évoques pour leur dénoncer ses ennemis et menacer d'une excommunication quiconque entreprendrait d'exercer les fonctions épiscopales dans son diocèse. Il y rentra bientôt, se réconcilia avec Arnoul , et fit même recouvrer à ce dernier la faveur de Hugues Capet , qui le nomma archevêque do Reims \ »

Louis V, roi des Francs.— Sa mort (987).— Fin de la race Car-

lOTingienne.

Louis V succéda à son père, et mourut après dix mois de règne (le 21 mai 987), sans avoir attaché son nom à aucun événement qui puisse intéresser la postérité. Ceux qui ont accusé de sa mort sa femme Blandine ou-

blent que depuis un an cette princesse avait cessé de vivre auprès de lui , et qu'aucune cause ne pouvait la pousser à commettre ce crime.

Louis mort , la couronne appartenait de droit à son oncle Charles, duc de Lorraine ; mais ce prince était devenu le vassal d'un roi étranger, et les Francs le considérèrent comme indigne de régner sur eux ; la couronne fut déferée à Hugues Capet.

La race carlovingienne, qui avait commencé avec tant d'éclat pour finir si obscurément , avait duré deux cent trente-six ans, et fourni douze rois à la France. Les trois autres princes, que nos historiens ont comptés parmi les rois de la seconde race (Eudes, Robert et Rodolphe), appartiennent en quelque sorte à la troisième, car tous les trois étaient proches parents ou alliés de Hugues Capet.

Nous avons déjà fait connaître plusieurs des cau-

I * ISinicL M'a Aiuu'ktto: ^ . CoUcdïon Giiiio/, iom. vi.

Vi\ ^ ^ ^ UWtB •«#>'

de savoir sur cette race , nous allons citer quelques passages de trois écrivains célèbres du XVII^e du XVIII^e et du XIX^e siècles.

c Si Ton considère les causes de la ruine des Carovingiens , dit Mezeray, on en trouvera cinq ou six principales : — 1<> la division du corps de l'état en plusieurs royaumes, qui ^ suivie nécessairement de la discorde et des guerres civiles entre les frères; — 2© Famour déréglé que le Débonnaire eut pour son trop cher fils Charles-le-Cbave; — 3o l'imbécillité de la plupart de ses princes , n'y en ayant eu parmi un si grand nombre que cinq ou six qui aient été pourvus de sens et de courage tout ensemble; — 4o les ravages des Normands, qui désolèrent la France durant plus de quatre-vingts ans, et favorisèrent les attentats des grands seigneurs ; — 5^ la multitude des enfants bâtards qu'eut Charlemagne , qui tranchaient de souverains dans les terres qu'on leur avait données pour leur subsistance; — 6^ et , si l'on en croit les ecclésiastiques , la malédiction de Dieu, qui tomba sur ces princes , à cause qu'ils donnaient les biens de l'église à leurs officiers laïques, et à leurs gens de guerre; — Tq on peut ajouter que

cet arbre ne portant plus de bons fruits , Dieu le voulut arracher pour en mettre un autre à sa place , infiniment plus beau et plus fertile, et qui , selon les espérances publiques, étendra sa durée jusqu'à la fin des siècles, et sa gloire jusqu'au bout du monde. »

C'est sans doute ce passage qui a inspiré à M. de Chateaubriand la réflexion suivante :

c Hugues Capet oomnàença la race de ces rois, dont le dernier vient de descendre du trône ; force est de reconnaître cette grandeur du passé par le vide et le mouvement qu'elle creuse et qu'elle cause dans le monde en se retirant. »

Montesquieu n'a vu dans le grand événement du Xe siècle qu'une conséquence de l'organisation du gouvernement féodal, c Voici, dit-il comment la couronne de France passa dans la maison de Hugues Capet. — L'hérédité des fiefs et l'établissement général des arrière-fiefs éteignirent le gouvernement

les rois avaient eus , ils n'en eurent plus que quelques-uns, dont les autres dépendirent. Les rois n'eurent presque plus d'autorité directe : un pouvoir qui devait passer par tant d'autres pouvoirs , et par de si grands pouvoirs, s'arrêta ou se perdit avant d'arriver à son terme. De si grands vassaux n'obéirent plus , et ils se servirent même de leurs arrière-vassaux pour ne plus obéir. Les rois , privés de leurs domaines, réduits aux villes de Reims et de Laon , restèrent à leur merci. L'arbre étendit trop loin ses branches, et la tête se sécha. Le royaume se trouva sans domaine } comme est aujourd'hui l'empire. On donna la couronne à un des plus puissants vassaux. — Les Normands ravageaient le royaume; ils venaient sur des espèces de radeaux ou de petits bâtiments, entraient par l'emboîture des rivières , les remontaient, et dévastaient le pays des deux côtés. Les villes d'Orléans et de Paris arrêtaient ces brigands, et ils ne pouvaient avancer ni sur la Seine, ni sur la Loire. Hugues Capet^ qui possédait ces deux villes , tenait dans ses mains les deux clefs des malheureux restes du royaume; on lui défit une couronne qu'il était seul en état de défendre.

C'est ainsi que depuis on a donné l'empire à la maison qui tient immobiles les frontières des Turcs.

c L'empire était sorti de la maison de Charlemagne dans le temps que l'hérédité des fiefs ne s'établissait que comme une condescendance. Elle fut même plus tard en usage chez les Allemands que chez les Français ; cela fit que l'empire , considéré comme un fief, fut électif. Au contraire, quand la couronne de France sortit de la maison de Charlemagne, les fiefs étaient réellement héréditaires dans ce royaume ; la couronne, comme un grand fief, le fut aussi. — Du reste, on a eu grand tort de rejeter sur le moment de cette révolution tous les changements qui étaient arrivés, ou qui arrivèrent depuis. — Tout se réduisit à deux événements : la famille régnante changea, et la couronne fut unie à un grand fief. »

ACCOMPAGNANT CE VOLUME

FRANCE HISTORIQUE ET MONUMENTALE

fWBtm

■es

sur son tombeau , à Saint-Germain-des-Prés. — Bepihrtide^ femme de Clo! aire II, d'après un dessin gravé en creux sur sa tombe à Sainl-Gen-nain-des-Prés. — Chlotaire II, d'après un dessin conservé à la biblio-thèque royale. — UHrogothe et Ckildeh'crt. Ces deux statues ^ui datent du IXc siècle, décoraient le portail de Téglise Saint-Germain-l'Auxerrois. — Dagoberi, Cette statue est tirée du recueil de Beaunier et Rathier qui n'indiquent pas où elle se trouvait.

Pl. XX. — Brunéhaut sépare Ursion et Lupus. (Voir pag. A^.)^ Adop-tion de Chlotaire II par Gonthran, (Voir page 474.)

Pl. XXI. -t Supplice de Brunéhawt. (Voir page 472.)

Pl. XXII. — Monuments de Chilpéric. — *Tovfihe de Chilpéric*^ tirée de Tancienne abbaye Saint-Germaindes-Prés. On Ut à Tenlour en caractères romains, altérés par un commencement déforme gothique, ces mots : *Rex Chilpericus hoc tegitur lapide*» On suppose que cette tomne détruite ou dégradée après la mort de Chilpéric, a été restaurée dans le Xle siècle. — Tombe de Frédégonde. Cette tombe , qui existait auprès de celle de Chilpéric, était surmontée d'une pierre plate recouverte par une mosaïque représentant Frédégonde en costume royal. La place du visage et des mains, restée sans ornements, a fait supposer que les mains et le visage ont été primitivement figurés en peinture, et que cette peinture s'est effacée. — Les petites plaques placées dans la planche xxii au-dessus des tombes de Chilpéric et de Frédégonde, et qui représentent un serpent à deux têtes, étaient en arffent et décoraient un baudrier trouvé en 4656 , au fona du tombeau de ChildéricII, dans Téglise Saint-Germaindes-Prés. — Tombeau de Brunéhaut. Ce tombeau existait dans Téglise Notre-Dame-de-Saint-Martin-lès-Aotun, où . après sonsupplice, Brunéhaut avait été enterrée dans la chapelle souterraine ; son tombeau , restauré par ordre du cardinal Roilin, abbé du monastère, fut transféré dans l'église. On lisait cette épitaphe gravée au fond de Tarcade sous laquelle il était placé :

Bnmacbt! fat Jadis reine de France, Fondatresse du saint lien de céans.

Cy ioliumée l'an six cent quatorze ans. En attendant de Dieu vraye Indulgence.

Pl. XXIII. — Monuments de Dagobert. — 4. Statue de Dagobert existant autrefois dans Téglise de Saint-Denis.

— 2. Buste de Dagobert appartenant à une ancienne statue qu'on voyait dans l'église de Sainl-Pierre et de Saint-Paul^ fondée par Dagobert sur une montagne près d'Erfurh. — 5. Sceau et monogramme de Dagobert , lres des archives de l'église Saint-Maximin à Trèves.

— 4. Sceptre de Dagobert suivant quelques auteurs , et sceptre de Charlemagne d'après d'autres. Ce sceptre était d*or. — 5 et 6. Fauteuil antique (vu de face et de profil) connu sous le nom de trône de Dagobert, Ce fauteuil est de fer artistement ciselé ; il a servi de trône à l'empereur Na-

poléon , lors de la distribution des croix de la Légion-d'Uonneur, qui fut faite en 4 804, à la grande armée réunie dans le camp de Boulogne.

Pl. xxiv. — Mausolée de Dagobert. Ce mansolée curieux, replacé dans l'église de Saint-Denis, paraît avoir été érigé du temps de Saint-Louis. La statue couchée est celle de Dagobert; les statues debout représentent la reine Nantilde sa femme , et le roi Chtovis II son fils. Les bas-reliefs ont rapport à la tradition dont nous avons parlé page 402.

Pl, XXV. — Monuments des rois mérovingiens. Cinq des statues figurées sur cette planche sont tirées du portail de Saint-Denis. La statue de Chlo\is II imberbe , et tenant son manteau de la main droite , était placée sur le tombeau de ce roi à Saint-Denis.

Pl. XXVI. — Les trois fenêtres sous li^sqnelles sont

placés les bustes de Dagobert , de Chlovis II et de Ghlo-

aire III, sont tirées d'un petit temple antique existant à

Poitiers , et ^i , au moyen-âge , a été converti en une église sousTinvocation de Saint- Jean. Les bustes de Dagobert et de Chlovis II sont tirés de leurs tombeaux existant à Saint-Denis. Le portrait de ChloUire III est tiré d^une miniature de la bibliothèque royale. — Da^ berl et ses fils. Ces trois statues fûtes du temps de saut Louis existaient dans le cloître de Tandenne abbaye de Saint-Denis.

Pl. XXVII. — Funérailles de Dagobert. Ce tableau de M. Garnier est un des su qui avaient été placés par ordre de l'empereur Napoléon dsms la sacristie de Téglise de Saint-Denis , lorsque cette église fut restaurée pour devenir le lieu de sépulture des membres de la fonûUe impériale.

Pl. xxviii. — Architecture religieuse du Ff'tt'écK.— Vv£ extérieure» vue intérieure et plan de l'église Saint- Jean à Poitiers. — Les teintes sur le plan indiquent les parties antiques de l'édifice. — Crypiechapelle ei iom-beavk de sainte Rad£gonde à PoiUers. Radegonde fot une des femmes de Chlotaire I. (Voir page 88.)

Pl. XXIX. — Les statues portant les numéros 4 et S représentent un roi et une reine de la race mérovingienne, et se trouvaient au portail septentrional de l'église de Saint-Denis. Les statues (nos 5 et 4] représentant aussi des rois de la première race existaient dans la plus vieille partie du cloître de l'abbaye de Saint-Denis. Mabillon, Félibien et Montfaucon ne leur assignent aucun nom, mais disent qu'elles sont d'un travail antérieur à Dagobert. — Sainte Namaiie fondatrice de l'église Notre-Dame de Port à Clermont. Son costume est celui d'une dame gallo-franque du VI^e siècle. — La Vierge noire. Cette statue en bois de la Vierge, ouvrage d'un sculpteur du VI^e ou du VII^e siècle, porte un costume qui paraît appartenir au VII^e siècle; elle se trouve dans l'église de la Dame au Puyen Vélai.

Pl. XXX. — L'Architecture religieuse du V^e au X^e siècle. — Fragments divers tirés de l'église Saint-Julien de Brioude. On y remarque un bas-relief représentant un guerrier du VI^e siècle, et quelques chapiteaux ornés de sculptures gracieuses ou originales.

Pl. XXXI. — Travaux agricoles. — Miniature du VII^e siècle. Cette miniature est une espèce d'almanach représentant les douze mois de l'année et successivement les travaux agricoles de chaque mois. Elle a été portée de France en Angleterre. — Vue et plan des souterrains de l'église de Saint-Médard à Soissons. C'est dans ces souterrains que se trouvaient les tombeaux de Chlotaire I^{er} et de Sigebert roi d'Austrasie.

Pl. XXXII. — Les ornements qui encadrent les bustes de Childéric II, Thierry I^{er} et Chlovis III, sont ceux qui étaient gravés sur les tombes de Sigebert et de Chlotaire I^{er}, dans les souterrains de Saint-Médard. — Le buste de Childéric est tiré de la statue placée sur le tombeau de ce roi dans l'église de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Les portraits de Thierry I^{er} et de Chlovis III sont tirés de miniatures de la bibliothèque royale. — Bas-relief de Sainte-Odilie. Ce bas-relief curieux est un monument du VII^e siècle; il a été trouvé dans le couvent de Hohenbourg, fondé sur une des montées des Vosges, en Alsace, par Odilie, fille du duc Eticho. On y voit le costume d'une femme, d'un guerrier et d'un évêque du VII^e siècle. L'évêque est le célèbre Saint-Léger, évêque d'Autun et rival d'Ébroin.

Pl. XXXIII. — Monuments des rois mérovingiens. Six statues tirées du portail de l'église de Saint-Denis. — 4. Thierry 1er. — 5. Childebert II. — 6. Dagobert II. — 7. Chilpéric II. — 8. Thierry II. — 9. Childéric III.

Pl. xxxiv. — Croisées du chœur de l'église de Vahàm-^ de Tournus. Ces trois croisées élégamment ornées se « ^ de répo<|ue romane. Le portrait de Childebert II est t t d'une mmiature de la Bibliothèque royale; le buste ' ^ Dagobert II du tombeau de ce roi existait aulrefi ^ a

EXPLICATION DES CARTES ET PLANCHES

Nancy. Enfin le portrait de Chîlpéric II dessiné d'après un vieil crayon aatretrois conservé k Noyon, où ce roi a été enterré.

Pl. xnv. — Vues d'wi aucien palais desmde Nci* « ifie dans Vabbaye de SainUMédard à Soissons. Ces vues sont gravées d'après des dessins faits avant la revoluUon, pendant laquelle les ruines du palais mérovingien ont été entièrement détruites.

Pl. XXXVI. — Assemblée du Champ-de-Mars. Voir page 245.

Pl. XXXVII. — JrcWtedvre religieuse. ^ Porian de réalise de Notihia. On voit dans le bas-relief qui décore le dessus de celte porte romane, remarquable par la richesse de ses sculptures, la Magdeleine à genoux aux pieds

Pl. xlv. — Archiieclure religieux. — iVo«re-Dame-te- Guméê, à Poitiers. GeMe église, dont le portail est nn

et le Lion, symboles des quatre évangéistes». ^ t»* "^^^"J tua que Charles-le-Chauve a été enterré. -- Porcft de SaiM-Julieu de Brionde. La décoration de la porte gothique, placée sous le porche de l'église Samt-Julien, représente le Christ assis au milieu des apôtres, et ayant à ses côtés deux dbéribins.

Pl. XXXVIII. — i4fcMledur« reUmeuse.—É^ise dissoin. — 4. Abside. 2. Vue «otérale.X église d'Issoupwt un des édifices les plus curieux et les mieu^ conservés de l'époque romane. Cette église est extérieurement om^ d'incruslaUons de pierres de différentes couleurs formant d*élé-gantes mosaïques.

Pl. xxxix. — Portail pnneipal ; clocher et dôme de réalise Noire-Dame du Puy (en Velay). Cette église est un monument remarquable de rarchi-tecture religieuse du Ve et du Xle siècle.

Pl . XL. — MonumenU des rois mèrotUçiens. Le buste de Thierry II est posé sur le sommet d'une colonne cannelée en spirale, surmontée d'un chapiteau roman. Celle colonne et ce chapiteau sont tirés d'une édise d Auvergne. Les vases I, 2, 3 et 4 sont dessinés diaprés des im- Siatures du VHP siècle, ainsi que les instruments de musique 5, 6 et 7. Ces trois ins-truments sont des lyres, la troisième remarquable par son élégance res-semble à ceWe que les sculpteurs grecs plaçaient dans les mains d'Apol-lon. - Les deux figures 8 et 9, ^rés^UmXWuU foad et Adalsînthe, sa femme (fondateurs en 709 de léirlîse Saint-Michel), sont tirées d'une peinture du temps conservée dans ce monastère, qui exîsUit ayant la re-volution sur les bords de la Meuse.— Le bas-relief placé entre les deux fi-gures est tiré de l'église de Samt-Dcnis ; û représente le sacrifice de la Blesse.

Pl. xli. — Défaite des Sarrasins par Charles-Martel (Voir pag. 245 et 244.)

Pl. xlii. — • CoslMwes mauresques dapris des peintures du IXe sUcle. Ces peintures existent dans le palais de l'Alhambra, à Grenade.

Pl. xlii.— Costume de Reines tiré du portail de redise Notre-Dame de Chartres. —Ces sUtnes, remarquables par la grâce des ajustemenU et par la richesse (les broderies qui les décorent, datent du Xe ou du X le siècle. On suppose que la première figure représente Oîçivc, femme de Charles-le-Simple. La deuxième, dont la'iète est entourée du limbe, serait Ultro-gothe, femme de ChUdebert : la troisième, Gonthenque, «uccesrivement femme de Chlodimir, roi d'Orléans et de Chlotaire, roi de Soissons ; la

quatrième Consunce , ^Axks, femme de Robert-lePieux, et la cinquième, Adélaïde de France, sa fille; enfin la sixième, dont la tête est aussi entourée du limbe, serait Frédégonde, femme de Chilpéric.

Pl. xuv. — La reine BaihUde prend le, voUe. (Voir page291.)—
Déposi^onde ThûrH et d^Ebroin, (Yoir page202.)

ca des fermées, placées à droite et à gauche de la porte principale, qui est à plein-c'mtre.

Pl. xlv. — Porte romane au Puy (Haute-Loire). — Cette porte, en bois sculpté et dont les bas-reliefs sont encadrés dans des ornements en fer, au milieu d^uels se trouvent des lettres qui en expliquent les sujets, a appartenu à l'église Notre-Dame, et est conservée aujourd'hui dans le Musée du Puy. Les bas-reliefs représentent les premiers événements de la vie du Christ, le massacre des Innocents, la naissance de Jésus, l'adoration des bergers, la fuite en Égypte, etc. — Étoffes et irlane. Le trône est tiré d'un manuscrit du IXe siècle. — L'étoffe représente un fragment d'une des guêtres qui entouraient les jambes de l'abbé Ingou, mort en 4025, et dont le tombeau a été découvert en 4798 dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. — Cette étoffe était de soie d'un violet foncé, ornée de dessins variés, occupant des hexagones régulièrement placés les uns à côté des autres, et dans lesquels se trouvaient tracés des lévriers et des oiseaux en or. Les guêtres, pareilles en tout à celles que l'on porte encore aujourd'hui, étaient retenues en haut et en bas par un corset de soie de couleur violette, et fabriquées comme ceux que l'on fabrique de nos jours.

Pl. xlvii. — Portail septentrional de l'église Saint-Etienne de Beauvais. Cette belle église a été bâtie en 997.

Pl. XLViii. — Costumes d'après des miniatures et des statues du VIIe au IXe siècle. — 4. Musicienne. Miniature tirée de la bibliothèque royale représentant, à ce qu'on croit, sainte Cécile touchant de l'orgue. — 2. Danseuse et musicienne. Miniature de la bibliothèque royale, dont l'auteur paraît s'être inspiré des peintures qu'on trouve sur les vases grecs. — 5. Jongleur et musiciens. Le jon-

seul s'exerce à jeter en l'air successivement et au son des instruments trois couteaux et trois pommes , et à les recevoir dans la même main. L'un des musiciens joue de la viole , et l'autre d'une espèce de cor en ivoire nommé Olyphant. — 4. La vierge de la rue aux Oues. Cette statue sculptée en bois a quatre pieds et demi de haut ; elle est conservée dans l'église royale de Saint-Denis. On suppose, d'après son costume, analogue à celui des reines de la première race, qu'elle a été sculptée dans le IX^e siècle. Cette statue était placée dans la rue aux Oues , aujourd'hui aux Ours. Elle fut, le 3 juillet 1448, frappée d'un coup de couteau par un soldat ivre : le bruit courut qu'elle avait répandu plusieurs gouttes de sang, on la transporta aussitôt dans l'église Saint-Martin des-Champs, où elle est restée jusqu'à la révolution. Chaque année, en commémoration de cet événement miraculeux , un mannequin colossal, tenant un poignard à la main , et vêtu comme le coupable lorsqu'on le mena au supplice , était promené processionnellement dans les rues du quartier; ce mannequin était ensuite brûlé devant le lieu où la vierge avait été poignardée.

Pl. XLix. — Grégoire III implore la protection de Charles-Martel. (Voir p. 248 et 249.) — Site historique. Ruines du château d'Béthisy. Ce château, berceau de la famille de Pépin , était situé sur les bords de la Meuse, à peu de distance de Namur. On en voyait encore les ruines dans le XVII^e siècle.

Pl. I. — Costumes royaux et militaires. Les statues 4 et 2 , tirées du portail de l'église des Chartres , représentent . k ce qu'on croit , Louis , fils de Louis-le-Bègue , mort à l'âge de vingt ans. et Louis d'Outre-Mer. Les figures des guerriers (nos 3 et 5) sont tirées des sculptures en creux qui existent dans l'église de Lisieux , et représentent d'anciens ducs de Normandie , peut-être Guillaume Longue-Épée et son fils Richard. — Chaise et lits tirés du portail de l'église de Chartres. La forme de ces meubles — Mes remonte au X^e siècle.

Les deux copiées après les peintures de la châsse en vermeil conservée en Auvergne dans le trésor de l'église de Manzac. — La figure n^o 6 représente un évêque dont la mitre , formée d'une espèce de natte, a une forme plus allongée que celle des mitres du

Xe siècle. Cette statue appartient cependant à cette époque ; elle décore , dans l'église cathédrale de Chartres le portail situé du côté de Thospice.

Pl. lu. — Courage de PMn. (Voir p. 29< .) — Sacre de Pépin. (Voir p. 2M,)

Pl. Lin. — Porte de Paris et tour penchée. Ancien palais mérovingien à Laon Ces édifices des VIII^e et IX^e siècles sont copiés d'après des gravures exécutées avant la révolution. Nous ne pensons pas qu'il existe encore à Laon de traces du palais mérovingien; la tour penchée, dont la construction est d'une date fort antérieure à celle des fameuses tours de Pise , de Bologne et de Saragosse, existait encore à Laon, il y a quelques années. Nous ignorons si elle a été détruite à l'époque où l'on a démolie la tour de Louis , dit d'Outre-Mer. — Cirque de Soissons, Félibien et d'autres savants supposent que cet édifice , défiguré par de nombreuses réparations modernes , a été bâti par Chilpéric I^{er}

Pl. liv. — Crosse d'ivoire sculptée IX^e au X^e siècle. Cette crosse a appartenu , dit-on , à saint Yves , évêque de Chartres.

Pl. lv. — Voiture et vaisseaux tirés de manuscrits des VIII^e* et IX^e siècles. — On remarque sur cette planche une voiture suspendue, dont la caisse a la forme d'un hamac. Le char à quatre roues, que deux chevaux entraînent au galop, porte, dans le manège, le titre de *currus venustus* (char élégant). Le cocher, qui est placé dans le char avec sa maîtresse, est armé d'un fouet à quatre cordes terminées chacune par un petit grelot. Ces harnais ont été d'un usage commun jusqu'au XI^e siècle. — Le vaisseau franc ressemble aux galères romaines. — Le vaisseau normand est à voile, et muni seulement de deux forts avirons. Il est de restée de ceux que les Danois nommaient *drakar*, dragon. (Voir page 521 .)

Pl. tvi, -^e Monuments de Pépin, Les portraits de Pépin et de Bertrade, ainsi que les statues nos 4 et 5, sont tirés de leurs tombeaux, qui existaient à l'abbaye de Saint-Denis. — Pépin assis sur son trône (no 5) est tiré d'un manuscrit du IX^e* siècle.

Pl. Lviu — Uotondede Sainte- Bénigne, à Dijon. La construction de cette rotonde remarquable, dont notre planche offre la coupe et le chevet, remonte, selon quelmies auteurs, à la fin du Y» siècle ; elle a été démolie dans le siècle dernier.

Pl. lviii. — Les statues 4 et 5 de Carloman et de Hcrberge, sa femme, sont tirées de leurs tombeaux à Saint- Denis, et ont été faites, à ce qu'on croit, du temps de saint Louis. — La statue de Carloman assis et la tête entourée d'un limbe, existait dans l'église de Fulde^ où se trouvait nne statue de Pépin pareille en tout, à l'exception de l'a^afe du manlean qui était carrée à la statue de Carloman, et ronde à celle de Pépin. ^ Épées de Clarlemagne. L'épée n° i existait à Nuremberg. L'épée no 5 éUiit conservée dans le trésor de Saint-Denis. L'épée e h» 4 est celle qni existe à Aix-la-Chapelle.— On voit sous le no 2 la figure de 1 aiicle impériale gravée sur le pommeau de Tépée conservée à Nuremberg. Cette éfiée se trouve figurée dans le grand ouvrage sur les ornements impériaux.

Pl. LI.X et hX.^ Intérieur de réglise Saini^Poréhahre, à Poitiers, — Eglise de Marmowiers {BBS"iïh\ n).^PoP' tail de l'église de Civmy. Ces trois égl ses appartiennent àrtpnque romane et datent du Xf^oudn XII«8ième. On voit sur la planche où est figurée Téglise de Civraj le détail des sculptnres qni décorent les arcades aux deux fiéiésdelaporte.

f . unariemagne recevant a fans tes «mnassadeurs œ Constantin; vitrail du chevet de l'église de Saint- Denis. — 2. Peinture sur stuc représentant Cbarleouigne* Cette

Seinture existait à l'abbaye de Notre-Dame & Grasse, ans le diocèse de Carcassonne. — 5. Autre figure de Charleraagne, d'après une mosafaue du palais de Latran. — 4. Le pape Léon ITI, d'après la même mosaïque, qni a été exécutée par son ordre.

Pl. lxii. — Le Manteau de Charlemagne, (Voir pa^e 539.) ^ Charlema-gie reçoit les ambassadeurs du Calife, (Voir page 525.)

Pl. Lxiii. — IfonumetiY représentant Charlemague.

— i . Charlemagne donnant la main à Constanin, empereur d'Orient, qui se tient debout à une porte de Constantinople. Vitrail du chevet de réglbc Saint-Denis. — 2. Charlemagne roi tenant en main l'église d'Aix-la-Chapelle. — 5. Charlemagne empereur portant dans ses mains la même église. Ces deux figures sont tirées de manuscrits appartenant autrefois à Peiresc, et qui existaient dans le siècle dernier à Aix, en Provence. — 4. Statue de Charlemagne, placée, d'après Monifaucon, sur le tombeau de cet empereur à Aix-la-Chapelle.

Pl. LXiv. — Le portrait de Charlemagne est dessiné d'après le Chef de saint Charlemagne, conservé dans le trésor d'Aix-la-Chapelle. — Charlemagne donne des instructions à ses Missi dominici, (Voir page 550.)

Pl. lxxv. — Baptême de Witihind (Voir page 508).

— Condamnation de Tassilon. (Voir page 306.)

Pl. lxxvi. — Église de Saint-Georges, à Jiagueaunias-Rhin). — Chapelle de Sain-Ode (Bas Rhin). Ces deux édifices offrent des exemples de belles voûtes romanes.

Pl. lxxvii. — Architecture religieuse. — Église de abbaye de Charroux, Vue extérieure, coupe et vue Intérieure de ce bel édifice de l'époque romane.

Pl. lxxviii. — Monuments de Charlemagne. I. Sceptre. Ce sceptre est d'or ; il a deux pieds dix pouces de long ; il est surmonté d'une pomme ornée de pierreries et de perles, au-dessus de laquelle, sur un lis émailé, se trouve la statue de l'empereur assis sur son trône, avec ces mots gravés sur la plinthe : Sanctus Carolus Magnus Imperator Italiae, Franciae, Germaniae. — 2. Main de justice sculptée en corne de narval et montée sur une tige d'or de cinq pieds dix pouces de haut. — 5. Fragment d'une tenture en soie brodée d'or et garnie de perles et de pierres précieuses. — 4, 5, 6. Différentes chapeaux en étoffe de soie brodée en or.

Pl. lxxx. — Architecture religieuse du Ve au X^e siècle. — Église de Savnières (Maine-et-Loire). — Église Saint-Ulartin, à Angers. — Église de la Bassée-Ouvre. à Beauvais, Ces trois édifices offrent des exemples cu-

rieux des modes de construction en usage dans les premiers temps de l'époque romane.

Pl. lxx. — Consécration de Saint-Denis en présence de Charlemagne, Ce tableau de Meunier est un des six qui avaient été placés dans la sacristie de Saint-Denis par ordre de l'empereur Napoléon.

Pl. lxx I. ^ Portail de l'église Saint-Trophime, à Arles. Ce charmant portail roman date, suivant quelques auteurs, du X^e siècle, et suivant d'autres, du VI^e. Nous avons joint à la planche où il est représenté le détail de quelques-unes des sculptures dont il est orné.

Pl. lxxv.—Couronnement de Charlemagne. (Voir page 522.) — Exil de Louis de France-Débonnaire. Voir page 556.)

Pl. lxxiii.— «Herménégilde», femme de Charlemagne d'après la statue placée sur son tombeau à Saint-Denis. Clotaire, d'après un des sceaux de cet empereur.

— Association de Louis à l'empire, (Voir page 50).

Pl. lxxiv. — Charlemagne en costume impérial et en couronne de guerre; Pugin, d'après des

Croisures du XI^e et du XIII^e siècle, existant à la Bibliothèque royale. — Charlemagne. Statue équestre en bronze de l'école de la Renaissance. Pugin en a emprunté le dessin à l'effigie de Louis de France, par M. A. Lenoir. — Récit et Obituaire, Les deux statues des saints sous ces noms eurent au portail de la cathédrale de Verone.

Pl. lxxv. — Herménégilde, femme de Clotaire, d'après la statue placée sur son tombeau à Saint-Marlin de Metz.— l'épouse, femme de Charlemagne, d'après la statue placée sur son tombeau dans l'église Saint-Amoald, & Metz. — Charlemagne palatin, dessin tiré d'un ancien manuscrit, et publié pour la première fois, par Paul PeUu.

Pl. lxxvi. — Aout de la Mlle par Charlemagne, à Aix-la-Chapelle. — Cette rotonde, dont notre planche offre un plan, une coupe extérieure et une vue intérieure, a été bâtie par le modeste de l'église de Ravennes. Les réparations

qui j ont été sucecuivement failei n'en ont pâi «1léré KDiiblement la forme primitive.

Pl. Lixvit. — Oraloire , couronne , éperons, etc., de Charlevuigiie. 1. Couronne impèriide conservée ainsi

Jue l'éperon (no 9.) dans le tré«or de l'église de Notreame ae Paris. — Z. Couronne dite de fer conservée dans le monastère de Hooza , près Milan. Cette couronne a serriau conronneraent de Cljarlemagne et de Napo! ét>n, cuiuDie rois d'Italie : elle est en or et montée sur un cercle de fer placé dans l'intérieur. — 5. Autre couronne des rois de Lomlardie. — 4 et 5. Courotmes de Cljarleniagne tirées des monuments du temps. — 7. Croix en or eiiricliiede grenats, de saphirs et de perles, donnée au trésor de l'église de Saint- Denis par Cliarles-le-Cbauve, où l'on coDMrvail aiuiù la coutoh'm roicife de Cbartemagot (oo 4.), qui, avant la révidniion, éUit employée au cooroineawBt et au saora des roia da Frum. — L'oratoire de CharLeBagne (no 8.) ritâit conaervé dans le tréwr do Saint-Denù ; il était aniiirement d'or, mat de perles et d« pierreriei. La sceau de Charcmagne dont fltHU doanoDB une empreinte (no 10), a été publié par le «avant Blanchini, prélat romam. On lit autour de la léte de l'empereur, eetle Inscription : Jtpu note DH Carlttvi

régi Victoria Carlo.

Pl. tiixviil. — FroitUspice de laBible de Cftarles-le- Chduve. Cette Bible a été orferte en 869 à l'empercur Charles-le-Chan^ e par les clianoines de l'abbaye Saintniartin de Tours. La scène de cette préseniation se trouve reproduite sur \i frontispice même.

Pl. LXJtix. — l'our a(flichtde SalniSaHnH», i Toulouse.— docker de liglitt SaM-Porehaire. à Pottitrt.— Ces deux roonumants offrent le modèle d'uoè Sèctae oetu^rona et d'un doctier carré da la bcUe époquee romane. l'L. LXAjL. — i'orte Miriemre de l'igHK de Clntti. Cette église a été fondéeen 910. La nombre de* retigienx Uo l'alMye a'élant, dans le XIIb siècle, élevéjusqu'à quatre cents, l'^lie hit augnuntée d'aae nouvede nef et Je portail primitif devintnne porte intérieure.

Pl. LXXXI, —Louis d'U Dabonnaire. Ce portrait est l'ir d'un sceau de cet empereur. — Louis parure us tats entre ses enfmti. (V. p. 550.)

ri. x.xx.\u. —1. Boa-reltef dntambea» ^Binemar. Ce tombeau existait dans l'éguie Saint-Remi à Rbeims. L.'arcliavique Hinonar agenouillé remercie Cbarles-le- Chauve d'une donation gue ce prince va lui faire, et dont un ecril» asâs an pied du roi dresse l'acte. Dans un coin du bas-relief, l'archevêque est représenté d<m-

Pl. Lxxxiii. — CharUs-le-Ckauve , d'ipcia la figure gravée en demi-relief snr la tombe de cuivre de cet empereur, placée fluirefuls au milieu du chteur de l'église de Saint-Denis. — i. CSiarUs-teCkauve assis snr son IrAne d'après un manuscrit antérieur è l'an 86t) , et qui a appartenu à Colbert. — 5. Louis-fe-Pi^nx, d après la statue placée sur son tombeau dans l'église Sunt-Arnould de Heu.

Pl. hx-Xîv. — Épreuves judiciaires. — Judith et ftemard offrent de prowrier leur inuoretue. (V. p. 570.) — CAorles-Ie-Chance d'après une bible du IX" siècle , conservée par les Bénédictins de la congrégaiion du mont Cassin i Rome. Notre dessin n'offre que la moitié inférieure de la miniature ancienne. Dans celle-ci, le trdne de Cbaries-le-Chauve est surmonté duo petit toit à fronton,sous lequel se trouvent quatre arcades où suot peintes les vertus cardinales la Prudence, la Justice, la 'Tempérance el la Force. Aux deux cdtés du trône planent deux anges dont l'un tient une croix.

Pl. lxxsv.— Bataille de Fonteiiy. (Voir pueSTfi.) ~ Mort de Bobert-le-Forl. (Voir page 393.)

Pl. ULXsyi.— Riekilde, femme de Cbarlee-le-Cliauve, d'après um pierre gravée du IX« siècle. — Cftarlei-le- Chamt , d'après im sceau de cet empereur. — Octogone d'OttMartheim JHaut-Rtiin] ; cet élégant édifice romain , vu de la galène siluee au premier éiage, paraît intérieurement être une répétition en petit de ta célèbre rotonde bltie à Aix-la-Clia pelle par Charlemagne.

Pl. LXXxvii. — Louls-le-Bègw, d'après un sceau de cet empereur co-
neerté dans l'église de Saint-Denis.— QMcitede Troyes. (Voir page 3S8.)

Pl. lxxxviii. — AlinJotures du VI^e: au IX^e siècle. — Coslumes el seines
de mœurs. — I . putence et carcao. — 8. CostQioe de reine tenant un
coïire. Cette figure, suivant quelques aoleors, raprésenie sainte Radtotûle.
— 5. Peuxmoïieiennes: l'unejoaed'une espèce de Ivre, tt l'autre d'un ins-
trument composé de petites clochettes. — A. Bwgers. Deux de ces bergers
tiennent à la main de grandes trompes pareilles à celles dont les bergers
des Alpes se serventencorcpourappeler leurs troupeaux. — 5. Lit [conju-
gal. —6. Femmes assises et cliaulaut nn hymne qu'une d'elles lit dans un
livre.

Pl. lxxjciix '. —Louisel Carhmau, d'après un dessin delà Ribliollièqoe
royale. —Morl de Cartomau. (Voir page SOI.)

Pt. xc— C/iarlel-7e-Gros, d'après un sceau de cet empereur. — Ri-
charde , femme de Charles. le- Gros , d'après la alalne placée sur son lom-
bean , à Anxois en Bourgogne.—Lottii m, farloauiiii et Eudes. Statues pla-
cées sur les tombeaux de ces n^e dans l'église Saint- Denis.

Pl. xci. — Eglise de Rosheim (Bas-Riûa.) — J^eltse <fs Gvehi'llers
jHaul-Rliinj. Ces deux églises romanes du Xlle siècle ont cogoervé leur
forme et leur dispositioa priniïiives ; elles mcrileni , sous ce rapport , de
tixer VAtaulion des antiquaires.

Pl. icii. — IWfense de Paris coatre Us Normands. (Voir page 392 et
nilv.)

Pl. xcni.— Eurfes, CAarles-fe-JinipIe. Ces portraits sont tirés de setsux
de ces deux rois, conservés i^eis l'alfbaye de Seint-Dems,— Charles- le -
Simple réto^eIj sur le trône par les iviques. (Voir page 401.)

Pl. xciv. — Costumes reliyieKX, ehaise, Muritre, Méritoire, tirés de ma-
nuscrs des VIU^e et IX^e,« siècles. L'évfr que ulacé enUe les deux persoima-
gea dont la télé est ornée ou limbe , porte le coahune épiscopai de grande
cé- ' des Xe, XI^e et Xlle siècles. C'est le portrait

Pl. xcv. — Berihe, feoune de Raoul, d'après la sUtne placée sur sou tombeau dans l'abbaye de Sainte-Cokmbede Seos. — Raoul, d'avvës ud sceau de ce roi, conservé dans l'église Saint-Denis, sur une charte de l'an m\.— Emprisonnement de CharJes-leSitapU. (Voir page 4U.)

Pl. xcxi.—Peiniyres det IXe et X* sUcla. — 1: i. Masse d'armes .—2. Épée.— 3. Hache d'arme à deux trandkants. — 4,5,6etT. Boucliers de diverses formes. — 8. An!,— o. Carquois. — 10. Flèche. — II : Guerriers. — m : Roi e(seigneurs. Ces ligures sont tirées de la grande bible de Gliarles-le-Chauve.

Pl. xcvi.— touis V, lothaire, Oihon . la reiiiie Emma. Cette miniature est tirée d'un livre de prières de la reine Emma , femme de Loth»re , et décore le haut du Psaume LX VI. — jitsastinat de GvUtaume, duc de Normandu. (Voir page 431.)

Pl. xcYiit.—LotAoire, d'après la stalae placée sur son tombeau dans l'élise de l'abbaye de Saint-Rémi , i Reims. — LouisV, daprxun sceau conserré i Saint- Denis. — iMtùs IV, dit d'Ovle-Mer, d'apris la statue [dacée aussi sur son tombeau dans l'égiise de Seim-Rénii. — Tous les orncmentsquileCQmpagnenllH portraits des rois de la seconde race sont , ainsi que ceux qui entourent les portraits des rois de la première race, tirés de monuments de l'époque rooiane. — Rappel de Lonti d^Outre-Mer. [Voir page 418.)

Pl. xcix. — 4. Statue de Louis d'Outre-Mer, placée dans l'église Saint-Rémi, près du tombeau de ce roi. — 3. Statue de Lothaire , placée comme celle de son père

Pl. c. — SMge de Paris par l'emperew Olhon. (Voir page 420.)— Bas-relief du tombeau de Sainte-Odile. Ce tombeau était placé dans la chapelle bâtie, dit-on, par cette sainte, et dont nous avons donné une voe, planche LAil.

Pl. Cl. — Église de la Saiiile-TrinHè , i Caen, fondée dans le Xle siècle, par Guillaame-le-Conquérant. Cette église est parement romane ; toutes les arcades de sa façade sont i plein cintre. — Église de Visetay. Cette

église est du XIIe siècle et de l'époque de transition entre l'architecture romane et l'architecture gothique. L'arc à plein cintre et l'ogive se trouvent réunis sur son por-

Pl. cil. — Cour pUnière. Assemblée sotemielle, durant laquelle les roiji lie la fin deJa seconde race et da commencement de la troisième recevaient les prineBla et les hommages de leurs sujets. Cette assemblée élat accompagnée de divertissements, de danses et de festins.

Pl. cm. — Vue géiiiirte de l'égtise de Boyat (Hantes- Pyrénées. — &nvergne|. — Egiitede Lus. Ces deux monuments offrent dts exemples de ces églises fortifiées des X', XI' et XII< siècles, qui, en cas de danger, servaient d'asile aux habiiants des campagnes.

Pl. en.— Ancien cloître, à Beauvais. Cette élégsnte construction , qui paraît avoir appartenu à un portique carré attenant â quelque édifice rtlii^ieux , remonterait , d'après la tradition, au VI< ou VIh siècle. — Cto- Ure de Haint-Trophime , à Arles. Ce cloître forme un carré long; deux de ses c^tés sont décorés de colonnettes et d'arcades à plein cinire qui paraissent remonter aux premiers temps de la construction de l'église, fondée vera le VI< siècle. Les deux autres côtés, dont les arcades sont

yi. cr. — taeaaeaeetçiueae laooaye oeiaLnmt- Dieu (Auvergne). L'abbaye de la Chaise-Dieu est on d« plus anciens et des plus jolis édifices gothiques de l'Anvergne. — Porche de l'église Saint-Genise , à Thitn. La parties anciennes dé [cette ^lise romane panisient remonter aux premiers temps de l'inirodution da chrisiianisme en Auvergne.

Pl. cvi. — Seènetde mœurs du X' etduXI' ti^rti, tirées de rtforliia delictarum. Ce livre . dont noas aunns occasion de reparler, est nne espèce d'encyclopédie composée en 1180 par Herrad de Landsperg, abbntedanionastère de Hohieobourg , fondé au VU* siècle par saioie Odile. VBorhts d«(iciir«m est décoré d'nn grand douibre de miniatnrei : notre planche en reproduit qudqon destins. —I. Les nusicienneB indiquées par le n° 1 joueoit d'une eœèce d'instromeot que le Dumnscriit appelé iifMpoMim. Lei deox petites fignrésde gnerriçn, que les pasonn^ea indiqua par le n<> 2 font moavoir i l'aide de deux cordes , sont désignées dans le manniçrit par

les motsiudu OTonstroniM, jeu des monstres. S. Coi^une de Servante. — II. 4. Musiciennes jouant, l'une, de b harpe, et l'autre, delaflilte; le reste du desùn représente un festin, luqud prennent part A ssuérar, Estb«r, Aman çt Mardochée. Mardochée (n* 3) est cwfTé du chapeau pointu que les juifs étoient obli^ de porter au XI' siècle, et qn'ds conservent encore dans quelques villti d'Italie. Assuérns (n» S) a nne couronne sur la tête. — m. Ce dessin représente un roi endormi sur an lit magnifique; son écayer veille an chevet du Ut; an pied e»! debout utte femme qni semble veille-rausd, etqni iknt à la jnain un Jostrument dont il nous a été impoûble de découvrir l'nsage et même la forme.

Pl. cvuetcvui. — La planche cvu oRM la vue de rextérieur et de l'int^ienr d'nn vase arabe cnuerré an- Irefois dans l'église de Vincennea. et désigné sous le oan de bajrtiit^ra de Saint-Louis. La planche cvin présente k déTclo|^>emmt des figures ciselées sur la partie extérieure. He vase était de cuivre damasquiné ~en «rgcot. MiUin, dans ses Autifiiaii vatiouaUt, incline i croiic qu'il date de l'année 807, qu'il a été bit es Orient et apporté enFranceparaaint Louis. Mnniol de la Force pré~ tend que oe vase ftiit fabriqué en IIM pour le baptême de Ptmippe- Auguste; mais ceUz i^iniim ne peut ttte admise. Il est certain que les dessins qui décotent le vase représentent des Persans et des Tartares chassant. U y existe ou il y existait (car nous ignorais ce que ce ^ ase est devenu) nne inscription arabe que H. Landes avait traduite anisi : Ouvrage de Mohamnud, jSIs aAbzcny. Owela pardon soilavecluif — On remarqnut snr ceva^e ptotieurs Benrs de lisetdeoxécuaonsdesUuéskrecevoir des atmoiriei. Manies fleurs de lis et ces éeusaons avaient été ajoutés lorsque le vase fat apporté en Frtnot. tioufinirons en rappelant nne troiùème opinioa qui Toa-draii qoe le boplisère de saint Lotus fAt un dies présctts envoyés i Charlenugne par le khalife AarouMl-IUslùd. — La patène et le calice (no* s et 4 de la |ri«icbe cvu i sont Urés dn trésor de Saint-Denis, on ils étoàeni dt? i gités par le nsm de calice et patène de l'abbé Soger. — Le plateau et la coupe (vf*5 et «) étaient également en» serves dans le trésor de Saint-Denis. Ces deux objets d'or févrierie do XII* siècle étalent en vermôt artiste-ment i i scié et décoré de pierres précieuses. Le calice et la paèix de Snger étaient en or.

Pl. cix. — EMpiredeCharlemagtw. Cette c«le refir^ ^r\',ç royaume de
Pé pinaugmenté des conmétesdc -»i S|S^;,,
js'appliquaeamchapiiretl,S,5,4,5et«<la li\ . P

Pl. ex. — DémembreMentderempirede CharUmaj" A ta mort de Lmat-
lt-Dtbmnaire. (Voir page S78.J

CHAPITRE PEEHIEH.— PoNLàTioH aiuLoin n «alia

■OMtin. — La GmiIs mI awap«e par bd* popuMioa de trou

"--Ttn.— RMesallo-niiiMLM. —lUMiamuiqM. —

■MTe.— PMfUoH kUUtm dei pMmKi qui otmptat — GMdoft M GiHo-
Roiimliit. — OrgaDiMllMi m>cwa. - Caria. — La DéfnMaor. - L'ËfiqM. ~
Rartaontioa da II Carie. Eicèi daa «rialrt. — Jnle ioanniee du «large. - Ho-
naMèrM da Urina tt de SalD'-Viclor. — Hoauienenlt Klilkoi. TrarMu <fei
dar«ri. - H<r4iiei. — PaiagiioBAM. — OiÊm aodalM. — La NoMewa. - Le
Pwple (Pnpuliuuet Hebt) -LMClienta al laa whHu. -lME««a*«. - CoodU-
londCi «Mtafaa.— Ergaalala. — AmAlunrtioa da *nrl dcaeadne* iyv ta
OirWiaBiiiiiw. — HobleaM galkhromaiiie. — Sa rieheiaa. —San Idia. —
TlUra, ih^mmi da eanDacnaa. — Coottrae- Mmu. - Baloa. - Vie cfaaBq-
MHre. — Vriùot. — DiteriiMe- ■Vnl*. — GooMiRioIntieiM. — Tojtgei. —
InAmetlM. — Ecolei; GnnnMira, RbéhM-lqae, Jurùprndeace ,
PblIwi»pkla , aie. — Langage. — Idloane* diier*. — Raprétenialloni ilr-
MUttaiw* , (le. — H<mir«. — CompliMi et Tcrlai. — So-

dM paiBOM at Sodéta ebrdUeane. . >

CHAP. II.— PONMTiOHGiainaua. — LMFaiiica. — Ap- Utoda dei Ge-
malnf al lurtoit da Fnnca k la drlltaiiioii. ' "aaUqna. — Origli». — Pro-
logne.— TerrMialique». ~ . joa M ftwimri — Cette eieluaUM e*I éiendue à
la conronne.— OrganbalUMi de la tocWté traDqae. — La Rot. — Lea Anl-
nutkMia et le* Lendea.— Hodincitkn»derorgaitiaUMin>ciale. — De l'Aat

dea penottoei et de rauï do tnrea. — Tema allodialM. — Tarrea ban^liirei.
 — Terrei tritiatilm. — Lt^ptealeaicomMiuaKoiïi. — Sulidirilt de* pareati.
 ~ Rénoacblïoa I on Urilige. — Donition. ~ Miriagn. — Morpaoe gMba, pr-
 teot du malia. — ReHgïoo de* Fmci. — CuHe d'OdIn. — Tradltknia rrii-
 gieiaei dci StandiiMve*. — P>«hni anerritre daiFranot. ~ La Bertekrr*. —
 Armci al coi' Imnet da goerre de* Frioci. — Langue cbe*eïure, ttgne da nr-
 dïleaie. — HaUtalïoiu dn Franc*. — SCaUence* roTala. —

llœiïD,WDlDine*diTene*, e(c I<

CHAP. IIL— POMunoN «atuMOua.— La* Boieunnu. — Caraeière dea
 Bargande*. — Gonteniemeat at adiaïoUlraltan. — Uaua admïiïUtratir da
 la langue lallae. — lafluence île* (iallo-Roinabit. — Code de* Borgaade*. —
 Compeaiatloïit. — Lob «or le mariage.- ProprWl« rooritre. — Partagea. -
 HoapJuliU. — Forêt*. — Peine du latloo. — Aownda*. — Dueb judicUirea.
 — Dbpoailion* relaliTei an cadavea et an anl-

— — — -Officiera

niilitaire*, drib et JwHclalrea.- Loh vUgothique*. -ChHe*.

— Pénaïe*. — Btenrtre; rapt; Mhdtère. — ReooauiMiïdalion.

— CHentele.— tEqnitd de* Viégolba. — Code rural. -ProprléU (MM-
 tère. — Partagea. — Agrieïdiire. — Troopaani.

— Llitératm. - CbanU natioDaïu. - Inldénaee de* Vûlgotha Arien*. —
 Ela fïïTorlK ka jMVjet* de* Franc*.

LIVRE II.— Ric* ■ iaotiNiïiïlnHi.— Rtoni du aots. CUAPITKE PRE-
 MIER. — Cmloi>i roNDtrnti ni u HiHïiï. cniK rainooï. — AiéMmeat de
 Chkni*. — Guerre contre le* llnlIo^Roaiad*. — MMieetnKMï de ST*ffri-
 ni. — Le laae de Sobaau. —EtabllMoiMnlïide* FranndaalaOaale. —
 GiMrr« coDire Bfiin , roi de* Tbnringe*. — Mariage de Chlari* >Tee Chlo-
 Ulde. - Guerre eanM lea Allemanda. — RaMïle da Totliiac —
 VtendeCUotl*. — ConTenionetiMplénwdeChlo- Tia. — ProRrta da la pô-
 lannte du clergé. — Chknl* el SInemi. — Sônariarion daa AnnorieaiDa. —
 Relatioo) deO*¹ - ■ * •«1 de Tbéolorlc , roi dea dU-DCoth*. — Gtierre

contre < ,|and«a. — Guerre contra lei GoUm. — Cbloila tœ .o. — Gblorla-pairieet eoMOl. — PHfaeapilala dn rojanmede r:hlo*ia. — Gnerre dePro-Teoea. — CbioTlaUt pMrUnaaaa -MortdoClikw]*. •'-'-* ■

' — Guerre »ecle*o(trogollM.~Dénitede*I)uoI*.— Guerre et Minqnête de la Tbaringe. — SlgiiiDOod toI de* Rargande*.

— Concile d'Epaona. — AHMsInat de Slgerlo. flli de Sigiimood. — CiHMDtie de la Rarsondle. — Haatacre de Sigi*moDd et de «a bmlUe. — Hort de Chlodoinir. — HaMAcre daa Bit de Cbtodomir (m

CSAP. Ui. — CaiLSEuiT 101 at Puis, — tréodebut ioi ■'tuniisii. ~ Amalaric el Chtotllde. — Eip«dltion coqIk le* Vit'gotlu. ~ HéTolte de l'AiKergoe. — Réconcilia lloo de Cbildeberl et de Tbéodwfc. — Atentore d'Allale, dëlitrépar Léon.

— Réfolle (wilde par HundMic. — Mort de Tbéodorlo. — ATénement de TtiéocMwrt. — Deottiérie et la fille. — AoquI' •Ition de ta Proreace. — Caeiioa de JuUialeo. — Guerre* dltalle.— Premibreddeuiltneapédition deiFrinci. — Gnern deCUIdebct ddeTbéodebert contre CliloUIre. — Expédition' en E^Mgna. — Siège de Saragotae. — Troiiltma eip^dlUoii de*FraDC*enIUie.— Mort da Théodebni 14

CUAP. IV. — TaÉooiaii.i> aoi D'Airrauri. — CaLortrai 101 ni SuiS-KoiISR n'Anarauia. — ATénement de Tbéodebald.— NouTcilei cipéd-IUon* de* Franc* en Italie. — Cbaie de ta monarchie de* Oitrogotbt. — Hort de Tbéodebald. ~ Cblolaire i'empars de la loocealon de Thëodebald. — Gaerre contre lei Saion*. — Lei remiDea et le* eabuli de Cblolaire. — Ingnnde et Ar^oode. — Prendère T^olte de Cbrtutne. — Cautln et Caion. — Hort de Cbildeberi, rd de Parii. ~ Lei roi* breton*.

— HoellIL — Canao. — Judualet Ullrogolbe S4

CHAP. V. — CBLot>iiiiiaiiLKiiDisF»KC». — CblotitTe iodI

roi des Franc*. — Seconde réTolle et mort de Cliromne. — Traditipn donlewe. — Le roTaame dTietot. -^ Remorda de Cblotalre. — Sa mort 95

CHAP. VI-LuEnlrmoiCaLOTÀLii. -Cbiihit *oi h r*iis. — Fuotrille* de Cblolaire. — Trahi»» de Cbitpéric. — Partajte dea élali de Chlolalra. ~ Charlbert roi de Pari*. — Sm diTorce. — Se* mariasei. — Son eicommoni-OBliOD. ~ Sa mort. — La rehie Tbéod^ilde et la roi Gontbran. ~ Partasa de* Ctati de Cbaribert 9S

CHAP. VII. SiGiBUT ioi B'AoaraMii.— Doobte anerre contra lei Ongre* el contre Chllpénc — Mariage de Slgebertel de Bmnehaut. — Cbilpérie d Andowère. — Naittanca de Cbildeawiode. — RdpudiaUoa d'ADdowère. — Frédégonde. ~ Mariage de Cbilpérie o1 de Galetwimbe. — MorI de Galanrlnibe.

— Cbilpérie reprend Frédégonde.— Sigebriel Gonlhran font Il guerre) Chdpério. — Guerre «nire Goolhran d Sigdiërl.

— Prite d raprlie d'Arlei. — ElTrojable ébonlemenir le Rbône. — Peate en AuTerane, — InTaiiondeaLombardaet d«a Saiooa dana laJGtula. — Le* éréqn guerriera. — NauTellea

Serrai eoire Sigeberti d Cbilpério. —Mort de Tbéodehert. — illpérie le rérogie 1 Tonnur. — Entrée de Sigebert i Pari*. - Sigebert r*t proeUmdrol à Vltry par lia lendea de Chilpéric -^-*"-^- le bit aaiaaioer IQI

e*t prodamé roi d'Anitraita. --. Uariage de Héroïée e.

Bruebaot. — Cbilpérie e*l foroé de meltn Bruoebant en Ubarté. — Guerre ooobv Cbilpérie — Débile de Didier. — Colère de Chllp^ contre Hérorée. - Fuite de Hérorde. - Hdrofée d Gontran-Boaon dana la baalB-qne de Salnl-Martin de Toon. — Prédiction de b dnddeaaa. — Préiagei tiré* de* linv* *aint*. — Mort de Mfroïée. — Ji^emenl d condamnation de Préteitat. — Goeirea a* ec Watoeh , comle de Vanoea. — Adopdon de Chll-debert, roi d'Awtraile, par Gonthran, roi de Roargogna. — ImpMa eioaaali. — Sddliian populaire. — Accuaafion portée eootre Gr4<dre da Tour*. — Son MqaEllaineM. — Parieeffrorabte.- Mort daa Bla de Frédégonde.— Re-peutir de odie rdne.^ Aaaaarinal de Clorl* d d'Andowtre.— Alliance de Clilipérie d de CNildelMrt — Gnerre entra le* roi*.'

- SetpréteoUoniillénire*.- Moïnridntenip*.- Bor-

CQAP. IX. — Goana^H v» ni Booacoana. — Gonlhran ptand Frédégoo-
 dedClotaira aon**a protection.- Se* dlleuidon* aTee CbHdebert. — Cona-
 prlatioa en bTear de Condobald. — Origine d pwmlère* aTeaInree de
 Goodobaid..— Gondo-

de Coromingca. — Hort de (;oado^alll lr*mpirici>ii'iu.~ïJn miieràhle
 de lont le* copipinlenn. ~ Srrériié de Gontlino. — CoDcilB de Mtcon. —
 Baplème de Thlotatre II. — fiiisrre contre lei Viilgiilht. ~ Guerre conlre In
 Bretoni. — Guerre contre l« Lomtnrdi. — Frédégonde et Brunehaut. —
 Conjuratiom cd Anttnsle. — TniU d'Andelol. — Mort de Goo-

BnuiGOGiii.— Ghildebeii locctde ft Gonthran. ~ Bilalle da Tromiac. —
 Gocrrre contre les Wamei. — Mort de Childeberl.

— Tbéodéticrt II rold'AuiIraBle.— Thdodnricllrol deBourgi^e. — Ba-
 taille de Lttoho. — Monde Frédégnode. — Adminlilratlon de Bmieliiai. —
 Rétulut on en Australie. — Brunebtut le réfugie en BonrgOKne.— Diffaite
 de Cblotalre è Doromellam. ~ SotimiKïoD dea Vascoui. — AnUirllé de
 Br.iiDehaDt va BooTRMDe.— Protadius et Berlboatd. — Bataille d'EUM-
 pei. — Hort de BÔibaald.— Protadiui milre da Palai*. — Hi mort. —Théo-
 diMlc époute et répodie Ermi'nlwrge.— Laite de Théodoric el de aaint
 Cotnmban. — Plaid da agUi. — TrahiMu de TîiodeliertenTeraTbéodLiric.
 — DéfaileetiDort de Théodeberl. — jWon de Tbcodoric. — Sig^rrt procla-
 mé roi d'Auiltratie et de Bourgogne. ~ Trabitou dei lendei. — Maitacre de)
 Ait de Tbéodoric. — Sun>li<:e et mort de Brunégaul. — Jugemenlsinr
 cette reine lU

CHAP. XI, — Cblotuie i[sill loi du Fb.ibcs. — Cblotalre et GoDtbraa. '
 Commerce da P^rii. — Éiêqne de nation ijrienne. — Cblotaire aeul roi."—
 Réfolutioa palltimie et «Odale. — Concile de Paria. — Plaid de Bunneuil.-
 RéTolleda la Bourgogne Traniuurane. — Coniplration el mort du ptiiric«
 Aictbée. — Cblotaire renonce au trilint des Lombardi. — Mort de
 Berlmda. — Dagoberl , flilde Chlolaire, — Traditions popntairea et
 mer*eilleaiFi. — Le lomlieaD de aaint Utnli.

— Ch'otaire auocie loa fila t la royauté. ~ Dagobert roi d'Austratie. —
 Mort de Warnarhiire. — Siippreuiun de l'or-

■« lei Saiona. — Détaile de DsRoberl, — Braionre el iio-

tttire de Cblotaire. — ULTULont II la cour du rul de* Franc*.

— Plaid de Clicbf. — Mort de Cblolaire 174

CHAP. XII. — DiGOBiaT Kxh bm du Faines. — Cbibibiit

■o1 D'AttuiTuM. — Création du royaume d'Aqnilaioe. — Mort de Brodnir. — Répadlattan de la reine Gomaibrude. — Cbarlbert roi d'Aquitaine. — Sa mort. — Son de ta famille. — Fin dnrofaumed'Aciuitaine. — Administni tion publique et conduite privée de Dagollert. — Rctralle d'Arnulf. — Dugriee temporaire de Pépin. — Loi talique rérlsée. — Commerce, Indutlrie. -Fondatroa de l'abbaye de Saiat-Deiiai. — KelalioniaTécrempire Rrec. — Guerre conlre Ici Wenédej. — Saraon, — Trallé atf c loi Saxons. — Manacre dei Bulgare*. — Réiolulion cbeilei Viil- ROTH*. — Sninlîla et Slie-naud. — Guerre cootrc les Vaicous.

— SoumisalOD de ce peuple. — Guerre contre les Breioni.

— Jodicsel. — Salnl Eini. — Audoin. — ReconitJtOiiion du rojMime d'Auitraiie. — Sigebert, roi. — Nsinance de Chlo- Tla II. — Plaid de Garche*. — Teitament de Dagobert. — Mort deDagobert. — Tlslondel'hp-niille Jean ISS

LIVRE III. — Race mibotingiieh^ie. — GouvRaiiMEiit Dts

CnAPnUE PREMIER, — Ds L'iimiTTioN dw mists oc HtÀls. — Lcrol elles leudes.-OIOcei publics. Fouclioni ilant le palais. — Prépondérance progresaiie de* leudei. — Aiantage* des charges de cour. — Ia*:iutlon du rnairea du palai*.

— Lenrs ronciiont, — Leur élération progresiife. — Le* maires du palais domlae ut et remplacent le* rort (83

CLAP. IL — AaaiTiopi iT chcti m GiiNOUV. — Pépiu maire du palais d'AiMlrstie, Sigeberl IH roi. — Éga maire du palais de neisiric, ClotisII roi. — Partage dea trésor de Dagoltert. - Mort do P*pin el d"*ga.— Grimoald fils de Pépin. — Ollo maire du palai* d'Audrasic— Guerre conlre les Thurlnge*. — Mort d'Ollo. — Grimoald lui succède. — Erchinoald, maire do palais de Neuairie. — Flsochsl maire du palais de Bourgogne. — Si lutte arec V\iliil>ald. — Ss victoire.

— Sa roorL — Balbllda et Chlofis II. — Mort de Sigeberl.

— Dsgobert son flii. — Audacieuse tealalite de GrimoalJ.— Sa défaite et ta mort., (97

CHAP. III. — Enaol-i et Li«a. — Mort de Clovla II . suirle de celle dtrec-tinoiild — Cblotaire IH roi de Neoslrie. — Batbilde régente. — Et)rolii uiaire du palais, — Léger, érè-

ane d'Auluu. — Childénc II roi d'Auilrasie.— Wulfoald maire u paUls. — Héconlfotemeai dei leude* bourgulEnoni. — Ri- TBililé de Léger et d'Ebroli.— Mort de Cblotaire IIL— Tbéodoric roi de NeustHe et de Bourgogne. — Déporillon limiillanée d'Cbrola et de Tbéodoric. — Cfalldértcl-Mul rot dea France

ro^irl. ~ Léger et Ebrulu torlenl deLuieidl. — Ebroiabitla sneri-e k Tbéodoric. — Assassinat de Le ndéiie main di nWi deNenstrfe.— ChloTïs III, Gis supposé de Ch'olalnm.--Mfgi d'AutuD. — LÉRT se litre k *e* ennemis. — EilimIb rmaiuli Tbéodoric — Sdu administrallon.- Accnsatloacoalnûfer,

— Martyre de Léger. — HouTelle aetnaaliOD oonlre L*gtr.

— Sa mort. — Uonnears rendus k ta mémoire m

CHAP. IV. — PÉriN D'HÉiistIL. - Hirtla et P^a dllt-

riital, cheft des Austnslens. — Bttallle de LmoIsd,— Ti^ toire dea Neni-trleaa. — Aasatriitat da Martin. - IfaM rtbroln. — WarandoD et Gitirraar, mtlrr* n fjoimt. ~ Victoire et mort de Gisleowr. — BertUre nain en NeiM-trie. — Uéconlentemrut de* leadi^ — Cvutira de Pépin d'HA^ttal. — Ho-

déralion ethnîe d« P«pia. - D entre en Neuatrie. ~ Bataille de TeilH. — Vt-
duin msire de Péplo. - Mort da Tbéodoric. - CblofU III. - ChMtberl IL —
Dagobeil If. — Adminiitrat^ de Pépia. — Gnom diTerMs. — Assaisinalde-
Grllraoaldel mort <te Pépin. . . . 110 CHAP. V. — Giui.a ■ niDioi'ALt iN-
miaMSit. — Lrrti n Ennoa. — Bogglfonel Bertrand, duc* d'A^itaine.—La-
biii.dK de Vasconie. ~ latnrccUoa de la Seplimaai* cunira Us Vwgoibs. —
Waroba péntire en SefMiBianie. — Si«ge«l|itMM Tilmes. — Cléawnca pti-
liiiqoe de Wanibt. — Cooqpéle d'un psrUe de l'AgailaioB par Lupns. —
Uort de I^pos. — EadoD lut sBOcède. — L'Aquitaine indétMDdtnta
l'éiepd jntqu'l It Loire. — Petits éiaîs ludépeodaals. — Lyo*. — Xsinl^r.

— Aniorre)lf

CHAP. VI. — CaiiLii UuTiL. — Pleclrad* |1 TbMdoili

— losnrrectiondesNwilrieDS. — Leur Ticb)ire^CBi»e.-S^ ganfried,
mair du Palai*deNeiii.lrie. — ClisriesHaTtil.à» d'Aostraiie.- Mort de Da-
gobert II. — Cbilpéric Danid Iti snectde. — Défalie de Charret par les
Frlnsnt, - Siège & Cologne. — Dérout des NeutlilFUî 6 AmOtef. - Vltinie
de Vincy. — Priac da Cologne. — Cblotaire IV, rc4 4'*i»ln»t. -Alllau-
red'Eudnn, duc d'Aquitaine, «de Cblptncll, rai de Neuatrie. — Leur dé-
Taile à RHmi. — Chllpéric Uni I Cliarica.- Cblotaire IV meurr. — Cbilpé-
ric, roi de Sradritd d'Auslrasie. — Sa mort. ~ Tbéodoric de Cbellet Inl noé-
Jr, — RéTolulion» do Brntagoe. — Raganlrictil detlenlconiied'Ingers. —
Guerre* de Cbarlet ateo le* peuple* d'oeW-Btiii-

— Ses Tictoiret «'

OHAP. VIL IfUisioB nsi SinaisiHS. — Débsrgorineoîild

Sarrasin- en Europe. — Cnnquê e de l'Eipaaae. — PmniTa irrupUoni
des Sarrasin* d.insla G.nulc mëndiocale. — Arméa tarrasincs. — Arme*,
armures et coilumes dtt soldtl'- - Partage dn hutio. — Sort des caplih cbré-
lien» cbn la aminlmw-

— Sort dei musulmans ches les dire le's — Dri^iaW «i femniEi rédaifls
en etclarage, — Conditioos ira(Qotéei soi iilh conqpiise*- — Eléments de la
population aarntioe. -ronm de l'administration en Espagne et en Scpii-

maoie. — Trsfoao aéionr des Sarrarins dans la Gaule. - InTaion et «nqifttdf la Sppliniane. — RTaille de Toulouse. — Mort d"AI SbmIi- loïa-siondelaProTCQrt. — Batal'lcdn Rbflne. — Mi"" i^ *TM; bissa. — Irrup-tions dans la Gaule centrale. — MarljirdrBiai Chafre. — RaTaRe* de* Sarrasins dans la Gaule orieouUlf. - JuadEond'RadoneldeCtiarlesHartd ■ ■ ' ■ "

CHAP. TIH.— BàTiiLLi Di Toiaaa.— DÉFAtn »a Siuw^

— Diisientparmt tesSirranni.^Abdd BahBiai*«ooi«W émir.— Prépa-ratifs d'une intasien dans la Gante. - Mort Ç*- Bique de Monnouï*. — Guerrrsde Chartea Hartd ewl" r-»don. — Plan d'Ahd el Babman. — Siège d'Afta: - unstoa det'Aqnitâlae. — Prise de Bcsideani. — Bataille dsIsDonlm-

— Eodoa Implort le aecnni» de CbarlM Martel. - Bsl*lll<j;; l'onn. — HorttfAbd al Rshman. — Défaite dci SimM*. »•

CHAP. IX. — CaiautMuTii.,CRar tmwin im Fais**- - Eipédilioni diter*e<. - Hond'Endon. — tei flls préiml wmem t Cbarles Msrld. — Morl de Tbéodoric H -"7" M>rtel ne lui désigoe pas d- sarcesseur. — Nouvellri eipMilWM des Sarrasins. — Alliance de Mauronte sveo Jet Musulo»»»- Charle* Martel marche de noineau conlre les Sarrai». - PrifC d'ATignon. - S^égc de Narbouor. — BalwBe ileta im'; ~ Dérastalioa de la SipUmsnie. — Cooqnéie as la Protêt" par Charlci Martel. — Eipédilian mariUme des Sar-rarini. Ue^lrucloio du mooailère de Lcrini. — Le*iCOOOcU»o«*»; Lom-bards. - Le pape Grégoire lit implore le ««»" Cbarlei Martel. -Maladie de Ctiarlc» Martel - PsrWi' « Mort d* Chtriei Martel. — S* prtteWM ^" ^

lion. .

CHAP. X.— PÉ»w Fi CiBLOata. — Pn Da 11 oïki*TM ■"■ aoiaiorsjiBa — Uolon da Carlomaa el da P<pia. — Fnli* «U* Ihralo. .— eyerre cennle Griffon. - Huoald re*i*e de rtwsnâitre Gartown et Pépin. -Eipédition en Aquiname.- triage. - CarioiMD. das d'Aiirtrsaie. - Pépin . Diaire dap^ de Kenttrie. - CbUdfcio PL roi. - ^eatUolioD «1 clergt.

TABLE DES MAT'ÈUES

Ltgne des pcnplc» d'Oui re-Rhîn. — Lcnr dé'aile.— Exp<'dition de Pépin en Aquitaine. — llunald se ioumet. — Abdioion d'HunaM enfaYCur de «on fils Waifer. — MotKi de cille abdication. — Gnerre de Waïrer contre loi Sflrrasmi. — Abdication de Carioman. — Récoocll<tion apparente de Griffon et de Pépin. — Griffon s'cofoit ei Germanie. — Expi^dilion contre ies Saiona. — Trêve de Pépin avec GriPon. — Griffon te fait proclamer duc de Bavière.— Îl cstatiaqaé et vaincnpar Pépîn.— Gondutic polilique de Pépin.'— Il institue Grirfon dac dn Mans. —Griffon s'enfuit en Aquitaine. — Projets d'uiorpatiou.

— Bonifaoe. — Néffociatinni acerètes avec le pape. — Uépositioii de Gliikiérie Ili. — Sacre de Pépin. — F10 de U dynas le mërövittgieone. . . ^
250

GHAP. XI, — OaGAKISàTIOR politique m ti GaDU F14NQUB

AI] Tint siicLB.— Trois fylèmesdinttitvliooa poliiiqoes. — Orgaoiuiion primitîTe de la nafton franqpe. — GhaDgemeas opérés par les résolUti de la conquête. — Les Arimaos et les Richimboorgs. — Décadence drs inslittiona libres. — Progrès de la pois^ance aristocratique. — Les bonmes li lires iodépendaots et les lendes.— Nature des bénéfices. — Bénéacos autres que les eoncessioos territoriidei. — Des affraocbis. — Ils n'augmentèrent yas la classe des bommes libres. — DiTers modes d'affrancb-ase-ment. — Des colons oa tributaires. -> Modifieaitions apportées à leur condition. —Lear misérable situation

— Lieux d'asile fortifiés. — Châteaux forts. — Des justice? seîgnen-riales. — Municipalités existant au tiii« siècle. — Desiostitnlions monarc-biquc<. — Modifications et caractère notiTeau de la royauté franque. — Situation rcsprclîTe, au Yiii« siècle, de l'arstocratie et de la royauté ^9

CHAP. XH.— Rblicio?! et clb«cb. — LicisLiTio^i. — Littb- RATtiEB. — lostitii lions religieuses, p1u*ôl sociales que pelitiquet.

— Unité de l'Eglise catholique. — Influence bien différente des empereurs d'Orient et de rois d'Occident sur l'Eglise. — Les archiepiscopaux. — Organisation de l'Eglise gallo-franque. — Les évêques, les curés de paroisses, etc. — Décadence du pouvoir des métropolitains. — Lutte des prêtres contre les évêques. — Organisation primitive des moines. — Ils ne font pas partie du clergé. — Etablissement de l'institut monastique en Occident.

— Les moines sont mal reçus d'abord. — Les reclus et les stylites. — Règle de saint Benoît. — Révolution dans l'institut monastique. — Les moines deviennent membres du clergé. — Ils perdent l'indépendance. — Leur lutte contre les évêques.

— Effets des lois romaines et germaniques sur la société gallo-franque. — Des lois germaniques au VIII^e siècle. — Le Vexin, les comtes, les juratores, etc. — Influence de la loi romaine sur la civilisation des barbares. — Instruction et enseignement. — Ecoles ecclésiastiques. — Extinction de la littérature profane. — Littérature sacrée. — Des sermons et des sermonnaires. — Eloquence des prédicateurs. — Des liturgies. — Leur nombre et leur juste popularité. Exemples divers. ~ Des historiens et des chroniqueurs.

— Saints. — Grégoire de Tours et Frédégaire. — Des poètes. — Saint Avitus et Fortunat, 267

LIVRE IV. — Race CARLOINGIENNE. — CHARLES LE GRAND

postérité.

CHAPITRE PREMIER — Pépin, roi des Francs. — Pépin, roi des Francs. — Expédition contre les Saxons. — Mort de Grifon. — Voyage du pape Étienne IV dans les Gaules. — Pépin est sacré et couronné par le pape. — Arrivée et mort de Carloman. — Négociation avec le roi des Lom-

bards. — Expédition contre l'i Bretagne. — Première gnerre contre les Lombards. — Donation dt? l'Exardiat et de la Pentapole au pape.

— Deuxième gnerre contre les Lombards. — Conquête delà Septimanie. — Conquête de l'Aquitaine. — Dix c«mpa|(nes. — Mort de WaTfer. — Défeetlons de Tassilon , duc des Bavaroia.

— Pépin fui pardonne. — Ambasaade envoyée à Pépin par le khalife Alraansor. — Mort de Pépin — Anecdotes sur ce roi. — Son courage et sa prudence. . . * 285

CHAP. IL— Chables i«r, soi de Nel'Steie. — Carlohan, roi d'Adstrasie. — Charles l'f, surnomme Charlemagne. — Carloman. — Désunion des deux ft^res. — losurreciion d'Hunald.

— Guerre d'Aquitaine. — Défaite et captivité d'Hunald. Fondation de Franciac (Fronsac). — Lupus II, duc de Vasoofe. — Ilyrmetmde. — Hermengarde et Hildegarde, femmes de Charlemagne. — Mort de Carloman 292

CHAP. m. — CaAELaAGNE SEIIL BOI DES FBARCS. — DcS

goerret de Charlemagne. — Guerre contre les Saxons. — Prise do chdteand'Ehresbonrg. — Deatractiion du temple d'Hirmeoaul. — Guerre contre les Lombards. — Passage des Alpes. — Siège et prise de Pavie. — Destruction du royaume des Lombards. — Charlemagne se fait couronner roi d'Italie. — Witiklnd. — Divers soulèvements des Saxons. — Leur répression.

— Révolte et mort de Rotgaud , duc de Frioul. — Ihn-al-Arabi ae sonmetà Charlemagne.— Guerre contre les Arabes d'Espagne.

— Prise de Pampelnne. —Perfidie des Vasoons. — Mort de Roland à Rooceranx. — Voyage à Rome. — Charlemagne institue

son fils Pépin roi d'Italie, et son fils Louis, roi d'Aquitaine. 294

CHAP. IV.— CnAitBV ACRE, eoidesFrircs.— Louis, roid'A- Oi;iTAiRE. — PÉPIN , ROI d'Italie. — Administration de la monarchie franqne. 'Or-

gaoisatioo des royaumes d'Italie et d'Aquitaine. — Rérolle et eondamoation de Tasaikm, due de Ba-Tière. — Irène et Gharienuigne. — Guerre contre les Saxons. — SonmissiofideWttildnd. — Mort d'HildegardCr— Charlemagne épouse Fasirade. — ConBpirat*on de Herthrade et de Pépin-le- Boam. — Expédition contre les Bretons. » Conquête de la Bretagne. — Sonlèvement d'Arégise. ^ Guerre contre Ica Lombwda de Béoévent. -* Défaite des Hnna. — Gnerre contre les Slaves Wilzes. — Jeunesse de Louis, roi d'Aquitaine. — Révolte d'Adairie, duc de Vaaconie. — Sadépoaiiion. — Goerrv cou re les Vasoons. — Année de paix. — Châties, fils de Charlemagne, est institué doedn Mans. — Guerre contre les Huns. — Hérésie de Félix. — Coodltf de Francfort. — MouTelles invasions Sarra-sines. — Bataille de l'Orbien. ^ Exploita de Gillaume-le- Pieux. — Expéditions des Aquitains en Espagne. — Guerres contre les Saxons et les Hons. — Mort de Fastrade. — Charlemagne épouse Lnittigarde. — Canal dn Rhin au Danube. — Fondation d'Aix-la-Chapelle — Mort d'Adrien. — Léon III pape. — Disparition temporaire d'une planète. — Apparition des Normands. — Révolte contre le pape Léon. — Mort de Loltbgarde. — Charlemagne, empereur d'Occident 505

CHAP. V. — CiiARLEvAGNE, EMPEREUR d'occide.vt. — Traité av'c Nicéphore. — Partage de l'empire romain. — Relations avrc le khalife de Bagdad. — Ambassade d'Ilaraoun A Charlemagne. — Guerres c ntre les Sarrasins en Corse et en Sardaigne. — Expéditions, mitilaires en Espagne. — Prise de Torfo«e. — Révolte et soumissaioii des Vascons. — Mourean combat de Roncevaux. — ^ort d'Ad ilric. — Trêve avec les mutulmans. — RcTaite, i>iétéet mortdn dnc G«illaume-le- Pieux. — Gnerrescootre les SlaTet,leBVénitiieis,les Grecs et les Danois. — Mort de Charles et de Pépin, fils de Charlemagne. — Association de Louis à l'empire. — Mort de Charlemagne. — Testament de Charlemagne. — AdnnoiBtrat:on de CharrieuMgne. — Grouverne.nient local et gouvernement oentral. — Jlfia.«i demtnicK — AssemMées générales (placita). — DeseapHulaires. — Leor earactère. — Lenr classiHeation. — Capitniaira De ViUis, — Agriculture et horîiculture aalX« siècle. — Jugements sur Charleniagne. Conaéquences de son adlniistratioii et de son règne. 525

CHAP. VI. — Charlemagne et ses contemporains. — Portrait de Charlemagne par Éginhard. — Son costume. — Sa tempérance. — Le manteau de Charlemagne. — Piété de Charlemagne. — Pénitence de Charlemagne. — Eloquence de Charlemagne. — Son amour pour la science. — École palatine de Charlemagne. — Noms donnés aux mois et aux vents. — Les marchands de science. — Charlemagne dans les écoles. — Protection accordée aux écoliers studieux. — Éginhard de Charlemagne. — Conduire de ses filles. — Savants contemporains de Charlemagne. — Éginhard. — Son mariage avec Emma. — Cuisine. — Influence et ses ouvrages. — Leiden. — Théodulf. — Détails sur les mœurs, le commerce et l'industrie. — Caractère des Gallo-Franks sous Charlemagne. — Introduction du chant grégorien. — Ordre établi dans la chapelle Impériale.

— Charlemagne et son clergé. — Ulner d'un évêque. — Description d'une ahl-aye. — Situation du derg# relativement à la société et à la civilisation 557

CHAP. VII. — Louis I^{er}, superbe et roi. — Louis-Ie-Pieux et la reine Hermengarde. — Leurs enfants. — Portrait de Louis-le-Pieux par ses contemporains. — Premiers actes de Louis. — Sa conduite envers ses sœurs. — Visite du pape à l'empereur. — Sacre de Louis-le-Pieux et d'Hermengarde. — Instructions aux évêques-domini. — Réforme du clergé. — Constitution impériale. — Lothaire associé à l'empire. — Pépin, roi d'Aquitaine. — Louis, roi de Bavière. — Révolte et mort de Bernard, roi d'Italie. — Guerres diverses pendant le règne de Louis-Ie-Pieux. — Guerres contre les Bretons. — Ambassade envoyée à Morvan. — Invasion de la Bretagne. — Mort de Morvan. — Soumission momentanée des Bretons. — Viomarch s'empare de nouveau les Bretons. — Sa mort. — Pacification de la Bretagne. — Mort d'Hermengarde. — Louis épouse Judith.

— Mariage de ses fils. — Baptême d'Hérolf, roi de Danemarck.

— Festin impérial. — Grande chasse. — Uerold fait hommage de ses états à l'empereur. — Relations de Louis avec les Normands. — Conversations intéressées. — Cause et révolte des évêques de l'empire d'après Mithard. — Révolte des fils de Louis contre leur père. — Emprisonnement

de l'empereur. — Première restauration de Louis. — Nouvelle r^holie des fils de Louis. — Deuxième restauration de Louis. — Révolte de Lothaire. — Il ae fonmel. — Royaume donné à Charles. — Soulèvement de Looi« de Bavière. — Il est réprimé. — Réronddlation de Louis avec aon fils Lothaire. — Partage de l'empire entre Chartes et Lothaire. — Mort de Pépin , roi d'Aqnitaine.

— Nonvean soulèvement de Louis de Bavière. — Présages fu-

CBAP. VUL — Catuuit.MT Liaum, mi dhPurg*

édrtU da iMVi. — SiWUuia de ti CMib frwqiM. - Cbukila[^]UiMi*. roi des FiMct. — Lothiira, empmar. - Dwra- ■iOM dM n da Look-to-Piau. - BittUh d« FodImmL - AtliMWM i«rnMiUdaLDiii>-l>G«fBiHi)qae«tde- Cliirle»4a- ClMine.— EbMM ioMliMaMdMdeai MrM. TnlU deTvdun. — Pwliin dal-anpinteM. — UMm d'AqoiUlie. - Mort de Benud. - Kmgw Am Nonotadi. — Cbiii«-le-Cb*aTe lia roi. — EmprboMn«t M IMte de P4pb II. — Nourallei rtroUei dei Aquibiv. — P«pla npwtit. - Ctwriei , lllt de OMR- W.te-Chiie. dniMt roi dAquitaiDe. - IUTOLta du NeMiriaM. — SiliMiiioo criUque de duriel-le-CbaBie. - TMié a*ee P4pla U. - Rtf f oto diBnlMiée de* Bli de Chirle»- I>Ctiun. - Cluita, roi AipdMina, mean. - LouU-la-BteM loi Mctde. — DifiikM dM éUb de Loib[^]n. - Coaqa«to de la Ptotnm. — Gacmi de ClMrie*-l><:hMiTe eoatro ImBtMou.- NiMi*a«.-PriM dBj- Nuiei par le* NonModi.- Kmuteoé pmd le tHn de rot dei BrMoo*. — Sa aiart. — Erinod ■ MeWaaNaBéaoé.-aenaanMiié. -Salami», MKOOMW d'Eriipoi. — Il Ml mÊêlàae. — MoaTeUe dirililoB de la BreUgiie. — Feome* M «abnti de Charie>-le-ChiuTe — Charlee-la-Cluaie «apceur. — PtoU de QalariT. — HrtiiJlié

dti oTSeei. ~ Mort de Cbarlce-le-Cbaine. SI*

CHAP. IX. — imuno» bk VotuMM.—Siiai. i» P*iu. — ahptt i* !««« tl, dll Je BifM, df Loid* iif, d« Carloman cl de a«rlM /// . dil le Grée. - LtWw[^]t- Bègue , nri el etnpa- Tc<^. — CoMlle de Trojei. — MoH de Lonii-le-BIt:». — In- IrinM WMtra let Oit de LMili-l>-Bt«iie. — lli nnt prudaiDéi rail. - LODla m, rot de NewUOa. Carlomu , roi d'AqnlUlne d de BmvgOgM. — Bomhi m bit prodwner roi de frmrtme. BéoMHbraMDlat-

diiWoDdeltGauleiDdrldloiule. — Gnerrr* CMiln ka Noraundi el nonln ta
Prairoyaöi. — Mort de Loi^ m.— CariinMa, roi de* FniM. ~ Sa mort. —
Cb rte«k-Gra»,roi dei FranCi.— L'atdtd Hugo dflalt let NorfMQdi.— Por-
traU da Cluria»-I»-Gm. — Son dlrone avec Kleiarde. ~ SM(e de Wli par
Ica Notmanda. — Tratted de Charlm-le-Groi ■ TH b* ^omB ■ di. — Dé-
meace et abaadnii de Ctiaile»-!>- (im. - Il neuri dtocMédd de l'Empiro.
Son «oge par lei

jNHabt de MeU SST

CHAP. X-Li aotAUTB B.(CTi«i.-Eiide« el C^arUi TV4it

fe Jfimafe. - Ddmealnmrat d« l'empire k I* fia dn IX- >iMe.

^ !._ ^ -Treole flrfi. - ElecUm

a maéi ____ . .

■mialbi. — Cbailea IV, dit le Simple, pro-

.... -Fuliede Cbirlea-le-Simple. - AUiance d Eodei

«TceAnMitr. — HortdrolEodea 998

CHAP. XI. — iKtiaioiiiiDH HoMMit n du Siiimu.— ÊTiBumaiirr ma
MoauiM m Nnanii.— ClMr/ei-le-6'Jmpb, roi 4u F>a«f«. — RoramiM de
Bonsogoe dqHaaa. — Bome dB BourpigM traaj'oraue.

- Chtrka-le^lmpm mceMe -MortdeZweiitlbold.-

rut acv rrmHM. — nvjaiuin ua jxmi

fuo et Looit l'Atedgle. - Rcnaone d(-Rodolpbel" aîBjMMrtielI. -C à
ggéet. — Intarfo» de la LorraiM. -

StrrânDt duu la Gaule m«rïdloaa[e. —

Prorence. — Lcor eipaldum- — Amniut de FMknn, irdieiêqae de
Relmt. — Etobliuemeiii dit Nonaiaili i Kodol

— RotloD. — RaTigm drt Normandi. — Concile de Troilej.

— Trfete avec aolloD. — Bouille de Clurtra. ~ Fili itM ki Normand!.
TralM de Siint-CKir-aor Epie. - Ba^Ume leBolloa. — Sageme et tetmeM
do mq adminidralioa tOt

CHAP. X H . -LUTTI DU IOH BiaiMT.l»W IT M MU iuc-

iiFi.— ClMirle»-lenS'(>ple. — Hubert.— HomilosBoWpfe.- Conqnète
de la Lon^i.ie par Charie^le-Slmples. - 8««i» M» eraula Tauau. — Ekclkra
et mère do roi Robert. - Ibct de lircheTAquf HMLtie. - Hori de Btdieri. -
Dtbite elUl* de Chirle*-le-Slmpfl. — Rodolidie , duo de BLM^ga|n^ ert (h
roi dw FraDM. — Trablwo dHéribert. -r- EopolmDmKBI, caplitiM et mort
de Cbarlet-le-Simpla. — Gneera de Koé^ pbe coolre le» NwmiDdi. —
lofa^oa de rAqaiia» par ta Normudi de la Loire. — SowniHioa de* Aq-
miaiM h m Kadolpbe. - Défalie de* Honniadi. — Hort de LaoB-rtimile. -
La Prorew» «*1 eédée * HtfdolpiKi. -.G«Tt« tfWtatri «

de Rodolphe. - Hart de Kodidplie. «H

CHAP. XIU.GuEiiu iH(scii»nDaTiM»«i.-LmiiJlFw-nommé dOulren-
wr, roi in Fra«et. - R»pp»l de LooiTOO- Iren-er. — Coomeocemeni-
durtgDedeLouH.— Gu'rreiMK KuEuei elHérilberl. — Guerre d'AUaoe. -
Horl de GulfMrt.

— Lo U épouie G«terae Tcute de Gillebert. - SiimlwnwltiqoB de Lonlt.
— Fidélii* de» Agaiiaini. - InlenenlioB " pape. — PaitaieçHuBiiei et Héri-
bert. — Gaillaume-Loope- EiSB.deuiiënieduBdeNoniiaudie. - Il Wiligoer-
reiLno^ d'Outremer. — Il meortiSMuiné. —Richard mnWeàGaillinme-
Loogne «pée. - SicepUüilé , ta d*liür*tice. -Cbwu«« de ta Normandie
parle» Fnna. — Harald „rol de Danemirti, r^laUll Richard tUmion duchf.
— Débite eliapllilté Je Lmw.

— DaiivraDce do Loni».— Oibon accourt Loum eODln Hugiw due de
France. — Guerre au lujet de l'*t*cLi« de Reio" W" Ailaod el llogoei flU
d'Héribert. - Concile dlogiltmin.- Seeonri dODD«* à Lonii par Olhon. -
P»ii eulre le roi die dacttognei. — nouTcJlm ioTadoni dei Hongroit. —
Kort m Loui» d'Outremer ■ *"

CnAP. XIT. — Fin B« " aici ciaLOTinciixn. — Wf»n* LolIalreeldeLoui-
 jF', roii dr(fc«BM.— Loihihewertro*' Franci. — Puioanee donnée à
 Hugne*. — SWgede PoUwt-- Mort de Hugnet, dne de Fruioe. — Gnem*
 aree le <»« « Normandie. — Etdneiieutt de Brolagor. — Alain IV. -
 Dr*gon. - Uoel IV — Guerech. - Alain V. — Jodk»el.-(ifl«trea de* comte*
 de Naotn et dei comte* de Remui. — Cowoanemenlde l'empereor Olhon. -
 Fiodn dilWreodrelHifalJ- Tèobé de Reimi. — Mariage de LoUiaire.- Mort
 de ratttotqneBranop. .- Caractère el iltualloo difficile de LotbMie.iioerre
 de Lolbe.re aiec le roi de (ienuanie. - Priée d'AU-li- Cbapelle pir le*
 Franc». — SWge de Parti pir le* Geranw- AuociatloD de Lonii Vil*
 royiut*. — Mort da \Âbiat. - — La reiae Emnu et Vfitqat Adalberan. —
 Looi' V, n* « France. - Sa mort. -Fin de U rae carloriogienoe. . . W liiMJ-
 CiTraN DIS ctana n ntiiciu •"

FIN DU DECXltME VOLUME.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/histoiregnraledooohugogoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.